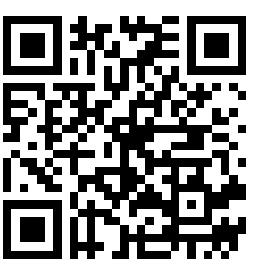
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

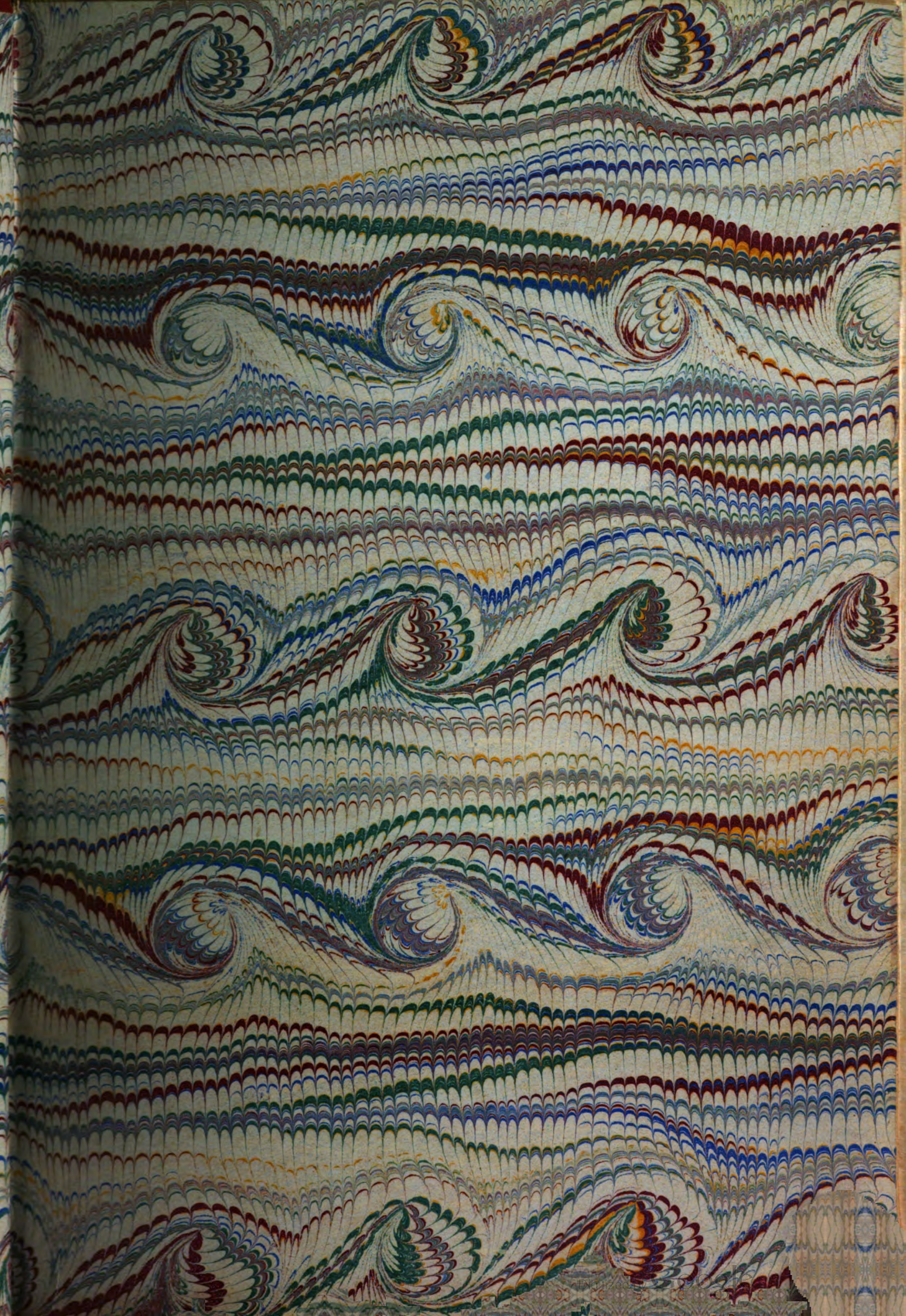
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Maison SAINT-LOUIS
JERSEY

Digitized by Google

A 210/29

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DES

PÈLERINAGES FRANÇAIS

DE LA

TRÈS SAINTE VIERGE

Digitized by Google

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1890.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DES

PÈLERINAGES FRANÇAIS

DE LA

TRÈS SAINTE VIERGE

PUBLIÉE

SOUS LE PATRONAGE DES RR. PP. AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION

PAR

LE R. P. JEAN-EMMANUEL B. DROCHON

RELIGIEUX DE LA MÊME CONGRÉGATION

OUVRAGE ENRICHI DE QUATRE CENT CINQUANTE DESSINS INÉDITS

PAR M. HUBERT-CLERGET

ET ACCOMPAGNÉ DE VINGT CARTES DES PÈLERINAGES
DE LA TRÈS SAINTE VIERGE EN FRANCE

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

Digitized by Google

Digitized by Google

AUTORISATION

Mon cher Ami,

Il n'appartient pas au père de louer ses fils, mais il a le droit de se réjouir que Marie, notre Mère, ait choisi un enfant de l'Assomption pour résumer les mystères de son amour et de ses gloires en France.

J'espère que l'obéissance qui vous a fait entreprendre cette série de pèlerinages dans le « royaume de Marie » attirera sur nous des grâces abondantes et amènera un grand nombre de fidèles dans les sanctuaires vénérés dont vous venez d'écrire l'histoire.

Nos ministres et nos gouvernants vont çà et là, inaugurant des statues ou des chemins de fer. Quand reprendront-ils la coutume d'inaugurer des églises et d'aller en pèlerinage, demander les lumières et les forces dont ils auraient un si grand besoin? En agissant ainsi, feraient-ils donc autre chose que suivre les traditions françaises?

Vos pieux récits nous montrent les princes pacifiques comme les rois conquérants s'humiliant aux pieds de la Vierge Marie. Ces grands monarques savaient ajouter à la bravoure et à l'intelligence la simplicité et l'énergie de la foi pour fonder, agrandir ou conserver leur royaume. Vous auriez rendu un grand service à notre cher pays en présentant ces beaux exemples, si vous déterminiez nos roitelets des villes ou des villages à rompre avec le respect humain, si vous les ameniez à suivre l'exemple de ceux qui ont, dans le passé, fondé la grandeur de la France.

Les brigands eux-mêmes ont leur place dans vos pages. Repentants, ils ont trouvé le pardon aux pieds de leur Mère qui est le refuge des pécheurs. Tous donc, bons et mauvais, sujets ou gouvernants, peuvent lire avec fruit cet intéressant et beau volume que M. Hubert-Clerget a si bien illustré et que MM. Plon et Nourrit ont, selon les traditions de leur maison, si richement exécuté.

Je demande à la Très Sainte Vierge de bénir ses fidèles serviteurs et de faire rejaillir sur l'Assomption quelques-unes des grâces obtenues par les pèlerins que votre ouvrage aura entraînés aux sanctuaires de Marie Immaculée.

Paris, en la fête de l'Assomption, 15 *août* 1890.

F. PICARD,

Supérieur général des Augustins de l'Assomption.

Digitized by Google

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Humblement prosterné aux pieds de Notre Saint Père le Pape, nous lui soumettons sans réserve cet ouvrage, ce que nous avons déjà publié et ce que nous pourrions publier dans la suite. Nous y désavouons et condamnons tout ce que le Saint-Siège croirait devoir désavouer ou condamner.

Conformément au décret du pape Urbain VIII, nous déclarons en outre que si, dans le cours de ce travail, nous avons donné parfois les titres de Saint ou de Bienheureux à quelques personnages recommandables par leurs vertus, c'est uniquement en témoignage de notre vénération pour eux, et nullement dans la pensée de prévenir le jugement de notre Sainte Mère l'Église.

Nous déclarons pareillement que tous les faits extraordinaires rapportés dans cet ouvrage n'ont qu'une autorité purement traditionnelle, excepté ce qui a été approuvé et confirmé par l'Église Catholique, Apostolique et Romaine, au jugement infaillible de laquelle nous soumettons notre personne, nos paroles et nos écrits.

Digitized by Google

PRÉFACE

Quelques mots d'explication sont nécessaires, mais ils seront courts.

Ce livre, disons-le tout d'abord, n'est point une œuvre d'érudition, mais une patiente compilation.

C'est surtout un acte de piété filiale.

Notre but a été de grouper sous un coup d'œil les sanctuaires élevés dans notre chère France en l'honneur de Celle qui en est incontestablement la Reine; de résumer les travaux qui ont raconté les origines, les miracles, les décadences, les merveilleuses restaurations de tous les lieux de pèlerinage. Notre joie a été de contempler Marie régnant sur les grandes cités comme sur les plus modestes villages, de la voir couronnant les sommets des montagnes et embaumant nos vallées, de la suivre enfin à l'odeur de ses parfums et à la trace de ses bienfaits.

Le sujet, avant nous, a tenté bien d'autres plumes.

Après l'immense succès obtenu par ses *Pèlerinages en Suisse,* Louis Veuillot conçut la pensée de parcourir la France et, pendant trois ans, d'étudier sur place l'histoire de tous les sanctuaires de Marie[1]. Si ce dessein eût été exécuté, la littérature et la piété compteraient un chef-d'œuvre de plus. Mais diverses raisons s'y opposèrent, et d'ailleurs, les pèlerinages, en 1842, étaient loin d'avoir repris en France les développements qu'ils ont reçus depuis.

Plus tard, de 1860 à 1866, le vénérable M. Hamon trouvait le moyen, malgré son grand âge et les soucis de la paroisse de Saint-Sulpice, de

[1] *Correspondance de Louis Veuillot,* t. Ier, p. 165 et 168.

Digitized by Google

composer sept volumes sur le *Culte de la Sainte Vierge en France*. Nous lui avons fait plus d'un emprunt. Mais, conçu sur un plan beaucoup plus vaste que le nôtre, l'ouvrage n'est exempt ni de lacunes ni d'incorrections.

D'autres enfin, et nous les citerons souvent, ont étudié les pèlerinages les plus célèbres de Marie, répandus sur le sol de la France. Mais la couronne d'une mère ne se compose pas seulement des fleurs les plus éclatantes, telles que les lis et les roses; il est telle violette, tel modeste bluet, dont le parfum et la grâce ne dépareront pas le diadème.

Il restait donc à faire un travail d'ensemble, qui, tout en visitant les sanctuaires les plus en renom, ne passât point devant tant d'autres plus humbles ou plus récents sans y entrer et en dire l'origine et les grâces.

C'est ce que nous avons essayé de faire.

Quant à la méthode que nous avons suivie, elle pourra paraître surannée. Pourquoi, dira-t-on, cette division par provinces supprimées depuis cent ans?

Nous répondons : Pour avoir été officiellement supprimées, les provinces n'en subsistent pas moins, et leur nom est connu de tous.

Peut-être d'ailleurs y reviendra-t-on quelque jour.

Mais parmi les auteurs qui nous ont précédé, les uns ont procédé par diocèses, en suivant l'ordre alphabétique; d'autres, plus logiques sans doute, les ont groupés par circonscriptions ecclésiastiques, telles que le Concordat les a coordonnées.

Il nous a paru plus naturel de conserver les anciennes divisions.

Les concours de peuples vers un point déterminé s'établissent, en effet, sans tenir compte des sectionnements de l'ordre administratif ou même religieux. Un pèlerinage est un fait local, régional, national ou universel, relevant sans doute de l'autorité diocésaine ou ecclésiastique, mais indépendant des divisions de territoire, dues le plus souvent aux influences politiques, plutôt qu'à la topographie elle-même.

Nous avons divisé notre travail en vingt fascicules. Vingt cartes, dressées au point de vue spécial des pèlerinages à la Très Sainte Vierge, et correspondant à chaque fascicule, permettent au lecteur de juger, à première vue, du nombre des pèlerinages en chaque diocèse, tandis qu'un signe conventionnel lui révèle, sauf erreur de notre part, l'impor-

Digitized by Google

tance de chacun, indique les routes, les voies ferrées ou les fleuves qui en facilitent l'accès.

Nous remercions MM. les secrétaires généraux des évêchés de France, MM. les curés ou directeurs de pèlerinages, dont les lettres précieuses ont parfois éclairé notre travail. Malgré ce bienveillant concours, l'inexpérience de l'ouvrier se révélera souvent, soit par des inexactitudes involontaires, soit par des lacunes qu'il ne nous a pas été toujours possible d'éviter.

Plus tard peut-être, après avoir, modeste pèlerin, frappé à la porte des sanctuaires de Marie, reprendrons-nous notre bâton. Revenant alors sur les mêmes chemins, nous étudierons les pèlerinages où l'on honore les saints protecteurs de la France. Ce travail est déjà commencé.

Mais, pour aujourd'hui, notre but sera atteint, toute notre ambition satisfaite, si cet humble ouvrage contribue à faire connaître et aimer davantage la Vierge Immaculée, de qui nous attendons notre récompense et à laquelle nous nous recommandons avec nos lecteurs.

Paris, ce 15 août, en la fête de l'Assomption.

Jean-Emmanuel B. DROCHON,

des Augustins de l'Assomption.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE SALUT

Sur la porte souterraine de la Sainte-Chapelle, saint Louis avait placé la statue de la Mère de Dieu. Souvent, le Roi, devant tout son peuple, les docteurs de l'Université de Paris, avec leurs écoliers, aimaient à prier devant cette porte gardée par l'image de Marie. La sainteté, la science et la parole trouvaient leur salutaire patronne en Celle qui sait à propos parler et se taire, sourire, prier ou pleurer.

D'après la tradition, recueillie par Luc Wadding (*Annales,* ann. 1304-1308), Duns Scott était l'un des dévots de cette Patronne du docte parler.

Un jour, c'était en 1304, le « Docteur subtil » s'agenouilla devant elle; il prolongea même sa prière, car la circonstance était grave. Il devait, ce jour-là, soutenir la doctrine de l'Immaculée Conception, que le Pape, dit-on, l'avait chargé de prêcher.

Une grande lutte s'élevait alors entre les théologiens, lutte qui devait aboutir à la parole infaillible de Pie IX, en 1854. Ce combat de plusieurs siècles, qui allait avoir Paris pour principal théâtre, est un fait immense de l'histoire du culte de la Sainte Vierge au milieu du monde.

Le triomphe de Scott dépassa ses espérances; les docteurs s'engagèrent par serment à enseigner la croyance à l'Immaculée Conception, et ce serment fut désormais obligatoire à la Sorbonne.

Le défenseur du privilège de Marie vint alors se prosterner à nouveau devant la statue aimée : il pria longtemps; et quand il se releva, ô merveille! le visage de Marie s'abaissait vers lui, avec ce sourire qui demeura fixé sur le granit.

Les sceptiques du dix-huitième siècle enlevèrent ses pèlerins à la

Digitized by Google

Vierge miraculeuse qui sourit, avant que les iconoclastes de la Révolution, fils de ces philosophes, vinssent lui enlever son piédestal d'honneur.

Les furieux de 1793 s'attaquèrent à la Vierge souriante. Elle tomba.

Pourquoi eût-elle usé de sa puissance pour demeurer, puisqu'on ne la priait plus?

Elle tomba donc et disparut.

Où se réfugia-t-elle?

On la retrouva vers 1855, chez un marchand d'antiquités, débris de toutes sortes tombés de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle.

Chacun fut frappé de la douceur de son sourire. Archéologues et artistes y voyaient un chef-d'œuvre. On se souvint de la Madone qui souriait, et bientôt on ne douta plus qu'on eût retrouvé l'image vénérée par nos pères au pilier de la Sainte-Chapelle.

La taille, le modelé de la statue répondaient à la place jadis occupée et alors vide, au style enfin de la chapelle, « bijou de saint Louis ».

Cette conviction se fit peu à peu, et l'on n'a pas tout d'abord obtenu la certitude. Le moine, aujourd'hui nonagénaire, qui l'acheta pour quelques centaines de francs, le Rév. Père Tissot, un des premiers compagnons du Très Rév. Père d'Alzon, ignorait lui-même son trésor.

Il plaça la statue au collège des Augustins de l'Assomption de Clichy-la-Garenne, pensant que ce sourire d'une Mère rendrait meilleurs les jeunes chrétiens qu'on y instruisait.

Marie souriait donc d'abord aux récréations des enfants, jusqu'au jour où un boulevard traversa le collège et le détruisit.

La vieille Madone n'était venue là qu'en attendant. Elle frayait elle-même son chemin. Elle arriva aux portes d'un couvent où l'on élève des jeunes filles. Elle réclamait un abri; et la Vierge au doux sourire fut, pour un temps, reçue au cloître de l'Assomption, à Auteuil.

Cette seconde retraite préparait à l'image miraculeuse de plus hautes destinées. Mais il lui fallait un nouveau calvaire avant de reprendre son essor. La Commune survint, et le beau cloître fut transpercé d'obus; les journaux illustrés d'alors représentèrent le couvent d'Auteuil comme l'endroit le plus atteint par les projectiles de Versailles.

Une protection spéciale sembla couvrir la maison, alors que ces obus, comme une volée d'oiseaux, se promenaient dans le parc; mais lorsque

Digitized by Google

les communeux eurent fait les religieuses prisonnières, et remplacé la prière par l'orgie, lorsque ce même cloître eut vu l'un des hommes de la garnison agoniser dans l'ivresse, tandis que ses compagnons, arrosant d'eau-de-vie ses lèvres mourantes, parodiaient autour de lui une cérémonie funèbre, le démon fut déchaîné, et un vrai malheur eut lieu.

Un furieux s'arma d'un marteau et mutila le visage qui gardait ce sourire où la tradition voulait voir le miracle de Marie...

Nous revîmes bientôt après ces lieux couverts de sang. Çà et là, des communeux blessés demandaient l'absolution. C'était le jour de la rentrée de l'armée de Versailles. Ils avaient grand besoin du sourire de la Miséricorde : « Nous avons été entraînés, disaient-ils, et nous n'étions pas nés pour ce métier de pillards ! »

* * *

Au pied de cette statue, à demi brisée par la main d'un forcené en délire, une pensée germa au cœur de quelques religieux : « Puisqu'on fait tant pour entraîner le peuple à sa perdition, travaillons à le sauver ! » Et sans autre arme que ce nom, qui fut invoqué soudain : « Notre-Dame de Salut, aidez-nous! » on commença.

L'Association de Notre-Dame de Salut se constitua donc avec ce seul plan : courir au secours des ouvriers, les racheter, comme jadis les Religieux de la Merci s'engageaient à tirer les chrétiens des côtes de Barbarie et les rendaient à l'Église et à leur famille.

Restaurée et reprenant, grâce à un sculpteur habile, quelque chose de son sourire d'autrefois, mais non son expression céleste, la statue se transporta dans une autre chapelle, qui allait être son centre d'action.

C'est dans ce nouveau sanctuaire qu'une Association va naître et se développer sous le titre de Notre-Dame de Salut.

La bénédiction du Souverain Pontife, sans laquelle rien ne prospère longtemps ici-bas, descendit abondante sur le berceau de l'œuvre. Dès la première année, plus de soixante-quinze évêques l'approuvèrent et en confièrent la direction dans leur diocèse à leurs prêtres les plus zélés. Tombant sur ce berceau, les bénédictions de l'Église y furent si efficaces que l'enfant se sentit soudain grandir.

Il brisa une enceinte trop étroite, n'aspirant à rien moins qu'à payer

Digitized by Google

la rançon de la France par l'Association de Notre-Dame de Salut et les prières publiques qu'elle suscita partout.

Merveilleusement bénie dans ses premiers essais, Notre-Dame de Salut fut inspirée d'étendre encore son action. En 1872, elle partit en pèlerinage et s'orienta vers la Salette. C'est là que Marie a pleuré pour la France. Ne convenait-il pas à cette fille d'aller tout d'abord essuyer les larmes de sa Mère ou pleurer avec elle?

N'oublions pas de dire que la compagnie du chemin de fer avait refusé d'abord ce train pour la Salette. Quand enfin elle l'accorda, d'assez mauvaise grâce, elle exigea des directeurs un cautionnement de trente-huit mille francs qui devaient être perdus en cas de non-réussite. La compagnie avoua depuis qu'elle n'avait jamais cru le succès possible.

Les directeurs firent un acte de foi, empruntèrent les trente-huit mille francs et partirent. On sait ce qu'il advint.

Les amis de Grenoble, les voituriers eux-mêmes avaient déclaré qu'on ne pouvait conduire sur la montagne plus de trois ou quatre centaines de pèlerins à la fois. Ceux-ci furent huit mille. Les missionnaires de la Salette sont encore surpris de ce qui fut accompli dans cette semaine.

L'enfer entra en si grande colère, qu'il fit, à Grenoble, jeter des pierres aux pèlerins. Les pèlerinages étaient dès lors fondés pour toujours : ils venaient de recevoir le baptême du sang.

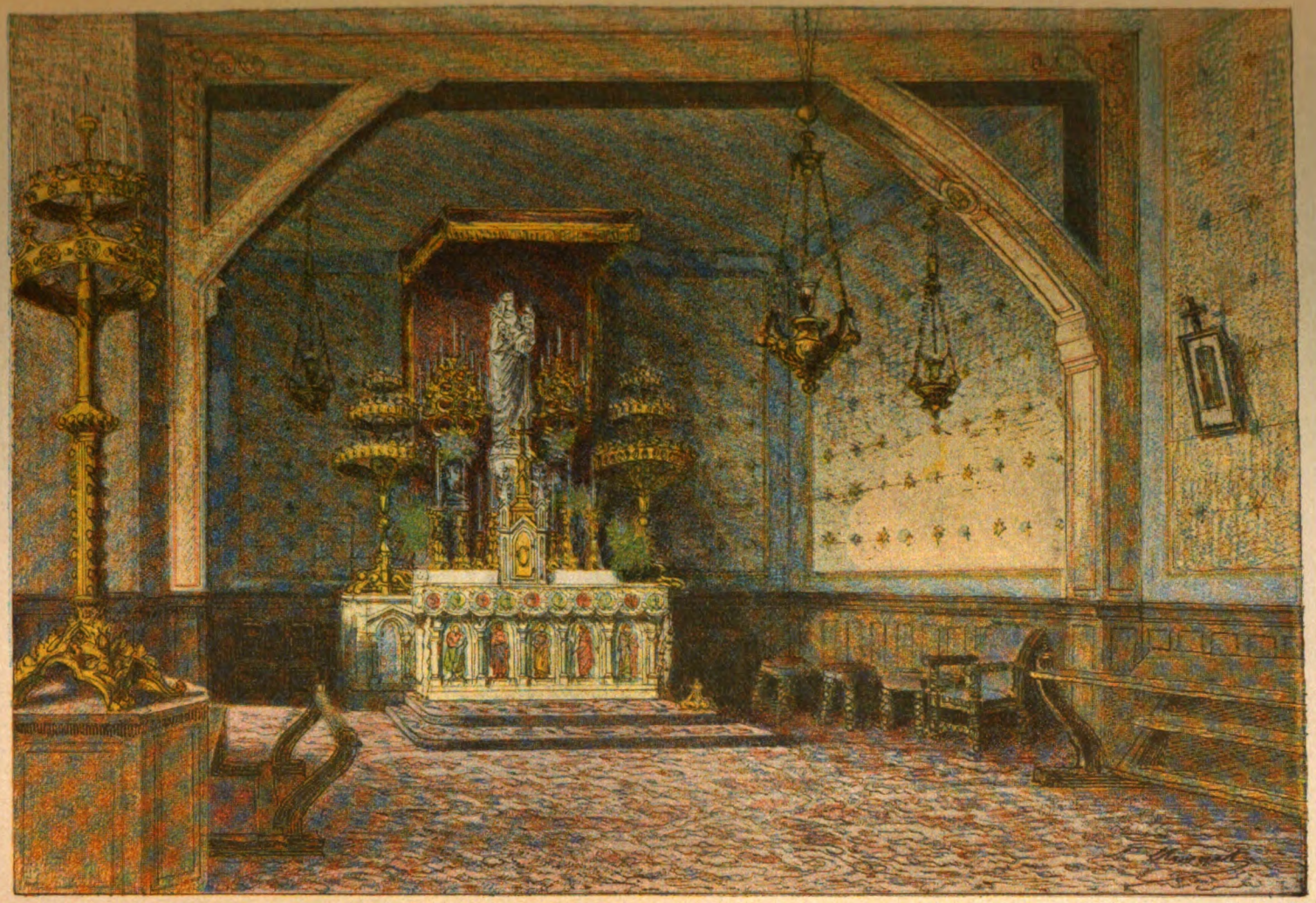
Ce fut le premier grand pèlerinage, préludant aux magnifiques démonstrations de foi, gloires inattendues de la fin de ce siècle. Cette œuvre seule eût justifié le titre donné à Notre-Dame de Salut.

Désormais, ces pèlerins vont faire trembler sous leurs pas tous les chemins plus ou moins oubliés des sanctuaires de France. L'année suivante reçut, en effet, le nom d'*Année des pèlerinages,* tant ils furent fervents et nombreux.

Inscrivant sur sa bannière le titre de *Pèlerinage national,* Notre-Dame de Salut les conduira à Chartres, à Pontmain, à Roc-Amadour, à Sainte-Anne d'Auray, à Poitiers, à Paray-le-Monial, à Tours, au mont Saint-Michel et à Lourdes.

En ce dernier lieu surtout, devant la grotte miraculeuse, en face des foules émerveillées, Notre-Dame de Salut s'affirmera la maîtresse de la vie et de la mort. Des trains de malades, hôpitaux ambulants, y porteront, sur les rails étonnés, des milliers de pauvres. Toutes les

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE SALUT.

Digitized by Google

Digitized by Google

infirmités, attirées par la confiance, se donneront rendez-vous, et toutes seront guéries, soutenues par une prière comme on n'en avait pas entendu de plus vibrante, sans doute, depuis les jours du Sauveur.

Notre-Dame de Salut part pour Rome. La France elle-même ne suffit plus. Elle va solliciter de ces lèvres qui ont béni ses débuts une parole lumineuse qui lui fasse éviter les faux pas. Elle trouva plus encore qu'elle n'espérait. Après en avoir conçu le projet à la Salette, c'est à Rome que ses directeurs se décidèrent à recommencer les croisades. Elle fréta deux navires et traversa la Méditerranée. Les Juifs, les musulmans et les Grecs, stupéfaits, la verront, pour la dixième fois, cette année, conduire au tombeau de Jésus-Christ les *Pèlerins de la Pénitence*.

Notre-Dame de Salut a inspiré ces audaces, elle a réalisé toutes ces folies.

Notre-Dame de Salut, pour mieux atteindre l'ouvrier et répondre aux exigences de ce temps, s'est créé un journal. Le *Pèlerin* est né d'un de ses sourires. Peu après, un de ses regards a enfanté la *Croix*.

De ces deux soldats, l'un s'abrite sous l'image de la Vierge qui sourit; l'autre arbore franchement, en dépit des conseils des prudents et des sages, Jésus crucifié. Ces deux messagers de Notre-Dame de Salut, chaque jour ou chaque semaine, portent à deux cent mille maisons une vérité qui n'est pas amoindrie, une doctrine puisée au trône infaillible de Pierre, en même temps qu'ils enseignent le chemin des sanctuaires.

Comme dans un parterre, bien d'autres œuvres ont fleuri autour de Notre-Dame de Salut. Aux journaux populaires se sont joints les *Vies des saints,* les *Images* et le *Cosmos* rajeuni. Les *Apôtres du Salut,* les *Enfants du Salut,* l'*Hospitalité du Salut,* la *Fraternité du Salut,* les *Filles de sainte Monique,* et d'autres œuvres encore, groupent sous l'étendard de Marie des forces sociales, auxquelles la *Ligue* de l'Ave Maria vient de donner récemment le cri de guerre et la consécration.

Léon XIII, dont le regard embrasse l'univers, a jugé que l'œuvre de Notre-Dame de Salut s'était fait une assez large place dans l'Église pour lui donner un protecteur spécial. Le 8 mai 1886, le cardinal-vicaire, S. Ém. Mgr Parocchi, daignait nous apprendre que le Souverain Pontife, cédant aux humbles prières de nos supérieurs, l'avait désigné pour protéger l'Association, que Sa Sainteté enrichissait, à cette occasion, d'indulgences nouvelles.

Digitized by Google

*
* *

Notre-Dame de Salut a donc été l'inspiratrice des pèlerinages renouvelés et agrandis au dix-neuvième siècle. Bien que la chapelle de la rue François Ier, où on l'honore à Paris, ne soit pas à proprement parler un pèlerinage, il convenait de la placer ici pour indiquer le lieu d'où partent, depuis vingt ans, ces flots de pèlerins que la France catholique oppose aux flots de l'impiété.

V. DE P. BAILLY,

des Augustins de l'Assomption.

NOTRE-DAME DE SALUT, SAUVEZ LA FRANCE!

Digitized by Google

ILE-DE-FRANCE

DIOCÈSES

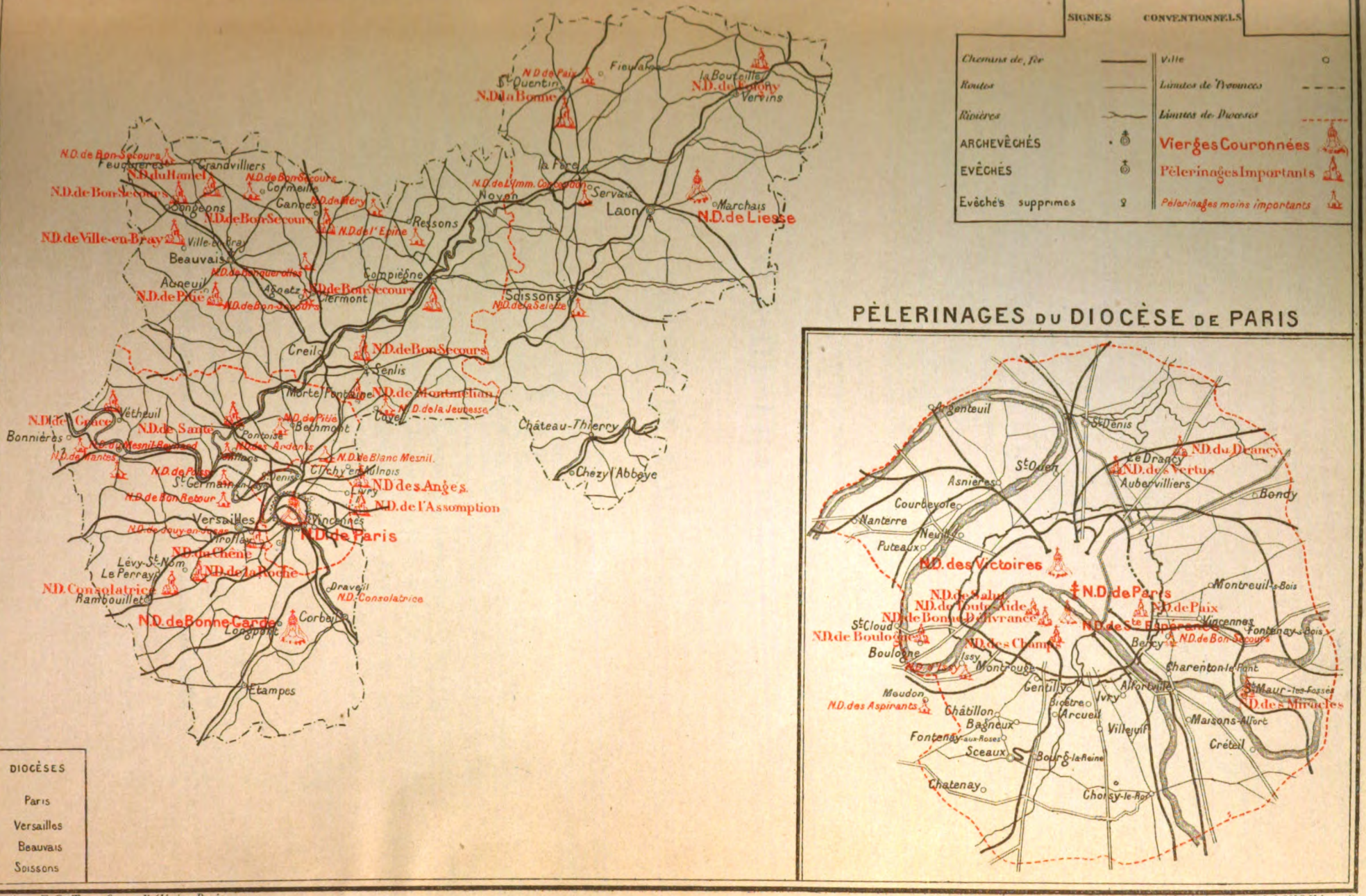
DE

PARIS — VERSAILLES — BEAUVAIS

SOISSONS

Digitized by Google

Digitized by Google

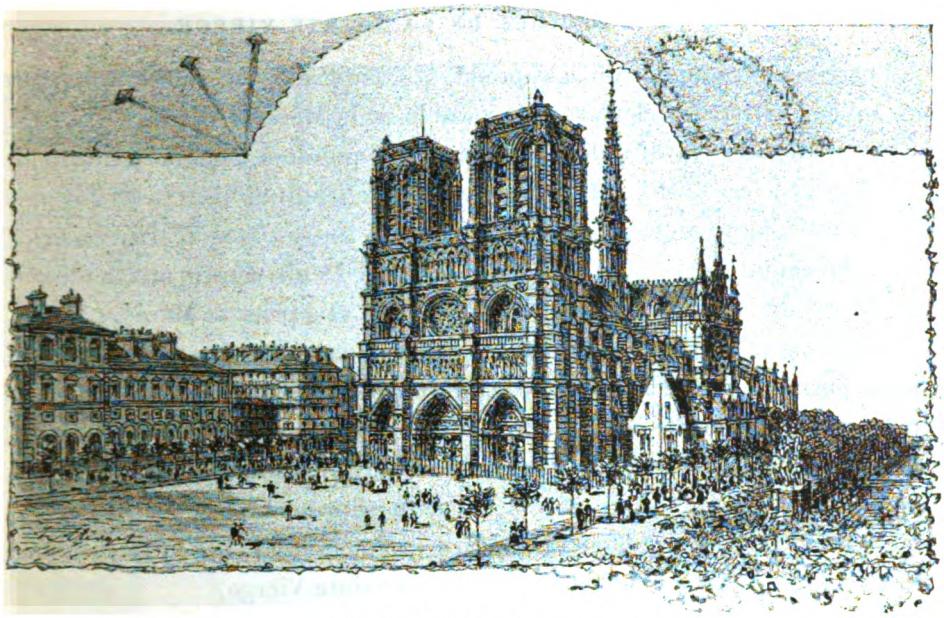


Gravé par E. Guillot, 28 rue d'Alésia, Paris

P. DROCHON, invenit.

Digitized by Google

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE PARIS.

ILE-DE-FRANCE

DIOCÈSE DE PARIS

N. D. de Paris.
N. D. de Bonne-Délivrance, 27, rue de Sèvres.
N. D. de Toute-Aide, 16, rue de Sèvres.
N. D. de Sainte-Espérance, a Saint-Séverin.
N. D. de Paix, a Picpus.
N. D. des Champs.
N. D. des Victoires.
N. D. des Miracles, a Saint-Maur les-Fossés.
N. D. de Boulogne-sur-Seine.
N. D. des Vertus, a Aubervilliers.
N. D. du Drancy.

Le diocèse de Paris, le plus restreint dans son périmètre, est le plus peuplé des évêchés de France. Érigé au troisième siècle, il fut longtemps suffragant de Sens. Une bulle de Grégoire XV, en 1622, en fit un archevêché, dont relèvent aujourd'hui Chartres, Meaux, Orléans, Blois et Versailles.

PARIS

NOTRE-DAME DE PARIS. Paris n'était encore que Lutèce, bourgade presque ignorée dans un îlot et sur les rives de la Seine, et le culte de la Sainte Vierge y florissait déjà. Au dire des savants qui ont le mieux étudié

Digitized by Google

les origines chrétiennes de la capitale, la première église qui plongea dans ce sol encore païen s'éleva sous le vocable de la Mère de Dieu.

Résumant les travaux des historiens, tels que dom Bouquet, Dubreuil, Lebœuf, Guérard, etc., M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, conclut que l'admirable monument connu sous le nom de Notre-Dame de Paris occupe l'emplacement de l'église primitive où saint Denis apprit aux habitants des bords de la Seine à connaître Jésus-Christ et à prier sa Mère[1].

Ici, comme d'ailleurs dans tout le cours de cet ouvrage, notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans des discussions historiques et savantes; il nous suffit de constater que, dès les premiers temps de notre histoire nationale, la métropole de Paris, sous le nom de Notre-Dame, régnait doucement sur les églises de son voisinage. Cette suprématie n'était pas seulement ecclésiastique et officielle : la cathédrale était déjà le centre principal de la dévotion du peuple de Paris envers la Sainte Vierge.

Lorsqu'en 885, Sigefroy, à la tête de trente mille Normands, assiégeait Paris, comblant les fossés de la ville avec les cadavres de ses défenseurs, l'évêque Gauzelin s'adressait à Marie : « O protectrice de cette cité, lui cria-t-il, écoutez en ce jour la prière du serviteur qui vous implore! » ... Il dit, et saisissant une flèche, il la décoche au chef normand, qui tombe mort au milieu de son armée.

Les soldats se débandent : Notre-Dame avait sauvé Paris.

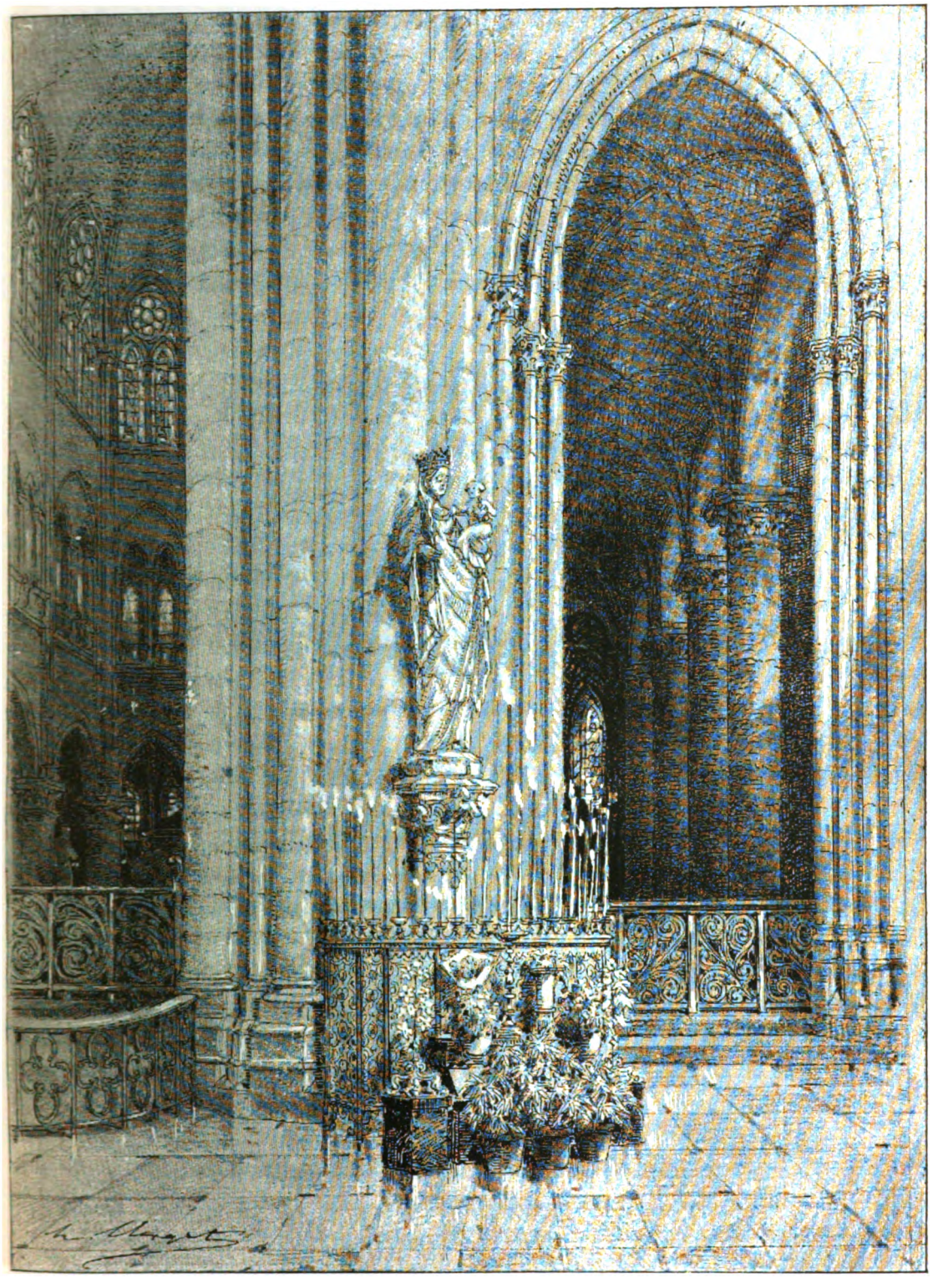
Sous le règne de Charles le Simple, quand parut cette cruelle maladie appelée le mal des ardents, c'est à l'église de Notre-Dame, dit le chroniqueur Flodoard, que les malades demandaient à être portés; car là seulement, ajoute-t-il, ils étaient délivrés. Ils y étaient de plus soignés avec tendresse. Hugues le Grand, père de Hugues Capet, avait la charité de les visiter et de les y nourrir. A vrai dire, l'église de Notre-Dame est le berceau de la dynastie capétienne.

Plus tard, ce fut encore à Notre-Dame que les Parisiens venaient gagner les indulgences jubilaires accordées par les souverains pontifes. Enfin, dans les calamités publiques, Notre-Dame était le rendez-vous où le peuple de la ville aimait à prier en commun.

Bien qu'il y eût au dix-septième siècle un grand nombre d'autres sanctuaires en l'honneur de la Sainte Vierge, très fréquentés à Paris, le P. Poiré pouvait dire, en 1643, cinq années seulement après le vœu de Louis XIII : « Tous ceux qui se porteront à Notre-Dame seront témoins du grand concours qu'on y voit tous les jours à l'occasion des miracles qui s'y font

[1] *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice, t. Ier, *passim*.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE PARIS.

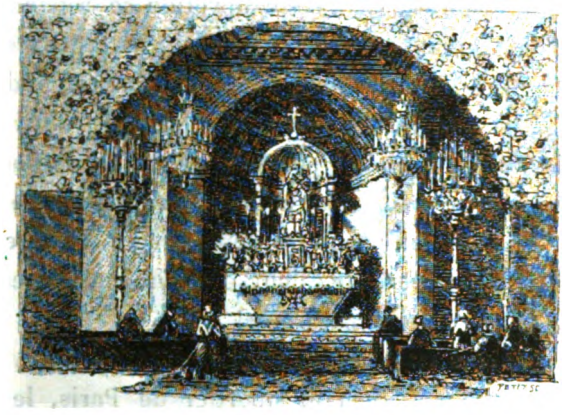
Digitized by Google

Digitized by Google

ordinairement, et dont le cours, interrompu durant quelques années, a été renouvelé depuis peu. »

Quand la France chantait encore le *Te Deum,* les voûtes de Notre-Dame, tapissées des drapeaux de l'Europe, étaient les premières à redire les échos de nos gloires nationales. N'est-ce pas comme par miracle qu'elles ont naguère échappé au pétrole, à la dynamite et aux incendies de la Commune?

La statue que nous reproduisons à la page précédente se trouve dans le transept de la basilique, adossée au pilastre du chœur, du côté de l'épître.



NOTRE-DAME DE BONNE-DÉLIVRANCE.

NOTRE-DAME DE BONNE-DÉLIVRANCE (27, rue de Sèvres). A mesure que la cité s'accrut, la dévotion à Marie grandit avec elle. Les nombreux sanctuaires qui se bâtirent sur divers points en sont le témoignage.

L'un des premiers, sous le nom de N. D. de l'Étoile, s'éleva dans le lieu même où nous admirons ce joyau de l'architecture chrétienne, la Sainte-Chapelle.

Non loin de là, entre la rue Saint-Jacques et le boulevard moderne de Sébastopol, il y avait, avant la Révolution, une très ancienne église, célèbre sous le nom de Saint-Étienne des Grès ou des Grecs, ou mieux, des Degrés. Sa fondation était attribuée à saint Denis.

Or, de temps immémorial, le peuple y vénérait, sous le titre de N. D. de Bonne-Délivrance, une statue de la Vierge, noircie par le temps, ou plus probablement par la main des hommes : allusion à cette parole des Livres saints, appliquée à Marie : « *Nigra sum, sed formosa; Je suis noire, mais belle cependant.* » Noire, nous pouvons l'affirmer; belle, nous n'oserions le dire, malgré sa riche couronne, malgré les franges dorées de son manteau,

Digitized by Google

qui font encore mieux ressortir sa couleur d'ébène. La Vierge porte sur le bras gauche son divin Fils, noir comme elle, et comme elle couronné richement.

La beauté plastique importe médiocrement à la dévotion ; nous aurons plus d'une fois l'occasion d'en faire la remarque ; mais des malades guéris, des infirmes soulagés, de jeunes mères surtout obtenant une heureuse délivrance, eurent bien vite établi le courant de la dévotion populaire dans ce quartier de la capitale encore assez désert.

Au seizième siècle, une association se forma sous le nom de *Confrérie royale de la charité de N. D. de Bonne-Délivrance*. Un chanoine de la Collégiale en avait eu l'inspiration, et cette dévotion se répandit si vite, que bientôt douze mille confrères étaient inscrits sur les registres. Les papes, et spécialement Grégoire XIII, l'enrichirent de nombreuses indulgences.

Chaque associé payait une cotisation, et les sommes ainsi recueillies servaient au rachat des prisonniers pour dettes. N. D. de Bonne-Délivrance ne réalisait pas seulement son titre pour le soulagement des malades, elle faisait encore bénir son nom parmi les débiteurs en détresse. Combien les hôtes involontaires des prisons de Clichy, naguère encore, eussent été heureux de voir subsister l'antique confrérie !

Placé sur le versant oriental de la montagne Sainte-Geneviève, au milieu des écoles qui peuplaient déjà ce quartier de Paris, le sanctuaire de N. D. de Bonne-Délivrance attirait les nombreux étudiants. Plusieurs s'enrôlaient dans la confrérie. Levés de bonne heure, ils préludaient par la récitation du Petit Office de la Sainte Vierge aux leçons de la journée.

Un jour, c'était en 1568, l'un de ces écoliers s'agenouilla devant la célèbre image. Malgré sa jeunesse et sa grande beauté, son visage portait l'empreinte d'une insurmontable tristesse. Sous le poids d'une tentation obstinée, il avait senti le désespoir s'emparer de son âme. Les amertumes du présent s'assombrissaient encore par la perspective d'un avenir sans espérance. François de Sales, car c'était lui, pria longuement, et la Vierge fut, en vérité, pour le futur évêque de Genève, N. D. de Bonne-Délivrance. Elle le délivra, en effet, se souvenant que cet enfant lui avait fait à cette même place, peu de temps auparavant, le vœu de chasteté perpétuelle. Après saint François de Sales, l'histoire nous montre, au pied de la miraculeuse image, l'apôtre de la charité, saint Vincent de Paul, et le P. Bernard, plus connu, au dix-septième siècle, sous le nom de *pauvre prêtre*.

Réalisant son titre de royale, la confrérie de N. D. de Bonne-Délivrance enrôlait les plus grands personnages : Louis XIII et Anne d'Autriche, Gaston d'Orléans et le grand Condé, Louis XIV et Marie-Thérèse

Digitized by Google

Mais à la pompe et aux fêtes succédèrent des jours de dévastation et de deuil. Enrichie par les cadeaux princiers et la générosité des siècles, l'église de Saint-Étienne des Grès attira la cupidité des hommes de la Révolution. L'or, les pierreries, l'argent, les œuvres d'art, tout disparut dans le pillage du mois de mai 1792. La statue miraculeuse allait être brûlée comme un objet sans valeur, quand la comtesse de Carignan Saint-Martin put, au poids de

NOTRE-DAME DE BONNE-DÉLIVRANCE.

l'or, la sauver de la profanation. La pieuse dame enferma son trésor, rue Traversière, en son hôtel. Mais elle fut, peu après, incarcérée à la maison dite « des Oiseaux », transformée en prison.

Elle y trouva les religieuses Augustines de Saint-Thomas de Villeneuve, prisonnières comme elle. Elles parlaient souvent de la chère statue, et toutes ensemble faisaient des vœux et des neuvaines à N. D. de Bonne-Délivrance. Leurs supplications furent exaucées. Le 4 octobre 1794, elles étaient rendues à la liberté.

Digitized by Google

Les Hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve se trouvèrent tout à coup menacées, en 1795, d'être chassées de leur maison de la rue de Sèvres. Quel que fût l'attachement de madame de Carignan pour sa chère statue, elle fit vœu de s'en dépouiller en faveur des religieuses, si tout danger disparaissait pour celles-ci.

Par une protection évidente, la vente de leur maison n'eut pas lieu ; et le 1er juillet 1806, la statue venait s'abriter dans une modeste chapelle, élevée par la générosité de madame de Carignan, au n° 27 de la rue de Sèvres, où on la vénère encore aujourd'hui. Le cardinal Caprara obtint de Pie VII, pour le nouveau sanctuaire, confirmation de toutes les indulgences autrefois accordées à l'église Saint-Étienne des Grès, que la Révolution a détruite.

En 1871, pendant la Commune, N. D. de Bonne-Délivrance protégea visiblement les religieuses qui lui offrent l'hospitalité, et depuis cette douloureuse époque, principalement dans le quartier de Saint-Sulpice, le concours des fidèles s'est accru d'année en année. La fête principale se célèbre le 18 juillet.

N. D. DE TOUTE-AIDE.

Sous le titre de *N. D. des Étudiants,* une association analogue à celle de N. D. de Bonne-Délivrance s'est fondée, de nos jours, à Saint-Sulpice, autour d'une statue devant laquelle a souvent prié le pieux M. Hamon. Que de jeunes gens lui doivent la conservation de leurs croyances et de leurs mœurs, au milieu de la moderne Babylone!

NOTRE-DAME DE TOUTE-AIDE (16, rue de Sèvres) est voisine de N. D. de Bonne-Délivrance et protège le couvent de l'Abbaye-aux-Bois. La statue qu'on y honore fut bénite, en 1618, par saint François de Sales, et l'on raconte divers prodiges obtenus par son intercession dans le couvent des Filles-Dieu, son premier séjour. Elle fut cachée, pendant la tourmente révolutionnaire, par madame de Flavigny, l'une des religieuses, qui la mit en sûreté chez une de ses anciennes élèves, madame Leclère. Celle-ci la conserva jusqu'à sa mort, la transmit par testament à madame Leroy, qui s'en dessaisit en 1824, en faveur de l'Abbaye-aux-Bois

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE SAINTE-ESPÉRANCE, à Saint-Séverin (⛪ 1858). Sur la rive gauche de la Seine, presque à l'ombre du clocher de Notre-Dame, est l'église de Saint-Séverin, que son architecture et ses antiques vitraux recommandent à l'attention des visiteurs, en dépit de son manque d'unité. Sa gloire n'est pas tant de garder le souvenir du solitaire gallo-romain, nommé Severinus, que d'avoir été l'un des premiers sanctuaires de France où l'on ait honoré d'un culte public le privilège de l'Immaculée Conception de Marie.

Dès l'an 1311, à la suite des thèses brillamment soutenues par Duns Scott et adoptées par l'Université de Paris, une association se forma dans l'église de Saint-Séverin. Son but était d'honorer, de promouvoir et de défendre cette croyance, alors classée parmi les opinions libres. Les écoliers s'inscrivirent nombreux dans la confrérie nouvelle; à leur suite, diverses corporations s'affilièrent, et l'on venait de tous les points de la ville assister aux magnifiques cérémonies que célébraient les confrères en l'honneur de Marie. Il faut bien le dire, le peuple était aussi attiré à ces fêtes par les orgues, imitées de celles de Compiègne, et que donna, en 1358, maître Regnault de Douy, *gouverneur des escholes de la paroisse Saint-Séverin*. C'étaient les premières que l'on entendait dans la capitale : « *Les Parisiens,* dit un auteur du temps, *venoient esbattre leurs oreilles à ces mélodies, et l'on cuidoit ouïr les angelz du Paradis.* »

Le centre de toutes ces dévotions était l'autel de la Conception, où trônait une statue de la Sainte Vierge, placée dans une chaire, comme un prédicateur. Nous croyons voir dans cette pose insolite quelque allusion à l'Université, car les liens les plus étroits unissaient les confrères de N. D. de Sainte-Espérance aux professeurs comme aux écoliers de l'Université de Paris, alors dans tout son éclat.

En 1347, le pape Clément VI, plus tard, Alexandre VI et Grégoire XV, concédèrent à la confrérie de la Conception de riches indulgences. De leur côté, les évêques de Paris, François de Gondy et François de Harlay, et plusieurs autres, la prirent sous leur haut patronage. « Le tableau chronologique des donations (conservé à Saint-Séverin) en contient soixante et une. La fête de la Conception se célébrait, avons-nous dit, avec grande pompe, chaque année, dans cette chapelle. On y venait de tous les points de Paris, sur l'avis d'un crieur qui proclamait la fête dans tous les quartiers, distribuant partout l'image de Marie Immaculée, avec une notice sur les indulgences que gagneraient ceux qui visiteraient la bénie chapelle. »

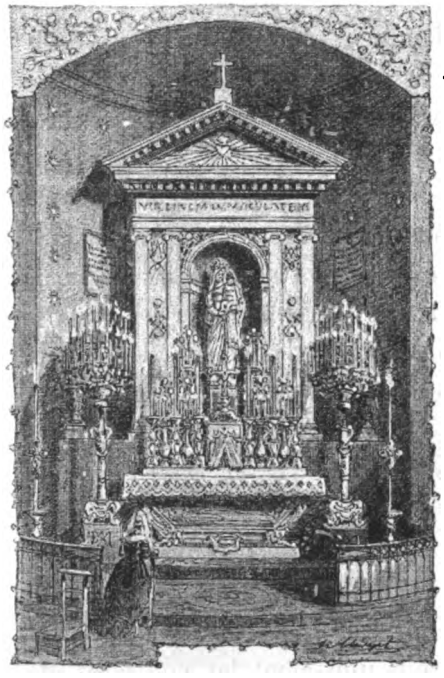
Cette chapelle de la Conception était primitivement adossée au sixième

Digitized by Google

pilier du pourtour de l'église ; mais en 1495, une restauration nécessita son transfert dans une chapelle du chevet.

Pendant les plus mauvais jours, l'église de Saint-Séverin devint une poudrière, ce qui la sauva ; la statue disparut elle-même, emportant avec elle la confrérie quatre fois séculaire.

La mémoire en était presque effacée, quand, en 1840, M. l'abbé Hanicle, curé de Saint-Séverin, fut inspiré de placer son ministère sous la protection de Celle que l'Église appelle « la Mère de la sainte espérance ». En dépit de quelques vieux jansénistes, survivants d'une époque mesquine et tracassière, la paroisse applaudit à la pensée de son nouveau pasteur. Quatre cents personnes s'enrôlèrent aussitôt dans la confrérie renouvelée. Mgr Affre voulut y être le premier inscrit, et, le 2 mai 1841, Mgr Garibaldi, internonce à Paris, l'inaugurait solennellement sous le titre de *Confrérie de l'Immaculée Vierge Notre-Dame de Sainte-Espérance*



N. D. DE SAINTE-ESPÉRANCE, A SAINT-SÉVERIN.

Enfin, le 26 novembre 1849, Pie IX, exilé à Naples, l'élevait au titre d'archiconfrérie universelle.

Cependant, l'antique statue et sa chaire avaient été détruites en 1792. M. le curé de Saint-Séverin en fit sculpter une autre dans le marbre Au point de vue de l'art, c'est la plus belle qui existe à Paris. Elle est due au ciseau de Buridan, l'auteur du groupe de l'*Assomption*, si admiré dans la cathédrale de Chartres.

Moins pour sa beauté que pour les grands souvenirs qu'elle rappelle et pour les grâces dont elle est le foyer, la statue nouvelle a eu l'insigne honneur d'être couronnée, au nom du Pape, par Mgr Morlot, archevêque de Paris, le 19 août 1858[1].

[1] On entend par *Vierges couronnées* ou *couronnement*, non pas une cérémonie inspirée par la dévotion privée des fidèles, exécutée par le clergé ou même par un évêque, sous leur propre initiative, mais bien une fonction plus haute. Pour qu'une statue soit *couronnée*, au sens où nous l'entendons ici, il faut, sauf rare exception, que sa célébrité soit consacrée par une longue dévotion, par des grâces mémorables ou par des miracles; que l'évêque diocésain fasse officiellement la demande du couronnement, en fournissant les documents et preuves à l'appui. Alors le Pape,

Digitized by Google

On peut regretter qu'elle n'ait pas repris possession de l'antique sanctuaire de l'association. Elle est, en effet, placée aujourd'hui dans un appendice de l'église, simple salle de catéchisme, élevée à la hâte et sans goût, le long du collatéral, du côté de l'épître.

Mais quelque place qu'elle occupe, l'image de la Sainte Vierge fait sentir son influence ; les *ex-voto,* appendus aux murailles, la piété plus vive, les sacrements mieux fréquentés, l'archiconfrérie toujours florissante, attestent assez la présence de Marie et le rayonnement de sa protection.

La solennité principale se célèbre le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, ou, comme on disait autrefois, de *N. D. des Advents.*

NOTRE-DAME DE PAIX (35, rue de Picpus). Beaucoup plus modeste en ses proportions, moins célèbre peut-être, mais non moins aimée ni moins belle, se présente à nos recherches N. D. de Paix, le principal trésor du couvent des religieuses de Picpus.

« Cette statue n'a que onze pouces (33 centimètres) de hauteur, sans le piédestal. Elle est de couleur brune, tirant sur le noir, et d'un bois dont il serait difficile de spécifier la qualité. La Vierge-Mère y est représentée avec majesté, tenant son divin Fils sur le bras gauche. »

C'est ainsi que la décrivait, il y a cinquante ans, le P. Hilarion, prêtre de Picpus, dans une notice à laquelle nous ferons de larges emprunts et que l'auteur rédigeait lui-même d'après une histoire écrite, en 1659, par le P. Médard, Capucin de Paris.

La sainte image appartenait, dès le quinzième siècle, à la famille des ducs de Joyeuse. Au temps de Henri III, elle tomba en partage à Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, plus connu sous le nom de Frère Ange, qui se donna lui-même aux Capucins avec sa madone, en 1587. C'est de ce religieux que Voltaire croit se moquer agréablement quand il dit : « Qu'il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire. »

Avant d'entrer en religion, le duc de Joyeuse avait offert une partie de son hôtel, situé dans la rue Saint-Honoré, à Henri III, qui voulait bâtir dans ce quartier un couvent aux Franciscains. Dans le terrain concédé se trouvait l'oratoire où le duc avait déposé l'image de N. D. de Paix. Cet ora-

après avoir pris l'avis du chapitre de Saint-Pierre de Rome, auquel le chevalier Alexandre Sforza, de Parme, léguait dans ce but, en 1636, une partie de ses biens, décide que les honneurs du couronnement seront décernés à telle statue. La cérémonie, d'après un rite déterminé, est toujours présidée par le nonce, un cardinal, un évêque ou quelque prélat délégué et désigné par le Souverain Pontife. Très fréquent en Italie depuis le dix-septième siècle, l'usage des couronnements ne s'est introduit en France qu'au milieu de celui-ci. A notre connaissance, soixante-sept statues ont, jusqu'à cette année, reçu ce privilège dans notre patrie.

Digitized by Google

toire supprimé pour agrandir le jardin des religieux, la statue fut placée sur la porte extérieure du couvent. Objet de la vénération publique, elle y resta soixante-neuf ans. Souvent, pendant la nuit, outre la lampe qui brûlait à ses pieds, une lueur mystérieuse éclairait son visage. Chaque samedi, un jeune homme inconnu lui apportait des fleurs et disparaissait sans qu'on sût qui il était. Le portier du couvent, homme simple et vertueux, avait pour la statue une singulière tendresse : « *Elle sera bientôt,* disait-il, *l'instrument dont Dieu se servira pour faire de grandes merveilles.* »

N. D. DE PAIX.

La prophétie du bon Frère Antoine se vérifia peu après. Le 22 juillet 1651, on entendit d'abord des voix d'enfants, puis d'autres voix plus graves : elles chantaient le *Salve, Regina ;* les fidèles du voisinage accoururent, et le bruit de ce qui se passait devant N. D. de Paix se répandit bientôt par la ville entière. Des processions se formèrent ; on y apporta des malades, dont plusieurs, pendant le chant du *Salve, Regina,* se relevaient guéris.

En présence de ce concours, les religieux crurent prudent de rapporter la statue dans l'intérieur du monastère. Le P. Ange était mort depuis plusieurs années, on plaça N. D. de Paix auprès de son tombeau, le 24 septembre 1651. Les prodiges continuèrent dans cette chapelle, qui fut bientôt trop étroite.

Mademoiselle de Guise, petite-nièce du duc de Joyeuse, en fit construire une plus grande ; la Sainte Vierge y fut portée solennellement par le nonce, Mgr Bagni, en présence du Roi et de toute la Cour. Louis XIV lui-même tombé grièvement malade à Calais, en 1656, obtint sa guérison à la suite d'une neuvaine à N. D. de Paix. Dès le mois d'août suivant, il venait dans l'église des Capucins, laissant, en témoignage de sa reconnaissance, un tableau qui représentait cette guérison.

Au mois d'août 1790, les Capucins, chassés de leur maison, confièrent la pieuse image à mademoiselle Papin, sœur du grand pénitencier de Paris, qui la garda jusqu'en 1793. Obligée de quitter la ville, mademoiselle Papin remit son trésor à madame Pauline-Sophie d'Albert, duchesse de Luynes. En 1802, celle-ci fit constater l'authenticité de la statue par M. l'abbé de

Digitized by Google

Floirac, vicaire général de Paris. Après sa mort, en 1806, la statue fut offerte à Mme Henriette Aymer de La Chevalerie, supérieure des religieuses des Sacrés-Cœurs. La réception de la petite statue se fit à Picpus, au milieu d'une pompe proportionnée à l'estime attachée à un pareil trésor. Le P. Coudrin, fondateur de la congrégation des Sacrés-Cœurs, la reçut à genoux et la porta lui-même sur un autel provisoire. Deux jours après, le 9 juillet 1806, Mgr de Rohan-Chabot, ancien évêque de Mende, retiré à Picpus, officia devant elle.

Le modeste oratoire a fait place à une chapelle élégante. La statue de N. D. de Paix repose aujourd'hui derrière le maître-autel, sur un trône assez élevé, entourée d'*ex-voto*. Parmi ces *ex-voto,* il en est un, en marbre blanc, sur lequel est gravé le témoignage de la reconnaissance de la communauté pour la protection dont les Sœurs et les enfants furent entou rés pendant la Commune. Dans ces jours difficiles, la communauté de Picpus tremblait moins pour elle que pour le trésor confié à sa garde. « Quand les fédérés envahirent la maison, le 12 avril 1871, ils s'emparèrent tout d'abord des couronnes précieuses qui ornaient le front de Marie et de son Fils. Ils allaient de même ravir la petite statue, mais Madame la supérieure leur fit remarquer que c'était pour eux un objet de nul prix. Ils l'abandonnèrent. Lorsque plus tard, aux premiers jours de mai, quatre-vingts de nos religieuses furent emmenées avec moi prisonnières à Saint-Lazare, c'est à N. D. de Paix que nous avons attribué notre délivrance, survenue le 24 mai suivant », nous racontait la vénérable supérieure.

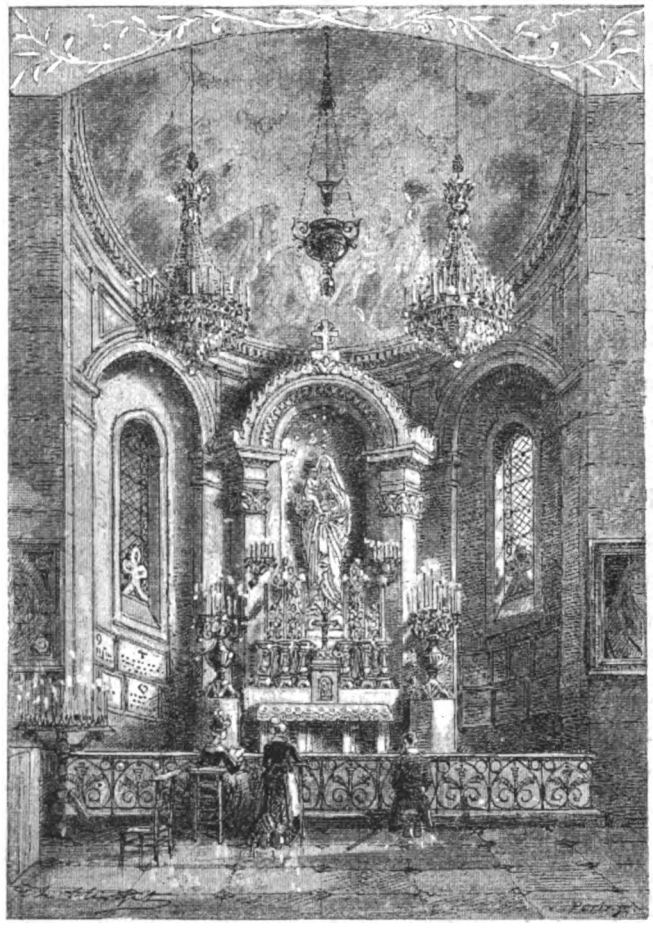
Afin de favoriser la dévotion envers N. D. de Paix, le Saint-Siège ouvrit à plusieurs reprises le trésor de ses indulgences. En 1802, le cardinal Caprara confirmait les indulgences partielles ou plénières antérieurement obtenues. Le rescrit était renouvelé en 1810 pour sept ans, puis pour trente ans en 1841, et enfin à perpétuité, par un bref du 4 août 1871.

La fête se célèbre le 9 juillet.

NOTRE-DAME DES CHAMPS. L'église de ce nom était moins un lieu de pèlerinage qu'un sanctuaire très ancien, où la Sainte Vierge reçut de bonne heure à Paris les hommages des fidèles. C'est à ce titre que nous en dirons un mot.

Digitized by Google

Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, on voyait une image de la Mère de Dieu placée dans un mur de cette église sur une pierre d'environ un



NOTRE-DAME DES CHAMPS.

pied, émaillée des plus belles couleurs, et encadrée dans une autre pierre. Au-dessous, on lisait l'inscription suivante :

SISTE, VIATOR, ITER, MARIAM REVERENTER HONORA :
NAM FUIT HÆC SAXO PRIMUM DEPICTA MINORI,
QUOD MEDIUM SPECTAS ; AT SCULPTAM PRIMITUS ÆDFS,
ET BASILICA TENET TANTO DE NOMINE DICTA.

Il ressort de cette inscription que cette pierre fut la première image de la Sainte Vierge, peinte à Paris d'après un modèle que la tradition attribuait à saint Denis lui-même.

Reconstruite vers la fin du dixième siècle, cette église fut donnée aux

Digitized by Google

Bénédictins de Marmoutiers, qui y offrirent l'hospitalité aux premiers Frères Prêcheurs, envoyés à Paris par saint Dominique, en 1217.

Ce fut encore dans cette église et dans une maison attenante que le cardinal de Bérulle installa les premières Carmélites de la réforme, qu'il avait, après tant de difficultés, pu ramener d'Espagne. C'est là, enfin, que mademoiselle de La Vallière vint, à trente ans, chercher pour elle l'oubli, et pour sa vie coupable un pardon qu'elle obtint par l'intercession de Notre-Dame des Champs.

Parmi les pèlerinages anciens de Paris, mentionnons encore, à Bercy, *N. D. de Bon-Secours,* centre de dévotion où affluaient à certaines époques, non seulement les Parisiens, mais les riverains des vallées de Fécamp, et les jardiniers des bords de la Seine. Il y avait même une confrérie célèbre qui survit encore dans la nouvelle église. Une indulgence plénière avait été accordée, en 1660, par le pape Alexandre VII, pour la Nativité de la Sainte Vierge. *N. D. de Bonne-Nouvelle,* à la porte Saint-Denis, église paroissiale, où se conserve une très belle statue de la Sainte Vierge; *N. D. de Lorette,* au pied de la montagne Sainte-Geneviève et dont le nom décore une autre église au versant de Montmartre; *N. D. de Sion* et *N. D. des Anges,* dans la rue Saint-Antoine; *N. D. de Charité,* dans la rue des Billettes (ces deux dernières livrées, hélas! aux protestants); *N. D. du Val-de-Grâce,* dont l'église fut rebâtie par Anne d'Autriche; *N. D. de la Salette,* chez les Frères de Saint-Vincent de Paul, à Vaugirard; *N. D. de Perpétuel-Secours,* à Montrouge, *N. D. de Grâce,* à Passy, etc.

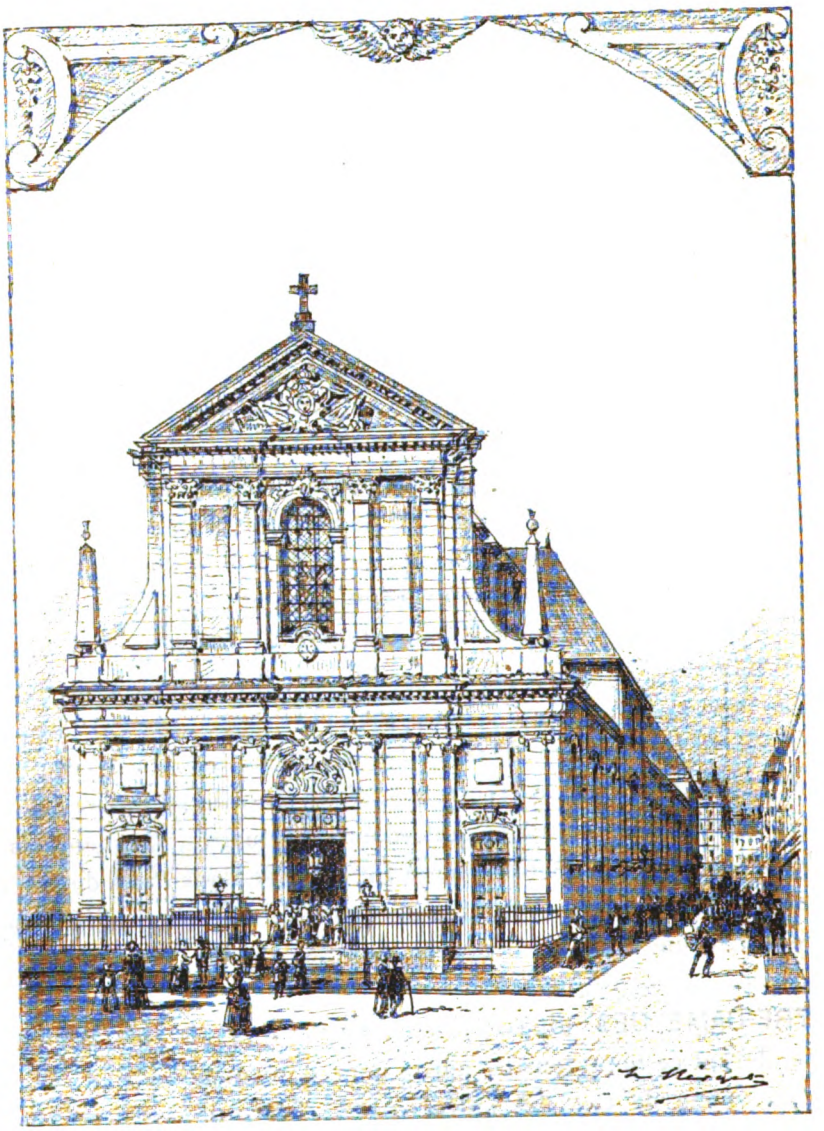
Nous avons compté jusqu'à soixante-douze sanctuaires, dans lesquels, et sous des noms divers, la Sainte Vierge fut honorée dans Paris depuis son origine jusqu'à nos temps. Disons-le avec une sainte fierté : notre époque ne le cède à aucune autre en démonstrations de ce genre. Témoin :

NOTRE-DAME DES VICTOIRES (⚓ 1853). N. D. des Victoires! A Paris, devant ce nom, tous les autres noms s'inclinent; devant ce sanctuaire, la vogue de tous les autres a pâli. Toutes les gloires du passé semblent s'y rencontrer, toutes les grâces du ciel s'y sont comme donné rendez-vous.

A quelque heure qu'on y pénètre, on y rencontre une foule empressée. Ceux-ci demandent avec ferveur; ceux-là remercient avec effusion. Que de larmes y ont coulé! Que de prières, plus brûlantes que les mille cierges toujours allumés, ont jailli devant la statue miraculeuse! Les conversions des âmes, les guérisons corporelles y sont innombrables comme les

Digitized by Google

ex-voto qui tapissent les murailles. N. D. des Victoires, c'est le miracle de Paris; c'est pour la capitale ce que Lourdes est pour l'univers, un concours sans fin, soutenu par des bienfaits sans nombre.



NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

L'histoire de N. D. des Victoires est tellement connue qu'il nous suffira de la rappeler en quelques mots. Nous les empruntons au petit livre de M. l'abbé Dumax, sous-directeur de l'archiconfrérie.

L'église de N. D. des Victoires remonte à l'année 1628. Des religieux Augustins, attirés à Paris par Marguerite de Valois, avaient acheté un

Digitized by Google

terrain près du faubourg Montmartre, et demandaient à y bâtir une église. Louis XIII, heureux de la pacification du royaume, favorisa ce projet, et voulut que la nouvelle église portât le titre de N. D. des Victoires, en souvenir de la prise de la Rochelle.

Le 9 décembre 1627, le Roi posa lui-même la première pierre, que bénit l'évêque de Paris, Jean-François de Gondy. A côté de l'église s'éleva le monastère des Petits-Pères, c'est ainsi qu'on appelait les Augustins.

Dès 1642, un Frère convers y fut miraculeusement averti de la naissance de Louis XIV. C'est ainsi que commençait cette série de prodiges que nous voyons se continuer sous nos yeux.

Si l'on excepte l'inauguration d'une statue de la Sainte Vierge sous le titre de N. D. de Savone, rien de saillant ne marque l'histoire de l'église depuis sa consécration, en 1740, jusqu'aux jours de la Révolution. A cette époque douloureuse, les Augustins, supprimés comme congrégation religieuse, furent chassés; leur église, sous le titre de Saint-Augustin, fut livrée au culte schismatique de prêtres constitutionnels. La Terreur la ferma deux ans après : elle servit aux assemblées démagogiques des clubs. En 1796, sous le nom de Bourse, elle devint le temple de l'argent et ne fut rendue à sa destination qu'en 1809, par les mains de Mgr de Rohan-Chabot, ancien évêque de Mende. Placée au centre de Paris, dans le tourbillon des affaires, la paroisse de N. D. des Victoires, en dépit du zèle de ses curés, allait de plus en plus à l'indifférence et à l'irréligion. Même aux jours des plus grandes solennités, l'église demeurait presque déserte.

Quand tout sembla perdu, Dieu intervint, à la voix d'un saint prêtre.

Ce prêtre, dont la foi devait transporter les montagnes, était M. Charles Dufriche des Genettes. Né à Alençon, en 1778, curé de Saint-François-Xavier, de 1819 à 1830, il venait de se démettre de cette paroisse, quand la Providence, fixant sur lui son choix, le désigna à Mgr de Quélen pour la cure de N. D. des Victoires.

Pendant quatre ans, son âme s'afflige de la stérilité de ses efforts; il s'accuse de son insuccès et, dans son humilité, il songe à céder la place à un plus digne. Mais voici que le 3 décembre 1836, pendant que son âme succombait sous le poids de l'affliction, le saint curé entend par deux fois différentes une voix qui semble retentir au fond de lui-même : *Consacre la paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie!* Le jour même, sous une inspiration dont il subissait l'irrésistible influence, M. des Genettes dressait les statuts de la confrérie qu'avait enfantée la parole entendue à l'autel. Sept jours après, le 10 décembre, Mgr de Quélen approuvait ces statuts et bénissait l'œuvre nouvelle. Un peu plus tard, la conversion de M. Joly.

Digitized by Google

ancien ministre de Louis XVIII, conversion inattendue, mais réclamée par le prêtre comme un témoignage, fut la première preuve de la sainteté de l'entreprise.

La contradiction, ce contrôle des œuvres de Dieu, ne lui manqua point. Aux railleries succédèrent des attaques plus violentes; mais une année suffit à voir tomber les préventions. D'ailleurs, la paroisse se convertissait. En 1836, il n'y avait eu que 4,600 communions; en 1837, il y en eut 15,000. Bientôt, par l'entremise de madame la princesse de Borghèse, M. des Genettes obtenait de Grégoire XVI un Bref apostolique qui élevait l'association à la dignité d'*archiconfrérie pour la conversion des pécheurs,* avec les privilèges d'affilier, en France et à l'étranger, toutes les autres associations tendant à un but semblable.

Les progrès furent tels, que, deux ans après la publication du Bref de Pie IX, 160 confréries particulières étaient affiliées, et que déjà l'archiconfrérie comptait en France 200,000 confrères. De la France, elle gagna l'Europe et le nouveau monde. A la mort de M. des Genettes, le 25 avril 1860, elle avait affilié 13,265 confréries, et les registres portaient 825,336 noms; plus de 10,000 *ex-voto* pavoisaient les murailles.

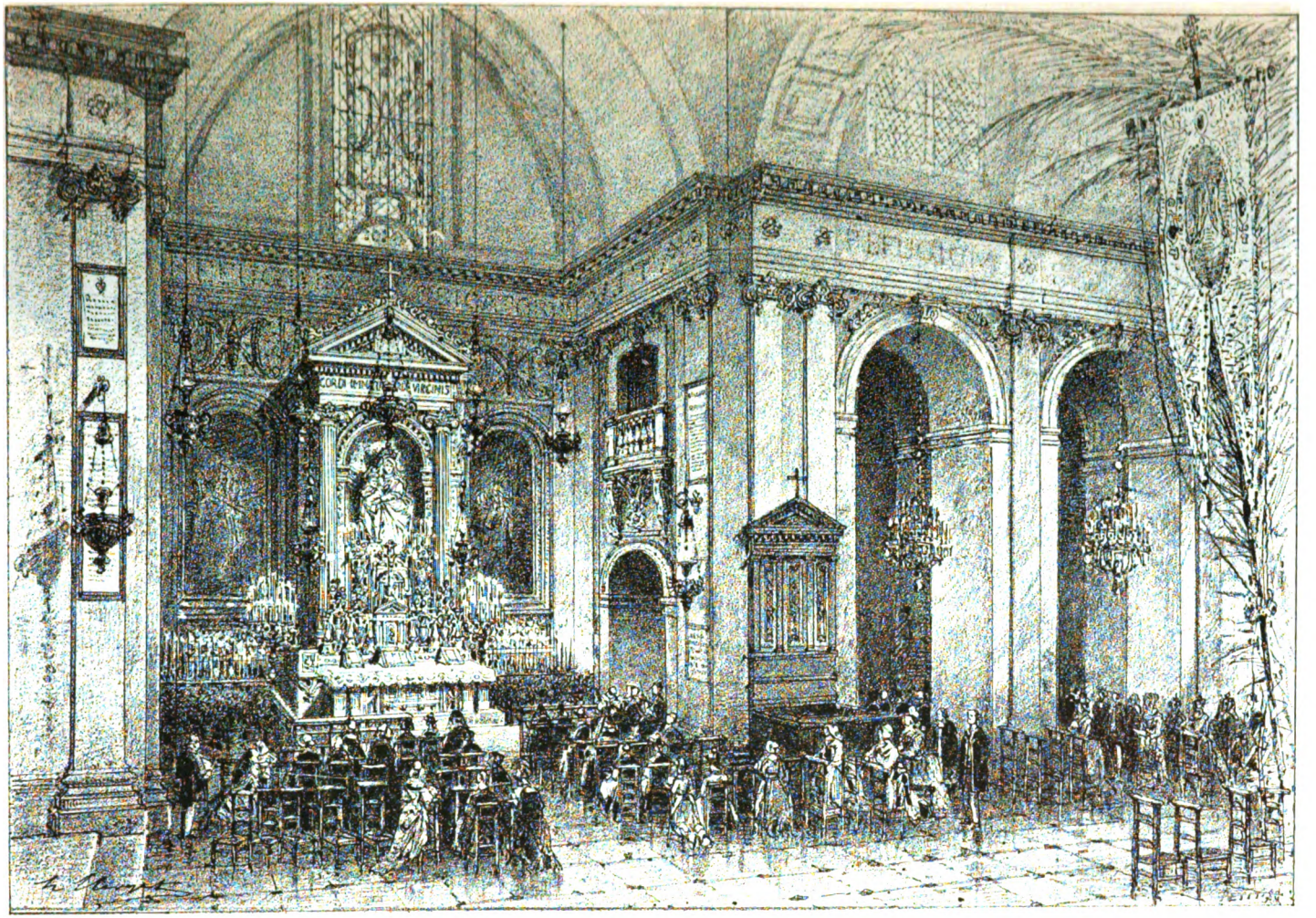
Avant de mourir, M. des Genettes avait eu la satisfaction de voir se réaliser le plus cher de ses vœux. Le 9 juillet 1853, Pie IX faisait couronner en son nom la statue miraculeuse, et offrait lui-même une double couronne, présent évalué 70,000 francs.

Le 17 mai 1871, quand aux tristesses de l'invasion prussienne se joignirent les horreurs de la Commune, N. D. des Victoires connut encore de mauvais jours. A cette date, un bataillon de fédérés, puis une légion des Enfants-Perdus, dits les Vengeurs de Flourens, envahirent l'église. Ils y commirent toutes les profanations.

Prévenant l'orage, M. Chanal, successeur de M. des Genettes, avait fait cacher dans le tombeau du célèbre Lulli, enterré dans l'église, les couronnes données par la vice-reine d'Irlande et par Pie IX, les calices précieux, les ostensoirs enrichis de pierres fines. Il les croyait à l'abri, mais, par malheur, les fédérés découvrirent le trésor, et dans l'espoir d'en trouver quelque autre, ils fouillèrent toute l'église. Bouleversant le pavé et les tombes, leur haine ne respecta même pas la sépulture de M. des Genettes, enterré au pied de l'autel. Ils profanèrent ce tombeau, comme ils avaient pillé la châsse de sainte Aurélie, placée dans l'autel et donnée à M. des Genettes par Grégoire XVI.

Quand l'orage fut passé, l'église fut trouvée dans l'état le plus lamentable; mais la piété eut bientôt réparé tout le désastre. Sous l'impulsion

Digitized by Google



NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

de M. Chevojon, nouveau curé, le sanctuaire retrouva sa physionomie ancienne.

Aujourd'hui, les associés sont au nombre d'un million 83,055. Les *ex-voto* en marbre ont atteint le chiffre de 16,126; les confréries affiliées, dans le monde entier, celui de 18,576. Le chiffre des communions varie de 150,000 à 160,000 par an. Sous le titre d'*Annales de l'archiconfrérie,* une revue mensuelle, fondée en 1863, informe les associés de tous les événements importants, enregistre les miracles et les principales guérisons spirituelles ou corporelles. Près de trois millions de pèlerins visitent annuellement le sanctuaire.

On peut dire qu'à N. D. des Victoires les fêtes ne s'interrompent jamais; cependant, la solennité principale de l'archiconfrérie se célèbre le dimanche avant la Septuagésime, et la fête paroissiale, le quatrième dimanche d'octobre.

Notre-Dame des Victoires, sauvez Paris, sauvez la France!

Digitized by Google

BANLIEUE DE PARIS

Les environs de Paris possèdent plusieurs lieux de pèlerinage en l'honneur de Marie. Nous parlerons des principaux, en suivant l'ordre d'ancienneté.

NOTRE-DAME DES MIRACLES, à Saint-Maur-les-Fossés. Au sud-est de Paris, au fond d'une presqu'île que dessine la Marne, en face de la ville actuelle de Créteil, vivait, au temps de la conquête romaine, une peuplade appelée les Bagaudes, chez lesquels la foi pénétra de bonne heure. Agoard, Aglibert et Félix y subirent les premiers le martyre, et ils furent honorés de bonne heure sous le nom de « Saints de Créteil ». Sous le règne de Clovis II, un archidiacre de Paris y bâtit un monastère, dont le premier abbé fut saint Babolein. Heureux temps, où chaque fois qu'un couvent se fondait, il se trouvait un saint pour en prendre la direction!

N. D. DES MIRACLES.

Fuyant l'invasion normande, les Bénédictins de Glanfeuille, près Saumur en Anjou, s'y réfugièrent par le conseil de Charles le Chauve. Ils apportaient avec eux les reliques de saint Maur; le village prit dès lors le nom du célèbre disciple de saint Benoît.

Si renommée que fût l'abbaye par la possession de ce trésor, un fait merveilleux allait la rendre plus illustre encore. En l'an 1060, Guillaume, comte de Corbeil, réparant les scandales de sa vie, se faisait religieux à Saint-Maur. Des biens qu'il abandonnait, il réserva une part, destinée à la décoration de l'église du couvent, et spécialement à une statue de la Sainte Vierge.

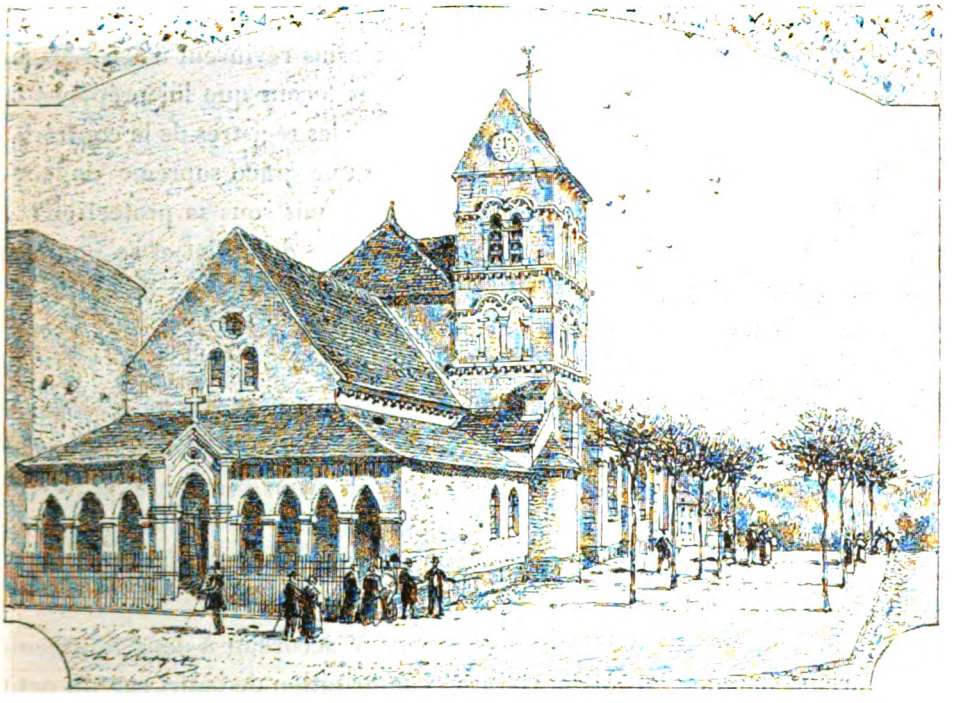
« Or, il arriva, dit le P. Ignace, auteur d'une vie de saint Maur, que Rumnol, le sculpteur, s'apprêtant à dégrossir le bois dont il devait tirer la sainte Image, la statue se trouva toute faite et telle qu'il n'eût pu la mieux faire. »

Quelle que fût son origine, la statue, considérée par tous comme miraculeuse, devint aussitôt l'objet d'une grande vénération et célèbre sous le nom de N. D. des Miracles.

Digitized by Google

La chapelle qui l'abritait semblait elle-même si sainte, que les moines n'y pénétraient que pieds nus. La piété des peuples y était entretenue par celle des plus grands princes. L'empereur Charles IV la visita en 1377. Ce prince, souffrant alors cruellement de la goutte, y reçut un tel soulagement, qu'il importa en Allemagne le culte de N. D. des Miracles.

Vers ce même temps, l'église du monastère fut rebâtie en entier, et la statue miraculeuse y reçut une place d'honneur.



NOTRE-DAME DES MIRACLES, A SAINT-MAUR-LES-FOSSÉS.

En 1533, l'abbaye fut sécularisée, et des chanoines succédèrent aux Bénédictins. Croyant favoriser la dévotion des pèlerins, les chanoines commencèrent à célébrer une messe à minuit, la veille de la fête principale, qui était le 24 juin. Cette innovation amena des abus, et Mgr de Vintimille l'interdit en 1735.

Depuis huit siècles déjà, la dévotion à Marie florissait à Saint-Maur, quand Mgr de Gondy, premier archevêque de Paris, autorisa une confrérie qui venait de se fonder sous le titre de N. D. des Miracles. Trois ans plus tard, 13 mai 1627, Urbain VIII l'approuvait et l'enrichissait d'indulgences. Ces faveurs attirèrent de nouveaux hommages au sanctuaire et à son image. Le vénérable P. de Condren y vint abriter quelques ecclésiastiques de son

Digitized by Google

choix, qu'il formait aux vertus apostoliques. M. Ollier se joignit bientôt à ce groupe d'élite.

Les papes avaient envoyé à ce sanctuaire des indulgences, l'Église y envoyait des saints, la France des pèlerins par milliers; la Révolution y envoya ses démolisseurs. En 1792, la belle église, œuvre du quatorzième siècle, disparut; mais la Vierge, objet de tant d'amour, fut sauvée par les habitants de Saint-Maur; ils la transportèrent à l'église paroissiale, où elle est encore aujourd'hui.

Dès 1806, l'antique confrérie se réorganisa. Aux indulgences anciennes, Pie VII ajouta de nouvelles faveurs, et les pèlerins revinrent à Saint-Maur.

Le 1er janvier 1812, à la veille des grandes leçons que lui préparait la Providence, Napoléon Ier se faisait inscrire sur les registres de la confrérie. Qui sait si N. D. des Miracles n'a pas envoyé une grâce suprême de conversion au grand homme de guerre qui s'était mis sous sa protection?...

La fête principale a lieu le deuxième dimanche de juillet et se poursuit pendant toute l'octave. En 1887, Mgr Richard, archevêque de Paris, fit personnellement l'ouverture des exercices du pèlerinage.

NOTRE-DAME DE BOULOGNE. A l'autre extrémité de Paris, séparée de Saint-Cloud par la Seine, « qui semble par ses longs détours montrer qu'elle s'éloigne à regret de la capitale », se trouve une presqu'île où, dans la verdure, s'abritent Boulogne et Longchamp.

Boulogne-sur-Seine est une ville récente. Elle est née, elle a grandi à la faveur de son pèlerinage.

Au mois de février 1320, le roi Philippe V accordait à deux bourgeois de Paris, Jehan de La Croix et Gérard, l'autorisation de bâtir, sur un petit terrain qu'ils possédaient dans la forêt, un sanctuaire nouveau. Ils voulaient ainsi se rappeler le sanctuaire de N. D. de Boulogne-sur-Mer, qu'ils avaient autrefois visité.

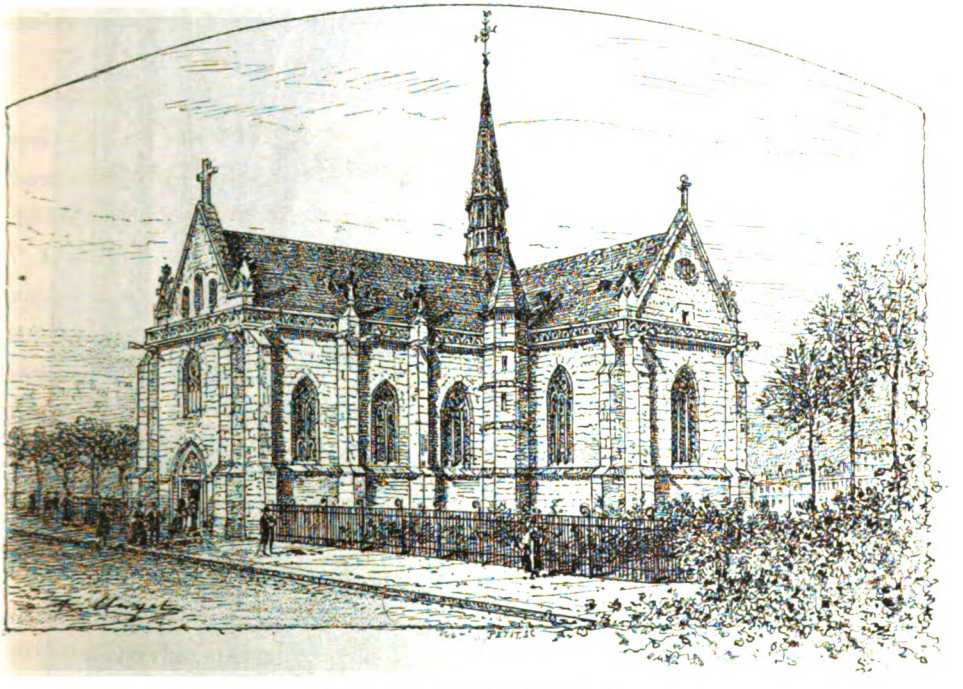
Le Roi se réserva de poser la première pierre de l'édifice, et s'inscrivit en tête des registres d'une confrérie que Jean XXII, en 1329, enrichissait d'indulgences. Le Pape, du même coup, érigeait en paroisse distincte N. D. de Boulogne, dont le territoire jusqu'alors avait dépendu d'Auteuil.

Les croisades finissaient, mais les pèlerinages attiraient toujours les foules. Les Parisiens, que la distance ou leurs affaires privaient d'aller jusqu'à N. D. de Boulogne-sur-Mer, étaient heureux d'avoir à leur porte un pèlerinage érigé sous le même nom et enrichi des mêmes faveurs spirituelles. D'ailleurs, la mère ne fut jamais jalouse de sa fille, et de tout

Digitized by Google

temps, N. D. de Boulogne-sur-Mer s'intéressa à la prospérité de N. D. de Boulogne-sur-Seine.

Ces rapports affectueux s'affirmèrent surtout quand, en 1469, Guillaume Chartier fit la consécration du nouveau sanctuaire, car il y procéda à la prière des gouverneurs de la confrérie de Boulogne en Artois. Une autre preuve de cette union fut le cadeau qu'obtinrent des pèlerins de Boulogne-la-Petite (c'est ainsi qu'on désignait celle de Paris), quand ils allèrent, au nom du Roi, chercher à Boulogne-la-Grande un morceau de la statue mira-



NOTRE-DAME DE BOULOGNE.

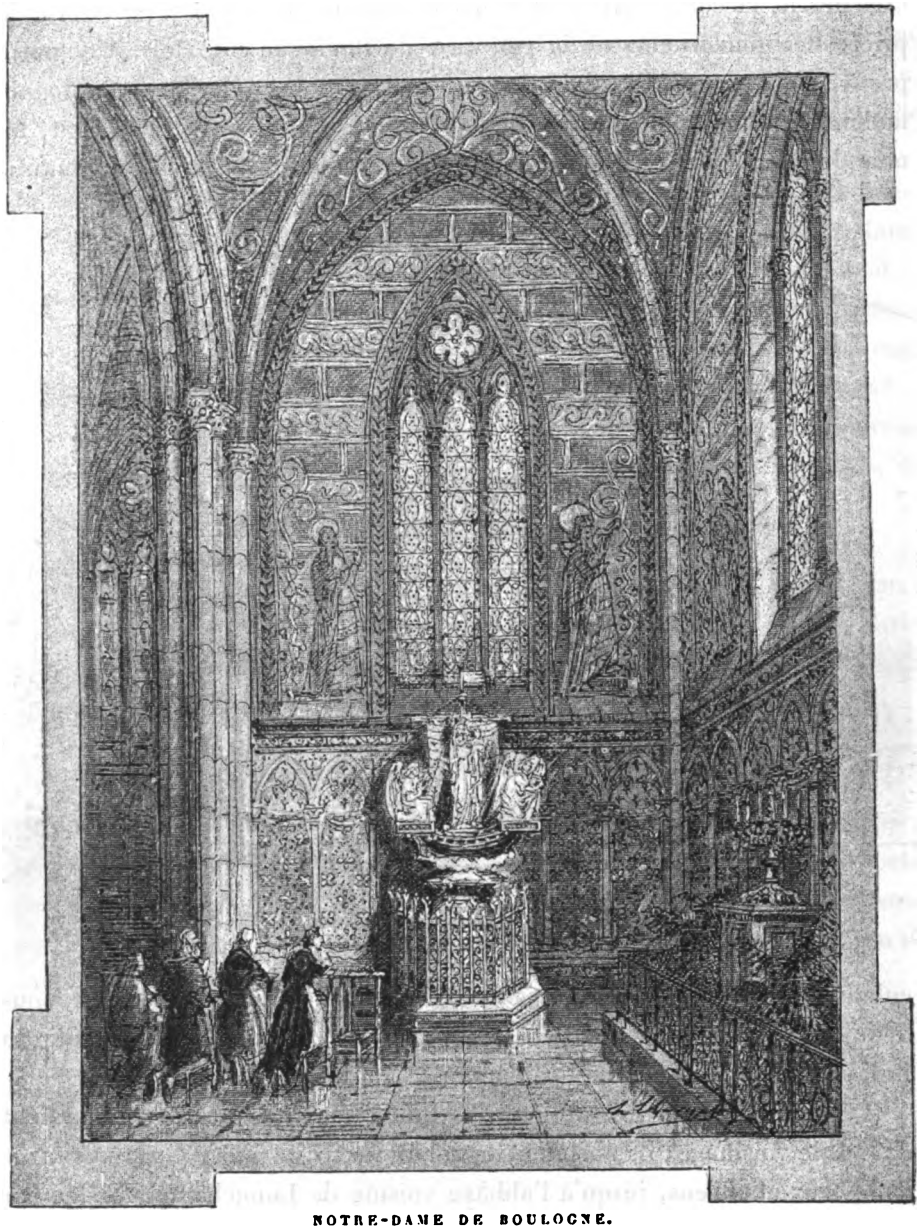
culeuse, vénérée dans ce sanctuaire dès le septième siècle, ainsi que nous le dirons en son temps. Cette relique était sous la protection spéciale du Roi, qui ne donnait qu'une fois l'année la permission de la sortir.

Mais c'était chaque fois un jour de grande fête! Les pèlerins accouraient de tout le voisinage; ils portaient la relique sous un dais, pieds nus, avec flambeaux et encens, jusqu'à l'abbaye voisine de Longchamp, fondée par la sœur de saint Louis. Les sentiers et les avenues du bois de Boulogne, foulés alors par de pieux fidèles, ignoraient ces pompes profanes, et souvent scandaleuses, qui les affligent aujourd'hui.

Les plus grands personnages se faisaient gloire d'appartenir à la confrérie de N D. de Boulogne. Presque tous nos rois, depuis Philippe V,

Digitized by Google

Philippe VI et sa cour, jusqu'à Henri III, Louis XIII et Louis XIV, y étaient inscrits en lettres d'or. On y lisait des noms plus illustres encore : ceux de Jean XXII et de Sixte IV, le premier avec dix cardinaux de la Cour



NOTRE-DAME DE BOULOGNE.

pontificale, le second avec onze; puis, c'étaient du Guesclin et Jeanne d'Arc, le cardinal de Luynes, Mazarin, Bossuet, etc.

Ici, comme pour les autres sanctuaires dont nous avons parlé, l'histoire ne mentionne pas les déprédations commises par les protestants; mais la

Digitized by Google

mémoire du peuple est pleine encore des horreurs commises en 1793; la statue d'argent, vénérée depuis quatre siècles, fut emportée à la Monnaie.

Ce ne fut qu'en 1853 que M. le curé de Boulogne songea à faire revivre le passé. L'église fut restaurée avec goût. M. Viollet-Leduc dessina une nouvelle statue qu'il représenta, comme à Boulogne-sur-Mer, debout sur un navire, accompagnée de deux anges; le tout en pierre dorée et posée sur une colonne, comme N. D. del Pilar, à Saragosse, ou N. D. de Chartres.

La fête principale se célèbre le second dimanche de juillet; mais les solennités de Montmartre, qui ont lieu à cette époque, diminuent le concours des âges précédents vers N. D. de Boulogne.

NOTRE-DAME DES VERTUS, à Aubervilliers. Dans la plaine fertile qui s'étend entre Paris et Saint-Denis, naissait, au dixième siècle, un hameau, qu'on appela *Alberti Villa :* l'usage en a fait Aubervilliers. En 1336, un fait merveilleux rendit ce village à jamais célèbre.

Dubreuil, dans son *Théâtre des antiquités de Paris,* racontant l'événement, ajoute, page 1266 : « Le récit des miracles qui s'y faisoient fut imprimé..., un de mes amis me fit ce bien de me bailler une copie escrite à la main; je l'ai insérée en ce lieu pour le perpétuel honneur de la Vierge et consolation des gens de bien et fidèles catholiques; *car pour autres manières de gens, ne me chault* (soucie) *si la chose leur sera agréable ou non.* »

Cette réflexion naïve du savant religieux de Saint-Germain des Prés s'appliquera assez souvent à ce que nous écrirons, pour que nous manquions l'occasion de la consigner ici.

Voici le fait auquel elle se rapporte : Le second mardi de mai 1336, des prières publiques se faisaient dans la paroisse d'Aubervilliers. La sécheresse déjà menaçait les récoltes. La procession terminée, les fidèles s'écoulèrent peu à peu de l'église. Aucun nuage, hélas! ne montait à l'horizon. Une jeune fille était restée devant l'autel de Marie, qu'elle ornait de quelques fleurs. Soudain, elle voit la statue se couvrir d'une sueur abondante. Surprise du phénomène, elle appelle un voisin, puis un cavalier qui passait; et bientôt la population tout entière, accourue au son de la cloche, contemple la merveille. Le bruit s'en répandit dans Paris; dès le soir et le lendemain, les foules arrivèrent à Aubervilliers, malgré la pluie qui tombait à torrents et que cette sueur avait semblé prédire.

Philippe VI s'y rendit lui-même avec la Cour, le duc d'Alençon et plusieurs autres seigneurs. Parmi eux se trouvait le comte de Toulouse, « lequel estoit travaillé d'une maladie aujourd'huy assez commune parmy ceux qui sont ennemiz de l'ancienne simplicité. Passant sur la chaussée du Bourget,

Digitized by Google

non loing de la chapelle de N. D. des Vertus, rencontra quelques pèlerins qui alloient chantans hymnes et cantiques; il arreste, et se gaudissant de leurs façons, monstroit qu'il n'avoit guère à cœur l'honneur de Dieu et de sa sainte Mère. Mais tout aussitôt, il devint tellement enflé, qu'il n'attendoit que la mort. »

Ainsi parle Dubreuil. Le comte de Toulouse, reconnaissant sa faute, vint à l'église d'Aubervilliers, où il fut guéri. Par reconnaissance, il offrit à la chapelle un singulier *ex-voto :* c'était son portrait en cire et de son poids. Ce portrait fut plus tard détruit; mais quatre gros cierges, pesant, paraît-il, autant que le comte, se voient toujours dans une vitrine de chaque côté de l'autel. Tous les ans, quatre jeunes filles de la paroisse, à la fête de la Purification, les présentent enrubannés à l'autel de N. D. des Vertus.

Ces premiers prodiges furent bientôt suivis de tant d'autres, qu'on appela la statue indifféremment N. D. des Vertus ou N. D. des Miracles. Les principaux sont mentionnés dans le livre de Dubreuil, ou gravés sur les marbres qui tapissent les murs de l'église. Ce sont des guérisons subites, opérées devant la statue : celle d'un sourd-muet d'Argenteuil; la résurrection de deux enfants, l'un noyé dans la Seine, le 21 février 1582, l'autre mort-né et qui reprit la vie après trois jours, en 1598.

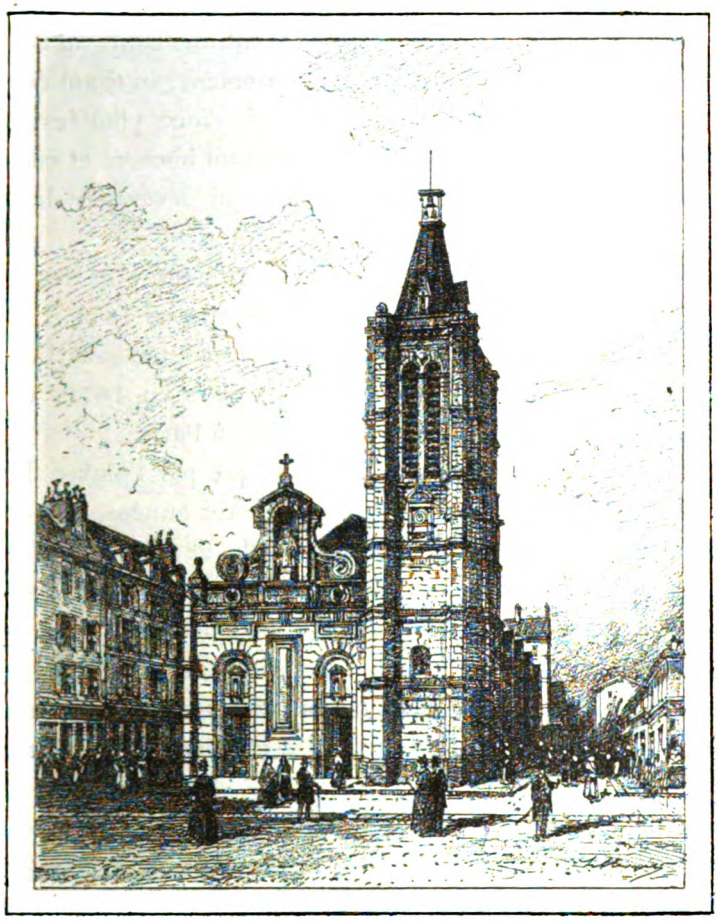
A la faveur de ces miracles, le pèlerinage d'Aubervilliers devint très renommé. La guerre de Cent ans, dévastant les environs de Paris, se fit si cruellement sentir à Aubervilliers, que le village fut pendant trois ans exempté d'impôts par Charles V, « pour ce qu'il a esté ars, détruit et gasté en telle manière, que les hommes riches s'en estoient despartis pour venir demourer à Paris et ailleurs ». Grâce au concours ininterrompu du pèlerinage, le village retrouva bientôt sa prospérité. Cependant, au siècle suivant, N. D. des Vertus connut de nouvelles épreuves. Les Armagnacs s'en emparèrent et dévastèrent l'église. Le cardinal d'Estouteville, légat du Pape, fut si touché de l'état misérable où elle était tombée, qu'en 1452, il accordait cent jours d'indulgences à tous ceux qui visiteraient le sanctuaire et « aumosneroient pour aider à le reconstruire ». Cet appel fut entendu et l'église rebâtie telle à peu près qu'elle est aujourd'hui.

Peu après, en 1474 et 1476, Louis XI y vint en pèlerinage. Sous François Ier, quand les protestants commencèrent à envahir la France, une manifestation solennelle eut lieu à N. D. des Vertus. Toutes les paroisses de Paris s'étant donné rendez-vous à la cathédrale le vendredi saint 1529, s'en allèrent de là à N. D. des Vertus. Chaque pèlerin portait un cierge : « Il y en avoit un si grand nombre, dit Dubreuil, que, des hauteurs de Montlhéry, on crut que Paris estoit en feu. »

Digitized by Google

La tour du clocher fut bâtie en 1541, et il ne paraît pas que le sanctuaire ait eu beaucoup à souffrir des protestants, qui l'occupèrent cependant, en 1567, sous les ordres du prince de Condé.

Après les guerres de religion, le pèlerinage devint si florissant, que le clergé paroissial ne suffit plus à desservir le sanctuaire. M. Gallemand,



NOTRE-DAME DES VERTUS, A AUBERVILLIERS.

premier supérieur des Carmélites réformées de France, était, en 1619, curé de N. D. d'Aubervilliers. Il céda le gouvernement de l'église et de la paroisse aux Pères de l'Oratoire, qui y placèrent huit religieux. Il fallut, peu après, en augmenter le nombre.

Pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, les personnages les plus illustres par leur piété comptent parmi les pèlerins. On y voit saint François de Sales, saint Vincent de Paul, le bienheureux de La Salle, le Père Garnier, madame de Pollalion, qui s'y rendait souvent à jeun et pieds

Digitized by Google

nus; M. Alain de Solminhac, le cardinal de Bérulle, le Père Lejeune, Malebranche, Charles de Condren, le vénérable Eudes, M. Ollier et cent autres, dont les noms sont gravés sur le marbre, tout autour de la miraculeuse Image.

La Révolution livra l'église à des usages profanes; quant à la statue, écoutez le récit d'un témoin : « C'était au temps de la Terreur; je passais par Aubervilliers et je vis l'antique statue, ayant une corde au cou, découronnée, souillée de boue, traînée ignominieusement, au chant des hymnes révolutionnaires. Or, il y avait sur la route trois croix, plantées, en 1271, par Philippe le Hardi. On en prit une, on en fit un bûcher, et ces forcenés dansèrent en chantant autour de ces flammes qui dévoraient la statue. » (Discours du R. P. Matignon, mai 1877.)

Détournons les yeux de ces horreurs; la Commune et les Prussiens devaient les renouveler, dans une certaine mesure, en 1871.

La statue que l'on vénère aujourd'hui a été sculptée sous l'inspiration de M. l'abbé Amodru, nommé curé de la paroisse en 1872, et d'après l'ancien type, retrouvé à Saint-Julien le Pauvre, à Paris.

Grâce au mouvement imprimé à notre époque par l'œuvre des pèlerinages, N. D. des Vertus a revu, dans ces dernières années, quelque chose de son glorieux passé. Au mois de mai 1873, douze mille pèlerins s'y rendirent de Paris et de la banlieue. Après la cérémonie, présidée par M. le doyen du chapitre de Paris, M. l'abbé Chevojon, curé de N. D. des Victoires, retraça éloquemment l'historique du célèbre pèlerinage. L'année suivante, le séminaire des Missions étrangères y vint solennellement; deux ans plus tard, c'était le tour des conférences de Saint-Vincent de Paul.

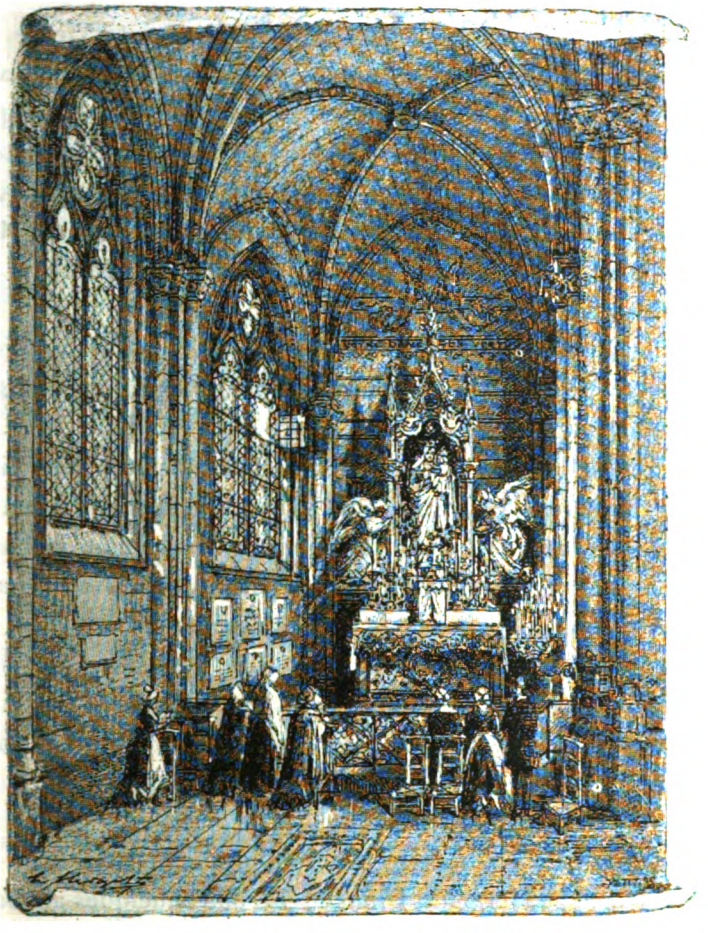
Cette même année 1876, celui que nous aimons à appeler notre père, et que d'autres ont surnommé le Pierre l'Ermite des nouvelles croisades, le R. P. Picard, aujourd'hui supérieur général des Augustins de l'Assomption, s'y trouvait à la tête de la petite armée qu'il a su réunir. Voici ce que raconte une plaque commémorative :

« LE RÉVÉREND PÈRE FRANÇOIS PICARD
DES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION
DIRECTEUR DE L'ASSOCIATION DE N. D. DU SALUT
ACCOMPAGNÉ DES MEMBRES DU CONSEIL GÉNÉRAL
EST VENU METTRE L'ŒUVRE SOUS LA PROTECTION DE
N. D. DES VERTUS
LE MERCREDI XIV JUIN M.DCCC.LXXVI. »

Digitized by Google

Disons, en terminant, que N. D. des Vertus revendique, par des titres sérieux, l'honneur d'avoir pour fille N. D. des Victoires. Voici ce que porte une autre inscription de ce sanctuaire :

« Louis XIII, de glorieuse mémoire, venait souvent à pied à N. D. des



NOTRE-DAME DES VERTUS, A AUBERVILLIERS.

Vertus rendre ses vœux pour l'heureux succès de ses glorieuses entreprises, et il le fit devant et après la prise de la Rochelle; et on peut, avec justice, attribuer cette victoire à la Sainte Vierge, comme étant le couronnement de la destruction de l'hérésie, qui vient d'être heureusement achevée sous Louis le Grand. En reconnaissance de cette victoire, et par suite de ses vœux faits ici, Louis XIII posa à Paris la première pierre de l'église de N. D. des Victoires. C'est ainsi que N. D. des Victoires doit en partie son origine à N. D. des Vertus. »

La fête principale se célèbre le deuxième dimanche de mai.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU DRANCY. « Connaissez-vous le Drancy? C'est une oasis dans la vaste plaine de Saint-Denis, à deux lieues de Paris.

« Il y a là une petite église, mais une délicieuse église, d'un style parfait, d'un goût exquis, d'une piété qui vous saisit. Elle fait honneur à ses bienfaiteurs et à son excellent curé.

« C'est un des plus aimables sanctuaires de la Sainte Vierge, d'autant plus qu'il est dédié à une Madone aimable entre toutes, N. D. Auxiliatrice, que les Turcs, les papes et dom Bosco connaissent bien, quoique à des points de vue un peu différents. Ce lieu de pèlerinage, fréquenté par les œuvres de jeunesse de Paris, attire et attache; on y retourne nécessairement. La Vierge y prodigue ses faveurs; des *ex-voto* en font foi. Une belle œuvre d'art y est confiée à la garde du Secours des chrétiens : c'est le tombeau de madame Robert de Mun.

« Il vint souvent prier là, le brave capitaine des cercles ouvriers, mort il y a trois ans, et dont cette Madone fit un défenseur si ferme et si vaillant de nos classes populaires.

« N. D. Auxiliatrice se plaît à trôner au Drancy entre deux citadelles : elles caractérisent les deux camps qui divisent le monde. A un bout du village, c'est un château et son parc donnés par madame la baronne de Ladoucette à une œuvre d'ouvrières tenue par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. C'est la magnificence de la charité chrétienne.

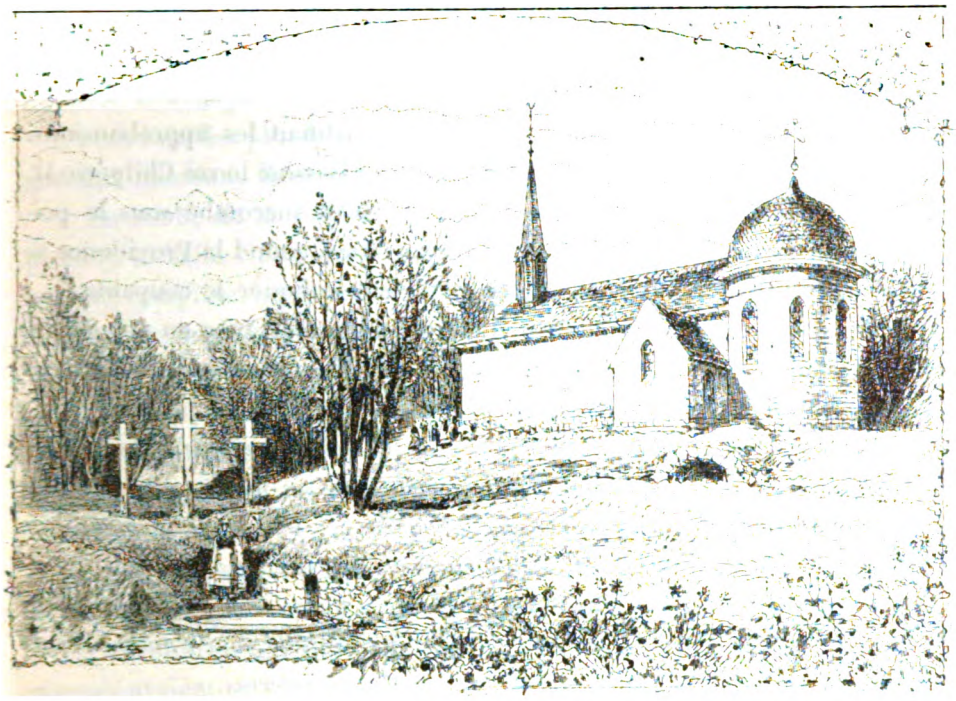
« A l'autre bout, s'élève un groupe scolaire, des bâtiments tout neufs, trois fois trop grands pour le pays, avec un luxe ridicule. C'est la citadelle de l'enseignement athée forcé. Cette bravade scolaire fait rire quand on sort de l'église où N. D. Auxiliatrice répand, avec un sourire calme et consolant, je ne sais quel parfum de confiance et de victoire!

« Nous ne sommes ni prophète ni fils de prophète, mais nous avons un pressentiment que la Vierge du Drancy sera, dans quelques années, l'objet de nombreux pèlerinages, le secours de beaucoup d'âmes et de beaucoup d'œuvres. » E. B.

A ce gracieux récit, emprunté au *Pèlerin* (1887, p. 545), nous n'ajoutons qu'un mot. Ce pèlerinage, le plus jeune dans le diocèse de Paris, sembla naître d'un premier sourire de Marie après la définition du dogme de son Immaculée Conception, en 1854.

La fête principale se célèbre le 24 mai.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DES ANGES, A CLICHY EN AULNOIS.

DIOCÈSE DE VERSAILLES

N. D. des Anges, a Clichy en Aulnois.
N. D. de l'Assomption, a Livry.
N. D. d'Issy.
N. D. des Aspirants, a Meudon.
N. D. de Santé, a Pontoise.
N. D. de la Roche, a Lévy-Saint-Nom.
N. D. du Mesnil-Reynard, a Bonnières.
N. D. de Bonne-Garde, a Longpont.
N. D. de Grace, a Vétheuil.
N. D. Consolatrice, au Perray.
N. D. de Bon-Retour, a Saint-Germain.
N. D. de Pitié, a Bethemont.
N. D. du Chêne, a Viroflay.
N. D. de Blanc-Mesnil, a Aulnay-lez-Bondy.
N. D. des Ardents, a Conflans.
N. D. de Poissy.
N. D. de Mantes.
N. D. Consolatrice, a Draveil.
N. D. des Souffrances, près Chellbs.
N. D. de Jouy en Josas.

Le diocèse de Versailles est d'origine récente et s'est formé de lambeaux des diocèses de Paris, de Rouen, de Beauvais et de Chartres. Il possède plusieurs sanctuaires célèbres et fréquentés, et s'encadre autour de Paris dans le département de Seine-et-Oise.

NOTRE-DAME DES ANGES, à Clichy en Aulnois. Dans la forêt de Bondy, dont le nom seul semble une sinistre légende, s'éleva, vers le commence-

Digitized by Google

ment du treizième siècle, une chapelle destinée, en les purifiant, à faire renaître dans ses sombres sentiers la confiance des voyageurs. Tout ce que la renommée publiait de cette solitude justifiait les appréhensions. C'était là que, en 673, un seigneur franc avait assassiné le roi Chilpéric II. Dans ses profondeurs, Aubry de Montdidier avait succombé sous le poignard d'un meurtrier qui allait demeurer inconnu, quand la Providence se servit de l'instinct du chien de la victime pour indiquer le coupable.

Ce fut encore une histoire de voleurs qui donna naissance au pèlerinage de N. D. des Anges, en l'an 1212. Voici ce que raconte une vieille inscription gravée en lettres d'or, et qu'on lit sur les murs de la chapelle :

« *Trois marchands angevins, passans dans ce bois, furent pris des voleurs et attachés en ce lieu à des arbres, où ils demeurèrent un jour et une nuit. Se voians en tel danger, se vouèrent à la Sainte Vierge. Incontinent, un ange les délivra, et en reconnaissance du bienfaict receu, dressèrent un petit autel, et y mirent cette image de leur bienfaitrice; depuis, les miracles et guérisons y ont esté si fréquens et si grands, que l'on a basti cette chapelle, qui s'augmente de plus en plus par les pieuses libéralités des affectionnés pèlerins.* »

Les trois marchands, miraculeusement délivrés, eurent une preuve sensible de la protection divine dans le jaillissement d'une source au pied des arbres où ils avaient été attachés. Clichy en Aulnois, dont cette partie de la forêt forme le territoire, reçut le témoignage de leur reconnaissance, et, dès l'année suivante, Pierre Le Chambellan, évêque de Paris, bénissait une chapelle au lieu de l'apparition. Madame la comtesse de Grandpré, dame de Livry, voulut que le nouveau sanctuaire portât le nom de N. D. du Laus ou de la Louange : plus tard seulement, en souvenir des esprits bienheureux qui avaient accompagné Marie, le peuple l'appela N. D. des Anges.

Vers la fin du règne de saint Louis, en 1260, la chapelle, devenue insuffisante, fut remplacée par un monument magnifique, dont l'abbé Lebœuf a donné une minutieuse description. La source miraculeuse, qui coulait sous le chœur, par un canal souterrain, portait ses eaux jusqu'au petit bassin arrondi et couvert que l'on voit encore à droite de la chapelle. Les pèlerins en buvaient avec confiance, et cette eau, qui passait pour guérir de la fièvre, est encore aujourd'hui sollicitée, en cas de fièvre, par les habitants de la contrée.

Vingt-six ans avant l'apparition, les sires de Garlande, seigneurs de Livry, et, comme tels, prédécesseurs des comtes de Grandpré, avaient fondé à quelques pas de là, sur la lisière de la forêt, une chapelle près de laquelle Philippe-Auguste bâtit une abbaye qui devait avoir sa célébrité. Des chanoines réguliers de Saint-Augustin s'y installèrent en 1186. A leur

Digitized by Google

zèle furent confiés, pendant près de six siècles, le sanctuaire et le pèlerinage de N. D. des Anges.

C'était l'un des plus fréquentés des environs de Paris. Madame de Sévigné fait mention, dans ses lettres, du grand concours des pèlerins.

« En 1655, dit M. l'abbé Salmon (*Les Pèlerinages des environs de Paris*, p. 283), la belle église du treizième siècle eut besoin d'une réédification presque complète. Les chanoines de Livry s'en chargèrent. Le 14 septembre, la première pierre fut posée par M. Nesmond, président à mortier. » Le 8 septembre 1663, l'église put être bénite au milieu d'un immense concours de pèlerins, et la Nativité de Marie fut, dès lors, la fête principale de ce sanctuaire.

Sept ans plus tard, et de concert avec M. le curé de Clichy, les chanoines obtinrent la faveur d'établir une confrérie, sous le titre de N. D. des Anges. Cette confrérie existe encore, et la solennité en fut fixée au 2 août, fête de la Portioncule.

La Révolution vendit la chapelle au district de Saint-Denis. Des mains pieuses avaient pu soustraire la petite statue, et l'ont rendue au sanctuaire plus modeste qui s'est élevé sur les ruines de l'ancien. Les trois chênes, contemporains du miracle, étaient encore debout, quoique en partie desséchés. L'impiété les renversa; mais aussitôt trois croix se dressèrent à côté de leurs troncs mutilés. C'était alors un grand acte de courage. Ces croix ont vécu jusqu'en 1844, époque à laquelle les séminaires de Paris et de Versailles assistèrent à la bénédiction de celles qu'on y voit aujourd'hui.

Quant au sanctuaire, l'inauguration s'en fit en 1808. Ce n'était qu'un rectangle bien modeste, d'environ douze mètres de long sur cinq mètres cinquante de large. Le propriétaire du château voisin, M. Girard, venait de le faire agrandir, en bâtissant la rotonde du chevet, lorsque la guerre de 1870 éclata. L'année suivante, les Prussiens, campés sur les hauteurs de Clichy, dévastèrent brutalement la chapelle : *ex-voto*, boiseries, tableaux, jusqu'aux chaises, tout fut pillé et brûlé ; mais la petite statue fut encore une fois sauvée et portée à Paris, pendant tout le siège.

L'orage passé, elle est revenue, gracieuse et bienfaisante, et les Parisiens (hélas! ce n'est pas toujours en pèlerins) y revinrent aussi. Pour la fête de la Nativité, et pendant l'octave, on en compte jusqu'à soixante mille qui s'y rendent annuellement.

Voici comment « Le Moine » appréciait leur démarche, dans la *Croix* du 13 septembre 1887 : « Autrefois, les brigands habitaient la trop fameuse forêt de Bondy; N. D. des Anges les a chassés par son apparition. Ils se sont alors répandus dans une forêt de maisons voisines qu'on appelle

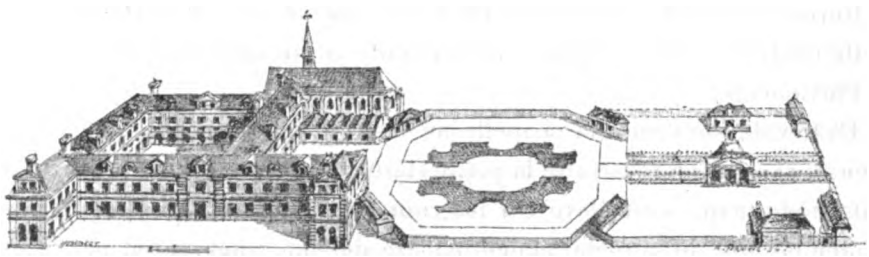
Digitized by Google

Paris, capitale de la France; mais une fois dans l'année, cette semaine, ils retournent, singuliers pèlerins, à leur ancienne résidence; on remarque, lorsque vient la date du crime contre les marchands, qu'une force invisible les force à se joindre par milliers aux vrais pèlerins, pour venir, comme malgré eux, faire amende honorable... sans contrition.

« C'est ce qui explique pourquoi il subsiste près de Paris un pèlerinage extraordinaire par les foules auxquelles sont mêlés tant de gens peu dévots et même impies, qui viennent là, avec grand effort, sans qu'aucun attrait les y détermine. »

NOTRE-DAME DE LIVRY, dite NOTRE-DAME DE L'ASSOMPTION.

En l'an 1186, vivait, au château de Livry, Blanche de Garlande, espoir de

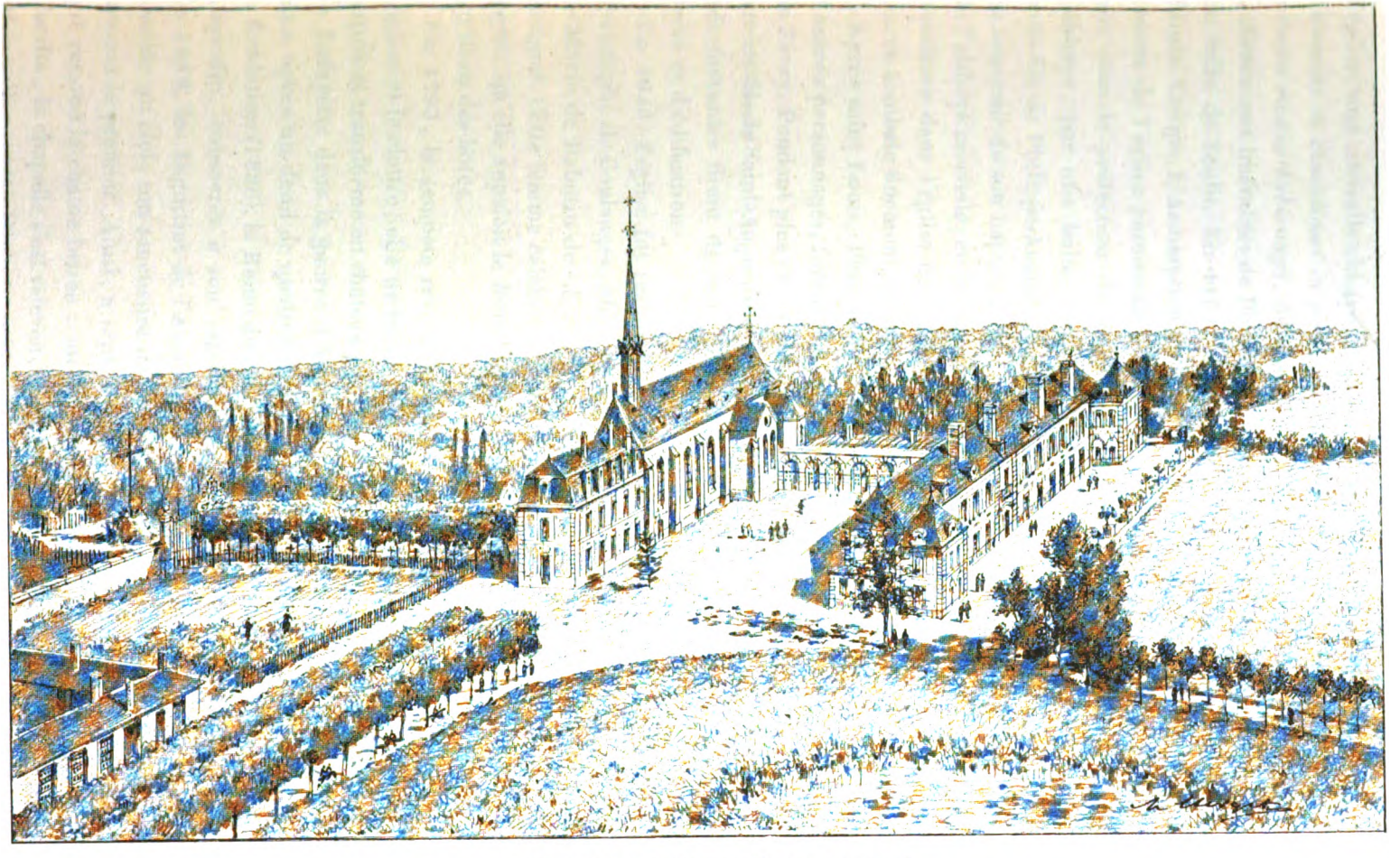


NOTRE-DAME DE LIVRY, EN 1643.

sa noble famille et providence des malheureux d'alentour. Un jour, en visitant ses pauvres, elle avait ressenti les atteintes d'un mal terrible qui la conduisait lentement au tombeau. Idoine, sa mère, bien affligée, et Guillaume de Garlande firent vœu de bâtir une chapelle en l'honneur de Marie, si leur fille guérissait. Elle guérit, et la famille de Garlande s'empressa de construire sur ses terres le sanctuaire promis. On appela, pour desservir la nouvelle église, des chanoines réguliers de Saint-Augustin de l'abbaye de Saint-Vincent, fondée à Senlis, au siècle précédent, par Anne de Russie, fille d'Iaroslaw le Grand et femme de Henri Ier, roi de France. Les religieux reçurent une maison pour leur résidence et des revenus pour vivre.

Quelques années après, Thibault de Garlande, fils des précédents, ajoutait de nouvelles donations à celles de ses parents en faveur de la chapelle de Marie, et demandait à y être enseveli après sa mort. Le nouveau sanctuaire commençait à attirer la piété des fidèles et à susciter des pèlerins. Eudes de Sully, évêque de Paris, y vint en pèlerinage et s'intéressa à cette fondation. A la prière de ce prélat, Philippe-Auguste confirma les donations de la famille de Garlande, les racheta, du moins en partie, à l'abbaye de Senlis, et, par ses royales aumônes, permit aux chanoines de construire, près de

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE LIVRY (ÉTAT ACTUEL).

Digitized by Google

Digitized by Google

l'église, une nouvelle abbaye, dont il se considérait comme le fondateur. *Donamus et concedimus in perpetuum abbatiæ Livriaci, quam fundavimus, sedecim modios hybernagii,* dit une charte donnée à Poissy en 1197.

Grâce aux libéralités de Philippe-Auguste, l'abbaye devint indépendante de celle de Senlis. En 1197, Eudes de Sully consacra l'église à la très Sainte Vierge. L'Assomption en était la fête principale, comme elle l'est encore de l'église paroissiale de Livry. Le pape Honorius III confirma et mit sous la protection du Saint-Siège les possessions et privilèges de l'abbaye, par une bulle donnée à Orvieto, le 13 septembre 1221. Le petit-fils de Philippe-Auguste, celui qui aimait à s'appeler Louis de Poissy, en souvenir de son baptême, saint Louis, affirma ses sympathies en faveur de l'abbaye nouvelle, en permettant à l'un de ses chevaliers de recevoir la sépulture dans l'église des chanoines, où récemment on a découvert sa pierre tombale finement sculptée.

Après saint Louis, Philippe le Hardi, Charles V le Sage, et beaucoup d'autres personnages, furent les protecteurs et les bienfaiteurs de l'abbaye de Livry. Pendant plus de six siècles, la Sainte Vierge y fut aimée et servie par les fils de Saint-Augustin et les pieux fidèles du voisinage. Des réformes très ferventes firent de cette abbaye, à différentes reprises, un foyer de piété et d'édification.

En 1643, l'église fut restaurée et embellie, et le monastère rebâti par Christophe de Coulanges, abbé commendataire. C'était l'oncle et le tuteur de Marie de Rabutin de Chantal, plus connue sous le nom de madame de Sévigné. Cette femme célèbre aimait beaucoup l'abbaye de Livry, où son oncle, qu'elle appelait le *Bien bon,* lui donna souvent l'hospitalité dans le pavillon des hôtes.

En 1793, la tempête révolutionnaire dispersa les religieux, renversa l'église et le cloître; elle ne laissa debout qu'un pavillon central, qui fut acquis et transformé en château par le général Dillon, compagnon d'armes de Lafayette dans la guerre d'Amérique, auquel succéda l'amiral Jacob. Mais après un deuil de quatre-vingt-quinze ans, au septième centenaire de la fondation (1886), la Reine du ciel a ramené en ce lieu des fils de Saint-Augustin, consacrés à son service sous le vocable de son Assomption. En 1888, les Augustins de l'Assomption ont rebâti, en l'honneur de Marie montée au ciel, son sanctuaire de Livry, dans le style du treizième siècle, comme le premier. Ainsi, à sept siècles de distance, les nouveaux moines ont renoué la chaîne brisée : sur ses antiques fondements, ensevelis sous l'herbe, la chapelle s'est relevée, et N. D. de l'Assomption a revu ses fêtes solennelles et ses pèlerins comme autrefois.

Digitized by Google

NOTRE-DAME D'ISSY. Nous résumons, dans ce titre, tous les vocables sous lesquels les élèves de la succursale du séminaire de Saint-Sulpice invoquent Marie dans leur maison de campagne.

A Issy, tout parle de Marie : la chapelle principale, le sanctuaire de *N. D. de Toutes-Grâces; N. D. du Carmel,* antique statue devant laquelle pria souvent la vénérable Louise de France, et qui provient du Carmel de Saint-Denis; l'*Oratoire de N. D. de Lorette,* profané par la Commune, mais restauré par les offrandes spontanées du clergé de Paris, tout dans cette paisible retraite inspire aux lévites du sanctuaire l'amour pour la Mère de Dieu.

NOTRE-DAME DES ASPIRANTS, à Meudon. D'Issy à Meudon il n'y a qu'un pas, et ces aspirants dont Marie est encore la reine n'aspirent à rien moins qu'à la conquête du monde par le martyre. C'est à Meudon que les Missions étrangères ont leur succursale, comme Saint-Sulpice à Issy. Sous les ombrages des grands bois, ces futurs apôtres se réunirent, d'abord à Viroflay, autour de N. D. du Chêne, dont nous parlerons plus loin. C'est ce que raconte une petite notice manuscrite, que nous avons sous les yeux. En 1873, les élèves des Missions posaient sur un chêne de cette portion de la forêt de Verrières l'image de leur patronne. C'est autour d'elle que se réunissaient ces vaillants. En 1888, ils furent avertis qu'une coupe générale allait supprimer le trône de leur reine; ils transportèrent son image sur un autre chêne du bois de Meudon, désigné par le conservateur de la forêt.

NOTRE-DAME DE SANTÉ, à Pontoise. Pontoise, capitale du Vexin français, relevait autrefois du diocèse de Rouen. Le Concordat l'a incorporée à celui de Versailles, dont elle n'est pas une des moindres gloires.

Le pèlerinage n'est pas, comme les précédents, d'une date certaine. En 1070, dit M. l'abbé Marchand, curé de la paroisse et historien du sanctuaire, des religieux bénédictins, conduits par saint Gauthier, y fondèrent une abbaye, sous le titre de Saint-Martin. Moins d'un siècle après, une paroisse s'y formait, qui prit le titre de Notre-Dame.

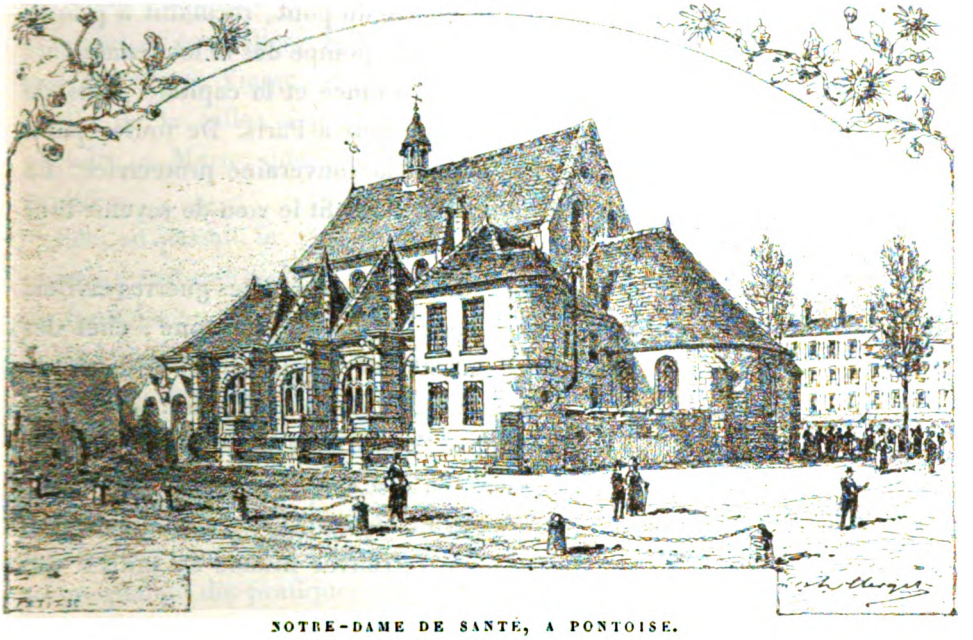
Déjà, dans les années du douzième siècle, on y vénérait une statue de la Sainte Vierge qui, d'après les connaisseurs, est un type parfait du style dit égyptien. On la disait apportée d'Orient par les premiers croisés. D'autres, au contraire, prétendent qu'elle fut l'œuvre d'un jeune sculpteur de Blangis. C'est une statue en pierre, mesurant un peu plus de deux mètres, et tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

La chapelle qui lui donnait asile ayant été reconnue trop étroite, une

Digitized by Google

véritable basilique jaillit du sol, sous l'impulsion de la piété. Au mois de juillet 1226, Rigault, archevêque de Rouen, en fit la dédicace, et, dès lors, les peuples de la Picardie, de la Brie, de l'Ile-de-France, s'y rencontrèrent souvent.

Érigée en paroisse distincte, N. D. de Pontoise voyait chaque jour fleurir le culte de Marie. Autour d'elle se groupèrent d'autres institutions. Une confrérie se forma, composée d'abord des clercs de la ville, et, peu après, d'une multitude d'associés ; un hôpital s'abrita à l'ombre de son gigantesque



NOTRE-DAME DE SANTÉ, A PONTOISE.

clocher « hébergeant pèlerins de loingtain païs et autres misérables personnes ».

La prospérité du pèlerinage fut ralentie, lors de la conquête de Pontoise par les Anglais, en 1431. L'église fut presque entièrement détruite. La statue cependant échappa. Douze ans plus tard, les insulaires, poussés par le remords, rebâtirent ce qu'ils avaient renversé. Déjà le chœur, la nef et la tour étaient reconstruits, quand Charles VII, réveillé de sa torpeur par Jeanne d'Arc, reprit Pontoise et en chassa les Anglais. Ils revinrent, à la vérité ; mais, de ce même clocher, qu'ils avaient rebâti, ils furent débusqués par les archers français.

En 1484, on célébra la dédicace de la nouvelle église. Outre les paroisses qui venaient spontanément en pèlerinage à N. D. de Pontoise, plus de

Digitized by Google

deux cents, placées sous la juridiction du grand vicaire de Pontoise, depuis Paris jusqu'à Rouen, Beauvais, Senlis et Meaux, étaient moralement obligées de s'y rendre chaque année.

En 1549, le pape Jules III désigna l'église de N. D. de Pontoise comme l'unique station où les fidèles de la province de Rouen pouvaient gagner l'indulgence jubilaire. L'affluence fut telle que, le 8 septembre, on y compta plus de cent mille pèlerins, accourus de toute la Normandie.

Ce concours exaspérait les calvinistes. Trois ans après le jubilé, l'un d'eux, en 1553, abattit d'un coup de marteau la tête de l'Enfant Jésus et la jeta dans l'Oise. Un filet, tendu par le maître du pont, recueillit à propos la précieuse épave, qui fut replacée en grande pompe dès le lendemain.

En 1580, une peste horrible ravagea la France et la capitale. Plus de trente mille personnes moururent le même jour à Paris. De toutes parts on accourut à N. D. de Pontoise, comme à la souveraine protectrice. La confiance ne fut pas trompée. Le mal cessa. Paris fit le vœu de revenir tous les ans; et, jusqu'en 1791, il accomplit sa promesse.

Mais voici venir des jours plus lamentables encore : les guerres civiles, envenimées par les passions religieuses. Le duc de Mayenne, chef des ligueurs, commandait à Pontoise. Il fut attaqué par Henri III et le roi de Navarre, à la tête de trente mille hommes. Pendant neuf jours, les canons des assiégeants battirent la tour et l'église Notre-Dame, où s'étaient réfugiés les défenseurs. A la fin, le clocher s'écroula avec fracas, et l'église elle-même s'ensevelit sous ses ruines. Tout fut détruit et perdu, sauf toutefois l'honneur des habitants et leur chère statue retrouvée intacte au milieu des décombres.

La piété des fidèles répara le désastre : une église plus modeste s'éleva bientôt, et le 16 avril 1599 on en faisait la dédicace. En même temps, le pape Clément VIII la désignait encore comme l'unique station du jubilé de 1600.

Le pèlerinage, dès lors, reprit un nouvel élan, grâce à l'impulsion d'un saint prêtre, Charles de Boves ou de Bouves, grand vicaire de Pontoise et curé de Notre-Dame; grâce surtout aux miracles éclatants qui se multipliaient aux pieds de Marie.

Le 18 juillet 1630, un enfant mort-né est apporté devant son image, et là, devant plus de mille témoins, l'enfant revit et reçoit le baptême. Le 27 août et le 24 septembre, même prodige. Cette année fut l'année des miracles. Le 4 décembre, en présence de trois mille personnes, nouvelle résurrection d'un enfant. Après un sérieux examen, l'archevêque de Rouen permit de chanter le *Te Deum*. Or, voici qu'à l'heure même où retentissait

Digitized by Google

ce chant d'actions de grâces, une autre enfant, apportée par une mère, folle de douleur, mais pleine de confiance, revint à la vie après une prière qui dura vingt-deux heures [1].

Dans les mois de janvier et février 1631, trois autres résurrections d'enfants eurent lieu devant N. D. de Pontoise. Tous ces prodiges augmentèrent la confiance.

Les habitants de la ville eurent bientôt besoin d'y recourir encore. En 1638, la peste de nouveau ravagea le pays et s'appesantit sur Pontoise. Plus de deux mille personnes y périrent en peu de temps. Dans cette extrémité, François d'Aguillanguy, grand vicaire de Pontoise, réunit les échevins et conseillers de la ville; d'un commun accord, ils consacrent la cité à la Sainte Vierge, et promettent de placer son image sur toutes les portes de la ville; « par là, disaient-ils, les estrangers pourront comprendre, ô Marie, que cette ville et ses faubourgs est devenue votre propriété ».

Ceci se passait le 8 septembre; à l'instant « la peste cessa, sans que jamais y eust une maison infectée ». (Registre des délibérations de la ville de Pontoise.)

En 1650, Louis XIV y renouvela le vœu de Louis XIII. Par deux fois différentes, 1640 et 1686, la paroisse des Houilles fut délivrée du même fléau, en recourant à N. D. de Pontoise. Villiers-Adam, Pierrelaye, Auvers-sur-Oise et Saint-Ouen éprouvent le même bienfait.

Malgré ces preuves de la protection de Marie, le pèlerinage de Pontoise déclina pendant le dix-huitième siècle. Déjà, la philosophie et le jansénisme se moquaient des pratiques religieuses et surtout des pèlerinages. Bientôt ce fut même un proverbe, mis à la mode par les impies, de dire, en parlant de quelqu'un à l'air embarrassé, guindé ou même niais, « qu'il avait *l'air de revenir de Pontoise* ».

La Révolution approchait.

Le 3 juillet 1790, les scellés furent mis sur l'église; peu après, dépouillée de ses ornements, elle devenait un magasin de fourrages.

La statue fut disputée entre deux habitants, agissant par des intentions bien différentes. Un serrurier, étranger au pays, voulait, par dérision, en

[1] Il convient ici, une fois pour toutes, d'indiquer la discipline de l'Église concernant les enfants mort-nés, apportés dans certains sanctuaires célèbres et baptisés sous condition, après avoir donné quelques signes de vie. Résumant toutes les décisions antérieures et diverses fois données par la Congrégation du Saint-Office, Benoit XIV (*De synodo diœces. Lib. VII, cap. VI*) condamna formellement cet usage, à cause des abus qui avaient pu se glisser. Observons toutefois que les résurrections d'enfants dont il s'agit ici, tant à Pontoise qu'en divers autres sanctuaires, sont antérieures de plus d'un siècle aux mesures précitées, et que ces miracles obtenus par la foi des parents et juridiquement constatés semblent défier toute critique.

Digitized by Google

faire une borne : il avait même commencé à la perforer. Debise, au contraire, ancien bedeau de la paroisse, reçut mission de l'acheter, coûte que coûte. Elle lui fut adjugée pour dix écus, et il l'emporta dans son jardin.

Le 4 octobre 1800, à la lueur des flambeaux, au milieu d'un peuple joyeux et repentant, la vénérable statue fut remise sur son autel, et la ville s'engageait à payer une rente à Debise. Les pèlerinages recommencèrent. Le 8 septembre 1838, Mgr Blanquart de Bailleul, évêque de Versailles, présidait la fête du second centenaire du vœu fait par la ville.

Le 9 mai 1840, un nouveau miracle ravivait la confiance. Un habitant des Houilles, nommé Picart, apportait un enfant mort-né. Après de longues prières, il le remportait vivant et baptisé. En 1849, le choléra, qui sévissait à Pontoise, cessa tout à coup, à la suite d'une procession.

En 1856, on a replacé les anciennes statues qui décoraient les portes, et une quatrième, en bronze, surmonte une des fontaines. Pontoise est donc encore la ville de la Sainte Vierge.

La fête principale se célèbre le second dimanche de mai. Depuis plusieurs années, Paris a repris le pèlerinage annuel à Pontoise, pour l'accomplissement du vœu de 1580.

NOTRE-DAME DE LA ROCHE, à Lévy-Saint-Nom. « Un pâtre gardait son troupeau dans un lieu écarté. Tout à coup un de ses taureaux s'agite d'une façon étrange : des pieds et des cornes, il frappe alternativement la terre et un buisson d'épines. Le pâtre accourt, et que voit-il ?... A force de gratter, le taureau avait fait sortir de terre une statue d'une beauté ravissante. A ses cris de surprise, d'autres pâtres arrivent, et bientôt, dans tout le pays, le bruit se répand qu'une image de Marie, tenant l'Enfant Jésus, a été trouvée sous les épines. Elle est si belle, la matière en est si précieuse que, sans doute, elle a été travaillée par les anges. Non moins joyeux que ses vassaux, le sire de Lévis, à qui appartient cette terre, fait bâtir sur le lieu même une chapelle, et fonde un monastère. »

Tel était le naïf récit que les bonnes gens répétaient à l'extrémité de l'ancien diocèse de Paris qu'on appelait le Pincerais.

Après la légende, écoutons l'histoire et ses authentiques documents.

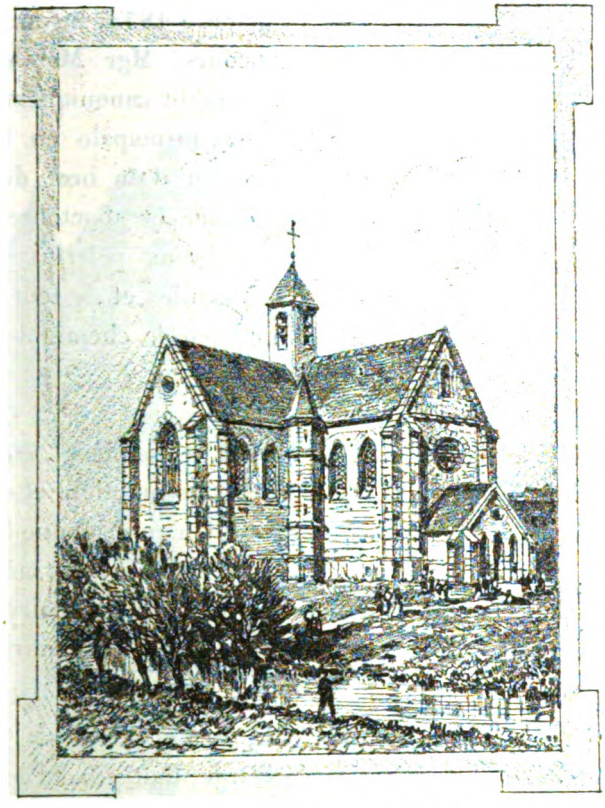
Dans les dernières années du douzième siècle, Guy, seigneur de Lévis, qui mérita, par sa vaillance contre les Albigeois, le titre de *Maréchal de la foi*, bâtit un monastère, où il plaça des religieux de l'Ordre de Saint-Augustin. Maurice de Sully, évêque de Paris, confirma cette fondation en 1196.

De temps immémorial, les moines vénéraient dans leur église une statue

Digitized by Google

de la Vierge, dite N. D. de la Roche, aussi belle dans chacun de ses traits que gracieuse dans la majesté de sa pose.

Les auteurs du *Gallia christiana*, qui en font mention, la croyaient en ivoire ; mais elle est en pierre, haute d'un mètre dix centimètres. La tête et les mains de la Mère, et la tête seulement de l'Enfant, sont en marbre blanc; mais tellement poli, que la tradition les avait acceptées comme une



NOTRE-DAME DE LA ROCHE, A LÉVY-SAINT-NOM.

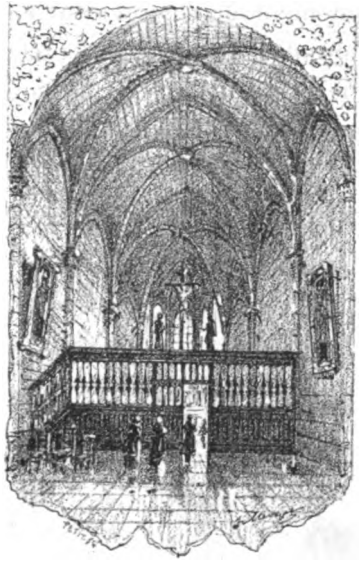
matière inconnue. Les cheveux et les vêtements furents peints, en 1845, par les soins de M. le duc de Luynes.

Toutes les populations du voisinage s'associèrent aux religieux de l'abbaye de la Roche dans le culte que ceux-ci rendaient à la Sainte Vierge. Dans les épidémies, dans les temps de sécheresse et autres fléaux, on l'invoquait avec confiance, et de nombreux bienfaits augmentaient la vénération publique.

Du couvent, la Révolution ne laissa debout que quelques murailles ; mais l'église fut épargnée. Elle a conservé ses autels, ses peintures murales, ses belles stalles et les statues tumulaires des sires de Lévis. Les descendants

Digitized by Google

de cette noble famille ont placé près de là les Sœurs de charité, qui dirigent une colonie agricole.



NOTRE-DAME DE LA ROCHE.

Quant à la statue de N. D. de la Roche, elle a quitté son ancien séjour. Elle trône depuis 1810 dans l'église de Lévy-Saint-Nom, et les gens du pays ont conservé l'usage d'apporter les enfants à ses pieds.

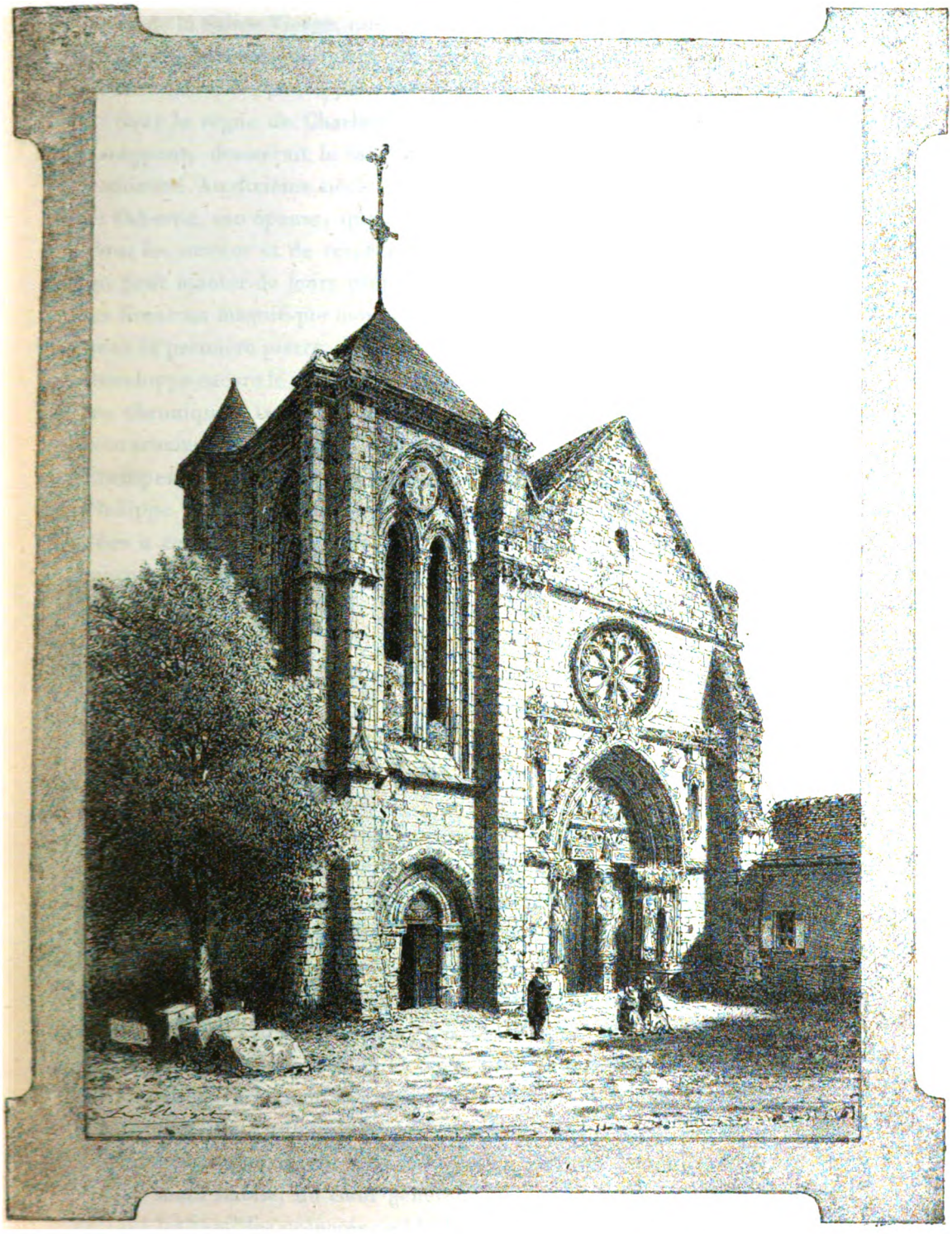
Le 11 octobre 1874, au milieu d'un immense concours, Mgr Mabile, évêque de Versailles, rétablit canoniquement le pèlerinage ; la fête principale en fut désormais fixée, en vertu d'un bref de Pie IX, au deuxième dimanche d'octobre. Chaque année, de nombreux pèlerins y affluent de Paris, de Versailles et de tout le voisinage. On s'y rend par le chemin de fer de Rambouillet.

NOTRE-DAME DU MESNIL-REYNARD, à Bonnières, était une église dédiée à la Sainte Vierge sous le vocable de l'Assomption, et datait du neuvième siècle. Vendue et démolie en 1796, il n'en resta que les fondations et la statue en pierre de la Mère de Dieu, haute de deux mètres et demi, dont s'est enrichie l'église de Bonnières. M. l'abbé Amaury, curé de la paroisse, songe à relever ces ruines et à faire revivre ces souvenirs.

NOTRE-DAME DE BONNE-GARDE, à Longpont (⛪ 1872). Longpont est un petit village de la vallée de l'Orge, tout proche de la station de Saint-Michel, sur le chemin de fer de Paris à Étampes. Son nom lui vient d'une longue chaussée qui le protégeait autrefois contre les inondations. En face se dresse, veuve de ses créneaux, la tour de Montlhéry, de sinistre mémoire. Au dire des chroniques, il y avait à Longpont, comme à Chartres, une Vierge que l'on vénérait sans la connaître. D'autres disaient que des bûcherons avaient trouvé au creux d'un chêne de la forêt voisine une statue avec cette inscription : *Virgini parituræ*. De récentes découvertes, notamment celle du Bernard, en Vendée, ne rendent pas invraisemblables ces récits, naguère encore traités de pieuses légendes.

La tradition locale, d'accord avec l'histoire, rapporte que saint Denis, par lui-même ou par son disciple saint Yon, aurait évangélisé la vallée de l'Orge, laissant de son passage un souvenir précieux. C'était un fragment du

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE BONNE-GARDE, A LONGPONT.

Digitized by Google

Digitized by Google

voile de la Sainte Vierge, que l'on vénère encore à Longpont. Une charte de l'an mille le mentionne déjà. On lit sur le reliquaire : « *C'est le voile de la benoiste Mère de Dieu, apporté par Monseigneur sainct Denys.* »

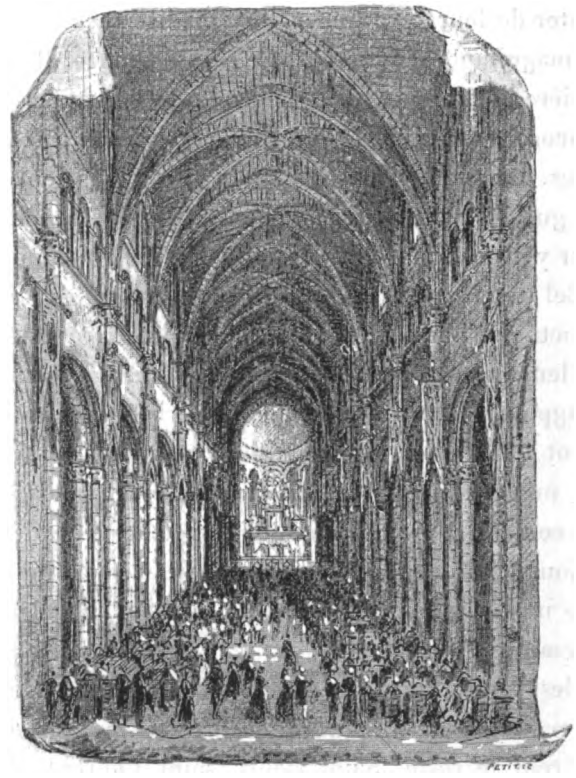
Sous le règne de Charlemagne, un monastère de Bénédictins, établi à Longpont, desservait le sanctuaire de N. D. de Bonne-Garde, déjà très renommé. Au dixième siècle, Guy de Montlhéry, fils de Thibaut *File-Étoupe*, et Odierne, son épouse, que le peuple a canonisée, pleins de bienveillance pour les moines et de respect pour Notre-Dame, rebâtirent à leurs frais, on peut ajouter de leurs propres mains, l'église reconnue trop étroite. Ils en firent un magnifique monument. Le roi de France, Robert le Pieux, en posa la première pierre, que bénit l'évêque de Paris. Cette reconstruction développa encore le pèlerinage. « *C'estoit un lieu de grande dévotion* », disent les chroniques. De toutes parts des malades s'y faisaient apporter et s'en retournaient guéris. Saint Hugues de Cluny, saint Bernard, se rendant à Étampes pour y prêcher la croisade, sainte Jeanne de Valois, saint Louis, Philippe le Bel y vinrent tour à tour. On y gagnait les indulgences accordées à ce sanctuaire par Eugène II, Alexandre III et Alexandre VII. Les seigneurs et leurs vassaux, partant pour la croisade, comblèrent de biens N. D. de Longpont ; d'autres, pour avoir le privilège de reposer à ses pieds, firent, pendant tout le moyen âge, d'importantes fondations. Dès le douzième siècle, une association se forma sous le titre de *Frères de N. D. de Longpont*. La confrérie, tombée en oubli depuis le siècle dernier, a été rétablie de nos jours. Les évêques de Paris ne cessèrent de considérer cette église comme un des plus riches joyaux dont ils se soient dépouillés en faveur de Versailles.

En 1562, les protestants s'emparèrent de Longpont et y commirent, notamment sur les statues du portail, d'affreuses mutilations. Les hommes de 93 achevèrent le reste. Saint Denis, saint Laurent, deux apôtres, la Vierge elle-même adossée au trumeau, furent décapités ; le tympan, chargé de sculptures rappelant la vie de la Mère de Dieu, fut également brisé, et ce qui en reste accuse un remarquable travail. Vendu par la Révolution, ce monument perdit son clocher, son abside et le transept ; il ne resta plus que les six travées du pied de la croix, divisées chacune en trois nefs, dont les voûtes en arêtes et sans nervures accusent le style du onzième siècle. D'inintelligentes restaurations, exécutées en 1822, mirent le comble à ces mutilations.

Une main habile, un cœur généreux, un zèle qui ne se rebutât jamais, étaient les remèdes préparés par la Providence à tant de maux, accumulés par le temps et les hommes. Nous avons nommé M. l'abbé Auguste Arthaud.

Digitized by Google

établi curé de Longpont en 1843. Pendant trente-quatre ans, il dépensa sans compter ses forces, sa santé, sa bourse et celle des autres. En 1852, il parvint à faire classer son église parmi les monuments historiques. Le chevet et les transepts reparurent sur leurs anciens fondements, et l'église de Longpont est redevenue digne d'abriter N. D. de Bonne-Garde et ses grands souvenirs. Avant de mourir, en 1877, M. l'abbé Arthaud eut encore une autre joie : ce fut le couronnement de la Vierge célèbre. Une plaque



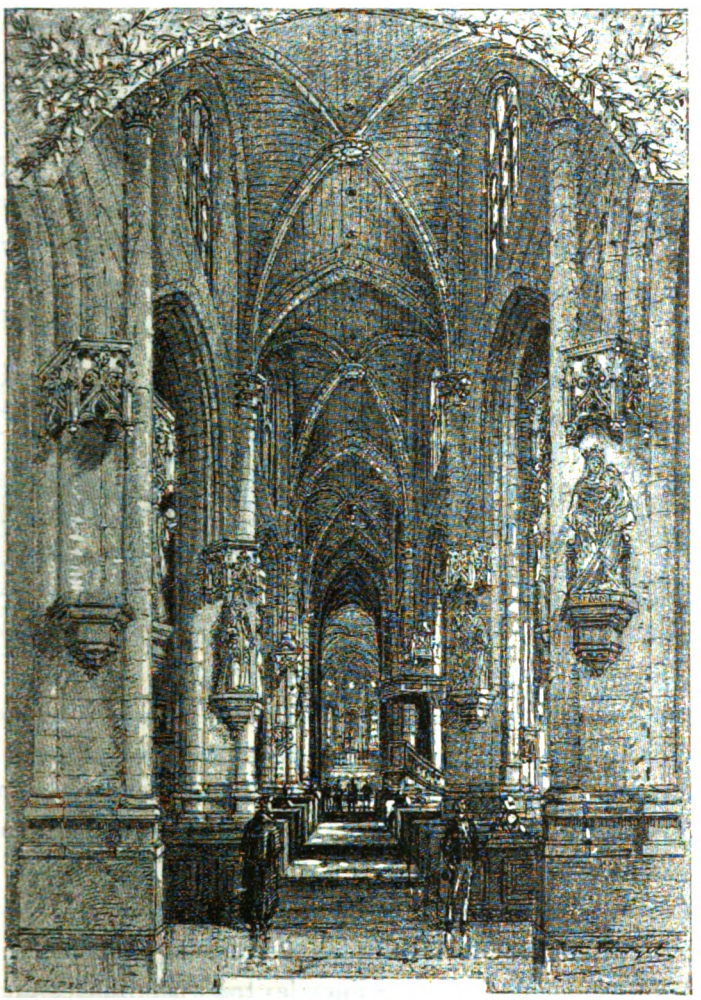
NOTRE-DAME DE BONNE-GARDE.

de marbre fixée dans la muraille, du côté de l'épitre, porte en effet : *L'an de N. S.* 1872, *le* 21 *mai, N. D. de Bonne-Garde a été couronnée solennellement par Mgr Sivé, prélat de la maison du Pape, délégué par Pie IX.* Ce prélat était un enfant du pays, heureux de couronner la Mère à l'ombre de laquelle il avait grandi.

Outre la statue miraculeuse placée derrière le maître-autel, au rond-point de l'abside, ce qui attirait et amène encore, surtout le lundi de la Pentecôte, la foule des pèlerins à Longpont, ce sont les nombreuses reliques qu'on y conserve. Il serait trop long d'en donner ici la simple nomencla-

Digitized by Google

ture. Il y a là d'inestimables richesses, sauvées à l'époque de la Révolution, ou avidement recueillies depuis lors. Sans aucun doute, peu d'églises au monde possèdent un trésor pareil. Nous y avons également admiré une statuette en bois, habilement sculptée, conservée dans un reliquaire et toute chargée de précieux *ex-voto*. C'est avec elle qu'on bénit les pèlerins.



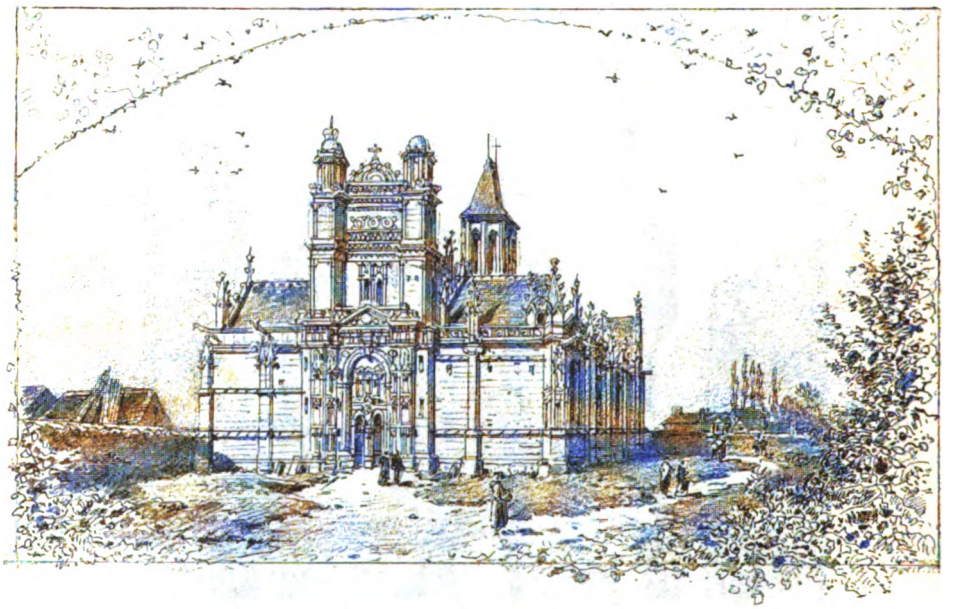
NOTRE-DAME DE GRACE, A VÉTHEUIL.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Vétheuil. A l'extrémité du diocèse de Versailles, confinant à celui de Beauvais, entre Mantes et la Roche-Guyon, s'assied, sur la rive droite de la Seine, le joli bourg de Vétheuil. Vétheuil possède pour église une ancienne collégiale, jadis desservie par les Bénédictins, et pour patronne N. D. de Grâce.

Digitized by Google

Gracieuse comme son nom, la statue de Marie date de l'année 1550.

La cessation de la peste noire, qui ravageait cette contrée au milieu du dix-septième siècle, après un vœu de la population, établit la confiance en même temps que le pèlerinage. La Révolution ne l'interrompit que pour quelque temps. En 1864, sur la demande de Mgr Mabile, Pie IX accordait une indulgence plénière à ceux qui visitent le sanctuaire, le jour de l'Annonciation ou dans l'octave de cette fête.



NOTRE-DAME DE GRACE.

La protection de N. D. de Grâce s'est manifestée pendant la guerre des Prussiens. Vétheuil a été préservé des fléaux qui s'abattirent sur tout le voisinage.

NOTRE-DAME CONSOLATRICE, au Perray. Mgr Mabile, que nous avons déjà vu évoquant de leurs ruines les trois pèlerinages précédents, restaurait, le 11 octobre 1874, celui du Perray, voisin de Rambouillet. Au nom de Pie IX, il promulguait les indulgences plénières et partielles accordées ou plutôt renouvelées à l'antique sanctuaire de Saint-Éloi, qui abrite la statue de N. D. Consolatrice.

La statue qui porte ce doux nom recevait de temps immémorial les hommages des fidèles; elle est en bois et d'une forme remarquable. Pendant la Révolution, elle fut cachée sous terre et soustraite aux profanations.

Digitized by Google

Placée à égale distance entre Paris et Chartres, N. D. Consolatrice du Perray semble le relais obligé des pèlerins. La fête principale se célèbre le second dimanche d'octobre.

N. D. de Bon-Retour, à Saint-Germain en Laye, est une antique statue restaurée et bénite le 26 mars 1868. Diverses indulgences ont été accordées par Pie IX, et les *ex-voto* nombreux suspendus autour d'elle annoncent la puissance de N. D. de Bon-Retour.

C'est sous le nom de *N. D. de Pitié* que Bethemont, village de Chauvry, au canton de Montmorency, et dans la forêt de ce nom, honore la Sainte Vierge. Depuis la Révolution, la chapelle était en ruine; seul, le clocher était encore debout, quand, à force de sacrifices, secondés par le zèle de leur curé, les habitants parvinrent récemment à la rebâtir.

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Viroflay. Ce pèlerinage est de date récente et prit naissance, il y a trente ans, à la suite d'une épidémie qui décimait les petits enfants. Les mères pleuraient, toutes les familles étaient en deuil. M. l'abbé Codant, missionnaire apostolique et curé de la paroisse, promit, au nom de tous, des hommages publics à la Sainte Vierge si le fléau cessait. A peine le vœu était-il émis que la mortalité s'arrêta. Alors, sur un des plus beaux chênes de la forêt, une statue se dressa, et la reconnaissance y conduisit tantôt la paroisse entière, tantôt des pèlerins isolés. Pie IX en 1875, Léon XIII en 1883, encouragèrent cette dévotion par la concession de diverses indulgences. La statue, don des habitants et produit d'une souscription dont le maximum ne devait pas dépasser cinquante centimes, coûta trois cents francs, et fut bénite par Mgr Ferrata, auditeur de la nonciature à Paris, aujourd'hui nonce apostolique à Bruxelles. Le 26 juin de la même année, deux misérables, étrangers au pays, l'insultèrent en passant ; ils poussèrent l'audace jusqu'à la frapper, et d'un coup de bâton lui brisèrent la tête. Ce vénérable débris fut retrouvé à cent cinquante pas plus loin, dans les broussailles, et rapporté à M. le curé.

A Viroflay, quand on apprit l'attentat, ce fut une indignation générale. Dès le lendemain, M. l'abbé Moilon, chanoine d'Oran et de Digne, curé de la paroisse, recevait une lettre du député de Versailles : « J'apprends l'acte odieux qui a été commis la nuit dernière, disait cet homme honnête, bien que peu religieux ; j'espère que nous n'en pouvons du moins accuser personne de notre commune si pacifique... Je tiens à vous exprimer l'indignation que j'ai ressentie, au nom même des principes les plus élémentaires de la tolérance »

Digitized by Google

La réparation fut égale à l'insulte. La statue brisée, habilement restaurée, prit place dans l'église ; une autre, en fonte, achetée au moyen d'une souscription qui n'excédait pas dix centimes, fut bénite par Mgr Ardin, évêque d'Oran, aujourd'hui à la Rochelle. Des prêtres nombreux, des religieux de tous Ordres, plus de six mille pèlerins lui faisaient cortège et entouraient le chêne qui lui sert de trône. Depuis lors, tous les ans, le pèlerinage grandit. Non seulement le dimanche qui suit le 26 juin, mais pen

NOTRE-DAME DU CHÊNE, A VIROFLAY.

dant toute la belle saison, les visiteurs se succèdent autour de N D. du Chêne, en attendant qu'ils lui bâtissent une chapelle.

Nous ne parlons ici que pour mémoire d'un ancien pèlerinage à *N. D. de Blanc-Mesnil*, que possédait autrefois la paroisse d'Aulnay-lez-Bondy. Les orfèvres et joailliers de Paris y avaient une confrérie prospère, et ce pèlerinage, dont la chapelle avait été bâtie en 1356, l'année même de la désastreuse bataille de Poitiers, fut, au quatorzième siècle, et depuis, jusqu'à la Révolution, un des sanctuaires les plus renommés des

Digitized by Google

environs de Paris. Pèlerinage, chapelle et confrérie, tout fut englouti à la fin du siècle dernier.

Citons pour finir *N. D. des Ardents,* à Conflans; *N. D. de Poissy,* où saint Louis fut baptisé; *N. D. de Mantes,* qui reçut, en 1584, une procession de sept mille pèlerins venus de Pontoise; *N. D. de Consolation,* à Draveil; *N. D. des Souffrances,* près de Chelles, et enfin *N. D. de Jouy en Josas*, non loin de Versailles, curieuse statue du douzième siècle.

NOTRE-DAME DE JOUY EN JOSAS.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE BEAUVAIS

N. D. du Hamel.
N. D. de Bon-Secours, a Compiègne, a Chamant, a Granvillers, a Feuquières, a Gannes.
N. D. de Montmélian.
N. D. de Ville en Bray.
N. D. de Pitié, a Auneuil.
N. D. de Méry.
N. D. de Bon-Secours, a Cormeille.
N. D. de Coye.
N. D. de Bon-Secours, a Agnetz.
N. D. de Ronquerolles.
N. D. de l'Épine, a Ressons.
N. D. de la Victoire.

Ce diocèse, fondé au premier siècle par saint Lucien, et dans lequel se sont en partie fondus ceux de Senlis et de Noyon, empruntait son territoire à l'Ile-de-France et à la Picardie, avec les subdivisions du Valois, du Beauvaisis, du Noyonnais et d'une portion du Soissonnais. Suffragant de Reims, ses limites sont aujourd'hui celles du département de l'Oise.

NOTRE-DAME DU HAMEL. « Seigneur, Dieu tout-puissant, protégez mon cher fils en cette guerre qu'il entreprend pour votre nom. Et vous, Vierge très bonne, N. D. du Hamel, soyez son appui ; secourez-le aux jours des périls, et le ramenez sans tache et sans reproche en sa terre natale ! »

Telle fut la prière du sire de Créquy, survivant de la première croisade, lorsque son fils Raoul prit à son tour la croix, à la voix de saint Bernard.

La prière du vieux comte constatait la renommée de N. D. du Hamel ; la réalisation aussi merveilleuse qu'authentique de cette prière allait pour jamais affirmer sa puissance.

Raoul de Créquy prit congé de son vieux père, de son épouse, Adèle de Bretagne, et partit avec Louis le Jeune à la défense des Lieux saints. Après la victoire du Méandre, Raoul pénètre dans la Syrie. Mais, blessé sur le champ de bataille, il tombe au pouvoir des musulmans. Dix ans il supporte les douleurs de la captivité, repoussant avec horreur les propositions d'une liberté que ses vainqueurs mettaient au prix de l'apostasie. Dans sa prison, il songeait à son épouse, à son fils, gentil enfant né depuis son départ; il invoquait surtout N. D. du Hamel ; sa confiance ne fut pas trompée. Une

Digitized by Google

nuit, pendant son sommeil, il lui semble qu'une dame inconnue, mais dont les traits lui rappellent la Vierge du Hamel, lui parle doucement et le délivre. O joie! A son réveil, il se trouve transporté dans le voisinage de son propre

NOTRE DAME DU HAMEL.

château. Une charte du treizième siècle, dont nous conservons l'orthographe, raconte ainsi le fait :

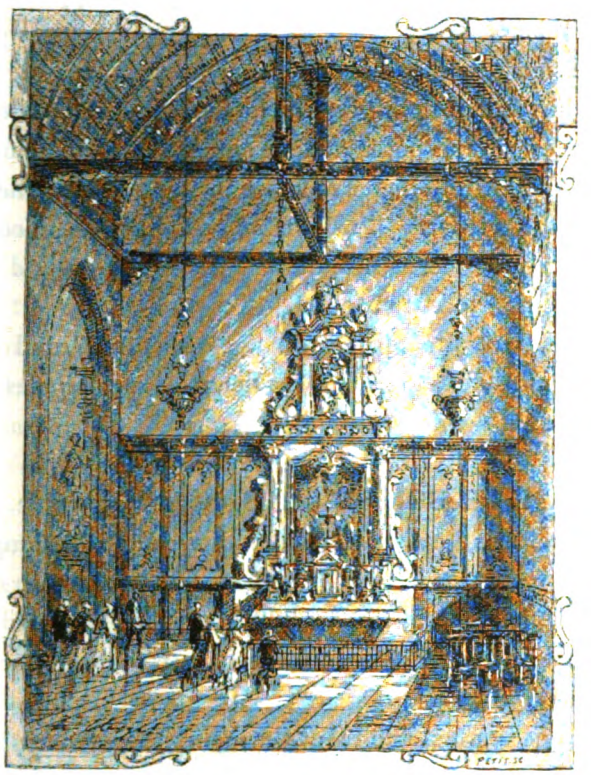
Dies menotes a sies mains, a ses pieys des entraives,
Par eune lungue keine on meur tenoye li esclaive.
. . . . . .
En eun bos sie treuvea, et sies keines rompues;
Sy pensea que il resvoy, ou a voye la berlue.
. . . . . .
. . . . . Sies keines estoyent restéys ou bos
Ou s'estoy riesveilliey; on les kiera sietot.
Tout le noble assemblyey fut lies veir seur le plache,
Ou tous cascuens a Dious a gienous rendit grache.

Voici la traduction :

« Des menottes à ses mains, à ses pieds des entraves; par une longue chaine, fixée au mur, il etait retenu esclave... Il se trouva dans un bois; ses chaines étaient rompues; il pensa qu'il rêvait, qu'il avait la berlue... Ses chaines étaient restées au bois où il s'était éveillé; on alla aussitôt les chercher. Toute la noble assemblée fut les voir à leur place, et chacun y rendit, à genoux, grâces à Dieu. »

Digitized by Google

Depuis dix ans, son épouse le croyait mort. Cédant aux instances de son beau-père, elle allait épouser le sire de Renty, en Artois, quand Raoul, effrayant de maigreur et méconnaissable, lui montra le bracelet qu'il en avait autrefois reçu, se fit reconnaître et interrompit la noce.



NOTRE-DAME DU HAMEL.

Si fantastique que semble ce récit, il demeure attesté par un écrit contemporain, récemment découvert [1], par une tradition ininterrompue et par des chaînes de prisonnier, suspendues en *ex-voto* à l'autel, depuis 1157.

A la suite d'une protection si merveilleuse de N. D. du Hamel sur son chevalier, on ne s'étonnera pas des progrès rapides que fit le pèlerinage déjà célèbre. Il fallut bientôt bâtir une église plus vaste, qui fut elle-même agrandie au seizième siècle.

Pendant la Révolution, un ouvrier eut l'audace, alors si commune, de s'attaquer à la vénérable statue. Déjà il a posé, pour l'atteindre, une échelle, que sa femme maintient. A peine sa main sacrilège a touché la sainte

[1] *Notice sur N. D. du Hamel,* par M. Petit. Cf. Leroy, *Histoire des pèlerinages,* t. II, p. 158, et une autre *Notice* composée en 1872 par M. le curé du Hamel, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Beauvais.

Digitized by Google

image, que le malheureux tombe du haut de l'échelle et se brise sur le pavé. Aussi coupable que lui, sa femme, atteinte subitement de douleurs atroces, expire peu après, dans un excès de désespoir. Un étranger veut détacher les chaînes; mais une paralysie soudaine châtie sa témérité. Personne, après de tels avertissements, n'osa plus s'approcher, et la statue demeura à sa place.

Dans notre siècle, le pèlerinage a fleuri de nouveau, et, comme dans le passé, N. D. du Hamel multiplie ses faveurs. En 1844, de pieux parents obtinrent la guérison inespérée de leur enfant. Onze ans plus tard, pendant la guerre de Crimée, un officier reçut en pleine poitrine une balle qui vint s'aplatir sur une médaille de N. D. du Hamel. La reconnaissance du soldat s'était traduite par l'offrande à Marie de sa croix d'honneur; mais les Prussiens l'emportèrent en 1870.

Hamel est à l'extrémité nord-est du diocèse, entre Grandvilliers et Crèvecœur, sur les confins de la Picardie. Les deux fêtes principales sont fixées aux lundis de Pâques et de la Pentecôte.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS. Sous ce vocable, le diocèse de Beauvais honore Marie en sept endroits différents : à Compiègne, à Chamant, dans la banlieue de Senlis, à Gremevillers, canton de Songeons, à Gannes, à Montmélian et à Feuquières, canton de Grandvilliers. L'importance de ces pèlerinages diffère; nous dirons un mot de chacun d'eux.

1° A *Compiègne*, paroisse de Saint-Germain.

Ce pèlerinage naquit en 1637, d'un acte de reconnaissance publique. M. de Brégueuil, gouverneur de la ville, craignant les Espagnols, dont les conquêtes en Picardie devenaient inquiétantes, reçut de Louis XIII la permission de détruire un couvent de Franciscains qui par sa position et son voisinage des grands bois était un danger pour la place.

Un des religieux, le P. Boniface, voulut à tout prix conjurer ce malheur. Prosterné devant un tableau de Marie, qu'il avait en grande vénération, il obtint en effet la cessation d'un siège déjà commencé et le départ inopiné des forces ennemies. La ville de Compiègne, convaincue qu'elle devait son salut à la protection de la Sainte Vierge, s'empressa d'accomplir le vœu du P. Boniface et bâtit l'année même une chapelle, sous le titre de N. D. de Bon-Secours.

Un pèlerinage s'y établit. D'autre part, la proximité du château de Compiègne, résidence de la Cour, lui attira souvent de royales visites. Louis XIII, Anne d'Autriche, Louis XIV, et plus tard la pieuse Marie Leczinska, riva-

Digitized by Google

lisaient de piété envers Notre-Dame. Ces exemples, venus de haut, confirmaient le peuple dans sa confiance. Plusieurs miracles éclatants achevèrent la renommée du pèlerinage. Depuis quinze ans seulement la chapelle était bâtie, et déjà il fallut l'agrandir. Mgr de Soissons la bénit en 1653.

Quand vint le centenaire de la première fondation, la peste ravageait la ville de Compiègne. « Le maire et les échevins renouvelèrent leur vœu au nom de tout le peuple, et incontinent la peste cessa. » Ainsi s'expriment les registres de l'hôtel de ville.

Vendue en 1793, la chapelle allait être détruite; mais un chrétien, M. Caron de Fleury, la racheta pour la sauver, et N. D. de Bon-Secours continua son rôle protecteur.

Comme elle avait repoussé les Espagnols en 1637, elle éloigna les Prussiens en 1814. Un acte solennel du conseil de ville reconnaissait ce nouveau bienfait, et par la voix de ses magistrats, Compiègne renouvelait encore, en 1816, son vœu de dépendance.

Pie IX a enrichi ce sanctuaire de nombreuses indulgences. Sa fête principale se célèbre le 25 mars.

2° A *Chamant,* dans la banlieue de Senlis, une petite chapelle fut fondée, en 1608, par la famille de Cornouailles, et desservie par un couvent de Capucins. La reine Marguerite de Valois posa la première pierre, qui fut bénite par le cardinal de La Rochefoucauld, en 1614. Elle devint successivement la propriété de pieux ermites, des directeurs du séminaire de Senlis, et enfin, paraît-il, de l'État, puisqu'il la vendit en 1794. Depuis lors, les divers propriétaires l'ont toujours laissée ouverte au public; mais en 1858, elle fut donnée à la mense épiscopale, et le pèlerinage s'est accru d'année en année. Une neuvaine commence le 2 juillet et se poursuit au milieu d'un grand concours.

3° A *Grémévillers,* canton de Songeons, la chapelle de N. D. de Bon-Secours fut d'abord un acte de reconnaissance privée. Elle fut bâtie, en 1640, par un soldat providentiellement gardé de tout péril pendant la campagne de Flandre

4° Celle de *Feuquières* doit au contraire son origine et ses développements à la gratitude de tout un peuple, désolé par la peste et sauvé par sa confiance en Marie. C'était à la fin du treizième siècle. Le sire de Courcelles, partant pour la croisade, donna la statue que l'on y vénère et dont la renommée a grandi par deux faits qui sont encore dans la mémoire de tous.

Digitized by Google

En 1793, un « patriote » qui voulut la renverser de son trône six fois séculaire, fut renversé lui-même et se brisa la jambe; un autre, plus fanfaron ou plus impie, s'élance, passe une corde au cou de la statue et la traîne par les rues; mais le châtiment suivit de près la faute. Saisi de douleurs cruelles, il n'en obtint la guérison qu'en faisant bâtir, au commencement de ce siècle, un nouvel oratoire. Ce lieu de prières fut encore agrandi, en 1860, pour les besoins du pèlerinage, auquel Pie IX a accordé plusieurs indulgences partielles et plénières.

5° A *Gannes,* canton de Saint-Just en Chaussée. Ce pèlerinage a beaucoup perdu de sa splendeur d'autrefois. Il remonte à l'an 1300 et doit son origine à la protection accordée par Marie à une jeune fille du pays, menacée dans son honneur. Une petite chapelle garde ce souvenir. Pendant quatre cents ans, les pèlerins y affluèrent. En 1776, elle fut agrandie et mise dans l'état où nous la voyons encore. Deux indulgences plénières sont accordées par le Saint-Siège à ce sanctuaire : l'une le 31 mai, l'autre le 2 juillet ou l'un des jours de l'octave.

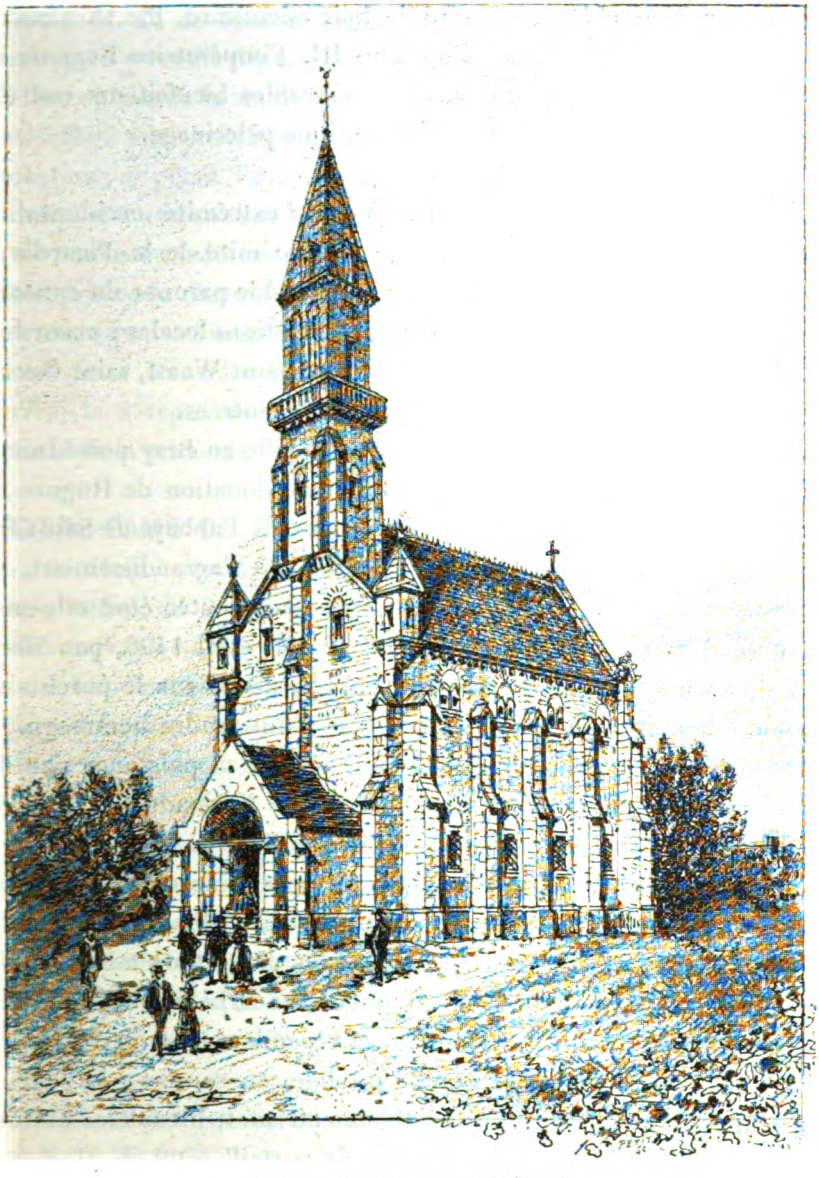
NOTRE-DAME DE MONTMÉLIAN, paroisse de Mortefontaine. La tradition fait remonter à saint Rieul, c'est-à-dire au premier siècle, l'origine de ce pèlerinage. Sur les hauteurs de Montmélian, près Louvres en Parisis, dit un auteur du duché de Valois, les Sylvanectes, anciens habitants du pays de Senlis, adoraient Mercure. Saint Rieul, allant de Paris à Senlis, essaya de les convertir à la foi chrétienne, et pour leur démontrer l'inanité des idoles, ayant touché légèrement de son bâton la statue de Mercure, celle-ci s'écroula avec fracas. Sur le lieu même, les nouveaux chrétiens élevèrent un édicule en l'honneur de la très pure Vierge. L'édicule devint plus tard une chapelle importante, que Suger, abbé de Saint-Denis, compte, en 1125, parmi les églises dépendant de son abbaye.

Dans le cours du onzième siècle, on bâtit à côté une forteresse pour protéger le sanctuaire et les habitants d'alentour.

Les Capétiens avaient un château à Montmélian; aucun d'eux ne venait s'y reposer sans porter ses hommages à la statue miraculeuse. Blanche de Castille y recommanda souvent son fils. Quand plus tard les religieux de Saint-Denis devinrent propriétaires du château, ils ne firent que développer encore la piété des peuples envers N. D. de Montmélian. La chapelle s'enrichit alors de nombreux *ex-voto* et de propriétés considérables.

Digitized by Google

Cette prospérité y attira les vandales de la Révolution. L'église fut vendue et démolie, à l'exception du retable de l'autel, où l'on voyait



NOTRE-DAME DE MONTMÉLIAN.

sculpté le mystère de l'Assomption. Ce bloc énorme se trouve encore dans la nouvelle église. Un humble oratoire avait été élevé à la hâte, en 1801; mais un demi-siècle plus tard, l'évêque de Beauvais, pour encourager un pèlerinage si ancien et que ses grands malheurs n'avaient pas interrompu,

Digitized by Google

favorisa le projet de reconstruction. M. l'abbé Maillard ne recula point devant la difficulté de l'entreprise. D'augustes souscripteurs lui vinrent en aide. M. Corbin, propriétaire du domaine de Mortefontaine. donna la motte d'un ancien château et tout le bois nécessaire. Pie IX s'inscrivit le premier de sa propre main. Napoléon III, l'impératrice Eugénie imitèrent cet exemple, et après eux, d'innombrables bienfaiteurs ont élevé une belle église et remis en honneur cet antique pèlerinage.

NOTRE-DAME DE VILLE EN BRAY. A l'extrémité occidentale du diocèse de Beauvais, et par conséquent à proximité de la Picardie, de la Normandie et du Vexin, fleurit, dans une humble paroisse du canton de Songeons, le culte de la Mère de Dieu. Les traditions locales s'accordent à en faire remonter l'origine jusqu'aux temps où saint Waast, saint Germer, saint Ouen et saint Amalbert évangélisèrent ces contrées.

Quoi qu'il en soit, dès le neuvième siècle, Ville en Bray possédait une église dédiée à la Sainte Vierge. En 1135, une donation de Hugues, seigneur de Ville en Bray, la confia aux religieux de l'abbaye de Saint-Paul, près Beauvais. L'affluence des pèlerins nécessita l'agrandissement, vers l'an 1182. Trois siècles plus tard, cette église augmentée était elle-même insuffisante. Une plus vaste fut consacrée, le 30 avril 1496, par Martin, évêque d'Évreux. C'est alors que l'on plaça la statue sur le porche extérieur, afin que nuit et jour les pèlerins pussent lui rendre hommage.

Pendant les guerres de religion, Marie affirma sa puissance par deux mémorables événements. Les protestants, sous la conduite du sire de Boufflers, vinrent pour détruire le sanctuaire de Ville en Bray. Déjà ils ont attaché à la statue une longue corde que traînent leurs chevaux. L'image tombe à terre; mais soudain le tonnerre gronde, la foudre éclate, et les protestants s'enfuient éperdus. Le lendemain, la statue était à sa place ordinaire, et, comme pour lui rendre honneur, les cerisiers d'alentour, bien qu'on fût en hiver, se couvrent de fleurs et répandent leurs parfums [1].

Un tableau, représentant ce double prodige, en conserva le souvenir. Mais pour prévenir le retour d'un semblable attentat, les fidèles obtinrent qu'on élevât une autre chapelle, au-dessus du portail.

En 1627, Guy d'Aubourg, seigneur du village, avec son épouse, fit une fondation destinée à établir une confrérie du Rosaire, à laquelle s'affilièrent des personnes de plus de cent cinquante paroisses. Des enfants ressuscités, des incendies subitement arrêtés par un vœu à N. D. de Bon-Secours, de

[1] *Histoire du diocèse de Beauvais,* par DELATTRE, t. III, p. 247.

Digitized by Google

nombreuses indulgences accordées au sanctuaire, tout contribua, au dix-septième siècle, à le mettre en réputation.

Parmi les paroisses qui s'étaient engagées par vœu à venir chaque année remercier N. D. de Ville en Bray, il faut citer Vaumain, distant de cinq lieues, qui s'y rendit depuis 1734 jusqu'en 1790.

A l'exception de la statue, protégée sans doute par le souvenir du châtiment infligé aux protestants, la chapelle fut presque détruite pendant la Révolution; à peine l'orage fut-il passé que la piété releva les ruines. Vaumain, qui avait oublié le vœu fait en 1734, fut rappelé à son exécution par de nouveaux malheurs. Gournay et plusieurs autres paroisses du voisinage reprirent le chemin de la chapelle vénérée. Mgr Gignoux, évêque de Beauvais, a puissamment aidé à sa restauration.

Deux fêtes s'y célèbrent chaque année solennellement : celle de la Nativité, le 8 septembre, et celle du 4 janvier, instituée par Pie IX, en souvenir de la miraculeuse floraison de 1566.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Auneuil. Dans les dernières années du seizième siècle, vivait au château d'Auneuil une sainte femme, Marie Fernel, veuve de Philippe de Barjot et de Charles de Mailly. De son double mariage étaient nés de nombreux enfants, entre lesquels régnait une rivalité terrible. Vingt-huit assassinats avaient en quelques mois souillé ces familles et désolé le pays. La mère attristée, mais impuissante à éteindre ces haines, fit vœu d'élever une chapelle à N. D. des Sept-Douleurs, si la paix revenait dans sa famille. Elle fut exaucée, et bientôt, sur la limite de ses domaines, elle bâtit une chapelle, non pas celle que nous voyons aujourd'hui, mais un modeste oratoire de 3 mètres sur 3m,50.

Vendue comme bien national, pour six cents livres payables en assignats, la chapelle fut plus tard rendue par l'acquéreur et donnée à la fabrique d'Auneuil. En 1831 et en 1879, elle fut encore agrandie, et depuis l'heure de sa fondation elle n'a cessé d'être l'objet d'un grand concours de fidèles.

En 1608, la paroisse voisine du Vauroux, décimée par une épidémie, fit vœu à N. D. de Pitié de venir tous les ans dans sa chapelle. Le fléau cessa subitement. Chaque année, jusqu'en 1792, Vauroux fut fidèle à sa promesse : une épidémie nouvelle se chargea, en 1804, de lui rappeler sa bienfaitrice et le souvenir de son vœu.

Depuis lors, le 1er mai voit descendre, chaque année, les habitants du Vauroux, auxquels se joignent ceux d'Auneuil, qui viennent, en outre, très nombreux le premier vendredi de chaque mois.

Digitized by Google

La fête principale se célèbre le vendredi qui précède les Rameaux. Tous ces détails sont dus à l'obligeance de M. l'abbé Lesueur, curé-doyen d'Auneuil.

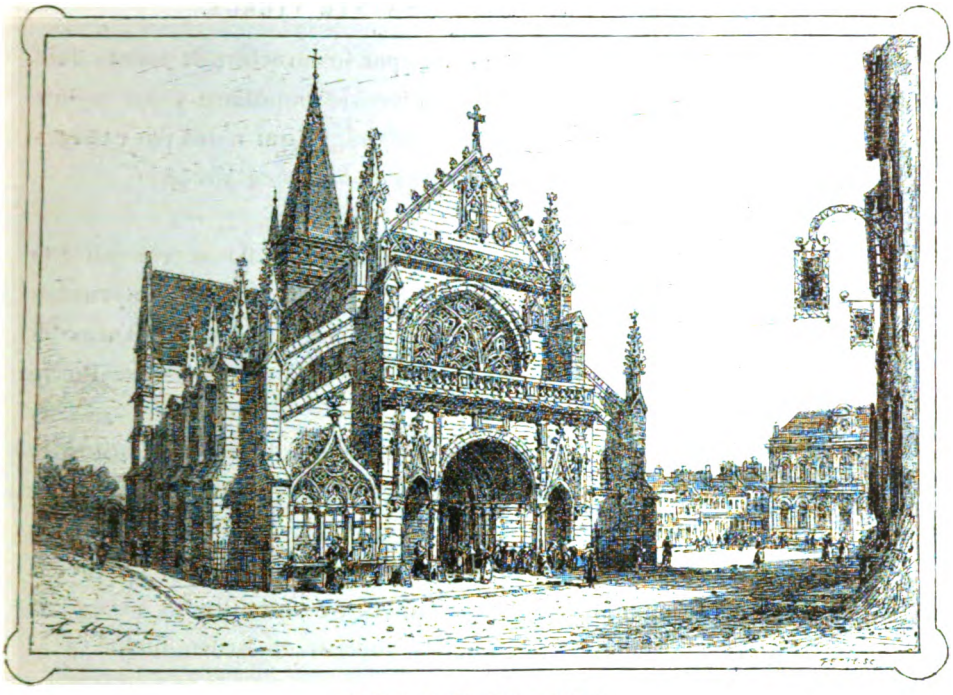
NOTRE-DAME DE MÉRY. Dans le canton de Meignelay, la Sainte Vierge est spécialement honorée à Méry, où une antique chapelle, bâtie au milieu du cimetière, reçoit de nombreux pèlerins, le lundi de la Pentecôte et pendant l'octave de la fête de la Visitation, 2 juillet.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Cormeille. Après les pèlerinages anciens, un mot sur l'un des plus récents. A Cormeille, une chapelle fut bâtie en 1840, et voici qu'en moins d'un demi-siècle ce nouveau lieu de prières attire aussi les foules. Il fallut, en 1856, agrandir l'enceinte, et le 8 septembre, chaque année, il s'y presse plus de cinq mille pèlerins.

N. D. de Coye, canton de Creil, rappelle une fondation du grand Condé, dont le château de Chantilly, aujourd'hui donné à l'Institut, est à quelque distance. La Sainte Vierge y est honorée sous le titre de N. D. de la Jeunesse.

Mentionnons encore *N. D. de Bon-Secours*, à Agnetz, et dans le même canton de Clermont, *N. D. de Ronquerolles*, dont la chapelle, fondée en 1200, a été reconstruite en 1856; *N. D. de l'Épine*, à Ressons; *N. D. de la Victoire*, chapelle bâtie en 1222 sur le lieu même où se rencontrèrent les envoyés de Philippe-Auguste et de son lieutenant en Touraine, apportant, le premier, l'annonce de la victoire de Bouvines; le second, celle de Chinon sur les troupes de Jean Sans terre.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE LIESSE.

DIOCÈSE DE SOISSONS

⛴ N. D. de Liesse.	N. D. de Paix, a Fieulaine.
N. D. de Soissons.	N. D. de Foigny.
N. D. la Bonne, a Saint-Quentin.	N. D. de la Salette, près Soissons.

Avec celui de Laon, supprimé par le Concordat, le diocèse de Soissons, circonscrit aujourd'hui dans les limites du département de l'Aisne, empruntait son territoire à l'Ile-de-France, à la Picardie et à la Champagne, avec les subdivisions, en tout ou en partie, du Laonnais, du Soissonnais, de la Thiérache, du Vermandois, du Tardenois et de la Brie Suffragant de Reims, une tradition respectable en attribue la fondation à saint Sixte et à saint Sinice, envoyés dans les Gaules par saint Pierre lui-même.

NOTRE-DAME DE LIESSE (⛴ 1857). « La légende de Liesse, écrivait naguère une plume élégante, rappelle les plus merveilleux romans de la chevalerie. Elle suppose tout ce que les rêves de l'imagination ont pu

Digitized by Google

leur prêter, et leur est infiniment supérieure par le caractère de pureté dont elle est empreinte. En admettant que la poésie populaire y ait ajouté quelques traits, le fond repose sur des témoignages qui n'ont pas été contredits. » (De Gaulle, *Les sanctuaires illustrés de la Sainte Vierge.*)

Nous ne saurions mieux dire.

Laissons maintenant la parole à l'historien Jacques Bosio, chevalier et procureur général de l'Ordre de Malte, qui écrivait en 1580. Il empruntait lui-même son récit à un autre historien, Melchior Bandini, chevalier et vice-chancelier de Malte, en 1446, et fut traduit en ces termes par Pierre de Boissat :

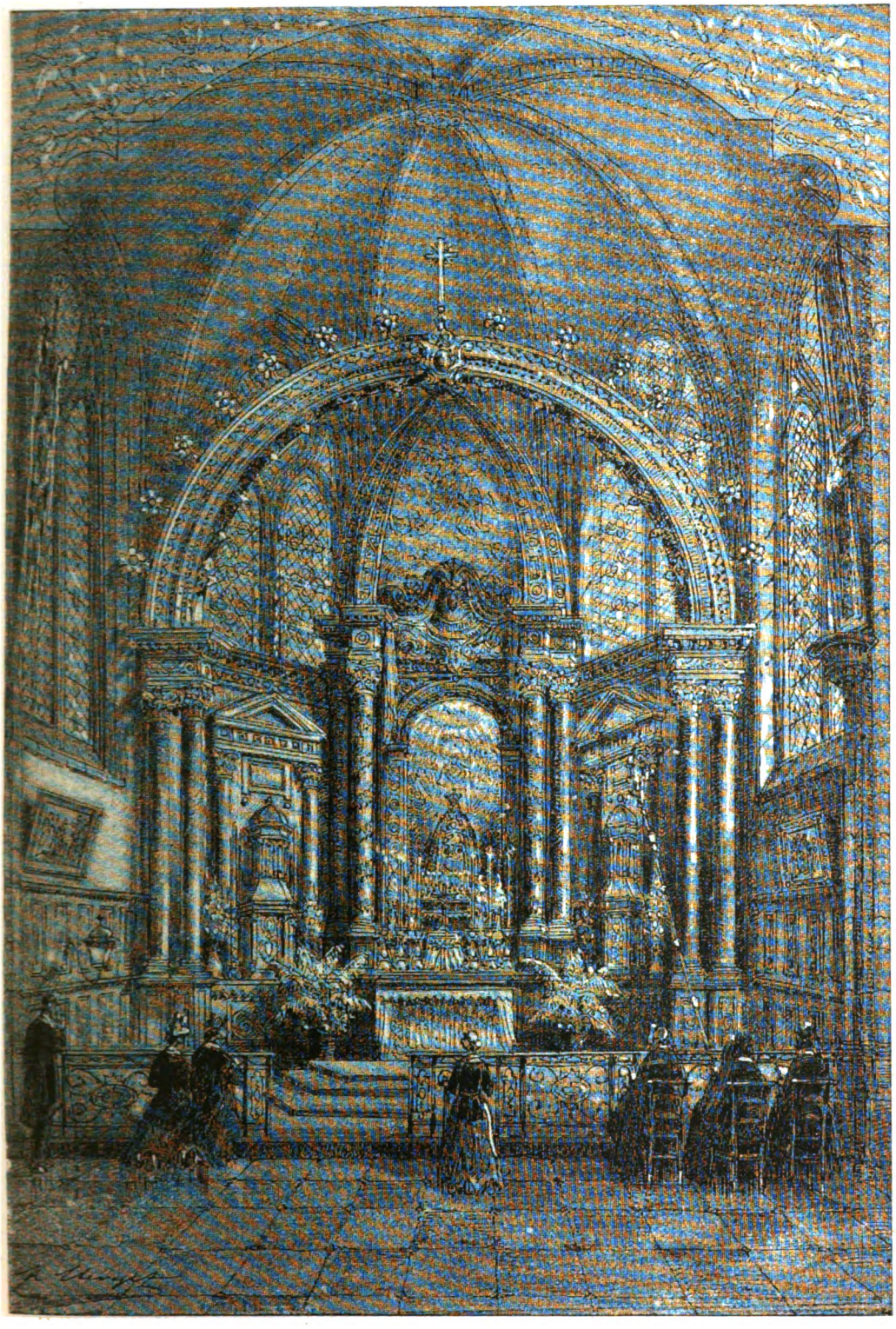
« En ce temps-là, les rois de Hiérusalem avoient presque toutes les places de Judée et de Syrie, excepté Damas et Alep, que les Sarrazins tenoient, et Ascalon du costé de la mer, qui estoit de la domination du calyphe d'Égypte, contre laquelle le Roy Foulques fit rebastir et fortifier la ville de Bersabée, qu'on nomma depuis Gibelin, et la bailla en garde aux Hospitaliers, qui y furent en continuelles guerres et escarmouches avec ceux d'Ascalon.

« Il advint qu'en une rencontre, les Hospitaliers ayant esté attirés dans une embuscade et forcés, trois chevaliers frères, d'auprès de Laon, en Picardie, furent pris prisonniers. L'aisné des trois estoit *seigneur d'Aipe,* le second *de Marchois,* qui sont deux terres qui retiennent encore les mesmes noms ; le troisiesme estoit sans terre.

« Estans guérys de leurs playes, cognus et remarqués par leur noblesse et leur valeur, furent envoyés au Caire et présentés au Soudan, qui les rudoya fort d'arrivée, selon la haine commune et les maux et pertes qu'il avoit receu d'eux. Après, il luy vint en fantaisie de les convertir à la foy mahométane, et pour ce faire, les fit emprisonner et traiter au pain et à l'eau, les fit tenter et solliciter en vain par des prestres et morabites de la secte, et enfin, leur envoya sa fille, qui s'appeloit Ismérie, belle damoiselle, nourrie et instruite à leur religion, laquelle, après plusieurs disputes, fut elle mesme vaincue des graves discours et constance de ces chevaliers, et particulièrement esmue du récit qu'ils luy firent de la vie et louanges de Nostre Dame, mère de Nostre Seigneur Jésus-Christ, et désira d'en voir une image.

« L'aisné des frères luy promit légèrement de luy en faire voir une ; mais n'y pouvant satisfaire, luy et ses frères eurent recours aux prières à Dieu et à la Saincte Vierge, qui leur fit cette grâce que, la nuict suivante, le seigneur d'Aipe trouva près de soy une image qui la représentoit, et qui rendoit une odeur souesve et une grande lumière par toute la prison, et

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE LIESSE.

Digitized by Google

Digitized by Google

leur sembla encore d'ouir un chant rare et angélique dont ils demeurèrent comme ravis, et passèrent la nuict en grande consolation, louans et remercians la bonté divine.

« Le jour suivant, Ismérie, retournée à la prison, ayant appris ces merveilles, se résolut à suivre la foy chrestienne, et porta l'image en sa chambre; et la nuict suivante, elle fut consolée par la vision de Nostre Dame, qui luy déclara qu'elle délivreroit les chevaliers de prison, *et porteroit son nom,* qui seroit honoré et renommé à jamais à son occasion. Le jour venu, toute résolue en son dessein, avec une extrême joye et consolation, recueillit ses bagues et de l'argent, s'en alla à la prison, qu'elle trouva miraculeusement ouverte, appela les chevaliers et leur fist entendre sa résolution; et tous ensemble partirent de là et passèrent à travers le Caire sans estre apperceus, et arrivèrent au bord d'un bras du Nil, où se présenta un beau jeune homme, qui les passa promptement sur un petit bateau, et incontinent après disparut.

« De là, ayans cheminé la nuict par l'espace de trois heures, Ismérie se trouva lassée du chemin, invita les chevaliers à se reposer, et tous quatre endormis furent miraculeusement transportés en Picardie, près de la maison paternelle des chevaliers, où, s'estans recognus, les chevaliers marchèrent promptement vers leur chasteau. Ismérie, les suivant en hâte, oublia l'image près d'une fontaine; l'eau de laquelle déborda sur l'image, et, depuis, les eaux de cette fontaine guérirent les fièvres et autres maladies. Les chevaliers, arrivés à leur chasteau, présentèrent Ismérie à leur évesque, *qui la baptiza et l'appella Marie.*

« Elle demeura en la maison avec la mère des chevaliers, honorable et vertueuse dame, et y passa le reste de ses jours en grande chasteté et dévotion.

« Les chevaliers firent bastir une église en un lieu où l'image, par une miraculeuse pesanteur, estoit tombée des mains d'Ismérie, et fut l'image posée en cette église, où elle a fait depuis, et par plusieurs siècles, infinis miracles, et encore à présent honorée et fréquentée par dévotion, par les chrétiens de toutes parts, soubs le nom de Nostre Dame de Liesse, pour les causes cy-devant racontées. »

Cette gracieuse légende a eu les honneurs de la poésie populaire et de l'outrage voltairien, conclut M. le vicomte Oscar de Poli, dans une intéressante étude sur les sires d'Eppes et les origines de N. D. de Liesse. (*La Terre Sainte,* numéro du 1er janvier 1887.)

Et il ajoute : « Partout où vous voyez une légende, a dit Vallet de Viriville, vous pouvez être sûr, en allant au fond des choses, que vous trouverez

Digitized by Google

une histoire. C'est absolument notre sentiment, et, ici encore, la légende est de l'histoire ; seulement, elle s'est trompée sur la date. »

Vérifiant donc ces dates, le savant archéologue établit qu'en 1210, Guillaume II, seigneur d'Eppes, avait quatre fils de son mariage avec Marguerite de Pierrepont : Jean, évêque de Liège, Robert, Guillaume et Hugues. Robert et l'un de ses frères, avec Gervais de Marchais, dit *Sarrazin*, sont les trois chevaliers de la légende. Ismérie fut épousée par Robert d'Eppes. Elle fut, sous le nom de Marie, la première de ses trois épouses. Elle lui donna un fils du nom de Jean, qui fut compagnon de saint Louis ; dans une charte de 1236, il est désigné sous le nom de *fils de la More*.

NOTRE-DAME DE LIESSE.

Et c'est ainsi, dit en terminant M. de Poli, que la tradition populaire a raison contre le scepticisme.

Ismérie, ou plutôt Marie, fut enterrée près des chevaliers, au pied de l'image miraculeuse, et le peuple lui donna le nom de sainte. Dès lors, un concours ininterrompu commença à N. D. de Liesse. Un bourg se forma pour accueillir les pèlerins qui accouraient, non plus seulement des provinces voisines, mais de Flandre, d'Angleterre et d'Allemagne. Les princes, d'ailleurs, donnaient l'exemple. Louis VII y vint recommander son voyage d'outre-mer ; Jeanne d'Arc et son « gentil Dauphin » s'y rendirent ensemble pour remercier Marie du succès de leurs armes ; Louis XI y pria souvent. De 1515 à 1547, François Ier y fit plusieurs pèlerinages pour remercier N. D. de Liesse, tant de sa délivrance des prisons d'Espagne que de ses autres victoires qu'il lui attribuait.

Dès la fin du quatorzième siècle, la chapelle était fort insuffisante ; les chanoines de Laon la reconstruisirent à leurs frais, telle que nous la voyons aujourd'hui.

Dans tous leurs dangers, les villes du voisinage y envoyaient leurs députations. Soissons, Laon, La Fère, Meaux, Beauvais, Rouen et Compiègne s'y faisaient représenter par des processions, composées souvent de plusieurs milliers de pèlerins.

Attirés par l'appât des richesses que la dévotion y avait entassées, les huguenots, sous la conduite du prince d'Orange, pillèrent la chapelle et la

Digitized by Google

livrèrent aux flammes. Loin d'arrêter la ferveur, ces dévastations ne firent que raviver l'ardeur des pèlerinages. Afin de conjurer l'orage qui grondait partout en France, les villes voisines se groupèrent autour de N. D. de Liesse; et ce fut au château même de Marchais, sous le regard de Marie, que le duc de Guise forma la fameuse ligue qui devait combattre ouvertement l'hérésie.

Sitôt que la paix fut rendue à la France, la chapelle se restaura et le pèlerinage refleurit. Le duc de Mayenne y vint demander la grâce d'une sainte mort; Louis XIII et Louis XIV s'y rendirent plusieurs fois, accompagnés de la Cour. Les villes continuaient d'envoyer leurs pèlerins, leurs vœux et leurs présents. Dieppe offrait un vaisseau d'argent massif; Lignières, une table de même métal; La Charité, un calice ciselé; Compiègne, un cœur d'argent, aux armes de la ville; Aubigny, Amiens, Beaumont, Chablis, Saint-Quentin, des lampes et des *ex-voto* de toutes sortes. Plus de cinquante mille personnes venaient tous les ans prier N. D. de Liesse, y recevoir les sacrements et gagner les indulgences.

La Révolution y renouvela les scènes des huguenots. La chapelle fut dépouillée de ses ornements et de ses *ex-voto;* l'argenterie portée à la Monnaie et la miraculeuse image brûlée sur la place publique, par ordre de la Convention. L'édifice souffrit moins de tous ces brigandages, et fut restauré dès les premières années de ce siècle.

En 1821, la duchesse de Berry s'y rendit pour remercier Notre-Dame de la naissance du comte de Chambord.

Mais si grande que fût la pompe de cette visite, rien, dans ce siècle, n'a égalé la splendeur des fêtes que l'on vit à Liesse le 18 août 1857. Neuf évêques, huit cents prêtres et plus de cinquante mille pèlerins assistaient au couronnement de N. D. de Liesse, présidé par Mgr de Garsignies, au nom de Pie IX.

La Vierge couronnée est en ébène, et contient les cendres de l'ancienne statue. Le prince de Monaco, héritier du cardinal de Lorraine et propriétaire, à ce titre, du château de Marchais, était là, à la tête du conseil municipal, qui s'engagea solennellement à veiller toujours à la garde des couronnes.

Puisse-t-il ne jamais oublier son serment!

Les derniers historiens de N. D. de Liesse, MM. les abbés Duployé, ont réuni dans un volumineux recueil les miracles les plus incontestables opérés en divers temps dans ce sanctuaire. Leur seule nomenclature nous ferait sortir des bornes de notre travail. Concluons par une réflexion empruntée à M Hamon, curé de Saint-Sulpice : « Un concours si général

Digitized by Google

et si constant serait un phénomène inexplicable, un effet sans cause, si, à toutes les époques, il n'avait été provoqué et soutenu par les miracles et les grâces qu'on obtenait à Liesse. »

L'importance extraordinaire de ce pèlerinage (importance, à vrai dire, sensiblement amoindrie de nos jours) absorba sans doute ceux des environs. Nous ne trouvons digne d'être signalée que la cathédrale de Soissons, où la Sainte Vierge fut toujours spécialement honorée. Un office particulier, en l'honneur des Miracles de Marie, fut même institué, dit M. l'abbé Congnet, par Joslein, évêque de Soissons, et approuvé, en 1254, par le pape Alexandre IV. Cette fête, transférée au mois d'octobre par Mgr de Bourbon, en 1675, et au jour de l'octave de l'Assomption par Mgr de Fitz-James, en 1742, n'a pas été maintenue en 1851, quand le diocèse de Soissons revint à la liturgie romaine

NOTRE-DAME LA BONNE, à Saint-Quentin. Nous trouvons à Saint-Quentin, chef-lieu du Vermandois, une église aussi ancienne que célèbre par son pèlerinage, sous le titre de N. D. la Bonne.

Quand, en 531, saint Médard transféra de cette ville le siège épiscopal à Noyon, il eut soin de réserver pour lui et ses successeurs la propriété de N. D. la Bonne. Si ceux-ci s'en dessaisirent plus tard, dit M. Hamon, ils mirent pour condition que la ville de Saint-Quentin serait tenue de fonder dans l'église de Saint-Remy une chapelle à N. D. la Bonne, et que la Sainte Vierge serait toujours la principale patronne de la célèbre collégiale. Les chanoines de Saint-Quentin n'eurent garde de refuser cette double condition, qui était pour eux un profit et un honneur.

La dévotion à Marie y fut toujours très singulière. Sitôt que la fête de la Conception fut autorisée dans l'Église par le décret de Sixte IV (1476), les chanoines et les fidèles de Saint-Quentin furent des premiers à la recevoir et à la célébrer.

NOTRE-DAME DE PAIX, à Fieulaine. Dans le voisinage de Saint-Quentin, à Fieulaine, un pèlerinage s'établit, en 1659, autour d'une image de la Sainte Vierge, que des ouvriers avaient mise à nu en abattant un tilleul deux fois séculaire.

L'évêque de Soissons ayant autorisé ce culte, on bâtit près du lieu une chapelle où les fidèles se rendaient en foule.

La petite statue, sauvée pendant la Révolution, a été replacée sur

Digitized by Google

l'autel et continue de recevoir les hommages et les prières des paroisses d'alentour.

NOTRE-DAME DE FOIGNY. Foigny, dans les environs de Vervins, possédait un monastère, fondé par saint Bernard en 1121. C'est assez dire que la Sainte Vierge y était en honneur. En retour, Marie protégeait le couvent et les religieux. A proximité de leur monastère, ils avaient établi une verrerie qui occupait de nombreux ouvriers.

Une agglomération se forma, qui prit et porte encore le nom de La Bouteille. En 1517, ils y bâtirent une église en bois, qu'ils remplacèrent, trente ans après, par une autre, l'église actuelle, sous le vocable de la Nativité. En 1688, Clément X y institua une confrérie, remplacée aujourd'hui par l'archiconfrérie de N. D. des Victoires.

Soissons possède dans son voisinage une chapelle assez fréquentée, sous le vocable de *N. D. de la Salette*.

Enfin, la paroisse de Servais, au canton de la Fère, a rebâti, en 1857, une chapelle élevée vers 1631, en l'honneur de Marie Immaculée, à quelques pas du bourg.

Digitized by Google

Digitized by Google

FLANDRE, ARTOIS, PICARDIE

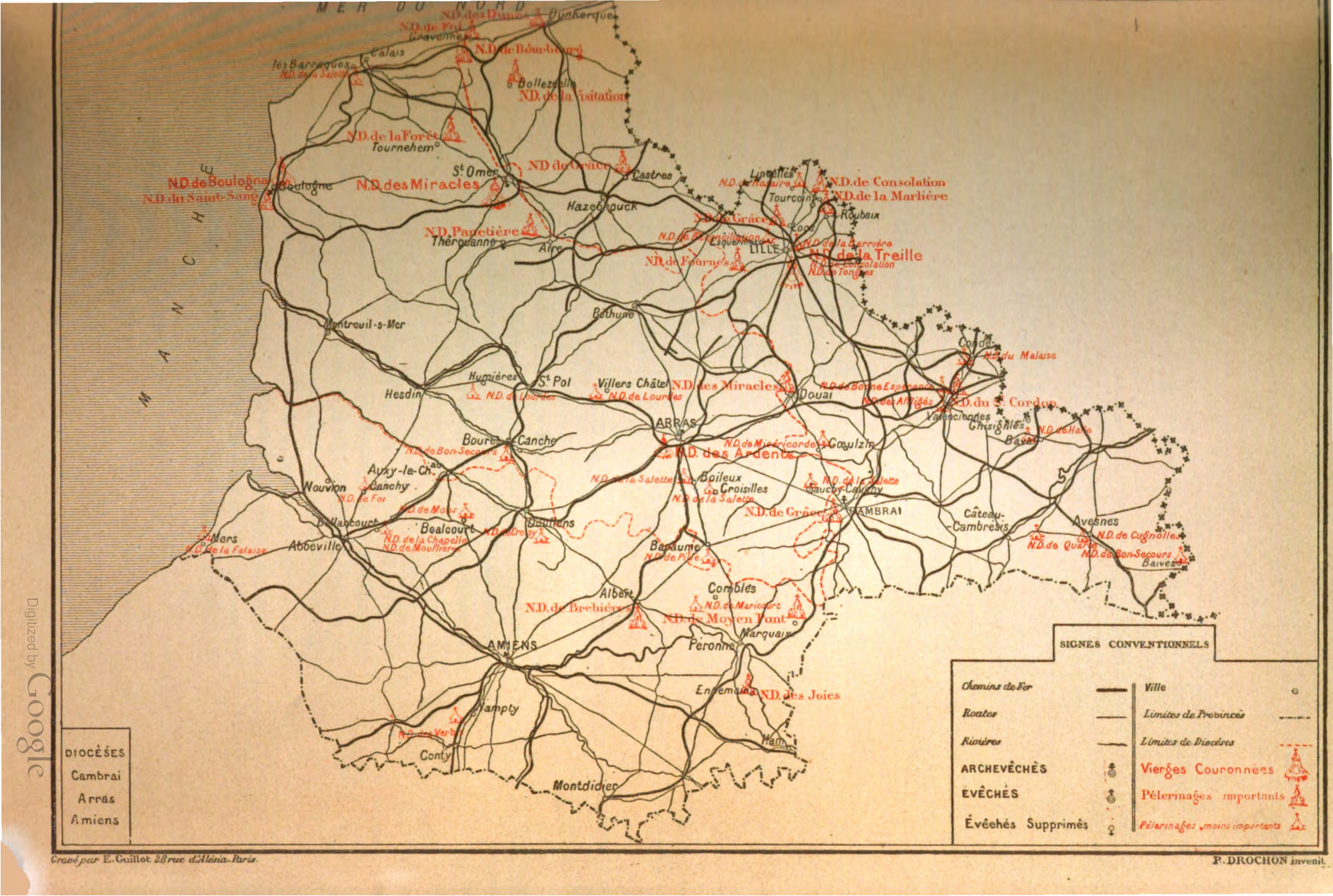
DIOCÈSES

DE

CAMBRAI — ARRAS — AMIENS

Digitized by Google

Digitized by Google



Gravé par E. Guillot 28 rue d'Alésia Paris.

P. DROCHON invenit

Digitized by Google

Digitized by Google

FLANDRE

DIOCÈSE DE CAMBRAI

N. D. de Grace, a Cambrai.
N. D. de la Treille, a Lille.
N. D. de Grace, a Loos, près Lille.
N. D. du Saint-Cordon, a Valenciennes.
N. D. des Miracles, a Douai.
N. D. de Bourbourg.
N. D. de Misèricorde, a Goeulzin.
N. D. des Dunes, a Dunkerque.
N. D. de la Visitation, a Bollezeele.
N. D. de la Marlière, près Tourcoing.
N. D. de Foi, a Gravelines.
N. D. de Grace, a Castres.
N. D. de Réconciliation, a Esquermes.
N. D. de Fournes.
N. D. du Rosaire, a Linselles.
N. D. de la Barrière, a Lomme.
N. D. du Malaise, a Bois-Saint-Amand.
N. D. de Bonne-Espérance, a Raismes.
N. D. des Affligés, a Valenciennes.
N. D. de Consolation, a Lille.
N. D. de Tongres, a Lille.
N. D. de Cugnolles, a Avesnes.
N. D. de Marpent.
N. D. de Quarte, a Pont-sur-Sambre.
N. D. de Halle, a Ghissignies.
N. D. de Bon-Secours, a Baives.

Ce diocèse, érigé au second siècle et siège d'un archevêché depuis 1559, englobe le département du Nord et cinq paroisses situées en Belgique. C'est l'un des plus peuplés de la France. Il comprend la Flandre, le Hainaut et le Cambrésis, et contient de nombreux pèlerinages, presque tous importants.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Cambrai. Nous empruntons à MM. Destombes, Capelle et Leroy les détails qui vont suivre sur ce célèbre pèlerinage, dont l'histoire se fond avec celle de la ville de Cambrai.

Fondée à la fin du premier siècle par Siagrius, contemporain de saint Denis de Paris, et premier évêque de Cambrai, la dévotion à Marie, sous le titre de N. D. de Grâce, était si répandue, que cette ville porta de bonne heure le nom de *ville de Notre-Dame*. Son sanctuaire fut ravagé par Clodion, chef des Francs, encore païens ; mais saint Waast et saint Géry le

Digitized by Google

relèvent de ses ruines, et de nouveau les peuples et leurs princes y viennent prier. Dagobert, arrière-petit-fils de Clovis, lui fait de riches présents ; Othon III, empereur d'Allemagne, donne à cette chapelle sa terre de Fontaine-Notre-Dame.

Autour de N. D. de Grâce s'épanouissent les fleurs de la chasteté. Sainte Aldegonde à Maubeuge, sainte Rictrude à Marchiennes et à Hamage, sainte Pollène et sainte Valérie à Honnecourt, sainte Hiltrude à Liessies, sainte Reine et sainte Renfroie à Denain, lui forment une couronne.

Le 5 avril 816, Louis le Débonnaire sanctionne, à la prière d'Hildoard, évêque de Cambrai, les privilèges accordés par Pépin et Charlemagne à cette célèbre église. Halitgaire, successeur d'Hildoard, envoyé comme ambassadeur à Constantinople, en rapporte pour sa chère église de précieuses reliques. Mais ces richesses attirèrent les convoitises. Vers le milieu du dixième siècle, une horde de Hongrois assiège Cambrai. La cité a de bonnes murailles, mais elle a surtout une confiance sans bornes en Celle qu'elle a établie sa gardienne. Tandis que les défenseurs combattent aux remparts, le saint évêque Fulbert et toute la ville sont en prière autour de N. D. de Grâce ; les Hongrois, jusque-là vainqueurs, abandonnent le siège, après avoir inutilement tenté d'incendier l'église.

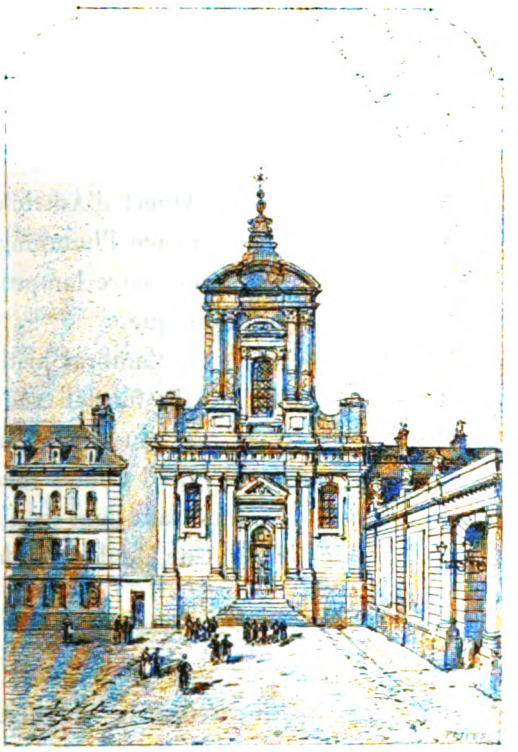
La renommée de N. D. de Grâce allait toujours grandissant. Saint Macaire, patriarche d'Antioche, saint Norbert, saint Bernard, saint Louis viennent successivement lui apporter leurs hommages et leurs présents. Ce dernier fit cadeau d'une couronne d'or, en 1216, et, à la fin du siècle suivant, Charles VI déposait à ses pieds les trophées de la victoire remportée par lui à Rosbeck.

Le quinzième siècle apporta à N. D. de Grâce un regain de gloire et de popularité. Pierre d'Ailly, l'illustre évêque de Cambrai, avait tout fait pour réparer les ruines et rendre l'église consacrée à Marie digne d'elle et de l'amour que lui portaient les Cambrésiens. Il institua en son honneur une confrérie qui devint bientôt très célèbre. Une autre circonstance allait encore donner un plus grand éclat au pèlerinage.

En 1440, Fursy de Bruille, chanoine de Cambrai et archidiacre de Valenciennes, avait apporté de Rome une image de la Sainte Vierge, que l'on conservait autrefois à Constantinople dans une des églises bâties par sainte Pulchérie, fille de l'empereur Arcade. Cette image était attribuée au pinceau de l'évangéliste saint Luc. C'est une peinture sur un panneau de cèdre, haute de 35 centimètres sur 26 de large. La Mère de Dieu y est représentée en buste, se détachant sur un fond d'or; elle tient entre ses bras son divin Fils, vers lequel elle s'incline doucement. Son

Digitized by Google

visage porte l'empreinte d'une mélancolie si suave, qu'aucun copiste n'est parvenu à la reproduire exactement. Son front disparaît presque tout entier sous une sorte de bandeau rouge. Un manteau bleu couvre son corps, et retombe en larges plis sur ses bras. Des broderies d'or sur un fond de cinabre forment la bordure de ce manteau. Enfin, la tête de la Vierge et celle de son Fils sont entourées d'un nimbe, quadrillé chez la Mère et rayonnant chez le Fils.



NOTRE-DAME DE GRACE, A CAMBRAI.

L'arrivée à Cambrai de cette précieuse peinture excita une joie universelle. Le comte d'Estampes et Philippe le Bon, duc de Bourgogne, s'empressèrent de la venir visiter, et en firent prendre des copies. Louis XI y vint aussi et laissa douze cents écus d'or pour une couronne et douze flambeaux d'argent. Sur la couronne, on lisait : « *L'an* 1478, *Louis, XIe du nom, roi de France, où tout honneur luit, fonda icelle pour décorer la Mère de Grâce : prions jour et nuit Jésus qu'il ne périsse de âme.* »

En 1499, les offrandes des pèlerins permirent au chapitre d'orner le sanctuaire d'un arbre d'argent et d'or, représentant la tige de Jessé, dont la Vierge est la fleur.

Digitized by Google

La sainte image était le palladium de la ville. Un fléau était-il menaçant, l'ennemi était-il aux portes, l'intempérie des saisons faisait-elle craindre pour les récoltes? Cambrai se mettait en prière devant l'image vénérée; dans les grands périls, les chanoines la portaient solennellement par les rues. Une des plus célèbres de ces manifestations eut lieu en 1529. Quand se négociait à Cambrai le traité entre la France et l'Espagne, appelé la paix des Dames, la sainte image fit le tour de la ville, suivie de deux reines, de huit cardinaux, de quarante-trois archevêques et évêques, et d'un peuple innombrable.

Trois ans plus tard, quand Charles-Quint guerroyait en Hongrie contre les Turcs, il fut établi qu'on sonnerait chaque jour à midi douze coups, afin que des prières fussent adressées à N. D. de Grâce, pour le succès de la guerre sainte. François Ier, l'archiduc Albert d'Autriche, et, plus tard, Henri IV, vinrent aussi porter à N. D. de Grâce l'hommage de leur reconnaissance. Une couronne formée de trente-quatre lampes en argent, toujours allumées, disait assez la dévotion publique.

La protection persévérante de Marie sur Cambrai justifiait et encourageait encore cette confiance. En 1649, la ville fut délivrée d'un long siège, dirigé par le comte d'Harcourt. Onze ans plus tard, Turenne lui-même tenta contre elle un assaut inutile, et le grand Condé reconnut si bien la protection de Marie sur Cambrai, qu'en entrant dans la place, sa première démarche fut d'aller à N. D. de Grâce. Une double médaille fut frappée en mémoire de cette faveur.

Ce n'était pas seulement la ville qui proclamait ainsi la puissance de Marie; la province entière y venait en actions de grâces. Le Hainaut, la Flandre, la Picardie, l'Ostrevent; les villes de Valenciennes, de Lille, d'Avesnes envoyaient des pèlerinages annuels, et la Belgique s'associa souvent à ces manifestations. Bruxelles, Anvers, Gand, Malines, Bruges, Mons laissèrent plusieurs *ex-voto* devant la sainte image, et les Espagnols la décorèrent de drapeaux pris sur l'ennemi.

Voici l'heure où la cité de Marie va devenir française. Par respect pour N. D. de Grâce, Louis XIV défend, pendant le siège, de pointer ses canons vers la vieille basilique, et quand enfin Cambrai ouvre ses portes, le grand Roi s'en va tout d'abord remercier N. D. de Grâce du succès et de la victoire. Peu après, il lui envoyait pour évêque l'immortel Fénelon.

Après la bataille de Denain, il y eut autour de N. D. de Grâce de grandes réjouissances; pendant sa rapide campagne de Flandre, Louis XV, en face des forces combinées de l'Angleterre et de la Hongrie, attribuait son facile succès à la protection de N. D. de Cambrai, qu'il était venu implorer en

Digitized by Google

personne. Un mois après, Menin, Courtrai, Ypres, Furnes, Gand, Bruges, Oudenarde et Bruxelles tombaient en notre pouvoir.

Après tant de gloire, pourquoi faut-il parler des jours de honte? En 1792, par ordre de Barras, la statue fut dépouillée de tous ses ornements, et la basilique fut tellement pillée, que l'on eût pu croire au passage des Normands. Le tableau célèbre excita moins la convoitise, et un brave ouvrier, Pierre Durand, put s'introduire dans la sacristie et le sauver en l'emportant chez lui.

La vénérable image, considérée comme objet de curiosité, fut ensuite gardée, jusqu'en 1802, dans l'ancienne église de Saint-Aubert, dont on avait fait un musée, et remise, en 1803, à Mgr Belmas.

A la prière des magistrats de la ville, interprètes en cela du vœu des habitants, l'évêque rétablit aussitôt la procession de N. D. de Grâce. Tout le Cambrésis afflua dans la ville et s'unit aux habitants pour former une immense procession : « Je n'ai jamais rien vu, rien entendu d'aussi majestueux, d'aussi attendrissant, écrivait le vieil évêque; la procession dura quatre heures. On m'a assuré que cent mille personnes étaient à Cambrai ce jour-là. Pendant neuf jours, la châsse resta exposée, et pendant neuf jours, la ville ne désemplit pas d'étrangers; ils retrouvaient avec bonheur la madone tant vénérée, dont les miracles, racontés par leurs mères, avaient si souvent frappé leur imagination. »

En 1848, le cardinal Giraud rétablit canoniquement la confrérie de N. D. de Grâce, fondée en 1455. Peu après, le cardinal Régnier présida les fêtes du quatrième centenaire de l'arrivée à Cambrai de la vénérable image. A cette occasion, l'archevêque obtint de Rome la faveur d'un jubilé spécial, et Cambrai revit alors des fêtes dont elle ne perdra pas le souvenir.

Pendant la douloureuse guerre de 1870, Cambrai fut préservé par N. D. de Grâce : « Cinq heures suffiront, avaient dit les Prussiens, après la victoire de Saint-Quentin, pour prendre Cambrai : soixante-dix mille hommes vont l'attaquer, et ils sont sûrs de la prendre! »

Le 21 janvier 1871, le général van Troeben sommait la place de se rendre. Sur le refus du commandant, les Cambrésiens s'attendaient à un bombardement comme celui qui avait anéanti plusieurs autres villes. Il n'en fut rien : les Prussiens s'éloignèrent sans faire aucun mal, et ne revinrent plus : « Tout le monde ici, Très Saint Père, écrivait quelques jours après Mgr Régnier à Pie IX, est persuadé que, si notre ville a été sauvée et préservée de la destruction imminente, nous devons cette grâce à l'Immaculée Vierge que nous honorons comme notre patronne et dont

Digitized by Google

les fidèles et le clergé avaient imploré l'assistance par des prières publiques et un vœu solennel. »

Le lundi de Pâques eut lieu une cérémonie dont la splendeur rappela celle de 1803. Toutes les villes du voisinage y prirent part, et le nombre des pèlerins s'éleva à 80,000. Depuis 1871, deux lampadaires promis brûlent, nuit et jour, devant la châsse, couverte de pierreries, dans laquelle est gardée la sainte image.

La principale fête de N. D. de Grâce se célèbre le 15 août. C'est aussi la fête patronale de Cambrai. Chaque année, pendant l'octave, toutes les populations du Cambrésis viennent processionnellement, décanat par décanat, s'agenouiller aux pieds de leur patronne.

NOTRE-DAME DE LA TREILLE, à Lille (✠ 1854).

A Lille, le culte de Marie est aussi ancien que la ville, qui porte, d'ailleurs, avec fierté le titre de cité de Marie : *Insula, civitas Mariæ*.

Selon une pieuse légende, rapportée par l'historien de ce pèlerinage, la princesse Hermengarde, fuyant devant les meurtriers de son époux, s'assit dans une forêt et s'endormit. Pendant son sommeil, il lui sembla voir la Vierge Marie lui annonçant que l'enfant qu'elle portait régnerait un jour sur la contrée. Cette contrée était le pays de Lille, que Lyderic, fils d'Hermengarde, reçut, en effet, des mains de Clotaire II. Ce Lyderic bâtit, en 619, le château de Lille.

Quand Baudouin V, comte de Flandre, son successeur, y fonda, en 1045, la Collégiale de Saint-Pierre, il plaça dans l'église, rebâtie par ses soins, une statue de la Sainte Vierge que le peuple honorait déjà sous le nom de N. D. de la Treille. Ce nom vient d'une sorte de treillis en fer au milieu duquel elle trônait, et auquel les pèlerins suspendaient leurs offrandes.

Saint Bernard, saint Thomas Becket, saint Louis, saint Vincent Ferrier, sont comptés parmi les plus célèbres pèlerins de N. D. de la Treille.

L'année 1254 est restée célèbre par l'éclat et le nombre des miracles qui s'opérèrent autour d'elle. Pendant l'octave de la Fête-Dieu, une foule de malades, affligés diversement, recouvrèrent la santé. L'authenticité de ces prodiges engagea, en 1269, Marguerite et Guy de Dampierre, son fils, à établir une procession annuelle, en souvenir « des si glorieux miracles arrivés devant l'image que l'on appelle N. D. de la Treille ».

La comtesse voulut que pendant les neuf jours qui précédaient la fête, nul débiteur ne pût être inquiété pour dettes. Pensée éminemment chrétienne, sorte de trêve de Dieu, bien digne de cette époque de foi! La comtesse de

Digitized by Google

Dampierre poussa plus loin sa reconnaissance. Elle sollicita du Souverain Pontife l'érection canonique d'une confrérie, fondée dès l'année 1237, en l'honneur de N. D. de la Treille. Alexandre IV et huit de ses successeurs se plurent à combler de privilèges ce sanctuaire. La confrérie avait encore, au dix-septième siècle, une telle extension, que six administrateurs lui étaient attachés. Les plus grands noms de France se pressent sur ses registres. Après Marguerite de Dampierre, qui voulut être inscrite la première, après Ferdinand II d'Espagne, on retrouve parmi les confrères les Montmo-

NOTRE-DAME DE LA TREILLE, A LILLE.

rency, les La Trémoïlle, les Croy, les Luxembourg, les Créquy, les d'Humières, etc.

Cette confrérie fut bientôt comme le modèle de l'ordre de chevalerie le plus envié, l'ordre de la Toison d'or, que l'Espagne et l'Autriche n'accordent aujourd'hui que rarement. Le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui était aussi comte de Flandre, le fonda en 1431 ; il mit sous la protection spéciale de N. D. de la Treille les vingt-quatre premiers chevaliers, choisis parmi ceux qui aux titres les plus élevés de noblesse joignaient le plus d'illustration acquise sur les champs de bataille, comme défenseurs de la religion.

En 1634, la ville de Lille, la *bien-aymée de Marie*, se consacra solennellement, par l'organe de ses magistrats, à N. D. de la Treille. La cérémonie

Digitized by Google

se fit en grande pompe. Pendant la messe, au moment de l'Offertoire. le maire et ses échevins s'avancèrent à l'autel, où ils déposèrent les clefs de la ville. Sur un immense étendard, on lisait : « Les magistrats et le peuple consacrent Lille à N. D. de la Treille. »

La Vierge, si solennellement choisie pour reine des Lillois, leur montra sa bonté en les préservant toujours de l'hérésie. L'attachement à la foi était si profond parmi eux, que lorsque Louis XIV prit la ville d'assaut, en 1667, il dut jurer devant N. D. de la Treille de maintenir dans ses murs la foi catholique et de n'y jamais envoyer ni gouverneur, ni officiers, ni soldats protestants. Le Roi jura sur les saints Évangiles. Quarante ans après, en 1708, Lille fut encore assiégée par le prince Eugène, à la tête d'une armée protestante. Le siège durait depuis trois mois, et l'on calculait déjà le moment où la ville allait succomber. Dans cette extrémité, les habitants firent vœu, s'ils étaient préservés du pillage, de faire une procession en actions de grâces. Après cette promesse, on exposa la statue miraculeuse au milieu de l'église Saint-Pierre, où pleuvaient les boulets. La ville capitula, mais honorablement, et la liberté la plus complète fut laissée à l'exercice de la religion.

La confiance du peuple lillois et des villes voisines était sans cesse ravivée par de nouveaux miracles, publiquement avérés et constatés par l'autorité diocésaine, après de sévères examens. Tous les historiens du pèlerinage les racontent avec détails.

La Révolution interrompit ces manifestations et détruisit la belle église qui en était le théâtre. La statue elle-même allait être brisée, quand le sacristain de la chapelle, Albert Gambier, la racheta pour quelque argent et l'emporta secrètement dans sa maison. Plus tard, il en fit don à l'église Sainte-Catherine, où elle resta, un peu négligée, jusqu'en 1842.

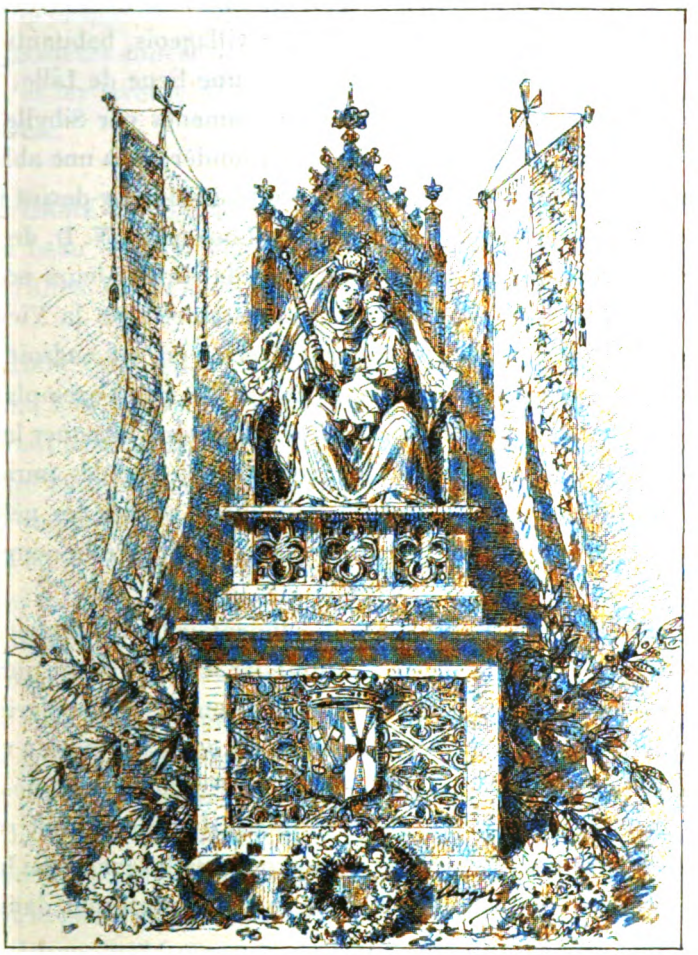
Les habitants de Lille éprouvèrent quelque honte d'avoir, pendant un demi-siècle, laissé dans l'oubli l'antique bienfaitrice de leurs aïeux. Aussi, quand M. l'abbé Bernard, curé de Sainte-Catherine, lui rendit dans son église une place d'honneur, quand il obtint de Grégoire XVI la confirmation des brefs anciens, avec indulgences nouvelles, ce fut dans la ville une grande fête et une sorte de réveil.

L'année 1854, ramenant le centenaire, fut marquée par la grâce d'un jubilé spécial, et terminée par une fête mémorable, que présida l'archevêque de Cambrai. On songea, dès lors, à rebâtir l'église. Un concours s'ouvrit pour tous les architectes; le plan adopté fut celui d'un Anglais protestant, qui dut à cette circonstance la grâce de sa conversion. La première pierre en fut bénite et posée par Mgr Régnier, au milieu d'une

Digitized by Google

foule immense : « J'ai habité Rome dix-huit ans, disait l'ambassadeur espagnol, délégué à ces fêtes par sa souveraine; mais je n'y ai jamais rien vu qui égale ce dont je viens d'être témoin ! »

L'église est aujourd'hui achevée; elle est digne de l'ancienne basilique; la Vierge miraculeuse y a été transportée, au mois de septembre 1872, en



NOTRE-DAME DE LA TREILLE.

présence de Mgr Chigi, nonce à Paris, et de quatorze évêques, au nombre desquels se trouvait Mgr Delannoy, sacré, le matin même, évêque de Saint-Denis (île Bourbon).

L'année suivante, le 21 juin, Pie IX faisait couronner, en son nom, la patronne des Lillois. Les fêtes de ce couronnement, dues à l'initiative personnelle du doux Pontife, revêtirent un cachet de grandeur exceptionnelle.

Digitized by Google

Enfin, le 28 octobre 1887, Léon XIII, ajoutant aux bienfaits de ses prédécesseurs, accordait le rétablissement d'un office propre de N. D. de la Treille, qui restera le privilège des habitants de Lille et du diocèse de Cambrai.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Loos-lez-Lille. « Loos, Notre-Dame! Loos, Notre-Dame! » s'écrièrent de pauvres villageois, habitants d'un terrain marécageux sur les bords de la Deule, à une lieue de Lille, quand ils virent paraître saint Bernard et ses moines, amenés par Sibylle d'Anjou, comtesse de Flandre. Les moines de Cîteaux fondèrent là une abbaye. Sous leur direction, la contrée s'assainit, et le culte de Marie y devint florissant.

La paroisse et l'abbaye prirent le nom de Loos ou de N. D. de Loos.

Les moines de l'abbaye avaient coutume de diriger leurs promenades du côté d'un tilleul, où ils avaient placé une statuette de la Vierge; ils y chantaient des cantiques, et ils aimaient à prier en cet endroit solitaire. Vers le commencement du seizième siècle, attiré par l'exemple des religieux, le peuple vint aussi, de plus en plus nombreux, invoquer la Madone. La dévotion des habitants de Loos fut récompensée par des miracles éclatants, et, en 1591, on éleva une chapelle pour abriter les pèlerins. La reconnaissance publique avait donné à la Vierge vénérée le nom de N D. des Miracles.

Cependant, les protestants vinrent pendant la nuit dérober la sainte image; mais ce vol sacrilège, loin de diminuer la piété, ne fit que l'exciter davantage. Bientôt, il n'y eut pas, dans la contrée, de pèlerinage plus célèbre et plus fréquenté : à certains jours, on comptait jusqu'à vingt mille pèlerins. Les guérisons s'y multipliaient : neuf enfants mort-nés y ressuscitèrent et purent recevoir le baptême; des paralytiques furent guéris; un voyageur échappa miraculeusement à une troupe de brigands qui le tenaient enchaîné. Beaucoup d'autres prodiges de ce genre portèrent dans toute la Flandre la renommée de N. D. de Loos.

En 1706, l'électeur de Cologne, Joseph Clément, obligé de s'exiler, vint prier N. D. de Grâce. Ce fut dans cette chapelle qu'il reçut de Dieu l'appel au sacerdoce. Il y fut ordonné prêtre par Fénelon, et, peu après, sacré évêque. On voit encore les riches présents que ce prince laissa, en témoignage des faveurs qu'il avait obtenues de Marie. Il consacra lui-même cette chapelle en 1707.

En 1671, elle était devenue insuffisante et fit place à une autre plus belle et plus vaste, élevée par les soins de dom Taverne, abbé de Loos. On la vendit, comme propriété nationale, en 1795, et l'acquéreur, un

Digitized by Google

Anglais nommé Hunte, l'ayant laissée tomber en ruine, elle fut démolie en 1811.

La statue fut alors portée dans l'église paroissiale de Loos.

En 1835, M. Wicart, curé de Sainte-Catherine, le futur évêque de Laval, bénissait une nouvelle église à Loos, l'église paroissiale étant elle-même devenue trop étroite.

Depuis plusieurs années, le pèlerinage est desservi par des missionnaires Lazaristes, et les faveurs de toutes sortes y attirent encore de très nombreux pèlerins.

NOTRE-DAME DU SAINT-CORDON, à Valenciennes.

Dans un beau volume illustré, publié chez Giard, à Valenciennes, en 1886, M. l'abbé Julien a raconté l'*Histoire et le Culte* de cette célèbre Madone.

En l'an 1008, une peste effroyable ravagea Valenciennes. Il y eut, en peu de jours, huit mille victimes. Qu'on juge de la consternation! Tandis que l'on priait partout dans la ville, un ermite nommé Bertelain ou Bertholin, retiré dans une cabane qui devait être plus tard la célèbre abbaye des Dames de Fontenelles, de son côté, s'adressait à Marie : « O Mère, lui disait-il, n'êtes-vous plus la protectrice des affligés? La ville de Valenciennes, qui est vôtre, va-t-elle donc périr? »

Marie, soudain, daigna lui apparaître : « Va, mon fils, lui dit-elle, va trouver le comte Herman d'Ardennes, les magistrats et le peuple; annonce-leur que le fléau cessera dans la nuit du 8 septembre : qu'on se prépare à cette grâce par un redoublement de prières et de jeûnes! »

Pendant les trois jours qui suivirent, la prière ne fut plus interrompue dans les églises et les maisons. Tout à coup, pendant la nuit du 7 au 8 septembre, une lueur brillante parut à l'horizon. Avertis, le comte, les magistrats et tout le peuple se rendent aux remparts. Au milieu d'une éclatante lumière, voici que la Vierge puissante apparaît, environnée des anges. Elle tient dans sa main un cordon écarlate, qu'un des esprits célestes reçoit et déroule tout autour de la ville. La vision s'évanouit alors, et avec elle le fléau lui-même.

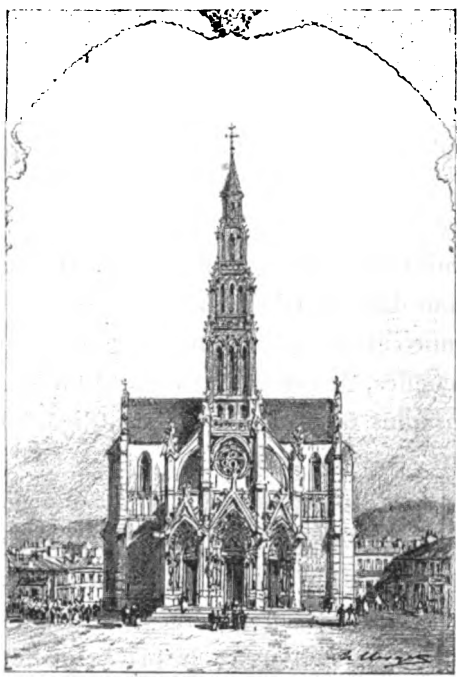
Dans leur enthousiasme et leur reconnaissance, les habitants n'eurent pas de peine à promettre à Bertelain de faire chaque année une procession autour de la ville, en suivant le cercle tracé par le cordon.

Le cordon lui-même, enfermé dans un reliquaire, fut déposé en une chapelle, dite de Neufbourg, bâtie par Charlemagne; mais cette chapelle ne semblant pas assez riche, on en éleva une autre sur le lieu de l'appari-

Digitized by Google

tion. Richilde, comtesse de Flandre, et son fils, Baudouin de Jérusalem, l'achevèrent en 1086. On l'appela N. D. la Grande ou N. D. du Saint-Cordon. Il s'établit aussi une confrérie, dite des *Rayés,* à cause de l'habit de diverses couleurs que portaient les associés. Au quatorzième siècle, les confrères appartenant à la noblesse prirent le titre de *Damoiseaux*.

En 1292, la ville offrit, en *ex-voto,* une bougie de six cents livres, qui devait « ardoir » nuit et jour. Elle était égale en longueur au parcours de la procession · c'était un acte de reconnaissance pour la cessation de la



NOTRE-DAME DU SAINT-CORDON, A VALENCIENNES.

peste qui, de nouveau, avait envahi la contrée. Une pareille offrande fut faite en 1477, parce que, avec le secours de Marie, trois mille deux cents soldats avaient refoulé dix mille ennemis.

Au seizième et au dix-septième siècle, Valenciennes fut encore préservée deux fois de l'épidémie, grâce à N. D. du Saint-Cordon. Mais en 1566, les huguenots pillèrent N. D. la Grande. Le Saint-Cordon échappa pourtant à leur fureur.

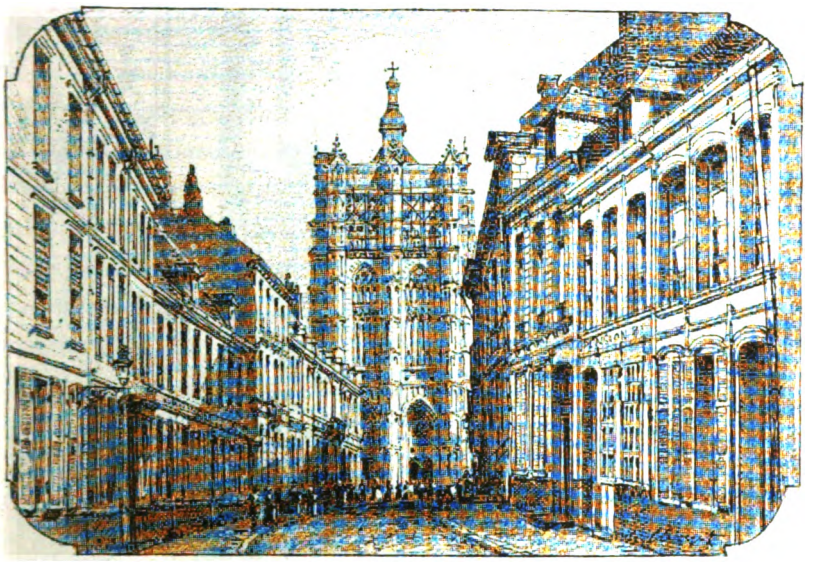
En 1793, la ville de Valenciennes, après une énergique résistance, tomba au pouvoir des Anglais, commandés par le duc d'York. Reprise l'année suivante par les soldats de la République, la malheureuse ville connut toutes les horreurs qui ensanglantaient le reste de la France. L'église fut

Digitized by Google

pillée, vendue et détruite. Ce ne fut qu'en 1852 qu'un nouvel édifice s'éleva, grâce au zèle de M. Pique, curé de la paroisse.

La piété des Valenciennois s'est accrue depuis cette époque envers leur antique patronne. Chaque année, le 8 septembre, la ville, qui a repris l'exécution de son vœu, déroule autour des remparts un double cordon de ses fidèles, et la *Semaine* de Cambrai rend compte de ces imposantes solennités.

NOTRE-DAME DES MIRACLES, à Douai. Dans le cimetière de la paroisse Saint-Pierre, à Douai, on vénérait, de temps immémorial, une



NOTRE-DAME DES MIRACLES, A DOUAI.

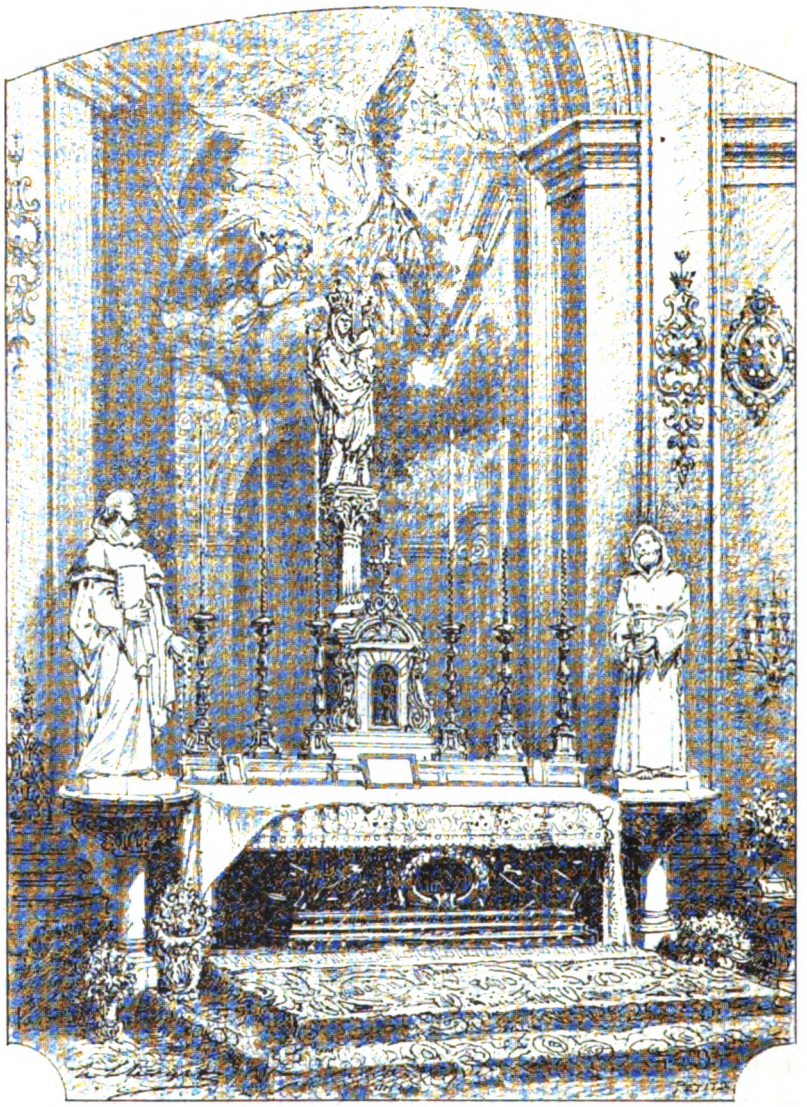
statue de la Sainte Vierge, portant entre ses bras l'Enfant Jésus. Placée dans une niche, elle était protégée par un grillage en fer, d'où le nom de N. D. de la Treille, qu'on donnait à la sainte image. La coutume des pieux habitants était de s'arrêter à ses pieds pour prier, et il était rare de ne pas y trouver quelqu'un à genoux. Le P. Buzelin rapporte que, en 1582, les prodiges accomplis par cette dévotion furent tels, qu'on donna à la Vierge le nom de N. D. des Miracles. Un homme mort ressuscita; un aveugle recouvra la vue; la main de la Madone se leva, le 8 juillet de cette année, pour menacer une troupe de jeunes gens qui profanaient le cimetière par leurs jeux indécents.

Le concours du peuple augmentait de jour en jour. Quand un miracle s'était accompli, on sonnait toutes les cloches, afin d'appeler le peuple à l'action de grâces. Mais le nombre des prodiges devint si grand, que pour

Digitized by Google

ne pas déranger continuellement la foule, on ne sonna plus qu'une fois par mois : un prêtre lisait alors la liste des merveilles accomplies par la Sainte Vierge, et l'on chantait ensuite des cantiques en son honneur.

Une très belle chapelle y avait été bâtie, dès 1557. L'antique statue de



NOTRE-DAME DES MIRACLES.

N. D. des Miracles, affirme-t-on, n'a pas quitté son autel pendant la Révolution. En 1835, on crut bon de la remplacer par une nouvelle, à la vérité plus artistique; mais le peuple préféra toujours l'ancienne, devant laquelle tant de malades avaient été guéris. Faisant droit à ce désir, le cardinal

Digitized by Google

Régnier remit, en 1851, la statue à sa place; en même temps, Pie IX permettait de rétablir l'ancienne confrérie.

NOTRE-DAME DE BOURBOURG. Ce sanctuaire était célèbre bien avant le quatorzième siècle, mais en 1383 sa renommée s'accrut encore par une suite de prodiges que Froissart, né à Valenciennes et témoin oculaire, raconte dans ses chroniques. Après avoir dit que Charles VI se trouvait alors sous les murs de Bourbourg, avec les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bretagne, il ajoute : « Le jeudi au matin entra le roy de France dans Bourbourg. Si commencèrent les Bretons à piller la ville; et riens n'y laissèrent, n'en une église de Sainct-Jehan. En laquelle ung pillard monta sur l'autel et vouloit à force oster une pierre qui estoit en la couronne d'une imaige faicte à la semblance de Nostre-Dame. Mais l'imaige se tourna et le pillard renversa devant l'autel, et mourut de male mort. Celuy miracle virent moult de gens. Derechef, ung autre vint faire à cest imaige chose pareille : mais toutes les cloches sonnèrent à une fois, sans ce que nul y mist la main : on ne les povoit mettre, car les cordes estoient retirées et attachées à mont, et donna le Roy à l'imaige Nostre-Dame un grand don... »

A la date du 26 septembre, un autre fait aussi surprenant est raconté dans ces termes par Vincent Charron : « Les François ayant prins Bourbourg, arriva qu'un certain Breton, débordé et transporté de je ne sais quelle fureur, donna quelques coups de poignard au sein d'une image de la Vierge, d'où incontinent jaillit du sang abondamment et le sacrilège tomba roide mort. » Le linge qui servit à recueillir ce sang a été conservé soigneusement jusqu'en 1569. On montre encore aujourd'hui dans l'église le poignard et la blessure faite à la statue.

Un miracle éclatant, survenu en 1461, augmenta encore la renommée de N. D. de Bourbourg. Un enfant fut retiré de la rivière, où il avait séjourné dix jours, et recouvra la vie devant la miraculeuse image.

La Mère de Dieu est représentée étendue sur un lit de repos; à côté d'elle, l'Enfant Jésus est couché dans une crèche; saint Joseph, debout, a les yeux levés au ciel. La statue fut, en 1793, vendue à l'encan, et achetée 286 livres par une pieuse dame, madame Offremont. Elle la rendit à l'église, où elle est en grand honneur. On s'y rend surtout le quatrième dimanche de septembre.

NOTRE-DAME DE MISÉRICORDE, à Gœulzin.

Entre Douai et Cambrai, Gœulzin, au canton d'Arleux, a vu récemment

Digitized by Google

relever de ses ruines la chapelle où jadis on invoquait Marie sous le double titre de N. D. de la Miséricorde et de N. D. du Mont. Un habitant de la paroisse avait sauvé la statue déjà mutilée. Il la gardait dans son humble demeure, et quand, en 1882, le fils de ce chrétien mourut, il se trouva que les châtelains du voisinage, M. le comte et madame la comtesse d'Heursel, descendants des anciens seigneurs de Gœulzin, songeaient à bâtir dans leurs bois une chapelle à N. D. de Lourdes. La coïncidence leur parut providentielle. La vieille statue fut restaurée, la chapelle rebâtie et solennellement bénite le 28 octobre 1883. Mgr Hasley la visitait en 1886, et, tous les ans, le pèlerinage se développe et s'accroît en ferveur.

NOTRE-DAME DES DUNES, à Dunkerque. Cette ville frontière possède, au pied de ses remparts, du côté de la mer, une chapelle élégante, sous le titre de N. D. des Dunes. C'est là que les marins, avant leur départ, viennent se mettre sous la protection de l'*Étoile de la mer*. C'est là aussi que, après les périls d'une longue traversée, ils accourent rendre grâces d'avoir été préservés des écueils et du naufrage.

Au commencement du quinzième siècle des ouvriers, travaillant, près des Dunes, à la restauration des murailles, trouvèrent une statuette de la Vierge, qui fut portée en procession dans l'église des Capucins. Peu de temps après, une chapelle s'élevait sur le lieu de la découverte. La statue y fut inaugurée en 1406. Mais un de ces pêcheurs, ayant été pris par les Hollandais et mis en prison, à Amsterdam, fit un vœu à Notre-Dame, et aussitôt ses chaînes tombèrent et il put revenir à Dunkerque.

Quand, en 1697, Vauban fut chargé par Louis XIV de fortifier cette place, il dut enclaver dans le chef-d'œuvre de son génie la chapelle du pèlerinage. La piété en fut quelque peu ralentie; mais quand, en vertu du traité d'Utrecht, il fallut, en 1713, démolir une partie des fortifications, l'accès de la chapelle redevint libre, et même on agrandit alors le sanctuaire.

« Les marins de Dunkerque, dit M. de Bertrand, avaient pour N. D. des Dunes une grande vénération. Faisaient-ils une pêche abondante, Notre-Dame en avait sa part; opéraient-ils sur les Anglais quelque importante capture, ils en déposaient une partie aux pieds de Notre-Dame. »

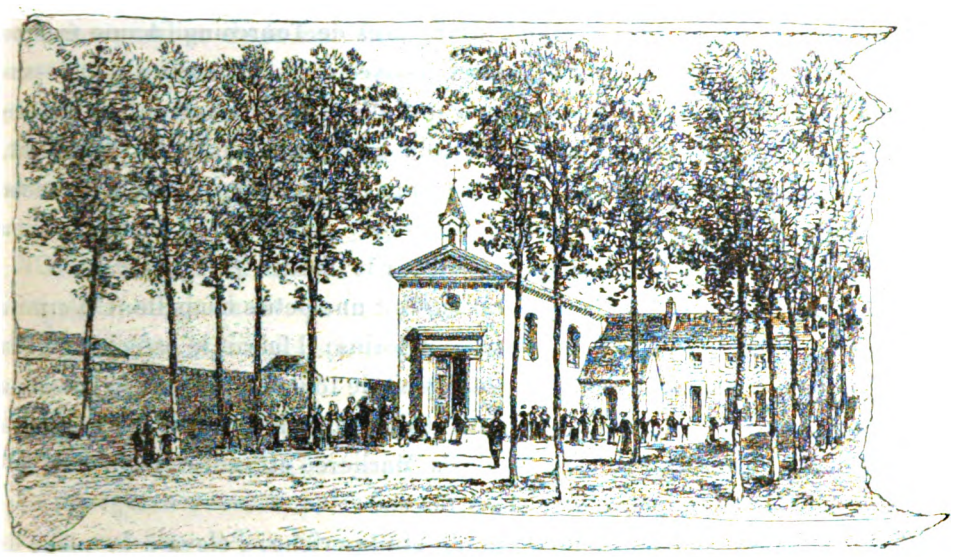
Le respect envers elle était si grand et si général que, en 1792, tandis qu'on pillait les autres églises, personne n'osa toucher l'image de N. D. des Dunes. Des prières publiques obtinrent même la levée du siège que le duc d'York vint mettre, en 1793, devant la ville.

Un peu plus tard, la statue fut cachée par un habitant, en 1795, quand on convertit la chapelle en poudrière. Ainsi profanée, elle fut

Digitized by Google

détruite par l'explosion des cartouches qu'on y fabriquait. Les choses restèrent dans cet état jusqu'en 1812.

Un jour, des enfants, jouant au milieu de ces ruines, eurent la pensée d'élever une sorte de chapelle ; à défaut de mortier, ils assemblaient leurs matériaux avec de la terre glaise ; puis, dans ce petit oratoire, ils allumaient des chandelles et récitaient leurs prières. Les voisins virent dans cette dévotion enfantine une sorte de leçon ; bientôt la ville entière applaudit à la pensée de rebâtir une chapelle à N. D. des Dunes. Quatre ans plus tard, 25 mars 1816, l'antique statue rentrait en possession d'un édifice dont les



NOTRE-DAME DES DUNES, A DUNKERQUE.

murs sont déjà tapissés d'*ex-voto*. En 1870 et 1871, la dévotion envers Marie reprit avec une telle intensité, qu'on dut exposer dans la vaste église de Saint-Éloi la statue miraculeuse.

Mais jamais Dunkerque n'avait vu fête plus belle que celle du 6 juillet 1885. Soixante mille pèlerins avaient répondu à l'invitation de Mgr Dennel, évêque d'Arras. Il fallut célébrer la messe en plein air, car quelle église pourrait abriter de telles foules? Les marins en costume, les femmes des pêcheurs portèrent alternativement la statue de leur patronne.

NOTRE-DAME DE LA VISITATION, à Bollezeele, près de Bourbourg. Cette madone remonte au treizième siècle. Elle préserva plusieurs fois

Digitized by Google

de la peste et d'autres maladies contagieuses la paroisse et d'autres plus éloignées qui s'étaient mises sous sa protection. En 1621, la princesse Isabelle, épouse du prince Albert, vint en pèlerinage à N. D. de la Visitation et lui demanda un fils; elle fut exaucée. En 1687, Marie-Thérèse, reine d'Angleterre, eut recours à la Vierge miraculeuse pour le même motif, et au commencement de 1688 elle mettait au monde le prince de Galles.

Innocent XII et Grégoire XVI ont enrichi ce sanctuaire de nombreuses indulgences.

NOTRE-DAME DE LA MARLIÈRE, près de Tourcoing. A une époque très reculée, une statuette en bois fut trouvée dans un tronc d'arbre, sans qu'on pût savoir depuis quand et par qui elle y avait été déposée. On l'en retira, et on la plaça sur un tilleul, afin que les passants, en la voyant, s'arrêtassent pour prier. Un jour, la sainte image disparut; mais le voleur ne garda pas longtemps son butin sacrilège; il l'échangea contre un peu de bois de chauffage, et la statue revint sur le tilleul.

Un peu plus tard, on éleva en cet endroit une petite chapelle. Un ermite s'y établit, pour y prier et recevoir les pèlerins; il faisait le catéchisme aux enfants des hameaux voisins, et propageait de tout son pouvoir la dévotion à Marie. En 1709, la famine menaçant d'envahir la contrée, les habitants de Tourcoing implorèrent N. D. de la Marlière, et une moisson extraordinaire fut la récompense de leurs prières.

En 1746, une chapelle, plus grande et plus riche, s'éleva à la place de l'ancienne : les soldats de Menin, sur l'ordre de Louis XV, furent envoyés pour aider à la construire, et un religieux récollet se chargea de la desservir.

Pendant l'octave de la Fête-Dieu, on avait coutume de transporter la sainte image à l'église de Saint-Christophe, et de la reporter ensuite processionnellement à la Marlière. Une année, on avait négligé de la réintégrer au jour fixé : la statue retourna seule en son sanctuaire.

La chapelle fut saccagée pendant la Révolution et adjugée à un cabaretier, qui espérait plus tard la revendre avec profit. Mademoiselle Desurmont la racheta en effet, en 1802. Quant à la statue, brûlée par un boulanger, elle fut remplacée par une autre que donna un prêtre de Tournay, et la dévotion reprit son cours comme par le passé. En 1839, la Marlière fut érigée en paroisse, et une belle église reçoit aujourd'hui de nombreux pèlerins, avides de gagner les indulgences accordées par Pie IX à ce sanctuaire, en 1861. On y vient surtout au mois de mai. Les jeunes gens aiment à se consacrer en cet endroit à la Mère de Dieu, avant

Digitized by Google

et après leur service militaire. Les pauvres vont y *chercher du courage*, comme ils disent.

NOTRE-DAME DE FOI, à Gravelines. Depuis 1622, Gravelines possède la copie d'une image de N. D. de Foi, trouvée à Dinant dans un tronc d'arbre, au commencement du dix-septième siècle. Une multitude de miracles y furent opérés; un estropié sent ses membres s'y redresser subitement. Un hydropique voit son mal disparaître entièrement, au moment de la sainte communion. Un enfant mort-né y ressuscite et grandit sous les yeux de son heureuse mère. Un capitaine de navire, ayant vu son vaisseau sombrer au milieu de la mer, invoque N. D. de Foi, et soudain, sans qu'il puisse s'expliquer comment, il se trouve en sûreté sur le rivage.

La fête patronale de N. D. de Foi est l'Assomption. A cette époque de l'année, on retire l'image miraculeuse de la niche où elle repose, et pendant neuf jours les pèlerins se succèdent près d'elle.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Castres. Il n'est peut-être aucun lieu de pèlerinage plus touchant. Castres, c'est-à-dire, les trois vierges (*castæ tres*), doit, dit-on, son origine et son nom aux trois filles de Kenulf, roi de Mercie, qui furent assassinées, en 855, par d'infâmes seigneurs anglais, pendant un pèlerinage qu'elles faisaient à Rome. Elles s'étaient assises dans une forêt de Flandre, pour prendre leur repas, lorsque leurs assassins les surprirent et les égorgèrent. Averti par Dieu, le vieux baron de Strazeele, qui était aveugle, vient sur le lieu du martyre; les oiseaux s'y étaient rassemblés en grand nombre et faisaient entendre des cris perçants. En appliquant sur ses yeux le sang des bienheureuses vierges, le vieux baron recouvre la vue, et, par reconnaissance, il élève une chapelle à N. D. de Grâce. Les miracles s'y multiplient; on compte sept résurrections d'enfants morts sans baptême; la chapelle et la statue restent intactes, même pendant la tourmente révolutionnaire; et, de nos jours encore, l'affluence des pèlerins continue comme autrefois.

NOTRE-DAME DE RÉCONCILIATION, à Esquermes. Ce pèlerinage est l'un des plus anciens de tout le pays, et remonte à l'an 1014. Une tradition recueillie par Buzelin rapporte le fait suivant. Des bergers remarquaient que leurs brebis, toutes les fois qu'elles arrivaient devant un buisson, s'arrêtaient subitement et pliaient les genoux en terre, à la manière des suppliants. Les bergers s'agenouillèrent eux-mêmes instinctivement; mais quelle fut leur joie de découvrir au milieu de ce buisson une belle statue

Digitized by Google

de la Sainte Vierge! Dès lors, ils ne manquèrent plus de s'arrêter tous les jours et de prier en cet endroit. Le bruit s'en étant répandu, les villages voisins accoururent, et des prodiges s'opérèrent. Baudouin, comte de Flandre, qui, depuis dix-sept ans, souffrait d'un flux de sang, étant venu invoquer la Madone du buisson, fut guéri instantanément. En reconnaissance, il fit construire la chapelle qu'on voit aujourd'hui. Les pèlerins s'y rendaient autrefois en foule, la plupart pieds nus et à jeun.

C'est par l'intercession de la Vierge d'Esquermes que saint Arnoul, évêque de Soissons, parvint à fléchir la colère terrible de Robert le Frison, à Lille même : ce serait même à la suite de ce fait qu'on aurait donné à l'image vénérée le titre de N. D. de Réconciliation.

Ce pèlerinage était très recommandé par les confesseurs; on y obtenait surtout les grâces de paix et de charité, la cessation des haines et de l'esprit de vengeance. Plusieurs exemples remarquables nous sont fournis par l'histoire. Quoique la Révolution ait fait disparaître la statue trouvée en 1014, le sanctuaire reste debout, et le concours des fidèles est le même qu'autrefois.

NOTRE-DAME DE FOURNES. Ce sanctuaire doit sa célébrité à des reliques de la Mère de Dieu, qu'on allait vénérer en même temps qu'une statue miraculeuse, remontant au onzième siècle. C'était surtout aux enfants morts sans baptême que N. D. de Fournes se montrait secourable Le nombre de ceux qui ont recouvré la vie au pied de son image est incalculable. Les cloches sonnaient plusieurs fois le jour pour annoncer ces résurrections miraculeuses : on vit un jour deux de ces pauvres petits, que leurs mères avaient étouffés et frappés de coups de couteau, se ranimer et revenir subitement à la vie, quoiqu'ils fussent morts depuis neuf jours, et déjà entrés en décomposition.

On conservait encore, au dix-septième siècle, un cierge de la pesanteur d'un enfant nouveau-né, donné en *ex-voto*, à la suite d'un miracle de ce genre.

NOTRE-DAME DU ROSAIRE, à Linselles. L'an 1225, les Dominicains, nouvellement établis à Lille, fondèrent, dans le village de Linselles, une confrérie du Rosaire qui devint bientôt un centre de pèlerinage. On y venait surtout dans les temps de sécheresse. Beaucoup de jeunes gens se faisaient inscrire parmi les membres de la confrérie, pour y communier au moins une fois tous les mois, et conserver plus facilement leur vertu. Actuellement, ce pèlerinage est surtout fréquenté par les Belges, qui vont

Digitized by Google

servir en même temps deux autres Madones sur la frontière française : c'est ce qu'ils appellent le pèlerinage des *Trois-Maries*.

NOTRE-DAME DE LA BARRIÈRE, à Lomme. La double protection que Marie, patronne de l'abbaye de Marquette, étendit sur les religieuses et leur monastère, pendant les troubles suscités par les calvinistes, a été l'origine du pèlerinage de N. D. de la Barrière. La première attaque eut lieu en 1566 : surprises par les *Gueux* au milieu de leur prière, toutes les Sœurs purent échapper miraculeusement. En 1578, nouvelle attaque; mais cette fois, les assaillants sont arrêtés par une force invisible près de la barrière extérieure du couvent. C'est en cet endroit qu'on plaça la statue de la Sainte Vierge, appelée, en souvenir de ce fait, N. D. de la Barrière.

Le monastère de Marquette a disparu, mais la sainte image, transportée dans l'église paroissiale de Lomme, y est toujours en grande vénération

NOTRE-DAME DU MALAISE ou du Bois-Saint-Amand, fondée en 1243, par Évrard, abbé de Château-l'Abbaye. Parmi les principaux miracles opérés dans ce lieu, on cite la conversion d'un capitaine au régiment d'Alsace, en garnison à Condé, en 1732. Le 1er juillet 1878, Mgr de Lydda y consacrait un nouveau et vaste sanctuaire de style roman.

NOTRE-DAME DE BONNE-ESPÉRANCE, dans la forêt de Raismes, fondée au dix-septième siècle par les élèves des Jésuites de Valenciennes

NOTRE-DAME DES AFFLIGÉS, à Valenciennes même. Plus de quinze mille pèlerins s'y rendent le vendredi saint.

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, fondée à Lille, en 1515, par Jean de Hamron, bailli de Tournay, à la suite d'un vœu fait dans un naufrage. Une chapelle gothique a remplacé l'ancienne, en 1855.

NOTRE-DAME DE TONGRES, à l'église Saint-Sauveur de Lille, doit son origine à une antique statue de la Vierge, copie de celle que les anges apportèrent à Tongres, en Hainaut, le 1er février 1081. Une confrérie s'est formée sous le vocable de cette Madone vénérée.

NOTRE-DAME DE CUGNOLLES. Lorsque Charles VIII, en 1494, fit le siège d'Avesnes, les soldats français pillaient la ville sans aucune modération Or, à ce moment, la Sainte Vierge apparut menaçante, une baguette

Digitized by Google

à la main, et força les pillards épouvantés à s'arrêter dans leurs crimes. Tout un peuple fut témoin de ce prodige. Les habitants d'Avesnes en célèbrent chaque année l'anniversaire, le 21 novembre. Le nom donné à la Madone vient de ce que, ce jour-là, on distribue au clergé et au peuple des gâteaux bénits, appelés vulgairement *cugnolles*.

N. D. de Marpent, qui doit sa fondation à un couvent d'Augustines (treizième siècle).

NOTRE-DAME DE QUARTE, à Pont-sur-Sambre. Au petit hameau de Quarte, existe, depuis des siècles, une chapelle où la Sainte Vierge répandait les bienfaits sans compter; on l'invoquait particulièrement contre les fièvres. Le lundi de la Pentecôte, on comptait jusqu'à trente mille pèlerins. Quand vint la Révolution, les femmes défendirent courageusement leur église contre les impies démolisseurs.

NOTRE-DAME DE HALLE, à Ghissignies. Le chevalier Jean de Cordes, étant captif chez les Turcs, invoqua N. D. de Halle, et aussitôt ses fers tombèrent. Il revint dans sa patrie, et fit bâtir une chapelle. Chaque année, on offre à la Vierge le présent de la *belle chandelle*.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Baives. Une petite brochure, publiée en 1885, avec l'approbation de Mgr de Gand, fait remonter l'origine de cette chapelle au mouvement de reconnaissance qui entraîna l'Europe après la victoire de Lépante. Cependant, l'érection de la chapelle sur le mont de Baives ne date que du milieu du dix-septième siècle. A cette époque, une messe s'y célébrait chaque semaine à l'intention d'Albert de Mérode, marquis de Trélon, ce qui fait supposer que la pieuse famille ne fut pas étrangère à cette construction. Un siècle plus tard, les vents, la pluie et les bourrasques, très fréquents sur ces hauteurs, avaient endommagé l'édifice. M. Dusard, curé de Baives, le restaura et le dota, et les pèlerins en reprirent le chemin

Protégée par la vénération publique, N. D. de Bon-Secours échappa à la profanation révolutionnaire, mais l'oubli se fit insensiblement autour de la chapelle. M. Imbert, curé de Baives, transporta sur sa chère montagne les souvenirs de Lourdes, et, le 2 octobre 1881, il invitait les paroisses voisines, belges ou françaises, à l'inauguration d'un pèlerinage rajeuni. La fête de N. D. Auxiliatrice (24 mai) continue depuis lors d'y voir de nombreuses réunions.

Digitized by Google

ARTOIS

DIOCÈSE D'ARRAS

- N. D. des Ardents, a Arras.
- N. D. des Miracles, a Saint-Omer.
- N. D. de Boulogne.
- N. D. du Saint-Sang, a Boulogne.
- N. D. Panetière, a Aire-sur-la-Lys.
- N. D. de la Forêt, a Tournehem.
- N. D. de Pitié, a Bapaume.
- N. D. de Bon-Secours, a Bouret-sur-Canche.
- N. D. de la Salette, a Boisleux-Saint-Marc, a Sauchy-Cauchy, aux Baraques, a Humières.
- N. D. de Lourdes, a Villers-Chatel.

Le diocèse d'Arras, dans lequel se sont fondus ceux de Saint-Omer et de Boulogne, s'est formé de l'Artois et d'une partie de la Picardie. Très chrétien encore, malgré des défections, ce diocèse contient, comme celui de Cambrai, des lieux de pèlerinage très célèbres. Ses limites sont celles du département du Pas-de-Calais.

NOTRE-DAME DES ARDENTS, à Arras. C'était au commencement du douzième siècle. Le *mal des ardents*, que le peuple a nommé dans sa terreur le *feu infernal*, ravageait toute l'Europe. Ce mal terrible comme un feu d'enfer envahissait le corps entier; il n'y avait d'autre remède que la mort, remède d'ailleurs inévitable. A Paris, sainte Geneviève, victorieuse d'Attila, triompha encore de ce fléau de Dieu. L'église Sainte-Geneviève des Ardents, bâtie près de Notre-Dame, en 1131, garda longtemps ce souvenir. A Arras, le joyau, ou, comme on disait, le *Joyel*, le *Saint-Cierge* ou la *Sainte-Chandelle*, car il porta tous ces noms, fut le remède offert par Marie contre le mal des ardents.

Deux ménestrels ou trouvères vivaient dans une haine mortelle. Pierre Norman, du château de Saint-Pol en Artois, avait tué le frère d'Itier, de Tirlemont en Brabant. Les deux ennemis se cherchaient, non pour se réconcilier, mais pour se battre et s'égorger. Malgré ces dispositions cou-

Digitized by Google

pables, la Vierge daigna les choisir pour ses témoins. Dans la même nuit du 24 au 25 mai 1105, les deux ménestrels, à une grande distance l'un de l'autre, furent favorisés d'une même vision : Une femme, vêtue de blanc, leur apparut et dit à chacun d'eux : « Lève-toi, mon fils, va trouver l'évêque Lambert, qui gouverne l'église d'Arras; cent quarante-quatre malades y endurent de mortelles souffrances. Tu lui commanderas de veiller dans l'église la nuit de samedi à dimanche. Au premier chant du coq, une femme, vêtue comme je le suis, descendra du haut du chœur de l'église, tenant en main un cierge qu'elle vous remettra. Après l'avoir reçu et allumé, vous en ferez goutter la cire dans des vases pleins d'eau, que vous donnerez à boire aux malades, et ils seront guéris. »

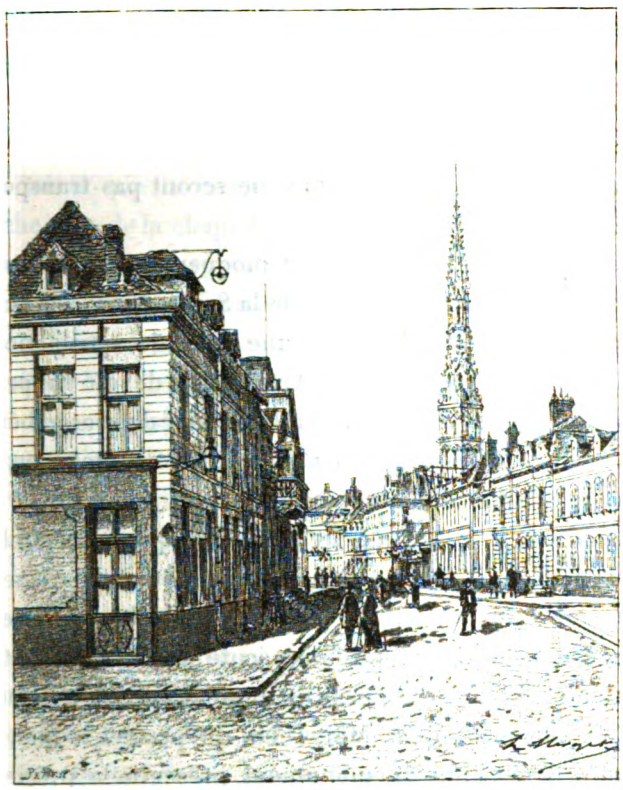
Les deux hommes se présentèrent successivement à l'évêque. La conformité de leur récit, leurs dispositions pacifiques succédant à une haine connue et éclatante, dissipèrent les doutes du prélat, et, après avoir jeûné et prié beaucoup, Norman, Itier et l'évêque Lambert passèrent la nuit suivante dans la cathédrale.

Au premier chant du coq, dit la chronique, rapportée par Cavrois et tous les historiens de l'Artois, la Vierge resplendissante descendit de la voûte et remit à l'évêque la *Sainte-Chandelle*. Les malades hurlaient de douleur à la porte de l'église. L'évêque s'empresse de faire distiller quelques gouttes du cierge dans trois vases pleins d'eau; puis, aidé par ses compagnons, il en fait boire aux malades : « Est-ce de l'eau ou du vin? » dit l'un d'eux, quelque peu sceptique ou plaisant. — « C'est de l'eau », dit l'évêque. Seul des cent quarante-quatre, ce malade ne fut pas guéri. Les voûtes de la cathédrale retentirent des chants d'allégresse de tous les autres. L'évêque d'Arras entonna le *Te Deum*, et, malgré l'heure matinale, les habitants de la ville s'unirent bientôt à ces chants de reconnaissance. Les ménestrels placèrent le cierge merveilleux dans la cathédrale, sur l'autel Saint-Séverin, qui s'appela dès lors l'autel de *N. D. de l'Aurore*.

Plusieurs villes du voisinage obtinrent quelques gouttes du cierge merveilleux, qu'elles mêlèrent à d'autres cires, et possédèrent ainsi leur Saint-Cierge, comme Arras. Eustache de Boulogne, frère de Godefroy de Bouillon, en vint chercher lui-même; Bruxelles, Lille, Bruges, l'abbaye de Ruisseauville, Fleurbaix, Oblinghem, Wambercourt et treize autres villes en possédèrent ainsi. Itier et Norman, témoins et instruments de ce grand prodige, obtinrent la permission de fonder une confrérie qu'on appela la *Charité de N. D. des Ardents*. Robert, successeur de Lambert sur le siège d'Arras, confirma cette confrérie, en 1120, et obtint de Gélase II un bref, où se trouve raconté ce que nous venons de dire.

Digitized by Google

Les comtes de Flandre, heureux de favoriser l'élan des populations, donnèrent bientôt un terrain considérable, appelé le préau des Ardents; on y bâtit une vaste chapelle, et tout auprès, un logement pour les sergents de la milice bourgeoise, chargés de garder nuit et jour le Saint-Cierge. Aucune précaution ne semblait superflue pour conserver un pareil trésor. En 1215, Mahaut ou Mathilde, comtesse de Flandre, fit élever, sur la place du Petit-



NOTRE-DAME DES ARDENTS, A ARRAS.

Marché, une chapelle à laquelle la confrérie adjoignit une élégante pyramide, haute de quatre-vingts pieds. Dans cette pyramide, une salle, fermant à trois clefs, contenait le *Saint-Joyel*. Il fallait la présence des trois dépositaires des clefs pour ouvrir cette salle. La cérémonie n'avait lieu qu'en de rares circonstances. On descendait alors le cierge dans la chapelle, et le bourdon de la cathédrale l'annonçait aux habitants d'Arras. Chaque fois, on faisait distiller quelques gouttes dans de l'eau qu'on donnait aux malades.

De nombreux prodiges ravivaient sans cesse la confiance en Marie : son cierge, l'eau sanctifiée par quelques gouttes seulement, guérissait les

Digitized by Google

malades, arrêtait les incendies; bref, il fut, pendant les treizième, quatorzième et quinzième siècles, le palladium d'Arras dans toutes ses calamités.

Dès 1131, saint Bernard vint le vénérer; Mahault, comtesse d'Artois et de Bourgogne, l'enferma dans un reliquaire en argent ciselé; Pierre Roger, abbé de Fécamp et évêque d'Arras, devenu pape sous le nom de Clément VI, l'enrichit d'indulgences; Philippe, duc de Bourgogne, s'honorait de faire partie de la confrérie du *Saint-Joyel*. Louis XI, si dévot à Marie, ne manqua point de le venir vénérer.

Pendant le siège d'Arras, en 1640, le cierge et la statue de Marie furent préservés; et quand la ville fut obligée de se rendre, il fut bien stipulé « que le Saint-Cierge et autres reliques ne seront pas transportés hors de ladite ville ».

Le dix-huitième siècle, sceptique et moqueur, vit décroître l'élan des populations vers plusieurs sanctuaires de la Sainte Vierge. Arras n'échappa point à ce courant refroidi. Donnant une sorte de satisfaction aux idées jansénistes, Mgr de Conzié, évêque d'Arras, crut devoir supprimer la procession séculaire que la ville faisait en l'honneur du cierge béni. La Révolution était proche. Elle vint furieuse, pleine de menaces, et déjà les gardiens faisaient douter de leur énergie.

On raconte, disait le *Pèlerin* en 1877 (p. 457), que les républicains ayant répandu le bruit que la *Pyramide* n'était peut-être plus assez solide, et menaçait de tomber sur le marché, les *Mayeurs* de la confrérie eux-mêmes proposèrent de le démolir : ce qui fut exécuté le 15 juillet 1791. Mais nos pères bâtissaient solidement; aussi le monument opposa-t-il une vigoureuse résistance. Cependant, il tomba. Mais Dieu, qui permet le mal, en sait tirer sa gloire. Cette démolition du monument préserva la précieuse relique. Comme le pillage n'était pas encore légal, on plaça d'abord le Saint-Cierge dans une chapelle voisine, puis, le désordre grandissant, M. Watelet l'emporta chez lui. Enfin, pour le sauver des perquisitions, il le jeta dans le puits du cloître Notre-Dame, la nuit du 14 au 15 avril 1794.

Dès le lendemain, un accident fortuit fit découvrir la relique et la livra aux autorités révolutionnaires. Une personne, en y puisant, laissa tomber son seau. On fouilla, et les crochets, au lieu d'un seau, saisirent les linges qui enveloppaient la Sainte-Chandelle et sa custode.

Grand scandale. Un arrêté de Joseph Le Bon, le proconsul artésien, ordonne le 10 juin le dépôt de l'objet suspect au bureau de la sûreté, « où il restera ».

Cette précaution, prise par Le Bon contre les évasions possibles de la

Digitized by Google

Sainte-Chandelle, la sauva de la destruction, car elle resta trois ans sans honneur au dépôt, et au 30 juin 1797 fut mise en vente. Voici le procès-verbal d'adjudication :

« L'enveloppe d'une relique, soudée d'étain, attachée avec des clous de cuivre, pesant sept marcs deux onces, vieux titre, estimé 36 livres le marc, adjugée pour 265 livres au citoyen Grimbert, après l'extinction de trois feux. »

M. Grimbert, ancien mayeur de la confrérie, avait acheté cette relique pour la rendre à l'autorité religieuse, la tourmente révolutionnaire passée : ce qu'il fit le 26 février 1803. La décharge qui lui fut délivrée portait : « M. Grimbert a remis à M. Watelet, maire d'Arras, et à M. Lincque, administrateurs de la fabrique de Notre-Dame, la châsse de la Sainte-Chandelle d'Arras, ainsi que la cire de ladite chandelle, pour déposer le tout dans une niche près de la chapelle de la Vierge, érigée dans ladite église. »

Depuis lors, le Saint-Cierge a été rarement exposé à la vénération du public : il reparut, à la procession du B. Labre, en 1860, sous Mgr Parisis. Ensuite, il a été porté à la cérémonie de la pose de la première pierre de la nouvelle église de N. D. des Ardents, le 7 novembre 1869; puis il a figuré dans les grandes processions de Lille (1874), de Douai et de Saint-Omer (1875); enfin, le dimanche 21 mai 1876, il est allé prendre possession du temple nouveau que Mgr Lequette a fait ériger pour le recevoir.

Telle est, en abrégé, l'histoire des vicissitudes et des triomphes de cette relique dont Arras, après une trop longue éclipse, a de nouveau compris la valeur.

Voici, pour finir, la description de la custode qui la contient :

Cône allongé de 62 centimètres de haut et de 7 cent. 1/2 de diamètre à la base; il porte en bas quatre petites fenêtres ogivales par lesquelles l'œil des fidèles peut contempler le cierge. Les arabesques en filigrane de vermeil, qui séparent ces fenêtres, sont d'une finesse exquise.

Au second étage, les fenêtres sont remplacées par quatre tableaux sur plaques d'argent, dont l'une représente la Sainte Vierge couronnée portant le Saint-Cierge; elle est dessinée sur un fond de dix roses.

Puis, à droite, vient l'évêque Lambert à genoux, en habits pontificaux avec la crosse. Le troisième tableau représente le ménestrel Itier, et le quatrième, le ménestrel Norman.

L'étage supérieur nous présente des lames d'argent niellé, séparées par des monstres qui avalent la queue en spirale du précédent.

Au-dessus de l'étui que nous venons de décrire, se plaçait un éteignoir conique de 32 centimètres de hauteur, de 6 cent. 1/2 de diamètre, avec les mêmes animaux fantastiques et un bouton de fleurs et d'oiseaux ciselés.

Digitized by Google

C'est sur le modèle de cette châsse qu'avait été construite la flèche de l'église de la Sainte-Chapelle renversée le 15 juillet 1791.

NOTRE-DAME DES MIRACLES, à Saint-Omer (⛴ 1875). La Morinie, sillonnée dès le siècle d'Auguste de voies romaines qui conduisaient les vainqueurs dans la Grande-Bretagne, reçut une des premières la lumière évangélique. Saint Firmin fut son premier apôtre. Le second siècle vit les efforts de saint Marcel, évêque de Tongres, et le troisième reçut les enseignements des saints Fuscien et Victoric, envoyés de Rome à Thérouanne et à Saint-Omer, qu'ils arrosèrent de leurs sueurs et de leur sang.

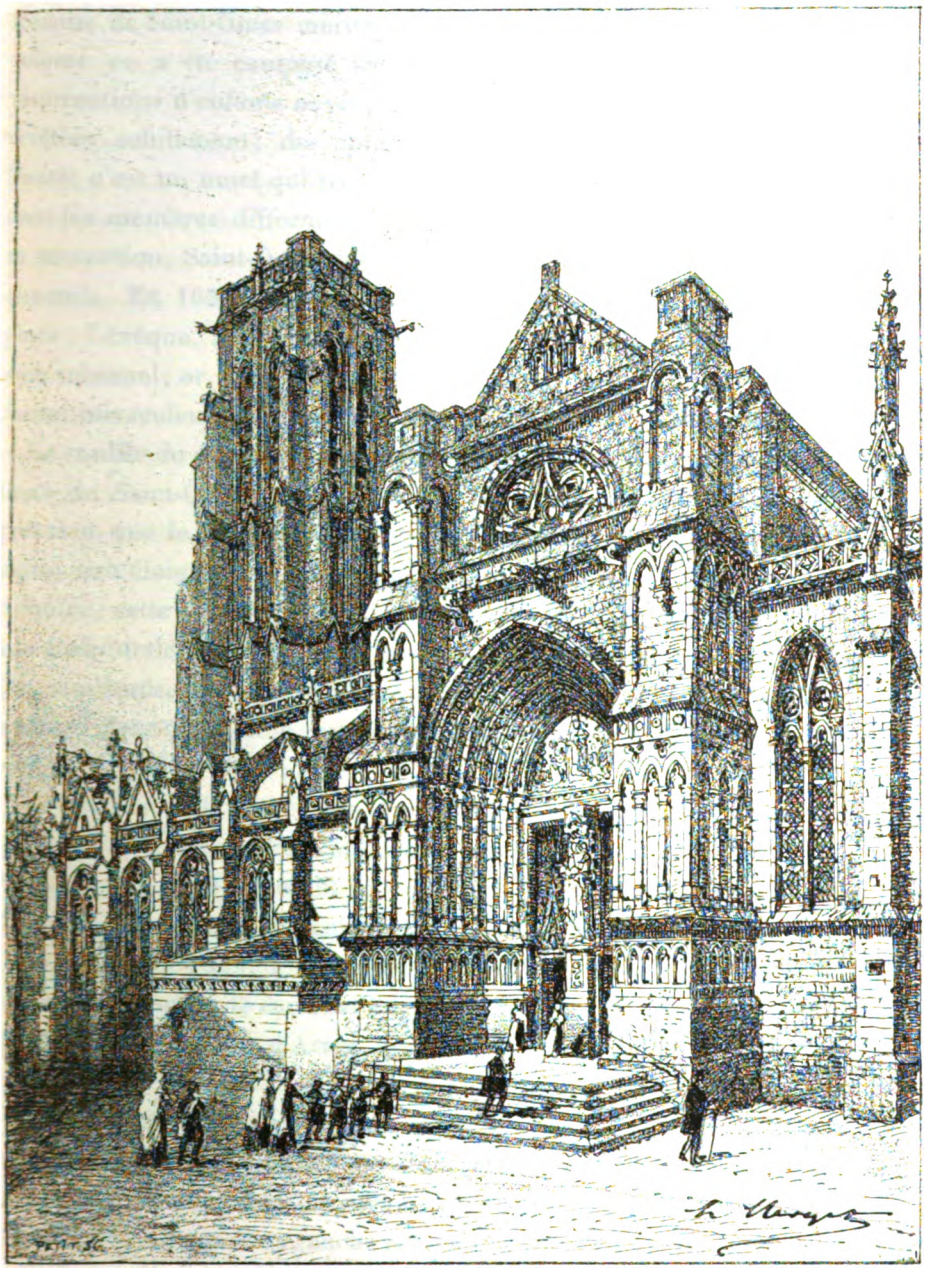
Tous ces ouvriers implantèrent dans la contrée le culte de Marie; mais ils ne réussirent pas à faire disparaître toute trace de paganisme, puisque saint Omer, d'abord abbé de Luxeuil, puis évêque de Thérouanne, bâtit, vers l'an 636, une église à la Sainte Vierge sur les ruines d'un temple jusque-là consacré à Minerve. Ce temple, bâti sur une éminence où Jules César avait placé son camp, s'appelait Sithiu, et plus tard la Mothe; c'est le berceau de la ville de Saint-Omer, qui prit le nom du saint, enterré, sur sa demande, dans l'église Notre-Dame. Les miracles qui s'opérèrent à ce tombeau firent perdre à cette église elle-même son premier nom, qu'elle échangea contre celui d'Omer. Mais les habitants élevèrent bientôt à Marie, sur la place du Marché, un autre temple qui fut d'abord en bois. Un incendie le détruisit, en 1031, ainsi que le monastère de Saint-Bertin, cet autre protecteur de la ville. Rebâti encore en bois, suivant l'usage de cette époque, il fut de nouveau brûlé, en 1119 et en 1152.

Pour éviter le retour de pareils malheurs, le clergé et les magistrats construisirent, en pierre cette fois, une église, témoignage magnifique de leur amour et de leur dévotion. Robert II, comte d'Artois, et Henri, évêque de Thérouanne, ayant accordé les autorisations nécessaires, on commença en 1271, et neuf ans plus tard une chronique pouvait dire : « En la ville de Saint-Omer, sur le grand marché, par une grande allégresse des citoyens, se bâtit, en l'honneur de la Vierge Mère, une chapelle appelée N. D. des Miracles, pour la fréquence des guérisons admirables qui s'y font. »

C'est ainsi que l'humble chapelle fut, par le zèle des Audomarois, convertie en une vaste basilique, toute en marbre, formée de deux églises superposées, et décorées richement.

En 1344, on institua la *Confrérie de la Charité Notre-Dame*, ou « *Confraternité de la benoîte Vierge Marie* », qui est demeurée célèbre. Tous les membres s'appliquaient à l'envi à louer leur sainte patronne, « tant par leurs chants que par leurs vertus ». Le culte de Marie était si universel,

Digitized by Google



NOTRE-DAME DES MIRACLES, A SAINT-OMER.

Digitized by Google

Digitized by Google

que chaque maison de la ville ou des bourgs voisins tenait à honneur de posséder une copie de l'image miraculeuse.

Est-il besoin de rapporter les innombrables merveilles par lesquelles la Madone de Saint-Omer mérita si bien son titre de N. D. des Miracles? Un volume en a été composé par le Père Couvreur. Nous y trouvons cinq résurrections d'enfants noyés; une grande quantité de maladies très graves arrêtées subitement; des épilepsies, des paralysies, des ulcères guéris. Tantôt c'est un muet qui recouvre la parole; tantôt c'est un pauvre homme dont les membres difformes redeviennent tout à coup droits et sains. Par sa protection, Saint-Omer fut plusieurs fois délivré des attaques de ses ennemis. En 1638, une armée de quarante mille soldats assiégeait la place; l'évêque, Mgr Christophe de France, fit au nom des habitants un vœu solennel; or, le 16 juillet, fête de N. D. du Carmel, les assiégeants furent miraculeusement contraints de se retirer.

Le souffle du dix-huitième siècle refroidit sensiblement la piété des habitants de Saint-Omer; le 23 janvier 1769, les échevins eux-mêmes, sous prétexte que la chapelle entravait la circulation, votèrent sa mort ou du moins son éloignement. Malgré les murmures de la ville et l'opposition du chapitre, cette mesure fut exécutée en 1785. La statue fut alors transportée à la cathédrale, à cette même place où saint Omer l'avait mise autrefois. Des vieillards, dit M. l'abbé Leroy, affirmaient récemment encore que, pendant cette translation, une étoile brilla au ciel, visible à tous les regards, bien qu'on fût en plein jour.

Le gardien de la cathédrale, François Thomas, sauva la précieuse statue pendant la Terreur. En 1803, elle reparaissait sur son ancien trône. Pie VII, en 1819, rétablit la confrérie, et M. l'abbé Duriez, curé de Notre-Dame, mit tout en œuvre pour faire refleurir le pèlerinage.

Le 18 juillet 1875, à la suite d'un *triduum*, prêché par Mgr Mermillod, évêque de Genève, le cardinal Régnier et plusieurs autres prélats assistaient Mgr Lequette, évêque d'Arras, qui couronnait, au nom de Pie IX, la vénérable image

La statue de N. D. des Miracles porte les caractères du treizième siècle. On pense qu'elle fut donnée par Robert, comte d'Artois et neveu de saint Louis; elle est haute, assise sur un trône; son sceptre se termine par une fleur de lis; sur son bras gauche repose l'Enfant Jésus, dont la main droite bénit les pèlerins et la ville de Saint-Omer. Chaque année, la fête commence le second dimanche de juillet et ne dure pas moins de dix jours. Presque tous les ans, Mgr l'évêque d'Arras préside la clôture de la neuvaine.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE BOULOGNE (⛵ 1885). Les anciennes chroniques nous racontent :

> Comme la Vierge à Boulogne arriva
> Dans un bateau que la mer apporta,
> En l'an de grâce, ainsi que l'on comptoit,
> Pour lors, au vray, six cents et trente-trois.

En 633, un navire, sans matelots ni rames, venant de la haute mer, abordait donc à Boulogne. Il contenait une statue en bois, de 3 pieds et demi de haut, représentant la Vierge Marie, avec Jésus sur le bras gauche. D'où venait cette image? On présuma qu'elle quittait l'Orient à l'heure où les musulmans s'emparaient de la Terre Sainte, et qu'elle était due au ciseau de saint Luc lui-même.

La Madone fut accueillie avec transports. Une humble chapelle en bois et en joncs fut aussitôt construite pour la recevoir. En 1104, la comtesse Ida, mère de Godefroy de Bouillon, bâtit un édifice magnifique, avec crypte, afin de donner à la Vierge un abri digne d'elle. Le preux Godefroy lui-même offrit sa couronne d'or de roi de Jérusalem à la patronne de sa ville natale, et le culte de N. D. de Boulogne alla dès lors toujours grandissant.

Saint Bernard, le grand serviteur de Marie, vint, en 1131, rendre ses hommages à l'image miraculeuse. La plupart des rois de France imitèrent cet exemple; citons, entre autres, Philippe-Auguste, Philippe le Bel, sauvé de la mort à la bataille de Mons en Puelle; Louis XI, Henri II, Henri III, Louis XIV, Louis XV...

Les grands pèlerinages à N. D. de Boulogne datent de 1212. A cette époque s'accomplirent des miracles éclatants et innombrables. La plupart des pèlerins s'y rendaient par dévotion, quelques-uns par nécessité. Nogaret y fut envoyé pour accomplir la pénitence qui lui avait été imposée en punition de ses outrages à Boniface VIII.

M. Fernand Nicolay, avocat à la Cour de Paris, rapporte l'arrêt suivant, rendu le 24 juillet 1367, par le Parlement :

« Sur ce qu'à Martin Blondel estoit reprochié d'avoir juré vilain ser-
« ment, craché et vilipendé la croix, rumpu par dépit deux ymages, l'une
« de Dieu, l'autre de la sainte Vierge Marie, et il en requist grâce à la Cour
« et l'a amendé.

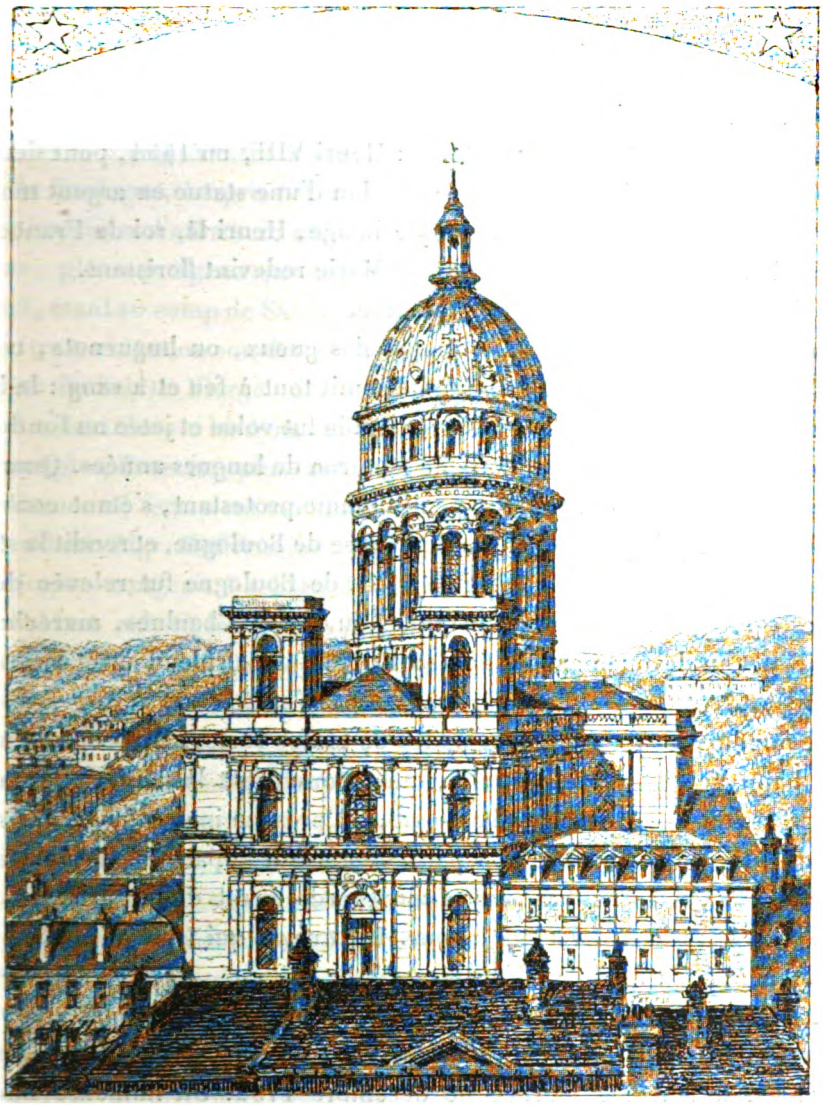
« ... Tout leu et considéré, et ce que les présents sont d'accord ;

« La Cour ordonne que Blondel jûnera tous les vendredis d'un an, en
« pain et eaue, commencera vendredi saint-Jean venant; — item qu'il
« jûnera tous les samedis de l'an après; — item que dedans la fête de

Digitized by Google

« Nostre-Dame, en septembre prochain venant, il ira A PIÉ, à N. D. de « Boulogne-sur-Mer, *en pèlerinage*, et de ce, apportera les testimoniaux d'y « avoir esté ; — item qu'il paiera au Roy 50 francs d'or ;

« Et à ce l'a condamné la Court.



NOTRE-DAME DE BOULOGNE.

« Et il a juré aux saincts Évangiles de l'accomplir, en bonne foi et sans « fraude. »

Les Parisiens y avaient fondé un pèlerinage annuel dès le quatorzième siècle. Nous avons vu, en parlant de N. D. de Boulogne, près Paris, com-

Digitized by Google

ment ils y suppléèrent par une fondation semblable à leur porte. Louis XI, entouré de sa cour, consacre, en 1460, la ville de Boulogne à son auguste protectrice, et laisse de riches offrandes, comme gage de sa dévotion. Charles VIII offre une statue en vermeil ; Louis XII, François Ier imitent ces exemples. Philippe de Crèvecœur, maréchal d'Esquerdes et lieutenant de Picardie, y choisit sa sépulture, et donne quatre lampes d'argent, pesant son poids tout armé.

Un moment, la ville de Boulogne fut prise par les Anglais, et la statue miraculeuse emportée en Angleterre : Henri VIII, en 1554, pour dédommager les Boulonnais de cette perte, fit don d'une statue en argent massif. Mais comme la ville tenait à l'antique image, Henri II, roi de France, fit rendre la madone dérobée. Le culte de Marie redevint florissant.

Mais, hélas! la paix fut de courte durée.

Le 12 octobre 1567, un soulèvement des gueux, ou huguenots, connu dans l'histoire sous le nom de *michelade*, mit tout à feu et à sang : la basilique fut pillée et ruinée ; la statue vénérable fut volée et jetée au fond d'un puits au château d'Honvault, où elle séjourna de longues années. Quarante ans plus tard, Jean de Frohard, gentilhomme protestant, s'étant converti, confessa avoir pris part au pillage de l'église de Boulogne, et rendit la statue retrouvée par sa femme. L'église de N. D. de Boulogne fut relevée de ses ruines, grâce aux généreuses offrandes du duc de Chaulnes, maréchal de France, et au dévouement des fidèles. Et bientôt, la splendeur et la prospérité reparurent dans le sanctuaire ravagé par l'hérésie.

Le nombre des muets, des malades de toutes sortes, des enfants morts sans baptême, des pestiférés, etc., qui recouvrèrent la santé ou la vie par l'intercession de la Vierge de Boulogne, est presque incalculable. Mais elle fut toujours, elle est encore plus particulièrement la patronne des matelots. On voit ceux-ci se mettre sous sa sauvegarde avant d'entreprendre leurs voyages, et la remercier à leur retour. Les *ex-voto* qui tapissent la basilique témoignent de la foi de ces braves marins.

A Boulogne, la Révolution renouvela les scènes sacrilèges que nous avons eu déjà l'occasion de raconter. Un témoin a rapporté ce qui se passa par une froide journée de décembre 1792. Un immense bûcher, élevé sur l'esplanade, consumait lentement les tableaux, les statues arrachés aux églises et aux couvents. Le feu, allumé à midi, éclairait encore le soir de ses lueurs sinistres les maisons du voisinage. Soudain, une bande hideuse débouche sur la place, chantant la *Marseillaise*. Elle traînait la vénérable statue. Un des misérables la coiffe du bonnet phrygien, puis, encouragé par les imprécations de cette canaille, il la jette dans le bûcher. En vain

Digitized by Google

l'huile et le suif activent la flamme; jusqu'au milieu de la nuit la statue résiste. Fut-elle à la fin consumée? fut-elle soustraite par quelque pieuse main? Nul ne le sait. Mais pendant que la sainte image était encore au district, M. Cazin de Caumartin s'empara d'une des mains à demi brisée; la détachant avec son sabre, il l'offrit à sa tante; et c'est aujourd'hui le seul débris que l'on possède. Quant à l'église, elle fut vendue et démolie. On refit bien une copie de la statue, mais les Boulonnais regretteront toujours l'image de leur patronne.

En 1814, Louis XVIII, revenant de l'exil, alla s'agenouiller devant N. D. de Boulogne. La pria-t-il avec ferveur? Nous n'oserions l'affirmer; mais il fut, en tout cas, plus courageux que son frère qui, en 1827, étant au camp de Saint-Omer, n'osa pas mettre à exécution son désir secret d'aller invoquer la Sainte Vierge. Ces lâchetés ne sauvent ni les trônes ni les dynasties, ni les rois ni les peuples. Trois ans plus tard, les portes de la France se fermaient sur Charles X.

NOTRE-DAME DE BOULOGNE.

Cependant Mgr Haffreingue, du clergé de Boulogne, songeait à rebâtir la chapelle dont il avait acheté les ruines dès 1820. Un jour, c'était en 1827, une pauvre femme s'approche de lui : « Je sais, lui dit-elle, que vous voulez relever l'église de Notre-Dame; tenez, voici mon offrande! » Et elle lui remit vingt francs. Ce fut la première pierre.

Il fallut quinze ans d'études, d'efforts et de sacrifices pour dresser ce superbe monument. Le prince de Torlonia offrit l'autel majeur; tous les Boulonnais apportèrent leur obole, et, le 29 mai 1840, la nouvelle église fut bénite. Marie répondait à ces élans en protégeant Boulogne des atteintes du choléra, en 1849.

De toutes les fêtes qui se sont succédé dans ce sanctuaire désormais célèbre, nous ne mentionnerons que celle de la consécration à laquelle présidaient huit évêques, et celle du 8 septembre 1885, où cent mille pèlerins entourèrent N. D. de Boulogne. Mgr di Rende, nonce à Paris, délégué de S. S. Léon XIII, environné de douze évêques, couronnait solennellement la patronne de la ville, qui jamais, sans doute, n'avait vu pareille fête.

Le 21 octobre 1888, Mgr Dennel, évêque d'Arras, plantait dans la

Digitized by Google

basilique la croix apportée de Jérusalem par les pèlerins de la Pénitence, au mois de mai précédent. Cette croix a été fournie par un généreux habitant de Villers-Bretonneux, à la porte d'Amiens, au pays de Pierre l'Ermite.

NOTRE-DAME DU SAINT-SANG, à Boulogne. C'était en 1793. Des sans-culottes (c'est ainsi qu'ils s'appelaient) venaient de dévaliser une chapelle à Boulogne. Après avoir mis à part les objets d'or et d'argent, ils trainaient dans la boue une statue de la Sainte Vierge, puis, la chargeant de leurs insultes sacrilèges : « Tu as un bateau, voyage ! » Et ils la précipitèrent dans la rivière. La sainte image flotta doucement; un paysan d'Ostrohove, qui avait vu les malfaiteurs, entra dans l'eau et, serrant sur son cœur la statue, l'emporta dans sa maison. Elle y resta jusqu'aux premiers jours de ce siècle, comme l'Arche sainte chez Obededom.

Cette statue portait un nom illustre. C'était N. D. du Saint-Sang, ainsi nommée d'une chapelle que Godefroy de Bouillon avait dotée lui-même d'une insigne relique, quelques gouttes du sang du Rédempteur. La chapelle qui avait mérité cette faveur du premier roi de Jérusalem était très ancienne, et datait, dit-on, du troisième siècle. Un titre de 635 la mentionne.

Rebâtie en 984, elle fut ornée par sainte Ida, comtesse de Boulogne, qui y déposa elle-même, en 1104, le précieux cadeau de son fils.

La relique, et une image de la Sainte Vierge taillée sur le modèle de la patronne de Boulogne, c'était plus qu'il n'en fallait pour attirer les pèlerins à la *Capelette,* comme on l'appelait, en opposition avec la grande basilique.

La *Capelette* fut dépouilllée en 1793, comme une simple cathédrale. Elle tombait tout à fait en ruine, quand, en 1814, réparée et embellie, elle fut de nouveau ouverte à la piété. Mais la statue ne revint qu'en 1858, lorsque M. l'abbé Leuilleux, curé de Saint-François de Sales, le futur évêque de Carcassonne, eut rebâti, sur un plan magnifique, la *Capelette* du Saint-Sang, qui retrouvait en même temps la relique envoyée par Godefroy de Bouillon. Cette belle église de N. D. du Saint-Sang partage aujourd'hui, avec N. D. de Boulogne, la piété des habitants de la ville et des alentours.

NOTRE-DAME PANETIÈRE, à Aire-sur-la-Lys. Elle était autrefois, si l'on en croit M. l'abbé Leroy et les savants qu'il a consultés, dans la ville de Thérouanne, voisine d'Aire, et ancienne capitale de la Morinie. Le nom de *Panetière* lui fut donné en souvenir d'une disette dont souffrait la ville de Thérouanne, et dont elle fut miraculeusement délivrée par la

Digitized by Google

Sainte Vierge. D'autres, à la vérité, prétendent que ce titre rappelle les distributions de pain qui se faisaient aux pauvres à l'occasion de certaines fêtes.

Quoi qu'il en soit, il paraît prouvé que N. D. Panetière, d'abord à Thérouanne, fut transportée, à une date indécise, mais lointaine, à Aire-sur-la-Lys. Dès le temps de saint Louis, une confrérie existait, à Thérouanne, en son honneur; mais, en 1553, Charles-Quint, ayant pris cette place, la rasa, détruisant les églises, les monastères et les hôpitaux.

A Aire, florissait déjà, depuis plus d'un siècle, une confrérie sur le modèle de celle de Thérouanne, en l'honneur de N. D. Panetière. Tandis que la ville de Saint-Omer s'enrichissait de quelques dépouilles de la cité détruite, Aire réclama et obtint la statue de la Vierge célèbre, et Clément VIII, en 1594, confirmait et augmentait les privilèges de cette confrérie.

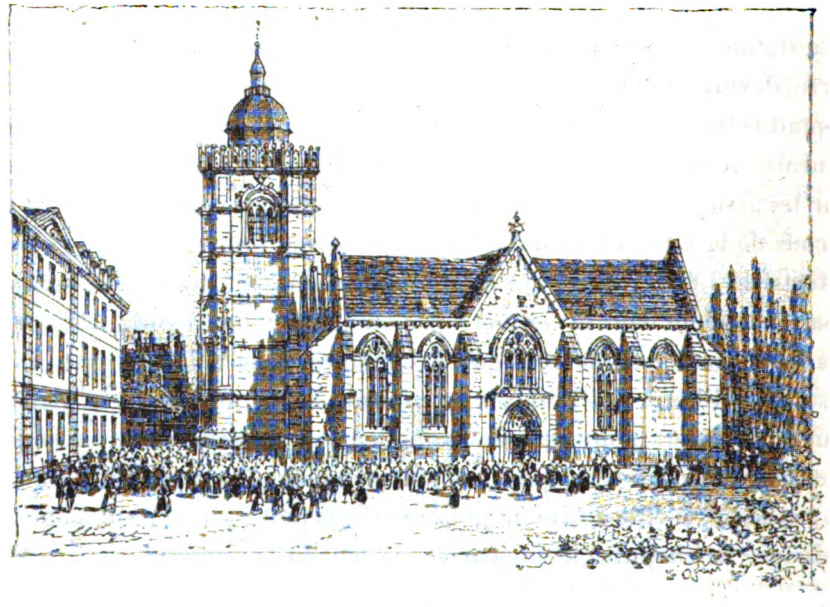
La statue, d'abord placée dans une chapelle de la collégiale de Saint-Pierre, devint aussitôt l'objet de l'empressement général, et montra qu'elle adoptait cette nouvelle patrie. En 1641, quand la ville fut assiégée par les Français, sous la conduite du maréchal de La Mailleraye, la Vierge fut pour les assiégés le meilleur rempart; les magistrats lui remettent en main les clefs de la ville, et les habitants la prennent solennellement pour leur protectrice. Le 22 juillet, sur les dix heures du soir, une croix lumineuse apparaît soudain dans le ciel, et, pendant plus d'une heure, resplendit à tous les regards, comme un signe d'espérance. Si la ville succomba sous la puissante artillerie des Français et capitula le 27 juillet, N. D. Panetière reçut les premiers hommages des vainqueurs et ne tarda pas à ménager un éclatant triomphe à ceux qui l'avaient invoquée. Par trois fois, en 1647, 1652 et 1667, la ville d'Aire fut préservée de la peste qui sévissait dans tout le voisinage. Le chapitre, le mayeur et ses échevins promirent une procession annuelle et votive à N. D. Panetière. Plus tard, pendant le rigoureux hiver de 1740, une procession, comme on n'en avait jamais vu, se déroula dans les rues d'Aire. A la Révolution, la statue, vendue à l'encan, fut achetée par une pieuse femme qui s'empressa de la rendre à son église, où on la vénère encore dans une chapelle contiguë à l'ancienne.

En 1849, le choléra, visitant la contrée, y réveilla la confiance en N. D. Panetière; une neuvaine, pendant laquelle on descendit la Vierge, se termina par une procession, et le fléau s'arrêta. En attendant que l'église couronne solennellement leur célèbre image, les habitants d'Aire lui ont spontanément offert un riche diadème, dont l'évêque d'Arras la couronna, le lundi de la Pentecôte 1853. Chaque année, le pèlerinage se développe, et

Digitized by Google

la fête principale, l'Assomption, voit affluer à ses pieds les paroisses du voisinage qui s'y rendent en procession.

NOTRE-DAME DE LA FORÊT, à Tournehem. Une statue de Marie trouvée dans un hêtre, au milieu des grands bois, des gardes forestiers construisant eux-mêmes une chapelle, telle est l'origine du pèlerinage de N. D. de la Forêt, en 1713. La Révolution y sème les ruines, mais la statue échappe ; et quand, en 1819, la petite chapelle, trop étroite et ruinée, est rebâtie plus grande et plus belle, cette sainte image y est reportée en triomphe, et quitte pour toujours l'hospitalité que lui avait offerte l'église paroissiale. L'Assomption en est la fête principale, et les fidèles d'alentour s'y rendent tous les ans, plus nombreux.



NOTRE-DAME DE PITIÉ, A BAPAUME.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Bapaume. Cette petite ville, célèbre, hélas! dans notre dernière guerre, possède depuis bien des siècles une Vierge miraculeuse, sous le vocable de N. D. de Pitié. Plus d'une fois, Marie s'est déclarée sa protectrice. Au seizième comme au dix-neuvième siècle, Bapaume fut protégé de la peste et du choléra. Quand, en 1849, le terrible fléau ravageait la contrée, une procession solennelle parcourut la ville, d'ardentes prières s'adressaient à N. D. de Pitié, et pas une victime ne succomba. Un touchant incident se produisit à cette procession,

Digitized by Google

La vénérable statue portée par les rues s'arrêta devant une modeste maison. C'était comme un acte de reconnaissance, car c'était là qu'elle avait échappé à toutes les perquisitions des révolutionnaires.

A l'appel de Mgr Parisis, quinze mille pèlerins le visitèrent, en 1858. Lapaume a vu depuis des fêtes solennelles; chaque année, le prédécesseur de Mgr Dennel, Mgr Lequette, évêque d'Arras et enfant de cette paroisse, revenait saluer celle qui l'avait vu grandir.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Bouret-sur-Canche. Entre le Ponthieu et le haut Artois, non loin de Doullens, mais dans le canton d'Auxy-le-Château, existe une chapelle renommée, sous le nom de N. D. de Bon-Secours. Sa fondation, dit M. Cappe, remonte au commencement du quatorzième siècle, au moment où Mahaut, comtesse d'Artois, guerroyait contre son neveu, Robert de Beaumont. C'était en 1317. Des bergers étaient assis pour prendre leur repas, quand soudain, sur le buisson qui leur prêtait son ombre, ils aperçurent une statue de la Sainte Vierge qu'ils emportèrent le soir dans leur demeure; mais là, comme nous le verrons souvent ailleurs, la statue, à diverses reprises, fut retrouvée sur son buisson. Guy IV de Châtillon, comte de Saint-Pol, donna, pour y bâtir une chapelle, le terrain que la Mère de Dieu avait elle-même choisi. Le doyen de Saint-Hilaire de Frévent et l'évêque de Thérouanne approuvèrent cette fondation. Un peu plus tard, les marquis de Hamel-Bellenglise y choisirent leur sépulture.

La chapelle actuelle a été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne, en 1644, millésime qu'on lit au pignon du grand portail. Elle ne fut point vendue pendant la Révolution, et la statue miraculeuse fut elle-même préservée de toute profanation dans une maison d'Houvin, tandis que la famille Lefelle, de Bouret, offrait un abri au chapelain de N. D. de Bon-Secours. Le 8 septembre 1802, l'antique statue fut rapportée en triomphe, et reprit le cours de ses bienfaits. Jusqu'en 1852, un chapelain desservit la chapelle; mais à cette époque, la paroisse de Bouret, annexe de Saint-Waast de Frévent, fut érigée en succursale, et, depuis lors, les curés ont fait le service de la chapelle et du pèlerinage.

La dévotion s'y est merveilleusement accrue dans ces dernières années. Anciennement, l'affluence des pèlerins était surtout au lundi de Pâques; mais en 1885, sur un appel de M. le curé de Bouret, vingt-deux prêtres, plus de trois mille fidèles se réunirent le dimanche 2 août, et tous les ans, une neuvaine clôture le mois de Marie, et attire toutes les paroisses d'alentour.

Digitized by Google

La statue, haute de 34 centimètres, est du quatorzième siècle; elle représente la Vierge Mère dont la main porte un sceptre fleurdelisé.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE. A Boisleux-Saint-Marc, à Sauchy-Cauchy et aux Baraques, près de Calais, et enfin à Humières, près Saint-Pol, des pèlerinages, très importants et très suivis pendant le mois de septembre, se sont établis dans ces dernières années. Pendant dix jours, des prédications extraordinaires y attirent les paroisses des cantons voisins.

NOTRE-DAME DE CALAIS.

La ville de Calais possède la belle église de Notre-Dame, dont nous donnons ici le dessin, bien qu'elle ne soit pas un lieu de pèlerinage. C'est aux Baraques, à deux lieues à l'ouest de la ville, que se trouve le sanctuaire, fréquenté par les Calaisiens, en l'honneur de N. D. de la Salette.

NOTRE-DAME DE LOURDES, à Villers-Châtel, canton d'Aubigny, est encore plus récente. Le 11 mai 1887, à la prière de la famille de Florimond, Mgr Dennel bénissait une grotte érigée dans un parc sur le modèle de celle de Lourdes. C'est déjà pour toutes les populations d'alentour une telle attraction que, du 1er au 8 août 1888, la *Semaine religieuse* d'Arras enregistrait les noms de dix-sept paroisses qui s'y étaient rendues en procession, les unes avec deux cents, d'autres avec cinq et six cents pèlerins. Le jour de la clôture de la neuvaine, on en comptait plus de trois mille.

Digitized by Google

PICARDIE

DIOCÈSE D'AMIENS

N. D. de Brebières, a Albert.
N. D. de Moyen-Pont, a Marquaix.
N. D. des Vertus, a Nampty.
N. D. de Mouflières, a Bellancourt.
N. D. de la Chapelle, Id.
N. D. de Foi, a Canchy.
N. D. de Maricourt.
N. D. des Joies, a Ennemain.
N. D. de Mons, a Béalcourt.
N. D. de la Falaise, a Mers.
N. D. de Croisy, près Doullens.

Le diocèse d'Amiens, suffragant de Reims, se compose de la Picardie, avec ses sudivisions du Ponthieu, Amiénois, Sancerre et Vermandois; il emprunte à l'Artois sa partie méridionale. C'est le département de la Somme.

NOTRE-DAME DE BREBIÈRES, à Albert. Brebières éveille l'idée de berger et de brebis. Des brebis, en effet, s'obstinant à chercher leur pâture dans une même touffe d'herbe, déterminèrent un pâtre à y creuser la terre. A peine l'eut-il fouillée de quelques centimètres, qu'une statue de la Sainte Vierge apparut à ses yeux.

D'une pierre dure et jaunâtre, haute de 1m,20, sculptée à la manière du onzième siècle, la statue porte sur ses bras l'Enfant Jésus; à ses pieds, une brebis repose. Avait-elle été cachée sous terre à la veille de quelque invasion? Cette hypothèse est probable. La nouvelle de cette découverte mit en émoi tout le pays. La petite ville d'Ancre (c'est ainsi que s'appelait alors Albert, où se trouve Brebières) accourt pour emporter son trésor; mais une paroisse voisine lui en dispute la possession. Un prodige met fin à la discussion, et la statue prend sur un chariot modeste la route d'Albert.

Ceci se passait, dit la tradition, dans la première moitié du douzième siècle. Averties du double prodige qui a marqué la découverte et la trans-

Digitized by Google

lation de la statue, les paroisses du voisinage, depuis Arras, Amiens, jusqu'à Péronne, arrivent à l'envi lui porter leurs hommages et leurs présents.

De cet empressement des foules naquit le pèlerinage. Sainte Colette, de Corbie, la réformatrice des trois Ordres de Saint-François, contribua puissamment à la mettre en renom.

Sainte Colette était d'aspect si chétif et si malingre que sa mère, la voyant si petite, la traitait assez mal : « Que ferai-je de toi? » lui disait-elle avec amertume. L'enfant vint à Brebières à l'âge de quatorze ans. Écoutez sa naïve prière au divin Enfant que portait la statue de Marie. « Hélas! Sire, vous plaît-il que je demeure aussi petite? Et incontinent, l'oraison terminée, ajoute le chroniqueur, elle trouva qu'elle s'était accrue et qu'elle était plus grande au retourner qu'elle n'avait été au venir. »

Une confrérie s'établit dans le sanctuaire de N. D. de Brebières, et les bergers, comme autrefois à Bethléhem, ayant été les premiers à la découverte, voulurent aussi être les premiers sur les registres et dans les cérémonies.

Quand vinrent les jours où le protestantisme menaça la France, le marquis d'Humières, gouverneur de Péronne, fut l'un des promoteurs de la Ligue. Mais ce fut sous le regard de N. D. de Brebières qu'il se décida. Dans le même temps, le duc de Guise prenait la même résolution aux pieds de N. D. de Liesse. Certes, l'Église a raison de chanter : « Seule, ô Marie, vous dont le nom est fort comme une armée rangée en bataille, vous avez détruit les hérésies dans tout l'univers! »

L'hérésie fut vaincue, mais de nouveaux malheurs s'abattirent bientôt sur N. D. de Brebières.

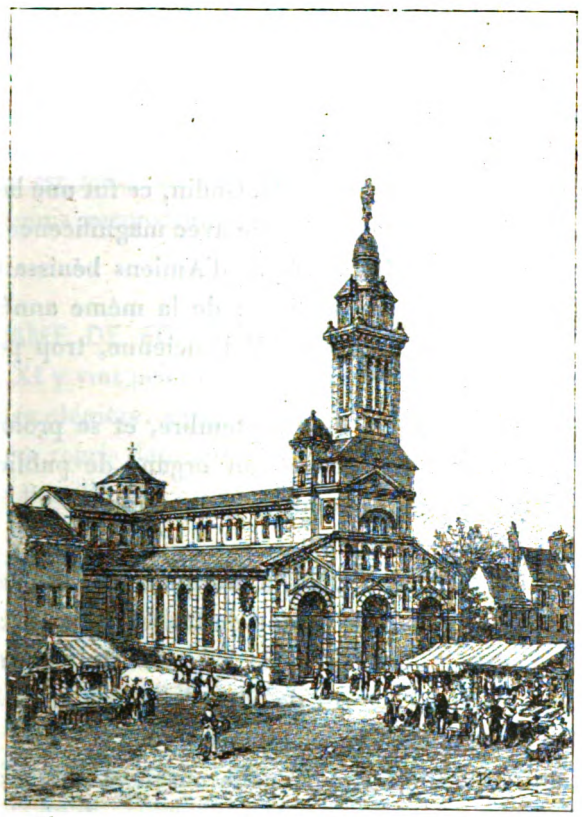
Le lundi de Pâques 1637, les Espagnols surprirent la ville d'Albert, qu'ils livrèrent au pillage. Les religieux qui desservaient le sanctuaire de N. D. de Brebières depuis plusieurs siècles, voyant leur monastère incendié, se retirèrent au prieuré d'Albert, en 1660. Leur départ, joint aux malheurs des temps, marqua un ralentissement notable dans le pèlerinage, qui devint même l'occasion de quelques scandales. Les choses allèrent si loin, que Mgr de Sabatier, évêque d'Amiens, en dépit de quelques protestations intéressées, dut faire transporter, le 2 août 1727, la statue miraculeuse de sa chapelle des champs à l'église d'Albert. Cinq ans plus tard, à la requête des habitants, Louis XV faisait raser la chapelle.

L'année qui fut témoin de la destruction de l'ancien sanctuaire profané,

Digitized by Google

vit fleurir, aux pieds de la Vierge, une confrérie importante. Mgr de Sabatier en fut le premier associé, et ses successeurs continuèrent de manifester leur plus tendre affection à N. D. de Brebières, et aux œuvres qui se sont épanouies autour d'elle.

Nous ne pouvons, à notre grand regret, relater les nombreux miracles par lesquels la Sainte Vierge récompensait la foi de ses Picards. Nous



NOTRE-DAME DE BREBIÈRES, A ALBERT.

renvoyons au livre du Rév. Père Letierce, natif d'Albert, qui, dans un volume intéressant, rapporte les principaux.

En 1789, on faisait encore des réparations importantes à l'église d'Albert. En 1793, déjà profanée par les prêtres intrus. elle se fermait, mais, hélas! pour s'ouvrir bientôt à la plus affreuse des mascarades, la fête de la déesse Raison. La statue allait être descendue et détruite, quand un honorable négociant d'Albert, M. Scribe-Poly, parvint à la sauver, en la cachant dans un tonneau de sa cave.

En 1802, le nouveau curé, M. de Beynes, s'empressa de la replacer

Digitized by Google

dans son église, et bientôt les pèlerinages recommencèrent. En 1817, le Père Loriquet, supérieur de Saint-Acheul, y vint à la tête de son collège. Les populations d'alentour continuent leur élan vers un sanctuaire témoin de tant de grâces, de guérisons et de miracles.

Le 27 avril 1862, en présence de trois évêques et de plus de vingt-cinq mille spectateurs, une statue monumentale a été érigée sur le portail extérieur de l'église d'Albert.

Mais voici qu'une basilique s'élève à la place de l'humble église. Le nouveau curé, M. l'abbé Godin, promu en 1883 à la cure d'Albert, a résolu de donner à la Vierge picarde un logement digne d'elle. On dresse un plan; le devis se monte à un million et demi. Pour tous, c'est une grosse somme; pour un apôtre tel que M. Godin, ce fut une bagatelle, et la basilique est aujourd'hui achevée, décorée avec magnificence... et payée!

Le 11 septembre 1887, Mgr l'évêque d'Amiens bénissait une statue colossale, œuvre d'art admirée au Salon de la même année. Elle a été placée au chevet de l'église, au-dessus de l'ancienne, trop petite pour un cadre aussi vaste.

La fête principale se célèbre le 8 septembre, et se prolonge pendant toute l'octave. N. D. de Brebières a son organe de publicité, c'est le *Messager,* qui paraît le premier samedi de chaque mois.

NOTRE-DAME DE MOYEN-PONT, à Marquaix. A l'extrémité méridionale du diocèse d'Amiens, dans le canton de Roisel, paroisse de Marquaix, un petit îlot, serré entre les deux bras de la rivière de Coulonge, contient un des sanctuaires les plus célèbres de Picardie, après celui de Brebières Ici encore, la fête patronale est le 8 septembre.

D'après la tradition locale, cette chapelle aurait été bâtie au temps des croisades, pour y abriter une statue, découverte par des bergers. Un pèlerinage s'y établit, fréquenté par les populations de l'ancien bailliage de Sancerre, dont Péronne était le chef-lieu.

Au dix-septième siècle, un chanoine de Noyon, guéri près de la sainte image, en écrivit l'histoire. On y lit le récit de nombreuses guérisons. Pour la soustraire au danger de profanations, la statue fut portée à Péronne, dans les dernières années du règne de Louis XIII; mais elle fut ramenée en grande pompe un peu plus tard. Elle est encore aujourd'hui le but d'un pèlerinage assez suivi.

NOTRE-DAME DES VERTUS, à Nampty, annexe de Neuville-sous-Lœuilly, canton de Conty. Le concours des pèlerins y est si considérable à

Digitized by Google

certaines fêtes de la Sainte Vierge, qu'on laisse ouvertes les portes de la chapelle la nuit comme le jour. C'est un pèlerinage ancien, dont la fête principale est l'Assomption.

NOTRE-DAME DE MOUFLIÈRES, sur la paroisse de Bellancourt, dans l'archiprêtré d'Abbeville, et NOTRE-DAME DE LA CHAPELLE, sont deux centres considérables de la dévotion locale.

La première remonte à l'an 1110. Depuis 1849, la paroisse de Caubert y vient en procession, chaque année, pour reconnaître qu'elle fut délivrée du choléra le jour même qu'elle y était accourue quand le terrible fléau la visita.

La seconde est bâtie sur un ancien temple d'idoles. Vendue en 1793, elle a été depuis reconstruite, et le peuple d'Abbeville en rapprend le chemin.

NOTRE-DAME DE FOI, à Canchy, était déjà renommée au quinzième siècle. Louis XI y vint prier, et le pape Clément X accorda à ce sanctuaire une indulgence plénière, à gagner le jour de la Nativité de la Sainte Vierge. Ce pèlerinage a repris dans ces derniers temps une nouvelle vie, après un appel de Mgr Bataille.

NOTRE-DAME DE MARICOURT, canton de Combles, est surtout remarquable par une *Confrérie de N. D. du Scapulaire,* érigée en 1682, par le général des Carmes. Cette paroisse, dont l'étymologie : *Mariæ curtis* ou *curia*, rappelle une sorte d'inféodation à Marie, lui paye chaque année un tribut : tout chef de famille lui fait présent d'une gerbe de blé et d'une demi-livre de beurre, que l'on vend ensuite aux enchères pour l'ornementation de l'autel. Touchant usage que nos prétendus progrès n'ont pas encore aboli !

NOTRE-DAME DES JOIES, à Ennemain, dans le canton de Ham. était la chapelle d'un monastère du douzième siècle, complètement ruinée au quinzième. Sa restauration fut due à de terribles circonstances.

En 1522, une bataille s'engagea dans ce lieu entre Anglais et Français. Ceux-ci commençaient à plier, quand le capitaine qui les commandait fit vœu d'élever une chapelle à Marie, sur le lieu même, s'il était victorieux. Aussitôt les Anglais fléchissent à leur tour, et leur déroute fut complète. Peu après, une jolie chapelle s'élevait au sommet de la vallée. Cinquante ans plus

Digitized by Google

tard, un berger trouvait sur le champ de bataille une petite statue de la Sainte Vierge, qu'il plaça dans la chapelle et qui devint l'instrument de nombreux miracles.

Le peuple du pays lui demeura si attaché, que pendant la tourmente révolutionnaire personne n'osa la détruire.

La fête s'en célèbre encore solennellement chaque année, le dimanche qui suit le 4 juillet.

NOTRE-DAME DE MONS, à Béalcourt, est une statue très ancienne, découverte par l'instinct d'un chien de berger, dans un buisson de sureau. Elle est conservée depuis des siècles dans une élégante chapelle, souvent retouchée, mais dont la richesse architecturale, contrastant avec la simplicité du reste de l'église de Béalcourt, indique assez la vénération inspirée par Celle qui l'habite.

NOTRE-DAME DE LA FALAISE, à Mers. Le 24 août 1879, fut érigée sur le rivage une statue de la Sainte Vierge, patronne des matelots. Plus de cinq mille personnes grossissaient le cortège des marins de la côte.

NOTRE-DAME DE CROISY, près de Doullens, est un ancien pèlerinage, dont l'église vient d'être récemment reconstruite.

Digitized by Google

NORMANDIE

DIOCÈSES

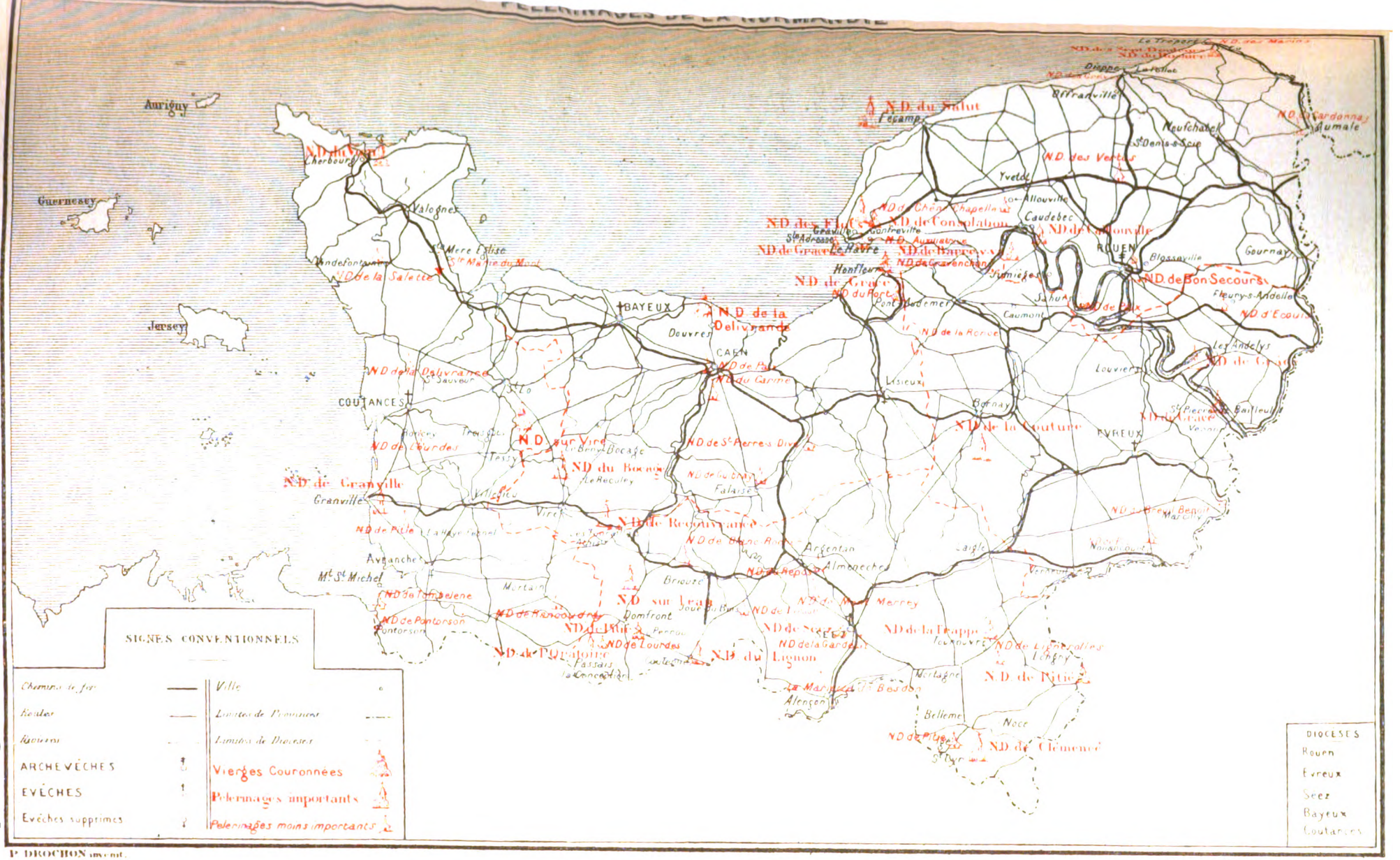
DE

ROUEN — SÉEZ — ÉVREUX — BAYEUX

COUTANCES

Digitized by Google

Digitized by Google



P. DROCHON inv. et

Gravé par E. Guillot 8 rue d'Alésia Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

NORMANDIE

La Normandie, à laquelle se rattachait le pays de Caux, a formé les diocèses de Rouen, d'Évreux, de Séez, de Bayeux et de Coutances.

DIOCÈSE DE ROUEN

N. D. de Bon-Secours, a Blosseville.
N. D. de Paix, a Sahurs.
N. D. de Grace, au Havre.
N. D. des Flots, a Sainte-Adresse.
N. D. du Salut, a Fécamp.
N. D. de Barre-y-va, près de Caudebec.
N. D. du Chêne-Chapelle, a Allouville.
N. D. de Caillouville.
N. D. de Consolation, a Gournay.
N. D. des Sept-Douleurs et du Rosaire, a Eu.
N. D. des Grèves, a Dieppe.
N. D. de Bonne-Nouvelle.
N. D. du Cardonnay, a Aumale.
N. D. Auxiliatrice, a Grasville.
N. D. des Vertus, a Saint-Denis-sur-Scie.
N. D. des Marins, au Tréport.

Ce diocèse, qui comprend aujourd'hui le département de la Seine-Inférieure, remonte au second siècle. Saint Mello passe pour son premier évêque. *Rouen*, jadis capitale de la Neustrie, puis de la Normandie, témoigne de son amour pour la Sainte Vierge par sa magnifique cathédrale, l'un des plus beaux édifices gothiques que possède la France.

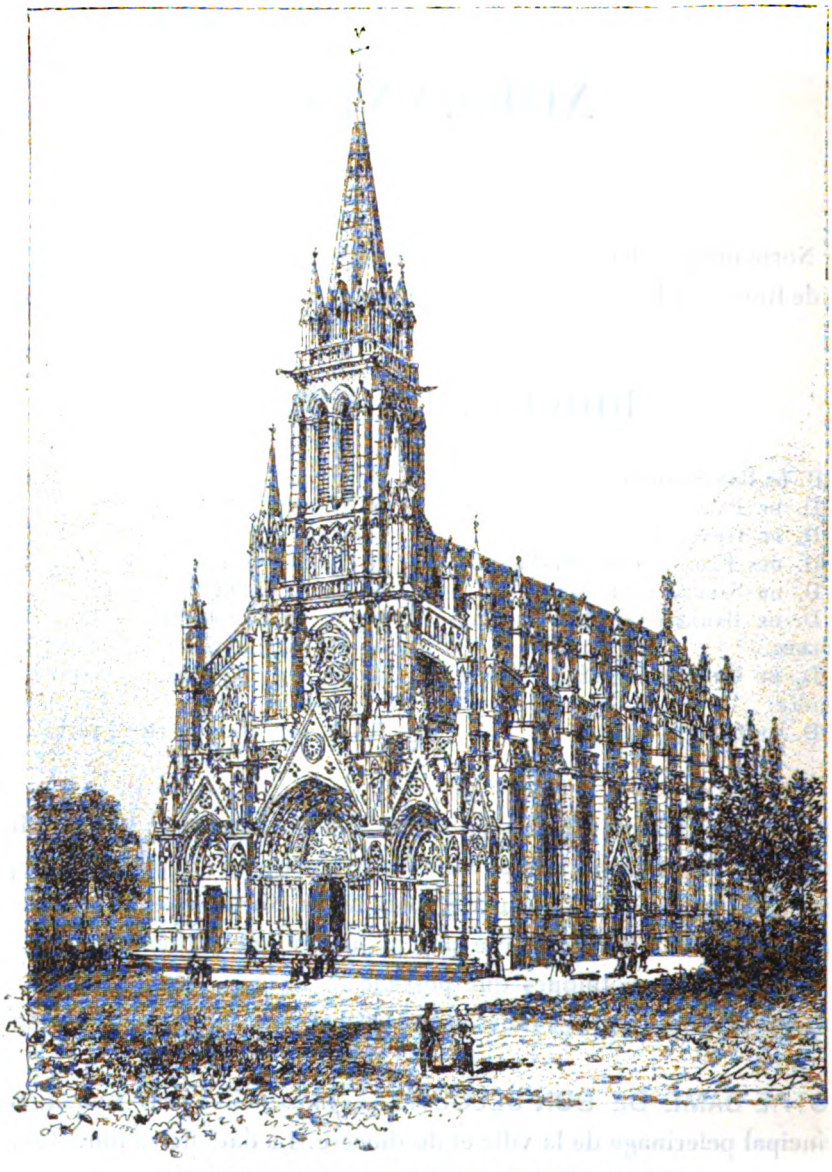
A la porte même de la grande cité se dresse, comme pour la protéger :

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Blosseville, près Rouen. C'est le principal pèlerinage de la ville et du diocèse. La date de sa fondation est incertaine, mais antérieure au treizième siècle. Des *ex-voto* recouvrent littéralement les murailles.

Une confrérie y fut établie dès l'an 1300; le pape Clément VII, en 1603, la comblait de faveurs spirituelles, « en raison, dit-il dans sa bulle, de la vénération qui est due à un si célèbre sanctuaire ». Clément XIV, et, de nos jours, Pie IX, ont encore ajouté à ces précieux privilèges.

Digitized by Google

En 1849, quand le choléra sévissait sur la France, toute la contrée se donna rendez-vous aux pieds de N. D. de Bon-Secours. Près de vingt mille pèlerins s'y trouvèrent réunis. L'archevêque de Rouen adressa à Marie, au



NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, A BLOSSEVILLE.

nom de son peuple, une fervente supplication, et le fléau décrut promptement ; bientôt même il disparut tout à fait.

Jusqu'à cette époque, la chapelle du pèlerinage n'avait été qu'un modeste oratoire, n'offrant aux pèlerins qu'un insuffisant abri, et à la miraculeuse

Digitized by Google

image qu'un logement peu digne de sa grandeur. Confiant en la Providence, M. Godefroy, curé de Blosseville, commençait, en 1840, la construction du merveilleux édifice qu'on admire aujourd'hui. De toute part les offrandes arrivèrent, si abondantes et si nombreuses, que rien ne fut épargné pour orner ce nouveau sanctuaire ; et il fut prêt pour recevoir quelques années plus tard les flots de pèlerins dont nous avons parlé.

La fête principale se célèbre le jour de l'Assomption.

NOTRE-DAME DE PAIX, à Sahurs. — « Mon père, dit un jour Anne d'Autriche à son confesseur, n'y a-t-il point en France quelque lieu saint où l'on invoque N. D. de Paix? car la paix est un bien dont nous avons grand besoin à cette heure. » C'était en 1637. Le confesseur répondit qu'il y avait à Sahurs, en Normandie, un pèlerinage sous ce nom. La Reine y envoya sans retard, et bientôt après, elle offrit au sanctuaire une statue de la Vierge, en argent, et portant cette inscription latine : *Beatæ Mariæ Sahurtiensi, de Pace dictæ, Anna Austriaca, Regina Galliarum et Navarræ, hanc iconem in votum pacis dicat, consecratque, anno M.DCXXXVIII.*

La chapelle, objet de ce don royal, avait été bâtie, en 1516, par le chevalier de Marbœuf, à la suite d'un vœu. Des indulgences accordées par les souverains pontifes à cette chapelle la mirent tellement en honneur, qu'un historien du dix-septième siècle pouvait dire : « A voir les rangs serrés des pèlerins, à certains jours, on dirait des soldats montant à l'assaut d'une forteresse. »

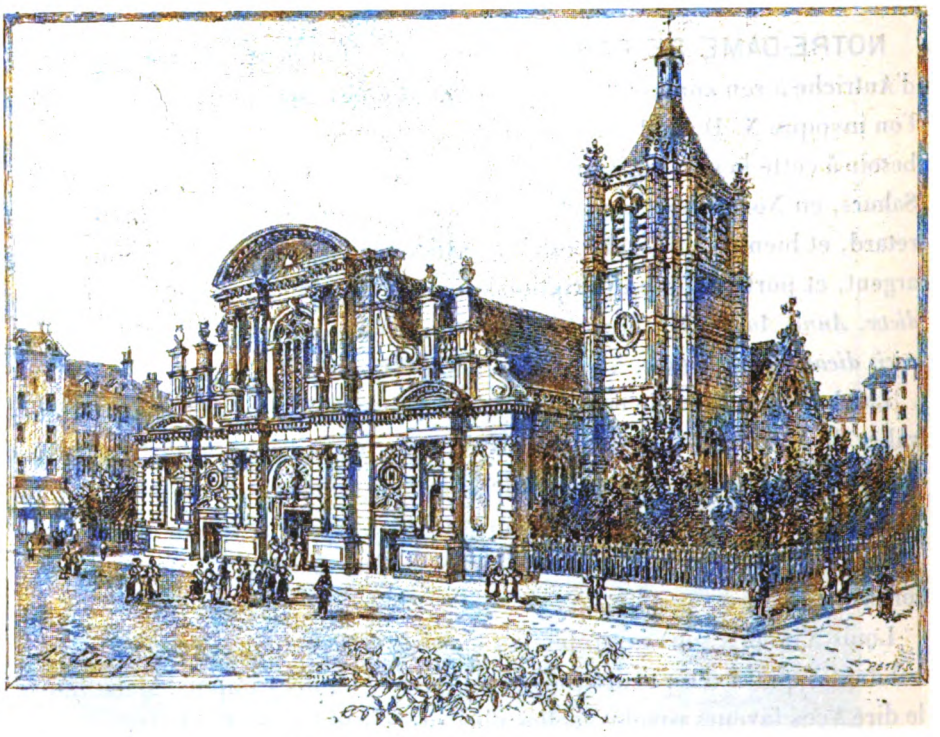
Louis XIV prit sous sa protection spéciale le sanctuaire, le village et ses habitants, qu'il exempta de charges militaires et autres impôts. Mais, faut-il le dire? ces faveurs royales, celles plus précieuses de N. D. de Paix, n'empêchèrent pas le pèlerinage de déchoir sensiblement dans le siècle dernier. Quand vint la Révolution, elle put sans résistance fondre la statue d'argent et abolir cette dévotion locale ; la chapelle est encore aujourd'hui dans un regrettable délaissement.

NOTRE-DAME DE GRACE, au Havre. Le Havre doit son origine à une chapelle bâtie sur les bords de la mer par quelques matelots reconnaissants envers la Sainte Vierge qui les avait sauvés. Pour en rappeler le souvenir, naguère encore on disait le Havre de Grâce, ou le port de Notre-Dame de Grâce. La première chapelle, construite dans les sables de Percanville, était pauvre, comme le sont la plupart des gens de mer, mais pieuse comme ils le sont presque tous. Cependant, elle était d'un difficile accès et d'ailleurs peu solide; les marins résolurent, en 1536, d'en bâtir une nouvelle sur un sol

Digitized by Google

plus ferme. Aussitôt, un petit village se groupa autour d'elle ; François Ier, prévoyant l'avantage de ce nouveau port, le favorisa, et bientôt l'on put dire : « la ville du Havre ».

Marie commença, de son côté, son rôle protecteur ; dès 1539, elle sauva la jeune cité de l'attaque des huguenots ; un siècle plus tard, en 1694, elle la protégea contre le canon des Anglais. Dans sa reconnaissance, la ville fit



NOTRE-DAME DE GRACE, AU HAVRE.

vœu d'assister chaque année à une procession, le soir de la fête de l'Assomption.

Onze cents bombes furent lancées sur la ville, mais ne tuèrent qu'un seul de ses défenseurs. L'une de ces bombes tomba dans l'église sans éclater. On la conserve dans la chapelle absidiale.

NOTRE-DAME DES FLOTS, à Sainte-Adresse. Protégée au centre par N. D. de Grâce, la ville du Havre l'est encore au nord-ouest, vers la pointe de Sainte-Adresse, par N. D. des Flots.

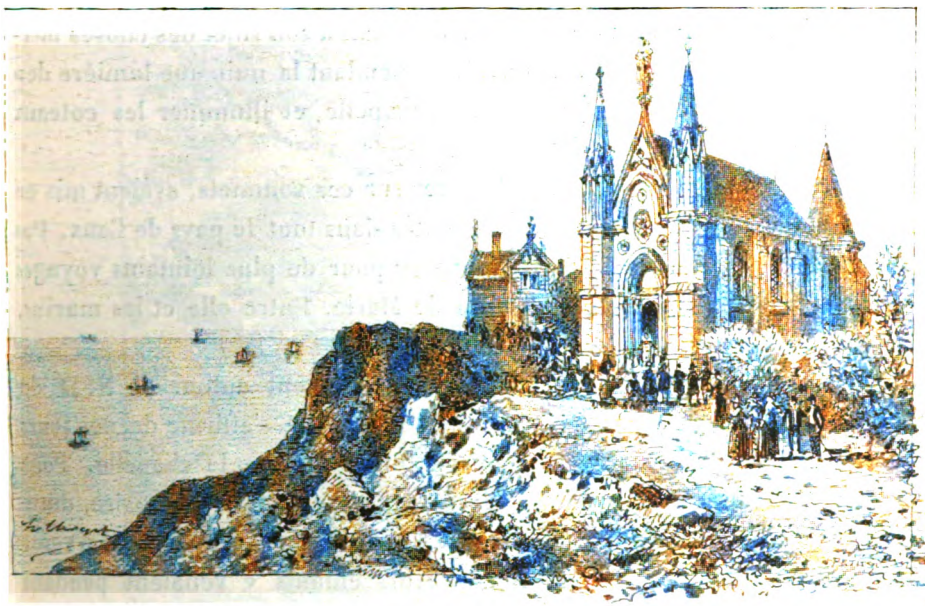
D'après M. Alph. Martin, un lieu de prières y fut bâti, dès le onzième siècle, à la place occupée aujourd'hui par le *banc de l'Éclat ;* mais les flots

Digitized by Google

engloutirent la chapelle, le bourg et le cimetière, vers 1371 ; la statue seule fut sauvée.

Transportée sur le portail de l'église de Sainte-Adresse, elle continua d'y recevoir les hommages et les recommandations des matelots qui montaient en haute mer.

Il n'est pas indifférent de noter ici qu'à Harfleur une confrérie, sous le titre de N. D. des Flots, fut établie dès 1285, à Sainte-Marie de Nételet.



NOTRE-DAME DES FLOTS.

Celle de Sainte-Adresse avait été fondée le 25 mars 1633, sous le titre de *Confrérie et charité de N. D. de Sainte-Adresse.*

La Révolution fut impuissante à comprimer les élans de la confiance des marins. Aux jours de la Terreur, n'ayant plus la liberté de les chanter en passant devant son image, ils récitaient à genoux les litanies de la Sainte Vierge. L'Étoile de la mer répondait à cette confiance. Partout, dans cette chapelle, rebâtie en 1859, par le zèle de M. Duval-Pirou, curé de Sainte-Adresse, de petits vaisseaux, attachés aux murailles, suspendus aux voûtes, racontent la confiance en Marie.

L'équipage du navire *le Mexico* en fit une heureuse expérience, le 16 février 1864. Désemparé par la tempête et poussé violemment vers la côte, il allait infailliblement périr, quand le capitaine prononce au nom de tous un vœu à N. D. des Flots. Aussitôt le vent tourne; et le *Mexico* aborde doucement le rivage d'Angleterre

Digitized by Google

La fête principale se célèbre le dimanche dans l'octave de la Sainte Trinité.

O Notre-Dame des Flots, conservez la foi au cœur de vos marins !

NOTRE-DAME DU SALUT, à Fécamp. Par un âpre sentier, mettons-nous à la suite de ces nombreux pèlerins. Les uns le gravissent nu-pieds, d'autres à genoux, car c'est un lieu bien vénéré que le sanctuaire de N. D. du Salut, planté sur la falaise de Fécamp. Sa réputation s'étendait jusqu'en Flandre et dans l'Allemagne ; dans le pays, on racontait à son sujet des choses merveilleuses. Des pèlerins disaient avoir vu pendant la nuit une lumière descendre du ciel dans la direction de la chapelle, et illuminer les coteaux d'alentour.

Ces récits, joints aux grâces obtenues sur ces sommets, avaient mis en renom cette chapelle, plus qu'aucune autre dans tout le pays de Caux. Pas un matelot ne partait pour Terre-Neuve ou pour de plus lointains voyages sans aller se mettre sous la protection de Marie. Entre elle et les marins, s'établit un lien que rien ne put rompre.

Cette alliance, en Normandie, et spécialement autour de N. D. du Salut, dure depuis les temps les plus reculés et s'affirme de nos jours comme au treizième siècle, époque où fut construite la chapelle. Pour arrêter ces élans, la Convention, après avoir dévasté le sanctuaire, dut y maintenir en permanence quelques-uns de ses agents. Empêchés d'y venir le jour, les marins, leurs femmes et leurs enfants y venaient pendant la nuit.

Aussitôt que la tempête fut passée, les pèlerins y reparurent nombreux. Le 11 décembre 1813, un décret rendait l'église au culte, et un habitant de Fécamp rapportait sur l'autel la statue qu'il avait sauvée au péril de sa vie.

La fête patronale s'y célèbre le 25 mars.

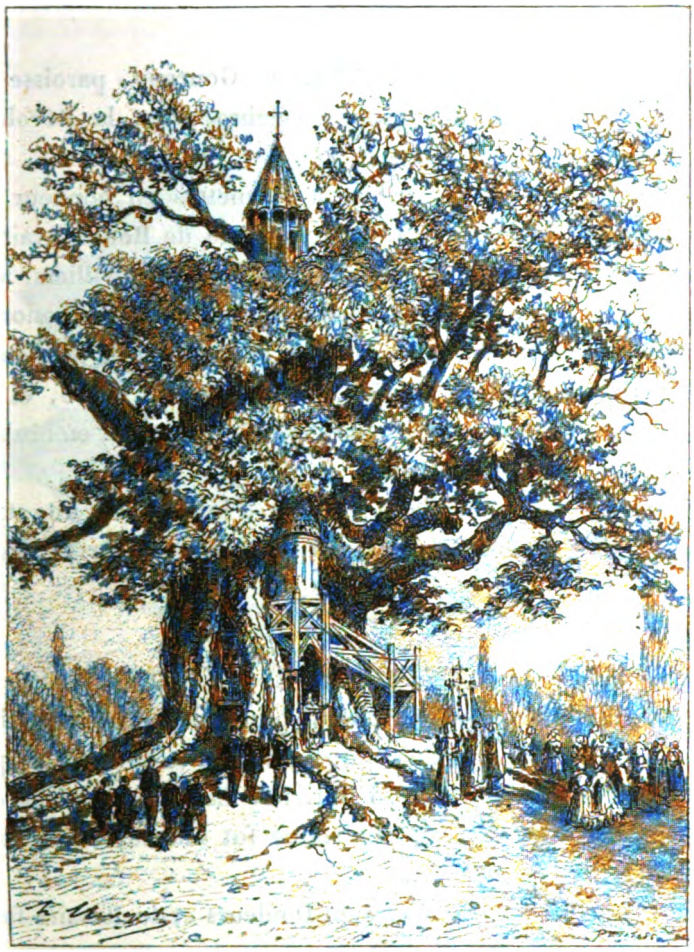
D'autres pèlerinages, aujourd'hui moins célèbres, méritent cependant une mention. C'est NOTRE-DAME DE BARRE-Y-VA, auprès de Caudebec, ainsi nommée de ce que la barre ou vague, produite dans les eaux de la Seine par le reflux de la mer, vient expirer au mur de la chapelle, bâtie en 1216, comme centre de pèlerinage pour les pays de Caudebec et d'Yvetot.

NOTRE-DAME DU CHÊNE-CHAPELLE, près d'Yvetot, au village d'Allouville. C'est une des curiosités de la Normandie. Qu'on se figure un

Digitized by Google

chêne huit fois séculaire, planté dans le cimetière de la paroisse et dont le tronc encore robuste, creusé par les ans, est devenu une chapelle.

En 1696, M. du Détroit, curé d'Allouville, érigea un autel sur ce chêne géant. En avant de la chapelle, un escalier extérieur donne accès à la chambre d'un ermite. C'est le gardien. Une petite galerie précède la cha-



NOTRE-DAME D'ALLOUVILLE.

pelle, dont la porte est fermée par une grille. L'intérieur en est lambrissé avec soin. Enfin, un toit pointu, surmonté d'une croix, couronne l'édifice aérien (*Un pèlerinage en Normandie,* par A. GRANSARD.)

NOTRE-DAME DE CAILLOUVILLE, près de Saint-Wandrille, dont la chapelle remontait au troisième siècle et fut renversée en 862 par les Nor-

Digitized by Google

mands. Reconstruite au dixième siècle, agrandie en 1331, elle fut mise sous la sauvegarde particulière des rois de France, par Jean le Bon. Elle fut dépouillée et vendue par la Révolution à un certain Lharondel, qui la démolit. Une fontaine, dont les eaux sont célèbres, un modeste autel au-dessus, sont tout ce qui reste de ce pèlerinage encore assez fréquenté.

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Gournay, paroisse réunie à Gonfreville, était un pèlerinage très célèbre avant la Révolution, et depuis lors presque abandonné.

Une circonstance avait contribué à le mettre en honneur aux dix-septième et dix-huitième siècles. L'archevêque de Rouen avait donné à ses treize chapelains, dépendant de l'abbaye de Montivilliers, le pouvoir d'absoudre des cas réservés : de là le grand nombre de confessionnaux qui s'y trouvaient dans ces dernières années et qui y sont peut-être encore aujourd'hui. Les pèlerins y étaient admis à toute heure, et l'un des chapelains couchait dans une chambre contiguë à l'église, où brûlaient sans cesse cinq lampes d'argent massif.

En 1871, Mgr de Bonnechose enrichit d'indulgences une statue de la Sainte Vierge, présent des habitants du voisinage, préservés des horreurs de la guerre.

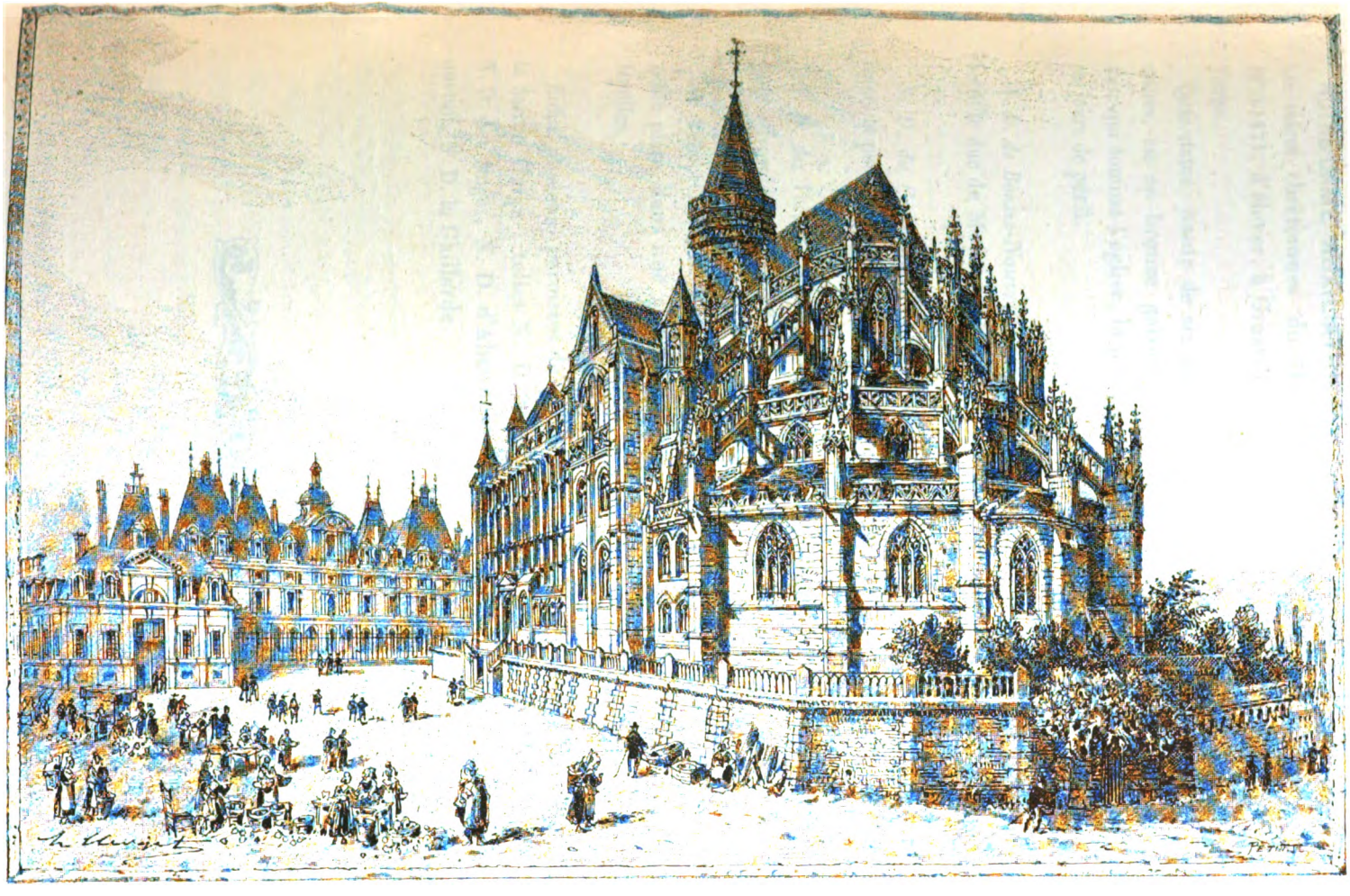
NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS ET DU ROSAIRE, à Eu. En 1636, cette ville étant ravagée par la peste, les magistrats firent vœu d'offrir à l'autel de la Vierge une statue d'argent et de faire chaque année une procession dans l'octave de la Nativité. La peste disparut, et la ville exécuta son vœu jusqu'en 1793. La statue fut sauvée; on la conserva à l'hôtel de ville.

Les deux chapelles de N. D. des Sept-Douleurs et du Rosaire furent fondées et embellies par la famille d'Orléans.

NOTRE-DAME DES GRÈVES, au faubourg de Pollet, à Dieppe, fut trouvée au onzième siècle, dans les sables de la mer.

Elle est encore en honneur auprès des marins, qui assistaient nombreux, le 22 octobre 1887, à la bénédiction d'une croix plantée près de la chapelle. Cette croix, que les matelots ne manquent jamais de saluer en passant, en remplaçait une autre que les agrandissements du port avaient renversée

Digitized by Google



NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS, A EU.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTRE-DAME AUXILIATRICE est un pèlerinage qui commence. Les mères chrétiennes du Havre firent vœu, pendant la guerre de 1870-1871, d'élever, à Grasville-Sainte-Honorine, une statue à la Sainte Vierge.

Cette statue, haute de six mètres, supportée par un piédestal de neuf mètres, est en bronze galvanoplastique et rappelle, du haut de la terrasse qui domine l'église, la protection de Marie sur toute la contrée dans ces jours de péril.

N. D. de Bonne-Nouvelle, élevée près du champ de bataille où Henri IV battit le duc de Mayenne.

N. D. du Cardonnay, près d'Aumale, ainsi nommée d'un chardon sur lequel la petite statue fut trouvée dès le dixième siècle.

N. D. des Vertus, à Saint-Denis-sur-Scie, célèbre par la cessation d'une peste effroyable, en 1713.

Au Tréport, *N. D. des Marins* est une statue abritée, au milieu d'une petite place, dans une niche vitrée, et que visitent les matelots et leurs familles.

Enfin, plusieurs paroisses de ce diocèse s'honorent de porter le nom de la Sainte Vierge : telles N. D. de Franqueville, N. D. de Bondeville, N. D. des Anges, N. D. d'Aliermont, N. D. de Gravenchon, N. D. de Bliquetuit, N. D. la Gaillarde.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE D'ÉVREUX

N. D. de Grace, a Bailleul.
N. D. de la Couture, a Bernay.
N. D. d'Écouis.
N. D. de Pitié, a Nonancourt.
N. D. de la Ronce, a Caumont.
N. D. du Breuil-Benoit.

Le diocèse d'Évreux, suffragant de Rouen, est formé de la Normandie, d'une partie du Vexin normand et du Perche. Il comprend le département de l'Eure. Il fut évangélisé, dès le premier siècle, par saint Taurin, envoyé par le pape saint Clément. Il possède deux sanctuaires plus illustres qui se partagent le concours des fidèles : N. D. de la Couture, à Bernay, et N. D. de Grâce, à Saint-Pierre de Bailleul, et quelques autres çà et là.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Bailleul. Sous ce titre attrayant, le culte de la Sainte Vierge semble être contemporain du christianisme lui-même, dans cette paroisse cachée dans un pli de la Seine. M. l'abbé Caresme, historien du sanctuaire, n'a rien trouvé de précis sur les origines, mais il conclut de ses recherches à la plus haute antiquité. Le village de Saint-Pierre de Bailleul avait déjà une certaine importance lors des invasions normandes, et, bien avant l'an 1000, un pèlerinage existait autour d'une chapelle desservie par les religieux de Saint-Ouen. Cette partie du diocèse d'Évreux relevait autrefois de Rouen.

Au douzième siècle, des Bénédictins, établis au prieuré de Bailleul, donnent à la dévotion une impulsion plus vive. Déjà la paroisse n'est plus désignée que sous le nom de Grâce ; déjà le Vexin et le pays d'Ouche y envoient des pèlerins par caravanes, et N. D. de Grâce multiplie les marques de sa protection. Le cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, plaça dans la chapelle trois statues dans l'attitude de la prière : celle de Louis XII, celle d'Anne de Bretagne et la sienne.

C'est alors que s'éleva la belle église à trois nefs que nous voyons encore. Marie de Bourgogne, duchesse de Penthièvre, lui fait don d'une belle

Digitized by Google

cloche, que baptise solennellement, en 1610, le cardinal de Joyeuse, successeur du cardinal d'Amboise sur le siège de Rouen.

La statue, pendant tant de siècles l'objet de tant d'honneurs, fut mutilée par la Révolution. Une autre, taillée sur le même modèle, rayonne aujourd'hui sur l'autel, vers lequel les pèlerins continuent d'affluer. En 1868, deux ans avant nos désastres, Mgr Devoucoux, évêque d'Évreux, consa-

NOTRE-DAME DE GRACE, A SAINT-PIERRE DE BAILLEUL.

crait la nouvelle église, et par cette solennelle cérémonie donnait un nouvel élan à la confiance envers N. D. de Grâce.

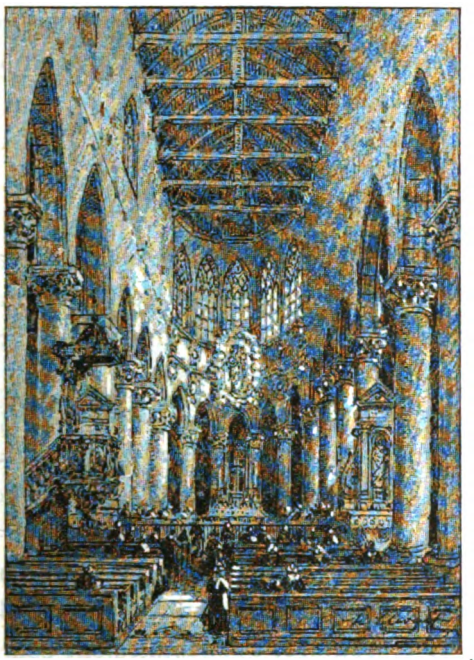
NOTRE-DAME DE LA COUTURE, à Bernay. A la limite occidentale du diocèse d'Évreux, la ville de Bernay est protégée depuis des siècles par une autre image de Marie, connue sous le nom de N. D. de la Couture, originairement *de la Culture,* car il fallut défricher et cultiver le lieu où se dresse aujourd'hui la chapelle.

La légende qui entoure le berceau de N. D. de Brebières, au diocèse

Digitized by Google

d'Amiens, se retrouve presque identique à Bernay. Ici encore, une statue de la Vierge est découverte, au sommet d'une colline boisée et sauvage, par un berger, dont l'attention est éveillée par la persistance d'une des brebis de son troupeau à se tenir au même lieu et à y gratter obstinément la terre. Telle est la tradition constante du pays, tradition recueillie par les historiens du pèlerinage, le Père Le Bertre, qui écrivait en 1667, et M. l'abbé Blais, auteur d'une notice publiée en 1852.

Ceci se passait vers la fin du dixième siècle. Le peuple de la contrée, les habitants de Bernay surtout, joyeux de cette découverte, s'empres



NOTRE-DAME DE LA COUTURE, A BERNAY.

sèrent de bâtir une chapelle sur le lieu même, où il fallut abattre de grands bois.

Ce premier édifice, relativement modeste, entendit, en 1231, la prière de saint Louis et de sa jeune épouse, Marguerite de Provence, durant leur visite de la Normandie. Une chapelle, consacrée au plus saint de nos rois, y rappelle encore ce souvenir. Deux siècles plus tard, quand Charles VII eut enfin mis les Anglais hors de son royaume, il parcourut le pays normand, délivré d'une longue oppression. En 1449, il venait en personne remercier N. D. de la Couture de ses victoires et de ses succès si longtemps attendus et si chèrement payés.

Digitized by Google

Quelques années seulement avant la visite royale, et grâce aux riches dons qui lui étaient versés, l'église primitive s'était transformée en ce monument superbe que nous admirons encore. Tous voulurent contribuer à son embellissement. Jean Fourmage, secrétaire du Roi, faisait don d'un vitrail; le curé de Bernay, M. de Lory, en offrait un autre, en 1481; les abbés de Bernay y multipliaient les présents, et le peuple d'alentour s'associait à ces largesses.

N. D. de la Couture devint, au quinzième siècle, le centre d'un immense concours. Non seulement les villes du voisinage, comme Lisieux, Orbec, Broglie, Pont-Audemer et Évreux, mais Rouen, Alençon, Caen, Paris même, y envoyaient des pèlerinages. Les prodiges, les guérisons augmentaient la confiance. Lisieux, décimée par la peste, avait obtenu la cessation du fléau, à la suite d'un vœu à N. D. de la Couture. Des sécheresses désolantes avaient pris fin le jour d'une procession. En 1624, c'était mademoiselle de Vertamont, apportée mourante devant la statue, qui, subitement, se releva guérie. C'était, en 1665, le marquis de Chamisay, en Bourgogne, qui guérit d'une maladie réputée incurable; en 1738, c'étaient enfin la comtesse de Broglie et la marquise de Chambray qui, reconnaissantes, offrirent en *ex-voto* des enfants d'argent, pour ceux que N. D. de la Couture leur avait obtenus ou conservés.

Tous ces faits et cent autres, mentionnés dans les registres et cités par les historiens, établissent le degré de faveur dont jouissait ce pèlerinage. « C'est à ce point, dit un de ces auteurs, M. Desplanche, que non seulement les particuliers, mais des paroisses, même quelques-unes des diocèses voisins, y arrivent fréquemment. Le concours est étonnant. On a vu souvent quatre à cinq mille personnes rassemblées dans l'église. »

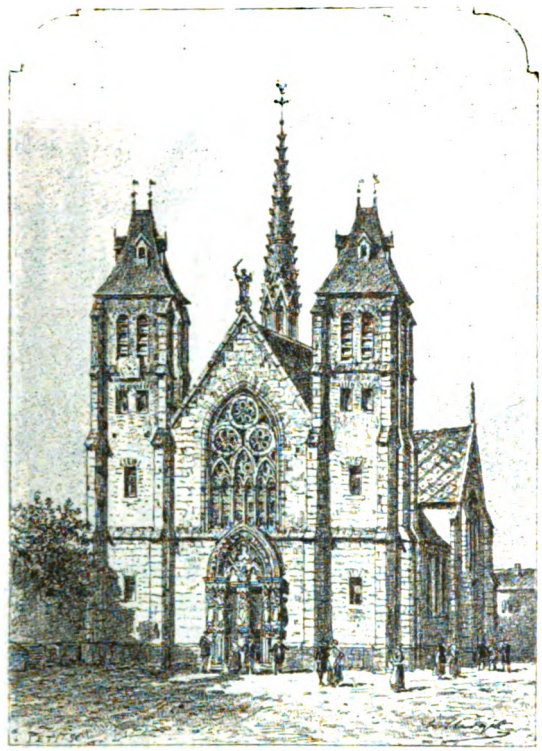
Autour de N. D. de la Couture, s'épanouissaient comme une couronne de fleurs neuf confréries, dont une, celle de la Charité, avait été fondée, en 1398, par l'évêque de Lisieux. Les membres de cette confrérie se recrutaient dans toutes les classes, confondant dans une fraternité réelle le clergé, la noblesse et le peuple. Leur but était de rendre aux morts les honneurs de la sépulture et de prier pour les défunts. Les registres ne comptent pas moins de sept mille noms.

Trois fêtes principales attirent les foules : le 25 mars, le 15 août et le lundi de la Pentecôte.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Nonancourt, jouit d'une certaine célébrité pour les paroisses placées sur la limite méridionale du diocèse, confinant à celui de Chartres.

Digitized by Google

NOTRE-DAME D'ÉCOUIS, dans le Vexin normand, était une collégiale fondée en 1310 par Enguerrand de Marigny, et desservie par douze chanoines réguliers. Saint Vincent de Paul, nous écrit M. l'abbé Surbled, curé d'Écouis, y fut chanoine.



NOTRE-DAME D'ÉCOUIS, PRÈS FLEURY-SUR-ANDELLE.

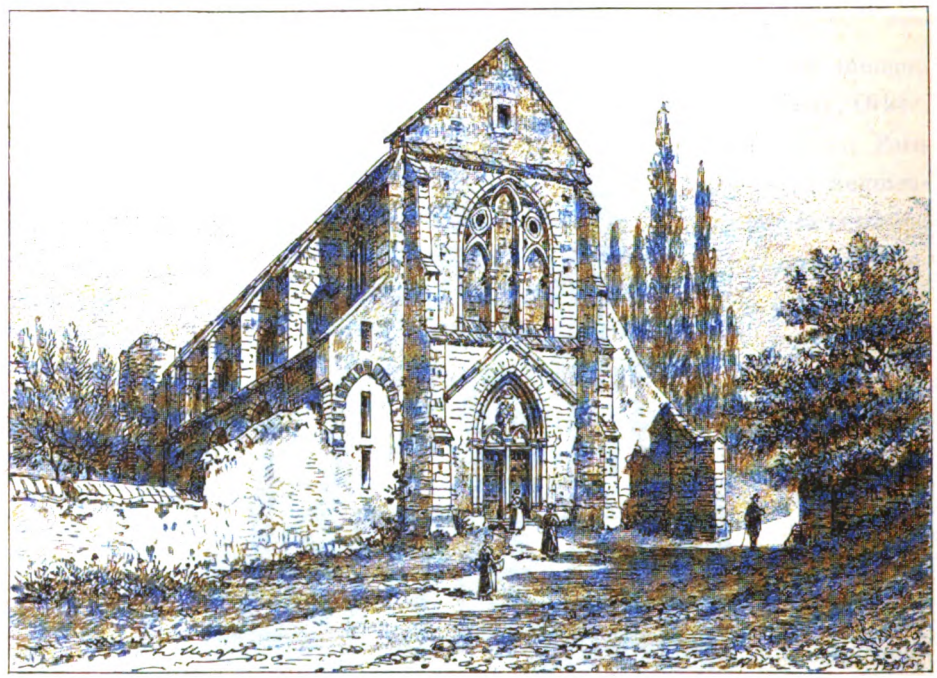
L'église, dédiée à Notre-Dame, est très remarquable par son histoire, son architecture et ses boiseries finement sculptées.

NOTRE-DAME DE LA RONCE, à Caumont, dans le canton de Routot, se cacha d'abord dans une grotte ombragée de grands chênes. Elle y fut placée vers 1815; mais en 1843, M. de Colombel lui fit bâtir tout proche une chapelle qui est toujours fréquentée.

NOTRE-DAME DU BREUIL-BENOIT, antique abbaye cistercienne. Elle fut, à vrai dire, plutôt un foyer de dévotion qu'un lieu de pèlerinage. M. J.-B. de Xivrey, membre de l'Institut, en a étudié les origines, redit les grandeurs et les décadences.

Digitized by Google

Fondée en 1137 par les bienfaits de Foulques de Marcilly, nous retrouvons à son berceau la légende de N. D. de Béléan, au diocèse de Vannes, reproduite non plus en faveur du sire de Garo, mais pour Guillaume de Marcilly, rapporté de Palestine dans l'église de Saint-Eutrope de Saintes.



NOTRE-DAME DU BREUIL-BENOIT, PRÈS DREUX.

Cette circonstance aiderait à expliquer les relations des religieux de Saintes avec ceux du Breuil et l'importance que la fête de saint Eutrope conserve encore dans le pays. Dévastées par la Révolution, l'abbaye et la chapelle furent rachetées, en 1842, par M. le comte de Raiset, ancien ministre plénipotentiaire, qui a restauré la nef avec intelligence.

Notre gravure représente l'édifice avant sa restauration.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE SÉEZ

N. D. de Séez et N. D. des Champs, a Séez.
N. D. de Clémencé, a Saint-Cyr-la-Rosière.
N. D. de Pitié, a Longny.
N. D. du Lignon, a Couterne.
N. D. de l'Oratoire, a Passais-la-Conception.
N. D. de Pitié, a Perrou et a Brais.
N. D. de Recouvrance, aux Tourailles.
N. D. sur l'Eau, a Domfront.
N. D. de Liesse, a la Raitière.
N. D. de Montmerrey.
N. D. du Repos, a Almenèches.
N. D. de Lignerolles.
La Mariette de Besdon.
N. D. de la Garde, a Séez.
N. D. de la Salette, au Chatellier et a Montsecret.
N. D. de Lourdes, a Aubusson.
N. D. de Lorette, a Montsort.

Ce diocèse est suffragant de Rouen et fut fondé dès le premier siècle. Il comprend une partie du Perche et le duché d'Alençon, et forme aujourd'hui le département de l'Orne. Il eut pour apôtre saint Latuin, disciple de saint Denis de Paris. Si l'on n'y trouve aucun pèlerinage très célèbre, en revanche, il se rencontre presque à chaque doyenné un ou plusieurs sanctuaires assez en renom dans leur voisinage.

NOTRE-DAME DE SÉEZ. Sous ce titre fut bâtie la cathédrale primitive, qui reçut aussi plus tard le nom de N. D. du Vivier. Cette dernière ayant été saccagée par les hordes normandes, une nouvelle église, construite près des ruines, joignit à son premier vocable celui des saints *Gervais* et Protais, dont on y gardait les reliques.

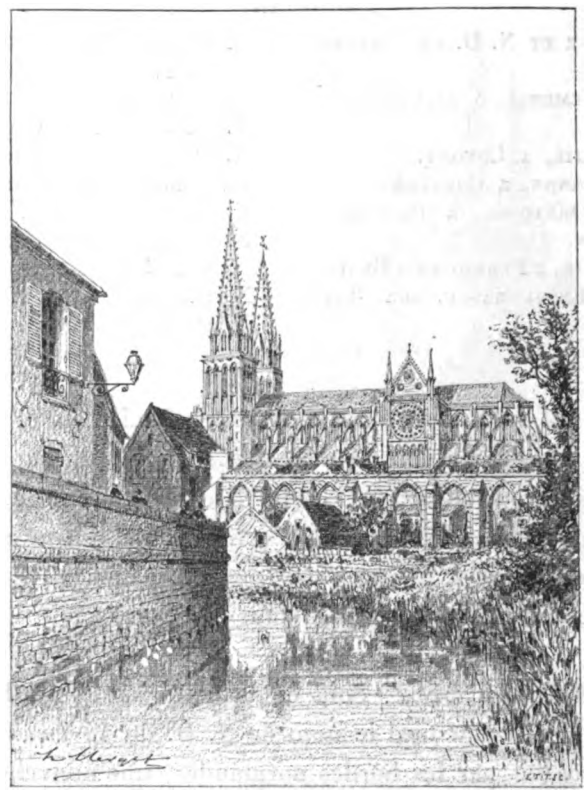
Les pèlerins les plus illustres y vinrent prier. On y vit successivement saint Germain, évêque de Paris, saint Évroult, fondateur de l'abbaye d'*Ouche*, saint Osmond, comte de Séez, qui mourut évêque de Salisbury, saint Thierry, abbé de Saint-Évroult, et Raoul d'Escures. Saint Louis y priait en 1259. Vers ce même temps, le B. Gilles, compagnon de saint François d'Assise, venait recommander à la protection de Notre-Dame le couvent qu'il fondait à Séez et qui fut le premier couvent de Cordeliers en France.

Des religieux augustins desservaient ce sanctuaire dès 1127, et communiquèrent au pèlerinage une impulsion qui ne se ralentit plus. En 1518.

Digitized by Google

l'évêque de Séez, Jacques de Silly, désignait Notre-Dame comme la seule église où les fidèles pouvaient gagner l'indulgence jubilaire accordée par Léon X.

Les ravages qu'y commirent les protestants, en 1562, furent vite réparés par les offrandes des fidèles. A Séez, la Vierge était si honorée, que, même en 1793, nul n'osa toucher à son image. Cependant, en 1795, un représentant du peuple menaça le syndic de le dénoncer à la



NOTRE-DAME DE SÉEZ.

Convention s'il ne faisait enlever les statues de la Vierge et des saints placées sur la façade. L'attentat fut donc commis par lâcheté. Un monceau de débris joncha bientôt la terre. Voici comment M. Hamon raconte la suite de ce sacrilège : « Un révolutionnaire acheta ces débris pour s'en bâtir une maison; elle n'était pas couverte qu'elle croula. Furieux, il tire avec son fusil sur les restes mutilés de la Sainte Vierge et des saints, et recommence la construction; mais à peine l'a-t-il achevée, que celle-ci s'écroule de nouveau, et il est contraint de s'avouer vaincu. Il existe encore des témoins de ces faits. »

Digitized by Google

Une indulgence plénière fut accordée par Pie IX, en 1857, à quiconque visite l'église le jour de la fête patronale, qui se célèbre le 2 février.

Sous le titre de *N. D. des Champs,* protectrice de l'agriculture, une confrérie vient d'y être érigée par Mgr Trégaro ; Léon XIII, par un bref du 24 janvier 1888, l'a élevée au rang d'archiconfrérie et l'a enrichie de nombreuses indulgences. Une magnifique statue a été bénite, sous ce nouveau titre, par Mgr Trégaro, le 8 mai 1888.

NOTRE-DAME DE CLÉMENCÉ. A Saint-Cyr la Rosière, canton de Nocé, une chapelle fut bâtie dans les premières années du quinzième siècle. Voici à quelle occasion. La fille des sires de Feugerets, boiteuse de naissance, avait été guérie subitement, en priant devant une image de la Mère de Dieu, placée sur une colonne au-dessus d'une fontaine. Dans sa reconnaissance, l'enfant voulut qu'une chapelle remplaçât la colonne. Le pape Nicolas IV accorda, en 1412, une indulgence aux associés d'une confrérie du Rosaire qui s'y était fondée en même temps.

Dès lors commença un pèlerinage que rien n'interrompit, même en 1793. La chapelle demeure toujours ouverte, la nuit comme le jour. Parmi les guérisons célèbres, il en est une, présente encore à la mémoire de tous. Une enfant de cinq ans avait eu la mâchoire tellement fracassée par un coup de pied de cheval, que la partie inférieure tombait sur la poitrine. Ses parents vont implorer N. D. de Clémencé, et quand ils revinrent chez eux, la fillette était complètement guérie.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Longny. Préparée pour l'autel de la Chartreuse de Val-Dieu, au canton de Mortagne, la statue qu'on vénère sous ce *titre* devint, pendant qu'on la transportait, tout à coup si pesante, que les conducteurs se décidèrent à lui préparer un abri sur le lieu même de ses préférences. Telle est la tradition locale. Témoins de la dévotion de leurs vassaux, les seigneurs de Longny, ducs de Dunois et de Longueville, remplacèrent, en 1549, la chapelle primitive par une autre plus en rapport avec la célébrité du pèlerinage. Heureuses les populations dont les chefs favorisent de la sorte les aspirations et les besoins !

Il y eut longtemps, pour desservir le sanctuaire, jusqu'à cinq chapelains, et, de nos jours encore, le pèlerinage se soutient et grandit, grâce aux miracles, anciens et récents, obtenus devant N. D. des Sept-Douleurs. La fête principale est le 8 septembre.

NOTRE-DAME DU LIGNON. A Couterne, entre Lassay et la Ferté-Macé, on vénère N. D. du Lignon, vulgairement du *Lignou* (mot qui

Digitized by Google

dérive, sans doute, de *lignum,* bois, et semble éveiller l'idée de quelque buisson).

Écoutez la gracieuse légende qui plane sur son berceau, et que l'on raconte en Normandie. A Briouze, petite ville distante d'environ six lieues au nord de Couterne, une statue miraculeuse était en grande vénération ; mais les habitants de Briouze, devenus méchants, s'étaient rendus indignes de posséder un pareil trésor. Aussi, la Vierge résolut de les quitter, et les anges la portèrent à Lignon de Couterne, où elle fut trouvée au milieu

NOTRE-DAME DE LIGNON, A COUTERNE.

d'une aubépine en fleur. Par trois fois, les gens de Briouze la vinrent chercher, mais, par trois fois, elle retourna d'elle-même au buisson de son choix et les habitants de Couterne s'empressèrent d'offrir un abri à l'aimable visiteuse.

Cette légende, qui rappelle le transport de la *Santa-Casa* de Lorette, semble confirmée par la persistante dévotion des pèlerins de Briouze, qui continuent de venir à N. D. du Lignon, comme pour protester de leur attachement à celle que leurs ancêtres n'avaient pas su garder.

La statue de N. D. du Lignon est de petite taille, mais admirablement travaillée. La matière qui la compose étonne antiquaires et connaisseurs,

Digitized by Google

c'est un mélange de terre cuite et de substances métalliques difficile à préciser; le poids est considérable pour la grosseur.

Tout en elle semble tenir du merveilleux. Nous avons dit la légende de son origine; écoutez ce qui se passa en 1793. Pour la soustraire aux profanations, une personne pieuse l'avait descendue de sa niche; mais, craignant d'être remarquée si elle l'emportait chez elle en plein jour, elle la cacha dans le cimetière sous un tas de feuilles sèches. Quand la nuit fut venue, elle envoya deux hommes sûrs; ils cherchèrent longtemps, et s'en revenaient découragés, quand, tout à coup, une grande clarté illumina un coin du cimetière. Ils y courent et trouvent aussitôt, au milieu de cette lumière, la sainte image qu'ils cherchaient. Ces deux hommes, habitants de Couterne, attestèrent jusqu'à la mort la vérité de ce récit.

Une grande confiance, justifiée d'ailleurs par de nombreux et récents prodiges, entoure N. D. du Lignon. C'est une croyance universellement répandue que, tant que Marie y sera honorée, les épidémies ne visiteront pas cette contrée qu'elle a choisie.

En 1862, on plaça sur la tour qui surmonte la chapelle une statue en bronze azuré, haute de deux mètres; de là, l'Immaculée-Conception règne sur tout le pays.

NOTRE-DAME DE L'ORATOIRE, à Passais-la-Conception. Passais n'est pas seulement le nom d'une paroisse, c'était autrefois la désignation d'un petit pays de la basse Normandie, sorte de marches entre la Normandie et le Maine. Le Passais appartenait alors au diocèse du Mans, et l'on disait, en parlant de ce pèlerinage, Passais-la-Conception, ou la Conception en Passais. La Révolution s'empressa de faire disparaître un nom si dangereux; mais ce que la Convention avait supprimé, un décret impérial de 1856 le rendit, et Passais reprit ses anciens titres.

L'histoire de ce pèlerinage, peu exacte dans le livre de M. Hamon, a été écrite par M. d'Avenel, et plus récemment encore, en 1882, par M. l'abbé Forget, curé de Torchamps, avec l'approbation de Mgr de Séez.

Dans tout le Passais, il n'y avait encore, au quinzième siècle, qu'une seule église, consacrée à saint Auvien, apôtre de la contrée. Guillaume Lecoq, chanoine de N. D. de Rouen et chapelain de Louis XI, obtint de ce prince des lettres patentes, datées de N. D. de Liesse, en 1475, qui autorisaient la paroisse nouvelle à porter le nom de la Conception. Devenu curé de cette paroisse, Guillaume Lecoq y bâtit, peu après, une église qui existe encore, augmentée plus tard de deux chapelles et d'une abside. Tous les samedis, on y chantait une grand'messe, appelée la messe du Roi.

Digitized by Google

Indépendamment de ces églises, on voyait, près de là, les ruines d'un oratoire renversé sans doute par la Révolution. Des statues de saint Jean et de saint Matthieu avaient été, en 1793, précipitées de leurs colonnes, mutilées et jetées dans une pièce d'eau voisine. Des mains courageuses avaient, la nuit suivante, rétabli ces débris sur les ruines. Un chrétien, plus pieux qu'habile, les avait, peu après, remplacées par des statues grossièrement

NOTRE-DAME DE L'ORATOIRE, A PASSAIS-LA-CONCEPTION.

taillées. De temps immémorial, on appelait cet endroit l'Oratoire, et les statues qui le décoraient, les Petits-Saints.

En 1848, le cordeau qui traçait la route de Passais à Mantilly traversa l'Oratoire. Le fit-il exprès? La chose est bien possible, et nous professons à son endroit de légitimes rancunes. Les ruines de l'Oratoire disparurent, et les Petits-Saints furent déplacés.

En ce même temps, une jeune fille de la paroisse tomba grièvement malade; elle fit vœu de construire une chapelle à l'Oratoire si la santé lui était rendue. Soit pauvreté, soit oubli, mademoiselle Guérin, c'était son nom, n'avait point, après sa guérison, accompli sa promesse. En 1852, mariée et déjà veuve, mademoiselle Guérin, devenue madame Hélain, fut

Digitized by Google

frappée, à Caen, d'une nouvelle maladie. Le souvenir de son vœu lui revint. Maîtresse d'une petite fortune, elle envoya quatre cents francs à M. l'abbé Duchâtellier, curé-doyen de Passais. La somme ne permettait pas de songer à une basilique. Sur un terrain offert par la famille Ledemé, de Saint-Front, l'oratoire s'éleva, bien modeste : deux mètres carrés! la place suffisante pour mettre sur un piédestal une statue de l'Immaculée-Conception. C'était un début digne des œuvres de Dieu.

Le 15 août 1852, M. le curé de Passais bénit le petit sanctuaire. Madame Hélain assistait à la cérémonie. Soit à cause des souvenirs attachés à ce lieu, soit en raison de l'attrait exercé par l'image de Marie, l'oratoire, malgré ses humbles proportions, devint le but d'un pèlerinage chaque jour grandissant. Mgr de Séez accorda quarante jours d'indulgences à sa visite. La guérison subite d'Eugénie Roussel, de Mantilly, augmenta tout à coup la confiance. Cette enfant, âgée de dix ans, ne parlait ni ne se mouvait depuis onze mois. Le 2 septembre 1855, le père se dirige à N. D. de l'Oratoire ; il était bien affligé, car les trois médecins ne cachaient plus leurs craintes. Plein de foi, il s'adresse à Celle qu'on n'invoque jamais en vain. A son retour, il trouve Eugénie guérie, parlant et marchant sans aucun secours : « Quand Dieu s'en mêle, il s'y entend mieux que nous », répondit un des médecins en apprenant cette nouvelle.

Le fait eut un immense retentissement. De toutes parts, on songea a l'agrandissement de l'oratoire. M. Leharivel dressa le plan. Le devis montait à huit mille francs. Mademoiselle Maria Duchâtellier se fit quêteuse. Elle parcourut la paroisse de Passais, la région voisine, et, toujours confiante, s'aventura jusque dans le diocèse de Laval. La Vierge de l'Oratoire répondit à ce zèle par de nouveaux bienfaits. Enfin, le 23 août 1857, M. l'archiprêtre de Domfront bénissait la chapelle agrandie, et Pie IX, peu après, enrichissait le sanctuaire d'indulgences précieuses.

Les miracles de guérisons se multipliaient. Des prédications régulières pendant le mois de mai accrurent, d'année en année, la réputation de N. D. de l'Oratoire et produisent dans la contrée un bien considérable. Les paroisses voisines, Mantilly, l'Épinay-le-Comte, Saint-Siméon en Vaucé, Saint-Mars d'Égrennes, Torchamp, prirent l'habitude d'y venir tous les ans. Pendant le seul mois de mai, plus de trente mille pèlerins visitent N. D. de l'Oratoire.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Perrou. Perrou, dans le Passais, et au centre de la forêt d'Andaine, est une paroisse nouvelle et un pèlerinage ancien. Détaché du territoire de Lucé, *Lucus*, où saint Liboire, évêque du

Digitized by Google

Mans au quatrième siècle, bâtit une église sur les ruines d'un temple de Teutatès. Perrou vient de publier son histoire par la plume de son curé, M. l'abbé Lemoine. La statue qu'on y vénère est du quinzième siècle; elle est en pierre, et c'est, au dire des connaisseurs, un chef-d'œuvre de sculpture.

« Le sanctuaire a perdu depuis longtemps les premiers feuillets de ses annales », mais depuis l'an 1500, on possède la liste ininterrompue de ses chapelains. La légende parle d'un immense églantier sous lequel aurait été trouvée l'image de Marie; l'histoire mentionne, à son tour, la protection accordée, en 1632, par N. D. de Pitié aux paroisses de Juvigny, de Beaulandais, de la Baroche, de Lucé, de Saint-Front et de Champsecret, ravagées par la peste. Le même fléau et les mêmes faveurs se reproduisirent en 1768. Même pendant la Révolution, la chapelle ne fut jamais ni profanée ni fermée.

M. l'abbé Triquet, vénérable confesseur de la foi, à son retour d'Angleterre, renoua la tradition. Ce ne fut pourtant qu'en 1845 que Mgr Jolly, évêque de Séez, posa la première pierre de l'église actuelle.

M. l'abbé Lemoine, vicaire de Juvigny, se chargea de la direction des travaux... et des quêtes. Il s'agissait de trouver cent mille francs! L'auteur raconte avec esprit les épisodes de sa vie de quêteur en province et à Paris. Enfin, le jour de Pâques 1851, la messe fut célébrée pour la première fois dans la nouvelle église.

Puis vint le tour de l'antique chapelle du pèlerinage, qui fut rajeunie, augmentée et mise en état de recevoir, dès 1868, un essaim de Franciscaines du tiers ordre.

Ce fut tout d'abord un grain de sénevé, mais aujourd'hui, c'est un arbre sous lequel les pauvres, les malades, les petits de ce monde viennent chercher un abri.

En 1862, Mgr Rousselet y vint en pèlerinage, et, depuis lors, les évêques de Séez considèrent N. D. de Pitié de Perrou, son pèlerinage et sa communauté, comme un des lieux les plus bénis de leur diocèse.

Sous ce même titre, Brais, au canton de Bellême, possède aussi son pèlerinage à *N. D. de Pitié*. Les seigneurs de Brais, séparés de l'église d'Igé, leur paroisse, par une distance de plus d'une lieue, élevèrent un oratoire à la Mère des Douleurs, qui devint pour le voisinage un centre de dévotion. En 1862, la guérison radicale d'une jeune fille de dix-huit ans, Aurélie Giberge, atteinte d'une paralysie déclarée incurable, a donné à ce sanctuaire un nouveau regain de popularité.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE, sur la paroisse des Tourailles, illustre le canton d'Athis, au nord-est de ce diocèse si protégé par Marie.

Ce pèlerinage est à la fois le plus ancien et le plus célèbre de la contrée. La statue qu'on y vénère, cachée sous terre par la crainte qu'inspiraient les Normands, aurait été retrouvée miraculeusement au dixième siècle.

Dès l'année 1208, l'église des Tourailles, qui possédait ce trésor, fut

NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE, AUX TOURAILLES.

rendue au chapitre par Foucher des Tourailles, qui s'en était injustement emparé, et confiée, par l'évêque de Séez, aux Augustins. Sous leur direction, le pèlerinage fleurit et acquit bientôt une très grande renommée. Le cardinal du Perron, évêque d'Évreux, y fut guéri d'une maladie qui faisait désespérer de ses jours. Henri IV, dans son voyage de Normandie, en 1590, en entendit raconter tant de merveilles, qu'il y vint en personne. Innocent XII, en 1496, accordait à ce sanctuaire une double indulgence aux fêtes de l'Assomption et de l'Annonciation.

C'est dans cette chapelle que la mère du vénérable Eudes, fondateur de tant d'œuvres admirables, obtint, en l'an 1600, la grâce de la fécondité.

Digitized by Google

Peu après, elle donnait au monde celui que l'Église songe à mettre sur ses autels et l'historien François Eudes, plus connu sous le nom de Mézeray.

En 1621, le seigneur des Tourailles, Claude de Turgot, tua, près de la chapelle, le trop fameux Antoine de Montchrestien, capitaine huguenot, qui soulevait la Normandie et, de la forêt d'Andaine, son repaire, promenait la terreur dans toute la contrée. En 1793, la statue fut jetée dans une fosse du cimetière, et cet acte, inspiré par le vandalisme, la sauva de la destruction. Le pèlerinage reprit bientôt avec un nouvel élan, à ce point qu'en 1850, Mgr l'évêque, voyant la piété s'y accroître, dut remplacer le chapelain par des missionnaires. Dans ces dernières années, deux soldats, originaires des Tourailles, miraculeusement préservés sur le champ de bataille; en 1854, une femme de Cahan, canton d'Athis, muette depuis six ans, recouvrant subitement la parole; de nombreux malades abandonnés par les médecins et soulagés ou guéris par N. D. de Recouvrance, ont mis en grand honneur ce pèlerinage.

Le 1er mai 1887, Mgr de Séez présidait un nombreux pèlerinage; presque tous les hommes, amenés par MM. le vicomte de Banville et Garnier du Biolt, avaient communié de sa main. Ravie de ce spectacle, une femme du peuple s'écriait dans son naïf langage, auquel nous ne changerons rien : « Oh! que c'est biau! ren que des hommes! Des rassemblements de femmes dévotes, ça se voit, ça n'est pas, Dieu merci, ben rare; mais des hommes, des messieurs en redingote, des ouvriers en blouse qui communient, là, devant tout le monde, c'est d'un crâne exemple! »

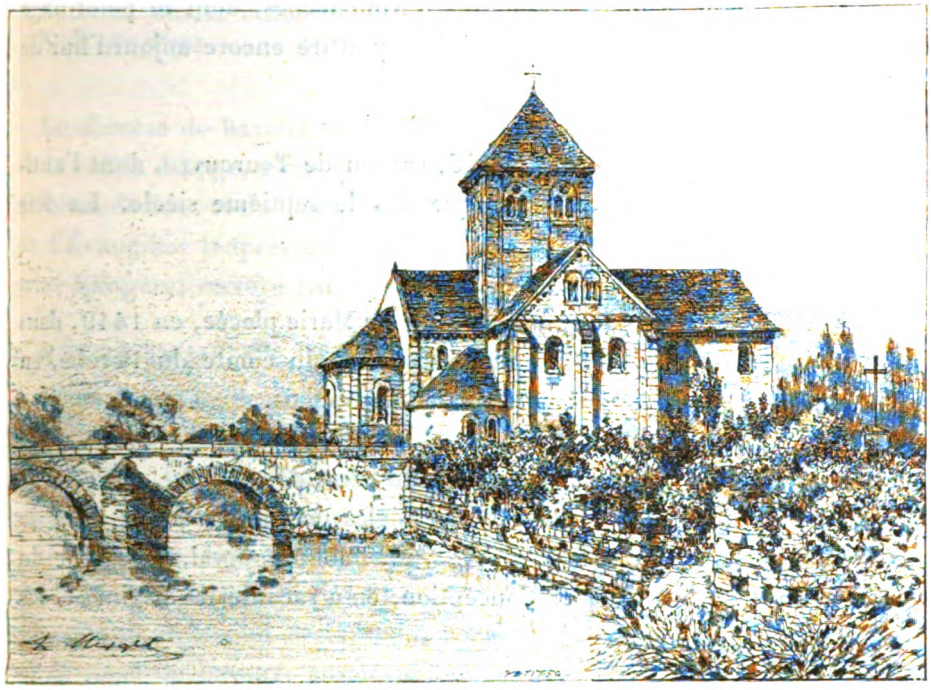
Ne quittons pas le canton d'Athis sans saluer *N. D. du Blanc-Rocher*, statue que M. le curé de Bréel planta sur un roc, en 1855, et pour laquelle il bâtit peu après une élégante chapelle.

NOTRE-DAME SUR L'EAU est ainsi appelée de sa position sur la rivière de la Varennes, qui arrose Domfront. L'église fut bâtie, en 1020, par Guillaume, comte de Bellême, qui la donna aux Bénédictins de l'abbaye de Lonlay. Visité par les plus grands personnages, enrichi des faveurs de l'Église, ce sanctuaire ne tarda pas à attirer la foule des pèlerins. Ils y vinrent si nombreux, qu'il fallut, en 1529, adjoindre aux Bénédictins six chapelains nouveaux.

Les guerres de religion le ravagèrent complètement et le brûlèrent deux fois, sans pouvoir ralentir le zèle des pèlerins, qui eurent bientôt réparé les désastres. Un nouveau malheur l'atteignit en 1749. Une nuit, des voleurs, déguisés en moines, s'y introduisirent. Ils avaient appris, on

Digitized by Google

ne sait comment, que les Anglais y avaient caché un immense trésor, en se retirant, en 1450. Après avoir fouillé les sépultures, ils parvinrent en effet à trouver le dépôt, qu'ils emportèrent sur leurs chevaux, sans toutefois occasionner à l'église d'autres dégâts. C'étaient d'honnêtes voleurs! La Révolution la respecta aussi, se contentant de la fermer. L'administration des ponts et chaussées fut plus cruelle; sous prétexte d'aligner la route d'Orléans à Saint-Malo, les bas côtés et cinquante-deux pieds de la nef furent abattus. (Inflexible cordeau, que de crimes l'art



NOTRE-DAME SUR L'EAU, A DOMFRONT

et la religion te reprochent!) Le chœur seul aujourd'hui subsiste avec le transept.

La chapelle appartient à la municipalité de Domfront, qui y fait les réparations principales.

Quatre ou cinq fois seulement chaque année, elle reçoit quelques visiteurs à l'occasion des Rogations et de la procession de saint Marc. La plus grande affluence a lieu à l'Assomption.

C'est au contraire pour la Nativité que la paroisse de Joué-du-Bois et les voisines se réunissent à *N. D. de Liesse,* au village de la Raitière. La

Digitized by Google

chapelle a été récemment reconstruite par M. l'abbé Macé, curé de la paroisse.

Avant de quitter le diocèse, mentionnons encore, au canton de Mortrée, *N. D. de Montmerrey,* où saint Évremond guérissait les malades en appliquant sur leurs maux l'huile d'une lampe allumée devant l'image de Marie. La chapelle bâtie par le saint fut détruite par les Normands, et restaurée à diverses reprises.

N. D. du Repos, à deux kilomètres d'Almenèches, dont le pèlerinage remonte à l'an 1150. La fête du 2 juillet y attire encore aujourd'hui de nombreux pèlerins.

NOTRE-DAME DE LIGNEROLLES, canton de Tourouvre, dont l'antiquité est plus haute encore et marque dès le septième siècle. La fête principale est le 8 septembre.

LA MARIETTE de Besdon, petite statue de Marie placée, en 1449, dans un oratoire au fond d'un bois, par les soldats du comte du Perche, en reconnaissance d'une victoire obtenue sur les Anglais.

N. D. de la Garde, au grand séminaire de Séez, dont l'église s'est élevée depuis 1854, grâce aux offrandes des fidèles du monde entier. Sous le titre de *Mois de Marie de N. D. de Séez,* M. l'abbé Courval, supérieur du petit séminaire de l'Immaculée-Conception, en a raconté les origines et les bienfaits.

N. D. de la Salette et *N. D. de Lourdes* sont des pèlerinages récemment établis au Châtellier, près Domfront, à Montsecret en Passais, et à Aubusson, près Flers de l'Orne.

N. D. de Lorette, à Montsort, près Alençon, est un ancien oratoire, bâti sur le modèle de la *Santa-Casa* et très cher aux habitants de la ville. Le 10 janvier 1888, un office particulier à cette chapelle a été approuvé. Les fêtes principales se célèbrent à l'Assomption et le 10 décembre.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE BAYEUX ET LISIEUX

⛴ N. D. de la Délivrande, près de Douvres.	N. D. du Bocage, au Reculey.
N. D. de Grace, a Honfleur.	N. D. de Paix, a Caen.
N. D. du Port, id.	N. D. de Saint-Pierre-sur-Dives.
	N. D. de Guibray, a Falaise.

Le diocèse de Bayeux (département du Calvados) est formé du Bessin, de la vallée d'Auge, d'une partie du Bocage et de quelques lambeaux des diocèses de Séez et de Coutances ; il reçut dès le premier siècle la lumière de l'Évangile. D'après une tradition fondée, son premier évêque serait saint Exupère, envoyé par le pape saint Clément.

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE (⛴ 1872), près de Douvres, à quatre lieues de Caen et à trois kilomètres de la mer, est sans contredit le plus ancien comme le plus célèbre pèlerinage de ce diocèse et de la Normandie. Un des missionnaires attachés à cette chapelle en a écrit l'histoire. Nous le prenons pour guide.

D'après une tradition d'autant plus respectable qu'elle est comme consacrée par la liturgie du diocèse, l'origine de N. D. de la Délivrande remonterait au second siècle. Saint Regnobert, sucesseur de saint Exupère sur le siège de Bayeux, aurait présidé à la construction de l'église primitive. Un bas-relief en garde encore le souvenir.

Quand les hommes du Nord envahirent cette contrée, dont ils devaient plus tard, grâce à l'Évangile, devenir les paisibles habitants, ils dévastèrent villes, églises et châteaux. La chapelle de la Délivrande fut brûlée par Hasting, l'un des chefs de ces pillards, qui détruisit peu après la cathédrale de Bayeux. Deux siècles passèrent sur ces ruines, que recouvrirent bientôt la mousse et l'oubli.

Vers le milieu du onzième siècle, un prodige que nous avons déjà vu se reproduire à Brebières et à N. D. de la Couture, révélait la présence de l'antique statue. Écoutons le naïf récit de Fossard, l'historien de N. D. de la Délivrande, au dix-septième siècle : « En ce temps vivoit un seigneur nommé Baudouin, comte du Bessin, qui se tenoit en sa baronnie de

Digitized by Google

Douvres, de l'évêché de Bayeux. Le berger duquel seigneur aperçoit que l'un de ses moutons par plusieurs fois se retiroit du troupeau et couroit en un lieu auprès de la pâture; là, de pieds et de cornes, frappoit et fouilloit la terre, puis, étant las, il se couchoit à la place même où de présent est la niche et l'image de la Vierge, en la chapelle de la Délivrande. Ce mouton ne prenoit aucune nourriture et estoit néanmoins le plus gras de la bergerie. Le comte, croyant que ce lui estoit avertissement envoyé du ciel, se transporta sur le lieu, accompagné de sa noblesse et d'un saint ermite, avec le peuple qui y courut des lieux circonvoisins : il commanda de parachever la fosse que le mouton avoit commencée. On y trouva l'image de Notre-Dame; il y a à présent plus de huit cents ans. Cette image fut portée en procession solennelle, avec une commune allégresse de tout le peuple, dans l'église de Douvres; mais tôt après, elle fut apportée par le ministère d'un ange au lieu même où elle fut trouvée. Dieu montra, par ce transport et invention miraculeuse, qu'il avoit choisi ce lieu plus particulièrement pour son service et pour celui de la glorieuse Vierge Marie, sa mère. Alors, le comte, connaissant la volonté divine, fit édifier et fonder la chapelle qui est encore à présent, et la donna à Messieurs du chapitre. »

La statue de N. D. de la Délivrande, haute à peu près d'un mètre, a été taillée dans un bloc calcaire du pays. La Vierge porte l'Enfant Jésus sur le bras droit. Sa robe, relevée par une ceinture, fut autrefois peinte en bleu tacheté d'or. Autour de la tête, on aperçoit les restes d'un diadème. Les pieds sont usés par les baisers des fidèles qui venaient y appliquer respectueusement leurs lèvres, au temps où la statue, maintenant parée de longues draperies et gardée par une petite galerie en bronze doré, était livrée, sans voiles et sans précautions, à la vénération de tous.

Le pèlerinage fut en peu de temps si fréquenté, que par son testament, en date du 6 septembre 1340, Guillaume de Beaujeu, évêque de Bayeux, fondait pour le desservir quatre chapellenies. En 1390, le revenu de la chapelle s'élevait à la somme considérable de quatorze cents livres.

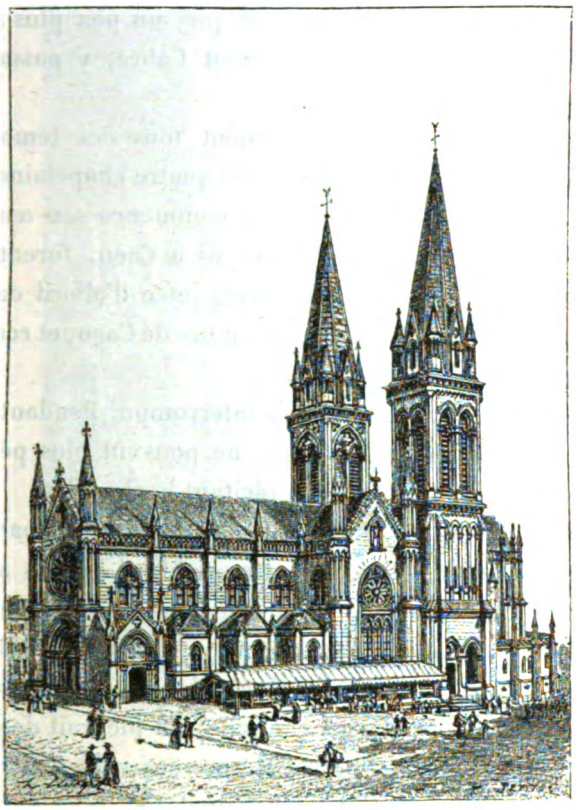
La chapelle eut beaucoup à souffrir de la guerre de Cent ans. Les ravages commis par les Anglais étaient cependant réparés, grâce au chapitre de Bayeux et à la générosité des pèlerins, quand les protestants, en 1562, livrant le sanctuaire au pillage, détruisirent les ornements et les tableaux.

Divers bienfaiteurs contribuèrent à réparer ce nouveau désastre. L'abbesse de Caen donna un tabernacle en ébène; le marquis de Beuvron offrit une niche ornée d'un retable; le seigneur d'Anfreville, président au Parlement de Normandie, une lampe d'argent; Anne Le Tellier, le comte de Torigny, M. de Bouillon-Malherbe, le duc de Villars, les duchesses de

Digitized by Google

Florence et d'Alençon, fille de Gaston, et cent autres, rivalisaient de zèle pour orner N. D. de la Délivrande. Les murs disparurent bientôt derrière les tableaux représentant les guérisons obtenues et les *ex-voto* des marins sauvés par la Sainte Vierge.

Treize lampes d'argent brûlaient sans cesse devant l'image miraculeuse. Ces richesses tentèrent la cupidité. A diverses reprises, pendant le dix-



NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE, PRÈS DE DOUVRES.

septième siècle, des crocheteurs, non encore patentés, pénétrèrent dans la chapelle, dérobant les lampes, calices et ciboires. Chaque fois, ces voleurs furent pris et condamnés. La piété cependant ne se ralentissait pas. Vers l'année 1700, l'abbé de Val-Richer conduisit à la Délivrande un pèlerinage qui comptait deux cents prêtres, suivis d'une foule immense. « Ils traversèrent la ville de Caen, dit un auteur contemporain, émerveillée d'une telle procession, la plus belle et la plus singulière qu'on eût jamais vue. »

Indépendamment de ces foules, d'illustres pèlerins venaient prier dans ce lieu si célèbre. Louis XI, que nous avons déjà vu dans tant d'autres sanc-

Digitized by Google

tuaires, s'y rendit en 1473, accompagné de l'évêque de Bayeux, Louis d'Harcourt, de Louis de Bourbon, amiral de France, et du duc de Torcy. Louis XIII y vint aussi, si l'on en croit l'auteur des *Éphémérides normandes*. Le siècle suivant y vit en prière le Père Eudes et le savant évêque d'Avranches, Daniel Huet, retiré à l'abbaye de Fontenay. Il apportait en hommage à N. D. de la Délivrande une belle poésie latine de sa composition, et que l'on chante encore. En 1714, le général des Capucins, le Père Michel-Ange de Raguse, y célébra la messe. On croit que, un peu plus tard, un autre pèlerin, le saint pauvre d'Amettes, Benoît Labre, y passa en 1767, se rendant à la Trappe de Mortagne.

La Révolution interrompit brusquement tous ces témoignages de la dévotion publique. Chassés par l'orage, les quatre chapelains s'enfuirent en Angleterre. La rapacité légale avait déjà commencé son œuvre; les vases sacrés, les treize lampes d'argent, envoyés à Caen, furent fondus et la chapelle dévastée. La statue miraculeuse, jetée d'abord dans un confessionnal, fut emportée, en 1796, à la préfecture de Caen, et rendue, en 1802, par M. Caffarelli, préfet du Calvados.

Le pèlerinage cependant ne fut pas interrompu. Pendant les plus mauvaises années, 1792-1796, les pèlerins, ne pouvant plus pénétrer dans la chapelle fermée, en faisaient le tour, récitant le chapelet.

Aussi, quelle fête pour les habitants de la Délivrande, quand ils apprirent que leur sainte patronne allait leur être rendue! Quelle allégresse dans tous les cœurs! La ville de Caen fit cortège à la sainte image, et sur tout le parcours, les populations lui ménagèrent un triomphe. « Jamais, dit un témoin, on n'avait vu une pareille procession. » Quand la statue rentra dans sa chapelle, l'émotion devint générale; on pleurait de joie. Quelques-uns s'écrièrent tout haut : « O bonne Mère, vous voilà donc enfin revenue au milieu de nous; ne nous quittez plus jamais! »

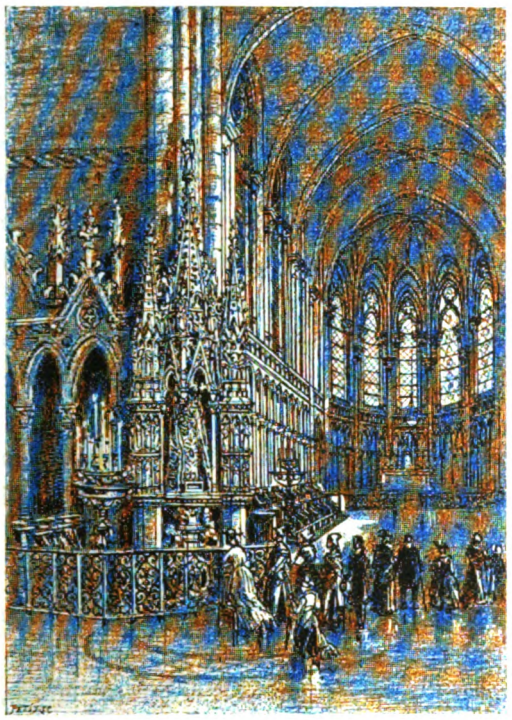
Le pèlerinage dès lors se reconstitua peu à peu, grâce au zèle de l'un des chapelains, revenu de l'exil. Mgr Brault, premier évêque de Bayeux après le Concordat, n'eut rien plus à cœur que la restauration d'un sanctuaire si illustre. Afin d'en mieux assurer le service, il en confiait, en 1823, la direction à une compagnie de missionnaires diocésains.

Le zèle de ces ouvriers apostoliques ne tarda pas à faire refleurir le pèlerinage. Le R. P. Saulet, supérieur de la maison de 1823 à 1862, et son successeur le R. P. Picot, mort en 1886, méritent ici une mention spéciale pour les grandes œuvres tentées et accomplies pendant ces soixante années. L'ancienne chapelle remplacée par une véritable basilique, le pèlerinage développé et grandissant d'année en année, la piété rayonnant

Digitized by Google

sur tout le diocèse, sont autant de témoignages du zèle de ces hommes de Dieu et de leurs collaborateurs.

D'illustres visiteurs continuaient la chaîne des pèlerins d'autrefois. Reprenant un usage suivi par ses prédécesseurs depuis le douzième siècle, Mgr Brault, dès 1802, fit sa première visite à N. D. de la Délivrande. Mgr de Quélen, archevêque de Paris, aimait à venir s'y reposer. C'est là,



NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE.

dit la notice, qu'il obtint la conversion du prince de Talleyrand. En 1851, l'illustre cardinal Wiseman y priait pour celle de sa patrie.

Outre les prêtres nombreux dont la vocation a germé ou s'est épanouie dans le voisinage de N. D. de la Délivrande, trois de nos évêques sont en quelque sorte nés sous son manteau et lui gardent un filial souvenir. Le 13 septembre 1876, Mgr Lecoq y amenait un millier de ses Vendéens, qu'il a depuis quittés pour les Nantais. Mgr Germain, évêque de Coutances, et Mgr Ducellier, archevêque de Besançon, aiment à revenir souvent recevoir les bénédictions de leur première Mère. Ce dernier, le 18 août 1887, anniversaire des fêtes du couronnement, a voulu n'être revêtu du *pallium* que sous le regard de N. D. de la Délivrande.

Digitized by Google

Deux des anciens missionnaires, élevés à l'honneur de l'épiscopat, Mgr Leherpeur et Mgr Vesques, ont porté dans leurs lointains diocèses le culte de la Vierge normande. Auprès de Fort-Royal, à la Martinique, s'élève, à la cime d'une montagne, une chapelle bâtie sur le modèle de celle de la Délivrande. C'est l'accomplissement d'un vœu de Mgr Leherpeur au milieu d'une tempête.

Pendant cette période moderne, le pèlerinage a vu comme par le passé se multiplier les prodiges et grandir la confiance.

Les guérisons les plus authentiques, le choléra subitement arrêté à la Délivrande, en 1832, des équipages sauvés, des grâces de toutes sortes sont attestées par les *ex-voto* qui couvrent les murailles et se balancent aux voûtes. Le 1er mai 1854, la première pierre d'un nouveau clocher fut bénite par M. l'abbé Michel, au nom de Mgr Robin, évêque de Bayeux, et le 5 août 1862, cette même cérémonie était présidée par M. l'abbé Rivière, au nom de Mgr Didiot. Il fallut huit années pour achever cette belle église, dont N. D. de la Délivrande prit possession le 4 septembre 1870; elle était conduite par Mgr Hugonin et par une foule que les graves préoccupations de cette même journée avaient manifestement amoindrie.

Tant de merveilles eurent leur consécration dans le couronnement de la célèbre statue. Mgr Hugonin avait le plus vif désir de témoigner sa tendresse envers Marie par cet acte solennel.

Pendant son séjour à Rome, à l'occasion du Concile, il obtint de Pie IX cette insigne faveur. C'était le 8 mai 1870; mais les douloureux événements qui se déroulaient alors retardèrent la cérémonie de deux ans.

De riches couronnes, offertes par les Enfants de Marie, portées à Rome et bénites par le Souverain Pontife, furent déposées, le 21 août 1872, sur le front de Marie et de son divin Fils, par Mgr de Bonnechose, cardinal de Rouen. Une foule estimée à vingt-cinq ou trente mille personnes se pressait ce jour-là autour de la sainte image et de la basilique, qui restera, avec l'église de N. D. de Bon-Secours, à Rouen, l'un des chefs-d'œuvre de M. Barthélemy, le savant architecte.

Une médaille commémorative fut frappée, « pour transmettre à la postérité, disait le bref du Pape, le souvenir de l'honneur rendu à notre Reine, comme aussi de l'amour et de la confiance du peuple chrétien envers elle ».

Environ cent cinquante mille pèlerins se rendent chaque année à la Délivrande. L'anniversaire du couronnement se célèbre le jeudi dans l'octave de l'Assomption. Cette fête est maintenant la principale du sanctuaire.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE GRACE, près de Honfleur. Moins ancienne, moins célèbre peut-être, mais non moins aimée des marins que N. D. de la Délivrande, apparaît la gracieuse Madone qui, du haut de la falaise, promenant son doux regard sur la mer, semble l'arrêter de préférence sur la ville de Honfleur. L'histoire en a été écrite, il y a quelque vingt ans, par Claudius Lavergne, au pinceau duquel nous devons tant de chefs-d'œuvre.

La ville de Honfleur est une ville ancienne, mais son port, qui s'ensable lentement, n'a plus l'activité d'autrefois. D'ailleurs, deux rivales lui disputent son ancienne prépondérance. A droite et de l'autre côté de l'embouchure de la Seine se dresse le Havre, où nous avons déjà visité N. D. de Bon-Secours; à gauche, Trouville, la ville moderne, est plus visitée par la mode, la richesse et la *fashion*.

Mais Honfleur possède un trésor et une protectrice qui a su garder à ses habitants la pureté des mœurs et une sève de vie chrétienne que n'ont pas, dit-on, à beaucoup près, ses rivales.

Vers l'an 1034, Robert, surnommé le Magnifique, voguait vers l'Angleterre, dont son fils, Guillaume le Conquérant, devait bientôt réunir la souveraineté à sa couronne ducale de Normandie.

Tout à coup, une tempête violente s'éleva sur la Manche. Le danger devenait pressant : « Sainte Vierge! s'écria le duc, je vous promets, si je revois sain et sauf mes États, d'élever trois chapelles en votre honneur! » La fondation de la chapelle de N. D. de Grâce fut l'un des trois actes de sa reconnaissance.

Bâtie sur le plateau qui domine Honfleur, cette chapelle devint aussitôt un lieu de pèlerinage très fréquenté des matelots. Afin d'en assurer l'existence et d'en favoriser les développements, Louis XI, par lettres patentes du 28 janvier 1478, donna le sanctuaire de N. D. de Grâce à la collégiale de N. D. de Cléry.

La chapelle qui existe aujourd'hui n'est plus celle du duc Robert. En 1538, un tremblement de terre fit écrouler la falaise et du même coup renversa l'édifice, dont il ne resta debout qu'un pan de muraille et la statue de la Sainte Vierge sur son autel. Les fidèles avaient pour le sanctuaire détruit une telle vénération, qu'ils continuèrent, pendant plus de soixante années, de venir prier près de ces débris toujours menacés. Il fallut, en 1602, faire enlever ces restes vénérables pour arrêter le concours.

Cependant, les Honfleurois, les marins surtout, réclamaient la construction d'un nouveau sanctuaire. M. Gonnyer, l'un d'eux, se mit à la tête de l'entreprise; il obtint de mademoiselle de Montpensier, comtesse de Roncheville et dame de Honfleur, un terrain assez vaste, avec huit chênes à

Digitized by Google

prendre dans la forêt de Touques. Tout alla si bien, grâce aux offrandes généreuses des habitants de Honfleur, que dès 1613 une nouvelle chapelle s'élevait à cent pas environ de l'ancienne.

Le marquis de Fontenay, intendant de la princesse, avait, dans ces conjonctures, fait preuve d'un grand zèle; aidé par Étienne de La Roque, gouverneur de la ville, il obtint que le nouveau sanctuaire, sur lequel les chanoines de Cléry avaient élevé d'inutiles prétentions, serait confié aux RR. PP. Capucins. Ceux-ci prirent possession, le 16 mars 1621, en vertu d'une autorisation de Mgr l'évêque de Lisieux, et plantèrent une grande croix sur les ruines de l'ancienne chapelle.

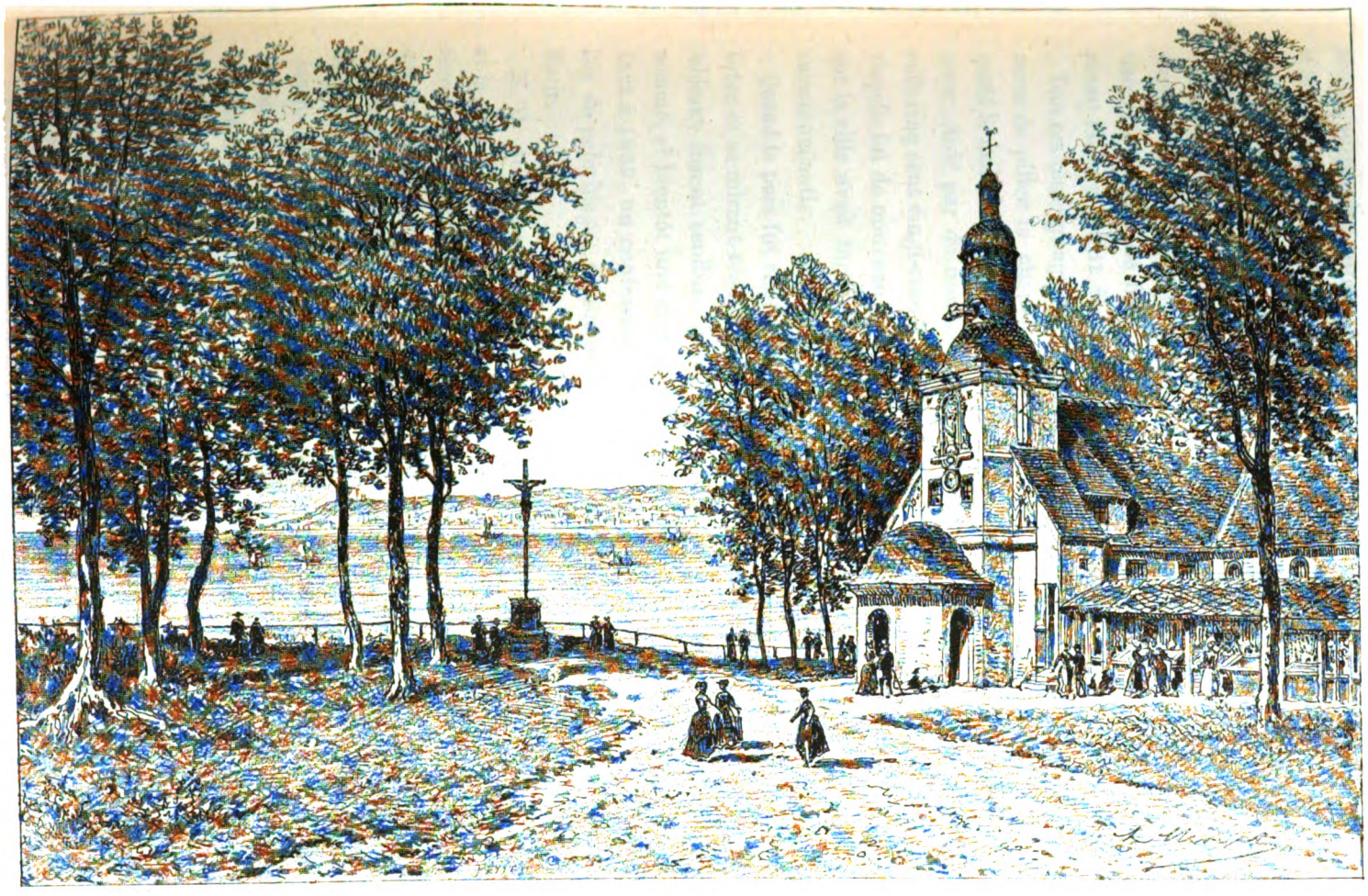
N. D. de Grâce commença dès lors à justifier la confiance de son peuple. La première marque de sa protection tomba sur M. de Fontenay, que nous venons de voir si dévoué à sa gloire. M. de Fontenay était si malade à Paris, qu'on ne conservait plus aucun espoir de le sauver. Il se recommanda à N. D. de Grâce et perdit connaissance. Ses serviteurs, le croyant mort, l'avaient déjà enseveli; mais, après sept heures d'une sorte de léthargie, le malade se releva et vécut encore vingt ans.

Ceci se passait en 1620. Trois ans après, un enfant mort-né est apporté à l'autel de N. D. de Grâce, et pendant qu'on chante les litanies, l'enfant revient à la vie et reçoit le baptême. L'année suivante, 1624, la ville de Lisieux est ravagée par la peste; elle fait vœu à N. D. de Grâce, et le fléau s'arrête.

Arrêtons-nous aussi, malgré notre désir de redire les grâces se succédant désormais dans cette chapelle, que chacun, par reconnaissance, s'empressa d'orner et d'agrandir. Attirés par les indulgences accordées par le pape Paul V, les pèlerins y accouraient de plus en plus nombreux. M. de Méautry et le marquis de Fatouville d'Hébertot firent construire les deux chapelles latérales. Ce dernier ajouta le don d'une lampe d'argent, qui brûla jusqu'en 93, en reconnaissance d'une guérison inespérée. Poussé par le même sentiment, M. de Villars paya la couverture de la chapelle, M. d'Herbigny les faîtages en plomb, et l'abbesse de Montivilliers donnait, en 1630, des ormeaux que planta le Père Michel-Ange et qui, protégeant la chapelle contre les vents, offrent encore leur ombrage aux pèlerins.

Les plus dévots parmi ces derniers furent de tout temps les marins. « Ces hommes, qui vivent en présence de la mort, entre cet Océan, tombe toujours ouverte, et le ciel, où le calme et les tempêtes se succèdent au gré d'une volonté invisible et toute-puissante, ces hommes ont la foi simple et naïve des petits enfants, et leur cœur intrépide est fidèle à l'Étoile de la mer comme l'aiguille aimantée l'est au pôle. » Tous ces *ex-voto*, ces petits

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE GRACE, A HONFLEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

navires, suspendus autour de la chapelle, les pèlerinages exécutés sans cesse et souvent pieds nus par les marins normands, servent de preuves à cette foi touchante.

Le 12 mai 1724, un vénérable pèlerin, portant dans sa main un grand crucifix, gravissait, les pieds nus et ensanglantés, les rudes sentiers de la chapelle. Ce n'était pas un matelot, bien qu'il vînt des bords de la Méditerranée; c'était Mgr de Belsunce, l'illustre évêque de Marseille, qui accomplissait l'un des vœux faits pendant la peste pour le salut de son peuple.

Tous ces témoignages de dévouement n'empêchèrent pas les révolutionnaires de piller la chapelle. Elle allait être vendue, peut-être démolie, quand le maire de Honfleur, M. Cachin, résolut de l'acheter et de la conserver. Aidé par de nombreux souscripteurs, il l'acquit moyennant trois mille cinq cent vingt-cinq livres. Ce ne fut, hélas! qu'une trêve. En 1793, la chapelle fut de nouveau saccagée et transformée en taverne; les Capucins, que la ville avait tant voulu conserver, furent chassés, et la statue miraculeuse anéantie.

Quand la paix fut rendue à l'Église, les Honfleurois revinrent à N. D. de Grâce et se mirent résolument à réparer les traces de l'impiété : quelques tableaux furent rendus, quelques présents arrivèrent, un chapelain fut nommé, et bientôt une certaine décence régna dans l'antique chapelle. De 1822 à 1839, un confesseur de la foi, M. l'abbé Vastel, fut nommé chapelain du pèlerinage; sa science et sa piété le firent l'historien des gloires de Marie.

N. D. de Grâce continuait, en effet, d'être la protection des marins et la consolation de toutes les infortunes. « Dans une froide matinée de février 1848, dit Claudius Lavergne, une femme pauvrement vêtue, belle encore, quoique au déclin de l'âge, vint s'agenouiller aux pieds de N. D. de Grâce. Elle entendit la messe, communia et quitta l'église, après une longue prière. Personne ne l'avait remarquée à cette heure matinale... Jamais pareilles douleurs n'étaient venues là chercher refuge et consolation. De ce front qui s'inclinait venait de tomber une couronne. Marie-Amélie fugitive ignorait le sort de ses enfants, abandonnait des tombes chéries, et, prête à s'éloigner à jamais de ce beau royaume où elle avait répandu tant de bienfaits, elle était venue confier à la Mère de douleurs ses dernières espérances.

« Celui qui, la veille encore, était roi, l'attendait près de là, caché dans la maison d'un ami. S'il fût venu, instruit par l'adversité, s'agenouiller auprès de la Reine, s'il eût prié comme elle, l'âme de Marie-Amélie eût tressailli de joie, et le *Te Deum* eût jailli de son cœur à demi brisé.

Digitized by Google

Mais il ne vint pas à la chapelle, et le soir même, les deux époux prirent ensemble la route de l'exil : lui, courbant la tête et subissant la peine du talion; elle, partageant l'expiation, abreuvée de douleur, mais les yeux fixés sur l'éternelle patrie. »

M. l'abbé Aubert, nommé chapelain en 1839, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il a pour successeur M. l'abbé Carabeux.

Ne quittons pas le sanctuaire de N. D. de Grâce sans nous y donner rendez-vous pour le lundi de la Pentecôte. C'est le jour des grandes affluences.

NOTRE-DAME DU PORT, à Honfleur. La ville de Honfleur possède encore une autre statue de la Sainte Vierge, en grande vénération parmi les matelots. En 1643, elle fut érigée dans une niche, au-dessus de la porte qui conduit à Caen. Abattue et mutilée pendant la Révolution, la statue fut cachée sous terre, où elle demeura jusqu'en 1861. A cette époque, un habile sculpteur la remit en état, et peu après, le premier jour de mai 1863, une cérémonie imposante réunissait la ville entière au pied de l'antique statue, reprenant possession de son trône. Depuis lors, avant de s'embarquer, les marins, accompagnés de leurs familles, ne manquent pas de venir se recommander à N. D. du Port.

NOTRE-DAME DU BOCAGE, au Reculey. Si des bords de la mer nous revenons vers l'ouest du diocèse de Bayeux, nous trouvons dans le Bocage, confinant au Cotentin, un autre pèlerinage récent, mais déjà en grand renom.

A Vire, en 1826, vivait un médecin habile et parfait chrétien. M. Le Creps, après avoir soigné et soulagé bien des malades, fut atteint lui-même si gravement, que ses jours furent bientôt en danger. Il promit d'élever à Marie un oratoire, s'il était rendu à la santé. Peu après, complètement guéri, il exécutait sa promesse, et sur un petit terrain, resté inculte depuis l'ouverture de la grande route de Vire à Caen, au territoire du Reculey, il jetait les fondements de sa chapelle.

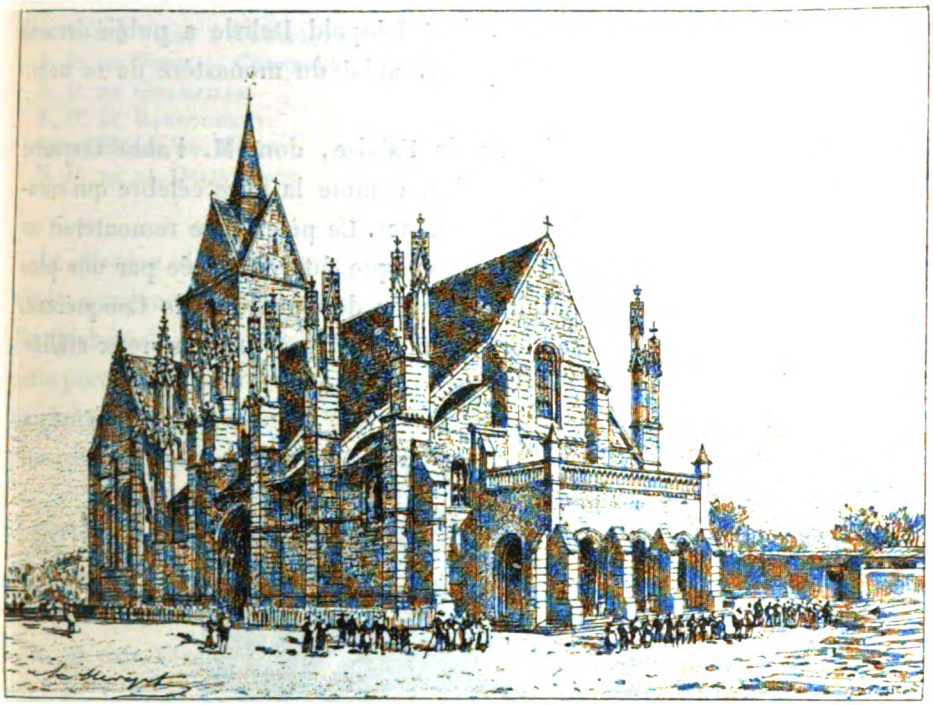
C'était, à la vérité, une construction des plus modestes; six mètres de long sur quatre de large, deux fenêtres carrées, une petite tourelle d'apparence assez humble, un autel en bois peint et doré, que surmontait une statue de Marie, à droite et à gauche celles de saint Joseph et de saint Jean-Baptiste, tel était le monument, tant au dedans qu'au dehors. Rien ne faisait prévoir de grandes destinées.

Au mois de juillet 1828, le R. P. Saulet, supérieur des missionnaires de

Digitized by Google

N. D. de la Délivrande, inaugurait l'humble chapelle. C'était la Vierge normande qui apportait à sa jeune sœur du Bocage, avec sa bénédiction, ses souhaits de prospérité. Le pèlerinage prit dès lors une certaine importance. Le vieux docteur ne se sentait pas d'aise, en voyant les développements que Dieu se plaisait à donner à son œuvre. Il mourut en 1841, et fut enterré, selon son désir, auprès de la chapelle « de sa bonne Mère ».

Déjà le sanctuaire était beaucoup trop étroit. D'année en année, les pèle-



NOTRE-DAME DE GUIBRAY, PRÈS FALAISE.

rins réclamaient un agrandissement, devenu indispensable, « car la foule, disait un témoin, surtout au mois de mai, gémissait de l'étroitesse, restait dehors, obstruait la grand'route et couvrait tous les abords de la chapelle ».

En 1871, Mgr Hugonin nomma à la cure du Reculey M. Vengeon. Plein de zèle, ce prêtre intéressa à son œuvre non seulement le Bocage, le Cotentin et la Normandie, mais la France entière entendit ses appels et y répondit. Le 18 août 1874, la première pierre de l'édifice fut posée. Dès l'année suivante, 3 mai 1875, la statue vénérée fut transportée en grande pompe dans sa nouvelle résidence.

Déjà, en 1834, Mgr Dancel, évêque de Bayeux, avait autorisé une association de prières qui compte bien des noms illustres dans l'épiscopat,

Digitized by Google

la magistrature et l'armée. Le pape Pie IX accorda à ce pèlerinage, en 1847, six indulgences plénières, attachées aux fêtes principales de la Sainte Vierge.

La solennité principale s'y célèbre le 15 mai.

Citons encore *N. D. de Paix et de la Fontaine,* et *N. D. du Carme* dans la ville de Caen.

N. D. de Saint-Pierre-sur-Dives, dont Léopold Delisle a publié dernièrement l'histoire, écrite par Haymon, abbé du monastère de ce nom.

N. D. de Guibray, au faubourg de Falaise, dont M. l'abbé Coquard nous rappelle les grandeurs évanouies, comme la foire célèbre qui commençait le 15 août et durait deux semaines. Ce pèlerinage remonterait au huitième siècle. L'église bâtie à cette époque fut remplacée par une plus belle, élevée par la reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant. Une archiconfrérie y fut établie, et compte encore de nombreux affiliés

NOTRE-DAME DE GUIBRAY

Digitized by Google

DIOCÈSE DE COUTANCES ET D'AVRANCHES

- ⛴ N. D.-sur-Vire, a Troisgots.
- N. D. du Vœu, a Cherbourg.
- N. D. de Granville.
- N. D. de Rancoudray.
- Sainte-Marie du Mont.
- N. D. de la Délivrance.
- N. D. de Lourdes, a Roncey.
- N. D. de Pontorson.
- N. D. de Tombelène.
- N. D. de Pitié, a la Haye.
- N. D. de la Salette, a Vindefontaine.

Le diocèse de Coutances, suffragant de Rouen, érigé au cinquième siècle, a aujourd'hui les mêmes limites que le département de la Manche. Il englobe celui d'Avranches, supprimé par le Concordat, et se compose de cette portion de la Normandie qu'on appelait le Cotentin et l'Avranchin. Sa gloire principale est le Mont Saint-Michel, et ce pèlerinage est un des plus célèbres, mais nous n'avons pas à en parler ici.

NOTRE-DAME-SUR-VIRE, à Troisgots. (⛴ 1886.) L'histoire vient d'en être récemment publiée par M. l'abbé Rothe, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Coutances. Nous prendrons pour guide ce pieux opuscule.

N. D.-sur-Vire, ou pour parler plus conformément à l'usage de la contrée, la Chapelle-sur-Vire, est au centre du diocèse de Coutances, sur la paroisse de Troisgots, dans le canton de Tessy-sur-Vire. Le site qui lui sert de cadre est d'une beauté remarquable, et dispose l'esprit à la piété en l'élevant à Dieu.

La tradition attribue à un double miracle la fondation de la chapelle et du pèlerinage. Le sire Robert de Trégoz, ou Troisgots, avait établi un prieuré de Bénédictins, pour desservir les paroisses de Trégoz et de Saint-Romphaire. L'évêque de Coutances, G. de Tournebu, confirma cette fondation en 1197. Vers ce même temps, des pêcheurs, jetant leurs filets dans la Vire, en retirèrent, non pas un poisson comme ils l'espéraient, mais une statue de sainte Anne, portant dans ses bras la Vierge Marie, laquelle, à son tour, tenait l'Enfant Jésus. Jeté violemment sur la berge, le groupe se brisa, mais les deux tronçons, rapprochés par les pêcheurs, se soudèrent si complètement, qu'il n'y parut plus de fracture. Plus tard, dans la prairie

Digitized by Google

qui se déroule au-dessous de la chapelle, un agneau, par sa persévérance à se tenir au même endroit, aurait fait découvrir sous terre une autre statue de la Sainte Vierge, portant sur le bras gauche son divin Fils avec une petite colombe, et tenant une figue dans sa main droite.

Ces deux statues existent encore. Dès le quinzième siècle, le pèlerinage était florissant. Les Bénédictins, que nous avons vus dans tant d'autres lieux développer le culte de Marie, là encore se montraient fidèles à leur mission.

Les détails historiques font toutefois défaut pour la période qui s'écoule entre les ravages du protestantisme et ceux de la Révolution. Même au plus fort de cette seconde bourrasque, le pèlerinage reçut bien des visites furtives; plusieurs prêtres y venaient en secret célébrer les Saints Mystères. Ce ne fut qu'au mois de mars 1797 qu'elle fut vendue. L'acquéreur y mit ses chevaux; mais plusieurs de ces animaux ayant péri, le peuple vit là une punition divine.

La femme de l'acquéreur allait devenir mère. Elle eut sans doute des remords : « Rhabille la Sainte Vierge, dit-elle un jour à son mari, et nous attirerons ainsi sa protection sur nous et sur l'enfant qui va naître. » Le mari se prête à ce désir; la chapelle est nettoyée, et les deux statues replacées sur leurs trônes.

En 1846, M. Jean Beaufils, celui-là même dont la naissance avait déterminé la réouverture de la chapelle, en assura la conservation et le développement du pèlerinage, en la donnant aux Sœurs de la Miséricorde, de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Un petit couvent s'éleva bientôt sur les ruines du manoir des sires de Trégoz.

Cependant, l'antique chapelle, sans cesse visitée par les pèlerins, était insuffisante, et, d'ailleurs, des lézardes dans les murs annonçaient une ruine prochaine. M. l'abbé Delamarre, grand vicaire de Coutances, mort archevêque d'Auch, entreprit la reconstruction, et bientôt s'éleva une élégante église.

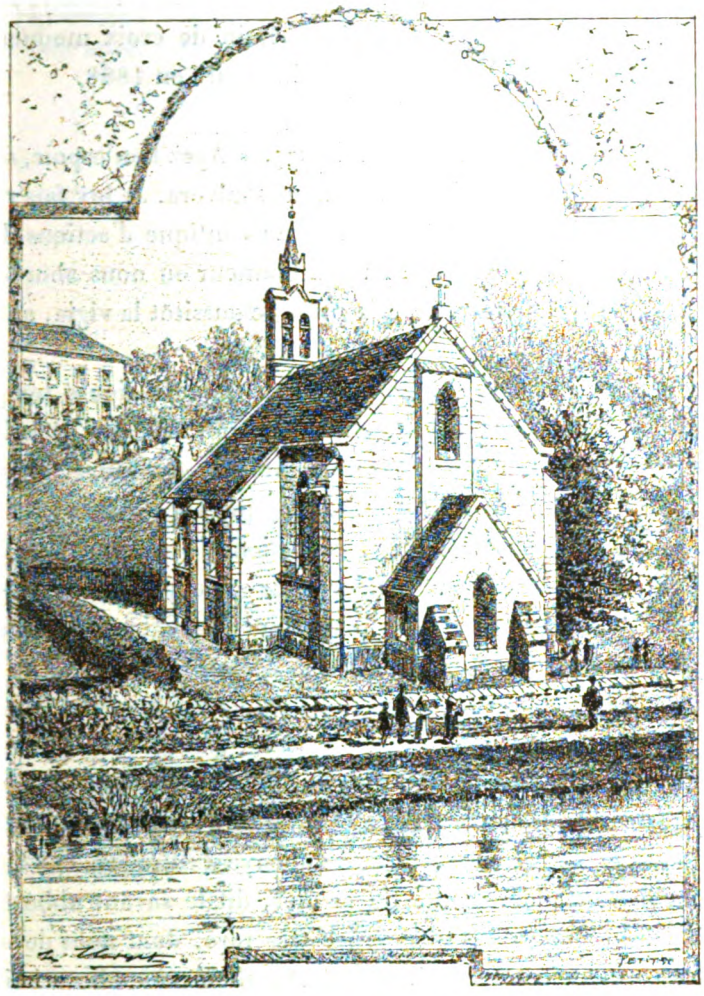
Complétant l'œuvre matérielle, Mgr Daniel, évêque de Coutances, songeait peu après à y placer des missionnaires diocésains, à l'instar de ceux de la Délivrande.

Ce projet, conçu en 1861, ne put être exécuté qu'en 1863, par Mgr Bravard. Les missionnaires, sous la direction du Père Yvetot, furent d'abord au nombre de trois. Mais des retraites, la direction du pensionnat que les Sœurs avaient abrité sous le manteau de N. D.-sur-Vire, l'affluence toujours croissante des pèlerins exigèrent bientôt qu'on doublât le nombre des ouvriers évangéliques.

Digitized by Google

Chaque année, plus de soixante mille pèlerins visitent la chapelle. Le seul jour du 16 octobre 1883 en vit dix mille prosternés devant l'image miraculeuse, écoutant la parole éloquente de leur grand évêque.

Mgr Germain, ému de tout ce qu'il avait vu et entendu à N. D.-sur-



NOTRE-DAME-SUR-VIRE, A TROISCOTS.

Vire, en transporta peu après l'écho jusqu'à Rome. Répondant à l'exposé des motifs qui réclamaient une faveur particulière, le Pape avait dit : « Couronnez, couronnez votre Vierge; mais préparez-lui une belle couronne. Je désire la bénir moi-même ! »

Cette parole de Léon XIII, répétée dans le religieux diocèse de Coutances, y produisit un immense enthousiasme. De toutes parts les cadeaux affluèrent. Les pauvres donnèrent un peu d'argent; les riches, leur or et

Digitized by Google

leurs bijoux, et la magnifique couronne, bénite par le Souverain Pontife, fut solennellement déposée au front de N. D.-sur-Vire, par Mgr Germain, dans les premiers jours d'août 1886. S. Ém. Mgr di Rende, nonce à Paris, plusieurs évêques et une foule innombrable prirent part à cette fête.

Chaque année, l'anniversaire de ce couronnement, renvoyé au 8 septembre, se célèbre avec solennité. Un Chemin de croix monumental et taillé dans le granit de la montagne a été inauguré en 1888.

NOTRE-DAME DU VŒU, à Cherbourg. « Ayez bon espoir, seigneurs barons! Nostre-Dame est puissante et nous saulvera. Je luy fais vœu, dès que nous descouvrirons terre, de chanter un cantique d'actions de grâces et de bastir une église et abbaye en son honneur où nous aborderons! » — « Cante, reine, véchy terre! » cria presque aussitôt la vigie, au sommet d'une vergue.

Ceci se passait vers l'an 1140, au milieu d'une furieuse tempête qui menaçait d'engloutir dans la Manche Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, et les barons qui l'accompagnaient en France. La princesse se mit aussitôt à chanter un cantique, tandis que les seigneurs de sa suite, tête nue, les larmes dans les yeux, répétaient le refrain. Elle chantait encore quand le vaisseau jeta l'ancre dans une petite baie de la côte normande : « Marquez bien cette place, seigneurs barons, dit-elle, car c'est ici que sera N. D. du Vœu. »

Ce coin de la côte porta longtemps le nom de Chantereine. La chapelle y fut bâtie, mais ce ne fut qu'un peu plus tard, en 1145, que Henri II, fils de Mathilde, compléta le vœu de sa mère, en fondant le monastère promis, où l'évêque de Coutances, Algare, établit des religieux augustins. Sur sa demande, la princesse fut enterrée à l'abbaye du Bec, en 1167.

Par suite des envahissements de la mer, dit le savant abbé Besnard, curé de N. D. du Vœu, dans une notice très rare, dont nous devons communication à son successeur, M. l'abbé Duval, la chapelle primitive dut être transférée assez loin. Mais de l'une comme de l'autre, toute la contrée, les marins surtout, en apprirent bientôt le chemin. Dans leurs dangers, ils se recommandaient à N. D. du Vœu, et, au retour de leurs longues traversées, on les voyait gravir le rude sentier et accomplir leurs serments.

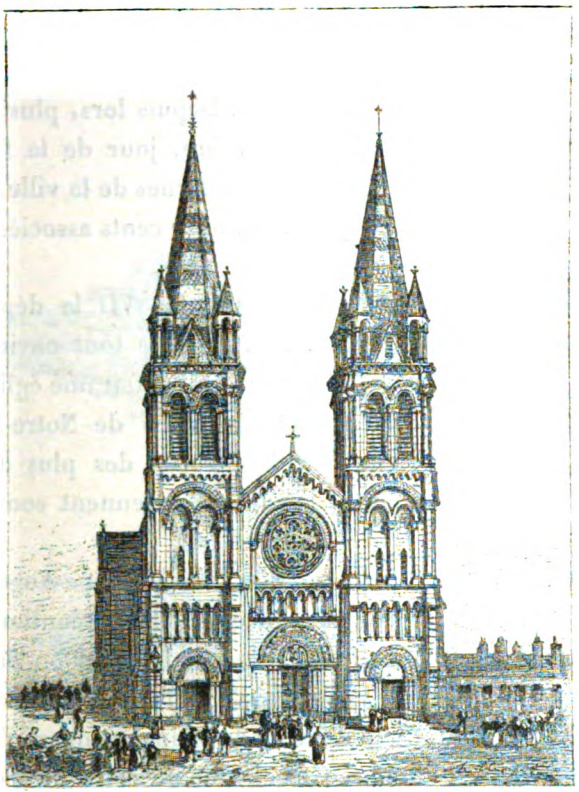
La prospérité du pèlerinage s'accrut jusqu'à la fin du siècle dernier. A cette époque, la chapelle, profanée et dépouillée de ses *ex-voto,* fut donnée avec l'abbaye au ministère de la marine. En 1794, l'artillerie y renferma ses affûts de canon. Ce lamentable état dura jusqu'en 1816.

M. l'abbé Demons, curé de Cherbourg, fit alors tant d'instances, qu'il

Digitized by Google

obtint un décret royal, du 3 décembre 1817, rendant à la ville de Cherbourg la chapelle, avec un pourtour de six mètres. L'évêque de Coutances y rétablit aussitôt les exercices du culte et l'antique association de N. D. du Vœu, si célèbre dans le passé. Le pèlerinage devint alors de plus en plus populaire.

Hélas! peu après, des « circonstances impérieuses », et qui ne furent



NOTRE-DAME DU VŒU, A CHERBOURG.

pas autrement indiquées au public, obligèrent de démolir l'antique sanctuaire. M. l'abbé Vaultier, curé de Cherbourg, gémit de cette suppression, mais dès 1847 il s'occupait de rétablir la chapelle de la princesse Mathilde. Le concours des gens de bien, l'aide qui lui vint de la ville et du gouvernement permirent à son successeur, M. Le Goupils, de bénir la nouvelle église, qu'un décret impérial érigeait en succursale, le 2 septembre 1850.

Le pèlerinage se rajeunit en se transplantant. Le 21 octobre 1859, Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen, bénissait, devant plus de quinze mille personnes, une statue nouvelle de N. D. du Vœu, et l'association

Digitized by Google

fondée sous ce titre recevait de Pie IX, cette même année, le titre de confrérie.

En 1862, Mgr Bravard, successeur de Mgr Daniel sur le siège de Coutances, bénissait la première pierre de la double flèche qui désigne au loin N. D. du Vœu. Les travaux en furent si activement poussés, que l'année suivante voyait leur complet achèvement.

La première visite que reçut N. D. du Vœu, ainsi restaurée, lui vint de Paris. N. D. des Victoires sembla se déplacer, pour apporter à sa sœur ainée ses félicitations et ses souhaits de longue vie. Ce pèlerinage de 1863 laissa à Cherbourg un profond souvenir. Depuis lors, plusieurs autres s'y sont succédé. Chaque année, le 8 septembre, jour de la fête patronale, une procession solennelle se déroule par les rues de la ville. La confrérie, toujours en honneur, compte aujourd'hui onze cents associés.

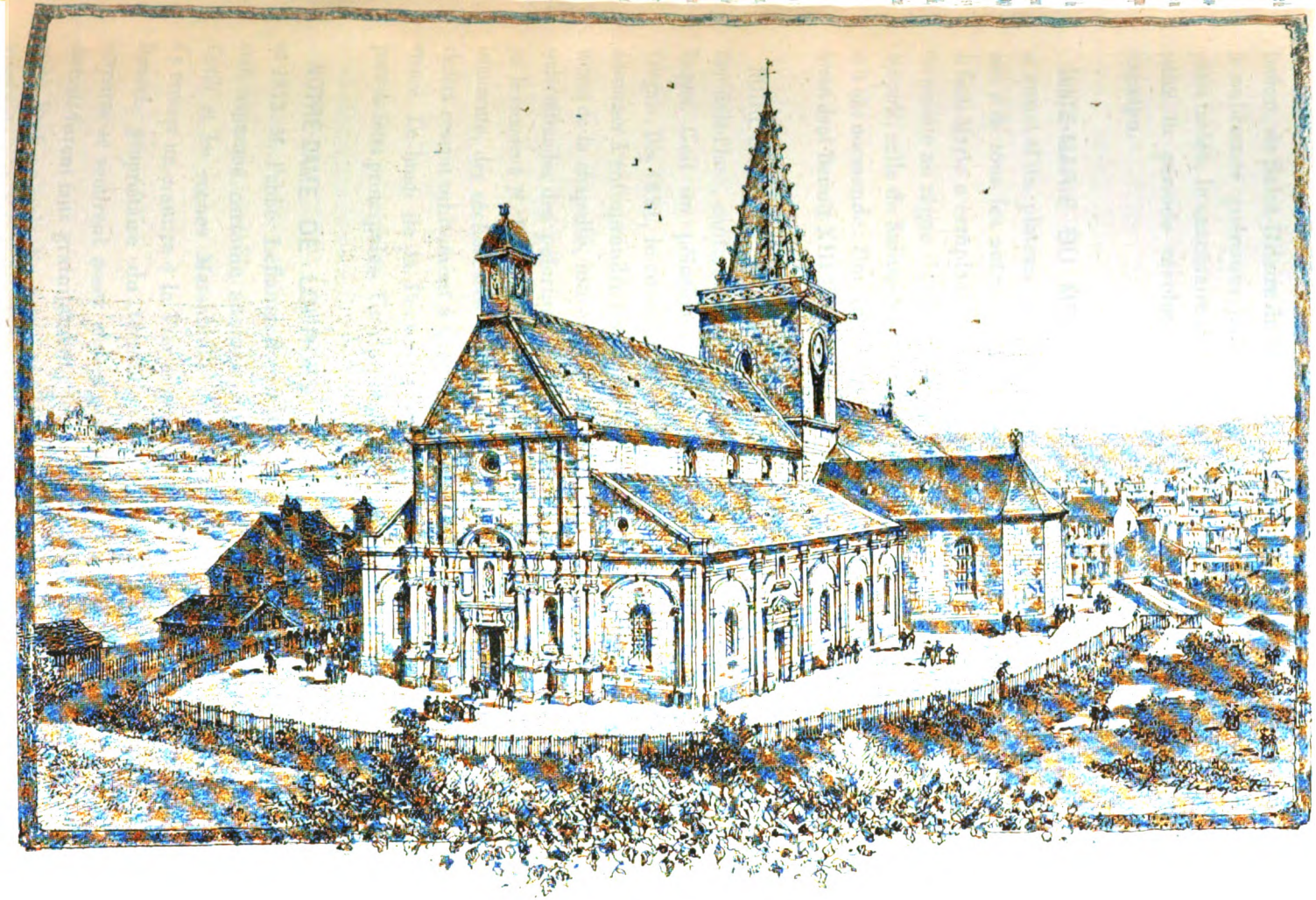
NOTRE-DAME DE GRANVILLE. Charles VII la dépeignait ainsi : « C'est une place et champ sur un roc, presque tout environné de mer, auquel n'étoit aucun édifice ni habitation. On y a fait une église parocchiale très dévote, fondée en l'honneur et révérence de Notre-Dame. Ladite place, nommée Granville, que l'on dit être un des plus anciens pèlerinages de Normandie, et où sont avenus et aviennent souvent beaux et apparents miracles. »

La construction de cette cité eut lieu sous Philippe-Auguste, en 1206. La Vierge, qui avait présidé à sa naissance, a toujours continué de favoriser les développements de Granville. Placée sur la côte, on devine quel fut son rôle pendant les guerres des Anglais. En 1440, Charles VII en fit une place forte dont Marie continua d'être le principal rempart.

Les Granvillois eurent une preuve sensible de cette protection pendant la guerre de l'indépendance. Les Anglais la bombardèrent avec fureur; mais les projectiles s'ensablèrent dans la grève; pas un n'atteignit les maisons et ne causa le moindre dommage aux habitants. Par reconnaissance, ils érigèrent au sommet du pignon de leur cathédrale une statue de la Vierge tenant en main un boulet et plusieurs autres dans les plis de son manteau.

NOTRE-DAME DE RANCOUDRAY, canton de Mortain, à laquelle se rattache une gracieuse légende du commencement du treizième siècle. C'est, en effet, l'époque de la construction de l'église primitive, placée loin de toute agglomération, au milieu des bois et dans un site superbe, mais d'un difficile accès. On y vient cependant de toute la contrée, de

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE GRANVILLE

Digitized by Google

Digitized by Google

Domfront, de Saint-Hilaire du Harcouët, de Juvigny et même d'Avranches. De nombreuses guérisons justifient la confiance populaire. Grâce à sa position isolée, le sanctuaire de N. D. de Rancoudray ne fut point profané pendant la période révolutionnaire ; le pèlerinage ne fut même pas interrompu.

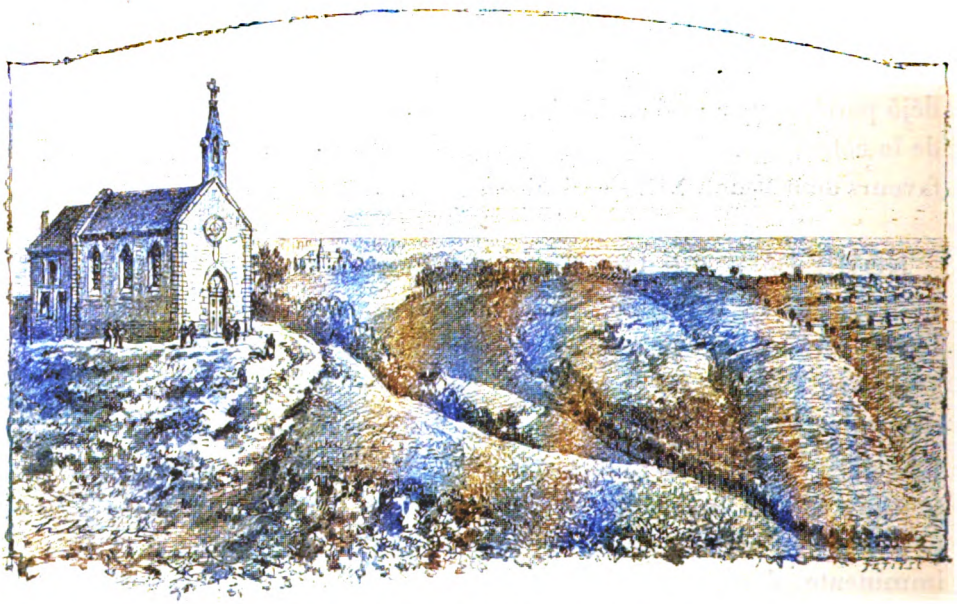
SAINTE-MARIE DU MONT, dans le canton de Sainte-Mère-Église, au sommet d'un plateau d'où l'on découvre, en face, l'immensité des mers, et de tous les autres côtés les plaines fertiles du Cotentin. L'église de Sainte-Marie a remplacé un temple de Jupiter. La construction primitive remonte au règne de Charlemagne. Avec les Vierges dont nous avons déjà parlé, celle de Sainte-Marie du Mont partage la confiance des marins de la côte normande. Une très ancienne confrérie y prospère, grâce aux faveurs dont Benoît XIII l'enrichit en 1726.

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE a remplacé, dans la paroisse de Rauville-la-Place, canton de Saint-Sauveur, une antique chapelle de Saint-Jacques. C'est un pèlerinage très fréquenté de tout l'archiprêtré de Valognes. Dès 1821, le concours des fidèles y était assez considérable pour déterminer à entreprendre tous les travaux de consolidation et d'agrandissement de la chapelle, moyennant l'abandon, pendant quatorze ans, des seules offrandes des pèlerins. On cite plusieurs grâces signalées obtenues par le recours à N. D. de la Délivrance : des marins sauvés d'une mort imminente, des sécheresses interrompues à la suite de processions, le choléra cessant subitement à Quettehou, après un vœu à N. D. de la Délivrance. Le lundi de la Pentecôte, le 24 juin et le 8 septembre sont les jours de fêtes principales. Un chapelain est attaché au sanctuaire.

NOTRE-DAME DE LOURDES, à Roncey. Ce pèlerinage est né en 1873. M. l'abbé Leflamand, vicaire et aujourd'hui curé de Roncey, avait remarqué certaine analogie entre la colline un peu sauvage des *Costils* et les roches Massabielle avant l'apparition. La pensée lui vint d'y dresser un oratoire à la Vierge qui a souri à Bernadette. M. Édouard Durand, propriétaire du terrain, s'empressa de l'offrir ; de pauvres ouvrières se sentirent assez riches pour donner chacune cent francs ; des charrois furent faits gratuitement ; pauvres et riches rivalisèrent de générosité. Bref, au mois d'octobre 1874, Mgr Bravard, évêque de Coutances, ayant autour de lui une couronne de trente-deux prêtres et de trois mille fidèles, la bénit solennellement Tous les ans, depuis cette époque, à

Digitized by Google

certaines fêtes des mois de mai, de septembre et d'octobre, on y voit jusqu'à douze et quinze cents pèlerins. Pour les recevoir et loger le gardien, M. l'abbé Leflamand, complétant son œuvre, a bâti, près de la chapelle, une petite maison. En face, au delà d'une profonde vallée, sur les coteaux de Saint-Denis-le-Gast, patrie de Saint-Évremond, une blanche tourelle désigne le manoir de la Monnerie, ancien prieuré des chanoines Augustins de Coutances. Sous l'ombrage de ses ifs séculaires, le poète Barthélemy a composé quelques pages de sa *Némésis*.



NOTRE-DAME DE LOURDES, A RONCEY.

Citons pour finir *N. D. de Pontorson* et, au pied du Mont Saint-Michel, *N. D. de Tombelène,* qui fut autrefois un pèlerinage très fréquenté en l'honneur de la Sainte Vierge. Un prieuré de Bénédictins y fut fondé dès 1137; mais Louis XIV, pour le besoin de la défense des côtes, fit raser la chapelle et le couvent, et, depuis 1669, Tombelène n'est plus qu'un rocher désert.

N. D. de Pitié, paroisse de la Haye, canton de la Haye-Pesnel, dans le voisinage de Granville.

N. D. de la Salette possède un pèlerinage très suivi dans la paroisse de Vindefontaine, canton de la Haye-du-Puits. Les paroisses voisines le visitent tous les ans, surtout au mois de septembre.

Digitized by Google

BRETAGNE

DIOCÈSES

DE

RENNES — SAINT-BRIEUC — QUIMPER

VANNES — NANTES

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MANCHE
OCÉAN ATLANTIQUE
NANTES
N.D. de Toutes Aydes
N.D. de Miséricorde
N.D. de la Salette
N.D. de Bon Secours
N.D. de l'Imm. Concep
N.D. de Bonne Garde
N.D. de Bon Port
N.D. de Toute Joie
N.D. de Crée lait
SIGNES CONVENTIONNELS
Chemins de fer
Routes
Rivières
ARCHEVÊCHÉS
EVÊCHÉS
Evêchés supprimés
Ville
Limites de Provinces
Limites de Diocèses
Vierges couronnées
Pèlerinages de moyenne importance
Pèlerinages de moindre importance
DIOCÈSES
Rennes
St Brieuc
Vannes
Quimper
Nantes
Gravé par E. Guillot, 28 rue d'Alésia – Paris.

Digitized by Google

BRETAGNE

La Bretagne a pour patronne sainte Anne, mais, loin d'en souffrir, le culte de Marie fleurit partout à côté de celui de sa mère. C'est, selon l'heureuse expression de M. Hamon, comme deux flambeaux qui se rapprochent, comme la lumière de deux astres qui s'unissent.

La Bretagne ecclésiastique se subdivise aujourd'hui en quatre diocèses : Rennes, Saint-Brieuc, Vannes et Quimper. Nous y ajoutons Nantes, bien que ce dernier diocèse ne fasse pas partie de l'archevêché de Rennes.

DIOCÈSE DE RENNES

N. D. de la Cité, a Rennes.
N. D. des Miracles, id.
N. D. de Bonne-Nouvelle, a Saint-Aubin de Rennes.
N. D. de la Peinière, a Saint-Didier.
N. D. du Marais, a Fougères.
N. D. de Paimpont, près Plélan et au Rheu.
N. D. du Verger en Cancale.
N D. de Saint-Jouan des Guérets.
N. D. de la Garde, a Cherrueix.
N. D. de Bécherel.
N. D. de l'Épine, a Saint-Briac.

Ce diocèse, érigé au premier, d'autres disent au troisième siècle, et autrefois suffragant de Tours, a été élevé au titre d'archevêché par une bulle du 3 janvier 1859. Il renferme le département d'Ille-et-Vilaine.

NOTRE-DAME DE LA CITÉ, à Rennes, semble contemporaine de l'antique capitale de la Basse-Bretagne. Dès le premier siècle, Maximin, disciple de l'apôtre saint Philippe, s'arrêtant à Rennes, établit le culte de la Vierge Marie dans un temple jusque-là dédié à la déesse Thétis. Cette première chapelle devint célèbre sous le nom de *N. D. de la Cité*. Avant sa réunion à la France, c'était dans ce sanctuaire, considéré comme le berceau de la ville, que les rois et ducs de Bretagne allaient d'abord faire hommage à la Mère de Dieu et recevoir la couronne.

Digitized by Google

Cette vieille église, située entre la porte *Mordellaise* et la maison de ville, semblait donc résumer dans son passé et jusque dans son nom toutes les gloires de la cité de Rennes. Ces titres furent jugés insuffisants par la Révolution, qui la vendit, comme « ne pouvant servir à aucun établissement public ». La chapelle fut rasée; mais son nom continue à vivre dans une des chapelles de la cathédrale.

NOTRE-DAME DES MIRACLES, à Rennes. En 1345, les Anglais, appelés en France par le comte de Montfort, compétiteur de Charles de Blois au duché de Bretagne, faisaient le siège de la ville de Rennes. Impuissants à la prendre de force, ils essayèrent d'une mine qui parvint bientôt au cœur de la place, sous l'église de Saint-Sauveur.

Instruits de ces travaux, se sentant menacés, les Rennois étaient dans une étrange perplexité Des prières ardentes se faisaient dans toutes les églises. Un jour du mois de février, les cloches de Saint-Sauveur se mettent d'elles-mêmes en branle. On accourt : sur l'autel de Marie brûlent des cierges que n'avait point allumés la main des hommes. Mais, ô prodige! la statue détache de son sein un doigt protecteur qui indique un point... On fouille en cette place, et l'on entend, puis on rencontre les pionniers anglais, qui sont massacrés. Leurs compatriotes déconcertés se mutinent, et leur chef, le duc de Lancastre, est obligé de lever le siège.

La ville était sauvée! Dans sa reconnaissance, elle établit qu'un cierge brûlerait toujours devant l'image de Marie. Une pierre gravée, mentionnant le miracle, fut placée sur l'orifice de la mine, et dès lors les pèlerins accoururent. Les prodiges s'y multiplièrent tellement, qu'on ne donna plus à la statue que le nom de N. D. des Miracles.

En 1658, l'église de Saint-Sauveur fut agrandie, et quand on dut ensuite replacer sur son autel la statue de la Vierge, la ville en prit occasion pour faire à sa souveraine une ovation solennelle. La statue fut brisée en 93; mais, en 1877, l'habile ciseau de M. Goupil a reproduit l'antique image, qui a été replacée dans l'église de Saint-Sauveur.

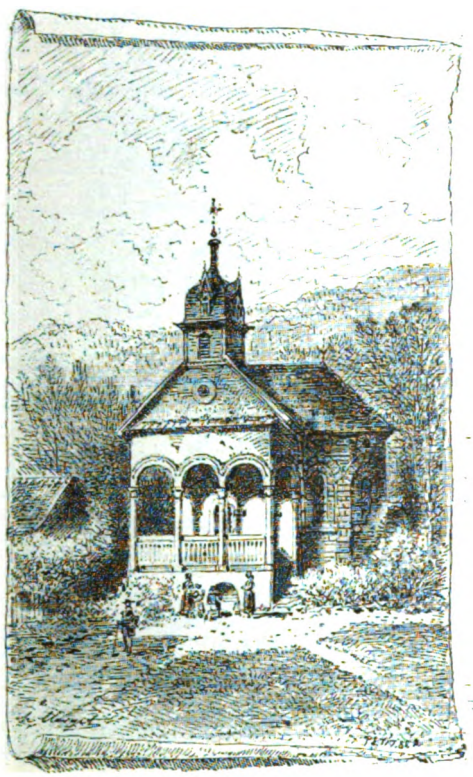
NOTRE-DAME DE LA PEINIÈRE, à Saint-Didier. « Fleur champêtre, perdue dans le pêle mêle des prairies, des champs et des touffes de chênes; un sourire du bon Dieu à un village peuplé de bonnes gens! » Telle est *N. D. de la Peine* ou *de la Peinière*, d'après M. l'abbé Huchet, recteur de Saint-Didier, qui possède ce joyau dans sa paroisse. Il nous écrit « L'abrégé historique qu'ont donné de ce sanctuaire M. Hamon et madame de Gaulle n'est pas sans quelques inexactitudes. N. D. de la

Digitized by Google

Peinière possède un long passé, mais pas d'archives. Naguère encore, l'oratoire ne pouvait contenir que quatre personnes. »

C'était, on le voit, une bien petite cathédrale!

Jusqu'en 1838, elle garda ces modestes proportions, mais elle fut alors agrandie, par les soins de M. l'abbé Travers, curé de Saint-Didier. A l'heure présente, un nouveau projet, approuvé par Mgr l'archevêque de Rennes, sollicite la générosité des fidèles.



NOTRE-DAME DE LA PEINIÈRE, A SAINT-DIDIER.

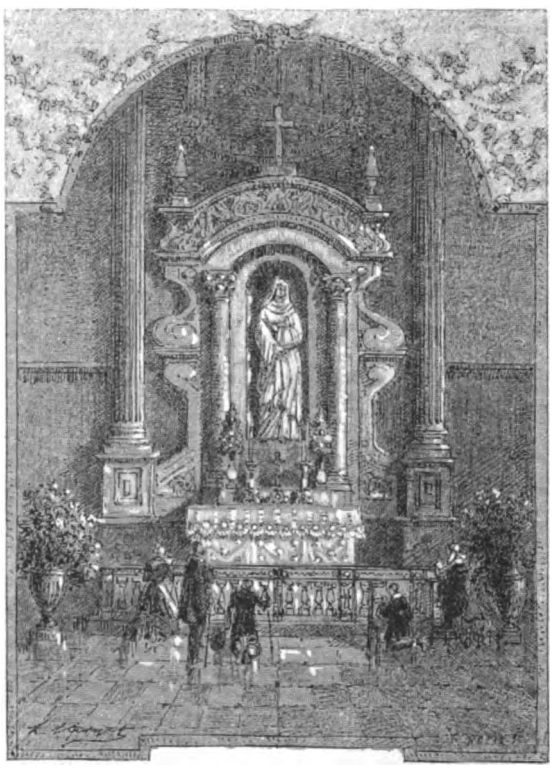
De temps immémorial, on vient à N. D. de la Peinière : tout le pays y accourt; Vitré, La Guerche, Rennes, Janzé, Châteaugiron y envoient tous les ans plus de vingt mille pèlerins. Il y a partout tant de cœurs qui s'affligent, tant d'âmes qui se lamentent, et N. D. de la Peine est si miséricordieuse! La fontaine qui coule à ses pieds est l'image affaiblie des grâces qu'elle répand. Les béquilles, les *ex-voto* sans nombre ont écrit sur les murailles les bienfaits de la Dame qu'on y vient prier.

L'antique statue, trouvée au lieu où s'élève la chapelle, coiffée à la mode de Marie Stuart, sauvée en 93, est aujourd'hui gardée sous un globe Sa

Digitized by Google

vétusté, qui la rend encore plus vénérable, a fait songer à la rajeunir. Une statue nouvelle fut donc inaugurée en 1877.

Un fils des croisés, croisé lui-même et l'un des héros de Mentana, M. Maurice du Bourg, s'est cru payé de tous ses sacrifices, de l'offrande de sa vie et de son sang, versé plus tard pour la France, à Ivré-l'Évêque, quand, en 1864, il obtint de Pie IX, pour la chapelle de N. D. de la Peinière, sa voisine, les indulgences de l'Église. Ces indulgences plénières, aux fêtes de



NOTRE-DAME DE LA PEINIÈRE.

l'Annonciation, de la Purification, de la Visitation, de la Nativité, de l'Assomption et de l'Immaculée-Conception, ont été renouvelées le 30 mai 1884, par Léon XIII.

NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE, à Saint-Aubin de Rennes. « Bonnes nouvelles, monseigneur, je vous apporte! Vous êtes aujourd'huy le seul duc en Bretaigne! » criait un héraut d'armes, arrivant essoufflé près du comte de Montfort. C'était le 29 septembre 1364, au soir de la fameuse bataille d'Auray, qui décida du sort de la Bretagne entre les deux cousins, Jean de Montfort et Charles de Blois

Digitized by Google

Les deux compétiteurs comptaient dans leurs armées la fleur des chevaliers de France et d'Angleterre. Sous les drapeaux de Charles de Blois combattaient Du Guesclin, les comtes d'Auxerre et de Joigny, Rohan et plusieurs vaillants seigneurs de Bretagne. Jean de Montfort, fils de celui que nous avons déjà vu, en parlant de N. D. des Miracles, avait avec lui Chandos, Knolle, Olivier de Clisson, Caverlé, quelques chevaliers bretons et les meilleurs guerriers que l'Angleterre eût alors sur le continent.

Montfort, satisfait du comté de Nantes, laissait la paisible possession de celui de Rennes à son cousin; mais la femme de ce dernier, la comtesse de Penthièvre, refusa de ratifier le traité de partage. Ce n'est pas le lieu de discuter ici de quel côté pouvait être le bon droit; mais le matin de la bataille, le futur vainqueur des Albigeois, tombant à genoux devant le front de son armée, avait recommandé à la Sainte Vierge sa cause et le succès de ses armes; plus tard, dans la journée, voyant faiblir ses gens, il fait vœu sur le champ de bataille de bâtir une chapelle dans la capitale de son duché, si la Mère de Dieu lui donne la victoire. Le combat eut lieu, sanglant, terrible, décisif.

Charles de Blois fut trouvé mort sur le champ de bataille; Du Guesclin, après des prodiges de valeur, n'ayant plus ni lance, ni hache, ni épée, avait été fait prisonnier.

Quand on apporta ces nouvelles à Montfort, il regretta tout haut la mort de son cousin : « Mais, ajouta-t-il, puisqu'il a pleu au sire Dieu de nous bailler la victoire, j'ordonne qu'une église soit bastie à la benoîte Mère de Dieu dans nostre ville de Rennes, laquelle s'appellera de Bonne-Nouvelle. » Puis se tournant vers Chandos : « Ah! messire Jehan, cette grande adventure m'est advenue par le grand sens et prouesse de vous : si, vous prie, beuvez à mon hanap! » Et il lui passa la coupe de vin.

Cinq ans après (1369), la première pierre de l'église et du monastère de N. D. de Bonne-Nouvelle était posée par Montfort lui-même, revêtu d'un *tablier* fourré d'hermine. A l' « offerte » de la messe, il déposa cent florins d'or, et les autres seigneurs présents imitèrent sa générosité. Peu après, l'église était donnée aux Frères Prêcheurs.

Les évêques, les légats du Saint-Siège, les papes eux-mêmes se plurent à combler ce sanctuaire de faveurs spirituelles; le concours des pèlerins fut tel, que bientôt il fallut l'agrandir, et peu après le rebâtir sur de plus larges proportions.

En 1632, pendant une peste cruelle, la ville de Rennes fit un vœu à N. D. de Bonne-Nouvelle, et le fléau disparut. Ce vœu consistait en une

Digitized by Google

représentation de la ville, en argent et du poids de cent dix-neuf marcs. Une inscription, gravée sur le socle, en rappelait le sens et l'occasion. On y lisait :

SACRUM DEO, VIRGINIQUE MATRI,
OB CIVITATEM RHEDONENSEM A PESTE LIBERATAM.
ANNO MDCXXXII.

Hélas! ce témoignage de la reconnaissance de tout un peuple, les *ex-voto* qui rappelaient tant de grâces reçues, tout a disparu; et si l'église existe encore, faut-il le dire? elle sert aujourd'hui de magasin de fourrages! Hâtons-nous d'ajouter que, en 1861, M. le curé de Saint-Aubin, sur la paroisse duquel se trouvent les restes mutilés de N. D. de Bonne-Nouvelle, a fait reproduire par un joaillier de Paris, et au moyen de dons volontaires, venus de toute la Bretagne, la représentation du vœu de 1632, que l'on peut admirer dans l'église de Saint-Aubin de Rennes, en attendant une réparation plus complète.

NOTRE-DAME DU MARAIS, à Fougères, doit son nom au lieu où elle demeura enfouie pendant de longs siècles. On la découvrit, au quatorzième siècle, en creusant les fondations de l'église de Saint-Sulpice, dans la ville de Fougères. Selon toute vraisemblance, elle avait été ensevelie sous les ruines du château de Fougères, rasé en 1166.

Cette statue, d'un granit très fin, haute de quatre-vingts centimètres, représente la Vierge assise et allaitant son divin Fils. Elle révèle la main d'un artiste, en dépit des badigeonnages qu'elle a subis au siècle dernier. Honorée dès le dixième ou le onzième siècle, son culte ne disparut point avec elle, et sous son nom, une confrérie, desservie par sept chapelains, florissait à Fougères.

Au milieu du dix-huitième siècle, la dévotion à N. D. du Marais prit un extrême développement, grâce à des guérisons éclatantes, et de nos jours, loin de se ralentir, le concours des pèlerins ne fait que s'accroître.

NOTRE-DAME DE PAIMPONT. Deux sanctuaires dans ce même diocèse honorent sous ce nom la Mère de Dieu : le premier et le plus ancien, dans le canton de Plélan; le second, dans l'église du Rheu, près de l'Hermitage. L'église de N. D. de Paimpont, au canton de Plélan, fut bâtie vers 640, par Judicaël, roi des Bretons, sur le bord d'un étang et à la tête d'un pont, d'où il tire son nom. Dans la pensée du pieux souverain, le

Digitized by Google

sanctuaire élevé en l'honneur de Marie était destiné à purifier ce pays, si longtemps souillé par les sacrifices humains.

Détruit au neuvième siècle par les Normands, il fut peu après rebâti, et tout le moyen âge y vit affluer les populations de la Basse-Bretagne.

N. D. de Paimpont, dans l'église du Rheu, pour être d'origine plus récente, n'en fut pas moins le centre d'un pèlerinage très renommé. On y venait surtout dans les temps de sécheresse. Au commencement du seizième siècle, l'ancienne chapelle étant tombée en ruine, on transporta la statue dans l'église voisine de Moigné, où elle demeura jusqu'en 1790. Elle fut alors transférée dans l'église paroissiale du Rheu; elle y resta presque oubliée jusqu'en 1849. Le choléra, qui sévissait alors, fit songer à l'antique protectrice du pays, et, depuis, elle n'a cessé d'être entourée de respect.

Il nous reste à mentionner encore dans le voisinage de Saint-Malo :

N. D. du Verger, en Cancale, si populaire parmi les marins. Le 14 septembre, il s'y fait, de temps immémorial, une longue procession que les plus mauvais jours de la Révolution ne purent interrompre, non plus que le pèlerinage. Une chapelle y fut bâtie, en 1833, pour remplacer l'édifice, dont il ne restait plus que des ruines.

N. D. de Saint-Jouan des Guérets, en Pleurtuit, où se rendaient, le 5 novembre 1887, les officiers, l'équipage et les passagers du *Lyra,* au nombre de cent hommes, sauvés par un vœu à Notre-Dame. Leur navire « drossant » la veille sur les Roches-Douves, allait infailliblement périr. A peine le vœu est-il formulé, qu'une « saute de vent » subite dégage le navire : il rentre sain et sauf à Saint-Malo. Le *Salut,* de Rennes, enregistrait ce nouveau bienfait dans son numéro du 4 novembre 1887.

N. D. de la Garde, à Cherrueix, est une statue de la Vierge, patronne des marins de la côte de Cancale. Elle se dresse sur des blocs immenses, entassés au sommet d'un roc. Le 19 août 1888, Mgr le cardinal Place la bénissait, aimant à retrouver aux bords de l'Océan Celle qui, dans son ancien diocèse, sourit à la Méditerranée.

N. D. de Bécherel, que les pèlerins visitent pendant tout le mois d'août, et *N. D. de l'Épine,* à Saint-Briac, au canton de Pleurtuit, ainsi nommée d'une épine sur laquelle une image de la Sainte Vierge fut trouvée, il y a plus de deux siècles, et dont on voit encore le tronc au chevet du modeste édifice. En vain la statue fut-elle emportée chez M. le marquis de Pontbriand, elle revenait sans cesse, dit la tradition, au lieu où s'élève la chapelle. La fête principale est l'Assomption

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE SAINT-BRIEUC

⛴ N. D. d'Espérance, a Saint-Brieuc.
N. D. de la Fontaine, id.
⛴ N. D. de Bon-Secours, a Guingamp.
N. D. de Délivrance, a Quintin.
N. D. de Lorette, au Quillio.
N. D. du Roncier, a Rostrenen.
N. D. de Kermaria-Nisquit.
N. D. du Tertre, a Chatelaudren.
N. D. de l'Isle, a Goudelin.
N. D. de Haut, a Trédaniel.
N. D. de la Clarté, a Perros-Guirec.
N. D. de Nazareth, a Plancoet.
N. D. du Guyaudet.
N. D. de Pitié, a Saint-Carré.
N. D. de Lamballe.
N. D. de Coz-Yaudet, a Ploulech.
N. D. de Ploubazlanec.
N. D. de Bonne-Nouvelle, a Paimpol.

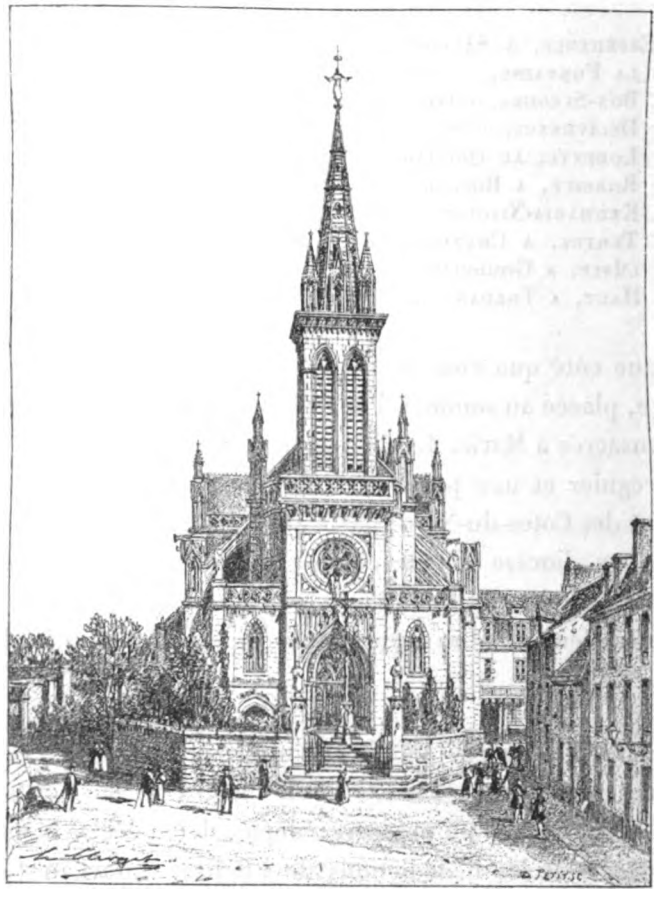
De quelque côté que vous arriviez à Saint-Brieuc, une statue colossale de la Vierge, placée au sommet d'une flèche, vous dira que vous êtes dans une cité consacrée à Marie. Le diocèse tout entier, dans lequel s'est fondu celui de Tréguier et une partie de celui de Saint-Malo, et qui forme le département des Côtes-du-Nord, participe à cette dévotion. Pas un canton de ce religieux diocèse qui ne compte un ou plusieurs pèlerinages en l'honneur de la Reine du Ciel. Tous, sans doute, ne sont pas également célèbres, mais leur nombre même nous dispensera de parler longuement de chacun.

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, à Saint-Brieuc (⛴ 1865). Ce sanctuaire est d'origine relativement récente. Son histoire a été écrite par deux associés de la confrérie, qui prospère, depuis deux siècles bientôt, sous le regard de Marie et les bénédictions de l'Église. Vers l'an 1500, Pierre Dolo, seigneur de la Coste en Plaintel, avait élevé sur cette même colline un oratoire à saint Pierre. Un de ses héritiers, le sieur du Gouray, marquis de la Coste, le céda, en 1717, à la corporation des marchands, réunis en confrérie sous le vocable de l'Immaculée-Conception. Deux ans après, sous ce même titre, une chapelle plus vaste s'élevait sur la colline et voyait à ses pieds la ville de Saint-Brieuc. Enfin, cinq ans plus tard, Benoît XIII accordait au pèlerinage, déjà très fréquenté, de riches indulgences.

Comme partout, hélas! la Révolution y laissa les traces de son passage. La statue de la Vierge, placée primitivement près de celle de saint Pierre, fut décapitée; mais, en 1796, la chapelle fut achetée par M. Prud'homme,

Digitized by Google

maire de Saint-Brieuc et député, peu après, au Corps législatif. Son fils, M. l'abbé Paul Prud'homme, y continua sa mission. Nommé, en 1838, directeur de l'archiconfrérie, il mit toute l'ardeur de son âme à faire connaître, aimer et, plus tard, couronner N. D. d'Espérance. Le souvenir de ce prêtre demeure intimement uni à la gloire et aux développements du pèlerinage.



NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A SAINT-BRIEUC.

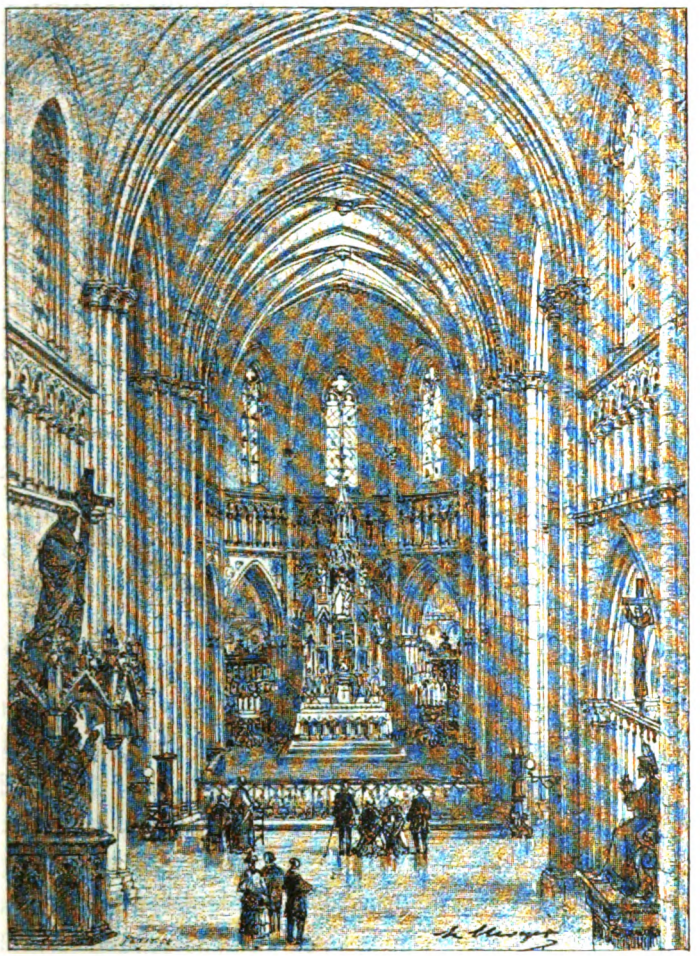
En 1848, quand notre France tremblait aux premières secousses d'une révolution nouvelle, l'antique Association des marchands et ouvriers de Saint-Brieuc se rajeunissait sous le titre d'*Archiconfrérie de N. D. d'Espérance*. L'évêque de Saint-Brieuc, Mgr Le Mée, bénissait l'entreprise, et Pie IX la favorisait par une concession d'indulgences. En quelques mois, l'archiconfrérie, recommandée par plusieurs évêques, compta plus de cent mille associés.

La chapelle devint, dès lors, un centre de dévotion et un foyer d'ardentes

Digitized by Google

prières. En 1853, une flèche s'élançait dans les airs, portant à trente-sept mètres la statue de N. D. d'Espérance. Ces développements matériels étaient l'indice des grâces reçues, mais ne suffisaient pas encore à la sainte ambition de M. l'abbé Prud'homme.

En 1862, prosterné aux pieds de l'immortel Pie IX, il obtient que l'archi-



NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE.

confrérie, « le salut et la paix du monde catholique », aura pour objet, non plus seulement la régénération du diocèse de Saint-Brieuc et de la France, mais de l'Église universelle. Pie IX ne se contente pas de s'inscrire en tête du registre, mais il veut que le cardinal-vicaire engage les fidèles de Rome à s'enrôler dans cette archiconfrérie. Une statue de N. D. d'Espérance est érigée, à cette intention, en l'une des églises que possèdent les Capucins dans la Ville éternelle.

Digitized by Google

De plus grands honneurs étaient encore réservés à N. D. d'Espérance. Le 30 juillet 1865, Mgr David, évêque de Saint-Brieuc, couronnait, au nom du Pape, la statue miraculeuse. Toute la Bretagne était à cette fête, s'inclinant sous la bénédiction des pontifes. C'étaient Mgr Saint-Marc, archevêque de Rennes; Mgr Espivent de La Ville-Boisnet, évêque d'Aire; Mgr Plantier, évêque de Nimes; Mgr Sohier, évêque de Hué, en Cochinchine. Enfin on voyait, auprès de la sainte image, M. l'abbé Prud'homme, tout prêt à entonner son *Nunc dimittis*, car ses yeux contemplaient le spectacle le plus caressé dans ses rêves. Dieu lui fit encore attendre sa récompense pendant dix-sept années; il vit donc le pèlerinage prendre de nouveaux accroissements, s'enrichir de faveurs plus grandes, et réunir chaque année, les 7 et 8 septembre, un nombre croissant de pèlerins.

NOTRE-DAME DE LA FONTAINE, à Saint-Brieuc. Ne quittons pas la ville épiscopale sans rappeler au moins un autre sanctuaire, où le souvenir de Marie se confond avec celui de saint Brieuc lui-même. Si ce sanctuaire, bâti au cinquième siècle, reconstruit au quinzième par Marguerite de Clisson, est tombé sous la pioche des démolisseurs de 93, c'est une joie de penser que la statue qu'on y vénéra pendant douze cents ans, retrouvée dans les décombres, protège encore aujourd'hui la ville, et principalement les orphelines pour lesquelles on l'a restaurée et remise en honneur.

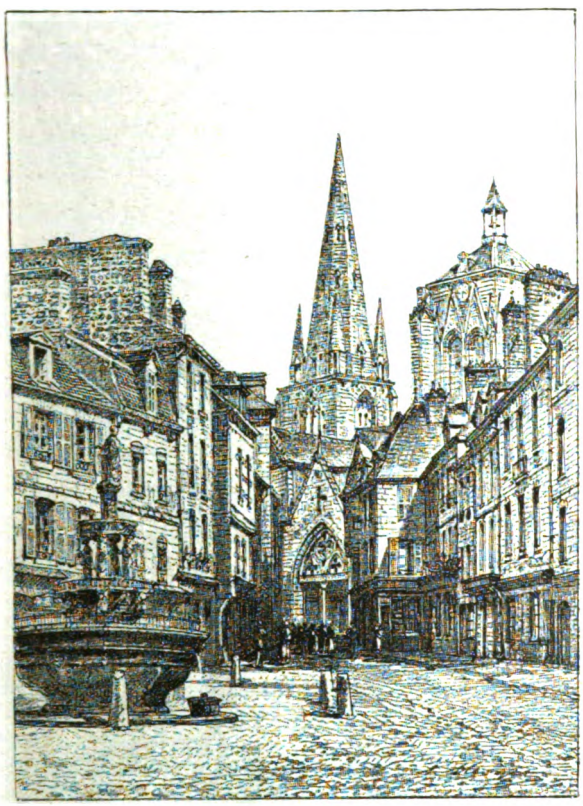
NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Guingamp (⛪ 1857). Si renommé que soit le sanctuaire de N. D. d'Espérance, la ville de Guingamp en possède un, sous le nom de N. D. de Bon-Secours, dont la célébrité est plus grande encore et rappelle celle de Sainte-Anne d'Auray. Charles de Blois le fonda vers 1360; un de ses successeurs, le duc Pierre II, et la bienheureuse Françoise d'Amboise, son épouse, retirée aux Coëts, plus tard Anne de Bretagne, en furent, au quinzième siècle, les bienfaiteurs principaux. Sous le nom de « Frérie blanche », une association charitable s'y établit dès l'origine, recrutant ses membres dans toutes les conditions sociales. Elle avait deux abbés, l'un prêtre et l'autre laïque. L'un des premiers abbés laïques fut Pierre II lui-même.

Autour de cette association principale, plusieurs autres, en l'honneur du Saint Sacrement et de la Sainte Vierge, en faveur des agonisants et des défunts, rendirent très populaire N. D. de Bon-Secours et lui valurent des richesses considérables. C'était plus qu'il n'en fallait pour y attirer les vautours. La Révolution fit main basse sur toute l'argenterie et les bijoux, témoignages de la reconnaissance de quatre siècles. La statue fut précipitée

Digitized by Google

de son trône, et la tête se brisa. Cette précieuse épave, recueillie par un témoin, fut rendue en 1805, rajustée à la statue, qui fut aussitôt replacée dans l'église, sous l'arcade appelée le portail de Notre-Dame. Ce portail est remarquable par les statues des douze Apôtres, de grandeur naturelle, entourant N. D. de Bon-Secours.

Pendant la première moitié de ce siècle le pèlerinage reprit, soutenu par des grâces de guérisons et de conversions nombreuses. En 1853, des travaux



NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, A GUINGAMP.

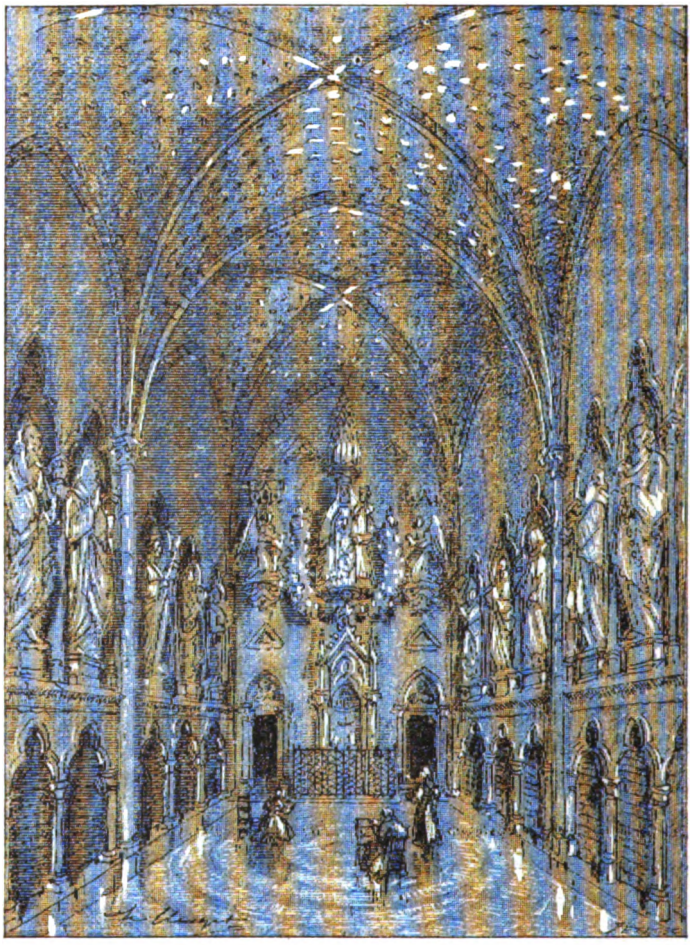
importants furent exécutés à l'église, et l'année suivante la statue, qu'on avait provisoirement enlevée, fut triomphalement reconduite à son trône par une foule immense.

Bientôt on lui décerna un autre triomphe plus imposant encore. Cette fois, non seulement la ville de Guingamp, mais les diocèses de Saint-Brieuc, de Vannes, de Rennes et de Quimper y prirent part. Le pape Pie IX s'y fit représenter, et, en son nom, Mgr l'évêque de Saint-Brieuc couronna la Vierge, le 3 septembre 1857.

A ce jour désormais célèbre, le Souverain Pontife attacha une indulgence

Digitized by Google

plénière, ainsi que pour les fêtes principales de la Sainte Vierge. Le samedi avant le premier dimanche de juillet continue de voir accourir les foules. C'est le « Grand pardon », et pendant deux jours, le samedi et le dimanche, on compte parfois jusqu'à trente et quarante mille pèlerins. On nous cite le fait d'une pieuse Bretonne qui est venue cette année, *à genoux*, au par-



NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

don. Elle demeure à cinq lieues, et elle a mis quatre jours pour accomplir cette sainte folie.

NOTRE-DAME DE DÉLIVRANCE, à Quintin. Guillaume Botterel, des seigneurs de Quintin, et Henri d'Avaugour, comte de Goello, avaient pris part à la septième croisade. Prisonniers en Égypte, les deux frères n'avaient échappé à une mort cruelle que par la protection de saint François d'Assise,

Digitized by Google

pour lequel ils avaient l'un et l'autre une grande dévotion. Henri d'Avaugour revint en Bretagne, Guillaume se rendit à Jérusalem. En récompense de ses services, il reçut un morceau d'une ceinture de la Sainte Vierge que lui donna le patriarche de Jérusalem, Robert de Saintonge, ancien évêque de Nantes et son compagnon à la précédente croisade.

Muni d'un pareil trésor, le sire de Quintin s'estima bien payé de tous ses travaux. Il déposa la précieuse ceinture dans la chapelle de son château, qui devint plus tard l'église paroissiale. Geoffroy et Henri, son frère, se firent plus tard religieux au couvent des Cordeliers de Dinan, qu'ils avaient fondé.

Telle est la tradition constante du pays, consignée dans une brochure qu'a publiée, en 1872, le savant Dom Guépin.

La relique, gardée à Quintin, dans l'église Notre-Dame, y détermina un grand concours. Saint Yves, quand il n'était encore que curé de Louannec, y alla en procession. Saint Vincent Ferrier s'y rendit aussi, en 1418. Pierre II et la B. Françoise d'Amboise avaient pour la sainte relique une singulière dévotion, et en obtinrent un fragment qu'ils déposèrent à N. D. de Nantes, en 1451.

L'*Historial de la B. Vierge Marie* atteste que cette ceinture « faisait journellement des miracles, rendant la santé aux malades, et surtout aux femmes en couche, lesquelles en étaient grandement soulagées ».

Divers prodiges augmentèrent la vénération pour la pieuse relique. En 1600, un incendie avait consumé une partie de l'église et dévoré le reliquaire. La précieuse ceinture fut retrouvée intacte au milieu des cendres. Le fait, attesté par de nombreux témoins, fut encore canoniquement établi par Melchior de Marconnay, évêque de Saint-Brieuc. Quelques années plus tard, un autre évêque, Étienne de Villazel, ayant constaté que de sacrilèges larcins avaient diminué la relique, obtint de Louis XIII, en 1641, qu'elle fût placée dans un coffre fermant à trois clefs et scellé des armes de l'évêché. En 1780, un autre incendie s'arrêta subitement en présence de la sainte ceinture.

En 1792, la châsse d'argent qui la contenait fut fondue; mais la relique en avait été précédemment extraite. Elle est aujourd'hui renfermée dans un reliquaire d'or, scellé des armes de l'évêque de Saint-Brieuc. Quant à la statue de N. D. de Délivrance, elle fut brisée en 1792.

A l'heure de nos récents désastres, le 2 février 1871, M. le curé de Quintin, renouant la chaîne du passé, fit solennellement le vœu de rétablir dans sa paroisse le culte de la Sainte Vierge, sous le vocable de N. D. de Délivrance; nous savons qu'il a tenu sa promesse. Depuis cette époque le pèlerinage s'accroit d'année en année.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LORETTE, au Quillio. Au Quillio, canton d'Uzel, on honore, de temps immémorial, la Vierge, sous le titre de N. D. de Lorette. Dans la petite chapelle, on offre à la vénération des fidèles un morceau du voile de Marie, provenant de la *Santa Casa* d'Italie. Chaque année, outre les groupes qui s'y succèdent pendant toute la belle saison, on y compte, le jour de la Nativité, jusqu'à six mille pèlerins.

NOTRE-DAME DU RONCIER, à Rostrenen.

Au dire des anciens, Rostrenen prend son nom
D'une rose trouvée à côté d'un buisson :
Mais le nom primitif, formé de Roz-Drezen,
Altéré par le temps, est devenu Rostren.

Ainsi parle le poète qui a rajeuni, avec la permission de Mgr l'évêque de Saint-Brieuc, un cantique deux fois séculaire composé de soixante strophes. On le chantait autrefois dans ce célèbre pèlerinage, dont il racontait naïvement les origines et les gloires.

Un enfant aveugle, dit la tradition, passait un jour, aux bras de sa mère, sur le lieu où s'élève aujourd'hui la chapelle... « Je vois des roses, maman ! » s'écria-t-il soudain. On cherche, et autour des roses fleuries en plein hiver qu'avait vues l'enfant subitement guéri, on trouva un buste de la Sainte Vierge, et, à côté, une fontaine se mit à couler et coule encore.

Mais laissons parler le vieux cantique :

Image, vive fleur, mais la vraye fleur de lys
Qui soubs la ronce verte a esté recueillie,
Ce fut à Rostrenen, témoin Albert le Grand,
Que vous fustes trouvée en l'an mil trois cents.

Car il a rapporté, parlant de ce canton,
Qu'vne rose fust veue, joignant à vn buisson,
En tout temps de l'année, paroissant tousiours vert,
Mesme portant des roses dans le cœur de l'hyver.

Le bruict ayant couru d'vn prodige si grand,
Obligea les chrestiens de venir promptement
De tous pays et endroicts, visiter ce sainct lieu
Et rendre leur hommage à la Mère de Dieu.

Le temple consacré à ceste piété,
Son élévation, sa grandeur, sa beauté,
Par de déuots seigneurs, fondateurs d'iceluy,
Se void pompeusement erigé auiourd'huy

En chœur collégial et en canonicat,
Par pouuoir concedé par le Pontificat.
En mil quatre cent quarante, fust faict élection
De Doyen et Chanoines, pour sa direction

Digitized by Google

Dans l'Euesché de Vannes, parouesse de Plélan,
Il estoit une femme affligée dès longtemps;
Quoyque desesperée, ayant esté voüée
A ceste saincte image, a reçeu la santé.

Vn homme de Bonen, trève de Plouguernével,
Fust aussi attaqué d'vn mal accidentel,
A la foire de Callac, car y estant rendu,
Fust de paralysie sur le champ abattu.

Ce mal si violent dont il estoit surpris,
Luy auoit tous les membres et tout le corps saisis.
S'estant de tout son cœur à Rostrenen voüé,
Dans le mesme moment vint à prosperité.

Vne autre pauvre femme, native de Ploërdut,
Se voyant aux abois, le bon Dieu le voulut,
Ayant porté son vœu à la Mère de pitié,
La restablit encore en parfaicte santé.

Yves Le Quévarec, boulangier et marchand,
Natif de Rostrenen, auoit vn ieune enfant
Qui du moys de septembre, ayant les yeux perclus,
Estoit entièrement privé de toute veue.

Vn iour du moys de may sa mère fust touchée
De voir son pauure enfant tellement affligé;
Inspirée qu'elle fust, ils allèrent tous deux
A la saincte fontaine pour luy laver les yeux.

En entrant dans le pré, ceste femme aperçoit
Que l'ancienne source par la douve couloit;
Elle en prit et lava les yeux de son enfant
Qui en reçeut la veue dans le mesme moment.

Ajoutons, pour finir, cette touchante invocation à Marie, source de toutes grâces, avec cette recommandation suprême :

Fontaine inépuisable qui ne tarissez pas,
Gémissant deuant vous, estendez-nous les bras!
Octroyez-nous la paix dans la chrestieneté,
Finissez-y les troubles et les inimitiez.

Marie, priez pour nous, ne nous oubliez pas;
Marie, songez à nous le iour de nos trépas;
Marie, présentez-nous à vostre divin Fils,
Pour jouir de sa gloire en son sainct paradis.

Que les raffinés en poésie critiquent, s'il leur plaît; pour nous, disons merci à l'évêque de Saint-Brieuc d'avoir fait imprimer, sous la garantie de son autorité, ces strophes naïves et charmantes, d'avoir permis de les rajeunir pour l'usage des pèlerins modernes! Mgr Bouché, d'ailleurs, n'a cessé de porter au sanctuaire de N. D. de Rostrenen le plus paternel intérêt. Chaque année, nous écrit M. le curé-doyen de cette paroisse, Monseigneur tient à présider lui-même la fête patronale, qui se célèbre le 15 août, et à laquelle se rendent en procession toutes les paroisses du canton.

Digitized by Google

Poussant plus loin encore son zèle pour la vénérable statue (toujours la même, car elle fut sauvée pendant la Révolution), l'évêque de Saint-Brieuc vient d'obtenir de Rome les honneurs du couronnement pour N. D. de Rostrenen. La date de cette fête n'est pas encore fixée, à cause des grands travaux qui se font présentement à l'église et de la mort de Mgr Bouché.

NOTRE-DAME DE KERMARIA-NISQUIT, en Plouha. Ce dévot sanctuaire possède, dit M. l'abbé Guillotin de Corson, l'une des plus curieuses chapelles de la France. Son origine est indécise, mais fort ancienne : bien avant le treizième siècle, c'était un lieu de pèlerinage célèbre.

Le 26 février 1547, Renée de la Feillée, dame d'Assérac, se rendit à l'assemblée générale des paroissiens de Plouha, déclarant leur abandonner tous les droits et privilèges dont elle jouissait dans cette chapelle.

De regrettables réparations y ont été faites au siècle dernier par messire Jean Huet, chapelain, assez humble pour y attacher son souvenir et son nom. Diverses familles bretonnes y retrouvent leurs écussons, témoignage authentique des générosités de leurs ancêtres. Ce sont les Bois-Geslin, les Taillart et les Lannion. Le maître-autel fut consacré en 1699 par Marcel de Coëtlogon, évêque de Saint-Brieuc.

La grande curiosité de Kermaria est la danse des morts ou danse macabre, peinte à fresque au quinzième siècle. Elle a été, en 1856, débarrassée d'un affreux badigeon qui la recouvrait. C'est la représentation, à la fois naïve et saisissante, de la Mort appelant tous les âges sous sa faux redoutée. Puis, c'est la légende des trois vifs et des trois morts, si populaire au moyen âge.

Ceux-ci causent dans un cimetière. Trois cavaliers viennent à passer ; les trois morts leur adressent ce doux propos :

« Nous avons bien esté en chance
Autrefoys, comme estes à présent ;
Mais vous viendrez à nostre danse
Comme nous sommes maintenant. »

A quoi les vifs répondent :

« Nous sommes en gloire et honneur,
Remplis de tous biens et chevance ;
Au monde mettons nostre cueur,
En y prenant nostre plaisance. »

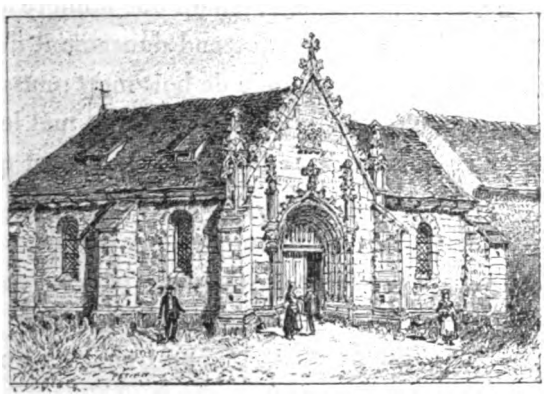
Cela dit, ils décampent au plus vite.

La philosophie un peu épicurienne de ces trois vifs est corrigée par la victoire des sept vertus sur les péchés capitaux, représentés au-dessus de cette curieuse peinture par sept femmes et autant d'animaux immondes.

Digitized by Google

La chapelle de Kermaria, malheureusement, menace ruine. On l'eût même démolie, il y a quelque trente ans, pour reconstruire l'église paroissiale, mais les antiquaires de Bretagne la sauvèrent. Espérons, dit, en terminant, M. l'abbé de Corson, que les catholiques sauront aussi ressusciter cet antique pèlerinage, jadis l'un des plus considérables de la contrée.

NOTRE-DAME DU TERTRE, à Châtelaudren, garde le souvenir de saint Vincent Ferrier, l'apôtre de la Bretagne, qui bâtit la modeste chapelle avec les aumônes des associés du Rosaire. Un retable tout doré, sculpté en 1589,



NOTRE-DAME DU TERTRE, A CHATELAUDREN.

dans le style de la Renaissance et par un artiste breton, en est le principal ornement, avec les peintures des lambris de la voûte. C'est l'histoire de l'Église en cent trente-deux tableaux d'un mètre chacun, depuis Adam jusqu'à la descente du Saint-Esprit. La statue de la Vierge, en marbre blanc, semble dater de l'époque de saint Vincent Ferrier, et doit être le présent de Marguerite de Clisson, fille d'Olivier de Clisson et fondatrice de la chapelle.

NOTRE-DAME DE L'ISLE, à Goudelin. Bien qu'en terre ferme, ce sanctuaire est ainsi appelé, parce qu'un ruisseau « va serpentant dans le vallon où il s'élève, et l'entoure d'eau presque de toutes parts ». Il fut bâti vers le douzième siècle, en vertu d'un vœu du sire de Coetmen, lequel était inquiet du sort de son fils, embarqué depuis longtemps pour le voyage d'outre-mer.

Achetée pendant la Révolution, la chapelle a été donnée à la fabrique de Goudelin, qui l'a restaurée et agrandie, grâce surtout aux générosités de la famille de Kergariou. Le pardon s'y célèbre le second dimanche de juillet, et revêt le caractère le plus pittoresque

Digitized by Google

Nous laissons la parole à un témoin de ce pardon, en 1887 :

« La procession part de l'église de Goudelin et se rend, à travers les chemins creux, à la dévote chapelle de l'Isle. Nous apercevons à droite de l'autel majeur la vénérée statue de Notre-Dame. Après les vêpres, on se remet en marche : comme il est nuit, tout le monde, prêtres et peuple, tient un cierge allumé.

« On se dirige, en chantant les litanies, vers un grand amas de fascines placé à quelque distance du chevet de la chapelle; la procession entoure le bûcher, et tous les assistants jettent un regard vers la tour. Tout à coup sort de la balustrade une figure d'ange, tenant une lumière à la main. Grâce à un ingénieux mécanisme, cet ange descend doucement du clocher et peu à peu se trouve tout près de la pyramide de bois mort; aussitôt le président de la fête allume un cierge à celui que tient l'ange, et met le feu au bûcher. Pendant que le bois pétille, que la fumée se dissipe et que les flammes s'élèvent, l'ange remonte vers le ciel, remportant dans la tour la lumière mystérieuse qu'il a bien voulu communiquer aux hommes. Alors éclate le chant du *Te Deum,* poussé par toute l'assistance; puis la procession reprend la route de Goudelin. »

« L'abbé Guillotin de Corson. »

NOTRE-DAME DE HAUT, à Trédaniel.

Un bon chrétien de la basse Bretagne
Par des brigands fut pendu dans ces lieux;
Il t'aperçut là-haut sur la montagne,
Pour le sauver tu descendais des cieux. »

Tel est le cantique populaire que chantent les Bretons se rendant au pardon de N. D. de Haut. L'auteur est M. l'abbé Le Mée, recteur de Trédaniel et le restaurateur de cet antique pèlerinage. Au mois d'août 1884, la *Semaine religieuse* de Saint-Brieuc en racontait les lointaines origines, d'après la légende du pays. Une magnifique verrière en retrace, au chevet de la chapelle, les épisodes émouvants. Un voyageur, venant de Guingamp ou de Lannion, se rendait à Rennes; il fut arrêté par des voleurs qui le pendirent sans pitié. La mort était imminente; mais le pauvre Breton, apercevant sur un chêne de la colline une statue de la Vierge, lui promet, si elle lui sauve la vie, de prendre cette statue et de lui élever une chapelle à l'endroit où, hors d'haleine, il s'arrêterait en la portant. A l'instant, la corde cède, et le pendu se met à courir. Il s'arrêta où s'élève la chapelle de N. D. de Haut. Chaque année, depuis plus de six siècles, les pèlerins se pressent au grand pardon, qui se célèbre le jour de l'Assomption, et qui

Digitized by Google

dure une semaine. Que de chrétiens, en faisant le voyage de la vie, ont éprouvé le sort du Breton de la légende !

NOTRE-DAME DE LA CLARTÉ, sur la paroisse de Perros-Guirec, au bord de la mer. On y vient (le nom l'indique) principalement pour les maladies d'yeux. L'Assomption est la fête principale. Le pèlerinage, en grand honneur dans la contrée de Tréguier et de Lannion, semble dater du seizième siècle.

NOTRE-DAME DE NAZARETH est à l'autre extrémité du diocèse, dans le voisinage de Plancoët. Plusieurs miracles, constatés juridiquement par l'évêque de Saint-Malo, mirent ce sanctuaire en renom, dès le commencement du dix-septième siècle. Dans ses *Mémoires*, l'auteur du *Génie du christianisme* raconte : « Ma nourrice se trouva stérile ; une autre chrétienne me prit à son sein : elle me voua à N. D. de Nazareth, et lui promit que je porterais, en son honneur, le bleu et le blanc jusqu'à l'âge de sept ans. »

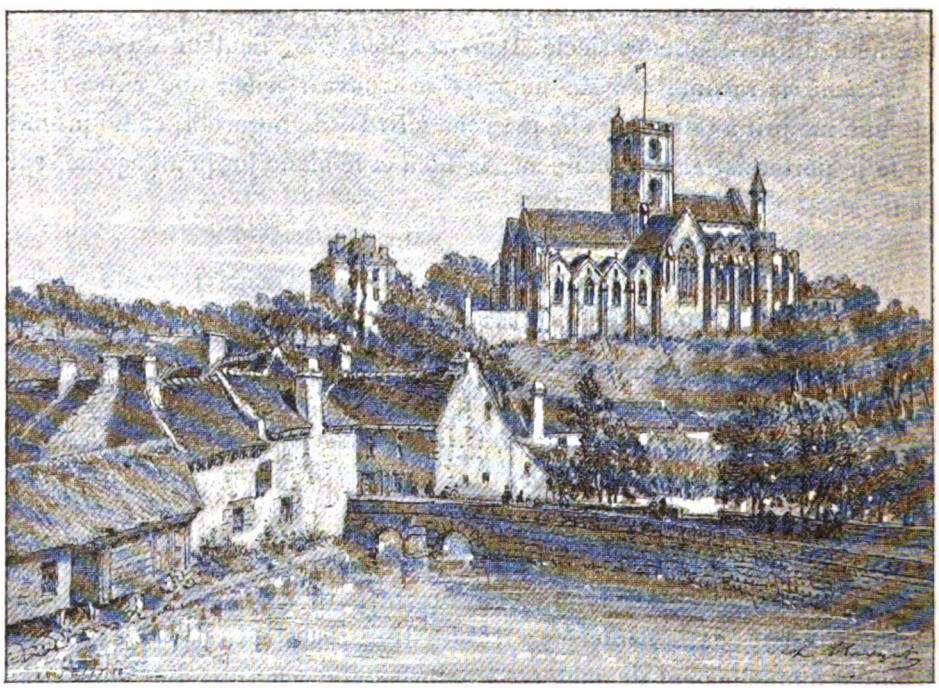
NOTRE-DAME DU GUYAUDET, dont le pèlerinage remonte à l'an 1692, célèbre sa fête principale le premier dimanche de mai. Il eut pour origine la miraculeuse protection accordée à un homme pauvre de Guyaudet, Claude Allain. Après avoir vu lui apparaître la Sainte Vierge, il put, pour prouver la vérité de cette vision, nourrir pendant trois jours toute sa famille avec une seule cuillerée de farine.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Saint-Carré, en Lanvellec, est un des grands pèlerinages du canton de Plestin. Le pardon se célèbre solennellement aux fêtes de la Pentecôte ; il dure trois jours, pendant lesquels on compte annuellement de quatorze à quinze mille pèlerins. La veille de la Pentecôte, on fait autour de l'église une procession, dite des Miracles ou des miraculés, c'est-à-dire des pèlerins qui, dans un groupe à part et la plupart vêtus d'habits de pénitence, reconnaissent ainsi, les uns une guérison, les autres quelque grâce signalée. La procession fait le tour du village et s'arrête devant un grand bûcher qu'on allume en signe de joie. C'est le bouquet de la fête du samedi. Le lundi, ajoute M. l'abbé Guillotin de Corson, auquel nous empruntons ces détails, a lieu ce qu'on appelle la *promenade*. Entre la messe et les vêpres, sous le regard des parents, à l'ombre du sanctuaire de N. D. de Saint-Carré, des jeunes gens se promènent avec des jeunes filles de leur choix. Plus d'un projet de mariage s'est noué sur

Digitized by Google

cette place. Gageons qu'à cette même heure d'autres prient dans la chapelle la Vierge des Douleurs d'éclairer et de bénir une vocation plus haute.

L'origine de cette chapelle remonte à l'an 1696, comme l'indique une inscription gravée sur une poutre de la charpente; mais la dévotion existait déjà et datait de 1660, époque où la Sainte Vierge daigna elle-même la révéler à un pauvre journalier, nommé Jean Bizien. La famille de Perrien, seigneur de Saint-Carré, contribua largement à la construction de la chapelle, qui n'a d'ailleurs de remarquable que le groupe des personnages entourant la Reine des martyrs. Ce sont, nous écrit M. Guélou, recteur de Lanvellec, Nicodème et les trois Marie.



NOTRE-DAME DE LAMBALLE.

NOTRE-DAME DE LAMBALLE, dans la chapelle des ducs de Penthièvre, était déjà très vénérée au treizième siècle.

NOTRE-DAME DE COZ-YAUDET, à Ploulech. M. l'abbé Guillotin de Corson a donné dans la *Semaine religieuse* de Saint-Brieuc, en 1888, une histoire abrégée de ce pèlerinage, probablement le plus ancien de la Bretagne. Il pense, avec M. de la Borderie, que le Yaudet, appelé aussi le Guéodet, est un établissement de l'époque romaine, avec destination mili-

Digitized by Google

taire. Ce fut, dès le sixième siècle, l'habitation des évêques régionnaires du pays de Tréguier. Cette ville, depuis saint Tugdual, hérita de l'importance ecclésiastique de Yaudet, tandis que Lannion lui enlevait son importance commerciale. De sa splendeur évanouie, l'ancienne cité ne garda que sa chapelle de N. D. du Coz-Yaudet, à l'embouchure du Léguer. Elle a malheureusement été rebâtie dans ces dernières années. Le pardon se célèbre le troisième dimanche de mai, et demeure cher aux marins de la côte.

Une particularité de ce pèlerinage est la position, probablement unique, occupée par la Vierge et son divin Fils. N. D. du Coz-Yaudet est représentée couchée dans un vrai lit; sa tête et celle du petit Jésus émergent seules des couvertures richement brodées. Il n'en fut pas toujours de même. Avant la Révolution, les statues étaient des hauts reliefs que l'impiété mutila; mais au lieu de sculpter une nouvelle image, on recueillit les débris du panneau sculpté et on les plaça au fond de la vaste niche qui occupe le chevet de la chapelle, au-dessus du maître-autel. Au pied du lit, un personnage est assis, c'est saint Joseph, ou peut-être plus sûrement le prophète Isaïe, qui porte écrit sur un phylactère déroulé entre ses mains: *Ecce virgo concipiet et pariet filium.*

NOTRE-DAME DE PLOUBAZLANEC, au bord de la mer, où, de temps immémorial, les marins bretons se donnent rendez-vous, le mardi de Pâques. Ce jour-là, dit M. Hamon, est leur fête spéciale. Soixante ou quatre-vingts d'entre eux, vêtus de blanc, prennent part à la procession; les uns y apportent des croix et bannières; les autres, de petits navires pavoisés; plusieurs se relayent pour porter à leur tour le brancard sur lequel est promenée la statue de la Vierge.

NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE, à Paimpol, célèbre sa fête patronale le 8 décembre, au milieu d'un grand concours de marins.

Citons encore *N. D. de la Salette,* à Mesnil, etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE QUIMPER

- ⛪ N. D. de Rumengol ou de Tout-Remède.
- ⛪ N. D. du Folgoët, près Lesneven.
- N. D. du Creisker, a Saint-Pol de Léon.
- N. D. du Bout du Monde, au Conquet.
- N. D. de Recouvrance, a Brest.
- N. D. de Kernitroun, a Lanmeur.
- N. D. de Clarté, a Querrien.
- N. D. de Bonne-Espérance, Ile d'Ouessant.
- N. D. du Pénity, Ile de Batz.
- N. D. de Bon-Secours, id.
- N. D. du Guéodet, a Quimper.

Le diocèse de Quimper, suffragant de Rennes, comprend l'ancien évêché de Saint-Pol de Léon et le département du Finistère. Plus de deux cents chapelles, sous les vocables les plus gracieux, disent assez la dévotion de ce diocèse pour la Sainte Vierge. Dans cette religieuse contrée, les pierres, le creux des rochers, les fontaines, le tronc des chênes séculaires, ornés de statuettes, tout raconte l'amour du peuple pour Marie et proclame ses bienfaits.

NOTRE-DAME DE RUMENGOL ou de TOUT-REMÈDE, près le Faou. (⛪ 1858.) Rumengol a pour étymologie première *Ru-Mein-goll* (pierre rouge de la lumière), à laquelle le catholicisme a substitué cette autre, très saisissante : *Remed-oll* (de tous remèdes.)

N. D. DE RUMENGOL.

Depuis quinze cents ans bientôt, les peuples de l'Armorique viennent invoquer la Vierge au lieu même où leurs sauvages ancêtres, adonnés au culte druidique, offrirent longtemps à leurs dieux des victimes humaines.

Grallon le Grand, le premier roi chrétien de la Petite-Bretagne, n'y construisit, dit-on, qu'une chapelle en bois ; mais la piété de son peuple la transforma en un monument plus solide. Détruit à l'époque des invasions normandes, le sanctuaire et son pèlerinage, déjà célèbre au temps des croisades, fut donné, en 1225, par Rainault, évêque

Digitized by Google

de Quimper, aux religieux de Daoulas. Pendant la guerre de Cent ans, N. D. de Rumengol, respectée des deux partis, vit alternativement Français et Anglais affluer dans son enceinte. En 1536, comme l'indique une pierre placée sur la façade, l'église fut rebâtie dans le style ogival flamboyant. Sous le porche, les douze apôtres font cortège à leur Souveraine; l'un des vitraux représente Grallon à genoux aux pieds de l'un des apôtres de ce pays, saint Corentin ou saint Guénolé.

Des guérisons, des prodiges nombreux, opérés principalement en faveur des marins, rendirent ce pèlerinage très célèbre. Le respect dont les peuples l'entouraient le protégea pendant la tourmente révolutionnaire. A peine interrompu pendant quelques années, le pèlerinage recommença dès qu'un peu de paix fut rendue à l'Église de France. Depuis lors, il est toujours allé grandissant.

En 1856, Pie IX lui accordait les mêmes privilèges que ceux dont jouit le sanctuaire de N. D. de Lorette. Cette faveur n'était que le prélude d'une plus grande encore. Deux ans plus tard, le 30 mai 1858, Mgr Sergent, évêque de Quimper, déposait, au nom du Pontife si dévot à Marie, une couronne d'or sur le front de N. D. de Rumengol. Soixante mille Bretons étaient là, apportant à leur Reine les hommages de Quimper, de Morlaix, de Landerneau, de Brest et de la Bretagne entière. L'anniversaire de ce grand jour se célèbre chaque année. Mais la fête principale, indépendamment des quatre grands pardons, a lieu le dimanche de la Trinité.

NOTRE-DAME DU FOLGOET, près Lesneven. (⛪ 1888.) L'origine de ce pèlerinage vérifie d'une façon saisissante cette loi de Dieu qui choisit, pour ses œuvres les plus hautes, ce qui est infime et petit. Nous reproduisons, dans la grâce naïve de son style, le récit que nous en ont laissé les hagiographes du seizième siècle :

« En l'an de grâce 1350... au plus fort des guerres civiles entre le duc Jean de Montfort (depuis surnommé *le Conquérant*) et Charles de Châtillon, dit de Blois..., pour le duché de Bretagne, vivait au territoire de Lesneven un pauvre garçon idiot, nommé Salaün, lequel avait l'esprit si grossier qu'encore qu'il fût envoyé de bonne heure aux écoles, jamais il ne put apprendre autre chose que ces deux mots : *Ave, Maria,* lesquels il récitait continuellement avec une grande dévotion et consolation de son âme. Ses parents étant décédés, il fut contraint de mendier sa vie, ne sachant aucun métier pour la gagner. Il faisait sa demeure dans un bois, à l'extrémité de la paroisse de Guic-Elleau, près d'une fontaine, n'ayant d'autre lit que la terre froide, sur laquelle il se couchait à l'ombre d'un arbre tortu qui lui

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE RUMENGOL.

BRETONNES AU PARDON.

D'après le tableau de M. Dagnan-Bouveret, appartenant à M. F. Engel-Gros.

(*Photographie de Ad. Braun et Cie. — Gravure de C. Petit et Cie.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

servait de ciel et de pavillon. « Là, comme un passereau solitaire, il solfiait à sa mode les louanges de la Vierge admirable à laquelle, après Dieu, il avait donné son cœur; et de nuit, comme le gracieux rossignol, perché sur l'épine de l'austérité, il chantait mille fois : *Ave, Maria.* Quand il allait à l'aumône en la ville de Lesneven, il n'importunait les personnes que de deux ou trois petites paroles, car aux portes, il disait : *Ave, Maria,* avec ces mots en langage breton : *Salaün a zebre bara,* Salaün mangerait du pain. Et puis, il prenait ce qu'on lui donnait et se retirait tout bellement à son petit ermitage, auprès de cette fontaine, où il prenait son maigre repas, du gros pain trempé seulement dans l'eau froide.

« Quand il était transi de trop grande froidure, il montait dans son arbre et, empoignant les branches souples d'icelui, il voltigeait et se berçait en chantant à pleine bouche par six fois continuelles : *O Maria!* Et toutefois, souvent, lorsqu'il avisait que la fontaine fumait et s'écoulait en vapeur, il se plongeait dans l'eau jusqu'au menton, comme un beau cygne dans un étang, et y demeurait longtemps, tellement que ses pauvres membres étaient crevassés par l'extrême froidure qu'il pâtissait.

« Les villageois du voisiné le jugèrent fou, et ne l'appelait-on partout que *Salaün ar fol,* Salaün le fou. Une fois, fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne, lesquels l'arrêtèrent et lui demandèrent : *Qui vive?* — « Je ne suis, dit-il, ni Blois ni Montfort; mais vive la Vierge Marie! » Les soldats se prirent à rire et le laissèrent aller. Il mena cette manière de vie l'espace de trente-neuf ou quarante ans, sans avoir jamais offensé ni fait tort à personne.

« Il fut trouvé mort non loin de ce ruisseau, près de ce tronc d'arbre qui lui avait servi de retraite, et fut enterré, avec peu de bruit et sans parade, par ceux du voisinage en ce même endroit, à ce que l'on tient.

« Mais notre Dieu très bon et très miséricordieux, quelque temps après, voulant, pour son honneur et sa gloire, faire connaître à tout le monde cette précieuse perle et ce riche trésor de pureté recélés au sein de la terre, et faire voir évidemment à un chacun l'estime qu'il fait des vrais serviteurs de la Vierge, Mère de son Fils, qui l'ont recherchée en toute candeur, simplicité et innocence de cœur, l'on trouva un beau lys et odoriférant, miraculeusement poussé de son tombeau, portant écrits en belles lettres d'or ces mots : *Ave, Maria!* La fosse fut ouverte et le corps découvert, et l'on reconnut que cette royale fleur sortait par la bouche du creux de son estomac.

« Ce qui fut cause que le bruit courut incontinent par tout le pays

Digitized by Google

circonvoisin, de sorte qu'un tel miracle fit assembler là une foule infinie de monde, tant de gens d'Église que de gentilshommes et d'autres personnes de tous états, et tant hommes que femmes, pour admirer telle merveille, dont tous ensemble avisèrent et conclurent, par délibération et résolution prises sur la place, qu'on ferait bâtir une église en l'honneur de la Vierge Marie, laquelle depuis, en perpétuelle mémoire et commémoration de ce miracle et du lieu où il fut vu publiquement de tous, fut appelée l'*église de N. D. du Folgoët*, c'est-à-dire *bois* ou *ermitage du fou*. »

Le récit qui précède est emprunté à un auteur contemporain, Jean de Langouesnou ou Saint-Gouesnou, abbé de Landévennec, qui ajoute :

« Je, Jean de Langouesnou, ai été présent au miracle ci-dessus; l'ai vu, « ouï : si l'ai mis par écrit, en l'honneur de Dieu et de la benoîte Vierge « Marie; et afin que je puisse mériter place au repos éternel, j'ai composé « un cantique latin pour les trépassés, auquel il y a six fois : *O Maria...* et « est tel qu'il s'en suit en latin :

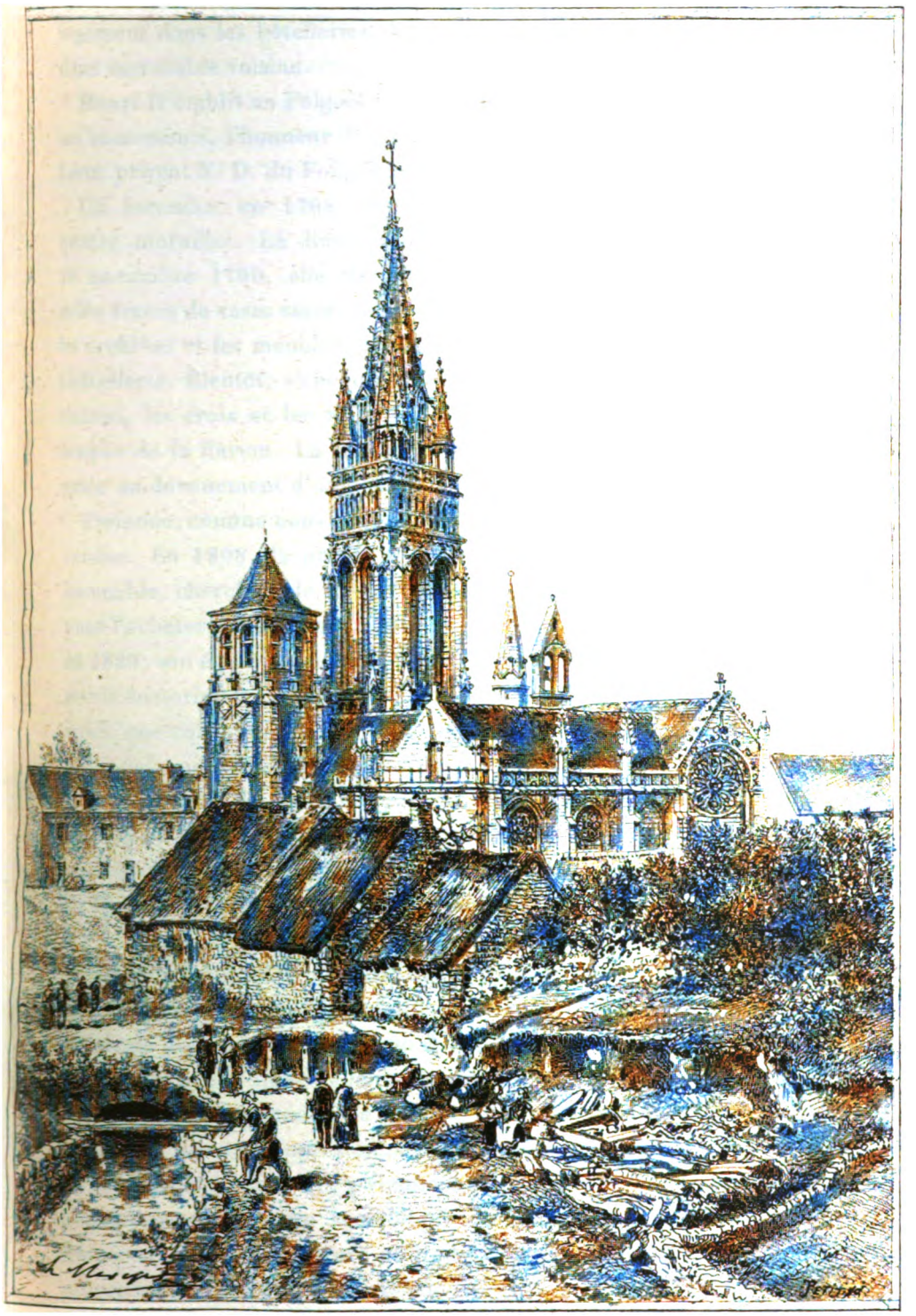
« Languentibus in purgatorio,
« Qui purgantur ardore nimio, etc. »

Cette prose du pieux abbé, adoptée par l'Église, continue d'être chantée à l'office des Morts, en Bretagne, en plusieurs autres diocèses et notamment en celui de Cambrai.

Après s'être servi des humbles, Dieu daigna convoquer les puissants à son œuvre. L'année qui suivit la bataille d'Auray, l'heureux vainqueur, Jean de Montfort, vint à Lesneven et posa lui-même la première pierre d'une chapelle sur le lieu où le lis avait fleuri; c'était en 1365, sept ans après la mort de Salaün. En 1419, Alain, évêque de Léon, consacrait cette chapelle devenue une église. Les ducs de Bretagne, qui avaient concouru à sa fondation, entourèrent le pèlerinage de leur protection, et les évêques de Léon commencèrent à le considérer comme le lieu de leur diocèse où Marie répandait ses plus grandes largesses. Anne de Bretagne, François Ier, le cardinal de Coëtivy, les Rohan, les Beaumanoir, les Chateaubriand, les Penhoët, les Rosmadec, les Guicquelleau, tous les seigneurs du pays tinrent à honneur d'y aller prier et de se constituer les protecteurs du sanctuaire de Folgoët.

Grâce aux dons de ces nobles visiteurs, l'église devint une merveille de l'art gothique. Le peuple, au reste, ne demeura point en arrière et payait à la chapelle, par de larges aumônes, les grâces qu'il y recevait. A certaines fêtes, il s'y pressait de telles foules que les chroniques rapportent un fait analogue à celui de Bethléhem. Une noble dame, ne trouvant plus de

Digitized by Google



NOTRE-DAME DU FOLGOËT.

Digitized by Google

Digitized by Google

logement dans les hôtelleries, fut réduite à mettre au monde son enfant dans une étable voisine.

Henri II établit au Folgoët une confrérie dont il se réserva, pour lui et ses successeurs, l'honneur d'être le président. De leur côté, les évêques de Léon prirent N. D. du Folgoët pour patronne de leur diocèse.

Un incendie, en 1708, dévora l'édifice, ne laissant debout que les quatre murailles. La Révolution le trouva restauré et enrichi. Dès le 16 novembre 1790, elle étendit sa main rapace et enleva pour trente mille francs de vases sacrés et de pierreries. L'année suivante, elle brûlait les archives et les meubles, vendait à vil prix la maison des aumôniers et l'hôtellerie. Bientôt, s'encourageant par ses propres excès, elle brisait les statues, les croix et les reliques, et transformait l'église elle-même en temple de la Raison. La statue de la Vierge échappa comme par miracle, grâce au dévouement d'un paysan.

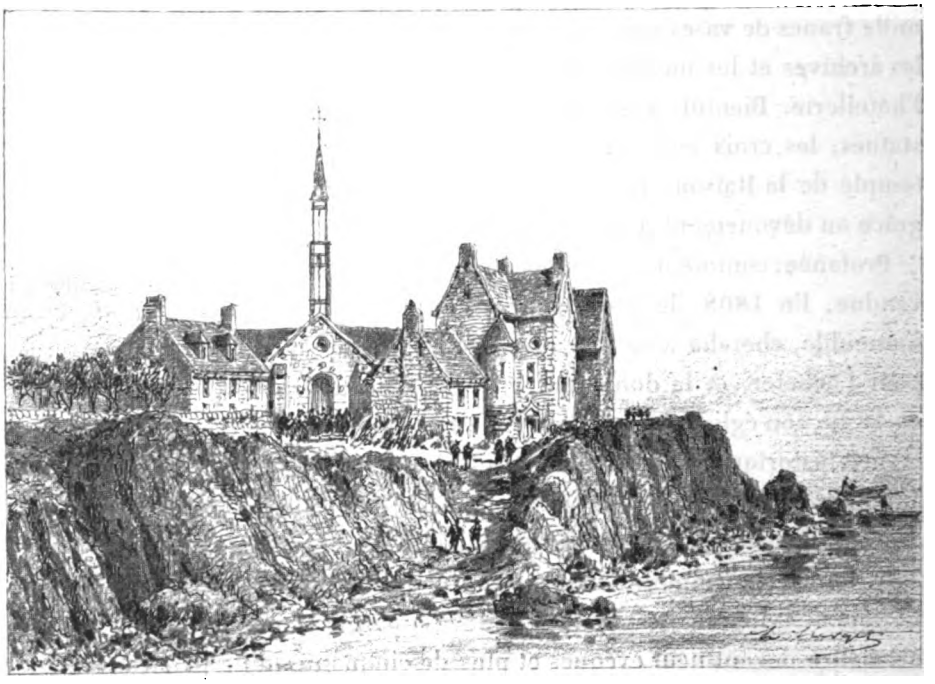
Profanée, comme nous venons de le dire, la vénérable basilique avait été vendue. En 1808, le propriétaire, honteux sans doute d'avoir un pareil immeuble, chercha à le revendre. Douze laboureurs du pays s'arrangèrent pour l'acheter, et la donnèrent à la paroisse de Guicquelleau, qui en fit, en 1829, son église paroissiale. Elle est aujourd'hui classée parmi les monuments historiques, et ses voûtes ont retenti des chants d'autrefois; son autel, que couronne l'antique statue, a de nouveau été enrichi par Pie IX des indulgences accordées par Jules III. A peine arrivé dans son diocèse, Mgr Lamarche annonça le prochain couronnement de N. D. du Folgoët. La fête a eu lieu le 8 septembre 1888. La parole éloquente de Mgr Freppel a célébré devant neuf évêques et plus de cinquante mille pèlerins la gloire de Marie et la piété du « pauvre innocent ».

NOTRE-DAME DU CREISKER, à Saint-Pol de Léon, est d'une origine ancienne. Elle fut fondée, selon la légende, par une jeune fille frappée de paralysie pour avoir travaillé un dimanche, et que saint Quirec guérit en faisant sur elle le signe de la croix. Détruite par les Normands en 875, elle fut réédifiée et agrandie, de 1345 à 1399, par Jean V, duc de Bretagne. Trois fois par an, d'après un antique usage, peut-être par suite d'un vœu, les habitants de Saint-Pol y viennent en procession. La chapelle présente à l'intérieur cette forme symbolique qu'on retrouve à la cathédrale de Quimper et en maint autre endroit, la courbe de son axe à droite, en souvenir de la mort de Notre-Seigneur sur la croix : *Et inclinato capite...* Des trois porches, le plus riche est celui du nord, l'un des plus beaux spécimens de l'art gothique. Le clocher, au dire de Vauban, est l'ouvrage le

Digitized by Google

plus hardi qu'on puisse voir. Haut de soixante-dix-sept mètres, ce géant de granit repose, en effet, sur quatre piliers carrés de dix pieds de côté. « La grâce des formes, la richesse des ornements, tout se réunit pour faire du Creisker un des plus curieux monuments de la Bretagne. » J. DE K...

NOTRE-DAME DU BOUT DU MONDE, au Conquet. Comme son nom l'indique, ce sanctuaire est placé à l'extrême limite du continent, à la



NOTRE-DAME DU BOUT DU MONDE, AU CONQUET.

pointe du Conquet, formant le triangle entre Brest et Saint-Renan. On le croit fondé dès le sixième siècle par saint Tanguy, premier abbé du Relecq, et saint Mathieu-Fine-Terre. On y honore aussi la Sainte Vierge sous le titre de N. D. de Bon-Secours.

NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE, à Brest. Le quartier de *Recouvrance*, aujourd'hui partie intégrante de Brest et sur la rive droite de la rivière de Penfeld, qui sépare en deux la ville, portait autrefois le nom de Bourg-Sainte-Catherine. Ce bourg, beaucoup plus grand que Brest (qui ne prit d'accroissement qu'à partir du quinzième siècle), dépendait, jusqu'au dix-huitième, de la paroisse de Quilbignon. « En l'an 1346 », nous disent les annotateurs d'Ogée (*Dictionnaire de Bretagne*, t. I, p. 115), « le duc

Digitized by Google

« Jean IV y fit bâtir une chapelle dédiée à *N. D de Recouvrance* (c'est-
« à-dire du Retour), où l'on déposait de nombreux *ex-voto,* pour l'heureux
« retour et le recouvrement des matelots et des navires qui partaient de
« Brest. Peu à peu, le nom de *Recouvrance* a remplacé celui de Sainte-
« Catherine, et le bourg s'est fondu avec la ville. »

Pendant plus de cinq siècles, la chapelle de N. D. de Recouvrance, qui a subi plusieurs reconstructions et bien des transformations, a été en grande vénération dans toute la contrée. Quand la tempête soufflait au dehors, grossissant au large les vagues de l'Océan, les mères, femmes, sœurs et filles des marins venaient, en ce sanctuaire, implorer la protection de l'*Étoile de la mer* pour un fils, un époux, un frère, un père en danger. Il nous a souvent été donné de voir des équipages entiers, quelquefois musique ou au moins fifre en tête, venir rendre leurs hommages à N. D. de Recouvrance, assister à une messe d'actions de grâces en reconnaissance d'un péril conjuré. Nous y avons vu de nos yeux des officiers, revêtus de leur grand uniforme, quitter, au moment de la communion, leur épée, qu'ils allaient offrir à la Reine du Ciel et suspendre au-dessous de son image, puis s'approcher, ainsi désarmés, mais plus forts encore, du banquet des anges.

Placée à l'entrée du port de guerre de la ville de Brest, la chapelle vénérée put longtemps échapper aux convoitises toujours croissantes des intendants de la marine. Enfin, il y a quelques années, il a pourtant fallu céder, et le curé de Saint-Sauveur, qui possédait sur sa paroisse cet antique joyau, se l'est vu enlever, en dépit de ses protestations. L'oratoire a été démoli, et le niveau a passé sur ce lieu où tant de générations avaient prié. Le souvenir seul de N. D. de Recouvrance a survécu, et l'on invoque encore avec confiance N. D. du Bon-Retour. La médaille à son effigie sera longtemps suspendue au cou de ses enfants. Daigne sa protection les couvrir et les ramener! N D. de Recouvrance, priez pour nous! J. DE K...

NOTRE-DAME DE KERNITROUN, à Lanmeur. Un peu dur à nos oreilles, ce nom n'en signifie pas moins : *lieu de Madame la Sainte Vierge.* C'est un des sanctuaires les plus vénérés du nord du diocèse et de toute la région de Morlaix.

On s'y rend même du diocèse de Saint-Brieuc le jour du *grand pardon,* qui se célèbre le 15 août. De temps immémorial on apporte à la Vierge des présents intéressés, dans le but d'obtenir de bons mariages. La chapelle est du onzième siècle. Les grilles en bois sculpté qui séparent le chœur de la nef sont d'un admirable travail

Digitized by Google

Les cantons de Scaër, Bannalec, Rosporden, le Faouët et Gourin, se donnent rendez-vous aux pieds de *N. D. de Clarté*, à Querrien, le deuxième dimanche de juillet.

Les îles d'Ouessant et de Batz honorent la Sainte Vierge d'un culte filial : la première sous le vocable de *N. D. de Bonne-Espérance,* chère aux marins; la seconde sous les titres de *N. D. du Pénity* et de *N. D. de Bon-Secours.* Dans l'un et l'autre endroit, les habitants, presque tous pêcheurs, se racontent mille traits de la bonté de Marie, invoquée par eux dans le danger.

Parmi les pèlerinages autrefois célèbres, mais disparus, citons **NOTRE-DAME DU GUÉODET** ou de la Cité, dont la chapelle, bâtie au centre de Quimper, semble contemporaine de la ville elle-même.

Réédifiée en 1209 par Guillaume, évêque de Quimper, elle devint, deux siècles plus tard, le véritable boulevard de la ville ravagée par la peste. Les habitants firent alors un vœu, renouvelé le 2 février 1743 à l'occasion du même fléau.

Chaque année, on apportait à N. D. du Guéodet une bougie qui devait être égale à la longueur des remparts. Quatre hommes portaient l'*ex-voto,* roulé sur un cylindre, et une association de dames était chargée de le dérouler, en le tenant toujours allumé.

La Révolution ne se contenta point d'éteindre le cierge; elle brisa la statue devant laquelle il brûlait et vendit la chapelle, qui fut démolie au commencement du siècle; seul, un pan de muraille restait naguère debout; on y lisait : N. D. du Guéodet, priez pour nous! De magnifiques boiseries décoraient le chœur; c'était un ouvrage de la Renaissance représentant des sujets de la mythologie. Les verrières étaient du milieu du seizième siècle

Digitized by Google

DIOCÈSE DE VANNES

⛴N. D. du Roncier, a Josselin.
N. D. de Quelven, a Guern.
N. D. de Paradis ou du Voeu, a Hennebont.
N. D. de la Clarté, a Baud.
N. D. de Bon-Garant, a Férel.
N. D. de Créménan, a Ploërdut.
N. D. de Carmez, a Neuillac.
N. D. du Pénéty, a Persquen.
N. D. de Loc-Maria.
N. D. de Larmor, en Ploemeur
N. D. des Victoires, a Lorient.
N. D. de Bethléhem, a Ploeren.
N. D. de Kernascléden, a Saint-Caradec.

L'évêché de Vannes, érigé au cinquième siècle et suffragant de Rennes, englobe le département du Morbihan. Ce diocèse est celui de Sainte-Anne d'Auray; mais ici même, nous l'avons dit, la mère a laissé large place à sa fille, et les honneurs rendus par les Bretons à l'épouse de Joachim rejaillissent sur Celle qui fut la véritable Judith, la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, avant d'être l'ornement de tout le peuple chrétien.

Comme les autres diocèses déjà parcourus, Vannes manifeste sur tous les points de son territoire sa dévotion à Marie.

NOTRE-DAME DU RONCIER, à Josselin. (⛴ 1868.) L'histoire de ce pèlerinage a été écrite récemment, avec un grand charme de style, par M. l'abbé Nicol, d'après une notice imprimée en 1666 et rédigée par un Carme, le Père Isaac de Jésus-Maria. Écoutons d'abord le vieil historien :

« Longtemps auparavant que la ville de Josselin fust bastie, comme la supérieure du comté de Porhouët,... il arriva qu'un laboureur, cultivant la terre où est maintenant l'église de Nostre-Dame, et coupant des ronces avec un faucillon, que l'on voit aujourd'huy suspendu dans la voûte de l'autel, fit l'heureuse rencontre d'une image de Nostre-Dame dans un lieu rempli de ronces, d'où vient qu'elle est nommée Nostre-Dame du Roncier. »

« Voilà le fait, conclut l'abbé Nicol. L'année exacte, le moment précis, il serait impossible de les déterminer. Mais qu'il ait eu lieu sous le règne d'Alain le Bret ou de Nominoë, sous l'épiscopat de Ratuillius ou d'Hamon, peu importe. Transmise de génération en génération, aux lieux mêmes où

Digitized by Google

la statue était cachée, la tradition a traversé les siècles pour arriver jusqu'à nous. Faut-il s'étonner si certains détails accessoires sont restés en chemin? »

D'où provenait cette statue? Une tradition locale peut ici aider les suppositions. Elle nous apprend que dans ce même lieu une chapelle avait jadis été bâtie en l'honneur de saint Léger, victime de la cruauté d'Ébroin. Ruinée par les Normands, la chapelle aurait recouvert sous ses décombres l'image de Marie, vénérée conjointement avec celle du saint évêque d'Autun. Le fait en soi n'a rien d'invraisemblable.

Le laboureur emporta donc la statue pour en parer sa demeure; mais par trois fois il la retrouvait, à sa grande surprise, au milieu du roncier. L'évêque d'Aleth, aujourd'hui Saint-Malo, voyant dans ce fait un signe de la Providence, permit d'élever un oratoire sur le lieu que la Vierge semblait choisir. Rien de plus rustique que ce premier abri. Quelques pieux, un peu de terre durcie, des branches entrelacées, tels furent les éléments de la chapelle primitive.

Si pauvrement qu'il l'eût logée, le laboureur ne tarda pas à reconnaître la puissance et la bonté de Marie. A peine eut-il, aidé par ses voisins, placé la sainte image sur ce trône modeste, que sa fille, aveugle de naissance, recouvra subitement la vue. Ce premier prodige fit bruit dans la contrée. Les habitants du comté de Porhoët, les riverains de l'Oust apprirent le chemin de l'humble ermitage : insensiblement leurs offrandes permirent d'élever un autre oratoire un peu moins pauvre.

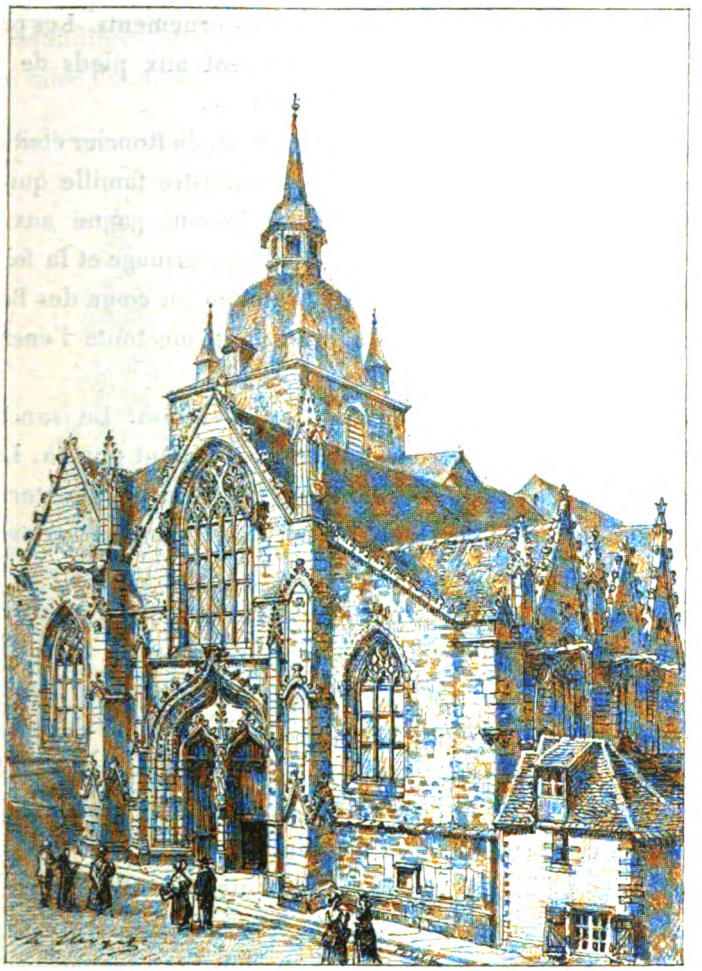
Ceci se passait vers le milieu du neuvième siècle. Dieu se disposait à faire entrer l'humble pèlerinage dans la voie de la prospérité.

Un jour, confondu avec les paysans, ses vassaux, Guéthenoc de Porhoët, fils cadet des comtes de Rennes et seigneur du château de Tro, gravissait la colline de l'Oust, humble pèlerin de N. D. du Roncier. « A la vue de ce pays pittoresque, de la masse imposante des rochers, sur laquelle il pouvait asseoir une demeure seigneuriale, il résolut de choisir cet emplacement pour la construction qu'il rêvait. »

Mais avant d'élever sa forteresse, Guéthenoc, touché de l'état où il voyait la chapelle de Notre-Dame, résolut de la rebâtir à ses frais. On voit encore dans les murs de l'église actuelle quelques vestiges de la construction du dixième siècle. Peu après, Guéthenoc de Porhoët mourut, laissant à son fils Josselin le soin de terminer son château et de commencer la ville qui devait porter le nom de ce dernier. Ainsi se rattache à un acte de piété la fortune de ce coin de terre aujourd'hui célèbre; l'humble oratoire de Notre-Dame a fait naître le château, le château va susciter une ville importante.

Digitized by Google

N. D. du Roncier, reconstruite par Guéthenoc, vit grandir à ses pieds la cité nouvelle et tout autour étendait sa douce influence. En 1351, Beaumanoir et ses vingt-neuf compagnons vinrent sans doute près d'elle faire bénir ces armes que leur bravoure allait illustrer dans le mémo-



NOTRE-DAME DU RONCIER, A JOSSELIN.

rable combat livré à quelques lieues de la chapelle, au chêne de Mi-Voie, entre Ploërmel et Josselin.

Un peu plus tard, Olivier de Clisson, qui avait épousé la veuve de Beaumanoir, Marguerite de Rohan, habitait le château de Josselin. Reconnaissant l'insuffisance de la chapelle, de plus en plus visitée par les pèlerins, le connétable en entreprit la reconstruction et y choisit sa sépulture. Le comte de Rohan l'enrichit d'une cloche « qui est, à dire vray,

Digitized by Google

une des plus harmonieuses qu'il y ait dans la province. Elle se fait entendre de quatre bonnes lieues et fait venir plusieurs personnes à Josselin, pour avoir la satisfaction de l'entendre sonner. »

Louis XIII fit don d'un calice avec une patène de trois pieds de tour. Les bourgeois de Josselin ne restèrent pas en arrière de ces générosités royales; ils offrirent une croix et divers autres ornements. Les pèlerins, de leur côté, toujours plus nombreux, laissaient aux pieds de N. D. du Roncier diverses preuves de leur reconnaissance.

Quand vint la Réforme, le pèlerinage de N. D. du Roncier était à l'apogée de sa prospérité. Hélas! un descendant de l'illustre famille qui avait tant contribué à la gloire de ce sanctuaire, un Rohan, gagné aux doctrines nouvelles, mit pour quelque temps en péril le pèlerinage et la foi même de ses vassaux. Mais cette foi était trop profonde au cœur des Bretons; ils opposèrent aux envahissements du protestantisme toute l'énergie qu'ils puisaient auprès de N. D. du Roncier.

Il n'en fut pas de même pendant la Révolution. Le sanctuaire fut odieusement pillé. Ses défenseurs, du reste, n'étaient plus là. Les prêtres étaient dans l'exil, les Rohan avaient émigré, et le peuple, terrorisé par quelques gredins venus de partout, n'osait pas encore se soulever pour la résistance, comme il le fit plus tard.

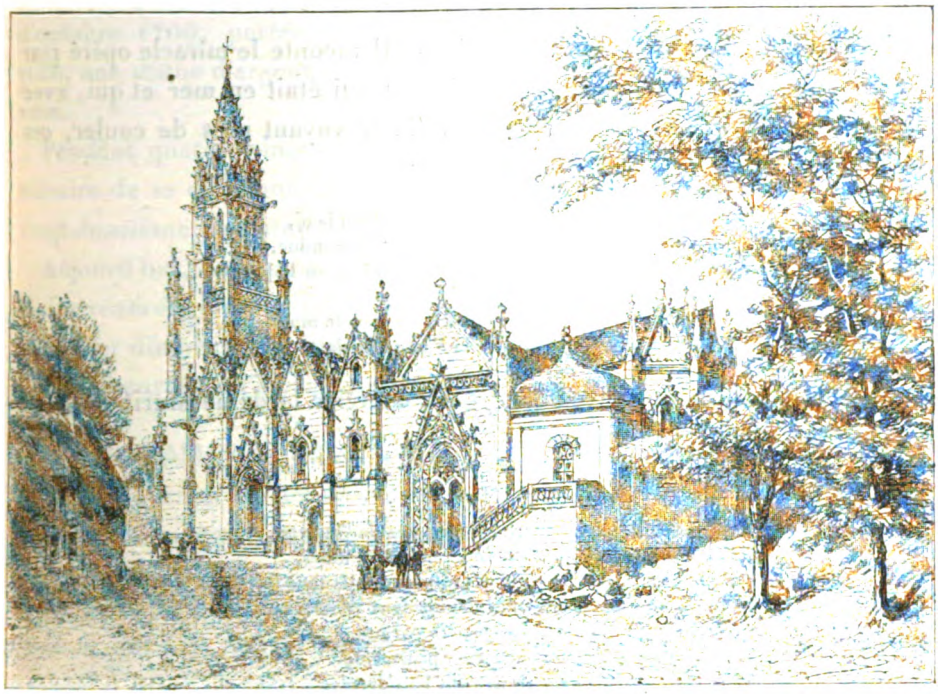
Clisson restait seul sous son tombeau de marbre. Le marteau de ces imbéciles le mutila sans pitié. Calices, cloches, *ex-voto,* tout fut emporté et fondu; l'église devint une écurie, et l'antique statue fut brûlée par les soldats. Tandis qu'elle se consumait, une telle odeur se dégagea dans la pièce, que les profanateurs sacrilèges, obligés de s'enfuir, laissèrent pénétrer deux personnes qui retirèrent des flammes quelques fragments calcinés. On les conserve encore à Josselin.

Sitôt qu'un peu de calme fut rendu à la contrée, les Bretons revinrent à N. D. du Roncier, comme les poussins, après l'orage, retournent à leur mère, et le pèlerinage refleurit. Dès 1820, Pie VII renouvelait les indulgences accordées par Alexandre VII en 1663. Une autre faveur lui fut accordée par Pie IX; sur les instances de Mgr Bécel, évêque de Vannes, des habitants de Josselin, de la famille de Rohan, et l'on peut dire de la Bretagne entière, N. D. du Roncier fut solennellement couronnée le 8 septembre 1868. Mgr Nogret, évêque de Saint-Claude, enfant de Josselin, prit part à cette fête, où se pressaient vingt-cinq mille pèlerins. La cérémonie eut lieu sur la place Saint-Martin, et depuis vingt ans l'anniversaire de cette solennité réunit des foules considérables.

Nous ne rapporterons pas les miracles opérés dans ce sanctuaire célèbre;

Digitized by Google

disons un seul mot des *aboyeuses*. On appelle ainsi certaines personnes, dont le nombre d'ailleurs va toujours décroissant, atteintes de convulsions accidentelles ou héréditaires qui les font aboyer comme des chiens. Les accès ne s'arrêtent qu'après que les malades ont baisé la statue miraculeuse. Cette maladie toute locale aurait, dit-on, pour origine la cruauté de quelques lavandières, qui lâchèrent leurs chiens contre une mendiante, au lieu de lui faire l'aumône.



NOTRE-DAME DE QUELVEN, A GUERN.

NOTRE-DAME DE QUELVEN, à Guern. Ce sanctuaire est à la fois l'un des plus beaux et des plus anciens de l'archiprêtré de Pontivy, au canton de Guéméné, paroisse de Guern. Quatre fêtes chaque année suffisent à peine à satisfaire la dévotion des peuples d'alentour. A l'Assomption, à la Nativité de la Vierge, le premier dimanche d'octobre et le lundi de la Pentecôte, l'église, si spacieuse pourtant, est toujours trop étroite. On y vient de dix et de quinze lieues à la ronde; souvent on doit célébrer la grand'messe sur la place publique.

Un vieux cantique breton, que les pèlerins répètent sur les grandes routes, en raconte l'origine et les gloires.

Une des premières strophes est une invitation à s'y rendre :

Digitized by Google

« De Léon, de Tréguier, de Guernelvé, de Vannes,
Je vous supplie, Bretons, de venir la voir,
Je vous supplie, Bretons, de venir avec affection,
Par amour, à Quelven, et gagner le pardon. »

Après avoir indiqué les principales fêtes qui se célèbrent dans ce sanctuaire, le cantique parle de la Fête-Dieu :

« Et les jours du sacre, écoutez, Bretons,
On porte le Saint Sacrement à Quelven béni
Et, quelque temps qu'il fasse, on est accoutumé
De porter son petit fils Jésus à la Vierge bénie. »

Le cantique continue, naïf et gracieux. Il raconte le miracle opéré par N. D. de Quelven en faveur d'un vaisseau qui était en mer et qui, avec quatre cents hommes, allait se perdre. En le voyant près de couler, ces hommes se vouèrent à N. D. de Quelven :

« Quand ils se furent voués à Quelven béni,
Sur les mâts du vaisseau elle était descendue,
Et son petit fils Jésus, venu avec elle pour l'aider
A relever le vaisseau qui était chaviré.
Quand se releva le vaisseau avec tout le monde,
Alors aussitôt ils virent la Vierge Marie. »

Et ils se prosternèrent à genoux pour remercier la dame Marie de Quelven et Jésus-Christ, son Fils.

L'auteur conclut :

« S'il me fallait écrire tous les miracles de Quelven,
Il faudrait trouver un livre de cinquante feuilles,
Pour marquer tous les prodiges qu'elle a faits tous les jours.
Trente mille quinze miracles depuis deux cents ans.
Celui qui va à Quelven y gagner le pardon,
Voit tous les miracles tourner en procession.
Deux cent quatorze s'y trouvaient l'an dernier
Qui avaient été faits par Quelven pendant toute l'année. »

NOTRE-DAME DE PARADIS ou DU VŒU, à Hennebont. En 1699, la peste désolait Hennebont. Les habitants se lamentaient; dans toutes les maisons la mort faisait des vides. Les femmes pleuraient, et des groupes se succédaient devant N. D. de Paradis, honorée dans cette villle sous ce nom depuis le douzième siècle. A l'heure où le fléau sévissait le plus fort, le maire, Hyacinthe Cornic, sieur de Kerlivio, réunit ses concitoyens : « Mes amis, leur dit-il, Dieu nous éprouve, le mal nous décime, tous les moyens sont impuissants. Recourons à la Reine du Ciel. Pour moi, j'ai mis en elle ma ferme espérance, et ma foi me dit qu'elle nous exaucera! »

A ces paroles si chrétiennes, un frisson passe dans les rangs : « Allons à N. D. de Paradis! » s'écrie la foule.

Quelques heures plus tard, les cloches appelaient le peuple autour de

Digitized by Google

l'image de Marie. L'église fut bientôt trop petite : la foule se pressait, priait et pleurait. Tout à coup il se fit un grand silence. Le maire traversa les rangs, suivi des échevins : « O Marie, notre suprême espérance, s'écria-t-il en tombant à genoux, voici sur votre autel les clefs de cette ville; voici tout autour de vous ce peuple qui vous choisit pour sa reine; montrez que vous êtes notre mère et sauvez-nous! Si vous nous exaucez, nous vous offrirons une statue d'argent. »

Dès ce jour la peste cessa, et l'année suivante, le premier dimanche d'octobre 1700, portée par les quatre plus anciens magistrats de la ville, une statue d'argent traversait les rues et prenait place sur l'autel du vœu.

Pendant quatre-vingt-onze ans, la ville d'Hennebont célébra l'anniversaire de sa délivrance par des fêtes solennelles. Quand vint le quatre-vingt-douzième, la statue fut volée et fondue.

Aujourd'hui, une autre, moins précieuse quant à la matière, mais non moins vénérée, a repris possession de l'autel. La procession se fait encore le dernier dimanche de septembre. Le citoyen maire ne la suit plus, et l'on s'estime heureux qu'il ne l'empêche pas.

NOTRE-DAME DE LA CLARTÉ, à Baud. Comme son nom l'indique, la Sainte Vierge est honorée dans cette chapelle par de très nombreux pèlerins qui viennent surtout l'invoquer dans les maladies d'yeux.

NOTRE-DAME DE BON-GARANT, à Férel. Nous devons à une plume amie et qui déjà nous a donné plus haut l'historique de N. D. de Recouvrance, à Brest, le récit suivant :

« Férel, au canton de la Roche-Bernard, relevait, jusqu'à la Révolution, de l'évêché de Nantes : le Concordat l'a donné à Vannes. Déjà, en 1749, une ordonnance épiscopale, le détachant d'Herbignac, dont elle était la *trêve* ou *fillette,* avait fait de Férel une paroisse distincte. La chapelle primitive de N. D. de Bon-Garant, plantée sur une colline, portait aussi pour cette raison le titre de N. D. du Tertre. Depuis longtemps il n'en reste que les fondations et l'antique statue qui accuse le douzième ou le treizième siècle, et que l'on vénère aujourd'hui à Férel, dans un petit oratoire extérieur, attenant à l'église paroissiale.

Quand le protestantisme envahit la Bretagne, la chapelle du Tertre recevait de temps immémorial les pèlerins d'alentour. D'après de récentes découvertes, un personnage de la nouvelle religion, le seigneur de Férel sans doute, fut inhumé dans le sanctuaire. Grand scandale. Les habitants,

Digitized by Google

considérant comme polluée la chapelle de Notre-Dame, exhumèrent le huguenot et le jetèrent dans la rivière voisine. Par représailles, les religionnaires des environs brûlèrent la chapelle, dont il ne resta qu'un pan de muraille où se trouvait comme encastrée la statue de Marie. Craignant une nouvelle profanation, les catholiques la descendirent et la transportèrent à Férel. Ici commence une gracieuse légende.

La Sainte Vierge, portée sur une brebis blanche, quitta, au milieu de la nuit, l'église de Férel, suivit le chemin qui conduisait à sa chapelle du Tertre et reprit la place qu'elle y occupait précédemment. Peu de jours après, on rapporta encore la statue à Férel, mais elle ne voulut pas davantage y rester, et remontant de nouveau sur sa brebis blanche, elle revint dans sa chapelle, après avoir traversé les champs en y traçant un sillon d'un mètre environ de largeur qui, en serpentant, arrive au bas de la colline. Encore aujourd'hui, les cultivateurs assurent que ce sillon est toujours visible au printemps : le blé y est plus vert, plus élevé et plus beau que dans le reste du champ, et ce tracé porte le nom de *Chemin de la Vierge*.

Après le second retour de la statue au milieu des ruines de sa chapelle, on comprit que la volonté de la Mère de Dieu était d'avoir un lieu spécialement consacré à son culte. Un gentilhomme, qui devait habiter non loin de Férel, mais dont on regrette de ne pas savoir le nom, fit construire un petit oratoire extérieur, adossé à l'église. La statue y fut placée dans le fond, à droite, et à côté d'elle un écusson en pierre timbré des armes de celui qui s'était établi son chevalier. A cet humble oratoire, les paroisses voisines venaient dans le temps des calamités; le grand pardon avait lieu le lundi de la Pentecôte, au milieu d'une foule considérable.

L'antique statue (qui, depuis le culte qui lui était rendu, avait consenti à rester à Férel, la face tournée vers l'orient, c'est-à-dire vers le Tertre) avait, à la longue, souffert des rigueurs du temps; on la retira de l'oratoire pour la confiner dans les combles de l'église. Elle fut remplacée par une statue en plâtre; mais, en 1874, exhumée de la poudre où elle gisait, elle fut restaurée et replacée dans son oratoire. A l'occasion de ce replacement, une belle fête fut organisée, présidée par Mgr Bécel, évêque de Vannes. Elle attira un concours immense de toutes les populations environnantes. Depuis, le pèlerinage de N. D. de Bon-Garant a pris un nouvel essor.

Chaque année, à la fête patronale, un cantique, composé par un des derniers recteurs de Férel, mort supérieur du grand Séminaire de Vannes, se chante devant la statue. Nous le donnons ici dans sa naïveté et sa grâce.

Digitized by Google

Cantique en l'honneur de N. D. de Bon-Garant.

Notre-Dame de Bon-Garant,
Dont le cœur si compatissant
Toujours secourut nos aïeux,
Daignez sur nous jeter les yeux!

Vous nous voyez, Reine du ciel,
Groupés autour de votre autel,
Vous nous voyez à vos genoux,
Notre-Dame, priez pour nous!

Bénissez toutes nos maisons,
Gardez nos champs et nos moissons,
Nous avons tous recours à vous,
Notre-Dame, priez pour nous!

Refuge des pauvres pécheurs,
Chassez le péché de nos cœurs,
Nous avons tous recours à vous,
Notre-Dame, priez pour nous!

Parmi nous conservez la foi,
L'amour de la divine loi,
Nous avons tous recours à vous,
Notre-Dame, priez pour nous!

Parmi les dangers du chemin,
Tendez-nous votre douce main,
Nous avons tous recours à vous,
Notre-Dame, priez pour nous!

Quand viendra l'heure du trépas,
Au ciel portez-nous dans vos bras.
Nous avons tous recours à vous,
Notre-Dame, priez pour nous! »

J. DE K...

NOTRE-DAME DE CRÉMÉNAN, à Ploërdut, près Guéméné, et *N. D. de Carmèz*, à Neuillac, canton de Cléguérec, sont deux pèlerinages qui ont lieu le même jour. Parmi les pèlerins, les uns se rendent au premier pour être préservés du feu, d'où lui vient peut-être, dit M. Hamon, son nom de Créménan, du mot latin *cremare*, brûler; les autres vont au second, comme autrefois leurs ancêtres, pour recevoir le scapulaire de la main des Carmes, dont le couvent était voisin. Le pardon se célèbre dans l'un et l'autre endroit le 16 juillet, jour de la fête de N. D. du Mont-Carmel, et le dimanche suivant. L'assemblée de Carmèz est encore connue dans la contrée sous le nom de *Petit-Habit*.

NOTRE-DAME DU PÉNÉTY, à Persquen, canton de Guéméné, est un pèlerinage très fréquenté le dimanche après l'Assomption. Pendant la procession, on chante un ancien cantique breton qui rappelle les principales grâces accordées par Marie dans ce lieu. On y parle d'aveugles guéris, de paralytiques qui se relèvent, d'un enfant de Malguénac, en Pontivy, mis à mal « par un pourceau à moitié enragé, d'un autre traîné sur les cornes d'un bœuf et tué; mais l'un et l'autre, voués à la Vierge toute-puissante, ne ressentent ni mal ni blessure ».

Jusque vers le milieu de ce siècle, une cérémonie originale se faisait encore à N. D. de Pénéty, sous le nom de *Pistolane*, mot sous lequel on aurait peine à reconnaître le « Prince d'Orange », héros ou plutôt le jouet

Digitized by Google

de cette fête. On brûlait, au sommet d'un feu de joie, l'effigie de ce prince, que le peuple de Bretagne ne voulait pas reconnaître pour roi d'Angleterre, parce qu'il était protestant, et malgré sa victoire sur Jacques II, prince catholique.

NOTRE-DAME DE LOC-MARIA se retrouve dans ce même canton. Loc-Maria, *Locus Mariæ,* signifie le *lieu de Maria,* son pays, le territoire dont elle est dame et maîtresse. Il y a plusieurs paroisses dans la Bretagne et de bien plus nombreuses chapelles sous ce titre. Une des plus célèbres est voisine de Quiberon; une autre se trouve à Belle-Ile en Mer, etc...

NOTRE-DAME DE LARMOR ou de la Mer, en Plœmeur, est la patronne des pêcheurs de Lorient et de Port-Louis. Chaque année, le jour de la Saint-Jean, une procession d'un genre spécial s'organise à Plœmeur et à l'île de Groix, située en face de la rade de Lorient. A un moment convenu, le clergé des deux paroisses, précédé d'une foule nombreuse, se rend processionnellement jusqu'au bord de la mer. Arrivé là, il monte dans une barque, où la croix l'a déjà précédé; puis toutes les embarcations des pêcheurs se mettent à la suite, formant un long cortège. Après avoir vogué plus ou moins de temps, selon l'état de la mer, les deux processions se rencontrent dans ce qu'on appelle le *Coureau de Groix*. Les croix des deux paroisses s'inclinent l'une devant l'autre, et les deux clergés changent fraternellement de canot. Des chants éclatent, et les voix des marins se confondent dans une même louange à Marie, reine de la mer.

Sur un signal de M. le curé de Plœmeur, le silence se rétablit, et le prêtre, debout sur le banc de la nacelle, appelle les bénédictions du Très-Haut sur la mer et sur tant de braves marins qui sont là, et qui demain risqueront leur vie à la pêche de la sardine.

Cette touchante cérémonie se passe sous les yeux de N. D. de Larmor, dont la chapelle se dresse à l'extrémité du promontoire, dans sa masse imposante. Comme on le pratique pour N. D. de la Garde à Marseille, chaque vaisseau qui entre dans le port de Lorient ou qui en sort salue d'un coup de canon N. D. de Larmor, et dans son cœur, souvent tout haut et à genoux, chaque matelot lui dit un *Ave Maria*.

La *Semaine religieuse* de Quimper (janvier 1890) raconte ce qui suit :

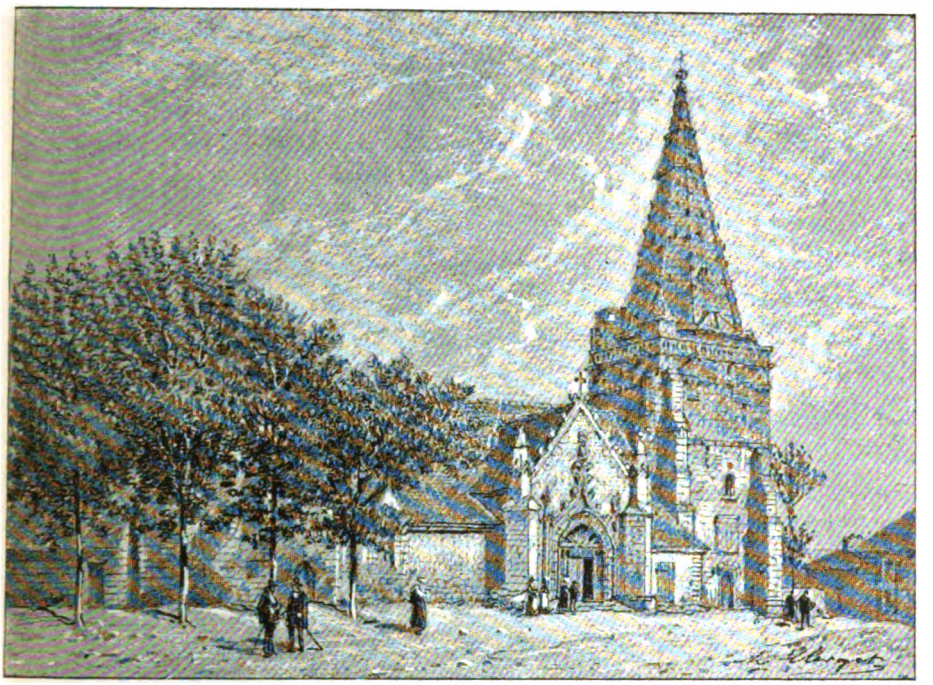
« Pendant ces dernières années, trois capitaines de vaisseau crurent que cet hommage était incompatible avec les théories de leur raison indépendante. Leurs équipages n'eurent pas à s'applaudir de ce refus.

« Le premier de ces capitaines ramena, il est vrai, son vaisseau jusque

Digitized by Google

sur les côtes de France; mais, parvenu au terme de sa course, il vint se heurter sur un rocher qui entr'ouvrit son navire. Les hommes furent sauvés; mais la cargaison qu'il portait fut perdue.

« Le second capitaine qui refusa de saluer N. D. de la Mer perdit son vaisseau dans l'océan Indien. Beaucoup de matelots périrent dans la catastrophe.



NOTRE-DAME DE LARMOR.

« Le troisième, que ces deux terribles leçons n'avaient pas éclairé, était celui qui commandait la *Sémillante*.

« Ce beau bâtiment de l'État périt, corps et biens, dans le détroit de Bonifacio. Cette fois, pas un homme ne survécut au naufrage.

« Ce dernier événement frappa les plus incrédules, et depuis lors aucun vaisseau n'est passé devant N. D. de la Mer sans la saluer. »

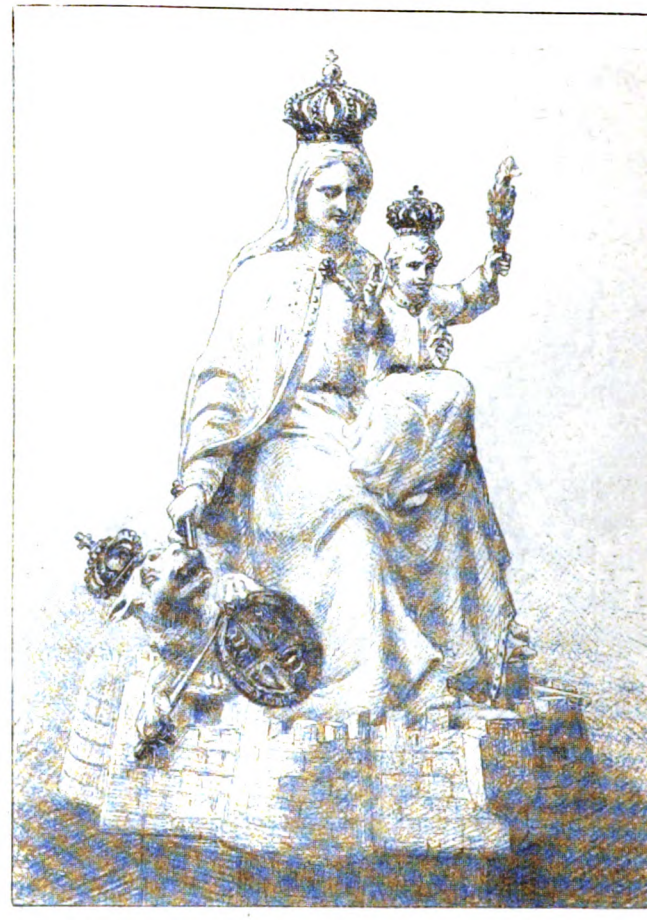
NOTRE-DAME DES VICTOIRES, à Lorient. Pendant que nous sommes à Lorient, saluons N. D. des Victoires, dont la chapelle rappelle le souvenir d'un triomphe sur les Anglais.

En 1746, une flotte parut devant la ville. L'amiral Lestock, reconnaissant l'impossibilité de la prendre par mer, débarque sept mille hommes et menace de brûler la ville si elle refuse de se rendre. Le gouverneur

Digitized by Google

répond par la voix de ses canons; il essaye une sortie, qui tourne contre lui, si bien que Lorient courait le plus grand péril. La ville alors fit vœu, si elle était délivrée, de célébrer chaque année, par une procession solennelle, le souvenir de cette grâce.

La Vierge de Lorient réalisa encore le titre mérité par ses bienfaits



NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A LORIENT.

antérieurs; dans la nuit du 7 au 8 octobre, les Anglais délogèrent sans cause connue.

Depuis cette époque, avec une solennité qui varie selon les temps, la ville continue de témoigner sa reconnaissance par une manifestation annuelle, le premier dimanche d'octobre.

NOTRE-DAME DE BETHLÉHEM, par corruption Béléan, dans la paroisse de Plœren, entre Vannes et Auray, est le sanctuaire le plus fré-

Digitized by Google

quenté du voisinage de la ville épiscopale. Voici ce que la tradition rapporte sur ses origines.

Le sire du Garo, châtelain de la contrée, s'était croisé; il tomba, près de Bethléhem, entre les mains des musulmans, qui l'avaient, en compagnie de son écuyer, cloué dans un coffre fermant à clef. Dans cette étroite prison, les deux Bretons se lamentaient bien fort.

Le sire du Garo dit à son écuyer : « Si nous faisions quelque vœu à Notre-Dame, elle nous tireroit peut-être de céans! — En vérité, on y est mal à l'aise, messire, et ce seroit merveille si la benoîte Vierge avoit mercy de nous, car m'est avis que les diables d'enfer nous portent en quelque cul-de-fosse. — Ne seroit-ce point plustost les anges qui nous transportent? » reprit le chevalier.

Lors les deux captifs firent vœu de bâtir une chapelle à la Vierge, sous le titre de N. D. de Bethléhem. Tout à coup l'écuyer s'écria : « Juste ciel! où sommes-nous? J'ai ouï chanter le coq du Garo! » Regardant par les fentes de leur prison, ils reconnurent en effet leur doux pays de Bretagne, et des passants les délivrèrent.

La chapelle, bien que réparée en ces derniers temps, est pauvre La fête principale se célèbre le deuxième dimanche de septembre.

N. D. de Kernascléden, à Saint-Caradec-Trégomel, entre Guéméné et le Faouet. Cette chapelle fut bâtie par Alain de Rohan, vicomte de Porhoët, au quinzième siècle, avec l'approbation du pape Martin V, et consacrée en 1443. C'est un des plus beaux édifices de la Bretagne.

On trouve la description de cette dentelle de pierre dans l'ouvrage de M. Cagot-Delandre (*Morbihan,* p. 440).

La fête patronale est l'Assomption, qui attire un concours considérable de pèlerins.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE NANTES

N. D. de Misèricorde, a Nantes.
N. D. de Bon-Secours, id.
N. D. de Lorette, id.
N. D. de Bonne-Garde, id.
N. D. de la Salette, id.
N. D. de Toute-Joie, id.
N. D. de Bon-Port, id.
N. D. de l'Immaculée-Conception, a Nantes.
N. D. de Toutes-Aydes, a Doulon.
N. D. de Fréligné, a Touvois.
N. D. de la Melleraye.
N. D. de Langueur, a Joué.
N. D. de Bonne-Nouvelle, a la Chevalleraye.
N. D. de Pitié, a Légé.
N. D. de la Visitation ou de la Blanche, a Guérande.
N. D. de Bon-Garant, a Sautron.
N. D. de Crée-Lait, a Nantes.

Nantes est le seul diocèse de Bretagne qui soit demeuré fidèle à son ancienne métropole de Tours, quand Rennes, en 1859, fut érigé en archevêché. Ce diocèse, mais principalement la ville de Nantes, compte plusieurs lieux de pèlerinage. Il fut, dit-on, fondé par saint Clair et se renferme, depuis le Concordat, dans les mêmes limites que le département de la Loire-Inférieure.

NOTRE-DAME DE MISERICORDE, à Nantes. L'origine de ce sanctuaire rappelle une terrible histoire.

Écoutons les chroniques nantaises.

Dans le premier quart du onzième siècle, la colline du Martroy était encore couverte d'une sombre forêt. Une bête malfaisante, sorte de dragon, y avait établi son repaire et de là répandait la terreur sur le voisinage et jusque dans la ville de Nantes. Impuissants à la vaincre, les Nantais eurent recours à la Sainte Vierge; ils firent le vœu de bâtir une chapelle en ce lieu, si, par son aide, ils étaient délivrés du monstre.

Trois jeunes gentilshommes se dévouèrent. Confiants dans la protection de Marie, ils attaquent le dragon et parviennent à le tuer.

Cette victoire causa une joie immense dans la ville de Nantes.

L'évêque Walterius, suivi de tout le peuple, se rend sur la colline; il contemple le corps hideux du monstre, et, après avoir rendu les honneurs funèbres à l'un des trois champions, mort dans la lutte, il marque de son

Digitized by Google

bâton le lieu où s'élèvera le sanctuaire promis. Chacun voulut contribuer à sa construction. L'année suivante, 1026, une église s'élevait sur la colline, sous le titre de N. D. de Miséricorde. Quelques maisons se groupèrent autour de la chapelle, qui devint, durant tout le moyen âge, un des foyers de la dévotion des Nantais. Dans les calamités publiques, la ville s'y portait en foule ; quand il fallut reconstruire l'édifice, en 1626, la dépense fut payée sur les deniers publics.

Lorsque l'intolérance protestante commença à chasser d'Irlande les catholiques fidèles, plusieurs d'entre eux se réfugièrent à Nantes et furent reçus à N. D. de Miséricorde. A la fin du dix-septième siècle, un évêque irlandais inaugurait dans cette chapelle une neuvaine de prières préparatoires à la fête de la Pentecôte. Cette institution, favorisée par les Souverains Pontifes, remit en honneur le pèlerinage détruit par les protestants.

La chapelle fut vendue et démolie pendant la Révolution. Quant à la statue, sauvée par le dévouement d'une généreuse chrétienne de Nantes, elle fut replacée solennellement dans l'église de Saint-Similien, au commencement de ce siècle. Elle continue d'y recevoir les hommages de ses fidèles Nantais.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Nantes. Bâtie dans un îlot de la Loire appelé la Saulzaie, la chapelle de N. D. de Bon-Secours fut l'œuvre spontanée de la dévotion d'un Nantais envers la Sainte Vierge et le centre d'une confrérie de mariniers. Elle fut fondée en 1443, et devint pour la basse ville ce que N. D. de Miséricorde était pour la ville haute, un refuge dans tous les dangers. C'est à sa protection que les habitants attribuèrent leur délivrance, quand, en 1486, assiégés par le comte de Montpensier, ils virent l'ennemi se retirer sans leur avoir causé de dommages. Outre les marins de la Loire, plusieurs autres corporations avaient abrité leurs confréries sous le manteau de N. D. de Bon-Secours. Citons parmi eux les menuisiers, les marchands de poisson et les dames de la halle de Nantes.

Vers 1750, une crue extraordinaire de la Loire ayant menacé la chapelle, on exhaussa le terrain afin de prévenir le retour du même danger ; mais le remède, mal appliqué, compromit l'édifice en retenant les eaux pluviales autour des murailles. En 1776, il fallut renoncer à sa conservation, et l'antique statue fut reportée à l'église de Sainte-Croix. Elle n'y resta que deux ans, car la piété des fidèles avait rebâti sur les ruines une nouvelle église.

Prêtres et marins, nobles et ouvriers, tous avaient voulu contribuer à la

Digitized by Google

construction du nouvel édifice. Guillaume Grou, secrétaire du Roi, lui laissa dix mille livres par testament, en 1714. L'infortunée reine de France Marie-Antoinette se chargea du reste de la dépense et offrit une statue en argent, dans l'espoir d'un Dauphin. En 1778, l'évêque de Nantes, Mgr de Frétat de Sarra, ramenait à son sanctuaire nouveau N. D. de Bon-Secours. Elle ne devait pas en jouir longtemps. En 1791, la statue d'argent fut envoyée à la Monnaie, avec toute l'argenterie et les *ex-voto*. Les prêtres irlandais continuèrent, jusqu'en 1793, à desservir le pèlerinage. Mais Carrier, tout-puissant dans cette malheureuse cité de Nantes, obtint leur déportation. La chapelle fut alors dépouillée de ses derniers ornements; elle devint un arsenal, puis elle fut vendue à un étranger, qui la transforma en habitation particulière.

L'église de Sainte-Croix, héritière indiquée de l'antique pèlerinage, recueillit pieusement les épaves de N. D. de Bon-Secours et fit revivre cette dévotion. Dès 1815, Pie VII accordait aux pèlerins une indulgence plénière; Pie IX, en 1854, enrichissait de la même faveur la confrérie, ressuscitée par le zèle de Mgr de Nantes.

La fête principale se célèbre le 21 novembre.

Sous le titre de **NOTRE-DAME DE LORETTE**, l'église de Sainte-Croix possède encore le privilège d'être affiliée à la basilique d'Italie. Chaque année, M. le curé de Sainte-Croix convoque pendant le mois d'octobre les fidèles de la ville à un pèlerinage solennel.

NOTRE-DAME DE BONNE-GARDE, à Saint-Jacques de Nantes.

M. l'abbé Grégoire, dans une notice qui nous parvient au moment où nous allons mettre sous presse, raconte les origines de cette Vierge « posée à la porte de Nantes, sur le grand chemin de Clisson, comme une sentinelle avancée ».

La chapelle de N. D. de Bonne-Garde est très voisine de l'église Saint-Jacques. Quant à la statue, elle fut miraculeusement trouvée vers le milieu du dix-septième siècle, sur un terrain dépendant du prieuré bénédictin de Pirmil.

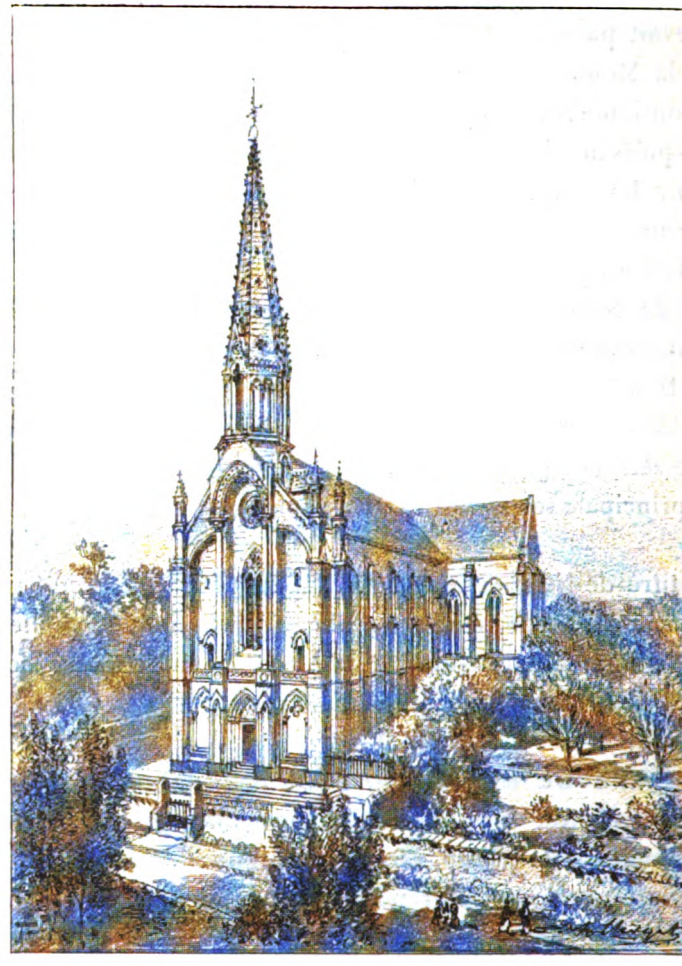
Vendue pour cent cinquante francs pendant la Terreur et convertie en corps de garde, la chapelle fut réparée par le zèle d'un saint prêtre, M. l'abbé Durand, curé de Saint-Jacques. Un décret du 17 janvier 1857 lui donnait une existence légale, sous le titre de chapelle de secours. Quant à la statue, elle avait été sauvée par un habitant du quartier qui la remit à M. Guibert, premier curé de Saint-Jacques.

Digitized by Google

A cette chapelle se donnaient rendez-vous non seulement les marins et les habitants de Nantes, mais encore ceux de Loroux, de Vertou et de Rézé.

Une neuvaine de prières s'y fait tous les ans, de l'Ascension à la Pentecôte.

Ainsi que leur titre l'indique, deux sanctuaires récents se partagent, à



NOTRE-DAME DE LA SALETTE, A NANTES.

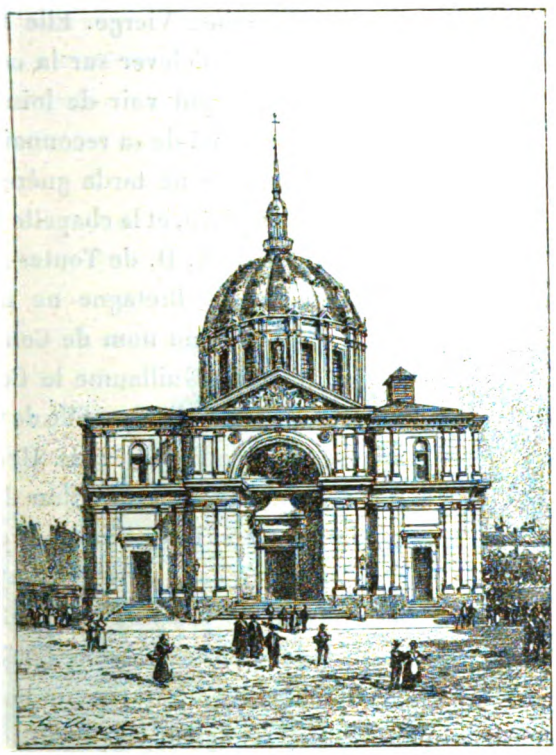
Nantes, le concours des fidèles. Ce sont les chapelles de l'Immaculée-Conception et N. D. de la Salette.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE, à Nantes. Près de l'église des saints Donatien et Rogatien, patrons de Nantes, s'élève une gracieuse chapelle, sous le titre de N. D. de la Salette. Le mois de septembre voit, tous les ans, depuis un quart de siècle, s'y presser les fidèles de Nantes qui ne peuvent visiter les montagnes du diocèse de Grenoble.

Digitized by Google

La cité de Nantes, si profondément chrétienne, avait en son enceinte, avant la Révolution, jusqu'à douze lieux de pèlerinages à la Sainte Vierge; le diocèse en comptait jusqu'à quatre-vingt-cinq dont on a pu composer des litanies locales.

Elle possède encore *N. D. de Toute-Joie,* où se réunit la jeunesse des cercles ouvriers; enfin *N. D. de Bon-Port,* dont nous donnons ici la façade, d'un style un peu lourd.



NOTRE-DAME DE BON-PORT, A NANTES.

NOTRE-DAME DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, à Nantes. Le sanctuaire de cette jolie chapelle est le chevet de l'église des Minimes, dont François II, duc de Bretagne, avait posé la première pierre, vers 1475.

Épargnée par la Révolution, qui en fit successivement une manufacture, puis un grenier à foin, elle fut rachetée en 1849. A ses pieds, elle a vu fleurir une communauté de missionnaires qui la desservent et rendent au diocèse les plus grands services. Une neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception y attire, chaque année, un immense concours.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE TOUTES-AYDES (⛪ 1883), dans la banlieue de Nantes et sur la paroisse de Doulon.

M. l'abbé Allard en a écrit l'histoire dans une petite brochure, honorée de l'approbation de Mgr l'évêque de Nantes. Ce sera notre guide.

Une légende raconte que, vers la fin du douzième siècle, Constance, duchesse de Bretagne, se réfugia dans un château à la porte de Nantes pour échapper aux ennemis qui la serraient de tous côtés. Les puissantes murailles lui semblèrent un abri moins sûr que le manteau de la Sainte Vierge. Elle fit vœu, si elle était délivrée, d'élever sur la colline une chapelle que l'on pût voir de loin et qui fût un mémorial éternel de sa reconnaissance.

N. D. DE TOUTES-AYDES.

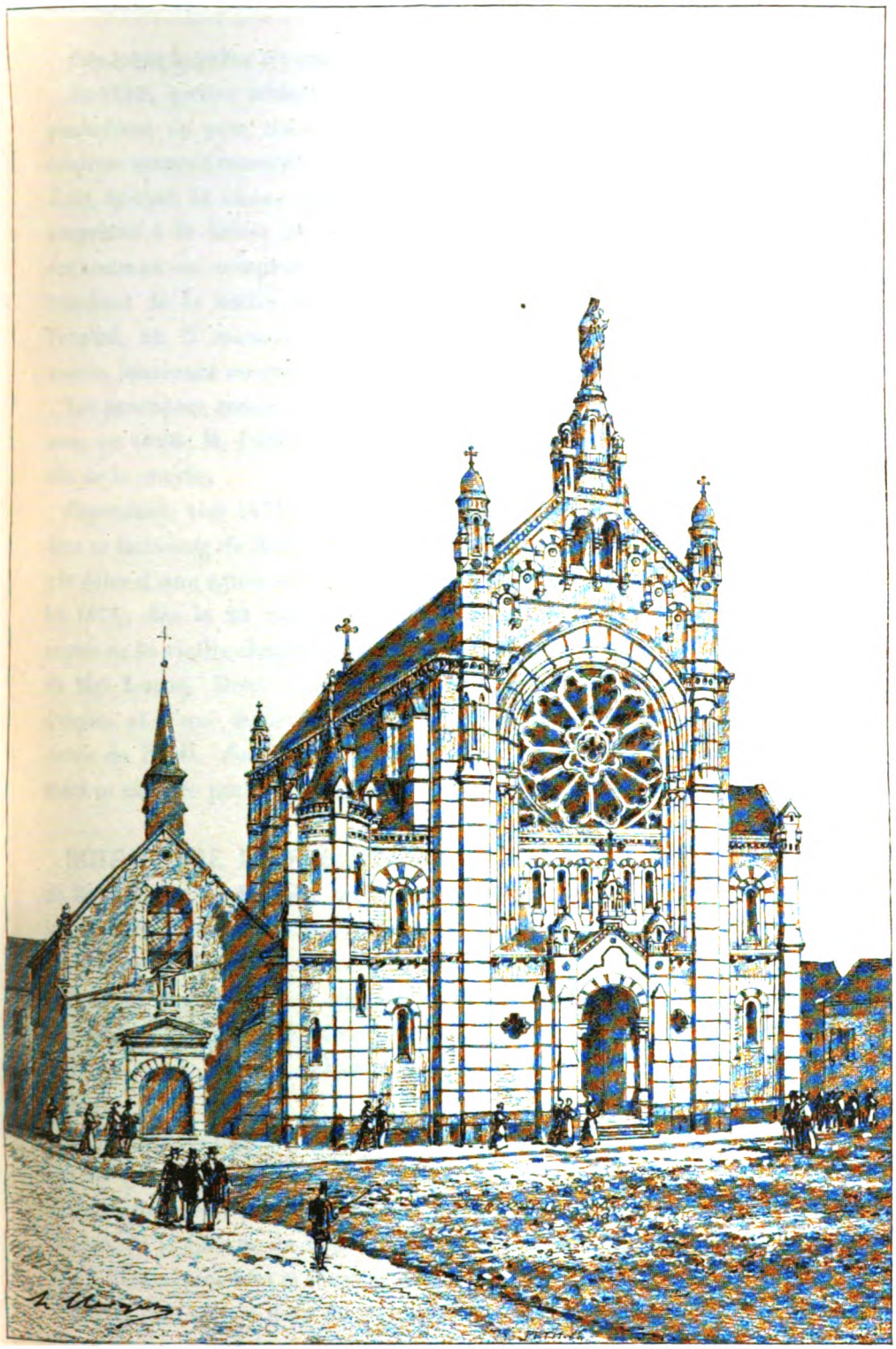
La délivrance ne tarda guère. Les ennemis quittèrent la place, et la chapelle s'éleva bientôt, sous le titre de N. D. de Toutes-Aydes.

L'histoire de Bretagne ne mentionne que deux duchesses du nom de Constance : la première, fille de Guillaume le Conquérant, qui mourut en 1093 ; l'autre, fille de Conan le Petit, épouse de Geoffroy, fils de Henri II d'Angleterre, et qui fut mère d'Arthur de Bretagne. La fondation de N. D. de Toutes-Aydes ne peut être attribuée qu'à cette dernière, enterrée en 1203, au couvent de Villeneuve, qu'elle avait également fondé. Cette chapelle, bâtie à la porte de la ville, devint pour Nantes un but de pèlerinage fréquent. La plupart des paroisses s'y rendaient en procession, soit à l'Annonciation, qui était la fête principale, soit aux autres solennités de la Vierge.

Le passage des protestants fut marqué par des ruines. Une délibération du mois d'août 1610 atteste « la réfection de la chapelle de N. D. de Toutes-Aydes par François et Philippe Le Porchets, maçons, estant maire René Charette de La Bretonnière ».

La Vierge, récemment couronnée, porte les caractères de cette même époque, ce qui fait supposer que l'ancienne avait été détruite par les huguenots. Une confrérie y fut établie, le 16 octobre 1639, et le pèlerinage prospéra jusqu'à la Révolution. Même à cette époque, la chapelle ne fut pas fermée, et les prêtres irlandais en continuèrent le service. Un peu plus tard, quand ces étrangers perdirent eux-mêmes le droit à l'hospitalité et quittèrent la France, la chapelle ferma ses portes.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE TOUTES-AYDES, A DOULON, PRÈS NANTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Une scène lugubre s'y passa qui mérite d'être signalée :

En 1793, quatre soldats républicains, de ceux qu'on appelait les *bleus*, pénétrèrent un jour dans la chapelle, armés de haches et de leviers. Ils brisèrent successivement les autels et tout ce qu'ils purent atteindre. L'un d'eux aperçut la statue placée assez haut; prenant alors une échelle, il s'apprêtait à la briser aussi. Il n'était pas à la moité de l'échelle qu'un des barreaux se rompant sous ses pieds, il tombe et se fend la tête sur le tranchant de la hache destinée à la statue. Ses camarades l'emportent à l'hôpital, où il mourut trois jours plus tard. Les autres, suffisamment avertis, laissèrent en paix la chapelle et la statue.

Les premières années de ce siècle furent peu favorables à ce pèlerinage; mais, en 1828, M. l'abbé Cormerais, curé de Doulon, racheta la chapelle, afin de la sauver.

Cependant, vers 1872, une population assez considérable s'étant groupée dans ce faubourg de Nantes, Mgr Fournier songea à y ériger une paroisse et à la doter d'une église nouvelle. La première pierre en fut bénite le 28 juillet 1878; dès le 20 mars 1880, un remarquable monument se dressait auprès de la vieille chapelle conservée, et recevait la consécration des mains de Mgr Lecoq. Deux ans plus tard, le même prélat, entouré de douze évêques et d'une foule immense, couronnait, au nom de Léon XIII, la statue de N. D. des Aydes. Chaque année, l'anniversaire du couronnement se célèbre par des processions de la ville et de tout le pays nantais.

NOTRE-DAME DE FRÉLIGNÉ, à Touvois. Aux confins des provinces de Bretagne et de Poitou, sur le versant d'une colline qui vient expirer à la petite rivière du Falleron, la paroisse de Touvois possède un antique pèlerinage qui sort actuellement de l'oubli où il est resté depuis le commencement de ce siècle. La chapelle, restaurée récemment, appartient à diverses époques. Si l'on en croit la tradition, elle aurait été primitivement bâtie par deux Anglais, échappés au naufrage, à la suite d'un vœu fait à Marie.

Trois fenêtres percées dans un mur d'un mètre d'épaisseur, avec un évasement qui leur donne l'aspect de meurtrières, accusent l'architecture du quatorzième siècle et reporteraient la fondation de la chapelle au commencement de la guerre de Cent ans. Dans ce pays, tant de fois ravagé, les pièces historiques font si souvent défaut!

Quelle que soit la date de son origine, ce sanctuaire devint la chapelle d'un prieuré dépendant de l'abbaye de Geneston, de l'Ordre de Saint-Augustin, fondée en 1148 par Bernard, religieux de Cîteaux, puis évêque

Digitized by Google

de Nantes. Les religieux, chassés une première fois par les huguenots, qui ravagèrent les marches de Bretagne en 1559, en furent définitivement bannis par la Révolution.

Placée au centre des opérations militaires de cette douloureuse époque, la chapelle devint successivement une prison, une écurie et une cuisine. Prise par les *bleus*, elle fut par eux livrée aux flammes, en 1793. On se souvient encore dans la contrée du bruit effroyable que firent les voûtes en s'écrasant. Quant aux murailles, leur épaisseur leur permit de résister à l'action du feu.

Le pèlerinage revêtit alors un caractère plus touchant. Souvent, pendant la nuit, on voyait sur ces ruines les chrétiennes du Marais et du Bocage vendéens, priant et pleurant pour leurs fils ou leurs époux qui se battaient et qui mouraient pour Dieu.

Un épisode émouvant de ces luttes héroïques trouve sa place ici. Le 15 septembre 1794, Charette, importuné par les incursions des républicains, retranchés dans un camp voisin de la chapelle, résolut de les surprendre et d'en débarrasser le pays. Pour se rendre au camp ennemi, Charette devait passer près du sanctuaire de N. D. de Fréligné. Quand tous ses braves furent sur la place qui s'étend devant la chapelle : « A genoux, mes enfants ! dit le général, demandons à Notre-Dame de bénir notre entreprise et de nous garder! » Il donne l'exemple, et tous, se relevant, s'élancent sur les républicains, qu'ils exterminèrent jusqu'au dernier.

Quand l'orage fut passé, M. Legland, curé de Touvois, s'empressa de reprendre le chemin de l'antique sanctuaire. Mais, hélas! dans quel état le trouva-t-il! Débarrassant l'autel de ses décombres, sous un drap tendu pour le préserver du soleil, au milieu de quelques vieux soldats, débris de la grande armée de la Loire, de quelques enfants et de beaucoup de veuves, le vénérable confesseur de la foi fit descendre son Dieu dans ces ruines, afin de les purifier. Que de spectacles semblables on vit alors dans notre France!

Les premières ressources dont put disposer la fabrique de Touvois servirent à réparer la toiture et le clocher. M. l'abbé Musset fit sculpter la statue qu'on vénère aujourd'hui, car on ne put retrouver l'ancienne. La bénédiction s'en fit avec une certaine solennité, en 1821; et le peuple d'alentour revint peu à peu prier dans cette chapelle.

Il était réservé à M. l'abbé Jaunet, curé actuel de Touvois, à l'obligeance duquel nous devons ces détails, d'achever la restauration et d'imprimer au pèlerinage une impulsion nouvelle. En 1884, il mettait la dernière main à son entreprise, et, le 8 septembre, Mgr Lecoq se rendait à N. D. de Fréligné, au milieu de plus de huit mille pèlerins.

Digitized by Google

Chaque année, pour cette fête, qui est la solennité principale, des mains habiles élèvent à côté de la chapelle trop étroite, et tout proche du calvaire qui marque la place où Charette s'agenouilla avec ses héros, une tente destinée à abriter le célébrant et le clergé, tandis que la foule des pèlerins assiste sur la place aux cérémonies du matin et du soir.

Citons encore dans le diocèse de Nantes *N. D. de Melleraye* (ou du *rayon de miel*), fondée, en 1132, par les seigneurs de Moisdon et rajeunie sous le titre de *N. D. de la Salette*.

N. D. de Langueur, à Joué-sur-Erdre.

N. D. de Bonne-Nouvelle, à la Chevalleraye.

N. D. de Pitié, fondée à Légé, au commencement de ce siècle, en mémoire des héroïques victimes des luttes vendéennes.

N. D. de la Visitation ou *de la Blanche*, située au centre de Guérande, et restaurée il y a quelque trente ans. C'est là que fut ratifié, en 1381, le traité dit de Guérande.

N. D. de Bon-Garant, dont M. Phelippe-Beaulieux a récemment écrit la monographie. Ce sanctuaire, dans la paroisse de Sautron, reçoit des visiteurs de tout le canton de la Chapelle-sur-Erdre.

Enfin, *N. D. de Crée-lait*, que les mères invoquaient sur les ponts, près Sainte-Croix de Nantes, et dans trois grottes dédiées à Notre-Dame, à saint Gilles et à saint Laud; ces grottes avaient été élevées en mémoire de la mort de Gilles de Laval, sieur de Retz, plus connu sous le nom de Barbe-Bleue.

Digitized by Google

Digitized by Google

MAINE ET ANJOU

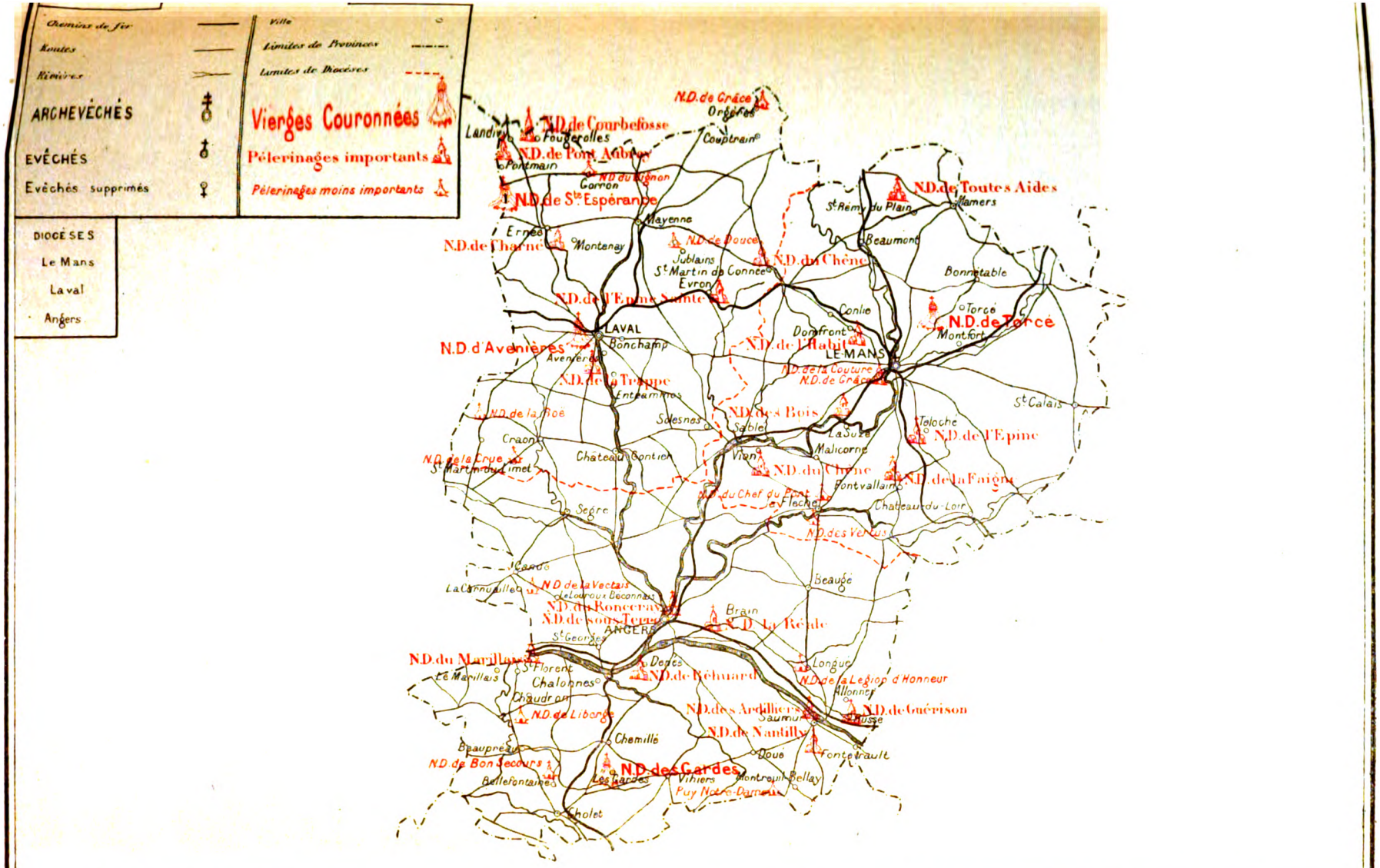
DIOCÈSES

DE

LE MANS — LAVAL — ANGERS

Digitized by Google

Digitized by Google

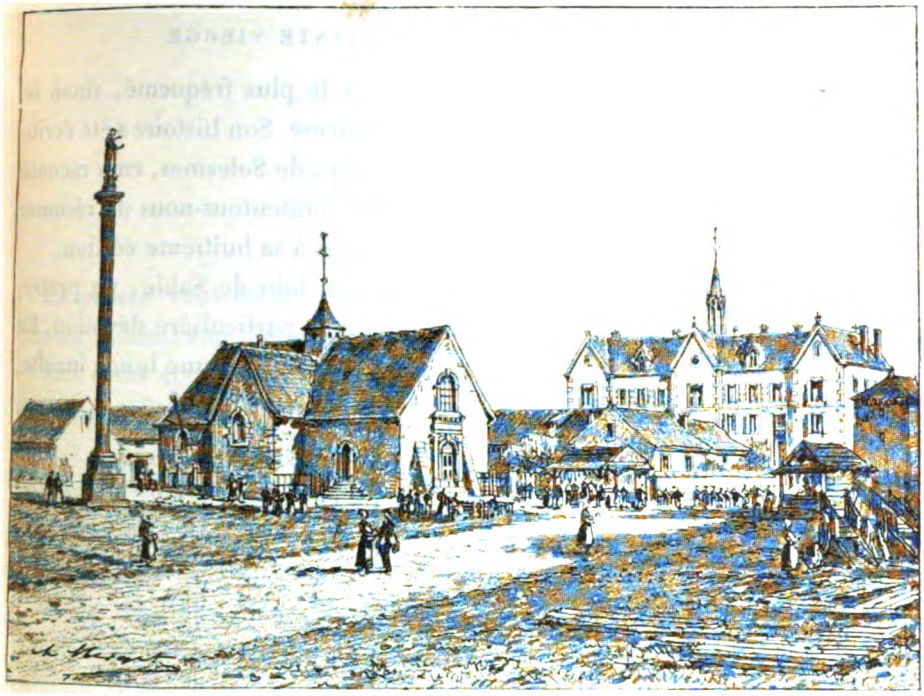


Gravé par E. Guillot, 28, rue d'Alésia Paris.

P. DROCHON invent

Digitized by Google

Digitized by Google



NOTRE-DAME DU CHÊNE, A VION (ANCIENNE CHAPELLE).

MAINE ET ANJOU

Le Maine comprend les diocèses du Mans et de Laval, avec une partie du diocèse actuel de Séez et la partie occidentale de celui de Chartres. L'Anjou, gardant à peu près ses anciennes limites, forme le diocèse d'Angers.

DIOCÈSE DU MANS

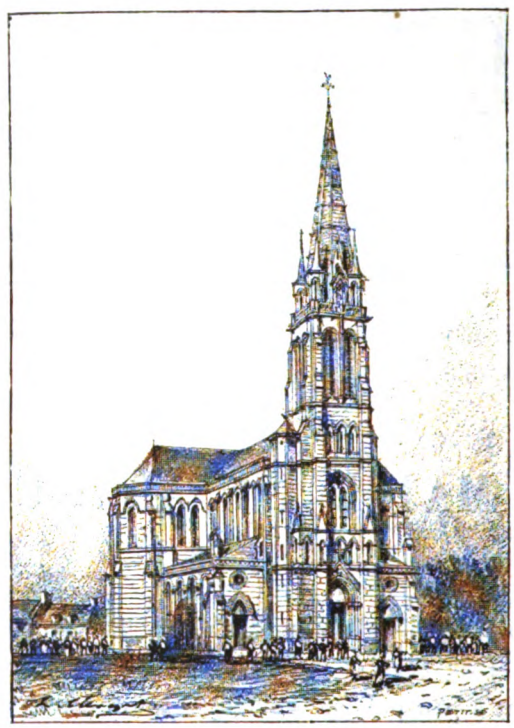
N. D. DU CHÊNE, A VION, PRÈS SABLÉ.
N. D. DE TORCÉ.
N. D. DES BOIS, A LA SUZE.
N. D. DE LA FAIGNE, A PONTVALLAIN.
N. D. DE TOUTES-AIDES, A SAINT-REMY-DU-PLAIN.
N. D. DE L'ÉPINE, A TÉLOCHÉ.
N. D. DE L'HABIT, A DOMFRONT.
N. D. DE GRACE, AU MANS.
N. D. DE LA COUTURE, id.
N. D. DU CHEF DU PONT, A LA FLÈCHE.
N. D. DES VERTUS, id.

Ce diocèse, fondé au premier siècle par saint Julien, est suffragant de Tours et comprend la Sarthe, c'est-à-dire le haut Maine et une portion de l'Anjou.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Vion, est le plus fréquenté, sinon le plus ancien des pèlerinages de ce religieux diocèse. Son histoire a été écrite par une plume savante. Dom Piolin, de l'abbaye de Solesmes, en a raconté l'origine, les développements et les miracles. Contentons-nous de résumer son intéressant travail, parvenu en peu d'années à sa huitième édition.

Sur les limites du Maine et de l'Anjou, non loin de Sablé, un prêtre, James Buret, professait pour la Sainte Vierge une particulière dévotion. En 1494, un grand chêne étendait ses rameaux au milieu d'une lande inculte,



NOTRE-DAME DU CHÊNE (NOUVELLE CHAPELLE).

où se croisaient plusieurs chemins. Le prêtre y plaça une petite statue de la Mère de Dieu. Non seulement les voyageurs, mais peu à peu les habitants du pays prirent l'habitude de s'y agenouiller. Leurs offrandes permirent bientôt de bâtir une chapelle rustique.

En 1515, la chapelle s'accrut, et avec elle le nombre des miracles. Des paralysés s'y relèvent; un borgne y retrouve l'usage d'un œil, depuis longtemps perdu; des malades, abandonnés des hommes, y recouvrent subitement la santé.

Un témoin oculaire, Étienne Grudé, de Sablé, en composa le récit en vers, qu'on suspendit en *ex-voto* dans la chapelle :

Digitized by Google

« A bon droict vous estes priée,
Et des malades réclamée,
Quand l'avez esté hors lieu saint;
Car votre voix est exaucée
Par votre Fils, et approuvée
En ce lieu-cy et en maint. »

La pensée vaut mieux que la poésie chez Grudé, le seigneur de La Chesnaye, mais son témoignage est important.

Vers cette époque, le pèlerinage fut visité par Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon et bisaïeule de Henri IV, dont les partisans devaient bientôt porter la désolation dans ce pays. A la suite des guerres de religion, la chapelle tombait en ruine, mais un nouveau miracle vint stimuler le zèle et réveiller la piété. En 1621, un enfant, contrefait et malade, fut subitement rendu à la santé.

Urbain de Laval, marquis de Sablé et maréchal de France, chassait un jour dans la lande; surpris par l'orage, il se réfugia sous un arbre, où déjà l'avaient précédé quelques petits villageois. Ceux-ci lui racontèrent les récentes merveilles opérées par N. D. du Chêne. Désireux de voir se relever un pèlerinage si célèbre, le maréchal donna toute la charpente et construisit à ses frais un hospice pour les pèlerins. Le seigneur de Vion, René de Puy-du-Fou, prince de Pêcheseul, imitant cet exemple, offrit un tabernacle, où l'on conserva dès lors le Très Saint Sacrement.

La Mère de Blémur raconte que les villes d'Angers, du Mans, de Sablé, de la Flèche et de Durtal s'y rendaient fréquemment en pèlerinage. Un jour qu'Élisabeth de Quatrebarbes y priait dévotement, elle entendit une voix qui lui dit très distinctement : « Fais-toi Carmélite! » Elle entra bientôt après au Carmel de Beaune, où elle devint l'amie de la B. Marguerite du Saint-Sacrement. En 1684, mademoiselle des Moulins y fut instantanément guérie d'une rupture de l'épine dorsale; en 1700, madame Samson-Hergault, de Sablé, qui, dans une chute, s'était brisé trois vertèbres, y obtint aussi sa guérison; en 1742, une longue sécheresse cessa à la suite d'un pèlerinage accompli par vœu à N. D. du Chêne.

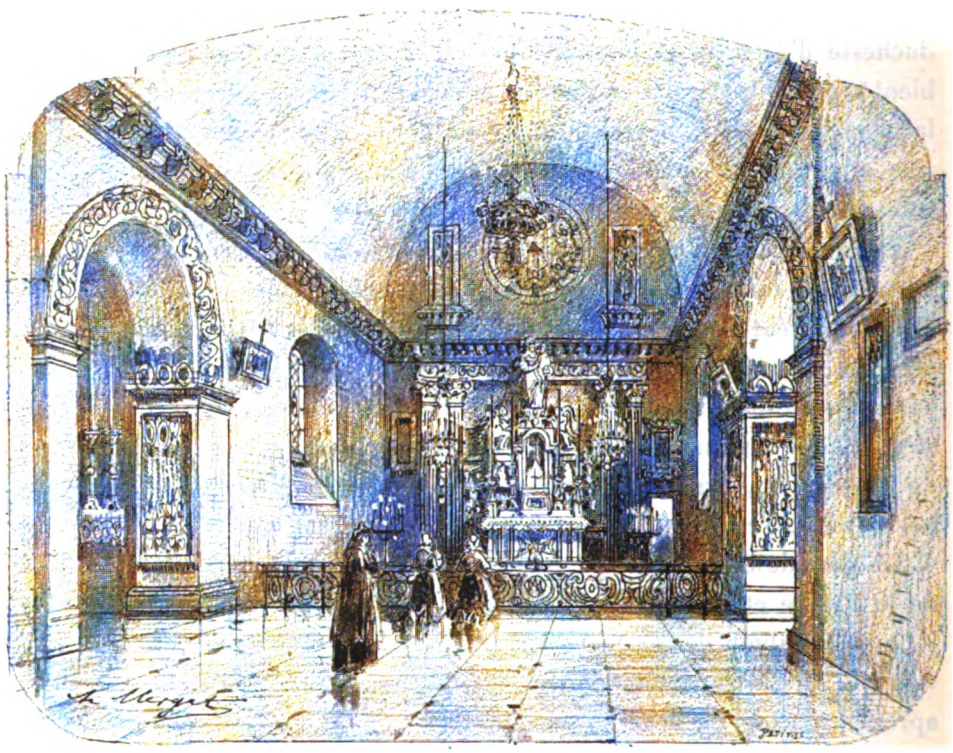
Quand vint la Révolution, les administrateurs du district de Sablé furent impuissants, quel que fût d'ailleurs leur bon vouloir, à sauver la chapelle. Elle fut adjugée, en 1793, à un couvreur nommé Lefèvre, à la condition qu'il n'en laisserait pas pierre sur pierre. Il se disposait à exécuter la clause de la vente, mais à peine était-il sur le toit, qu'il roula par terre et se brisa la jambe. Ce premier avertissement lui ayant suffi, la chapelle resta debout.

L'antique statue fut sauvée par M. Le Bailleul, maire de Vion, qui la rendit à son autel. Madame la comtesse de Rianz avait racheté la chapelle;

Digitized by Google

selon son pouvoir, elle en assura l'avenir par une rente de cinq cents francs, confiée à la fabrique de Vion. Louis XVIII ratifia ces fondations.

De nouvelles faveurs, des guérisons éclatantes suscitèrent de nouveaux enthousiasmes et provoquèrent des pèlerinages lointains. En 1857, l'illustre dom Guéranger, abbé de Solesmes, y présidait la réunion des Conférences de Saint-Vincent de Paul, venues d'Angers, du Mans, de Sablé, de Laval,



NOTRE-DAME DU CHÊNE.

de la Flèche et de Château-Gontier. Cette même année vit aux pieds de N. D. du Chêne plus de soixante mille pèlerins.

En 1860, Mgr Nanquette, évêque du Mans, frappé de ce concours toujours croissant, fit bâtir tout auprès de la chapelle, pour les missionnaires diocésains, une vaste résidence.

Neuf ans plus tard, son successeur, Mgr Charles Fillion, bénissait la première pierre d'une chapelle plus en harmonie avec la célébrité grandissante du pèlerinage. La guerre en retarda l'exécution ; mais, en 1875, le chœur, le transept, la nef et le clocher étaient terminés, grâce aux sacrifices des riches et des pauvres, car tout le pays voulut contribuer à la

Digitized by Google

reconstruction. Cependant, madame la duchesse de Chevreuse doit être signalée parmi les principales bienfaitrices.

L'autel principal, offert par M. Cottereau, supérieur des missionnaires de N. D. du Chêne, fut inauguré par Mgr d'Outremont, évêque du Mans, le 25 novembre 1877. Ce même jour, l'antique statue était replacée au lieu où on la vénère aujourd'hui, sur un pilier, derrière le maître-autel. A ses pieds sont renfermés, dans un sachet, les restes du chêne auquel James Buret suspendait la petite statue, en 1494.

A tant d'amour, à de si généreux sacrifices, N. D. du Chêne ne cesse de répondre par de nouveaux bienfaits. Soixante pages du livre de dom Piolin sont consacrées à redire les principales guérisons, les conversions imprévues, obtenues récemment. Dans son numéro du 1er novembre 1874, le *Pèlerin* enregistrait la guérison subite d'un malade ; et chaque année la *Semaine du fidèle*, du Mans, remplit ses colonnes de semblables récits.

Les mois de mai et de septembre comptent le plus de pèlerins. Pendant le seul mois de septembre 1887, nous écrit un correspondant, soixante-sept paroisses ont accompli leur pèlerinage à N. D. du Chêne. En 1888, le chiffre des paroisses venues en procession s'est élevé à cent deux, dont soixante-dix-sept du diocèse du Mans, vingt-deux de celui d'Angers, et trois de Laval. Comme à Lourdes, les murs disparaissent déjà sous les *ex-voto*, les lustres étincelants et les riches bannières. La fête principale est le 8 septembre.

NOTRE-DAME DE TORCÉ (⛪ 1855). Torcé, d'après l'étymologie, *Tour de César*, est bien plutôt la citadelle de Marie, dans le canton de Montfort-sur-l'Huisne. Dès le sixième siècle, dit la tradition rappelée par l'historien de ce pèlerinage, M. l'abbé Lochet, des solitaires avaient substitué à l'autel des druides, dont on voit encore la pierre, une chapelle à la Reine des Cieux.

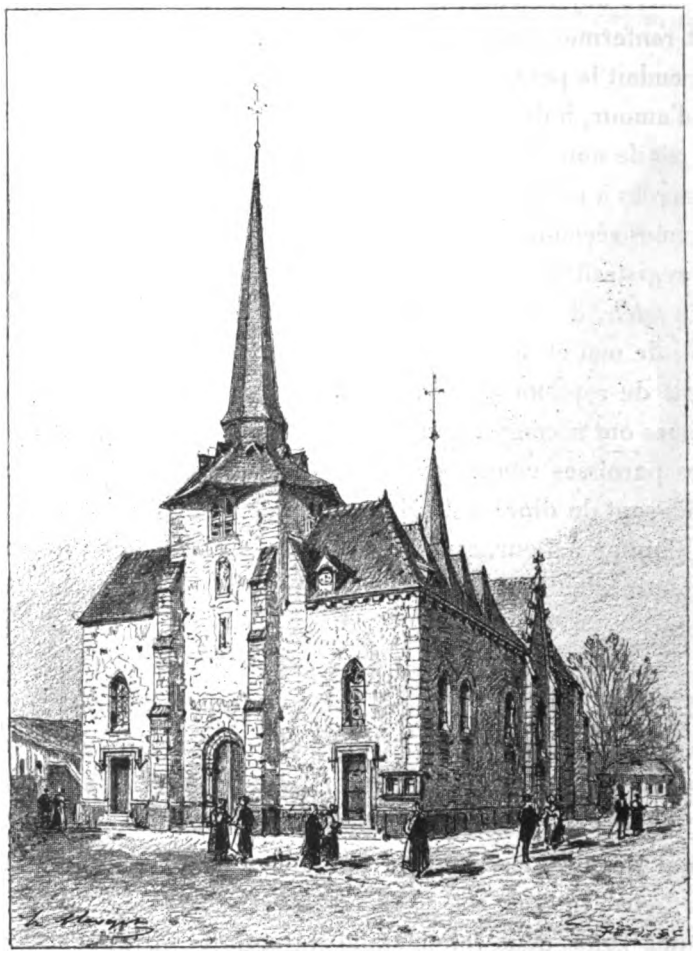
En l'année 1063, deux religieux de Marmoutier y furent établis, et leur zèle développa dans la région le culte de Marie. Les seigneurs de Montfort prirent le pèlerinage sous leur protection et rebâtirent la chapelle. Sous le titre des « *Pardons de Notre-Dame* », une confrérie s'y fonda, dès le quinzième siècle, et les papes concédèrent des indulgences.

L'eau d'une fontaine voisine avait été l'instrument de plusieurs guérisons ; les pèlerins y venaient du Perche, de la Normandie et de la basse Bretagne. Pendant le quatorzième et le quinzième siècle, de grands personnages, parmi lesquels nous pouvons citer Pierre de Vendôme, Isabeau de Parthenay, dame d'Harcourt, Gonthier de Baigneaux, évêque du Mans,

Digitized by Google

Grégoire Langlois, évêque de Séez, et surtout les sires de Montécler et de Bonnétable, firent à ce pèlerinage de riches fondations.

Les Dominicains du Mans y établirent le tiers ordre. Cette institution, tout en faveur des pauvres et des ignorants, que les confrères s'engageaient par vœu à soulager et à instruire, raviva la piété autour du sanctuaire.



NOTRE-DAME DE TORCÉ.

L'église, rebâtie en 1520, fut ornée des vitraux dus au talent du prieur lui-même et aux riches dons que firent à cette époque les familles de Rochefort, de La Lande, de Clinchamp, de Saint-Mars et de Montmorency-Laval.

Grâce à la vénération universelle qui l'entourait, le pèlerinage ne fut pas troublé par les désordres sociaux que déchaîna peu après la haine des protestants. A vrai dire, le Maine éprouva moins que d'autres provinces, à cette époque, les horreurs de la guerre civile. N. D. de Torcé eut même la

Digitized by Google

gloire de voir fondre sous son regard l'obstination d'hérétiques illustres, tels que le seigneur de Lorme, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, mademoiselle Le Blond et quelques autres, qui voulurent abjurer à ses pieds.

Des noms célèbres se pressent sur les registres de cette époque. Citons Louis XIII, Jean-Baptiste Gaut, évêque de Marseille, Mgr de Lavardin et Mgr de Beaumanoir, évêque du Mans, Mgr de Tressan, archevêque de Rouen. Chacun de ces visiteurs marquait son passage par quelque offrande ou quelque fondation. Des paroisses, même éloignées, s'engageaient par vœux à y aller tous les ans, à la suite de quelques grâces obtenues. Telles furent les paroisses de Chérancé, Saint-Célerin, René et Beaufay.

Là, cependant, 1793 fit ce que la prétendue Réforme n'avait pas osé. La Révolution dépouilla l'église et la ferma. Mais en dépit des décrets et des scellés, les fidèles ne cessèrent de prier, d'abord autour des murs profanés, puis, enhardis par leur nombre, ils ouvrirent les portes à des prêtres cachés. Ceux-ci, la nuit, célébraient les saints mystères, comme autrefois leurs devanciers dans les catacombes.

A peine interrompu pendant les plus mauvais jours, le pèlerinage reprit aussitôt que la France put secouer le joug des scélérats qui l'opprimaient. Aujourd'hui, dix-sept paroisses y viennent, à jours fixes, dans les mois de mai, de juin et de juillet. Un concours si extraordinaire et si persévérant, tant de grâces obtenues dans la chapelle de Torcé, déterminèrent l'évêque du Mans à solliciter à Rome les honneurs du couronnement pour l'image qu'on y vénère. Cette cérémonie eut lieu le 2 juillet 1855.

La fête principale se célèbre le 2 juillet, et s'appelle *la Juillette*. Elle est ordinairement présidée par Mgr l'évêque du Mans.

NOTRE-DAME DES BOIS, à la Suze. Entre le Mans et Malicorne, existe une chapelle de pèlerinage, que la tradition fait remonter à un solitaire du cinquième siècle, vivant sur les bords de la Sarthe, dans la forêt de Longaulnay. Ce solitaire plaça dans son enclos une petite statue de la Sainte Vierge, que le peuple nomma bientôt « Petite Marie », et plus familièrement « Mariette ».

Au milieu du onzième siècle, des Bénédictins, succédant au solitaire, desservirent la chapelle. Au reste, perdu au fond des bois qui couvraient alors le pays, environné d'un peuple pauvre, ce sanctuaire fut moins le pèlerinage des grands du monde que le rendez-vous des petits et des humbles. Chaque fléau qui désolait la contrée devenait un stimulant pour la piété envers N. D. des Bois. A la fin du seizième siècle, une peste terrible;

Digitized by Google

en 1623 et en 1711, deux inondations de la Sarthe y ramenèrent des flots de pèlerins. Dans la seconde inondation, deux infirmes, placés sur une barque, allaient périr, quand, se recommandant à N. D. des Bois, ils se virent tout à coup jetés sur les escarpements du rivage. Cette même année, deux secousses de tremblement de terre se produisirent, si effroyables, que l'on crut à la fin du monde. Le peuple tout entier se précipita vers N. D. des Bois, comme vers son plus sûr abri.

La chapelle fut vendue en 1793, sous cette réserve que l'acquéreur devrait la céder à première réquisition, et au prix de vente, à la municipalité de la Suze, « attendu, dit le décret, que la dévotion des habitants de la Suze et du voisinage s'oppose à ce que cette chapelle cesse d'être consacrée à la piété des fidèles ». La clause fut exécutée en 1828 ; mais le conseil municipal ayant cru pouvoir réserver pour l'usage de la commune les offrandes des fidèles, l'évêque du Mans s'y opposa et dut même interdire la chapelle.

Cette situation prit fin en 1859, et le pèlerinage est aujourd'hui l'un des plus fréquentés de cette partie du diocèse.

NOTRE-DAME DE LA FAIGNE (du mot *fagus,* hêtre) serait ainsi nommée, d'après une tradition très ancienne, de sa découverte dans un hêtre. Elle se trouve dans la paroisse de Pontvallain, sur la route de la Flèche au Mans. Dès les premiers siècles du christianisme, un seigneur, encore païen, aurait, dit-on, rencontré sur un arbre une statue de la Sainte Vierge, que des chrétiens vénéraient en secret. Ne pouvant la briser, il l'emporte; mais d'elle-même la statue retourna à son arbre, et le seigneur, touché du prodige, se fit instruire et baptiser. A la place du hêtre, il éleva une chapelle, où la petite statue fut dès lors l'objet d'un culte général.

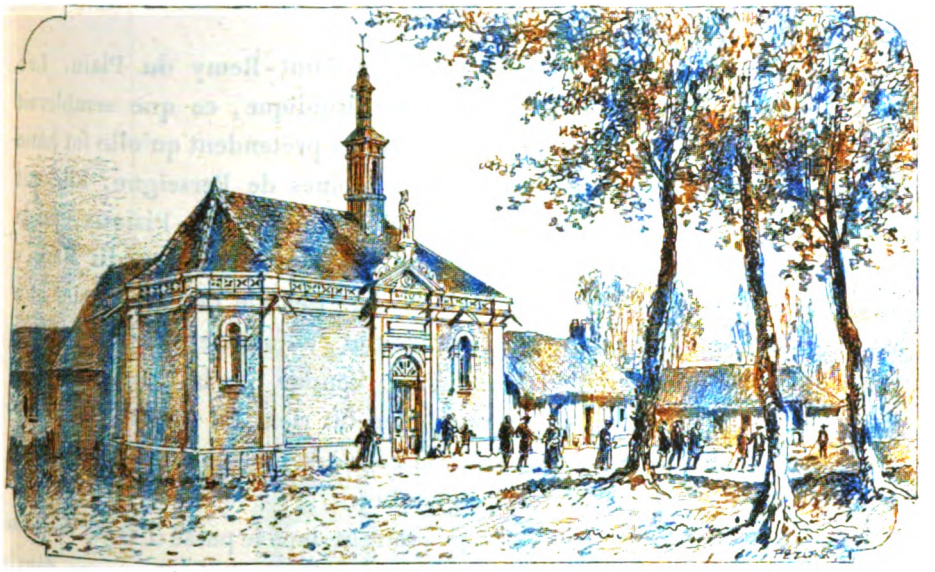
Par une attention pieuse, les seigneurs de la Faigne faisaient payer entre les mains de la Sainte Vierge les redevances de leurs vassaux. Marie devint la suzeraine de la contrée. L'un offrait un chapeau de roses ; l'autre, à certaines fêtes, donnait un bouquet de violettes ; celui-ci apportait des branches de laurier, celui-là se chargeait d'entretenir limpide la fontaine où se désaltéraient les pèlerins. M. le curé de Pontvallain recevait les revenus d'une terre, en compensation des services fondés dans la chapelle. (M. HAMON.)

N. D. de la Faigne n'était pas en reste avec ses protecteurs. Un jour, c'était en 1753, une hyène, sortie on ne sait d'où, ravageait la contrée, menaçant les habitants. « Noblesse oblige ! » pensa le marquis de Mailly, seigneur de la Faigne. Sans pitié pour sa vieillesse, il décroche du râtelier l'épée de ses aïeux : « Sainte Vierge, dit-il en la déposant sur l'autel, bénis-

Digitized by Google

sez cette arme que je vais employer à la défense de ce pays contre l'ennemi qui le désole ! » Marie épargna au vieillard une rencontre qui pouvait être fatale. La bête fut abattue par un garde, pendant que le marquis la cherchait d'un autre côté.

La chapelle, restaurée en 1787, à la veille de la Révolution, par le maréchal de Mailly, souffrit beaucoup de l'orage. Mais quand le calme revint, le comte de Mailly, renouant les traditions de sa famille, embellit de nouveau le sanctuaire, qui s'ouvrit au repentir des uns, à la joie des autres et à la dévotion de tous.



NOTRE-DAME DE LA FAIGNE, A PONTVALLAIN.

Chaque samedi de carême et d'avent, on s'y rend en foule ; la messe s'y célèbre tous les samedis de l'année, mais la fête principale est le lundi de la Pentecôte.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE, à Téloché. Non loin de N. D. des Bois, dans la paroisse de Téloché, canton d'Écommoy, on honore Marie sous un titre presque semblable, et dont le nom rappelle l'origine. Dans une peste qu'une guerre rendait encore plus terrible, dit M. l'abbé Lochet, le peuple priait avec ferveur la Sainte Vierge. Celle-ci apparut tout à coup au-dessus d'un buisson d'aubépine, annonçant la cessation du double fléau. La reconnaissance publique bâtit une chapelle au lieu de l'apparition. Le mardi de Pâques, anniversaire probable du miracle, était et continue d'être le jour de la fête principale.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE L'HABIT, à Domfront, en Champagne. A Domfront, canton de Conlie, la Sainte Vierge est vénérée sous le titre de Notre-Dame de l'Habit. Ce nom lui vient, sans doute, de ce que les Carmes du voisinage y venaient, à certains jours, donner aux fidèles le petit habit ou scapulaire du Mont-Carmel. Les cantons de Conlie, de Marolles, de Beaumont, de Loué et de Ballon s'y donnent rendez-vous le lundi de Pâques. Depuis 1793. cette chapelle, après avoir passé entre beaucoup de mains profanes, est heureusement arrivée en celles des religieux de Sainte-Croix, du Mans. Sous leur impulsion, la piété et le pèlerinage se sont encore développés.

NOTRE-DAME DE TOUTES-AIDES, à Saint-Remy du Plain. Les uns donnent à cette chapelle une origine druidique, ce que semblerait confirmer la proximité d'une fontaine; d'autres prétendent qu'elle fut bâtie au quatorzième siècle seulement, par les moines de Perseigne. Elle eut pour principaux bienfaiteurs les sires de Montgrahan et de Pisieux, qui la firent reconstruire vers 1651. Quarante ans plus tard, Mgr du Mans y nommait chapelain M. l'abbé de Malbranche. Le zèle de ce dernier fit à tel point fleurir la dévotion, qu'il dut bientôt s'adjoindre plusieurs prêtres pour suffire au ministère de la confession. Vendue par la Convention, la chapelle devait être démolie, mais il n'en fut rien. En 1837, M. le curé de Mamers l'acheta de ses deniers et la céda à la fabrique de Saint-Remy.

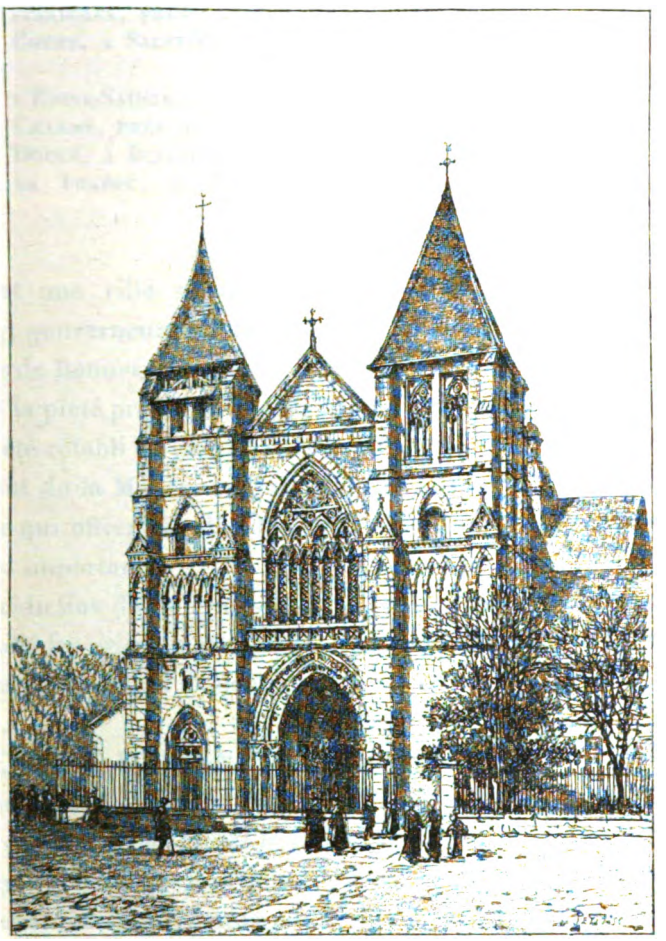
La principale solennité est le 8 septembre.

Parmi les pèlerinages disparus et qui jouirent dans le passé d'une célébrité considérable, nous citerons *N. D. de Grâce* et *N. D. de la Couture*, dans la ville du Mans. De la première, comme de l'église de N. D. des Marais, desservie par les Dominicains, il ne reste aucun vestige : « *Etiam periere ruinæ.* » Sur l'emplacement de la première est la promenade dite des Jacobins; de la seconde on a fait, depuis le Concordat, une église paroissiale : c'était antérieurement l'église des Bénédictins.

La ville de la Flèche avait également posé en avant-garde, sur la rivière du Loir, une chapelle où l'on invoquait la Mère de Dieu sous le titre de *N. D. du Chef du Pont.* Plus d'une fois l'aimable sentinelle, dont il est dit qu'elle est plus forte qu'une armée rangée en bataille, défendit la ville contre les protestants, la protégea contre la peste et l'incendie, et la combla de bienfaits. Mais les habitants de la Flèche, après avoir soustrait, en 1793, la miraculeuse statue, n'ont pas su la défendre de l'oubli, ni lui continuer les honneurs qu'elle mérite.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DES VERTUS, en cette même ville de la Flèche, remplaça dans un oratoire, sous le vocable de saint Barthélemy, le culte rendu au saint apôtre et tombé en désuétude. Les Jésuites avaient obtenu pour ce petit sanctuaire les faveurs accordées à celui d'Aubervilliers. La Révolution, par grand hasard, respecta ce sanctuaire, que Pie IX, en 1861, a rajeuni en lui accordant de nouvelles indulgences.



NOTRE-DAME DE LA COUTURE, AU MANS.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE LAVAL

- N. D. d'Avesnières, près Laval.
- N. D. du Chêne, a Saint-Martin de Connée.
- N. D. de l'Épine-Sainte, a Évron.
- N. D. de Charné, près d'Ernée.
- N. D. de Doucé, a Jublains.
- N. D. de la Trappe, au Port-du-Salut.
- N. D. de Grace, a Orgères.
- N. D. du Bignon, a Gorron.
- N. D. de la Cruë, a Saint-Martin.
- N. D. de la Roë.
- N. D. de Courbefosse, a Fougerolles.
- N. D. de Pont-Aubray, a Landivy.
- N. D. de Sainte-Espérance, a Pontmain.

Laval est une ville relativement récente. Sa fondation remonte au comte Guy, gouverneur des Marches de Bretagne, vers 818. Placé entre les diocèses de Rennes et du Mans, le diocèse de Laval semble avoir toujours participé à la piété profonde de l'un et de l'autre. Supprimé par le Concordat, il n'a été rétabli qu'en 1855. Ses limites se confondent avec celles du département de la Mayenne. Dans son passé comme dans le présent, c'est un de ceux qui offrent le plus d'intérêt à l'historien et comptent le plus de pèlerinages importants.

Les Bénédictins de Solesmes qui l'habitent, dom Piolin en particulier, en ont étudié les origines et célébré les gloires. Quels autres guides pourraient nous offrir autant de confiance?

NOTRE-DAME D'AVESNIÈRES (⛵ 1860). Guy II, comte de Laval, passant sur le pont qui enjambait la Mayenne au pied de son château, était tombé, avec sa monture, dans la rivière rapide et profonde en cet endroit. Il va périr, entraîné par le courant; mais soudain, se recommandant à la Vierge Marie, il se sent comme porté vers le rivage. Il aborde et, tombant à genoux, il exprime sa reconnaissance à la Reine du ciel. Voici qu'un nouveau prodige frappe ses regards. Pendant qu'il prie, l'image de sa libératrice apparaît lumineuse entre les branches d'un chêne : « O Vierge! s'écria-t-il, ma reconnaissance sera éternelle; ici même, je vous bâtirai une chapelle, aussi riche et aussi grande que celle du Ronceray d'Angers ! »

Fidèle à son vœu, il obtint de sa sœur Oranie le champ semé d'avoine où la Vierge l'avait fait aborder, et bientôt s'éleva Notre-Dame d'*Avesnières*.

Digitized by Google

A côté, le pieux seigneur fonda un monastère de religieuses. Sa fille Agnès en devint la prieure, attirant près d'elle l'élite des demoiselles de la contrée et sa sœur cadette, Odeline de Laval.

Telle fut, au commencement du onzième siècle, l'origine de ce sanctuaire. Guy, le fondateur, mourut en 1067.

Les seigneurs de Saint-Berthevin, Ives et Guérin, son fils, rivalisèrent de générosité, avec ceux de Laval, pour enrichir la chapelle et le monastère. Ils concédèrent aux religieuses tous leurs droits sur l'église d'Avesnières et sur quelques domaines du voisinage. Cette munificence leur valut le titre de fondateurs secondaires du couvent, de la chapelle et du pèlerinage.

Imitant ces nobles exemples, laboureurs, artisans, marchands et bourgeois furent jaloux de s'assurer une part des prières et bonnes œuvres qui se faisaient nuit et jour dans le couvent. Les donations furent même si spontanées et si abondantes, que la paroisse de Bonchamp appartenait presque tout entière aux religieuses d'Avesnières.

L'affluence des pèlerins rendit bientôt leur église trop étroite. Il en venait, dit la chronique, de tout le Maine, de l'Anjou, de la Bretagne et de la Normandie. Guy V, arrière-petit-fils du fondateur, seigneur de Laval et beau-frère du roi d'Angleterre, avait, comme Guillaume d'Aquitaine, subi l'irrésistible ascendant de saint Bernard et s'était converti. Sa gloire principale fut d'achever l'œuvre de ses ancêtres.

A la place du sanctuaire primitif, Guy V de Laval résolut de bâtir une véritable basilique. C'était d'ailleurs l'époque où les pierres partout, sous leurs dentelles, chantaient les louanges de Dieu et la foi des fidèles. La chapelle d'Avesnières fut une des merveilles de l'architecture qui faisait alors son apparition. Si diverses parties de l'édifice ont été remaniées ou ajoutées aux quinzième et seizième siècles, l'ensemble accuse le style de la transition. L'église a trois nefs, forme une croix latine d'une longueur totale de 46 mètres, sur une largeur de 33, d'une extrémité à l'autre du transept.

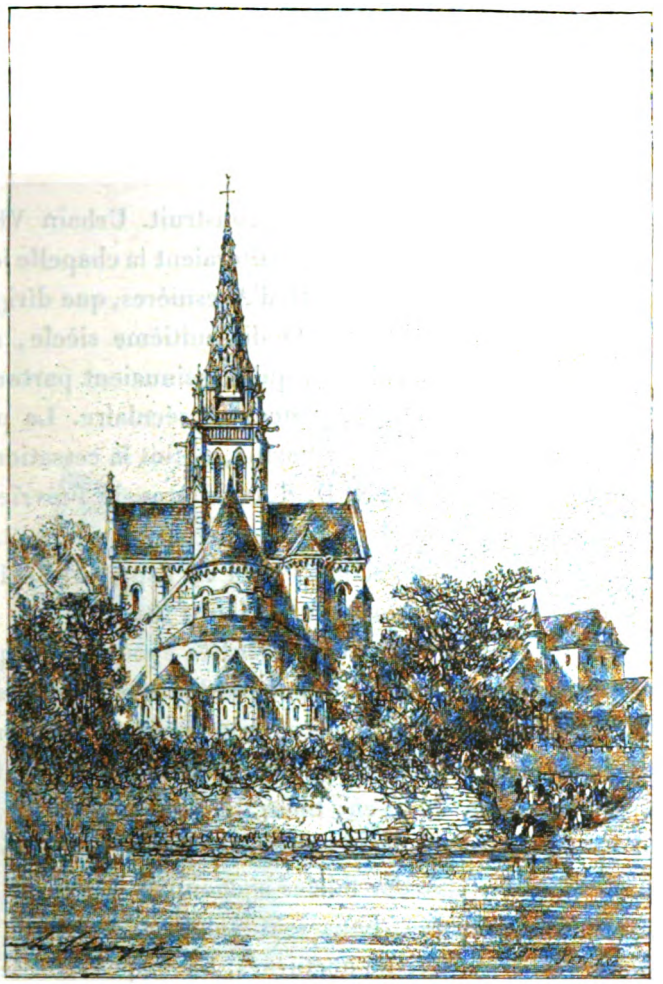
Le peuple, avons-nous dit, s'associait à l'entreprise, et d'ailleurs le grand pontife qui faisait alors l'admiration du monde, Innocent III, accordait, en 1208, une indulgence plénière à ceux qui, le vendredi, visiteraient la chapelle d'Avesnières et y feraient quelque aumône. De là la coutume, encore en vigueur, d'accomplir ce pèlerinage de préférence le vendredi.

Le calme et la prospérité dont jouissait, depuis bientôt quatre cents ans, N. D. d'Avesnières et son voisinage, firent place, en 1429, à d'épouvantables désastres. Guy XIV de Laval, fidèle au roi de France, avait suivi la bannière de Jeanne d'Arc; ses troupes avaient chassé de Laval les Anglais, com-

Digitized by Google

mandés par le comte d'Arundel. Mais celui-ci voulut, en se retirant, laisser un souvenir de sa haine et dévasta tout le pays.

Les habitants d'Avesnières, dans l'espoir qu'au moins leur sanctuaire serait respecté, y avaient apporté tout ce qu'ils avaient de précieux. Ce ne



NOTRE-DAME D'AVESNIÈRES, PRÈS LAVAL.

fut pour les pillards qu'un appât de plus. Les Anglais incendièrent le couvent et l'église; les religieuses, effrayées, s'enfuirent au Ronceray d'Angers, et ne revinrent plus. La voix de ces anges de la terre cessa de se faire entendre devant l'image de N. D. d'Avesnières.

Réparée à la hâte, l'église devint alors une église paroissiale; mais le même concours des fidèles y continua comme par le passé. Les calamités

Digitized by Google

publiques, les douleurs privées amenèrent encore aux pieds de Marie les populations d'alentour.

Dans une chronique rimée, un témoin oculaire, Guillaume Le Doyen, disait, en 1534 :

« En ce présent an, sans mentir,
Je veux parler sans alentir
Des miracles qui chaque jour
Se font, de par Dieu, cy-entour,
Par les requestes et prières
De Notre-Dame d'Avenières :
Car gens de lointains pays
De leurs maladies sont guaris,
Quelque langueur, quelque douleur,
S'en vont tretous au joyeux cœur.
Gens atteints de fièvre ou de goutte,
Et mesme gens qui n'y voient goutte,
Y faisant prières et requestes,
Sont exemptés de faire questes. »

Vers ce même temps, le clocher fut reconstruit. Urbain VIII accorda une indulgence plénière aux pèlerins qui visiteraient la chapelle le 25 mars; il approuva de même la confrérie de N. D. d'Avesnières, que dirigeaient dès lors quatre chapelains. Pendant tout le dix-huitième siècle, malgré les doctrines philosophiques ou jansénistes qui s'insinuaient partout, le pays de Laval resta fidèle au culte de sa protectrice séculaire. La paroisse de Bonchamp, ravagée par une épidémie bovine, obtint la cessation du fléau, à la suite d'une procession faite à N. D. d'Avesnières, le 7 février 1749.

Vint le jour des suprêmes douleurs. Des quatre chapelains, trois furent déportés en Angleterre, le quatrième s'exila en Espagne; l'église, livrée aux prêtres intrus, fut définitivement fermée en 1792.

Dans l'un des jours les plus sombres de cette époque, quelques démocrates (il y en avait alors partout!) avaient résolu de ravager le sanctuaire, jusque-là respecté. La nuit favorise de pareils desseins : ils viennent à pas de loup jusqu'à la porte : tout à coup, l'un d'eux s'arrête : « Allons-nous-en d'ici, camarades, allons-nous-en; tenez, plutôt, voyez! » Les bandits s'approchent, et, au travers des fentes de la porte, ils aperçoivent un prêtre à l'autel et tout autour des fidèles agenouillés. La peur, le remords et, qui sait? peut-être quelques bons sentiments qu'éveilla ce spectacle, mirent en déroute nos crocheteurs nocturnes. La chapelle fut sauvée.

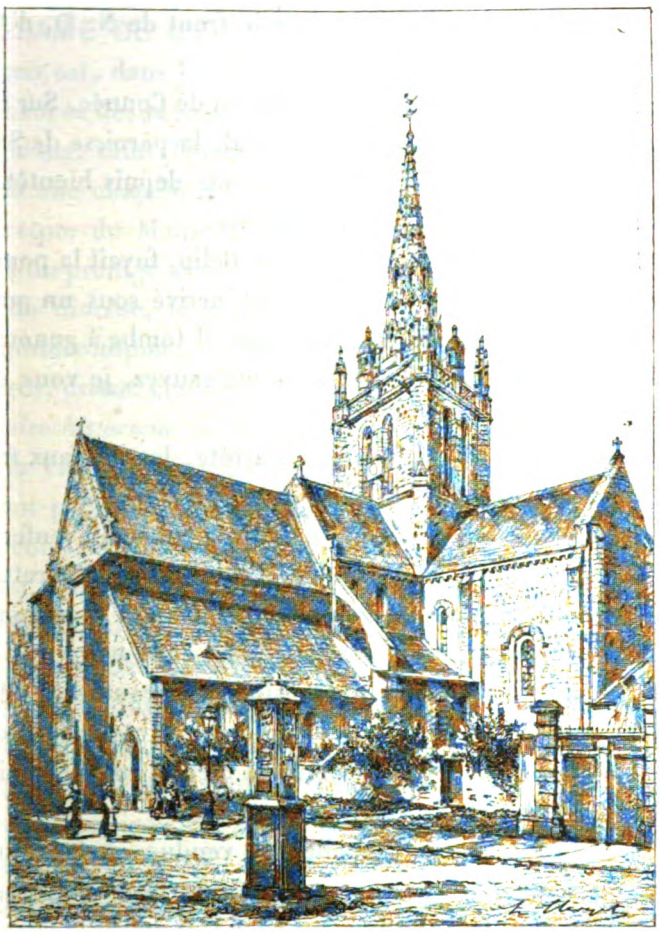
Peu après, le 25 octobre 1793, sous le regard de N. D. d'Avesnières, et non loin des murs de sa chapelle, l'armée vendéenne remportait une de ses plus mémorables victoires. Quelques mois plus tard, au premier anniversaire de la mort de Louis XVI, quatorze prêtres fidèles étaient fusillés dans le voisinage. Leurs dépouilles, jetées d'abord dans la fosse commune, au milieu de la lande de la Croix-Bataille, furent déposées, en 1816, dans l'église d'Avesnières.

Dès l'année 1795, les habitants firent tant d'instances qu'ils obtinrent du Directoire la réouverture de leur chapelle

Digitized by Google

Fermée à nouveau quelques mois plus tard, l'antique chapelle rouvrit enfin ses portes le 4 du mois de mai 1800.

Dans la foule qui s'y précipita, les uns avaient gémi sur les scandales et revenaient joyeux; d'autres étaient les glorieux survivants de la grande lutte vendéenne, d'autres enfin y rentraient confus et repentants. Pour



NOTRE-DAME D'AVESNIÈRES.

tous, N. D. d'Avesnières eut un sourire, un regard maternel et un pardon.

Ce siècle n'a pas été moins fécond que les précédents en pieuses fondations. En 1822, les religieuses d'Évron y ouvraient une école; en 1840, un pensionnat du Sacré-Cœur venait s'y abriter. 1857 y vit éclore une maison des enfants du vénérable de la Salle; peu après, un couvent de Trappistines y fleurit, pratiquant sa règle austère.

Renouvelant les faveurs spirituelles accordées par ses prédécesseurs,

Digitized by Google

Pie IX, en 1856, accordait à ce sanctuaire de nouvelles indulgences. Six ans plus tard, le pontife mettait le comble à ses bienfaits et répondait aux plus ardents désirs du diocèse, en autorisant le couronnement de la Vierge célèbre.

La cérémonie eut lieu le 8 mai 1860, sous la présidence de l'archevêque de Tours, de quatre autres prélats et de l'évêque diocésain qui bénit et déposa, au nom du Pape, la couronne sur le front de N. D. d'Avesnières.

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Saint-Martin de Connée. Sur la frontière qui délimite les diocèses du Mans et de Laval, la paroisse de Saint-Martin de Connée possède un sanctuaire très fréquenté depuis bientôt trois cents ans. Un curé de la paroisse en a écrit l'histoire.

Vers 1570, le seigneur du pays, le sire de Belin, fuyait la poursuite d'un taureau furieux. Il allait être atteint, quand, arrivé sous un grand chêne, où se vénérait une statue de la Sainte Vierge, il tombe à genoux : « O ma Mère, eut-il le temps de s'écrier, si vous me sauvez, je vous élèverai ici même une chapelle! »

Il n'avait pas achevé que le taureau s'arrête, les naseaux frémissants, mais subitement vaincu.

Le sire de Belin, fidèle à sa promesse, bâtit la chapelle, renfermant dans ses murs le chêne orné de la sainte image. C'est ainsi qu'à Lorette, la *Santa Casa* s'abrite sous un magnifique monument. Poussant plus loin sa reconnaissance, le même seigneur dota le sanctuaire et le pourvut d'un chapelain. Insensiblement les peuples du voisinage, accoutumés déjà à prier sous le grand chêne, s'y rendirent plus nombreux. Autour de la chapelle se groupèrent quelques maisons, qui formèrent bientôt un village important. Les Bénédictins d'Évron favorisaient ce mouvement.

Pendant la Révolution, la chapelle fut vendue et la statue brisée. L'acquéreur, qui n'avait acheté que pour sauver, recueillit pieusement les débris, qu'il cacha dans le tronc du vieux chêne. Il ouvrit la chapelle, et en secret les fidèles continuèrent de s'y réunir. Dès 1803, l'évêque du Mans la réconcilia solennellement, et les paroisses du voisinage en reprirent le chemin, priant avec la même confiance, mais regrettant l'ancienne statue. L'acquéreur était mort pendant la Révolution, sans dire qu'il en eût recueilli et caché les fragments. Une autre avait donc été sculptée; mais grande fut la joie, quand le vicaire de Saint-Martin les retrouva, en 1860

La statue, recomposée avec art, reprit sa place sur l'autel. Son retour se fit au milieu d'une pompe magnifique. Des grâces récentes et nombreuses ont déterminé, depuis un quart de siècle, un concours toujours plus consi-

Digitized by Google

dérable. Plus de cinquante paroisses, des diocèses de Laval et du Mans, y ont fait, en 1889, leur pèlerinage collectif. Cet empressement des foules, cette persévérante confiance ne seraient-ils pas un non-sens perpétuel, si la Sainte Vierge ne continuait d'accorder, dans ce lieu choisi par elle, une bienveillance spéciale et de continuels bienfaits?

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE-SAINTE, à Évron. Non loin de N. D. du Chêne, Évron est, dans le diocèse de Laval, un des points où la Mère de Dieu fut honorée dès la première évangélisation de ces contrées. Le second évêque du Mans, saint Thuribe, si l'on en croit la tradition, y aurait lui-même fondé une chapelle à la Sainte Vierge. Un de ses successeurs, saint Hadoin, évêque du Mans en 648, la rebâtit plus vaste et plus belle, à l'occasion d'un prodige arrivé sous ses yeux. Dom Mabillon et Lecorvaisier, historiens du diocèse, le rapportent, et leur récit est confirmé par une tradition ininterrompue.

Un pèlerin, disent ces graves auteurs que résume M. l'abbé Gérault, dans sa *Notice historique sur Évron,* arrivait de Jérusalem, apportant une relique de la Vierge. Il s'assit près d'une fontaine qu'ombrageait une aubépine, et tout proche de la chapelle. Aux branches le pèlerin suspend le coffret qui contient son trésor. A son réveil, l'arbuste avait tellement grandi qu'il ne put atteindre la relique, mais l'aubépine s'inclina d'elle-même, quand l'évêque Hadoin s'approcha pour la prendre. Sur le lieu même fut élevée l'église, et des Bénédictins de Saint-Vincent, du Mans, la desservirent longtemps. Sous l'impulsion des religieux, le nouveau sanctuaire prospéra rapidement. Les malades y allaient de toutes parts, et de merveilleuses guérisons justifiaient leur confiance. De Laval et du Mans, de toutes les villes voisines, on accourait à Évron, dès qu'une calamité affligeait la contrée.

La précieuse relique fut sauvée, au neuvième siècle, quand les Normands, ravageant Évron, brûlèrent son monastère et son église; mais quelques années plus tard (987), Robert Ier, vicomte de Blois, relevant les ruines entassées par ses aïeux, rebâtit l'église et rappela les religieux. Deux siècles après, cet édifice lui-même parut insuffisant, vu le concours des pèlerins. En 1252, Geoffroy de Loudun, évêque du Mans, consacrait le monument que nous voyons encore. Des fresques, des vitraux et bas reliefs, contemporains de cette construction, représentent la scène du pèlerin de Jérusalem et de saint Hadoin recueillant le coffret sur l'aubépine qui s'abaisse.

Jusqu'au seizième siècle, les pèlerins vénéraient, derrière le maître-

Digitized by Google

autel, un tronc d'arbre entouré de branches d'épine, au pied duquel se dressait une petite statue en argent, ce qui fit donner à Évron le titre de N. D. de l'Épine-Sainte.

Les protestants s'abattirent sur Évron, en 1577, livrant aux flammes l'église et le monastère; mais, cette fois encore, la sainte relique et la statue donnée par Robert Ier furent préservées de leurs atteintes et rapportées derrière l'autel. Elles y demeurèrent jusqu'en 1793, entourées de la vénération universelle. Ce respect était si grand que le syndic de la commune, d'accord avec les officiers municipaux de cette époque, les sauva lui-même en les emportant chez lui. Il s'empressa de les rendre, lorsque des mains sûres les purent recevoir. Replacées solennellement dans l'église devenue paroissiale, la statue de Marie et sa précieuse relique ont revu dans ce siècle les fêtes d'autrefois.

Le sentiment populaire triompha même, en 1834, des hésitations de l'autorité épiscopale. Une sécheresse désolait alors la contrée, et de toutes parts on réclamait une procession générale, dans laquelle on porterait la sainte relique. Mgr Bouvier, évêque du Mans, semblait indécis et voulut qu'une enquête préalable en constatât l'authenticité. Soudain éclatent une si unanime protestation et de si vifs murmures, que l'évêque, sans autre examen, permit la procession avec la relique, et la sécheresse cessa, comme pour donner raison à la confiance populaire. Une cérémonie analogue eut lieu avec un égal succès en 1860, et l'on obtint la cessation d'une pluie persistante.

Disons un mot de la relique et de son reliquaire. Le coffret, apporté au septième siècle, était en bois précieux, contenant une fiole où se trouvaient, d'après la tradition, quelques gouttes du lait de la Vierge Marie. Vers 1510, François de Châteaubriand, abbé commendataire d'Évron, remplaça le reliquaire primitif par un autre en vermeil, au milieu duquel un tube d'étain conserve l'insigne trésor de N. D. de l'Épine-Sainte d'Évron.

NOTRE-DAME DE CHARNÉ, ou Charnay. Dom Piolin et M. Couannier de Launay ont écrit l'histoire de ce sanctuaire qui fut primitivement l'église paroissiale de la ville d'Ernée, dont il est distant d'un kilomètre environ. En 1697, les fidèles la trouvant trop étroite, et peut-être aussi trop éloignée, résolurent d'en bâtir une autre. Par une économie qui peint le mauvais goût du grand siècle à son déclin, on s'imagina de démolir la nef de l'antique église, pour rebâtir la nouvelle.

Mais en la dépouillant d'une partie de ses murailles, le vandalisme du temps avait laissé à Charné son plus précieux trésor; c'était la statue de la

Digitized by Google

Sainte Vierge, qu'on y vénérait de temps immémorial. Le concours des pèlerins ne fut pas diminué, et la ville d'Ernée elle-même continua de s'y rendre en procession cinq fois chaque année, mais principalement le jour de l'Assomption.

Dépouillée en 1793, elle resta cependant ouverte pendant les plus mauvais jours à la piété des fidèles. En 1796, un vitrier, nommé Gouget, dit La France, l'acheta avec le cimetière. La condition était qu'il la démolit.

Les historiens de cette chapelle ont rapporté qu'elle fut sauvée de la destruction par un accident survenu à un ouvrier. D'après de sérieuses recherches, faites par M. Frédéric Le Coq, qui a bien voulu nous les transmettre, à la prière de M. le doyen d'Ernée, le fait serait controuvé. Gouget aurait simplement reculé devant l'exaspération que souleva sa tentative sacrilège. Un an plus tard, l'acquéreur était assez heureux pour s'en débarrasser par un échange, entre les mains d'un sieur Rabeau, qui la convertit en magasin à fourrages. En 1808, une humble fille, Anne Vauloup, domestique chez M. Delalande, maire d'Ernée et ancien député à la Constituante, racheta la chapelle et le cimetière, moyennant la somme de trois mille cinq cents francs.

Pour acquitter cette dette, la sainte fille donna neuf cent soixante-quatre francs, tout ce qu'elle possédait. Son maître lui avança le reste de la somme, et, pour s'acquitter, Anne Vauloup se fit mendiante. Dès le 25 février 1808, elle fit donation de l'immeuble au bureau de bienfaisance d'Ernée. Anne Vauloup mourut en 1835, âgée de quatre-vingt-six ans, entourée de la vénération publique.

Cependant la statue, sauvée en 1793 par Jean-Baptiste Le Nicolais, avait été par lui donnée à l'église d'Ernée. M. Bouilly, curé de la paroisse, mécontent sans doute que la chapelle de Charné n'eût pas été attribuée à sa fabrique plutôt qu'au bureau de bienfaisance, refusa de la rendre. Une longue discussion s'ensuivit. M. le maire d'Ernée informa du conflit l'évêque du Mans, Mgr de Pidoll, qui déclara s'en remettre à la décision du préfet de la Mayenne. Celui-ci, par arrêté du 28 juin 1809, ordonna la restitution de la statue à Charné.

Dans les fléaux publics comme dans les infortunes privées, N. D. de Charné est le recours de la contrée. Survient-il quelque sécheresse, quelque épidémie ? on voit les paroisses accourir avec une confiance toujours justifiée. En 1862, la paroisse de Montenay, menacée dans ses récoltes, obtint la grâce qu'elle sollicitait. Cette même année, le croup, ce désespoir des médecins et des mères, ravageait la paroisse de Saint-Pierre

Digitized by Google

des Landes; on vint à N. D. de Charné processionnellement, et le fléau disparut.

Dès 1676, une paroisse du diocèse de Rennes, la Chapelle-Janson, avait obtenu la même grâce, et, par reconnaissance, elle revenait tous les ans offrir un cierge à N. D. de Charné. Pendant cent seize ans, le 24 août, la paroisse fut fidèle à cet usage. Interrompue pendant la Révolution, la procession reprit en 1809; mais en 1824, quelques désordres qui survinrent et qui se mêlent, hélas! aux institutions les meilleures, obligèrent l'archevêque de Rennes d'interdire cette manifestation, à la demande de M. le curé de Janson. Le vœu se transforma; à la place de la procession, un office propre fut célébré dans l'église et un cierge envoyé à N. D. de Charné, pour y brûler pendant toute l'année aux grand'messes et aux vêpres. Ces témoignages de confiance ont été de tout temps récompensés, et la Chapelle-Janson n'a jamais eu à souffrir des épidémies qui désolaient la contrée.

NOTRE-DAME DE DOUCÉ, à Jublains. Les Bénédictins, que nous voyons partout, au moyen âge, propager le culte de Marie, l'établirent à Jublains, canton de Bais, dès leur première apparition dans le Maine. On y vénère, dit M. Hamon, une antique statue, au pied de laquelle se déroule une lourde chaîne, déposée là par quelque prisonnier, délivré de la captivité des Turcs par la protection de la Sainte Vierge. C'est encore aujourd'hui le but d'un pèlerinage assez fréquenté.

NOTRE-DAME DE LA TRAPPE, ou de Saint-Mélaine, au Port-du-Salut. Cette église fut fondée, en 1233, par le seigneur d'Entrammes, pour y faire honorer la Sainte Vierge par des Trappistes, auxquels se joignirent bientôt les habitants de la contrée. Elle y reçut, en effet, les hommages de toutes les paroisses voisines jusqu'à la Révolution. L'affluence y était surtout considérable le second jeudi de la Fête-Dieu. Depuis 1815, les Trappistes s'y sont établis. A côté de l'église conventuelle, dom Couturier, prieur de l'abbaye du Port-du-Salut, éleva, en 1854, pour abriter l'antique statue, un oratoire dont l'architecture ressemble à celle de la Sainte-Chapelle de Paris. On y vénère une antique statue en bois, haute de quatre pieds et connue sous le nom de N. D. de Saint-Mélaine; elle provient sans doute d'une église consacrée dans le voisinage au saint évêque de Rennes. Des faveurs signalées y ont été obtenues dans ces derniers temps.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Orgères, canton du Couptrain, semble

Digitized by Google

avoir remplacé, comme dans beaucoup d'autres lieux, le culte des Fées ou Dames blanches, adorées par les druides.

NOTRE-DAME DU BIGNON, à Gorron, fondée au quinzième siècle par un prêtre, sous le vocable de saint Jacques de Compostelle, et rebâtie, en 1591, par un autre prêtre, en l'honneur de la Sainte Vierge, après la profanation qu'en avaient faite les protestants. Des quatre officiers municipaux qui, pendant la Révolution, s'unirent pour briser l'antique statue, pas un n'échappa au châtiment. La chapelle a été, en 1863, reconstruite par les aumônes des fidèles et des pèlerins.

NOTRE-DAME DE LA CRUE, à Saint-Martin du Limet, fut trouvée dans une croix, *crux*, d'où lui vient son nom. Les miracles opérés dans son sanctuaire au dix-septième siècle, miracles et guérisons attestés par les témoins les plus honorables et approuvés par l'évêque d'Angers, lui concilièrent une renommée très étendue.

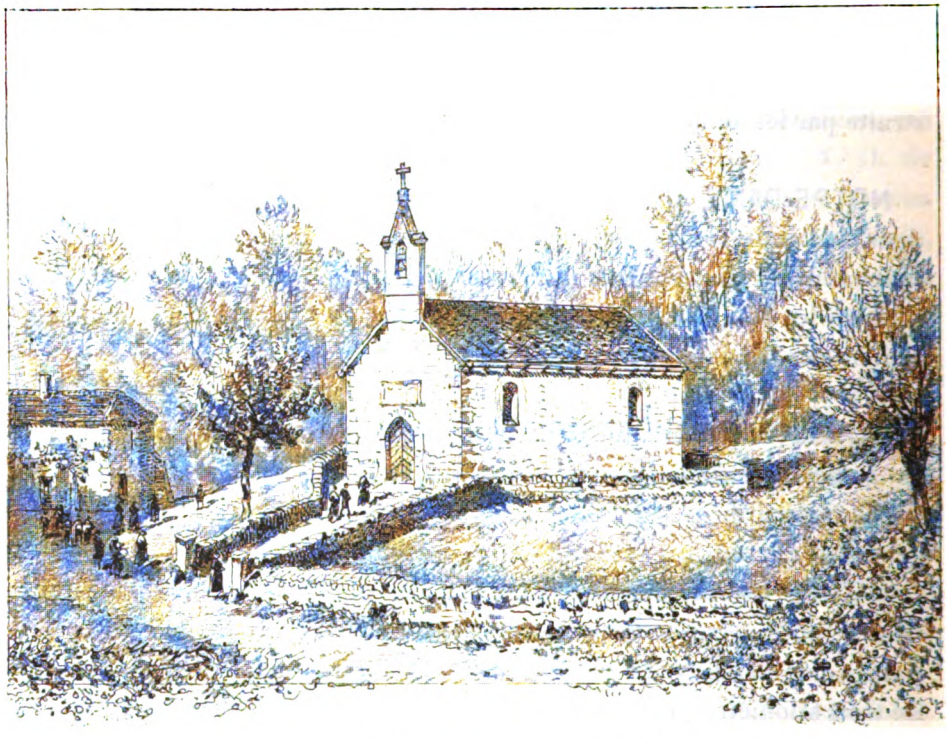
NOTRE-DAME DE LA ROË, près de l'abbaye célèbre fondée par le B. Robert d'Arbrisselle, en 1036, et qui a disparu dans la tourmente révolutionnaire.

NOTRE-DAME DE COURBEFOSSE, à Fougerolles. Fougerolles confine au diocèse de Séez et n'est séparé de celui de Rennes que par la paroisse de Landivy. La chapelle de N. D. de Courbefosse en est éloignée de trois kilomètres, et elle était mentionnée comme très ancienne dans une charte de la première moitié du douzième siècle. Guillaume de Passavant, évêque du Mans en 1142, en concède la jouissance aux moines de Savigny, et parmi les principaux bienfaiteurs sont mentionnés Josselin de Goué, Hervé de Carbonnelles et Juhel de Mayenne. D'après la tradition, la statue qu'on y vénère de temps immémorial aurait été trouvée dans la fontaine qui est au chevet de la chapelle. Vendue, en 1794, à un certain Tréhet, dont les descendants la cédèrent à un sieur Fournier, la chapelle de Courbefosse tombait en ruine, car, bien qu'ouverte à la dévotion, la messe n'y était que rarement célébrée. En 1860, elle fut de nouveau mise en vente.

A cette nouvelle, le peuple de Fougerolles s'émut. M. Guérin l'acheta, dans le but de la céder à la fabrique. Une souscription couvrit l'achat et suffit aux premières réparations. M. l'abbé Guesdon, curé de la paroisse, souriait à cet empressement, et bientôt, grâce aux efforts de tous, la chapelle était reconstruite presque en entier. Mgr Wicart en permit la bénédiction

Digitized by Google

solennelle le 31 octobre 1860. Depuis cette époque, le pèlerinage est de plus en plus fréquenté; diverses guérisons, dont nous avons le récit sous les yeux et que nous adresse M. l'abbé Chevalier, curé de Fougerolles, ont ravivé et soutiennent la confiance publique. Les paroisses voisines, Désertines, La Dorée, Landivy, s'y rendent en procession tous les ans, au mois de mai.



NOTRE-DAME DE COURBEFOSSE, A FOUGEROLLES.

NOTRE-DAME DE PONT-AUBRAY, à Landivy. Dom Piolin, dans son *Histoire des évêques du Mans*, en fait remonter l'origine jusqu'au septième ou au huitième siècle. Ainsi que N. D. de Courbefosse, elle fut d'abord desservie par des ermites, mais l'affluence des pèlerins y détermina un service plus régulier, confié à des chapelains. Le pèlerinage a sa fête principale à l'Assomption, et ce jour-là les fidèles de Landivy voient leurs rangs se grossir de pieux étrangers, venus des diocèses voisins de Bretagne et de Normandie.

NOTRE-DAME DE SAINTE-ESPÉRANCE, à Pontmain.

Pontmain est un petit bourg et un grand nom. Plus de vingt auteurs ont écrit son histoire, et pourtant le pèlerinage ne date que d'hier.

Digitized by Google

Ce village, sur les confins des diocèses de Laval et de Rennes, dans le canton de Landivy, n'était encore, en 1840, qu'une annexe de la paroisse de Saint-Ellier, et comptait environ cinq cents habitants.

Le 17 janvier 1871, à l'heure où nos soldats agonisaient sur tous les champs de bataille, de jeunes enfants, dont le frère aîné servait aussi la France, aidaient leur père dans un rustique travail. L'un d'eux, nommé Eugène, avait douze ans; Joseph n'en avait que dix. Le père Barbedette était un cultivateur honnête, vrai type de cette race forte et chrétienne que l'on trouve encore, Dieu merci! nombreuse dans nos campagnes.

C'était le soir, après la classe. A la lueur d'une chandelle de résine, dans une grange, tout proche de la maison, les jeunes enfants broyaient les ajoncs que, dans cette contrée, on donne aux chevaux pour la ration de la nuit. Pendant qu'ils travaillaient, une voisine entra. Profitant du répit qu'offrait cette visiteuse, Eugène mit le nez à la porte : « J'allais tant seulement pour voir le temps qu'il faisait », répondit plus tard le naïf enfant.

Quand la femme sortit : « Jeannette, dit-il, ne voyez-vous rien là, sur la maison de Guidecoq? »

Moins surprise de la question que du trouble qui perçait dans la voix de l'enfant :

« Non, dit-elle, je ne vois rien! »

Le père avait entendu la question et la réponse. Il sortit; Joseph suivait de près :

« Papa, reprit Eugène, ne voyez-vous pas, ici? »

Et il lui montrait le même point.

« Je ne vois rien, dit le père.

— Et toi, Joseph?

— Ah! moi, je vois!... Oh! la belle grande dame! »

Le point où s'attachaient les regards des quatre spectateurs était en face de la grange et droit au-dessus de la maison d'Augustin Guidecoq, le buraliste du village, distante d'environ cinquante mètres.

« Eh bien! comment est-elle habillée? » reprit le père, qui continuait à ne rien voir que les étoiles, éclairant un tapis de neige fraîchement tombée.

« Je vois, dit Joseph, une grande dame qui a une robe bleue, des étoiles dorées sur sa robe, des chaussons bleus avec des boutons d'or.

— Dis donc, Joseph, reprit Eugène, regarde donc bien si elle a une couronne.

— Je vois bien une couronne dorée qui va en *s'égrandissant*, et un petit fil rouge au milieu de la couronne, et puis un voile noir...

Digitized by Google

— Mes pauvres petits, interrompit le père, vous ne voyez rien ; si vous voyiez quelque chose, nous le verrions bien aussi, nous... Rentrez piler les ajoncs. »

Accoutumés à l'obéissance, les enfants rentrèrent sans répliquer.

« Jeannette, reprit Barbedette, ne dites rien de cela, car cela ferait peut-être du scandale. »

La vieille promit et s'éloigna. Le père restait rêveur.

« Eugène, dit-il un instant après, va donc voir si tu verras encore. »

L'enfant obéit avec joie.

« Oui, papa, c'est encore tout pareil.

— Va chercher ta mère ! »

Quand la mère arriva , le petit Joseph frappait dans ses mains :

« Oh ! que c'est beau ! Oh ! que c'est beau ! » criait-il à tue-tête.

Sa mère le frappa sur le bras, en disant :

« Mais vas-tu te taire ! voilà déjà le monde qui nous regarde.

— Maman, dit Eugène, regardez donc sur la maison d'Augustin Guidecoq, si vous n'y voyez rien.

— Mais non, dit-elle, je ne vois absolument rien. »

Et Eugène et Joseph ensemble :

« Vous ne voyez pas une belle grande dame qui a une robe bleue?... »

Et ils firent la description complète.

« Holà, non, dit-elle, je ne vois rien du tout ! »

Puis, frappée de l'accent de sincérité de ses enfants, qu'elle savait incapables de mentir, et de l'air ému de leur père :

« C'est peut-être la Sainte Vierge qui vous apparaît, dit-elle. Puisque vous dites que vous la voyez, disons cinq *Pater* et cinq *Ave* en son honneur. »

Cependant, les cris de joie et d'admiration des enfants avaient été entendus, et les voisins, sortant sur le seuil de leurs portes, disaient :

« Que voyez-vous donc?... Qu'est-ce qu'il y a?

— Holà, rien ! » dit le père Barbedette.

Et sa femme ajouta :

« Ce sont les enfants qui *affolent,* ils disent qu'ils voient quelque chose, et nous autres, nous ne voyons rien. »

Ils fermèrent alors la porte de la grange pour être plus tranquilles, et récitèrent pieusement cinq *Pater* et cinq *Ave*.

Cette prière finie :

« Regardez, dit la mère, si vous voyez encore.

— Oui, dirent les enfants, c'est encore tout pareil. »

Digitized by Google

La mère, continuant de ne rien voir, reprit brusquement ses enfants, et, les traitant de menteurs et de visionnaires, les emmena souper.

Au fond, elle était fort émue, la digne femme.

Le repas fut rapide :

« Pressons-nous bien vite, disait Eugène à Joseph, pour aller voir si l'on voit encore.

— Priez d'abord, dit la mère, et récitez encore cinq *Pater* et cinq *Ave*. »

Quand ils furent dehors :

« C'est tout pareil, maman, dirent-ils ; la dame est grande comme Sœur Vitaline. »

C'était une des religieuses de l'école de Pontmain.

La mère reprit :

« Il faut aller chercher Sœur Vitaline. Les Sœurs sont meilleures que vous; si vous voyez, elles verront bien aussi. »

La Sœur vint et ne vit rien.

« Eh quoi! disait Eugène, vous ne voyez pas? Voyez-vous bien ces trois étoiles qui forment un trépied?

— Oui, dit la Sœur.

— Eh bien, la tête de la dame est là, *juste* au milieu. »

La religieuse rentra chez elle. Au coin du feu, trois enfants étaient assises : Françoise Richer, âgée de onze ans; Jeanne-Marie Lebossé, âgée de neuf ans, et une troisième, pensionnaire.

« Venez avec moi », leur dit-elle simplement.

Les enfants avaient peur, mais suivirent sans savoir où la Sœur les conduisait. A peine furent-elles arrivées à la porte de la grange :

« Oh! la belle dame! dirent-elles; elle a une robe bleue... avec des étoiles d'or!... »

Les deux premières, dont nous avons cité les noms, ravies, admiraient le spectacle; la troisième, ainsi que d'autres enfants, ne virent rien. La miraculeuse vision semblait réservée à quelques-uns de ces petits dont Jésus, autrefois, aimait à caresser les riants visages. On apporta un enfant de six ans et demi, puis un autre de deux ans et un mois : tous deux, attirés par l'éblouissante apparition, tendaient vers elle leurs mains innocentes.

« Oh! voilà quelque chose qui se fait », dirent-ils tous à la fois.

« Que voyez-vous, mes enfants? » dit le vénérable curé, M. l'abbé Guérin, que l'on était allé prévenir en toute hâte, et qui, lui aussi, hélas! ne voyait rien. Des curieux s'étaient déjà réunis en grand nombre autour de lui. Les uns, frappés de l'air de conviction de ces voyants, incapables de

Digitized by Google

s'être concertés, ajoutaient foi à leurs paroles; d'autres restaient indécis.

A la question du prêtre, les enfants répondirent tous ensemble qu'ils voyaient un grand cercle du même bleu que la robe, entourant la dame à la distance d'un pied et demi environ. Ils virent aussi sur sa poitrine une petite croix rouge, grande comme le doigt.

« S'il n'y a que les enfants à voir, dit le prêtre, c'est qu'ils sont plus dignes que nous... Prions », ajouta-t-il.

On se mit à genoux; l'une des Sœurs commença le chapelet, auquel tout le monde répondit. Pendant ce temps, la dame grandit tout à coup aux yeux des enfants et devenait de plus en plus belle; sur sa robe se multipliaient les étoiles d'or, à mesure que les *Ave, Maria* s'égrenaient des rosaires.

« Voilà encore quelque chose qui se fait! » dirent à la fois les quatre enfants.

A leurs yeux se déroulait une banderole, haute d'environ un mètre et demi, sur laquelle une main invisible traçait en lettres d'or ce premier mot : MAIS... Il se passa bien dix minutes... PRIEZ, MES ENFANTS, écrivit la main invisible.

« Vous pouvez bien prier, dit un habitant du bourg qui vint à passer, les Prussiens sont à Laval!

— Ils seraient bien à l'entrée de notre village, répliqua une brave femme, que nous n'aurions pas peur!... »

Le *Magnificat* achevé, on commença le chant des litanies. La Vierge souriait toujours.

« Voilà encore quelque chose qui se fait! » interrompirent les enfants.

Et sur la banderole ils épelaient, lettre par lettre : DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS... Un point énorme et lumineux suivait le dernier mot. La dame souriait toujours. Il était sept heures et demie.

On chanta l'*Inviolata*. Voici qu'au-dessous de la première ligne, les enfants épelèrent encore ces mots : MON FILS...

« C'est bien la Sainte Vierge! s'écrièrent les enfants.

— Oh! oui, c'est elle! » répéta la foule... SE LAISSE TOUCHER... Un grand trait lumineux souligna cette parole d'espérance.

La foule était haletante; les assistants pleuraient et chantaient tout ensemble.

« Voilà qu'elle rit! crièrent les enfants. Oh! qu'elle est belle! oh! qu'elle est belle! »

Et sur ces visages innocents, passait comme un reflet céleste. L'inscription resta visible pour eux l'espace de dix minutes; puis il sembla qu'un

Digitized by Google

rouleau, *couleur du temps,* passait sur les lettres et les effaçait. En même temps, les enfants aperçurent entre les mains de la dame un Christ rouge. La foule entonna le *Parce, Domine*. La Vierge parut triste, et le visage mobile des enfants prit aussitôt la même expression. Marie sembla prier avec l'assistance.

Après le cantique, on entonna l'*Ave, maris stella ;* le Christ disparut alors des mains de la dame, et une croix blanche se dessina sur chacune de ses épaules. Au même instant, une étoile, qui semblait sortir de dessous les pieds de la Vierge, s'éleva à droite et à gauche, allumant sur son passage quatre cierges placés près de l'apparition, puis alla se fixer au-dessus de la couronne de la dame, où elle demeura suspendue.

« Mes amis, dit le prêtre, faisons ensemble la prière du soir. »

Tout le monde se mit à genoux. Les enfants ne quittaient pas des yeux la céleste vision, qui leur souriait toujours. Vers l'examen de conscience, ils virent un grand voile, partant des pieds de la dame, qui montait lentement et la couvrait jusqu'à la ceinture ; bientôt, ils n'aperçurent plus que le visage qui leur souriait encore.

Du fond de la grange, M. le curé interrogea :

« Voyez-vous encore, mes enfants ?

— Non, monsieur le curé ; tout a disparu. C'est tout fini. »

La foule se retira : il était neuf heures moins un quart.

Nous avons voulu donner dans sa naïveté le récit de ce merveilleux événement. Nous l'empruntons en partie à M. l'abbé Richard, chargé par Mgr de Laval de recueillir et de publier les détails de cette apparition.

Le fait, on le devine, eut un immense retentissement dans le diocèse et bien au delà. Dès le surlendemain, des aumôniers militaires, campés dans le voisinage, interrogèrent les enfants, ensemble et séparément, cherchant à les faire tomber en quelques contradictions. Les enfants répondaient sans la moindre hésitation, sinon bientôt sans une visible répugnance ; car les visites devinrent si nombreuses, les interrogatoires si minutieux et si longs, que ces heureux voyants ne comprenaient rien à tant d'insistance

Aux ecclésiastiques du voisinage succédèrent des laïques savants et sérieux ; tous en partant déclaraient qu'une pareille invention de la part des enfants serait plus merveilleuse que l'apparition elle-même.

De toutes parts, les yeux se tournaient vers l'évêque. L'Église, en pareil cas, ne se précipite jamais. Le diocèse de Laval avait alors à sa tête Mgr Casimir Wicart, prélat prudent, vénérable par ses années et ses vertus. Au mois de mars 1871, il nommait une commission composée d'un de ses vicaires généraux, de M. l'archiprêtre d'Ernée et de M. le doyen de

Digitized by Google

Landivy. Cette première enquête concluait à l'authenticité de l'apparition.

Quelques semaines plus tard, au cours d'une visite pastorale, le vieil évêque interrogeait lui-même les quatre enfants, auxquels il allait donner la confirmation et le sacrement d'Eucharistie pour la première ou la seconde fois. A cette heure solennelle de leur vie, les réponses des enfants furent ce qu'elles avaient été précédemment, simples, claires, identiques.

Pour plus de précaution, une seconde enquête eut lieu à l'évêché, du 5 au 7 décembre 1871, sous la présidence du vénérable prélat, assisté de son grand vicaire et de M. le chanoine théologal de la cathédrale. La conclusion fut que les enfants étaient incapables de s'être concertés, et qu'il était impossible de mettre en doute leur sincérité.

Une commission ordinaire se fût contentée de semblables témoignages; mais l'Église pousse plus loin encore ses précautions, n'en déplaise aux libres penseurs.

Une nouvelle commission de théologiens et de médecins fut chargée d'examiner les enfants et les autres témoins, de discuter la valeur de leurs témoignages, de résoudre, en un mot, toutes les questions que pouvait soulever cet événement.

Voici en quels termes Mgr Wicart résumait le résultat de ces enquêtes, dans un mandement du 2 février 1872 :

« Vu les procès-verbaux des deux commissions successivement chargées d'informer sur le fait de l'apparition de la Sainte Vierge à Pontmain, et ceux des compléments d'enquête faits le 19 janvier et les 20 et 21 du même mois;

« Vu le témoignage écrit des docteurs-médecins appelés à émettre leur jugement sur les circonstances qui sont du domaine de la science médicale et physiologique ;

« Vu le rapport et l'avis de la commission de théologiens[1] chargée d'étudier le fait précité au point de vue de la théologie, de la certitude philosophique et des formes juridiques ;

« Considérant que l'apparition ne peut être attribuée ni à la fraude ou à l'imposture, ni à un état maladif des organes de la vue chez les enfants, ni à une illusion d'optique, ni à une hallucination ;

« Considérant que le fait excède les forces de l'homme et celles de toute la nature corporelle et visible ; que, dès lors, il appartient à l'ordre des faits surnaturels ou du moins *préternaturels ;*

[1] La commission se composait de MM. Vincent, vicaire général, doyen du chapitre, président; Wicart, vicaire général, archidiacre; Davost, chanoine, archiprêtre, curé de la cathédrale; Sébaux, supérieur du séminaire; Sauvé, chanoine théologal; Bouvier, professeur de dogme au séminaire.

Digitized by Google

« Considérant qu'il ne peut pas davantage s'expliquer par l'action des puissances diaboliques ;

« Considérant d'ailleurs qu'il porte, soit en lui-même, soit dans l'ensemble des circonstances qui l'ont accompagné et suivi, le caractère d'un fait de l'ordre surnaturel et divin ;

« AVONS DÉCLARÉ ET DÉCLARONS CE QUI SUIT :

« ARTICLE PREMIER. — Nous jugeons que l'IMMACULÉE VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU, a véritablement apparu, le 17 janvier 1871, à Eugène Barbedette, Joseph Barbedette, Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé, dans le hameau de Pontmain ;

« Nous soumettons en toute humilité et obéissance ce jugement au jugement suprême du Saint-Siège apostolique, centre de l'unité et organe infaillible de la vérité dans toute l'Église.

« ART. 2. — Nous autorisons dans notre diocèse le culte de la bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE DE PONTMAIN.

« ART. 3. — Nous nous réservons expressément l'approbation de toute formule de prière, de tout cantique, de tout livre de piété ayant rapport à l'apparition, et nous défendons de publier aucun écrit de ce genre sans notre approbation préalable donnée par écrit.

« ART. 4. — Répondant aux vœux qui nous ont été exprimés de toutes parts, nous avons formé le dessein d'élever un sanctuaire en l'honneur de Marie sur le terrain même au dessus duquel Elle a daigné apparaître.....

« Donné à Laval,... le 2 février 1872, fête de la Purification de l'Immaculée Vierge et Mère Marie.

« † CASIMIR-ALEXIS-JOSEPH,

« *Évêque de Laval.* »

Malgré son étendue, il nous a paru bon de donner ce jugement épiscopal, empreint d'une si haute sagesse et offrant pour ce cas et pour tous les autres la preuve de la maturité des décisions de l'Église.

Les esprits légers, les journaux impies n'en continuèrent pas moins leur polémique et leurs plaisanteries ; mais, à ces sourds volontaires, à ces aveugles de parti pris, à ces blasphémateurs quand même, que dire ? sinon opposer la réflexion de Dubreuil, déjà citée : « Pour ceste manière de gens, ne me chault si la chose leur sera agréable ou non ; et ne la publie que pour l'honneur de la Vierge Marie et reconfort de ses fidèles enfants. »

Digitized by Google

A la voix de l'évêque, le ciel et la terre répondirent : le ciel, par des guérisons subites et inespérées, par des grâces de conversions tout à fait inattendues ; la terre, par son empressement à venir prier où Marie avait apporté son sourire et sa prière, par son zèle à bâtir la superbe basilique qui se dresse aujourd'hui au lieu même de l'apparition.

Traçons maintenant à grands traits les phases principales du pèlerinage de Pontmain.

Le premier anniversaire de l'apparition (17 janvier 1872) réunit plus de huit mille pèlerins, accourus malgré la rigueur de la saison et la difficulté des chemins. Le second, plus solennel encore, fut présidé par Mgr Sébaux, évêque nommé d'Angoulême, l'un des enquêteurs.

Au mois de septembre 1873, le vénérable évêque de Laval y convoquait la contrée tout entière à des fêtes qui durèrent huit jours. Vers la fin de cette même année, le prélat bénissait la première pierre de l'église destinée à consacrer le souvenir et le lieu de l'apparition.

En 1874, Mgr Wicart instituait une association de prières sous le vocable de N. D. de la Sainte-Espérance ; dans l'espace de quelques mois, quarante-deux mille noms s'inscrivaient sur les registres de Pontmain. L'érection de cette confrérie fut un des derniers actes de cet épiscopat glorieux. Le vénérable curé de Pontmain était mort depuis deux ans; la paroisse et le pèlerinage furent confiés aux religieux Oblats de Marie-Immaculée.

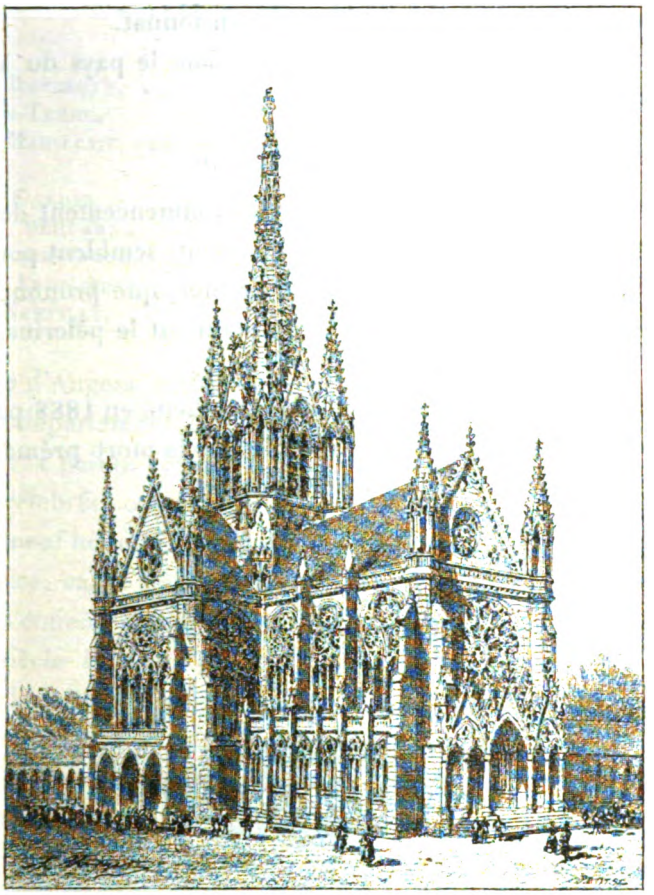
Mgr Wicart avait donné sa démission au mois de mai 1876. Son successeur fut un des prêtres les plus dévots à N. D. de Pontmain, M. l'abbé Le Hardy du Marais. Une de ses premières visites épiscopales fut pour ce qu'il appelait le joyau de son diocèse. Le 17 janvier 1877, il annonçait à Pontmain la bénédiction du nouveau sanctuaire. La cérémonie eut lieu le 27 juin, en présence de douze évêques et d'un peuple innombrable. Quand, en 1885, l'église, qui a coûté près d'un million, fut achevée, l'évêque de Laval annonça qu'il la consacrerait prochainement ; mais la maladie, et l'année suivante, la mort, le privèrent de cette joie. La vacance du siège dura un an. Mgr Maréchal ne devait être montré que deux mois à ce diocèse éprouvé, et Mgr Bougaud n'a fait aussi qu'y passer.

Malgré ces douleurs et ces deuils rapprochés, en dépit de l'éloignement des chemins de fer, trois fois projetés et trois fois délaissés, le pèlerinage a grandi, et chaque année voit à Pontmain soixante-dix paroisses du voisinage, et plus de cinquante mille pèlerins. Ici, point de touristes, mais des fidèles qui se confessent et se convertissent ; des chrétiens qui exécutent à la lettre la parole de Marie : « MAIS PRIEZ, MES ENFANTS... » D'ailleurs, ne dirait-on pas que cette phrase, s'ouvrant par une conjonctive, est la fin du

Digitized by Google

discours commencé à la Salette, continué à Lourdes, et qui s'achève à Pontmain par un mot d'espérance?

Notons, en finissant, quelques réflexions que nous adresse le R. P. Berthelon, supérieur des missionnaires de Pontmain. Au mois de janvier, des vœux, dictés par l'autorité épiscopale, étaient présentés à N. D. d'Espérance



NOTRE-DAME DE SAINTE-ESPÉRANCE, A PONTMAIN.

à Saint-Brieuc, à N. D. de Bonne-Nouvelle à Rennes, et à N. D. d'Avesnières à Laval. Le Maine et la Bretagne, menacés par les Prussiens, appelaient Marie à leur secours. Le même jour, 17 janvier au soir, à l'heure même de l'apparition, le général de division prussien, siégeant à l'évêché du Mans, disait à l'évêque : « Demain, nos troupes, qui cernent déjà Laval, seront dans la ville. » On attendit. Or, le 20, au matin, un ordre émanant de l'état-major général prussien, établi à Versailles, enjoignait aux troupes allemandes de se replier sur Paris. Peu de jours après, l'armistice se signait.

Digitized by Google

Après la grande voix de l'évêque de Laval, avons-nous besoin de dire que ces quatre enfants, dont les âges s'échelonnaient de neuf à douze ans, n'ont été ni trompés ni trompeurs, et que leurs témoignages sont au dessus de tout soupçon de supercherie? D'ailleurs, ces quatre heureux témoins sont restés humbles et modestes. Les deux frères Barbedette sont devenus prêtres et même religieux. L'une des petites filles est religieuse de la Sainte-Famille, l'autre donne des leçons dans un pensionnat.

Un vieux dicton, répété depuis des siècles dans le pays du Maine, s'exprime ainsi :

Lorsque Paris se brûlera,
Le Pontmain se relèvera!

Nous ne voulons pas trop insister sur le commencement de réalisation de cette prophétie populaire, que les événements semblent pourtant avoir confirmé ; nous aimons mieux finir par ce mot, que prononçait naguère à Pontmain une voix éloquente : « Pontmain est le pèlerinage de l'avenir ! »

Le couronnement de N. D. de Pontmain, sollicité en 1888 par Mgr Bougaud, évêque de Laval, est encore retardé par la mort prématurée de ce prélat, mais, nous l'espérons, ne saurait tarder.

Digitized by Google

DIOCÈSE D'ANGERS

N. D. du Ronceray, a Angers.
N. D. Sous-Terre, id.
N. D. du Marillais, près Saint-Florent.
N. D. des Gardes.
N. D. de Béhuard, près Saint-Georges-sur-Loire.
N. D. des Ardilliers, a Saumur.
N. D. de Nantilly, id.
N. D. de Guérison, a Russé.
N. D. la Réale, a Brain.
N. D. de Liberge, a Chaudron.
Le Puy-Notre-Dame.
N. D de Bon-Secours, a Bellefontaine.
N. D. de la Vectais, a la Cornuaille.
N. D. de la Légion d'honneur, a Longué.

Le diocèse d'Angers, suffragant de Tours et fondé dès le premier siècle, comprend le département de Maine-et-Loire, et se distingue entre tous par sa dévotion à la Sainte Vierge. Marie y porte le nom d' « *Angevine* », et ses fêtes y sont célébrées comme des fêtes de famille. Des vingt-deux villes de l'Anjou, dix-neuf honoraient Marie comme leur patronne et même comme leur fondatrice, car c'était autour de ses sanctuaires que les premières habitations s'étaient d'abord groupées. La ville d'Angers célébra dès le cinquième siècle la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, et lorsqu'en 1243 le pape Innocent IV en étendit la solennité à toute l'Église, la fête ne perdit pas son nom, et ne fut longtemps connue que sous le titre d'Angevine.

Sous ce même titre de *Notre-Dame Angevine*, M. Grandet, supérieur du séminaire, composa, vers la fin du siècle dernier, un livre auquel nous emprunterons les principaux traits de l'histoire des pèlerinages de ce religieux diocèse.

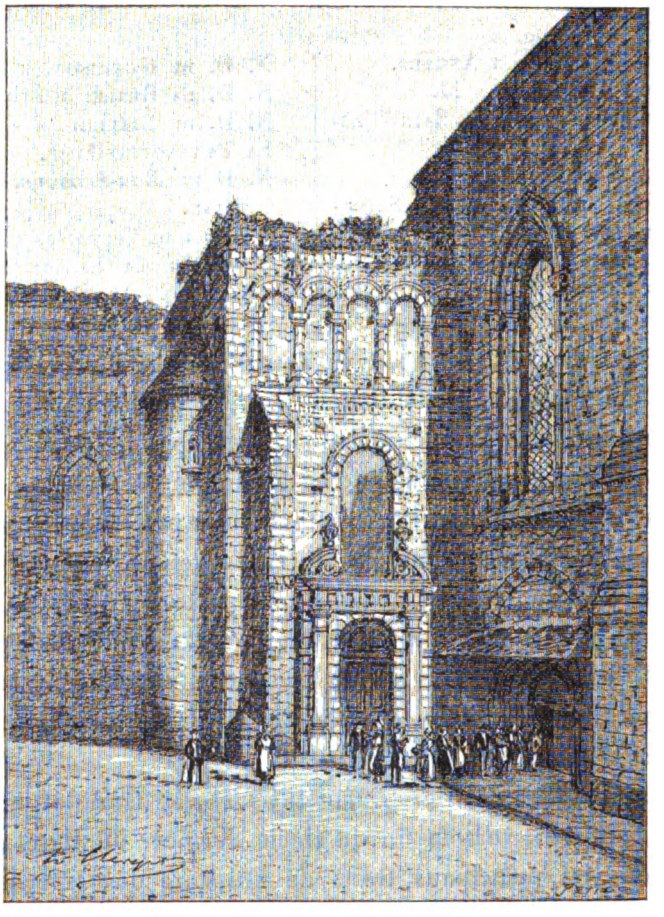
NOTRE-DAME DU RONCERAY, à Angers. Ce sanctuaire est l'un des plus anciens élevés dans la ville d'Angers en l'honneur de la Mère de Dieu. Une ronce qui plongeait ses racines dans la muraille et dont les rameaux, traversant les losanges des vitres, allaient ombrager l'image de Marie, semble lui avoir donné son nom. D'autres prétendent qu'au temps où les chrétiens s'assemblaient pour prier dans ce lieu souterrain, des ronces avaient subitement poussé à cette place, et que les païens, venus pour mettre à mort ces premiers fidèles, s'en retournèrent, désappointés

Digitized by Google

de ne voir qu'un buisson de ronces où ils croyaient rencontrer un oratoire.

D'autres enfin, en font remonter l'étymologie et l'origine à un démêlé survenu, au cinquième siècle, entre le comte d'Anjou et Hildegarde, sa vertueuse épouse, injustement soupçonnée.

Quoi qu'il en soit, ce fut dans cette église, déjà célèbre, que saint Aubin,



NOTRE-DAME DU RONCERAY, A ANGERS.

évêque d'Angers, réunit, le jour des Cendres de l'an 530, quelques évêques du voisinage, venus pour le visiter. C'étaient saint Mélaine, évêque de Rennes; saint Laud, évêque de Coutances, et Mars, évêque de Nantes. Un événement extraordinaire survenu à cette occasion, conservé par la tradition et par une charte de Foulques de Nerra, fit ajouter à ce sanctuaire le titre de N. D. de Charité.

Ce même Foulques de Nerra, comte d'Anjou, eut l'honneur de rebâtir

Digitized by Google

l'église du Ronceray, brûlée et presque détruite par les Normands. Il conserva précieusement ce qui restait de l'ancien édifice, et notamment la crypte. Il rebâtit de même le couvent de Bénédictines, dévasté par ces barbares, et dans lequel, dès le neuvième siècle, quarante religieuses s'étudiaient à la pratique de toutes les vertus sous le regard de Marie. Avenières, au diocèse de Laval, était, comme nous l'avons dit plus haut, une des principales colonies sorties du célèbre couvent d'Angers.

En 1119, le pape Calixte II consacra lui-même le maître-autel de cette basilique. René, comte d'Anjou et roi de Sicile, offrit à cette église un reliquaire d'argent, contenant un vêtement de la Sainte Vierge, que l'on croit un morceau de sa ceinture. Les religieuses possédaient encore une autre relique insigne, conservée dans une châsse en vermeil; c'était un fragment des langes de l'Enfant Jésus. Enfin, la statue qu'on y vénérait de temps immémorial était de bronze doré et portait une couronne d'argent surmontée d'une fleur de lis, et enrichie de quatre-vingts diamants.

Sur tous ces trésors, la Révolution étendit sa main, pilla l'église, et les murs, en tombant, enfoncèrent la crypte, qui fut bouchée du même coup. L'abbaye, convertie en École des arts et métiers, n'a gardé de l'ancienne chapelle que quelques murailles, depuis restaurées, et servant aux exercices du culte pour les élèves de l'école. L'antique statue, sauvée par une religieuse, fut remise, en 1802, à M. le curé de la Trinité, qui la plaça dans une niche au-dessus de l'autel de la Vierge. Elle y resta jusqu'en 1882.

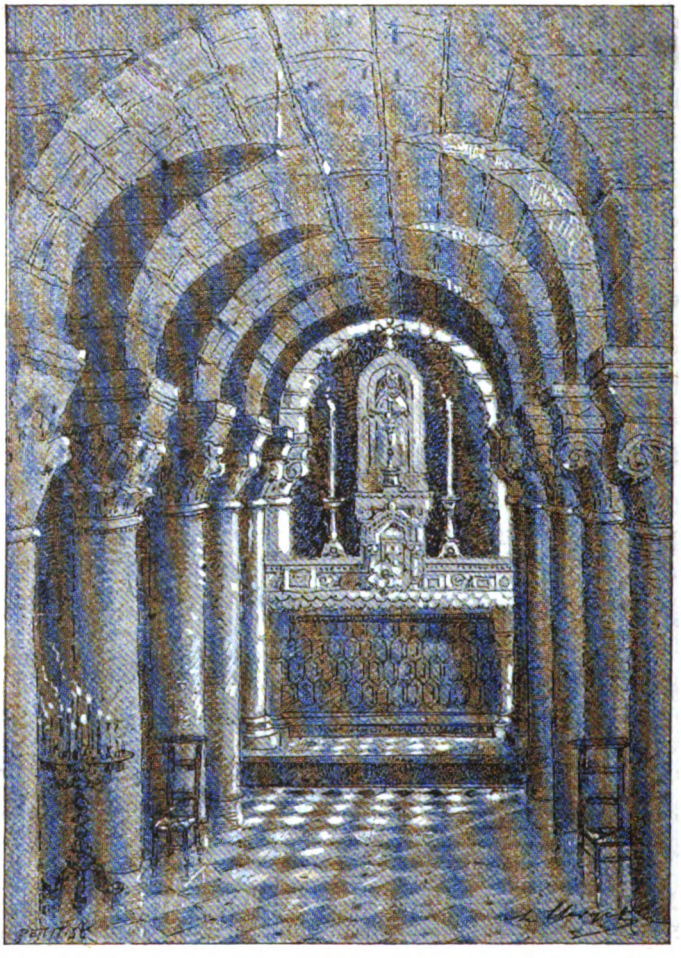
A cette époque, pressé par Mgr Freppel, M. l'abbé Malson, curé de cette paroisse, entreprit de rendre à sa crypte, retrouvée trente ans plus tôt, la vénérable statue. Le dimanche 10 septembre 1882, l'évêque d'Angers la reportait lui-même dans la crypte restaurée et redevenue la propriété de l'église de la Trinité.

Tous les ans, dans l'octave de la Nativité de la Sainte Vierge, l'antique statue remonte à l'église paroissiale. Pendant huit jours, elle demeure exposée à la vénération des fidèles; après quoi, elle est solennellement reportée sur son trône.

NOTRE-DAME SOUS-TERRE, à Angers. Yolande d'Aragon, épouse de Louis II, duc d'Anjou et roi de Sicile, était un jour assise sur les hauteurs de l'Esvière, contemplant la magnifique nature qui se déroulait à ses pieds. Soudain, réveillé de son repos par l'aboiement des chiens, un lapin s'échappe d'un buisson et, dans son effroi, vient se jeter sur les

Digitized by Google

genoux de la Reine et s'y laisse caresser. « Cette familiarité est étrange! pensa la princesse. Si je faisais creuser dans l'endroit où dormait ce gentil animal? » On fouille, et bientôt la pioche met à nu une petite voûte, sous laquelle s'abritait une statue en albâtre de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus sur les bras, et à ses pieds une lampe en verre. Yolande, joyeuse de



NOTRE-DAME SOUS-TERRE, A ANGERS.

sa découverte, fit élever sur le lieu même une chapelle, qui fut bientôt le centre d'un grand pèlerinage.

Ceci se passait vers l'an 1400. Sur cette même colline avait autrefois existé un monastère, bâti en 1047 par Geoffroy Martel, comte d'Anjou, et par Agnès de Bourgogne, son épouse. Les Bénédictins de Vendôme, hôtes de cette abbaye, y avaient apporté une statue de Marie, que l'on vénérait dans une crypte souterraine, d'où lui vint le nom de N. D. Sous-

Digitized by Google

Terre. Mais, en 1207, Jean Sans terre, attaquant la ville d'Angers des hauteurs de l'Esvière, avait ruiné l'église, dont la chute avait enfoncé la crypte et brisé l'image de la Vierge. Deux siècles de troubles et de guerres avaient fait perdre le souvenir de ce pèlerinage, quand la Providence se servit de la reine Yolande pour le remettre en honneur. En peu de temps, la chapelle attira, de la ville d'Angers et des environs, des pèlerins si nombreux qu'il fallut l'agrandir. Vers le milieu du seizième siècle, on la rebâtit donc sur les fondements et d'après les proportions de l'édifice primitif; mais elle était à peine achevée que les protestants y semèrent de nouveau la dévastation.

La statue fut soustraite à leur fureur et replacée, vers 1580, dans le sanctuaire restauré, et en 1631 confié aux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Le pèlerinage reprit sa physionomie et ses habitudes de ferveur jusqu'à la Révolution, qui y renouvela, pour la troisième fois, les scènes de pillage commises par Jean Sans terre et les huguenots.

Cette fois encore, la statue fut sauvée. Déposée en 1803 à la chapelle Saint-Eutrope, par ordonnance de Mgr Montault, elle fut transférée, en 1826, dans celle de Saint-Laud, où une main sacrilège la déroba en 1849. Dans la ville d'Angers, à cette nouvelle, grande fut la désolation; elle augmenta bientôt quand on apprit que des pêcheurs avaient retrouvé dans la Loire la châsse qui contenait la statue, mais vide, hélas! de son trésor! Peu de jours après, la Providence permit que des laveuses d'un bateau du Port-Ligny vissent à la surface des eaux, flottant la tête en bas, la petite statue qu'une planchette empêchait d'aller au fond. Elles la recueillirent, et, le lendemain dimanche, on la reporta en triomphe à l'église Saint-Laud.

Enfin, au mois de mars 1871, madame Sophie de Jourdan, comtesse de la Grandière, sur l'invitation de Mgr Freppel, racheta l'ancienne abbaye de l'Esvière et la chapelle ruinée de N. D. Sous-Terre. Elle y appela les Filles de Saint-François d'Assise, fondées sous le titre de Sainte-Marie des Anges, par Mgr l'évêque d'Angers, pour recueillir les orphelines de la guerre. N. D. Sous-Terre, quittant l'abri provisoire de l'église Saint-Laud, reprit possession des lieux où l'avaient priée pendant tant de siècles les Fils de Saint-Benoît et les populations de l'Anjou [1].

NOTRE-DAME DU MARILLAIS. En l'an 430, la Vierge Marie apparut à saint Maurille, évêque d'Angers et disciple de saint Martin; cette appari-

[1] *Le Pèlerinage de N. D. de Sous-Terre,* par le Rév. Père Chrysostome, des Frères Mineurs.

Digitized by Google

tion donna lieu à l'établissement de la fête de la Nativité. Saint Maurille, afin de consacrer ce souvenir, aurait élevé, sur les bords de la Loire, tout près de Saint-Florent, une chapelle qu'on appela N. D. de Maurille, et par corruption N. D. du Marillais. Les auteurs qui en ont écrit donnent, à la vérité, d'autres étymologies; mais nous nous contentons de celle-ci.

On attribue la fondation de la belle église qui remplaça la chapelle primitive à Charlemagne lui-même. Seul, un prince aussi puissant était capable d'élever un pareil monument, et de doter comme ils le furent les religieux qui le desservaient. Pendant près de mille ans, les Bénédictins de Saint-Florent firent fleurir la piété et développèrent le pèlerinage. Il devint si renommé, et le concours était si grand à la fête du 8 septembre, que le seul produit des offrandes à l'occasion des évangiles s'élevait souvent jusqu'à cinq cents écus. Des pèlerins y venaient de toute la France, et même d'Allemagne et d'Angleterre. Pour nourrir tout ce monde, les chroniques du monastère disent que l'on tuait jusqu'à cent bœufs à la fois. En vertu d'une fondation, les moines donnaient à chacun une demi-livre de pain blanc.

Les commotions politiques ont fait passer ce vénérable sanctuaire par des phases très diverses. Un violent incendie n'en laissa debout que les quatre murailles; un voleur emporta la sainte image, mais une force invisible le força de la remettre à son autel; les Normands le pillèrent; les protestants y commirent les excès accoutumés; 1793 à son tour y exécuta les œuvres de l'éternel ennemi de la Femme par excellence, toujours victorieuse.

Le triomphe de Marie s'affirme de nos jours comme dans le passé. Sous la parole du grand évêque d'Angers, N. D. du Marillais, détachée par le Concordat de Saint-Florent et érigée en paroisse distincte, va voir renaître des jours heureux.

Le 8 septembre 1873, à la voix de Mgr Freppel, cinquante mille pèlerins de l'Anjou, de la Vendée et de la Bretagne se réunissaient à N. D. du Marillais.

A ces foules, l'éloquent évêque montrait, dans un rapprochement historique plein d'à-propos, les Pères du concile d'Éphèse déclarant au monde la sainteté de Marie, que celle-ci affirmait à la même heure au pieux évêque Maurille. Il montrait les croisés s'agenouillant devant la sainte image, avant de partir pour leur périlleux voyage d'outre-mer; il rappelait enfin les Bonchamp et les Cathelineau, tombant à quelques pas seulement du sanctuaire et jetant, avant de mourir, une suprême prière à N. D. du Marillais.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DES GARDES. (⛪ 1875.) « Entre Cholet, Beaupréau et Chemillé, sur un point qui domine toute la riche contrée dont je suis le seigneur, je vous bastiray une chapelle, ô Reine du Ciel, si par vostre ayde je puis revoir le doulx pays de France! »

Tel était le vœu de Thomin ou Guy du Pineau, seigneur de la Roche Bardou, du Pineau et autres places, un jour qu'il gémissait captif des musulmans, après un pèlerinage à Jérusalem.

C'était vers l'an 1465. A peine eut-il prononce ce vœu, qu'un concours de circonstances inespérées favorisa son évasion.

NOTRE-DAME DES GARDES.

De retour en ses terres, l'heureux prisonnier s'empressa d'accomplir sa promesse. Sur un point culminant, appelé dès lors le Puy de la Garde, il éleva un oratoire en forme d'arcade, sous laquelle il plaça une statue de la Sainte Vierge, tenant un sceptre à la main, pour mieux affirmer qu'il lui confiait sa personne, sa famille, ses vassaux et le pays tout entier.

Le peuple du voisinage montra bien qu'il ratifiait cette offrande, car aussitôt le pèlerinage prit de telles proportions, qu'il fallut par trois fois agrandir la chapelle. Il n'y eut point tout d'abord de chapelain attitré. De pieux solitaires la desservirent seuls pendant plus d'un siècle. L'un d'eux, à la fin du seizième siècle, employa toute sa fortune, assez considérable, à embellir l'oratoire et à relever, sur les grands chemins, les croix abattues par les protestants.

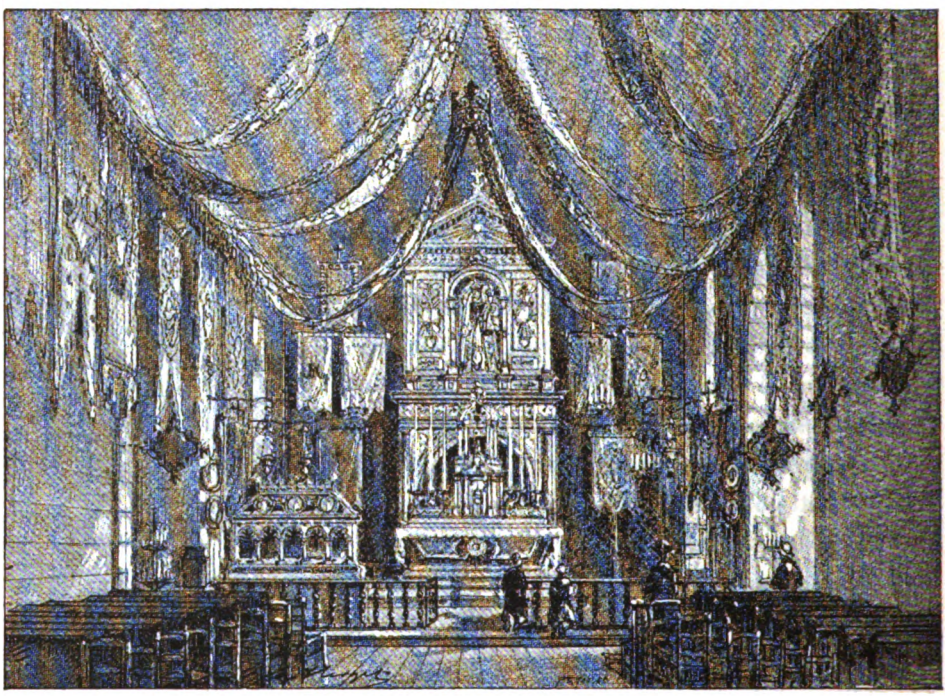
Un service aussi précaire n'était pas suffisant; d'ailleurs, de récents miracles multiplièrent encore le nombre des pèlerins. Dans les premières années du dix-septième siècle, le petit-fils du fondateur, Antoine du Pineau de l'Espronnière, offrit aux religieux Augustins de Poitiers la direction du pèlerinage. L'abbaye qu'il leur destinait n'étant pas achevée, M. de l'Espronnière reçut les religieux dans son château de Bouzillé. En 1605, les Ermites de Saint-Augustin prenaient définitivement possession de leur couvent et de la chapelle, encore une fois agrandie.

Ils ne devaient pas y achever ce siècle qui commençait. Le pays, ravagé plus que tout autre par le passage des armées républicaines, eut beaucoup à souffrir. N. D. des Gardes, l'abbaye qui la possédait, le château qui pro-

Digitized by Google

tégeait l'une et l'autre ne furent, dès 1794, que des monceaux de ruines. La statue elle-même disparut.

Après la Révolution, la commune des Gardes fut mise en possession de ce qui restait de l'église et du couvent. Un homme de cœur, M. Blanchet, répara le sanctuaire. Les travaux allaient lentement; cependant, en 1817, Mgr Montault des Isles, évêque d'Angers, vint le réconcilier et le bénir.



NOTRE-DAME DES GARDES.

L'année suivante, 7 mars 1818, la commune céda les ruines du couvent et l'église à demi restaurée à dom Augustin de Lestrange, abbé de la Trappe de Bellefontaine, située à quatre lieues des Gardes. Il y établit des religieuses de son Ordre, qui n'ont cessé, depuis cette époque, de chanter les louanges de Dieu et d'attirer sur la contrée les bénédictions du ciel.

En 1872, l'antique pèlerinage affirma sa vitalité par une manifestation imposante. Plus de huit mille pèlerins se pressaient autour de N. D. des Gardes. Mais cette fête ne fut que le prélude de la solennité du couronnement.

Le 8 septembre 1875, trente et une paroisses, des députations des villes du Maine, de la Bretagne et de la Vendée, les prêtres au nombre de huit cents, douze abbés mitrés, venus d'Angleterre, de Rome, d'Algérie et d'Amérique, les évêques de Luçon et d'Évreux, l'archevêque de la Nouvelle-

Digitized by Google

Orléans, et enfin Mgr Freppel, étaient aux pieds de N. D. des Gardes. Jamais spectacle plus grandiose ne s'était déroulé dans le petit bourg des Gardes. Devant une foule évaluée à soixante-dix mille âmes, Mgr Perché, enfant de l'Anjou et archevêque de la Nouvelle-Orléans, célébra la sainte messe, et Mgr l'évêque d'Angers couronna, au nom de Pie IX, la vénérable statue.

« Depuis cette mémorable journée, nous écrit la Révérende Mère prieure du monastère des Gardes, l'anniversaire du couronnement est célébré au milieu d'un concours si considérable, que, presque tous les ans, la messe est dite en plein air par le Rév. Père abbé de Bellefontaine. Quinze, vingt et même trente mille pèlerins s'y donnent, ce jour-là, rendez-vous, avides de gagner l'indulgence accordée par Pie IX, à l'occasion du couronnement.

« Il y a cinq ans, la ville de Cholet était cruellement éprouvée par l'épidémie du croup. Trois cents pères de famille, l'élite de la cité, firent un pèlerinage à N. D. des Gardes, le second dimanche d'octobre 1884 : presque tous communièrent, et pas un n'eut à pleurer la perte des siens. Depuis, ils reviennent tous les ans. Nulle dame n'est admise parmi eux.

« En ce moment, un désir s'élève de tous les cœurs : voir rebâtir l'église qui menace ruine; et d'ailleurs, ses dimensions sont loin de répondre aux exigences et à la renommée du pèlerinage. »

Au moment où nous écrivons ces lignes, on nous signale une savante étude de M. J. Spal, publiée dans le *Bulletin de la Société des sciences*, de Cholet. Nous y trouvons une pièce curieuse tirée des Archives de la Frapinière, qui établit la fondation de la chapelle de N. D. des Gardes au quinzième siècle sur l'emplacement d'une autre, dite *N. D. du Genêt*, de la fin du onzième siècle.

Voici la légende de cette antique chapelle : « Une bergère de la métairie de la Garde remarqua qu'un de ses bœufs qui ne paissait point se tenait près d'un buisson, se contentant de lécher sans cesse une grosse pierre, et n'en était pas moins le plus gras du troupeau. Intriguée, elle écarta la pierre qui cachait une statue de la Vierge. Enlevée plusieurs fois, la statue revint à sa place primitive, où la piété construisit une chapelle dans laquelle la sainte image fut désormais honorée. »

C'est ici, encore une fois, la légende que nous retrouvons sans cesse, et sur tous les points de la France et même de l'Europe chrétienne.

NOTRE-DAME DE BÉHUARD, à Denée. Cette chapelle, construite dans un îlot de la Loire, à trois lieues d'Angers, au canton de Saint-Georges, était déjà célèbre au milieu du quinzième siècle, quand un accident survenu à Louis XI lui donna une nouvelle importance. Malgré les défauts que l'his-

Digitized by Google

toire lui reproche, ce roi, comme chacun sait, avait pour la Sainte Vierge une dévotion singulière. N. D. de Béhuard était une des madones qu'il aimait à invoquer souvent.

Un jour que n'étant encore que Dauphin, il descendait la Charente sur une petite barque, en compagnie du Roi son père, de son oncle Charles, comte du Maine, et de Louis de Valory, l'embarcation chavira dans le fleuve, près de Ruffec; les quatre passagers allaient périr, quand Louis XI fit un vœu à N. D. de Béhuard, et ils furent sauvés.

Reconnaissant, Louis XI voulut augmenter la gloire de ce sanctuaire, en fondant un chapitre pour le desservir; mais des difficultés entravèrent le projet, et l'aumône royale fut remise au curé de Denée, avec charge d'acquitter les services religieux.

Charles VIII imita la piété de son père envers N. D. de Béhuard; de vieilles peintures et des inscriptions gravées sur les murailles témoignent de la dévotion des grands et des petits, mais surtout des bateliers de la Loire envers la Vierge qui protégeait le cours du fleuve.

Le 19 mai 1447, disent les vieilles chroniques, un nommé Mérel tomba dans l'eau, avec un sac de froment qu'il portait moudre aux moulins des Ponts-de-Cé; ayant invoqué N. D. de Béhuard, il reparut sur l'onde et s'y tint les mains jointes jusqu'à ce que le pilote d'un petit bateau vînt à lui et le sauvât. Plusieurs autres marques de la protection de la Vierge sont mentionnées dans les archives.

Le pèlerinage de N. D. de Béhuard ne pouvait manquer d'attirer l'attention de Mgr Freppel, si jaloux de faire revivre toutes les gloires de son diocèse. En 1873, vingt mille Angevins y accouraient à sa voix. Les cercles catholiques d'ouvriers, les Conférences de Saint-Vincent de Paul de la ville d'Angers se mêlèrent aux pèlerins venus de tous les points du diocèse.

NOTRE-DAME DES ARDILLIERS, à Saumur. Placée sur un coteau de la ville, son nom lui vient de l'argile qu'on trouve en cet endroit et que le peuple nomme *ardille;* de là *ardillères* et *ardilliers*. L'histoire de ce pèlerinage célèbre a été souvent écrite; nous suivrons de préférence la notice publiée par les missionnaires préposés à sa direction, la seule d'ailleurs qui soit autorisée par l'évêché.

A quelques pas de la chapelle, près d'un bois nommé le Bois-Doré, coule une fontaine, dont les habitants de Saumur voulurent, au milieu du quinzième siècle, amener les eaux dans la ville. Peu après, en 1454, un ouvrier creusait dans cette argile; il découvrit une petite statue, haute de trente cinq centimètres, sculptée dans le tuffeau et qui représentait la

Digitized by Google

Vierge assise, tenant sur ses genoux son divin Fils expiré. On supposa que cette pieuse image avait été apportée ou sculptée dans ce lieu par un moine de l'abbaye de Saint-Florent, nommé Absalon, le seul qui eût survécu au massacre de ses Frères par les Normands au neuvième siècle.

Heureux de sa découverte, l'ouvrier emporta chez lui la statue, mais les deux jours suivants, grande fut sa surprise de la retrouver à la même place. En présence de ce prodige, constaté par divers témoins, la ville bâtit à ses frais un petit arceau sous lequel s'abrita d'abord la statue. Mais sa célébrité, sa sécurité même allaient bientôt réclamer un monument plus vaste.

Poussés par un sentiment de piété mal entendu, quelques-uns des pèlerins, qui déjà s'y rendaient pour prier, eurent la tentation d'emporter la sainte image. Un paysan fut le premier de ces voleurs d'un nouveau genre. Il venait de prendre la statue pour en doter l'église de sa paroisse, quand une force mystérieuse le maintint sur place jusqu'à ce qu'il eût demandé pardon de son pieux larcin. Trois hommes de Mirebeau en Poitou imitèrent son exemple avec un égal insuccès. Ils déposèrent plus tard par serment, dans un acte public, le récit de leur fâcheuse aventure.

Les habitants de Saumur comprirent dès lors la nécessité de remplacer par une chapelle l'arceau trop accessible à la cupidité.

Voici la traduction d'une inscription latine gravée sur une tablette de cuivre, et qu'on lisait dans la chapelle : « L'an 1534, le 1er jour d'août, d'après le vœu et aux frais communs des magistrats et du peuple saumurois, Louis Hervé et Pierre Hardré, leurs délégués, ont fait jeter les fondements de cette chapelle, sous le pontificat de Paul III; Mgr Jean Ollivier étant évêque d'Angers, et François Ier, roi des Français, sous l'administration de François Mignon, lieutenant général, de Jean de Castaignier, maire, et de Guillaume Bourceau, échevin. »

La construction de l'édifice destiné à remplacer l'arceau fut donc l'œuvre spontanée des habitants de Saumur. Nous allons voir comment Marie répondra à cet acte de confiance. Outre les grâces sans nombre que la ville recevra pour elle-même, le pèlerinage attirera les peuples des provinces voisines et développera l'industrie de la fabrication des chapelets et rosaires qui fait vivre encore une partie de la population.

La construction marcha lentement et non sans contradiction, comme les œuvres de Dieu. Cependant, Mgr Bouvery, évêque d'Angers, inaugura la nouvelle chapelle le 30 juillet 1553. A partir de cette époque, le pèlerinage devint l'un des plus renommés de toute la France. Placé en dehors des murs de la ville, sur le territoire de Nantilly, il était d'abord desservi par le clergé de cette paroisse. Mais son insuffisance, eu égard au développement

Digitized by Google

de la dévotion populaire, détermina les magistrats de Saumur à confier le sanctuaire aux Minimes. L'évêque d'Angers s'y étant opposé, on fit venir les prêtres de l'Oratoire, en 1614.

Sous l'impulsion des pieux enfants de saint Philippe de Néri et du cardinal de Bérulle, le pèlerinage de N. D. des Ardilliers devint pour la ville un foyer de dévotion. Dès l'année qui suivit leur prise de possession, en dépit d'un gouverneur et d'administrateurs en partie protestants, le maire et les échevins de Saumur, après avoir consulté les habitants, résolurent, par un acte solennel, de se mettre sous la protection de la Sainte Vierge et de la déclarer « patronne et advocate de ladite ville ». Une délibération publique, rédigée au palais royal de Saumur, signée des officiers du Roi, nobles, bourgeois et habitants, régla dans quel ordre se ferait cette consécration. Elle eut lieu le lendemain, 1er mai 1615, au milieu d'un immense concours.

L'exemple de Saumur entraîna quelques cités du voisinage.

De 1631 à 1637, Poitiers et Montmorillon, Celles et Saint-Aignan, dans le Berry, Riom et Bourges, firent vœu d'envoyer chaque année des députés à N. D. des Ardilliers.

A la suite des villes, de grands personnages sont venus s'agenouiller devant la petite statue : Louis XIII, revenant de la Rochelle, laisse, en témoignage de sa reconnaissance, deux candélabres d'argent. Il était accompagné des princesses Louise de Lorraine et Marie de Médicis. Henriette d'Angleterre, dont Bossuet devait immortaliser le trépas, voulut y faire sa première communion. Madame de Montespan y vint apporter son repentir. Le B. Grignon de Montfort y retrempait son zèle apostolique. A la suite d'une mission, prêchée en 1715, à Saint-Pompain, dans le voisinage de Niort, il déterminait trente-trois des paroissiens à entreprendre, sous sa conduite, un pèlerinage à N. D. des Ardilliers. Cet acte héroïque se fit pieds nus une partie de la route, qui est pourtant de plus de trente lieues. M. Ollier fut, dans ce même lieu, inspiré de fonder le séminaire de Saint-Sulpice.

A ces noms, illustres par leur sainteté, joignons-en quelques autres, célèbres à divers titres : Henri de La Trémoïlle, prince de Talmont, Urbain de Maillé, maréchal de France, les seigneurs de Sourches, les marquis de Ruffec, etc.

Des faveurs signalées, de nombreuses guérisons répondaient à cette confiance et l'entretenaient. En 1642, Pierre Cardin, natif d'Auzay, du diocèse de Maillezais, aujourd'hui de Luçon, sourd-muet de naissance, avait trouvé l'usage de la parole, à la suite d'un pèlerinage à N. D. des Ardilliers. Sa guérison, constatée par les médecins, contrôlée par l'évêque Henri de

Digitized by Google

Béthune, fut suivie d'une autre aussi remarquable. Une enfant de Bressuire, également sourde-muette et âgée de quinze ans, allait à Saumur en 1697 et en revenait parlant très bien. L'évêque de la Rochelle, dont Bressuire relevait alors, Mgr Frézeau de La Frézelière, confirma de son autorité le fait miraculeux.

Deux personnes paralysées, l'une et l'autre de Poitiers, Marie Le Brun et Jeanne Trichet, furent soudainement guéries, cette même année 1697. Henri Arnaud, évêque d'Angers, et François de Baglion de Saillant, évêque de Poitiers, attestèrent ce double miracle, après enquête.

Nous ne citons ici que ces faits parmi tous ceux que contiennent les chroniques du pèlerinage.

L'édifice qui avait remplacé l'arceau primitif reçut divers agrandissements. Le cardinal de Richelieu fit élever, en 1634, la chapelle qui porte encore son nom. Dix-huit ans plus tard, Abel Servien, seigneur de la Roche des Aubiers et ministre d'État, en fit bâtir à ses frais une autre semblable. Déjà précédemment, le retable de l'autel principal avait été payé par la reine Marie-Thérèse, et une sacristie remarquable par le duc de Vendôme. Enfin, Louis XIV éleva le dôme principal, en 1695.

Toutes ces munificences royales encourageaient d'autres bienfaiteurs. Le sanctuaire de N. D. des Ardilliers s'enrichit d'*ex-voto* d'une grande valeur. Citons une figure d'argent représentant Louise de Lorraine, une croix d'argent donnée par madame de Mercœur, des calices d'argent et de vermeil, donnés par les maréchaux d'Ornano et de La Châtre; une figure d'argent, présent de madame de Montpensier; une couronne d'or, enrichie de diamants, offerte par Marie-Christine de France, princesse de Piémont; une lampe d'argent, donnée par le marquis d'Effiat; un ciboire d'agate par Madame, sœur de Louis XV; un tableau d'argent ciselé, don du marquis de Champdeniers, de la famille des Rochechouart-Mortemart; un cœur d'or, envoyé par la Reine mère, à la majorité de Louis XIV, etc

De tous ces témoignages de la piété, la Révolution ne fit qu'une bouchée. Les Oratoriens durent s'enfuir, et l'église profanée devint une salpêtrière. Elle fut, en 1796, donnée à l'administration des hospices. La statue miraculeuse fut sauvée. Il n'en fut pas de même de celle de sainte Madeleine qui, traînée sur l'échafaud, en 1793, eut la tête tranchée comme une simple aristocrate.

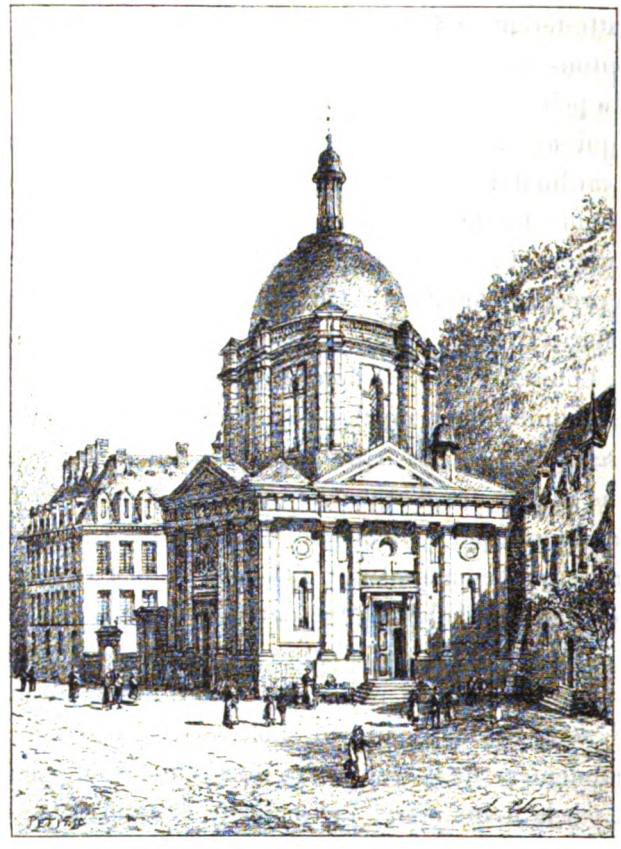
Après le Concordat, le pèlerinage fut desservi par des aumôniers, nommés par l'évêque, jusqu'en 1867. A cette époque, Mgr Angebault, soucieux de rendre sa splendeur passée au sanctuaire de N. D. des Ardilliers, le confiait aux Enfants de Marie Immaculée, fondés à Chavagnes, en Vendée,

Digitized by Google

au commencement de ce siècle, par le vénérable Louis-Marie Beaudoin.

Quand elle fut remise entre leurs mains, l'antique chapelle du pèlerinage venait d'être l'objet d'une première restauration. On avait dû, en 1841, renverser quelques parties plus menacées et consolider le reste. Les réparations s'élevèrent à la somme de soixante-dix-huit mille francs, somme fournie par la générosité des fidèles et surtout par les Saumurois.

Malgré les difficultés de l'heure présente, la ville de Saumur n'a pas cessé



NOTRE-DAME DES ARDILLIERS, A SAUMUR.

d'être dévouée au culte de Marie. En 1855, le 1er mai, par l'organe de leur évêque, les Saumurois renouvelaient, avec une grande solennité, le vœu déposé, deux cent trente-cinq ans plus tôt, aux pieds de N. D. des Ardilliers. De mémoire d'homme, la ville n'avait vu fête pareille. Les autorités religieuses, militaires et civiles, se confondaient dans un même sentiment auquel la population s'associait tout entière.

Le 20 novembre 1870 vit un semblable spectacle. Tandis que l'invasion

Digitized by Google

étrangère préludait aux horreurs de la guerre civile, Mgr Freppel, ce noble enfant de l'Alsace, venait mettre sa personne et son diocèse sous la protection de N. D. des Ardilliers, et la ville s'associait encore officiellement à cet acte de confiance.

Enfin, au mois de janvier 1880, un malheur d'un nouveau genre menaça la ville et les vallées en amont de Saumur. La Loire charriait des glaçons énormes, qui, s'amoncelant sur plus de deux lieues, devaient infailliblement emporter les ponts et produire sur les deux rives d'épouvantables désastres. Mgr Freppel ordonna aux curés de Saumur de recourir, par une procession générale, à N. D. des Ardilliers, la protectrice ordinaire. Hélas! faut-il le dire? L'autorité municipale, représentée par un homme dont nous tairons le nom, avait, au mois de juin précédent, interdit les processions du Saint-Sacrement, si particulièrement populaires en Anjou. Il refusa l'autorisation demandée, *ne voulant attendre que de la science seule les moyens de conjurer le péril.* C'est ainsi que raisonnent et qu'agissent aujourd'hui, au nom de la liberté, les délégués des sociétés secrètes. La manifestation extérieure n'eut pas lieu; mais huit mille Saumurois protestèrent contre cette intolérance et se réunirent spontanément aux pieds de N. D. des Ardilliers.

Deux fêtes principales s'y célèbrent tous les ans : l'Assomption, qui est la fête populaire par excellence, et celle de N. D. des Sept-Douleurs, qui est la fête patronale.

NOTRE-DAME DE NANTILLY, près Saumur. La ville de Saumur, gardée à l'une de ses extrémités par N. D. des Ardilliers, est protégée à l'autre par un sanctuaire que son antiquité rend encore plus vénérable. MM. Célestin Port et d'Espinay en ont écrit l'histoire.

N. D. de Nantilly fut bâtie sur les ruines d'un temple païen, et marque, dès le second siècle, sous le nom d'église de Saint-Jean-Baptiste. Au huitième siècle, ce vocable fut changé en celui de Notre-Dame, à cause d'une statue de la Sainte Vierge qu'on y plaça et qu'on avait découverte dans un champ de lentilles, d'où, par corruption, on a fait Lentilly, puis Nantilly.

L'église, rebâtie vers l'an 1000, fut donnée aux Bénédictins de Saint-Florent, par Charles le Chauve. Louis XI, qui habita souvent le château de Saumur, avait pour N. D. de Nantilly une telle dévotion, qu'il agrandit son église de toute une chapelle qui porte encore son nom. Quand l'abbaye fut sécularisée, le pèlerinage était en tel renom, que dix-huit chapelains y étaient attachés. Une confrérie, dont l'origine remonte à l'an 1402, réunissait dans une même pensée les fidèles de Saumur, et comptait des associés dans toute la France et même en Angleterre. Les papes Clément VIII et Paul V

Digitized by Google

l'enrichirent de faveurs spirituelles, et les registres, que l'on conserve encore, et sur lesquels continuent de s'inscrire de nouveaux associés, offrent le plus grand intérêt par les noms illustres qu'ils contiennent.

La statue miraculeuse est fort ancienne, nous écrit le vénérable curé de cette paroisse. Sauvée de la fureur des huguenots et des hommes de 93, elle représente la Sainte Vierge, assise sur un trône, et tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. La couronne fait l'étonnement des archéologues, qui l'attribuent à l'époque mérovingienne. L'Enfant Jésus, dérobé au commencement de ce siècle, a été retrouvé en 1887, et rendu à sa Mère.

Le concours des pèlerins augmente chaque année, malgré les persécutions. La procession solennelle, qui se faisait le jour de l'Assomption, fête patronale, ne peut plus, depuis douze ans, se dérouler qu'à l'intérieur de l'église; mais elle gagne en piété ce qu'elle a perdu en pompe extérieure.

NOTRE-DAME DE GUÉRISON, à Russé. Un opuscule, imprimé une première fois en 1643, réédité en 1860, par ordre de Mgr Angebault, sous le titre de : « *Discours touchant la fondation et bâtiment de la chapelle de N. D. de Guérison en l'enclave de Russé, en la paroisse d'Allonne, par messire Louis Texier, prieur dudit lieu* », nous en raconte l'origine et les développements.

Vers l'an 1607, les habitants de l'île ou enclave de Russé, sis dans les paroisses d'Allonne et de Brain, souvent privés d'entendre la messe durant l'hiver, à cause des inondations de l'Authion, exposés pour le même motif à mourir sans sacrements, voulurent bâtir une chapelle. Leur dessein eût été secondé alors par Marie du Bellay, princesse d'Yvetot, et son fils Claude, abbé de Savigny et prieur de N. D. de Cunault et de Saint-Doucelin d'Allonne; mais le projet fut contrecarré et n'aboutit pas. Il fut repris, le 2 novembre 1641, par Louis Texier, prieur d'Allonne et seigneur de Russé, dont le frère était mort sans pouvoir être assisté d'aucun prêtre.

« L'ennemi du salut des hommes, dit notre naïf auteur, prévoyant que cette chapelle serait un jour un lieu fort pieux et dévot, comme sont ordinairement les lieux dédiés à la Sainte Vierge, fit tous ses efforts pour empêcher le bâtiment de cette sainte chapelle : *Tantæ molis erat tam sanctum condere templum!* » Les difficultés s'aplanirent. Mgr Claude de Rueil, évêque d'Angers, autorisa la construction et, l'année suivante, 9 mars 1643, elle était bénite par M. Louis Texier, le fondateur et l'historien, qui la dota d'un chapelain.

Elle fut placée sous le vocable de N. D. de Guérison, comme celle que vénèrent les peuples de la Gascogne. Au-dessus du maître-autel, on dressa une statue en pierre de N. D. de Pitié, dont l'origine, les traits, la taille,

Digitized by Google

les ornements et la découverte ont beaucoup d'analogie avec celle des Ardilliers de Saumur, et qui semble remonter au treizième siècle. Dès le 6 juin 1843, le pape Urbain VIII enrichissait cette chapelle d'une indulgence plénière pour la fête de la Nativité. Un concours considérable s'établit à Russé : les paroisses d'Allonne, de Brain, de Varenne, de Montsoreau, de Chouzé, de Bourgueil, de Villebernier, de Vivy, de Saint-Lambert et de Saumur y commencèrent des pèlerinages annuels, qui n'ont été interrompus que pendant la Révolution.

En 1860, après les vicissitudes amenées par les révolutions, Mgr Angebault, évêque d'Angers, accordait de nouvelles indulgences à la chapelle de N. D. de Guérison, et rétablissait solennellement le pèlerinage. Depuis cette époque, le nombre des pèlerins est chaque année plus considérable, principalement pour la Nativité et tout le mois de septembre.

NOTRE-DAME LA RÉALE, ou la Royale, à Brain. Comme son nom l'indique, N. D. la Réale, sise à Brain, entre Angers et Beaufort, eut un roi pour fondateur. Ce fut, en 1189, Richard Cœur de lion, qui y plaça, comme chapelains, les Cisterciens de la Boissière, de la paroisse de Dénezé-sous-le-Lude. Ils y restèrent jusqu'aux guerres de religion qui dévastèrent le couvent et l'église, et chassèrent les moines. Le pèlerinage cessa tout à fait, et la chapelle elle-même, dépouillée de ses ornements et de ses statues, devint une étable.

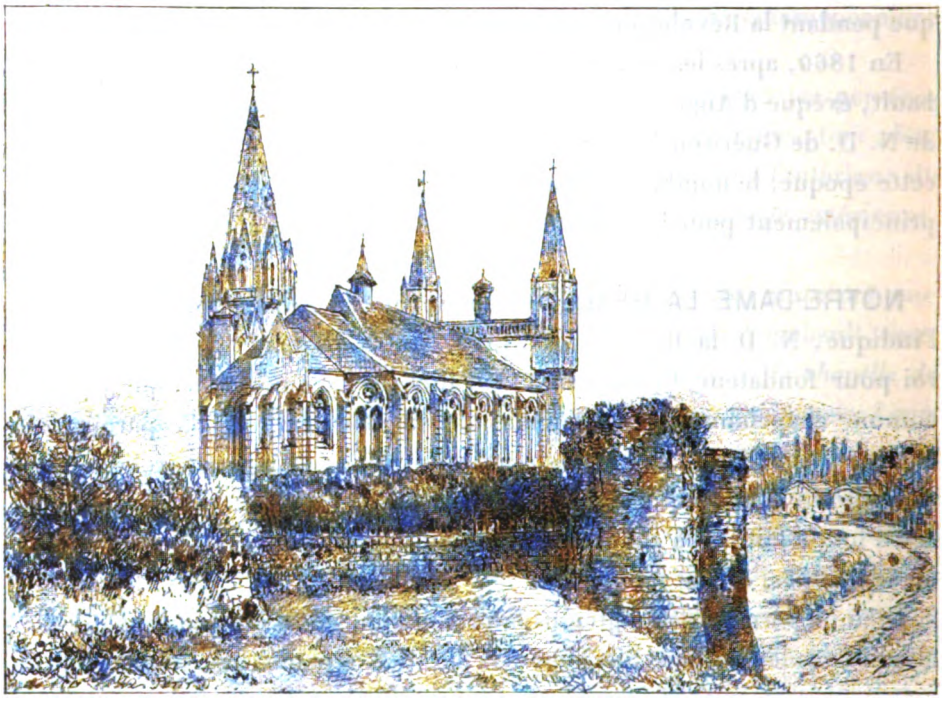
Dieu ne permit pas longtemps la profanation d'un sanctuaire dédié à sa Mère. Tous les bestiaux périrent : le fermier, s'étant cassé les jambes, ne guérit qu'à la suite d'une neuvaine qu'il fit dans la chapelle rendue au culte. Un prêtre du voisinage, messire René Bouerre, curé de Sarrigné, y fut guéri d'une paralysie, en 1690. Sept ans plus tard, Charles Le Pelletier, abbé de Saint-Aubin, et frère de Michel, évêque d'Angers, y obtint la guérison d'un ulcère à la joue, et dès lors, le pèlerinage retrouva ses plus beaux jours. La bénédiction de la chapelle eut lieu avec solennité. Après cent ans de deuil et de silence, la messe y fut célébrée au mois d'octobre 1697, par messire Grandet, le savant auteur de *Notre-Dame Angevine*.

Pendant la Révolution, nous écrit M. l'abbé Charles, curé de Plessis-Grammaire, la chapelle de la Réale fut plus fréquentée que jamais, mais dans le plus grand secret. Un saint prêtre, M. l'abbé Tardif, chanoine d'Angers, demeura caché dans la ferme voisine, et y célébrait chaque nuit le saint sacrifice, grâce à son hôte, vaillant chrétien, du nom de Drouin. Ce digne prêtre fut plus tard curé de Brain, où son souvenir est encore en vénération. La fête se célèbre le 8 septembre

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LIBERGE, à Chaudron. La paroisse de Chaudron, canton de Montrevault, possède une ancienne chapelle, bâtie par un pauvre laboureur pour y loger une statue de la Sainte Vierge trouvée par lui. Il s'en constitua même le gardien. A l'époque de la Révolution, le vénérable curé de Chaudron, caché dans les bois voisins, garda toujours sur lui la statue.

En 1826, il releva la chapelle, et les fidèles continuent d'y venir prier.



LE PUY-NOTRE-DAME.

LE PUY-NOTRE-DAME. Pendant sept cents ans, princes et peuples se donnèrent rendez-vous dans cette église, qui possédait en tiers, avec Bruges et le Puy en Velay, une insigne relique. Le Puy-Notre-Dame faisait alors partie du diocèse de Poitiers. Guillaume VI, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, avait rapporté des croisades un fragment d'une ceinture de la Vierge. Pour la garde de ce trésor, il bâtit la magnifique église du Puy, qui, pour cette cause, fut surnommée Notre-Dame. Cachée au château de Brissac, en 1562, puis à Angers, en 1614, la relique fut deux fois soustraite à la fureur des protestants. La reine de France la voulut avoir sur elle, quand elle mit au monde Louis le Grand. En 1682, son seul contact guérissait les religieuses du couvent de la Fougereuse, près d'Argenton-Château, atteintes d'une maladie épidémique.

Digitized by Google

En 1792, la précieuse relique échappa, une fois encore, aux mains sacrilèges qui pillèrent l'église. Un nommé Guillon, habitant de la paroisse, parvint à s'en saisir, et la remit plus tard au curé du Puy. Bien que son authenticité ne puisse être soupçonnée, la Sainte Ceinture n'est plus, comme autrefois, l'objet du même concours. Cependant, on vient encore la vénérer, surtout le 31 août, qui est la fête principale.

Fontevrault, la célèbre abbaye, fondée vers 1095 par le B. Robert d'Arbrisselle, transformée, hélas! en maison centrale, était du diocèse de Poitiers; le Concordat l'attribua à celui d'Angers. On sait que par un usage sans exemple dans l'Église, bien qu'autorisé par les papes, les religieux de cette abbaye étaient soumis à l'abbesse, en souvenir de l'obéissance de Jésus et de Jean-Baptiste à la Sainte Vierge.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à quelques pas seulement de la Trappe de Bellefontaine.

NOTRE-DAME DE LA VECTAIS, à la Cornuaille, fut longtemps honorée dans un chêne; puis, quand le chêne fut tombé de vétusté, on la porta dans une chapelle, où les malades étaient guéris de la fièvre.

Enfin, NOTRE-DAME DE LA LÉGION D'HONNEUR, à Longué, où M. l'abbé Massoneau a su intéresser à la reconstruction de son église tous les décorés de l'Ordre institué par Napoléon Ier.

On dit même, mais nous ne le croyons pas, que les chevaliers... en espérance y vont en pèlerinage.

Digitized by Google

Digitized by Google

TOURAINE ET ORLÉANAIS

DIOCÈSES

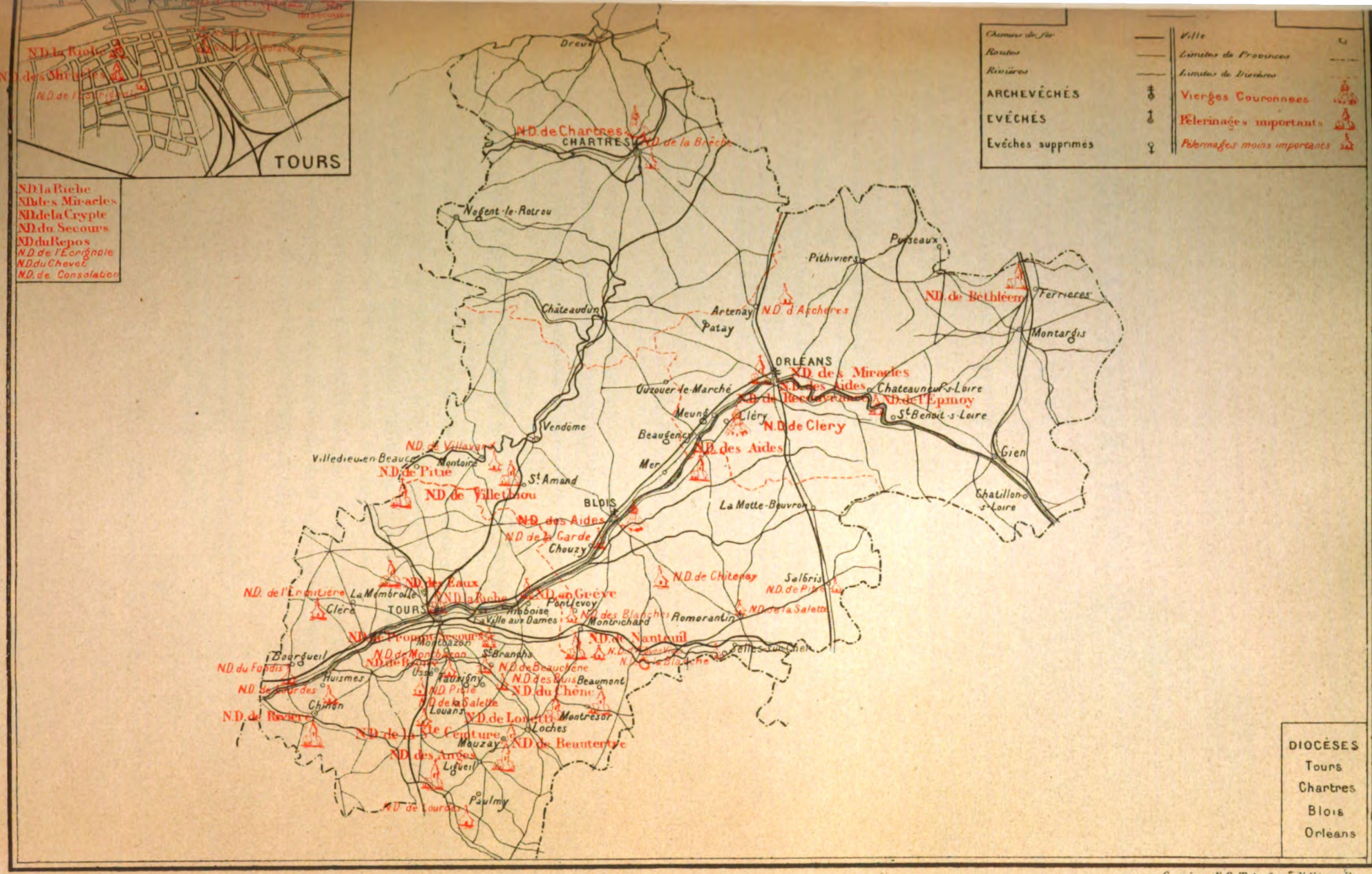
DE

TOURS — BLOIS — CHARTRES

ORLÉANS

Digitized by Google

Digitized by Google



F. DIOCHON invenit

Gravé par E. Guillot, 28 rue d'Alésia, Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

TOURAINE ET ORLÉANAIS

DIOCÈSE DE TOURS

N. D. LA RICHE, A TOURS.
N. D. DES MIRACLES, id.
N. D. DU CHEVET, id.
N. D. DE L'ÉCRIGNOLE, id.
N. D. DE LA CRYPTE, A SAINTE-RADEGONDE.
N. D. DU SECOURS, id.
N. D. DU REPOS DE SAINT MARTIN, id.
N. D. DES EAUX, A LA MEMBROLLE.
N. D. DE RIGNY, A RIGNY-USSÉ.
N. D. DE LA SAINTE-CEINTURE, A LOCHES.
N. D. DE LORETTE, A MONTRÉSOR.
N. D. DU CHÊNE, A BEAUMONT.
N. D. DE BEAUTERTRE, A MOUZAY.
N. D. DES ANGES, A LIGUEIL.
N. D. DE LOURDES, A PAULMY.
N. D. DE MONTBAZON.
N. D. DU FONDIS, A BOURGUEIL.
N. D. DES BUIS, A COURÇAY.
N. D. DE BEAUCHÊNE, A SAINT-BRANCHS.
N. D. DE L'ERMITIÈRE, A CLÉRÉ.
N. D. DE PITIÉ, A TAUXIGNY.
N. D. DE LORETTE, id.
N. D. DE LA SALETTE, A LOUANS.
N. D. DU BOUT-DES-PONTS, A AMBOISE.
N. D. EN GRÈVE, id.
N. D. DE PROMPT-SECOURS, A LA VILLE-AUX-DAMES.
N. D. DE CONSOLATION, id.

Formé en grande partie de la Touraine, ce diocèse s'est enrichi, au moment du Concordat, de quelques lambeaux du Poitou et de l'Anjou. Ses limites sont celles du département d'Indre-et-Loire. Cette province embrassait autrefois la Touraine, l'Anjou, le Maine et toute la Bretagne. Tours n'a plus aujourd'hui pour suffragants que le Mans, Laval, Angers et Nantes.

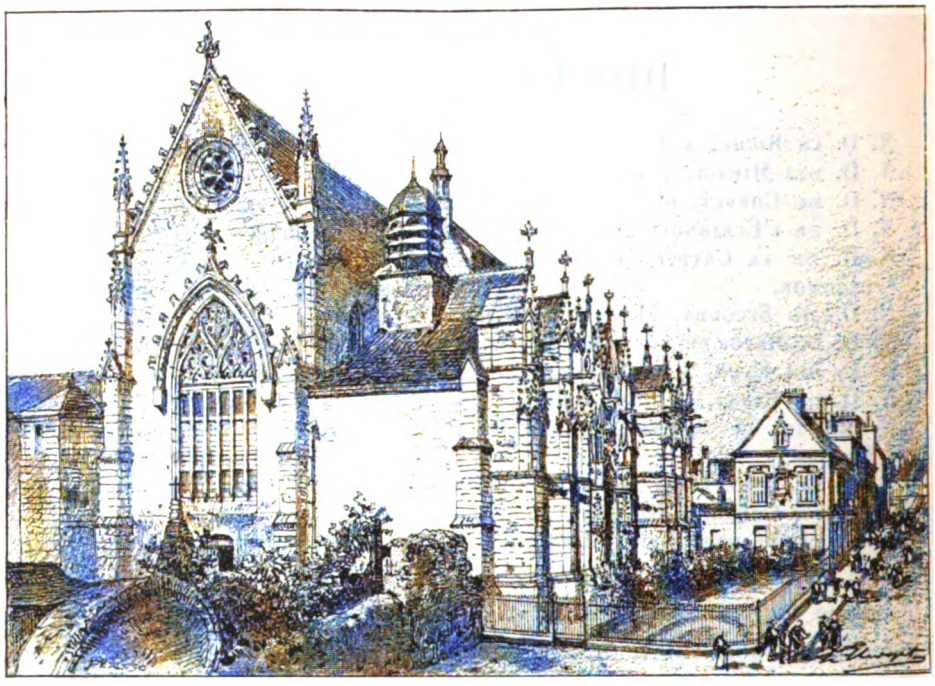
Saint Gatien passe pour son premier évêque. Il ne nous appartient pas de décider si le premier apôtre de la Touraine y fut envoyé par saint Fabien, ou si la tradition et de récentes études donnent tort à saint Grégoire de Tours, représentant Gatien comme un des bergers que réveilla le *Gloria* de Noël, aux environs de Bethléhem. Une poésie d'Ollivier Cherreau, de 1664, découverte à la bibliothèque du petit séminaire de Tours, se fait l'écho de cette tradition. Parlant de Gatien, elle dit :

« Il avoit ja quinze ans et paissoit les troupeaux,
Quand les anges du ciel vinrent aux pastoureaux.....
..... Saint Pierre l'ordonna pasteur des Tourangeaux;
Sept compagnons et lui passèrent dans les Gaules... »

Digitized by Google

Quelle que soit l'époque de son arrivée dans la Touraine, Gatien initia les habitants des rives de la Loire au culte de Jésus-Christ et de sa Mère. Saint Grégoire de Tours nous apprend que les deux églises attribuées à ce saint apôtre furent l'une et l'autre bâties en l'honneur de la Mère de Dieu, à savoir, N. D. de la Crypte et N. D. la Pauvre.

Les pèlerinages de la Sainte Vierge, en Touraine, pâlissent devant celui de saint Martin. Après Jérusalem, Rome et Saint-Jacques de Compostelle,



NOTRE-DAME LA RICHE, A TOURS.

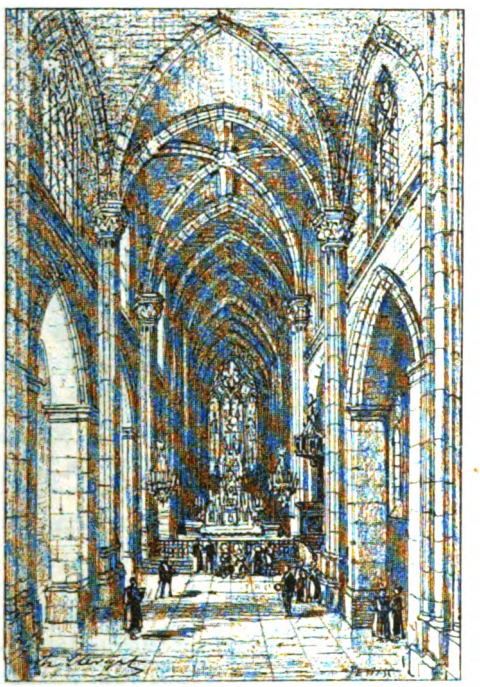
il n'y eut pas dans le monde un sépulcre plus glorieux et plus visité, au moyen âge, que celui du thaumaturge et du patron des Gaules. Nous en parlerons, s'il plaît à Dieu, dans un autre travail.

Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Moussé, curé de Sainte-Radegonde, dans la banlieue de Tours, plusieurs des détails qui vont suivre.

NOTRE-DAME LA RICHE, à Tours. Elle s'appela d'abord *N. D. la Pauvrette* (*Paupercula*). Située à environ mille pas des murailles, elle est aujourd'hui enclavée dans un des faubourgs de la ville. Elle est plutôt, de nos jours, un lieu célèbre qu'un centre de pèlerinage proprement dit. Saint Gatien fut enterré dans le cimetière commun des pauvres qui entourait cette église; son tombeau a été retrouvé à quelques pas.

Digitized by Google

Fondée sur la fin du premier siècle, ou du troisième selon d'autres, rebâtie au dixième, restaurée et agrandie au quinzième, cette église est donc un des monuments les plus vénérables de la dévotion des habitants de Tours. Quand les Normands ravagèrent la contrée, la ville résista; mais *N. D. la Pauvrette*, placée hors des murailles, ne put être défendue et fut renversée. Relevée peu après, elle ressuscita si belle, enrichie de tant de reliques, que la pauvrette, changeant alors son nom, devint



NOTRE-DAME LA RICHE, A TOURS.

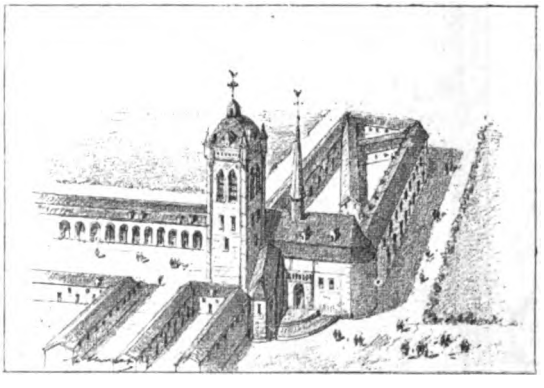
N. D. la Riche. Une confrérie célèbre, comblée de faveurs par Alexandre VII, en 1656, contribua à étendre encore sa renommée. Les années 1562 et 1792 furent pour elle des dates funèbres. Protestants et révolutionnaires s'y acharnèrent également; mais après l'un et l'autre orage, la générosité des Tourangeaux eut bientôt tout réparé. Personne, à Tours, n'a oublié le zèle qu'y déploya M. Roze, curé de la paroisse, pendant la première moitié de ce siècle.

NOTRE-DAME DES MIRACLES, à Tours. La dévotion à saint Martin avait conduit à Tours la reine Clotilde et plusieurs nobles dames. L'une d'elles, sainte Monégonde, se fixa près du tombeau. Quelques vierges ou

Digitized by Google

veuves de la ville se joignirent à elle. Telle fut l'origine de Saint-Pierre le Puellier. Cette communauté fut la première qui, dans la cité de Martin, pratiqua la perfection religieuse. Sainte Monégonde fit sculpter une image de Marie qui devint bientôt l'objet d'une grande vénération, non seulement parmi les pieuses cloîtrées, mais pour les fidèles du dehors. Une tradition respectable affirme que la statue donnée à ses filles par sainte Monégonde est la même qu'on vénère aujourd'hui dans la chapelle du Refuge, sous le titre de N. D. des Miracles.

Quand les barbares ravageaient la Touraine, les religieuses de Saint-Pierre le Puellier, fuyant l'orage, quittèrent la ville. Or, tandis que les prêtres de



NOTRE-DAME DES MIRACLES, A TOURS.

la basilique cachaient à la hâte les reliques des saints, les filles de Monégonde emportaient dans l'exil l'image de Marie déjà très célèbre à Tours. Elles la déposèrent dans le tronc d'un noyer dont l'écorce, en se refermant, recouvrit miraculeusement la statuette. Quand le pays eut recouvré la paix, divers prodiges, des apparitions autour de l'arbre, décelèrent la présence de la statue. Tirée de sa cachette, elle fut reportée à son ancienne chapelle.

Cependant, la ville de Tours, étendant son enceinte, envahissait le quartier paisible de Saint-Pierre le Puellier ; les filles de Monégonde, n'ayant plus le calme nécessaire à leur vie, se joignirent aux Bénédictines de Beaumont-lez-Tours, et n'eurent garde d'abandonner l'image de leur protectrice. Placée en grand honneur dans une chapelle de l'église abbatiale, la statue continua d'y recevoir les hommages des deux communautés fondues ensemble. Elle devint le centre d'une confrérie sous le nom de *Congrégation de N. D. des Miracles*, car tel était son nom, et une fête se célèbre encore sous ce titre, un des jours de l'octave de la Nativité. Une

Digitized by Google

abbesse de Beaumont, Anne-Berthe de Béthune, obtint du pape Innocent XI un bref d'indulgences en faveur de la confrérie.

A l'époque de la Révolution, les religieuses de Beaumont-lez-Tours furent chassées de leur asile et leurs biens confisqués. Quelques-unes d'entre elles suivirent leur abbesse, madame de Virieux-Beauvoir, qui emporta dans une humble maison de Tours la statue de Marie. Puis, les saintes filles moururent, se transmettant successivement la sainte image. En 1833, des anciennes religieuses de Beaumont, il ne restait plus qu'une Sœur converse, nommée Ombline. Aussitôt après la mort de sa vénérable abbesse, Sœur Ombline venait chercher un asile chez les Sœurs de la Charité du Refuge, et leur apportait en dot son inestimable trésor.

Le 11 septembre 1833, la statue fut solennellement intronisée, et depuis lors, la Providence a pris soin de justifier à la Madone son titre de N. D. des Miracles. Comme autrefois à Saint-Pierre le Puellier, comme à Beaumont, un attrait irrésistible conduit les fidèles à la chapelle du Refuge, et la dévotion y est aussi populaire que dans le passé.

N. D. DES MIRACLES, A TOURS.

La statue est assise sur un siège antique; elle est en bois, sans couronne, de dimensions modestes, et tient sur ses genoux l'Enfant Jésus également assis.

NOTRE-DAME DU CHEVET et NOTRE-DAME DE L'ÉCRIGNOLE, l'une et l'autre en la cité de saint Martin. La première, son nom l'indique, est au chevet de la cathédrale, dans la fenêtre centrale du *triforium;* la seconde, qu'il ne faut pas confondre avec Saint-Pierre le Puellier, était l'église d'un monastère de Bénédictines, fondé au milieu du sixième siècle par Ingeltrude, veuve d'un prince de la famille royale. Elle fut érigée en paroisse en 1217, réunie à la paroisse Saint-Saturnin le 22 janvier 1781, supprimée peu après par Mgr de Conzié, et enfin démolie pour élargir la voie publique.

NOTRE-DAME DE LA CRYPTE, à Sainte-Radegonde. Taillé dans le roc par saint Gatien et ses disciples, ce sanctuaire est le plus vénérable du diocèse. C'est, à proprement parler, la première cathédrale des Tourangeaux. Bien qu'imparfaitement, elle présente la disposition des églises primitives, une abside et un transept. Cette grotte étant voisine de Tours,

Digitized by Google

des habitations ne tardèrent pas à se grouper autour d'elle. Un centre important s'y forma, qui fut plus tard érigé en paroisse sous le titre de Sainte-Radegonde. Sur la grotte même, une église s'éleva entre le neuvième et le onzième siècle, mais on empiéta sur la nef et une partie du transept. Telle qu'elle est aujourd'hui, la grotte mesure encore seize mètres de profondeur sur une hauteur de cinq et une largeur de six. Malheureusement, on ne possède plus la statue de N. D. de la Crypte, devant laquelle se sont produits les nombreux miracles rapportés dans la vie de saint Gatien.

NOTRE-DAME DU SECOURS. A la porte de Tours, sur cette même paroisse de Sainte-Radegonde, saint Martin avait fondé le monastère qui devait acquérir une si grande réputation sous le nom de Marmoutier. Modeste à ses débuts, mais bientôt embelli et agrandi par nos rois, visité par les papes, pépinière d'évêques et de grands personnages, Marmoutier offrait à la piété des Tourangeaux une antique statue de la Sainte Vierge, invoquée sous le titre de N. D. du Secours.

Les fresques de l'abbaye, les vitraux de la basilique en racontaient à l'envi l'origine. Un jour que saint Martin descendait l'escalier, le démon, avec lequel il était si souvent en lutte, jeta des pois sur les degrés, dans l'espoir de faire tomber et peut-être de tuer le thaumaturge. Celui-ci fit, en effet, une chute terrible. Les religieux accoururent au bruit; mais, se relevant sans aucun mal, le saint leur dit : « N'ayez crainte, mes enfants : c'est N. D. du Secours qui m'a protégé. » Une Vierge portant ce titre fut placée dans l'église, et elle obtint bien vite une grande célébrité.

La Révolution détruisit le superbe monastère, dont il ne reste plus que quelques pans de muraille. La vénérable image disparut aussi; mais un tronçon de statuette, trouvé dans des fouilles récentes, fait espérer aux archéologues et aux pieux fidèles que dans cet humble débris on a une partie de l'antique image de N. D. du Secours. Les paroisses de la ville et du voisinage allaient autrefois en procession vénérer la statue de la Vierge. Plusieurs miracles relatés par dom Martène justifiaient la confiance des Tourangeaux envers leur sainte patronne.

NOTRE-DAME DU REPOS DE SAINT MARTIN. La paroisse de Sainte-Radegonde possède encore un sanctuaire célèbre. Dans une grotte solitaire, saint Martin s'était choisi une sorte de refuge, dont le voisinage de la ville et l'isolement lui permettaient de satisfaire à la fois aux devoirs

Digitized by Google

de l'évêque et aux aspirations du moine. Assez rapprochée pour ne pas priver le peuple des instructions de son pasteur, la grotte du Repos était assez loin pour le soustraire aux importunités des oisifs. Un soir que le grand pontife revenait de ses courses, harassé de fatigue et succombant de sommeil, la Reine du Ciel lui apparut assistée de deux vierges que le saint reconnut pour sainte Thècle et sainte Agnès. Saint Martin, dont l'humilité n'avait d'égal que son grand amour pour la gloire de Dieu, avoua cette céleste vision à un de ses disciples, qui l'interrogeait sur la lumière dont sa cellule avait été éclairée pendant la nuit.

Isolée du coteau, cette grotte était renfermée dans l'église abbatiale de Marmoutier; c'est l'un des débris de l'antique monastère. On la voit encore à cinq mètres du sol, longue d'environ sept mètres et large de deux et demi. Creusée par le saint lui-même, elle a l'aspect d'une petite chapelle voûtée, au bas de laquelle on montre la cellule de la pénitence de saint Brice. Des *ex-voto* suspendus au rocher prouvent que la confiance en Marie n'y fut jamais trompée.

NOTRE-DAME DES EAUX, à la Membrolle. En 1032, sous le règne de Henri Ier, une statuette de la Vierge fut « treuvée » dans un saule au bord des eaux, d'où elle emprunta son nom. Pendant plus de sept siècles et demi, elle rayonna de l'humble chapelle sur le pays d'alentour. Elle était desservie par des Bénédictins de Marmoutier, attachés au prieuré de N. D. des Eaux.

On l'invoquait surtout dans les temps de sécheresse. En l'année 1789, exceptionnellement aride, on y vit accourir de très nombreuses processions. Ce fut, avant l'éclipse, la dernière fête solennelle. Quand vint l'orage, la statuette fut sauvée par un pieux habitant, Bonaventure Loiseau, dont les descendants la conservèrent précieusement. Mais en 1846, « le saint homme de Tours », M. Dupont, instruit du fait, vint vénérer l'antique image. L'attention fut dès lors attirée sur ce respectable débris. Madame la comtesse de Nanteuil réédifia à ses frais la chapelle, que Mgr Morlot bénit, le 7 février 1856. Son successeur, Mgr Guibert, érigeait trois ans plus tard N. D. des Eaux en paroisse sous le nom d'un village voisin, la Membrolle.

Le 2 juin 1870, un pèlerinage de plus de trois mille personnes rappela celui de 1789 par sa piété et le résultat qu'il obtint. La sécheresse désolait la Touraine. Sept paroisses étaient là, officiellement représentées. N. D. des Eaux exauça leur prière; les cieux se couvrirent de nuages, et les sillons, à demi brûlés, de moissons abondantes.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE RIGNY, à Rigny-Ussé. L'église de Rigny, canton d'Azay-le-Rideau, possède une fontaine, et cette fontaine présente un phénomène que la science jusqu'ici n'a point expliqué. Cette source, avec son flux et son reflux périodiques comme la mer et en même temps qu'elle, subit les phases de la lune. Ce détail peut intéresser le naturaliste ; ce qui nous intéresse davantage, c'est que cette eau fut souvent dans le passé, comme aujourd'hui celle de Lourdes, l'instrument de guérisons.

Le pèlerinage était en grand renom quand la Révolution survint. Un jour, un envoyé de la Convention se présente à Ussé, annonçant son dessein « de faire disparaître tous les insignes de la superstition », et spécialement la Vierge de Rigny. Il se met en route, entre brutalement dans la chapelle et attache son cheval à la corde de la cloche. Mais quelque diligence qu'eût mise sa haine, l'amour des habitants de Rigny pour la Madone l'avait devancé. Ne sachant où l'enfouir, les bons villageois avaient eu la pensée de cacher la statue au fond même de la source miraculeuse. Elle y resta jusqu'en 1804, et fut alors placée dans son ancienne chapelle, réparée à la hâte. Vers 1865, une nouvelle église, réunissant les deux populations de Rigny et d'Ussé sous les yeux de la même protectrice, voit de nos jours le même empressement.

NOTRE-DAME DE LA SAINTE-CEINTURE, à Saint-Ours, de Loches. Loches fut cédé à la France en 1249. Saint Louis l'acheta de l'un des héritiers de Drocon ou Dreux de Mello. La vente fut signée au camp d'Égypte. Longtemps avant cette date, Loches possédait un précieux trésor, conquis par l'un de ses seigneurs, Geoffroy, comte d'Anjou, dit *Grise-gonelle,* à cause de la couleur de son armure. Cette conquête est une curieuse histoire que nous empruntons à une petite notice, imprimée avec permission de Mgr l'archevêque de Tours :

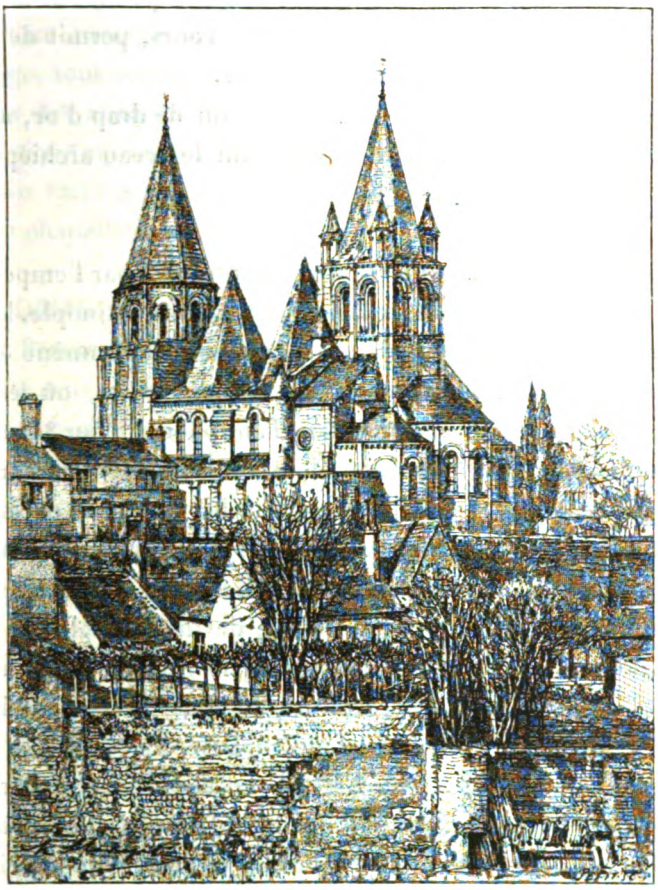
« En 978, Geoffroy Grise-gonelle ayant accepté de combattre seul à seul contre un prince allemand qui disputait au roi Lothaire, fils de Louis IV d'Outre-mer, ses droits à la couronne de France, la reine Emma, proche parente du comte d'Anjou, lui envoya, pour sauvegarde, la ceinture de la Sainte Vierge, conservée dans la chapelle de son palais. Elle lui recommanda de la porter sur lui pendant le combat, l'assurant que la Vierge Marie, à qui avait appartenu cette ceinture, lui ferait remporter la victoire. C'est ce qui arriva.

« Le Roi et la Reine, après la victoire de Geoffroy qui leur assurait la tranquille possession du trône, lui firent don de la précieuse relique, qu'il

Digitized by Google

se hâta de déposer dans son église du château de Loches, où presque tous nos rois la visitèrent.

« Chaque année, on l'exposait à la vénération publique, le 3 mai et le 15 août; ces jours-là, le peuple affluait à l'église collégiale, et l'on voyait souvent dans ses rangs des personnes illustres par leur naissance ou leur



NOTRE-DAME DE LA SAINTE-CEINTURE, A LOCHES.

sainteté, telles que la Bienheureuse Jeanne de Maillé. Le reste de l'année, la sainte ceinture était soigneusement renfermée dans une armoire à double porte, garnie de fer et munie de cinq serrures.

« La ceinture de la Sainte Vierge est d'un tissu très fin, de couleur noisette, dont la matière est vraisemblablement du lin. Elle a deux mètres dix centimètres de long, et à peu près trois centimètres de large. On la conservait, avant la Révolution, dans un riche reliquaire de vermeil, fait sur le modèle de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Elle reposait sur une agate d'une rare beauté, enrichie de pierres précieuses et d'or.

Digitized by Google

« Quand les révolutionnaires vinrent piller l'église collégiale, le riche reliquaire qui renfermait la ceinture tenta leur cupidité ; ils le volèrent donc ; mais la sainte relique fut sauvée de leurs mains sacrilèges par M. l'abbé Pierre-René Leduc.

« En 1803, elle fut rapportée à l'église du château et reconnue solennellement, le 7 août, par les anciens chanoines et chapelains de la collégiale. En 1834, Mgr de Montblanc, archevêque de Tours, permit de l'exposer, comme par le passé, à la vénération des fidèles.

« Elle est maintenant déposée sur un coussin de drap d'or, auquel elle a été solidement fixée par des attaches portant le sceau archiépiscopal, et renfermée dans une châsse gothique. »

Cette ceinture avait été apportée à Constantinople par l'empereur Arcadius, qui la donna à sa sœur sainte Pulchérie. A Constantinople, la dévotion pour cette relique devint si populaire, qu'Emmanuel Comnène établit une fête en son honneur. Au monastère de *Grotta-Ferrata*, où les Basiliens suivent encore le rit grec, on trouve dans l'antiphonaire, au 31 août, la fête de la Ceinture. Dom Pitra raconte, dans son savant travail sur l'Église grecque, que la Sainte Vierge apparut sur les remparts de la ville, en déployant sa ceinture devant les barbares qui investissaient la place. Mais Constantinople était trop coupable. Malgré les prières de Marie, la justice de Dieu suivit son cours, et la ville ingrate devint la proie des barbares. Offerte à Charlemagne en même temps que le voile de la Sainte Vierge, dont hérita Charles le Chauve, la ceinture de Marie resta propriété royale jusqu'au jour où Geoffroy la reçut en récompense.

Il existe, à Loches et dans les environs, un usage bien remarquable. Il est peu de jeunes personnes qui, à l'époque de leur première communion et de leur mariage, ne tiennent à se procurer et à porter une ceinture que les prêtres de la paroisse ont bénite et fait toucher à la vraie ceinture de Marie.

NOTRE-DAME DE LORETTE, à Montrésor. En 1294, la maison de la Sainte Vierge, dite la *Santa Casa*, fut transférée de Dalmatie à Lorette ; cette seconde translation causa dans toute l'Europe une émotion profonde, et détermina de nombreux pèlerinages qui se poursuivirent dans les siècles suivants.

Le seigneur de Montrésor, Imbert de Bastarnay, baron du Bouchage et d'Authon, avait bâti, en 1520, la collégiale de Montrésor. Son fils René dit un jour à son épouse, Isabeau de Savoie : « Vous plaist-il, ma dame, que

Digitized by Google

nous fassions bonne œuvre, ainsi que fist mon père, que Dieu absolve ? » — « J'y consens volontiers, mon seigneur ; mais en souvenir du voyage qu'avons fait si heureusement à Lorette, dressons-en par icy quelque représentation. » — « Ainsy soit, dit René, et de la sorte pourrons-nous, et nos gens, satisfaire à la dévotion qu'avons éprouvée là-bas. »

« Et ainsi firent-ils une chapelle avec voûtes à plein cintre et caissons carrés, puis un ouvrage en bois, représentant la *Santa Casa* et la Vierge sise sur l'ouvrage, tout comme à Lorette. »

Le temps des abandons vint pour cette chapelle avec la Révolution ; elle fut réduite à n'être plus que l'humble sacristie de l'église paroissiale. Mais l'année 1877 a vu finir ces jours d'oubli : la sacristie est redevenue chapelle, et chapelle très fréquentée.

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Beaumont. Tout près de Montrésor, la paroisse de Beaumont possède sous ce titre une chapelle très visitée le jour de la Nativité et pendant l'octave. Une page de ses archives va nous apprendre son origine et la date de sa reconstruction : « Le 5 juillet 1769, par permission de très haut et très puissant seigneur le duc de Saint-Aignan de Beauvilliers, gouverneur des villes et châteaux de Loches et de Beaulieu, cette chapelle a commencé d'être bastie dans une place vague, située dans le bois de Beaumont, appartenant audit seigneur, entre ledit Beaumont-Montrésor et la ville dudit lieu, par iceluy pieusement et gratuitement accordée à la demande du curé, des syndic et habitants de la paroisse ; la chapelle nommée N. D. du Chêne, vu que la statue ou représentation de la Très Sainte Vierge, qui estoit lors dans la niche d'un pillier en pierre fait élever par mondit seigneur, en 1739, s'estoit trouvée dans le tronc d'un chêne très antique, qui, par un coup de foudre, vint à se briser vis-à-vis les pieds de la Sainte Vierge, et tomber par terre, sans qu'elle en branlât de sa place ; et a été finie ladite chapelle, le 14 aoust 1769, et bénite le 15 dudit mois d'aoust par Mre Jean-Baptiste Ratier, doyen du chapitre de Montrésor. »

NOTRE-DAME DE BEAUTERTRE, à Mouzay. La Vierge que l'on vénère sous ce nom dans le voisinage de Loches fut trouvée, il y a neuf siècles environ, au sommet d'un coudrier qui ombrageait une fontaine. Une chapelle s'y bâtit, la confiance des peuples détermina un concours et obtint des miracles.

Pendant six années cruelles, de 1631 à 1637, la ville de Loches fut visitée par des maladies contagieuses. Ce fut à N. D. de Beautertre

Digitized by Google

qu'elle se crut redevable de la cessation du fléau, et, par reconnaissance, les habitants, en exécution d'un vœu solennel, s'y rendirent pendant plus de cent cinquante ans en pèlerinage.

Quinze paroisses des environs de Loches, dont quelques-unes du Berry, s'adressèrent à N. D. de Beautertre dans un temps de sécheresse désolante, et leur confiance ne fut point trompée.

Pendant la Révolution, une main pieuse sauva la statue de la fureur des impies ; elle reçut plus tard un abri au château de Loches, où elle est encore aujourd'hui.

L'antique chapelle a été restaurée et s'élève au-dessus des grands bois. Quant au pèlerinage, après de longues années d'interruption, il refleurit, d'abord en 1848, puis en 1873, où trois mille pèlerins se trouvèrent réunis.

Tous les ans, la ville de Loches et les paroisses du voisinage s'y donnent rendez-vous le 8 septembre.

Espérons qu'un jour la statue, rendue à son sanctuaire primitif, y attirera des foules plus nombreuses encore.

NOTRE-DAME DES ANGES, à Ligueil. En l'an 1613, deux époux chrétiens, Pierre de Madailhan, seigneur des Ajoncs, et Claude du Vas, bâtirent non loin de l'antique forteresse de *Ligolium*, aujourd'hui Ligueil, une chapelle à N. D. des Anges. La Révolution ayant passé par là, il ne resta que des ruines ; mais en 1870, l'oratoire se releva, et voici à quelle occasion. Élie-Marie Besnard du Château était né à Ligueil, le 21 novembre 1794. Déjà les mois succédaient aux mois, et, faute de prêtres, l'enfant grandissait sans avoir reçu le baptême. Un jour, cependant, les parents apprirent qu'un prêtre vivait caché dans une maison de Ligueil ; rendez-vous est pris ; le 12 mai 1795, le petit Élie, en cachette, et au milieu des ruines de N. D. des Anges, fut enfin baptisé. Ce souvenir était resté profondément gravé dans la mémoire de l'enfant Aussi, quand cet enfant fut devenu vieillard, quand ses yeux eurent vu les douleurs de l'invasion et d'une guerre civile qui lui rappelait le passé, il résolut, en dépit de la troisième République, de réparer les ruines amoncelées par la première.

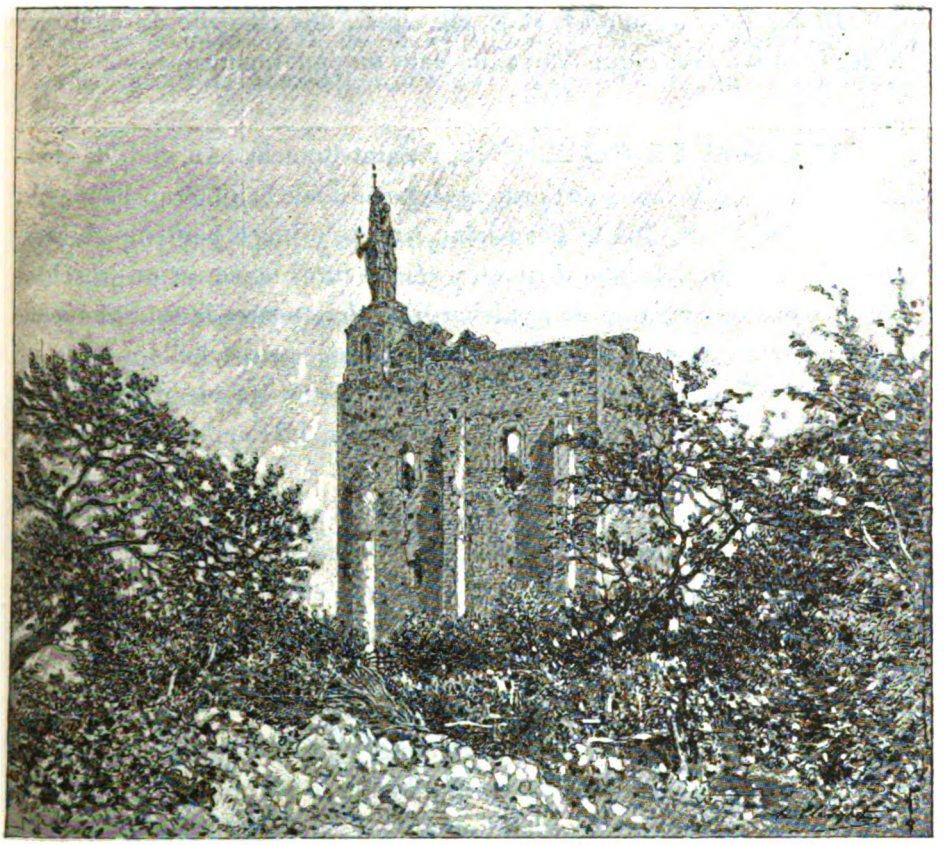
Le 15 août 1871, pimpante et rajeunie, trop étroite pour contenir le clergé et les fidèles des environs, la chapelle de N. D. des Anges fut bénite par M. l'abbé Baranger, curé de Ligueil. Elle abrite le tombeau de celui qui la restaura.

On y vient de préférence le 15 août.

Digitized by Google

Nous signalons dans le voisinage, à Paulmy, *N. D. de Lourdes*. Une grotte, imitant celle de Massabielle, a été érigée dans sa propriété par une dame pieuse. Au deuxième pèlerinage, le 16 septembre 1887, trois mille cinq cents personnes étaient accourues de tout le voisinage.

NOTRE-DAME DE MONTBAZON n'est pas un pèlerinage, mais un acte de confiance, jeté par un prêtre zélé, M. Chauvin, curé de Montbazon, sur le



NOTRE-DAME DE MONTBAZON.

fier donjon des sires de Rohan. Cette vieille forteresse, dont les ruines couronnent un site remarquable, achetée par M. Delaville-le-Roulx, est, depuis 1866, l'escabeau d'une statue gigantesque de la Mère de Dieu. En cuivre repoussé, haute de dix mètres, fruit d'une quête qui fut portée dans toute la Touraine et jusqu'aux Tuileries, la statue a été bénite, le 3 novembre, par l'archevêque de Tours; et depuis, la Vierge sourit, du haut de son donjon, à la ville qui s'est placée sous sa tutelle.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU FONDIS, à Bourgueil, n'est plus qu'un souvenir qui s'efface. Élevée au quinzième siècle sur la paroisse de Saint-Nicolas de Bourgueil, desservie par des chapelains, dont le dernier, M. Amirault, émigra en Espagne et revint pour être curé de Bourgueil, la pauvre chapelle ruinée, délaissée, fut cependant cédée à la fabrique. Mais celle-ci, chargée de soins plus pressants, en vendit l'emplacement en 1825, et tout disparut.

N. D. des Buis, à Courçay, était, elle aussi, une chapelle du quinzième siècle, dont il ne reste que des ruines dans un panorama superbe.

NOTRE-DAME DE BEAUCHÊNE, à Saint-Branchs. Au midi de Montbazon et dans le doyenné de Cormery, la paroisse de Saint-Branchs possède, sous le titre de N. D. de Beauchêne, un pèlerinage contemporain des guerres de religion. La statue qu'on y vénère fut trouvée sur un gros chêne par un pâtre de la ferme de la Richardière. Ici encore, la tradition locale affirme que la statue, portée à l'église paroissiale, revint d'elle-même à son chêne. Sur ces indications, les villageois lui élèvent un piédestal rustique, fixé au tronc du chêne, et, pendant deux siècles, lui apportent d'incessants hommages.

La Révolution elle-même ne les interrompit pas et, par grand hasard, passa sans briser, sans même déranger la statue sur son chêne. En 1830, l'autorité diocésaine dut cependant intervenir et fit cesser des abus qui avaient transformé cette réunion de dévotion en assemblée foraine. Mais en 1842, sur la demande de M. Bonnedeau, curé de Saint-Branchs, et de ses paroissiens, Mgr Morlot rétablit le pèlerinage.

Le prêtre que nous venons de nommer songea bientôt à remplacer le vieux chêne par une chapelle qui fut bénite le 19 juin 1862, et, depuis cette époque, les pèlerins la visitent nombreux, et de préférence le jeudi de la Fête-Dieu.

NOTRE-DAME DE L'ERMITIÈRE, à Cléré, garde le souvenir de la B. Jeanne de Maillé. Cette sainte femme, une des gloires de la Touraine et du Poitou, y vint souvent prier; elle répara la chapelle qui tombait alors en ruine.

C'est elle encore, si l'on en croit la tradition, qui fit sculpter la statue qui décore l'autel de ce modeste oratoire, appelé aussi N. D. de la Planche-de-Vau, du nom du village où se rendent les pèlerins.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE PITIÉ et NOTRE-DAME DE LORETTE, à Tauxigny, étaient deux chapelles fondées par la famille Sauvage : la première, en 1480, par Pierre Sauvage, prieur de Tauxigny ; la seconde, en 1542, par Guillaume, abbé de Baugerais. L'une et l'autre, vendues par la Révolution, ont été converties en maisons et en granges.

Louans possède un autel à *N. D. de la Salette*. C'est l'acte de reconnaissance pour une guérison inespérée, obtenue en 1867.

Amboise possède *N. D. du Bout-des Ponts* et *N. D. en Grève* que nous nous contentons de mentionner, n'ayant pas sur elles les documents nécessaires.

La Ville-aux-Dames, près de Tours, possède *N. D. de Prompt-Secours* et *N. D. de Consolation*, bâtie par l'évêque Injuriosus, vers l'an 538. C'est le souvenir d'une victoire remportée sur les Normands par les habitants de Tours, dans un lieu appelé longtemps Saint-Martin *de Bello*, dont les géographes modernes ont fait Saint-Martin-le-Beau. 93 n'y a pas même laissé de ruines.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE BLOIS

- ⛵ N. D. des Aydes, a Blois.
- N. D. de Villethiou.
- N. D. de Nanteuil, près Montrichard.
- N. D. de Pitié, a Villedieu.
- N. D. de la Garde, a la Guiche.
- N. D. de Chitenay.
- N. D. des Blanches, a Pontlevoy.
- N. D. la Blanche, a Selles.
- N. D. de Pitié, a Salbris.
- N. D. de Villavard, près Montoire.
- N. D. de la Salette, a Romorantin.
- N. D. d'Aigues-Vives, a Faverolles.

Le diocèse de Blois, suffragant de Paris et aujourd'hui renfermé dans les mêmes limites que le département de Loir-et-Cher, fut formé, en 1695, du démembrement de celui de Chartres; il compte trois pèlerinages célèbres et plusieurs autres de moindre importance. Les trois premiers, N. D. des Aydes, N. D. de Nanteuil et N. D. de Villethiou, sont assis sur les bords des trois grands cours d'eau qui traversent la contrée, la Loire, le Cher et le Loir. Les autres sont disséminés çà et là, comme il a plu à la Providence et à la dévotion des peuples.

NOTRE-DAME DES AYDES, à Blois (⛵ 1860). Placée à l'entrée de la ville, au faubourg de Vienne, N. D. des Aydes fut constituée de bonne heure la gardienne de la cité de Blois. Son origine est incertaine, mais semble se confondre avec celle de la ville elle-même. Indépendamment d'ailleurs des causes multiples qui, depuis le septième siècle, ont détruit ses archives, il est bon de rappeler une fois encore que nos pères, dans ces âges de ferveur et de foi, avaient plus souci de fonder que d'écrire. La plupart de nos cathédrales, ces poèmes magnifiques, ne sont pas même signées, et l'on ignore presque partout le nom de ces *logeurs du Bon Dieu*.

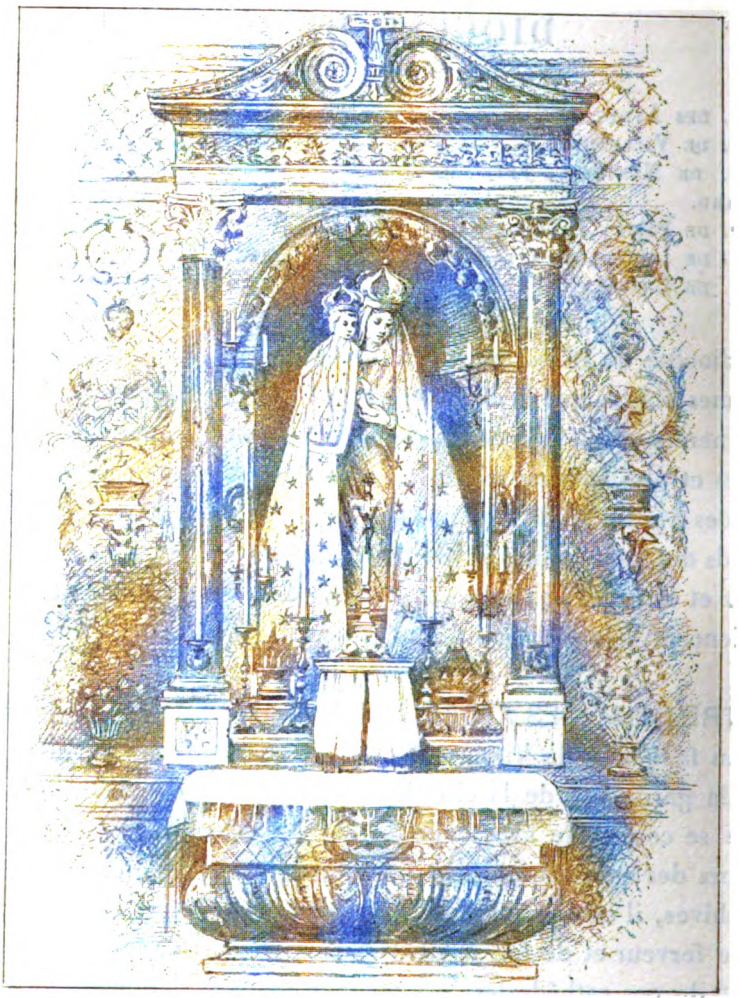
Dans une certaine mesure, il en va de même pour nos pèlerinages; ils affirment leur existence par les grâces qui s'y distribuent; mais, comme les grands fleuves, ils sont souvent loin de leur source, quand on peut en signaler les bienfaits et les accroissements.

Le sanctuaire de N. D. des Aydes était déjà très célèbre dans tout le Blésois et dans la France, quand, en 1512, la reine Anne de Bretagne eut la piété de reconstruire le portail et les deux premières travées de la

Digitized by Google

nef, ajoutant à ce bienfait un royal cadeau, qui consistait en un ostensoir de vermeil et une lampe d'argent.

En 1588, Henri III convoquait à Blois les états généraux : l'ouverture en fut faite sous la protection de la Sainte Vierge. Le Roi, la reine Catherine de Médicis, les princes et la Cour, les députés des trois ordres, formant un

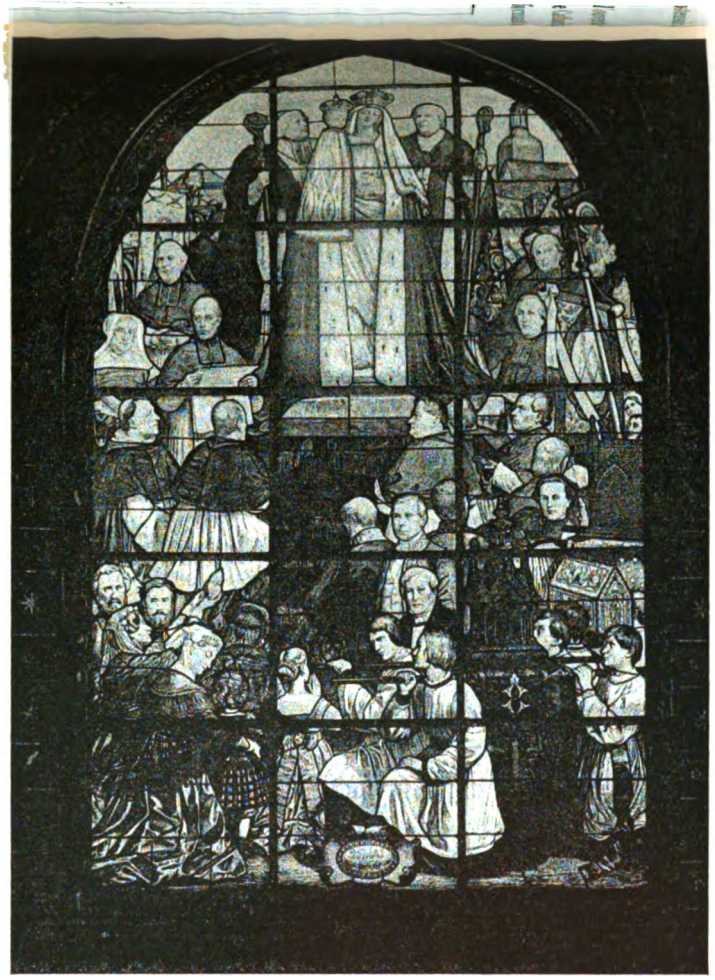


NOTRE-DAME DES AYDES, A BLOIS.

long cortège, partirent du château, précédant l'archevêque d'Aix qui portait le Saint Sacrement.

Louis XIII, héritier de la piété de sa mère, Marie de Médicis, vint en personne renouveler dans cette église la consécration à Marie de sa personne et de son royaume. Afin de perpétuer le souvenir de cet acte solennel, il offrit en *ex-voto* un grand tableau qui le représentait à genoux aux pieds de la statue.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DES AYDES.

Reproduction des vitraux de l'église de Saint-Saturnin (faubourg de Vienne-lez-Blois.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Les habitants de Blois n'avaient pas attendu ces exemples pour mettre leur confiance en leur protectrice. Une confrérie, où ils s'enrôlaient en grand nombre, florissait dès le quinzième siècle. Dans les calamités qui les visitaient, c'était à N. D. des Aydes qu'ils allaient tout d'abord porter leurs doléances et leurs vœux. Si la peste désole la ville en 1631, c'est aux pieds de Notre-Dame que les échevins déposent la promesse de porter chaque année, s'ils sont délivrés, un cierge d'une livre, pour orner son autel. A peine le vœu est-il prononcé par le maire que la peste disparaît. Plus tard, le pays est-il affligé de pluies incessantes, comme en 1696, ils obtiennent un temps serein en priant avec ferveur N. D. des Aydes. A d'autres époques, si la Loire déborde, menaçant de tout ravager, comme en 1784, en 1803, en 1856 et en 1866, c'est toujours à elle qu'ils s'adressent pleins de confiance, et cette confiance est chaque fois justifiée par un bienfait nouveau.

Les paroisses du voisinage, s'unissant à ce concert, venaient, quelques-unes chaque année, d'autres seulement à l'heure des nécessités plus pressantes, implorer l'assistance de N. D. des Aydes. En 1772, on vit la paroisse de Saint-Léonard y accourir de sept lieues pour obtenir la cessation d'une sécheresse désespérante.

Il y avait autrefois entre certaines villes et la Sainte Vierge comme une sorte de pacte si puissant que rien n'a pu le briser La Révolution a passé sur N. D. des Aydes, laissant ici, comme sur tant d'autres sanctuaires, la trace de son infernale audace; mais ces horreurs furent bien vite réparées.

Ces horreurs revêtirent pourtant à Blois un caractère particulièrement satanique. Le 24 novembre 1793, les *sans-culottes* de l'endroit, apprenant qu'un prêtre (hélas! il était schismatique!) disait encore la messe dans le cloître, s'y précipitent. A coups de sabre ils brisent un beau christ, de taille naturelle, donné autrefois par Catherine de Médicis, et mutilent affreusement la statue de la Sainte Vierge. Réunissant en monceau ces débris, ils allument un grand feu avec les livres liturgiques, puis, semblables à une bande de démons, ils dansent autour du bûcher, en chantant la *Carmagnole*.

L'auteur de la notice que nous prenons pour guide ajoute que les exécuteurs de ces scènes effroyables périrent misérablement, portant les marques d'un châtiment trop mérité.

En 1815, quand les Prussiens occupaient Blois, le clergé de la ville demanda l'autorisation de faire une procession générale jusqu'à N. D. des Aydes. Les étrangers qui opprimaient alors la France n'osèrent refuser, et la manifestation eut lieu avec une imposante solennité. La vénérable

Digitized by Google

statue n'était plus là. Dès l'ouverture des églises, elle avait été remplacée par celle du monastère de Guiche, tombé sous le marteau des démolisseurs. Dès lors, le pèlerinage refleurit comme par le passé.

En mai 1851, Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois, vint mettre son épiscopat et son diocèse sous la protection de N. D. des Aydes : dès ce jour, il conçut le dessein de couronner la reine de sa cité. Cette fête eut lieu le 20 mai 1860, sous la présidence de Mgr Donnet, cardinal archevêque de Bordeaux.

Quand Mgr Pallu du Parc déposa au front de N. D. des Aydes la couronne offerte par tous ses enfants, la grande voix du canon s'unit à celle des cloches pour saluer la nouvelle reine de Blois.

Chaque année, le 24 mai, une fête solennelle en rappelle l'anniversaire.

NOTRE-DAME DE VILLETHIOU. Nous pourrions répéter ici ce que nous disions plus haut pour N. D. des Aydes. Son origine est incertaine, mais sûrement fort reculée.

Un titre de 1454 en constate l'existence ; mais l'architecte qui, en 1841, la démolissait pour la rebâtir, reconnut dans ses antiques murailles une construction du onzième siècle. Vraisemblablement, elle en remplaçait elle-même une autre plus ancienne.

N. D. de Villethiou a eu son historien, M. l'abbé Landau, dont nous suivrons l'intéressant récit.

D'après la tradition, rapportée fidèlement par cet auteur, la Sainte Vierge aurait elle-même choisi le lieu de sa chapelle.

A une époque lointaine, un villageois avait découvert, au fond d'une fontaine qui coule encore près du sanctuaire, une petite statue de la Mère de Dieu. Il la porta successivement à plusieurs églises du voisinage ; mais toujours elle se retrouvait sur les branches du coudrier qui ombrageait la fontaine. Les bonnes gens du pays se mirent donc en devoir d'y bâtir un oratoire ; mais ce qu'ils avaient fait la veille était détruit le lendemain. L'un des maçons, rebuté par ces insuccès, aurait alors lancé en l'air son marteau : « Bonne Sainte Dame, dit-il, portez-le vous-même à l'endroit que vous avez choisi ! » Et la chapelle se bâtit sur le lieu où le marteau s'arrêta.

Un chapelain fut attaché à ce sanctuaire avec le titre de prieur donné à l'un des chanoines réguliers de Saint-Augustin, de l'abbaye de Saint-Georges des Bois.

Dès 1420, nous voyons les paroisses du Vendomois s'y rendre en pèlerinages collectifs

Digitized by Google

Dans les épidémies, les sécheresses prolongées ou les pluies persistantes, les populations accouraient à leur refuge naturel, et ne retournaient jamais sans être exaucées. Il en était de même dans les afflictions privées et dans les maladies où les médecins désespèrent. De nombreuses béquilles, alternant avec les *ex-voto*, attestent à Villethiou, comme en tant d'autres lieux, le pouvoir de Marie.

NOTRE-DAME DE VILLETHIOU.

Les protestants avaient sans doute brisé la statue contemporaine de la chapelle, car celle que l'on vénère aujourd'hui, et dont nous allons redire l'émouvante histoire pendant la Révolution, accuse un ciseau du dix-septième siècle.

Au mois de juin 1793, le district de Vendôme envoya deux de ses membres dépouiller la chapelle. Tout ce qu'elle contenait fut pêle-mêle entassé sur un chariot et conduit à Vendôme. Le fourgon passa toute la nuit en plein air, confié à la surveillance du concierge du district, nommé Antoine Chéron. Tout à coup, vers onze heures, cet homme entendit comme une détonation violente qui partait du chariot. Soupçonnant quelque tentative

Digitized by Google

de vol, il sort et ne voit rien. Mais prenant pour un avertissement personnel le bruit qu'il avait entendu, il soulève sans efforts la lourde statue et l'emporte chez lui. Il ne put, le lendemain, empêcher un des syndics de mutiler les deux têtes de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus; il recueillit pieusement les débris, qu'il s'empressa de cacher pour les rendre plus tard. Un sculpteur rejoignit en effet les morceaux, et, vers 1802, la vénérable statue fut replacée sur son trône.

Pendant que la Vierge de Villethiou était ainsi traitée, sa maison et le prieuré voisin avaient un meilleur sort. Déclarée propriété nationale, la chapelle eut pour acquéreurs ou plutôt pour sauveurs deux anciens religieux Prémontrés de l'abbaye de Saint-Sauveur de l'Étoile, MM. Pilgrain et Brou. A la mort de ce dernier, survenue en 1814, ses héritiers, Normands avides, furent sollicités de la revendre à un groupe de libres penseurs qui voulaient simplement la détruire. La Providence ne le permit pas.

« Non, s'écria un jour un digne prêtre du voisinage, il ne sera pas dit que les impies auront fait crouler la plus vénérable dévotion du pays! » Quelques jours après, M. l'abbé Joseph de Caqueray, curé de Villeporcher et descendant des ducs de Normandie, achetait pour 6,600 francs la chapelle et le prieuré. Devenu plus tard curé de Longpré, M. l'abbé de Caqueray céda pour toujours à sa fabrique la propriété de l'une et de l'autre.

Sous son administration, le pèlerinage prit un nouvel essor; les paroisses y accoururent comme autrefois. En 1836, celle de Prunay y vint en procession solennelle, réclamant le bienfait de la pluie, qu'elle obtint pour son retour. En 1842, un jardinier de Vendôme y recouvrait subitement l'usage de ses jambes et laissait en témoignage les deux béquilles dont il n'avait plus à se servir. Ce fait eut pour témoin tout Vendôme. Un fait semblable est attesté par M. Henri de Brunier, directeur du collège de Vendôme, qui dut à N. D. de Villethiou le salut d'un de ses élèves, condamné par les médecins.

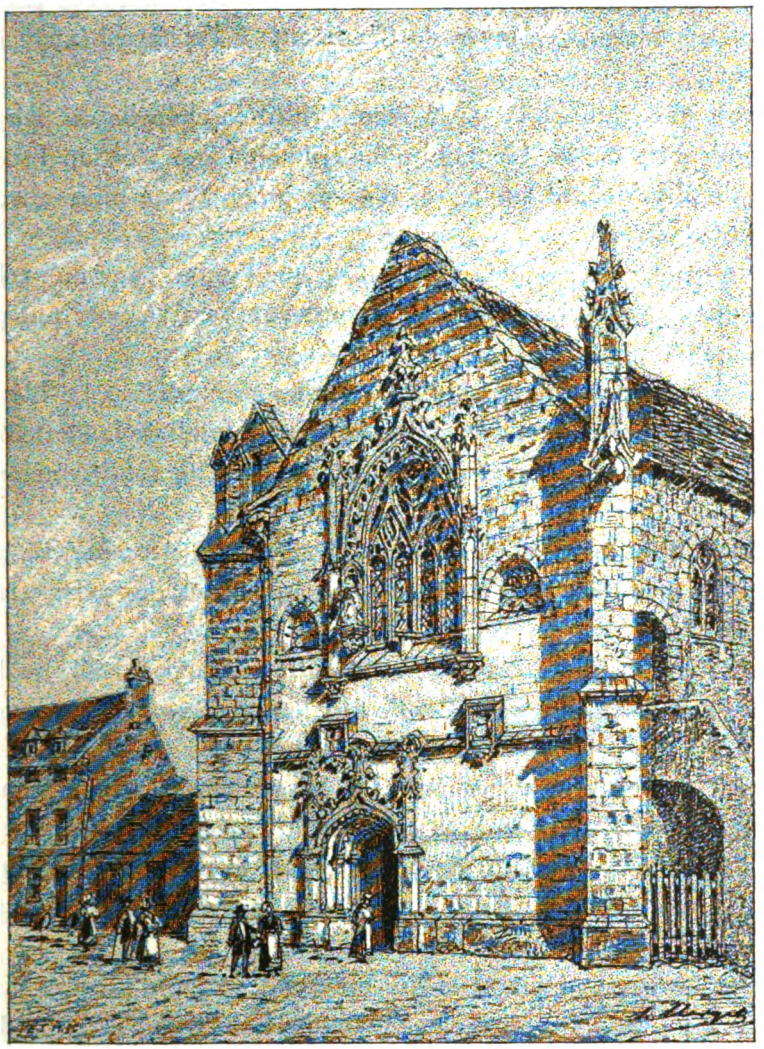
Cependant, la chapelle menaçait ruine, et la contrée tout entière s'en préoccupait. M. de Caqueray était vieux : la Providence lui suscita deux puissants auxiliaires, M. l'abbé Mercier qui devait être bientôt curé de Saint-Amand, et M. l'abbé des Essarts, vicaire général, puis évêque de Blois La construction de la nouvelle chapelle dura deux ans. Enfin, le 27 avril 1843, elle fut solennellement bénite par M. des Essarts, entouré des fidèles de onze paroisses, venues en procession, et de soixante prêtres.

Cette chapelle, devenue insuffisante, a dû être agrandie, et chaque année, le 8 septembre, elle reçoit des foules de pèlerins, jaloux de gagner les

Digitized by Google

faveurs accordées par le pape Pie IX. Le 8 septembre 1888, un autel a été offert en *ex-voto* par la ville de Montoire.

NOTRE-DAME DE NANTEUIL, près Montrichard. Sur la rive droite du Cher, à quelque distance de Montrichard, au fond d'une vallée fertile,



NOTRE-DAME DE NANTEUIL, A MONTRICHARD.

N. D. de Nanteuil abrite son clocher sous la protection d'un vieux donjon, bâti par Hugues de Chaumont, au douzième siècle. Si l'on en croit la tradition, recueillie par l'historien de ce pèlerinage, M. l'abbé Labreuille, le culte de Marie en ce lieu serait bien plus ancien que le donjon lui-même; sans aucun doute, il lui survivra.

Digitized by Google

Ce culte envers la Mère de Dieu y aurait même remplacé celui de quelque divinité païenne, à l'occasion de la découverte d'une statue de la Vierge dans le feuillage d'un arbre voisin, et près d'une fontaine. La proximité d'un cimetière aux sépultures mérovingiennes, confinant à la chapelle, ajoute un grand poids à cette tradition locale.

L'église et le prieuré de Nanteuil furent restitués, en 1110, par le seigneur de Montrichard, Hugues de Chaumont, à l'abbaye bénédictine de Pontlevoy.

On croit que Philippe-Auguste reconstruisit la chapelle du pèlerinage en souvenir d'un double bienfait qu'il attribuait à la protection de Marie : la prise de Montrichard sur le roi d'Angleterre, et une pluie abondante qui sauva son armée.

La tête couronnée de Philippe-Auguste que l'on voit sur une colonne, accompagné des principaux abbés de Pontlevoy, serait encore une preuve de cette opinion.

Ce pèlerinage prit dès lors de très grandes proportions. Le Blésois, la Touraine et le Berry s'y rencontraient, surtout le lundi de la Pentecôte; ce qui donna naissance à une foire importante, établie dès le quatorzième siècle.

En 1218, le seigneur de Montrichard avait donné à la chapelle une de ses terres et spécialement une grande prairie voisine, qui porte encore le nom de *Pré des pèlerins*.

Louis XI vint souvent à Nanteuil et fit bâtir le grand portail, qu'il orna des armes de France, unies à celles de Charlotte de Savoie, son épouse. La ville de Tours, imitant la piété de son redoutable voisin, offrait, en 1470, un cierge de soixante livres, qu'elle faisait porter solennellement à Nanteuil, en reconnaissance de la guérison du sénéchal de Touraine. Guillaume d'Harcourt, seigneur de Montrichard, avait, neuf ans plus tôt, fondé une rente de huit louis pour l'entretien d'une lampe devant la statue.

Pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, d'illustres pèlerins vinrent prier à Nanteuil; on cite notamment M. Olier et saint Benoît-Joseph Labre, dont la piété fit sur les habitants une telle impression que le souvenir n'en est pas effacé.

Peu après, un événement merveilleux, rapporté par M. Labreuille, produisit dans la contrée une immense émotion. Quand la Révolution, jetant le masque, se fit décidément persécutrice, les traits de la statue exprimèrent une tristesse profonde. Pendant un jour entier, des larmes coulèrent de ses yeux. Le prodige dura même pendant les derniers mois de

Digitized by Google

1792. La nuit, quand la foule des pèlerins inondait la chapelle, les larmes brillantes de la Vierge suffisaient à éclairer l'enceinte. Toute la ville de Montrichard et les habitants du pays voulurent se rendre compte du prodige; les plus incrédules furent convaincus de la réalité.

Cet événement ne fit qu'exciter la passion irréligieuse. L'année suivante, une bande de misérables pilla l'église, brûlant ce qu'elle ne put emporter. La statue fut mutilée. La tête, séparée du tronc, fut brutalement repoussée par le pied d'une mégère qui en fut punie par un mal au même pied, mal qui entraîna bientôt la mort. Une autre femme, ayant recueilli cette épave comme une relique, la rendit après l'orage. Cette même tête a été adaptée par un sculpteur à la statue que l'on vénère aujourd'hui.

Les pèlerins revinrent bientôt, et des grâces nouvelles, canoniquement constatées, réveillèrent la foi et la confiance des peuples. Avec les pèlerins arrivèrent d'abondantes aumônes, qui permirent de restaurer, d'agrandir et d'orner la chapelle. Pie IX lui accorda des indulgences et des privilèges, et chaque année, malgré le malheur des temps et les influences contraires, le pèlerinage va grandissant.

Il semble encore à ces populations, si travaillées qu'elles soient par les sociétés secrètes, que le salut leur viendra par Marie.

Aussi N. D. de Nanteuil a-t-elle vu à ses pieds dans ces années dernières les villes de Blois, de Saint-Aignan, de Pontlevoy et de Montrichard se mêler aux pèlerinages de Francueil, de Tissay, de Fougères et de Faverolles.

Plus de vingt mille pèlerins la visitent chaque année; le lundi de la Pentecôte, on compte autour d'elle jusqu'à cinq mille personnes.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Villedieu, pèlerinage plus ancien, est encore de nos jours très suivi. Fondée en 1035, par Geoffroy Martel, comte d'Anjou, et Agnès de Poitiers, sa femme, son église devint de bonne heure, comme Villethiou, un lieu de pèlerinage pour tout le Vendômois et la partie septentrionale du diocèse de Tours. En 1810, la guérison d'une jeune fille, rappelant un fait analogue survenu avant la Révolution, a fait revivre la piété.

Chaque année, au mois de septembre, pendant les jours qui précèdent la fête de N. D. des Sept-Douleurs, on prêche un *triduum*, et, le dimanche, la foule s'y donne rendez-vous. L'ancienne chapelle ayant été détruite en 1805, le pèlerinage a été transporté à l'église paroissiale, où l'on conserve l'antique statue, sauvée pendant la Révolution. Elle est d'une exécution remarquable.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA GARDE, à la Guiche, paroisse de Chousy. C'était, avant la Révolution, un pèlerinage renommé, fondé par Jean de Châtillon, comte de Blois, et Anne de Bretagne, son épouse, avec un couvent de Clarisses. Ce couvent est devenu une ferme, et la chapelle est presque abandonnée.

NOTRE-DAME DE CHITENAY est, comme le précédent, un pèlerinage bien déchu de sa célébrité d'autrefois. En 1674, le curé de la paroisse pouvait écrire : « Marie semble avoir choisi ce lieu pour y faire sentir son pouvoir. »

Ce pouvoir est aujourd'hui le même; mais la piété s'est refroidie dans tout le voisinage.

La tempête de la fin du siècle dernier y a semé des ruines que le zèle a beaucoup de peine à relever. Cependant, le 8 octobre 1855, l'église a été restaurée : elle voit encore de nos jours quelques pèlerins, heureux de gagner les indulgences qu'avaient accordées à ce sanctuaire les papes Clément X et Grégoire XV.

NOTRE-DAME DES BLANCHES. Sous ce titre, l'abbaye de Pontlevoy honora Marie pendant près de sept cents ans, et ce titre lui-même se rapportait à un fait merveilleux, raconté par dom Mabillon.

Gelduin, seigneur de Pontlevoy, souche des ducs d'Amboise, invoqua dans une tempête la Sainte Vierge, qui daigna lui apparaître, revêtue d'habits blancs.

En souvenir, Gelduin aurait donné à l'abbaye qu'il fondait le nom de N. D. des Blanches, conservé dans une de ses chapelles. 1793, supprimant l'abbaye, interrompit le pèlerinage; mais depuis 1829, le collège de Pontlevoy a renoué la tradition et continue d'invoquer N. D. des Blanches, surtout le 24 mai, qui est la fête patronale.

A Selles-sur-Cher, sous le titre de *N. D. la Blanche,* la Sainte Vierge était honorée par les Feuillants et par les habitants du voisinage.

L'église primitive, bâtie par Childebert, détruite par les Normands, fut remplacée à la fin du dixième siècle par le magnifique édifice qu'on y admire aujourd'hui.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Salbris, était, dans le siècle dernier, un pèlerinage mis en honneur par deux résurrections d'enfants, dont les

Digitized by Google

registres paroissiaux, signés de plusieurs personnes dignes de foi, conservent le souvenir.

NOTRE-DAME DE VILLAVARD, près Montoire, est une Vierge noire, autour de laquelle florissait autrefois une confrérie, conservée depuis plus de deux siècles et demi, en dépit des bouleversements politiques et de l'absence de prêtres en cette paroisse de 1793 à 1844.

La petite statue, volée par un révolutionnaire, allait être brûlée, quand la femme de ce dernier la sauva. L'impie mourut misérablement. La statue, cachée d'abord dans un rocher, fut, en 1814, rendue à l'église de Villavard par madame Dubuissin, qui l'avait gardée quelque temps. Cette même année, la confrérie fut rétablie, et le pèlerinage retrouva sa prospérité. M. l'abbé Bourgogne, curé de Villavard, en a écrit une notice en 1868.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE, à Romorantin, est une chapelle dédiée, en 1871, par les habitants de la ville, reconnaissants d'avoir été préservés de l'invasion prussienne, à la suite d'un vœu.

NOTRE-DAME D'AIGUES-VIVES, vulgairement Exives, sur la paroisse de Faverolles, canton de Montrichard, célèbre sa fête patronale le dimanche qui suit la Nativité de la Sainte Vierge.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE CHARTRES

⛴ N. D. de Chartres.	N. D du Pilier.
N. D. Sous-Terre.	N. D. de la Brèche

Le diocèse de Chartres, érigé dès le premier siècle, est aujourd'hui suffragant de Paris et suit les limites du département d'Eure-et-Loir. Il était autrefois beaucoup plus vaste et l'un des plus étendus de la France.

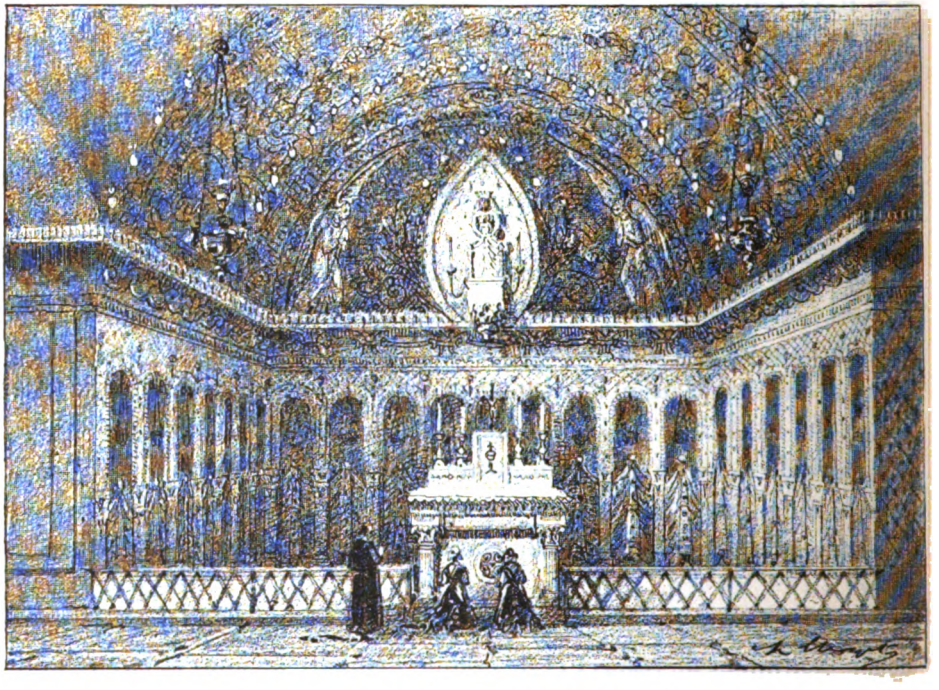
NOTRE-DAME DE CHARTRES (⛴ 1854). « Un athée doit être ici mal à l'aise! » s'écriait un jour Napoléon Ier, écrasé lui-même par la majesté de l'édifice dans lequel nous allons entrer et nous agenouiller ensemble. De tous les sanctuaires jusqu'ici visités, en est-il de plus vénérable? « Le pèlerinage de N. D. de Chartres, nous écrivait naguère M. l'abbé Favrot, secrétaire de l'évêché, est d'un ordre à part; son histoire se confond avec celle de notre pays, car il est par excellence le pèlerinage d'un passé plein de gloire, d'un présent plein de consolation et d'un avenir plein d'espérance. »

En vérité, il n'y a pas que les athées qui se trouvent ici mal à l'aise. Un double sentiment de respect et de crainte s'empare de nous et fait trembler notre plume. Comment, après tant d'orateurs qui l'ont exaltée dans la chaire, après tant d'historiens qui dans leurs livres en ont raconté les merveilles, parler dignement de N. D. de Chartres? Comment, après Pintard, Souchet, Rouillard, Assier, l'abbé Bordas, dom Bouquet, de Lépinois, Merlet, pour ne citer que les principaux, essayer encore d'écrire son histoire?... Nous confessons humblement notre impuissance, et nous sentant ici « mal à l'aise », nous nous contenterons de rapporter dans leur ordre chronologique les principaux événements qui, depuis plus de dix-neuf siècles, se déroulent aux pieds de N. D. de Chartres.

Pour mettre de l'ordre dans notre récit, distinguons tout d'abord dans cette basilique deux statues de la Vierge, très célèbres l'une et l'autre : N. D. Sous-Terre, N. D. du Pilier, et l'insigne relique du voile de la Sainte Vierge.

Digitized by Google

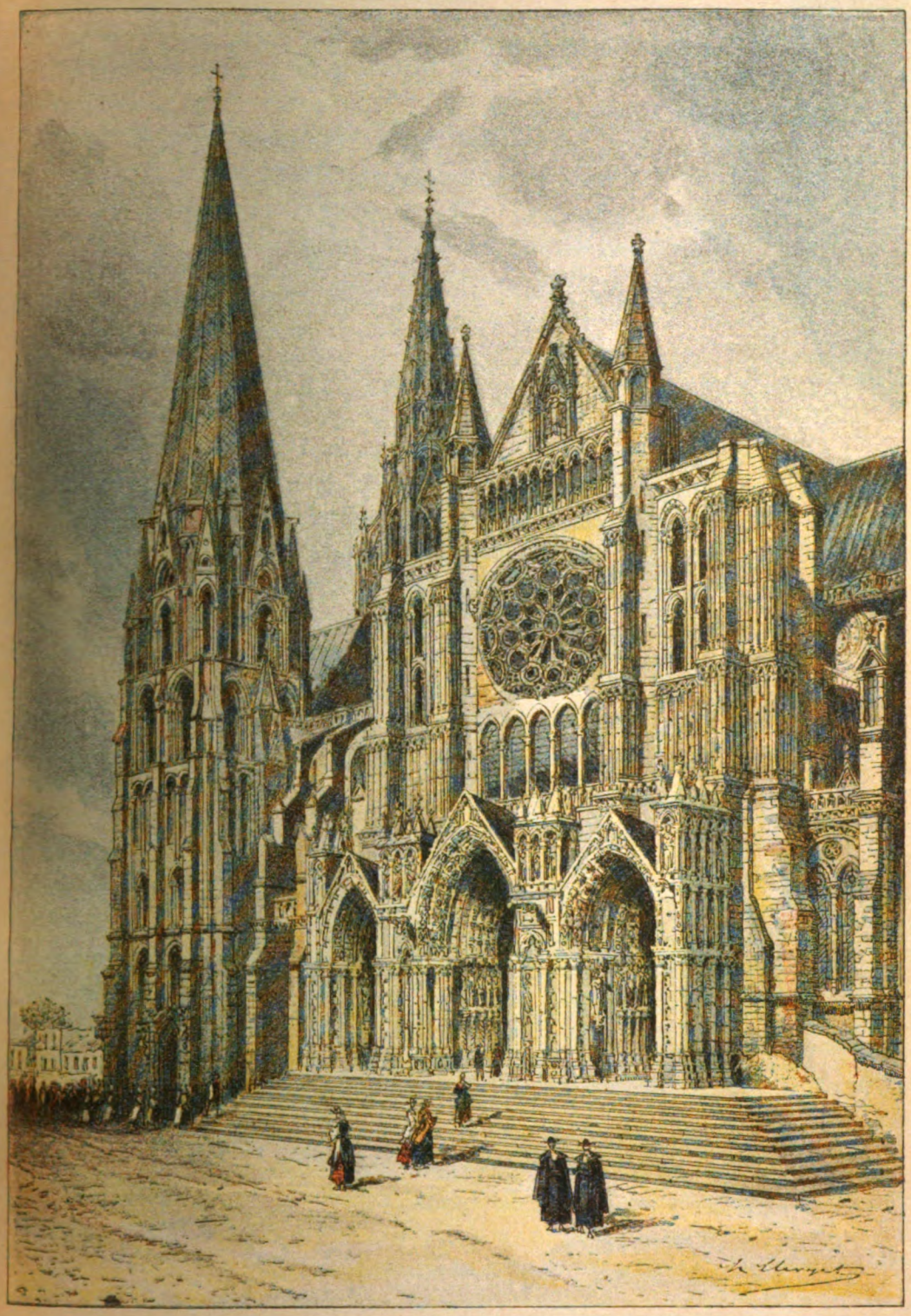
1° NOTRE-DAME SOUS-TERRE. Voici la description qu'en faisait, au dix-septième siècle, Pintard, dans son *Histoire de la ville de Chartres :* « La vénérable image, élevée dans une niche au-dessus de l'autel, est faite de bois que le long temps a rendu de couleur enfumée. La Vierge est dans une chaise, tenant son Fils assis sur ses genoux, qui, de la main droite, donne la bénédiction, et, de la gauche, porte le globe du monde. Il a la tête nue et les cheveux fort courts : la robe qui lui couvre le corps est toute close et replissée par la ceinture : son visage, ses pieds et ses mains



NOTRE-DAME SOUS-TERRE, A CHARTRES.

sont de couleur d'ébène grise luisante. La Vierge est revêtue, par-dessus sa robe, d'un manteau à l'antique, en forme de dalmatique qui, se retroussant sur les bras, semble arrondie par le devant sur les genoux jusqu'où elle descend. Le voile qui lui couvre la tête porte sur les épaules, d'où il se rejette sur le dos. Son visage est extrêmement bien fait et bien proportionné, en ovale, de couleur noire luisante. Sa couronne est toute simple, garnie par le haut de fleurons en forme de feuilles d'ache. La chaise est à quatre piliers, dont les deux derniers ont vingt-trois pouces de hauteur sur un pied de largeur, compris la chaise. Elle est creuse par derrière, comme si c'était une écorce d'arbre, de trois pouces d'épaisseur, travaillée en sculpture. Le statue a huit pouces neuf lignes de hauteur. »

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Au lieu même où les fidèles la vénèrent sous une forme rajeunie, les druides rendaient à la Vierge un culte public plusieurs siècles avant sa naissance. La croyance de tous les peuples anciens à une Vierge qui devait enfanter est un fait également admis et prouvé par les auteurs païens et chrétiens. Virgile confirme cette tradition, quand, mettant sur les lèvres de la sibylle de Cumes une parole qui n'est que l'écho de celle d'Isaïe : « Voici qu'une Vierge enfantera un fils, dont le nom sera Emmanuel », il s'écrie :

« Jam nova progenies cœlo dimittitur alto;
Ille Deûm vitam accipiet..... »

« Déjà du haut des cieux descend un nouveau rejeton, dont la vie sera celle des Dieux eux-mêmes..... » (*IVe Églogue.*)

Les druides, investis, comme on sait, de la puissance religieuse, militaire et civile, étaient aussi, chez les Gaulois et les Celtes, des savants renommés. Gardiens des traditions primitives, ils avaient apporté d'Orient le souvenir de la prophétie d'Isaïe, et sur plusieurs points, où ils eurent leurs principaux collèges, ils établirent un culte à la Vierge qui devait enfanter : *Virgini parituræ.*

César, dans ses *Commentaires* (VI, 12), nous apprend que le pays des Carnutes (Chartres) possédait leur plus célèbre établissement. Enfin, la tradition locale affirme qu'au lieu où se dresse aujourd'hui dans sa majesté l'église de N. D. de Chartres, était un bois sacré. Elle ajoute que dans une grotte, les druides et leurs fidèles adressaient des hommages à la Vierge qui devait venir.

Quand elle fut venue, quand Savinien, Potentien et Altinus, premiers apôtres de la contrée, y apportèrent la connaissance de Jésus-Christ et de sa Mère, ils trouvèrent, là plus qu'ailleurs, un peuple docile et prêt à recevoir leurs enseignements. Les Carnutes admirent sans peine la croyance à celle qu'ils honoraient, qu'ils adoraient peut-être; la grotte mystérieuse devint la première chapelle à la Mère du Messie.

Ce premier sanctuaire eut la gloire, dès l'aurore du christianisme, d'être arrosé par le sang des martyrs qui avaient cru à Jésus-Christ. Parmi les victimes, le proconsul Quirinus n'hésita point à immoler sa propre fille, sainte Modeste. Les ossements des saints, jetés pêle-mêle dans un puits profond, « le puits des Saints-Forts », furent comme les pierres fondamentales de ce chef-d'œuvre d'architecture qui est N. D. de Chartres.

A Chartres donc, le culte envers Marie ne fut que transformé, ou, si on le préfère, déterminé par la prédication de l'Évangile.

Il n'en fut jamais déplacé. A aucune époque on ne songea, tant était

Digitized by Google

grand le respect qui l'environnait, à transporter l'image de Marie, « par cette raison qu'on ne déplace pas une source », ainsi que le disait le cardinal Pie.

Nous nous trompons, hélas! La statue fut un jour déplacée par la main... d'un prêtre apostat. Le 13 février 1791, Mgr de Lubersac, évêque de Chartres, fut déclaré déchu de son siège, et Nicolas Bonnet, curé de Saint-Michel, devint, par la grâce des électeurs, évêque d'Eure-et-Loir. La Vierge noire, dont nous parlerons bientôt, avait été soustraite aux criminelles audaces qui s'essayaient déjà; Nicolas Bonnet crut bien faire en transportant de sa grotte, jusqu'au pilier de l'église supérieure, la statue vingt fois séculaire. Elle n'y resta pas deux ans. Nous dirons bientôt ce qu'elle devint.

2° NOTRE-DAME DU PILIER. Bien qu'elle soit au moins de quinze siècles plus jeune que la Vierge druidique, N. D. du Pilier est aujourd'hui la plus ancienne de la basilique de Chartres. Il en est fait mention pour la première fois en 1497. Cette statue, dont on ne voit ordinairement que le visage, car elle porte toujours un manteau précieux, est noire comme l'ébène. Elle fut placée d'abord sous l'arcade du jubé, « afin, dit Rouillard, que, sans troubler le divin service du chœur, elle fût librement exposée à la vénération de tout le peuple ». On l'adossa à l'un des piliers du transept, en 1757, quand les chanoines eurent la malencontreuse idée de détruire ce jubé, véritable chef-d'œuvre de sculpture, autrefois donné par saint Yves.

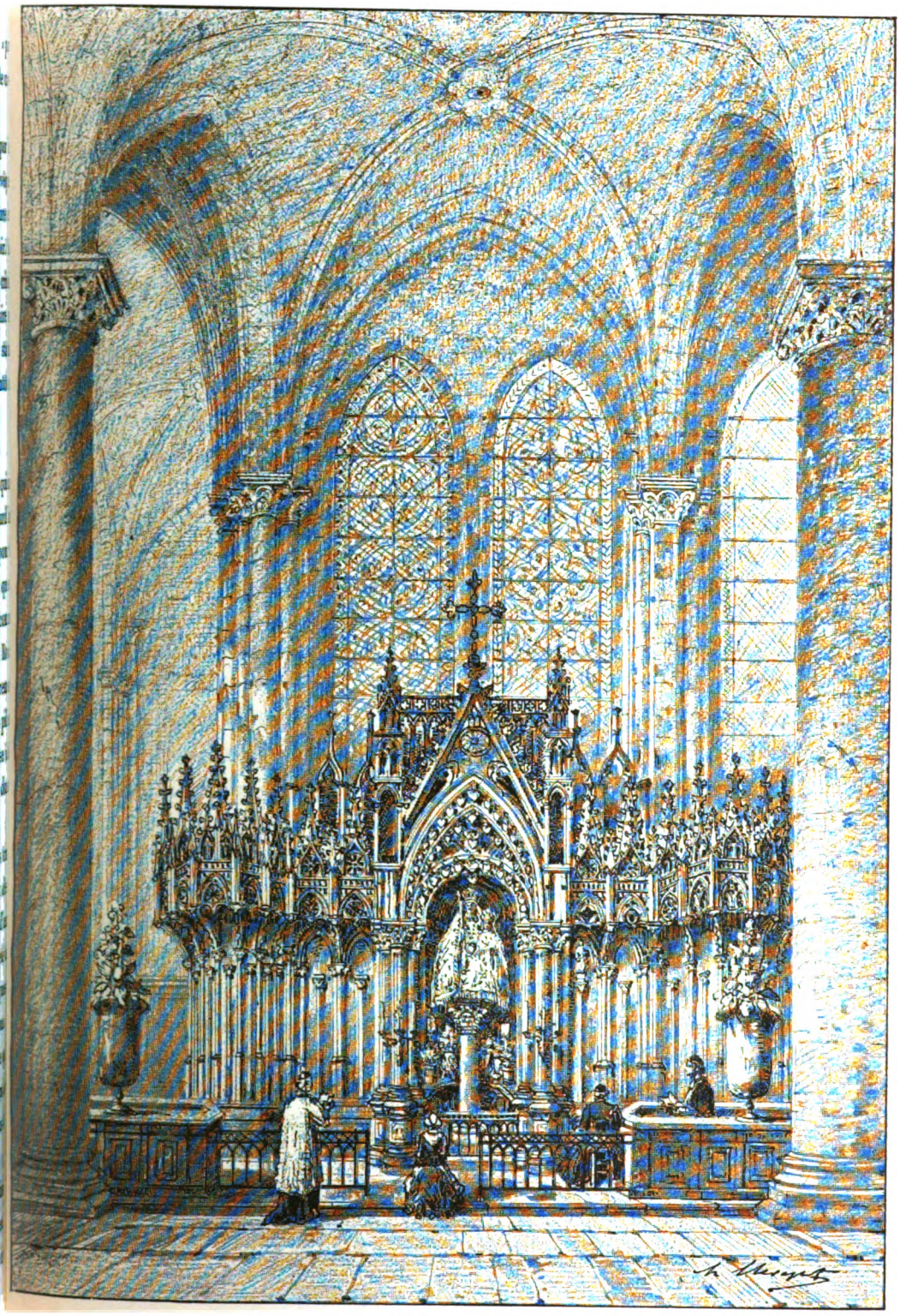
La Vierge est représentée assise sur un trône fort simple et sous les traits de la jeunesse. L'Enfant Jésus, gracieusement assis sur les genoux de sa Mère, tient un fruit dans sa main droite. Sur sa robe d'or frangée d'azur et resserrée à la taille par une ceinture couleur de pourpre, est jeté un manteau, sur lequel on lit trois fois cette parole du Cantique des cantiques : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous. »

La Vierge du Pilier recevait tant de visites, que la colonne de pierre qui la supportait était creusée par les baisers des pèlerins. C'est ainsi qu'on voit à Lorette les deux sillons creusés par les genoux des fidèles dans la marche de marbre qui entoure la *Santa Casa*.

Par suite d'un vœu, les habitants de Chartres avaient coutume de faire brûler devant cette image un cierge de cire jaune, du poids de deux cents livres, appelé *la chandelle du tour de ville,* car sa longueur égalait celle des remparts. Cette statue fut sauvée pendant la Révolution.

Un troisième objet très précieux complète le trésor de N. D. de Chartres.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DU PILIER, A CHARTRES

Digitized by Google

Digitized by Google

C'est le voile de la Sainte Vierge. Ce voile, long de quatre aunes et demie, est en soie écrue. Marie le portait sur la tête et les épaules, suivant l'usage des femmes juives. Il est aujourd'hui placé dans un reliquaire ajouré et disposé en plis gradués, ce qui permet aux pèlerins de le bien voir et d'en examiner l'étoffe, sanctifiée par le contact de la très chaste Mère du Verbe incarné.

Cette relique, une des plus précieuses qui existent, fut donnée à Charlemagne par l'impératrice Irène, et à l'église de Chartres par Charles le Chauve, en 876. Enveloppé jusqu'en 1712 dans une châsse de cèdre revêtue d'or et enrichie de pierres précieuses, ce voile en fut tiré par Mgr de Mérinville, qui dut remplacer la châsse vermoulue par une boîte en argent. On ne le montrait presque jamais; c'est à peine si les chroniques mentionnent comment Bayard, étant venu à Chartres par dévotion, « voulut se faire enchemiser de la sainte chemisette de Notre-Dame, en la compagnie de son frère, abbé de Saint-Josaphat, de Trèves ». Le vaillant capitaine estimait comme la meilleure armure la protection de la Vierge.

Au mois de décembre 1793, les commissaires de la Convention, venus pour dévaliser la basilique, furent saisis d'un respect involontaire, quand deux prêtres, leur ouvrant le coffret, les mirent en face de la sainte relique.

Dans l'espoir de trouver en défaut la croyance populaire, ils en envoyèrent un fragment au célèbre antiquaire l'abbé Barthélemy, membre de l'Institut, sans lui indiquer la provenance. Après un sérieux examen, le savant déclara que « cette étoffe devait avoir près de deux mille ans d'existence, et qu'elle avait dû faire partie d'un voile semblable à ceux des femmes d'Orient ».

Des indiscrets profitèrent de l'ouverture de la châsse pour découper la sainte étoffe, dont les fragments furent envoyés en divers lieux. A son retour de l'exil, Mgr de Lubersac recueillit ce qu'il put de ces morceaux épars, et, les réunissant dans une châsse nouvelle, qu'il scella de ses armes, il en constata l'authenticité dans un procès-verbal, signé de plusieurs témoins ecclésiastiques et laïques. En 1821, il remit le précieux coffret à Mgr de Latil, nommé évêque de Chartres.

Après avoir décrit les trois principaux trésors de l'église de Chartres, esquissons à grands traits son histoire.

Pendant les siècles de persécution, les chrétiens de Chartres n'eurent d'autres lieux de prière que la grotte où se conservait la Vierge druidique et les bois d'alentour. Mais après saint Chéron, saint Martin forma autour de ce lieu privilégié un des centres les plus importants du culte chrétien

Digitized by Google

dans les Gaules. Cependant, l'église de Chartres n'était d'abord qu'une modeste construction en bois. En peu de temps, elle fut jugée insuffisante et indigne d'abriter son trésor.

Reconstruite sur de plus vastes proportions, mais presque tout entière en bois, selon l'usage de l'époque, le feu du ciel la réduisit en cendres en l'an 1020. Dieu voulait-il par ces destructions successives amener le peuple chartrain à construire à sa Reine un édifice digne d'elle? C'est ainsi que l'interpréta le grand évêque qui illustrait alors le siège de Chartres.

Fulbert, que sa science et sa sainteté avaient mis en rapport avec les plus grands personnages de son temps, conçut le dessein d'élever à Marie un temple incomparable. Pour le réaliser, il fit appel à toutes les bonnes volontés. Les rois de France et d'Angleterre, les ducs d'Aquitaine et de Normandie, les comtes de Chartres et les seigneurs du voisinage offrirent l'or à pleines mains. Mais l'or ne suffisait pas à pareille entreprise. Ceux qui n'en possédaient pas apportèrent des matériaux, des vivres pour les ouvriers, et, pleins de foi, se firent manœuvres. Il en vint de toutes les provinces voisines, de Normandie, d'Anjou et de Bretagne. Jamais on n'avait eu le spectacle d'un pareil dévouement. Écoutons un témoin oculaire : « C'est à Chartres que les hommes commencèrent à traîner humblement des chariots pour élever une église, et leur humilité fit jaillir des miracles... Tous, en silence, ils s'attellent, offrent des aumônes, s'imposent des privations et n'admettent dans leur société personne qui n'ait auparavant confessé ses péchés et déposé toute haine. » Ainsi s'exprimait l'archevêque de Reims, qui devait bientôt susciter chez lui de semblables merveilles.

Un autre ajoutait : « ...Qui a jamais vu des princes, des seigneurs puissants dans le siècle, des hommes d'armes et des femmes délicates, plier leur cou sous le joug auquel ils se laissent attacher comme des bêtes de somme, pour charrier de lourds fardeaux? On les rencontre par milliers, traînant parfois une seule machine, transportant à une grande distance du froment, du vin, de l'huile, de la chaux, des pierres pour les ouvriers. Mais la merveille est que ces troupes innombrables marchent sans désordre et sans bruit. » (L'abbé Haymon, cité par dom Mabillon.)

Quel contraste entre ces ouvriers du bon Dieu et ceux de nos villes modernes, dont l'aspect fait trembler! Ah ! l'impiété, en fermant à ceux-ci le ciel et ses espérances, ne leur a donc laissé que la haine au cœur et le blasphème sur les lèvres?

Le 17 octobre 1260, Pierre de Miney, évêque de Chartres, assisté de plusieurs prélats et d'une foule immense, consacrait la basilique, fruit

Digitized by Google

de tant de labeurs. Saint Louis était là, environné de la Cour et d'une partie de la noblesse du royaume. Heureux de coopérer à ce grand ouvrage, il s'était chargé d'élever le portique septentrional.

Avant comme après saint Louis, les plus grands personnages sont venus s'agenouiller devant N. D. de Chartres. En 1107, c'est le pape Pascal II qui célèbre les fêtes de Pâques dans l'église encore en construction; vingt-trois ans plus tard, Innocent II y vient en pèlerinage et y reçoit l'hommage de Henri Ier, roi d'Angleterre. Le même pape y revient peu après, et, en l'année 1163, Alexandre III y passe plusieurs jours.

Si nous ne trouvons pas à Chartres le souvenir du passage de Charlemagne, nous pouvons croire que son petit-fils, Charles le Chauve, apporta lui-même le présent dont il enrichissait pour toujours le sanctuaire. Eudes et Robert le Pieux y vinrent prier; Henri Ier paya de ses deniers les voûtes de l'église. Philippe Ier y célébra, en 1106, les noces de sa fille. Peu après, Louis le Gros n'osa assiéger la ville parce qu'elle est la cité de Marie. Philippe-Auguste y accourut demander un héritier. Philippe le Bel y offrit l'armure qu'il portait sur un glorieux champ de bataille. Vers ce même temps, saint Ferdinand de Castille et Richard Cœur de lion s'y rencontrèrent dans une prière commune. Philippe V y communia en action de grâces, après la victoire de Cassel. Puis, ce furent Édouard III et le fameux Prince Noir, son fils; ce fut le glorieux vaincu de Poitiers, le roi Jean, qui s'y rendit par trois fois, à pied, en simple pèlerin.

Quelle reine eut jamais un cortège plus magnifique? Mais ce n'est pas tout. Un jour, c'était le 9 mars 1409, un crime épouvantable avait été commis. Le duc d'Orléans était tombé sous le fer assassin de Jean Sans peur, duc de Bourgogne. Charles VI se rend à Chartres, et fait dresser son trône dans la basilique, sous le regard de Notre-Dame. Le coupable s'avance, et requiert miséricorde à Dieu, à la Vierge, au Roi et aux deux fils de sa victime. Le Roi pardonne, les deux enfants ratifient le pardon, et le peuple applaudit. Solennelle leçon! Cet acte de clémence n'empruntait-il pas, en effet, au voisinage de la Mère de miséricorde un caractère à la fois plus sacré et plus doux?

Nous nous arrêtons, car il faudrait citer presque tous les grands faits de notre histoire nationale.

Pouvons-nous toutefois ne pas mentionner la cérémonie que vit la vieille basilique, le 24 février 1594? Henri IV venait de se convertir, et son abjuration lui avait ouvert l'accès au trône de France. Reims, la ville du sacre, est encore occupée par les troupes du duc de Mayenne. Quelle ville choisit-il pour y recevoir l'onction, qui rend plus respectables aux yeux des

Digitized by Google

peuples les mandataires de l'autorité de Dieu? Chartres s'offre aussitôt à la pensée du prince. Les religieux de Marmoutier possédaient, depuis des siècles, une fiole d'huile miraculeuse, appelée la Sainte-Ampoule de Saint-Martin. Nicolas de Thou, évêque de Chartres, envoie querir cette huile sainte, et, tandis que les douze pairs, revêtus de leurs tuniques en toile d'argent, se tiennent debout près du monarque, l'évêque de Chartres fait au Roi les onctions; puis, bénissant la couronne que soutiennent les ducs et pairs du royaume, il la dépose sur le front de Henri IV. « Ainsi, dit M. Hamon, venait expirer aux pieds de Notre-Dame le protestantisme qui s'était flatté d'envahir le royaume et de monter sur le trône de France. »

N. D. DE CHARTRES, D'APRÈS UN ANCIEN DESSIN.

Après les papes et les rois, nommons les saints personnages qui se sont succédé autour de l'image miraculeuse. A partir du douzième siècle, on y voit saint Anselme et saint Thomas Becket, saint Bernard et le chancelier Gerson; puis, c'est saint François de Sales, le B. Grignon de Montfort, le V. Eudes, saint Benoît Labre, etc.

Parlerons-nous des miracles? Mais il nous faudrait un volume spécial pour les écrire! Un historien, Le Marchant, s'est chargé de le faire. Empruntons-lui seulement ces deux faits.

C'était en 911. Rollon, le plus cruel de ces chefs de Normands qui semèrent tant de ruines, menaçait la ville de Chartres. Les habitants, à la vérité, avaient appelé à leur secours Richard, duc de Bourgogne; mais leur espoir était moins dans les armes que dans la protectrice de leur cité. Tandis que les combattants luttent avec fureur, l'évêque de Chartres s'avance portant le voile précieux que le roi Charles avait donné cinquante ans auparavant. A cette vue, Rollon, qui n'avait jamais eu peur, se trouble, recule, et bientôt lève le siège de la ville. Le lieu où il avait campé se nomma longtemps *Val-Rollon,* et par corruption *Vauroux;* le chemin que les Normands prirent en se retirant s'appelle encore le *Pré des Reculées*

Plus tard, en 1360, au lendemain de la désastreuse journée de Poitiers, Édouard III, roi d'Angleterre, vint mettre le siège devant Chartres. Le roi de France n'était plus là pour la défendre : il gémissait, prisonnier des Anglais; mais il restait à la ville sa gardienne ordinaire. Édouard, à la tête

Digitized by Google

d'une armée puissante, se préparait à donner l'assaut, quand soudain, tandis que les Chartrains priaient, un orage effroyable éclate; une grêle d'une énorme grosseur écrase les cavaliers, épouvante les montures; la pluie tombe si épaisse qu'elle entraîne et fait périr mille hommes et six mille chevaux. Édouard croit que son armée va être détruite : tombant à genoux, il recourt, lui aussi, à N. D. de Chartres ; il fait vœu d'accorder la paix à la France. A peine a-t-il prononcé son vœu que l'orage finit : le traité de Brétigny ne tarda pas à se signer.

Une protection aussi sensible se renouvela, en 1568, quand les protestants se présentèrent à Chartres, sous la conduite du prince de Condé. Le souvenir de la délivrance de la ville en cette mémorable occasion fut consacré par l'érection d'une chapelle sous le nom de *N. D. de la Brèche,* bâtie à l'endroit même où les boulets protestants, entamant la muraille, avaient ouvert un chemin aux assiégeants. Mais ceux-ci, loin de profiter de leur avantage, avaient battu en retraite, et, sans cause connue, abandonné le siège.

La Révolution dépouilla N. D. de Chartres d'une partie de ses richesses, ne conservant que le vaisseau, après l'avoir fait servir, hélas! aux saturnales de la déesse Raison. Les marchands de vin et tonneliers en firent ensuite un magasin. La statue druidique, placée provisoirement, par Nicolas Bonnet, sur le pilier de la Vierge-Noire, fut brûlée devant le portail de l'église; N. D. du Pilier fut rejetée et abandonnée dans la crypte. Retrouvée plus tard parmi les débris, elle fut replacée, en 1806, sur la colonne où elle est encore.

N. D. DE CHARTRES, STATUETTE DE 12 CENTIMÈTRES EN VERRE NOIR OU ÉMAIL, DU COUVENT DES CARMÉLITES DE CHARTRES.

En 1832, Chartres éprouvait une fois de plus la protection de Marie. Le choléra avait fait dans la ville cent soixante victimes en quelques jours. L'évêque, Mgr Clauzel de Montals, ordonna une procession, qui eut lieu le 26 août. Le voile de la Sainte Vierge fut porté par les rues, et, dès lors, il ne succomba plus personne, excepté cependant deux malades qui s'étaient moqués de cet acte de confiance.

En 1854, Mgr Regnault obtint pour sa ville épiscopale la faveur d'un

Digitized by Google

jubilé spécial, accordé à l'occasion du couronnement de N. D. du Pilier, qui fut célébré le 31 mai de l'année suivante. Sept évêques, un peuple immense écoutaient, ravis, l'éloge de Marie, prononcé par celui qui, à tant d'autres titres, préféra toujours celui d'enfant de Notre-Dame de Chartres. Nous avons nommé l'illustre évêque de Poitiers, le futur cardinal Pie.

Personne n'ignore la tendresse filiale du grand évêque pour Celle qui avait béni ses premières années. Il poussa si loin ce dévouement qu'étant obligé de s'éloigner d'elle, il voulut faire de N. D. du Pilier la pièce unique de son blason, avec cette devise : « *Tuus sum ego : Je suis vôtre.* »

Deux ans après le couronnement, une autre cérémonie aussi touchante réunissait les mêmes prélats, pour transporter à la crypte, restaurée récemment, une statue de chêne, en tout semblable à la Vierge druidique, brûlée en 1793.

Après les douleurs et les deuils de la dernière guerre, Mgr Regnault invita la France à venir aux pieds de N. D. de Chartres. La France répondit. Une fête solennelle eut lieu les 27 et 28 mai 1873. Dès le premier jour, douze évêques et un peuple accouru de partout suivaient par les rues N. D. du Pilier, portée sous un dais. Le lendemain, Mgr Guibert, archevêque de Paris, célébrait la messe devant cent quarante députés de l'Assemblée nationale, qui, dévots pèlerins, communiaient devant tout le peuple, suivis de cent cinquante officiers et généraux, et de plus de dix mille personnes. Le soir, l'éloquent évêque de Poitiers, reprenant sa thèse favorite, démontrait l'insuffisance des moyens humains pour sauver la France, et déclarait tout attendre de Dieu et de Marie, sa Mère. On évalua à cinquante mille personnes les étrangers qui, pendant ces deux jours, visitèrent N. D. de Chartres.

Enfin, 1876 ramenait une date importante : c'était le premier millénaire du présent royal que fit à Chartres Charles le Chauve. Le 12 septembre fut fixé pour cette fête, une des plus belles qu'ait vues le sanctuaire qui pourtant en a contemplé tant d'autres. Mgr Meglia, nonce à Paris, entouré de nombreux évêques, bénit une nouvelle châsse destinée à garder la relique précieuse, qui, par une faveur unique, demeura exposée aux regards pendant toute cette journée.

L'époque où les foules viennent de préférence est le mois de septembre ; mais toute l'année, aux fêtes principales de la Vierge, et le 31 mai, il y a un concours considérable de pèlerins.

Comparativement à N. D. de Chartres, tous les pèlerinages du diocèse sont peu importants. Nous ne citerons que *N. D. de la Brèche* ou *de*

Digitized by Google

la Victoire, dont M. l'abbé Pie avait écrit l'histoire, quand il n'était encore que vicaire de la cathérale de Chartres, en 1843. La fête principale de ce sanctuaire se célèbre le 15 mars, en souvenir de la délivrance de la ville par la protection de Marie et l'aide d'Antoine de Lignières, contre le prince de Condé, lequel avait juré de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de N. D. de Chartres.

La chapelle disparut presque tout entière à la Révolution ; mais, en 1844, M l'abbé Barret l'acheta et la rebâtit.

NOTRE-DAME DE CHARTRES, D'APRÈS UNE MÉDAILLE D'ARGENT.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE D'ORLÉANS

N. D. des Miracles, a Orléans.
N. D. de Recouvrance, id.
N. D. des Aides, id.
N. D. de Cléry.
N. D. de Bethléhem, a Ferrières.
N. D. d'Aschères.
N. D. de l'Épinoy, a Chateauneuf-sur-Loire.
N. D. des Aides, a Beaugency.

Le diocèse d'Orléans, fondé au troisième siècle, composé de l'Orléanais et du Gâtinais, est aujourd'hui suffragant de Paris. Modifié dans ses limites par le Concordat, il s'enferme dans les mêmes que le département du Loiret.

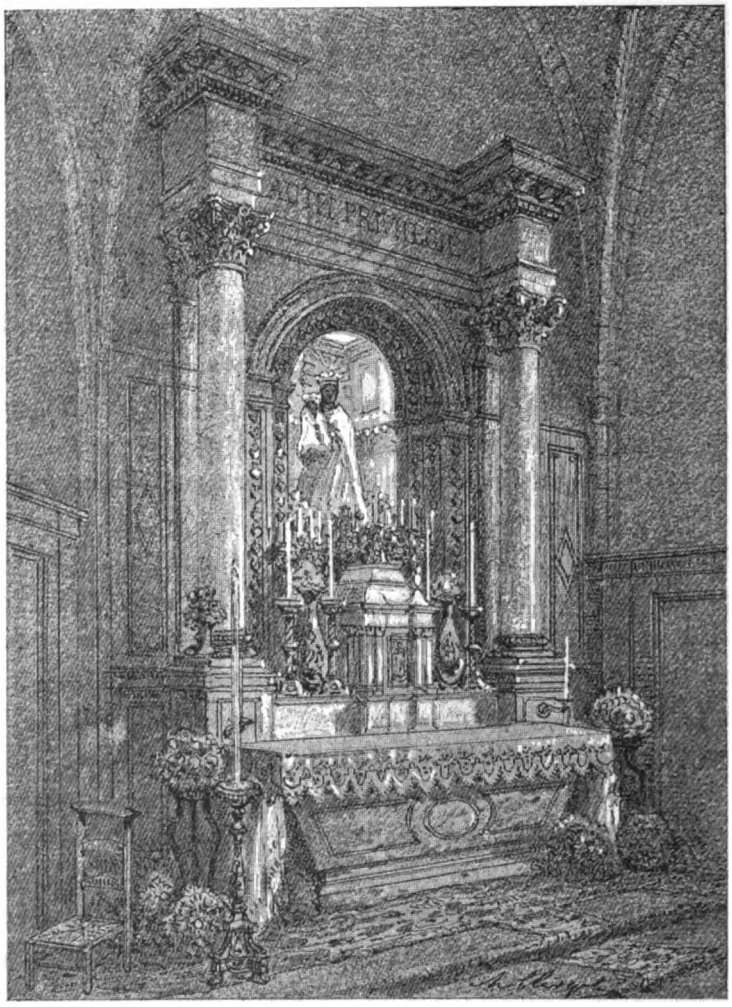
La ville d'Orléans possède plusieurs sanctuaires en l'honneur de Marie

NOTRE-DAME DES MIRACLES. Vincent de Beauvais écrivait, en 1244 : « Il y a près de la ville un bourg appelé *Avenum* (Avignon), où les habitants ont construit une église à la bienheureuse Vierge Marie. Se voyant attaqués par les ennemis, ils s'acheminent à l'église et se prosternent devant l'image de Marie, avec prières et soupirs. Les prières finies, ils emportent l'image de la Vierge, la posent sur la porte du bourg, afin qu'elle soit leur protectrice et la terreur des ennemis. Un des citoyens, étant à la garde de la porte, lance des flèches sur les assaillants, dont il tue plusieurs; ce que l'un des ennemis voyant, il cria à l'arbalétrier, caché derrière l'image de la Vierge : « Tu ne saurais maintenant éviter la mort, ni cette image te « défendre, si, présentement quittant icelle, tu n'ouvres la porte de la « ville. » Ayant dit ces mots, il lance son dard. Chose admirable! l'image de la Vierge, étendant son genou, reçoit la flèche, et défend ainsi son serviteur en péril. Le bruit de ce miracle s'étant répandu parmi les ennemis, ils proclament que la Mère de Dieu protège les habitants. Saisis de crainte, ils jettent leurs armes, demandent la paix, et se rendent à l'église de Notre-Dame, où l'on replaça l'image, portant en son genou la flèche lancée sur le citoyen d'Avignon. Cette statue est conservée dans la même chapelle, gardant toujours la flèche plantée dans son genou. »

Ce que le savant Dominicain écrivait dans son *Speculum*, ou miroir

Digitized by Google

d'histoire, se rapporte au fait de la protection de la Sainte Vierge sur Orléans, attaqué, au neuvième siècle sans doute, par les Normands, du côté du bourg d'Avignon. Ce quartier fut réuni à la ville au quatorzième siècle. L'église dont il est ici question existait déjà depuis deux cents ans.



NOTRE-DAME DES MIRACLES, A ORLÉANS.

Mais on devine combien cette délivrance merveilleuse de la ville réveilla la ferveur. Les chartes du dixième et du onzième siècle en donnent la preuve fréquente. En 1297, Raoul d'Orléans fit rebâtir l'église à ses frais, Dès l'année 1383, à la requête des échevins, quatre, et bientôt après huit processions annuelles furent demandées par la ville, qui recourait d'ailleurs dans toutes ses nécessités à N. D. des Miracles.

Digitized by Google

En 1429, quand les Anglais, fuyant devant la Pucelle, levèrent le siège d'Orléans, ce fut à N. D. des Miracles que Jeanne d'Arc et tout le peuple portèrent leurs actions de grâces. Le 8 mai de chaque année, une procession votive, à laquelle assistaient toutes les autorités de la ville, perpétua le souvenir de cette délivrance. L'usage en fut suspendu, en 1560, par l'intolérance des protestants, qui, non contents d'empêcher la procession, tentèrent bientôt d'abolir jusqu'au souvenir de N. D. des Miracles. Devenus maîtres de la ville, ils pillèrent le lieu du pèlerinage et brûlèrent publiquement sa statue.

Les jours de calme revinrent; on remplaça par une statue de pierre celle de bois bruni, que les flammes avaient dévorée. En 1792, on fut plus heureux, et l'on put soustraire aux impies la sainte image.

De la chapelle bâtie au treizième siècle, il ne reste rien aujourd'hui ; l'autel où repose N. D. des Miracles, dans l'église paroissiale de Saint-Paul, est au fond d'une petite chapelle, ouverte dans la basse nef de cet édifice, du côté du midi.

En 1855, les douze paroisses de la ville s'y rendirent pour célébrer ensemble la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception. Pendant la guerre de 1870-71, si la ville d'Orléans, occupée par les Prussiens, n'a pas souffert autant que d'autres, elle l'attribua à sa protectrice, N. D. des Miracles.

NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE est un autre souvenir de la confiance des Orléanais envers Marie. Pendant le siège de la ville par les Anglais, les habitants portèrent sur les remparts la statue de N. D. des Miracles. Elle y séjourna pendant tout le siège, comme la meilleure sentinelle en face de l'ennemi. Les Anglais partis, on reporta la statue à l'église de Saint-Paul ; mais la tour qui avait eu l'honneur de l'abriter resta comme consacrée par ce séjour. Quand plus tard elle fut renversée, on bâtit à la place une petite chapelle, qui devint successivement église paroissiale et l'un des plus beaux édifices de la ville. Terminée en 1519, sur un plan qu'on attribue à l'architecte Ducerceau, N. D. de Recouvrance a été restaurée en 1859.

NOTRE-DAME DES AIDES. Sous ce titre, la ville d'Orléans possédait un pèlerinage, dont la chapelle du treizième siècle, pauvre et petite, fut visitée en 1584 par Henri III et sa cour, revenant à pied de Cléry. Les Orléanais ressentirent quelque honte, en pensant que le monarque avait pu remarquer en quelle médiocre estime ils semblaient tenir leur chapelle.

Digitized by Google

Ils se résolurent donc à l'agrandir. Disons plutôt qu'ils tinrent à honneur de donner à la Sainte Vierge une nouvelle preuve de leur dévouement. Quoi qu'il en soit, le 18 novembre 1590, la chapelle, restaurée et embellie à l'aide du *quint* (cinquième partie des taxes), recevait la bénédiction de l'évêque d'Orléans, Jean XII de l'Aubespine.

Cette chapelle servait alors aux deux paroisses de Paran et de Saint-Paterne. Si, d'après la parole évangélique, nul ne peut servir deux maîtres, il est de même assez malaisé qu'un même édifice offre son enceinte à deux paroisses sans susciter d'inévitables conflits. C'est ce qui arriva. Ces paroissiens de Saint-Paterne se bâtirent chez eux un autre oratoire, qu'on appela la chapelle neuve de N. D. des Aides. Loin de nuire à la piété, ce nouveau sanctuaire ne fit que la développer.

Sous ce même vocable, les religieux Augustins avaient à Orléans, dans leur chapelle, une Vierge que le peuple tenait en grande vénération. C'est dans son voisinage que se trouvait le fort des Tourelles, par lequel Jeanne d'Arc était entrée dans la ville. Avant le combat, la pieuse enfant, passant près de cette chapelle, descendit de cheval, et, s'agenouillant au milieu des soldats, adressa à Marie une fervente prière. Quelques instants encore, et, grâce à N. D. des Aides, elle était dans la place, blessée sans doute, mais triomphante.

Détruite par les protestants, cette chapelle fut rebâtie par Louis XIII un peu plus loin, en 1613. Jusqu'à la Révolution, la procession votive de la ville d'Orléans y faisait une station ; mais depuis cette époque néfaste, le couvent a été converti en usine. Quant à la chapelle agrandie, elle fut, en 1851, érigée en église paroissiale par Mgr Dupanloup.

NOTRE-DAME DE CLÉRY. (⛪ 1863.) M. l'abbé de Torquat, en 1856, le Rév. Père de L'Hermitte, en 1868, ont écrit l'histoire de ce célèbre pèlerinage. Nous disons célèbre; N. D. de Cléry ne l'était pas seulement dans l'Orléanais, mais encore dans la France entière. Qui n'a été bercé au joyeux refrain que répètent encore les carillons de nos clochers ?

« Orléans! Beaugency!
Notre-Dame de Cléry!
Vendôme! Vendôme! »

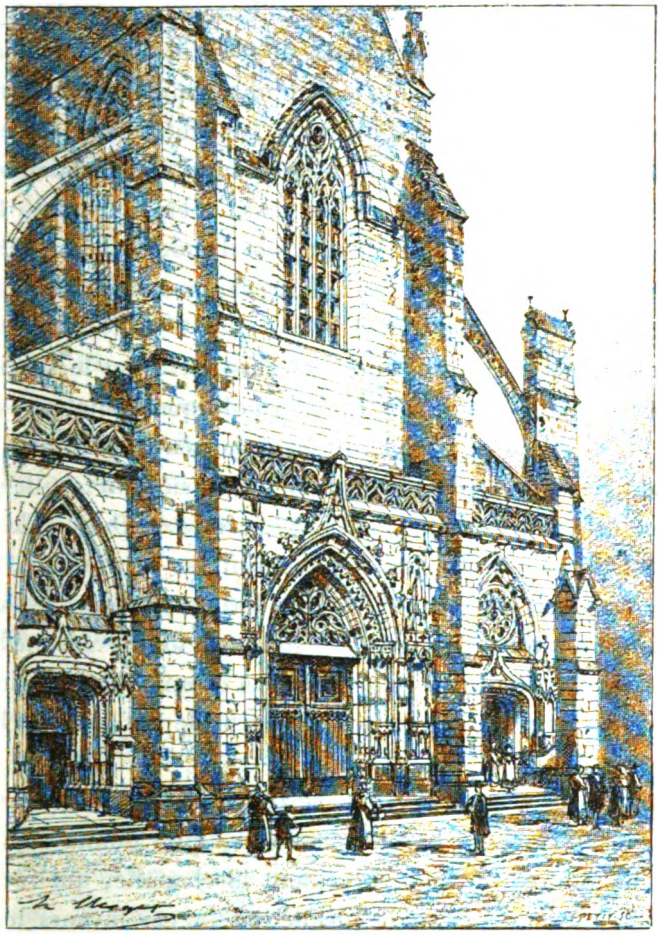
Cléry, en face de Meung, est entre Orléans et Beaugency, au sommet d'une colline, d'où la Mère de Dieu, comme une souveraine, contemple la vallée de la Loire, les vastes plaines de la Sologne et tout l'Orléanais.

Dès l'année 550, Cléry était un lieu où la Sainte Vierge était particulièrement honorée, puisque les habitants obtinrent, sous le règne de Childe-

Digitized by Google

bert, une permission de l'évêque d'Orléans pour bâtir une chapelle à la Très Sainte Vierge.

Mais c'est en 1280 que la découverte, par un laboureur, d'une statuette de Marie, brillant soudain sous le soc de sa charrue, rendit ce lieu à jamais illustre.



NOTRE-DAME DE CLÉRY.

La baronnie de Cléry venait alors de passer des mains de Marguerite de Provence, veuve de saint Louis, « reine de la terre, mais servante de la Reine du Ciel », comme elle s'intitulait humblement, en celles de Simon de Melun, maréchal de France et seigneur de La Salle.

Les habitants de Cléry avaient élevé une vaste chapelle pour abriter la statue récemment découverte. Cédant volontiers à leurs vœux, le pieux baron fonda une collégiale de cinq chanoines, appelés à desservir le nou-

Digitized by Google

veau sanctuaire. Sa veuve et son fils complétèrent cette fondation en l'année 1301. En 1309, Philippe le Bel doubla le nombre des chanoines, en reconnaissance de ses victoires de Flandre et de Gascogne. Il fit don à Cléry d'une cloche, « l'une des plus fortes qui fussent en France ». Philippe VI, son neveu, posait, en 1330, la première pierre de la basilique, qu'il payait de ses deniers, et complétait la sonnerie.

Les princes et le peuple de France rivalisèrent, pendant un siècle, de dévotion et de générosité envers N. D. de Cléry. Hélas ! pendant le siège d'Orléans, les Anglais, maîtres de la campagne, pillèrent la chapelle, par l'ordre de leur chef, le comte de Salisbury. Tout fut saccagé et ruiné. Mais, dit une chronique contemporaine, « iceluy comte de Salisbury ayant pillé le lieu et église de Cléry, dont il fit très mal, il en fut pugny. Frappé au siège d'Orléans, il fut emporté à Meung, où il mourut, en 1428. Sa mort fut regardée comme la punition de son irrévérence envers la bonne Dame de Cléry. »

Ces ruines appelaient un restaurateur puissant. Dieu le suscita bientôt dans la personne d'un de nos rois, que sa politique cauteleuse a fait trop noircir par l'histoire. « Louis XI, dit Symphorien Guyon, historien d'Orléans, estant allé faire la guerre en Normandie, assiégeoit la ville de Dieppe, tenue par les Anglois. Il fut adverty par le comte de Dunois de recourir à Dieu et à N. D. de Cléri. Il gousta ce conseil, et incontinent, se faisant montrer le quartier où estoit l'église de Cléri, et se tournant vers ladite église, il voua son pesant d'argent s'il plaisoit à la divine Majesté luy donner bon succès de son entreprinse et de faire cet assault sans dangier. Ce vœu faict, la place fut emportée avec peu de perte de nos gens, et les Anglois chassés de la ville. »

Dunois, que nous venons de voir avertissant le Roi, était alors seigneur de Cléry. Louis XI racheta de lui la baronnie, qu'il donna aux chanoines de la collégiale ; il releva magnifiquement la chapelle, qui fut érigée en chapelle royale, exempte de toute juridiction. A ces faveurs temporelles, le Roi en joignit une autre d'un plus grand prix encore ; c'était une épine de la couronne de Notre-Seigneur, « enfermée dans un cristal luisant et enchâssée d'or, laquelle sainte épine, avec les trésors d'icelle sainte église de Cléry, furent volés par des brigands rusés et diaboliques, la veille de la Saint-Martin 1631 ».

Louis XI poussa plus loin sa dévotion envers N. D. de Cléry. Il obtint de Sixte IV, pour lui et ses successeurs, le titre de premier chanoine de l'église collégiale, « où ledit roi Louis a esleu sa sépulture ». Il y fut en effet enterré auprès de Charlotte de Savoie, sa seconde femme ; mais les protes-

Digitized by Google

tants, dès le siècle suivant, jetèrent au vent les cendres royales et celles de Dunois. Ils brisèrent le tombeau, et de nouveau pillèrent la chapelle, ne laissant presque rien à faire aux vandales de 93.

Louis XIII, en 1622, rétablit le mausolée que nous y voyons encore. Balafrée par un coup de marteau, la statue de Louis XI fut, sous la Terreur, arrachée de nouveau de l'église de Cléry, elle-même profanée, jetée sur un fumier, puis portée à Paris. Elle fut rendue à sa première destination, par les soins de M. le comte de Choiseul-d'Aillecourt, préfet du Loiret, et de M. Firmin Lemaigre, maire de Cléry en 1818.

A la suite de Louis XI, nous voyons à Cléry presque tous ses successeurs : Louis XII, François Ier, Henri II et Henri III, Louis XIII et Louis XIV. Catherine de Médicis y fonda un service perpétuel ; Marie de Cournay bâtit la chapelle dite de Saint-Sébastien, Louis de Gonzague, duc de Nevers, guéri à la suite d'un vœu à N. D. de Cléry, y fonde une messe quotidienne ; Jean Desroches dote la chapelle de Sainte-Barbe, les Pontbriand celle de Saint-Jacques, Pierre de La Rivière celle de Saint-Pierre, dans la tour, etc. Des villes, comme Metz et Calais, s'y rendent en actions de grâces et offrent à ce sanctuaire leur représentation en argent.

En 1670, un éclatant miracle eut lieu à Cléry. Le 26 mai, lundi de la Pentecôte, on vit soudain la statue changer de couleur et des larmes tomber de ses yeux, tandis qu'une sueur abondante coulait de son front. Une enquête judiciaire, signée de trente-neuf témoins, et récemment découverte, ne laisse pas de doute sur l'authenticité de ce prodige. La *Semaine religieuse* d'Orléans a publié trois de ces dépositions. (Année 1888, p. 557 et suivantes.)

Enfin, survinrent les jours de deuil. La Révolution chassa les gardiens de ce sanctuaire ; la prière s'arrêta, et les voûtes, accoutumées à entendre la louange de Dieu, ne répétèrent plus que des blasphèmes ; le jubé fut démoli, les cloches emportées et fondues.

Cependant, la statue, qui est noire et qui tient sur ses genoux l'Enfant Jésus, échappa à la destruction, grâce à une délibération prise aux plus mauvais jours de la Terreur, le 25 juillet 1793. « Considérant, disait ce curieux procès-verbal, qu'il est indispensable de placer la statue de la Vierge qui est l'image ancienne, existant même avant l'église, et pour laquelle les fidèles ont eu de tout temps une grande vénération ; considérant que la ville de Cléry lui doit son existence, le conseil arrête que ladite statue sera placée dans l'arcade du rond-point du sanctuaire. »

Honneur aux habitants de Cléry ! Beaucoup d'autres municipalités n'eurent pas alors le même courage.

Digitized by Google

Quelques mois après, la statue fut reléguée dans un coin de la salle capitulaire, et n'eut pas la douleur de voir son sanctuaire souillé par les horribles fêtes qui s'y célébrèrent.

Après le Concordat, M. Bernard, curé de Saint-André, répara comme il put les désastres, et le gouvernement de la Restauration lui vint en aide. La famille de Tristan, M. le marquis de Poterat, M. Lochon, maire de Cléry, s'employèrent à relever les ruines et à fonder autour de l'ancien pèlerinage divers établissements d'instruction et de charité. Enfin, le 13 février 1854, Mgr Dupanloup appelait à Cléry les Oblats de Marie pour remplacer le Chapitre, autrefois fondé par Philippe le Bel et Simon de Melun.

Depuis 1865, les Pères de l'Oratoire ont remplacé à Cléry les Oblats de Marie. Mais ceux-ci, avant de quitter la vénérable image confiée douze ans à leur garde, obtinrent de Pie IX la faveur de son couronnement. La cérémonie eut lieu le 8 septembre 1863, sous la présidence du cardinal Donnet, environné de huit évêques et d'une foule compacte, venue d'Orléans, de Beaugency, de Blois, de Paris et un peu de partout. Mgr Guibert et le cardinal Donnet y firent successivement entendre des paroles éloquentes. Mgr Dupanloup couronna l'antique statue.

Depuis un quart de siècle, d'importantes restaurations ont été faites à N. D. de Cléry. Chaque année, le 8 septembre et durant l'octave, le diocèse d'Orléans envoie à ce sanctuaire d'innombrables pèlerins.

Nous savons qu'une plume savante prépare une nouvelle histoire du sanctuaire. Au mois de juin 1887, des fouilles exécutées dans la chapelle de Saint-Jean, appelée aussi la chapelle de Longueville, ont fait découvrir le tombeau de Marie d'Harcourt, seconde femme de Dunois, dont les restes avaient été trouvés tout près, en 1854. Un bourdon nouveau a pris place récemment dans le clocher de l'église.

Puisse N. D. de Cléry conserver dans cette contrée la foi des anciens jours !

NOTRE-DAME DE BETHLÉHEM, à Ferrières. Ce nom biblique, attribué à un pèlerinage, se rapporterait, d'après la tradition, à un fait miraculeux que raconte dom Morin dans son *Histoire du Gastinais*. Lorsque saint Savinien et saint Potentien évangélisaient cette contrée, une nuit de Noël le mystère de Bethléhem se reproduisit sous les yeux des nouveaux convertis. La Vierge Mère apparut, portant l'Enfant Jésus, et l'on entendit les anges chantant, comme en Judée, le *Gloria in excelsis*. Savinien alors de s'écrier : « C'est vraiment ici Bethléhem ! » Et le lieu fut ainsi baptisé pour toujours. Ce fait s'est transmis par une tradition ininterrompue. On le lit dans un livre écrit par Loup, abbé de Ferrières, en 850. Clovis le mentionne dans une

Digitized by Google

charte citée par dom Morin, et le pape Grégoire XV le consacre dans une bulle de 1622.

Ce lieu était déjà renommé, quand Attila, vers l'an 434, brûla l'église et ensevelit sous ses ruines fumantes plus de trois cent soixante personnes qui s'y étaient réfugiées. La piété des chrétiens répara le sanctuaire, et, en 481, Clovis, encore païen, y étant venu, contribua par ses largesses à la reconstruction. Clotilde, de son côté, priait souvent dans cette chapelle. Les solitaires, témoins de sa piété, parlèrent au chef des Francs des vertus de la jeune princesse et le déterminèrent à l'épouser. C'est aux pieds de N. D. de Bethléhem que la vertueuse reine voulut que Clodomir, son second fils, fût baptisé. Après que Clovis eut lui-même reçu le baptême, il bâtit une vaste église, tout proche du sanctuaire de N. D. de Bethléhem, qui fut l'église des religieux; et leur monastère devint une pépinière d'évêques.

N. D. DE BETHLÉHEM, A FERRIÈRES.

Clotaire et Dagobert, ses successeurs, vinrent à N. D. de Bethléhem en pèlerinage, et Charlemagne, qui avait eu pour précepteur Alcuin, abbé de Ferrières, ne cessa de protéger l'abbaye et le pèlerinage qui florissaient sous sa direction.

Vers le milieu du douzième siècle, l'affluence des pèlerins, peut-être aussi la vétusté de l'édifice, firent songer à un agrandissement. Les religieux n'épargnèrent rien pour faire une œuvre magnifique. L'église fut rebâtie et surmontée d'une flèche octogone, haute de cinquante mètres.

Quand tout fut achevé, ils invitèrent le grand pape Alexandre III, chassé de Rome par Frédéric Barberousse et réfugié en France, à consacrer lui-même la nouvelle basilique. La cérémonie eut lieu le jour de la Saint-Michel 1163.

Cette église fut brûlée, trois siècles plus tard, par les Anglais, maîtres de tout le pays. Mais la tradition rapporte que le soldat qui l'avait incendiée fut saisi lui-même par un feu intérieur si intolérable, qu'il alla se jeter dans un puits, au fond duquel un prieur du monastère, curieux de vérifier la tradition, trouva en effet, en 1607, un squelette humain.

Digitized by Google

Dom Blanchefort, abbé de Ferrières, releva l'édifice, en 1460. Ce saint religieux avait pour la Sainte Vierge une telle tendresse que, sentant sa mort venir, il supplia ses frères de le transporter au pied de l'autel de N. D. de Bethléhem, afin d'y pouvoir rendre le dernier soupir. Il fut enterré à la place même où il était mort; mais les protestants vinrent peu après, profanèrent son tombeau et pillèrent une fois encore le saint édifice.

Cependant, la statue noire de la Vierge, qu'on y vénérait de temps immémorial, fut soustraite à ces barbares, comme elle avait auparavant échappé aux déprédations des Anglais, et comme elle devait encore être sauvée des fureurs de 93.

Après la Révolution, l'église fut conservée comme annexe de la paroisse de Saint-Pierre; mais, en 1837, un malheur, sans doute irréparable, vint la frapper. La belle flèche, usée par le temps et minée par d'imprudentes réparations, s'affaissa, écrasant les voûtes de l'église. Grâce aux sacrifices provoqués par le zèle de M. Champion, curé de Saint-Pierre, le désastre fut en partie réparé. A défaut de la flèche, les voûtes de la nef furent relevées, et les pèlerins continuèrent d'y prier en grand nombre, surtout le lundi de la Pentecôte.

La dernière grande démonstration, nous écrit M. l'abbé Crochet, curé actuel de Ferrières, eut lieu en 1878. La ville de Montargis revint offrir le cierge traditionnel, présenté, non plus par la municipalité, mais par le clergé et le peuple. Depuis quatre ans, une colonie des Missions étrangères, cette pépinière d'apôtres et de martyrs, vient passer ses trois mois de vacances à l'ombre de N. D. de Bethléhem, dans une portion de l'ancienne abbaye bénédictine. Dans la forêt, un chêne superbe fut choisi par eux et reçut la statue de N. D. des Aspirants, comme dans les bois de Meudon.

En 1886, Mgr Coullié, évêque d'Orléans, y célébra la fête de l'Assomption, et la procession solennelle se fit par la ville avec une grande pompe.

NOTRE-DAME D'ASCHÈRES. M. l'abbé Languille, curé d'Aschères, est à la fois l'historien et le restaurateur de ce pèlerinage. Il en fait remonter l'origine aux premières années du treizième siècle. Les registres paroissiaux gardent les noms des paroisses et les dates de leurs pèlerinages : Neuville, Crottes, Teillay-Saint-Benoît, Ruan, Lion-en-Beauce, Trinay, Villereau, Artenay, Poupry, etc., qui s'y rendaient annuellement.

Vers la fin du quinzième siècle, un des barons d'Aschères, Pierre de Reilhac, quitta son château de Rougemont pour aller habiter Méréville; mais il ne voulut pas se séparer de la statue de Marie. Abusant de son pouvoir, il la fit emporter dans sa nouvelle résidence; et elle y demeura

Digitized by Google

près de quatre-vingts ans. Mais, en 1578, un de ses descendants, François de Reilhac, la rendit, et les fils de ceux qui l'avaient vue partir avec tant de regret la reçurent avec joie.

Quelques années plus tard, quand les protestants envahirent l'Orléanais, les habitants d'Aschères enfouirent près d'un moulin leur chère statue. D'après la tradition locale, un mouton, frappant obstinément du pied à l'endroit de la cachette, la fit découvrir en 1689. Replacée en triomphe sur son autel, elle y resta jusqu'en 1794. Un misérable alors la décapita; mais le 17 mai 1888, Mgr Coullié bénissait une nouvelle statue, aux pieds de laquelle les populations d'alentour vont continuer d'apporter leurs hommages.

NOTRE-DAME DE LÉPINOY, à Châteauneuf-sur-Loire. C'était vers le douzième siècle. Le seigneur de Châteauneuf, obsédé par une vision qui se présentait sans cesse à son esprit pendant son sommeil, errait un jour à l'aventure au milieu de ses forêts. Tout à coup il se trouve dans un fourré si épais, qu'il ne sait plus ni avancer ni même reculer. Tandis qu'il se débat ensanglanté, au milieu des épines, il songe à la vision qui le poursuit depuis plusieurs semaines, et, naturellement, il fait le signe de la croix, appelant à son aide la Vierge Marie. Soudain, à ses pieds, il aperçoit une statue. O prodige! Plus il la contemple, et plus il reconnait la figure, la pose et les traits de Celle qu'il a tant de fois entrevue dans ses songes. Aussitôt, tombant à genoux : « O ma Mère, s'écria-t-il, je vous bâtirai ici même une chapelle! »

Et cette chapelle se bâtit sous le titre de N. D. de Lépinoy. Les pèlerins y vinrent nombreux. Louis VI, dit le Gros, la donna aux religieux de Saint-Benoit-sur-Loire. En 1726, la tour de l'église, minée par le temps, s'affaissa, entrainant dans sa chute le reste de l'édifice jusqu'à l'autel. Martial Recullé, prieur de Vitry et de N. D. de Lépinoy, la releva presque entièrement à ses frais, et, l'année suivante, l'évêque d'Orléans, Fleuriau d'Armenonville, en fit la bénédiction.

La Révolution la transforma en magasin à fourrages : mais un menuisier du pays, J. B. Asselin, craignant pour la statue, la cacha dans sa demeure. Vendue en 1796, la chapelle allait être démolie, quand trois généreuses chrétiennes, mesdames Vaslin, Berruet et Asselin, la rachetèrent pour quatre cents livres, et la rendirent au culte dès 1797 Une quête permit de la voûter en 1814.

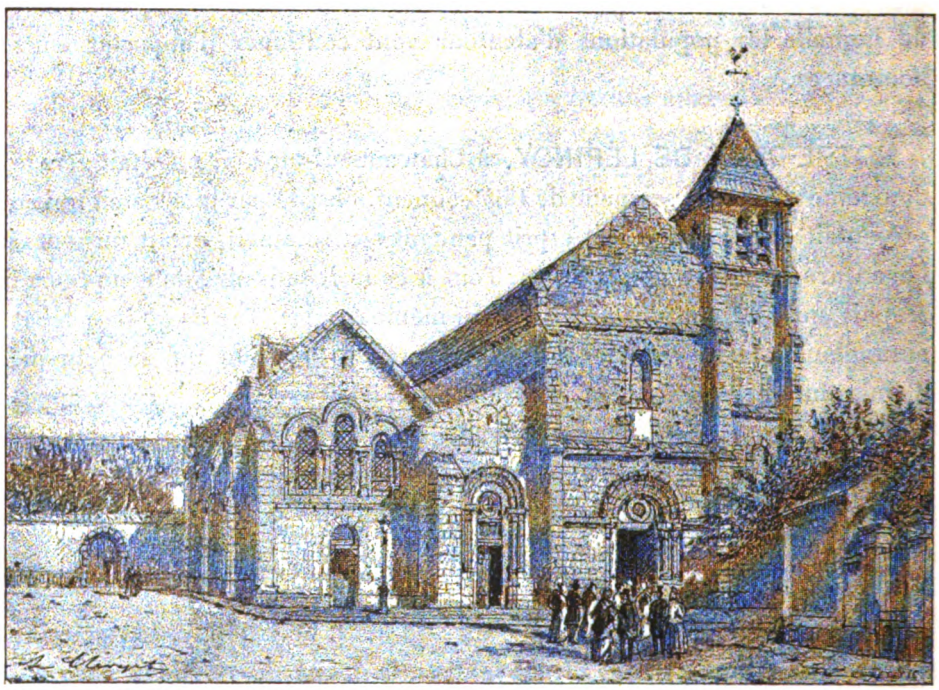
Ces détails sont empruntés à une savante étude écrite par M l'abbé Bardin, curé de Châteauneuf, puis vicaire général d'Orléans, fournis par

Digitized by Google

son successeur M. l'abbé Hautefeuille, curé de Châteauneuf depuis plus de trente ans.

Par les soins de ce dernier, la chapelle a de nouveau été restaurée, en 1872. Trois ans après, toutes les paroisses du canton se réunissaient autour de la « *Bonne Dame* » : c'est ainsi que dans la contrée l'on désigne N. D. de l'Épinoy. On l'invoque surtout dans les accouchements laborieux.

La fête principale est la Nativité.



NOTRE-DAME DES AIDES, A BEAUGENCY.

NOTRE-DAME DES AIDES, à Beaugency. Depuis le onzième siècle, jusqu'à 1793, Beaugency possédait sous ce titre un sanctuaire de Marie, digne d'être mis en comparaison avec ceux de Cléry et d'Orléans. Les protestants ne se contentèrent pas de le brûler, ils le détruisirent; mais les catholiques s'empressèrent de le relever.

Quand, en 1779, le cordeau, qui commençait déjà à exercer sa tyrannie dans les villes, réclama la démolition de cette chapelle, ce projet souleva une telle rumeur à Beaugency, que les échevins durent battre en retraite et ajourner leur victoire. Hélas! elle fut complète en 93, et il ne resta pas pierre sur pierre de l'antique chapelle du pèlerinage de N D. des Aides.

Digitized by Google

NIVERNAIS, BOURBONNAIS

BERRY

MARCHE ET LIMOUSIN

DIOCÈSES

DE

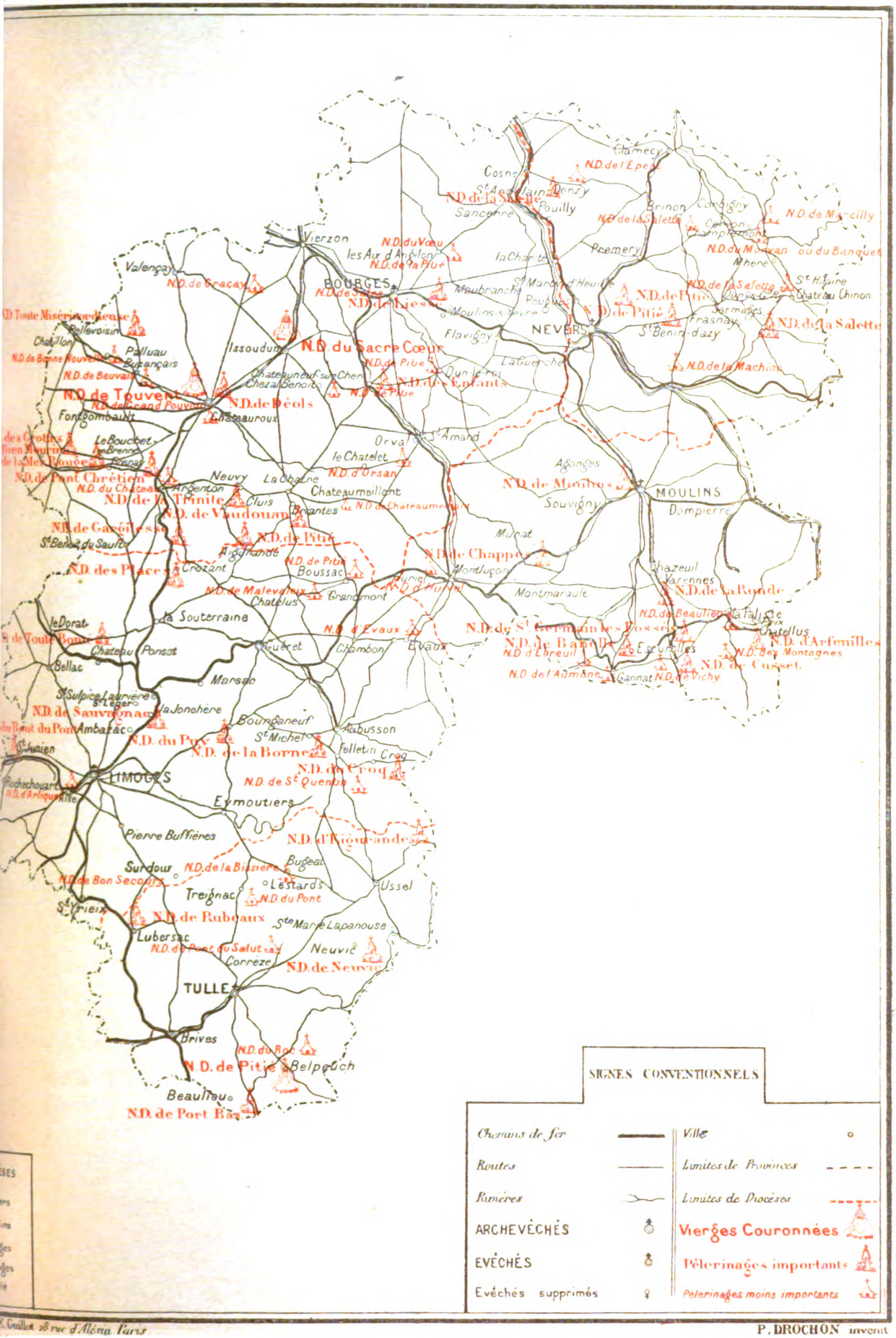
NEVERS — MOULINS — BOURGES

LIMOGES — TULLE

Digitized by Google

Digitized by Google

ERINAGES du NIVERNAIS du BOURBONNAIS du BERRY de la MARCHE et du LIMOUSIN



SIGNES CONVENTIONNELS

Chemins de fer	Ville
Routes	Limites de Provinces
Rivières	Limites de Diocèses
ARCHEVÊCHÉS	Vierges Couronnées
EVÊCHÉS	Pèlerinages importants
Evêchés supprimés	Pèlerinages moins importants

P. DROCHON invent.

Digitized by Google

Digitized by Google

NIVERNAIS

DIOCÈSE DE NEVERS

N. D. de Pitié, a Frasnay.
N. D. de Pitié, a Saint-Martin d'Heuille.
N. D. de Marcilly, a Cervon.
N. D. de l'Épeau.
N. D. de la Salette, a Saint-Andelain.
Id., a Sermages.
N. D. de la Salette, a Challement.
Id., a Saint-Hilaire-Chatain.
N. D. de la Salette, a Dun-sur-Grandry.
N. D. du Morvan, a Mhère.

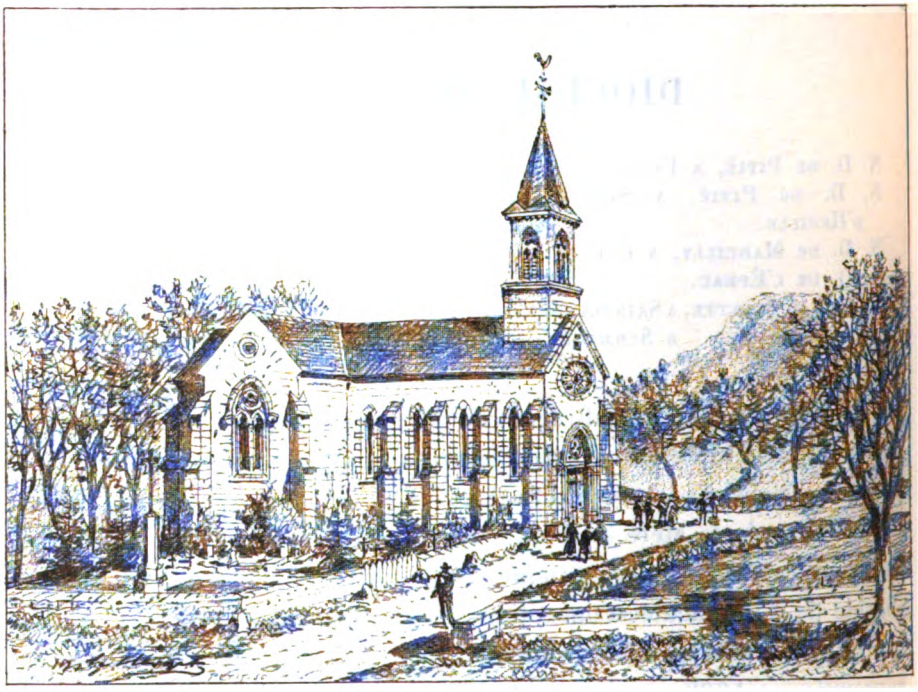
Le diocèse de Nevers, suffragant de Sens et composé du département de la Nièvre, ne compte aucun grand pèlerinage, mais plusieurs d'importance moyenne, épars sur son territoire. La ville, à défaut de sanctuaire célèbre en l'honneur de la Mère de Dieu, revendique l'honneur d'avoir vu naître dans ses murs, dès le dix-septième siècle, un Ordre de chevalerie, sous le vocable de l'Immaculée-Conception. Les statuts de cet Ordre, fondé par Charles II de Gonzague, duc de Nevers, pour la noblesse nivernaise, furent approuvés, en 1623, par le pape Urbain VIII. Le but des chevaliers était de défendre la religion contre les Turcs, alors si menaçants pour l'Europe.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Frasnay. M. l'abbé Martin, curé de Frasnay, a réuni dans une petite notice ce qu'il a pu recueillir sur cet antique pèlerinage. L'origine en est fort ancienne, bien que difficile à préciser. Dès l'an 1090, une collégiale, bâtie dans le voisinage de la chapelle, était chargée de la desservir. Les protestants y durent exercer de grands ravages, et même détruire la statue, car celle qu'on vénère aujourd'hui porte la date de 1659. Elle est haute de trente centimètres à peine, et représente la Mère de Dieu, recevant sur ses genoux son Fils descendu de la croix. Elle est vêtue d'une longue robe rouge aux plis soyeux; une ceinture bleue et un voile de même couleur, gracieusement rejeté sur sa tête et maculé de sang, complètent son costume. Tandis que sa main droite soutient la tête du

Digitized by Google

Sauveur, sa main gauche relève le bras rigide de son Fils. Le visage de la Vierge a une expression de douleur saisissante. On l'invoque surtout dans les accouchements difficiles et en faveur des enfants mort-nés.

La chapelle fut pillée et presque détruite à la fin du siècle dernier, et la statue elle-même demeura plus de cinquante ans sous les décombres. Sa découverte, en 1848, et sa réinstallation dans une chapelle de l'église de Frasnay, furent le signal d'une amélioration très notable du sentiment



NOTRE-DAME DE PITIÉ, A FRASNAY.

public en faveur de la religion. Le pèlerinage, longtemps interrompu, soit par la vacance de la cure de Frasnay, soit parce que la dévotion n'avait plus son objet et son attrait principal, reprit dès lors insensiblement.

Mais ce ne fut qu'en 1870, à l'heure où Dieu visitait notre pays, que la foi du peuple se réveilla. Trente-deux paroisses du voisinage firent vœu, si elles étaient préservées de l'invasion prussienne, de rebâtir la chapelle de N. D. de Pitié. Ce vœu a été accompli, et une belle église gothique s'est élevée sur les ruines de l'ancienne. La vénérable statue en a pris possession vers 1873.

Par un bref du 20 juillet 1885, Léon XIII accorde une indulgence plénière à ceux qui visiteront ce sanctuaire aux quatre grandes fêtes de la

Digitized by Google

Sainte Vierge. Toutes ces fêtes s'y célèbrent solennellement; mais la principale affluence des pèlerins a lieu le 8 septembre. Celle de 1887 a été l'une des plus belles qu'on ait vues, d'après le récit qu'en donna la *Semaine religieuse* de Nevers.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Saint-Martin d'Heuille. On ne sait pas exactement son origine; mais dès la fin du seizième siècle, le culte de

NOTRE-DAME DE PITIÉ, A SAINT-MARTIN D'HEUILLE.

N. D. de Pitié était fort répandu dans cette partie du Nivernais. Les archives ayant péri en grande partie pendant la Révolution, nous ne pouvons citer que des faits relativement récents.

Le 24 octobre 1679, est-il raconté dans une pièce authentique, un petit enfant, « n'ayant aucune apparence de vie », fut apporté à l'église de Saint-Martin et déposé sur le marchepied de l'autel de N. D. de Pitié. Devant le petit cadavre, les fidèles désolés, mais confiants, tombent à genoux et chantent avec ferveur le *Salve, Regina*. Soudain, la vie semble renaître; le visage se colore, les yeux s'ouvrent, l'enfant donne tous les signes d'une véritable résurrection. Il est baptisé, et une prière d'actions de grâces jaillit de tous les cœurs.

Digitized by Google

A l'époque de la Révolution, l'église de Saint-Martin fut à moitié détruite; après la tourmente, l'oubli se fit autour du pèlerinage, et rien ne faisait prévoir que l'autel en ruine dût un jour se relever.

En 1879, deux cents ans après le fait miraculeux que nous avons rapporté, une jeune femme de la paroisse de Saint-Martin d'Heuille, atteinte d'une péritonite, était, au dire des médecins, dans un état désespéré. Elle fut l'objet d'une nouvelle faveur. Sanglotant, convaincu qu'il n'y a plus d'espoir, le mari court au presbytère et réclame pour elle les secours de la religion. Le curé actuel, M. l'abbé Perrasse, s'occupait depuis quelque

NOTRE-DAME DE PITIÉ, A SAINT-MARTIN D'HEUILLE.

temps de la restauration du culte de *N. D. de Pitié;* il donne l'extrême-onction et parle à la mourante de la Vierge miraculeuse, lui promettant de commencer une neuvaine. Le lendemain, après le chant du *Salve Regina,* la malade, mourante la veille, était hors de danger. Les médecins qui l'avaient condamnée en furent dans la stupéfaction

A la suite de cette guérison, la dévotion à N. D. de Pitié a repris son cours, et la statue a été remise en honneur sur son autel. Il ne se passe plus un seul jour sans que l'on ait à enregistrer quelque nouvelle grâce.

Le jeudi saint 1884, une sueur rougeâtre, assez semblable à du sang,

Digitized by Google

coula avec abondance de l'image du Christ, représenté au pied de la croix entre les bras de sa Mère. Ce fait, naturellement inexplicable, a été public et constaté, non seulement par les personnes de la paroisse, mais par des ecclésiastiques et plusieurs personnes venues exprès pour en être témoins. On conserve religieusement les linges qui ont servi à essuyer la statue.

La fête principale de N. D. de Pitié a lieu le troisième dimanche de septembre; elle est précédée d'une neuvaine de prédications.

G. B.

NOTRE-DAME DE MARCILLY, A CERVON.

NOTRE-DAME DE MARCILLY, à Cervon. Cette chapelle, dédiée à N. D. de Pitié, remonte au douzième ou au commencement du treizième siècle. La statue, dans une niche à plein cintre, est un peu plus récente : elle est très belle. Ses ornements et sa pose révèlent l'art italien du quatorzième siècle. Taillée dans un bloc de pierre, la Vierge douloureuse tient sur ses genoux le corps inanimé de son Fils. La fête principale se célèbre le 8 septembre et revêt, surtout depuis 1874, un éclat magnifique. La messe est chantée en plein air; toutes les paroisses du voisinage y sont

Digitized by Google

convoquées, et l'hospitalité la plus généreuse est offerte aux pèlerins par la noble châtelaine de Marcilly.

NOTRE-DAME DE L'ÉPEAU. De cette basilique, une des plus riches du Nivernais, bâtie au treizième siècle, les révolutions ont fait une ruine. C'était autrefois un pèlerinage très important, desservi par les religieux du Val des Choux. En 1569, les protestants l'incendièrent; en 1793, des malfaiteurs officiels y renouvelèrent d'épouvantables sacrilèges, puis la vendirent. La fête de l'Annonciation en était autrefois la fête patronale, et les populations y venaient en foule. De nos jours, malgré les tristesses qui se sont appesanties sur ce sanctuaire, il est encore visité par les fidèles de Donzy, qui s'y rendent en procession le 25 mars, le 1er août et l'un des jours des Rogations.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE, à Saint-Andelain. Ce pèlerinage, d'origine récente, est né spontanément de l'amour de Marie et de la pensée d'établir dans ce coin du diocèse un foyer de vie religieuse plus ardent. Une famille généreuse de Saint-Andelain, la famille Lafont, a fait bâtir une élégante église, dans laquelle se trouve une chapelle à N. D. de la Salette.

Une double confrérie, canoniquement érigée en l'honneur de N. D. de la Salette et N. D. de Lourdes, compte déjà plus de quatre mille associés de divers diocèses. Confié à la direction de religieux pleins de zèle, ce pèlerinage prend chaque année un plus large développement. Les populations du Sancerrois et du Nivernais y viennent avec confiance. La fête principale se célèbre le dimanche le plus rapproché du 19 septembre, anniversaire de l'apparition de la Salette.

Mgr Lelong, évêque de Nevers, assisté de Mgr Mélizan, évêque de Jaffna (île de Ceylan), présidait, le 18 septembre 1887, une procession qui ne comptait pas moins de trois mille pèlerins.

Nous devons ces détails à l'obligeance du Rév. Père Merle, supérieur des missionnaires de Saint-Andelain.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE est également en grand honneur et l'objet de pèlerinages suivis dans les paroisses de Sermages, canton de Moulins-Engilbert, de Challement, canton de Brinon, de Saint-Hilaire-Chatain et de Dun sur Grandry, ces deux dernières dans le voisinage de Château-Chinon.

Établis peu d'années après l'apparition de la Salette, ces pèlerinages

Digitized by Google

attirent tous les ans, le 19 septembre et le dimanche suivant, de nombreux pèlerins.

« Celui de Sermages, nous écrit M. l'abbé Alexandre, curé de la paroisse, fut fondé par mon prédécesseur, M. Bergeras. » Un des principaux propriétaires de Sermages avait été guéri miraculeusement par l'intercession de N. D. de la Salette. En reconnaissance, il annexa à l'église paroissiale une jolie chapelle, qui fut bénite le 22 mai 1855, et n'a pas cessé d'être depuis le foyer d'une dévotion justifiée par des bienfaits sans nombre.

Plus de deux mille pèlerins s'y rendent tous les ans, le 19 septembre, et l'on n'y compte pas moins de cinq cents communions.

NOTRE-DAME DU MORVAN, à Mhère. M. Dupin l'aîné, le procureur général, l'auteur enfin du mot célèbre : « La Providence a passé à l'ordre du jour sur la question du pouvoir temporel; Messieurs du Sénat, à votre tour! » M. Dupin entreprit, en 1857, de fonder un pèlerinage. M. Hamon (t. V, p. 530) en fait même un historique pompeux. Mais beaucoup d'esprit, une immense fortune, une certaine bonne volonté, une influence et des relations, si grandes et si hautes qu'on les suppose, tout cela ne suffit pas. Il faut aux œuvres de Dieu un autre levain; sans quoi, la Providence laisse faire, laisse même tomber, mais passe à l'ordre du jour.

Nous avons reçu à ce sujet d'intéressants détails.

Deux ans après la mort de sa femme, madame Marie-Geneviève Brunier, M. Dupin avait acheté dans le Morvan, à quelque distance de ses propriétés, de vastes terrains.

Sur un sommet qui domine à cinq cents mètres les plaines du Nivernais, une croix avait été plantée. On la voyait à quinze lieues à la ronde. L'idée vint d'en faire un lieu de pèlerinage. Une chapelle romane, richement ornée, couronna bientôt cette cime. Afin d'en jouir plus tôt, on y travailla, dit-on, fêtes et dimanches. Elle fut achevée en 1858.

Plusieurs prélats devaient être invités à la bénir; l'évêque diocésain, Mgr Dufêtre, s'y trouva seul, le 21 septembre. L'assistance était cependant nombreuse, mais, la cérémonie religieuse terminée, M. Dupin ne retint à dîner que l'évêque et quelques invités d'élite. Quant aux membres du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie et tout le peuple accouru, ils durent descendre et s'improviser, au pied de la montagne, un frugal repas. L'esprit français, aiguisé par la faim, ne perdit point ses droits; une chanson pleine d'épigrammes baptisa le pèlerinage et sa chapelle; ce fut *N. D. du Banquet!*

Malgré cet incident, M. Dupin voulut donner à l'anniversaire de la béné-

Digitized by Google

diction un éclat extraordinaire. Tous les échos annoncèrent pour le 8 septembre suivant une messe solennelle, les vêpres, et des danses autour de la chapelle.

Élevé dans les idées les plus libérales, M. Dupin voulait, on le voit, concilier toutes choses, honorer Dieu et la Sainte Vierge, sans exclure le diable, ses œuvres ni ses pompes.

L'autorité paroissiale, favorable dès l'abord, s'émut de ces prétentions;

NOTRE-DAME DU MORVAN, A MHÈRE.

elle voyait un danger pour les mœurs publiques à ces danses tardives dans un lieu isolé.

M. le curé de Mhère posa ce dilemme à son illustre voisin : « Ou la messe sans danses, ou les danses sans la messe! »

Le procureur général fit semblant de céder et promit : on eut la messe et les vêpres... puis la danse!

Un coup de pioche, qui fit jaillir une eau claire, comme on en obtient partout dans cette contrée du Morvan, provoqua bientôt un nouveau conflit. M. Dupin fit fabriquer des bouteilles marquées d'une croix, et pria

Digitized by Google

M. le curé de distribuer cette eau comme on donne aux malades celle de la Salette ou de Lourdes. La proposition fut nettement rejetée.

Trois ans après, en 1863, les rapports tournant à l'aigre, le vénérable prêtre, curé de Mhère depuis vingt-huit ans, dut accepter un autre poste.

Le successeur, homme de tact et d'esprit, proposa et obtint de laisser couler l'eau et de lui substituer des médailles portant, d'un côté, l'effigie de la chapelle, avec l'inscription : *Chapelle de N. D. du Morvan,* et de l'autre, l'image de la Vierge Mère, entourée de ces mots : *Ave, gratia plena.* Par ordre supérieur, autant que par prudence, M. le curé fit dès lors le moins de bruit possible autour du nouveau sanctuaire. L'illustre fondateur de la chapelle cessa lui-même de célébrer avec autant de pompe l'anniversaire de la bénédiction.

Quand il mourut, en 1873, il ne fut plus question de pèlerinage à N. D. du Banquet.

Eh! eh! fonder un pèlerinage n'est pas si aisé que l'on pense!

Digitized by Google

Digitized by Google

BOURBONNAIS

DIOCÈSE DE MOULINS

N. D. de Moulins.
N. D. d'Arfeuilles.
N. D. de Banelle, a Escurolles.
N. D. de Chappes.
N. D. de Cusset.
N. D. de la Ronde, a Chazeuil.
N. D. de Saint-Germain des Fossés.
N. D. de Vichy.
N. D. d'Huriel.
N. D. de l'Aumosne, a Gannat.
N. D. de Bon-Secours, a Beaulieu
N. D. des Montagnes, au Mayet.
N. D. d'Ébreuil.

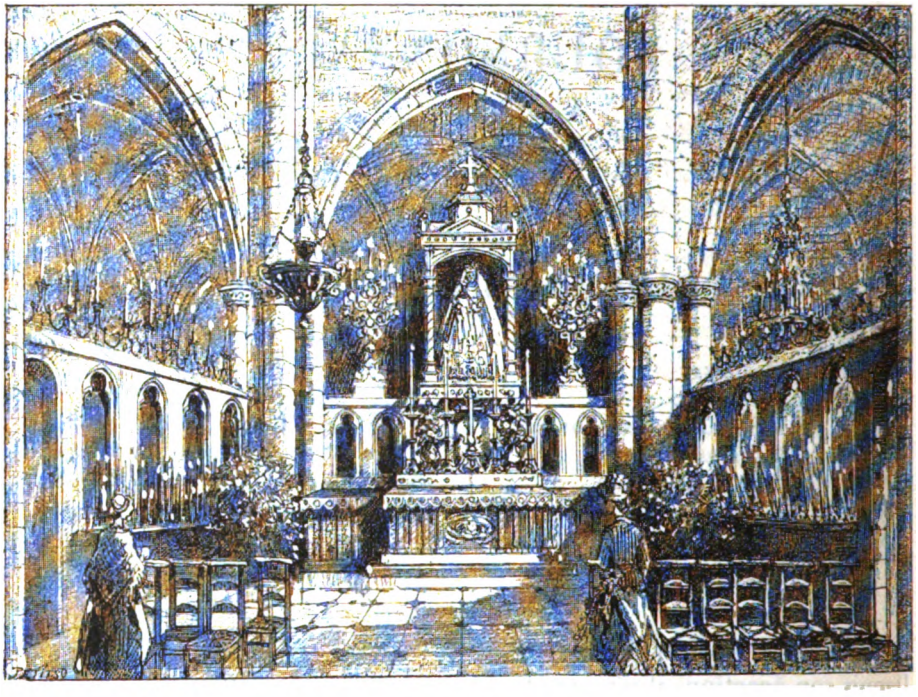
Le diocèse de Moulins, département de l'Allier, est suffragant de Sens Depuis son érection, il n'a encore connu que deux évêques. Comme celui de Nevers, dépourvu de grands pèlerinages à la Sainte Vierge, le culte de Marie ne laisse pas d'y être en très grand honneur : témoin le concours incessant des fidèles autour de cette magnifique statue de la Vierge, en marbre blanc, qui s'élance au-dessus du maître-autel de la cathédrale, et qu'on vénérait autrefois dans l'abbaye de Sept-Fonts; témoin encore cette autre statue noire, taillée dans un bois très dur, qui orne la chapelle de la Sainte Vierge depuis le temps des croisades. On l'expose sur un trône pendant l'octave de l'Assomption, après l'avoir portée en triomphe au jour de sa fête principale.

En 1655, un éclatant miracle ranima la dévotion : le feu avait pris aux alentours du sanctuaire et se propageait avec une effrayante rapidité; déjà les flammes gagnaient la grande tour de l'Horloge et fondaient les cloches; toute la ville était menacée. Un des habitants, saisissant alors le voile de la statue vénérée, le jeta au milieu des flammes, en présence de tout le peuple : et aussitôt on vit tomber, en gros peletons de feu, les matières embrasées, qui s'éteignirent sur le pavé.

M. l'abbé Boudant, curé de Chantelle, a réuni dans un volume toutes les

Digitized by Google

notices éparses sur les divers sanctuaires du diocèse où la Mère de Dieu est plus particulièrement honorée. Nous empruntons à ce travail les renseignements qui vont suivre.



NOTRE-DAME DE MOULINS.

NOTRE-DAME D'ARFEUILLES. Arfeuilles est une petite ville placée à la frontière orientale du diocèse de Moulins, confinant au Forez et au Charolais, et comme perdue dans les montagnes. La statue qu'on y vénère date du douzième ou du treizième siècle. C'est une des plus intéressantes que nous ait léguées l'art chrétien. Elle est en bois et représente la Vierge debout, tenant sur le bras droit l'Enfant Jésus. Autrefois, elle était toute noire, signe de sa haute antiquité. Quelque maladroit s'est imaginé, dans ces derniers temps, de « l'embellir » et l'a badigeonnée de diverses couleurs. Dieu préserve nos églises de ces restaurateurs malavisés! Pendant la Révolution, elle fut sauvée par un brave cordonnier, nommé Morel, dont la piété reçut en récompense toutes les bénédictions célestes.

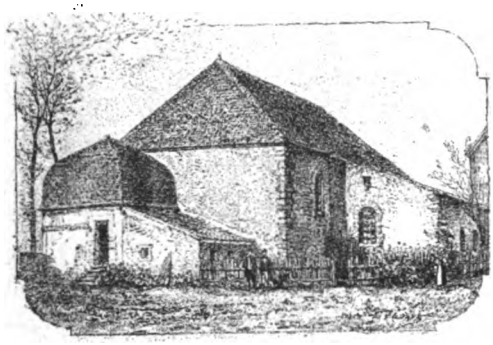
Beaucoup d'enfants morts sans baptême ont été ressuscités aux pieds de N. D. d'Arfeuilles; des aveugles ont recouvré la vue; des paralysés ont repris l'usage de leurs membres. Tout récemment encore, une femme de Lachaux, percluse entièrement, se fit porter à Arfeuilles et s'en retourna à

Digitized by Google

pied, parfaitement guérie : depuis, on l'a vue, chaque année, venir remercier sa bienfaitrice.

Jadis les paroisses du voisinage, Châtel-Montagne, Isserpent, le Breuil, Chatellus, Laprugne, Saint-Pierre-Laval et Saint-Just du Chevallet, y venaient annuellement en pèlerinage, le jour de l'Assomption ou dans l'octave de la fête. Aujourd'hui, grâce au zèle d'un saint prêtre, M. Antoine Gonnet, qui administra pendant près d'un demi-siècle la paroisse d'Arfeuilles, le pèlerinage est un des plus suivis du diocèse.

NOTRE-DAME DE BANELLE. Au commencement du treizième siècle, Banelle, dans la paroisse d'Escurolles, était un lieu sauvage, entouré d'épaisses forêts. La tradition rapporte que des bûcherons, y abattant des arbres, virent leurs haches se briser sur le tronc d'un ormeau. Surpris, ils lèvent les yeux. O merveille! A la jonction des branches, une statue de la Vierge, en marbre blanc, sous les traits de N. D. de Pitié, semblait les regarder avec douceur. La forêt appartenait au seigneur de Lyonne. Celui-ci, averti de la découverte, avise à son tour le curé d'Escurolles. Tous deux, suivis des paroissiens, se rendent dans la forêt et chantent devant l'image les litanies de la Sainte Vierge. La statue fut descendue et respectueusement portée à l'église paroissiale, mais le lendemain et les deux jours suivants, elle fut retrouvée aux branches de l'ormeau, et désormais on la laissa au lieu de ses préférences.



NOTRE-DAME DE BANELLE.

Le pèlerinage devint bientôt si célèbre, que du Bourbonnais, de l'Auvergne et du Forez, les foules s'y succédaient sans interruption. L'arbre considéré comme une relique s'émiettait sous de pieux larcins; chaque pèlerin voulait en emporter quelque fragment. Il fallut le protéger par un mur, surmonté d'un grillage en fer.

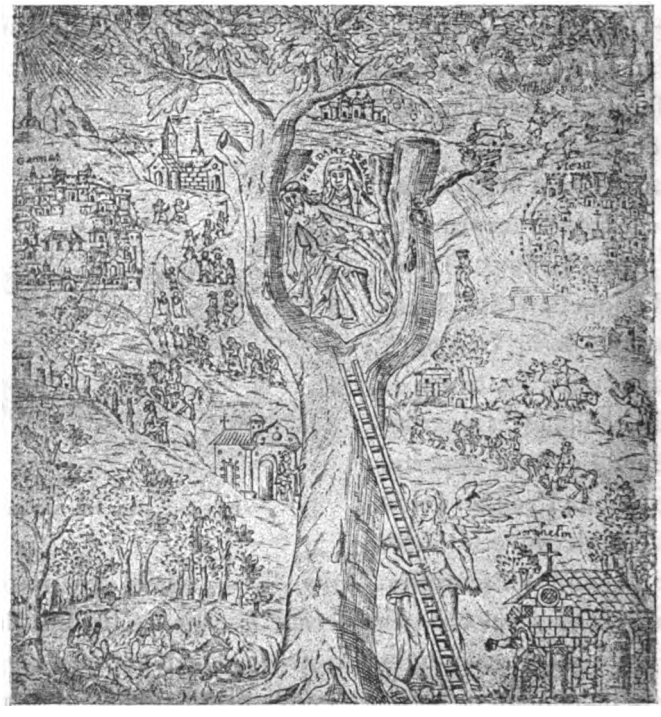
Un auteur du dix-septième siècle, Jacques Branche, religieux Augustin, prieur mage du couvent de Pébrac, raconte dans les *Vies des saincts et sainctes de l'Auvergne et du Velay*, que « les pasteurs et garde-vaches étoient encore si grossiers, qu'ils faisoient servir de blanc la statue vénérable, pour sçavoir qui jetteroit mieulx une pierre. Mais un jour que l'un d'eulx, le bras tendu, alloit lancer ung caillou poli, il demeura soudain immo-

Digitized by Google

bile et ne fut délivré qu'une heure après, par la prière de ses compaignons. »

Les bergers ne furent point ingrats. La première chapelle qui s'éleva, rustique, près de l'ormeau, fut l'ouvrage de leurs mains. Elle fut plus tard remplacée par une plus élégante, grâce à la générosité de la famille de Capony, seigneurs de Tiroiseau, aujourd'hui représentée par la famille des marquis de Montlaur.

L'évêque de Clermont, Joachim d'Estaing, reçut, en 1636, l'empla-



NOTRE-DAME DE BANELLE.
Reproduction d'une tapisserie du seizième siècle.

cement que le seigneur de Tiroiseau lui offrait, pour y construire une église, un presbytère et les bâtiments destinés aux « estrangers, tant à pied qu'à cheval, en charrettes, carrosses, etc., lesquels lui causent beaucoup d'incommoditez ». Tout fut terminé, bénit et consacré en 1638. Louis XIII lui donna le titre de maison royale, et l'évêque confia le pèlerinage aux religieux de Saint-Austremoine. Peu après, Louis XIV approuvait, « au lieu de Banelle, la fondation d'un couvent de prêtres missionnaires, lesquels travailleraient gratuitement à l'instruction des peuples circonvoisins et enseigneraient chez eux des aspirants aux saints ordres ». Ces prêtres, sous

Digitized by Google

le nom de *Missionnaires de la dévotion de N. D. de Banelle,* furent canoniquement reconnus, le 4 août 1667, par Mgr Gilbert de Veny d'Arbouze. Composée à l'origine de cinq prêtres, cette association en comptait dix à la fin du siècle dernier.

En 1793, les délégués du comité révolutionnaire de Gannat se présentèrent à Banelle. Deux tombereaux furent chargés de béquilles, touchants *ex-voto* qui pavoisaient les murailles; la statue fut brisée avec rage, et l'arbre séculaire arraché et brûlé au chef-lieu de canton. Comme partout ailleurs, ces *brûleurs de saints* périrent de male mort. Plusieurs familles de la contrée conservent encore des débris de la statue. Quant à l'église et à la petite chapelle, la première sert de grange et l'autre de grenier!

O Révolution, ce sont bien là tes œuvres!

« Le couvent de Banelle n'est plus qu'un souvenir historique, nous écrit M. le curé d'Escurolles; il est encore debout, mais les bois qui l'entouraient sont en culture, la chapelle un lieu profané! Quel souffle rendra la vie à ces ruines? »

Il serait digne des nobles sentiments de M. Tournadre de Noaillat, propriétaire actuel (à qui nous sommes redevables de la très curieuse tapisserie reproduite ici), de reprendre et de restaurer l'œuvre des seigneurs de Lyonne.

NOTRE-DAME DE CHAPPES. Chappes, au canton de Montmarault, possède, depuis bientôt neuf cents ans, la Vierge la plus remarquable du diocèse de Moulins, après celle de N. D. de la Ronde, dont nous parlerons plus bas. Elle est en bois, assise, tenant sur ses genoux l'Enfant-Dieu qui bénit, à l'instar des pontifes. Des formes trop accusées et trop raides, des draperies collantes, l'ampleur des manches, tout dénote le type byzantin à sa première origine. La statue est peinte à la manière antique, et le temps semble l'avoir respectée. Le voile est vert; la robe, jaune gris, est parsemée de roses d'or. L'agrafe, à la forme mérovingienne, est verte et les rosaces dorées. La ceinture retombe en deux longues bandes rouges frangées d'or, comme une étole. La Vierge est coiffée comme les femmes du pays, par un simple *calot,* dépourvu de dentelles. Le visage est coloré. et quand un désordre se produit dans le voisinage de Chappes, les villageois de dire : « Notre Mère n'est pas contente, sa figure a pâli! »

Quant à l'Enfant Jésus, son visage est celui d'un homme fait. Ce groupe a 95 centimètres de haut. Il repose sur un escabeau mesquin, qui a dû remplacer un siège à dossier beaucoup plus élevé.

La tradition lui donne une origine miraculeuse et raconte qu'elle fut

Digitized by Google

trouvée dans la fontaine voisine, dont les eaux sont utilisées dans les fièvres rebelles. L'église qui lui donne abri est l'œuvre des onzième et douzième siècles, et le chevet du style byzantin le plus pur.

En 1124, Ulgrin, archevêque de Bourges, dont cette partie du Bourbonnais relevait autrefois, confia l'église de N. D. de Chappes et son pèlerinage aux Bénédictins de Souvigny. Sous leur direction, la dévotion grandit, et des miracles nombreux ne tardèrent pas à en être la récompense.

Les registres mentionnent plusieurs guérisons d'aveugles et de paralytiques. Mais le fait le plus merveilleux eut lieu, le 25 juillet 1706, en faveur d'un enfant mort-né qui, après être resté sans vie l'espace de quarante heures, et en terre une nuit et une partie du jour, ressuscita par l'intercession de la Vierge.

La chapelle de N. D. de Chappes était entièrement garnie d'*ex-voto* qui ont disparu aux jours d'épreuves. On n'a conservé que deux diadèmes fleurdelisés, en argent, donnés en 1702 par la noble Gilberte de Semain.

Quand les impies allaient détruire, dans un brasier allumé sur la place de l'Église, l'antique statue, et que tout le peuple s'indignait, une veuve, madame Dutremblay, eut le courage de s'avancer au milieu de ces forcenés, d'arracher de leurs mains et d'emporter la vénérable image. Elle la rendit aux confesseurs de la foi revenus de l'exil. L'église, grâce aux curés de Chappes, a été l'objet d'intelligentes réparations. En 1862, Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, offrit à N. D. de Chappes un collier de perles, rehaussé de topazes.

La fête principale est le 15 août; mais la fête de sainte Anne, patronne de la paroisse, voit aussi tous les ans de nombreux pèlerins.

NOTRE-DAME DE CUSSET. A Cusset, près de Vichy, il est une Vierge noire dont l'origine, d'après la légende, remonterait au neuvième siècle. Destinée à la ville de Gannat, elle sembla fixée au sol quand elle parvint à un vallon désert; tous les efforts des conducteurs furent impuissants. Un oratoire s'éleva sur la place choisie. Quelques maisons, puis un bourg, puis enfin une ville populeuse et fortifiée s'abritèrent alentour, sous le nom de Cusset. Telle est la tradition populaire.

Un couvent de Bénédictines y fut fondé en 882, par Eumène, évêque de Nevers : ses développements furent rapides; en 1236, l'évêque de Clermont l'élevait à la dignité d'abbaye royale. La statue échappa tout entière aux huguenots, mais seulement en partie aux vandales de 93. Ici, comme à Chappes, c'est une pieuse et vaillante femme, Geneviève Tâchard, qui put soustraire aux flammes la tête et les deux bras de la statue, conser-

Digitized by Google

vés comme des reliques. Ces vénérables débris ont été adaptés à un nouveau buste fait sur le modèle de l'ancien, et telle est la statue qu'on vénère aujourd'hui et qu'on appelle communément la *Vierge noire de Cusset.*

NOTRE-DAME DE LA RONDE. Sur un monticule que longent l'Allier et le chemin de fer, à quelques pas du château de Chazeuil, s'élève l'antique chapelle de la Ronde ; elle remonte au onzième siècle. Une légende s'y rattache. La madone reposait d'abord dans l'église d'Agonges, près Souvigny. Un jour, les habitants voulurent la remplacer par une statue plus élégante, et la première fut reléguée dans un coin obscur. Mais le lendemain, l'antique image de Marie avait repris son trône d'honneur, tandis que la nouvelle statue gisait à terre.

Le sacristain rétablit l'une et l'autre en leur place, renfermant la madone vénérable dans une armoire de la sacristie. Cette fois encore, la Vierge déjoua le projet des hommes et alla se réfugier dans le creux d'un ormeau voisin que l'on voit encore aujourd'hui. Un berger la découvrit en cet endroit, et bientôt les fidèles la réinstallèrent dans le temple qu'elle occupait jadis. Mais la madone disparut encore, et, cette fois, sans retour, du pays d'Agonges.

D'épouvantables fléaux désolèrent alors cette contrée inhospitalière. Le désespoir était à son comble, quand un jour on apprit qu'un pâtre de la forêt de Briailles, près Saint-Pourçain, à sept ou huit lieues de là, avait trouvé une statue de la Sainte Vierge au milieu des épines. Les habitants de Chazeuil s'empressèrent de lui bâtir une chapelle sur le monticule de la Ronde, et ceux d'Agonges, repentants, vinrent tous les ans, pendant de longs siècles, lui faire amende honorable. Tous ces souvenirs sont encore vivants dans la région. (V. le *Voyage pittoresque en Bourbonnais,* p. 377.)

La statue miraculeuse fut cachée pendant la Révolution, et rapportée plus tard à sa chapelle. En 1866, M. le comte de Montagnac, propriétaire du château de Chazeuil, prit l'initiative d'une restauration complète. Tous les ans, le lundi de Pâques, ainsi que le premier dimanche d'octobre, les fidèles du voisinage s'y rendent très nombreux.

NOTRE-DAME DE SAINT-GERMAIN DES FOSSÉS. La statue qu'on vénère en ce lieu fut trouvée par des mariniers dans les sables de l'Allier. Son poids, qui dépasse cent cinquante kilogrammes, fut une des causes de sa conservation pendant les jours de la Terreur. La fête principale se célèbre le 2 juillet, jour de la Présentation.

Digitized by Google

Ce sont encore les mariniers de Saint-Germain qui revendiquent, comme un honneur, le privilège exclusif de porter sur leurs robustes épaules la statue pesante. Depuis 1830, la fête se célèbre le dimanche dans l'octave de la Présentation.

Divers prodiges, dont quelques-uns tout récents, ont sans cesse ravivé la confiance des peuples.

Citons, avant de quitter ce diocèse, NOTRE-DAME DE VICHY, Vierge très ancienne, conservée dans la chapelle du château, devenue l'église paroissiale. Sa fête est l'Assomption.

NOTRE-DAME D'HURIEL, qui porte encore les marques des odieuses profanations des huguenots, en 1580.

NOTRE-DAME DE L'AUMOSNE, à Gannat, ainsi nommée en souvenir des collectes qui aidèrent à sa construction. La Révolution l'a fait disparaître.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Beaulieu près Saint-Prix. Autrefois très renommée, sauvée pendant la Terreur par la femme Bert qui la cacha dans son lit. On la visite de préférence le 15 août et le 8 décembre.

Enfin, NOTRE-DAME DES MONTAGNES, au Mayet, dont l'origine ne remonte qu'à l'année 1861, et NOTRE-DAME D'ÉBREUIL, plantée sur une haute colonne, et conservant dans cette ville les grands souvenirs de Sidoine Apollinaire, des fils de saint Benoît, de Charlemagne et d'un roi de Pologne, Stanislas Leczinski.

NOTRE-DAME DE SAINT-GERMAIN DES FOSSÉS.

Digitized by Google

BERRY

DIOCÈSE DE BOURGES

N. D. de Sales, a Bourges.
N. D. de Liesse, a Maubranche.
N. D. de Déols.
N. D. des Enfants, a Chateauneuf.
N. D. de la Mer Rouge, a Rosnay.
N. D. de la Trinité, a Cluis.
N. D. de Gargilesse.
N. D. de Pitié, a Aigurande.
N. D. de Vaudouan, a Briantes.
N. D. de Beauvais, près Busançais.
N. D. de Pont-Chrétien, a Saint-Marcel.
N. D. du Chateau, ou des Bancs, a Argenton.
N. D. de Bonne-Nouvelle, a Palluau.
N. D. du Grand-Pouvoir, a Chateauroux.
N. D. de la Pitié, aux Aix d'Angilon.
N. D. du Voeu, id.
N. D. de Chateaumeillant.
N. D. d'Orsan.
N. D. de Bien-mourir, a Fontgombault.
N. D. des Grottes, id.
N. D. des Victoires, a Touvent.
N. D. du Sacré-Coeur, a Issoudun.
N. D. Toute-Miséricordieuse, a Pellevoisin.

L'archevêché de Bourges s'étend sur les deux départements du Cher et de l'Indre, avec Bourges et Châteauroux pour chefs-lieux. Sauf quelques légers emprunts au Bourbonnais, à l'Orléanais, au Poitou et à la Touraine, ses frontières sont à peu près celles qui délimitaient autrefois le haut et le bas Berry. Le culte de Marie, apporté par saint Ursin, premier apôtre du Berry, y est contemporain, dit M. l'abbé Caillault, du christianisme lui-même.

NOTRE-DAME DE SALES, à Bourges. La tradition faisait remonter l'origine de ce sanctuaire à saint Ursin. Telle était encore au dix-septième siècle la réputation de la Vierge invoquée dans cette chapelle, qu'un auteur du temps pouvait dire : « Celui-là n'aurait pas estimé sa semaine heureuse qui l'eût passée sans aller visiter ce saint lieu, où premièrement par saint Ursin, son apôtre, le Berry a été mis sous la protection de la Reine des cieux. »

En 1458 et en 1628, la ville de Bourges, ravagée par la peste, recourut

Digitized by Google

solennellement à N. D. de Sales; dans l'un et l'autre cas, elle ressentit sa protection par la cessation du fléau. Par reconnaissance, les habitants firent vœu d'offrir une représentation de la ville en argent, laquelle fut portée par le maire, en 1629, à N. D. de Liesse, dont il va être question. Deux processions votives se faisaient chaque année, le 4 juin et le 8 octobre, anniversaires de la délivrance de la cité.

Cette église, que l'on peut considérer comme le berceau de la capitale du Berry, est devenue, par le malheur des guerres civiles, la manutention militaire. Le vœu, la procession, la statue elle-même, tout a sombré dans le gouffre de 93. Déjà les huguenots avaient brûlé la sainte image en 1562. Ils avaient de même emporté un treillis d'argent offert par Louis XI. Ce roi, malade de la fièvre, écrivait au prieur dom Cadouet :

« Monsieur le Prieur,

« Je vous prie que veuillez prier N. D. de Sales pour moy, qu'elle me donne guérison parfaite. Au surplus, écrivez-moy combien il faut d'argent pour faire un beau treillis devant Nostre-Dame.

« Écrit à Paris, le 6 avril.

« Louis. »

NOTRE-DAME DE LIESSE, à Maubranche, paroisse de Moulins De toutes jeunes filles causaient ensemble : « Moi, dit l'une qui n'avait pas huit ans, quand je serai grande, je bâtirai une chapelle à la bonne Vierge ! »

En 1620, l'enfant, qui s'appelait Catherine Doulé, avait grandi, elle était devenue l'épouse de Pierre Biet, seigneur de Maubranche, et le désir de ses premières années ne s'était point affaibli. Autorisée par son mari, conseillée par l'archevêque de Bourges, Mgr André Frémiot, frère de sainte Chantal, elle avait choisi, non loin de son château, un lieu assez désert, où elle avait trouvé un caillou sculpté en forme de cœur, soit naturellement, soit par la main des hommes. Le 25 août 1621, la chapelle était bénite par l'archevêque et devint aussitôt le but d'un pèlerinage fréquenté sous le titre de N. D. de Liesse ou de Consolation.

Peu après, pendant la peste de 1628, la ville de Bourges y vint en procession et fit vœu d'y retourner tous les ans, le 1er juin, en reconnaissance de la cessation du fléau. D'autres paroisses s'y rendirent de même et de fort loin. Le prince de Condé y offrit en *ex-voto* une petite statue d'or, et Grégoire XV y autorisa l'érection d'une confrérie, qu'il combla de faveurs spirituelles.

Des faveurs d'un autre genre, des miracles de guérisons, recueillis,

Digitized by Google

en 1654, par un religieux Carme, accrurent encore l'attrait des pèlerins. Jusqu'à la Révolution, N. D. de Liesse devint le rendez-vous des fidèles de la contrée. Pillée pendant les mauvais jours, la chapelle fut vendue. La statue, renversée de son autel, eut le bras droit brisé dans la chute et fut cachée sous les marches de l'entrée, où la famille de Villeménars, devenue propriétaire en 1800, la retrouva et la remit sur l'autel restauré; elle y est encore.

NOTRE-DAME DE DÉOLS. Déols, autrement Bourg-Dieu, à la porte de Châteauroux, possédait anciennement une abbaye de Bénédictins, fondée en 917 par Ebbon, prince de Déols. Antérieurement à cette fondation, l'histoire des évêques de Bourges mentionne une église élevée à Déols en l'honneur de Marie et célèbre dès les temps les plus reculés, datant même de la fin du premier siècle, si l'on en croit Chaumeau, historien du Berry, et saint Grégoire de Tours.

NOTRE-DAME DE DÉOLS.

Le monastère et sa nouvelle église étaient bâtis depuis quelques années seulement, quand les barbares envahirent le Berry, brûlèrent l'abbaye et blessèrent mortellement Ebbon lui-même. Son fils, Raoul le Large, répara magnifiquement le désastre et poussa le désintéressement jusqu'à donner aux religieux son château de Déols. Raoul II, fils du précédent, confirma ces largesses et mit le monastère en telle réputation, que la plupart des églises du voisinage venaient y chercher leurs évêques.

En 1106, le pape Pascal II consacra lui-même l'église, laissant à l'évêque de Plaisance l'honneur de consacrer l'autel de la Sainte Vierge. Un demi-siècle plus tard, le pape Innocent III recevait l'hospitalité au monastère de Déols. D'autres papes encore devaient honorer de leur présence ce lieu prédestiné. Honorius III y vint, en 1228, et, en 1306, Clément V y séjourna deux mois, avec la Cour pontificale.

Des miracles rendirent cette église si célèbre qu'on la comparait à N. D. de Chartres. L'un des religieux, Hervé de Déols, chargé de les écrire, en composa un volume, que Migne a reproduit au CLXXXI[e] tome de la *Patrologie*.

Digitized by Google

Nous rapporterons ici le récit de l'un des plus éclatants, arrivé le 29 mai 1187. C'était pendant les démêlés de Philippe-Auguste et de Henri II d'Angleterre. Richard Cœur de lion, fils de ce dernier, avait envoyé à Déols des troupes pour défendre Châteauroux, assiégé par le roi de France. Ces troupes se composaient d'aventuriers, qu'on appelait alors routiers ou cottereaux : « L'un d'eux, monstre d'iniquité, dit Rigord historien de Philippe-Auguste, perdait à un jeu de dés, installé devant le portail de l'église de Notre-Dame, où était placée une statue de la Bienheureuse Vierge. Furieux de ses pertes, le joueur éclatait en blasphèmes. Soudain, il lève les yeux et voit, sculptée sur le portique de l'église, l'image de la Bienheureuse Marie, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. O douleur! ce misérable saisit une pierre, et, à la vue de tout le monde, la jette contre la statue et casse à l'Enfant Jésus un bras qui tombe à terre. Aussitôt (nous tenons ce fait des gens qui se trouvaient au siège), le sang ruisselle en abondance de la blessure et coule jusque sur le sol. Le malheureux cottereau est saisi d'un mouvement frénétique et expire sur place. Jean Sans terre survient, accompagné du comte de Limoges, ramasse le précieux débris, et plus tard le dépose dans une chapelle, qu'il fait bâtir en Angleterre et qu'il dédie à la Vierge, sous le titre de N. D. du Réduit. »

Toutes les chroniques du temps racontent ainsi ce prodige qui donna lieu à une confrérie, établie l'année même, et à une fête propre au diocèse de Bourges, avec office approuvé par la cour de Rome. Philippe-Auguste, craignant que les routiers et cottereaux n'attirassent la malédiction de Dieu sur ses armes, les congédia peu après. La Vierge miraculeuse mit le comble à ses bienfaits, en disposant de telle sorte les esprits des princes, prêts à lancer leur armée l'une contre l'autre, qu'ils se décidèrent à faire la paix.

Le P. Labbe déclare avoir lu dans un manuscrit, qui lui fut remis, le récit de plus de deux cents miracles authentiques, opérés par N. D. de Déols. Les peuples accouraient à cette Vierge célèbre, et chaque année, le 29 mai, anniversaire du premier miracle, il se faisait un immense concours de pèlerins.

Les protestants, sous la conduite de Briquemont, brûlèrent par deux fois, en 1567 et en 1569, le monastère et l'église; mais la statue échappa à leurs mains sacrilèges. Hélas! il n'en fut pas de même à la Révolution. Dès 1791, l'église fut fermée; mais les fidèles, continuant à venir prier devant les portes, des misérables, étrangers au pays, pénètrent jusqu'à la statue, la renversent, brisent la tête et les bras de la Mère et de l'Enfant Jésus.

Des vieillards racontaient encore dans ces dernières années la stupeur

Digitized by Google

des habitants, quand ils virent, gisant comme un bloc informe, une statue que leurs aïeux avaient entourée de tant d'amour. Ils recueillirent pieusement les débris, qu'ils cachèrent dans une grange pendant la tourmente. Les prêtres fidèles venaient en cachette y célébrer les saints Mystères.

En 1802, ces restes vénérés furent portés dans l'église de Saint-Étienne, car la chapelle, restée entre les mains du gouvernement et affectée à des usages profanes, fut définitivement vendue et détruite en 1830, malgré les doléances des habitants disposés à la racheter.

Les débris de l'antique statue, raccordés avec art, ornent aujourd'hui l'église paroissiale; chaque année encore, aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité, mais principalement le 29 mai, des pèlerins s'y rencontrent parfois jusqu'au nombre de huit et de dix mille.

NOTRE-DAME DES ENFANTS, à Châteauneuf-sur-Cher. En 1865, M. l'abbé Ducros, curé de Châteauneuf, était dans cet embarras commun à tant de ses confrères : nécessité de rebâtir une église croulante, impossibilité de recourir à une fabrique épuisée. Que faire? A quelle porte frapper? Il y en a si peu qui s'ouvrent, et l'on frappe si souvent aux mêmes !

Dans cette difficulté, M. Ducros se tourna vers Marie, et ses yeux se portèrent ensuite vers l'enfance : « Si j'intéressais à mon œuvre les enfants des écoles, se dit-il, que n'obtiendrais-je pas? »

Il obtint au delà de ce qu'il avait espéré. Ce ne furent pas seulement les offrandes qui affluèrent à son œuvre; bientôt une association se forma, comptant toute une armée. Mgr de La Tour d'Auvergne érigeait peu après, dans l'église de Châteauneuf, la confrérie de N. D. des Enfants. Le but poursuivi était de placer les enfants sous la protection spéciale de Marie, de les accoutumer à prier pour leurs parents, de les incliner de bonne heure à la piété, en vue de la première communion, et de protéger ces âmes, si menacées et si faibles, contre tous les dangers.

Dès 1867, faisant écho à celle de plusieurs évêques de France, la grande voix de Pie IX encouragea l'association et l'enrichit d'indulgences. L'année suivante, les adhésions étaient déjà si nombreuses, qu'il fallut fonder un petit journal, sous le titre d'*Annales de N. D. des Enfants,* qui, faisant mieux connaître l'œuvre, la répandit au loin. Des faveurs spirituelles, les guérisons de quelques enfants infirmes augmentèrent la confiance.

Enfin, le 21 janvier 1870, à la veille de nos grands désastres, Pie IX érigeait en archiconfrérie la nouvelle association, accordant des indulgences plénières à six fêtes principales, et approuvant une médaille sur laquelle

Digitized by Google

s'inscrivit cette légende : « *N. D. des Enfants ! protégez-nous ! Protégez nos parents ! Protégez l'Église !* »

Deux fêtes principales, souvent présidées par les archevêques de Bourges, attirent les foules à Châteauneuf, la fête de la Purification, le 2 février, et celle de saint Louis, le 25 août. Une église monumentale orne aujourd'hui Châteauneuf, dont elle est le plus remarquable monument.

NOTRE-DAME DE LA MER ROUGE, à Rosnay. Nous empruntons l'historique de ce pèlerinage à la savante monographie qu'en a publiée, en 1875, M. l'abbé Voisin, avec l'approbation de Mgr de La Tour d'Auvergne.

Disons d'abord un mot de ce nom singulier de *Mer Rouge,* que ce sanctuaire change parfois en celui de *N. D. du Bouchet.* Il rappelle manifestement les Croisades. Il n'y a pas en France une seule province qui ne garde, dans ses lieux-dits, quelques souvenirs de la Terre Sainte et des voyages des croisés et des pèlerins.

Un des seigneurs du Bouchet en Brenne avait sans doute, en mémoire de quelque fait d'armes, donné le nom de Mer Rouge au grand étang qui baignait le pied de son château.

Un jour, dit la légende, le seigneur du Bouchet perdit à la chasse un de ses éperviers. Il en était fort en peine et le cherchait depuis longtemps, quand, dans le creux d'un chêne, planté dans la petite île qu'entoure la Mer Rouge, il l'aperçoit; mais, près de l'oiseau, il voit une statue de la Sainte Vierge.

Le chevalier se prosterne, plein de respect. Il raconte sa découverte. On accourt et l'on prie : des malades sont apportés et s'en retournent guéris; bientôt il y eut un tel concours autour de la statue, qu'il fallait réunir par une chaussée l'îlot à la terre ferme ; puis, on bâtit une chapelle, en conservant dans les murailles une partie du vieux chêne.

Après la légende, suivons les déductions de l'histoire; ici, comme à N. D. de Liesse, comme partout, nous verrons la vérité historique servir de canevas aux broderies populaires. Le châtelain du Bouchet qui prit part à la première croisade de saint Louis, en 1249, et qui, prisonnier avec le Roi, demeura captif sur les bords de la mer Rouge, est Aimery, fils de Guy Sénebaud, seigneur du Bouchet.

Les curés de Douadic et de Rosnay exercèrent d'abord alternativement la juridiction sur cette chapelle, qui fut donnée par les fondateurs à l'abbaye de Saint-Cyran; mais les pèlerins devinrent bientôt si nombreux, qu'il fallut attacher à ce sanctuaire trois chapelains.

Digitized by Google

Le pèlerinage était donc dans toute sa prospérité quand survinrent les calamités des guerres religieuses. Nous en avons un témoignage non suspect dans un ouvrage d'Agrippa d'Aubigné. Il prétend que « ce sont deux merciers qui mirent N. D. de la Mer Rouge dans un nid de pie, et qui firent manger au peuple par dévotion un gros chêne jusqu'à la racine ». « Eh, répond avec esprit M. l'abbé Voisin, pour manger un arbre si gros, il fallait que les pèlerins fussent encore bien nombreux et pourvus d'un appétit remarquable ! »

Le prince de Condé appela à son aide les luthériens d'Allemagne, qui vinrent au nombre de treize mille, sous la conduite de Wolfgang, duc des Deux-Ponts. Les ravages commis par ces reîtres et lansquenets devinrent légendaires. La chapelle de N. D. de la Mer Rouge fut brûlée et presque détruite : quant à la statue, elle fut, d'après une tradition locale, emportée à Déols et détruite avec la célèbre image dont nous avons parlé plus haut.

Wolfgang, l'auteur principal de ces horreurs, énorme, vrai Teuton, fut bientôt puni de ses crimes; le 10 juin 1569, ayant rejoint Coligny à Nexon, il étouffa dans une orgie, victime de ses excès. Voici son épitaphe :

« Pons *superavit aquas, superavere pocula* Postem.
Febre tremens periit qui tremor orbis erat. »

que l'on peut traduire :

« Pons triompha des eaux : en vain
Son poids faisait trembler la terre :
A son tour vaincu par le vin,
Pons par la fièvre est mis en bière. »

Quand la conversion de Henri IV eut rendu la paix à la France, les catholiques se mirent courageusement à relever les ruines. Le Bouchet avait alors pour seigneur Gaspard de Rochechouart, un vaillant capitaine, et, ce qui vaut mieux, un chrétien fidèle, à cette heure où la noblesse donnait tant de scandale, par ses défections. Il rebâtit la chapelle, se souvenant des exemples et des leçons que lui avait laissés sa pieuse mère, Jeanne de Saulx-Tavannes. L'ouvrage fut sans doute achevé vers 1601 ; c'est la date inscrite sur la cloche.

Avec le chêne enfermé dans la chapelle, le seigneur du Bouchet fit sculpter deux statues : l'une pour le sanctuaire, l'autre pour les Feuillants du faubourg Saint-Michel de Paris. La première se voit encore aujourd'hui dans la sacristie de Rosnay. Elle échappa aux déprédations légales de la Révolution.

En 1795, la chapelle fut adjugée, avec l'étang et le moulin, à un certain

Digitized by Google

Simon, pour une somme dérisoire. Honteux de son acquisition, Simon s'en défit bientôt entre les mains d'un marchand du Blanc, nommé Maillet. La chapelle fut démolie pierre à pierre, pour réparer les chaussées de l'étang et bâtir les maisons du voisinage.

Ce n'était plus qu'une ruine en 1828, quand M. Fombelle la racheta de Maillet. Grâce au zèle de M. Mermet, curé de Rosnay, une chapelle neuve s'éleva et fut solennellement inaugurée le 15 août 1854. M. Fombelle céda tous ses droits à la fabrique de Rosnay, et, depuis cette époque, les pèlerins de la Brenne, des confins de la Touraine et du Poitou, viennent encore prier N. D. de la Mer Rouge.

NOTRE-DAME DE LA TRINITÉ, à Cluis. La statue de N. D. de la Trinité, en marbre blanc de Paros, est une œuvre remarquable, et porte le cachet du seizième siècle. Elle remplaçait alors celle que les calvinistes avaient brûlée.

M. l'abbé Clément, curé de Charenton, diocèse de Bourges, a écrit l'histoire de ce sanctuaire, dont il raconte ainsi l'origine : « La famine désolait le bas Berry. La châtelaine, compatissante et « piteuse à pauvres gens », distribua tout ce qu'elle avait en ses greniers. Quand ils furent vides, elle envoya à la ville voisine sa vaisselle d'argent et ses bijoux, afin d'en acheter du grain pour ses vassaux.

« Le chariot qui emportait ces richesses s'arrêta subitement à quelques pas du château, et tandis que la châtelaine donne l'ordre d'y atteler une autre mule, l'un des serviteurs accourt et s'écrie : « Madame, le grenier « déborde; grâces soient rendues à la benoîte Vierge! » En souvenir du prodige, une chapelle se bâtit sur la colline, où elle est encore l'objet de la vénération. »

Ceci se passait vraisemblablement du temps qu'André de Chauvigny, l'ami de Richard Cœur de lion, et Denise, sa vertueuse épouse, étaient seigneurs de Cluis, au déclin du douzième siècle. Un de leurs descendants, Guy III, qui avait épousé Catherine de Montfort, éleva tout près une abbaye, qu'il donna aux Franciscains. Un peu plus tard, un autre André de Chauvigny et Louise de Bourbon, duchesse de Montpensier, sa femme, rebâtirent la chapelle, détruite par les protestants.

Quand les ducs de Montpensier quittèrent Cluis pour la cour, le pèlerinage perdit de son éclat; mais pour être moins brillant, il n'en restait pas moins cher aux habitants du Berry et de la Marche, qui s'y rendaient surtout à la fête de la Trinité. Les pèlerinages, remarque fort à propos M. l'abbé Leroy, sont les voyages d'agrément du pauvre.

Digitized by Google

A Cluis, on observe une certaine particularité : les pèlerins, en l'honneur de la sainte Trinité, vont presque toujours par trois, s'arrêtant aux quatorze stations marquées par autant de croix, placées de distance en distance. Le jour de la Trinité, l'antique statue sort de son sanctuaire et visite son royaume, portée sur les épaules de ses sujets. La procession dure quatre heures, parcourt pendant onze kilomètres les bords fleuris de la Bouzanne. Chaque invocation des litanies est entrecoupée de cette prière : « O Roi des anges, Dieu immortel, ayez toujours pitié de nous! »

NOTRE-DAME DE GARGILESSE. En 1236, le seigneur de Naillac écrivait : « Moi, Hugues de Naillac, ayant résolu de fonder une église en l'honneur de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie, j'en ai posé la première pierre de ma propre main, pour la rémission de mes péchés, pour la rédemption de l'âme de mon père et de ma mère; à cette occasion, je donne une liberté telle que tous ceux qui habiteront ou se réfugieront dans l'enceinte des croix que j'ai plantées de ma propre main, seront exempts de toutes charges et de toutes les mauvaises coutumes qui pesaient sur les habitants de mon fief... »

NOTRE-DAME DE GARGILESSE

Dans notre siècle de progrès, que ne fait-on encore de semblables fondations !... Quelle jouissance, inconnue à notre « *liberté* », que l'octroi des faveurs de ces barbares du treizième siècle! Car c'est bien au treizième siècle que ces choses se juraient sur les saints Évangiles ; et alors, le serment était chose sérieuse.

En 1236, Hugues II de Naillac fonda donc l'église de N. D. de Gargilesse sur sa terre du Pin. Son fils Guillaume ajouta aux grandes libéralités de son père ; il plaça dans l'église une statue de la Sainte Vierge. Aujourd'hui encore, le lundi de la Pentecôte et le jour de l'Assomption, les habitants du voisinage, qui ne sont plus exempts d'aucune charge publique, mais qui sont de plus en plus exposés aux « mauvaises coutumes », continuent d'y venir prier avec la même confiance que leurs aïeux.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Aigurande. Ce pèlerinage remonterait jusqu'aux temps des persécutions, si l'on en croit une notice manuscrite de M. l'abbé Meunier, curé d'Aigurande, citée par M. Leroy. Une chapelle aurait été bâtie en ce lieu pour marquer la sépulture d'un martyr enterré vivant, ou, du moins, en mémoire du séjour qu'il y fit. Un religieux du voisinage fut chargé de desservir cette chapelle. Il s'y fit de nombreux miracles, écrits et conservés dans les archives de l'église d'Aigurande.

Pendant la Révolution, la chapelle fut dévastée et la statue emportée par les impies qui terrorisaient alors le pays. Ils l'attachèrent par mépris à la queue de leurs chevaux et la traînèrent ainsi sur la place Saint-Jean, avec une autre statue de saint Roch, qu'ils brisèrent. Quant à l'image de Marie, ils voulurent la scier, mais la scie ne mordit pas sur cette pierre très dure. L'un des misérables saisit alors une hache et détacha la tête. Cette épave fut ramassée par un jeune homme et remise à une petite fille de onze ans, mademoiselle Pipoux, qui l'emporta chez elle en cachette.

Cette même tête, adaptée à une autre statue, est celle que l'on vénère encore aujourd'hui. La chapelle fut vendue comme bien national et achetée par M. Desgouttes, qui s'empressa en effet de la rendre au culte, dès les premiers jours de paix. Elle fut peu après rebâtie par M. Champvillant, grâce au zèle de M. l'abbé Giraudon, l'un des premiers curés d'Aigurande, après la Révolution.

Les grandes affluences de pèlerins ont lieu les mardis de Pâques et de la Pentecôte, et aussi les jeudi et vendredi saints de chaque année.

En 1866, M. l'abbé Meunier reconstruisit, aux sources de la Bouzanne, voisines de la chapelle, un petit édicule en ruine, également bâti en l'honneur de N. D. de Pitié.

NOTRE-DAME DE VAUDOUAN, à Briantes.

« Au sein du vieux Berry, là-bas,
Il est une lande déserte,
Terre bénie et toujours verte
Où Dieu guida souvent mes pas. »

Résumant dans une savante étude les travaux de ses devanciers, M. le vicomte Oscar de Poli, poète à ses heures, écrivait, en 1865, l'histoire de N. D. de Vaudouan. Il disait dans sa préface : « Depuis trois cents ans, chaque siècle a fourni à ce sanctuaire un historien, sinon plusieurs. Le premier de tous est M. de Gamaches; le second, M. de Villebanois; puis viennent MM. Bourdeau de Fontenay, Porcher de Lissaunay et Caillault.

Digitized by Google

En vérité, bien des grandes villes et bien des provinces même comptent moins d'historiens que la pauvre chapelle de Vaudouan. »

Voici, dans sa fraîcheur, la légende de Vaudouan.

Le jour de l'Annonciation, 25 mars 1013, une bergère, cherchant la solitude pour prier la Vierge Marie, traversait les bois de Vaudouan, quand elle aperçut, flottant sur les eaux d'une fontaine, une statuette de la Mère de Dieu. Appelant ses compagnes, la naïve enfant prit, toute tremblante, la pieuse image. Marie était représentée portant sur le bras droit l'Enfant Jésus qui tenait dans sa main une colombe. Si le groupe était informe et « comme une souche de bois », en revanche la tête du Fils et celle de la Mère étaient des chefs-d'œuvre de sculpture.

Joyeuses de leur trouvaille, les bergères portèrent la statuette à M. le curé de Briantes, qui la plaça dans son église ; mais le lendemain, la statuette ne s'y trouva plus, et les bergères la revirent bientôt qui flottait encore où elle était la veille. La prendre avec respect et la reporter au prieur et aux moines de Saint-Germain de la Châtre fut pour ces enfants l'occasion d'une joie nouvelle. Cette joie, comme celle des religieux, fut de courte durée, car la statuette, la nuit même, revint à la source du bois : « C'est donc ici, conclurent les religieux et tout le peuple, que Marie veut être honorée. Eh bien! nous lui bâtirons une chapelle. »

La fontaine de Vaudouan est voisine d'un lieu où les druides offrirent longtemps de sanglants et horribles sacrifices. La Vierge très pure allait le sanctifier pour toujours.

La première chapelle ne fut qu'un reposoir, formé de branchages et de bruyères fleuries; mais, au bout de six mois, à une petite distance où les eaux ne gênaient pas les travailleurs, une chapelle élégante, de style romano-byzantin, abrita la statuette, qui ne s'en alla plus.

Les sires de La Châtre, issus des princes de Déols, avaient fondé le chapitre de cette ville. Vers le milieu du treizième siècle, un des chanoines de ce chapitre, Réginald Raimbues, seigneur de Virolant, se constitua le protecteur de la chapelle de N. D. de Vaudouan, et il construisit dans le voisinage une habitation pour les futurs chapelains. Par son testament, Réginald Raimbues léguait au chapitre tous ses biens, y compris la chapelle de Vaudouan, à la condition d'y entretenir à perpétuité un vicaire résidant. Cette condition donna lieu à d'assez longs débats qui se terminèrent en cour de Rome, en 1471. Ce procès devait se renouveler encore, en 1525 et en 1563.

Vers 1490, un incendie consuma l'édifice. Les chanoines le rebâtirent vers ce même temps Les Carmes, établis à la Châtre, proposèrent d'ac-

Digitized by Google

quérir la chapelle et de desservir désormais le pèlerinage; mais ce projet, près d'aboutir en 1500 et en 1670, n'eut pas de résultat. Indépendamment de la chapelle, le chapitre construisit une petite hôtellerie, destinée aux pèlerins pauvres.

Le pèlerinage avait repris sa physionomie habituelle; le sanctuaire continuait de recevoir les foules et de riches présents. Ces richesses ne tardèrent pas à éveiller la cupidité de certains mécréants, qui s'essayaient déjà aux affreuses pilleries que les protestants allaient ériger en système.

Une nuit, c'était en 1547, les deux chapelains furent réveillés en sursaut et garrottés par des voleurs qui se saisirent de tout ce qu'ils purent emporter de précieux, soit en argent, soit en vases sacrés, dérobés à la chapelle. Entourés de précautions, opérant dans un lieu aussi écarté et à la faveur de la nuit, les malfaiteurs comptaient sur une impunité que la Providence ne leur octroya point. Ils furent pris, emmenés à Issoudun et condamnés à mort, malgré leur appel. Le chef de la bande, Gadifier de La Coûture, seigneur de Jardon, fut roué vif sur la place de la Châtre.

Ce premier pillage était le prélude de plus grands malheurs. Le trop fameux duc des Deux-Ponts, que nous avons vu déjà dévaster la chapelle de N. D. de la Mer Rouge, se chargea de ce nouveau crime; car l'incendie ayant eu lieu le 10 août 1568 ne peut être attribué qu'aux bandes de huguenots que Coligny et Condé appelaient près d'eux à la Rochelle.

Quand l'ouragan fut passé, les populations consternées revinrent à la chapelle. Grande fut la douleur, mais elle eut une compensation : au milieu des décombres, la cloche de 1504 fut retrouvée intacte, et ce qui causa une joie plus universelle et que l'on considéra comme un miracle, la statuette miraculeuse fut rencontrée à travers les cendres.

Cette découverte augmentant la piété générale, on se mit à l'œuvre avec ardeur, et l'église fut bientôt reconstruite. M. de Valzergues, seigneur de Virolant, demanda, en 1575, la permission au chapitre d'y construire une chapelle, destinée à sa sépulture et à celle de sa famille; les chanoines s'opposèrent à sa demande, qui ne fut accueillie que le 17 août 1630, en faveur de son petit-fils Bégot de Maumont, seigneur du Bost et de Virolant.

Cependant, la statue de Marie, vieille déjà de six siècles, n'avait jamais été ni peinte ni dorée. Un jour, Louis Gillet, peintre de Troyes, vint à Vaudouan, et sa piété le porta à offrir aux chanoines d'orner la sainte image. Il l'emporta donc à la Châtre en 1625. Sitôt qu'on sut dans la ville que N. D. de Vaudouan était chez M. Pajot, notaire royal, on vint en foule pour la voir, et les principaux habitants réclamèrent, comme un grand honneur, de lui offrir l'hospitalité d'au moins quelques heures. Peu après,

Digitized by Google

Louis XIII, malade à Saint-Germain en Laye, envoya en pèlerinage à Vaudouan trois des seigneurs de sa cour, et mourut en invoquant cette célèbre Madone.

De nombreux miracles furent très souvent constatés dans ce sanctuaire. Nous n'en citerons ici qu'un seul, arrivé au mois de février 1691. Un enfant encore à la mamelle avait eu l'œil crevé par une agrafe de la robe de sa mère : « O bonne Dame de Vaudouan, s'écria cette femme désolée, sauvez mon fils! » Et, en prononçant cette parole, elle retira l'agrafe sans laisser à l'œil la moindre blessure.

Quelques jours après, elle le fit porter à la chapelle. Des domestiques l'étouffèrent en route par imprudence. Effrayés, les malheureux ne savaient quel parti prendre. Ils étaient sur le point de laisser là l'enfant et de s'enfuir, quand l'un d'eux, se ravisant : « Portons-le quand même, dit-il, à N. D. de Vaudouan; elle est bien assez bonne pour le ressusciter! » Ils déposèrent le cadavre sur l'autel; aussitôt l'enfant ouvrit les yeux et jeta un grand cri...

Cet enfant n'était autre que Bourdeau de Fontenay, qui raconta lui-même le fait et qui, par reconnaissance, composa une histoire de Vaudouan.

Le dix-huitième siècle ne mentionne aucun fait important concernant le pèlerinage : exceptons toutefois la visite de Mgr de La Rochefoucauld, archevêque de Bourges, et un règlement de ce sage prélat qui constate un refroidissement de la dévotion. Hélas! c'était le vent de l'impiété que soufflait déjà, annonçant le grand orage!

Ce que les protestants n'avaient pas osé faire, un habitant de la Châtre le fit à cette époque lugubre. Attachant à la queue de son cheval la statue devant laquelle depuis huit cents ans tant de fronts s'étaient inclinés, il la traîna sur une place de la Châtre, la scia en deux et jeta les tronçons dans les flammes. Atteint peu après d'une maladie cruelle, il survécut encore plusieurs années, courbé en deux, portant le poids de la justice divine et du mépris public. Il s'appelait Plassat. Il avait eu deux complices : l'un, Lescure, se coupa la gorge, et Thabaud, le troisième, fit pénitence et se convertit heureusement.

La chapelle, vendue et transformée en grange, fut bientôt rachetée par MM. Périchot et Rotinat, qui la cédèrent à la fabrique de la Châtre : on y plaça une nouvelle statue en tout semblable à l'ancienne. Thabaud en fit poser une autre en pierre au-dessus du portail; sur le socle il fit graver :

« Reine des cieux, agréez le repentir
Que le pécheur, qui fournit cette image,
Sentit d'avoir contribué à l'outrage
Dont ce saint temple eut longtemps à gémir. »

Digitized by Google

M. l'abbé Porcher de Lissaunay, l'un des historiens de la chapelle, dut soutenir quelques démêlés avec le curé de Briantes; à cette occasion, la chapelle, solennellement bénite en 1816, fut pour quelque temps fermée. Par un décret du 18 octobre 1851, la chapelle de N. D. de Vaudouan fut définitivement cédée à la fabrique de Briantes par celle de la Châtre, moyennant la somme de dix-sept cents francs. Depuis 1865, la chapelle a été rebâtie, grâce à l'initiative de M. Semelet, curé de Briantes, secondé par de généreux bienfaiteurs, parmi lesquels il faut nommer, après Pie IX et l'impératrice Eugénie, la famille de Maussabré, MM. de Montalembert, de Villaine, de Poli, de Fontenay, de Froment, de Boissieu, et le Berry tout entier.

NOTRE-DAME DE BEAUVAIS.

NOTRE-DAME DE BEAUVAIS. A la porte de Busançais, où naquit saint Honoré, si célèbre à Thénezay, dans le Poitou, une chapelle, dépendant jadis des chevaliers de Malte, possède une statue fort ancienne. Quand les biens de cet Ordre eurent été vendus, l'église fut démolie, mais la statue conservée avec un soin jaloux. Un petit oratoire, rebâti vers 1860, est, depuis lors, le rendez-vous des fidèles de la contrée, surtout le 1er mai.

NOTRE-DAME DE PONT-CHRÉTIEN, paroisse de Saint-Marcel, près d'Argenton-sur-Creuse, date du douzième siècle; agrandie au quinzième par un seigneur de La Trémoïlle, habitant le château voisin de Chabenet, la chapelle était desservie par des Bénédictins de Châteauroux. Après les ravages des protestants, elle fut confiée à des chapelains jusqu'à la Révolution. Vendue à cette époque, mais rachetée en 1851, par madame la comtesse de Poix, elle a été restaurée avec goût, et continue d'être en grand honneur.

Dans les ruines de sa forteresse, Argenton possède *N. D. du Château* ou *des Bancs,* récemment bâtie, et visitée de préférence le 16 juillet et le 15 août.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE, à Palluau, est aussi un pèlerinage ancien et qui ne tarda pas à sortir des ruines après la Révolution. On déplore, depuis quelques années, les tendances qui cherchent à transformer le pèlerinage en une fête profane. Le 8 septembre est la solennité principale. Elle n'est pas toujours exempte de quelques désordres.

Après avoir longuement parlé des anciens pèlerinages du Berry, nous avons hâte d'arriver aux nouveaux.

NOTRE-DAME DU GRAND-POUVOIR, à Châteauroux. Les Filles de Notre-Dame commencèrent à invoquer Marie sous ce titre, dès leur installation à Châteauroux, en 1641. La statue primitive, à laquelle s'attache le souvenir d'une origine mystérieuse, est encore conservée au couvent des Ursulines. Son culte, sous ce même titre de N. D. du Grand-Pouvoir, s'était étendu dans les villes voisines. C'est ainsi que les Ursulines d'Issoudun l'acceptèrent en 1650; celles de Périgueux suivirent cet exemple, et possèdent encore l'ancienne statue. Celles de Bordeaux et de Magny en Vexin, au diocèse de Versailles, se mirent aussi, vers le même temps, sous la protection de N. D. du Grand-Pouvoir.

NOTRE-DAME DE LA PITIÉ, aux Aix-d'Angilon, attire chaque année bon nombre de pèlerins et partage avec NOTRE-DAME DU VŒU la confiance des habitants et des paroisses du voisinage. Le *Pèlerin* de 1874 (p. 998) rendait compte d'une fête magnifique, présidée par Mgr de La Tour d'Auvergne.

NOTRE-DAME DE CHATEAUMEILLANT, plus heureuse que *N. D. de Pitié* à Chézal-Benoît, depuis longtemps détruite, est un véritable bijou d'architecture, et voit toujours sa solitude charmante visitée par de nombreux pèlerins.

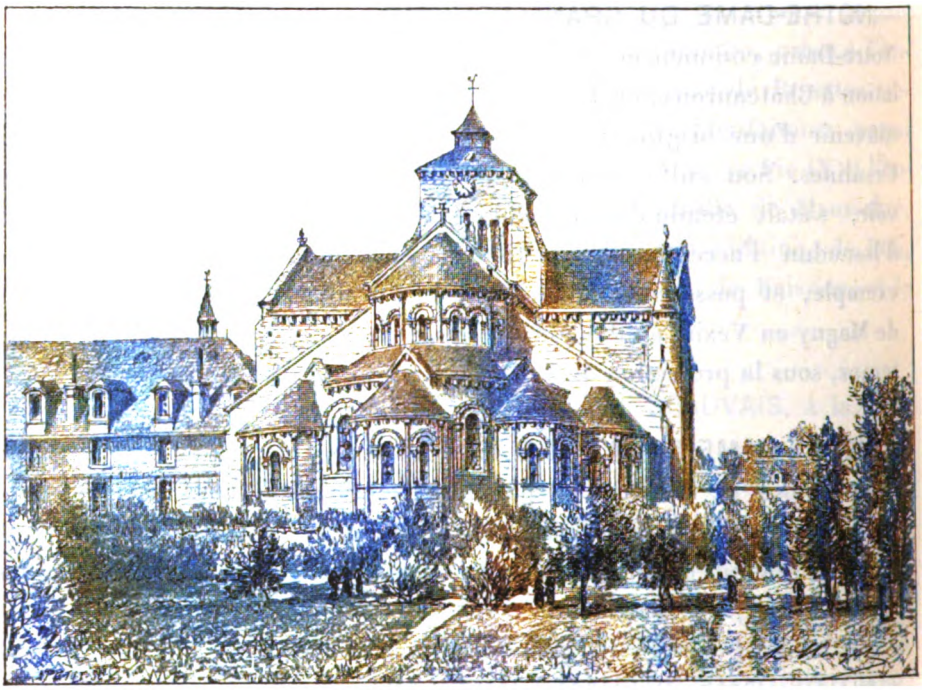
NOTRE-DAME D'ORSAN fut fondée par le B. Robert d'Arbrisselle, au milieu du douzième siècle.

NOTRE-DAME DE BIEN-MOURIR et NOTRE-DAME DES GROTTES, à Fontgombault. Fontgombault a fait partie du diocèse de Poitiers jusqu'en 1801. Au milieu du onzième siècle, Gombault, prince du sang royal, cherchant la solitude, se fixa sur les bords de la Creuse. Près d'une fontaine qui prit son nom, *Fons Gombaldi,* il creusa une grotte, et, dans une autre qui servait de chapelle à ses disciples, il mit, à côté de la statue de saint

Digitized by Google

Julien, évêque du Mans, une statue de la Sainte Vierge, qui devint bientôt célèbre dans le Poitou, la Touraine et le Berry.

Pierre de l'Étoile, gentilhomme breton, aidé par Audebert de La Trémoïlle et les comtes de Buzançais, y bâtit une abbaye. En même temps, le B. Robert d'Arbrisselle fondait celle de Fontevrault. On continuait dans la chapelle souterraine à invoquer la Très Sainte Vierge, sous le titre de N. D. des Grottes, et, dans la nouvelle église, sous celui de N. D. de Bien-Mourir.



NOTRE-DAME DES GROTTES, A FONTGOMBAULT.

L'abbaye nourrissait les pèlerins, et quand les paroisses y venaient en procession, on donnait à chacune vingt-cinq pintes de vin et quatre jambons.

Les protestants ravagèrent l'abbaye et l'église, dont ils ne laissèrent debout que le chœur et les deux ailes. Les statues furent sauvées par la piété des fidèles, et, en 1793, celle de N. D. de Bien-Mourir, par l'accident survenu au misérable qui la voulut briser. Monté, pour l'atteindre, au sommet d'une muraille, il levait déjà les bras pour la frapper, quand son pied glisse : tombant à terre, le sacrilège y resta roide mort.

Les pèlerinages continuent principalement le lundi de la Pentecôte. Ils ont repris un nouvel élan avec l'arrivée d'une colonie de Trappistes de

Digitized by Google

Bellefontaine, mandés en 1849 par M. l'abbé Lenoir, curé de Fontgombault, et M. l'abbé Damourette, aumônier du lycée de Châteauroux. Le cardinal Dupont, archevêque de Bourges, bénit cette œuvre, qui s'est, en effet, développée. Jusqu'à ces dernières années, les fils de saint Benoît dirigeaient une colonie agricole pénitentiaire, et continuaient d'y faire aimer N. D. des Grottes et N. D. de Bien-Mourir.

NOTRE-DAME DES VICTOIRES, à Touvent (⛴ 1866). « Il n'appartient à personne de raconter en détail l'histoire de la fondation de cette chapelle, sans pénétrer dans ce sanctuaire intime de la famille, dont il faut respecter les joies et les douleurs. » Ainsi parlait la *Semaine religieuse* de Bourges, dans un article du 1er novembre 1866, cité par M. l'abbé Leroy, auquel nous empruntons l'historique de ce pèlerinage très récent.

M. Amédée Thayer, sénateur, possédait par sa femme, nièce du général Bertrand, la villa de Touvent, à trois kilomètres de Châteauroux, au milieu d'une vaste plaine de plusieurs lieues de circonférence. Toute cette contrée était privée d'église, et le peuple y était peu dévot. « Établissez près de vous l'archiconfrérie de N. D. des Victoires », disait souvent aux châtelains le vénérable M. Desgenettes.

M. et madame Thayer entendirent cet appel. Le cardinal Dupont, archevêque de Bourges, bénissait peu après une très belle chapelle romane, ornée d'une statue de la Sainte Vierge. Chapelle et statue étaient moins là pour la satisfaction de la piété des propriétaires que pour le bien et la sanctification de la contrée.

Complétant leur œuvre, M. et madame Thayer appelaient, au mois de juillet 1863, les religieuses Franciscaines de Calais, pour instruire les enfants du voisinage. Mgr de La Tour d'Auvergne, successeur du cardinal Dupont, bénit cette œuvre nouvelle, épanouie sous le regard de N. D. de Touvent.

Ainsi fondée et entourée, la chapelle devint pour la contrée une source de bienfaits et le but d'un pèlerinage assez suivi. Il fut bientôt assez célèbre pour que Mgr de La Tour d'Auvergne n'hésitât pas à solliciter, après tant d'autres faveurs obtenues pour ce sanctuaire, l'honneur du couronnement de la statue. Pie IX y consentit sans peine ; le 24 octobre 1866, l'archevêque de Bourges, assisté des évêques de Limoges et de Nevers, au milieu d'une foule immense, déposait sur le front de N. D. des Victoires de Touvent et de l'Enfant Jésus une double couronne, ornée d'émeraudes et de diamants.

Depuis cette époque, chaque année ramène ses pompeuses manifesta-

Digitized by Google

tions et ses grâces nouvelles, grâces toutefois d'un ordre intime et plus connues des âmes qui les reçoivent que d'un monde à peine capable de les apprécier.

NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR, à Issoudun (⛪ 1869). Le pèlerinage d'Issoudun est né d'hier, et déjà sa célébrité dépasse celle de tous les sanctuaires du diocèse de Bourges.

En 1854, le 8 décembre, deux prêtres achevaient une retraite, pendant laquelle la pensée du Sacré-Cœur de Jésus avait souvent occupé leur esprit. Ce même jour, ils jetaient les bases d'une association, dont le but était de travailler à la gloire de Dieu, sous le titre de Missionnaires du Sacré-Cœur.

Comme dans toutes les œuvres de Dieu, les obstacles ne firent pas défaut. Mais, en dépit des difficultés, une chapelle, d'abord bien modeste, s'éleva en 1855. Deux ans plus tard, au chevet de cette chapelle, un vitrail étincelant présentait à tous les regards l'image de N. D. du Sacré-Cœur. Sa pose était celle de l'extase : debout à ses pieds, l'Enfant Jésus montrait aux hommes son cœur toujours ouvert.

Ce fut sur ce modèle que les premières statues et images furent exécutées; plus tard, le type primitif fut un peu modifié, au moins pour les statues destinées à un culte public, par ordre de la Congréation des rites, qui voulut ainsi prévenir toute fausse interprétation.

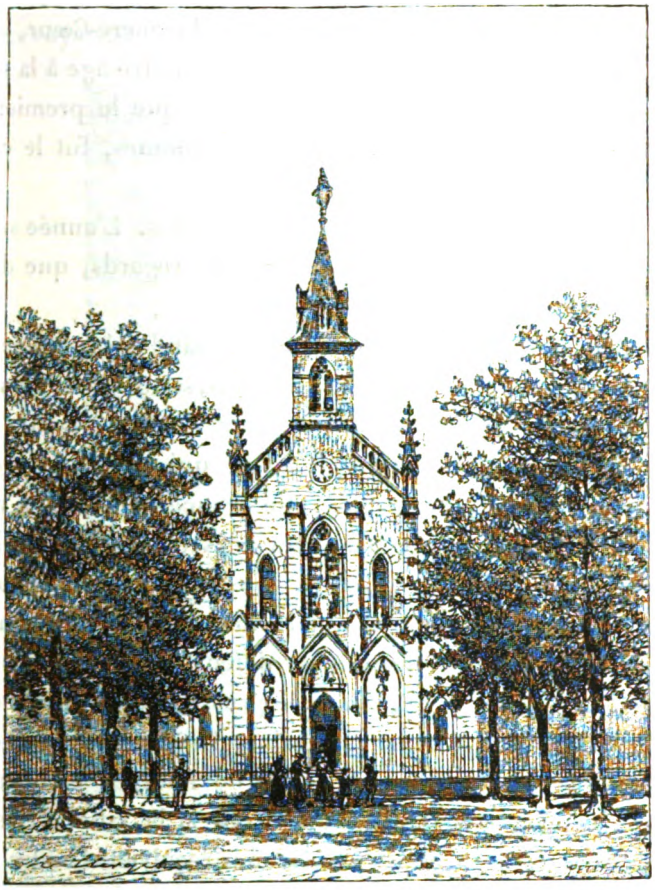
Après sept ans d'épreuves, les missionnaires d'Issoudun recevaient de Mgr le cardinal Dupont, archevêque de Bourges, une première approbation, que Mgr de La Tour d'Auvergne renouvela le 29 janvier 1864. Cette même année, Pie IX, par un bref du mois de juin, accordait diverses indulgences.

La chapelle, qui avait d'abord abrité N. D. du Sacré-Cœur, n'était qu'une grange transformée en oratoire : outre son insuffisance, ses murs lézardés ne tardèrent pas à la faire interdire. A sa place, et grâce aux offrandes qui survinrent de toutes parts, une basilique s'éleva, et le 2 juillet 1864, Mgr Guibert, archevêque de Tours, la consacra.

Déjà, à cette époque, la renommée de N. D. du Sacré-Cœur avait franchi les limites du diocèse et de la France. Quatre cents évêques avaient approuvé la dévotion qui se présentait sous un titre nouveau. L'association en l'honneur de N. D. du Sacré-Cœur n'avait été d'abord qu'une simple confrérie ; Mgr de La Tour d'Auvergne l'éleva au titre d'archiconfrérie diocésaine. Enfin, en 1879, transportée à Rome, dans l'église restaurée de Saint-Jacques des Espagnols, elle reçut du même coup le titre et les privilèges d'archiconfrérie universelle. Des indulgences sans nombre lui furent octroyées par Pie IX et par Léon XIII.

Digitized by Google

Cependant, des guérisons, des grâces de toutes sortes se multipliaient. Dès le mois de mai 1866, le R. P. Chevalier pouvait dire : « Le culte de N. D. du Sacré-Cœur remonte à 1854; l'association date de 1864, et déjà elle est répandue dans tous les royaumes de la terre. Dans toutes les parties du monde, huit millions d'associés assistent de cœur à nos fêtes : chaque



NOTRE-DAME DU SACRE-CŒUR, A ISSOUDUN.

année, nous comptons dix mille faveurs obtenues; les recommandations à ce sanctuaire varient de neuf à onze cent mille tous les ans. »

Dans la basilique, élevée en 1864, N. D. du Sacré-Cœur n'avait qu'une chapelle assez étroite; quand l'association fut, en 1869, érigée en archi-confrérie, une autre fut bâtie plus vaste et tout à fait distincte. La bénédiction de ce nouveau sanctuaire coïncida avec la fête du couronnement de la statue, au nom de Pie IX, le 8 septembre 1869.

Treize archevêques et évêques, sept cents prêtres, plus de vingt mille étrangers se trouvèrent, ce jour-là, réunis à Issoudun. Au milieu de tout ce

Digitized by Google

peuple, N. D. du Sacré-Cœur s'avança, parcourut les rues trop étroites et s'arrêta sur la grande place. C'est là que Mgr de La Tour d'Auvergne déposa sur son front une couronne d'or, rehaussée de pierres fines et de diamants spontanément offerts.

La grande voix de Mgr Pie se fit entendre à cette foule : « Il n'est pas téméraire de le dire, Messeigneurs et mes frères, s'écria l'évêque de Poitiers, l'invocation de Marie, sous le titre de N. D. du Sacré-Cœur, sera un des beaux épis de cette gerbe d'honneur, offerte par notre âge à la sainte Mère de Dieu. Le cardinal de Bérulle n'a-t-il pas dit que le premier autel sur lequel Jésus a offert son propre cœur aux hommes, fut le cœur de sa Mère ?. . »

Des jours de grand deuil allaient suivre ces fêtes. L'année suivante, les Prussiens foulaient le sol de la France. Que de regards, que de supplications sollicitèrent alors N. D. du Sacré-Cœur !

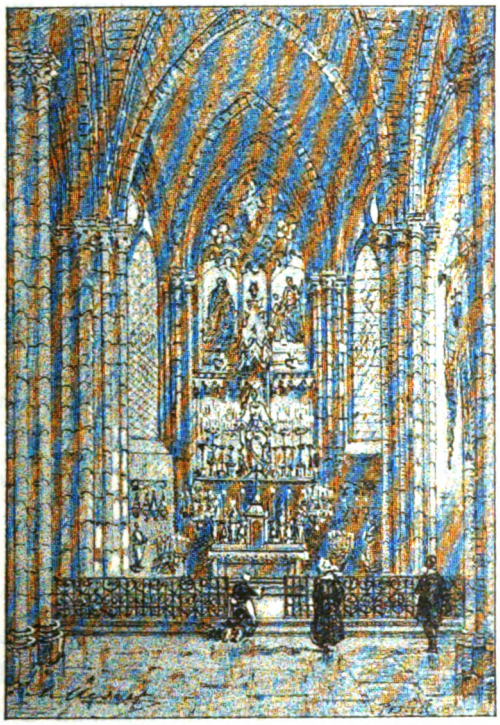
Le 17 octobre 1870, le Rév. Père Chevalier, mandataire officiel de trente-quatre évêques français, monta en chaire, puis, se tournant vers l'image de Marie, il lui jeta ce cri : « O Notre-Dame du Sacré-Cœur ! nous vous proclamons souveraine de la France !... Vous qui plaidez *les causes les plus désespérées,* intéressez-vous au sort de cette France qui tombe à vos genoux, implorant, dans les angoisses de sa douleur, un secours divin qui la relève ! »

Le secours vint, éclatant, visible à tous les regards. Issoudun était marqué dans le plan de campagne que l'ennemi suivait avec une inflexible ténacité. Ville ouverte, sans moyens de défense, elle avait peu ou point d'espoir d'arrêter le torrent. Déjà l'armée prussienne n'est plus qu'à quatre lieues. Tout présage une attaque prochaine. Tandis que l'archevêque fait le vœu d'un grand pèlerinage si la ville de Bourges est épargnée, les missionnaires s'engagent à donner un vitrail si la ville d'Issoudun n'est pas envahie. Sept fois les troupes prussiennes reçoivent l'ordre de marcher sur la capitale du Berry, où se trouvent un arsenal et une fonderie de canons ; sept fois elles sont contremandées. A deux reprises, elles arrivent aux portes d'Issoudun, et deux fois elles s'arrêtent, sans y pénétrer. Aussitôt après l'armistice, Mgr l'archevêque de Bourges offrait un vitrail à la basilique ; les missionnaires et la ville de Châteauroux en placèrent deux autres.

Les années 1872 et 1873 furent témoins de fêtes solennelles. Par deux fois, le pèlerinage national y conduisit plus de vingt-cinq mille fidèles. Des quatre coins de la France, de la Belgique et de l'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, il y avait des représentants nombreux. Il sembla que N. D. du Sacré-Cœur allait tenir ses états généraux. Pendant trois jours, la ville

Digitized by Google

d'Issoudun vit passer dans ses rues des flots de pèlerins qui priaient. La journée ne suffisait pas aux empressements de la foule. Le 8 septembre, à onze heures du soir, un cortège pénétra dans la basilique. Des jeunes filles apportaient un présent reçu de Nazareth, la ville de Marie. C'était un berceau, dans lequel se balançait un lis, et que deux cents petites Nazaréennes, associées de l'archiconfrérie, avaient confectionné de leurs mains et qu'elles envoyaient de l'Orient. Le troisième jour, une procession géné-



NOTRE-DAME DU SACRÉ-COEUR, A ISSOUDUN.

rale se fit dans la ville, et, à la fin de la cérémonie, les assistants reçurent une bénédiction envoyée par le Pontife suprême.

Des jours de deuil succédèrent encore à ces triomphes.

Le 5 novembre 1880, après de longues angoisses, semblables à celles de l'agonie, les religieux d'Issoudun, considérés comme congrégation non autorisée, furent chassés de leur maison, et les scellés posés sur la chapelle. Depuis cette époque, les cérémonies se font à l'église paroissiale, qui a vu naguère encore de pompeuses cérémonies. Le 30 novembre 1887, Mgr l'archevêque de Bourges, assisté de nombreux collègues, consacrait l'un des missionnaires, le Rév. Père Navarre, évêque des îles de la Mélanésie et Micronésie.

Digitized by Google

C'est le premier évêque choisi de Dieu dans cette congrégation, qui a porté si haut et si loin le culte de N. D. du Sacré-Cœur.

NOTRE-DAME TOUTE-MISÉRICORDIEUSE, à Pellevoisin. C'est sous les plus expresses réserves que nous insérons ici le titre de ce pèlerinage nouveau, et les faits sur lesquels l'Église n'a pas encore porté son jugement. M. l'abbé Salmon, curé de Pellevoisin, en a publié l'historique, en 1887, avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Bourges; nous lui empruntons ce qui va suivre.

Estelle Faguette, âgée de trente-deux ans, servante chez madame la comtesse Arthur de La Rochefoucauld, était atteinte d'une péritonite subaiguë, avec tubercules aux deux poumons. Au mois de juillet 1875, elle dut interrompre tout service, et ses maîtres l'emmenèrent, non sans peine, de Paris à leur château de Poiriers, paroisse de Pellevoisin. La phtisie précipitant son cours, la malade était, le 8 février 1876, à la porte du tombeau. « Ce n'est plus qu'une question d'heures! » dit le médecin, mandé en toute hâte. Quelques jours après, la malade était radicalement guérie; une tumeur, localisée depuis onze ans au côté gauche, avait disparu. Le docteur B..., professeur à la Faculté, médecin d'un des hôpitaux de Paris, avait soigné la malade : il déclara « cette guérison en dehors des lois de la nature, car, ajoutait-il, Estelle ne devait pas, elle ne pouvait pas guérir ».

Estelle, de son côté, prétendit que, du 14 au 19 février 1876, la Sainte Vierge, lui apparaissant, lui avait annoncé sa guérison prochaine et complète. Une fois guérie, elle affirma, en outre, avoir été favorisée, à des intervalles irréguliers, depuis le 2 juillet jusqu'au 8 décembre, de dix autres apparitions de la Vierge. La neuvième, survenue le 9 septembre, fut la principale. La Vierge se serait montrée, ce jour-là, la poitrine ornée d'un scapulaire de laine blanche, au milieu duquel s'épanouissait un cœur entouré d'une couronne d'épines, d'où s'échappaient des flammes et un jet de sang mêlé d'eau. Ces apparitions, surtout les dernières, eurent parfois plusieurs témoins, qui voyaient la figure extatique d'Estelle guérie, mais qui n'eurent, comme d'autres, à Pontmain et à Lourdes, que le reflet d'une invisible apparition.

Une enquête fut ouverte l'année même par l'autorité diocésaine. Mgr de La Tour d'Auvergne interrogea plusieurs fois Estelle, dont la guérison ne s'est pas démentie.

Nous avons eu déjà, et nous aurons encore souvent l'occasion d'admirer la prudence de l'Église quand il s'agit d'événements sortant de l'ordre

Digitized by Google

naturel. Mais les peuples, qui ne sont pas tenus à ces sages lenteurs, sitôt qu'ils croient à un nouveau sourire, à une nouvelle intervention de Marie, y répondent avec enthousiasme. Depuis dix ans, c'est par milliers que les pèlerins se rendent à Pellevoisin et à la chambre des apparitions, sise dans le bourg, et transformée en chapelle par M. le comte de La Rochefoucauld.

La *Semaine religieuse* de Bourges publiait, au mois de septembre 1887, le compte rendu du « pèlerinage annuel ». Plus de quatre mille personnes, écrivait M. Gaujard, curé-doyen d'Écueillé, sont venues, le 9 septembre, de Châteauroux, d'Issoudun, de Bourges, de Blois et même de Paris, et se pressaient dans l'église paroissiale trop étroite. M. l'abbé Lambert, chanoine de Paris, rappela aux pèlerins par quelles misérables tracasseries la chambre des apparitions, transformée en chapelle, a dû être fermée, et pourquoi ce n'est plus qu'à la dérobée que l'on peut y prier et y porter les *ex-voto* de la reconnaissance.

Une confrérie, canoniquement érigée dans l'église de Pellevoisin par Mgr de Bourges, sous le titre de *Mère Toute-Miséricordieuse*, comptait, au 1er janvier 1887, cent trente-cinq mille associés, répartis dans les cinq parties du monde. Plus de dix mille personnes viennent tous les ans en pèlerinage. Nul doute que ce nombre ne s'accroisse encore, quand l'autorité épiscopale se sera prononcée sur le caractère des événements de Pellevoisin.

NOTRE-DAME DE SALES, A BOURGES.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIMOUSIN

DIOCÈSE DE LIMOGES

N. D. de Toute-Bonté, a Chateau-Ponsat.
N. D. de Bon-Secours, a Surdoux.
N. D. de Sauvagnac, a Saint-Léger-la-Montagne.
N. D. du Bout du Pont, a Saint-Junien.
N. D. de la Borne, a Saint-Michel.
N. D. des Places, a Crozant.
N. D. de Saint-Quentin.
N. D. du Puy, a Bourganeuf.
N. D. de Pitié, a Boussac.
N. D. de Malevaleix.
N. D. du Croq
N. D. d'Évaux.
N. D. d'Arliquet, a Aixe.

Ce vaste diocèse comprenait autrefois la Marche et le Limousin, avec quelques parties du Poitou, du Bourbonnais, du Berry et de l'Auvergne; il s'étend encore aujourd'hui sur les deux départements de la Haute-Vienne et de la Creuse.

NOTRE-DAME DE TOUTE-BONTÉ, à Château-Ponsat. Une vieille légende rapportée par Daubin, historien de ce sanctuaire, en raconte ainsi l'origine. Vers le milieu du douzième siècle, un petit pâtre gardait ses brebis sur les bords de la Gartempe, dans le voisinage de la ville de Château-Ponsat. Sur un buisson en fleur, il aperçut une statue de la Sainte Vierge qu'il emporta chez lui. Le lendemain et les deux jours suivants, la statue revint d'elle-même à son buisson. Comme elle manifestait ainsi ses préférences, on lui bâtit un oratoire qui devint bientôt célèbre. Une bulle d'Innocent III, conservée au grand séminaire de Limoges, accorde à ce sanctuaire de nombreuses indulgences.

Le titre sous lequel on invoquait Marie attirait à cette chapelle de nombreux pèlerins. Les archives mentionnent le nom de quelques-uns, venus isolément ou par caravanes, de tout le Limousin, du haut Poitou et du

Digitized by Google

Berry. Ruinée par les protestants, mais restaurée et agrandie en 1625 et 1728, elle fut longtemps desservie par un essaim de Bénédictins, envoyés à Château-Ponsat par l'abbaye de Déols ou Bourg-Dieu, en Berry.

On recourt à N. D. de Toute-Bonté dans toutes les nécessités publiques, mais on l'invoque particulièrement contre la fièvre et les épidémies.

L'antique statue, sauvée de la profanation, est encore dans la chapelle

NOTRE-DAME DE TOUTE-BONTÉ, A CHATEAU-PONSAT.

un peu délabrée, que l'on s'occupe en ce moment de restaurer. La fête principale se célèbre le lundi de la Pentecôte, indépendamment du grand pèlerinage annuel du dimanche avant la Saint-Michel.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Surdoux. Entre le haut et le bas Limousin, sur un pic haut de 731 mètres et nommé le mont Gargan ou Jargean, M. l'abbé Joyeux, surmontant toutes les difficultés d'une telle entreprise, a élevé une chapelle à Marie. Au mois de mai 1868, Mgr Fruchaud en bénissait la première pierre et la consacrait au mois d'août 1871. Trente mille francs y avaient été dépensés. Une famille avait offert la statue et le maître-autel ; M le baron Gérard de Montesquieux, les verrières du chœur

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE SAUVAGNAC. A Saint-Léger-la-Montagne, canton de Laurière, existe une antique chapelle de pèlerinage, dont deux brochures ont récemment raconté l'histoire.

Sans vouloir suivre l'auteur dans toutes ses déductions, comme sans rejeter *à priori* la possibilité, pour ce sanctuaire, d'une origine druidique, nous nous contenterons, avec M. Hamon, de le faire remonter au douzième siècle. A cette époque, un seigneur de Mérignac faillit périr en traversant la rivière; un vœu qu'il fit le sauva, et sur le pic voisin s'éleva le témoignage de sa reconnaissance.

La chapelle de Sauvagnac semble avoir été d'abord desservie par l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, qui, vers 1195, la céda aux religieux de Grandmont. M. Dubédat, président de la Société archéologique de Limoges, a publié en 1873 un petit volume qui relate plusieurs miracles opérés en faveur des pèlerins de N. D. de Sauvagnac. M. Labrune, archiprêtre d'Aubusson, lui attribuait la conversion d'une paroisse voisine, envahie récemment par le protestantisme.

La statue qu'on y vénère est la même depuis bien des siècles. En 1791, la municipalité de Saint-Léger avait fermé la chapelle et enlevé la statue. Aussitôt les habitants, auxquels se joignirent ceux de Grandmont, des Billanges, des Églises, de la Jonchère et d'Ambazac, réclamèrent hautement sa restitution au district de Bellac. Cette solennelle requête fut entendue, et, chose remarquable, tandis que les églises étaient dépouillées et vendues, la chapelle de Sauvagnac demeura ouverte; les prêtres fidèles, cachés dans le voisinage, y vinrent souvent la nuit célébrer les saints mystères. Quant à la statue, rapportée par les habitants de Saint-Léger, elle fut cachée en diverses maisons de Sauvagnac, portant ainsi ses bénédictions de demeure en demeure.

La chapelle a été restaurée vers 1860. Les paroisses de la Jonchère et de Bessines y viennent tous les ans en pèlerinage, le lundi de la Pentecôte.

NOTRE-DAME DU BOUT DU PONT, à Saint-Junien. La situation de ce sanctuaire, bâti sur le pont qui enjambe la Vienne à Saint-Junien, explique cette dénomination. La découverte de la statue dans le lit même de la rivière, la fondation de la chapelle sont racontées fort en détail dans la *Semaine religieuse* de Limoges, du 20 mai 1868, et ce récit a été reproduit dans une notice consacrée à ce pèlerinage, par M. l'abbé Lebouchard.

On attribue à la statue vénérée dans cette chapelle les caractères distinctifs des Vierges du onzième au douzième siècle. Quant au sanctuaire

Digitized by Google

lui-même, dit le savant abbé Arbellot, élevé, vers cette époque, au bas de la ville de Saint-Junien, il fut reconstruit et agrandi en 1451. Douze ans après, Louis XI, revenant de Bayonne, le visita, et, jugeant par le nombre des pèlerins qu'il était trop petit, il laissa 1,200 livres pour l'agrandir.

Les grands seigneurs du Limousin imitèrent la générosité du monarque: Gauthier Peyrusse, seigneur des Cars, les Grammont, les Bermondet, les Rochechouart, de Lastours et de Lambertie en furent alors les principaux bienfaiteurs. A la suite de ces noms illustres, plaçons-en un autre plus modeste, mais qui a bien mérité de N. D. du Bout du Pont.

En 1792, quand on commença à piller les églises, Jeanne Mayoux, épouse Mazeaud, emporta chez elle la statue, afin de la soustraire aux profanations. Elle n'exécuta point si secrètement son pieux larcin, qu'on ne la soupçonnât; mais le procureur-syndic la fit avertir que des perquisitions seraient faites chez elle et qu'elle cachât ailleurs son dépôt. Jeanne alors porta la statue dans un moulin, où la sainte image passa les mauvais jours; elle fut reportée solennellement dans sa chapelle en 1803. Cette chapelle fut préservée de la destruction par Joseph Radenne, un nom qui mérite aussi d'être conservé.

Le pèlerinage à N. D. du Bout du Pont ne fut point complètement interrompu, mais un peu ralenti dans la première moitié de ce siècle. L'initiative de la restauration revient à Mgr Fruchaud, évêque de Limoges, et à M. Lebouchard, nommé, en 1863, vicaire de Saint-Junien, avec mission spéciale de travailler à cette résurrection.

Après bien des difficultés, une jolie chapelle s'élève aujourd'hui sur l'emplacement de l'ancienne; les paroisses voisines, comme d'autres beaucoup plus éloignées du Limousin, du Poitou, du Périgord et de l'Angoumois, s'y retrouvent aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité.

NOTRE-DAME DE LA BORNE, à Saint-Michel de Vaisse. Charles d'Aubusson, baron de la Borne, allait périr dans un bourbier, où il s'était imprudemment engagé. Voyant tout espoir lui échapper, il fit un vœu à la Sainte Vierge. Sorti du danger, il s'empressa d'élever, près de là, une chapelle, où il plaça une statue trouvée dans le voisinage. C'était en 1522.

Toutes les paroisses d'alentour s'empressèrent de visiter cette chapelle, auprès de laquelle avait jailli une source miraculeuse. Les registres de la paroisse contiennent le récit de plusieurs guérisons. Cependant, dans ce siècle, le pèlerinage était délaissé et la chapelle en assez triste état. De grandes restaurations y ont été faites vers 1862, et les pèlerinages ont repris leur entrain d'autrefois.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DES PLACES, à Crozant. Ce pèlerinage était autrefois en grande vénération dans la Marche et le haut Limousin. La chapelle avait été bâtie en 1664, par un Foucaud de Saint-Germain, en expiation d'un crime. La statue qu'on y vénère encore, malgré ses mutilations, est Notre-Dame des Sept-Douleurs, ayant sur ses genoux son divin Fils. Auprès de la chapelle est une fontaine où les pèlerins s'abreuvent par dévotion et avec une confiance justifiée par plusieurs guérisons. Toutes les fêtes de la Sainte Vierge y attirent encore de nos jours de nombreux pèlerins; mais la principale solennité a lieu le dimanche avant la fête de saint Jean-Baptiste.

Mentionnons encore NOTRE-DAME DE SAINT-QUENTIN, lieu d'un pèlerinage fréquenté par les trois cantons de Felletin, de la Courtine et de Gentioux. Une crypte, au-dessous de l'église paroissiale, garde l'antique statue que l'on attribue au onzième siècle.

NOTRE-DAME DU PUY, à Bourganeuf. Cette chapelle possède une Vierge très ancienne, donnée par Raoul de Montgeniez, seigneur du Puy en Velay, aux chevaliers du Temple qui l'avaient arraché des prisons des musulmans. Les Templiers la placèrent dans la chapelle du prieuré qu'ils avaient à Bourganeuf. Sauvée par une pieuse femme pendant la Révolution, la Vierge continue de recevoir dans sa chapelle, agrandie par M. l'abbé Caussidière et consacrée le 10 août 1864 par Mgr Fruchaud, les pèlerins qui s'y rendent nombreux chaque année à l'Assomption.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Boussac.

NOTRE-DAME DE MALEVALEIX, près de Châtelus.

NOTRE-DAME DU CROQ, dont les pèlerinages refleurissent. Il y eut, en 1814, une fête dont le *Pèlerin* rendit compte et qui réunit jusqu'à huit ou dix mille fidèles.

NOTRE-DAME D'ÉVAUX, dont la statue fut mutilée pendant la Révolution et jetée dans un puits, à l'exception de la tête qui se détacha et fut conservée comme une relique.

On a gardé dans le pays le souvenir du châtiment arrivé aux quatre profanateurs. Le premier se coupa la gorge; le second se tua en tombant sur un rocher; le troisième, qui s'était vanté d'avoir fracassé la mâchoire

Digitized by Google

de la statue, dut subir l'amputation de la langue ; et le quatrième fut frappé de la foudre.

Enfin, NOTRE-DAME D'ARLIQUET, mot patois qui signifie reliques et rappelle toutes celles qu'on y cacha pendant les troubles du protestantisme. Cette chapelle très ancienne, réparée par les curés d'Aixe, et particulièrement par un confesseur de la foi sur les pontons, et par M. Chapelle, son successeur, est en grande vénération pour les fidèles de la contrée. La Vierge y est invoquée sous le titre de N. D. des Sept-Douleurs. Affiliée à N. D. de Lorette, elle jouit, depuis 1858, des mêmes indulgences que le célèbre sanctuaire d'Italie.

Nous arrêtons ici nos recherches sur le diocèse de Limoges. Elles sont sans doute fort incomplètes; mais notre excuse sera que plusieurs de nos lettres y sont restées sans réponse.

Le fait n'est pas isolé ni spécial à cette province.

Digitized by Google

MARCHE

DIOCÈSE DE TULLE

- ⛪ N. D. de Pitié, a Belpeuch.
- N. D. d'Eygurande.
- N. D. de Neuvic.
- N. D. de Rubeaux, a Lubersac.
- N. D. de Port-Bas, a Beaulieu.
- N. D. du Pont du Salut, a Corrèze.
- N. D. du Roc, a Servières.
- N. D. de la Bissière, a Lestards.
- N. D. du Pont, a Treignac.

Le diocèse de Tulle, formé de la partie orientale de la Marche et du Limousin, est encore un démembrement de celui de Limoges, opéré par Jean XXII, en 1317. Suffragant de Bourges, il s'enferme aujourd'hui dans les mêmes limites que le département de la Corrèze.

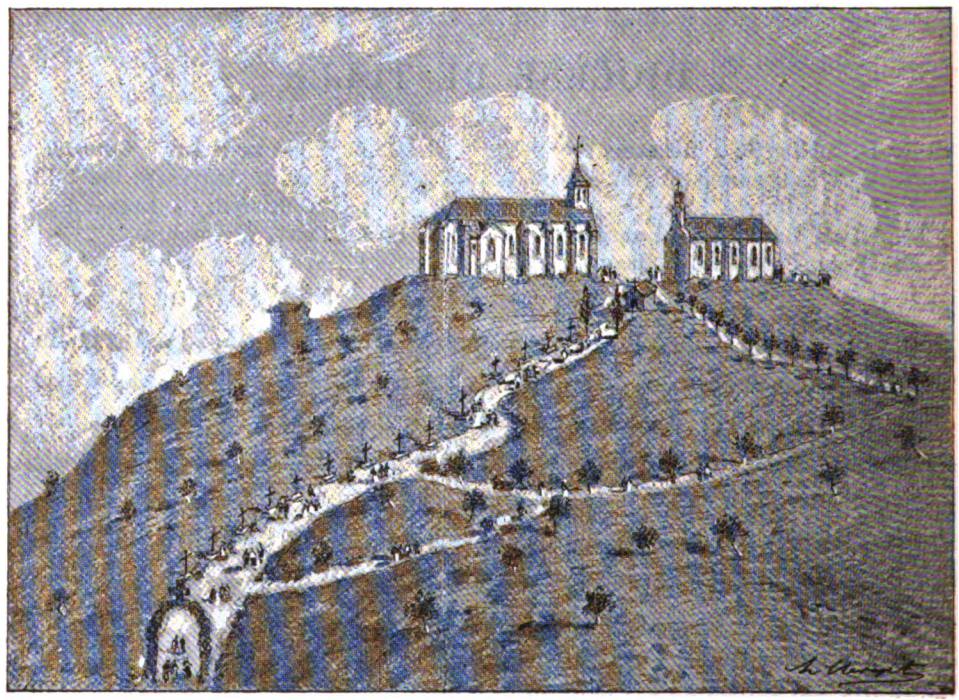
NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Belpeuch (⛪ 1868). Belpeuch ou Beaupuy est le sommet de cette montagne au pied de laquelle la Cère apporte à la Dordogne le tribut de ses eaux. L'origine de la chapelle qui couronne ces hauteurs est antérieure au onzième siècle, puisqu'une charte en fait mention en 1097. Urbain II, se rendant à Clermont, lui accorde des privilèges qui témoignent déjà de son importance. Belpeuch était le siège d'un prieuré dépendant du chapitre de Tulle.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, A BELPEUCH.

De temps immémorial, le peuple de la contrée y vénère la Sainte Vierge sous le titre de N. D. de Pitié ou N. D. de la Bonne-Mort. Un chemin de croix monumental échelonne ses quatorze stations sur le flanc de la montagne, préparant les pèlerins aux douces émotions et au spectacle grandiose qui l'attendent au sommet.

Digitized by Google

Seule, de tous les lieux de prières du voisinage, la chapelle de Belpeuch ne fut pas fermée pendant la tempête révolutionnaire : les prêtres fidèles purent y célébrer le saint sacrifice, sous la protection armée des habitants de ces montagnes. Souvenir touchant! Ces braves chrétiens, redoutant pour leur chère statue les profanations qui se commettaient partout, la déposèrent d'abord sous un rocher, et, jour et nuit, quelques-uns d'entre eux montaient près d'elle une garde d'honneur! N. D. de Belpeuch a



NOTRE-DAME DE PITIÉ.

répondu à ces hommages en conservant pures les mœurs et la foi des montagnards, et en leur ménageant des secours spirituels plus abondants.

Au commencement de ce siècle, le pèlerinage, privé de chapelain et de direction, dégénéra un peu; mais une guérison merveilleuse, obtenue en 1822, devant N. D. de Pitié, détermina une recrudescence de la dévotion. Enfin, Mgr Berthaud, l'éloquent évêque de Tulle, érigea Belpeuch en paroisse en 1853. Peu après, une belle église, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, s'est élevée à dix mètres de la chapelle, où l'on conserve toujours la statue vénérée. Le pèlerinage n'a pas cessé de grandir, depuis le milieu de ce siècle. Les populations de la Marche s'y rencontrent avec celles du haut

Digitized by Google

Quercy, pendant les huit jours qui précèdent la Nativité et pendant tout le mois de septembre.

N. D. de Belpeuch a reçu, le 8 septembre 1868, les honneurs du couronnement, qu'obtint pour elle Mgr Berthaud. Son digne successeur, Mgr Denéchau, heureux d'assurer la prospérité de cet important pèlerinage, y appela, en 1880, les Pères Tertiaires Réguliers de Saint-François, fondés en 1866, dans le diocèse d'Alby. Un décret du 19 avril 1884 a bien pu supprimer le titre paroissial, mais n'a relenti ni le zèle des missionnaires ni l'élan des populations vers N. D. de Pitié. Nous devons ces détails à l'obligeance du Rév. Père Antoine Blavignac, l'un des religieux préposés à la garde de ce sanctuaire.

NOTRE-DAME D'EYGURANDE. Ce pèlerinage est d'origine relativement récente, nous écrit M. l'abbé Marouby, curé-doyen d'Eygurande. Le 24 septembre 1720, un nommé Lebros aperçut, dans le pré de Simonet, un monticule dont la terre lui parut fraîchement remuée ; il s'approche, creuse et découvre une statue de la Sainte Vierge en bois de noyer, déposée là par une main inconnue. Le curé d'Eygurande, averti du fait, se rend à la prairie et rapporte processionnellement à la sacristie l'image de Marie. Il obtient de l'évêque l'autorisation de la placer dans l'église, et depuis cette époque elle n'a cessé d'être honorée, d'abord à l'église paroissiale, et, peu après, dans une chapelle, bâtie sur le lieu même de la découverte.

Cette chapelle, voûtée, mais sans clocher et couverte de chaume, souffrit un peu de la Révolution; la piété elle-même s'affaiblit dans la première moitié de ce siècle, malgré le zèle de M. l'abbé Moiron ; mais ici, comme à Belpeuch, le zèle de Mgr Berthaud a ravivé ce foyer. Chaque année, depuis 1850, une retraite préparatoire à la fête de la Nativité y appelle les pèlerins, non seulement du canton d'Eygurande et du diocèse de Tulle, mais des diocèses de Clermont et de Limoges. Pendant cette octave, la chapelle reste ouverte toute la nuit, pour recevoir les pèlerins qui affluent à toute heure. Les paroisses du canton d'Eygurande s'y rendent en procession le dimanche qui précède la Nativité. C'est pour le bon peuple d'alentour la fête par excellence. Heureuses les populations qui savent apprécier et conserver de semblables réjouissances!

Un dernier fait tout récent. En 1884, un homme et une femme du canton de Pontoumur, diocèse de Clermont, avaient voyagé toute la nuit. Ils venaient demander à Marie la grâce d'un bon numéro pour leur fils qui devait tirer au sort quelques jours plus tard. Vingt-deux communes composent ce canton; celle du conscrit tira la dernière, et le jeune homme

Digitized by Google

ne pouvant plus choisir, puisqu'il tira le dernier de tous, sortit le numéro le plus élevé.

NOTRE-DAME DE NEUVIC. Un petit livre, imprimé en 1856, nous donne de curieux détails sur la Vierge qu'on vénère à Neuvic, et sur l'antique confrérie devenue florissante auprès d'elle, sous le titre de « *Consorce de Notre-Dame* ».

Il y a bien des siècles déjà, dit la légende, des bergers traversaient la forêt de Pennacorn, voisine de Neuvic. Tout à coup, au pied d'un arbre, se dresse devant eux une sorte de fantôme. Ils s'approchent et reconnaissent une image de la Sainte Vierge, taillée dans la pierre. Le seigneur de Pennacorn la recueillit et l'emporta dans la chapelle de son château. Le lendemain, la statue revint au pied du chêne. Par le conseil d'un ermite, on la transporta à l'église de Neuvic, qu'elle adopta si bien qu'elle ne la quitta plus. Une croix marque aujourd'hui dans la forêt la place du chêne tombé sous la hache du temps.

L'église de Neuvic, enrichie de ce trésor, devint aussitôt très célèbre. De toutes les paroisses on accourut à la Vierge miraculeuse, qui guérissait les malades et consolait les affligés. Les quatorze plus voisines s'engagèrent à venir tous les ans et s'unirent dans une confrérie ou *consorce,* dont les statuts, approuvés par l'évêque, avaient pour objet d'accroître parmi les associés la dévotion envers Marie et la charité pour les vivants et les défunts.

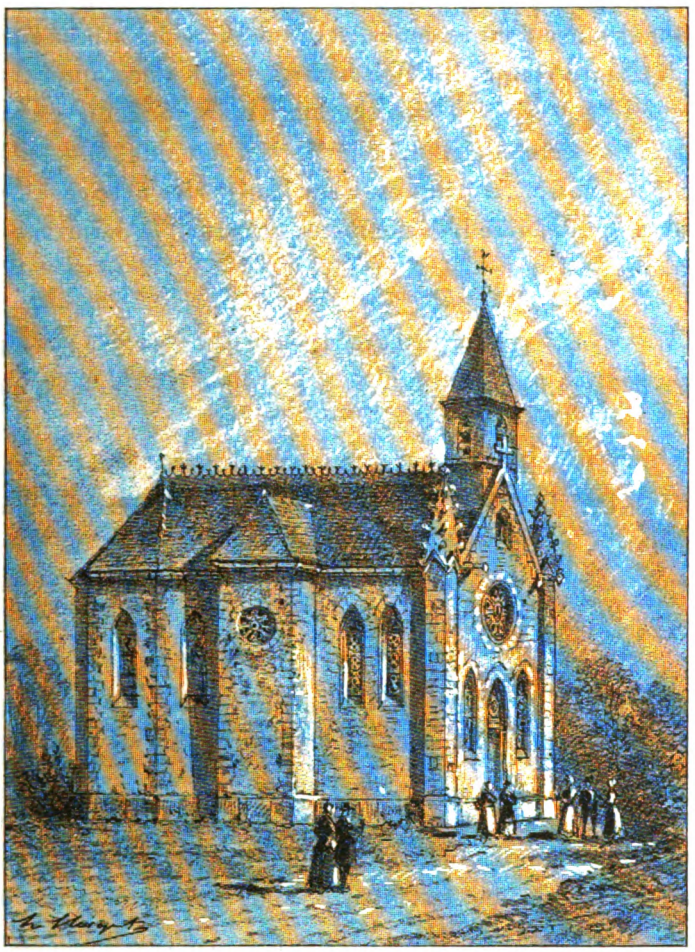
Fondée en 1485, enrichie d'indulgences par Clément XI, cette confrérie devint l'une des plus célèbres du centre de la France. Chaque année, le mardi dans l'octave de la Nativité, les confrères, recrutés dans toutes les classes sociales, se retrouvaient aux pieds de N. D. de Neuvic, resserrant ainsi les liens d'une véritable fraternité.

La Révolution française, tout en proclamant très haut le mot de liberté, qu'elle inscrivit partout, entendit la chose d'une façon différente. La confrérie fut supprimée en même temps que la chapelle, et ne ressuscita que vers 1803. Un incendie dévora ses archives, en 1830 ; mais deux brefs de Pie IX lui donnèrent un nouvel élan en 1854. Aujourd'hui, la confrérie est encore très prospère; elle a retrouvé ses séances annuelles et la ferveur du passé, sous le regard et la protection de l'antique statue.

NOTRE-DAME DE RUBEAUX. Elle est pleine de poésie et de mystère, cette petite chapelle, cachée au milieu des bois de la paroisse de Lubersac; et si gracieuse est son origine !...

Digitized by Google

Une mère assistait à l'agonie de son fils : « O Marie! dit-elle, conservez-moi mon enfant, et j'élèverai une chapelle en votre honneur! » Et dans un bois, sur le bord d'un ruisseau, *ri dou bos* (ruisseau du bois), la mère exaucée accomplit son vœu. Pendant plusieurs siècles, les générations s'agenouillèrent devant la statue de la modeste chapelle. Si humble qu'elle



NOTRE-DAME DE RUBEAUX.

fût, elle offusqua pourtant les hommes de 93. Ils la vendirent et la rasèrent jusqu'aux fondements.

L'acquéreur, à la vérité, perdit la vue, ainsi que sa fille unique, ce qui fut considéré comme une punition; mais la statue mutilée fut reconstituée avec ses propres débris, sur le lieu même où tant de prières avaient été versées avec tant de larmes.

Une autre chapelle s'y dresse plus riche et plus belle, et les fidèles de

Digitized by Google

Lubersac, ceux des alentours, viennent encore prier où priaient leurs aïeux. Partout où l'impiété renverse, brûle et détruit, la religion embellit, répare et restaure.

NOTRE-DAME DE PORT-BAS, à Beaulieu. Sur les bords de la Dordogne, dans la paroisse de Beaulieu, une petite chapelle garde le souvenir de la reconnaissance d'un muletier, sauvé d'une mort affreuse par sa confiance en la Sainte Vierge. Il s'était hasardé sur la glace, qu'il croyait assez épaisse pour le porter, lui et ses chevaux; mais soudain, son appui trop fragile craque et s'ébranle. Il appelle Marie à son aide, et aussitôt la glace se raffermit et il passe... A peine est-il sur l'autre rive avec ses chevaux, que la glace se rompt derrière lui; son chien, qui venait le dernier, est emporté dans le fleuve.

Signalons encore NOTRE-DAME DU PONT DU SALUT, à Corrèze, dont l'origine remonte au quinzième siècle : la fête principale est le 8 septembre.

NOTRE-DAME DU ROC, à Servières, autrefois très célèbre. Autour de ce pèlerinage, on a gardé le souvenir de la protection de Marie sur une bergère qui, tombant d'une hauteur de cent pieds, se recommanda à N. D. du Roc, et ne se fit aucun mal.

NOTRE-DAME DE LA BISSIÈRE, à Lestards, près de Treignac, possède une chapelle plantée, comme la précédente, au sommet d'un pic d'un difficile accès.

Le Père Poiré rapporte que, le 8 septembre 1604, pendant qu'un pieux fidèle priait devant la statue, un huguenot vint à passer : « J'aimerais mieux, dit-il, voir le feu aux quatre coins de ma maison, plutôt que d'adorer cette statue... — Je ne l'adore pas », reprit le catholique...

Il n'avait pas achevé qu'un tourbillon, accompagné d'éclairs et de tonnerre, s'éleva soudain, se dirigeant vers la maison du blasphémateur, qui fut réduite en cendres. Le fait se passa, dit l'historien, en présence de plus de cinq cents personnes. (*Triple Couronne,* t. III, p. 430.)

Enfin, NOTRE-DAME DU PONT, à Treignac, dans un site moins sauvage et plus accessible, où la ville de Treignac aime à se rendre aux principales fêtes de la Sainte Vierge.

Digitized by Google

POITOU, SAINTONGE

AUNIS

ANGOUMOIS ET PÉRIGORD

DIOCÈSES

DE

POITIERS — LUÇON — LA ROCHELLE

ANGOULÊME — PÉRIGUEUX

Digitized by Google

Digitized by Google

SIGNES CONVENTIONNELS
Chemins de fer
Routes
Rivieres
ARCHEVÊCHÉS
EVÊCHÉS
Evêchés supprimés
Ville
Limites de Provinces
Limites de Diocèses
Vierges Couronnées
Pèlerinages importants
Pèlerinages moins importants
DIOCÈSES
Poitiers
Luçon
La Rochelle
Angoulême
Perigueux
N.D. de Pitié
N.D. de Recouvrance
N.D. de Garreau
N.D. de Bonne Espérance
N.D. du Sceptre
N.D. de Bourgenay
N.D. de Lourdes
N.D. de Ste Beis
N.D. de la Brissaudière
N.D. de Beaulieu
N.D. de Lorette
N.D. des Martyrs
N.D. du Mont
N.D. de la Victoire
N.D. de Bourdevaine
N.D. de Chapelle Seguin
N.D. de l'Arceau
N.D. de Agnouillée
N.D. la Grande ou des Clefs
N.D. de Montmard
N.D. de Sous Terre
N.D. des Dunes
N.D. de Montmorillon
N.D. d'Aslonnes
N.D. de Plaisance
N.D. du Cèdre
N.D. de Celles
N.D. de Bon Secours
N.D. de Lagord
N.D. des Martyrs
N.D. de l'Ile
N.D. de Pitié
N.D. de Fille
N.D. de la Tour Cordouan
N.D. du Roc des Marins
N.D. de Recouvrance
N.D. de Croix Gente
N.D. des Miracles
N.D. de Corme Ecluse
N.D. d'Obesme
N.D. des Rances
N.D. de Bon Secours
N.D. des Neiges
N.D. d'Epeuche
N.D. de Pitié
N.D. de Peibes
N.D. de Pitié
N.D. de Coulaure
N.D. de Chancelade
N.D. de la Garde
N.D. du Sanillac
N.D. de la Veyssière
N.D. de la Tour
N.D. de Limayrac
N.D. de Bonne Esperance
N.D. de Chartres
N.D. de Pitié
N.D. de Fontpeyrine
N.D. de Tenmiac
N.D. de Capelou
N.D. de Belpey
N.D. de Bedeau
N.D. la Noire
LUÇON
LA ROCHELLE
SAINTES
ANGOULÊME
POITIERS
PERIGUEUX
Gravé par E. Guillot 28 rue d'Alésia, Paris
F. DROCHON invent.

Digitized by Google

POITOU

Le Poitou est une vaste province, et le diocèse de Poitiers était l'un des plus étendus de tous ceux qui se partageaient le territoire de la Gaule. Un premier démembrement en fut fait vers l'an 851, lorsque Charles le Chauve céda à Érispoë, roi des Bretons, le pays de Retz. Mais Jean XXII, créant, en 1317, les évêchés nouveaux de Luçon et de Maillezais, plus tard la Rochelle, lui enleva d'un seul coup plus d'un tiers de son étendue et de ses habitants.

Le Concordat de 1801 a de nouveau modifié ses limites, qui comprenaient, au temps de saint Hilaire, celles que nous avons désignées plus haut, et, en outre, quelques portions assez importantes des diocèses de Nantes, d'Angers, de Limoges, de Tours et d'Angoulême.

DIOCÈSE DE POITIERS

- N. D. LA GRANDE OU DES CLEFS, A POITIERS.
- N. D. DE PITIÉ, A RANTON.
- N. D. DE PLAISANCE.
- N. D. DES DUNES, A POITIERS.
- N. D. DE SOUS-TERRE, A NOUAILLÉ.
- N. D. DE MONTVINARD, id.
- N. D. DE MONTMORILLON.
- N. D. D'ASLONNES.
- N. D. DE PITIÉ, A LA CHAPELLE-SAINT-LAURENT.
- N. D. DE BEAUCHÊNE, PRÈS CERIZAY.
- N. D. DE LA CORBELLIÈRE, A MOULINS.
- N. D. DE LA SALETTE, AU PUY-SAINT-BONNET.
- N. D. DE L'ARCEAU, A MAISONTIERS.
- N. D. DE CHAPELLE-SEGUIN, A L'ABSIE.
- N. D. DE L'AGENOUILLÉE, A AZAY-SUR-THOUÉ.
- N. D. DU CÈDRE, AU BREUIL D'AIGONNAY.
- N. D. DE CELLES.

Le diocèse de Poitiers s'étend encore sur les départements de la Vienne et des Deux-Sèvres. Il ne compte qu'un nombre restreint de pèlerinages en l'honneur de la Sainte Vierge. Le plus populaire de tous, en Poitou, est celui de sainte Radegonde, mais il n'entre pas dans notre plan d'en parler,

Digitized by Google

bien que l'image de la patronne de Poitiers ait été assimilée aux plus célèbres madones, et couronnée le 14 août 1887, au nom de Léon XIII.

NOTRE-DAME LA GRANDE ou NOTRE-DAME DES CLEFS, à Poitiers (ch. 1863). Le premier de ces titres, donnés indifféremment à la même statue, est de beaucoup antérieur au second. Placée au centre de la ville, l'église de N. D. la Grande fut ainsi nommée, dès l'origine, pour la distinguer de deux autres, connues sous le même vocable : l'une était N. D. Hors-les-Murs, c'est aujourd'hui Sainte-Radegonde; l'autre, N. D. la Petite, église paroissiale, détruite et remplacée par un magasin. Elle était située au sommet de la rue qui garde son nom.

Grande! Notre-Dame le fut, moins par les dimensions de son vaisseau que par la richesse de son architecture romane. Grande! la Madone l'est surtout par les bienfaits dont elle comble la cité et par les hommages qui sans cesse l'environnent.

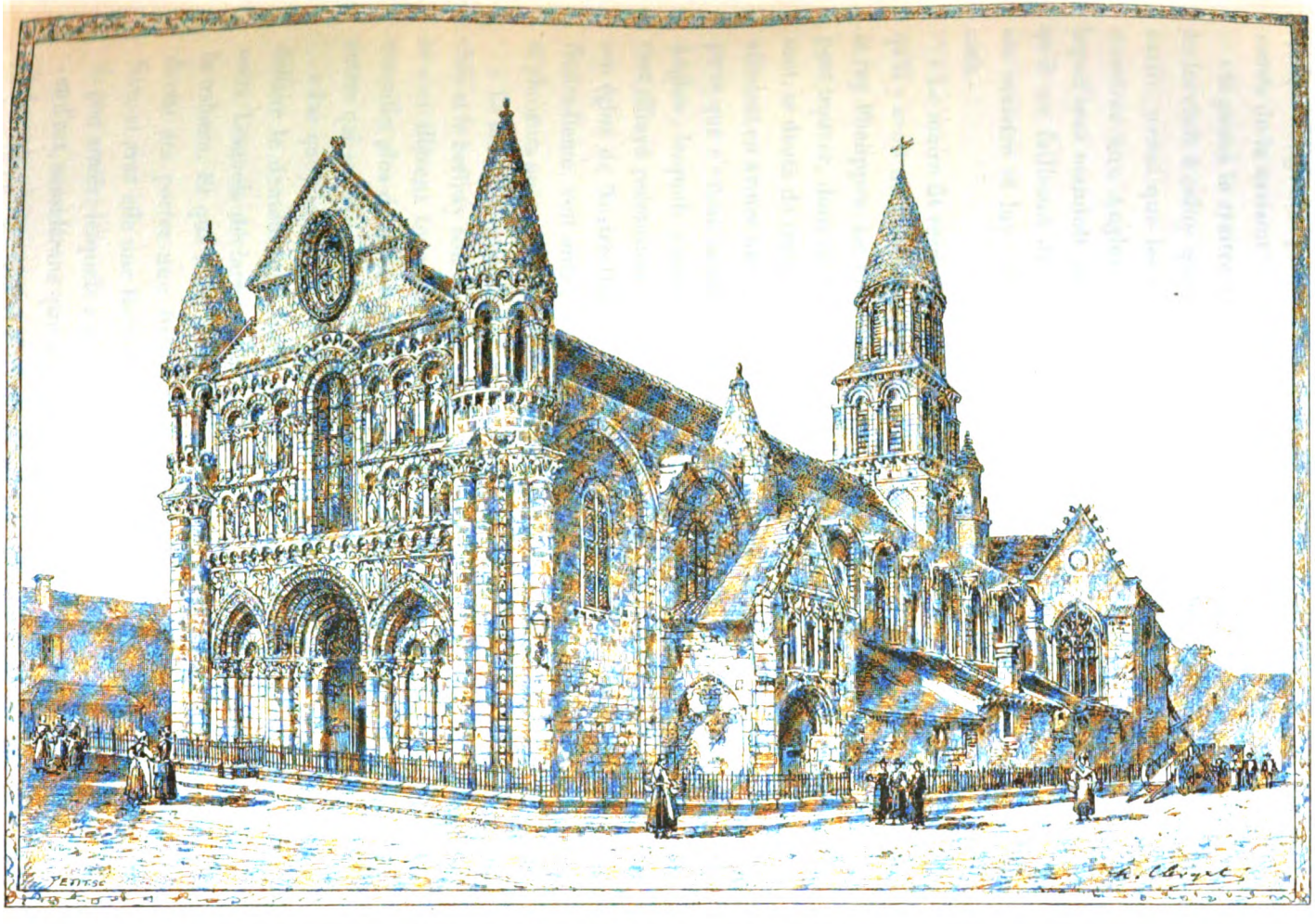
Jean Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine,* raconte comment, en 1202, N. D. la Grande reçut aussi le titre de N. D. des Clefs :

« Le maire de Poictiers avoit un clerc fort avaricieux, et de grand esprit, lequel il envoya pour aucuns ses affaires au païs de Périgort. Et luy, estant en la ville de Périgueux, un jour de quaresme dudit an 1202, les Anglois, qui tenoient ladite ville, s'enquirent avec ledit clerc d'ont il estoit. Il fit responce qu'il estoit serviteur du maire de Poictiers; dont ils furent joyeux; et le tentèrent s'ils pourroient entrer en la dite ville par son moyen : il leur fit responce s'ils vouloient luy donner un bon pot-de-vin, leur livreroit ladite ville dedans le jour de Pasques prochainement ensuivant.

« Les Anglois le creurent parce qu'il avoit un oncle en ladite ville, et qu'il en estoit natif; et marchandèrent avec luy à mil livres de la monnoye de France, dont ils luy avancèrent une partie. Ledit clerc leur assigna journée au jour de Pasques, cependant que les habitants seroient occupéz a l'église. Et entreprindrent de la forme et de l'heure qu'ils viendroient.

« Le clerc retourna à Poictiers et se monstra plus diligent au maire, son maistre, que jamais il n'avoit fait, pour plus aysément le trahir. Les Anglois se préparèrent pour aller à Poictiers et y estre la vigile de Pasques, à minuit. Ce qu'ils firent soubs fausses enseignes, en sorte que ceux de Poictiers ne furent advertis de leur approche. Et, la nuict venüe, après que le maire fut couché et eut mis derrière son chevet de lict toutes les clefs des portes de la ville, ainsi qu'il avoit accoutumé de faire, le desloial serviteur, voyant que son maistre dormoit, luy voulut desrober les clefs de la porte de la

Digitized by Google



NOTRE-DAME LA GRANDE, A POITIERS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Tranchée, où se devoient rendre les Anglois; mais ne les peut trouver, quelque diligence qu'il en fist, derrière le chevet du lict, ne par les lieux secrets de la maison.

« Si pensa le traitre clerc que, le lendemain matin, en feignant de bailler les clefs à celuy qui avoit la garde des portes, se desroberoit et les iroit ouvrir, avant que les portiers vinssent querir lesdites clefs. Et s'en alla monstrer aux Anglois sur la muraille, auxquels il jecta un brevet, par lequel leur mandoit qu'ils attendissent jusques à quatre heures du matin et qu'il ne failleroit de promesse. Ladite heure sonnée, ledit clerc réveilla son maistre et luy dist que les portiers de la Tranchée demandoient les clefs.

« Le maire fit responce qu'il estoit encore bien matin. Le serviteur dist qu'il y avoit un gentilhomme qui vouloit sortir en diligence, pour aller vers le roy Phelippes. Le maire le creut et voulut prendre les clefs, mais ne les peut trouver, dont fut tout effrayé; et après les avoir quises et cerchées par tout, se douta de trahison. Si manda incontinent à plusieurs habitans qu'ils allassent en armes aux portes; ce qu'ils firent, et mesmement à la Tranchée, parce que c'estoit la plus dangereuse, et qu'il n'y a rivière. Et virent les Anglois, lesquels s'entrebattoient eux-mêmes. Le pauvre maire s'en alla tout effrayé recommander la ville à Dieu et à la benoiste Vierge Marie, en son église de Nostre-Dame la Grande. Et comme il fut devant l'image de Nostre-Dame, veit entre ses bras lesdites clefs, dont il rendit grâces à Dieu, et plusieurs autres gens de bien qui estoient avec luy.

« Le bruit fut incontinent par la ville que les Anglois estoient à la Tranchée et le beffray sonné : par quoy chacun des habitans se mist en armes, et s'en allèrent tous esmeus à la porte, et veirent par les créneaux des murailles plus de mil et cinq cens Anglois morts et couchez par terre, et les autres qui se tuoient.

« Par quoy ceux de Poictiers ouvrirent leurs portes et sortirent pour deffaire le demeurant, ce qu'ils firent, fors ceux qu'ils retindrent prisonniers. Lesquels déclarèrent au maire et aux principaux de la ville toute la trahison. Et que ledit jour à l'heure de quatre heures avoient veu au devant des portes une Royne, vestue le plus richement qu'on scauroit faire, et avec elle une Religieuse et un Evesque, qui avoient sans nombre de gens arméz; lesquels s'estoient mis à frapper sur les Anglois. Et qu'aucun d'eux, considérans que c'estoit la Vierge Marie, sainct Hilaire et saincte Radegonde, s'estoient par désespoir occis eux-mêmes, et les autres tué et occis leurs compagnons. Dont tous les habitans rendirent grâces à Dieu et s'en allèrent faire leurs Pasques.

Digitized by Google

« Au regard du desloial clerc, on ne sceut qu'il devint, car depuis ne fut veu. Et est à conjecturer que, par une des autres portes, il se jecta dans la rivière et se noya, ou que le diable l'emporta.

« En mémoire de ce beau miracle, les habitants dudit Poictiers ont tousjours despuis faict et continué une belle et notable procession de tous les collèges et convents, par chacun an, tout autour des murailles de la dite ville par le dedans, le lendemain de Pasques. Lequel tour peut monter une lieüe et demie ou environ. Et pour avoir mémoire dudit miracle, j'en ay fait quatre lignes de rithme :

« L'an mil deux cens deux, comme on clame,
Batailla pour ceux de Poictiers
Contre les Anglois Notre-Dame,
Et les garda de leurs dangiers. »

Tous les historiens anciens et modernes, d'après Vincent de Beauvais, ont raconté ce miracle. Thibaudeau lui-même, malgré son scepticisme connu, atteste le fait dans son histoire du Poitou (t. II, 43-45). « Si les dates ne sont pas absolument certaines, disait M. de Chergé, dans son *Guide du voyageur à Poitiers,* dès le quinzième siècle, on trouve dans les comptes de l'hôtel de ville, dans les statues placées sur les portes et aux carrefours, dans le retour de la procession qui se faisait tous les ans, le lundi de Pâques, le témoignage indéniable de cet événement. »

La procession se fit jusqu'en 1791, 1792 et même en 1793! Le curé schismatique de Notre-Dame crut même, à cette occasion, devoir louer les officiers municipaux « de leur zèle et de l'édification avec laquelle ils remplissaient les cérémonies religieuses » !

Dès 1816, la procession recommença et se fit chaque année jusqu'en 1830. Mais, sous prétexte de prudence, le gouvernement de Juillet se fit plus oppresseur que la Convention elle-même !

Pendant vingt ans, la ville fut privée de sa principale fête. En 1851, le jeune évêque que N. D. de Chartres envoyait à l'Église de Poitiers n'eut rien plus à cœur que le rétablissement de ces honneurs rendus à Celle aux pieds de laquelle il avait déjà choisi sa sépulture.

Le lundi de Pâques fut, en 1851, pour Poitiers, une fête solennelle; la vénérable statue, tenant en ses mains les clefs de la ville, parcourut les rues et vint en triomphe jusqu'à la porte de la Tranchée. Tous les ans, depuis cette époque, la même procession se déroule par les rues, au milieu des mêmes transports.

Le rétablissement de cet usage ne pouvait suffire à la piété de Mgr Pie. Douze ans plus tard, il obtenait de Pie IX les honneurs du couronnement

Digitized by Google

pour la statue vénérée. La fête eut lieu le 29 novembre 1863. L'église de Notre-Dame était insuffisante pour contenir la foule des Poitevins et surtout des étrangers; les vastes nefs de la cathédrale furent elles-mêmes trop étroites. Les évêques de Moulins, de Blois, d'Angoulême, Mgr de Ségur, dom Guéranger étaient là, sur une estrade élevée, assistant le successeur de saint Hilaire. L'émotion qui gagna cette foule immense nous est présente encore. Il nous souvient de l'heure où le grand évêque déposa sur les fronts du Fils et de la Mère les couronnes offertes par la générosité des fidèles du diocèse, des acclamations prononcées par les évêques et que répétait une foule enthousiaste.

La statue de N. D. des Clefs date du seizième siècle. Elle remplaça, vers 1580, celle que les huguenots, maîtres de Poitiers, avaient détruite en 1562. Elle fut sauvée aux jours de la Terreur.

Pendant plusieurs siècles, un honneur réservé aux femmes des maires de Poitiers fut d'offrir chaque année à la Vierge célèbre le manteau qu'elle portait à la procession. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, et nous apprenons avec tristesse que, par un arrêté daté du jour de Pâques, 1er avril 1888, le citoyen maire de Poitiers, exécuteur des ordres de la Loge, vient d'interdire, par l'intermédiaire de son adjoint, la procession que 1793 n'osa pas supprimer.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Ranton. Dès l'époque romaine, le passage de la Dive, au pays de Loudun, était si redouté pour ses marais profonds, que les voyageurs l'avaient mis sous la protection du dieu le plus célèbre du paganisme lui-même, le *passage de Jupiter,* dont l'usage a fait Pas-de-Jeu, petit bourg qui, sur la rive gauche du marais, a conservé ce souvenir. Les premières prédications de l'Évangile convertirent l'autel de Jupiter en celui de Marie. Le culte de N. D. de Pitié, plus connu sous le nom de la *Bonne-Dame* de Ranton, est donc contemporain du christianisme dans cette portion du Poitou.

La même légende que nous avons déjà vue se produire tant de fois, se renouvelle à Ranton. C'est un laboureur qui rencontre dans le marais une statue de la Vierge, enfouie à l'époque des dévastations des Normands; portée à l'église paroissiale, elle revient obstinément au lieu de la découverte, et les peuples bâtissent d'abord un oratoire, que la piété transforme bientôt en chapelle plus en rapport avec le nombre des pèlerins.

Dès le quatorzième siècle, il est question dans une charte d'un champ que limite « le champ par où l'on vayt à Nostre-Dame de Pytié ». Bien qu'elle fût assez pauvre, à l'époque de la Révolution, la chapelle de Ranton

Digitized by Google

fut pillée, profanée et vendue. L'acquéreur, M. Haward de La Blotterie, magistrat de Loudun, ne l'acheta que pour la sauver, et s'empressa de l'ouvrir à la piété publique dès les premières années de ce siècle; il la céda plus tard à l'évêché.

Cependant, vers 1864, l'antique chapelle était menacée d'une ruine prochaine. La paroisse de Ranton, impuissante à l'entretenir, l'était encore davantage à la réédifier. Dieu se choisit alors un enfant du pays, prêtre zélé et plein d'énergie, guéri à dix-sept ans par N. D. de Ranton. Le Père Briant, missionnaire diocésain, se mit à l'œuvre, quêta, se fit architecte, entrepreneur et maçon. Le 15 août 1867, un prêtre, délégué de l'évêque de Poitiers, bénissait la première pierre. Les travaux avancèrent lentement. Survint la guerre de 1870. Celui qui était l'âme de l'entreprise se fit aumônier militaire, suivit les enfants du pays sur les champs de bataille et dans la captivité. Ce ne fut que le 17 septembre 1871, après quatre ans de difficultés et de persévérance, que le P. Briant put voir réalisé le plus cher de ses vœux. Mgr Pie consacrait, ce jour-là, la belle église de N. D. de Ranton.

Un poète poitevin, M. l'abbé Chauvin, curé de Persac, célébra cette journée. Il chantait :

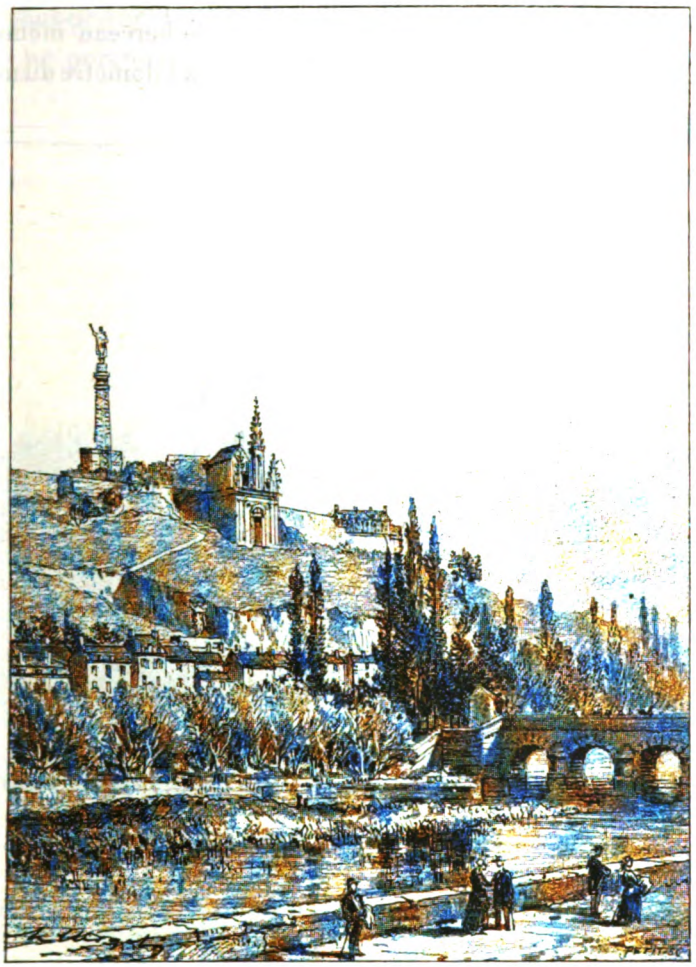
« Quel temps fut jamais plus propice
Pour consacrer un édifice
A Notre-Dame des Douleurs?
L'ennemi foule encor le sol de la patrie,
Et sur notre France amoindrie,
Tous les yeux ruissellent de pleurs...

Tant que les échos de la Dive
Rediront leurs pieux refrains,
Marie, ah! soyez attentive
Aux vœux fervents des pèlerins!
Aux bienfaiteurs de la chapelle,
Aux anges de votre maison,
Ouvrez la demeure éternelle,
O Notre-Dame de Ranton! »

NOTRE-DAME DE PLAISANCE, dans le canton de Montmorillon, est une chapelle fondée par Charlemagne. Un manuscrit de la bibliothèque de Poitiers mentionne cette église comme un lieu de pèlerinage très fréquenté : « Il y a neuf autels, où se disoient tous les jours messes de dévotion, pour la grande affluence de peuple qui venoit audit lieu, où se faisoient de continuels miracles, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge. » Les paroisses du voisinage y vont encore en procession; mais l'église a été plusieurs fois mutilée, et le pèlerinage a beaucoup perdu de son importance.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DES DUNES, plantée sur les coteaux qui dominent la ville du côté de l'est, occupe l'emplacement d'où Coligny bombarda Poitiers, sans succès, en 1569. De là, une belle statue bénite par Mgr Pie, sou-



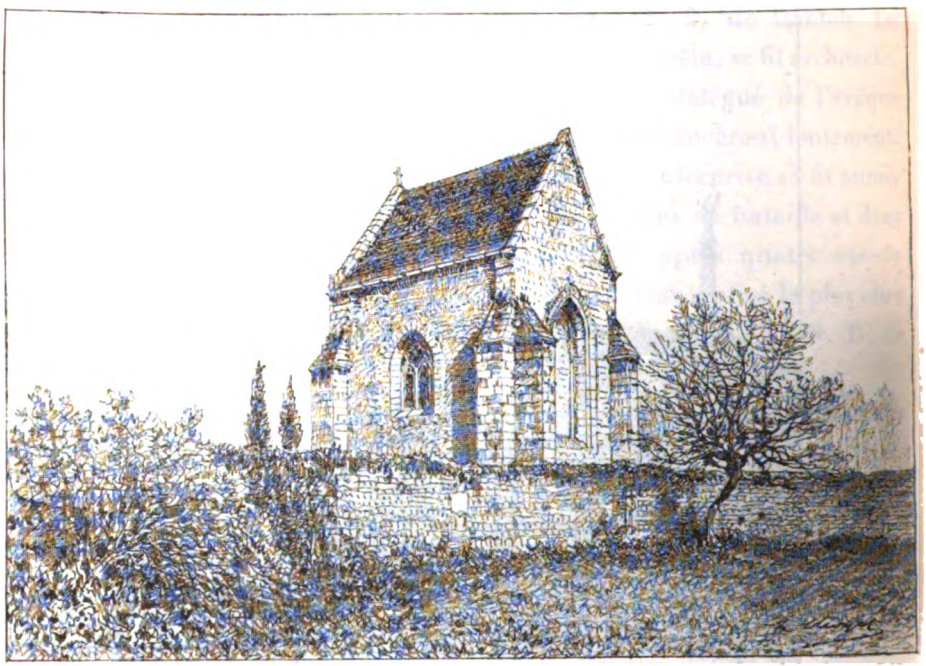
NOTRE-DAME DES DUNES, A POITIERS.

rit depuis trente ans à la jeunesse chrétienne et, le bras étendu, bénit la vieille cité de saint Hilaire et de sainte Radegonde.

NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE et **NOTRE-DAME DE MONTVINARD**, à Nouaillé. Nouaillé, à deux lieues de Poitiers, est célèbre par une abbaye bénédictine, fondée dès le cinquième ou le sixième siècle, régularisée au huitième, et dont nous avons commencé l'histoire. C'est dans les vignes et les bois voisins de l'abbaye que le roi Jean fut pris par les Anglais, à la désastreuse journée de Poitiers

Digitized by Google

Outre l'église abbatiale, dédiée à la Sainte Vierge, l'abbaye possédait deux chapelles en l'honneur de Marie. L'une est la crypte, récemment découverte par le Père de La Croix, et appelée N. D. de Sous-Terre. Elle semble avoir été à la fois le berceau du christianisme dans la contrée, et, plus tard, à cause du respect qui s'y attachait, le berceau même de l'abbaye. L'autre, sur un mamelon, distant d'environ un kilomètre du monastère,



NOTRE-DAME DE MONTVINARD, A NOUAILLÉ, PRÈS POITIERS.

est la chapelle de N. D. de Montvinard. C'est le plus ancien pèlerinage à la Sainte Vierge de toute la région.

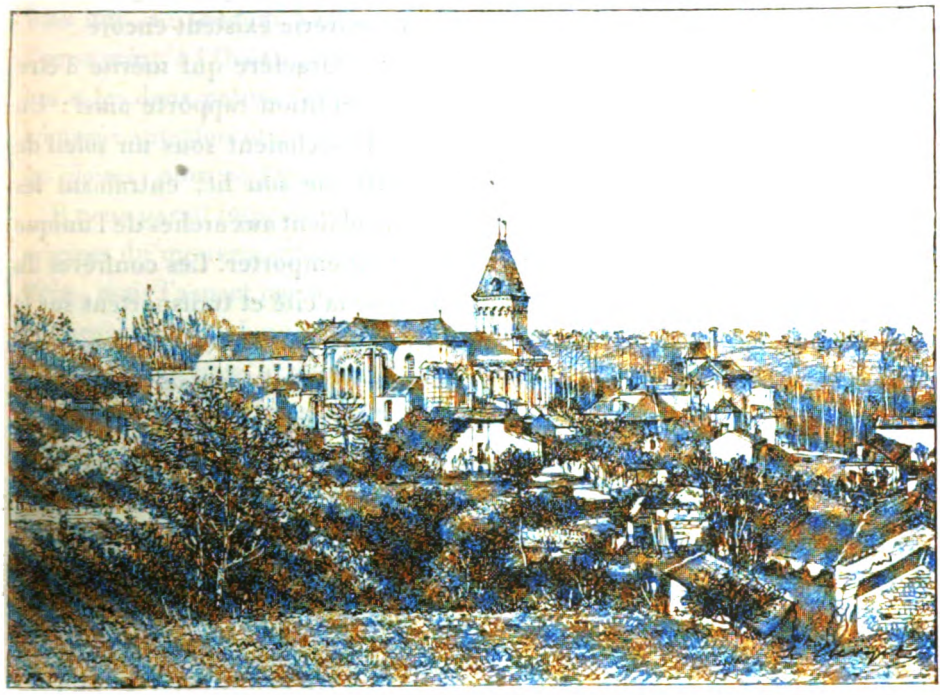
Vinard, Winard, Génard, et ailleurs Genou, paraît être le même personnage que les diocèses de Poitiers, de Bourges et de Langres honorent d'un culte public. Sa vie était représentée sur les murailles de la chapelle. Les patientes recherches de M. l'abbé Véron, de Nouaillé, les ont partiellement mises à découvert, en 1878.

Dans une charte de 906, Charles le Simple confirme à l'abbaye la possession de cette chapelle. Le pèlerinage devint dès lors très fréquenté. Nous ne croyons pas que le vocable de N. D. des Sept-Douleurs, sous lequel on invoque aujourd'hui la Sainte Vierge à Montvinard, fut le titre primitif de la chapelle. Mais, dès le onzième et le douzième siècle, les paroisses du voisinage, Beauvoir, Mignaloux, Smarves, la Ville-Dieu, Gizay, Nieul-Lespoir,

Digitized by Google

Fleuré, Saint-Saturnin de Poitiers, etc., étaient dans l'usage d'y venir en procession tous les ans, pendant les octaves de Pâques et de la Nativité.

Les protestants, sous la conduite de Coligny et avant le siège de Poitiers, en 1559, s'emparèrent de l'abbaye de Nouaillé, mais dom Estiennot, qui avait été sous-prieur de l'abbaye, assure que, malgré leurs tentatives, les huguenots ne purent incendier la chapelle. Elle fut cependant gravement



NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE ET L'ABBAYE DE NOUAILLÉ.

détériorée, et l'on dut abattre la dernière travée au couchant. Le culte ne tarda pas à reprendre, et le 14 avril 1653, on inaugurait la statue de N. D. de Pitié. Interrompu par la Révolution, le pèlerinage a refleuri depuis dix ans, grâce au zèle de MM. les curés de Nouaillé. Les paroisses du voisinage ont repris l'habitude d'y venir, et la *Semaine religieuse* de Poitiers rendait compte d'une belle cérémonie qui les réunissait le mardi de Pâques 1888, sous la présidence de l'abbé de Ligugé.

NOTRE-DAME DE MONTMORILLON. L'église de ce nom rappelle moins un pèlerinage que de grands souvenirs. Nous empruntons à une lettre de M. l'abbé Chabant, pasteur zélé de cette paroisse, les détails qui vont suivre.

Digitized by Google

Bâtie vers le dixième siècle, sur un rocher à pic au-dessus de la Gartempe, chapelle privée du château des Quatrebarbes, église collégiale, Notre-Dame n'est paroisse que depuis le Concordat. Une crypte curieuse, ornée de peintures et dédiée à sainte Catherine, en occupe les soubassements. De temps immémorial y florissait une confrérie, dite du Saint-Esprit, régie par un roi élu, un constable, un sergent et deux procureurs. A eux seuls revenait l'honneur, alors très envié, de porter la statue de la Vierge à la procession. Avec quelques modifications, procession et confrérie existent encore.

Cette cérémonie revêt à Montmorillon un caractère qui mérite d'être signalé. Son origine remonte à un fait que la tradition rapporte ainsi : Un jour, pendant que les foins des prairies se desséchaient sous un soleil de juin, la Gartempe, subitement grossie, sortit de son lit, entraînant les herbes coupées. Déjà d'énormes amas s'amoncelaient aux arches de l'unique pont qui traverse la ville et menaçaient de tout emporter. Les confrères du Saint-Esprit songent aussitôt à la Gardienne de la cité et transportent sur le pont menacé sa douce image. A peine y est-elle parvenue, que les arches se débouchent d'elles-mêmes, et la Gartempe reprend son cours.

Ce prodige, rappelé dans les vitraux des deux églises de Saint-Martial et de Notre-Dame, donna lieu à la procession du mardi de la Pentecôte. C'est la grande fête de la contrée. Le clergé des deux paroisses et des environs, les professeurs et les élèves du petit séminaire, font à la Vierge un cortège d'honneur, grossi, naguère encore, des magistrats de la ville et des notables. Une foule énorme, composée des écoles, des confréries, des corporations, s'ébranle en chantant les louanges de Marie. De distance en distance, la Vierge reçoit des couronnes que lui présentent les mains innocentes des petits enfants. Sur le parcours de la procession, la statue est ainsi couronnée plus de vingt fois. La double couronne de fleurs, portée par la Reine de Montmorillon et l'Enfant Jésus, devient la récompense pieusement gardée de quiconque lui en offre une nouvelle.

La procession fait tout le tour de la ville et ne dure pas moins de trois heures. La statue, objet de tant d'honneurs, n'a gardé de l'ancienne que la tête, soustraite aux flammes, en 1793, par un chrétien courageux.

NOTRE-DAME D'ASLONNES, entre la Ville-Dieu du Clain et Château-Larcher, pays tout peuplé de souvenirs druidiques, est un pèlerinage ancien, que le zèle de M. l'abbé Bonnet, curé de la paroisse, a remis en honneur. La fête principale est l'Assomption. La statue, en pierre, fut sauvée pendant la Révolution.

Si, de la Vienne, nous entrons maintenant dans le département des

Digitized by Google

Deux-Sèvres, systématiquement composé de portions disparates et de peuples différents d'origine, d'usages et pour ainsi dire de religion, nous trouvons tout d'abord :

NOTRE-DAME DE PITIÉ (⛪ 1873), à la Chapelle-Saint-Laurent. C'est le principal pèlerinage de la Vendée militaire. Placée entre Parthenay, Bressuire et Fontenay-le-Comte, au sommet d'une de ces nombreuses collines qui, se soudant aux montagnes du Limousin, s'en vont de l'est à l'ouest jusqu'à l'Océan, cette chapelle est le trait d'union entre le bas Poitou et les deux petites provinces de la Gâtine et du Bocage vendéen. Nous en avons autrefois étudié les origines sur des documents inédits, et raconté les gloires; nous ne ferons que transcrire ce que nous avons déjà publié.

Il nous paraît impossible d'assigner une date, même approximative, aux origines du mouvement religieux que nous constatons autour de N. D. de Pitié; mais l'aspect particulier du plateau sur lequel est bâtie la chapelle, les larges routes aboutissant à cet immense carrefour, qui ne mesure pas moins d'un hectare et demi, tout nous porte à croire que, dans l'antiquité la plus reculée, avant même l'époque de l'invasion des Romains, ce coin de terre eut un rôle important.

Les Celtes et les Gaulois, nos pères, choisissaient de préférence, pour leurs sacrifices, les lieux élevés, sauvages, à proximité des fontaines. Dans notre pensée, avant d'avoir été consacré à l'honneur de la Mère des Douleurs, ce plateau aurait été dédié à quelque divinité païenne. Cette interprétation ne s'éloigne en rien des traditions chrétiennes. Chacun sait que lorsque la paix fut rendue à l'Église, vers le commencement du quatrième siècle, à mesure que la foi catholique étendait ses pacifiques conquêtes, elle se substituait doucement au paganisme, dont elle se contentait de transformer les temples en les purifiant, pour les consacrer au vrai Dieu. L'histoire de saint Martin nous montre que ce fut la pratique constante de cet illustre apôtre de nos régions occidentales; telle était aussi la conduite de ses disciples et de ses successeurs.

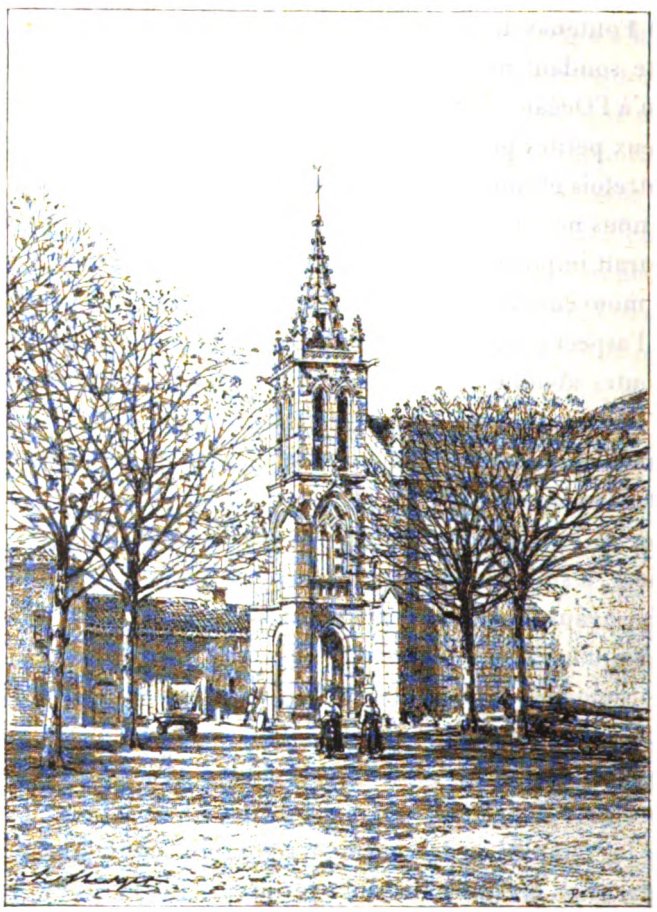
Écoutons maintenant la légende :

Un jour, on ne sait à quelle époque, un laboureur, en poussant sa charrue sur la colline de Pitié, découvrit au milieu d'un buisson les restes d'une antique muraille, dans l'épaisseur de laquelle se trouvait une statue de la Sainte Vierge, tenant sur ses genoux son Fils descendu de la croix. La pieuse image fut l'objet d'un grand respect de la part du laboureur et de ceux auxquels il fit part de sa découverte. D'un commun accord, on convint qu'il fallait la porter dans l'église de la paroisse, mais elle n'y demeura

Digitized by Google

point. Le lendemain, elle fut retrouvée sur le vieux mur, au milieu des épines, *sicut lilium inter spinas*. Par trois fois l'expérience se renouvela la même. Parmi la foule accourue pour être témoin du prodige, une voix fut entendue qui disait : *Pitié !* L'endroit, dès lors, n'eut pas d'autre nom.

Serait-il donc téméraire de dire que les ruines entassées à Pitié étaient



NOTRE-DAME DE PITIÉ, A LA CHAPELLE-SAINT-LAURENT.

l'œuvre de ces bandes de pillards qui, sous le nom d'Albigeois, furent au treizième siècle les précurseurs des protestants ? Pour avoir été moins épouvantables que dans le Midi, les ravages de ces sectaires ne laissèrent pas que de se faire ressentir jusque dans l'ouest de la France.

Malheureusement, la légende n'indique pas ce détail ; mais tout le pays affirme par une tradition trop répandue pour n'être pas souverainement respectable, que le concours des fidèles recommença à se faire aux pieds d'une statue placée dans un mur ou sous un arceau. Si l'on interroge les

Digitized by Google

plus anciennes murailles du sanctuaire, du côté du chevet, un œil exercé y reconnaît sans peine une construction du milieu du quatorzième siècle.

La piété et la générosité de nos aïeux eurent bientôt assez richement doté le sanctuaire nouveau pour exciter les convoitises des bandes calvinistes.

L'année 1561 est une date funèbre pour le sanctuaire de Pitié. Une colonne d'aventuriers vint s'abattre sur le bas Poitou et y commit toutes sortes d'excès. Elle était conduite, hélas ! par un moine, apostat comme Luther. Il s'appelait *Renye* Champagnac ou Campagnac. Tout fut brûlé et détruit. Un des lieutenants de Champagnac, Guillaume Rudurfart, Écossais d'origine, s'installa auprès de la chapelle dévastée. Pendant dix-huit ans, il en perçut les fruits et toucha le revenu de ces biens-fonds, dont la piété des seigneurs et des fidèles avait enrichi le pèlerinage.

Il fallut la justice suprême du Roi pour faire rendre gorge à ce voleur, contre lequel les juges du pays demeuraient impuissants. Par une sentence donnée à Poitiers, durant les Grands Jours, en 1579, Rudurfart fut condamné « à réédiffier et remettre la chapelle fondée de Nostre-Dame de Pitié en bon et suffisant estat, et à restablir tous et chascun les fruictz et revenuz de ladite chapelle, par luy prins et perçuz despuys dix-huit ans, et procéddé en oultre comme de raison, etc.

« De Harlay. »

Le pèlerinage fut totalement interrompu pendant ces dix-huit années. Mais ce serait méconnaître le caractère du paysan du Bocage et faire injure à sa dévotion envers Marie, que de croire cette éclipse possible pour longtemps. Semblable au chêne de ses buissons, solide comme le granit de sa terre, s'il sommeille, le Vendéen se réveille bientôt et retrouve toujours, quand il s'agit de Marie et des grandes causes, les élans de sa jeunesse renouvelée. Nous verrons, en effet, resplendir la piété autour du sanctuaire, aussitôt que Rudurfart aura relevé les ruines amoncelées par ses exploits sacrilèges.

Les juges l'avaient condamné à remettre entre les mains de la fabrique les biens dont il avait joui pendant dix-huit ans; il y ajouta, comme amende, une forte somme, destinée à rebâtir le sanctuaire de Pitié. Le 29 novembre 1604, Mgr Geoffroy de Saint-Belin, évêque de Poitiers, en faisait la consécration solennelle. Dès lors, le pèlerinage fleurit de nouveau, et des miracles éclatants et authentiques imprimèrent à la dévotion un élan plus marqué.

Vers 1660, les Carmes de Poitiers essayèrent d'obtenir la direction du

Digitized by Google

pèlerinage; mais l'archiprêtre de Parthenay, curé de la Chapelle Saint-Laurent et chapelain de N. D. de Pitié, obtint gain de cause contre les religieux; il fut maintenu en possession de son titre par Mgr Henri de La Roche-Pozay, l'un des plus grands évêques de Poitiers, et ami de Henri IV. Vers le même temps, René Mestayer, sieur du Chesne, fondait une petite hôtellerie, près de la chapelle, pour recevoir les pèlerins et « *pour mettre « à couvert des injures du temps les pauvres qui n'auroient pas le moyen de « loger pour de l'argent,* priant le seigneur (M. de Clisson) de l'agréer, « marquer la place et tenir la main à l'exécution ».

L'influence de N. D. de Pitié se faisait sentir dans tout le voisinage, mais particulièrement dans la paroisse de la Chapelle. Autour de Marie, comme en un parterre, les fleurs les plus délicates que produit la religion s'épanouissent à l'aise.

En 1650, se fondait une confrérie de charité, composée de dames et de jeunes filles. Elle avait pour but le soulagement des pauvres à domicile.

Cette confrérie fut établie, le 7 décembre 1650, par M. Pennier, un des premiers disciples de saint Vincent de Paul. M. Pennier était sans doute un des missionnaires que le saint envoya lui-même dans le Bocage, sous le nom de prêtres de la Mission, et sur la demande du cardinal de Richelieu, évêque de Luçon, pour y combattre l'hérésie janséniste.

Quatre ans seulement après la mort du B. Montfort, un de ses disciples instituait à la Chapelle la confrérie des Vierges. Mgr de La Poype de Vertrieu, évêque de Poitiers, autorisait, le 4 avril 1720, M. Jolivard, archiprêtre et curé, pour bénir cette œuvre.

Une autre confrérie s'était formée en l'honneur de N. D. de Pitié. Elle comptait des associés dans toutes les paroisses du Bocage, quand le pape Benoît XIV, d'illustre mémoire, bénissait dans un bref cette association et l'enrichissait de nombreuses indulgences.

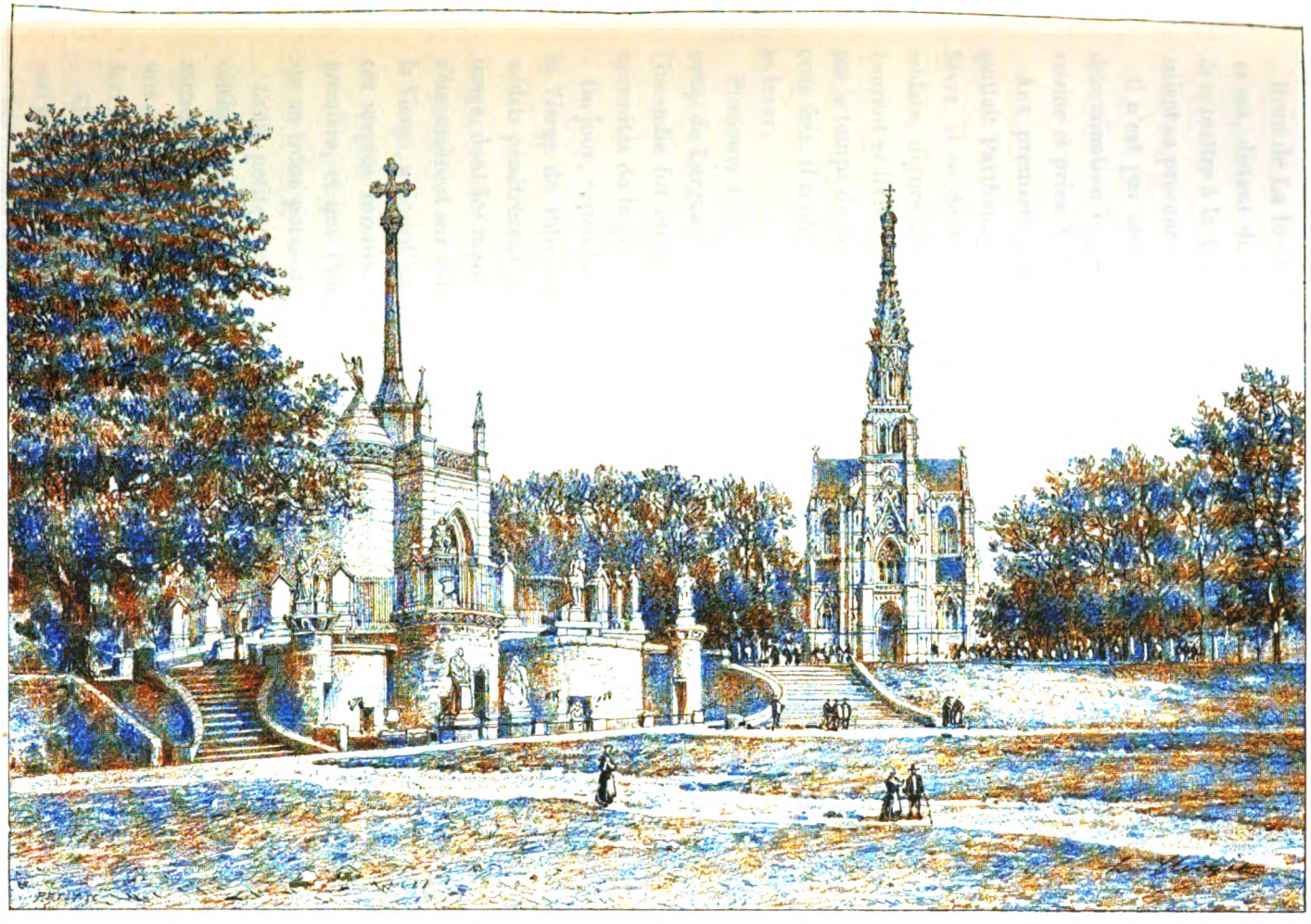
D'autres papes, tels qu'Alexandre VII, Innocent XI, Innocent XII, Benoît XIV et Pie IX, ont enrichi ce sanctuaire d'indulgences plénières ou partielles.

Dans les luttes immortelles que la Vendée soutint, au déclin du siècle dernier, pour défendre sa foi religieuse, N. D. de Pitié eut son rôle important, mais peu connu.

Combien de ces humbles enfants du Bocage, dont la valeur est restée légendaire, qui ont trouvé le secret de leur courage aux pieds de la statue vénérée!

Nous ne mettons pas en doute que le jeune héros qui mourut à vingt et un ans, couronné d'une gloire et d'une renommée qu'atteignent rare-

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE PITIÉ. — NOUVELLE CHAPELLE ET CALVAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ment les plus vieux généraux, ne soit venu à N. D. de Pitié faire sa veillée d'armes, comme les anciens chevaliers.

Henri de La Rochejaquelein était, en effet, au château de Clisson, comme on sait, distant de trois kilomètres, quand, le 7 avril 1793, il fut sollicité de se mettre à la tête des paysans de Saint-Aubin de Baubigné, qui réclamaient sa présence.

Il n'est pas téméraire de penser qu'avant de prendre une si grande détermination le pieux jeune homme ne soit allé consulter sa puissante voisine et prier N. D. de Pitié de bénir son entreprise.

Aux premiers jours de juillet 1793, quand le farouche Westermann quittait Parthenay pour s'emparer de Bressuire et détruire Châtillon-sur-Sèvre, il se détourna de sa route et incendia le château de Clisson. Ses soldats, dignes d'un tel chef, vinrent le même jour à la Chapelle Saint-Laurent et livrèrent aux flammes l'église et le presbytère. La bande n'eut pas le temps de monter jusqu'à Pitié; mais si le sanctuaire vénéré échappa cette fois, il n'en fut pas toujours de même. Des jours plus mauvais allaient se lever.

Plusieurs fois, en 1794, des patriotes républicains, en permanence au camp de Largeasse, tentèrent de mettre le feu à la chapelle; mais toujours l'incendie fut éteint, grâce au dévouement des rares habitants que les nécessités de la guerre n'avaient pas obligés de prendre les armes.

Un jour, cependant, le sanctuaire fut témoin d'une sacrilège profanation; la Vierge de Pitié elle-même fut l'objet d'une agression odieuse. Des soldats pénétrèrent dans la chapelle et frappèrent brutalement la sainte image, dont les mains et la tête furent brisées. Les sabres de ces misérables s'émoussèrent sur son manteau de pierre, qui en garde la trace. Quant à la Vierge, aujourd'hui couronnée, des mains pieuses l'avaient soustraite à ces ineptes fureurs. C'est celle qui reposait autrefois aux pieds de la première, et que l'on a placée dans le sanctuaire, du côté de l'évangile, sur un trône portatif.

Cette petite statue n'a guère que vingt-cinq centimètres, mais sa célébrité ne se mesure pas à sa taille. C'est proprement dit la statue miraculeuse. Si ce n'est pas la même qui fut trouvée sous le buisson, c'est une semblable, et nous ne savons de quelle époque. En tout cas, elle paraît fort ancienne.

Elle est en bois peint; la Vierge est assise sur une chaise antique, et sur ses genoux repose son Fils, descendu de la croix.

Les premières années de ce siècle virent un nouvel élan de la dévotion populaire envers N. D. de Pitié; mais sa chapelle était encore bien pauvre.

Digitized by Google

Il était réservé à un saint prêtre, M. l'abbé Laurentin, d'abord vicaire, puis curé de la Chapelle Saint-Laurent, depuis 1845, de faire ce grand travail. Personne n'a fait autant pour l'honneur de N. D. de Pitié, pour l'extension du pèlerinage, pour la restauration et l'embellissement du sanctuaire.

En 1856, il posait la première pierre du clocher, et cette même année, Mgr Pie obtenait à Rome l'indulgence, en forme de jubilé, pour la chapelle et le pèlerinage de N. D. de Pitié. Ce fut le signal d'une résurrection complète.

Toutes les paroisses du voisinage accoururent, renouant la tradition du passé, et, dès lors, chaque année apporta un lustre nouveau ou quelque embellissement.

Un calvaire monumental, tout en granit, se dressa sur la grande place, à l'endroit même où, près d'une fontaine, Mgr de Poitiers avait célébré la messe devant douze mille assistants, en 1856. Onze statues de bronze montent la garde autour de cette croix gigantesque; une grille, à laquelle sont attachés les tableaux en pierre de Chemin de la Croix, le protège de toutes parts.

A ses pieds ont eu lieu depuis un demi-siècle des fêtes magnifiques. Mais aucune ne fut aussi solennelle que celle du couronnement, le dimanche 21 septembre 1873.

Six évêques, NN. SS. de La Bouillerie, de La Tour d'Auvergne, Fruchaud, Colet, Chaulet d'Outremont et dom Bastide, de Ligugé, assistaient le futur cardinal de Poitiers dans cette auguste fonction. Trois cents prêtres et trente mille pèlerins vendéens l'entouraient, s'inclinant sous la bénédiction des six pontifes et heureux de la gloire nouvelle que recevait leur reine, N. D. de Pitié.

Les couronnes, est-il besoin de le dire? avaient été offertes par la piété de tout le peuple d'alentour.

En 1879, une châsse élégante, véritable palais de cristal et de cuivre doré, fut offerte par souscriptions, pour abriter la statue couronnée Une guirlande d'écussons la décore et forme un rempart à la sainte image.

Chaque année, le lundi de la Pentecôte, plusieurs paroisses du voisinage se rendent en procession à N. D. de Pitié; ce sont Largeasse, Boismé, Neuvy, Chanteloup, Pougnes, Clessé et Fénery. Mais le mois de septembre est celui des grandes foules. Pendant tout ce mois, deux missionnaires suffisent à peine à l'affluence des pèlerins qui viennent des cantons de Moncoutant, Cerizay, Bressuire, de Thouars, de Parthenay, de Fontenay, de Marans, et même de la Rochelle

Digitized by Google

Le chemin de fer de Poitiers à Bressuire favorise encore ce mouvement, depuis quelques années.

Un grand deuil pèse sur ce sanctuaire. Après quarante-cinq ans d'un fructueux ministère, couronné de mérite et d'années, le saint prêtre qui avait été l'âme de tant de restaurations vient d'être rappelé à Dieu. Au mois de juillet 1889, M l'abbé Laurentin, si jaloux de la gloire de N. D. de Pitié, mourait, laissant à son successeur, avec le parfum de ses vertus et l'exemple de son zèle, le soin d'achever le projet de restauration et d'agrandissement, tel que le représente notre gravure.

A quelque distance du plateau où s'élèvent le calvaire et la chapelle de N. D. de Pitié, un rocher, qui émerge de la terre et s'étend sur une surface de cinq cents mètres environ, conserve le souvenir d'une gracieuse apparition, connue sous le nom de légende du *Pas de la Vierge*. Ce récit nous entraînerait trop loin. Nous renvoyons à la monographie, publiée en 1880, ceux qui voudraient le connaître, ainsi que les miracles de guérisons, tant anciens que récents, obtenus par l'intercession de N. D. de Pitié.

NOTRE-DAME DE BEAUCHÊNE. Entre la Forêt-sur-Sèvre et Cerizay, sur un riant coteau qui expire au bord de la Sèvre Nantaise, N. D. de Beauchêne, moins célèbre que N. D. de Pitié, attire cependant les pèlerins des cantons de Cerizay, Pouzauges, Bressuire et Châtillon-sur-Sèvre.

La chapelle, beaucoup plus vaste que celle de Pitié, est de la fin du treizième siècle, à trois nefs irrégulières, avec une grosse tour carrée, tout en granit.

Elle fut bâtie, dit la tradition, sur l'emplacement d'une église paroissiale détruite par les Albigeois. Les ravages de ces bandes firent une espèce de désert des lieux qu'elles traversaient. Beauchêne devait être alors un bourg important, si l'on en juge par les proportions données à l'édifice qui remplaçait l'église renversée.

Le fondateur fut un seigneur de Puy-Guyon, châtelain du voisinage. Il revenait de la croisade, rapportant, en récompense de ses exploits, une relique, conservée jadis à Nazareth.

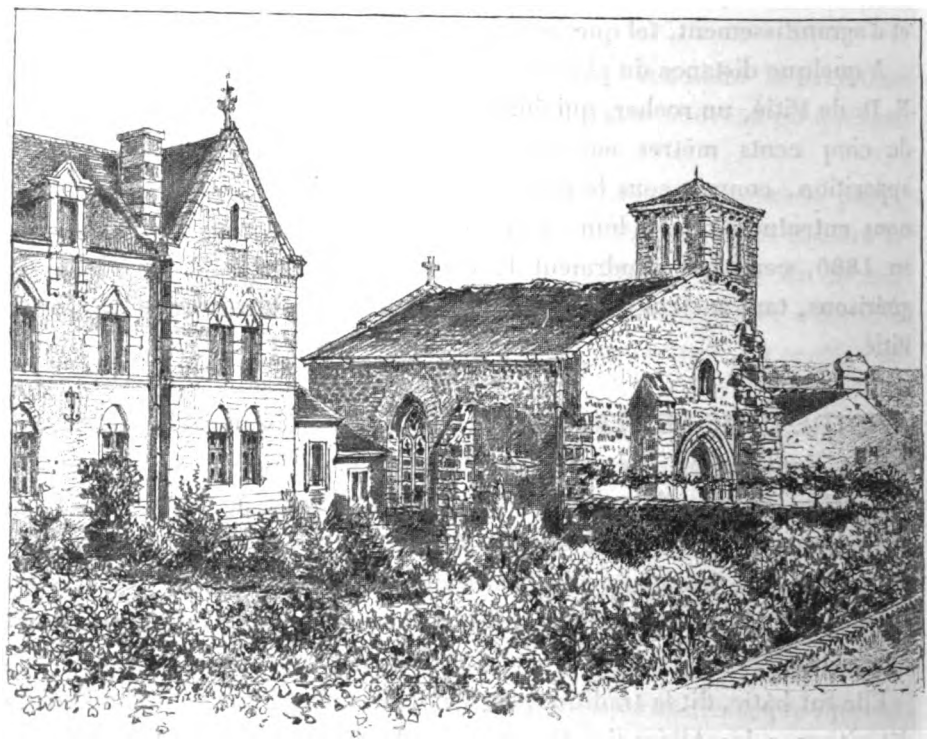
C'était, dit la tradition, un *chevet* ou oreiller, disparu depuis, probablement pendant les guerres de religion. Pour abriter son trésor, le chevalier bâtit la chapelle de Beauchêne. Un grand vitrail, au-dessus du maître-autel, le représente à genoux devant la Sainte Vierge et portant en sa main le précieux trophée.

La statue qu'on vénère à Beauchêne mesure, sans le socle, trente-sept

Digitized by Google

centimètres seulement. Elle est, au dire de M. O. de Rochebrune, un connaisseur, l'œuvre d'un sculpteur très habile. La Vierge est représentée debout, tenant sur le bras gauche son divin Fils qui se tourne vers elle pour la caresser.

Elle est à droite du maître-autel, protégée par une grille en fer forgé, entourée d'oriflammes, d'*ex-voto* en marbre ou en cire. Çà et là, autour d'elle, des béquilles attestent sa puissance et sa bonté.



NOTRE-DAME DE BEAUCHÊNE, PRÈS CERIZAY.

Nous n'avons presque pas de détails sur cette chapelle pendant les ravages des protestants; mais une grande plaque de marbre noir, incrustée dans la muraille du chœur, nous révèle une fondation faite au dix-huitième siècle. Il y est dit « que ce sanctuaire, autrefois bâti par les seigneurs de Puy-Guyon et de Beauchesne, est destiné à la célébration de quatre messes par semaine, pour le repos de l'âme de deux sœurs, Anne de Granges de Surgères, veuve de Pierre de La Court du Fonteniou, et Henriette-Élisabeth de Granges, veuve d'Alphonse, marquis de Lescure, et de Catherine-Henriette Lambert, veuve d'Étienne, marquis de La Taste. Un chapelain y était attaché et avait son logis contigu à la chapelle. »

Digitized by Google

La dernière de ces trois pieuses veuves, madame de La Taste, habitait le château de Vezins, en Anjou. Elle fit rebâtir la maison du chapelain, qui fut détruite en 1865, « n'ayant, dit-elle, aucune vüe de respec humain, mais seulement par ma dévotion à la Sainte Vierge et en actions de grâce des secours que j'en ay receü par mes invocations en ladite chapelle, dans la vüe d'y attirer un bon prestre, et, par là, satisfaire à la dévotion de tout le public ».

Élisabeth de Granges de Surgères était fille du marquis de La Flocellière. Veuve du marquis de Lescure, elle était la grand'mère du général vendéen, qui épousa Victoire de Donnissan, depuis marquise de La Rochejaquelein. C'est l'historienne des guerres de la Vendée, auxquelles elle avait pris part. Elle hérita de son premier mari, qui était en même temps son cousin germain, et c'est ainsi que N. D. de Beauchêne devint la propriété de cette illustre famille.

Malgré ses protestations, la chapelle fut vendue en 1796 : sous un nom d'emprunt, la marquise la racheta, et, par testament, en céda la propriété à son petit-neveu, M. le marquis Julien de La Rochejaquelein, à qui nous devons ces détails. Ce dernier, à son tour, en fit don à la caisse diocésaine de Poitiers, vers 1860.

Pendant les premières années de ce siècle, N. D. de Beauchêne ne reçut que de rares pèlerins, et seulement des paroisses limitrophes. Assez éloignée de tout centre de population, privée de chapelain et d'un service régulier, elle ne voyait d'affluence qu'aux fêtes de la Nativité, le 8 septembre.

Cette solennité, en 1864, tombait un dimanche. Une religieuse de Cerizay, Louise-Henriette Filluzeau, en religion Sœur Madeleine, native d'Antigny, canton de la Châtaigneraie, de la Congrégation de l'Immaculée-Conception de Niort, fut, ce jour-là, subitement guérie d'une maladie réputée incurable, après une neuvaine à N. D. de Beauchêne.

Le fait, attesté par de nombreux témoins, encore vivants, eut un retentissement immense et devint le point de départ de la résurrection du pèlerinage.

Mis en possession de la chapelle par le don de M. le marquis de La Rochejaquelein, Mgr Pie, évêque de Poitiers, songea dès lors à y placer, non plus un simple chapelain, mais une congrégation religieuse. Sous la direction d'un jeune prêtre plein de zèle, M. l'abbé Honoré Ménard, vicaire de Cerizay, un monastère s'éleva près de l'antique chapelle. Des chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran, Ordre de Saint-Augustin, y furent établis, le 28 septembre 1873. L'année suivante, Pie IX érigeait en abbaye le monastère de Beauchêne. Enfin, le 3 septembre 1878, les religieux

Digitized by Google

étant assez nombreux, Mgr Pie bénissait le premier abbé de Beauchêne, dom Alphonse Lalli.

Le pèlerinage prospérait de jour en jour. Chaque année, les paroisses voisines affluaient à Beauchêne, où les grâces et guérisons se multipliaient. Loin de l'affaiblir, la guerre de 1870 ne fit qu'accentuer encore ce mouvement de confiance. Mais des jours approchaient, plus tristes que ceux de la guerre elle-même. Sous prétexte d'application de prétendues lois, le 30 octobre 1880, les scellés furent apposés sur la porte de la chapelle, au milieu d'une population frémissante. Quand la force armée dut en faire sortir près de deux mille personnes, il y eut une explosion que de sages avis purent seuls contenir. Un cri de : Vive N. D. de Beauchêne! Vivent les Pères expulsés! jaillit de toutes les poitrines.

Peu après, légèrement aidés, les scellés tombaient d'eux-mêmes. Réapposés, ils tombèrent encore, et l'on n'osa plus les remettre. Depuis ces tristes jours, le Rév. Père Rousseau, prieur du monastère, continue, en dépit de difficultés de tout genre, mais entouré de la sympathie des honnêtes gens, de recevoir les pèlerins et d'enregistrer les nouveaux bienfaits de N. D. de Beauchêne.

NOTRE-DAME DE LA CORBELLIÈRE, à Moulins. La Corbellière est un village de la paroisse de Moulins, placé à égale distance de Châtillon et de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Près de là, coule une source abondante et d'origine miraculeuse.

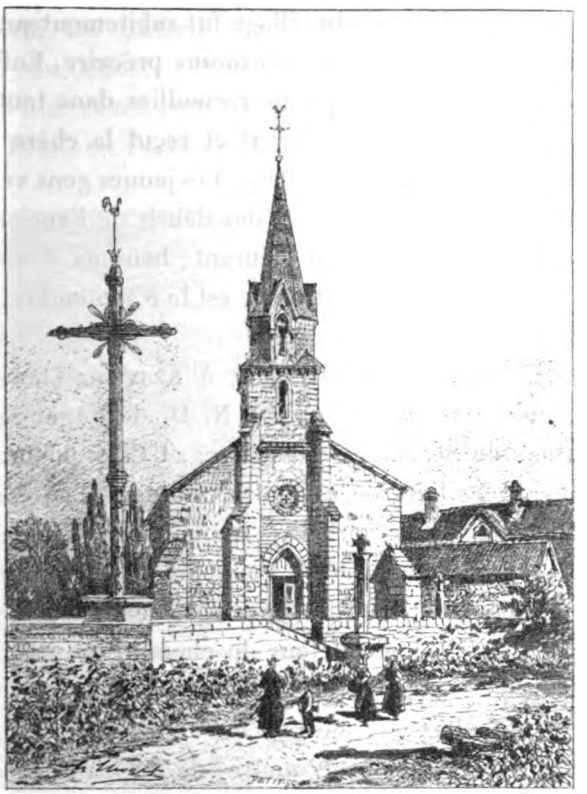
Voici ce que rapporte la tradition locale que nous transmet M. l'abbé Roy, curé de la paroisse. En 1605, un enfant gardait les troupeaux de son père. Il s'appelait René Moreau et devait mourir comme un saint, en 1671, archiprêtre de Fontenay-le-Comte. Sa vie a été écrite deux fois, et son souvenir est vivant après deux siècles dans le pays qu'il a évangélisé.

Vers l'année 1614, une sécheresse prolongée avait tari toutes les sources. René Moreau, le petit berger, s'adressa à Marie, et, comme pour Bernadette à Lourdes, une fontaine jaillit sous le bâton du pâtre à la Corbellière. De là le pèlerinage qui attire les fidèles surtout à la belle saison. Une statue de N. D. de Lourdes, en bronze, haute d'un mètre cinquante, y a été placée récemment.

C'est au contraire NOTRE-DAME DE LA SALETTE que l'on invoque depuis bientôt trente ans, dans cette chapelle gothique qui couronne un des mamelons de la paroisse du Puy-Saint-Bonnet, au même canton, confinant à l'Anjou et voisin de Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE L'ARCEAU, à Maisontiers, dans le canton de Saint-Loup, le long de la voie romaine de Poitiers à Nantes. Maisontiers (*mansio tertia*) vit probablement dès les premiers siècles le culte de Marie se substituer à celui de quelque divinité païenne. La statue de N. D. de l'Arceau était dans une chapelle isolée, plantée sur un rocher. Son histoire



NOTRE-DAME DE L'ARCEAU, A MAISONTIERS.

est obscure; mais le zèle de M. l'abbé Martin a relevé les ruines, réveillé la dévotion et remis en honneur ce pèlerinage.

NOTRE-DAME DE CHAPELLE-SEGUIN, à l'Absie. Sur le territoire de Chapelle-Seguin, paroisse supprimée par le Concordat, florissait, depuis l'an 1120, l'abbaye de l'Absie, fondée par le B. Gérault de Sales. La Sainte Vierge, sous le vocable de l'Assomption, y était particulièrement honorée. Mais l'humble église de Chapelle-Seguin, cachée sur les bords de la Sèvre Nantaise, possédait une statue invoquée bien au delà des limites de la paroisse.

Pendant la Révolution, les habitants, soutenus dans leur foi par M. Bur-

Digitized by Google

net-Merlin, leur pasteur, qui donna sa vie pour eux, se montrèrent héroïques. Au péril de leurs jours, ils sauvèrent la statue vénérée. Quand, vers 1850, l'ancienne église tomba, la statue, avec quelques débris de l'autel, fut portée dans une maison voisine. Chaque soir du carême et du mois de Marie, les fidèles se réunissaient dans une chambre, ornaient la sainte image et devant elle priaient avec ferveur.

Vers 1874, un jeune homme du village fut subitement guéri, et dès lors on songea à donner à la Vierge un abri moins précaire. Enfin, le 14 septembre 1880, grâce aux souscriptions recueillies dans toute la contrée, une élégante chapelle gothique s'ouvrit et reçut la chère statue portée sur les épaules des jeunes filles du village. Les jeunes gens venaient ensuite chargés de quelques autres statues et des débris de l'ancien autel; et les vieillards du pays nous suivaient en pleurant, heureux d'une résurrection qu'ils n'espéraient plus. La fête patronale est le 8 septembre.

NOTRE-DAME DE L'AGENOUILLÉE, à Azay-sur-Thoué. C'est aussi le 8 septembre qu'a lieu le pèlerinage à N. D. de l'Agenouillée pour les fidèles des cantons de Secondigny, Mazières et Champdeniers. M. l'abbé Rosière, aumônier à Poitiers, vient tout récemment d'en écrire l'histoire.

D'après lui, l'origine de ce pèlerinage remonterait au milieu du seizième siècle. Vers 1550, la châtelaine de la Poupelinière, manoir voisin, habité pendant trois siècles par la famille Darrot, se rendait à la messe paroissiale le jour de la Nativité. Au détour du chemin une pauvre femme lui demande du pain, et la charitable dame, revenant sur ses pas, fait l'aumône, puis, se hâtant, elle espère être encore arrivée assez tôt pour entendre la messe. Vain espoir! A huit cents mètres de l'église, elle entend le son de la cloche qui annonçait l'élévation. Tombant alors à genoux, elle fut récompensée de sa charité par une apparition de la Sainte Vierge qui lui dit : « Regarde, ma fille, vers l'église, tu y verras d'ici la célébration du saint Mystère, comme si tu y étais présente. »

Sur le lieu même de l'apparition, la dame de la Poupelinière fit bâtir une chapelle. Elle l'enrichit d'un groupe, taillé dans le granit et représentant la Vierge des Douleurs, tenant sur ses genoux son divin Fils. Un ange soutient dans un voile la tête du Christ, et aux pieds de la Vierge, la châtelaine est agenouillée.

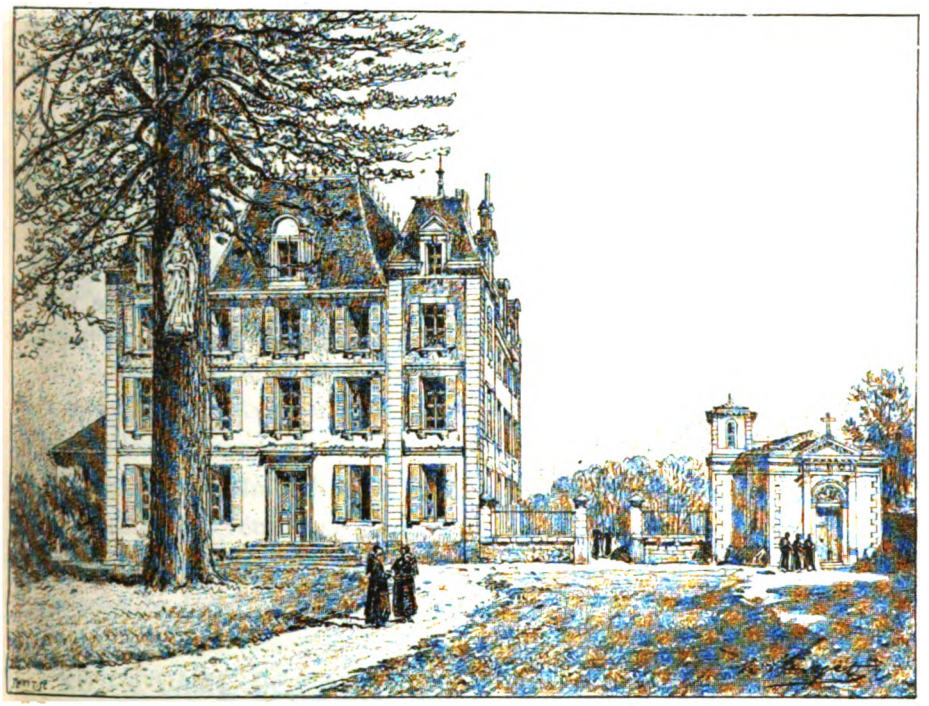
Vendue pendant la Révolution, la chapelle, avec le domaine de la Poupelinière, fut achetée par M. Cottenceau, qui, n'osant la détruire, à cause du concours des pèlerins, la divisa en deux par un mur : d'un côté, l'autel avec l'antique statue; de l'autre, une auberge! En 1858, M. l'abbé Dru,

Digitized by Google

curé d'Azay, entreprit de relever le pèlerinage et de construire une nouvelle chapelle. Il le fit, mais de l'autre côté de la route. Ce nouveau sanctuaire fut béni en 1876. Enfin, le 4 mars 1887, M. l'abbé Bonneau, curé d'Azay, obtenait de Léon XIII de nombreuses indulgences pour la chapelle de N. D. de l'Agenouillée, la perle de sa paroisse.

NOTRE-DAME DU CÈDRE, au Breuil d'Aigonnay. Qui connaît dans le Poitou N. D. du Cèdre?... Personne encore, puisque ce pèlerinage n'est pas même né d'hier et n'a pour lui que les espérances de l'avenir.

Le 22 août 1888, en l'octave de l'Assomption, une statue de la Sainte



NOTRE-DAME DU CÈDRE, AU BREUIL D'AIGONNAY.

Vierge, dont l'histoire serait ici trop longue, était apportée de Paris au Breuil d'Aigonnay. Le Breuil, placé à égale distance entre les abbayes supprimées de Celles et de Saint-Maixent, occupe le centre de cette région du diocèse de Poitiers que l'hérésie et l'athéisme désolent. Une maison des Augustins de l'Assomption allait s'y fonder, dans l'espoir de reconstituer l'œuvre d'évangélisation accomplie autrefois par les Augustins Génovéfains de Celles et les moines Bénédictins de Saint-Maixent. Mais comment mener à bonne fin une telle entreprise, sans le secours de Celle

Digitized by Google

qui a vaincu toutes les hérésies dans le monde entier? Aussi la statue de Marie prit, la première, possession de ces lieux.

Nous eûmes la joie de l'attacher nous-même au grand cèdre qui ombrage la cour.

Déjà, la veille, introduite dans la clôture d'un Carmel voisin, la chère statue avait tout un jour reçu les hommages des Filles de Sainte-Thérèse, leurs confidences, leurs instantes recommandations pour la conversion de la contrée.

NOTRE-DAME DE CELLES était un prieuré d'Augustins, érigé en abbaye, en 1140, par Guillaume Adelelm, évêque de Poitiers. Après un pèlerinage qu'il y fit, Louis XI répara magnifiquement l'église, dont il fit un des plus beaux monuments du Poitou. En 1789, le trop célèbre Talleyrand-Périgord était abbé commendataire de Celles.

Celles était autrefois le but d'un pèlerinage fréquenté et fertile en miracles; on s'y rendait surtout pour l'Assomption, qui est encore la fête patronale.

Malgré les efforts du clergé et particulièrement du savant abbé Delière, curé de Celles, le protestantisme a envahi la paroisse et la contrée, rendu l'abbaye déserte, l'église trop grande, les âmes bien malades, et le pèlerinage a disparu.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE LUÇON

N. D. de Garreau, a la Chapelle-Hermier.
N. D. de la Salette, a Martinet.
N. D. de la Victoire, a la Garnache.
N. D. de la Brossardière, a la Tardière.
N. D. d'Espérance ou de Bourgenet, a Saint-Hilaire de Talmont.
N. D. de Recouvrance, a Saint-Gilles-sur-Vie.
N. D. de Saint-Bris, aux Moustiers sur le Lay.
N. D. de Bourdevaire, a Saint Gervais.
N. D. de la Sainte-Famille du Chêne, a la Rabatelière.
N. D. de la Salette, a la Rabatelière.
N. D. du Sceptre, aux Sables.
N. D. de Lorette, a la Flocellière.
N. D. des Martyrs de la Vendée, a Saint-Étienne du Bois.
N. D. de Lourdes, a Puymaufrais.
Id., a Chavagnes en Paillers.

Luçon, petite bourgade gallo-romaine, devint, au septième siècle, le siège d'un prieuré dépendant de Noirmoutiers. Les Normands y entassèrent les ruines, en 853. Abbaye indépendante quelque temps après, elle était gouvernée en 1317 par Pierre de La Veirie, quand le pape Jean XXII en fit le siège d'un évêché. Cet abbé fut le premier évêque. La bulle, datée d'Avignon, aux ides du mois d'août, enlevait au diocèse de Poitiers les doyennés de Mareuil, de Pareds et de Montaigu, avec ceux d'Aisenay et de Talmond sur le littoral de l'Océan, tout ce qu'on appelle le bas Poitou. Non rétabli au Concordat, le diocèse de Luçon fut rattaché à celui de la Rochelle jusqu'en 1821. Son territoire est le même aujourd'hui que celui du département de la Vendée.

NOTRE-DAME DE GARREAU, à la Chapelle-Hermier. L'histoire vient d'en être écrite récemment. M. l'abbé Pontdevie, aumônier du lycée de la Roche-sur-Yon, en a étudié les origines, les légendes, l'histoire, les tristesses, les gloires, l'état présent. C'est assez dire combien cette étude semble complète et combien sûr est le guide que nous suivons.

Près de la chapelle de Garreau, dans le lit de la petite rivière du Jaunay, une pierre, comme celle du *Pas de la Vierge,* non loin de Pitié, est l'objet d'une sorte de culte, peut-être superstitieux, et se lie aux origines du pèlerinage. M. l'abbé Pontdevie y voit un souvenir du culte de la pierre, si fort en honneur chez les Celtes et les Gaulois : nous sommes loin de contredire à cet avis. La chapelle elle-même aurait remplacé un autel à

Digitized by Google

Mercure, dont le nom se retrouve, dit-on, dans la désignation du bourg.

Mais gardons-nous bien de décider la querelle récemment entamée sur ce point dans la *Revue du bas Poitou* entre l'auteur et son savant contradicteur, M. l'abbé Boutin, curé de Saint-Étienne du Bois. Sans nous prononcer, peut-être sommes-nous, à N. D. de Garreau, devant un de ces sanctuaires si nombreux où le culte de Marie fut greffé par la main des premiers apôtres du pays sur les superstitions païennes.

Ici encore, la légende, cette forme gracieuse de l'histoire populaire, n'a pas manqué d'embellir le sujet. Sur les bords du Jaunay la légende non seulement fleurit, mais elle fait souche et s'épanouit en rameaux. On en compte ici jusqu'à trois.

Voici la première : « Un jour, un religieux du prieuré de Chapelle-Hermier priait sur les bords du Jaunay. Soudain, sur la pierre du ruisseau, il vit une lavandière qui blanchissait son linge. Cette lavandière, environnée d'une lumière éclatante, n'était autre que la Vierge Marie, devant laquelle le religieux tomba à genoux. Il s'empressa d'élever près de là la chapelle de Garreau. »

Écoutez la seconde :

« Un chevalier du moyen âge, ou peut-être un chef gallo-romain, — la légende n'a nul souci des dates, — s'était attardé, le soir, dans un château ou une villa d'alentour. Lorsqu'il arriva pour traverser le Jaunay, un orage en avait grossi les eaux qui coulaient tumultueuses et rapides. Notre cavalier n'hésite point, et s'engage au milieu du torrent. Bientôt son cheval perd pied, et, quoi qu'il fasse, est entraîné à la dérive. Pour la première fois, l'homme de guerre a peur : la nuit est noire, l'eau profonde..., il va périr. En cet instant, il fait un vœu à la puissante Mère du Sauveur. Si sa main secourable le retire du danger, il s'engage à bâtir sur la rive une chapelle à son auguste protectrice... Le vœu à peine formulé, une énorme pierre se détache du lit du Jaunay, surnage sous les pieds du coursier, et, merveilleux radeau, transborde sains et saufs sur la berge opposée le seigneur et son palefroi. »

Le chevalier, fidèle à son vœu, se hâta d'édifier le sanctuaire de N. D. de Garreau.

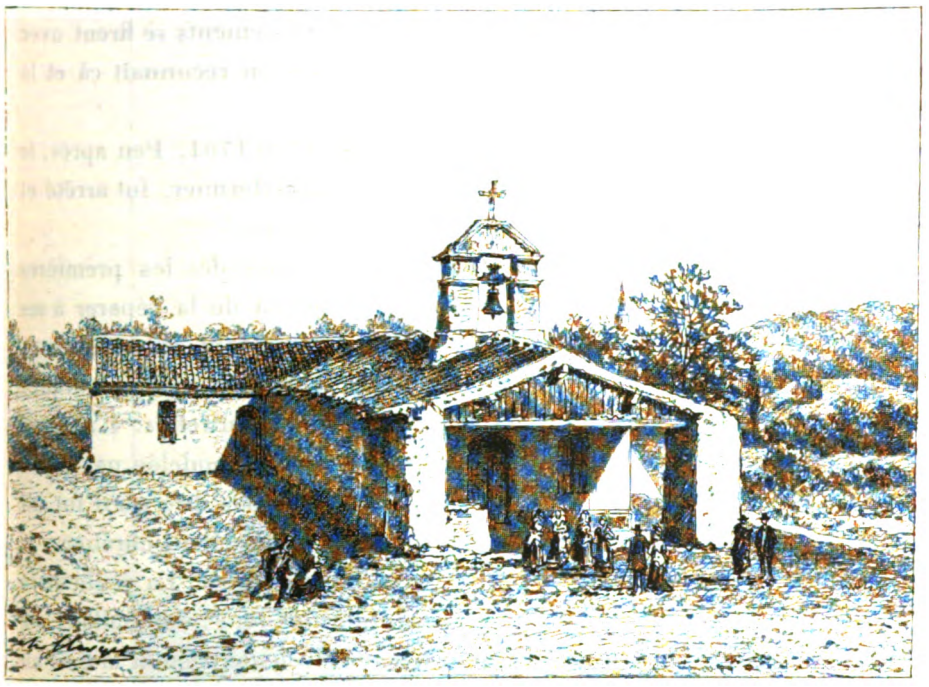
Troisième légende :

« Une enfant de dix ans gardait un jour son troupeau sur le bord du ruisseau. Hélas! la pauvrette était bien affligée; elle était sourde et muette de naissance! Soudain, sur une pierre, au milieu du Jaunay, une noble dame lui faisait signe d'approcher. Nouveau prodige : elle l'entend qui lui dit : « Enfant, veux-tu me donner le plus blanc de tes agneaux? »

Digitized by Google

Autre merveille : la langue de la petite bergère tout à coup s'est déliée : « Volontiers, belle dame », répond-elle, « si ma mère y consent, je « vous donnerai mon agneau. » Et l'enfant de courir vers sa mère à la villa de la Saunerie : « Maman, s'écrie-t-elle, une belle dame, bril- « lante comme les anges du paradis, qui me demande le plus jeune et le « plus blanc de mes agneaux!... »

« Ravie, transportée de joie, la pauvre mère, à ce miracle de bonté,



NOTRE-DAME DE CARREAU, A LA CHAPELLE-HERMIER.

reconnait la Consolatrice de ceux qui pleurent : « Un agneau! » répond-elle, « chère fille, mais c'est toute notre bergerie qu'il faut courir lui « donner! Eh! où est-elle, la belle dame? »

« Émues, elles arrivent sur les bords du ruisseau... Au milieu du Jaunay, il n'y a plus qu'une froide pierre. La dame avait disparu. »

Comme partout, la légende ici sert d'introduction à l'histoire.

Le pèlerinage fut, dès l'origine, desservi par les prieurs de la Chapelle-Hermier, membres dépendant de l'abbaye d'Angles, de l'Ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin. On les y trouve, dès le commencement du quatorzième siècle, y exerçant leur ministère et se défendant contre les prétentions des curés de Martinet. Ceux-ci, plus voisins du sanctuaire, plus

Digitized by Google

souvent appelés par les pèlerins isolés, cherchèrent plus d'une fois, mais en vain, à s'établir gardiens de la chapelle.

Son isolement laissait aux protestants toute facilité de la piller. Ils n'y manquèrent pas, et, après leur passage, la chapelle était dans le plus lamentable état. En 1646, une fondation de messes y est faite par Loyse Audry, en faveur des Cordeliers d'Olonne. La nef principale fut bâtie en 1657. En 1663, une demoiselle Marie de La Guérinière donna trente livres pour aider François Morisson de La Bassetière à augmenter d'une nef la chapelle, déjà reconnue insuffisante. Ces agrandissements se firent avec les matériaux de l'ancienne chapelle, sur lesquels on reconnaît çà et là des lignes de l'architecture ogivale.

Le dernier pèlerinage eut lieu les 7 et 8 septembre 1791. Peu après, le chapelain, M. l'abbé Brillaud, curé de la Chapelle-Hermier, fut arrêté et conduit à Fontenay (août 1792), et mourut en Espagne.

L'église fut en partie brûlée par les *bleus;* mais, dès les premières années de ce siècle, la famille Fruchaud s'empressa de la réparer à ses frais. M. l'abbé Nicolleau, confesseur de la foi pendant la tourmente, revint alors d'Espagne et fut nommé curé de la Chapelle-Hermier. Son premier soin fut de rendre au pèlerinage son lustre d'autrefois. L'antique statue avait disparu : elle fut remplacée par une autre, modelée par M. de Raggis, ancien chirurgien de marine. Nous n'osons pas dire qu'il fut un grand artiste; mais il était, ce qui vaut mieux, un excellent chrétien.

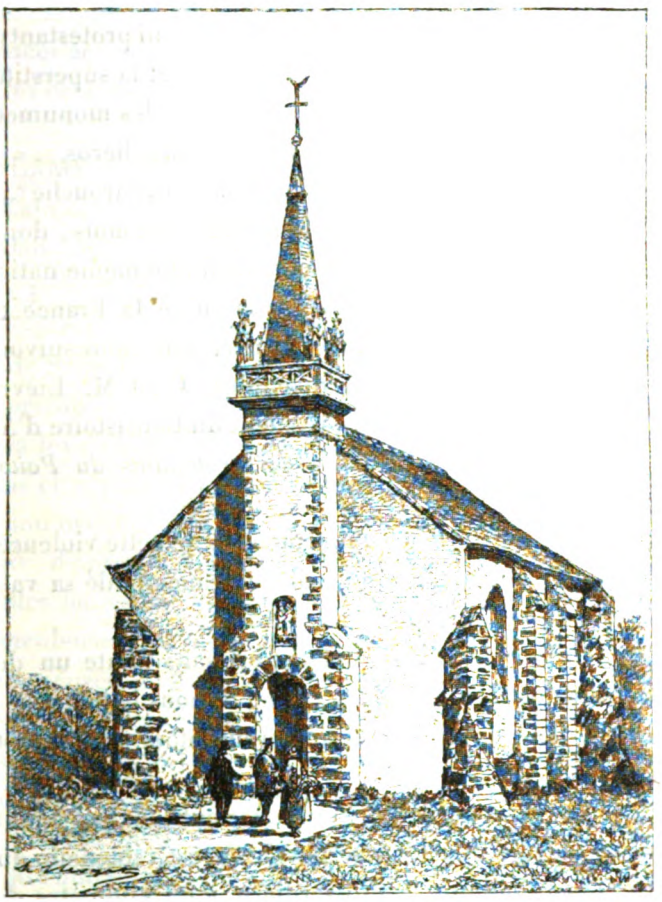
Aujourd'hui, le pèlerinage a retrouvé sa célébrité passée. La veille de la fête de la Nativité, des pèlerins s'y rendent de fort loin : de Challans, de Saint-Jean de Monts, des Sables, de la Roche. Plusieurs passent la nuit en prière. Le 24 mars 1889, quatre mille hommes du canton de Saint-Gilles s'y réunissaient sous la présidence de M. Simon, vicaire général, pour implorer N. D. de Garreau de protéger leurs vignes menacées.

Ne quittons pas N. D. de Garreau sans saluer **NOTRE-DAME DE LA SALETTE**, sur la paroisse voisine de Martinet. M. l'abbé Robert du Botneau, archiprêtre des Sables d'Olonne, bénissait, le 19 septembre 1888, trois belles bannières destinées à orner ce sanctuaire, fondé en 1868 par mesdemoiselles Himène de Fontevaux.

NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE, à la Garnache. La Garnache, distante aujourd'hui de quatre lieues de l'Océan, en était encore très voisine au seizième siècle. L'église était ruinée quand, en 1711, le B. Montfort vint donner une mission dans cette paroisse. Avec la permission de l'évêque et

Digitized by Google

des habitants, il la fit restaurer sur un plan qu'il donna lui-même. Il plaça la Vierge sous une sorte de pavillon, soutenu par deux anges; autour de la niche ovale se déroulait un rosaire, dont les rayons d'or et de flammes partaient de la pieuse image. A la Garnache, la dévotion à la Sainte Vierge se mêle donc au souvenir si populaire et si vénéré du B. Montfort. Cepen-



NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE, A LA GARNACHE.

dant, nous écrit M. l'abbé Girard, curé de cette paroisse, les uns attribuent son érection au souvenir de Lépante; d'autres supposent qu'elle fut primitivement une chapelle en l'honneur de saint Léonard; une troisième tradition prétend qu'elle fut bâtie par des marins, sauvés du naufrage, à la suite d'un vœu à l'Étoile des mers.

En 1856, une épidémie de fièvre emporta en quelques jours quatorze jeunes mères; une procession fut faite, et le fléau s'arrêta. En 1873, le 2 février, vingt-cinq mille pèlerins se pressaient autour de N D. de la

Digitized by Google

Victoire. Plus récemment, le 27 septembre 1888, trente mille Vendéens et Bretons assistaient à une messe solennelle, célébrée par Mgr de Nantes, dans une prairie voisine de la chapelle. Tous les députés et sénateurs de la Vendée avaient répondu à l'appel de leur évêque, Mgr Catteau.

NOTRE-DAME DE LA BROSSARDIÈRE, à la Tardière. « Depuis longtemps, il n'y a plus à la Brossardière ni temple ni protestants... La voix des ministres hérétiques ne s'y fait plus entendre, et la superstition y règne en paix sur l'ignorance et la misère... Rome élève des monuments en souvenir du crime, comme les nations à la mémoire des héros... »

Qui donc parle avec cette âpreté et cette aigreur farouche?... Faut-il le dire? C'est un des successeurs de ces ministres huguenots, dont la parole précipita les uns contre les autres les enfants d'une même nation, souvent d'une même famille, et faillit amener à sa ruine la France elle-même! C'est un apologiste de ces brigandages armés, dont nous suivons la trace, dans tout ce livre, à la lueur des incendies. C'est M. Lièvre, d'abord pasteur à Couhé-Vérac, aujourd'hui président du Consistoire d'Angoulême, qui s'exprime ainsi dans son *Histoire des protestants du Poitou*. (T. Ier, p. 249.)

Nos lecteurs feront justice de ce jugement et de cette violence qui éclate à chaque feuille de l'ouvrage, et lui enlève beaucoup de sa valeur. Est-ce donc avec cette passion que s'écrit l'histoire?

L'événement, cause de tant de colère, est sans doute un des épisodes lamentables du temps si troublé de la Ligue, et nous le blâmons énergiquement; mais que de représailles s'exercèrent alors entre protestants et catholiques!

Voici le fait. Le 15 août 1595, des protestants étaient réunis dans un oratoire que leur avait bâti Charles de La Forest, seigneur du Vaudoré, dans un petit village, nommé la Brossardière, à un kilomètre de la Châtaigneraie. Un détachement de la garnison de Rochefort, fort d'environ cinquante cavaliers, parcourait la contrée, dans le but de protéger les catholiques et de veiller à l'exécution des édits. Ils se présentent devant le petit temple de la Brossardière. Un protestant en sort et décharge sur la troupe un coup de son arquebuse. Les huguenots se précipitent au dehors, et les soldats, furieux au souvenir du massacre de tant d'innocents, de tant d'églises incendiées, s'élancent sur les religionnaires, en massacrent une trentaine, parmi lesquels deux catholiques, en blessent quelques autres; le surplus se sauva, et notamment le ministre.

Beaucoup plus tard, en 1632, les seigneurs de Vaudoré, revenus « à la

Digitized by Google

religion de leurs grands-pères », songèrent à effacer ces lugubres souvenirs. Sur les ruines du temple protestant, ils élevèrent une chapelle expiatoire. Peu à peu le peuple d'alentour y vint prier ; des grâces nombreuses y furent obtenues aux pieds d'une image de la Sainte Vierge ; et c'est de la sorte, comme de lui-même, que s'établit le pèlerinage. Rome n'a point voulu y dresser « un monument au crime », mais, à plusieurs reprises, elle accorda les indulgences accoutumées à ceux de ses enfants qui visitent cette chapelle dans les octaves de l'Assomption et de la Nativité.

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, autrefois DE BOURGENET, à Saint-Hilaire de Talmont. Le savant abbé Baudry, curé du Bernard, recueillit, en 1874, dans une petite notice, ce que la tradition et l'histoire ont pu sauver de ce pèlerinage ancien, récemment restauré.

N. D. d'Espérance, plus connue sous le titre de N. D. de Bourgenet, sur la paroisse de Saint-Hilaire de Talmont, au bord de l'Océan, était la chapelle d'un prieuré conventuel dépendant de l'abbaye de Maillezais, dont elle partagea les vicissitudes. Espoir des marins en détresse, elle leur tendait son bras et sa protection. De là son nom.

Quant à son origine, elle remonte au onzième siècle, sinon plus loin.

Elle serait, d'après la légende, avec Orbetier et la Meilleraye, l'une des trois chapelles bâties par la reconnaissance de trois princesses qui échappèrent miraculeusement au naufrage. La construction primitive, la forme de la crypte accusent nettement l'architecture romano-byzantine.

Les bienfaiteurs de la chapelle et du prieuré furent les princes de Talmont, Guillaume, Savary et Raoul de Mauléon, auxquels succédèrent les seigneurs de Thouars, et enfin les ducs de La Trémoïlle. Le district des Sables vendit la chapelle le 23 juin 1791, et la statue fut jetée à la mer ; mais les flots, qui la ramenèrent au rivage, noyèrent, peu après, par un temps calme, les deux marins coupables du sacrilège. Rendue à son sanctuaire, la vénérable statue disparut en 1814, et fut portée à l'hôpital des Sables, gouverné par les Filles de la Sagesse. Elle y resta quelque temps sans honneur ; mais, à la suite d'une grâce obtenue, ces pieuses filles du B Montfort lui bâtirent sur la plage, à l'extrémité sud du *Remblai*, une coquette chapelle, où N. D. de Bourgenet continue de recevoir l'hommage des marins, sous le titre de N. D. de Bonne-Espérance.

Cependant l'antique chapelle et son pèlerinage semblaient pour toujours voués à l'oubli. De la chapelle primitive l'insouciance ou la cupidité avaient fait une sorte de carrière, où chacun puisait à son gré. Mais, en Vendée, les ruines se relèvent toujours. Quand les murs eurent disparu

Digitized by Google

sous l'herbe, et qu'il ne resta plus que la crypte, à peine soupçonnée, Dieu permit qu'un homme de cœur en devînt propriétaire.

M. le comte de Beaumont, aidé par le clergé de Saint-Hilaire de Talmont et le peuple d'alentour, prit l'initiative d'une restauration complète. Quelques semaines suffirent à déblayer les ruines, à restaurer la crypte et à bâtir une élégante chapelle. Le 25 août 1874, à l'appel de Mgr Colet, évêque de Luçon, plus de dix mille Vendéens, et neuf paroisses en procession, vinrent célébrer cette résurrection inattendue.

Si nous ne craignions de réveiller une douleur qui n'est pas endormie, nous parlerions du regret mêlé à la joie des pèlerins, qui ne voient plus, dans sa chapelle rebâtie, l'antique statue de N. D. de Bourgenet.....

NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE, à Saint-Gilles-sur-Vie. Nous devons à la plume élégante qui a rédigé l'histoire de N. D. de Garreau, et qui nous a fourni tant d'autres renseignements sur les pèlerinages vendéens, les documents sur ce sanctuaire. « Car j'ay, dit-il avec le vieil annaliste poitevin, Jean Bouchet, une particulière affection à parler des antiquités de la ville où j'ay prins ma nativité. »

N. D. de Recouvrance est un vocable que nous rencontrons à Paris, à Orléans, en Bretagne, en Normandie et ailleurs. Marie, sous ce titre, fut honorée par les marins de Saint-Gilles, dès la fin du treizième siècle, si, à défaut d'archives disparues, on consulte ses vieilles murailles. Dès cette époque, les pêcheurs payaient un tribut volontaire à N. D. de Recouvrance. Chaque bateau prélevait sur sa recette quelques pièces d'argent, qu'on offrait à la chapelle. Touchant usage que le « progrès » n'a pas fait disparaître!

Au quatorzième siècle, le pèlerinage était déjà en renom sur la côte vendéenne. Le 28 mars 1364, Jehan Bernard, de Saint-Jean de Monts, y fondait à perpétuité deux messes à célébrer le jour de la Conception Notre-Dame. Diverses libéralités aidèrent, au seizième siècle, à la restauration de l'édifice, mais, au printemps de 1574, Saint-Gilles fut pris par les huguenots, les prêtres chassés, le culte aboli, et la chapelle tomba en ruine.

Elle ne put être réparée qu'en 1686. « On y plaça un autel neuf, dans ce mauvais goût théâtral qui sévissait alors dans toute sa laideur. La piété fut de tout temps fort ingénieuse. Quand on chauffait le four banal, la « quêteuse de la Vierge » recueillait dans sa jatte d'osier de petites poignées de pâte, et de toutes les offrandes réunies elle préparait le « pain de « la Bonne-Dame ». Le dimanche suivant, ce pain était vendu à la sortie de la messe, au profit de Recouvrance. »

Digitized by Google

Avec ce modeste tribut, avec le produit des troncs et diverses aumônes, un enfant du pays, Jacques Bethuys, religieux Carme, entreprit, en 1701, une nouvelle restauration.

Un arrière-neveu de ce Carme, le capitaine Bethuys-La-Bloire, natif aussi de Saint-Gilles, fut, en 1771, surpris par un cyclone dans la mer des Antilles. En un instant son navire, *la Marianne,* est désemparé : « Nous coulons bas! s'écrie le capitaine. Un vœu, enfants, tous un vœu à Notre-Dame! » L'équipage pria, comme en de pareils moments les matelots savent prier... « A Dieu vat! » crie aussitôt une autre voix...; elle venait d'un navire qui passait au large. Aussitôt, virant de bord, ce dernier vient recueillir les naufragés. Le tableau commémoratif de ce fait existe encore dans le sanctuaire.

La chapelle de Recouvrance était dans un état prospère, quand survint la Révolution. Saint-Gilles, qui avait acclamé 89, subissait 93 : la chapelle dépouillée devint un corps de garde, puis une maison d'arrêt. Enfin, privée de sa charpente, dont les poutres avaient servi à chauffer les fours militaires, la pauvre chapelle fut adjugée, le 18 novembre 1796, moyennant cent huit francs.

Disons, à la louange des habitants de Saint-Gilles, que l'acquéreur était un étranger, qui, bravant l'indignation publique, la démolit et prit les pierres pour clore son jardin; ce jardin lui-même n'était que la prairie de la cure, où s'élève aujourd'hui le commissariat de la marine. Consommant cette ruine, une route passa sur le sanctuaire disparu.

Si le destructeur de la chapelle avait péri de mort subite et misérable, tout espoir de résurrection semblait cependant pour jamais évanoui. Une croix de mission avait bien été plantée, en 1826, sur l'emplacement de la chapelle, des vœux timides avaient été exprimés, quand, tout à coup, on apprit à Saint-Gilles qu'un enfant du pays, Narcisse Pelletier, délaissé dans une île d'Australie et que sa pauvre mère croyait mort, revenait après dix-sept ans. Quelle fête! On le conduisit en triomphe à l'église paroissiale, à cet autel de la Sainte Vierge où la mère était venue tant de fois le réclamer, et ce jour même, la population résolut de rebâtir la chapelle.

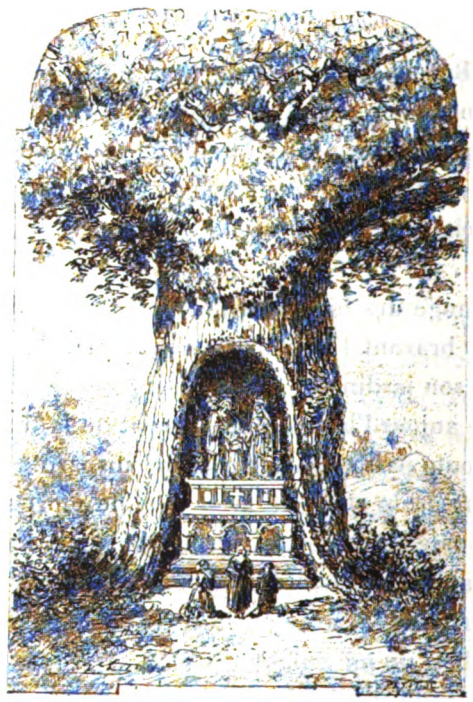
L'année suivante, 1880, Mgr Catteau inaugurait le nouveau sanctuaire, bâti dans l'établissement des Frères de Saint-Gabriel, et non loin de l'ancienne chapelle de Recouvrance.

NOTRE-DAME DE SAINT-BRIS. Dans la paroisse des Moustiers-sur-le-Lay, au-dessus d'une fontaine, un simple arceau, débris d'une chapelle plus importante, garde le souvenir d'une apparition de la Sainte Vierge à

Digitized by Google

un religieux du monastère voisin, nommé Bris. C'était autrefois le but d'un pèlerinage assez célèbre pour tout le bas Poitou.

NOTRE-DAME DE BOURDEVAIRE, à Saint-Gervais, est une chapelle isolée sur la lisière du Marais vendéen. Elle fut restaurée et agrandie dans les premières années du siècle dernier. Le procès-verbal de la cérémonie, du 18 juillet 1715, porte que ladite chapelle fut élevée en l'honneur de N. D. de Conception Immaculée. Ce pèlerinage, surtout local, s'est ressenti, en ces dernières années, de l'élan qui pousse les populations aux manifestations publiques de leur foi.



NOTRE-DAME DE LA SAINTE FAMILLE DU CHÊNE, A LA RABATELIÈRE.

NOTRE-DAME DE LA SAINTE FAMILLE DU CHÊNE, à la Rabatelière, dans le canton de Saint-Fulgent, à quelques lieues de la Roche-sur-Yon, est un pèlerinage récent.

Le tronc d'un vieux chêne a été le premier autel; puis une chapelle est venue se souder à ce sanctuaire rustique.

La première pierre fut posée par Mgr Poirier, évêque de Roseau (Antilles), et la chapelle bénite solennellement par Mgr Colet, au mois d'octobre 1874

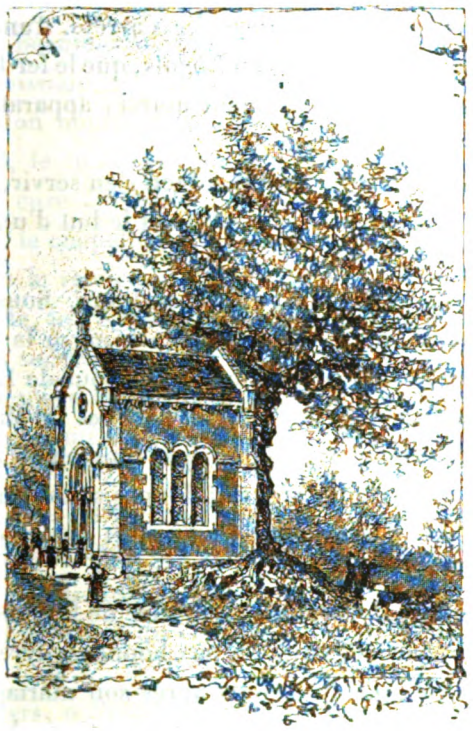
Digitized by Google

Dans cette même paroisse, le zèle de M. le curé Hillairet et la bonne volonté des paroissiens ont su transformer un coteau couvert d'ajoncs en une petite montagne factice, sur laquelle des sentiers, dessinés avec art, conduisent à *N. D. de la Salette*.

Trois groupes, comme au diocèse de Grenoble, représentent les phases de l'apparition.

Le 23 septembre 1888, M. l'abbé de Suyrot bénissait la montagne nouvelle, les statues et les groupes.

Et voici pour la catholique Vendée un pèlerinage de plus !



NOTRE-DAME DE LA SAINTE FAMILLE DU CHÊNE.

Aux Sables d'Olonne, dans le vieux cloître du prieuré des Bénédictines de sainte Radegonde, transformé en petit séminaire, s'élève une remarquable statue de la Sainte Vierge, due au ciseau de Barrême, d'Angers, à laquelle on peut donner le titre de :

NOTRE-DAME DU SCEPTRE, aux Sables. Un petit livre, intitulé : *Le mois de Marie de la jeunesse chrétienne*, par M. l'abbé Michaud, curé des Sables, raconte, à son sujet, une touchante histoire que nous abrégeons Par

Digitized by Google

le commun suffrage des maîtres et des élèves, la Mère de Dieu avait été déclarée Reine du petit séminaire. Comme symbole de cette royauté d'élection, un sceptre d'or fut déposé dans les mains de la statue, et chaque classe, tous les ans, lui payait quelque léger tribut.

Le 27 décembre 1835, un incendie éclatait au milieu de la nuit. Activées par le vent du nord, les flammes menacent bientôt de tout détruire. Les élèves s'échappent à grand'peine. Le supérieur, M. l'abbé Dalin, s'en va droit à l'image de Marie, saisit le sceptre, et, le jetant dans l'endroit où le feu est le plus dévorant : « O Mère, c'est maintenant, s'écrie-t-il, qu'il convient de montrer que vous êtes notre souveraine ! »

A l'instant, le vent tombe et l'incendie s'arrête. Tandis que les pièces d'or et d'argenterie sont retrouvées en lingots, que le fer lui-même est tordu par les flammes, le sceptre, légèrement noirci, apparaît le lendemain au milieu des cendres encore brûlantes.

Replacé entre des mains qui surent si bien s'en servir, il est aujourd'hui, ainsi que la statue, l'objet de la vénération et le but d'un pèlerinage.

NOTRE-DAME DE LORETTE, à la Flocellière. Sous le titre de *Conte vrai du dix-septième siècle*, M. René Valette a narré la scabreuse histoire de la princesse de Hamilton, surnommée, à la cour de Louis XIII, la belle Écossaise, et du marquis de la Flocellière, Jacques de Maillé-Brézé. Mariée *in extremis*, Élisabeth Hamilton ne jouit pas longtemps des bijoux, perles et diamants sans nombre, que lui avait donnés son époux; il les avait lui-même reçus de sa mère, Robinette Hamon, et des reines Marguerite de Valois et Marie de Médicis.

Si riche qu'elle soit, une corbeille de mariée ne fait pas le bonheur, mais elle peut servir au rachat des fautes et aux bonnes œuvres. C'est ce qui eut lieu. Élisabeth mourut quelques jours après son mariage; par son testament, du 26 février 1617, elle laissait diamants, perles et bijoux, pour fonder un couvent de Carmes à la Flocellière, et une chapelle de N. D. de Lorette, qui ne fut terminée qu'au bout de dix-huit ans.

Vendu en 1792, le monastère fut détruit par Grignon et la chapelle brûlée. C'était une ruine, prête à disparaître en 1867, quand M. l'abbé Dalin, supérieur du petit séminaire des Sables, précédemment successeur, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, du B. Montfort, fut nommé curé de la Flocellière. La tendre piété de cet homme de Dieu pour Marie lui inspira la pensée de relever la chapelle et de ressusciter le pèlerinage Il le fit, comme il savait faire toute chose, avec un goût exquis. Depuis vingt ans, la contrée garde le souvenir de la fête qui marqua l'inauguration

Digitized by Google

du sanctuaire restauré, et les paroisses d'alentour y viennent en pèlerinage.

NOTRE-DAME DES MARTYRS DE LA VENDÉE, à Saint-Étienne du Bois. Sous ce titre, la paroisse de Saint-Étienne du Bois garde le souvenir, au hameau de la Tulivrière, d'un des plus saisissants épisodes de la « guerre des géants ». Lorsque le sanguinaire Turreau brûlait la Vendée et égorgeait sans merci ses habitants, M. l'abbé Ténèbre, curé de Croix-de-Vie, construisait lui-même cette chapelle, à la lueur des flammes qui consumaient les églises de Légé et de Saint-Étienne. Ce pauvre sanctuaire, bénit en secret par M. l'abbé de Beauregard, grand vicaire de Luçon, servit au saint prêtre d'église paroissiale. Il y fut arrêté, après Fructidor, au soir d'une première communion nombreuse. Déporté à Cayenne, en compagnie de M. de Beauregard, le futur évêque d'Orléans, l'abbé Ténèbre revint et mourut, en 1822, curé de Vairé.

Elevée à la hâte, la chapelle de la Tulivrière allait s'écrouler, quand, en 1835, les habitants la remirent en état de recevoir la bénédiction solennelle que lui apporta, le 19 mai de l'année suivante, Mgr Soyer, évêque de Luçon. L'un de ses successeurs, Mgr Lecoq, y présidait un nombreux pèlerinage au mois d'octobre 1875. Un monument à la Sainte Vierge conserve de même le souvenir d'un massacre de cette affreuse époque.

Aux Lucs, paroisse de Puymaufrais, M. Amédée de Béjarry a érigé une statue de **NOTRE-DAME DE LOURDES**. Chavagnes en Paillers possède aussi dans l'enclos des religieuses Ursulines, et sous ce titre, une grotte qui attire les paroisses du voisinage.

Terre des martyrs, ô Vendée! c'est dans ta foi sans doute qu'il faut chercher le secret de tes héroïsmes. Mais les mille arceaux dressés au bord de tes chemins pour rappeler la Vierge Marie, les confréries en son honneur fondées dans presque toutes tes paroisses par le B. Montfort, dont tu gardes le tombeau, le rosaire que récitaient tes enfants en allant au combat, le Sacré-Cœur qui décorait leur poitrine; toutes ces causes et d'autres encore ont suffi longtemps à entretenir ton indomptable énergie!

Puisses-tu demeurer toujours fidèle à un passé si plein de gloire!

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE LA ROCHELLE

N. D. de Pitié, a Taugon-la-Ronde.
N. D. de Croix-Gente, a Vallet.
N. D. de Recouvrance, a Pons.
N. D. des Miracles, a Saintes.
N. D. de Corme-Écluse.
N. D. du Roc des Marins, a Saint-Seurin.
N. D. de Lagord, près la Rochelle.
N. D. de Pitié, a Saint-Jean d'Angely.
N. D. de Recouvrance, a Saint-Savin.
N. D. de l'Ile en Arvert.
N. D. de l'Ile d'Oléron.
N. D. de la Tour de Cordouan.
N. D. des Martyrs, a l'ile d'Aix.

Richelieu, maître de la Rochelle, après un siège mémorable, songea que la présence d'un évêque dans cette ville, longtemps le boulevard du protestantisme, était le meilleur moyen d'y faire fleurir la religion et d'y apaiser les esprits.

Ce projet, conçu dès 1622, ne put être exécuté qu'en 1648, six ans après la mort du cardinal. Maillezais d'ailleurs, siège d'une abbaye de Bénédictins, dès le huitième siècle, puis d'un évêché, en 1317, avait tellement souffert des guerres de religion, que Henri de Béthune, y ayant été nommé évêque en 1631, dut transférer le siège de son évêché à Fontenay, parce que sa cathédrale n'était plus qu'une ruine. Son successeur, Raoul de La Guibourgère, accéda sans peine à la translation de son siège. Elle fut faite par Innocent X. La bulle du Pape et l'ordonnance du Roi furent enregistrées au Parlement en 1650, et ne reçurent leur entière exécution qu'en 1656.

Le Concordat modifia sensiblement la forme de ce diocèse, qui réunit, jusqu'en 1821, celui de Luçon, les restes de celui de Maillezais et une partie de celui de Saintes, supprimé. Ainsi formé de la Saintonge et de l'Aunis, le diocèse de la Rochelle ne compte qu'un tout petit nombre de pèlerinages, encore assez peu importants.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Taugon-la-Ronde. Placé entre Maillezais et Marans, et à l'extrémité septentrionale du diocèse, le pèlerinage de Taugon est surtout célèbre par les prédications du B. Montfort, au commencement du siècle dernier.

Le saint homme y fonda même deux confréries, restées longtemps en

Digitized by Google

honneur : l'une de Pénitents blancs et une autre de quarante-quatre Vierges.

De nos jours, le pèlerinage a retrouvé sa célébrité passée, grâce aux efforts de M. l'abbé Renaudeau, curé de Taugon, et de son successeur, M. l'abbé Hardy. Dès 1873, le *Pèlerin* annonçait pour le troisième dimanche de septembre, fête principale du sanctuaire, une solennité présidée par Mgr l'évêque de la Rochelle. L'église a été agrandie, et chaque année apporte un nouvel embellissement. Le 21 septembre 1887, Mgr Ardin y consacrait un autel, fruit des aumônes des pèlerins. Diverses guérisons surprenantes ont mis ce sanctuaire en grande vénération. La reine Amélie fit cadeau, en 1842, d'un groupe en carton-pierre, qui se voit encore dans une des chapelles. Tout autour, muet langage, des béquilles sont suspendues aux murailles.

NOTRE-DAME DE CROIX-GENTE, à Vallet. C'est encore sous le titre de N. D. de Pitié que les populations de la Saintonge et du Bordelais invoquaient Marie, au milieu des landes de Vallet, Jussas et Montendre. Suivant la tradition, la fondation de cette chapelle serait l'accomplissement d'un vœu.

Un père perdit son enfant et promit de bâtir une chapelle dans le lieu où son fils lui serait rendu. Ce sanctuaire fut renversé par les calvinistes. La statue resta au milieu des décombres, puis sous un modeste arceau, où les paroisses du voisinage continuaient de venir prier. L'arceau lui-même menaçait ruine; la statue fut portée dans l'église de Vallet; elle tomba sous les coups des impies de 93. Quelques fidèles en recueillirent les débris qui ont permis de la reconstituer. Enfin, vers 1860, les chrétiens de la contrée, désireux de prier où avaient si longtemps prié leurs pères, se cotisèrent, et, le 11 mai 1862, Mgr de la Rochelle bénissait la nouvelle chapelle de la Croix-Gente.

Depuis cette époque, les paroisses du voisinage continuent d'y aller en procession, surtout pendant le mois de septembre.

NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE, à Pons. Qui n'a entendu parler de la glorieuse bannière de Patay, jadis brodée par les religieuses de Paray-le-Monial, percée de balles et rougie du sang des zouaves pontificaux de Charette? « Cette bannière, ornée du Sacré-Cœur et destinée à ces vaillants, cette bannière, avait dit Mgr Bougaud, se conduira de telle sorte que, victorieuse ou vaincue, elle ne passera pas devant une armée française sans y faire incliner toutes les épées! »

Digitized by Google

Verthamont, qui la portait, tomba le premier et l'empourpra de son sang; Bouillé la relève, et, mortellement atteint, la passe à son fils, qui tombe à son tour. Tout près d'elle, Sonis, Charette et Troussures reçoivent des blessures glorieuses.

Ce bijou militaire, cette précieuse relique reste entre les mains du général; elle servira plus tard à l'heure que connaît la Providence. Mais le *fac-simile,* usé depuis dix-neuf ans, dans les parades et dans les pèlerinages, a été offert, le 21 novembre 1887, par madame de Verthamont, la veuve du martyr, au collège de Pons, ou, pour mieux dire, à N. D. de Recouvrance.

Ce fut sous le regard de cette antique Madone que le jeune héros se forma; aujourd'hui, N. D. de Recouvrance, vieille de plus de six cents ans, puisqu'elle date de 1252 et fut successivement honorée par les Cordeliers, par les pauvres de l'hôpital et derechef par les mêmes religieux, semble rajeunir à l'ombre du drapeau qui flotte près de son autel. C'est à la fois l'*ex-voto* du défunt et l'enseignement qu'il laisse aux élèves de Pons, ses successeurs.

NOTRE-DAME DES MIRACLES, à Saintes. La ville de Saintes, dépouillée de son titre d'évêché, est, de tout le diocèse de la Rochelle, le lieu le plus illustre. Laissons aux savants antiquaires qui l'habitent le soin de redire les gloires profanes et sacrées dont son passé est si riche; mais relevons, en passant, que c'est dans cette ville que naquit l'usage de l'*Angelus*. De Saintes, la pratique de saluer Marie, le matin, à midi et le soir, par le son des cloches et par la récitation de l'*Ave Maria,* s'étendit à l'Église entière, grâce aux indulgences qu'y attacha le pape Jean XXII, en 1327.

A la cathédrale, un autel, où l'on invoquait la Sainte Vierge, sous le titre de N. D. des Miracles, porte aujourd'hui le nom d'autel de l'*Angelus*. Sa fondation remonterait jusqu'à l'apostolat de saint Eutrope, premier évêque de Saintes, à la fin du premier siècle. C'était autrefois le but d'un pèlerinage, et c'est aujourd'hui encore le centre de la dévotion.

NOTRE-DAME DE CORME-ÉCLUSE, pèlerinage ancien, mais rajeuni, où les fidèles se rendent de plus en plus nombreux, depuis quelques années, principalement le 2 août, fête de la Portioncule. De Royan, de Pons, de Saintes, les pèlerins peuvent arriver maintenant avec facilité, et descendent à la station de la Traverserie, d'où ils n'ont plus que quelques kilomètres à faire.

La statue vénérée dans cette église fut mutilée, en 1793, par un malheu-

Digitized by Google

reux qui en fut cruellement puni. Il avait brisé le pied de l'Enfant Jésus; mais bientôt il lui vint au genou un mal horrible; la jambe se dessécha et tomba presque d'elle-même. La sainte image resta longtemps ignorée dans un grenier du presbytère, veuf lui-même de son pasteur.

En 1874, M. Monnier, curé de Corme-Écluse, à genoux devant la grotte de Lourdes, prit la résolution de restaurer le pèlerinage de sa paroisse. Son dessein, béni par Mgr Thomas, rencontra les difficultés ordinaires aux entreprises voulues de Dieu; mais la persévérance et le zèle triomphèrent. En 1876, la chapelle était achevée. Aujourd'hui, nous écrit M. l'abbé Bourit, elle est insuffisante.

En 1885, il y eut quinze cents pèlerins; trois mille en 1886, et l'année 1887 vit une telle affluence, qu'il fallut célébrer la messe dehors. Des religieuses Tertiaires de Saint-Dominique en sont les gardiennes, et lui forment une couronne d'honneur.

Citons encore, parmi les lieux de pèlerinage disparus ou ressuscités dans ces dernières années, **NOTRE-DAME DU ROC DES MARINS**, à Saint-Seurin d'Uzet, au canton de Cozes, où quinze cents pèlerins se pressaient au mois de mai 1888.

NOTRE-DAME DE LAGORD, près de la Rochelle.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Saint-Jean d'Angély, ville autrefois célèbre par son abbaye et ses nombreux sanctuaires à la Mère de Dieu.

NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE, à Saint-Savin, renommée par sa fontaine où la dévotion amène encore les malades, malgré la destruction de la chapelle.

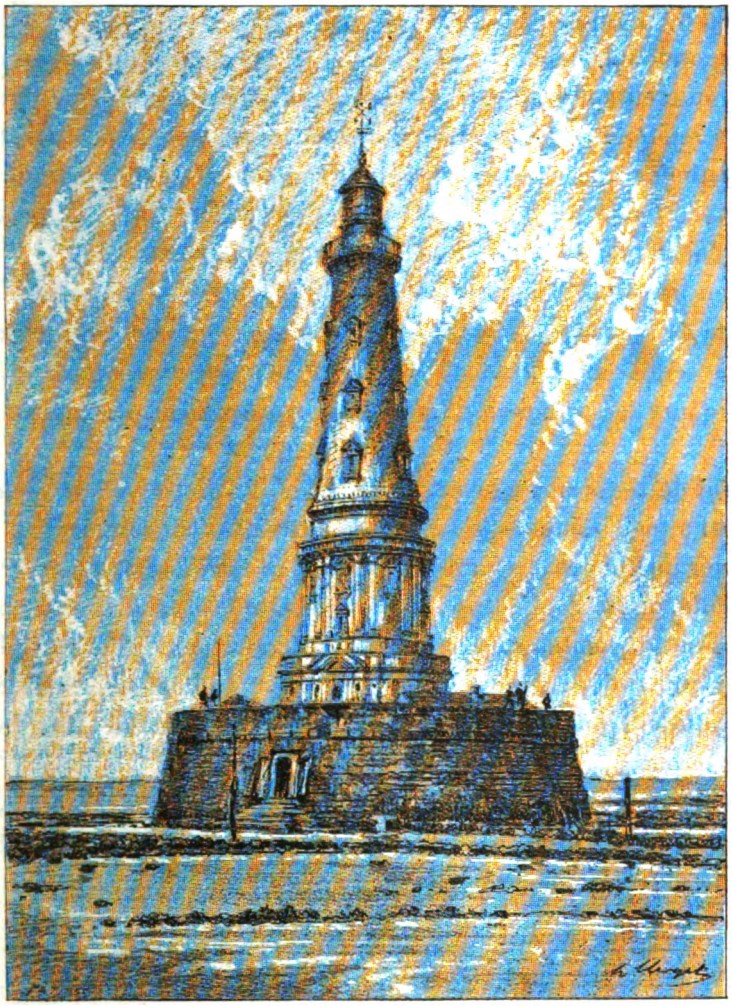
NOTRE-DAME DE L'ILE EN ARVERT, lieu de pèlerinage déjà célèbre en 1190; mais les protestants s'y étant établis en grand nombre, les catholiques s'éloignèrent, emportant leur statue avec eux, et la placèrent à Étaules.

NOTRE-DAME DE L'ILE D'OLÉRON, dont la tradition fait remonter l'origine à un prince de Danemark, sauvé du naufrage à la suite d'un vœu. Les protestants et la Révolution s'y acharnèrent et la détruisirent; mais la statue fut achetée par un bon chrétien de l'île, qui la remit à l'église de Saint-Georges, sa paroisse.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA TOUR DE CORDOUAN, qui bénit les marins à leur départ, les protège pendant leurs longues absences et leur sourit à l'arrivée.

Ce phare, l'un des plus remarquables de l'Europe, planté dans l'Océan



NOTRE-DAME DE LA TOUR DE CORDOUAN.

comme une sentinelle à l'embouchure de la Gironde, est lui-même protégé par une antique chapelle en l'honneur de l'*Étoile de la mer*.

NOTRE-DAME DES MARTYRS, à l'île d'Aix. Il y a près d'un siècle, des centaines de prêtres, appartenant surtout aux diocèses de l'Ouest, étaient à Rochefort entassés sur des vaisseaux qui devaient les transporter

Digitized by Google

à Cayenne. Les vaisseaux restèrent à l'ancre pendant quatorze mois, et dans cet intervalle plusieurs de ces saintes victimes périrent de misère et de mauvais traitements. Quand l'un d'eux avait rendu son âme à Dieu, on portait le cadavre dans une île voisine de la rade, et là, dans une fosse creusée à la hâte, on le jetait nu, sans prière, sans plus de respect que s'il se fût agi d'un animal.

Ils reposaient là depuis bientôt un siècle, ces nobles confesseurs de la foi, quand, en creusant les fortifications ordonnées pour la défense des îles, les ouvriers rejetèrent sur le sol leurs ossements précieux. M. Maudet, amiral aussi distingué que chrétien fervent, s'émut de cette profanation involontaire. Avec l'aide de M. l'abbé Piau, curé de l'île d'Aix, il recueillit ces restes vénérés. Ceci se passait au mois de janvier 1890.

Et l'on pensa qu'à cette heure qui voit glorifier les bourreaux, il n'était que juste de rendre aussi quelque honneur aux victimes. On décida qu'une chapelle serait construite à l'île d'Aix, sous l'invocation de N. D. des Martyrs; que les ossements recueillis y trouveraient un tombeau digne d'eux.

Il vient de se former un comité, composé de prêtres et de laïques, qui fait appel à tous les diocèses ayant des morts dans cet ossuaire, les invitant à apporter une pierre à l'édifice. Ce comité se compose de Mgr l'évêque de la Rochelle, de M. l'abbé Knell, vicaire général, des cardinaux archevêques de Paris et de Malines, des amiraux Gicquel des Touches, Ribourt et Maudet, du baron de Charette, du comte de Mun, des abbés de Solesmes et du Port-de-Salut, de M. Alfred de Besancenet, auteur d'un livre : *Les martyrs inconnus,* dont le *Pèlerin* a donné un extrait.

Nous ne doutons pas que l'appel du comité ne soit entendu, et que bientôt, en plein Océan, du milieu de la petite île, la flèche de l'église ne glorifie le souvenir des martyrs tombés pour Dieu et pour sa Mère.

Digitized by Google

DIOCÈSE D'ANGOULÊME

N. D. d'Obesine.

Le diocèse d'Angoulême et le département de la Charente se renferment à peu près dans les limites de l'ancienne province d'Angoumois.

Les guerres de religion, les ravages de la Révolution française, les progrès, hélas! de l'indifférence religieuse, sont des causes qui ne suffisent que trop à expliquer le petit nombre de pèlerinages en ce diocèse.

NOTRE-DAME D'OBESINE. Au versant de la colline où s'assied si coquettement la ville d'Angoulême, au pied de ses anciens remparts, une bergère trouva, il y a environ cinq cents ans, dit la légende, une statuette de la Sainte Vierge. L'enfant l'emporta chez elle; mais la statue se retrouva trois fois à la même place, marquée bientôt par la dévotion populaire qui y construisit un édicule.

Un mémoire du seizième siècle en parle dans ces termes : « Cette chapelle n'était originairement marquée que par une simple effigie de la Vierge placée au fond d'une niche dans les murailles de la ville. »

Après le passage des protestants, une chapelle remplaça la niche primitive. En 1669, Étienne Rougier, curé de Saint-Martial, y ajouta une sacristie, et établit dans le voisinage quelques prêtres du séminaire. Le sanctuaire était alors en si grand honneur, que le corps de ville en prenait à sa charge l'entretien; en 1791, le Directoire du département lui-même n'osa pas le mettre en interdit. On le conserva comme oratoire public.

Deux ans après, toutes les digues étaient rompues et les barrières emportées. Cependant, il se trouva une femme assez courageuse pour aller réclamer la statue au président du club populaire d'Angoulême, le trop fameux Romme. La veuve Thirion, refusée en public, vint en cachette renouveler sa demande. Le citoyen représentant du peuple, qui détenait la sainte image dans une salle du tribunal, fut touché de cette persévérance, héroïque à cette époque, et, pendant quelques jours, la statue reparut dans la chapelle. Volée une seconde fois, elle fut condamnée

Digitized by Google

au feu. L'homme chargé de consommer ce sacrilège hésita; il put enfouir dans la terre la statue et un grand christ, qu'il espérait sauver; mais on les découvrit, et ils furent brûlés.

Aussitôt après le Concordat, la veuve Thirion offrit une statue nouvelle, et le concours des fidèles reprit avec un tel élan, que, à la première fête de l'Assomption, la pieuse femme, faisant fonction de sacristain, recueillit l'honoraire de douze cents messes, sans compter les *ex-voto* et offrandes de toute nature.

NOTRE-DAME D'OBESINE.

Jusqu'en 1845, M. l'abbé Vidaud du Dognon en fut le chapelain. A sa mort, Mgr Reignier, plus tard cardinal de Cambrai, en confia le service au clergé de Saint-Martial; mais, en 1853, Mgr Cousseau y appela les fils du B. Monfort. Sous cette direction, le pèlerinage a repris sa ferveur et sa vogue passées. C'est aujourd'hui l'un des principaux foyers de dévotion dans la ville d'Angoulême.

Cette chapelle, nous écrit le docte abbé Maratu, doyen de Montmoreau, fut primitivement une fille de l'abbaye cistercienne d'Aubazines ou d'Obesine, diocèse de Tulle. Écrire les Bezines, et surtout les Bouzines, c'est rééditer la méprise, volontaire ou non, de M. de Jussieu, autrefois archiviste de la Charente, qui a écrit une notice, d'ailleurs estimée, sur cette chapelle.

Ce diocèse est pauvre de pèlerinages. M. l'abbé Delcros, curé de Brie, qui a eu l'obligeance de nous envoyer des notes précieuses recueillies sur divers sanctuaires, nous signale cependant au canton de Baignes, dans l'archiprêtré de Barbezieux, une statue vénérée avant la Révolution au village du Deffends. La chapelle a été détruite, mais le 15 août on se rend encore processionnellement à l'emplacement qu'elle occupait. L'année 1888 a vu s'élever dans ce même village un temple protestant.

Digitized by Google

PÉRIGORD

DIOCÈSE DE PÉRIGUEUX

N. D. de Capelou, a Belvès.
N. D. de Fontpeyrine, a Tursac.
N. D. de Coulaure.
N. D. de Temniac.
N. D. de Bedeau, a Daglan.
N. D. de la Garde, près Périgueux.
N. D. de Chancelade.
N. D. de Bon-Secours, a Champagnac de Bélair.
N. D. la Noire, a Capdrot.
N. D. de la Veyssière, a Saint-Jean d'Eyraud.
N. D. des Ronces, a Nontron.
N. D. de Pitié, a Ajac.
Id., a Plazac.
Id., a Excideuil.
N. D. des Reibes, a Brantôme.
N. D. de Chartres, a Terrasson.
N. D. de Limayrac.
N. D. de Belpey, près Beaumont.
N. D. d'Épeluche, a Allemans.
N. D. des Neiges, a Saint-Martial.
N. D. de la Tour, a Clermont.
N. D. de Pitié, a Douchapt.
N. D. de Bonne-Espérance, a Azerac.
N. D. de Sanilhac ou des Vertus.

Le Périgord faisait partie de la Guyenne, empruntant au Limousin et à l'Angoumois quelques lambeaux sur ses frontières du nord-est et du nord-ouest. Il forme aujourd'hui le département de la Dordogne.

Le diocèse de Périgueux, dans lequel s'est fondu celui de Sarlat, ne possède pas de pèlerinages très importants. Dès les temps apostoliques, saint Front, le premier évêque, implanta dans le Périgord le culte du vrai Dieu et de la Vierge Marie. Le principal pèlerinage du diocèse est Cadouin, dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

NOTRE-DAME DE CAPELOU, à Belvès. Sur la paroisse de Belvès, dans la partie méridionale de l'ancien diocèse de Sarlat, fleurit un pèlerinage aussi fréquenté de nos jours qu'il le fut à aucune époque. La tradition en fait remonter l'origine au treizième siècle. Un berger, dit la légende, avait trouvé dans les épines une statue de Marie, qu'environnait une éclatante lumière Portée trois fois à l'église de Belvès, trois fois elle

Digitized by Google

fut retrouvée dans le même buisson. Une chapelle bien modeste fut son premier abri. Augmentée plus tard, gravement endommagée par les protestants, elle était encore debout en 1801, malgré de récents désastres, quand la piété se réveillant, elle fut restaurée et agrandie.

Rien dans ce lieu, naguère encore si sauvage et presque inaccessible,

NOTRE-DAME DE CAPELOU, A BELVÈS.

n'attire les foules, sinon les grâces merveilleuses de guérison qu'on y obtient. La Vierge elle-même, objet d'un culte plusieurs fois séculaire, a disparu sous le marteau des hommes de 1793; celle que l'on y vénère fut apportée de l'abbaye de Fontgolfier; mais, pour le catholique, une image, si vénérable qu'elle soit par son origine, n'est qu'un objet de culte relatif, qu'un pur symbole qui l'avertit de faire monter jusqu'à la céleste réalité sa prière et ses hommages.

Digitized by Google

Une fontaine, voisine de la chapelle, et dont les eaux ne tarissent jamais, est une faible image des faveurs qui descendent sans interruption de l'autel de N. D. de Capelou. En 1820, c'est un aveugle de Toulouse qui recouvre subitement la vue; en 1847, c'est Louise Valadier, âgée de huit ans, muette de naissance, qui parle et appelle tout haut sa mère. Ces dernières années n'ont pas été moins fécondes. Des paralytiques qui marchent, des malades désespérés qui retournent guéris, de nombreuses béquilles tapissant les murailles, c'est plus qu'il n'en faut pour soutenir et encourager la confiance des religieuses populations du Sarladais.

Depuis 1883, un prêtre y réside, avec le titre de chapelain. Dès 1873, la chapelle rebâtie fut consacrée par Mgr Dabert, en présence de plusieurs autres évêques.

Pendant le mois de septembre des années 1887 et 1888, plus de soixante paroisses ou communautés sont venues en corps à N. D. de Capelou. Comme les années précédentes, deux missionnaires suffisent à peine, avec le gardien ordinaire, à l'empressement des pèlerins, accourus des diocèses de Périgueux, d'Agen et de Cahors.

Mais voici que l'antique église, même agrandie, est trop étroite. En l'honneur de N. D. des Sept-Douleurs, c'est sous ce titre qu'on invoque Marie à Capelou; sept chapelles vont bientôt rayonner autour du sanctuaire principal. Après les fêtes de l'Assomption, M. l'archiprêtre de Bergerac bénissait, en 1888, la première pierre de l'une de ces chapelles.

Nul doute que bientôt une couronne ne vienne, au nom du Saint-Père, consacrer la vénérable statue et ajouter cette gloire à ses gloires passées. C'est le vœu que nous formons avec notre aimable correspondant, M. l'abbé H. Brugière, curé de Coulounieix.

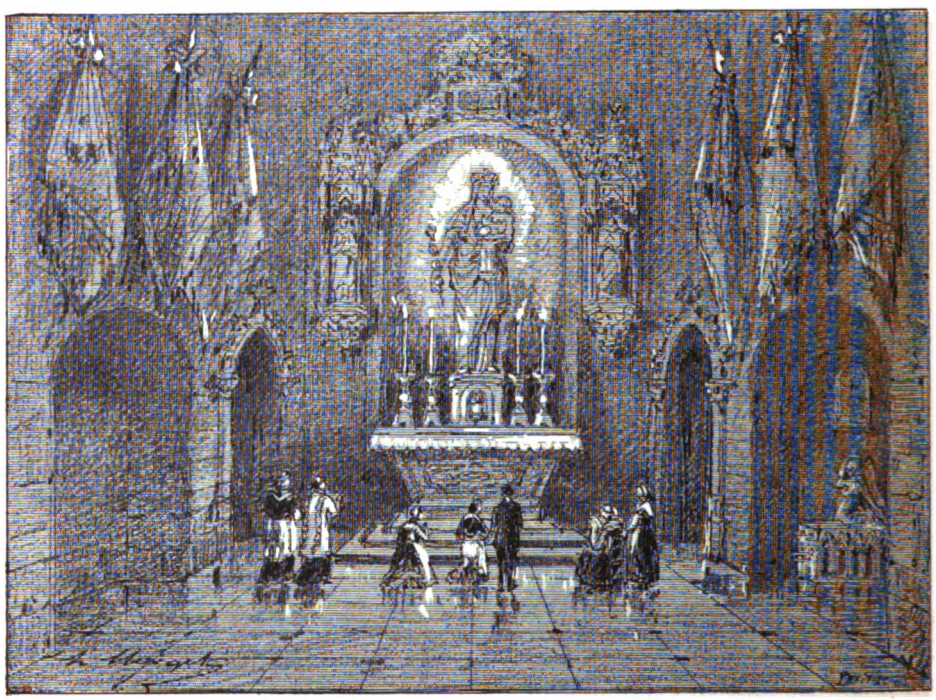
NOTRE-DAME DE FONTPEYRINE, à Tursac. Cette chapelle est un lieu de pèlerinage bien plus ancien que ses murailles, rajeunies en 1845. Comme l'indique son nom, une fontaine l'avoisine. La Font-Peyrine, *fons peregrinorum*, n'est sans doute que la *fontaine des pèlerins*. Le Père Carles l'appelle à la vérité *Fons Petrosa*.

Mais depuis quelle époque y viennent-ils, ces pèlerins trop nombreux pour loger dans ce pauvre village d'une cinquantaine d'habitants, campant, au nombre de dix à douze mille, sous les grands marronniers, la veille de la Nativité?... Cette fontaine, un dolmen tout proche, quelques ruines dans le voisinage nous font penser que, là encore, le culte de la Sainte Vierge s'est substitué, dès l'origine, à celui de quelque divinité païenne. Mais nous n'avons aucune preuve pour asseoir cette opinion.

Digitized by Google

La tradition rapporte que la statue qu'on y vénère fut indiquée par un bœuf à un cultivateur du village de Brugal, qui lui bâtit un oratoire au-dessus de la fontaine. Cette statue mesure soixante-sept centimètres ; elle a été affreusement mutilée par les bandits de 93 ; la tête a été séparée du corps, et les avant-bras ont disparu.

Les seigneurs de Rossignac réparèrent la chapelle au dix-septième siècle. Héritière de ces derniers, la famille de Fleurieu de Marzac l'a rachetée et



NOTRE-DAME DE FONTPEYRINE, A TURSAC.

rendue au culte, en 1845. Les habitants de Tursac, préservés d'un orage qui dévasta, en 1769, toutes les paroisses des environs, en épargnant la leur, firent vœu de venir tous les ans, le 2 juillet, remercier N. D. de Fontpeyrine Cet usage s'observe encore de nos jours.

NOTRE-DAME DE COULAURE. Entre Savignac et Excideuil, N. D. de Coulaure, fruit d'un vœu prononcé dans un danger de naufrage par le seigneur de Chardeuil, eut d'abord sa chapelle bâtie sur un pont qui enjambe la rivière de l'Isle. Elle datait du commencement du treizième siècle. Deux cents ans plus tard, une inondation emportait le pont et la chapelle. Le pèlerinage fut alors interrompu pendant un siècle. De nouveaux mal-

Digitized by Google

heurs réveillant la piété, la chapelle fut rebâtie sur le bord de l'Isle, en 1689, par la famille de Lestrade de Conti. Dès lors, on estimait à vingt mille le nombre des pèlerins qui s'y rendaient chaque année, les uns pieds nus, les autres marchant sur les genoux, l'espace de six cents mètres.

Pendant la Révolution, un misérable acheta la chapelle pour trente-six francs, et voulut la convertir en cabaret; mais une pareille impiété révoltant les habitants de Coulaure, les femmes menacèrent de jeter à l'eau le premier qui profanerait le lieu saint. Cette fière attitude fit déguerpir le mécréant, et la chapelle fut rendue à son ancienne destination. Aujourd'hui, réparée, elle continue de recevoir les pèlerins aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité.

NOTRE-DAME DE TEMNIAC, érigée en prieuré par le pape Clément V, fut, pendant quatre cents ans, le pèlerinage favori de la ville de Sarlat. La chapelle, vendue comme bien national, ne fut rendue au culte qu'en 1830. Depuis cette époque, le concours n'a fait que s'accroître chaque année. La chapelle, magnifiquement restaurée, est insuffisante aux principales fêtes, mais surtout le jour de la Nativité et le lundi de la Pentecôte. Le pèlerinage ayant pris, dans ces dernières années, un grand développement, un chapelain va y être prochainement établi à demeure.

NOTRE-DAME DE BEDEAU, au fond d'une riante vallée de la paroisse de Daglan, aurait été d'abord l'oratoire privé des familles de Bedeau et de Mespoulet, dont elle porte indifféremment le nom. Près de la chapelle, une fontaine est en grand honneur. On y venait autrefois en procession dans les temps de sécheresse, tremper la croix, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de N. D. de Bedeau, une pluie fertilisante. La chapelle paraît dater du douzième siècle. Au moment de la Révolution, le curé de Daglan, M. Delfaut, qui en était chapelain, eut la gloire de mourir aux Carmes, avec son compatriote Mgr Dulau, archevêque d'Arles.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, autrefois plantée sur une éminence, au sortir de la ville de Périgueux. Elle datait au moins du douzième siècle ; elle eut ses jours de gloire et de prospérité. La Révolution la vendit, et l'acquéreur la renversa en 1824 La statue se voit aujourd'hui dans l'église paroissiale de Saint-Laurent-sur-Manoir.

NOTRE-DAME DE CHANCELADE, abbaye célèbre, fondée en 1128 par Foucaud, qui donna à ses religieux la règle de Saint-Augustin et leur

Digitized by Google

inspira un grand amour pour la Sainte Vierge. La fête principale était l'Immaculée Conception. A l'Assomption, il s'y rendait aussi de nombreux pèlerins.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Champagnac de Bélair; fête le 2 juillet.

NOTRE-DAME LA NOIRE, à Capdrot, cachée par les chanoines dans un mur contre la rage des protestants.

NOTRE-DAME DE LA VEYSSIÈRE, à Saint-Jean d'Eyraud, très fréquentée le 8 septembre.

NOTRE-DAME DES RONCES, à Nontron, qui ne date que du dix-septième siècle. Son nom lui vient du fourré épais où des enfants la découvrirent. La chapelle vient d'être rebâtie et agrandie

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Ajac, canton de Thénon, dont la statue était l'*ex-voto* d'un marin sauvé du naufrage.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Plazac et à Excideuil.

NOTRE-DAME DE REIBES était la protectrice de la ville de Brantôme. La statue est aujourd'hui en grande vénération dans la chapelle de l'hospice.

NOTRE-DAME DE CHARTRES, à Terrasson, très visitée le 8 septembre. *N. D. de Limayrac.*

NOTRE-DAME DE BELPEY, près Beaumont, bâtie par les religieux de Cadouin.

NOTRE-DAME D'ÉPELUCHE, sur la paroisse d'Allemans, près Ribérac, était un pèlerinage ancien qui semble renaître et qui n'a pas oublié le souvenir du saint archevêque d'Arles, Mgr Dulau, né à quelque distance de sa chapelle.

NOTRE-DAME DES NEIGES, à Saint-Martial de Viveyrol, près Verteillac. A Saint-Aulaye, qui dépendait autrefois de la Saintonge, on conserve le souvenir d'un miracle, raconté par le Père Lejeune · c'est un

Digitized by Google

incendie subitement arrêté, le 7 septembre 1656, par un scapulaire jeté au milieu des flammes.

NOTRE-DAME DE LA TOUR, à Clermont de Beauregard, canton de Villamblart, ainsi nommée de la place qu'occupe, au sommet du donjon de la Gaubertie, une statue colossale de la Sainte Vierge, placée là, comme une sentinelle, par la famille du Pavillon. La statue fut bénite, en 1852, par Mgr George, évêque de Périgueux, et, le 9 septembre 1888, son successeur, Mgr Dabert, y présidait une imposante cérémonie.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Douchapt, canton de Montagrier, attire tous les ans de nombreux pèlerins, pour l'Assomption. Pendant trois jours, les cérémonies se succèdent autour d'une statue ancienne. Ici encore, selon le Père Carles, historien du diocèse de Périgueux, le pèlerinage aurait pour origine une apparition de la Sainte Vierge à un marchand de blé. Plus tard, après les guerres de religion qui brûlèrent les archives, un bœuf aurait découvert la statue enfouie près d'une fontaine. Quoi qu'il en soit, le pèlerinage est en grand honneur, et bien qu'on ne s'y rende plus pieds nus, comme autrefois, nous écrit M. l'abbé Duchaine, curé de Douchapt, il y a tous les ans grande affluence. La ville de Ribérac y envoie des pèlerins le lendemain de l'Assomption.

NOTRE-DAME DE BONNE-ESPÉRANCE, près d'Azerac, est une chapelle votive, bâtie par un chevalier de Souillac, seigneur d'Azerac et de Monmège, revenu des croisades. Ruiné par la Révolution, le petit sanctuaire a été restauré et bénit le 9 août 1858.

Enfin, NOTRE-DAME DE SANILHAC ou DES VERTUS, à dix kilomètres au sud de Périgueux, recevait autrefois la visite annuelle des échevins et habitants de la ville épiscopale, à la suite d'un vœu fait en 1653, pour avoir été délivrés des attaques des protestants. Le pèlerinage, interrompu dans le commencement de ce siècle, a refleuri depuis vingt-cinq ans et se partage entre Sanilhac et Chanterac. Cette paroisse voisine a conservé un tableau représentant un vœu émis en 1645.

Digitized by Google

Digitized by Google

GUYENNE, AGENAIS, QUERCY

ROUERGUE

DIOCÈSES

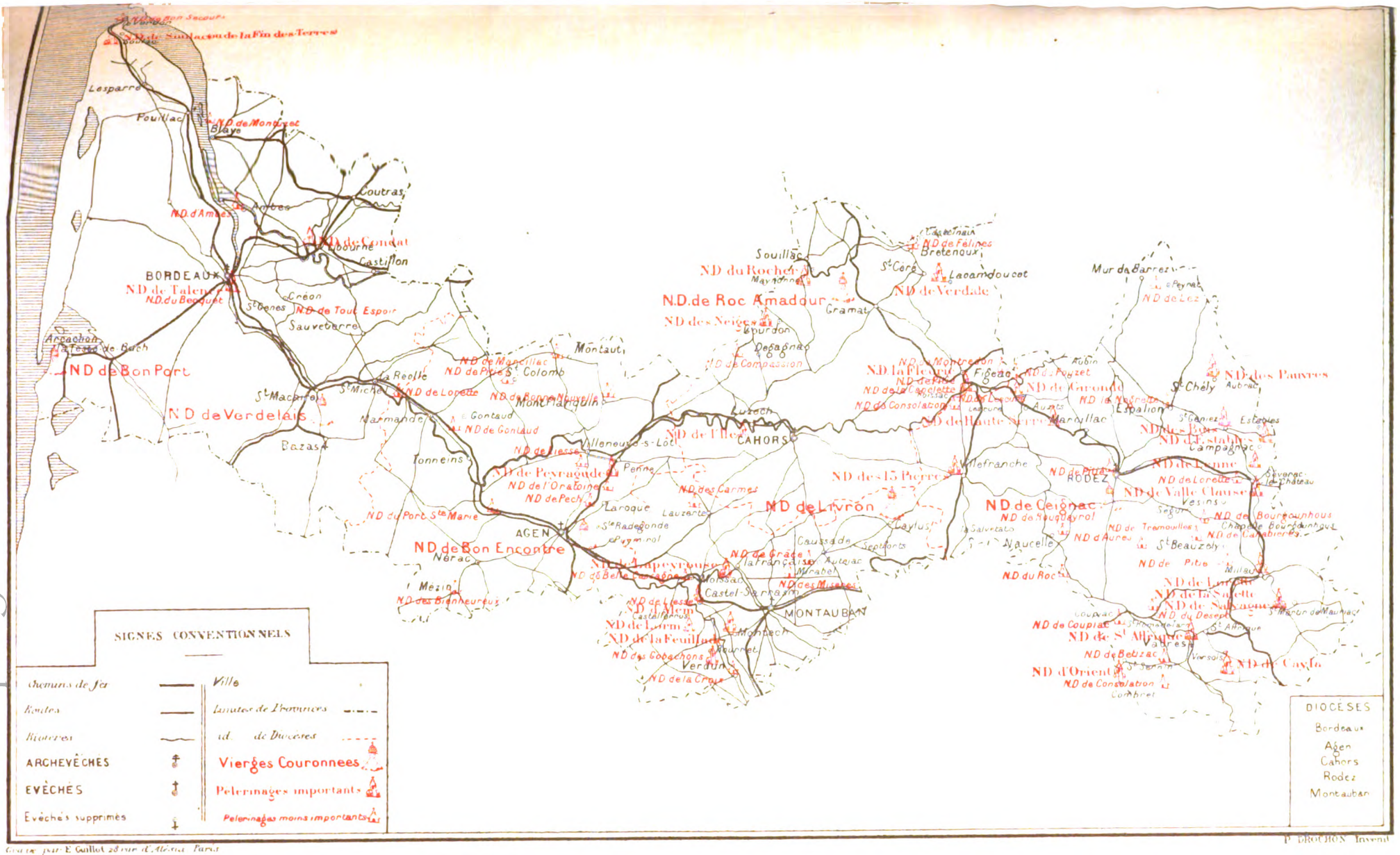
DE

BORDEAUX — AGEN — CAHORS — RODEZ

MONTAUBAN

Digitized by Google

Digitized by Google



Gravé par E. Guillot 28 rue d'Alésia Paris

P. DROUHON Invent

Digitized by Google

Digitized by Google

GUYENNE

DIOCÈSE DE BORDEAUX

N. D. de Talence, a Bordeaux.
N. D. de Verdelais.
N. D. de Soulac ou de la Fin des Terres.
N. D. de Bon-Secours, au Verdon.
N. D. de Bon-Port, a Arcachon.
N. D. de Lorette, a Saint-Michel-la-Pujade.
N. D. de Condat, a Libourne.
N. D. du Becquet, près Bordeaux.
N. D. de Montuzet, près Blaye.
N. D. d'Ambez.

Le diocèse de Bordeaux comprend les anciennes subdivisions du Bordelais, du Bazadais et du Médoc; c'est le département de la Gironde. Bordeaux, capitale de cette grande province, qui n'était elle-même qu'une partie du royaume d'Aquitaine, reçut dès le premier siècle la lumière de l'Évangile. Saint Martial, que cette église revendique pour son premier apôtre, apporta aux Bordelais l'amour de Marie, avec la connaissance du vrai Dieu.

NOTRE-DAME DE TALENCE. Divers auteurs ont écrit l'histoire de N. D. de Talence : M. Delpeuch, le Père L'Hermitte, Mgr Ripolles et M. le chanoine Cirot de La Ville. Nous nous contenterons d'abréger leur récit.

A la porte de Bordeaux, sur la route d'Espagne, se dresse, dans son élégante beauté, N. D. de Talence. Fondée en 1132 par Éléonore, fille de Guillaume, dernier duc d'Aquitaine, cette chapelle porta d'abord un nom qui semble un souvenir de la croisade à laquelle la princesse devait assister peu après, avec Louis VII, roi de France, son premier époux. On l'appelait *N. D. de Rama*. La Vierge, véritable Rachel, y était représentée tenant son divin Fils descendu de la croix; inconsolable dans sa propre douleur, elle fut de tout temps, à Talence, la Consolatrice des affligés.

Digitized by Google

La chapelle fut construite dans un lieu appelé Palanquette. « Elle était très fréquentée, principalement aux fêtes solennelles de Marie, dont la tradition publiait l'apparition dans ce lieu. »

Éléonore, répudiée par Louis VII, se retira quelque temps à Fontevrault. C'est ce qui explique pourquoi l'abbesse de ce monastère avait la collation de N. D. de Talence, que l'on trouve souvent citée sous le titre de prieuré de *N. D. de la Rame-Dieu, en Talence*. Primitivement, la chapelle fut desservie par des ermites de Saint-Augustin. Mais la guerre de Cent ans, les divisions religieuses du seizième siècle, amoncelèrent plus d'une fois des ruines autour de N. D. de Rama.

NOTRE-DAME DE TALENCE.

La chapelle était dans le plus lamentable état, sans toit et presque abandonnée, quand, en 1730, les habitants de Talence, honteux sans doute de voir un lieu si célèbre dans un tel oubli, rétablirent la chapelle, et aussitôt le pèlerinage refleurit. Les magistrats de Bordeaux, les jurats, comme on les appelait, vinrent en corps apporter les hommages de la cité à la Vierge Marie et reconnaître la protection qu'ils en avaient reçue.

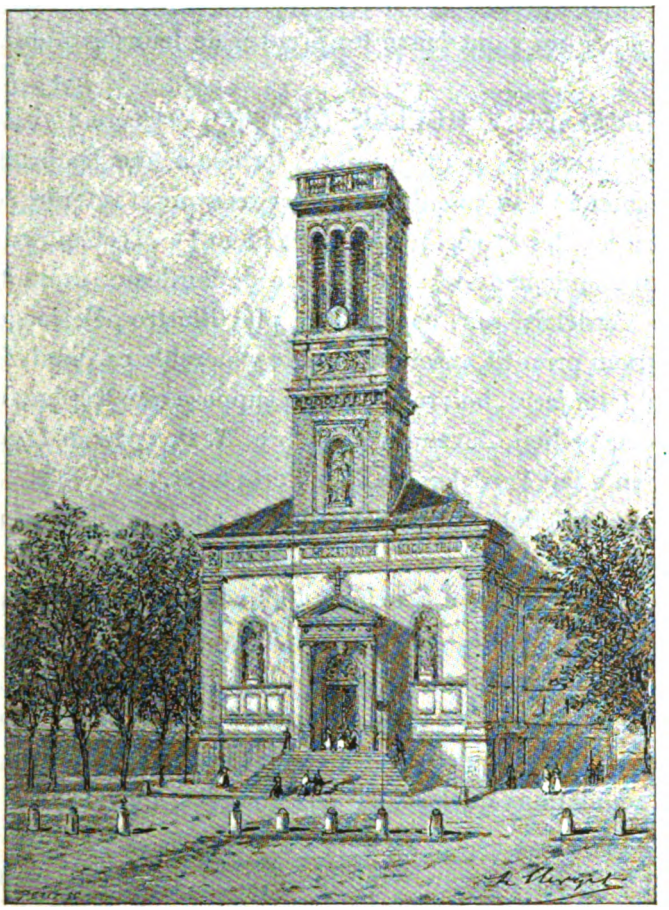
Pendant la Révolution, la chapelle fut de nouveau détruite et la vénérable statue jetée ignominieusement dans un fossé et recouverte de terre. Trois hommes courageux, et l'on sait quel héroïsme était nécessaire alors pour de telles entreprises, Castaing, Moulinet et Baron, la tirèrent du fossé et la portèrent secrètement dans un caveau de l'ancien presbytère, où elle demeura jusqu'en 1802. Elle fut alors transportée dans l'église de Saint-Pierre, souillée par le culte sacrilège de la déesse Raison.

Bientôt sa présence s'y révéla par divers bienfaits : en 1820, par une guérison éclatante, dont M. Delpeuch donne le procès-verbal, rédigé sur l'heure et devant témoins. Ce fut l'aurore d'une nouvelle résurrection. Mgr Ripolles se dévoua à cette entreprise. Victorieux de difficultés sans nombre, il pouvait, trois ans après, inviter Mgr d'Aviau, archevêque de Bordeaux, à consacrer le nouveau sanctuaire. Deux cloches offertes par les duchesses de Berry et d'Angoulême furent la preuve de la protection

Digitized by Google

loyale sur le sanctuaire rajeuni. Vers ce même temps, Pie VIII, par un bref du 12 mars 1830, l'enrichissait de nombreuses indulgences.

Tout contribuait à la prospérité du pèlerinage bordelais, quand une nouvelle épreuve l'atteignit, démontrant une fois de plus la confiance du peuple de la ville en N. D. de Talence.



NOTRE-DAME DE TALENCE.

La chapelle, bâtie sur un terrain marécageux, inspira bientôt de telles craintes, des lézardes si inquiétantes grimacèrent dans les murailles, qu'une enquête conclut à la nécessité de fermer la chapelle, afin d'y prévenir les accidents.

La statue fut provisoirement portée dans une maison du voisinage. Mademoiselle de Marbotin lui offrit son salon, qui, pendant onze ans, servit de rendez-vous à la piété des Bordelais. Enfin, en dépit d'obstacles de toute

Digitized by Google

nature, dont triompha la persévérance de M. Carros, curé de la paroisse, Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, consacrait, le 12 août 1847, la belle chapelle que nous admirons aujourd'hui.

Six ans plus tard, afin d'en assurer le service et d'y augmenter la ferveur, le cardinal de Bordeaux confia le sanctuaire aux Oblats de Marie Immaculée, qui sont ainsi, auprès de N. D. de Talence, les successeurs des Ermites de Saint-Augustin, des prieurs nommés par l'abbesse de Fontevrault, et de tant de saints prêtres qui y ont laissé les preuves de leur dévotion.

NOTRE-DAME DE VERDELAIS (⛵ 1856). « Qui n'a visité cette vallée disposée tout exprès pour la prière, fermée à tous les bruits d'ici-bas, et ouverte seulement du côté du ciel, pour recevoir et retenir, comme dans une coupe sacrée, les rosées qui en descendent? » C'est en ces termes éloquents qu'un mandement de l'archevêque de Bordeaux exaltait, en 1852, la gloire de Verdelais, sans contredit le plus illustre pèlerinage de ce diocèse. « Son nom primitif, disait ailleurs le vénérable cardinal, fut N. D. du Luc, du mot latin *lucus,* bois sacré, ce qui suppose une très haute antiquité. Puis, on appela ce lieu, devenu très célèbre, *N. D. de Viridi-Luco,* dont, par corruption, on a fait Verdelais ou de la verte forêt. »

Le cadre est, en effet, remarquablement beau. Une vaste avenue, à l'entrée de laquelle une statue de la Vierge indique du doigt la route au pèlerin, précède la chapelle assise au penchant d'un coteau ; les ruisseaux coulent à ses pieds ; le mont Cussol la protège ; les vignes et les grands bois lui forment une verte couronne.

Au fond d'une niche, N. D. de Verdelais, toute noire et couronnée, comme l'Enfant Jésus, qu'elle porte sur le bras gauche, attire, depuis des siècles, les populations du Bazadais, des Landes, du Bordelais et de tous les pays d'alentour.

D'après le P. Salé, éditeur d'une histoire de Verdelais, écrite en 1700 par un des Célestins gardiens du sanctuaire, la fondation de la chapelle et du monastère remonterait à l'an 1105 et serait due à Pierre de Bordeaux, seigneur de tout le pays de la Benauge.

Les religieux de Grandmont y furent appelés ; ils y demeurèrent jusqu'au jour fatal où le mariage d'Éléonore d'Aquitaine apporta à l'Angleterre le duché de Guyenne, et à la France la guerre la plus longue de toute son histoire.

Quand les moines revinrent, ils n'y trouvèrent, pour ainsi dire, que des ruines; mais, en 1307, Assalhide de Bordeaux, dame de Puy-Paulin et de Castelnau en Médoc, captalesse du Buch et épouse du sire de Grailly,

Digitized by Google

vicomte de Benauge, les aida si puissamment dans l'œuvre de restauration, que le titre de fondatrice du pèlerinage s'attacha à sa mémoire.

Cet état prospère ne dura pas longtemps. Vingt ans plus tard, la guerre recommençait plus ardente. Verdelais, dont les pieux gardiens passaient pour être favorables aux Grailly, partisans de l'Angleterre, fut de nouveau saccagé et brûlé. Afin de sauver de la destruction, sinon la chapelle, au moins la vénérable image, les religieux l'enfermèrent dans une sorte de caveau qu'ils murèrent soigneusement. Les événements ne justifièrent que trop cette prudente conduite ; car, en 1377, Duguesclin, poursuivant les Anglais, brûla Verdelais et sa chapelle.

Une circonstance, merveilleuse pour les uns, et pour d'autres naturellement explicable, fit bientôt sortir la statue de sa cachette. Isabelle, comtesse de Foix, avait épousé Archambault de Grailly, en lui imposant l'obligation de prendre son nom, afin d'en perpétuer le souvenir et les gloires. Mais, stérile, la comtesse se désolait. Elle porta sa plainte à la Vierge Mère : « Sainte Marie, lui dit-elle, si je deviens mère de quatre fils, l'un d'entre eux sera consacré au service des autels, et, en votre honneur, je bâtirai une chapelle où il vous plaira ! » Quelques années après, cinq enfants formaient à Isabelle une couronne d'honneur. L'un d'eux, Pierre de Foix, fut le principal instrument de l'extinction du schisme d'Occident, sous Martin V.

En 1390, la comtesse se rendait de sa seigneurie du Langon au château de Civrac : tout à coup sa mule s'arrête, imprimant son sabot sur la pierre contre laquelle elle a butté. Cette pierre, qu'on voit encore à Verdelais, était la dalle dont les religieux de Grandmont avaient recouvert leur chère statue. Deux grands tableaux, que nous avons admirés dans la chapelle, racontent encore aux pèlerins les détails de cette découverte. On y voit la comtesse arrêtée sur sa mule ; l'aspect de la sainte image lui rappela son vœu.

Isabelle fit donc rebâtir la chapelle et l'abbaye, qu'elle confia de nouveau aux religieux de Grandmont. Verdelais reprit bientôt sa physionomie d'autrefois, et, jusqu'aux ravages des calvinistes, jouit de la plus grande prospérité.

Une première fois, en 1558, les bandes huguenotes se présentèrent et y commencèrent les dévastations qu'elles devaient consommer quatre ans plus tard.

L'année 1562 est, pour Verdelais comme pour tant d'autres sanctuaires, une date néfaste. Les protestants mirent le feu à la chapelle ; la statue fut elle-même jetée dans les flammes, qui la respectèrent. Les fidèles

Digitized by Google

l'ayant retrouvée intacte, la mirent pieusement dans le creux d'un chêne voisin. Quant aux huguenots, Montluc se chargea peu après, à Targon, de leur faire expier leurs excès.

Le plus ancien historien de ce pèlerinage rapporte comment la statue miraculeuse, cachée après l'incendie, et oubliée dans le creux d'un arbre, fut retrouvée, vers 1605, sur les indications répétées d'un bœuf, s'obstinant devant un chêne d'une fondrière voisine. Le berger, intrigué, s'approche et découvre l'antique image que les vieillards reconnurent sans peine. Ils la

NOTRE-DAME DE VERDELAIS.

portèrent dans la chapelle à demi ruinée, où le P. Antoine Dugarsies continuait de recevoir les pèlerins.

Le cardinal de Sourdis, visitant en 1609 cette partie de son diocèse, commença la restauration de la chapelle et du monastère ; son successeur, Mgr de Béthune, aidé par les ducs de Foix et d'Épernon, par la baronne de Civrac et autres bienfaiteurs, acheva l'œuvre. N. D. de Verdelais répondit presque aussitôt par une grâce de guérison, accordée à une femme paralysée.

Le cardinal, après enquête, remercia solennellement la Sainte Vierge et appela, pour remplacer les religieux de Grandmont, les Pères Célestins.

Digitized by Google

L'un d'eux, le P. Proust, planta les arbres qui font un si bel ombrage autour de la chapelle. Dans les grottes de la colline, il plaça des bas-reliefs, qui racontent la vie de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge.

Cependant approchait l'heure où l'impiété, essayant ses audaces, devait obtenir la suppression des Jésuites et continuer par celle de quelques autres religieux. A l'instigation de M. de Brienne, quinze maisons de Célestins furent dispersées en 1778. Ceux de Verdelais furent atteints et durent quitter leur chapelle le 1er janvier 1779, à l'exception du seul P. Richard, laissé comme gardien. Mgr de Rohan, archevêque de Bordeaux, affecta leurs biens à son grand séminaire, conformément à la décision de Pie VI.

Sous une forme plus violente, la Révolution poursuivit l'œuvre de Louis XV. La chapelle, dépouillée de tout ce qu'elle contenait de précieux, ne possédait plus qu'un grand Christ et la Vierge miraculeuse. Un jour, le maire se présente ; c'était en 1793. « Au nom de la loi, dit-il au sacristain, je t'ordonne de descendre ces objets ! » — « Citoyen maire, tu peux y procéder toi-même, car je ne le ferai jamais ! » répondit Étienne Gassier. Furieux du refus et de la leçon, le maire prend une échelle ; mais à peine a-t-il gravi quelques degrés que ses genoux tremblent et fléchissent. « Secourez-moi, dit-il, je n'y vois plus ! » Et il tombe entre les bras des assistants. La statue fut sauvée. Le sacristain l'enveloppa dans une tapisserie ancienne, la renversa à dessein sur son piédestal ; l'autorité ferma les portes ; et c'est ainsi que la chapelle passa les mauvais jours.

Mgr d'Aviau érigea Verdelais en paroisse ; dès 1820, il achetait l'ancienne abbaye des Célestins. Le cardinal de Cheverus y établit, en 1830, des missionnaires diocésains, que Mgr Donnet remplaçait par les Pères Maristes en 1838.

A partir de cette époque, le pèlerinage de Verdelais vit accourir, tous les ans, des foules toujours plus nombreuses. Pie IX, jaloux d'augmenter partout la gloire de Marie, accueillit avec bonté la demande que lui fit l'archevêque de Bordeaux. Ajoutant aux faveurs accordées à N. D. de Verdelais par Lucius III, Urbain VIII, Alexandre VII et Grégoire XVI, il la fit couronner en son nom, le 2 juillet 1856. Le cardinal Donnet fut son représentant.

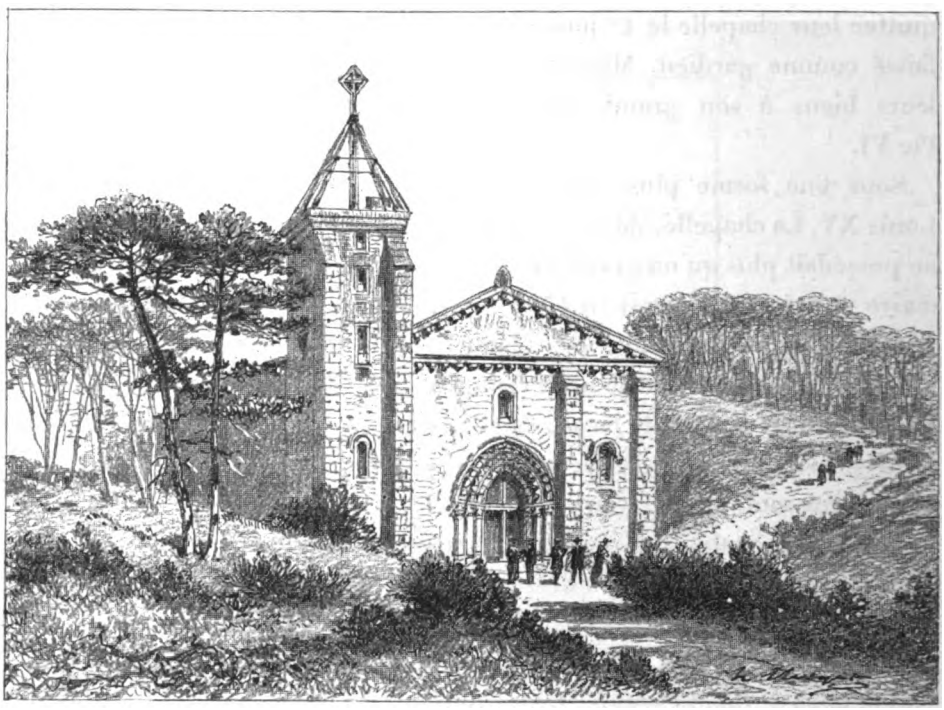
Tous les ans, depuis cette époque, le 2 juillet est célébré à Verdelais, au milieu d'une pompe magnifique.

Souvent, les pèlerins de Lourdes se détournent de leur chemin, et tout chargés des bénédictions recueillies aux grottes Massabielle, ils aiment à faire halte à Verdelais, à saluer cette Vierge si célèbre, et à suivre sur les

Digitized by Google

pentes adoucies du Cussol les stations du P. Proust, restaurées avec art et dominées par un Calvaire monumental.

NOTRE-DAME DE SOULAC ou DE LA FIN DES TERRES. Les historiens du Bordelais, et notamment M. Cirot de La Ville, dans une savante dissertation, font remonter l'origine de N. D. de Soulac à sainte



NOTRE-DAME DE SOULAC.

Véronique, au premier siècle. Une légende, rédigée vers 1140, par Garcias, évêque de Bazas, rapporte qu'« une noble dame, venant de Jérusalem, aborda sur la côte occidentale de Gascogne, en un petit port que les habitants appellent Solac. Là, cette pieuse femme bâtit une église, où elle déposa des reliques de Notre-Dame; ensuite, elle propagea l'Évangile dans le Médoc, le Bordelais et jusqu'à Bazas. »

Tous les auteurs anciens s'accordent à voir dans cette dame sainte Véronique, envoyée dans les Gaules avec saint Amadour, son époux, sous la conduite de saint Martial.

D'après cette même tradition, sainte Véronique mourut à Soulac, et l'église, qui abritait ses restes, dédiée par elle à la Vierge Marie, était, dès les premiers siècles chrétiens, le but d'un grand pèlerinage. Aussi longtemps

Digitized by Google

que cette église garda ces reliques, c'est-à-dire jusqu'aux invasions des Normands, au neuvième siècle, les évêques de Bordeaux, avant de prendre possession de leur siège, venaient à Soulac mettre leur ministère sous la protection de la sainte.

Ses reliques, sauvées du désastre, furent transportées à Bordeaux dans l'église de Saint-Seurin.

En vertu d'une donation de Guillaume le Bon, comte de Bordeaux, l'abbaye de Sainte-Croix de cette ville devint propriétaire de l'église de Soulac, où elle établissait un prieuré dès la fin du neuvième siècle. Un concile de Bordeaux, tenu en 1079, confirme cette fondation à Arnaud de Trancard, abbé de Sainte-Croix. Aliénor d'Aquitaine, devenue reine d'Angleterre, visita ce sanctuaire et l'enrichit de présents.

L'église primitive, bâtie par sainte Véronique, fut considérablement agrandie au quatrième siècle par saint Léonce, puis par les Bénédictins, qui, en 1026, en firent un superbe édifice.

Parmi les bienfaiteurs, nous avons cité Aliénor d'Aquitaine. Les rois d'Angleterre, ses descendants, imitèrent son exemple : Henri Ier, Richard Cœur de lion, Guillem, seigneur de Lesparre, et Clément V, précédemment archevêque de Bordeaux, enrichirent ce sanctuaire de faveurs spirituelles et temporelles. Au milieu du quinzième siècle, un des successeurs de Bertrand de Got, le B. Pey-Berland, avait pour N. D. de Soulac une affection si grande, qu'il fit don d'une lampe qui devait toujours brûler devant elle.

Grande par ses triomphes, dit M. Hamon, N. D. de Soulac, comme toutes les choses de Dieu, le devint encore par ses revers. Les Normands à diverses reprises, les Anglais en 1452, les calvinistes en 1621, firent passer sur elle le fer et le feu. Cette dernière fois, après un siège de quatorze heures, les portes, brisées par le canon, livrèrent les religieux et leurs monuments au massacre et à la dévastation. L'église ne reprit les parties ruinées que pour se les voir bientôt disputer par un autre ennemi, le sable, qui, lentement, s'approchait pour l'envahir.

Un jour, il l'engloutit sous ses flots.

Le linceul montait, montait. On mura d'abord une porte, puis une autre. Poussé par le vent et les marées, le sable gagna la nef; le transept dut lui être abandonné bientôt; le prieuré fut complètement enseveli. Enfin, à l'endroit où s'élevait autrefois l'église monumentale, on ne vit plus émerger d'une mer de sable que la pointe du clocher, haute au plus de quelques mètres. Louis XV l'acheta pour en faire un phare.

Cependant, il vint un jour où l'Océan, mobile dans ses fureurs, mais

Digitized by Google

docile à la voix de Dieu, dut restituer ses conquêtes et se retira. On put alors déblayer les vastes nefs lézardées, mais encore debout : « Nous voulons apprendre de nouveau le chemin de N. D. de la Fin des Terres! » s'écriait, en 1858, le cardinal Donnet, interprète des vœux de ses diocésains.

Dès l'année suivante, l'œuvre de résurrection commençait, sous la direction de M. Denjoy. On débarrassa successivement la nef, le transept et le chœur; après cent vingt ans d'un silence de mort, les voûtes retentirent du chant des pèlerins. Quelle fête dans toute la contrée, quand, le 20 mai 1860, le cardinal y célébra de nouveau les saints mystères! L'antique statue reprit sur l'autel la place qu'elle avait dû quitter. Depuis lors, de Royan, de Bordeaux, d'Arcachon, de la Saintonge et du Bordelais, les fidèles accourent; les baigneurs eux-mêmes, venus en curieux, s'en retournent meilleurs et souvent convertis.

Quand N. D. de Soulac dut se retirer devant les envahissements de la mer et que déjà la ville et le port étaient ensevelis sous le sable, une autre chapelle s'éleva tout près, à la pointe du Verdon. Grâce à un léger impôt prélevé sur les vaisseaux qui sortaient de la Gironde, on put construire, dès 1712, N. D. DE BON-SECOURS.

Cette chapelle, vendue pendant la Révolution, fut rachetée, en 1830, par M. Dupuch, missionnaire de Verdelais et futur évêque d'Alger. Réuni d'abord à Soulac, le Verdon, par ses accroissements successifs, a mérité de devenir indépendant, et a été érigé en paroisse, dès 1849. C'est aujourd'hui une ville.

NOTRE-DAME DE BON-PORT, à Arcachon (⛵ 1873). Arcachon, composé de deux mots grecs, signifie *port de secours,* et aurait été ainsi nommé par une colonie de Crétois, réfugiée dans ses eaux tranquilles. « Un jour, un jeune Franciscain d'Osimo, célèbre par ses prédications en Italie et en France, prolongeait sa promenade et sa prière sous les sapins qui bordent le golfe de Gascogne et sur cette partie du littoral qui forme la baie de la Tête-de-Buch.

« C'était vers l'an 1520.

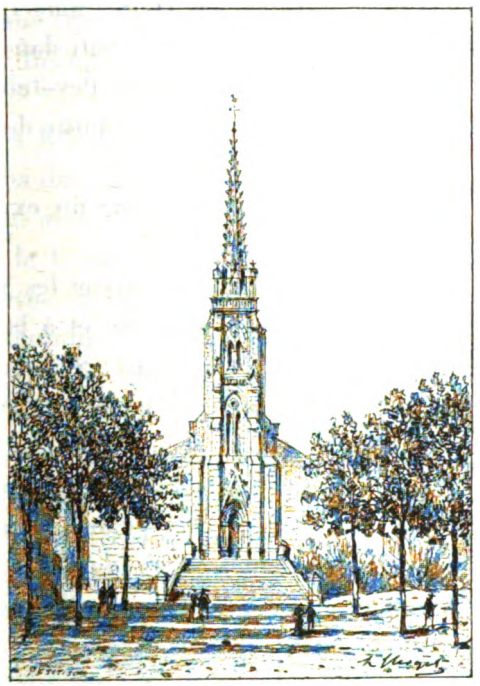
« La mer, démontée, roulait ses vagues mugissantes, et au loin deux navires, battus par les flots, couraient le danger de périr. Thomas d'Illyrie, c'était le nom du religieux, tombe à genoux sur le sable, adressant à Dieu une fervente prière en faveur des marins en péril.

« Tandis qu'il priait, la mer s'apaisa, les vaisseaux purent gagner le large, et, au même moment, il voit venir vers lui, portée sur les vagues, une épave qu'il reconnaît pour une statue de la Vierge. Il la recueille

Digitized by Google

avec respect et la porte au lieu appelé Arcachon, où il construit, pour la mettre, une chapelle en bois. »

Tel est le récit de M. de Rœmond, conseiller au Parlement de Bordeaux, contemporain de l'événement qu'il raconte. Les dégradations qu'a subies cette sainte image, dit à son tour M. Oscar Dejean, indiquent qu'elle a été longtemps ballottée par la mer. Sculptée dans un bloc d'albâtre, elle a cinquante centimètres de hauteur. La Mère de Dieu est représentée assise, tenant l'Enfant Jésus sur son bras droit et drapée dans un manteau oriental.



NOTRE-DAME DE BON-PORT, A ARCACHON.

Par sa forme plate et divers détails de son exécution, cette statue paraît dater du treizième siècle.

Les marins du bassin d'Arcachon la déclarèrent leur protectrice. Soit qu'ils montassent en haute mer, soit qu'ils revinssent au port, chaque fois qu'ils passaient devant elle, on les entendait chanter ses litanies ou quelque autre prière. Le pèlerinage s'établit rapidement, non seulement pour les marins d'Arcachon et de la côte, mais pour les Landais et tout le voisinage.

Un Franciscain de Bordeaux succéda, dans son ermitage d'Arcachon, à Thomas d'Illyrie, rappelé par ses supérieurs. Des pirates anglais dépouil-

Digitized by Google

lèrent l'autel des offrandes des pèlerins; mais leur vaisseau, juste punition de leur sacrilège! se brisa sur un écueil.

Cependant, la chapelle, bâtie depuis un siècle, était restée la même, c'est-à-dire en bois, autant par respect pour le fondateur que pour être plus leste à s'enfuir si les sables la menaçaient. Le cardinal de Sourdis la rebâtit au même lieu, en 1624. Ce fut la cause de sa ruine; car, en 1719, l'invasion des sables recommença, et quatre ans plus tard la chapelle était totalement ensevelie.

Des difficultés survenues entre l'archiprêtre de la Teste et le Franciscain amenèrent la retraite de ce dernier, en 1695. Mais quand Mgr Paulmy d'Argenson eut béni le nouveau sanctuaire, bâti dans une solitude voisine qu'avaient offerte Guillaume et Pierre Pey-Jehan, seigneurs de Francon, l'humble religieux revint prendre son poste de prière et de sacrifices.

A la Révolution, l'ermite partit encore, pour un exil dont il ne revint pas.

La cloche fut emportée avec les ornements et les vases sacrés. Mais dès que les impies s'attaquèrent à la chapelle et à la sainte image, les marins se dressèrent et lui firent un rempart. Si le sanctuaire fut alors fermé, au moins ne fut-il pas profané comme tant d'autres, et N. D. de Bon-Port resta sur son autel.

Arcachon, qui n'était qu'une petite bourgade, est devenu, de nos jours, presque subitement, une grande cité. Son pèlerinage a grandi avec elle. Tandis que les baigneurs, les malades et les touristes trouvent dans cette station les distractions et la santé, les fidèles ont eu la joie de voir la chapelle transformée en une belle église à trois nefs.

Commencée au mois de juillet 1856, elle fut consacrée par Mgr Donnet. L'humble ermite a été remplacé par les Oblats de Marie, que la ville reçut, en 1869, avec des démonstrations magnifiques. La Vierge, portée sur les épaules des marins, ses fils, vint au-devant de ses nouveaux gardiens. Cette fête, présidée par le cardinal, ne devait être surpassée que par celle du couronnement.

Pie IX avait agrégé le nouveau sanctuaire à celui de Lorette; mais, pendant le concile, le zélé cardinal obtint de Sa Sainteté un privilège plus glorieux.

Le 16 juillet 1873, l'archevêque de Bordeaux, entouré des archevêques de Perga, de Tours, d'Alby, de Chambéry, des évêques d'Angoulême, d'Agen et de Périgueux, du préfet de la Gironde, de généraux et d'une foule immense de marins, couronnait N. D. de Bon-Port,

Digitized by Google

apportée sur une estrade au milieu de la place publique. Le soir, Arcachon s'illumina spontanément, et chaque année, depuis dix-sept ans, des fêtes imposantes rappellent ce grand anniversaire.

NOTRE-DAME DE LORETTE, à Saint-Michel la Pujade, près de Lamothe-Landeron, fut fondée par Éléonore d'Aquitaine à la suite d'une apparition de la Sainte Vierge à deux petits pâtres.

A l'origine, ce n'était qu'un édicule élevé sur une fontaine. Ce ne fut qu'au quatorzième siècle que le petit sanctuaire prit la forme et le nom de la *Santa Casa* d'Italie. La chapelle ainsi transformée fut desservie pendant un siècle par des Récollets venus de Lauzun, que des Carmes remplacèrent en 1700.

A l'époque de la Révolution, les religieux se dispersèrent, la chapelle fut vendue et tomba dans le plus triste abandon. Ces désolations durèrent jusqu'en 1830. Mais alors, ici comme au Verdon, c'est M. Dupuch, encore missionnaire, que la Providence choisit pour cette résurrection, favorisée par Mgr de Cheverus, archevêque de Bordeaux. Des religieuses sont les gardiennes de cet antique sanctuaire. Elles y occupent un couvent fondé par mademoiselle O'Kelly et confié aux religieuses du Bon-Pasteur, de Bordeaux.

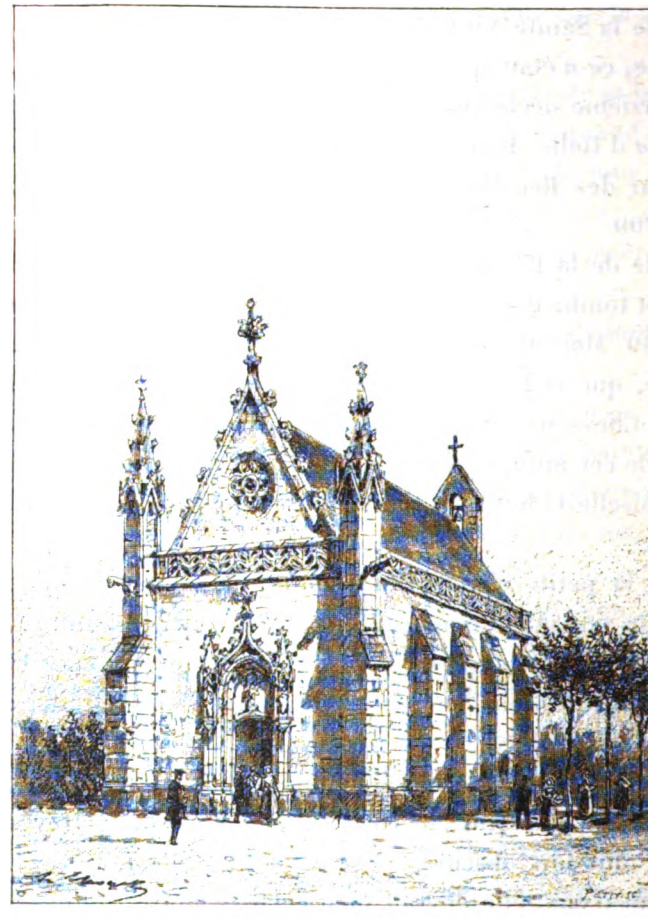
En 1864, la petite chapelle fut, comme la sainte maison de Lorette, enfermée dans une magnifique église, consacrée par le cardinal Donnet. Ce même prélat appela peu après à la garde de ce sanctuaire les fils de Saint-Vincent de Paul, qui, sous l'œil de Marie, donnent des retraites et reçoivent les vétérans du sacerdoce.

M. le comte O'Kelly, dans une notice sur N. D. de Lorette, raconte l'épisode suivant, survenu en 1804. Trois charpentiers revenaient chez eux par une nuit fort obscure : « Si cette N. D. de Lorette était si puissante, dit l'un d'eux, elle devrait bien éclairer notre route. » A l'instant, une lumière brillante les environne et les accompagne jusqu'à leur maison.

NOTRE-DAME DE CONDAT, à Libourne. Cette église, récemment rajeunie, fut dans le principe une simple chapelle seigneuriale ; elle était déjà célèbre au huitième siècle, puisque Charlemagne la dota d'une épine de la sainte couronne. Guillaume, duc d'Aquitaine, l'agrandit au onzième siècle, et elle devint aussitôt, pour Libourne et les riverains de la Dordogne, depuis Blaye jusqu'à Castillon, un lieu de pèlerinage très fréquenté. Quand le château de Condat fut pris et rasé par Duguesclin, en 1377, la chapelle échappa comme par miracle.

Digitized by Google

Confiée d'abord aux Cordeliers, elle fut plus tard desservie par des Récollets, qui s'y trouvaient encore quand la Révolution éclata. On la vendit alors, et elle servit longtemps à des usages profanes. Quant à la statue, elle fut sauvée par un vieillard du nom de Savoureau, qui la fit emporter, cachée dans le tablier d'une petite fille, Anne Saint-



NOTRE-DAME DE CONDAT, PRÈS LIBOURNE.

Gaudin. La sainte image passa plus tard entre les mains d'un tonnelier, Jean Michelot, qui la remit à la famille Beylat. C'est la même qu'on vénère aujourd'hui dans une église bâtie sur l'emplacement de l'antique chapelle, rachetée par le cardinal Donnet.

Autrefois, et notamment en 1607, date d'une peste cruelle, la ville de Libourne recourait à N. D. de Condat. Aujourd'hui encore, surtout le lundi de Pâques, aux fêtes de l'Annonciation et de l'Assomption, la foule des pèlerins se porte vers sa puissante protectrice.

Digitized by Google

Parmi les pèlerinages anciens disparus ou un peu oubliés, nous citerons :

NOTRE-DAME DU BECQUET, à Bordeaux, voisine de N. D. de Talence, dont elle partagea longtemps la célébrité.

NOTRE-DAME DE MONTUZET, dans le voisinage de Blaye, dont la fondation est attribuée à Charlemagne. La statue, sauvée pendant la Révolution par M. Lambert, maire de Plassac, est aujourd'hui vénérée dans l'église de cette paroisse.

NOTRE-DAME D'AMBES, à la jonction de la Dordogne et de la Gironde.

NOTRE-DAME DE CONDAT, PRÈS LIBOURNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AGENAIS

DIOCÈSE D'AGEN

- ⛴ N. D. de Bon-Encontre, a Sainte-Radegonde.
- N. D. de Peyragude, a Penne.
- N. D. de Tout-Espoir, a Saint-Genès.
- N. D. du Port, près Agen.
- N. D. de Liesse, a Villeneuve-sur-Lot.
- N. D. des Bienheureux, a Cieuze.
- N. D. de Marcillac.
- N. D. de Bonne-Nouvelle, près Montflanquin.
- N. D. de Pitié, a Saint-Colomb.
- N. D. de Gontaud.

Le diocèse d'Agen, suffragant de Bordeaux et comprenant le département de Lot-et-Garonne, fut évangélisé par saint Martial, sainte Foy et saint Caprais. Il possède deux pèlerinages importants : l'un à Bon-Encontre, dans le voisinage de la ville épiscopale; l'autre à Penne, sur les rives du Lot, et quelques autres çà et là.

NOTRE-DAME DE BON-ENCONTRE, à Sainte-Radegonde (⛴ 1876). Un des Pères Maristes, gardiens de ce lieu célèbre, en avait écrit l'histoire, après plusieurs autres, en 1866, sous le titre : *La Vierge Marie et le petit berger*. Les grands événements qui se sont déroulés en ces dernières années, des documents récemment découverts, ont déterminé le Rév. Père Jobert, de la même congrégation, à compléter cette merveilleuse histoire. Nous ne saurions avoir des guides plus aimables et mieux informés.

A cinq kilomètres de la ville d'Agen, dans un petit village de la paroisse de Sainte-Radegonde, vivait, au commencement du seizième siècle, une famille patriarcale. Jean Frassinet ou Fraissinet avait sept fils : trois étaient prêtres; les autres l'aidaient dans son exploitation. Jacques, ou plutôt Jacmes, l'un des plus jeunes, issu d'un second mariage, gardait, comme David, les troupeaux de la ferme.

« Un jour, dit le Père Vincent de Rouen, le premier historien de Bon-

Digitized by Google

Encontre, l'enfant remarqua l'un des taureaux assidu près d'un fourré. Il le suit; ô surprise! il aperçoit dans l'épaisseur du buisson une petite statue de la Vierge tenant son divin Enfant entre ses bras, *devant laquelle cet animal, ayant la tête penchée contre la terre, semblait rendre les hommages dont il était capable à la Mère de Dieu. Le jeune garçon, sans craindre la pointe des épines qui lui couvraient une si belle rose, jette les mains où il avait déjà le cœur et le désir, et prend la sainte image avec une joie tout extraordinaire.* » Ainsi parle l'ancien historien, dont le récit est embaumé de ce parfum de simplicité antique et de piété naïve qui ajoute tant de charme à la vérité.

Ravi, l'enfant porte à sa mère sa précieuse trouvaille : « *Eh! Dieu nous donne bon-encontre!* » dit Catherine Pébray, en tombant à genoux. Après l'avoir examinée et baisée, la pieuse femme mit avec respect la petite statue dans le bahut. Elle se faisait une grande joie de la montrer à son mari, quand il reviendrait du travail. Mais sa joie fit place à la tristesse, quand, le soir, elle la chercha, mais en vain.

Le jeune pâtre partit le lendemain de bonne heure, car un rayon d'espérance avait traversé son âme. La statue était en effet à la même place que la veille. Jacques, le frère aîné, curé de Sainte-Radegonde, l'emporta dans son église, au milieu d'un grand concours.

Le premier dimanche du mois d'août, on fait encore mémoire de cette translation, qu'un vieillard, témoin de la fête, racontait quatre-vingt-quinze ans plus tard au premier historien du pèlerinage. Par deux fois, la statuette, quittant l'église, comme elle avait abandonné la maison de Fraissinet, fut retrouvée dans son buisson. Devant ces prodiges renouvelés et constatés par une multitude de témoins, une croix fut plantée sur le lieu même et reçut entre ses bras la miraculeuse image.

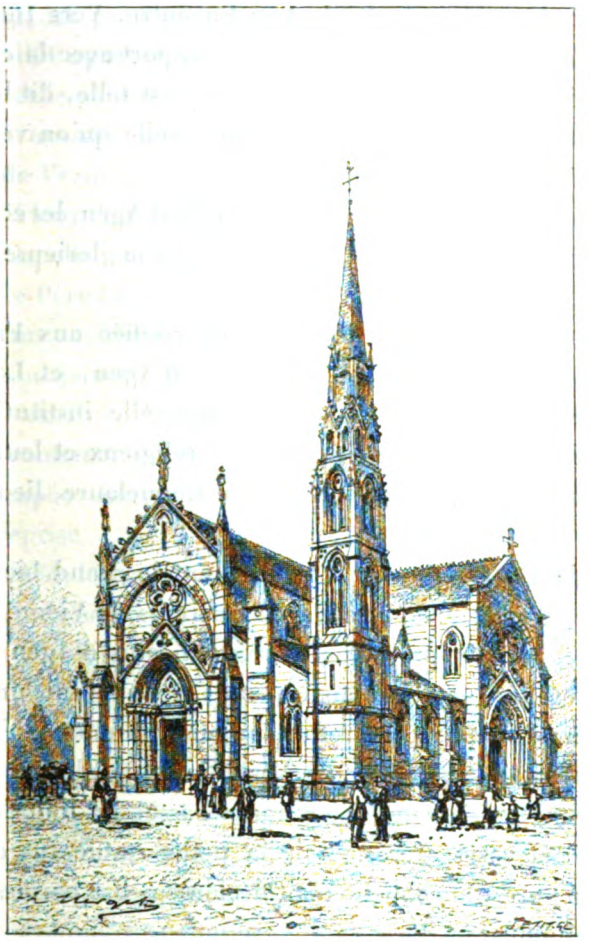
Cette statue, la même qu'on y vénère toujours, ne mesure que seize centimètres; elle est en terre cuite, et n'a rien d'artistique! Un prodige confirma la confiance des premiers pèlerins qui vinrent à l'humble croix. Un habitant de Puymirol, meunier et marchand de grains, ayant accepté les nouvelles erreurs qui commençaient à courir par la France, vint un jour pour la renverser. A peine son bras s'est-il levé, que ses yeux perdent subitement la lumière. Il n'en recouvra l'usage qu'après avoir abjuré le protestantisme devant l'image de N. D. de Bon-Encontre. Il fut l'un des premiers bienfaiteurs de la chapelle.

Une peste terrible, qui dépeupla, de 1530 à 1533, la ville d'Agen, mit décidément ce lieu en grande vénération. Deux des frères Fraissinet, Carmes d'un couvent d'Agen, s'y réfugièrent, et de toutes parts on accourut à Bon-Encontre.

Digitized by Google

Le pèlerinage était désormais établi.

Le 27 août 1551, Jean de Vallier, coadjuteur d'Agen, bénissait la chapelle et y établissait curé Jean Foilhade successeur immédiat de Jacques Fraissinet. La ville d'Agen, voisine des contrées envahies par l'hérésie, dut sans nul doute à N. D. de Bon-Encontre d'être préservée de



NOTRE-DAME DE BON-ENCONTRE, A SAINTE-RADEGONDE.

cet embrasement, dont « fumaient, dit un auteur du temps, la Gascogne et le Languedoc ». Si les huguenots s'emparèrent d'Agen, ils furent chaque fois contraints de lâcher prise et de s'enfuir honteusement. Le pèlerinage eut relativement peu à souffrir. Il reprit, au contraire, faveur, à la suite d'une visite demeurée célèbre.

Marguerite de Valois, étant au château de Nérac, vint en 1584 prier dans le nouveau sanctuaire. Elle laissa de son passage un souvenir qui se

Digitized by Google

perpétua dans une rente de trente livres payées pendant trois cents ans à la famille Fraissinet. Cette famille est encore aujourd'hui représentée honorablement dans le pays d'Agen.

D'autres bienfaiteurs enrichirent la chapelle de leurs présents : Antoinette de Raffin, épouse de Guy de Lusignan, donna un vaste terrain avoisinant la croix, tandis que Nicolas de Villars, évêque d'Agen, encourageait par son exemple la dévotion à N. D. de Bon-Encontre. Vers 1605, il jetait les fondements d'une nouvelle église, plus en rapport avec la célébrité croissante du pèlerinage. L'affluence des pèlerins est telle, dit le premier historien, qu' « elle imite et suit de bien près celle qu'on voit à N. D. de Lorette ou du Mont-Serrat ».

Quand la peste s'abattit, en 1629, sur la ville d'Agen, les consuls offrirent en *ex-voto* « une lampe d'argent bien élaborée à la glorieuse Vierge Marie, dans sa chapelle du Bon-Encontre ».

Dès l'année 1611, la direction en était confiée aux Franciscains du tiers ordre régulier. Claude Gélas, évêque d'Agen, et Louis XIII, par lettres patentes, avaient approuvé cette nouvelle institution. L'évêque voulut lui-même y introduire les premiers religieux et leur supérieur, le Rév. Père Mussard, en présence du duc de Roquelaure, lieutenant du Roi en Guyenne.

Le décret de 1791 interrompit subitement le grand bien qu'ils y faisaient. Le Père Rénac dut quitter, avec ses frères, la Vierge dont il était le gardien. A peine fut-il parti que les républicains d'Agen se précipitent comme des vautours sur le sanctuaire, où l'on supposait un trésor caché. Les treize lampes d'argent, autrefois toujours allumées, n'y étaient déjà plus. Elles avaient été envoyées à la Monnaie de Bordeaux, dès le mois de décembre 1789. Les voleurs firent main basse sur tout le reste, ornements, *ex-voto* et vases sacrés. Mais la petite statue fut ce jour-là respectée, et, peu après, la chapelle était déclarée église paroissiale. Ce qui la sauva pour un temps.

Des jours plus tristes allaient venir. En 1793, d'autres bandes se présentèrent; mais, malgré leur audace, elles n'osèrent aborder l'autel où se trouvait la Madone et s'enfuirent. Des témoins dignes de foi ont vu ce saisissement, qu'ils n'ont pu s'expliquer sans reconnaître l'intervention d'une puissance supérieure. Un autre jour, des sans-culottes, après s'être enivrés au château de Saint-Marcel, descendirent comme une avalanche vers la chapelle pour la détruire.

Déjà une statue placée au frontispice avait été précipitée sur le parvis, tandis que des pioches attaquaient les fondements du sanctuaire. Mais

Digitized by Google

subitement une sainte colère monte au cœur des habitants. Ils s'arment de piques, de faux et de bâtons, et dispersent les pillards. Ce fut le dernier assaut de l'enfer contre le sanctuaire vénéré.

Dès 1795, une pétition des habitants à la municipalité d'Agen obtint la réouverture de la chapelle. En 1798, M. l'abbé Roux revint d'Espagne et d'Italie, où l'exil l'avait sucessivement conduit, et commença à y dire la messe. En 1800, les processions de quelques paroisses reparurent à Bon-Encontre. Aussitôt après le Concordat, Mgr Jacoupy érigea Bon-Encontre en succursale, et le pèlerinage refleurit sous la direction de prêtres zélés, mais débordés aussitôt par l'affluence des pieux visiteurs. En 1847, Mgr Levezou de Vezins appelait à Agen les Maristes de Lyon, et, quatre ans plus tard, il leur confiait N. D. de Bon-Encontre.

La vieille chapelle, insuffisante et délabrée, réclamait une prompte restauration. Le Père Convers, plein de confiance, tenta une sublime folie. Il commença sans aucune ressource, persuadé « que les monuments dédiés à Marie ne restent jamais inachevés en France ». Ce n'est pas une restauration qu'il faut, dit-il à l'évêque, mais une grande et magnifique église : « Il faut avoir confiance en Marie », répétait-il sans cesse. Cette confiance ne fut pas trompée. Loteries, souscriptions, dons volontaires, tout concourut à l'entreprise.

Le 13 avril 1854, la première pierre fut bénite; et le 11 septembre 1859, le canon d'Agen annonçait l'arrivée à Bon-Encontre du cardinal Donnet, des évêques de Poitiers, de Périgueux, d'Angoulême, de la Basse-Terre, de la Rochelle et de Luçon, entourant leur confrère d'Agen.

C'étaient les consécrateurs du nouvel édifice. Ils avaient suspendu, pour cette fête, les sessions du concile provincial qui se célébrait à Agen. Le futur cardinal Pie redit dans la langue de Bossuet les gloires de N. D. de Bon-Encontre. Après la messe, une séance fut tenue par les Pères du concile dans le sanctuaire que leurs mains avaient consacré. Le même jour, Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, inaugurait un jubilé accordé spécialement par Pie IX à l'église de Bon-Encontre.

En 1860, M. l'abbé Pascalie eut la pensée d'élever, à l'instar de N. D. du Puy, une statue colossale sur le sommet de Bon-Encontre. Cette statue se dresse aujourd'hui sur un socle gigantesque et mesure elle-même onze mètres de hauteur. C'est le phare qui éclaire et guide les pèlerins.

Il faudrait un volume pour rapporter seulement les principaux miracles opérés à Bon-Encontre. La notice qui nous a servi de guide en est pleine et montre, dans les temps anciens comme de nos jours, combien Marie s'est plu à faire éclater sa puissance en ce lieu privilégié.

Digitized by Google

Nous avons dit le zèle de Mgr de Vezins pour la chapelle de Bon-Encontre. La mort même ne put l'en séparer; dès 1867, il y avait choisi sa sépulture. Son successeur, Mgr d'Outremont, hérita du même zèle et obtint de Pie IX, pour la Vierge la plus célèbre et la plus aimée de son diocèse, les honneurs du couronnement.

Cette joie était réservée à Mgr Fonteneau, qui s'assit après lui sur le siège d'Agen. La fête a eu lieu le 9 mai 1876, en présence du cardinal Donnet. M. l'abbé Fraissinet, curé de Laroque-Timbaut, portait la couronne destinée à celle que son arrière-grand-oncle avait découverte près de quatre siècles plus tôt. Pie IX, en couronnant N. D. de Bon-Encontre, élevait sa chapelle à la dignité de basilique mineure.

Une dernière grâce vient d'être accordée par Léon XIII. Une fête spéciale a été concédée, le 8 juillet 1882, sous le rite double de deuxième classe, en l'honneur de N. D. de Bon-Encontre; ce privilège a été, en 1887, étendu à tout le diocèse d'Agen.

NOTRE-DAME DE PEYRAGUDE, à Penne. « N. D. de Peyragude est redevenue ce que l'appelaient nos anciens, l'espoir et le salut de cette contrée. On n'enregistre plus les faveurs, parce qu'il n'y a ni clergé ni religieux attachés à ce sanctuaire. On peut dire que cette dévotion se perpétue d'elle-même. On y venait prier même pendant la Révolution, et plus tard, quand il n'y avait plus rien à la place de la chapelle détruite. » Voilà ce que nous écrivait récemment le vénérable doyen du chapitre d'Agen, s'intitulant avec modestie le « frère quêteur » de Peyragude, dont il est aussi l'historien.

C'est, en effet, par les soins de M. Delrieu que cet antique sanctuaire est sorti de ses ruines et qu'un présent plein d'espérance se relie à un passé tout rempli de miracles.

Peyragude, en patois du pays, signifie *pierre aiguë;* le sanctuaire se dresse, en effet, sur la cime d'un rocher au flanc duquel la petite ville de Penne a suspendu ses maisons.

Est-il vrai, dit M. Hamon, que, selon la légende, la Sainte Vierge ait apparu à une enfant sur cette cime et lui ait promis de trouver à la maison paternelle le pain qui y manquait? que l'enfant, revenue avec son père et sa mère au lieu de l'apparition, n'y ait plus trouvé qu'une statue de la Vierge? que cette statue fut portée à l'église du Mercadiel, où on la vénère depuis bientôt dix siècles?

Nous sommes de ceux qui, devant les faits de Lourdes, de la Salette et de Pontmain, acceptent facilement ces interventions de Marie Mille exem-

Digitized by Google

ples analogues sont là, dans ce livre même, pour rendre notre conviction aisée. « Quoi qu'il en soit, ajoutait Mgr de Vesins, de temps immémorial, à deux cents pas de la ville de Penne, existait dans l'église du Mercadiel une chapelle consacrée à la Très Sainte Vierge, sous le vocable de son Assomption. »

Divers titres établissent la célébrité de ce pèlerinage dès le milieu du douzième siècle. En 1212, quand Raymond VII de Toulouse, renfermé

NOTRE-DAME DE PEYRAGUDE, A PENNE.

dans le château de Penne, refusait de se rendre à Simon de Montfort, Dominique, l'humble sous-prieur du chapitre d'Osma, sortit de N. D. de Peyragude, comme une blanche colombe, porteur de paroles de paix; mais son message fut aussi rejeté. La ville et le château furent pris, et c'est de là que l'apôtre du Rosaire partit, pour achever ses pacifiques conquêtes sur les Albigeois.

Un siècle plus tard, en 1383, une confrérie, dite du Saint-Esprit, fut fondée dans l'église de N. D. de Peyragude. Les confrères devaient au jour octave de la Fête-Dieu « ouyr une messe haulte à diacre et à sub-diacre en l'esglize Notre-Dame de Peyragude, laquelle se dira en l'honneur, révérance et louange de la bienheureuse Vierge Mayrie, Mère de Nostre-Sei-

Digitized by Google

gneur, priant à luy et suppliant par tous les confrères de ceste confrérie quy les voulait garder et défendre de tous périlz et maulx, impétrer mercy et la grâce du Sainct-Esprit, avec laquelle grâce ilz puissent fayre œuvres bonnes et services plaisant à Dieu... »

La famille de Lustrac fut longtemps la protectrice de ce sanctuaire, qui, en retour, gardait dans un caveau les cendres de ses défunts. Mais elle fut impuissante à le protéger contre la fureur des hérétiques, qui s'y acharnèrent avec une violence inouïe. En 1632, quand Gaspard de Daillon du Lude, évêque d'Agen, le visita, il n'y trouva que quelques débris épars sur le sol. Un de ses prédécesseurs, Nicolas de Villars, écrivait déjà, dès le 20 juin 1592 : « L'église N. D. de Peyre-Agud tesmoigne par ses grandes ruines et situation avoir esté ung lieu de grande dévotion, mais irréparable. Les tombeaux de la maison de Lustrac y estoient dans une chapelle. »

Ce que l'évêque d'Agen déclarait irréparable, la piété l'osa et la reconnaissance l'accomplit. En 1653, la peste noire décima la petite ville de Penne, du mois de juin à la fin de décembre. A bout de ressources, la confrérie des pénitents fit vœu, si le fléau cessait, de rebâtir la chapelle et « d'y aller processionnellement, nu-pieds, les jours de Noël, de Pâques, de la Fête-Dieu, de Saint-Jean et de la Toussaint, et ce, à perpétuité. La procession partit dans cette disposition. A peine fut-elle arrivée sur l'emplacement de Notre-Dame, où le *Sancta Maria* fut entonné, que les pestiférés se sentirent guéris. Cette procession a eu lieu jusqu'à la Révolution, avec la seule différence qu'il n'y avait que celui qui portait la croix qui fût nu-pieds. » Tel est le récit reproduit par M. Delrieu, et recueilli d'un témoin contemporain.

M. Antoine Bayle, habitant de Penne, centralisa les offrandes et dirigea les travaux. Peu après, N. D. de Peyragude reçut de nouveaux pèlerins, dans son sanctuaire rajeuni.

1793 fit de la chapelle un monceau de ruines; mais dès les premières annonces des sacrilèges commis partout, la piété y devança le crime. La statue fut dérobée. Mademoiselle Annou de Laval commit ce pieux larcin. Mais, sur les instances de mademoiselle Delpech, elle consentit à la rendre à M. Malateste de Beaufort, curé de Penne.

Cette découverte inespérée émut profondément le pays. Lorsque, en 1831, le prêtre zélé que nous avons nommé conçut le dessein de rebâtir pour la quatrième fois le sanctuaire de Peyragude, cette annonce causa à Penne et dans la contrée un immense ébranlement. Commencé le 31 mai 1841, non plus comme une chapelle, mais dans les proportions d'une vaste

Digitized by Google

église, il recevait, jour pour jour, deux ans plus tard, sa chère statue, que lui rapportait Mgr de Vezins lui-même.

Grégoire XVI apprit avec joie cette résurrection. De nombreuses indulgences plénières invitent les pèlerins à se rendre aux pieds de N. D. de Peyragude, aussi riche, aussi bienfaisante que jamais.

L'affluence des pèlerinages paroissiaux croit d'année en année. Le mois de mai 1887 en a vu se succéder à peu près tous les jours. Si, comme à N. D. de Bon-Encontre, des secours réguliers étaient assurés par une congrégation religieuse, nul doute que Peyragude ne connût encore des jours de prospérité.

NOTRE-DAME DE TOUT-ESPOIR, à Saint-Genès, près Créon. La statue, sculptée dans un bloc de noyer, date, si l'on en croit M. l'abbé Soulerain, son historien, du douzième siècle. Elle fut sauvée pendant la Révolution, mais mutilée par une main sacrilège.

NOTRE-DAME DU PORT, entre Agen et Tonneins, pèlerinage ancien et autrefois très renommé.

NOTRE-DAME DE LIESSE ou **DE GAUCH** (*gaudii*, joie), où Villeneuve-sur-Lot portait ses hommages depuis 1289. Des Bénédictins de l'abbaye de Déols, près Châteauroux, desservirent longtemps ce pèlerinage. Il est aujourd'hui tombé en oubli.

NOTRE-DAME DES BIENHEUREUX, à Cieuze, près Mézin, où Mgr d'Agen fit, en 1506, une ordination de quatre cent sept clercs de tous ordres.

NOTRE-DAME DE MARCILLAC, entre Castillonès et Montaut.

NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE, dans le canton de Montflanquin.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Saint-Colomb. Le 8 septembre 1888, M. l'abbé Duranthon, en recevant Mgr l'évêque, lui faisait l'historique de sa paroisse. Après avoir évoqué le souvenir de Mgr de Belsunce, qui fut vicaire général d'Agen, et rappelé le zèle du saint prélat pour la conversion des hérétiques à la révocation de l'édit de Nantes, il parla des pèlerinages à Saint-Colomb ou Saint-Colomban, et du « romiage à

Digitized by Google

N. D. de Pitié ». Une confrérie importante fut établie de temps immémorial dans cette paroisse. Tous les ans, pour la fête de la Nativité, les Pères Récollets, de Lauzun, venaient prêter leur concours à M. le curé de Saint-Colomb et recevoir les pèlerins, dont l'affluence n'a pas diminué de nos jours.

NOTRE-DAME DE GONTAUD. Entre Mirande et Tonneins, la paroisse de Gontaud possède une très ancienne chapelle et une statue miraculeuse, dont M. l'abbé Jacomy, curé, a raconté l'histoire en 1867.

La statue miraculeuse fut sauvée pendant la Révolution par le dévouement d'une humble fille, appelée La Bissiérotte.

Digitized by Google

QUERCY

DIOCÈSE DE CAHORS

- ⛴ N. D. de Roc-Amadour.
- N. D. la Fleurie, a Figeac.
- N. D. de l'Ile, a Luzech.
- N. D. de Verdale, a Lacamdoucet.
- N. D. des Neiges, a Gourdon.
- N. D. du Rocher, a Mayronne.
- N. D. de Pitié et la Capelette, a Figeac.
- N. D. de Monredon.
- N. D. de Félines, a Castelnau.
- N. D. de Compassion, a Degagnac.

Le diocèse de Cahors, suffragant d'Alby, et renfermé dans les limites de l'ancien Quercy, aujourd'hui le Lot, possède l'un des plus renommés et des plus anciens pèlerinages du monde.

NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR (⛴ 1853).

Comme un nid d'aigle, au flanc des roches grises
Sont suspendus de hardis bâtiments,
Des forts, des tours et d'antiques églises :
Des temps de foi glorieux monuments.

L'histoire en a été souvent écrite : en 1600, par le Père Odo de Gissey; ensuite par l'abbé de Faulhiac; dans ce siècle, par M. Servois, M. Chaudruc de Crazannes, le Père Caillau, etc. Nous ne citons que les noms les plus connus.

Après eux, le *Pèlerin* l'a écrite à sa manière, quand il nous conviait à la plantation, sur ces sommets célèbres, de la croix portée, en 1887, dans les rues de Jérusalem, par les croisés de la pénitence. Il disait, dans son numéro du 25 juillet 1887 :

« On va partir gaiement, grande vitesse, en train direct, pour Roc-Amadour; on sera assis tout le temps du voyage, et la locomotive prendra seule la fatigue. Au bout de quelques heures, qu'on aura trouvées longues, on descendra sur le quai de la gare de Roc-Amadour. Et l'on se croira de vaillants pèlerins! Il n'en fut pas toujours ainsi. Lorsque les foules venaient

Digitized by Google

de loin, à pied, avec longues fatigues, le bâton à la main, les pèlerins tombaient parfois d'épuisement sur le chemin, et la charité des villageois les recueillait.

« Un jour, Alard, vicomte de Flandre, allant de Roc-Amadour à Saint-Jacques de Compostelle, fut assailli par les brigands, et ce fut très heureux pour les pèlerins, car, ayant sauvé sa vie, il construisit, au retour, au sommet de la montagne, un hôpital fortifié. D'après l'ordre reçu en une vision, il s'y établit, avec quelques compagnons, pour le service et la défense des pèlerins de Roc-Amadour, du Puy en Velay et de Saint-Jacques.

« Dans ce temps-là, les pèlerins piétons se perdaient souvent dans les sentiers de la montagne, et, pour leur venir en aide, on avait charitablement élevé des pyramides sur les hauteurs. On allumait des phares rustiques, afin de les guider à peu près le jour et leur permettre de se retrouver la nuit; on voit encore deux de ces pyramides en pierre de taille. Ailleurs, il y avait, comme point de mire, une tour éclairée qui a fait appeler la montagne *Candal* (mont de la chandelle).

« On trouvait donc sur le chemin, pour se rendre au célèbre sanctuaire, ces maisons charitables, dont la nomenclature est fort longue dans le volume intéressant et savant publié au sanctuaire, sous le titre de *Guide du pèlerin* à Roc-Amadour.

« Des riches, près de leur château, se consacrèrent au soin des pèlerins pauvres. C'était, sous une autre forme, ce que font les brancardiers de Lourdes pour les malades qu'ils soignent, portent, nourrissent et rapportent comme feraient d'humbles serviteurs.

« L'hôpital de Roc-Amadour, dit le *Guide*, situé au sommet du coteau, en face des sanctuaires, était la dernière halte des pèlerins. Là, des mains charitables s'empressaient de laver leurs pieds endoloris et quelquefois sanglants, et de leur prodiguer les soins que réclamaient leurs longues fatigues.

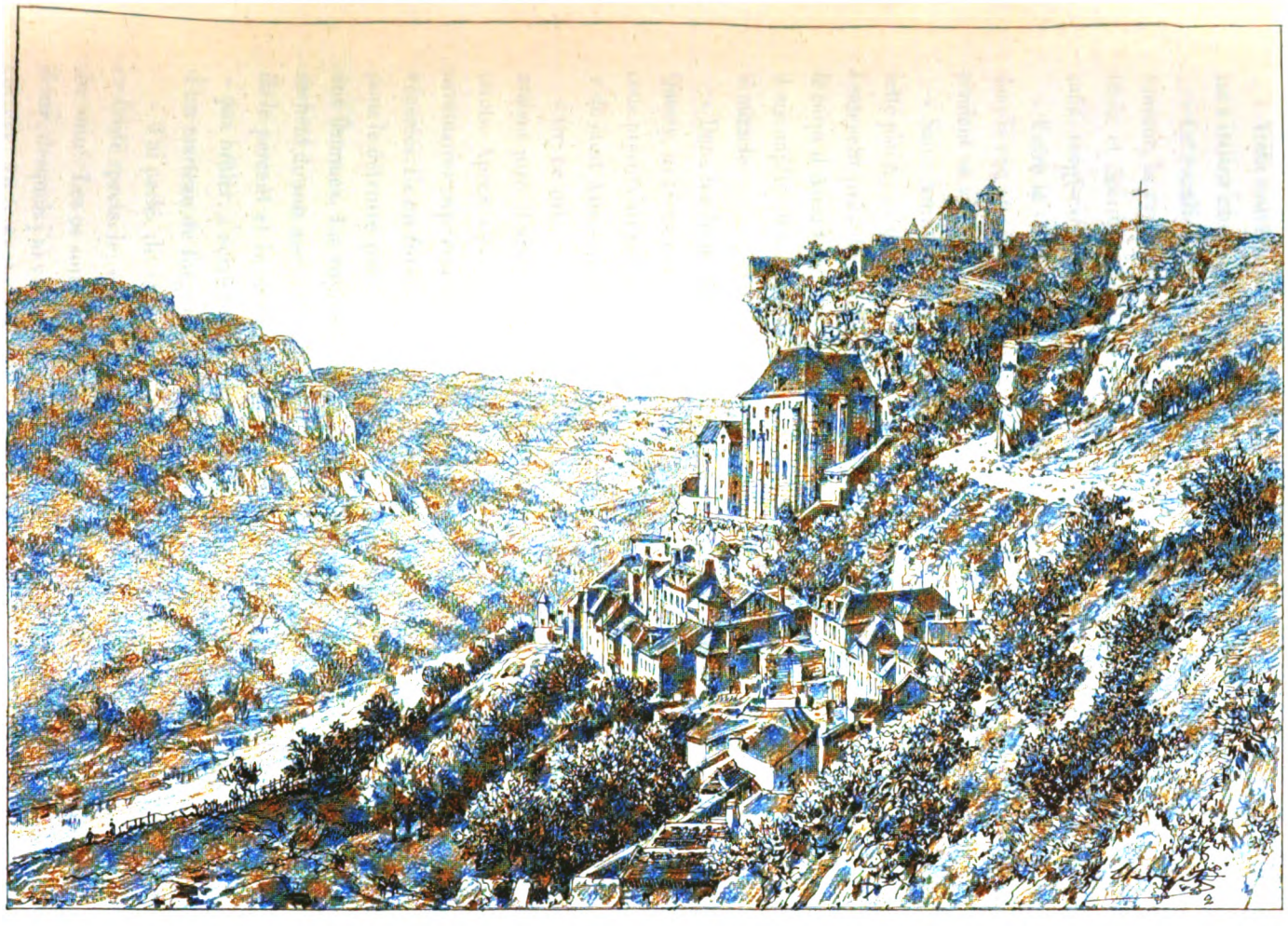
« Il ne reste plus de l'hôpital Saint-Jean que l'antique chapelle, dont le clocher a été relevé depuis peu d'années, et un portail à triple arcature qui se maintient isolé en face de l'église.

« Mais voici Roc-Amadour avec sa sauvage beauté.

« Traversons le village, autrefois une ville qu'on a détruite. Il ne reste qu'une maison pittoresque; elle est devenue l'école des Frères. Arrivons au pied du rocher à pic qui porte l'église entourée encore de sa muraille de défense, et là-haut le castel.

« Montons deux cent seize marches, sans chemin de fer, cette fois. Mais les vieux pèlerins, dont les pieds étaient usés par le voyage, les gravissaient à genoux, fussent-ils rois, princes ou évêques. Plusieurs, cette année, les

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

monteront pieds nus. Sur chacune de ces marches, il a été dit plusieurs millions d'*Ave Maria,* entassés pendant des siècles.

« Voilà une bonne manière de monter à l'assaut, et qu'on pourrait s'exercer à imiter chez soi pour sanctifier sa maison.

« Cet escalier, bordé d'édifices restaurés, conduit aux sanctuaires : Saint-Sauveur, la crypte de Saint-Amadour, Saint-Joachim et Sainte-Anne, Saint-Blaise et Saint-Jean l'Évangéliste, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Michel; puis enfin, vingt-cinq marches plus haut, la chapelle miraculeuse de Marie.

« Entre la chapelle Saint-Michel et l'église miraculeuse, on voit, taillée dans le roc et gardée par une grille, la cellule que saint Amadour habita pendant sa vie, et où il reposa après sa mort.

« Saint Amadour, le Zachée de l'Évangile, mourut en Gaule, l'an 70, à cette place, et y reposa jusqu'en 1166. Un mourant avait demandé qu'on l'ensevelit près de lui. On creusa la fosse; or, à peine l'eut-on creusée, que le corps d'Amadour fut trouvé intact et porté à l'église, puis à la crypte, où il accomplit des miracles sans nombre pour ceux qui venaient admirer le miracle.

« Dans les lieux les plus éloignés, dit le *Guide,* aussi bien que dans le Quercy, avaient cours des dictons populaires qui rendaient témoignage de cette préservation privilégiée : « Ceci est entier, disait-on, comme le corps « de saint Amadour... Il est en chair et en os, comme saint Amadour. »

« Or, ce miracle permanent devait attirer la fureur des huguenots, qui avaient juré d'abolir, sur le sol de la France, tout culte à Marie et aux saints. Après s'être emparés de Roc-Amadour et avoir mis au pillage les sanctuaires supérieurs, ils s'abattirent sur le lieu où reposaient les reliques vénérées. Ils en forcèrent la porte et amoncelèrent du bois autour du corps, pour le détruire par le feu. Le corps avait résisté à la corruption, il résista aux flammes. La rage des huguenots ne connaît plus de bornes : ils l'arrachent de son asile, ils le jettent sur un brasier allumé à l'entrée de l'église, ils le percent et le déchirent de leurs hallebardes. « Puisque tu ne veux « pas brûler, s'écrie le capitaine Bessonie, je te briserai. » Et, se saisissant d'un marteau de forgeron, il frappe le corps à coups redoublés.

« J'ai parlé, dit Odo de Gissey, à un homme qui avait souvenance de ce triste spectacle, et qui confirma qu'on voyait encore la barbe sur la face du saint. Les os sont à présent gardés en l'église et paroisse de Roc-Amadour, desquels j'ai vu et touché quelques-uns, noircis des flammes, mais tout entiers. Au bout du bras auquel est encore jointe la main, non entière, j'ai vu un doigt brisé, où paraît du sang aussi vermeil qu'il pourrait être en un corps tout fraîchement entamé. »

Digitized by Google

« Après le départ des huguenots, les religieux qui avaient survécu recueillirent, en effet, dans les cendres, les ossements de leur saint patron, et les placèrent, non dans leur premier asile si horriblement profané, mais dans un reliquaire en bois doré, qu'ils exposèrent à la piété des fidèles, en avant du pilier. Cette châsse, souvenir de leur généreuse dévotion, contient encore les pieuses reliques. Elle a été soigneusement restaurée, et occupe la place d'honneur au-dessus de l'autel.

« La statue de la Vierge à Roc-Amadour, assise avec l'Enfant couronné sur ses genoux, est un tronc d'arbre grossièrement taillé par une main inhabile, mais pieuse, probablement celle de Zachée, car la statue est de ce temps. Elle est devenue noire, elle tombe en poussière; on l'a recouverte d'une lame d'argent pour la conserver.

« Il en est temps, parlons des origines.

« Saint Martial, premier évêque de Limoges, envoyé par saint Pierre en Gaule, avait dans sa compagnie, dit saint Antonin, deux saints personnages : Amadour et son épouse Véronique. D'après la tradition constante, ces deux contemporains du Sauveur vécurent d'abord dans le Médoc, où Martial les visita, et consacra un sanctuaire célèbre à saint Étienne. Là, Véronique mourut et fut ensevelie. Après sa mort, Zachée vint en Quercy, à Roc-Amadour, vivre de la vie solitaire.

« Il avait élevé là, en l'honneur de la bienheureuse Vierge, un autel qui fut consacré par le vénérable évêque Martial.

« Elle est bien simple, mais elle est bien précieuse, cette antique pierre qu'un saint ermite, témoin de la Rédemption, a pieusement érigée, sur laquelle la main d'un apôtre a répandu le saint chrême. Heureux les prêtres auxquels il est donné d'y offrir le saint sacrifice, après tant de martyrs, d'évêques et de confesseurs!

« A la voûte, est suspendue une cloche qui porte, à bon droit, le nom de cloche miraculeuse. Elle est en fer forgé et modelé au marteau.

« Si nous insistons, c'est que cette cloche grossière et antique, « la « merveilleuse cloche », comme disent les chroniques, sonne parfois d'elle-même quand on invoque au loin N. D. de Roc-Amadour, dans la tempête ou la maladie.

« Un nombre considérable de miracles obtenus à l'heure où la sonnerie se fit entendre est relaté dans les archives. (Voir le *Guide,* p. 54 et suiv.)

« On remarquera combien de fois la Madone, si éloignée de la mer, est invoquée par les navigateurs; c'est que la Vierge de Roc-Amadour s'appelle *Étoile de la mer,* nom qui lui fut donné pour la première fois par Zachée, lors de sa navigation vers la Gaule.

Digitized by Google

« Cette cloche, qui a acquis une si grande célébrité, faisait-elle partie de l'humble mobilier de la chapelle primitive? Avait-elle été placée par saint Amadour au sommet de son oratoire, pour inviter à la prière les habitants de la contrée? C'est ce que nous pensons d'après une opinion accréditée.

« Et l'on peut admettre, sans s'exposer à une accusation d'anachronisme, que saint Amadour employa, pour appeler les fidèles à la prière, un procédé qu'il avait déjà vu en usage à Rome. »

Avant le passage des protestants, en 1562, les chapelles de Roc-Amadour portaient sur leurs murailles des *ex-voto* de toute nature : des bannières, des chaines de captifs, des reliquaires, des croix, des vaisseaux, des lampes ciselées, cadeaux des princes et des rois. Parmi ceux qui s'y voient aujourd'hui, le plus précieux est celui qui représente M. et madame de Salignac de Lamothe-Fénelon aux pieds de la Mère de Dieu, et lui offrant, dans son berceau, l'enfant qui devait être un jour le célèbre archevêque de Cambrai. Ils avaient obtenu sa guérison ; ils le portèrent à Roc-Amadour, pour l'offrir à Marie, qui le leur avait conservé, et ils laissèrent ce tableau pour perpétuer le souvenir de leur reconnaissance.

Dans les âges de foi, N. D. de Roc-Amadour était visitée par les rois de France et de Castille. En 1212, à la bataille de Novas-Tolosa, Alphonse, au plus fort de la mêlée, fit déployer la bannière de N. D. de Roc-Amadour ; ce fut le signal de la déroute des Sarrasins, qui périrent, dit un historien, au nombre de cent mille, tandis que parmi les chrétiens trente seulement furent frappés, après le déploiement de l'étendard.

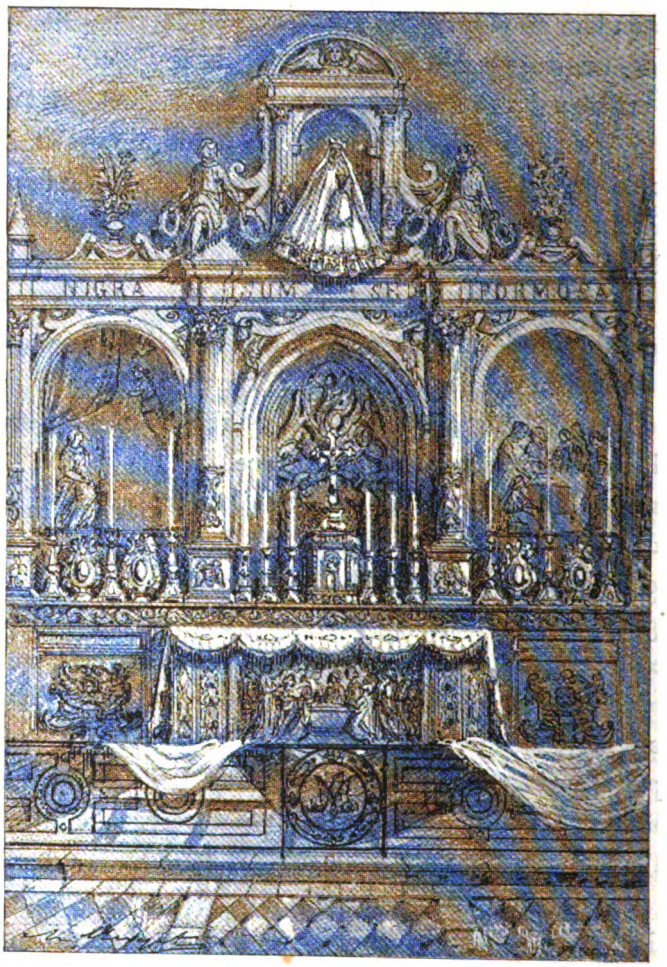
Bien avant cette époque, ce sanctuaire avait été visité par Charlemagne ; en 1170, par Henri II, roi d'Angleterre. Mais le fils de ce dernier, Henri au Court-Mantel, loin d'imiter la piété de son père, dépouilla la chapelle, emportant la fameuse *Durandal,* cadeau de Roland, neveu de Charlemagne. Raymond de Toulouse, Simon de Montfort, saint Angelbert de Cologne, saint Louis, Philippe le Bel, Louis XI et une foule d'autres personnages illustres y vinrent prier. De longues oriflammes, appendues aux murailles, représentent les principaux d'entre eux et indiquant la date de leur pèlerinage.

Que dire des grâces obtenues près de N. D. de Roc-Amadour, des privilèges dont le sanctuaire fut enrichi par les papes? Martin V, se faisant l'écho de la tradition, accordait, en 1427, un jubilé spécial à ce sanctuaire « où la multitude des fidèles, dit-il, a coutume de se rendre de toutes les parties du monde, par le sentiment d'une grande dévotion ». Pie IX couronna N. D. de Roc-Amadour. Il offrit lui-même la double couronne. Le

Digitized by Google

Quercy, le Rouergue, l'Auvergne, la France et l'Europe entière y ajoutèrent leurs *ex-voto*.

Mais, à côté de ces actes inspirés par la foi, quelle haine soufflée en tout temps par l'enfer ! Que de pillages, de ruines et d'incendies ! Les Normands, les Albigeois, les Anglais, les huguenots, les révolutionnaires, s'y



NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR.

acharnent tour à tour. Dans la nuit du 26 au 27 août 1885, des misérables, dignes successeurs de ces pillards, s'introduisirent dans le sanctuaire, firent main basse sur les richesses qu'il renfermait ; le tabernacle fut forcé, les vases sacrés disparurent avec les couronnes d'or et de diamants données par Pie IX.

Et cependant, le pèlerinage a repris faveur comme en ses plus beaux jours. Toutes les ruines se relèvent, toutes les plaies se cicatrisent, grâce

Digitized by Google

au zèle des missionnaires appelés par Mgr Bardou et de son infatigable successeur, Mgr Grimardias, évêque de Cahors.

Un chemin de croix monumental invite à se reposer, à chacune de ses stations, les pèlerins qui gravissent la montagne. A la treizième, ils s'arrêtent et s'enfoncent dans une grotte de cinquante mètres de long sur quinze de large ; la voûte est soutenue par douze colonnes ; au fond est le tombeau du Christ ; tous les personnages qui l'environnent produisent le plus saisissant effet.

Montons encore; nous voici au sommet de la montagne. C'est là que fut plantée, à deux cent cinquante mètres au-dessus de la vallée de l'Alzou, la grande croix de Jérusalem. Nous n'oublierons jamais le spectacle que nous offrit, le 18 août 1887, cette fête magnifique, présidée par Mgr Grimardias et cinq autres évêques. L'un d'eux, Mgr de Châlons, enfant du Quercy et ancien missionnaire de N. D. de Roc-Amadour, en redisait les gloires devant plus de trente mille auditeurs. Comment oublier cette illumination qui, le soir, nous montra la sainte montagne tout en feu ? ce double cordon de lumière, partant du sommet et qui enjambait si audacieusement la vallée de l'Alzou? C'est à peine si Lourdes a jamais donné un spectacle plus grandiose.

Déjà, au mois de septembre 1875, le pèlerinage national s'était exprès dérangé de sa route, et depuis lors, tous les ans, cent mille pèlerins reprennent l'habitude de venir prier, se faire pardonner et bénir dans ce sanctuaire rajeuni.

NOTRE-DAME LA FLEURIE, à Figeac. Lorsque Figeac n'était encore qu'un petit bourg groupé autour de l'abbaye fondée par Pépin, un prodige vint fixer les incertitudes du légat du Pape sur l'emplacement d'une nouvelle église, plus en rapport avec les besoins de la population croissante. Bien qu'on fût en hiver, un arbre apparut, chargé de fleurs, sur la hauteur voisine.

Cet événement, transmis par la tradition, détermina le nom du nouvel édifice.

Construit en l'honneur de la Sainte Vierge, il fut appelé N. D. la Fleurie, de même qu'on avait, à la suite d'un prodige analogue, baptisé à Rome une basilique du nom de N. D. des Neiges.

Moins célèbre que Roc-Amadour, N. D. la Fleurie fut cependant, depuis 816, date de sa fondation, jusqu'en 1576, le rendez-vous des peuples du Quercy, du Rouergue et de l'Auvergne. A cette époque néfaste, Duras s'empara de Figeac par trahison.

Digitized by Google

Toutes les églises de la ville furent impitoyablement détruites ; seule, N. D. la Fleurie fut réservée pour recevoir le fruit des vols sacrilèges commis dans la contrée.

Mais, dans un jour de colère, l'antique chapelle fut elle-même livrée aux flammes.

Pendant plus d'un demi-siècle, la désolation s'assit dans ce saint lieu, qui n'entendit plus que des blasphèmes. Un synode protestant s'y tint même en 1579 ; après quoi, tout ce qui avait échappé au feu tomba sous la rage des sectaires.

Ce lamentable état ne cessa qu'en 1622, quand Louis XIII reprit la ville de Figeac. Mais les habitants, craignant que la chapelle, dont les protestants avaient fait une sorte de forteresse, ne devînt un nouveau danger pour leur cité, la détruisirent en partie.

Punis de cette défiance, comme les calvinistes l'avaient été eux-mêmes, par une peste terrible, ils la rebâtirent en 1658, avec les anciens matériaux, mais sur un nouveau plan.

Toutes ces restaurations furent inspirées par Mgr de Borie, évêque de Cahors, et conduites par M. Alain de Solminihac, un saint prêtre, dont Figeac n'a pas perdu le souvenir.

Dès l'année 1682, il obtenait du pape Innocent XI l'approbation d'une confrérie qui subsiste encore sous le vocable de l'Immaculée-Conception, si bien qu'à N. D. la Fleurie, la Sainte Vierge fut honorée pendant près de deux siècles sous un titre qu'elle ne devait recevoir solennellement qu'en 1854.

La statue, sculptée par les soins de M. Alain de Solminihac, fut sauvée pendant la Révolution. Elle est encore aujourd'hui sur son autel toujours fleuri.

Un immense concours se fait autour d'elle, surtout à la fête de l'Assomption et à la Nativité.

NOTRE-DAME DE L'ILE, à Luzech. De Roc-Amadour et de N. D. la Fleurie, où la Vierge est honorée sur les sommets, descendons vers la vallée. Marie en est également la parure. N. D. de l'Ile, comme le nom l'indique, est au centre d'une courbe profonde, formée par les caprices du Lot, près de Luzech.

Elle porta d'abord le nom de N. D. de Bon-Secours. Son origine, d'après l'abbé de Faulhiac, remonte à l'an 1504, bien que la chapelle présente aux yeux des connaisseurs des caractères plus anciens.

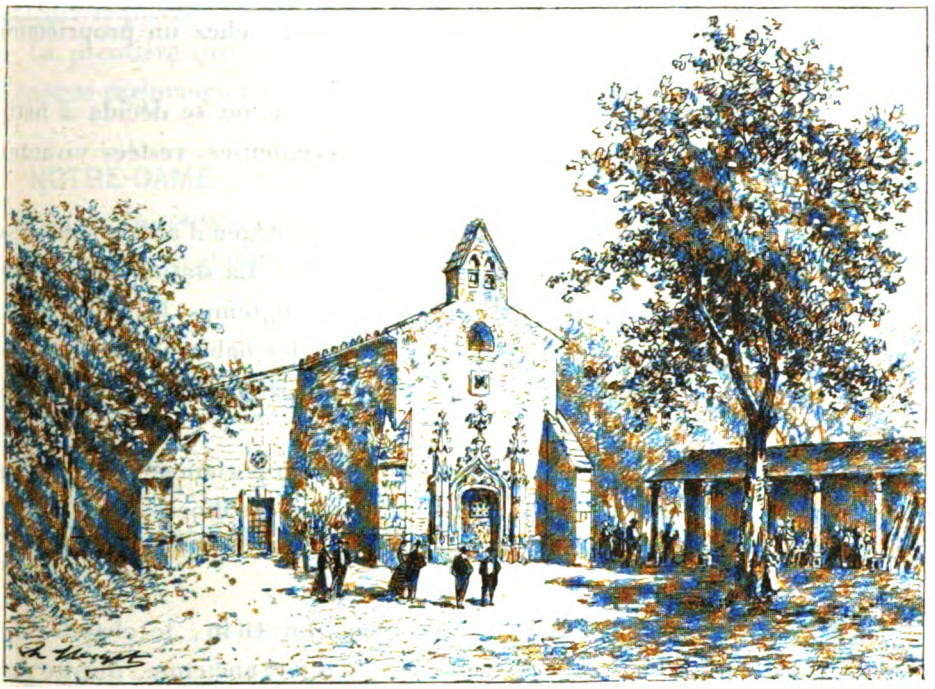
Cette année-là, un bateau lourdement chargé descendait le fleuve,

Digitized by Google

quand, emporté par le courant et poussé par les vents furieux, il allait se briser contre un rocher.

Dans le péril, l'équipage fait un vœu à la Sainte Vierge. Aussitôt les vents s'apaisent, et le bateau aborde doucement.

Peu après, Antoine III de Luzech, évêque de Cahors, bénissait une élégante chapelle gothique, élevée en face de ce passage dangereux.



NOTRE-DAME DE L'ILE, PRÈS LUZECH.

Peut-être y existait-il déjà un petit oratoire, ce qui concilierait les deux opinions.

N. D. de l'Ile devint dès lors le pèlerinage de la contrée et la protectrice des bateliers du Lot.

C'est à sa puissance que recourut la ville de Luzech, ravagée par la peste, à la fin du siècle dernier. La confiance des habitants ne fut pas vaine, puisque le fléau cessa aussitôt qu'ils firent vœu d'aller, chaque année, en procession à N. D. de l'Ile.

Depuis 1834, les dégâts, fruit de l'impiété et de l'oubli, ont été réparés par le zèle de M. Géraud Ramet, curé de Luzech. A la prière de Mgr d'Hautpoul, évêque de Cahors, Grégoire XVI accorda à ce sanctuaire de nouvelles indulgences. Une retraite y est prêchée tous les ans, au mois de septembre.

Digitized by Google

Environ quinze mille pèlerins visitent ce sanctuaire pendant l'octave de la Nativité.

NOTRE-DAME DE VERDALE, à Lacamdoucet. Dans une riante solitude du haut Quercy, entre Saint-Céré et la Tronquière, ce pèlerinage, sur la paroisse de Lacamdoucet, participa longtemps à la célébrité de Roc-Amadour.

On en fait remonter l'origine à l'an 1020. La Sainte Vierge apparut à une petite bergère demeurant au village de Corn, chez un propriétaire appelé Viscontin.

La vision de l'enfant fut mise en doute, et l'on ne se décida à bâtir que devant un concours de circonstances merveilleuses, restées vivantes dans la tradition populaire.

Ravagée par les protestants, la chapelle, mal protégée d'ailleurs dans ce lieu presque désert, fut totalement brûlée en 1793. La statue, sauvée par un bon villageois de Peyrusse, reçut pendant longtemps les hommages du pays dans une pauvre maison. Vers 1848, les habitants de Lacamdoucet se cotisèrent et rebâtirent l'ancienne chapelle sur son rocher de Verdale.

Depuis cette époque, le pèlerinage a repris son importance, et le mois de septembre y voit affluer comme autrefois les fidèles des diocèses de Cahors, de Rodez, de Saint-Flour et de Tulle.

NOTRE-DAME DES NEIGES, à Gourdon. En 1646, le chapitre du Vigan restaurait, en l'agrandissant, une chapelle fort ancienne, illustre par de nombreux miracles et qui lui appartenait, bien qu'elle fût bâtie dans la ville de Gourdon.

Pour favoriser encore la dévotion à N. D. des Neiges, Innocent XII, en 1698, accorda une indulgence plénière à tous les pèlerins. Un chapelain desservait autrefois ce sanctuaire, autour duquel le concours ne cessa qu'à la Révolution.

Pendant quarante ans, le pèlerinage, sans être complètement oublié, perdit de son éclat; mais, en 1836, la chapelle fut restaurée, les populations en reprirent le chemin, et le nombre des pèlerins qui la visitent pendant les huit jours qui précèdent la fête de N. D. des Neiges (5 août), varie de quinze à vingt mille chaque année.

NOTRE-DAME DU ROCHER, à Mayronne, est ainsi nommée d'un pic élevé qui surplombe le village de Mayronne, et dans lequel se trouve, au

Digitized by Google

fond d'une grotte naturelle, une statue de la Sainte Vierge en grande vénération pour les fidèles des cantons de Souillac et de Martel. On y vient en foule des diocèses de Tulle et de Périgueux, pendant l'octave de la Nativité.

Citons encore, à Figeac et dans la banlieue, **NOTRE-DAME DE PITIÉ** et **LA CAPELETTE**, où les habitants portent bien souvent leurs doléances et leurs requêtes.

La première surtout, placée sur les rives du Lot, passe pour être de l'époque carlovingienne.

NOTRE-DAME DE MONTREDON était, avant 1793, dans une chapelle isolée sur la route de Figeac à Rodez. Quand la Révolution vint la livrer aux flammes, la statue fut soustraite et portée ensuite à l'église paroissiale de Montredon.

NOTRE-DAME DE FÉLINES est vénérée à Castelnau depuis le dixième siècle, particulièrement aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité.

NOTRE-DAME DE COMPASSION, à Degagnac, est visitée les mêmes jours.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROUERGUE

DIOCÈSE DE RODEZ

⛴ N. D. de Ceignac, ou des Monts.
N. D. d'Orient, a Saint-Sernin.
N. D. de Lenne, a Campagnac.
N. D. d'Estables.
N. D. de la Salvagne, a Saint-Martin de Mauriac.
N. D. de Canabières.
N. D. de Lorette, a Millau.
N. D. de la Salette, id.
N. D. de Saint-Affrique.
N. D. du Cayla, a Versols.
N. D. des Treize-Pierres, près Villefranche.
N. D. des Buis, a Saint-Geniez.
N. D. des Pauvres, a Aubrac.
N. D. de Gironde, a Agrès.
N. D. de Bergounhous.
N. D. de Valle-Clause, près Sévérac.
N. D. de Lorette, id.
N. D. de Pitié, a Castelnau.
N. D. de Lez, a Peyrat.
N. D. de Consolation, a Foissac.
N. D. de Haute-Serre, a Auzits.
N. D. de la Négrette, a Espalion.
N. D. du Pouzet.
N. D. de la Pitié, a Rodez.
N. D. du Roc, près Naucelle.
N. D. de Rouquayrol, id.
N. D. de Consolation, a Combret.
N. D. de Bétirac.
N. D. de Coupiac.
N. D. du Désert, a Saint-Rome.
N. D. du Faubourg, a Peyrusse.
N. D. de Trémouilles.
N. D. de Romette.
N. D. de Lescure.
N. D. de Marcillac.
N. D. d'Aures.

Ce diocèse, dans lequel s'est fondu celui de Vabres, supprimé par le Concordat, est suffragant d'Alby, et renferme le département de l'Aveyron. Il n'est presque pas un canton de ce pays si religieux qui n'ait un ou plusieurs sanctuaires en l'honneur de Marie. Leur multiplicité même nous obligera à être court sur chacun d'eux.

NOTRE-DAME DE CEIGNAC ou DES MONTS (⛴ 1876). Ce pèlerinage est situé sur une colline, dans l'un des pays les plus montueux de la France. Son origine semble se confondre avec l'établissement du christianisme dans le Rouergue. Les plus anciens auteurs l'attribuent à saint Martial. « Il n'est pas besoin, pour rendre ce pèlerinage vénérable aux yeux

Digitized by Google

de tout vrai chrétien, d'en faire remonter l'établissement jusqu'au premier évêque de Limoges. Il nous suffit de savoir que, de temps immémorial, nos pères y ont présenté leurs hommages à Celle qui du haut de la colline, où elle a choisi son séjour, défend le peuple fidèle qui implore sa protection. » (L'abbé POUGET, t. Ier, p. 22.)

La première histoire a été écrite par le Père Cavaignac, Jésuite, en 1610; la seconde, par le Père Nazeau, prieur de Ceignac, en 1697. Enfin, le chevalier de Rudelle, ancien officier et curé de N. D. de Ceignac, en 1823, en donna une nouvelle édition. Il y est dit, à la page 45 :

« La tradition commune, fondée sur un vieux titre, tiré de son ancien original par maître Jean Bergonhou, notaire, le septième jour de juillet 1307, nous fait foi qu'environ l'an 1150, il y avoit en Hongrie un prince palatin aveugle, fort dévot à la Sainte Vierge, qu'il avoit accoutumé d'invoquer souvent dans une chapelle, y faisant brûler incessamment sept lampes devant son image. La priant un soir en icelle, la Sainte Vierge lui apparut en vision, et lui demandant ce qu'il vouloit d'elle, il lui répondit qu'il lui plût de lui donner la vue : « Je veux bien te l'accorder », repart la Sainte Vierge, « mais non pas dans ce lieu : va-t'en dans le royaume de « France, dans une dévote chapelle bâtie et consacrée à mon nom près de « la ville de Rodez, dans la forêt de Cayrat, nommée des Monts, entre « les rivières de l'Aveiron et de Viaur; c'est là que j'exaucerai tes prières. »

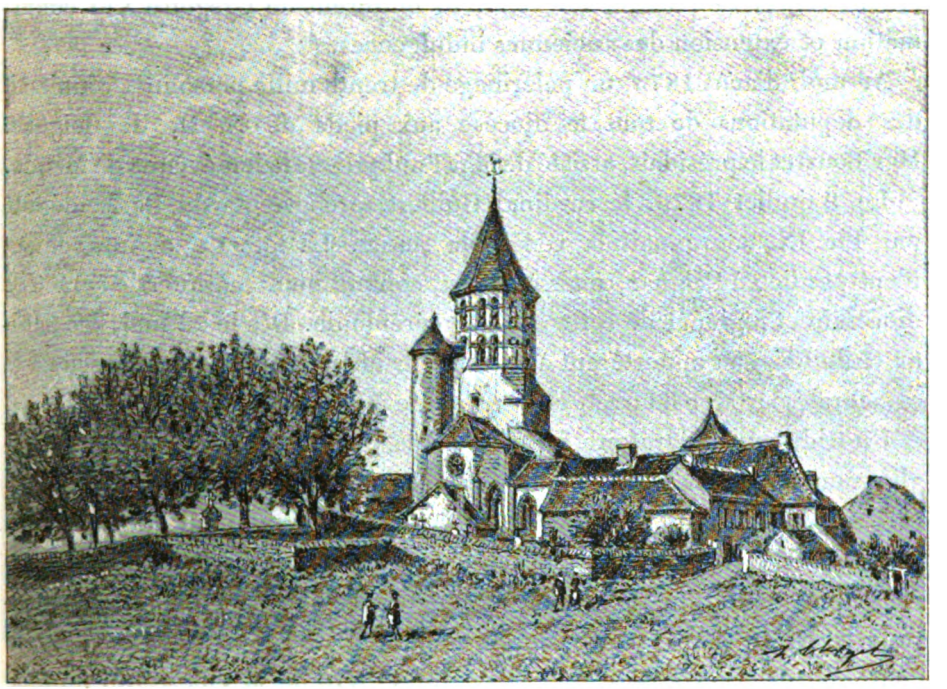
« Le prince partit et s'en vint par la mer Adriatique, où une tempête lui fit perdre une partie de ses gens. Il fut ensuite, par les montagnes du Languedoc, conduit à pied dans la chapelle des Monts, où étant entré, après avoir salué la Sainte Vierge, fit commencer la messe, pendant laquelle il reçut trois grâces extraordinaires, dont la première fut le recouvrement de la vue, pendant l'élévation du Saint Sacrement, de laquelle il jouit le reste de sa vie; la seconde grâce qu'il y reçut, fut la guérison des fièvres dont il étoit travaillé; et la troisième, qui ne semble pas moins miraculeuse, fut la rencontre inopinée de ses gens qui furent dispersés sur mer.

« Après avoir fait chanter le *Te Deum* en actions de grâces, il reprit son chemin d'Hongrie, passant par Rodez, pour y visiter l'évêque, duquel il obtint que cette chapelle s'appelleroit désormais Ceignac, en mémoire de cent hommes de sa suite, trouvés miraculeusement dans ce lieu, contre toute espérance. Et se souvenant toujours de ces grâces singulières qu'il avoit reçues, magnifioit avec une extrême joie la bonté et la miséricorde de Dieu, pour les secours miraculeux qu'il avoit reçus de la Vierge dans son église de Ceignac, qui a été depuis ce grand miracle beaucoup plus illustre et recommandable qu'auparavant. »

Digitized by Google

L'auteur énumère ensuite une multitude d'autres guérisons, obtenues à diverses époques; les riches *ex-voto,* tels que quatre lampes d'argent, données par les seigneurs d'Arpajon; six autres par le cardinal Pellagrue, parent de Clément V; une par Jean d'Amboise, évêque de Maillezais; trois par les seigneurs de Planèzes.

Le pape Martin V avait accordé, en 1420, une indulgence plénière aux pèlerins « qui visiteroient cette église aux jours des fêtes chômables de la Sainte Vierge, et le jour du dimanche d'après l'Assomption, qu'on



NOTRE-DAME DE CEIGNAC.

appelle vulgairement *le jour du grand Pardon de Ceignac.* » En 1655, Alexandre VII renouvela, en les augmentant, toutes les indulgences anciennes, à la demande de Hardoin de Péréfixe, évêque de Rodez.

Quelques années auparavant, en 1629, la ville d'Alby reconnaissait, par un acte public, être redevable à N. D. de Ceignac de la cessation de la peste. Rodez, en 1652, fut également délivré, dans un semblable péril, par la confiance de ses consuls et de ses habitants, qui se rendirent processionnellement à Ceignac. Tandis que le fléau continuait à faire dans tout le voisinage de très nombreuses victimes, personne, dans la ville, ne fut atteint, après la procession. Cette particularité est rapportée par un témoin

Digitized by Google

oculaire, le Père Le Beau, qui travaillait alors à la vie du B. François d'Estaing, évêque de Rodez.

Avant la Révolution, on voyait encore à Ceignac, dans la chapelle dite de Rodez, le tableau que la ville offrit en reconnaissance. Mais ce témoignage, comme presque tous les autres mentionnés plus haut, disparut à cette fatale époque. La statue put être sauvée, et la dévotion reprit son cours dès que le calme reparut.

Les évêques de Rodez, considérant à bon droit N. D. de Ceignac comme un des principaux fleurons de leur couronne, favorisèrent l'élan des populations vers ce sanctuaire. En 1837, ils obtinrent de Grégoire XVI confirmation et extension des anciennes indulgences.

Au mois d'août 1873, un pèlerinage de trente mille personnes réunissait des députations de tout le diocèse aux pieds de N. D. de Ceignac. Mgr Bourret le présidait, assisté de Mgr Foulquier, ancien évêque de Mende.

Le 9 juillet 1876, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, député par Pie IX, couronnait la vénérable statue. La fête du couronnement n'eut pas lieu à Ceignac, mais à Rodez, comme pour marquer le caractère diocésain et régional de cette auguste cérémonie. Dès le 22 mai, les habitants de Ceignac apportèrent à Rodez leur chère statue, qui fut reçue à la cathédrale par Mgr Bourret, et transportée à la chapelle de l'évêché.

Un triduum préparatoire fut prêché à la cathédrale de Rodez. Mgr Meglia, nonce à Paris, douze évêques et une foule innombrable entouraient le cardinal Guibert dans la cérémonie du couronnement, qui eut lieu sur la place de Foirla.

Le lendemain, une procession ramenait chez elle, triomphante et couronnée, N. D. de Ceignac. Comme mémorial de la fête, une magnifique couronne de bronze doré fut placée sur la tête de la Vierge qui domine la tour de la cathédrale.

NOTRE-DAME D'ORIENT, à Saint-Sernin. M. Jammé, avocat, en a publié l'histoire, en 1860. Nous prenons pour guide ce pieux opuscule, que l'auteur nous a obligeamment offert.

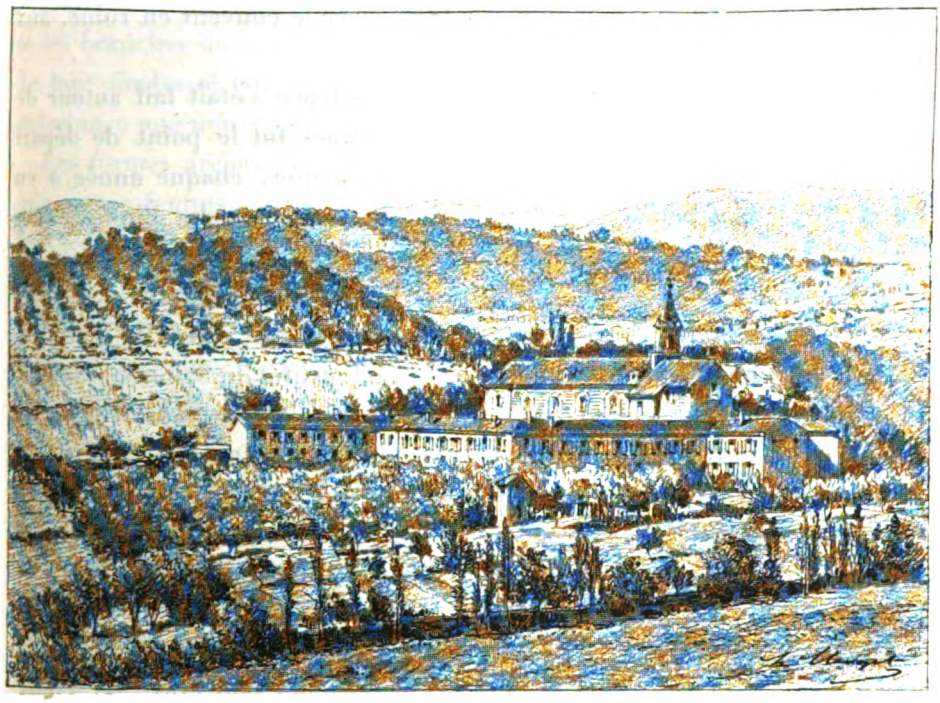
Il est difficile d'en préciser l'origine, mais il résulte d'un bref de Benoit XII, en 1336, que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem prétendaient, à titre de patrons de ce sanctuaire, jouir de tous les revenus. Un autre document du mois de mai 1281 nous montre, auprès de N. D. d'Orient, un ermite, dont la vie s'écoulait au service des pèlerins.

On a prétendu que l'étymologie du vocable sous lequel Marie est invoquée dans ce lieu, serait une abréviation d'*aures habens,* d'où *auriens,*

Digitized by Google

puis Orient. Ces distinctions nous semblent bien subtiles. Pourquoi n'y pas voir plutôt le souvenir des croisades, souvenir que nous avons déjà rencontré si souvent ailleurs? d'autant que le sanctuaire appartenait aux chevaliers de Saint-Jean.

Florissant jusqu'aux guerres de religion, ce sanctuaire fut alors ravagé, dépouillé et laissé presque en ruine. Mais la dévotion est vivace au cœur de ces populations du Rouergue. Bientôt la chapelle se releva et s'embellit.



NOTRE-DAME D'ORIENT, A SAINT-SERNIN.

Le service en était fort irrégulier. Les biens qui en dépendaient avaient été confisqués et vendus; les prêtres de Saint-Sernin n'y venaient pas assez souvent, au gré des pèlerins. Cet état dura jusqu'en 1615.

Deux religieux mineurs conventuels demandèrent alors à l'évêque de Vabres à s'y installer. Ils y construisirent d'humbles cellules. Mgr Lavalette-Cornusson, évêque et comte de Vabres, autorisait, en 1644, l'agrandissement de l'église et du couvent, devenus en peu d'années l'un et l'autre trop étroits : « Je suis heureux, disait-il dans son ordonnance, de conserver dans cette sainte chapelle la dévotion que chacun y professe pour la glorieuse Vierge qui y opère force miracles. »

N. D. d'Orient devint un foyer de ferveur et de fructueuses prédications.

Digitized by Google

Placée aux confins du diocèse de Vabres, d'Alby, de Castres et de Rodez, elle fut témoin de l'abjuration d'un grand nombre de calvinistes. Quand les rigueurs de l'hiver suspendaient les pèlerinages, les Capucins, pieds nus, parcouraient la contrée et ramenaient ainsi bien des âmes à Dieu.

La Révolution interrompit le pèlerinage, chassa les religieux et vendit le couvent et l'église. L'acquéreur du couvent fut le Père Étienne, le dernier gardien, bientôt, hélas! obligé de le céder à vil prix et de s'enfuir. L'église fut achetée par M. l'abbé Carayon, du canton de Saint-Sernin. Devenu grand vicaire d'Alby, il la donna, en 1825, avec le couvent en ruine, aux Bénédictines de Toulouse.

Pendant le premier quart de ce siècle, le silence s'était fait autour de N. D. d'Orient; mais l'arrivée des Bénédictines fut le point de départ d'une véritable résurrection. Depuis cette époque, chaque année a vu s'accroître la prospérité de ce sanctuaire rajeuni, et riche d'indulgences nouvelles.

Nul autre, en France, dit son historien, n'en possède autant et de plus précieuses : les indulgences de la Portioncule, des sept autels, de l'oraison des quarante heures, de N. D. de Lorette, de l'institut du Saint-Sacrement, de l'Ordre de Saint-Benoît, de l'Adoration perpétuelle, etc. Toutes les confréries vivent et se développent autour de N. D. d'Orient.

Le 23 août 1873, le sanctuaire, placé dans un lieu de difficile accès, vit cependant accourir douze mille pèlerins, la plupart à pied, d'autres sur de rustiques véhicules, représentant les diocèses de Rodez et d'Alby.

NOTRE-DAME DE LENNE ou DU LIERRE. Le canton de Campagnac, sur les confins du diocèse de Mende, possède seul plusieurs pèlerinages assez renommés.

Pour occuper ses loisirs et charmer sa piété, un petit berger avait, tout en gardant ses brebis, taillé une statue de la Sainte Vierge, qu'il plaça dans un rocher. Le lierre forma bientôt au rocher une verte parure; les autres bergers, puis la population d'alentour y vinrent prier, et c'est ainsi que prit naissance le pèlerinage de N. D. de Lenne. La statue qu'on y vénère représente la Reine du Ciel assise sur un siège à l'antique. Le manteau accuse, par sa raideur et sa forme allongée, par les plis resserrés de la robe, le faire du onzième ou du douzième siècle. C'est au moins depuis cette époque qu'une chapelle, bâtie sur le rocher, remplaça la niche rustique du petit berger.

Plusieurs paroisses du voisinage prirent l'habitude de s'y rendre tous les ans en procession. Cet usage, interrompu quelque temps par la Révolution,

Digitized by Google

a repris avec une ferveur nouvelle. Mgr Frayssinous, Mgr Clauzel de Montals, évêques d'Hermopolis et de Chartres, aimaient à venir renouveler eux-mêmes la consécration que leurs pieuses mères avaient autrefois faite de leur personne à N. D. de Lenne.

NOTRE-DAME D'ESTABLES. Voisine et contemporaine de la précédente, la statue de N. D. d'Estables fut d'abord honorée sur la colline; mais ayant été retrouvée sur un sureau de la vallée, on lui bâtit une chapelle dont les murs, récemment démolis, recélaient, en effet, le tronc et les branches du sureau. La découverte inattendue de ce témoin, vieux de huit siècles et confirmant tout à coup la légende populaire, donna au pèlerinage une nouvelle impulsion.

Les formes archaïques de la statue, sauvée pendant la Révolution par une pieuse femme, révèlent sa haute antiquité. Elle ressemble beaucoup, par ses principaux traits, à celle de Lenne. Objet d'un culte persévérant, elle est célèbre dans la contrée par les nombreuses et éclatantes guérisons accordées aux prières faites dans sa chapelle. L'affluence des pèlerins est très considérable le jour de l'Assomption, fête principale, et atteint souvent le chiffre de trois à quatre mille.

NOTRE-DAME DE LA SALVAGNE, à Saint-Martin de Mauriac. A une lieue de Millau, dans la paroisse de Saint-Martin de Mauriac, le sanctuaire de la Salvagne, encore assez étroit au siècle dernier, a été agrandi, en 1838, par la famille Rouvelet, de Millau, et mis en rapport avec sa prospérité croissante. Le 2 juillet de chaque année, cette solitude se peuple de pèlerins qui accourent non seulement du voisinage, mais des diocèses de Mende, de Nimes et de Montpellier.

Le cardinal de Bonald, outre les faveurs obtenues à Rome, enrichit cette chapelle d'une magnifique statue, que l'on voit au-dessus du maître-autel. On raconte plusieurs miracles opérés dans le sanctuaire de la Salvagne; on dit même qu'un jeune homme, ayant par mépris raillé ces guérisons en prenant des béquilles, fut atteint sur-le-champ de l'infirmité qu'il simulait en se moquant.

Non loin de la Salvagne se trouve, au pied d'une montagne, dans le canton de Salles-Curan, *N. D. de Canabières,* sur laquelle nous n'avons pas de renseignements.

NOTRE-DAME DE LORETTE. NOTRE-DAME DE LA SALETTE. Millau possède encore dans son voisinage deux sanctuaires récents, mais

Digitized by Google

très visités : l'un, le dimanche dans l'octave de l'Assomption; l'autre, du 22 août au 22 septembre.

NOTRE-DAME DE SAINT-AFFRIQUE. Cette ville est célèbre par sa dévotion à la Sainte Vierge. Dès le commencement du seizième siècle, une confrérie de N. D. de la Miséricorde, ressuscitée aujourd'hui sous le vocable du Cœur-Immaculé de Marie, groupait et réunit encore tous les cœurs dévoués à l'honneur de la Sainte Vierge. Elle possédait avant 93 une statue de la Mère de Dieu, en argent. Une autre rayonnait au portail de l'église.

Quand, dans les mauvais jours, une populace impie trainait cette statue dans la boue, un protestant s'avisa d'abattre d'un coup de sabre le bras de l'Enfant Jésus. Or, quelques jours après, la femme de ce malheureux donnait le jour à un enfant privé du bras correspondant à celui que le sabre avait mutilé.

En 1854, le choléra sévissait à Saint-Affrique; une procession de toute la ville recourut à la protection de Marie. Cette manifestation eut lieu le 6 août, et, après cette date, il n'y eut plus un seul décès occasionné par le fléau. Chaque année, un *triduum* préparatoire à la fête de l'Assomption est très suivi dans la ville, et le jour de la fête, le nombre des pèlerins varie de trois à cinq mille.

NOTRE-DAME DU CAYLA, à Versols. A douze kilomètres au midi de Saint-Affrique, la paroisse de Versols possède une chapelle très ancienne, mais d'origine indéterminée. D'après la *Gallia christiana,* elle aurait été construite au treizième siècle par Bernard, seigneur de Versols, avant son départ pour la croisade. Un prieuré y était attaché bien avant le quatorzième siècle. Les guerres de religion y semèrent la ruine. Les quelques terres échappées au désastre furent réunies au chapitre de Vabres, qui faisait desservir la chapelle par un prêtre du voisinage. La Révolution passa sans la détruire, et les populations continuèrent de s'y rendre le lundi de la Pentecôte, comme faisaient de temps immémorial les religieuses du couvent de Nonenque. Elles y venaient par un chemin que les paysans appellent encore *lou camin del roumigatché* (chemin du pèlerinage).

Cette chapelle était très délabrée en 1861, mais alors plusieurs personnes pieuses s'entendirent pour la restaurer. Le 28 septembre 1873, quatorze cents pèlerins s'y pressaient sous la conduite de M. H. Vernet, missionnaire apostolique, qui nous fournit ces détails.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DES TREIZE-PIERRES, près Villefranche. Nous devons à l'obligeance du Rév. Père Gary, supérieur de l'orphelinat Saint-Viateur, à N. D. des Treize-Pierres, communication d'un volumineux manuscrit, récemment composé par M. Lafon, aumônier à Villefranche. Nous résumons cet intéressant travail.

Le 19 mars 1509, Colongos, charretier de Villefranche, contemplait avec tristesse son attelage embourbé dans un sentier que traversaient, non loin de cette ville, les eaux d'une fontaine minérale. Cris, menaces, coups de fouet, tout était inutile. Détail digne de remarque! Colongos ne jurait point; mais voyant tous ses efforts impuissants, impuissants aussi les secours de ses nombreux voisins, le brave homme tomba à genoux, invoquant la Vierge Marie.

A peine eut-il terminé sa prière qu'il vit, du côté de l'orient, une lumière soudaine, que d'autres témoins virent également. La Mère de Dieu, suivie des douze apôtres, passa près de lui. Les pieds des personnages célestes se posaient silencieux sur treize pierres qui, à l'époque des inondations, servaient aux piétons à franchir ce difficile passage; puis, ils disparurent au couchant, au lieu même où s'élève aujourd'hui la chapelle.

Lorsque, ébloui, Colongos se releva, sa charrette et l'attelage étaient sortis du mauvais pas. Arrivés à Villefranche, le charretier et douze témoins attestèrent aux échevins, sous la foi du serment, tout ce qu'ils avaient vu. La foule s'empressa de visiter ce lieu sanctifié. Guillaume, abbé de Loc-Dieu, les échevins de Villefranche et le peuple tout entier sollicitèrent de l'évêque de Rodez, François d'Estaing, une enquête sur l'événement.

Le 28 mai 1510, l'évêque interrogea les témoins. Convaincu par la guérison d'un sourd-muet et divers autres prodiges, il bénit lui-même la première pierre d'une chapelle, le 1er juin 1510. Quant aux treize pierres sur lesquelles la Vierge avait passé, elles furent enchâssées dans la chapelle qui leur emprunta sa dénomination.

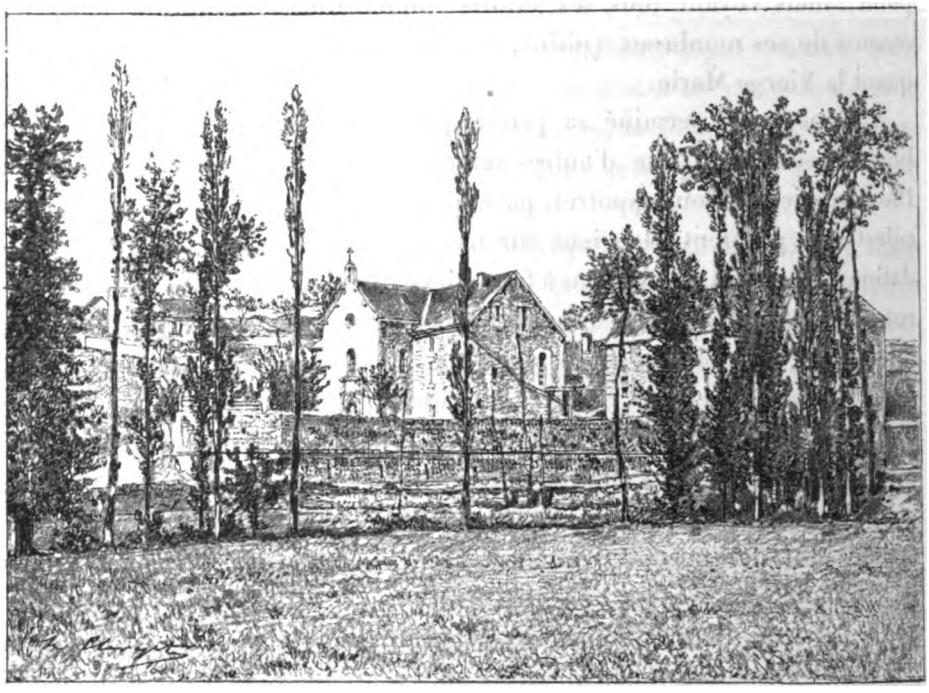
De Villefranche, la dévotion s'étendit rapidement à tout le Rouergue et à l'Aquitaine. L'année 1520, tristement célèbre par une peste qui ravagea tout le Midi, vit affluer à N. D. des Treize-Pierres des foules énormes. Trente-deux paroisses s'y trouvèrent un jour réunies. C'était le 16 août, fête de saint Roch, dont on possède encore à Treize-Pierres une relique insigne. Ces supplications furent exaucées, car tandis que le Rouergue et l'Albigeois étaient désolés, Villefranche ne connut pas le fléau.

Ces bienfaits étaient encore récents lorsque, au mois de septembre 1561,

Digitized by Google

les huguenots, s'emparant de Villefranche, pillèrent et incendièrent la chapelle de N. D. des Treize-Pierres. Pendant trente ans, quatre murs noircis et ruinés témoignèrent de leur passage. La conversion de Henri IV fut le signal de jours meilleurs. La chapelle fut rebâtie en 1593, et le pèlerinage reprit son cours.

Si la peste avait épargné Villefranche et son voisinage en 1520, il n'en fut pas de même en 1628. En trois mois et demi, le fléau y fit de tels ravages que la ville, qui comptait quatorze mille âmes, en perdit huit



NOTRE-DAME DES TREIZE-PIERRES, A VILLEFRANCHE.

mille! Le 31 mai, une procession solennelle se dirigea vers N. D. des Treize-Pierres. Le premier consul de la ville, Jean de Solages, fit vœu, au nom de tous, de venir à perpétuité en procession le jour de la Saint-Roch, si le fléau cessait.

Loin de s'arrêter, le fléau redoubla. Mais si la prière sollicite, la persévérance obtient. Le 27 juillet, quand le mal était si grand que les consuls eux-mêmes, excepté un seul, avaient pris la fuite, que le clergé, sauf deux vicaires, MM. Barthe et Roussel, avait reçu de l'évêque de Rodez l'ordre de quitter la ville, les survivants de cette malheureuse population dressèrent un autel sur la place publique. Des supplications, des larmes et

Digitized by Google

des cris de : « Pitié, pitié! mon Dieu! miséricorde pour nos enfants! » retentirent, ratifiant le vœu du 31 mai.

Le mal se ralentit. Quelques victimes furent encore atteintes. Mais le lendemain de l'Assomption, à l'heure où s'achevait la procession votive, il n'y eut plus un malade dans la ville, et la peste disparut subitement.

Outre les deux vicaires désignés par l'évêque et sur leur demande pour assister les pestiférés, d'autres prêtres avaient sollicité l'honneur de partager leurs périls et leurs travaux. Parmi eux s'était distingué M. Bonal, prêtre pieux, élevé avec M. Olier à l'école du Père de Condren. Quand le fléau eut cessé, M. Bonal réclama, comme une récompense, d'être le chapelain de N. D. des Treize-Pierres. Il forma même, autour de l'oratoire, une sorte d'association qui, sous le titre de Bonalistes, desservit le pèlerinage jusqu'à la Révolution.

La chapelle et les bâtiments du séminaire furent alors vendus. La chapelle devint une grange à fourrages, et le pèlerinage fut totalement supprimé.

La désolation régnait à N. D. des Treize-Pierres depuis plus d'un demi-siècle, quand, en 1854, un prêtre de Paris, M. Salacrous, curé de Saint-Laurent et originaire de Villefranche, racheta la chapelle et quelques masures qui l'avoisinaient. Il y établit un orphelinat. Mais le bienfaiteur étant mort, l'orphelinat ne tarda pas à succomber.

En 1868, un autre prêtre de Paris, originaire aussi de Villefranche et parent de M. Salacrous, reprit la même œuvre et confia l'orphelinat aux Clercs de Saint-Viateur, dont la maison mère est à Vourles, près de Lyon. Sous cette direction nouvelle, l'orphelinat prospéra, ainsi que le pèlerinage. La chapelle, restaurée avec goût, reçoit encore de nombreux pèlerins. Les fidèles des trois paroisses de Villefranche, reprenant la tradition, accomplissent tous les ans, le 16 août, la procession que leurs aïeux reconnaissants avaient jadis vouée à N. D. des Treize-Pierres.

NOTRE-DAME DES BUIS, à Saint-Geniez. Cachée sans doute, vers 1560, par des catholiques qui redoutaient pour elle la profanation, la statue de N. D. des Buis fut retrouvée sur un rocher, au milieu d'arbustes, d'où elle tire son nom. Elle fut respectueusement descendue de sa cachette et déposée dans un pavillon, ouvert sur ses quatre faces. Cette chapelle rustique fut son seul abri jusqu'à la Révolution. Il fallut alors lui en chercher un autre, que lui offrirent de généreux chrétiens. La tempête passée, la Vierge revint à son pavillon.

Dans les premières années de ce siècle, des usines bruyantes s'établirent

Digitized by Google

dans son voisinage, et d'ailleurs la chapelle devenait de plus en plus insuffisante. En 1827, M. Rouquayrol offrit un nouvel emplacement, et l'année n'était pas encore achevée que la chapelle était prête et bénite par Mgr l'évêque de Rodez. Quinze ans après, il devenait nécessaire de l'agrandir de moitié.

Des prodiges, des guérisons éclatantes s'y multiplient et y attirent une foule avide de gagner les indulgences dont ce sanctuaire a été enrichi par

NOTRE-DAME DES BUIS.

Grégoire XVI. La Vierge est représentée debout, tenant l'Enfant Jésus sur le bras gauche.

NOTRE-DAME DES PAUVRES, à Aubrac. « Aubrac ou Albrac, des deux mots *alto braco,* qui signifient faire halte, prendre son repos sur une hauteur, dit M. Pouget (III, p. 62), est un lieu élevé, dans un pays hérissé de montagnes, près de la rivière de Boralde, sur les confins des anciennes provinces d'Auvergne, du Gévaudan et du Rouergue. C'est une solitude affreuse, un plateau d'un accès difficile. »

C'est là qu'Alard, comte de Flandre, pèlerin de Saint-Jacques, faillit trouver la mort, avec ses compagnons. Des brigands allaient l'assassiner, quand il fit vœu de bâtir une chapelle et un hôpital dans ce lieu infesté, et de s'y consacrer lui-même au service des pauvres. M. Bousquet, curé de Busseins, a publié, sur des documents originaux, l'histoire de cette fondation.

Digitized by Google

Elle eut lieu vers 1022. Un siècle et demi plus tard, le pape Alexandre III, alors à Montpellier, confirma la fondation d'Aubrac, qui se composait de prêtres pour desservir la chapelle, de douze chevaliers qui escortaient les pèlerins et donnaient la chasse aux voleurs, de frères qui soignaient volontairement les malades, d'oblats occupés à l'hospice et aux fermes, enfin de dames, toujours prêtes, malgré leur haut rang, à laver les pieds des pèlerins et à exercer envers les pauvres toutes les œuvres de la charité chrétienne.

Une grosse cloche, dite la *Cloche des perdus,* placée au sommet de la plus haute tour, était chaque soir sonnée pendant deux heures, afin de rappeler les pèlerins et voyageurs égarés dans les ténèbres, la neige ou les brouillards. Le moyen âge, si fertile en institutions charitables, en connut peu de plus touchantes. Le grand nombre de malheureux qui se rendaient à Aubrac, attirés par l'aumône, fit donner à la Vierge qu'on y vénérait le titre touchant de N. D. des Pauvres.

La Révolution ne pénétra que timidement dans cet asile, puisqu'en 1793 on distribuait encore la *miche* à la porte du monastère; mais, à la fête de Pâques de cette année sinistre, les religieux furent chassés. Ils y revinrent en 1797; l'année suivante, ils étaient expulsés de nouveau, et ce fut pour toujours.

Les cloches furent emportées, à l'exception de celle *des Perdus,* que la paroisse de Saint-Chély, en 1798, plaça dans son clocher. En 1843, la cloche revint à Aubrac, mais le pèlerinage fut interrompu pendant un demi-siècle; il n'a repris que dans ces dernières années.

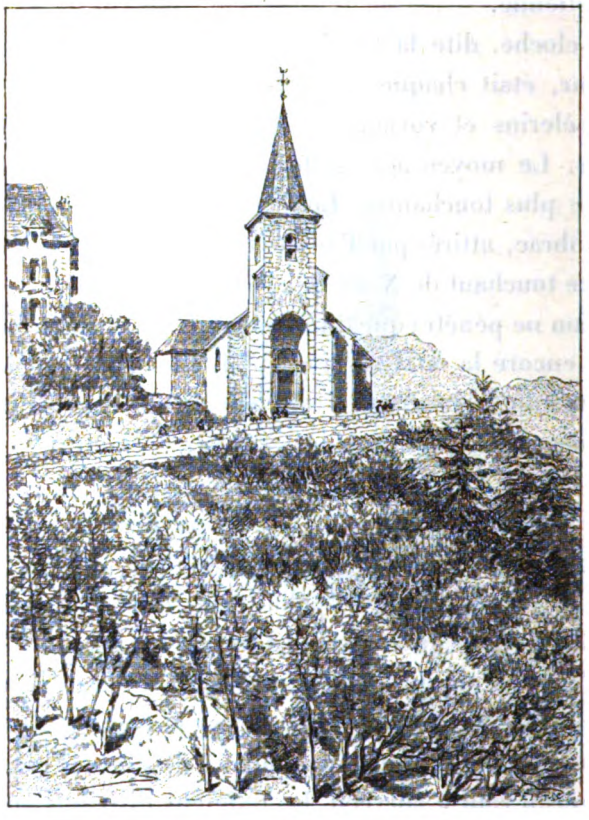
« Aubrac n'est plus aujourd'hui, nous écrit M. Deltour, le vénérable curé de la paroisse, cette maison hospitalière où le pauvre trouvait assistance pour son corps et secours pour son âme. A la porte d'entrée du monastère, dont l'arceau seul a survécu, les religieux distribuaient quinze mille livres de pain tous les ans. Presque tout le revenu passait à cette aumône. Mais les terres, la montagne, tout fut aliéné.

« Il existe encore, à la vérité, près de l'église, une tour carrée, de quarante mètres, que Mgr de Rodez vient d'acheter, avec une auberge y attenante. De la grande maison, appelée l'hôpital, où les pauvres trouvaient le gîte et le couvert, l'État a fait le logement de ses gardes forestiers. Quant au monastère, rasé jusqu'aux fondements, sa place est aujourd'hui occupée par le presbytère et le jardin du curé. »

NOTRE-DAME DE GIRONDE, à Agrès, sur la rive droite du Lot, non loin de Decazeville et d'Aubin. N. D. de Gironde était déjà en grande vénération

Digitized by Google

quand Bégond Bertrand, seigneur de Gironde, en 1428, fit en sa faveur une importante fondation. La statue qu'on y conserve porte les caractères du treizième siècle. Cette chapelle, située à l'extrémité nord-ouest du diocèse de Rodez, recevait de nombreux pèlerins du Quercy et de la basse Auvergne. Les papes, depuis Innocent X, en 1652, jusqu'à Léon XIII, en 1888, n'ont cessé de combler d'indulgences ce sanctuaire très humble,



NOTRE-DAME DE GIRONDE, A AGRÈS.

d'un difficile accès, mais très aimé des pèlerins. Au temps des croisades, il avait été enrichi de précieuses reliques, cachées on ne sait à quelle époque sous la menace de quelque invasion, et retrouvées dans l'épaisseur d'un mur de la chapelle, au mois d'avril 1649. Ces reliques, ainsi que la statue miraculeuse, ont échappé à la Révolution, et plus de trois mille pèlerins s'y rendent chaque année à l'Assomption, qui est la fête principale.

Il n'est pas une famille dans la contrée qui n'y soit officiellement représentée par un de ses membres, chargé, en faveur des enfants de la maison ou des troupeaux de la ferme, du « Vœu de Gironde ». C'est ainsi

Digitized by Google

qu'on appelle le pèlerinage annuel. Des restaurations importantes et nécessaires ont été faites à la chapelle depuis 1884 et se continuent.

Si importants que soient les autres pèlerinages du diocèse, nous ne pouvons que mentionner **NOTRE-DAME DE BERGOUNHOUS**, dans la paroisse de la Chapelle-Bergounhous, canton de Vesins, bâtie au milieu d'une forêt par un voyageur reconnaissant d'avoir échappé, par la protection de Marie, à la dent des loups. Nombreux pèlerins le 24 septembre.

NOTRE-DAME DE VALLE-CLAUSE, près de Séverac. Au fond d'une vaste forêt qui ombrage une partie du canton de Séverac-le-Château, tout proche des sources de l'Aveyron, un sanctuaire, rajeuni au dix-septième siècle, reçoit de temps immémorial les visites des bûcherons et de toutes les paroisses d'alentour.

Dès le seizième siècle, le pape Jules II, eu égard à la célébrité de cette chapelle, l'enrichit d'une indulgence plénière, pour la fête de la Nativité. Des grâces nombreuses, et récemment obtenues, ont augmenté la dévotion des habitants, qui s'y rendent au nombre de trois ou quatre mille pour la fête principale.

Dans le même canton, **NOTRE-DAME DE LORETTE** fut bâtie en 1648, par Louis d'Arpajon, marquis de Séverac, en expiation d'un crime, et sur le modèle de la *Santa Casa*. Douze chapelains s'y établirent. La statue, apportée d'Italie par le marquis pénitent, fut sauvée pendant la Révolution et replacée sur son autel. En 1854, la chapelle a été rendue au culte, et, depuis lors, il s'y fait un grand concours de pèlerins, pendant tout le mois d'août.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Castelnau, canton de Saint-Beauzely, fondée au douzième siècle par la famille Royer de Vesins.

NOTRE-DAME DE LEZ, canton de Mur-de-Barrez, bâtie sur la paroisse de Peyrat, par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Elle était, en effet, dans le voisinage de l'abbaye de Bonneval, dont les religieux desservirent pendant cinq cents ans le pèlerinage.

La statue fut sauvée, pendant la Révolution, par un habitant de la Pesturie, et demeura intacte au milieu de l'incendie qui consuma l'autel et le retable en 1837. Les pèlerins y sont nombreux le 15 et le 16 août, et le 8 septembre.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Foissac, très visitée, depuis la restauration qui en fut faite en 1848. La fête principale est la Nativité.

NOTRE-DAME DE HAUTE-SERRE, paroisse d'Auzits, canton de Rignac, qui nous offre, en 1793, le spectacle presque unique d'une conservation intacte, due principalement au respect dont on l'entourait et à son éloignement des villes.

N. D. de la Négrette, dans la chapelle de l'hospice d'Espalion. Fête à l'Assomption.

N. D. du Pouzet, dans le canton d'Aubin.

N. D. de Pitié, à Rodez. La cathédrale possède en son trésor une sandale de la Sainte Vierge.

N. D. du Roc et *N. D. de Rouquayrol,* canton de Naucelle, très visitées, la première le 3 mai et le lundi de Pâques, la seconde le 8 septembre.

N. D. de Consolation, à Combret.

N. D. de Bétizac et *N. D. de Coupiac,* dans le canton de Saint-Sernin, célèbres, l'une par sa confrérie instituée en 1483, et l'autre par un fragment du voile de la Sainte Vierge, conservé depuis dix siècles et sauvé en 93 par un forgeron, qui le cacha dans son soufflet!

N. D. du Désert, près Saint-Rome de Tarn.

N. D. du Faubourg, à Peyrusse.

N. D. de Trémouilles, N. D. de Romette et de *Lescure,* canton de Salvetat.

N. D. de Marcillac.

N. D. d'Aures, sans parler de *Sainte-Foy,* à Conques, dont le pèlerinage, très suivi au mois d'octobre, n'entre pas dans notre sujet.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE MONTAUBAN

⛴ N. D. de Livron, a Caylus.
N. D. de l'Orme, a Castelferrus.
N. D. d'Alem, a Castelsarrasin.
N. D. de la Feuillade, a Montech.
N. D. de la Peyrouse, a la Française.
N. D. des Misères, a Mirabel.
N. D. de Grace, a Saint-Vincent d'Autejac.
N. D. des Gobachons, a Bourret.
N. D. de Liesse, a Castelsarrasin.
N. D. de Belle-Cassagne, a Moissac.
N. D. des Carmes, a Lauzerte.
N. D. de la Croix, près de Verdun.

Bien que la ville de Montauban et le nord de ce diocèse fissent autrefois partie de la Guyenne, le département a emprunté divers lambeaux de son territoire actuel au Languedoc et à la Gascogne. De là, un certain embarras pour attribuer ce diocèse à l'une ou à l'autre province.

Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Daux, secrétaire de l'évêché de Montauban, et à son frère, missionnaire apostolique, la plupart des renseignements qui vont suivre sur les pèlerinages de ce diocèse, suffragant de Toulouse, fondé seulement au quatorzième siècle et aujourd'hui dans les mêmes limites que le département de Tarn-et-Garonne.

NOTRE-DAME DE LIVRON, à Caylus (⛴ en 1878). N. D. de Livron ou de la Délivrande, au canton de Caylus, a pour origine la reconnaissance de tout un peuple. Le R. P. Carles en a écrit l'histoire; mais nous allons laisser la parole à Mgr de Nimes, et quel lecteur pourrait s'en plaindre?

Le magistral discours prononcé par Mgr Besson au couronnement de la statue, le 9 juin 1878, va donc nous dire l'origine, les développements et les gloires de ce sanctuaire.

« Depuis sept siècles, vos ancêtres ont dit à N. D. de Livron : *Je vous en prie, parlez pour nous au Roi,* et, depuis sept siècles, elle répond : *C'est bien! je parlerai au Roi pour vous.* Voilà les services que le Pape couronne aujourd'hui. Écoutez et jugez si reine a jamais mieux mérité sa couronne... C'est N. D. de la Délivrande. Elle n'a pas cessé de vous délivrer. Elle avait marqué cette place dès le jour où vos ancêtres, devenus chrétiens, lui

Digitized by Google

donnèrent leurs premières vignes à garder et leurs premiers foyers à bénir; mais c'est par une victoire qu'elle veut prendre possession...

« Un monstre faisait d'affreux ravages : les habitants n'osent plus sortir; la terreur se répand aux environs. Qui attaquera le monstre? Le chevalier de la Gardelle se présente; il entre dans cette église et s'y recommande; il engage la bataille, la gagne; le monstre succombe, et le pays est délivré. Voilà le commencement de l'histoire; c'est le jour de la première délivrance.

« Le chemin est abrupt, mais les anges vont l'aplanir. Qu'ils aient mis la main aux fondements de la chapelle, vos pères l'ont cru, et je le crois avec eux; vos pères l'ont dit, et j'aime à le répéter. A côté du chemin des anges, une fontaine jaillit subitement; cette fontaine coule encore... Là, le rocher se creuse en forme de crucifix, sous le ciseau des pèlerins; ici, un sanctuaire est dédié à sainte Madeleine. Tout le christianisme éclate avec ses divins attraits autour de N. D. de Livron, et Marie, sensible à la foi de ses enfants, se prépare à justifier son titre par de nouvelles délivrances.

« Un autre monstre, mille fois plus redoutable, l'hérésie des Albigeois, se déchaina. Les sanctuaires et les couvents tombèrent aux mains de ces furieux. Ils portèrent sur la chapelle de Livron leurs mains impies et firent un monceau de ruines. Mais qu'importe que la chapelle tombe, pourvu que la foi résiste à leurs coups! Dieu suscita Montfort pour les combattre et Dominique pour les convertir. Et la Vierge Immaculée, victorieuse de l'hérésie comme de l'antique dragon, mérite plus que jamais ce titre de N. D. de la Délivrance...

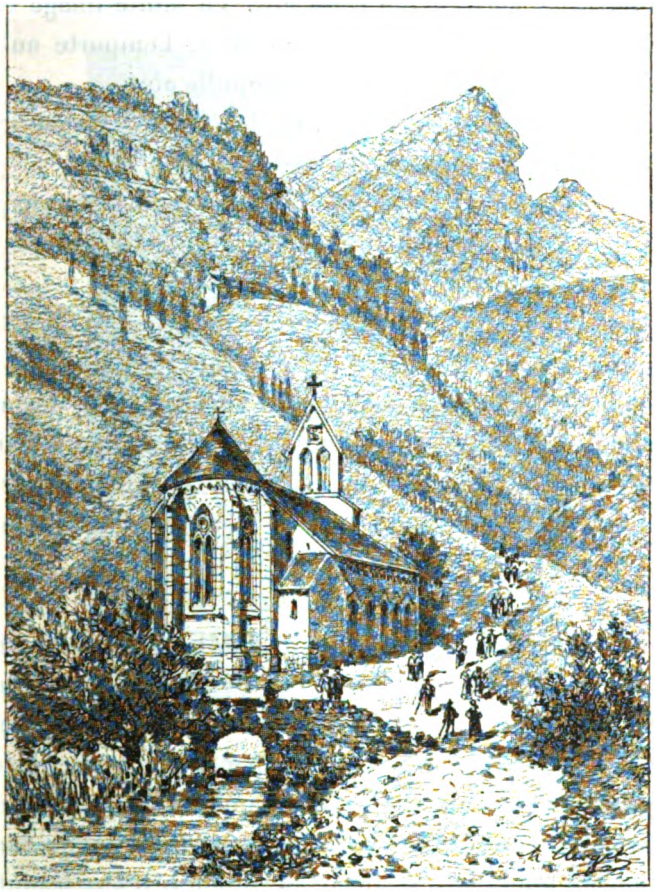
« Quelle foule! quels nobles et illustres pèlerins! Blanche de Castille y vient avec saint Louis, après avoir visité Roc-Amadour. Philippe le Bel y retrouve les traces de son aïeul et y laisse les traces de sa magnificence. Les seigneurs disputent aux rois l'honneur de la restaurer.

« Après les Albigeois, les calvinistes. Toujours des hérétiques et toujours des fléaux. N'importe! N. D. de Livron est toujours là pour s'entendre dire : *Je vous en prie, parlez au Roi votre Fils pour nous!* Caylus, menacé par la Réforme, veut mettre en sûreté son plus précieux trésor. On l'apporte dans la cité; on la cache : on espère la dérober à la fureur de l'hérésie. O cruelle épreuve! Caylus tombe au pouvoir des méchants; le sang coule; cent prêtres payent de leur tête leur inviolable fidélité. Les reliquaires, les vases de l'autel, les images et les statues, tout périt! tout jusqu'à l'antique et vénérable statue de N. D. de Livron!

« A cette fatale nouvelle, un cri d'horreur s'élève dans toute la contrée;

Digitized by Google

des torrents de larmes coulent des yeux de tous les habitants. Une seule pensée, une seule résolution demeure dans tous les esprits : Il faut venger l'affront fait à Notre-Dame! Peuple de Caylus, rassurez-vous! Vous avez perdu une statue vénérable, mais vous avez gardé la foi! Que les hérétiques reviennent! Caylus n'a plus rien à redouter. Quand les villes voisines succombent, Caylus demeure immuable et fidèle dans la foi



NOTRE-DAME DE LIVRON, A CAYLUS.

catholique; Caylus est délivré à tout jamais; Caylus est à jamais incorporé dans l'héritage du Seigneur, grâce à N. D. de la Délivrance.

« Louis XIII le savait bien, car pendant les neuf jours passés à Caylus, Louis XIII est venu visiter et enrichir cette chapelle, en recommandant à Marie le sort de ses armes...

« Ce que l'hérésie n'avait pu faire, la Révolution l'essaya encore contre N. D. de Livron, et elle échoua comme l'hérésie. Il y a quatre-vingt-dix ans,

Digitized by Google

ce sanctuaire fut encore livré au pillage. Que deviendra maintenant la sainte image ? N'attendez plus rien maintenant ni des princes, ni des héros, ni même des évêques. Les évêques sont en exil, les héros ne connaissent plus que la gloire humaine, les princes vont monter sur l'échafaud. Eh bien! Dieu suscitera pour votre salut une humble fille, comme il a suscité Geneviève pour sauver Paris, et Jeanne d'Arc pour racheter la France.

« C'est une pauvre fille qui dit ce jour-là à N. D. de Livron : *Je vous en prie, parlez pour nous au Roi votre Fils.* La sainte image est mise aux enchères; la pauvre fille en fait l'acquisition, l'emporte au moulin de Chalabre et lui assure sous son toit un tranquille abri.

« Quand la Révolution s'arrête, N. D. de Livron retrouve ici son trône et ses pèlerins. L'Église et la France sont délivrées...

« Plusieurs prêtres ont consumé leur vie à restaurer la chapelle. Il y a sept siècles que Marie nous délivre. Marie a bien mérité la couronne. Gloire à N. D. de Livron! »

A cette page éloquente nous n'ajouterons qu'un mot. En 1878, le pape Pie IX a accordé une indulgence plénière aux pèlerins qui viennent à Livron, le jour de la Nativité ou pendant l'octave. Tous les ans, environ vingt mille fidèles s'y rendent pieusement. En 1887, une retraite, prêchée par le R. P. Ladislas et deux autres Capucins, se terminait par une consécration à N. D. de Livron, lue avec une foi ardente par M. le curé doyen de Caylus.

NOTRE-DAME DE LORM ou de L'ORME, à Castelferrus. Ce pèlerinage est la gloire de Castelferrus, petit bourg sur la rive gauche de la Garonne. Son origine est déterminée par la date de 1510, qu'on lit sur une vieille peinture. L'histoire en a été écrite par M. l'abbé Perducet.

La légende, dit cet historien, nous apprend que la statue, vénérée depuis les premières années du seizième siècle, fut trouvée dans un orme, d'où lui vient son nom. Sa présence y aurait été révélée, les uns disent par une lumière éclatante autour de l'arbre, d'autres par une génisse qui frappait sans cesse de ses cornes l'ormeau, dont on voit encore aujourd'hui un vigoureux rejeton.

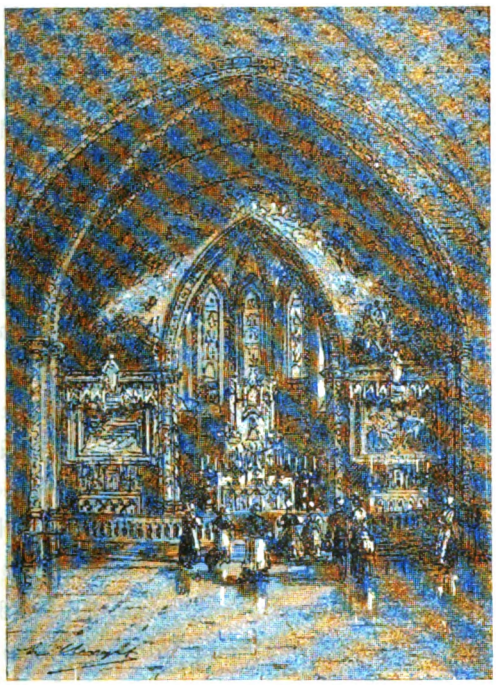
Tout près de l'arbre une chapelle fut construite, et près de la chapelle un couvent de Franciscains. Les religieux suffisaient à peine à l'empressement des fidèles. On y vint, en effet, bientôt de tout le voisinage; les villes et les paroisses rurales rivalisant de ferveur. Une confrérie, enrichie d'indulgences par Urbain VIII, contribua puissamment, avec les miracles qui s'y opéraient, à entretenir et à accroître la piété.

Digitized by Google

Pendant la Révolution, la chapelle fut vendue et détruite, ainsi que le couvent des Franciscains; mais la statue, de proportions modestes et représentant Marie au pied de la croix, fut sauvée et remise à l'église paroissiale de Castelferrus.

Le principal concours a lieu au mois de septembre, et la fête solennelle se célèbre le troisième dimanche.

Une neuvaine la prépare; parfois, l'évêque la préside. En 1887, c'était



NOTRE-DAME DE LORM, A CASTELFERRUS.

M. le chanoine Daux, entouré de MM. les archiprêtres de Moissac, de Castelsarrasin, et de tous les prêtres du voisinage. Entre les offices la foule se presse sous le grand orme, où se récite pieusement le rosaire. Les vêpres se chantent en plein air, dans la cour du château.

NOTRE-DAME D'ALEM (de *Elemo, Eremo,* désert), à Castelsarrasin.

Ce sanctuaire est sur la paroisse de Saint-Jean de Castelsarrasin. Sa fondation se rattache aux luttes de cette contrée contre la domination anglaise. M. Taupiac a écrit une petite notice qui en raconte l'origine et les vicissitudes.

Le connétable Louis de Sancerre, ami de Duguesclin et d'Olivier de

Digitized by Google

Clisson, avait reçu de Charles VI le commandement des armées de la Guyenne et du Languedoc. Sur le point d'en venir aux mains contre les bandes qui ravageaient le pays, et qu'il rencontra, vers 1392, entre Castelsarrasin et Moissac, il fit vœu de bâtir une chapelle à la Mère de Dieu, s'il demeurait vainqueur.

Aussitôt après sa victoire, Sancerre s'empressa d'accomplir son vœu. Un vieux tableau, le seul débris qui ait échappé aux vandales de la Révolution, le représente à genoux devant la Sainte Vierge; près de lui son écuyer retient son cheval de bataille. Le connétable est représenté nu-tête, dans le costume militaire de l'époque; à côté de lui se trouvent son épée, son bouclier et son casque. La Vierge debout, tenant sur son bras l'Enfant Jésus, semble sourire au guerrier, tandis que, dans le coin du tableau, on reconnaît le paysage de N. D. d'Alem, avec sa chapelle, telle qu'elle était autrefois.

Pendant quatre cents ans, la famille de Sancerre entretint à ses frais un chapelain à Alem; une confrérie y prospéra, pendant la même période, sous le titre de *N. D. de Bon-Secours*. La fête principale se célébrait le 8 septembre. Chapelain, confrérie, chapelle et pèlerinage, tout sombra en 1793. La chapelle fut vendue et démolie.

Mais pour N. D. d'Alem se passa le même fait que signalait pour Livron Mgr l'évêque de Nimes. Si la statue avait péri avec sa chapelle, la foi des habitants n'avait subi qu'une éclipse passagère. Dès 1808, la chapelle se relevait, grâce à la générosité d'un habitant de Castelsarrasin; la confrérie ressuscita aussi.

Cependant, le pèlerinage était encore délaissé. En 1873, un mandement de Mgr Legain vint réveiller la foi. Dieu a donné à la parole de ses pontifes ces énergies puissantes qui font sortir les peuples de leur indifférence et les temples de leurs ruines.

Le mois de septembre voit tous les ans grossir le nombre des pèlerins à N. D. d'Alem.

NOTRE-DAME DE LA FEUILLADE, à Montech. Ce sanctuaire, dont l'origine semble remonter au douzième siècle, sert d'église à l'une des paroisses de la petite ville de Montech.

Montech (*Mons tectus* ou mont couvert) doit son nom à la vaste forêt qui l'abrite au nord-ouest et au midi, et dans laquelle des bûcherons trouvèrent, enfouie au pied d'un chêne, une statue en pierre de la Sainte Vierge.

Elle fut d'abord transportée dans l'église de Montech, puis sur un simple tronc d'arbre dans la forêt, au lieu même de sa découverte.

Digitized by Google

Quelques planches et quelques branchages furent son premier abri, que remplaça bientôt une chapelle gracieuse.

En 1641, l'évêque de Montauban y appelait les fils de Saint-François, sur la demande expresse des consuls de Montech. Cette ville ressentit les effets de la protection très spéciale de Marie, quand durant la peste, ravageant la contrée en 1653, elle fut seule épargnée.

Pendant la Révolution, la chapelle fut détruite et la statue brisée; mais là encore, des trois misérables, auteurs du sacrilège, aucun n'échappa à une terrible punition. La statue qu'on y vénère est formée des débris de l'ancienne.

Vers 1810, une fille, âgée de soixante ans, vit plusieurs fois, au milieu des ruines de la chapelle, la Vierge elle-même sous la forme d'une dame vêtue de blanc et lui redemandant son sanctuaire. La pieuse sexagénaire se dévoua à cette entreprise. Elle y planta tout d'abord une croix; puis, à l'aide des offrandes, une église y fut bâtie, qui devint paroissiale en 1829, et fut remplacée, en 1860, par le sanctuaire actuel.

Dans un Bref du 12 décembre 1876, Pie IX accorda à cette chapelle la faveur de cinq indulgences plénières.

NOTRE-DAME DE LA PEYROUSE, à la Française. La Peyrouse (*petrosa*, la *pierreuse*) indique en patois le lieu qu'elle décore sur une éminence, au nord de la petite ville de la Française. D'aucuns prétendent que l'autel de cette chapelle occupe l'emplacement d'un dolmen ou pierre druidique. Le fait que nous retrouvons si souvent ailleurs repose ici sur la tradition populaire et n'est pas dénué de vraisemblance.

Quoi qu'il en soit, la chapelle est mentionnée dans des titres du onzième siècle. Elle se compose de deux parties fort distinctes : le chœur, qui fut restauré il y a quelque trente ans, et la nef, bâtie à diverses reprises, mais de beaucoup postérieure au chevet.

Placée assez loin de toute habitation, N. D. de la Peyrouse ne reçoit que peu de visites en temps ordinaire : « Mes paroissiens se persuadent, écrit plaisamment M. l'abbé Tyeis, curé de la Française, que la Sainte Vierge se plaît dans l'isolement, et vont rarement frapper à sa porte, se contentant de la prier au milieu de leurs travaux et de leurs champs! » Mais tous les ans, aux fêtes principales de Marie, et surtout le lundi de la Pentecôte, cette solitude se peuple, les pèlerins y viennent en foule; les mères principalement y font le « *vœu* » pour la santé de leurs enfants.

Son isolement, joint à la vénération qui entourait le sanctuaire, lui valut d'être épargnée par l'impiété révolutionnaire.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DES MISÈRES, à Mirabel. Son origine est assez obscure, et le concours s'est un peu refroidi; mais il y a encore un demi-siècle, on y venait en foule des diocèses de Montauban, de Rodez, de Cahors et même d'Agen.

NOTRE-DAME DE GRACE, sur la paroisse de Saint-Vincent d'Autejac, près Caussade.

C'est un pèlerinage ancien, très fréquenté pour la fête de l'Assomption, surtout depuis quelques années.

NOTRE-DAME DES GOBACHONS, à Bourret, sur la rive gauche de la Garonne. Cette chapelle, très aimée autrefois par les bateliers, vient d'être rendue au culte tout récemment, et l'on espère voir les pèlerins en reprendre la route.

NOTRE-DAME DE LIESSE, honorée à Castelsarrasin dans l'église des Capucins depuis le seizième siècle, et antérieurement dans le monastère des Bénédictins de Saint-Sauveur de la même ville.

La statue de N. D. de Liesse ou des Anges était en marbre blanc et fut impitoyablement brisée en 93 par les mêmes qui détruisirent l'église et le couvent des Capucins.

NOTRE-DAME DE BELLE-CASSAGNE, à Moissac, dont l'origine, selon la légende, daterait du treizième siècle, et que la négligence, à défaut de la Révolution, a laissée tomber en ruine.

NOTRE-DAME DES CARMES, près de Lauzerte.

NOTRE-DAME DE LA CROIX, au nord-ouest de Verdun.

Digitized by Google

GASCOGNE

FOIX ET ROUSSILLON

DIOCÈSES

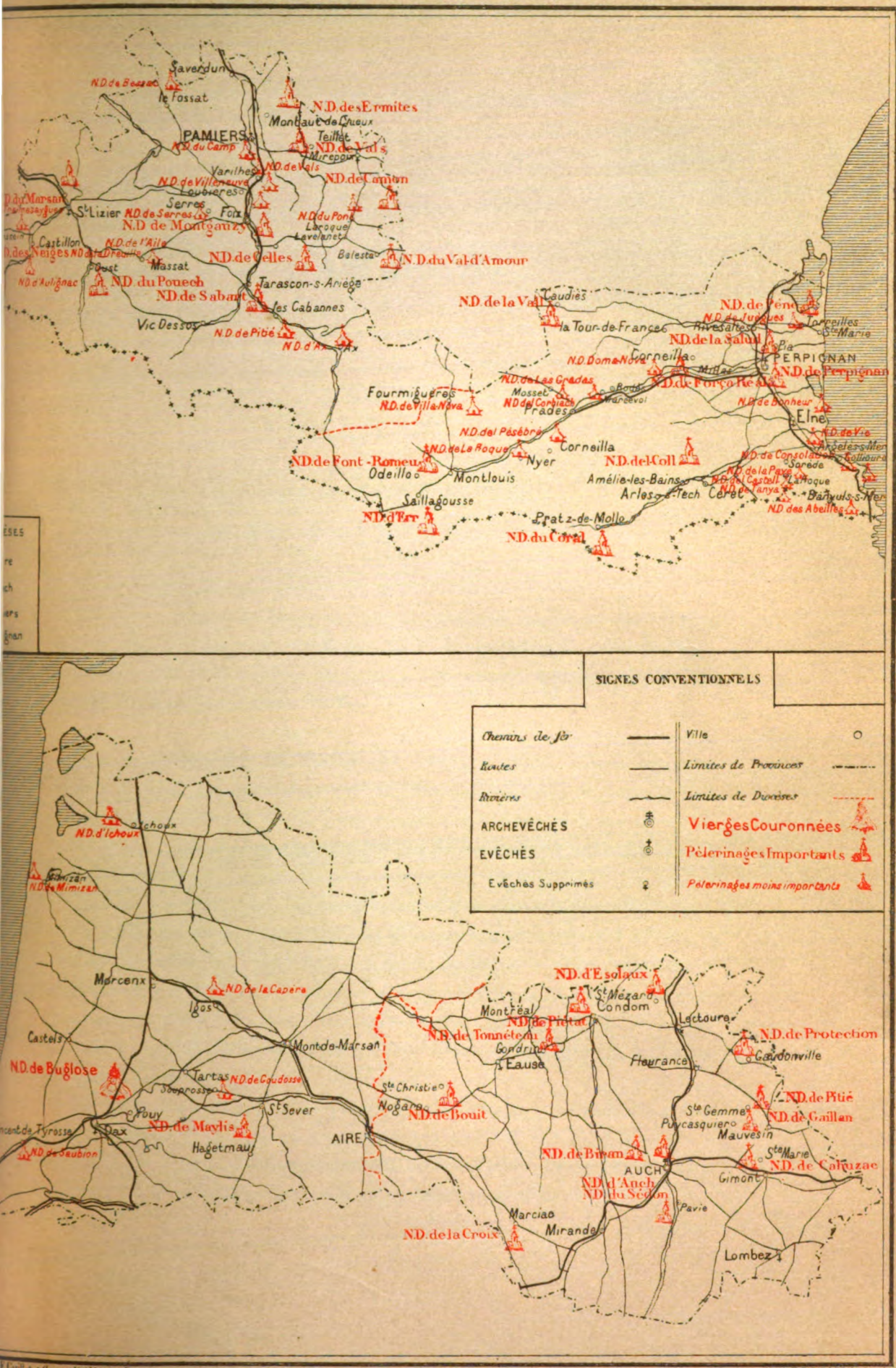
DE

AIRE — AUCH — PAMIERS — PERPIGNAN

Digitized by Google

Digitized by Google

PÈLERINAGES DE LA GASCOGNE
DU ROUSSILLON ET DU COMTÉ DE FOIX



E. Guillaume, 28 rue d'Alésia, Paris

P. DROCHON invent.

Digitized by Google

Digitized by Google

GASCOGNE

DIOCÈSE D'AIRE

⛴ N. D. de Buglose, a Pouy.
N. D. de Maylis.
N. D. de Goudosse, a Souprosse.
N. D. de la Capère, a Igos.
N. D. d'Ichoux.
N. D. de Mimizan.
N. D. de Saubion.

Suffragant d'Auch et fondé au cinquième siècle, le diocèse d'Aire, dans les Landes, s'est accru de celui de Dax et d'une partie de celui de Bazas, supprimés par le Concordat. Son territoire relevait autrefois de la Gascogne, de la Guyenne et du Béarn.

NOTRE-DAME DE BUGLOSE (⛴ 1866), à Pouy, à quelques kilomètres de Dax. Ce pèlerinage est l'un des plus célèbres de toute la Gascogne. Le Rév. Père Mauriol, Lazariste, M. l'abbé Labarrère et tout récemment le Rév. Père Dalux, un missionnaire de Buglose, en ont publié l'intéressante histoire.

De temps immémorial, la Sainte Vierge s'était choisi le pays de Buglose, si recueilli et si propre à la prière. Sa situation sur les bords de l'Adour, au milieu des sables qui précèdent les sombres forêts de pins, la proximité d'une fontaine, tout nous incline à penser avec Mgr Espivent de La Villeboisnet, évêque d'Aire, que « le site de Buglose serait à lui seul un témoignage de sa plus haute antiquité ». Cependant, nul document écrit n'est là pour l'affirmer.

Le protestantisme, longtemps maitre absolu de ces contrées, a tout fait disparaitre.

En 1569, Jeanne d'Albret ordonnait la destruction des oratoires champêtres, « qui servaient, disait-elle, à de folles superstitions ».

Digitized by Google

Son édit prescrivait en outre « la destruction des autels et retables des églises dans les villes et villages, dont les pierres seraient converties à des besoins utiles ».

Nos communards les plus farouches ne désapprouveraient pas le langage de la princesse de Béarn.

En vertu de ce décret, le sanctuaire de Buglose fut livré aux flammes en 1570; mais la statue fut soustraite et jetée par quelque catholique dans un marais aujourd'hui desséché, distant d'environ trente pas de la fontaine où les pèlerins vont boire.

Le pieux voleur avait espéré la remettre sur son autel en des jours plus calmes; mais ces jours ne vinrent pas pour lui, et il mourut sans avoir révélé son secret.

Pendant un demi-siècle, le silence et bientôt l'oubli succédèrent aux chants et aux prières des pèlerins. Combien de lieux sanctifiés périrent ainsi à cette époque!

En 1620, Louis XIII, visitant le Béarn, s'efforçait de cicatriser les plaies de cette province.

Or, la même année, un petit berger, monté sur un chêne, vit à plusieurs reprises un bœuf de son troupeau descendre dans le marais, s'arrêter au même endroit, et pousser de longs mugissements. L'enfant, un jour, le suivit et vit l'animal qui léchait une statue de la Sainte Vierge.

Aussitôt prévenu, le curé de Pouy, accompagné de nombreux témoins, fait tirer du marais la miraculeuse image. Les vieillards reconnaissent l'avoir vue dans leur enfance, et, pleins de joie, ils s'empressent de rassembler les pierres éparses de l'ancien sanctuaire. Ils dressent près de la fontaine un trône provisoire à Celle qui ne portera plus désormais que le nom de N. D. de Buglose, en souvenir, sans doute, de l'animal qui la fit retrouver. Les savants, en effet, font dériver *buglose* de deux mots grecs, signifiant *langue de bœuf*.

Cette découverte fit grand bruit. L'évêque de Dax, Mgr du Sault, vint à Buglose, interrogea les témoins et se rendit compte de toute la vérité. — « Afin qu'elle soit mieux honorée, dit-il, qu'on transporte la statue à l'église de Pouy! » Arrivés à une distance de quatre cents pas environ, voici que tout à coup les bœufs s'arrêtent et refusent d'avancer, même sous l'aiguillon qui les pique. L'évêque s'étonne, la foule est haletante : « Mais c'est ici même, s'écrie-t-elle, que Marie veut être honorée! »

On déposa la sainte image sur les ruines de sa chapelle, et, deux ans après, les libéralités de l'évêque et du marquis de Poyanne, et la bonne volonté de tous, permirent d'en faire la consécration.

Digitized by Google

Ce fut une fête solennelle. Une procession partit de Dax, se rendant à Buglose.

Elle était composée des magistrats, du clergé et de tout le peuple; l'évêque suivait à pied, malgré les grandes chaleurs du mois de juin. Dès ce moment, les miracles, les guérisons surprenantes devinrent si nombreuses, que l'évêque nomma, cette même année, une commission chargée de les étudier. Les procès-verbaux de cette commission ont été conservés et augmentés jusqu'à la Révolution.

Ces prodiges attirèrent de nombreux pèlerins, non seulement du diocèse

NOTRE-DAME DE BUGLOSE.

de Dax, mais aussi de ceux d'Aire, d'Oloron, de Lescar, de Tarbes, de Bayonne, d'Auch, de Condom et de Bordeaux.

Un jour, en 1623, un homme, originaire de la paroisse de Pouy, se mêla à la foule. Son nom était déjà illustré; sa sagesse en avait fait le conseiller des rois et le personnage le plus vénéré, bien que le plus humble de la France entière. Vincent de Paul était né à Pouy quarante-quatre ans avant cette découverte.

Petit pâtre, il avait souvent erré sur les ruines de la chapelle.

Il revenait alors de Bordeaux, où il avait prêché une retraite aux galériens. Cédant au mouvement de sa piété envers Celle dont sa mère l'avait souvent entretenu, Vincent de Paul se rendit pieds nus à la chapelle que l'on bâtissait. Il y célébra la messe devant les membres de sa famille, auxquels il recommanda de ne pas quitter la position modeste où Dieu les avait fait naître; puis il leur donna sa bénédiction et s'éloigna d'eux pour toujours.

Digitized by Google

Il devait toutefois y revenir dans la personne de ses enfants. Au commencement du dix-huitième siècle, le pèlerinage de Buglose était l'un des plus célèbres de France, de Navarre et d'Espagne. La petite famille de « Monsieur Vincent » était devenue un arbre magnifique. En 1706, l'évêque de Dax, Mgr Bernard d'Abbadie d'Arboucave, manda les Lazaristes à Pouy, leur donna le titre de curés et de seigneurs temporels, les constituant à la fois gardiens du berceau de leur père et de la chapelle de Buglose. En 1709, ils y recevaient la reine douairière d'Espagne, Marie-Anne de Neubourg, qui accomplissait un vœu, prononcé dans une maladie dont elle avait été subitement guérie.

Pendant tout le cours du siècle dernier, la renommée du pèlerinage ne fit que grandir. Les évêques de Dax considéraient Buglose comme la perle de leur diocèse : ils obtinrent du Saint-Siège de précieuses faveurs. En 1725, Benoît XIII accordait une indulgence plénière et à perpétuité, à tous les pèlerins visitant la chapelle, quelque jour que ce fût. Grégoire XVI augmenta ces libéralités spirituelles, étendant aux cinq fêtes principales de la Sainte Vierge la faveur d'indulgences plénières.

Quand vint la Révolution, le sanctuaire de Buglose fut épargné, grâce à un événement demeuré dans la mémoire des anciens. Quelques malheureux envahissent le couvent d'où les Lazaristes venaient de s'enfuir; de là, ils pénètrent dans l'église et s'apprêtent à briser l'autel, « mais un bruit sourd, qui semble venir des entrailles de la terre et se prolonger comme un murmure d'indignation échappé aux anges protecteurs de ce lieu, leur cause une telle épouvante, que, laissant leur sacrilège besogne, ils s'enfuient et n'osent plus revenir ».

La statue vénérée fut alors transférée à la petite chapelle de la fontaine, où elle continua, pendant toute la tourmente, à voir accourir des chrétiens et quelques prêtres cachés.

La municipalité de Dax, impuissante à contenir ces élans, prit alors une mesure qui n'est pas l'une des moins curieuses de cette époque, grotesque par plus d'un côté. Tolérant l'ouverture de la chapelle de Buglose, *on mit en régie les offrandes des pèlerins !*

Après le Concordat, les prêtres manquaient : le couvent était vide et l'autel sans sacrifice.

Seul, un ancien Lazariste, devenu curé de Pontoux, y venait de temps en temps célébrer la sainte messe. Bientôt après, un chapelain y fut nommé; mais son zèle était insuffisant pour le nombre croissant des pèlerins.

Dax n'avait plus d'évêque; celui d'Aire avait hérité de ce joyau.

Digitized by Google

En 1846, Mgr Lanneluc racheta l'ancien couvent, et, le 8 décembre de l'année suivante, il y installait des missionnaires diocésains, dont l'un devenait curé de Buglose, érigée en succursale.

La présence de ces successeurs des fils de saint Vincent ouvrit pour Buglose une ère nouvelle. Déjà la chapelle ne répondait plus aux besoins du pèlerinage et à sa célébrité. En 1854, sur les fondements de l'ancienne, on commençait une vaste église à trois nefs, bâtie sur pilotis : un clocher de granit la couronnait, et deux tours octogones s'élevaient sur la façade de l'ouest.

Le 9 mai 1855, l'antique statue reprenait son trône séculaire, et, au mois de juin de la même année, Mgr Lanneluc consacrait la nouvelle église sous le titre de l'Immaculée-Conception. Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, vint à Buglose présider la réunion des conférences de Saint-Vincent de Paul.

Ce grand évêque, successeur des Augustin et des Cyprien, sentit aux pieds de Marie que sa récompense était proche; c'est sur l'autel de Buglose qu'il célébra pour la dernière fois.

Les pèlerinages se succédaient et les grâces aussi. Un colonel espagnol, débris des guerres de don Carlos, avait eu la jambe percée par une balle. Attiré à Dax par la réputation de ses eaux thermales, et n'en recevant aucun soulagement, il continuait à se servir de béquilles : « Puisque les hommes sont impuissants à me guérir, dit-il à un officier français, je vais aller chercher du secours auprès de la Vierge de Buglose. — Oh! je me convertis, si vous êtes guéri par ce remède-là », répliqua l'officier sceptique. Garcia part pour Buglose; à l'aide de ses béquilles, il descend dans le bassin de la fontaine ; un instant ne s'était pas écoulé qu'il en sortait tout seul et guéri.

A Dax, une grande curiosité l'attendait. L'officier français, confondu et touché, tenait peu après sa promesse au sanctuaire de Buglose. (M. l'abbé Leroy, I, 311.)

Tant de gloires, tant de bienfaits allaient avoir leur couronnement. Pie IX avait député Mgr Espivent de La Villeboisnet, évêque d'Aire, pour déposer en son nom un double diadème sur le front de N. D. de Buglose et de son divin Fils.

Le 8 septembre 1866, les Landes, la Navarre, toute la Gascogne et le Bordelais y étaient représentés. L'archevêque de Bordeaux, les évêques du Puy, de Soissons et de Tarbes, une multitude immense entoure et acclame la Vierge couronnée. Auprès d'elle on remarquait mademoiselle de Poyuzan, guérie miraculeusement quelques années auparavant.

Digitized by Google

Depuis cette époque, les fêtes n'ont pas cessé à Buglose. Plus d'une fois, maintenant que N. D. de Salut conduit à Lourdes, tous les ans, ses milliers de pèlerins, des groupes nombreux se sont attardés au retour et n'ont pas voulu passer si près du berceau de saint Vincent de Paul et de N. D. de Buglose, sans aller réclamer leur appui.

NOTRE-DAME DE MAYLIS. Maylis est l'abréviation du nom poétique de *Mère des lis,* donné à la Reine du Ciel, *le Lis de la vallée.* Ce lieu fut ainsi nommé, soit qu'un lis ait fleuri à la place où s'élève aujourd'hui la chapelle, soit plutôt en raison du site merveilleux que la Vierge s'est choisi sur les rives de l'Adour et dans les plaines si fertiles de la Chalosse et du Val-d'Or.

La chapelle de N. D. de Maylis, dont le meilleur historien est jusqu'à présent M. l'abbé Labarrère, garde dans son chevet roman la preuve de son antiquité. Des arcades ogivales avec fenêtres géminées accusent une restauration du quatorzième siècle.

Voici ce qu'écrivait, en 1860, Mgr Espivent, évêque d'Aire : « Maylis, la Mère des lis; nous avons visité avec amour et tristesse cette protectrice de notre diocèse. Les arbres, plusieurs fois séculaires, qui ont ombragé les pèlerins d'un autre âge, étaient toujours là debout, comme les sentinelles veillant à la garde d'une reine. De là, nous apercevions la vallée où est la fontaine miraculeuse qui se rencontre si souvent près des sanctuaires de Marie. Les générations qui naissent et qui meurent autour de votre sanctuaire, c'est vous, ô Mère admirable, qui les conservez toujours belles, comme la fleur des champs, toujours pures, comme le lis des vallées! Mais, grand Dieu! comme le dénuement du sanctuaire contraste avec sa gloire passée! Quel délabrement et quelle solitude! »

Le délabrement et la solitude que déplorait le pieux évêque devaient cesser bientôt; mais que de ruines avaient entassées, en effet, le protestantisme, la Révolution et l'indifférence!

Dès 1660, Mgr de Sariac, évêque d'Aire, rappelait dans un mandement les dévastations que le sauvage Montgomery y avait commises quatre-vingt-dix ans auparavant, par ordre de Jeanne d'Albret.

Les hommes que la Providence suscita, au milieu du dix-septième siècle, pour restaurer les ruines matérielles et ramener à la foi les populations de cette contrée, furent deux prêtres : le premier, Hugues Dufaur, du diocèse d'Auch, mandé par l'évêque d'Aire, et Raymond de Cez, curé de la paroisse.

Témoins du concours persévérant des populations vers cette chapelle

Digitized by Google

ruinée, ils résolurent non seulement de la rebâtir, mais ajoutèrent une seconde nef à celle qui existait primitivement, et le pèlerinage s'accrut encore. Il devint bientôt si considérable, que ces hommes de Dieu fondèrent, vers 1650, une association de prêtres, destinés à desservir la chapelle et à prêcher des missions.

Le seigneur de Maylis, M. Sarran de Candole de Foix, assura, par une donation importante, l'existence de la nouvelle communauté, qui s'établit tout près du sanctuaire.

Le 25 septembre 1660, l'évêque d'Aire approuvait la donation et confirmait la Congrégation des prêtres de M. Dufaur, qu'il instituait « administrateurs et directeurs absolus et perpétuels de ladite dévotion et de la sainte chapelle de Maylis ».

L'espoir du pontife ne fut point trompé. La piété refleurit à Maylis; toutes les paroisses du voisinage s'y rendaient en procession.

De la Chalosse entière et de tous les points du diocèse, on y voyait affluer les foules, principalement aux fêtes de la Sainte Vierge et le lundi de la Pentecôte.

Ces jours-là, comme à Lourdes aujourd'hui, les messes commençaient à minuit et, sans interruption, se poursuivaient jusqu'au milieu du jour. Les confessionnaux devenant insuffisants, les prêtres entendaient les pénitents en plein air, au pied des arbres, autour de la chapelle.

Le 13 juin 1704, la grêle dévasta tout le pays de Chalosse. Devant le fléau, ces populations chrétiennes ne murmurèrent point; elles se tournèrent vers N. D. de Maylis. Les paroisses firent spontanément la promesse de se rendre en procession à sa chapelle, afin de supplier ensemble leur commune patronne de détourner une autre fois le châtiment. Touchant exemple de docilité! Cet usage se prolongea jusqu'à la Révolution et se continue encore.

Cependant, la grande secousse de 93 fut préparée à Maylis par une sorte de refroidissement de la piété, signe avant-coureur des désolations qui furent ici beaucoup plus importantes qu'à Buglose. L'église fut pillée sans être défendue, car ses protecteurs-nés étaient déjà dans l'exil, et le venin des idées nouvelles avait pénétré les peuples d'alentour. Tout fut vendu, dispersé ou détruit.

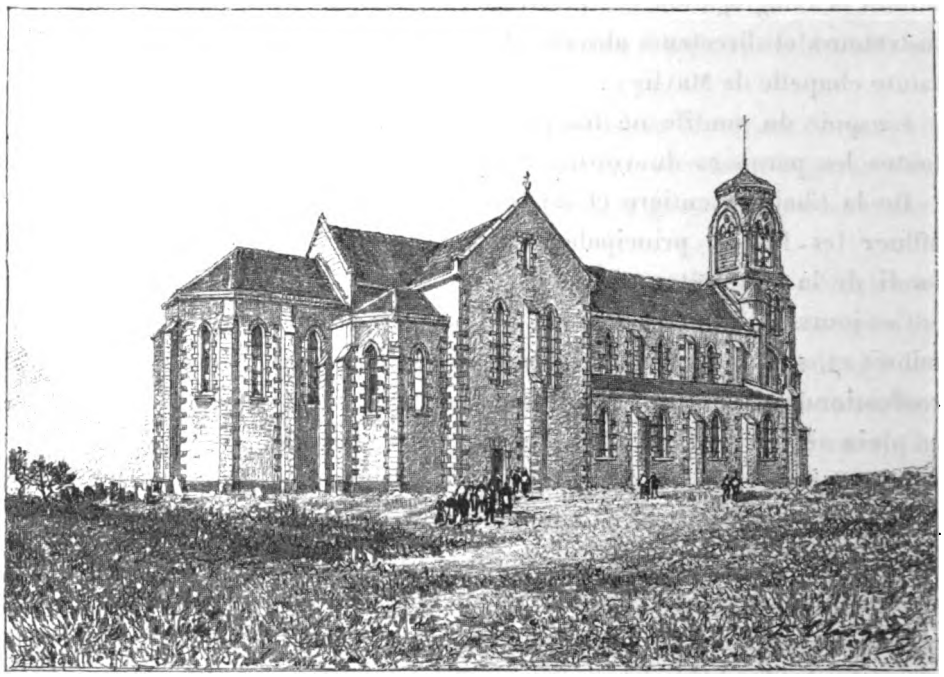
Quand, après l'orage, les autres églises se relevèrent sous un souffle de foi, Maylis demeura dans l'abandon; ses chemins, jadis si fréquentés, ne frémirent plus sous les pas des pèlerins. L'herbe les envahit, et la mousse et l'oubli allaient bientôt couvrir la chapelle elle-même, simple annexe de la paroisse voisine.

Digitized by Google

C'est à peine si le choléra de 1855 réveilla la confiance endormie des fidèles en leur antique protectrice.

La paroisse de Montaut s'en souvint la première, et sa foi fut récompensée, car pas un de ses habitants ne fut atteint. Le 1er octobre 1856, cette paroisse reprit le chemin de Maylis.

Malgré ces premières lueurs d'une aurore qui tardait à venir, Mgr Espivent pouvait encore, en 1860, jeter ce cri de tristesse que nous répétions en commençant.



NOTRE-DAME DE MAYLIS.

L'heure de la résurrection allait sonner.

Il est inouï, dans notre France, que jamais un évêque n'ait gémi sur une ruine, la ruine surtout d'un sanctuaire de Marie, sans que sa voix ait réveillé de sympathiques échos.

Ce fut N. D. de Buglose qui vint tout d'abord au secours de sa sœur de Maylis.

En 1865, Mgr Espivent envoyait deux missionnaires de cette première maison. A défaut d'autre logement, ils s'établirent au presbytère, s'adjoignant le curé, qui prit aussi, dès lors, le titre de missionnaire. L'œuvre (est-il besoin de le dire?) rencontra de grosses difficultés. L'église était

Digitized by Google

insuffisante et, d'ailleurs, elle menaçait ruine. De son côté, la municipalité posait aux missionnaires d'inacceptables conditions. A son regret, l'évêque d'Aire prit alors un autre moyen. Il acheta, à cent mètres de la vieille chapelle, un terrain où s'élève aujourd'hui l'une des plus belles églises du diocèse. Commencée en 1869, elle ouvrait sept ans plus tard ses portes aux pèlerins.

Le pieux évêque qui l'avait fait jaillir de terre n'eut pas la joie de la consacrer. Cette cérémonie fut faite au mois d'août 1877, par son successeur, Mgr Delannoy.

Aujourd'hui, nous écrit M. l'abbé Duran, l'un des missionnaires, un vaste bâtiment se dresse près de l'église nouvelle.

C'est à la fois la résidence des apôtres de la contrée et un asile pour les vétérans du sacerdoce qui, fatigués de la lutte, viennent, sous l'œil de N. D. de Maylis, préparer pour le grand Juge le compte rendu de leur longue gestion.

L'antique statue est restée sur l'autel où elle fut placée en 1660. Une nouvelle, en bois sculpté et polychromée, fut bénite le 19 août 1883 par Mgr Delannoy. C'est la *Mère des lis,* la fleur de Jessé.

La fête principale se célèbre le 25 mars; mais les paroisses voisines s'y rendent processionnellement, soit pendant le mois de mai, soit le lundi de la Pentecôte et aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité.

Avec notre correspondant, nous faisons des vœux pour le prochain couronnement de la *Mère des lis.*

NOTRE-DAME DE GOUDOSSE, sur la paroisse de Souprosse. La Vierge qu'on y vénère symbolise par un cou énorme, affligé d'un goitre, la maladie pour laquelle on va la prier dans ce sanctuaire.

La chapelle possède encore une abside romane, témoignage incontestable de son antiquité. Le reste de l'édifice est de style plus moderne; la nef, divisée par deux rangs de colonnes, fut rebâtie, sans trop de goût et pauvrement, après les dévastations de 1569.

Une confrérie, autorisée par Philippe de Cospéan, évêque d'Aire, existait déjà en 1618.

Une bulle de Paul V lui conféra des indulgences qui attirent encore aujourd'hui de nombreux pèlerins, le 1er janvier et aux quatre fêtes principales de la Sainte Vierge.

NOTRE-DAME DE LA CAPÈRE, sur la paroisse d'Igos, où plusieurs paroisses se réunissent le 8 septembre.

Digitized by Google

Notre-Dame d'Ichoux est en grand honneur parmi les matelots des bords de l'Océan. Ils s'y rendent, montés sur leurs échasses, le jour de l'Assomption et pendant l'octave.

Notre-Dame de Mimizan, ancienne église de Bénédictins, aujourd'hui presque en ruine et bien déchue.

Enfin, *Notre-Dame de Saubion*, église immense pour une population de quatre cents âmes, ce qui indique l'importance qu'elle eut dans le passé. On remarque auprès de la chapelle une petite source, appelée fontaine du Salut ou de la Santé; son nom indique assez la confiance qu'elle inspire.

Digitized by Google

DIOCÈSE D'AUCH

N. D. d'Auch.
N. D. de Biran.
N. D. du Sédon, a Pavie.
N. D. de Gaillan, a Puycasquier.
N. D. de Protection, a Tudet.
N. D. d'Esclaux, a Saint-Mézard.
N. D. de Piétat, a Condom.
N. D. de Tonnétau, près Montréal.
N. D. de Pitié, a Cahuzac, près Gimont.
N. D. de la Croix, a Marciac.
N. D. de Bouit, près Nogaro.
N. D. de Pitié, a Sainte-Gemme.

Le diocèse d'Auch occupait autrefois le centre de la Gascogne et comprenait les subdivisions de l'Armagnac, de l'Astarac, de la Lomagne, le nord du comté de Comminges et du Condomois. Le Concordat de 1801, en supprimant les évêchés de Lombès, de Lectoure et de Condom, lui a donné en grande partie leur territoire.

Auch fut érigé en évêché au troisième siècle et en archevêché vers 829. Il embrasse le département du Gers.

NOTRE-DAME D'AUCH. Pour ce vaste et beau diocèse, nous pourrions dire, comme pour Paris, que la cathédrale fut le berceau et le principal foyer de la dévotion à la Sainte Vierge. Soit à Eause, capitale de la Novempopulanie, où saint Taurin substitua le culte de Marie à celui d'une divinité païenne, soit, après la destruction de cette ville, à Saint-Orens, soit enfin à Auch, devenue, au milieu du neuvième siècle, le siège métropolitain, partout, sur les deux rives du Gers, nous voyons régner la dévotion envers la Mère de Dieu.

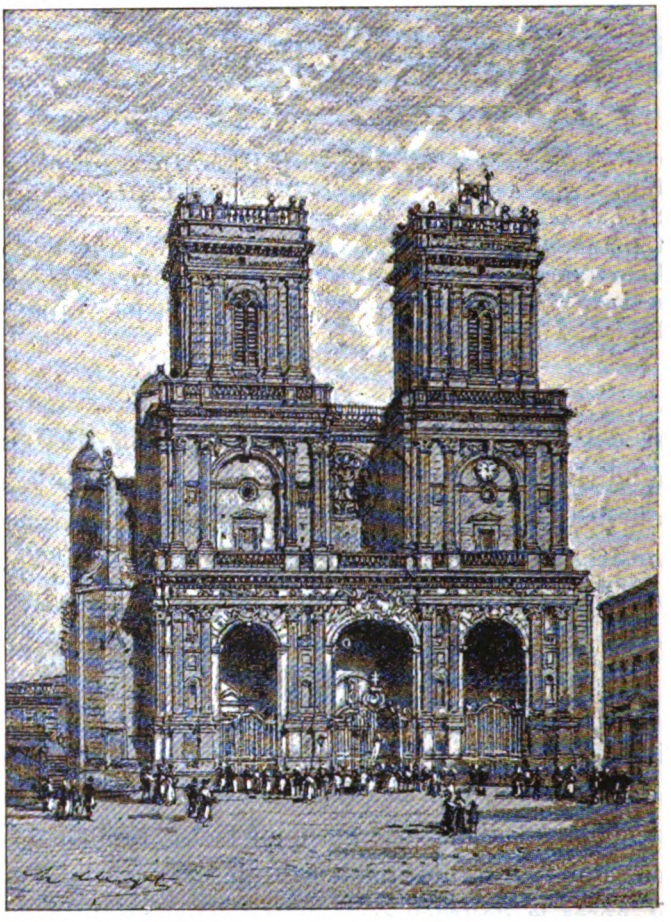
Les seigneurs laïques rivalisaient de dévotion avec les évêques et le peuple. Le comte d'Armagnac se reconnaissait publiquement l'homme lige de la Sainte Vierge, et lui payait tous les ans, dans la cathédrale d'Auch, un tribut prélevé sur tous les produits de ses terres.

Les hommes illustres qui se succédèrent sur le siège d'Auch, les Philippe d'Alençon, les Philippe de Lévis, les Jean de Lescun, au quatorzième

Digitized by Google

siècle; les La Trémoïlle, les Clermont-Lodève, les de Vic et de La Mothe-Houdancourt, aux siècles suivants, ne négligèrent rien pour donner à Marie les témoignages de leur piété filliale; ils lui bâtirent une basilique, l'une des plus monumentales de notre France.

La belle cathédrale d'Auch était le centre d'un pèlerinage. De temps immémorial, elle possédait et garde encore une statue de la Vierge, que l'on descendait de son trône à l'heure des calamités publiques, et que l'on exposait pendant neuf jours à la vénération des fidèles. Cet usage s'est conservé.



CATHÉDRALE D'AUCH.

Par exception, nous suivrons pour les pèlerinages de ce diocèse, non pas tant l'ordre d'importance que la liste par archiprêtrés, selon laquelle Mgr de Langalerie mit tout son vaste évêché sous la protection de la Vierge, par acte synodal, en 1877.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE BIRAN. A l'extrémité du bourg de Biran est une chapelle dont M. Montlezun a raconté l'origine, assez semblable, du reste, à celle de plusieurs autres que nous avons visitées.

Entre les branches d'un grand arbre, une lumière éclatante avait attiré l'attention d'une femme qui passait. Surprise, elle avertit le curé du village, qui arrive suivi de plusieurs paroissiens. Tous admirent le prodige.

On dresse une échelle, et le prêtre descend avec respect la statue de la Vierge. La nuit suivante, la même clarté brillait au sommet de l'arbre, et la statuette, portée la veille à l'église paroissiale, était de nouveau sur son trône aérien. Une quête fut faite, l'arbre abattu, et son bois servit à sculpter la niche où l'on posa, dans la chapelle bâtie sur le lieu même, la miraculeuse image.

Ceci se passait dans les dernières années du quinzième siècle.

La chapelle était d'abord bien modeste; mais grande fut aussitôt l'affluence des pèlerins. Parmi eux, se trouva un jour un ancien habitant de Biran, qui s'était fixé à Saragosse, en Espagne. Il avait rapporté, pour orner la chapelle de son pays natal, une statue en bois doré de la célèbre Vierge *del Pilar*. M. Savoyé, alors curé de Biran, fit appel à la générosité de ses paroissiens. La chapelle devint aussitôt un lieu de pèlerinage très suivi.

En 1675, M. d'Aignan de Sendat, vicaire général d'Auch, le mettait sur le même rang que N. D. de Garaison ou de Cahuzac : « Le concours des pèlerins, disait-il, tant de notre diocèse que des voisins, est si considérable, que la chapelle est devenue l'une des plus célèbres du diocèse. »

Une confrérie y fut érigée, en 1678, enrôlant tous les chefs de famille de la paroisse de Biran. Celles du voisinage y furent également admises, à l'occasion des pèlerinages collectifs qui s'y faisaient, soit pour demander quelque faveur, soit pour remercier de grâces obtenues. Barran, Vic, Loubrouilh, Laroque, Ordan, Caillavet, Saint-Jean-Poutge, firent plus d'une fois l'expérience de la protection de N. D. de Biran. La paroisse de Montesquiou, elle, n'y va que tous les sept ans.

Pendant la Révolution, un chrétien du nom de Jean Mesplès sauva, par son habileté, la chapelle et la statue menacées.

N. D. de Biran est surtout visitée le lundi de la Pentecôte.

NOTRE-DAME DU SÉDON, à Pavie. Non loin de la ville épiscopale, au confluent du Gers et d'un ruisseau nommé le Sédon, une humble chapelle a emprunté le nom de ce petit cours d'eau. N. D. du Sédon, sur la paroisse de Pavie, est d'une origine ancienne, mais obscure.

En 1630, lorsque la peste s'abattit sur le pays, les habitants de Pavie

Digitized by Google

recoururent à leur antique bienfaitrice. Les valides s'y rendent en procession; les malades suivent, se traînant sur les genoux. Des larmes, des prières et des cris remplissent la chapelle.

Soudain, l'un des consuls, par une sorte d'inspiration, saisit dans ses bras un petit enfant, l'élève au-dessus de la foule, et le montrant à la Sainte Vierge : « O Marie! si votre Fils nous frappe pour nos péchés, qu'il épargne au moins nos enfants innocents! » A peine cette prière est-elle achevée que des malades se relèvent guéris, et le fléau cesse subitement. Une procession annuelle se fit pendant cent cinquante ans, le 25 mars, en souvenir de cette délivrance.

Plus tard, la ville d'Auch, visitée à son tour, éprouva la même protection. Depuis 1836, chaque année, le 25 mars, le pays tout entier se rend processionnellement à la chapelle. On quitte les champs comme un dimanche. Le maire, un cierge à la main, présente un petit garçon, né dans l'année, qui porte, suspendue au cou, une bouteille d'huile destinée à la lampe du sanctuaire; puis on bénit tous les enfants présents à la cérémonie.

Aujourd'hui, ce n'est plus la peste, mais le phylloxera que Dieu charge d'avertir les populations. Pavie, si fière autrefois de ses riches vignobles, gémit sur un fléau contre lequel les hommes demeurent impuissants : — « Si la Vierge a jadis triomphé de la peste, s'écriait, en 1887, un conseiller municipal, ne pourrait-elle pas chasser maintenant la peste de nos vignes?... »

Cette parole de foi fut comprise. L'autorité diocésaine permit une procession solennelle à N. D. du Sédon. Un jeûne précéda la fête. Enfin, le 24 avril, dimanche du Bon-Pasteur, on voyait les plus jeunes membres du conseil municipal portant le dais, tandis que les anciens suivaient, un cierge à la main. Comme en 1631, de tous les cœurs montaient des larmes et des prières. On chantait :

« O Mère, Mère Immaculée,
Du Seigneur fléchis le courroux;
Pour les vignes de la contrée,
Nous t'implorons à deux genoux! »

En 1887, la *Semaine religieuse* d'Auch ajoutait, p. 620 : « Marie a-t-elle entendu ces ferventes prières? Certainement oui! Un temps splendide pour les vignes commença. Quelques-unes qui semblaient mortes donnèrent bientôt signe de vie, et d'autres poussèrent des sarments tels qu'on n'en avait point vu depuis quelques années; les orages de cette année ont été en plusieurs endroits, même tout près de nous, plus désastreux que jamais;

Digitized by Google

ici, grâce à Marie, ils ont tous passé sans grêle ni tempête, ne donnant aux campagnes qu'une pluie bienfaisante depuis longtemps attendue. »

Les paroisses et communautés de la ville d'Auch font ce pèlerinage tous les ans. Le noviciat des Frères de Lavacan, les paroisses d'Orbessan, d'Artiguedieu et plusieurs autres, se rendent aussi à N. D. du Sédon, pendant les mois de mai ou de juin.

NOTRE-DAME DE GAILLAN, à Puycasquier. Au-dessous de Puycasquier, dans une gorge profonde, la chapelle de N. D. de Gaillan, fondée au quatorzième siècle, était déjà un lieu de pèlerinage célèbre, quand, sous les derniers Valois, la peste ravagea la Gascogne et spécialement la petite ville de Puycasquier. Les victimes se comptaient déjà par centaines. Les échevins et le peuple se souvinrent de N. D. de Gaillan. On alla chercher en procession la statue miraculeuse. Suivie de tout un peuple en larmes, elle fut portée autour des murailles. C'était le 27 avril au matin. Chose admirable! A peine la sainte image eut-elle franchi la porte que le fléau cessa pour ne plus reparaître.

Touchés d'un tel bienfait, les habitants jurèrent de revenir chaque année, le 27 avril, aux pieds de N. D. de Gaillan. C'est à peine si l'accomplissement de cette promesse fut interrompu pendant les dernières années du dix-huitième siècle. La procession commémorative reprit, dès le mois d'avril 1803. De nos jours encore, malgré l'affaiblissement de la foi, le 27 avril, ou le dimanche le plus rapproché de cette date, les habitants de Puycasquier, sous la direction du clergé et des représentants de l'autorité civile, se dirigent vers la chapelle. Le prêtre qui préside s'avance et descend de son trône la statue de N. D. de Gaillan, qu'il dépose sur un lit de fleurs naturelles; on la porte ensuite autour de la ville, comme au temps de la peste.

Après une courte station à l'église paroissiale, elle retourne à son sanctuaire, où la messe est célébrée. Elle s'achève, touchant usage! par la vente aux enchères des fleurs qui ont orné le brancard pendant la procession, et les pèlerins les emportent dans leur maison comme un souvenir parfumé de la fête.

La statue est récente, car l'ancienne, cachée d'abord, puis découverte, fut brûlée, en 93, sur la place d'Auch. Dans sa notice sur ce pèlerinage, M. Montlezun raconte comment ce sanctuaire se releva de ses ruines, vers 1804, par les soins de M. l'abbé Descat, curé de Puycasquier. Vingt et une paroisses allaient autrefois en procession à Gaillan; aujourd'hui, plusieurs d'entre elles s'y rendent encore le lundi de la Pentecôte. Mais la fête prin-

Digitized by Google

cipale est le 8 septembre. Une neuvaine préparatoire précède tous les ans cette solennité.

NOTRE-DAME DE PROTECTION, à Tudet. Dans l'archiprêtré de Lectoure, sur la paroisse de Gaudonville, un pèlerinage s'établit, dès le douzième siècle, autour d'une statue de Marie. Un berger l'avait découverte dans une fontaine, sur l'indication d'un bœuf, conformément à cette naïve légende, que nous rencontrons trop souvent et dans des contrées trop éloi-

NOTRE-DAME DE PROTECTION, A TUDET.

gnées les unes des autres pour que la tradition n'en remonte pas à une source certaine.

Placée d'abord près de là sur une simple colonne, la statue fut bientôt l'objet d'un concours qui s'étendit du voisinage à la Gascogne entière. L'évêque de Lectoure y fut témoin de prodiges. Vivian II, vicomte de Lomagne, reconnaissant des grâces qu'il y avait obtenues, remplaça, en 1178, la colonne par une chapelle. L'oratoire lui-même devint trop étroit; Henri II, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, le remplaça par une grande église, en 1189, l'année même de sa mort. Auprès de l'église, un monastère fut construit pour des religieux de la Doctrine chrétienne.

Digitized by Google

Sous cette direction, le pèlerinage prospéra à ce point que, pour éviter des confusions, il fallut assigner un jour fixe à chacune des paroisses des districts de Lectoure, de Saint-Clar et de Fleurance.

Le religieux, historien de la *dévote chapelle de N. D. de Tudet,* n'a rien su ou du moins n'a rien dit concernant les ravages des huguenots. Il n'en est pas de même de ceux des révolutionnaires qui sont encore, après un siècle, dans la mémoire de tous. De la chapelle et du couvent, ils firent un monceau de pierres, que surmonta une croix, à peine visitée par de rares pèlerins.

La statue, mutilée et informe, fut portée à l'église de Gaudonville, où elle resta jusqu'au 29 mai 1877.

A la suite d'une mission prêchée dans cette paroisse en 1871, une procession avait été dirigée vers les ruines. Le clocher restait, seul témoin des splendeurs évanouies. Une généreuse pensée germa dans tous les cœurs, et le 25 octobre 1874, Mgr de Langalerie bénissait la première pierre d'une chapelle à cent mètres de l'ancienne. Trois ans plus tard, il y portait de ses propres mains, et au milieu d'un immense concours, l'antique statue de N. D. de Protection. Dès lors, les paroisses du canton de Saint-Clar revinrent tous les ans à ce petit sanctuaire, qui doit être agrandi. En 1880, Mgr l'archevêque ordonnait une quête à cette fin, dans toutes les paroisses de l'archiprêtré de Lectoure.

M. l'abbé Sommabère, curé de Gaudonville, auquel revient en grande partie l'honneur de cette résurrection, nous écrit que de généreux chrétiens ont acheté la ferme de Tudet et les ruines. La petite chapelle provisoire sera bientôt remplacée par une basilique digne d'abriter la vénérable image de N. D. de Protection, mutilée sans doute, mais toujours respectée.

Cette statue, haute de cinquante centimètres, porte le costume des femmes nobles du douzième siècle. Les archéologues la considèrent comme un chef-d'œuvre, et les fidèles comme leur meilleure sauvegarde.

NOTRE-DAME D'ESCLAUX, à Saint-Mézard. La chapelle de N. D. d'Esclaux s'élève sur un plateau couvert de verdure, vers le milieu d'un coteau très élevé, d'où l'œil aperçoit au midi la ville de Lectoure.

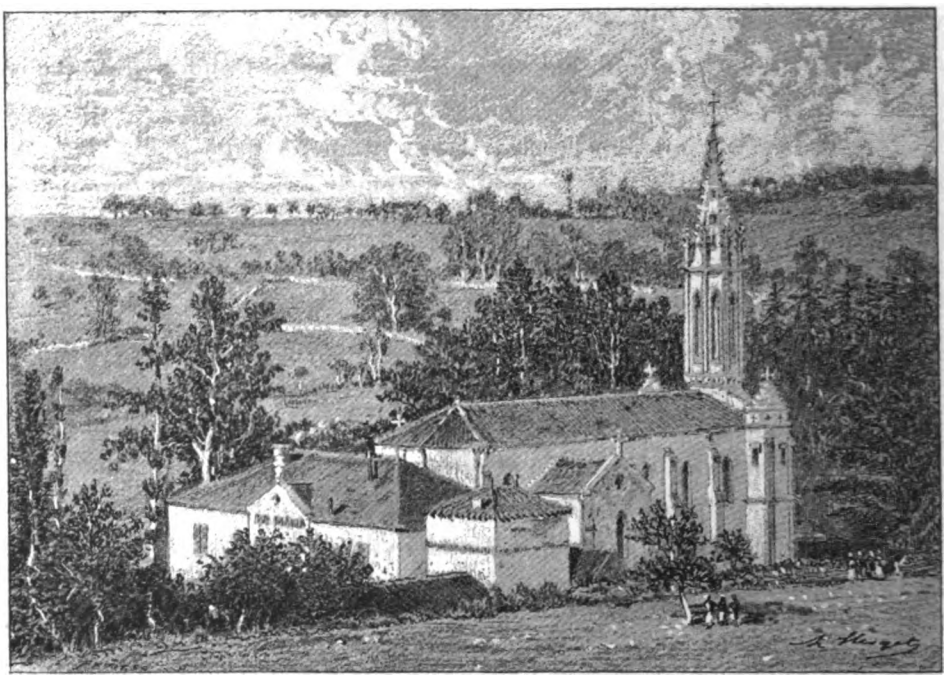
La station de Castex, sur la voie ferrée d'Agen à Auch, n'en est éloignée que de quatre kilomètres.

Ici, comme en tant d'autres lieux, la tradition attribue la découverte d'une statue de la Vierge aux indications d'un bœuf à des bergers. La chapelle aurait été bâtie par le seigneur de Saint-Mézard, de la famille Esparbès de Lussan. Le premier document écrit qui la concerne porte la date de

Digitized by Google

1623. C'est la donation de ladite chapelle d'Esclaux, restaurée après le passage des huguenots, par Pons d'Esparbès de Lussan, seigneur du Feuga et de Saint-Mézard, et Olive de Chabanne, son épouse, à messire Jean de Rizon et à ses successeurs, curés d'Esclaux, moyennant certaines fondations.

L'Assomption est la fête principale de la chapelle. Mais les paroisses du voisinage n'attendent pas ce jour pour s'y rendre en procession. Des dio-



NOTRE-DAME D'ESCLAUX.

cèses d'Agen et de Montauban, quelques-unes y vont chaque année; telles Barran, Saint-Martin de Goyne, Pouy-Roquelaure, etc. Celle du Pergain se fait gloire de n'avoir pas interrompu, depuis plus de deux cents ans, cet acte public de reconnaissance, après avoir été préservée de la grêle.

En 1865, M. Philibert Rivière de Lussan, héritier des nobles fondateurs de la chapelle, fit établir à ses frais un Chemin de croix sur un terrain dépendant de son domaine d'Esclaux. Mgr Delamarre, archevêque d'Auch, bénit cette même année le calvaire monumental, au sommet duquel le généreux donateur incrustait lui-même un morceau de la vraie croix, offert par M. l'abbé Chevalier, vicaire général du diocèse. La *Revue de Gascogne*, par la plume de M. Léonce Couture, rendit compte de cette imposante cérémonie.

Digitized by Google

Le pèlerinage fut dès lors de plus en plus fréquenté. Dès l'année précédente, M. l'abbé Coutin, connu dans le diocèse d'Auch par l'heureuse restauration de N. D. de Tonnétau, fut nommé curé de Saint-Mézard. Il rebâtit pour la quatrième fois, depuis la découverte de la statue, cette chapelle ruinée par les hérétiques, les révolutionnaires et le temps.

Le successeur de M. Coutin, M. l'abbé Albert Trémoulet, à l'obligeance duquel nous devons ces détails, a complété l'œuvre de ses prédécesseurs. Par ses soins, un élégant clocher orne la chapelle. Ici encore, nous regrettons que l'espace nous manque pour relater les miracles opérés par Marie.

NOTRE-DAME DE PIÉTAT, à Condom. M. l'abbé Faran vient de publier l'histoire de ce sanctuaire. Volontiers nous nous mettons à la suite d'un si bon guide.

Le 28 juillet 1520, Roger Bérenjon, bourgeois de Condom, revenait de visiter ses terres, sises à Lespault, quand un épouvantable orage le força de chercher un abri. Il se trouvait au carrefour des deux routes qui se dirigent, l'une vers Nérac et l'autre vers Mézin. Près de là, sur la branche d'un *aubier*, était posée une image de N. D. de Pitié. Bérenjon y arrivait à peine, quand la foudre, tombant au pied de son cheval, renverse à terre le cavalier. Étourdi par le coup, mais sans mal, attribuant son salut à la Vierge de l'Aubépine, le bourgeois se jette à genoux et s'engage par vœu à bâtir en cet endroit une chapelle à N. D. de Piétat.

C'était d'abord un bien humble oratoire : sept mètres sur cinq. Et cependant le pieux fondateur mourut avant d'avoir pu le terminer; mais, par son testament du mois d'août 1545, il en assurait l'achèvement, et ordonnait d'y bâtir une voûte en pierre. La ville de Condom prit bientôt l'habitude de s'y rendre solennellement, tous les ans, le soir de la fête de Pâques.

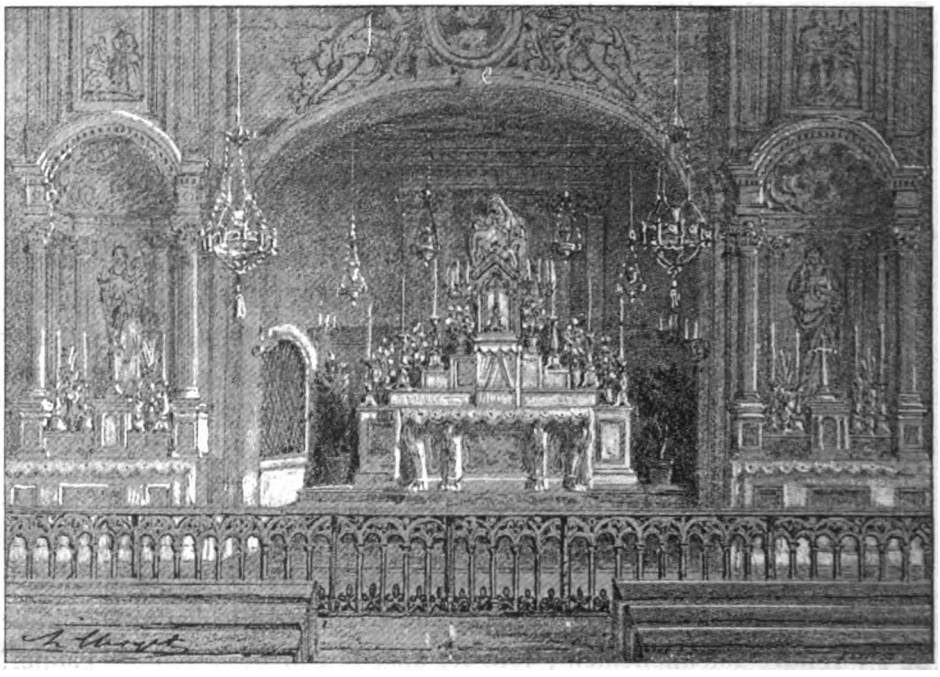
La chapelle était achevée depuis vingt ans seulement, lorsque les débris de l'armée de Coligny, battue à Moncontour, se replièrent sur le Béarn, sans être inquiétés. Montgomery, ralliant les fuyards, les jeta sur la Gascogne, qu'il savait mal défendue. Il vint camper devant Condom, d'où le brave Montluc, ne disposant que de forces insignifiantes, fut contraint de se retirer, le 27 novembre 1569. Tout fut pillé dans la ville, principalement les églises. On n'eut que le temps de sauver la statue de N. D. de Piétat; la chapelle fut brûlée, et la voûte tomba.

Au milieu de ses désastres, Condom demeura catholique et française, malgré les tentatives et les séductions de la cour huguenote de Nérac; elle reprit bientôt le chemin de Piétat.

Au commencement du dix-septième siècle, l'importance du pèlerinage

Digitized by Google

devint telle que les marguilliers de la chapelle obtinrent de M. de Montespan, sénéchal de Gascogne, la permission d'employer les matériaux provenant de la démolition de la citadelle, jugée inutile, pour agrandir N. D. de Piétat. Le 16 août 1611, Mgr Duchemin, accompagné de Mgr de Cous, son coadjuteur et son neveu, en faisait la bénédiction solennelle. Ce dernier, ayant succédé à son oncle, établit, malgré l'opposition des jurats de Condom, deux aumôniers, chargés de desservir la chapelle. Nicolas Pasquier et Pierre Lassus, les deux premiers chapelains, se bâtirent une petite maison sur un terrain que leur donna l'évêque.



NOTRE-DAME DE PIÉTAT, A CONDOM.

Le pèlerinage ainsi régularisé, les chapelains s'adjoignirent un troisième compagnon, Jean Lassus, et se constituèrent en communauté, dès 1633. Cette même année, un bref d'Urbain VIII accordait à la visite de la chapelle, le jour de l'Assomption, une indulgence plénière.

Cependant, la petite communauté étant venue peu après à se dissoudre, Mgr d'Estrades, en 1650, offrit à saint Vincent de Paul la succession de Nicolas Pasquier et la garde de la chapelle. Le saint ne put envoyer les prêtres de la Mission; l'évêque alors s'adressa aux religieux de Saint-Jean de Dieu, vulgairement appelés les Pères de la Charité, qui s'y établirent en 1655. Les constitutions de cet Ordre ne permettent d'avoir qu'un

Digitized by Google

nombre restreint de prêtres; ils durent donc se pourvoir d'un aumônier, tantôt séculier, tantôt religieux, pour desservir la chapelle.

A l'époque de la Révolution, le prieur, nommé Bourjot, infidèle à sa mission et traître à son Dieu, livra sans résistance aux sans-culottes de Condom les richesses du sanctuaire, dont il était le gardien. Quant à la statue, objet de tant d'amour, elle servit à alimenter le bûcher qui consuma sur la place publique, dans un « *autodafé philosophique, tous les symboles de la superstition* ». C'était le style du temps.

La première cérémonie réparatrice fut faite à Piétat en 1803. La chapelle, transformée en grange, veuve de ses statues, de ses tableaux et de ses ornements, offrait le plus lamentable spectacle. Mais la foi connaît-elle les découragements?

Tous, jusqu'aux plus coupables, voulurent coopérer à la restauration. Bourjot lui-même, repentant, chercha l'occasion de réparer ses faiblesses. Maintenu comme administrateur de l'hospice, il offrit d'abord un calice d'argent. A sa mort, survenue en 1806, il constitua la chapelle et l'hospice héritiers de tous ses biens.

Dès le mois d'avril 1803, le culte public était rétabli. Deux ans plus tard, Mgr Jacoupy, évêque d'Agen, chargé des évêchés d'Auch et de Condom, supprimés par le Concordat, autorisait le clergé de Saint-Pierre à desservir la chapelle pour les pèlerins, encore peu nombreux, et pour les malades de l'hôpital.

Cet hôpital fut maintenu jusqu'en 1820; la ville de Condom le réunit alors à celui du Pradau. Cette mesure administrative menaçait le sanctuaire lui-même, qui fut mis en vente avec les anciens bâtiments de l'hospice.

Mais Marie veillait sur un lieu aussi saint. Elle permit qu'il fût acheté par une famille du pays, dont la fille, mademoiselle Lolotte de La Chapelle, finissait son noviciat à Agen, dans la congrégation fondée dans cette ville, en 1816, par mademoiselle Adèle de Trenquelléon. Les Filles de Marie en prirent possession le 16 juillet 1824, et un pensionnat florissant y fut établi.

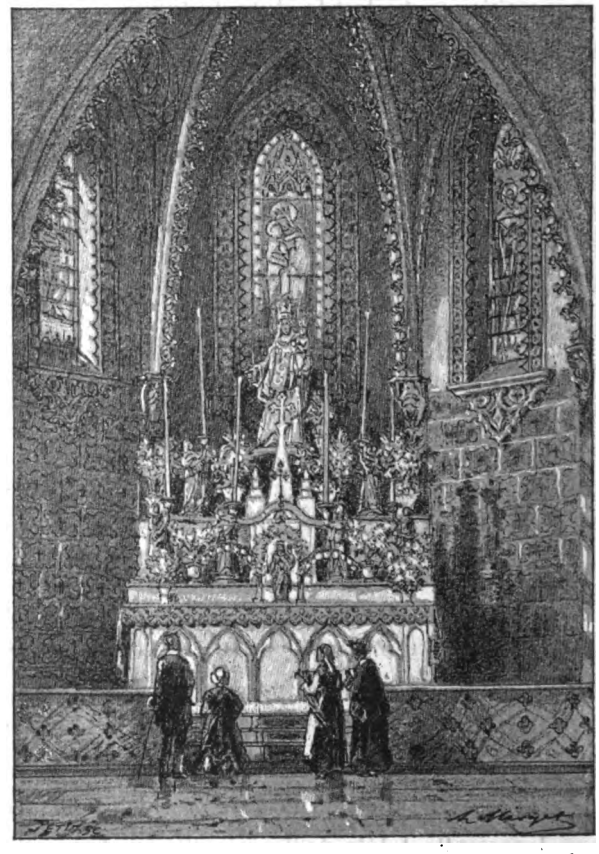
Grâce à un service régulier, la *dévote chapelle* devint le foyer de la piété. Le premier aumônier, M. l'abbé Lagutère, était un arrière-petit-neveu de Nicolas Pasquier, chapelain de Piétat en 1633. Cependant, le pèlerinage avait semblé disparaître avec la sainte image qui en était le principal attrait. Çà et là se présentaient bien quelques fidèles; mais le concours des pèlerins, les belles processions avaient cessé de venir.

En 1871, Mgr de Langalerie, archevêque d'Auch, prêchait le carême à l'ancienne cathédrale de Condom. Un soir, il se rendit à Piétat; c'était le jour de la fête de la Compassion : « Pourquoi, mes sœurs, dit aux reli-

Digitized by Google

gieuses le pieux prélat, ne remplacez-vous pas dans cette chapelle l'antique image de l'*aubier?...* » Quelques mois après, un groupe en pierre, remarquablement sculpté, était la réponse à la provocation de l'archevêque.

En 1877, par un acte synodal, Mgr de Langalerie déclarait N. D. de Piétat, avec N. D. de Tonnétau, patronne de l'archiprêtré de Condom. L'heure de la résurrection du pèlerinage est donc proche, si elle n'est déjà venue.



NOTRE-DAME DE TONNÉTAU.

En 1886, et les quatre années suivantes, des processions solennelles ont eu lieu à Piétat. Le livre qui vient de paraître ne peut qu'augmenter la confiance en Marie, puisqu'il la fait mieux connaître.

NOTRE-DAME DE TONNÉTAU, près Montréal. « C'est un nid caché dans le silence des bois... un lieu qui semble fait pour servir de cadre à des fêtes intimes », écrivait, après le 8 septembre 1887, à la *Semaine religieuse* d'Auch, un pèlerin anonyme que nous soupçonnons de poésie.

Digitized by Google

Située au nord du diocèse, N. D. de Tonnétau n'est pas seulement un rendez-vous pour les paroisses du canton de Montréal; elle reçoit encore dans sa chapelle rajeunie les pèlerins des diocèses d'Aire et d'Agen.

Deux fêtes principales de la Sainte Vierge y déterminent un grand concours, l'Assomption et la Nativité. Ces jours-là, la messe se célèbre dans une sorte de chapelle-abri, « sous une voûte mouvante et lumineuse, faite de feuillage et de rayons adoucis ». Les foules sont avides d'y gagner des indulgences que Pie IX accordait, en 1857, à la sollicitation de l'archevêque d'Auch.

NOTRE-DAME DE CAHUZAC, près Gimont. Cette chapelle, que l'on trouve à sa droite quand on sort de la petite ville de Gimont pour aller à Auch, doit son origine à une apparition de la Sainte Vierge, que raconte fort longuement M. Duclos, historien du sanctuaire.

Au mois de septembre 1513, un jeune homme gardait ses vaches dans une prairie. Tout à coup, il voit un ormeau enveloppé d'une grande lumière, et, au milieu des branches, une petite statue de la Sainte Vierge. Les Bénédictins de l'abbaye voisine l'emportent dans leur église; deux fois la statue retourne à l'ormeau, auprès duquel, enfin, un oratoire s'élève et reçoit l'image de N. D. de Pitié.

Le prodige fut en peu de temps connu de toute la contrée. Le bruit en parvint jusqu'à la Cour. Petits et grands contribuèrent à la construction d'une chapelle plus vaste. La clef de la voûte centrale, timbrée de l'écu de France, indique des largesses royales. Mgr de Lussan, évêque de Pamiers, bien qu'étranger au diocèse, fit don de six chandeliers d'argent.

N. D. de Cahuzac, desservie par un groupe de chapelains vivant en communauté, devint l'arsenal où les âmes venaient puiser des forces contre les envahissements du protestantisme, si bien accueilli dans ces contrées, grâce à la défection des seigneurs. Les pèlerins arrivaient en foule; souvent on en vit jusqu'à dix mille à la fois. Ce concours ne pouvait manquer d'attirer sur la chapelle les colères de l'hérésie triomphante.

Par trois fois, des habitants de Mauvesin, gagnés à l'erreur, résolurent d'éteindre ce foyer de dévotion, et d'en chasser pour toujours les gardiens. Trois fois ils se mirent en route à l'entrée de la nuit; mais le lendemain, après des marches et contremarches, ils se trouvaient, égarés et fatigués, à leur point de départ.

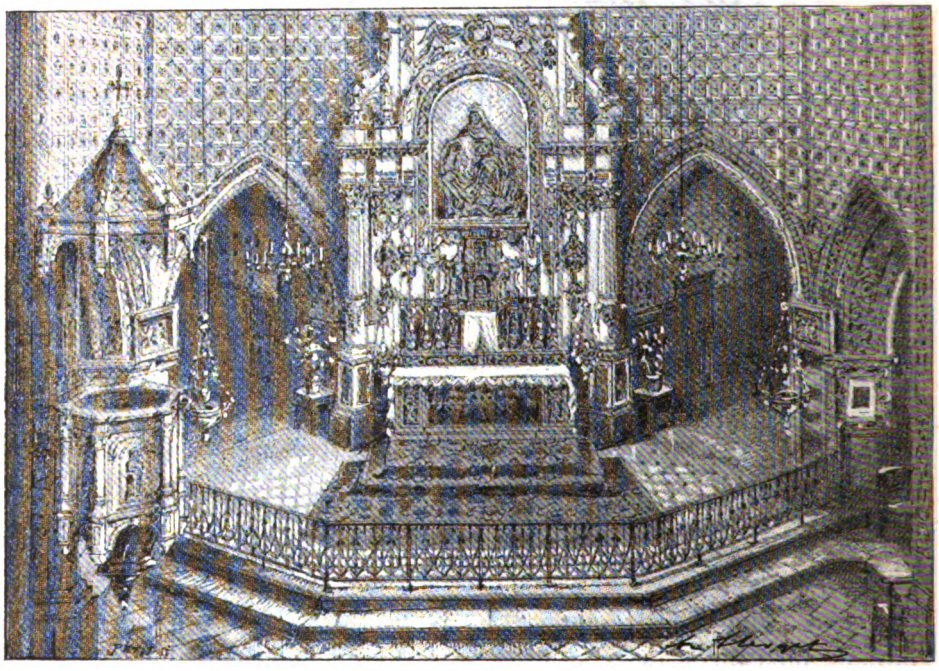
Le gouverneur de l'Isle en Jourdain, à son tour, averti de ces tentatives infructueuses, arrive en plein jour à Cahuzac, à la tête d'une bande huguenote; mais, à l'entrée de la chapelle, nouvel Héliodore, il se sent

Digitized by Google

arrêté par une puissance invisible, tandis qu'un feu intérieur le consume et l'oblige de sortir à la hâte, entraînant ses compagnons.

Pendant toute la période des guerres civiles, N. D. de Cahuzac sut ainsi défendre son sanctuaire et ses gardiens. Même dans ces temps si troublés, dans une contrée qui semblait plus qu'aucune autre en proie à l'hérésie, les pèlerinages continuèrent, et la ferveur se maintint.

Cependant, la ville de Gimont, qui avait grandi et prospéré à l'ombre de



NOTRE-DAME DE CAHUZAC.

N. D. de Cahuzac, laissa peu à peu se refroidir son zèle. Dieu la rappela à elle-même. Au commencement du dix-septième siècle, la peste sévit sur les habitants. Le malheur les ramena à leur antique bienfaitrice. Ils s'y rendirent nu-pieds, apportant en *ex-voto* une lampe d'argent, et firent vœu de retourner chaque année, le lundi de la Pentecôte. Le fléau cessa le jour même.

Un chevalier de Malte, M. de Noilhan, retournait en France, quand, assailli par une tempête, il se voue à N. D. de Cahuzac. Aussitôt, la mer s'apaise; peu après, le chevalier déposait sur l'autel son casque, sa croix et un étendard, en témoignage de sa reconnaissance.

Plus haineuse encore que le protestantisme, la révolution de 1793 dépouilla la chapelle de Cahuzac, mais ne la vendit point, faute d'ac-

Digitized by Google

quéreurs sans doute. Hélas! un autre genre de profanation l'attendait. Au moment du Concordat, elle devint la propriété des opposants de la Petite-Église, appelés *illuminés* dans le Midi, et *dissidents* dans le reste de la France.

Ce fut pour les catholiques une cruelle épreuve. Chassés du sanctuaire par les schismatiques, on les voyait à certains jours de fête faire le tour de la chapelle, priant et pleurant, s'agenouiller sur le seuil et hâter par leurs prières le retour de jours meilleurs.

Cet état douloureux se prolongea jusqu'en 1821. Alors, un jeune homme de Gimont, dont le nom se confondait avec celui de la chapelle, M. l'abbé de Cahuzac, ordonné prêtre à Rome, vint se mettre au service de ce sanctuaire, profané par le schisme. Il l'acheta ; et, pendant trente ans, il s'en constitua le gardien. Cependant, malgré son zèle, le chapelain n'eut pas la joie de voir revivre la ferveur des anciens jours. L'heure de la Providence n'avait pas encore sonné.

Quand Mgr de Salinis fut placé sur le siège d'Auch, un de ses premiers soins fut de rendre au pèlerinage son antique splendeur. Un mandement convoqua le diocèse à la cérémonie du rétablissement. A l'appel du savant prélat, tout le pays s'émut, honteux et comme surpris de son trop long sommeil. Au jour marqué, les délégués des villes d'Auch et de l'Isle en Jourdain se réunissent à Gimont. Quatre prêtres chargent sur leurs épaules la vénérable statue, sauvée pendant la Révolution. Une immense procession, présidée par l'archevêque, se met en marche, et N. D. de Cahuzac reprend, en triomphe, possession de son sanctuaire. La garde en est confiée à des chapelains, assez nombreux pour satisfaire désormais aux besoins des pèlerins.

La fête du 8 septembre est précédée d'une retraite préparatoire et souvent présidée par le premier pasteur du diocèse. La première station de Mgr Gouzot, en arrivant de Gap dans le nouvel héritage laissé vacant par la mort de Mgr de Langalerie, fut la chapelle de N. D. de Cahuzac, qui le revit le 8 septembre 1887, au milieu de soixante prêtres et d'une foule considérable de pèlerins.

NOTRE-DAME DE LA CROIX, à Marciac. Ce pèlerinage est sans contredit le plus renommé de l'Astarac, dont Mirande était le chef-lieu. Une apparition de la Sainte Vierge à une humble femme en fut le point de départ.

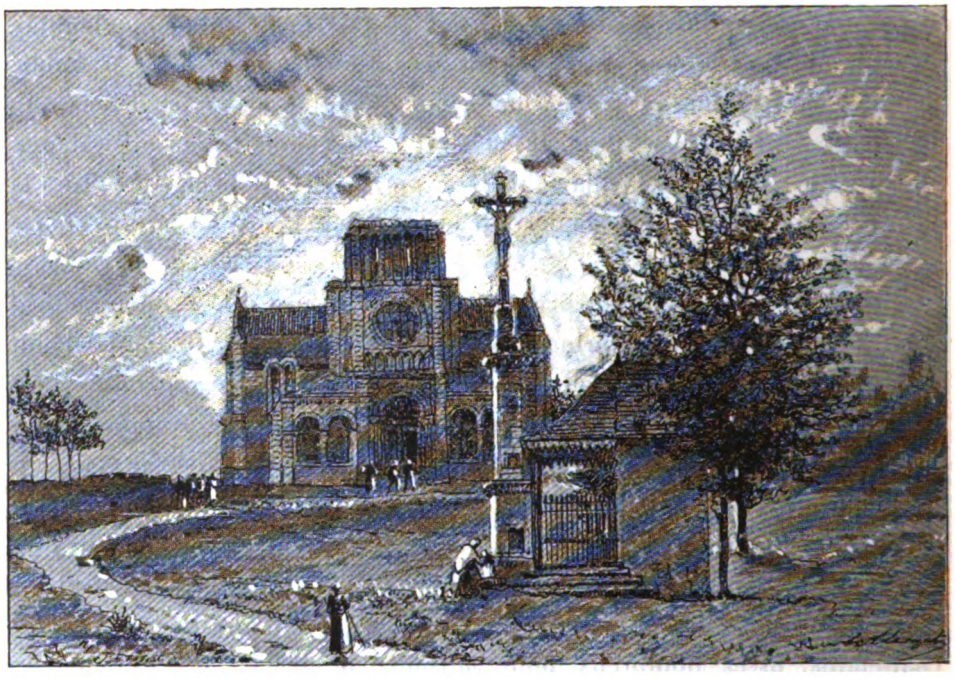
C'était en 1653; une épidémie ravageait la contrée, dit M. Clausade, historien de ce sanctuaire. Le fléau faisait de nombreuses victimes. Dix personnes étaient mortes à Marciac le même jour. Une femme vint, qui

Digitized by Google

déclara : « J'ai vu, en tel lieu de la campagne, la Sainte Vierge. Voici ce qu'elle m'a dit : « Qu'on me bâtisse ici une chapelle, et le fléau cessera ! »

On se moqua de la pauvre femme. Dans la ville, on continua de prier..... et de mourir. La femme traitée de visionnaire insista et déclara une seconde fois, puis une troisième, avoir reçu le même ordre et la même promesse. Le mal augmentait toujours, et les morts allaient vite.

Moitié croyants, moitié sceptiques, les habitants de Marciac essayèrent



NOTRE-DAME DE LA CROIX, A MARCIAC.

du remède ; les fondations de la chapelle étaient à peine creusées que le fléau diminua subitement ; il avait disparu quand les murs s'achevèrent.

Un concours immense se forma aussitôt vers ce lieu qui rappelait un si grand bienfait, et toutes les paroisses du voisinage, qui avaient participé à la faveur, s'associèrent à l'action de grâces et prirent l'habitude d'y aller tous les ans en procession.

Mais, hélas ! tous ces élans se refroidirent bientôt au souffle de Voltaire ; les mauvais jours vinrent, et la chapelle tomba sans défense aux mains des profanateurs. Elle fut vendue, et la statue jetée dans un puits. Cette statue, représentant Marie au pied de la croix, fut extraite, toute mutilée, de son humide prison. C'est la même que les pèlerins vénèrent aujourd'hui.

En 1816, les acquéreurs de la chapelle la rendirent à la fabrique de

Digitized by Google

Marciac. Depuis cette époque, elle est redevenue l'un des sanctuaires les plus fréquentés du diocèse. M. le chanoine Lassale l'a reconstruite sur de plus vastes proportions.

Dès son origine, la chapelle vit éclore une confrérie sous le titre de *N. D. de Pitié*. Innocent XI l'enrichit de plusieurs indulgences plénières ou partielles. Benoît XIII confirma ces faveurs ; il le fit, est-il dit dans la bulle, « à cause des grands miracles que Dieu opère journellement dans cette chapelle ».

NOTRE-DAME DE BOUIT, près Nogaro. M. l'abbé Cazauran et, tout récemment, une autre plume fort élégante ont écrit l'histoire de ce sanctuaire. A la dernière, citée par la *Semaine religieuse* d'Auch, le 15 octobre 1887, nous empruntons cette description :

Quand on entre dans l'Armagnac par son extrémité méridionale, je dis l'*Armagnac noir*, plus connu sous le nom de Bas-Armagnac, en approchant de la ville de Nogaro, on aperçoit sur le sommet du coteau qui longe la rive droite du Midour, une église solitaire, noire, aux formes étranges. Moitié debout et moitié affaissée, pointant vers le ciel son petit clocher à jour, elle semble une de ces ruines aux contours fantastiques, sur lesquelles le temps n'a pas encore fini d'exercer ses ravages. C'est la chapelle de N. D. de Bouit...

Une modeste porte ogivale, qui s'ouvre, comme en la plupart de nos vieilles églises, dans le mur latéral du midi, donne accès dans la chapelle.

C'était une humble église, au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes!

Deux légendes expliquent l'origine du pèlerinage par l'invention de la statue primitive. Une vache, dit la première, paissait paisiblement avec son veau sur les bords des marécages de Bordeneuve, lorsqu'elle découvrit au milieu des boues une statue de la Vierge, en bois...

Un seigneur du pays, dit la seconde, fuyait devant son ennemi. Il se réfugie dans un grand chêne creux et y aperçoit une statue de la Vierge. Ayant échappé au danger, il fit bâtir près du chêne, comme il l'avait promis, une chapelle dans laquelle fut transportée la statue...

La première légende est peut-être celle qui mérite le plus de confiance. C'est aussi la plus accréditée.

Il est certain, en effet, qu'il existe entre les marais ou *boues* de Bordeneuve et la dévotion à N. D. de Bouit, un lien étroit. Tous les ans, de nos jours encore, dans la matinée du 15 août, les boues de Bordeneuve sont

Digitized by Google

encombrées d'infirmes ou de malades qui viennent y chercher leur guérison. La statue qu'on y vénère fut cachée à Nogaro pendant la Révolution. Quand le calme fut revenu, on la reporta à Bouit, en grande pompe, et M. de Belloc, ancien vicaire général, se souvenait d'avoir assisté à cette cérémonie.

L'église primitive était romane, et fut construite à la fin du onzième siècle. Vers 1380, elle fut incendiée par les bandes anglaises qui ravageaient l'Armagnac. Mais dès 1405 elle se relevait de ses ruines. Les huguenots la brûlèrent de nouveau au seizième siècle ; cependant la foi ne se lassa point; en 1636, la dévotion y ramenait de nouveaux pèlerins. L'amour avait encore vaincu la haine. Depuis cette époque, diverses restaurations y furent faites ; la plus importante est celle qu'entreprit, en 1840, M. l'abbé Broqué, curé de Nogaro de 1833 à 1870.

L'église de N. D. de Bouit fut d'abord une simple chapelle votive. Peu à peu, Bouit apparaît comme paroisse ou comme annexe, jouissant du service paroissial. En 1324, l'archevêque d'Auch, Guillaume de Flavacourt, unit l'église de Bouit à la cure de Lupiac. Le sanctuaire recouvra pendant quelque temps son chapelain, mais il fut ensuite uni à Sainte-Christie jusqu'à la Révolution. De droit les curés de Sainte-Christie, et de fait les vicaires, furent chargés de Bouit. Même pendant la Révolution, Notre-Dame eut son chapelain. Un Capucin du couvent de Nogaro, M. François Metgé, en religion Père Paulin, se dévoua aux populations qui environnaient la chapelle.

A l'époque du Concordat, ce fut en vain que des pétitions furent adressées à l'autorité pour ériger Bouit en paroisse. Bouit devint annexe de Nogaro.

Mgr de Langalerie proclama N. D. de Bouit patronne de l'archiprêtré d'Eause et de tout l'Armagnac. Depuis cette époque, la fête de l'Assomption et son octave voient accourir les paroisses du voisinage. En 1887, Bourrouillan, Salles, Aysieux, Laujuzan, Caupenne, Manciet, Loissan, Sainte-Christie, et les paroisses du canton de Cazaubon, ont continué d'y aller en procession.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Sainte-Gemme. La paroisse de Sainte-Gemme possède un sanctuaire ancien adossé au château fort des sires de Gère. Sa célébrité lui valut, en 1589, la visite des huguenots, conduits par le baron de Suze. Quand ces pillards se présentèrent, dans la nuit du 3 octobre, pour donner l'assaut à la citadelle qui renfermait la chapelle et la statue, la châtelaine, Marguerite de Bas, escortée de quelques femmes,

Digitized by Google

conjura Marie de sauver les défenseurs du château et tout ce qu'il renfermait. Pendant qu'elle priait ainsi, son mari, à la tête de cent hommes seulement, repoussait les assiégeants. La chapelle fut préservée.

En 1654, la peste décimait la contrée. Sainte-Gemme n'était pas épargnée ; mais le 11 juin, une procession se déroula autour de la paroisse. Tous les habitants étaient là, pieds nus, à jeun, en habits de deuil. Quel spectacle ! Tout un peuple récitant les psaumes de la pénitence, s'humiliant sous la main de Dieu, et se frappant la poitrine ! Arrivé à la chapelle de N. D. de Pitié, le consul, portant un cierge allumé, fit, au nom de tous, le vœu de revenir chaque année, le 11 juin, en actions de grâces, si le fléau disparaissait. Suivant une tradition fidèlement transmise, la mort cessa le jour même d'exercer ses ravages.

En 1661, François de Gère fit, par testament, une fondation pour qu'une mission fût prêchée tous les dix ans à N. D. de Pitié. Les religieux de la Doctrine chrétienne, établis à N. D. de Tudet, furent chargés de donner ces exercices, qui produisirent le plus grand bien... La veuve de François de Gère, Marie d'Andras, poussa plus loin ses libéralités ; elle rebâtit à neuf la chapelle sur de vastes proportions, et la dota, par testament, de la terre et du château de Sainte-Gemme.

Terminée en 1745, cette chapelle était encore dans toute sa fraîcheur quand la Révolution s'en empara et vendit les biens pour cent trente-huit mille huit cents livres. La chapelle fut aussi achetée, mais par un chrétien qui s'empressa de la rendre. Après l'orage, elle servit d'église paroissiale. Elle fut ensuite fermée quelques années et rendue au culte, en 1835, par M. de Morlon, vicaire général d'Auch, mort évêque du Puy. Les fêtes principales sont le vendredi de la Passion et le troisième dimanche de septembre.

Nous rencontrons ici, sur notre chemin, faisant autrefois partie de la Gascogne, l'archiprêtré de Saint-Gaudens, que les géographes politiques de 1790 ont si disgracieusement adjoint au département de la Haute-Garonne. Cet archiprêtré comprenait le pays de Comminges et le Nébouzan, avec Saint-Bertrand et Saint-Gaudens pour chefs-lieux. Le premier était le siège d'un évêché. Nous ne ferons que le traverser pour atteindre le comté de Foix.

Digitized by Google

Digitized by Google

FOIX

DIOCÈSE DE PAMIERS

N. D. de Sabart.
N. D. de Celles.
N. D. des Ermites, a Montaut.
N. D. de Camon, près Mirepoix.
N. D. de Vals, a Teillet.
N. D. de Vals, a Varilhes.
N. D. du Val d'Amour, a Belesta.
N. D. de Montgauzy, près Foix.
N. D. du Marsan, a Saint-Lizier.
N. D. des Neiges, a Audressein.
N. D. du Pouech, a Oust.
N. D. du Camp, a Pamiers.
N. D. de Villeneuve, a Loubières.
N. D. du Pont, a Larroque.
N. D. de Montaillou.
N. D. de Serres.
N. D. de Pitié, ou de l'Aile, a Massat.
N. D. d'Ax.
N. D. de la Dreuille, ou de Pierre-Pertuse, a Massat.
N. D. de Traimesaygues.
N. D. d'Aulignac, a Bordes-sur-le-Lez.
N. D. de Bessac.

Le diocèse de Pamiers, créé en 1296, par Boniface VIII, comprend l'ancien comté de Foix, l'évêché supprimé et la petite province de Couserans, dont Saint-Lizier était la capitale; enfin une partie de celui de Mirepoix. Au midi, son territoire ecclésiastique englobe le *Val d'Andorre,* formant une petite république, vassale de la France depuis Charlemagne. Ses limites se confondent avec celles du département de l'Ariège.

Le diocèse de Pamiers, limitrophe de la Catalogne si profondément religieuse, possède plusieurs sanctuaires importants.

NOTRE-DAME DE SABART. Il existe plusieurs histoires de ce pèlerinage. Une dernière, en 1885, due au Rév. Père Dupuy, missionnaire de l'Immaculée-Conception, a mérité l'approbation de Mgr Rougerie, évêque de Pamiers. Nous chercherions en vain un guide meilleur. Écoutons plutôt l'éloge que le savant et sympathique prélat adressait à l'auteur. Ce sera pour nous un premier coup d'œil sur le pèlerinage :

Digitized by Google

« Je bénis le charmant petit livre que vous venez d'écrire en l'honneur de Celle que notre piété se plaît à saluer sous le titre de *N. D. de la Victoire*.

« La belle et sévère nature qui encadre le sanctuaire, la légende incertaine qui flotte tout autour dans l'imagination et dans les récits du peuple, les témoignages précis de l'histoire, le langage savant et mystérieux des arceaux de pierre, qui, à leur façon, racontent le passé et précisent les dates, vous avez tout mis en œuvre pour nous dire comment, dans le cours de dix siècles, les habitants des hautes vallées de l'Ariège sont venus, en ce lieu béni de Sabart, *la proclamer Bienheureuse.* »

Maintenant, voici la description que donne l'auteur :

« A l'angle formé par la jonction des routes d'Ax et de Vic-Dessos, entre les rivières du Vic-Dessos et de l'Ariège et aux premiers soubassements des montagnes qui le séparent de l'Andorre, s'élève le sanctuaire de *N. D. de Sabart,* dont on aperçoit de loin, à travers les arbres, le campanile surmonté de sa statue de l'Immaculée-Conception. »

Quant à l'origine de ce sanctuaire, l'*Histoire du Languedoc* la fait remonter à la campagne dirigée, en 778, par Charlemagne, à la prière de Ibin-al-Arabi, gouverneur de Saragosse, contre Abdérame, émir de Cordoue. On sait que cette campagne, heureusement commencée, se termina par la défaite de Roncevaux et la mort de Roland.

A côté de l'histoire, Sabart nous présente, comme Liesse et tant d'autres sanctuaires déjà visités, sa légende naïve. Charlemagne, remontant le cours de l'Ariège, avait campé dans la petite ville de Tarascon, dans un lieu appelé encore aujourd'hui le *Pré-Lombard*. Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, le grand empereur aurait infligé une sanglante défaite aux Sarrasins dans les champs de l'*Ayroule*.

« Le soir de cette sanglante bataille, tandis que tout dormait au camp, Charlemagne, suivi de son fidèle écuyer et de quelques chevaliers, parcourait les alentours. Tout à coup, au pied d'une montagne dont une épaisse forêt assombrit la croupe, le palefroi du monarque s'arrête épouvanté. Trois fois Charlemagne enfonce l'éperon dans les flancs de l'animal; toujours docile jusque-là, le coursier recule. L'Empereur abandonne la bride et, mettant pied à terre, se trouve en face de Sarrasins, embusqués dans les broussailles. Sa vaillance les met en fuite.

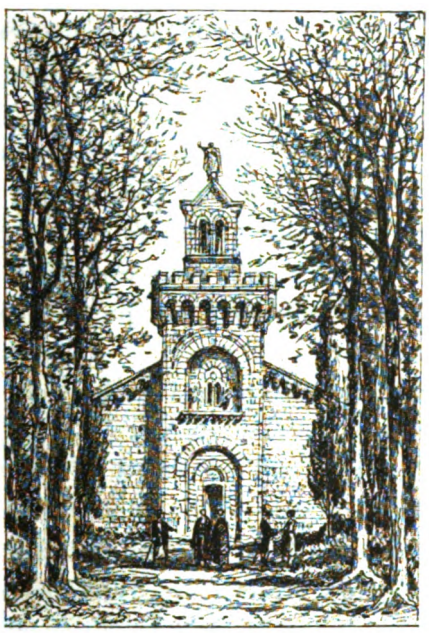
« Les guerriers revenaient sur leurs pas; soudain, à la place même où le palefroi s'était cabré, apparaît une dame lumineuse et rayonnante de beauté, qui disparaît aussitôt. A la pointe du jour, Charlemagne, que ce phénomène avait vivement frappé, réunit l'armée autour du théâtre de cette merveil-

Digitized by Google

leuse apparition. Deux génisses blanches, qui n'avaient pas encore porté le joug, viennent, conduites par l'Empereur lui-même, explorer cette terre mystérieuse. Le prodige se renouvelle. Les génisses s'arrêtent. On fouille la terre, et l'on découvre une belle statue d'airain. On la dresse sur un autel de pierre, sur lequel une main inconnue grava ces mots :

« *Notre-Dame de la Victoire.* »

« Deux fois transportée dans la basilique de Saint-Nazaire, deux fois la



NOTRE-DAME DE SABART.

statue revint au lieu de la découverte. C'est là que la piété de l'Empereur lui bâtit la chapelle. »

Cette légende, conclut l'auteur, pourra paraître fantaisiste à plus d'un esprit. Nous ne la discutons pas, nous la reproduisons, d'après la tradition, dans sa naïve simplicité :

« Ajoutons que, malgré les obscurités qui enveloppent les origines de Sabart, tout n'est pas légendaire dans cette tradition.

« Des fouilles pratiquées près des murs de la chapelle, au côté nord de l'édifice, ont amené la découverte d'une rangée de tombeaux en pierre. renfermant des ossements aux proportions colossales et encore recouverts de l'armure des chevaliers. »

Digitized by Google

Un certain silence règne autour de Sabart dans les siècles qui suivent sa fondation. Au commencement du douzième siècle, nous le retrouvons église paroissiale. En 1224, le pape Honorius III lui confère un privilège très important à cette époque, le droit de refuge en temps d'interdit général. Les Albigeois ruinèrent l'église, mais la piété la releva et l'enrichit encore.

En 1568, Tarascon avait la douleur de voir ses enfants divisés en deux camps. Les fidèles se réunissaient à Saint-Michel; les déserteurs, prétendus réformés, tenaient leur prêche dans l'église de N. D. de la Daurade. Aidés par ceux du dehors, les calvinistes devinrent bientôt seuls maîtres de la ville. N. D. de Sabart était trop en vue pour échapper à leur colère. Dans les derniers mois de cette année 1568, ils la dépouillèrent, y mirent le feu, et profanèrent jusqu'aux tombeaux.

Pendant plus d'un demi-siècle, N. D. de Sabart ne fut qu'un monceau de ruines : plus de prières, plus de pèlerinages, mais le deuil et le silence. Le nouvel Esdras de ce temple détruit fut un prêtre, nommé Martial Rivière. Il commença en 1624, déjà pourvu du titre de curé de Sabart et de Sainte-Quitterie; mais il ne paraît pas que son œuvre ait été achevée avant 1640.

Non content de relever le temple matériel, l'homme de Dieu fondait, peu après, à Sabart, avec l'agrément de Mgr de Caulet, évêque de Pamiers, une maison qu'il offrit aux religieux de Saint-François, avec charge de desservir le sanctuaire et d'y recevoir les prêtres infirmes ou âgés. Ce projet ne réussit qu'à moitié; Mgr de Caulet, qui aimait beaucoup Sabart et venait souvent s'y reposer, y appela, en 1664, des religieux de l'abbaye de Chancelade.

Douze ans plus tard, il y installait le petit Séminaire diocésain que son successeur, en 1695, rapprocha de la ville épiscopale. La maison contiguë à la chapelle fut dès lors exclusivement rendue à sa destination première, un asile de vétérans du sacerdoce sous le regard de Marie.

La Révolution, fille du protestantisme, renouvela à Sabart les mêmes scènes, entassa les mêmes ruines qu'avait faites sa mère, en 1568. La chapelle, la maison et ses dépendances furent vendues à un prix dérisoire. Abandonnée, sans toiture, la chapelle allait tomber et disparaître, quand un prêtre zélé l'acheta et, l'ayant restaurée, l'offrit à l'évêque de Pamiers avec les anciens bâtiments.

En 1842, M. l'abbé Vergé, curé de Sainte-Quitterie, imitateur zélé de Martial Rivière, avec l'aide de MM. Authier et Loubet, se mit à l'œuvre. Bientôt, consolidées, embellies et aménagées, il put remettre la chapelle

Digitized by Google

et la maison aux mains de Mgr Belaval, qui confiait l'une et l'autre aux missionnaires de Garaison. Le 21 novembre 1860, ce prélat installait lui-même les quatre nouveaux gardiens de N. D. de Sabart, destinés non seulement à faire revivre le pèlerinage, mais à évangéliser le diocèse de Pamiers.

Dix ans à peine s'étaient écoulés, et déjà aux missions, à la garde du sanctuaire, les missionnaires de Sabart joignirent un collège ecclésiastique florissant. Quant au pèlerinage, il a retrouvé les plus beaux jours de son passé. Le lundi de la Pentecôte, mais surtout le 8 septembre et pendant l'octave, de Vic-Dessos, d'Ax, de Massat, d'Aulus, du Castillon, de Saint-Girons, les pèlerins arrivent, attirés par le souvenir des bienfaits anciens ou récents.

NOTRE-DAME DE CELLES. Ce pèlerinage est d'origine plus récente que celui de Sabart. En 1886, il célébrait son deuxième centenaire. M. l'abbé Domenjou, curé de Saint-Paul de Jarrat, en a écrit l'histoire, en 1859, d'après des documents originaux. Voici le résumé de l'enquête, ordonnée par M. Simon d'Andaure, vicaire capitulaire de Pamiers, 21 juillet 1686 :

« Le 28 mai de cette année, Jean Courdil de Pla-Rouzaud venait de travailler dans un champ de millet. En se rendant à la maison, comme il était très pieux, il voulut réciter son chapelet; mais ne le trouvant pas dans sa poche, il cheminait en priant, comme on dit, sur ses doigts. Tout à coup, il vit par trois fois une forme blanche qui marchait devant lui, jusqu'auprès de la fontaine voisine de la métairie.

« A cette apparition extraordinaire, Jean Courdil, d'abord distrait de sa prière, se trouble, s'effraye et se met à genoux; mais la personne qui était devant lui l'appelle et lui dit : « *Ne crains rien, mon enfant, je suis la Sainte Vierge. Fais savoir au peuple que Dieu est fort irrité contre lui, surtout à cause du grand scandale dont quatre femmes de Celles sont les auteurs. Si elles ne font une pénitence sévère et éclatante, il arrivera de grands malheurs, et elles n'entreront point au Ciel. Il faut qu'on fasse huit processions dans la paroisse pour apaiser la colère de Dieu.* » Après quoi, elle lui dit encore : « *Pour toi, continue à aimer Dieu et à servir tes parents; et maintenant, laisse là ta bêche et envoie-la chercher par un de tes frères; on trouvera un signe au bout du manche.* »

« La Sainte Vierge disparut. Courdil rentra chez lui, tout ému. Il envoya chercher la bêche, auprès de la fontaine, par son frère, âgé de quatorze ans, et sa sœur, qui en avait dix-huit. Ils la trouvèrent droite, et trois

Digitized by Google

feuilles de chêne, disposées en forme de croix, ornaient le bout du manche.

« Le bruit de cette apparition se répandit bientôt dans la paroisse. Une salutaire terreur s'empara des coupables. Le peuple se convertit; la colère du Seigneur fit place à sa miséricorde, et la Sainte Vierge se montra satisfaite.

« Six semaines après, elle apparut de nouveau à Jean Courdil, à l'aube du jour, et pendant qu'il était encore dans son lit : « *Tu as bien fait,* lui dit-elle, *d'exécuter ce que je t'avais prescrit : le monde s'est bien corrigé : la fontaine sera bonne.* »

Tel est le récit consigné aux archives de l'évêché de Pamiers. L'incrédulité peut sourire; peut-être le fit-elle dès l'heure où ces événements se passaient; mais quarante guérisons bien constatées, opérées autour de la fontaine dont l'eau « serait bonne », furent la réponse de Dieu.

Celle des croyants ne fut pas moins éclatante. Tous les peuples d'alentour se rendirent à la fontaine; les uns montaient à genoux la côte escarpée; les autres baisaient avec amour la trace des pas de la Vierge; tous priaient avec confiance; tous étaient témoins des prodiges que sollicitait une foi vive et que la miséricorde distribuait sans compter. La renommée de ces miracles passa les monts; et l'Espagne vint à son tour prendre sa part des grâces qu'on obtenait à Celles.

On songea qu'une chapelle était l'accompagnement indispensable de la miraculeuse fontaine. Bien que le pays fût pauvre, les dons affluèrent; une dame de Sainte-Colombe, Dorothée de Milharet, guérie à la fontaine, le 18 octobre 1686, offrit deux cents livres; tous apportèrent leur obole ou leur bonne volonté, et la chapelle fut bientôt achevée. La bénédiction en fut faite par M. Darnaud, aumônier de Mgr de Verthamont, évêque de Pamiers, le 8 septembre 1695, en présence de deux mille témoins, dont plusieurs signèrent au procès-verbal.

Pendant un siècle, le concours des pèlerins ne se ralentit pas; mais pourquoi faut-il que nous nous heurtions toujours à cette date fatale de 1793? Toutefois, si la Révolution, acharnée contre le culte de Marie, entassa tant de ruines jusque dans les sanctuaires les plus vénérés, N. D. de Celles échappa à la destruction. La chapelle fut dépouillée, le pèlerinage interrompu et le culte aboli; mais, au moins, le vaisseau fut sauvé, attendant une restauration à l'heure marquée par la Providence.

Cette restauration, à la fois spirituelle et matérielle, fut due en partie au zèle de M. Mouychard, curé de Celles. Dès 1844, il obtenait de Grégoire XVI de nouvelles indulgences, et de ses paroissiens un concours qui lui permit

Digitized by Google

de remplacer l'édifice primitif par une belle chapelle gothique. L'enceinte en est trop étroite, quand viennent les fêtes de la Sainte Vierge, et surtout la Nativité, qui est le jour des grandes affluences.

Isolée sur le flanc de la montagne, la chapelle de N. D. de Celles est ordinairement gardée par un ermite; mais n'ayant pas eu, comme Sabart, des religieux pour gardiens, elle n'est ouverte que depuis le 26 juillet, fête de sainte Anne, jusqu'au dimanche dans l'octave de la Toussaint.

NOTRE-DAME DES ERMITES, à Montaut. M. Voisard, curé de Montaut, en 1748, avait successivement échappé à quatre maladies mortelles et réputées incurables, par l'invocation à N. D. des Ermites, la célèbre Madone d'Einsiedeln, près de Zurich, en Suisse. Poussé par la reconnaissance, il érigea dans son église une statue en tout semblable à celle d'Einsiedeln, qu'il avait préalablement fait porter tout autour de la ville, en signe de prise de possession.

N. D. DES ERMITES.

La protection de Marie ne tarda pas à se montrer éclatante. Quatre ans après la bénédiction de la statue, la peste s'étant abattue sur Montaut, la mortalité y fut effrayante : dix et douze victimes étaient emportées chaque jour. Un vœu solennel à N. D. des Ermites, prononcé par les consuls au nom de tout le peuple, mit fin brusquement au fléau.

Cent deux ans après, au mois de septembre 1854, quand le choléra fit tant de ravages dans les environs de Pamiers, Montaut fut préservé et attribua son salut à son antique patronne. Vers le même temps, un incendie, activé par un vent violent, menaçait de détruire la ville entière. Dans ce danger pressant, les habitants s'adressent à leur Reine; aussitôt le vent cesse et Montaut est sauvé.

Les papes ont enrichi ce sanctuaire. Benoît XIV, en 1751, Pie IX, en 1852, ont accordé une indulgence plénière aux pèlerins qui s'y rendent le jour de la Nativité ou pendant l'octave. Les Bénédictins d'Einsiedeln ont toujours eu pour la Vierge française une sorte de tendresse paternelle. Une confrérie y prospère, et les pèlerins s'y rendent nombreux pendant tout le mois de septembre.

Le sanctuaire suisse possède et garde le corps de saint Meinrad, son fondateur; le sanctuaire de Montaut garde aussi précieusement les restes d'un autre martyr, saint Eudoce, extraits des Catacombes et envoyés par

Digitized by Google

M. Ronja. La fête, qui se célèbre le lundi de Pâques, augmente le nombre des solennités annuelles de Montaut.

NOTRE-DAME DE CAMON. Dans le voisinage de Mirepoix, N. D. de Camon, d'abord abbaye célèbre de Bénédictins, fondée, dit-on, par Charlemagne, vers 778, a eu des chances bien diverses. Elle fut ramenée aux proportions plus modestes d'un prieuré simple dépendant de la Grasse, relevée, en 1318, à la dignité de prieuré conventuel, détruite en partie en 1494, tirée de ses ruines par Philippe de Lévis, évêque de Mirepoix, renversée de nouveau par la Révolution et réduite par le Concordat au rang de simple succursale : telle est, à grands traits, l'histoire de cette chapelle.

Mais, en dépit de ses malheurs, une chose n'a jamais changé à Camon : c'est l'attrait qu'ont, de tout temps, éprouvé les populations d'alentour à venir y invoquer Marie. L'affluence principale a lieu le 15 août, qui est la fête patronale. Une de ses chapelles est consacrée à N. D. du Rosaire. On y garde le corps de saint Félicien.

NOTRE-DAME DE VALS, à Teillet. « Tout y est digne d'intérêt, dit M. Hamon en parlant de ce sanctuaire : sa position topographique dans un endroit isolé et presque inaccessible, son peu d'importance matérielle qui contraste avec le nombre des pèlerins; les irrégularités de sa construction, sa tour gigantesque et son style extraordinaire... »

Voici la description qu'en faisait M. l'abbé Barbier (*Semaine religieuse* de Viviers, année 1887, p. 1139) : « En remontant la rivière de l'Hers, construit en amphithéâtre sur le coteau qui borde sa rive droite, nous trouvons le sanctuaire de *N. D. de Vals*. Si l'histoire de la modeste chapelle est encore à faire, la description en a été maintes fois donnée. L'accès en est ménagé, au pied du coteau, dans une grotte naturelle : par des étages successifs, on monte jusqu'à l'autel principal couronné par une Vierge Mère portant le sceptre des reines, pour sortir au pied d'un antique donjon féodal qui domine toute la vallée.

« Dans le sanctuaire sont deux tombes où on lit le nom de la veuve d'un Lascaris-Vintimille. On se prend à rêver en retrouvant dans notre Ariège la cendre éparse des Lascaris!...

« La chapelle de Vals est une annexe de la paroisse de Teillet. Les populations s'y réunissent pour prier la *Bonne Mère* le 8 septembre. »

« Un autre sanctuaire de **NOTRE-DAME DE VALS**, n'ayant avec le précédent que la communauté du nom, s'élève dans la petite plaine qui

Digitized by Google

domine, à l'ouest, la ville de Varilhes et le cours de l'Ariège. Le sanctuaire, vendu comme bien national, est encore une propriété privée : il a été restauré, en 1862, par la famille de Carayon. En 1804, Mgr Primat le rattacha, pour le spirituel, à la paroisse de Varilhes. Bien que le vocable en soit *N. D. des Douleurs*, on y vient en procession le lundi de Pâques. »

NOTRE-DAME DU VAL D'AMOUR, à Belesta. Pur et poétique comme son nom, ce sanctuaire doit sa principale célébrité à une fontaine coulant (symbole de la grâce) dans une crypte au-dessous du maître-autel. Ce pèlerinage est un des plus anciens du diocèse; nous n'hésiterions pas à y voir une réminiscence druidique.

La chapelle fut détruite par les calvinistes, conduits par le baron d'Audon, en 1567. La piété des peuples la releva en 1676. Un distique latin, courant sur la muraille, nous apprend que l'eau de sa source, qui avait guéri tant de malades, fut la cause de la résurrection :

Hæresis hoc templum multo destruxerat igne;
Sponsa Dei paucis reædificavit aquis.

« Détruit par un grand feu qu'alluma l'hérésie,
Il suffit d'un peu d'eau pour lui rendre la vie. »

Jusqu'à la Révolution, toutes les paroisses d'alentour se rendaient en procession à N. D. du Val d'Amour le lundi de la Pentecôte; cet usage a cessé.

Mais la paroisse de Belesta, sur le territoire de laquelle elle se trouve, célèbre une messe d'actions de grâces, le lundi de la Quinquagésime, en souvenir de sa délivrance de la peste, et, depuis 1802, une autre le 23 juin, pour remercier Dieu qui arrêta subitement une inondation prête à tout emporter.

La cloche qui se balance au campanile a été apportée de la Malmaison. Que de fois, pendant les années d'abandon, elle a dû inviter l'impératrice Joséphine à prier et à... oublier !

NOTRE-DAME DE MONTGAUZY, près Foix. Ainsi que Sabart et Camon, N. D. de Montgauzy, dans le voisinage de Foix, attribue sa fondation à Charlemagne, qui aurait, dans ce même lieu, battu les Sarrasins d'Abdérame. (Montgauzy, *Mons gaudii,* mont de la joie.)

Ce fut d'abord un prieuré de l'abbaye de Saint-Volusien, de Foix. De nombreux prodiges la mirent en renom. Les Bénédictins, gardiens de ce sanctuaire, en firent un foyer de dévotion. Vers le douzième siècle, la

Digitized by Google

chapelle fit place à une église gothique qui, malgré les mutilations que lui infligèrent les protestants, présente encore les lignes et les caractères de sa beauté primitive.

La statue fut sauvée par les fidèles en 1793, mais la chapelle demeura dans l'abandon pendant un demi-siècle. Vers 1840, l'École normale fut installée tout auprès et lui rendit, à défaut de son pèlerinage, une vie nouvelle. L'édifice a été habilement restauré.

NOTRE-DAME DU MARSAN, à Saint-Lizier. N. D. du Marsan protège l'ancienne ville épiscopale du Couzerans. Le paganisme s'était plus longtemps qu'ailleurs défendu dans ces contrées, se retranchant sur ces montagnes d'un difficile accès. Il y régnait encore au septième siècle, quand l'évêque de Saint-Lizier substitua sur les hauteurs voisines le culte de Marie à celui du dieu Mars; d'où le nom de *Marsan*. « Charmante religion, dit un ancien auteur, qui opposait à ce que l'idolâtrie avait de plus terrible, ce que le ciel a de plus doux! »

Le temple, ainsi transformé, fut seul épargné, lorsque les Goths et les Sarrasins, en 708 et en 730, saccagèrent tout le pays voisin. Cette protection surprenante, attribuée à la Sainte Vierge, mit le sanctuaire du Marsan en grande vénération. Mais un fait plus merveilleux encore en fit un des lieux de prière les plus visités du Midi.

Au dixième siècle, la peste noire avait envahi toute la région qui s'étend sur les deux versants des Pyrénées. D'un commun accord, les populations, décimées par le fléau, se vouèrent à N. D. du Marsan. Le fléau s'arrêta. Alors, les villes de Tarbes, d'Auch, de Saragosse et du Val d'Aran se confondirent dans un même sentiment de reconnaissance. Tous les ans, le lundi de la Pentecôte, des députés de chacune de ces villes et de tous les villages compris dans leur périmètre se donnaient rendez-vous aux pieds de la Vierge miraculeuse.

Pour les recevoir on construisit, près de la chapelle, une vaste maison, dite l'hôtel des Ambassadeurs. La Révolution vit sombrer à la fois les antiques usages et disparaître les pèlerinages lointains. La chapelle fut alors dévastée et demeura quelques années dans l'abandon. Restaurée en 1803, elle reçoit encore tous les ans les pèlerins de Saint-Lizier, le lundi de la Pentecôte. Le mardi 16 mars 1773, saint Labre, se rendant à Saint-Jacques de Compostelle, s'arrêtait à N. D. du Marsan.

NOTRE-DAME DES NEIGES, à Audressein, est aussi nommée *N. D. de l'Isard*, montagne élevée, dont elle occupe le sommet, couvert de neiges

Digitized by Google

pendant de longs mois tous les ans. Éloignée de toute habitation, perdue dans les montagnes de la vallée d'Aran, cette chapelle ne fut guère fréquentée, pendant bien des siècles, que par les bergers et les montagnards. Ces hommes simples, convertis au christianisme, avaient élevé à la Vierge Mère un petit oratoire avec les débris d'un temple des dieux Pan et Sylvain, dont la pierre d'autel aurait été, dit M. Hamon, transportée au musée de Toulouse. Longtemps ils furent seuls à apporter leurs hommages à N. D. des Neiges.

Vers la fin du dix-septième siècle, un saint religieux, Bruno Recade, que l'obéissance avait contraint de s'asseoir sur le siège de Couserans, parcourait cette partie de son diocèse. Il entendit parler de N. D. des Neiges, et, l'ayant trouvée conforme à ses goûts de solitude, il se promit d'y revenir aussi souvent que les sollicitudes de sa charge lui en laisseraient le loisir.

Sa présence répétée au milieu des pauvres bergers des montagnes y attira bientôt de nombreux visiteurs; une chapelle plus vaste y fut construite, et la fête de N. D. des Neiges (5 août) devint un jour de rendez-vous pour toute la région.

C'est encore aujourd'hui le principal pèlerinage de ces pieux montagnards. Dès la veille, ils arrivent des vallées du Castillonais, du Biros et de Bethmale, portant ou conduisant leurs rustiques cadeaux : des cierges, du pain, des légumes, des rubans, des volailles, des brebis, des génisses. Tout cela est vendu aux enchères, et du produit l'humble chapelle s'embellit et s'entretient. Ce rendez-vous sur ces sommets difficiles est un vrai pèlerinage. Presque tous les pèlerins y communient. Un missionnaire, mandé tous les ans par M. le curé d'Antros, et les prêtres du voisinage, confessent parfois toute la nuit. Ces vaillants montagnards, le jour de la fête ou pendant son octave, s'empressent de gagner les indulgences accordées par Grégoire XVI.

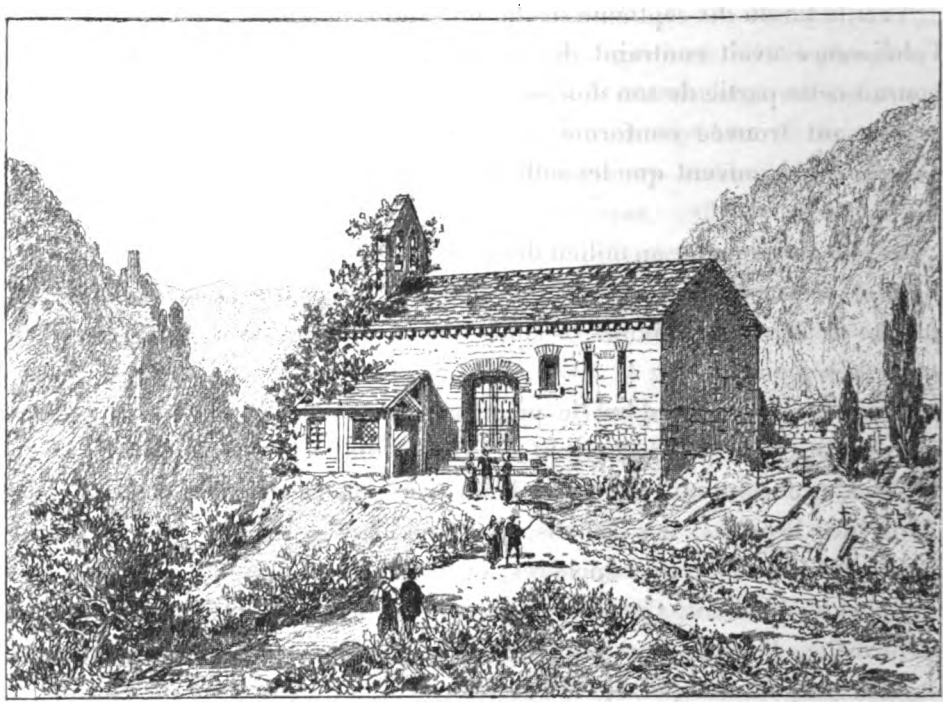
NOTRE-DAME DU POUECH, à Oust. Jusqu'en 1861, ce n'était pas une basilique, car le prêtre qui y célébrait la remplissait avec son servant, et les fidèles demeuraient en dehors. Les deux statues vénérées dans cet oratoire remontent à une haute antiquité; l'une présente les caractères du treizième siècle; une autre, plus petite, trouvée derrière l'autel et plus archaïque encore, rappelle le dixième.

La célébrité de ce pèlerinage si ancien est pourtant de date récente. En 1854, le choléra ravageait le diocèse de Pamiers. La paroisse d'Oust, atteinte à son tour, recourut à N. D. du Pouech. Le maire, entouré de son

Digitized by Google

conseil et de la paroisse entière, fit vœu, au nom de tous, de rebâtir, en l'agrandissant, l'oratoire du Pouech, si le fléau cessait. Dès ce jour, tous les malades guérirent, à l'exception d'un seul, déjà à l'extrémité avant la procession, et nul autre habitant ne fut atteint.

Et voilà comment s'explique la construction de la chapelle gothique de N. D. du Pouech, témoignage éternel de la protection de Marie, dont l'image couronne au dehors le gracieux édifice.



NOTRE-DAME DE VILLENEUVE, A LOUBIÈRES, PRÈS FOIX.

Mentionnons encore **NOTRE-DAME DU CAMP**, dans la ville de Pamiers, dont le pèlerinage vient d'être repris, en 1886, par le cercle ouvrier de Saint-Cyprien de Toulouse.

NOTRE-DAME DE VILLENEUVE, à Loubières. Cette pauvre chapelle, envahie par le lierre, privée des cloches que la Révolution lui a ravies et que personne ne lui rend, fut fondée, d'après la tradition, par un chevalier revenant des Croisades. Tout près s'éleva un prieuré de l'Ordre du Saint-Sépulcre. Le tympan de l'humble chapelle est encore timbré de la croix de Jérusalem.

Digitized by Google

La Vierge qu'on y vénère fut sauvée de l'impiété révolutionnaire et cachée dans une grange, au fond des bois dont ce pays est couvert.

NOTRE-DAME DU PONT, à Larroque, voisine d'une fontaine dont les eaux ont été souvent efficaces dans les maladies d'yeux. On y vient en foule le jour de la Nativité.

NOTRE-DAME DE MONTAILLOU, chapelle très ancienne et encore visitée le 8 septembre.

Le même jour voit affluer à **NOTRE-DAME DE SERRES** les populations de la vallée de l'Arac, tandis que les habitants de Massat vont à **NOTRE-DAME DE L'AILE**, autrement **NOTRE-DAME DE PITIÉ**, le jour de la fête de la Compassion.

NOTRE-DAME D'AX, près des eaux thermales de ce nom et qui attire de nombreux pèlerins pour la fête de l'Assomption. Sur un pic de la montagne, M. Commenge, curé d'Ax, dressa une statue de l'Immaculée-Conception, haute elle-même de quatre mètres.

NOTRE-DAME DE LA DREUILLE ou de **PIERRE-PERTUSE**, à Massat.

NOTRE-DAME DE TRAIMESAYGUES (*Extremæ Aquæ*), au confluent de la Bouigane et du Lez.

NOTRE-DAME D'AULIGNAC, antique chapelle du douzième siècle, bâtie sur la paroisse des Bordes-sur-le-Lez.

NOTRE-DAME DE BESSAC, entre le Fossat et Saverdun.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROUSSILLON

DIOCÈSE DE PERPIGNAN

N. D. de Perpignan.
N. D. de la Salud, a Pia.
N. D. de Bonheur, a Saint-Cyprien.
N. D. de la Vall, a Caudiès.
N. D. de Juègues, a Torreilles.
N D. de Pène, près Perpignan.
N. D. de Força-Réal, a Millas.
N. D. du Coral, a Prats.
N. D. del Coll, près d'Amélie-les-Bains.
N. D. des Abeilles, a Banyuls.
N. D. de Consolation, a Collioure.
N. D. de Vie, près d'Argelès-sur-Mer.
N. D. de la Pave.
N. D. del Castell, a Sorède.
N. D. de Tanya, a la Roque.
N. D. del Pésébré, a Corneilla.
N. D. du Corbiach, a Mosset.
N. D. de Doma-Nova, a Rodez.
N. D. de la Roque, a Nyer.
N. D. de Villa-Nova, près Formiguères.
N. D. de las Gradas, a Marcevol.
N. D. d'Err.
N. D. de Font-Romeu, a Odeillo.

Le diocèse de Perpignan, suffragant d'Alby depuis 1602, est d'origine récente. Ce siège était précédemment attaché à la petite ville d'Elne, *Helena,* qui eut pour fondatrice la mère de Constantin. L'évêché d'Elne avait été fondé en l'an 598. Celui de Perpignan comprenait le Roussillon avec la Cerdagne française et une petite portion du bas Languedoc; il forme aujourd'hui le département des Pyrénées-Orientales.

Le Roussillon n'est français que depuis le traité des Pyrénées, en 1659. Cette province, retranchée dans ses montagnes et relevant du royaume d'Aragon, faisait partie du gouvernement de la Catalogne, où l'on comptait jusqu'à mille trente-trois sanctuaires en l'honneur de la Sainte Vierge, sur l'un et l'autre versant des Pyrénées. C'est assez dire que le diocèse de Perpignan est un de ceux où le culte de la Mère de Dieu est le plus répandu. Toutefois, si les chapelles de pèlerinages y sont nombreuses, aucune d'elles, à l'exception de Font-Romeu, n'a d'importance considérable.

M. L. Juste publia, en 1860, une brochure intitulée : *Ermitages de*

Digitized by Google

Perpignan, dont le titre est déjà une preuve de ce que nous avançons. M. Hamon s'en est servi pour son ouvrage. Nous n'avons nous-même aucune autre source à consulter.

La seule ville de Perpignan, avant 93, n'avait pas moins de quatorze églises dédiées à Marie. Onze furent alors supprimées ou détruites; quelques-unes ont été remplacées; mais quelle que soit la vénération qui les entoure, les Madones des églises ou chapelles de la ville n'ont déterminé aucun pèlerinage aujourd'hui en renom.

NOTRE-DAME DE LA SALUD, sur la paroisse de Pia, dans la banlieue de la ville épiscopale, offre le caractère d'une haute antiquité. *La Salud,* en castillan, signifie *Santé.* Sous ce titre, les habitants invoquent la Vierge de temps immémorial. Les registres de l'hôtel de ville mentionnent une procession qui y fut faite de Perpignan, en 1685, pendant une grande sécheresse. Les fidèles s'y rendaient le 5 août, pour la fête de N. D. des Neiges. Mais la principale affluence est le lundi de la Pentecôte. Vendue à la Révolution, elle fut, un demi-siècle plus tard, rachetée et rendue au culte.

Il en est de même pour NOTRE-DAME DE BONHEUR, dans la paroisse de Saint-Cyprien, au canton d'Elne. L'église du pèlerinage était assez célèbre dès le douzième siècle pour mériter les honneurs d'une consécration qui eut lieu en 1150. En 1793, elle fut détruite; mais le zèle d'un prêtre, curé de Saint-Cyprien, la tira de ses ruines en 1867.

NOTRE-DAME DE LA VALL, à Caudiès, est bâtie sur un mamelon planté d'oliviers et de cyprès. La statue qu'on y vénère est dans un retable, orné de curieuses figurines en terre cuite. Le concours des pèlerins a lieu les lundis de Pâques et de la Pentecôte.

Le 14 août, Notre-Seigneur lui-même la visite. De Caudiès on apporte, en effet, le Saint Sacrement, qu'on y laisse la nuit. Le lendemain soir, on le ramène en grande pompe à l'église paroissiale, après les offices du jour de l'Assomption.

NOTRE-DAME DE JUÈGUES (*Juxta aquas*), sur les bords de l'Agly, entre Rivesaltes et Perpignan, est l'honneur de la paroisse de Torreilles. On y vient en procession d'actions de grâces, pour la cessation d'une épidémie, le jour de la Nativité, le second dimanche d'octobre et le jour de la Toussaint.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE PÈNE, sur la rive droite de l'Agly, est une chapelle fort ancienne. Plantée sur les rochers arides qui dominent le golfe du Lion, elle est pourvue d'une citerne creusée pour le besoin des pèlerins et qui porte la date de 1414. Elle était autrefois le but de pèlerinages assez nombreux, surtout pour la fête de la Nativité. Tous les ans, à cette fête, le chapitre de la Réal, de Perpignan, y députait un de ses chanoines, accompagné de deux autres prêtres, pour entendre les confessions et recevoir les pèlerins.

En 1793, la chapelle fut dépouillée, puis laissée dans le plus triste abandon. Mais, en 1842, une des plus honorables familles du pays, la famille Ferrer, la restaura à ses frais. Toutes les paroisses du littoral en reprirent successivement le chemin. Pour éviter les encombrements et les compétitions, Mgr l'évêque dut établir un ordre assignant à chacune son jour de pèlerinage.

Le grand concours est encore aujourd'hui le 8 septembre et pendant l'octave de la Nativité.

NOTRE-DAME DE FORÇA-RÉAL ou du **FORT-ROYAL**, à Millas. En 1374, le roi de Majorque, dont Perpignan était la capitale, ayant été détrôné, le Roussillon rentra sous la domination aragonaise. Afin de se défendre de toute attaque du côté de la France, Pierre IV éleva, sur un pic haut de cinq cents mètres, une citadelle qui devint inutile quand Louis XIII eut conquis le Roussillon.

Que faire de ces hautes murailles? A quoi utiliser cette tour qui n'a plus rien à protéger?

Une pensée pieuse germa dans tous les cœurs : Consacrons ces débris à Celle que l'Église invoque comme la Tour de David, à Celle qui est la meilleure gardienne des cités et des royaumes! L'initiative partit de tant de côtés à la fois, que l'histoire n'a conservé le nom d'aucun de ceux qui conçurent ou exécutèrent ce dessein. Madame la baronne de Montclar, propriétaire de la montagne, s'empressa d'offrir tout le terrain nécessaire pour bâtir la chapelle et l'habitation du prêtre ou de l'ermite qui en serait le gardien.

En 1693, on se mit à l'œuvre. Avec les débris du donjon s'éleva la chapelle, qui eut pour abside la vieille tour du guet. A peine fut-elle terminée que les paroisses d'alentour s'y rendirent. A partir de 1764, Millas se résolut à y venir tous les ans, pour demander à N. D. de Força-Réal de conjurer les orages qui s'amoncellent souvent sur ces montagnes, d'où ils descendent dans la plaine, toujours menaçants. Corneilla y venait de même

Digitized by Google

le dimanche de la Trinité, et Montner, le dimanche dans l'octave de l'Ascension.

La chapelle avait juste un siècle, quand elle fut renversée par l'impiété triomphante. Mais le même enthousiasme qui avait salué son berceau accueillit sa restauration. Le 13 octobre 1822, eut lieu la bénédiction du nouveau sanctuaire et d'une statue de N. D. du Remède, aujourd'hui placée dans l'église de Millas. Le zèle des premiers jours se refroidit cependant au souffle de 1830. A ce refroidissement de la piété correspondirent les fléaux qui ont affligé et quasi ruiné ces contrées : la grêle et surtout le phylloxera.

En 1859, une nouvelle statue fut inaugurée, et la piété semble vouloir reprendre son cours auprès d'elle.

Ces renseignements sont puisés pour la plupart dans une brochure publiée à Perpignan, en 1859, par M. Aragon, d'après l'abbé Tolra de Bordas, le Père J. Maria et M. Villalongue.

NOTRE-DAME DU CORAL, à Prats. *Coral,* en langue romane, signifie chêne. C'est sous ce nom que les habitants de Prats vénèrent depuis des siècles une statue de la Vierge trouvée, suivant la tradition, dans le cœur d'un chêne. Dès l'an 1262, ce sanctuaire était l'objet d'une donation qui révèle son importance et son ancienneté. Elle était si vénérée dans le pays, que, la Révolution l'ayant mise en vente, les habitants se cotisèrent pour la conserver et la soustraire aux profanations.

Une habitation ombragée de beaux chênes est à la disposition des pèlerins, qui s'y rendent principalement le lundi de la Pentecôte, le 15 août, le 8 et le 14 septembre. Une confrérie, riche d'indulgences accordées par Innocent X, y prospère depuis 1651.

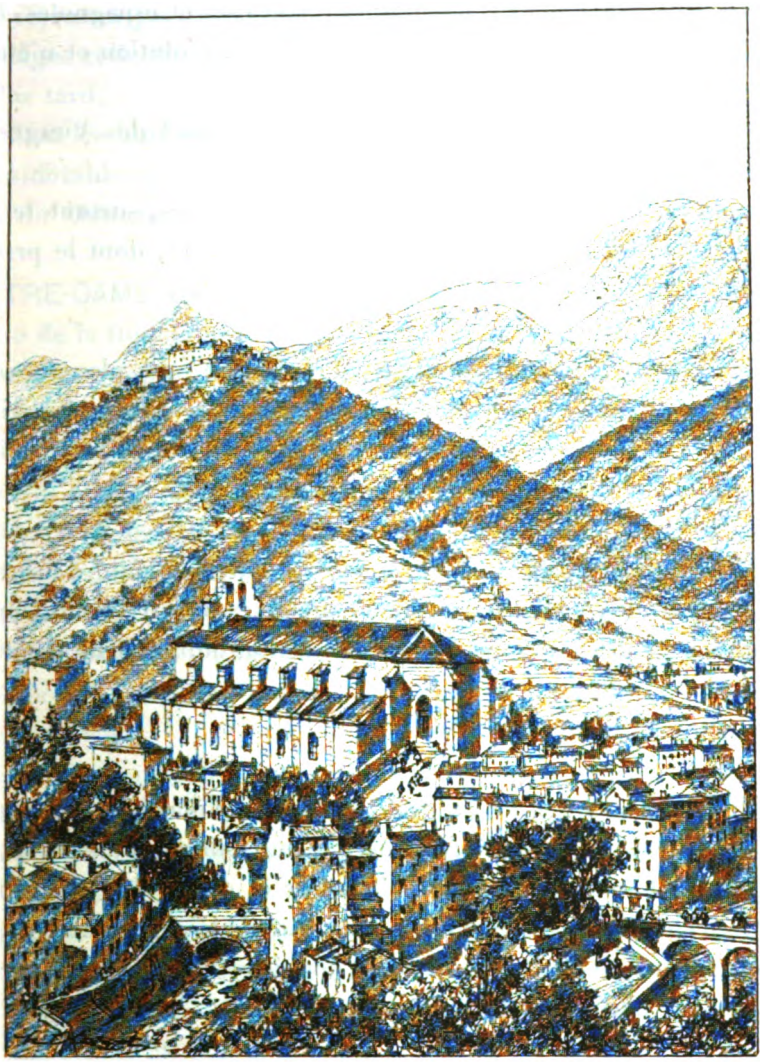
La statue de N. D. du Coral n'a été atteinte ni par la Révolution ni même par les huguenots : elle est donc fort ancienne. Placée derrière le maître-autel, elle présente cette particularité qu'elle est enchâssée dans une autre statue de la Vierge, qui semble également très vénérable par son âge. Un tableau y représente la Mère de Dieu avec un berger et deux démons qui le tourmentent. La Vierge sourit au berger et l'attire près d'elle. On lit au bas du tableau : « *Ce miracle a été fait, en* 1599, *par N. D. du Coral.* »

NOTRE-DAME DEL COLL, près d'Amélie-les-Bains, ainsi appelée, soit de son voisinage du col de la montagne de Prunet, soit des maux dont on vient demander la guérison, tels que l'esquinancie, le croup et autres maux de gorge. Les *Goigs,* chants populaires de la région pyré-

Digitized by Google

néenne, en font remonter l'origine au neuvième siècle. Une peinture du maître-autel représente un laboureur qui vient de découvrir la statue et l'un des ses bœufs à genoux devant elle.

La Vierge, qui semble d'un bois très dur, est représentée assise, tenant



NOTRE-DAME DEL COLL, PRÈS D'AMÉLIE-LES-BAINS.

son Fils sur les bras; elle mesure quatre-vingts centimètres. Deux fêtes principales y attirent les pèlerins, le 8 septembre et le dimanche le plus rapproché du 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice.

Parmi les *ex-voto,* que la Révolution a respectés, ne pouvant les atteindre, on voit des fers de captifs, qui, seuls, suffiraient à prouver l'antiquité de

Digitized by Google

la chapelle. On y remarque en outre les souvenirs de trois guérisons d'esquinancie, portant les dates de 1616, 1730 et 1738.

NOTRE-DAME DES ABEILLES, à Banyuls-sur-Mer, tire son nom de la grande quantité d'abeilles qu'on cultivait dans le voisinage. Très ancienne et jadis très fréquentée par les populations françaises et espagnoles, la chapelle de N. D. des Abeilles fut vendue pendant la Révolution et n'était pas encore rendue au culte ces dernières années.

La statue qu'on y vénérait, noire comme la plupart des Vierges antiques, est dans l'église de Banyuls.

Elle continue d'y recevoir les hommages des fidèles, surtout le mardi de la Pentecôte. On lui offre annuellement un agneau, dont le prix aide à la décoration de l'autel.

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Collioure, est plantée sur un plateau auquel on accède par des lacets bordés de vignes, d'oliviers et d'amandiers. L'origine en est peu connue, mais on l'estime fort ancienne, et les pèlerins la visitent surtout le 8 septembre.

NOTRE-DAME DE VIE occupe un autre plateau planté d'arbres qui domine les flots de la Méditerranée, au même canton d'Argelès-sur-Mer. Une voûte basse, des murs épais, révèlent son antiquité. Une inscription porte la date de 1400.

On y vient aussi le jour de la Nativité.

NOTRE-DAME DE LA PAVE porte le nom du village qu'elle protège. La chapelle s'élève, comme les précédentes, au sommet d'une montagne. Vendue en 1793, abandonnée, sans honneur et sans culte pendant plus d'un demi-siècle, elle est redevenue la propriété de la commune d'Argelès. Elle a été restaurée et bénite en 1858, et, depuis cette époque, les paroisses les plus voisines y reviennent en procession.

NOTRE-DAME DEL CASTELL ou du CHATEAU rappelle dans son nom le berceau où elle est née, et dans lequel elle reçut longtemps les hommages des puissants de ce monde. Ce château était celui d'Ultéra que prit, au septième siècle, Wamba, roi des Visigoths.

En 1675, le maréchal de Schomberg le reprit sur les Espagnols et le rasa, par ordre de Louis XIV.

Or, dans le vieux castel, il y avait une chapelle et dans la chapelle une

Digitized by Google

Vierge célèbre. Jeanne de Béarn voulut lui offrir un autre oratoire, au pied du rocher que couronnait le château détruit. La prise de possession de son nouvel autel eut lieu le 7 septembre 1681, et les pèlerins y retournent tous les ans à cette même époque.

La Révolution ayant vendu la chapelle, on transporta l'image à Sorède. Elle y séjourna jusqu'en 1806. La chapelle fut alors restituée ; mais les pèlerinages collectifs et nombreux n'ont repris leur cours que cinquante ans plus tard.

Pendant les huit jours qui suivent la fête de la Nativité, le concours est si considérable que le curé de Sorède quitte sa paroisse et réside à N. D. du Château, pour recevoir les pèlerins.

NOTRE-DAME DE TANYA. C'est également le 8 septembre que la paroisse de la Roque va processionnellement à N. D. de Tanya, située tout au fond d'une vallée. Pendant les jours de l'octave, les fidèles du voisinage ont leur tour, et un prêtre s'y tient à la disposition des pèlerins.

NOTRE-DAME DEL PÉSÉBRÉ ou de la **CRÈCHE** (*præsepium*), placée dès l'an 1040 dans la crypte de l'église des Bénédictins de Cuxa, devait son nom à une relique de la crèche du Sauveur, rapportée par quelque pèlerin de Terre Sainte. Pendant plusieurs siècles, des cierges brûlèrent devant la relique et l'image de Marie. Deux fois, vers 1630, ces cierges mirent le feu à l'autel, qui fut entièrement consumé ; seule, la statue demeura intacte.

Français et Espagnols s'y donnaient rendez-vous le 8 septembre. Dévotion bienfaisante ! Culte et amour qui ne connaissent pas de frontières ! Marie unissait dans une même prière ceux que la politique et les intérêts avaient si souvent séparés !

Un usage bien touchant s'y pratiquait encore. Quelqu'un avait-il une grâce à réclamer à N. D. *del Pésébré,* il députait près d'elle neuf jeunes filles, sous la conduite d'une femme respectable, et Marie prêtait à l'innocence une oreille clémente.

La statue fut, en 93, transportée à l'église de Corneilla du Conflent, où elle est encore. Quant à la relique de la crèche, elle est aujourd'hui dans la belle église de Prades.

NOTRE-DAME DU CORBIACH ou du **CORBEAU**, ainsi nommée du corbeau dont le vol répété autour d'un figuier y révéla la présence d'une statue de la Sainte Vierge. C'est la légende de la contrée.

Digitized by Google

Ce fut autrefois un pèlerinage très fréquenté aux fêtes de l'Annonciation, de l'Assomption, de la Nativité, de l'Ascension et le second dimanche de septembre. A chacune de ces fêtes correspondait une indulgence plénière, accordée par Innocent XI en 1689, l'année même de la mort de ce grand pape.

La chapelle a été vendue par la Révolution, et l'ancienne statue se vénère dans l'église de Mosset.

NOTRE-DAME DE DOMA-NOVA, à Rodez, au canton d'Ille, serait ainsi appelée de ce qu'elle fut une des premières églises élevées dans ce pays en l'honneur de la Sainte Vierge. Très ancienne, elle est aussi l'une des plus vénérées du diocèse.

Les calvinistes essayèrent en vain de l'incendier, et cette protection lui valut un regain de célébrité.

On y vient en foule à diverses fêtes de l'année, le 25 mars, le premier dimanche de carême, le lundi de la Pentecôte, le 8 mai, le 8 et le 29 septembre, et, enfin, à la fête de l'Immaculée-Conception.

NOTRE-DAME DE LA ROQUE, sur la paroisse de Nyer, est plantée sur des rochers escarpés et dans un lieu sauvage. Elle semble d'une origine très reculée, bien qu'incertaine.

De nombreux *ex-voto* racontent sur les murs les bienfaits de Celle qu'on vénère dans cette solitude. On s'y rend le 8 septembre et les lundis de Pâques et de la Pentecôte.

NOTRE-DAME DE VILLA-NOVA est récente. Un prêtre, calomnié et jeté en prison, fit vœu, si son innocence était reconnue, de bâtir une chapelle à la place d'un petit oratoire, où une très ancienne statue était déjà honorée.

Son innocence prouvée, il traduisit sa gratitude par la chapelle que visitent toujours avec succès, dans les temps de sécheresse, les populations du canton de Formiguères.

NOTRE-DAME DE LAS GRADAS ou DES DEGRÉS, à Marcevol. Le village de Marcevol, à pic sur un rocher, n'est accessible que par des sentiers souvent taillés dans le vif; de là vient sans doute le nom de cette chapelle monumentale, dont on fait remonter l'origine jusqu'au neuvième siècle.

Sous l'autel, dit-on, repose la mère d'un pape dont on ignore le nom.

Digitized by Google

Dès l'année 1091, Guillaume Jaubert y fit la fondation d'une lampe. Clément VIII accorda à cette chapelle la faveur d'un jubilé de quinze jours, toutes les fois que la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix tomberait un vendredi. Ce privilège a duré jusqu'à la Révolution, qui a suspendu, mais non détruit, la dévotion à cette chapelle. Une guérison radicale, dont plusieurs témoins vivent encore, s'est opérée, en 1848, sur une enfant percluse des deux jambes, nommée Marie Pagès, de la paroisse de Vinça.

NOTRE-DAME D'ERR fut consacrée par l'évêque d'Urgel, en l'an 930, si l'on en croit l'inscription gravée sur une pierre de cette église. La tradition du pays rapporte qu'une statue ayant été trouvée miraculeusement, un autre miracle indiqua le lieu où devait être bâtie la chapelle.

La Vierge honorée à Err jouit de la confiance universelle. En 1726, une maladie contagieuse décimait le bétail et ruinait les pauvres gens. Les habitants firent vœu de chômer à perpétuité la fête de la Visitation, si l'épizootie cessait.

Ils furent exaucés; depuis lors, la fête du 2 juillet est célébrée à l'égal d'un dimanche.

Mentionnons un usage bien touchant. Dans les sécheresses, c'est à Err que tout le pays accourt supplier la Sainte Vierge. On fait d'abord une neuvaine; si, après neuf jours, on n'est pas exaucé, on persévère encore trois jours, et le quatrième on se rend processionnellement, et en deuil, à N. D. d'Err. Il est inouï qu'on n'ait pas obtenu la pluie ce jour-là même, et souvent plus tôt.

Ces remarques furent faites en 1847, 1858 et en 1862.

NOTRE-DAME DE FONT-ROMEU, à Odeillo. Ce pèlerinage, le plus célèbre du diocèse de Perpignan, est le seul, à notre connaissance, qui ait sa monographie distincte, écrite, en 1855, par M. Tolra de Bordas. Le mot *romeu*, qui le désigne, signifie, en patois, *pèlerin*. *Romeus*, dans la basse latinité, était synonyme de pèlerin à Rome, et s'appliqua plus tard à tous les pèlerins indistinctement. En espagnol, les mots *romeria*, *romero* se prennent pour pèlerinage, pèlerin. *Romeraige*, *romiage* et *romieux* ont, en patois languedocien, le même sens. La *Font-Romeu* signifie donc la fontaine du pèlerin.

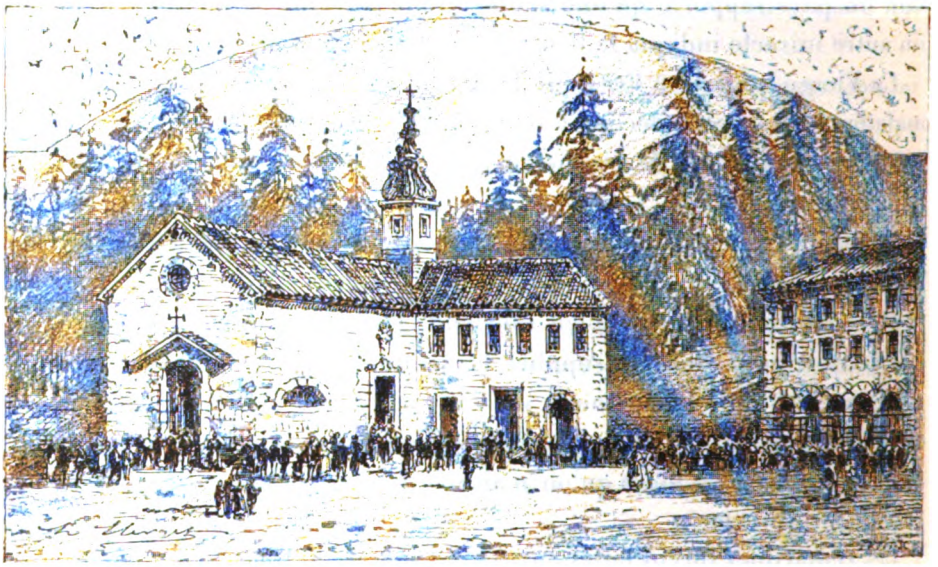
Cette source se trouve derrière le maître-autel, sous la niche où l'on conserve la statue miraculeusement découverte. L'eau, coulant sous le pavé de l'église, se déverse dans deux auges; elle est, de là, conduite dans un bassin, où les malades vont se baigner.

Digitized by Google

D'après un tableau conservé dans la chapelle, la vénérable statue aurait été découverte en 1113, près de la fontaine, sur les indices d'un taureau frappant du pied et des cornes. Elle fut portée dans l'église d'Odeillo, mais le peuple voulut lui faire plus d'honneur, en lui bâtissant une chapelle au lieu même de la découverte.

Quand la chapelle fut achevée, les habitants d'Odeillo, heureux de posséder la sainte image, qui leur attirait tant de visiteurs, refusèrent de la laisser partir.

A peine consentirent-ils à la céder au nouvel oratoire, depuis la Trinité



NOTRE-DAME DE FONT-ROMEU, A ODEILLO.

jusqu'au 2 juillet. Pendant son absence, on la remplaçait par une autre moins grande : admirable et touchante discussion, que l'on voit rarement entre les villes modernes !

La chapelle de Font-Romeu fut agrandie en 1680 et retouchée en 1741. Autour de la chapelle on bâtit une suite d'hôtels, destinés aux pèlerins. Derrière la chapelle serpente, sur le flanc du coteau, une route coupée de distance en distance par les stations d'un Chemin de croix monumental, que termine, au sommet, un magnifique calvaire.

Le 8 septembre réunit, tous les ans, de dix à douze mille pèlerins. Ces jours-là, la chapelle est insuffisante à recevoir ces foules aux costumes bigarrés et pittoresques, chantant à plein cœur les *goigs* dans leur langue sonore.

Digitized by Google

La translation de la statue de l'église paroissiale à la Font-Romeu, le jour de la Trinité, et son retour à Odeillo, sont encore l'occasion de fêtes solennelles.

Cinq ou six mille étrangers assistent à cette procession.

Pie IX a enrichi ce pèlerinage d'indulgences plénières, le 24 juin, le 2 juillet, le 15 août et le 8 septembre.

On parvient à Font-Romeu par le chemin de fer de Perpignan à Prades, et par les diligences de Prades à Montlouis.

GOIGS
de
NOTRA SENYORA DE FONT-ROMEU,
QU'ES CANTAN
EN LA SUA SANTA CAPELLA

Digitized by Google

Digitized by Google

BIGORRE ET BÉARN

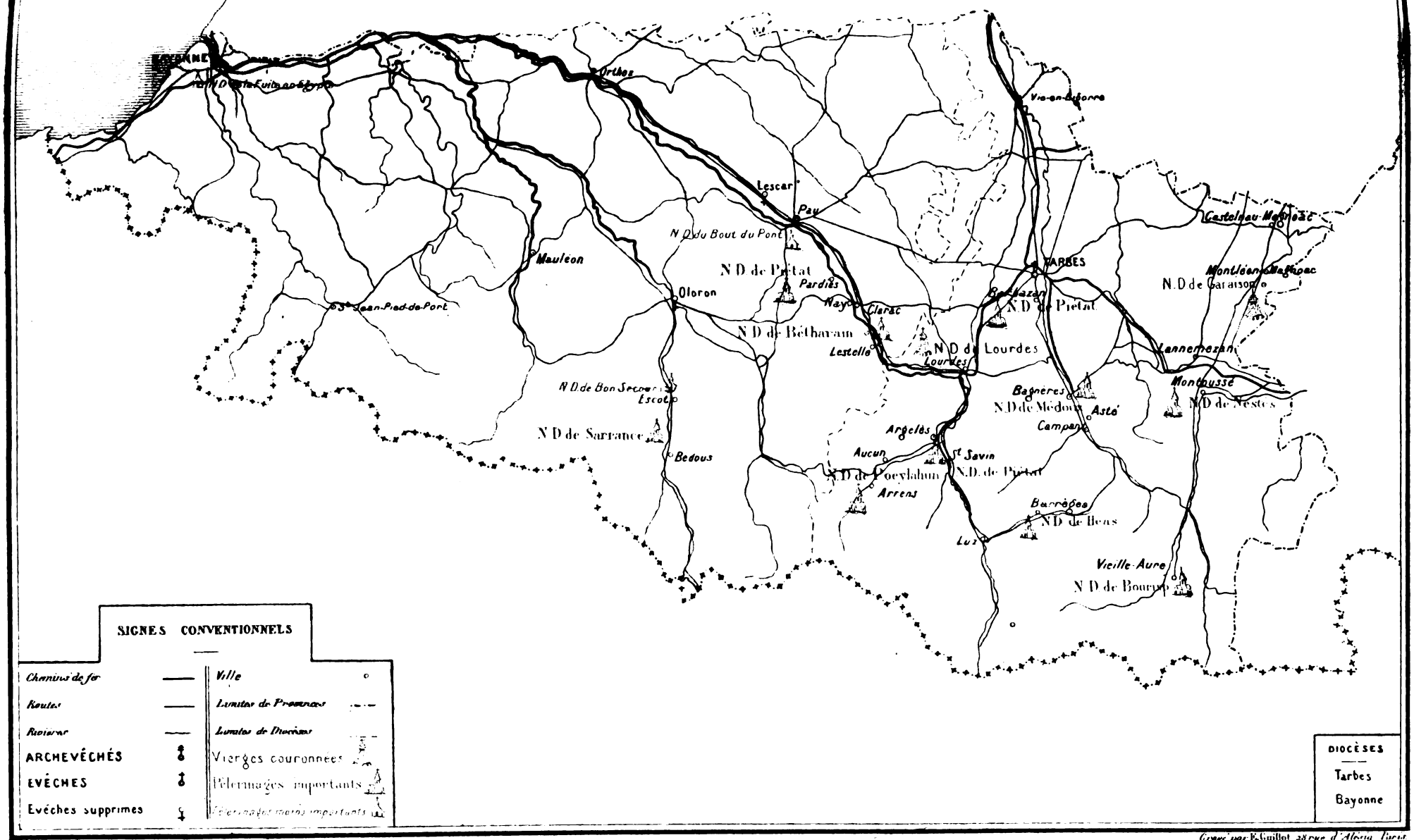
DIOCÈSES

DE

TARBES — BAYONNE

Digitized by Google

Digitized by Google



SIGNES CONVENTIONNELS

Chemins de fer	——	Ville	○
Routes	——	Limites de Provinces	-·-·-
Rivières	——	Limites de Diocèses	- - -
ARCHEVÊCHÉS	♗	Vierges couronnées	
EVÊCHES	♗	Pélerinages importants	
Evêches supprimés	♗	Pélerinages moins importants	

DIOCÈSES

Tarbes

Bayonne

P. DROCHON inv.et

Gravé par E. Guillot 28 rue d'Alesia Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

BIGORRE ET BÉARN

DIOCÈSE DE TARBES

- ⛲ N. D. de Lourdes.
- ⛲ N. D. de Garaison.
- N. D. de Héas, près Barèges.
- N. D. de Piétat, a Saint-Savin.
- Id., a Barbazan.
- N. D. de Poeylahun, a Arrens.
- N. D. de Bourisp, a Vieille-Aure.
- N. D. de Nestès, a Montoussé.
- N. D. de Médoux, a Asté.

Le diocèse de Tarbes, suffragant d'Auch, comprend aujourd'hui le département des Hautes-Pyrénées, et autrefois le comté de Bigorre, les Quatre-Vallées, une partie de la basse Gascogne, de l'Astarac, du Nébouzan et de l'Armagnac.

Nous n'y posons pas le pied sans une émotion profonde, car il a été, il continue d'être le témoin des plus merveilleuses manifestations de la bonté de Dieu envers la France. Sur l'une de ses montagnes le Ciel et la terre se donnent rendez-vous, la Justice et la Paix s'embrassent encore, et ses grottes se sont illuminées naguère d'un nouveau sourire du paradis.

NOTRE-DAME DE LOURDES (⛲ 1876).

« *Je suis l'Immaculée-Conception* », dit la Reine des cieux à Bernadette, le 25 mars 1858, trois ans après que le Vicaire de Jésus-Christ eut proclamé, de sa bouche infaillible, ce privilège comme un dogme de foi. Une grotte des Pyrénées fut témoin de cette révélation.

Les circonstances qui les entourèrent, les prodiges qui les ont suivies, le concours qu'elles ont déterminé, l'émotion qui dure encore autour d'elles, ont fait des apparitions de Lourdes un des événements principaux de ce siècle. La foi s'y est retrempée; le temps, ce suprême contrôle, les a confirmées; l'impiété, impuissante à ébranler la confiance des peuples, a été réduite à rire bêtement ou à rugir avec colère, double témoignage de sa faiblesse.

Digitized by Google

Nous ne pouvons, après tant d'écrivains qui ont raconté les merveilles de Lourdes, que rappeler sommairement les faits. Nous les empruntons aux *Annales de N. D. de Lourdes*, au livre de M. H. Lasserre, au *Pèlerin*, et à ce que nous avons vu.

Le 11 février 1858, une petite fille, très simple, très pieuse, mais très ignorante en toutes choses, même en religion, Bernadette, fille de François Soubirous et de Louise Casterot, était envoyée par sa mère, avec sa sœur et une autre voisine de son âge, ramasser du bois mort sur les bords du Gave. C'est ainsi qu'on nomme le torrent qui, descendant des glaciers, traverse la ville de Lourdes pour se rendre à l'Adour.

L'enfant était arrivée en face d'une grotte naturelle, creusée dans le rocher. Pendant qu'elle se déchaussait pour traverser le Gave, elle entend derrière elle comme le bruit d'un coup de vent se levant dans la prairie, avec je ne sais quelle irrésistible puissance. Bernadette crut à un ouragan soudain et se retourna instinctivement. A sa grande surprise, les peupliers qui bordent le Gave étaient immobiles : « Je me serai trompée », dit-elle, et elle se remit à se déchausser.

L'impétueux roulement de ce souffle inconnu se fit entendre de nouveau. Bernadette releva la tête, regarda devant elle, et poussa aussitôt, ou plutôt voulut pousser un grand cri qui s'étouffa dans sa gorge. Elle frissonna de tous ses membres, et, terrassée, éblouie par ce qu'elle apercevait, elle s'affaissa sur elle-même et tomba à deux genoux.

Au-dessus de la grotte où Jeanne et Marie, ses deux compagnes, ramassaient le bois mort, elle vit debout, au milieu d'une clarté surhumaine, une femme d'une incomparable beauté. Dans sa première stupeur, l'enfant avait, par instinct, saisi son chapelet. Elle voulut faire le signe de la croix; mais tel était son tremblement, qu'elle n'eut pas la force de lever le bras. D'un geste grave et doux, comme pour encourager l'enfant, l'Apparition fit le signe sacré qu'imita Bernadette.

La vision n'avait rien de vague : c'était un vrai corps humain, une personne vivante, qui ne différait d'une personne ordinaire que par son auréole de lumière et par sa divine clarté. Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune, et pourtant elle réunissait à la fois la candeur de l'enfant, la pureté absolue de la vierge, la gravité tendre de la mère et la majesté que donnent l'âge et la souveraineté. Son visage respirait une grâce infinie; ses yeux étaient bleus et ses lèvres avaient une indicible expression de douceur et de bonté.

Les vêtements, d'une étoffe inconnue à la terre, étaient plus blancs, plus éclatants que la neige, et leur simplicité relevait encore leur magni-

Digitized by Google

ficence. La robe, longue et traînante, laissait ressortir les pieds qui posaient sur le roc et foulaient légèrement une branche d'églantier. Sur chacun de ses pieds nus brillait une rose qui avait la couleur de l'or. Une ceinture, bleue comme l'azur des cieux, pendait en deux longues bandes qui touchaient presque le bas de la robe : un voile blanc, fixé autour de la tête, enveloppait les épaules et tombait en arrière jusqu'au bas. Ni bagues, ni collier, ni diadème, ni bijoux de femme.

Un chapelet, dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait, pendait des mains jointes de la Dame; les grains glissaient entre ses doigts, mais les lèvres demeuraient immobiles. Elle ne récitait pas le rosaire.

Écho céleste de la Salutation angélique, elle semblait l'écouter, lui revenant de tous les coins de la terre.

L'enfant n'avait plus peur. Les yeux fixés sur la Dame, elle récitait son chapelet. Quand elle eut achevé, la Vierge lumineuse disparut et rentra dans le Ciel dont elle est la Reine. Cette scène avait duré environ un quart d'heure; non pas que Bernadette eût conscience du temps, mais elle avait pu dire tout son chapelet. Complètement revenue à elle, l'enfant se déchaussa et traversa le Gave : « — N'avez-vous rien vu? demanda-t-elle à ses deux compagnes. — Non, rien du tout... et toi? ajoutèrent les enfants, remarquant l'émotion de Bernadette. — Si vous n'avez rien vu, je n'ai rien à vous dire », reprit-elle doucement. Puis elles revinrent à la maison, chargées de leurs petits fagots.

L'enfant, interrogée par sa mère, raconta naïvement tout ce qu'elle avait vu. La pieuse femme, vaguement inquiète, défendit à sa fille de retourner à la grotte. Quelle épreuve! car cette grotte était pour Bernadette comme un coin du ciel; sa pensée s'y reportait sans cesse comme l'aiguille aimantée tourne au pôle. A force de prières, elle obtint de sa mère la permission d'y revenir le dimanche suivant, 14 février.

Les petites voisines s'étaient communiquées entre elles l'apparition du jeudi. Après la grand'messe, une vingtaine d'enfants, armées de leur chapelet, suivirent Bernadette aux roches Massabielle.

Elles y étaient à peine, récitant l'*Ave Maria*, quand la grotte s'illumina et l'Apparition resplendit comme la première fois : « — Regardez, la voilà! » dit Bernadette à ses compagnes; et, s'avançant, elle jette sur la Dame l'eau bénite dont elle s'était munie : « Si vous venez de la part de Dieu, approchez! » dit-elle en tremblant.

La Vierge sourit, et l'enfant n'osa point ajouter ce qu'elle s'était bien promis de dire : « Si vous venez de la part du démon, retirez-vous! »

Les vingt enfants étaient dans la stupeur.

Digitized by Google

Elles virent bien, dit M. l'abbé Fourcade, le premier historien de Lourdes, Bernadette jeter l'eau bénite vers la grotte, mais elles n'aperçurent point l'objet merveilleux qui absorbait et ravissait leur compagne.

Bernadette récita son chapelet, et, quand il fut terminé, la vision cessa. Les enfants, très émues, revinrent pour assister aux vêpres, et le récit de ce qu'elles avaient vu commença à faire grand bruit par la ville.

A la troisième apparition, qui eut lieu le jeudi suivant, jour de grand marché à Lourdes, la Vierge demanda à l'enfant de revenir à la grotte pendant quinze jours : « — Je vous le promets, dit Bernadette. — Et moi, je vous promets de vous rendre heureuse, non pas en ce monde, mais dans l'autre. »

Deux dames de la ville avaient cette fois accompagné l'enfant : « — Elles peuvent revenir avec vous, répondit la vision; elles et d'autres encore : je désire voir ici du monde! »

Dès le lendemain, ce désir était accompli. Le vendredi 19 février, plus de cent personnes vinrent à la grotte, escortant Bernadette, poussées par la curiosité et espérant voir ou entendre quelque chose de ce que voyait et entendait l'enfant.

Le 20 février, il y en eut cinq cents. Le lendemain, dimanche, les spectateurs étaient au nombre de trois mille. Le 4 mars, dernier jour de la quinzaine, plus de vingt mille personnes seront là.

Or, ces foules, que venaient-elles voir? Une chétive enfant, à l'aspect grêle et débile, mais dont les traits, transfigurés, reflétaient une vision céleste, n'entendant plus rien, ne voyant que la grotte et dans cette grotte un être qu'elle était seule admise à contempler. Alors, elle ne sentait plus même les piqûres ni la brûlure d'un cierge; et, quand la vision disparaissait, parfois après une heure entière, elle redevenait l'enfant simple, naïve et presque vulgaire que nous avons vue.

Avec la sixième apparition, la persécution commença. C'est le sceau obligé des œuvres divines. Elle fut sotte, mesquine, et n'eut pour résultat que d'établir, par des preuves indéniables, le caractère surnaturel des événements.

Nous ne pouvons pas rapporter ici les vexations de toutes sortes dont Bernadette fut victime, ainsi que ses parents, de la part d'un commissaire de police habile et retors, d'un préfet usant et abusant de toutes les mesures de répression. Toutes ces mesquineries sont racontées avec un rare talent dans le livre de M. Lasserre.

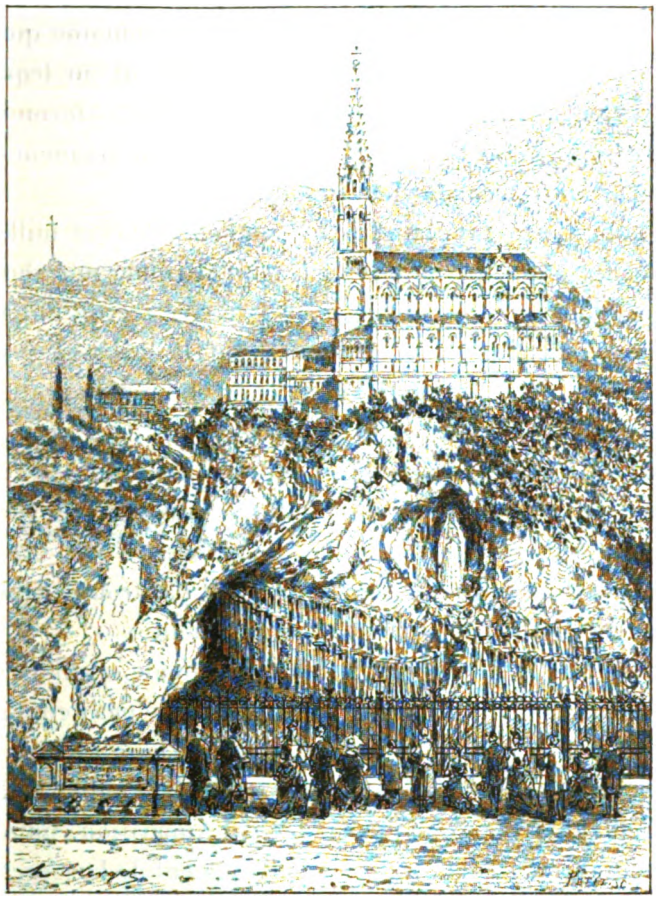
Le 25 mars, Bernadette vit pour la dix-huitième et dernière fois la céleste visiteuse : « — Madame, dit l'enfant, avec une touchante fami-

Digitized by Google

liarité, Madame, je vous en prie, veuillez avoir la bonté de me dire quel est votre nom. »

L'enfant répéta par trois fois sa requête, et chaque fois l'Apparition semblait resplendir davantage, reflétant sur son visage la béatitude du Ciel.

La Dame disjoignit les mains : elle ouvrit ensuite ses deux bras; puis,



NOTRE-DAME DE LOURDES.

les relevant vers le Ciel, elle prononça d'une voix claire ces paroles : « *Je suis l'Immaculée-Conception !* »

Ayant dit ces mots, elle disparut, et Bernadette se trouva en face d'un rocher noirci par le temps.

Le peuple, lui, ne s'y était pas trompé. Depuis longtemps déjà il avait dit, dans l'élan de sa foi : « C'est la Sainte Vierge qui nous visite et qui se montre à cette innocente enfant! »

Digitized by Google

D'ailleurs, les miracles commençaient à se produire. Une source mystérieuse avait jailli, le 25 février, pendant la neuvième apparition. Ce fut d'abord un mince filet d'eau jaunâtre qui, grossissant de minute en minute, et sortant des profondeurs du rocher, forma une petite fontaine, puis un vaste bassin, où l'univers entier se désaltère.

Des milliers de malades y ont été guéris : « C'est ainsi, dit le grand évêque de Poitiers, l'historien ou plutôt le peintre de cette scène qui eut des milliers de témoins, c'est ainsi que cette fontaine qui n'existait pas (toute la contrée est là pour le dire) fut l'argument sur lequel l'Église basa son jugement : l'argument de l'attestation divine formulée par le miracle, non point à l'état accidentel, mais à l'état permanent et presque continuel. » (*Discours prononcé au couronnement.*)

En moins d'un mois, la fontaine donna un débit de cent mille litres par jour. La confiance populaire ne tarda pas à lui attribuer une vertu miraculeuse. Dès le lendemain, du reste, le ciel se chargea de donner à cette confiance une solennelle consécration. Ce fut la guérison instantanée, inattendue, d'un carrier de Lourdes, nommé Bourriette, atteint d'une amaurose déclarée incurable.

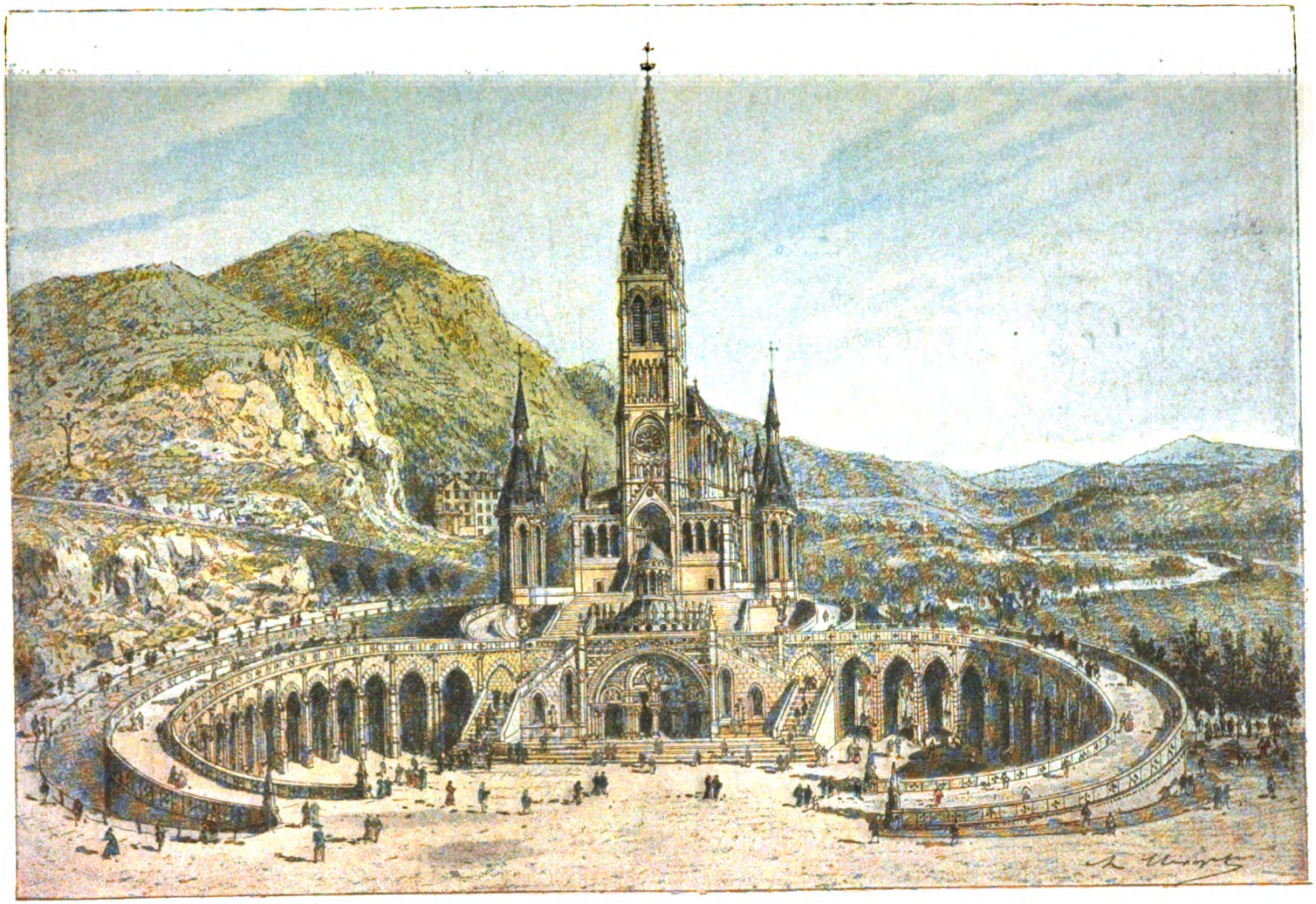
Après Bourriette, des paralytiques, des malades de tout âge furent rappelés tout à coup des portes du tombeau. Aujourd'hui, il serait plus aisé de compter les infirmités dont le genre humain est travaillé, que de nommer celles du corps ou de l'âme qui n'ont pas trouvé dans cette eau ou devant la fontaine la guérison ou le soulagement.

Cependant, le curé de Lourdes, M. l'abbé Peyramale, avait accueilli avec défiance les premiers récits des événements. Sollicité par l'enfant, au nom de la « Dame », de bâtir en ce lieu une chapelle, le curé avait demandé un miracle. Il en eut à souhait, mais pas celui qu'il avait indiqué, la floraison en hiver de l'églantier que foulait à ses pieds l'Apparition. Convaincu par la modeste assurance de l'enfant, par le jaillissement de la source, le digne prêtre, que Lourdes n'oubliera jamais, avait informé l'évêque de ce qui se passait dans sa paroisse.

Mgr Bertrand-Sévère Laurence, que nous verrons bientôt, nouveau Néhémie, tirer de leurs ruines les sanctuaires de Garaison, de Piétat, de Héas et de Poeylahun, gouvernait l'église de Tarbes. Avec une sage lenteur, l'évêque étudia, pria, se fit rendre compte de tout.

Laissant la persécution se déshonorer par sa précipitation et ses excès, cinq mois après la première apparition, le 18 juillet 1858, il nomme une commission, composée des hommes les plus recommandables. Pendant trois ans et demi, la commission continue ses travaux, multiplie ses

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE LOURDES.

Digitized by Google

Digitized by Google

enquêtes, examine les témoins, interroge Bernadette et laisse au temps le soin de calmer les enthousiasmes de la première heure.

Enfin, quand la lumière fut faite, quand l'heure de Dieu eut sonné, en dépit des clameurs de la presse impie et rugissante, le 18 janvier 1862, Mgr Laurence rendit son jugement doctrinal. Il déclara que les fidèles étaient autorisés à croire vraies les apparitions de la Sainte Vierge à Bernadette, soumettant d'ailleurs son jugement au jugement du Saint-Siège.

Cet acte solennel fut pour Lourdes le point de départ d'une vie nouvelle. Les travaux commencèrent. Une chapelle, aux proportions gigantesques, jaillit au-dessus de la grotte et sur les pentes escarpées du célèbre rocher. Les travaux furent si vite menés, que, le 21 mai 1866, l'évêque consacrait les autels de la crypte, et bientôt après ceux de la chapelle, que Pie IX décorait du titre de basilique.

Les processions n'avaient pas attendu cette heure pour se mettre en marche. La Vierge avait manifesté son désir de voir « beaucoup de monde » à sa grotte; ce mouvement commença le 4 avril 1864, quand Mgr Laurence vint bénir et placer une statue dans la niche où la Vierge était venue elle-même si souvent. Soixante mille fidèles assistaient à cette inauguration.

La statue, dont la vue et la pose extatique ont fait couler tant de larmes, fut exécutée par un artiste de Lyon, M. Fabisch, qui travailla sous les yeux et l'on peut dire sous l'inspiration de Bernadette : « Les détails qu'elle m'a donnés, disait-il souvent, sont d'un idéal si pur et si élevé, qu'ils suffisent pour démontrer qu'elle a vu une beauté du ciel. » Et cependant, quand la statue fut taillée dans un bloc de marbre de Carrare, après que l'artiste l'eut retouchée, modifiée, embellie, divinisée, Bernadette, en la voyant, disait : « C'est bien beau, mais ce n'est pas Elle! C'est la différence de la terre au ciel. »

Tandis que la basilique s'achève et que les populations du Midi apprennent le chemin de la grotte de Massabielle, l'enfant privilégiée avait grandi dans l'innocence et dans l'humilité. Interrogée par mille visiteurs, jamais elle ne s'était démentie; environnée d'honneur et de respect, jamais sa modestie ne fut mise en défaut.

Au mois de juin 1866, la Vierge, qui l'avait visitée, l'appela à une vie plus parfaite. Bernadette sollicita de Mgr Forcade, alors évêque de Nevers, en pèlerinage à Lourdes, la faveur d'être admise dans la congrégation dont il était, par son titre, le premier supérieur. Le mois suivant, elle entrait comme novice chez les Sœurs de Nevers. Toujours humble, elle

Digitized by Google

était sans cesse occupée de cette parole qu'elle avait entendue en un jour d'extase : « Et moi, je vous promets de vous rendre heureuse, non point en ce monde, mais dans l'autre. »

Sous le nom de Sœur Marie-Bernard, Bernadette vécut quatorze ans à Nevers, presque toujours malade. Quand on a vu le ciel, la terre doit paraître si triste et la vie si longue! Elle mourut le 6 avril 1879, âgée de trente-cinq ans, vingt et un ans après avoir contemplé l'Immaculée-Conception!

Il nous faudrait suivre, mois par mois, les *Annales de N. D. de Lourdes* pour dire le mouvement des pèlerinages vers la grotte celèbre. Ce ne furent d'abord que les villes des diocèses voisins qui envoyèrent leurs députés; mais bientôt, tout le Midi s'ébranla. Toulouse, Bordeaux, Auch, Montauban et Marseille s'y firent représenter. L'heure était proche où ce mouvement allait se communiquer à la France entière, puis à l'Europe, et gagner jusqu'au nouveau monde.

Le 6 octobre 1872 restera une date mémorable dans les fastes de Lourdes. La France se relevait à peine des désastres d'une guerre terrible; ses plaies saignaient encore. Par l'organe de ses représentants officiels, elle vint à Lourdes, se jeter aux pieds de Celle qui avait par trois fois crié : Pénitence! pénitence! pénitence! Le *Pèlerinage national,* composé d'évêques et de soldats, de sénateurs et de prêtres, de députés et de religieux, de magistrats de tous ordres, comprenait trente mille pèlerins. Ce fut une des plus imposantes manifestations de la France repentante.

Sous le patronage de N. D. de Salut, ce mouvement se régularisa aussitôt, et tous les ans, depuis lors, le pèlerinage national, sous la conduite des Pères Augustins de l'Assomption, quitte Paris, amenant à Lourdes les représentants de toutes les villes du nord, de l'est et du centre de la France.

Dès 1868, Bayonne avait envoyé neuf cents hommes. Cette, Castres, Poitiers, la fidèle Vendée imitent bientôt cet exemple. Le 6 octobre 1873, le R. P. d'Alzon conduit à Lourdes onze cents Nîmois. Le Rouergue, deux ans plus tard, s'ébranle tout entier. Mgr Bourret, évêque de Rodez, entraîne à sa suite quatre mille hommes de son religieux diocèse.

L'année 1875 voit autour de la grotte sept mille cinq cents hommes d'Auch, plus de vingt mille Béarnais et huit mille Bretons.

On devine les clameurs de la presse révolutionnaire. Ce fut un concert de blasphèmes ineptes et de grossiers mensonges. A la rage de l'enfer, on reconnut qu'un réveil s'opérait en France. La tribune parlementaire retentit elle-même des récriminations de la libre pensée. M. Thiers crut la consoler en disant que « *les pèlerinages n'étaient plus dans nos mœurs!* »

Digitized by Google

De toutes les erreurs avancées par ce petit homme, que la postérité réduira encore, il en est peu que les faits se soient chargés de démentir plus effrontément. Les chiffres que nous avons cités, tant d'autres que nous omettons, sont là comme une preuve irrécusable que jamais peut-être, même en plein moyen âge, les pèlerinages collectifs ne furent plus nombreux, plus fréquents, plus généraux.

Comme pour rendre le démenti plus catégorique, pendant que la tribune française retentissait encore de ce mensonge, la lointaine Amérique envoyait à Lourdes, sous la conduite de Mgr Joseph Dwenger, évêque de Fort-Waine, dans l'Indiana, un groupe de catholiques qui traversait les océans, apportant à Marie les hommages de toutes les provinces des États-Unis, du Brésil, de Nicaragua, du Canada et de toutes les petites républiques du nouveau monde. L'Espagne, l'Italie, l'Autriche, la Pologne, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre et les autres nations de l'Europe se chargeaient de compléter la démonstration.

Tant d'hommages, tant d'honneurs, tant d'amour méritaient la consécration quasi officielle de l'Église. Pie IX, sans se prononcer sur les événements de Lourdes, avait implicitement approuvé les enthousiasmes du monde, en comblant la basilique de l'Immaculée-Conception de toutes les indulgences dont jouissent les plus illustres sanctuaires. Il fit plus. Ne pouvant lui-même venir de Rome couronner la Vierge de Lourdes, il voulut que son représentant officiel, Mgr le nonce à Paris, présidât en son nom ces fêtes mémorables, qui seront, avec les solennités du concile de 1870, l'un des faits les plus considérables de notre siècle.

Avant de rappeler ces fêtes du couronnement de la statue et de la consécration de la basilique, qu'on nous permette de rapporter comment Marie sauva d'une mort horrible sept cents pèlerins de Niort et les voyageurs venant de Mont-de-Marsan.

Ce miracle eut lieu quelques jours seulement avant les fêtes.

Le train de pèlerinage descendait de Morcenx, glissant sur les rails avec une vitesse de soixante kilomètres à l'heure. C'était au milieu de la nuit. Dans une courbe, près de la gare d'Igos, le chauffeur voit soudain à quelque distance deux lanternes de l'express de Mont-de-Marsan, semblables dans la nuit aux yeux d'une panthère. Le choc est imminent. Déjà les deux locomotives ne sont plus qu'à cent mètres l'une de l'autre ; dans une seconde un choc effroyable aura anéanti peut-être douze cents vies humaines.

Les mécaniciens ont vu le danger ; mais reste-t-il encore le temps de le conjurer? En vain l'un et l'autre renversent la vapeur : les deux locomotives se choquent dans un épouvantable embrassement...

Digitized by Google

La Vierge de Lourdes veillait. Elle ne voulait pas qu'il fût dit qu'un seul train de pèlerinages, si nombreux qu'ils soient, sillonnant toute la France, et quelque complication qu'ils apportent au service, ait jamais produit d'accident mortel.

Sans doute, dans le choc, la locomotive de l'express enjamba sur son adversaire, mais ce désastre matériel ne fut suivi que de quelques blessures parmi les voyageurs, et de quelques contusions légères parmi les pèlerins. « Un miracle seul a pu les sauver », écrivait le directeur du mouvement des lignes du Midi. — « Depuis l'invention de la vapeur, jamais fait pareil ne s'est produit, disait de son côté le commissaire d'une des gares voisines de l'accident; il n'est pas possible qu'il se renouvelle dans les mêmes circonstances. Vous deviez être broyés! Ah! vous parlez des miracles de Lourdes : eh bien! croyez-moi, il ne s'en est jamais fait de plus grand que celui-là. Votre délivrance est pour moi le plus assuré de tous les miracles! »

C'est ainsi que Marie préludait aux joies de son couronnement.

Elles eurent lieu du 1er au 3 juillet 1876. Le nonce, Mgr Méglia, trente-cinq archevêques et évêques, trois mille prêtres, des représentants de tous les Ordres religieux, cent mille fidèles de l'ancien et du nouveau monde, tels furent les témoins du couronnement de N. D. de Lourdes. Les voix les plus éloquentes de l'épiscopat y furent entendues. Mgr Mermillod, évêque de Genève, le cardinal de Poitiers, Mgr Jourdan, successeur de Mgr Laurence sur le siège de Tarbes, y prirent successivement la parole.

Bossuet a-t-il souvent trouvé un langage plus noble que l'exorde du grand évêque de Poitiers s'écriant : « Devant de telles multitudes, en présence de tels spectacles, la parole humaine se sent défaillir... N'entendez-vous pas d'ailleurs s'échapper de tout ce qui nous entoure une clameur immense, un dialogue où se croisent les interrogations et les réponses? J'avais vu ces lieux, il y a tantôt douze ans : par quelle force mystérieuse ont-ils été transformés de la sorte?

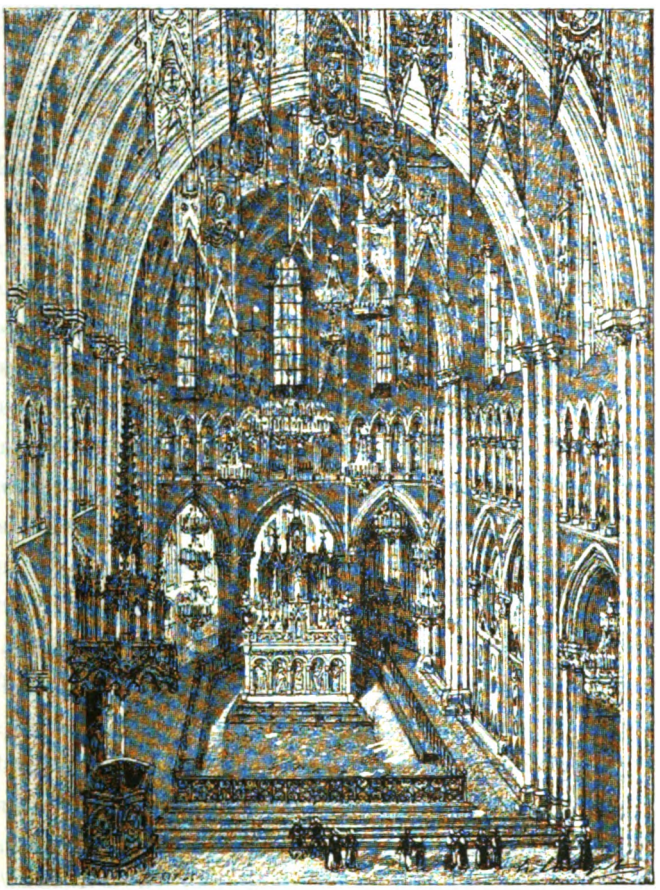
« Qu'as-tu donc eu, ô Gave! que tu t'es enfui et que tu as reculé là-bas? Montagnes, quel transport vous a pris de sauter comme les béliers suspendus à vos cimes; et vous, collines, de bondir comme les agneaux attachés à vos flancs?... Que dis-je? Le globe entier a ressenti cette commotion depuis que, par la vertu du commandement céleste, la pierre a été creusée ici en forme de bassin et de réservoir, et que le rocher a été converti en une fontaine d'eau qui n'a plus cessé de couler... »

L'auditoire applaudit, mais le nouvel Hilaire, réprimant ces enthousiasmes intempestifs, montra Marie seule digne de toutes louanges et,

Digitized by Google

d'une voix victorieuse, la vengea des attaques de l'impiété. Son discours est une des pages les plus savantes qui aient célébré N. D. de Lourdes. Pie IX lui-même daigna, par un Bref du 27 juillet, en féliciter l'auteur.

Un autre Bref fut adressé au cardinal Guibert, représentant le Pape à la



INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE LOURDES.

cérémonie de la consécration de la basilique : « Ce qui reste à faire, disait le Pontife, c'est de veiller à ce que cette ardeur de dévotion qui vient de se manifester d'une façon si merveilleuse, loin de s'attiédir, s'accroisse et s'étende de plus en plus. »

Ce vœu du Pape est de plus en plus exaucé. Les missionnaires diocésains de Garaison, appelés par Mgr Laurence, le 20 mai 1866, pour être les gardiens de ce nouveau sanctuaire, dirigèrent avec un zèle infatigable les constructions et se bâtirent un couvent au chevet de la basilique. Jour et

Digitized by Google

nuit, ils sont au service des pèlerins. Quel sacrifice s'est trouvé au-dessus de leur zèle? Quels prodiges n'ont pas réalisés leurs saintes audaces?

Le Gave repoussé, des abris pour les pèlerins élevés à grands frais, la montagne transformée en parterre, les piscines construites, la gigantesque chapelle du Rosaire dressant ses arceaux de marbre au devant de la basilique; puis, dans un autre ordre d'idées, le pays transformé et des milliers de pèlerins convertis, ne sont, depuis ces vingt-cinq années, qu'une faible esquisse de leurs travaux apostoliques.

Les *Annales de Lourdes,* rédigées par eux, portent chaque mois dans les cinq parties du monde des nouvelles du célèbre sanctuaire. Nous ne parlons pas de leur gracieuse hospitalité. Et Dieu sait s'ils ont l'occasion de l'exercer!

Quand le pèlerinage national arrive tous les ans dans l'octave de l'Assomption, amenant ou, pour mieux dire, apportant ses malades par centaines, quel zèle! quel entrain autour des piscines! Brancardiers et brancardières rivalisent d'abnégation et enfantent des prodiges. C'est un spectacle digne des anges. Cette forme de la charité, sans nul doute, est une des causes qui expliquent et qui attirent les grâces et les guérisons.

Le vendredi 21 août 1885, la croix rapportée de Jérusalem par le quatrième pèlerinage de pénitence y fut solennellement plantée.

En 1872, M. E. Artus porta un *défi public à la libre pensée,* au sujet des miracles publiés dans le livre de M. Lasserre. Il déposa dix mille francs chez M. Turquet, notaire à Paris, 6, rue de Hanovre. Cette somme, augmentée de cinq autres mille francs, pour frais d'enquêtes, devait être acquise à quiconque prouverait la fausseté des faits. Le pari fut annoncé par les journaux de toutes nuances.

M. Artus, que l'on peut interroger, 5, rue Tronchet, attendit un mois, deux mois, un an, puis deux ans. Il reçut force lettres anonymes et des injures à la pelle. Deux médecins, les docteurs D... et V..., intervinrent, envoyèrent des feuilles de papier, le *Progrès du Var* et le *Progrès de l'Est.* En 1876, après quelques forfanteries, ils firent une retraite peu savante; mais de preuves point et d'argent moins encore!

Il ne s'est rencontré personne, entendez bien, personne! pour relever le défi! La grosse artillerie représentée par les docteurs, les troupes légères (et Dieu sait dans quelle mesure elles le sont!) ayant pour mandataires la presse et les journaux, bref, toute l'armée plia bagage, dissimula sa défaite, garda sa honte et M. Artus son argent.

NOTRE-DAME DE GARAISON (⛪ 1865), à Montléon. « Garaison (nous ne craignons pas de tomber dans l'hyperbole en le disant) fut, aux seizième

Digitized by Google

et dix-septième siècles, ce que Lourdes est à notre époque. » Tel est le jugement de M. l'abbé Cazauran, professeur au grand séminaire d'Auch, l'historien qui a le mieux étudié les origines et les développements de ce sanctuaire illustre. Sous le titre de *Berceau des PP. de Lourdes*, il a publié, en l'annotant, un poème curieux de 1630, *Nostre-Dame de Garaison, traduction du latin du R. P. Aubery, S. J.*

Quelques années avant l'apparition de ce poème, Étienne Molinier, chapelain de Garaison, en avait donné, sous le titre *le Lys du Val*, une intéressante histoire, qui, en 1630, 1646, 1700 et 1847, eut diverses éditions.

Les débuts de ce pèlerinage ne sont pas sans analogie avec ce que nous venons de contempler à Lourdes. Voici ce qu'on raconte. Vers l'an 1500, au Val de Garaison, appartenant alors au diocèse d'Auch, une « simple bergerotte, âgée de dix à douze ans, ayant nom Anglèze de Sagazan, gardait quelque bétail, à moins de deux traits d'arquebuse de sa loge, auprès d'une eau vive, qui jaillit à l'endroit même où est aujourd'hui le grand autel de la chapelle. Cette source était ombragée d'un aubespin. La bergère s'en approche, n'ayant dans sa panetière qu'un morceau de pain pétri d'une paste de mestain noir.

« Comme elle était auprès de la fontaine, seulette et désolée, une Dame au port grave, aux yeux gracieux, à la face sereine, revêtue d'une robe blanche, se présente à elle : « Je suis la Vierge Marie, dit-elle, la Mère de « votre Rédempteur Jésus-Christ; j'ai choisi ce lieu pour le combler de « bénédictions. Va promptement vers ton père, et qu'il avertisse à son tour « les gens de Montléon qu'on me bâtisse ici une chapelle. » Cela dit, elle disparut.

« La bergère court sans délai à son père, lequel, simple et dévot, alla, sans retarder, faire sa légation. Mais son message ne fut pas cru des hommes, pour être mal appuyé. Ce bonhomme donc étant renvoyé de ceux de Montléon, sans effet de sa légation, rapporte le refus à sa fille, et la fille, retournant le lendemain à la fontaine, en fit le récit à la Sainte Vierge qui s'apparut pour la seconde fois à elle, et derechef l'envoya dire à son père qu'il retournât à Montléon pour faire la même ambassade, ajoutant qu'ils ne craignissent pas de commencer l'ouvrage de la chapelle.

« La fille porte cette parole à son père, le père à ceux de Montléon, lesquels, demi-ébranlés, ne se rendirent pourtant pas à sa demande. Le bonhomme rejeté revient à sa fille, et celle-ci, triste et dolente, s'en reva le lendemain à la fontaine, accompagnée, comme m'a dit un homme de septante années, nommé aussi Sagazan, de quelques-uns de sa famille.

Digitized by Google

« La bergère seule vit la Dame, mais tous ouïrent la voix qui parlait, comme il est dit de la vision de saint Paul (Act. IX), et tous en outre virent le miracle de la conversion du pain noir en un pain très blanc, très beau à l'œil et très savoureux au goût, et se mirent à crier : « Miracle! « miracle! » Pour assurer davantage la révélation, la Sainte Vierge dit à la fille d'avertir ses père et mère d'aller ouvrir leur coffre, qu'ils le trouveraient rempli de pain.

« La vision disparue, ils courent promptement à la logette; le coffre est ouvert, le pain trouvé, les spectateurs ravis. Ils s'en vont vers Montléon, parlent aux consuls, montrent le pain noir devenu blanc, et autre pain produit de nouveau. Les consuls en font rapport au recteur, le doute se change en assurance. Toute la ville se met en dévotion et se vide, car tous vont en procession à la vallée de Garaison. Une croix fut plantée sur la fontaine; bientôt après, les guérisons soudaines et fréquentes, qui se faisaient à cette fontaine, y attirant le concours du peuple, on y bâtit une petite chapelle, et depuis, on y a bâti cette église voûtée qu'on y voit de présent. » (MOLINIER, *le Lys du Val,* chap. X.)

Notons que l'auteur écrivait ce naïf récit du vivant de plusieurs témoins.

La dévotion se développa rapidement; les offrandes affluèrent. Elles devinrent si abondantes, que, dès l'année 1537, quatre receveurs étaient chargés de les recueillir. Mais, loin de profiter à la chapelle, à son agrandissement devenu nécessaire, ces aumônes allaient grossir les revenus de la petite ville de Montléon. Nous verrons comment la Providence réprimera ces abus.

La protection de Marie sur cette chapelle fut remarquable. Tandis que les protestants ravageaient et détruisaient dans le Béarn et le Languedoc tous les édifices religieux, jamais ils n'osèrent s'attaquer à N. D. de Garaison. Même à cette époque si tourmentée, les pèlerinages n'y furent point interrompus, et la chapelle s'agrandit.

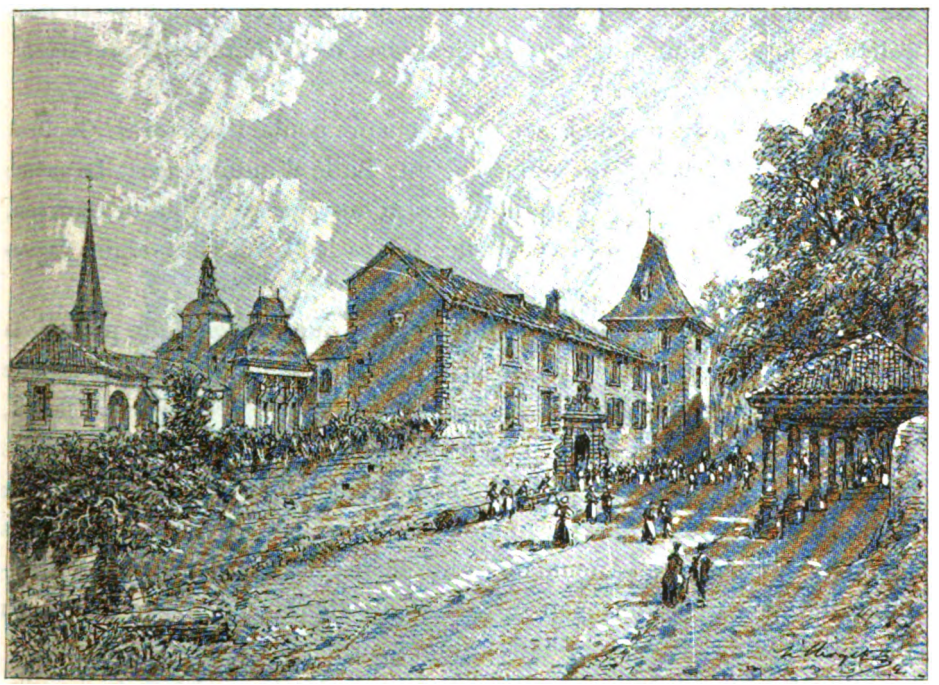
Cependant, l'humble enfant, dont les yeux avaient par trois fois contemplé la Reine du Ciel, avait pris en dégoût les choses de la terre. Elle fut, sur sa demande, admise à Fabas, en un couvent de religieuses cisterciennes, où les consuls de Montléon assurèrent sa dot sur les revenus de la chapelle. L'humble religieuse vivait encore quand Molinier publia son ouvrage. Elle mourut comme une sainte, le 7 septembre 1589, âgée de plus de cent ans.

Ses restes, déposés dans les caveaux du monastère de Fabas, y restèrent jusqu'à la Révolution. Pendant la destruction des couvents, une dame de Franjoie emporta chez elle les ossements de la pauvre bergère. Un peu

Digitized by Google

plus tard, la fille de cette dame, madame Figarol, consentit à s'en dessaisir en faveur de Garaison, où on les rapporta solennellement, le 5 juin 1838.

De Toulouse, du Rouergue, de tout le Midi, les populations accouraient à la miraculeuse chapelle. Mais, à la faveur de cet immense concours, déjà des abus s'y étaient introduits. « Le diable, dit un auteur contemporain, y avoit fait glisser, èz jours de concours du peuple, les danses, dissolutions, jeux et ivrogneries. » Les chapelains parvinrent à faire disparaître ces abus, mais il en était un autre plus difficile à déraciner.



NOTRE-DAME DE GARAISON.

Les consuls de Montléon continuaient de percevoir les oblations faites au sanctuaire; ils les partageaient avec le recteur, chargé d'y entretenir des chapelains. Cette situation dura plus de cent ans : sans doute, elle n'arrêtait pas l'élan des pèlerins, mais elle empêchait l'agrandissement et les embellissements de la chapelle.

Vers l'an 1600, le vénérable archevêque d'Auch, Léonard de Trappes, alla à Garaison. Il aimait d'ailleurs à s'y rendre souvent, et s'y était fait bâtir un petit logement. Cette fois, il était accompagné par un pieux laïque, Pierre Geoffroy, natif de Lorme, au diocèse d'Autun, qui fut particulièrement choqué des abus signalés plus haut. Renonçant à toutes les

Digitized by Google

espérances du siècle, il n'assigna plus qu'un but à sa vie : se dévouer à N. D. de Garaison. Pourvu, en 1604, de la cure de Montléon, il s'établit à Garaison avec trois ou quatre prêtres, pleins de zèle.

L'un d'eux, Godefroy de Rochefort, musicien célèbre, consacrait à la gloire de Marie une grande fortune et une voix magnifique. Geoffroy obtint, en 1608, de l'archevêque d'Auch, une ordonnance qui rendait la chapelle indépendante de la cure de Montléon. Cet acte fut pour Garaison l'aurore d'une incomparable prospérité. Il ne fallut pas moins de douze chapelains pour desservir le pèlerinage. Ce nombre devint insuffisant, et six autres leur furent adjoints, à titre de novices. Tel fut le berceau de la célèbre congrégation d'où sortirent les Pères de Bétharam et, plus récemment, ceux de Lourdes.

Jaloux d'étendre la renommée du sanctuaire confié à ses soins, Geoffroy obtint du pape Urbain VIII, en 1626, une Bulle d'indulgences. La même année, Louis XIII déclarait prendre sous sa sauvegarde le lieu de Garaison, et concédait, au profit de la chapelle, toutes les landes et terrains vagues qui l'entouraient.

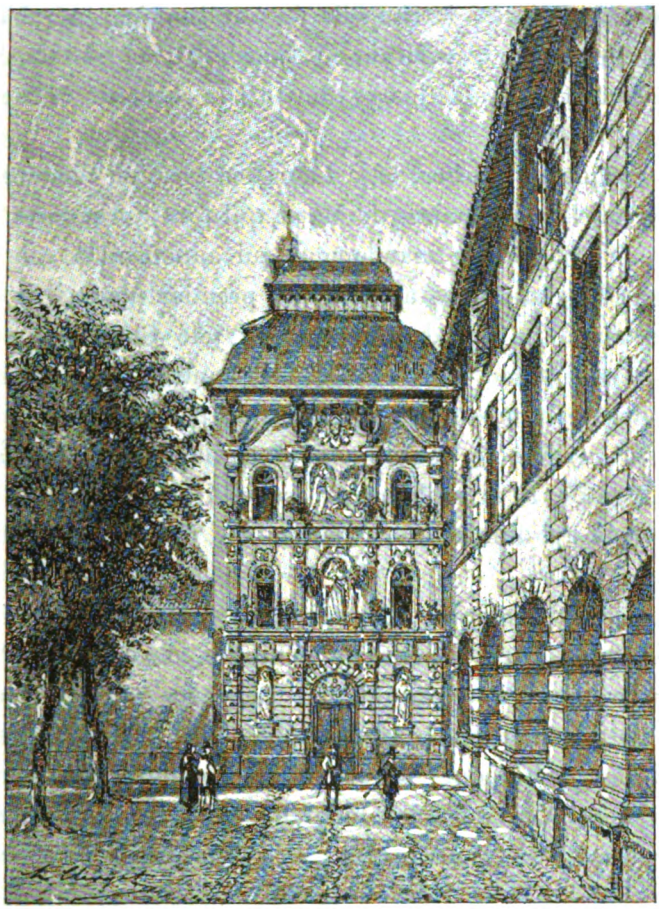
« Pourquoi faut-il, dit ici M. l'abbé Pouget, que, sur quelque point de la France que nous arrêtions nos yeux, la même époque de notre histoire nous arrache les mêmes plaintes et les mêmes regrets? » Garaison faisait, à la fin du siècle dernier, l'orgueil de tout le Midi. Plus de deux cents guérisons authentiquement constatées y attiraient des foules sans cesse renaissantes. La Révolution commença d'abord par exiger des chapelains un serment sacrilège. Aucun d'eux ne le prêta : l'exil leur parut préférable. Peu après, le département des Hautes-Pyrénées envoya le citoyen Bourjac à Garaison, en qualité de commissaire.

Telle était, parmi le peuple, la vénération inspirée par la sainte chapelle, que Bourjac n'osa pas s'y livrer aux actes sacrilèges qui se commettaient alors partout. Le directoire de Tarbes prenait à son sujet l'arrêté suivant : « Considérant que l'image de la Vierge, qui ornait la chapelle de Garaison, cessera d'être l'objet du culte religieux dans un lieu que sa clôture doit rendre impénétrable; que le hameau de Garaison dépendant de l'église de Montléon, cette église doit naturellement être le dépôt des dépouilles d'une chapelle qui se trouve de trop sur son territoire... arrête que l'image et les reliques seront transférées à l'église de Montléon. En conformité du vœu des citoyens de cette ville, le Directoire les autorise à mettre dans cette translation la cérémonie religieuse que l'évêque du département leur permettra. »

Sous cette modération hypocrite, qui ne voit la preuve du respect dont

Digitized by Google

jouissait la sainte image et de la peur qu'inspirait à ces forcenés la foi des populations? La chapelle fut donc dépouillée, puis fermée. Dans l'inventaire de son trésor, sont mentionnées les Heures données par la Reine, mère de Louis XIV, et une petite couronne que ce dernier porta pendant sa minorité. Quant aux bâtiments, ils devinrent une propriété privée. Peu



NOTRE-DAME DE GARAISON. — ENTRÉE DE LA CHAPELLE.

à peu la chapelle tomba en ruine, et la contrée redevint triste et sauvage.

Quarante ans se passèrent dans cette désolation. En 1833, Mgr Double, évêque de Tarbes, se rendit à Garaison et fut touché de l'abandon d'un lieu si célèbre. L'année suivante, son grand vicaire, qui devait être son successeur, M. Laurence, aidé par M. l'abbé de Verdelin, un des chapelains d'autrefois, acheta de M. Noguès la chapelle et les bâtiments. Un long cri de joie accueillit cet acte réparateur. Le clergé, le peuple, les riches et les pauvres, tous rivalisèrent de dévouement pour payer et

Digitized by Google

restaurer le sanctuaire. A l'instar de l'ancienne, une société de prêtres se fonda, missionnaires zélés, infatigables apôtres des peuples pyrénéens.

Heureux de seconder le dévouement de l'évêque de Tarbes, Grégoire XVI confirmait et augmentait, en 1839, les indulgences accordées par Urbain VIII.

Depuis le jour où les habitants de Montléon, dociles à l'invitation de leur évêque, eurent restitué à la chapelle de Garaison la vénérable statue, le pèlerinage refleurit. La translation eut lieu le 11 août 1835. Mgr Double porta lui-même la vénérable image. Sur tout le parcours, ce ne furent que larmes et chants joyeux.

Devenu évêque de Tarbes, Mgr Laurence termina l'œuvre de restauration. « Parmi les sanctuaires de Marie qui font l'ornement du diocèse, disait-il en 1865, dans le mandement qui annonçait à son peuple une grande joie, Garaison nous apparaît au premier plan; il a été aussi le premier restauré. Le grand éclat qu'avait jeté Garaison pendant deux siècles, le consolant souvenir laissé dans la contrée par ses anciens chapelains, la gloire des temps nouveaux qui n'est pas inférieure à l'ancienne, nous ont fait désirer le couronnement de la Vierge de Garaison. Le Souverain Pontife a favorablement accueilli notre prière. Cette cérémonie est fixée au dimanche 17 septembre, fête des Sept-Douleurs de Marie. »

Quarante mille personnes répondirent à cet appel. Du Magnoac, du Bigorre, du Béarn, des diocèses de Toulouse, d'Auch, de Pamiers, les peuples accoururent à Garaison. Mgr Laurence, délégué par Pie IX, bénit et déposa les couronnes sur le front de N. D. de Garaison et de son divin Fils. Les archevêques d'Auch et de Toulouse présidaient la cérémonie, et Mgr d'Aire redit les bienfaits de Celle *qui monte du désert, inondée de délices*. Cet anniversaire est la fête principale avec celle de la Nativité.

Depuis cette époque, si la gloire de Garaison a quelque peu pâli devant l'éclat des manifestations de Lourdes, c'est encore un des sanctuaires les plus fréquentés. Malgré l'absence de toute voie rapide de communication, des flots de pèlerins s'y pressèrent les 29, 30 et 31 mai 1886 : N. D. de Garaison célébrait ses noces d'or. Mgr Billière, évêque de Tarbes, présidait ce cinquantième anniversaire du rétablissement du pèlerinage. Le Rév. Père Peydessus, qui avait tant travaillé à la gloire de N. D. de Garaison, n'était plus là, mais tous admiraient la cordialité de son successeur, le Rév. Père Sempé (que Dieu vient de rappeler à lui), et du Père Duboé, vicaire général de la Congrégation, devenu le supérieur de la maison de Lourdes.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE HÉAS, près Barèges. Ce sanctuaire est comme les peuples heureux : il n'a pas d'histoire. Placé sur des montagnes d'un accès difficile, entre Barèges et Saint-Sauveur, en face du cirque de Troumousse et tout près de celui de Gavarnie, à quelque distance de la frontière espagnole, il existait longtemps avant le quinzième siècle; mais c'est comme par hasard qu'un titre de 1415 le mentionne en passant.

On attribue sa fondation à la munificence de la famille d'Estrade, d'Esquièze, près de Luz. Cette famille possédait de grands pâturages dans la vallée de Troumousse. Or, les bergers qui y gardaient les troupeaux étaient pendant six mois de l'année privés des offices divins. Un abbé d'Estrade, secondé par son ami l'abbé de Montblanc, conçut le projet de bâtir une chapelle, où les pauvres pâtres pussent entendre la messe, et la dotèrent de six cents livres.

Les bergers reconnaissants se rendaient en foule à ce sanctuaire; mais, si l'on en croit la légende, le prêtre chargé de ce pénible service, pendant les longs hivers, était parfois plus sûr d'avoir à ses offices des ours, des loups ou des isards, que des bergers, lesquels descendaient pour la plupart dans la plaine, pendant la rude saison.

La Révolution oublia cette pauvre chapelle, et se contenta d'enlever quelques *ex-voto*. Un jour, des soldats, en sentinelle sur ces sommets voisins de l'Espagne, bivouaquaient près de N. D. de Héas. L'un d'eux, esprit fort, se moquait du respect de ses camarades pour la vénérable statue, et, pour témoigner sa vaillance, il déchargea sur elle son fusil. Le châtiment ne se fit pas attendre. Quelques heures après, une balle espagnole, venant d'une distance prodigieuse, frappa le soldat sacrilège à la même place où il avait atteint la sainte image, et l'étendit raide mort.

Mgr Laurence, le restaurateur zélé des pèlerinages béarnais, acquit pour le diocèse la chapelle de N. D. de Héas. Tous les ans, deux missionnaires de Garaison vont, pour quelques mois, dans cette solitude, et se tiennent à la disposition des pèlerins qui s'y rendent très nombreux, surtout le 15 août et le 8 septembre. Toutes les paroisses du doyenné de Luz y vont en pèlerinage chaque année, malgré la distance de vingt et trente kilomètres à franchir au milieu des montagnes. L'absence est de deux jours, car les pèlerins passent la nuit dans la chapelle, priant et se confessant pour communier aux messes matinales.

NOTRE-DAME DE PIÉTAT, à Saint-Savin de Lavedan et à Barbazan. Le diocèse de Tarbes possède un grand nombre de sanctuaires où la Sainte Vierge est honorée sous ce titre. Deux sont plus spécialement des lieux

Digitized by Google

de pèlerinage. L'un domine la riante vallée d'Argelès, l'autre la plantureuse plaine de Tarbes.

Le premier se dresse au-dessus de la célèbre abbaye de Saint-Savin de Lavedan, fondée au cinquième siècle par un pieux solitaire du Poitou, et agrandie par Charlemagne. Les religieux de ce monastère le desservaient. N. D. de Piétat n'avait pour tout revenu que les offrandes des pèlerins et le produit d'un petit champ qui donnait, bon an, mal an, trois sacs de grain. La Révolution vendit le champ, mais ne put supprimer le pèlerinage, qui continue d'attirer les pieux montagnards, principalement aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité.

L'origine du pèlerinage de N. D. de Piétat, près de Barbazan, est très ancienne, bien que l'histoire ni la légende n'en puissent déterminer la date. Une image de la Sainte Vierge, miraculeusement trouvée par un paysan, n'aurait eu, pendant de longues années, pour abri qu'un modeste autel recouvert de chaume. Mais, un jour, Anne de Bourbon, seigneur de Barbazan, lui offrit un temple plus digne, que ses héritiers furent chargés d'entretenir. Par un acte du 13 juillet 1595, il dota le sanctuaire du revenu d'une métairie de soixante journaux, à la seule condition que les chapelains diraient annuellement deux messes pour lui et les siens.

En 1617, après le passage des protestants, Roger de Comminges et Catherine de Bourbon, seigneurs de Barbazan, voulurent remplacer les chapelains par des Cordeliers; mais des difficultés survinrent, et le projet n'eut pas de suite.

La Révolution se déclara propriétaire de la métairie et la vendit avec la chapelle. La dévotion des peuples survécut. Mais, là encore, nous retrouvons le zèle infatigable de Mgr Laurence, rendant à N. D. de Piétat l'éclat de ses plus beaux jours, et confiant ce pèlerinage aux missionnaires de Garaison.

NOTRE-DAME DE POEYLAHUN, à Arrens. « Si, partant d'Argelès, vous suivez le sentier qui serpente sur le flanc de la montagne, vous ne tarderez pas à parvenir au pied du château fort d'Arrens. Il domine l'entrée du val d'Azan; à l'extrémité de ce val, on distingue l'antique chapelle d'Arrens, dont la miraculeuse image de N. D. de Poeylahun attire, aujourd'hui comme autrefois, de nombreux pèlerins. » (*Cazauran.*)

Cette chapelle couronne un mamelon que dominent de hautes montagnes, le Pic-Rouge, le Pic du Midi d'Arrens, le Pic d'Arrieugrand. Rebâti dans le style de la Renaissance, ce sanctuaire étonne le voyageur par sa richesse. Quatre colonnes de marbre soutiennent le porche, et quatre

Digitized by Google

arcs-doubleaux à plein cintre forment la nef, dont l'aire, taillée dans le roc, est une sorte d'amphithéâtre qui permet à tous les assistants de voir le prêtre à l'autel. Deux tribunes courent le long des murailles et sont destinées aux hommes seuls, car, en cette région, les hommes et les femmes sont séparés dans les églises. Les nervures des arceaux de l'abside, les clefs de voûte, les colonnes et le retable de l'autel resplendissent de dorures. On devine que les dons de quelques riches visiteurs ont dû venir en aide à la pauvreté des habitants.

Pendant la Révolution, un stratagème des Azunais sauva la statue et la chapelle. Les patriotes avaient reçu l'ordre de les détruire. Ils étaient déjà à l'œuvre, proférant des cris et des blasphèmes, quand des voix, des bruits étranges partant de la voûte, des spectres à la mine effrayante, forcent ces braves à reculer. Oui, ces esprits forts, qui affichaient de ne plus croire à Dieu, ne purent s'empêcher de croire aux revenants et aux fantômes, et détalèrent sans orgueil !

Peu après, sous prétexte de défense nationale, la chapelle fut transformée en caserne, puis vendue. Deux citoyens d'Argelès l'achetèrent pour la démolir. Mais quand ces spéculateurs sacrilèges voulurent réaliser leur dessein, ils durent aussi prendre la fuite, non plus devant les revenants, mais devant les femmes d'Arrens, armées de pierres et soutenues dans leur zèle par quelques Espagnols.

Une pieuse veuve d'Arrens racheta la chapelle moyennant mille six cents francs, et, en mourant, la légua à son parent, M. l'abbé Michel Pomé. Vers 1806, la reine Hortense, visitant les Pyrénées, s'arrêtait à Arrens et monta à la pieuse chapelle. Ses offrandes contribuèrent à lui rendre quelque éclat.

En 1834, le gouvernement de Juillet, sensible au reproche d'abandon que lui avait adressé de son exil l'ex-reine de Hollande, prit sous sa protection le sanctuaire de Poeylahun. Sur la demande du conseil de fabrique d'Arrens, il l'érigea en chapelle de secours. Mgr Laurence fit plus : il appela les missionnaires de Garaison, gardiens désignés de tous les sanctuaires de Notre-Dame dans ces religieuses contrées.

Grâce au zèle de ces ouvriers apostoliques, N. D. de Poeylahun attire encore un grand nombre de pèlerins, principalement aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité de la Sainte Vierge.

NOTRE-DAME DE BOURISP, à Vieille-Aure. Bourisp est une des plus humbles paroisses de l'archiprêtré de Bagnères de Bigorre ; elle dépendait autrefois du diocèse de Comminges. Au berceau de son pèleri-

Digitized by Google

nage, nous retrouvons encore la naïve légende du bœuf léchant et indiquant une statue de la Vierge Marie. Transportée plusieurs fois en divers lieux, elle retourna toujours à la place où les populations de ces pauvres montagnes lui érigèrent un autel. Ici, la légende ajoute même que le plan de la chapelle fut tracé par un architecte inconnu, qui disparut sans dire son nom. Le jour anniversaire de la découverte, que l'on croit être l'Ascension, a toujours été célébré par une procession, à laquelle prennent part presque toutes les paroisses de la vallée d'Aure. Dès l'année 1554, une Bulle du pape Jules III concédait pour cette fête des indulgences, que le pape Urbain VIII confirmait et augmentait, en 1638.

Retouchée à diverses époques, la chapelle de Bourisp est surtout remarquable par les belles peintures sous lesquelles disparaissent ses murailles. Les péchés capitaux, les sacrements, le jugement dernier, des personnages de l'Ancien Testament, des docteurs de l'Église et les mystères de la vie de la Vierge en sont les principaux sujets. C'est un livre où le peuple aimait à lire.

« La statue qui décore l'autel est, dit M. d'Agos, du douzième siècle au moins. Elle n'a de moderne que sa couronne. Le siège où elle repose est peint en noir, avec des rinceaux couleur d'or. Elle porte une robe noire à fleurs rouges et or, un manteau à fleurs d'or et un voile blanc à fleurs rouges. Une agrafe d'or, à cabochons de couleur, retient le manteau sur la poitrine. Quant à l'Enfant Jésus, il repose sur le bras gauche de sa Mère, et porte une couronne sur la tête, et par-dessus la robe un manteau rouge bordé d'or. Sa main gauche tient un livre ouvert, et sa droite est étendue pour bénir. »

NOTRE-DAME DE NESTÈS, à Montoussé.

Nestès nous présente la même légende que Bourisp, avec cette différence qu'ici c'est une nappe de neige, tombée en plein été, qui marque, comme pour Sainte-Marie Majeure à Rome, l'emplacement de la future chapelle. MM. d'Agos et de Lagrèze lui assignent une origine contemporaine de la prédication évangélique. La statue, qu'une main mieux intentionnée qu'habile a couverte de peintures, présente les caractères archaïques de la plus haute antiquité. La Vierge est assise, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. Le siège et la statue sont d'une même pièce.

Le pèlerinage, très fréquenté, fut autrefois desservi par une congrégation de prêtres. Le pape Innocent X y autorisa l'érection d'une confrérie, qu'il enrichit d'indulgences. De tous les sanctuaires pyrénéens dédiés à la Vierge Marie, celui de Nestès fut le seul que les populations du voisinage ne surent

Digitized by Google

pas défendre. Elles en furent cruellement punies, dit M. de Lagrèze. Pendant sept années consécutives, la grêle ravagea impitoyablement ces campagnes.

La statue cependant avait été sauvée, en 1793, par Jean Malaplate, au risque de sa vie.

Elle fut placée dans l'église de Montoussé; mais, en 1848, pendant les sanglantes journées de Juin, trois petites filles ayant vu, au milieu des ronces qui couvraient l'ancienne chapelle, une image lumineuse de la Vierge Marie, le vieux sanctuaire fut rebâti.

Mgr l'évêque de Tarbes le bénissait au mois de septembre 1856, et y rapportait la vénérable statue.

NOTRE-DAME DE MÉDOUX ou D'ASTÉ.

Je me rappelle que mon père
M'a raconté, plus d'une fois,
Qu'ici l'on voyait autrefois
Des humbles fils de Saint-François
Une demeure solitaire.
Là, s'élevait sur le coteau,
Non loin du limpide ruisseau,
Une chapelle hospitalière,
Toujours ouverte au pèlerin.
Jamais on n'y frappait en vain;
Et le malheur et la misère,
La pauvre veuve et l'orphelin
Y trouvaient toujours la prière
Et l'aumône du Capucin.

Ainsi parlait de Médoux le vicomte de Castelbajac, pair de France sous la Restauration.

L'histoire de ce sanctuaire, ébauchée par MM. Charles Lefeuve et Bascle de Lagrèze, vient d'être magistralement écrite par M. l'abbé Théas, directeur au grand Séminaire de Tarbes : « Votre livre est un écrin d'or et de soie, où sont réunis quelques-uns de nos meilleurs titres de noblesse et de gloire devant l'Église et le pays », écrivait en 1887 Mgr Billière, évêque de Tarbes.

Nous n'ajouterons rien à cet éloge que le prélat vient de confirmer en nommant l'auteur son grand vicaire.

A trois kilomètres au sud de Bagnères de Bigorre, en face du petit bourg d'Asté, dont elle relève, se trouve N. D. de Médoux. Son nom se compose de deux mots : *mel dulce* (*miel doux*), par contraction Médoux. Son origine est indécise; mais autour d'elle flotte une légende gracieuse, que tous répètent dans la vallée de Campan, jusqu'à Barèges et à Bagnères de Luchon.

Bien avant l'invasion du protestantisme, Médoux était un pèlerinage célèbre, dont les curés d'Asté avaient le gouvernement. L'un d'eux, en 1562, Bernard Castelhon, avait subi une mort cruelle; et les habitants de Bagnères crurent l'heure favorable pour exécuter un dessein depuis long-

Digitized by Google

temps caressé : enlever la statue miraculeuse de Médoux et l'apporter à la ville.

Une procession s'organise; on descend la statue de son trône, et respectueusement on la dépose sur un char.

Mais voici qu'arrivée au petit pont du *Martinet,* la statue, au grand étonnement de tous, se détache du char, et, fendant doucement les airs, comme une blanche colombe, regagne son bien-aimé sanctuaire. (*Notre-Dame de Médoux*, p. 15.)

En 1564, Gentien d'Amboise, évêque de Tarbes, confia le prieuré de Médoux à une communauté de prêtres qui desservaient déjà l'hôpital de Bagnères. Jusqu'en 1587, les archives n'ont gardé aucun souvenir se rattachant au pèlerinage; mais, à cette date, d'épouvantables fléaux s'abattirent sur Bagnères et les campagnes arrosées par l'Adour. A un hiver rigoureux succédèrent les inondations et la grêle. N. D. de Médoux fut le salut de ce pays éprouvé.

Il y avait dans le voisinage de la chapelle une sainte veuve, dont la naissance illustre à sa manière le village de Beaudéan, patrie du célèbre Larrey, chirurgien des armées impériales.

Liloye, que ses compatriotes appellent encore la *Sainte,* fut pour Médoux et Bagnères ce qu'avait été pour Garaison Anglèze de Sagazan. Favorisée d'apparitions de la Sainte Vierge dans la chapelle de Médoux, la pieuse veuve y passait de longues heures avec sa fille *Andrette.* Un jour, elle reçut l'ordre d'avertir les ecclésiastiques et les consuls de Bagnères de la nécessité de faire pénitence avec tout le peuple. Ses prédictions parurent insensées; plusieurs même s'en moquèrent. Envoyée une seconde fois, Liloye revint.

Elle portait, cette fois, une terrible menace : une peste épouvantable allait sévir, si l'on ne se convertissait. La conversion ne vint pas, mais la peste parut, « peste affreuse, qui tua des six parts les cinq des habitants. Il ne demeura en vie que ceux qui avoient prins la fuite. Et lorsque tous ceux qui estoient restés dedans furent morts, la peste cessa. » Tel est, dans son effrayant laconisme, l'abrégé de l'enquête officielle, recueillie en 1648, sous la foi du serment, de la bouche de dix-huit témoins.

Bagnères demeura désert pendant une année. Ceux qui s'étaient enfuis revinrent peu à peu. Parmi ces derniers, Simonne de Souville trouva le courage de se moquer encore de Liloye : « Cette peste, lui dit-elle, n'a été que pour les pauvres gens qui n'ont pas eu le moyen de fuir ou de se soigner! » — « Va de ma part trouver cette femme, dit N. D. de Médoux à Liloye, annonce-lui une seconde peste; que cette peste sera pour les

Digitized by Google

riches, et qu'elle-même, en punition de son incrédulité, sera la première victime. »

La prédiction s'accomplit à la lettre. Une peste, à la vérité moins terrible que celle de 1587, reparut en 1589, et décima la ville à peine repeuplée. Des victimes du fléau, Simonne de Souville fut, en effet, la première.

Les magistrats de Bagnères firent alors le vœu d'aller en procession à

NOTRE-DAME DE MÉDOUX, A ASTÉ.

N. D. de Médoux, et Dieu, qui sans doute n'attendait que cet acte d'humble soumission, arrêta subitement sa justice.

Pendant deux cents ans, la ville renouvela son vœu. Elle voulut même, convaincue que son salut lui était venu par Liloye, faire à la sainte veuve et à sa fille une pension viagère; mais, semblable encore en ce point à Anglèze de Sagazan, semblable à Bernadette, Liloye ne voulut plus rien voir des choses de ce monde et se fit religieuse à Balbonne, près de Montserrat, en Espagne, « car, dit encore l'enquête, les monastères de Bigorre et de tout le pays avaient été ruinés par les huguenots ».

Ces merveilleux événements mirent en grand renom N. D. de Médoux. Les chapelains de l'hôpital de Bagnères furent bientôt débordés par le

Digitized by Google

nombre des pèlerins. Mgr Salvat d'Iharse II, évêque de Tarbes, appela à Médoux, en 1616, les fils de Saint-François d'Assise. Son zèle fut admirablement secondé par les générosités de Susanne de Gramont, vicomtesse d'Asté et marquise de Montpezat.

La ville de Bagnères, les États de Bigorre, les pauvres comme les riches, voulurent contribuer à la construction du couvent et à la restauration de la chapelle de Médoux, qui fut consacrée le 21 avril 1630 par l'évêque de Tarbes.

La présence des Capucins à Médoux donna au pèlerinage une impulsion nouvelle ; Héas, Piétat et Médoux devinrent les trois centres de la piété dans le diocèse. Des faveurs signalées, des guérisons, que l'auteur mentionne, au nombre de vingt-quatre, augmentèrent la confiance à ce dernier sanctuaire.

L'un des religieux de Médoux, Ambroise de Lombez, y laissa le souvenir d'un saint. C'est dans la solitude de Médoux qu'il composa le magnifique *Traité de la paix intérieure*. Il mourut en 1778. Dieu lui épargna la douleur de voir son couvent détruit, ses frères chassés, et, ce qui lui eût été plus amer encore, la chapelle de Médoux ensevelie sous les ruines, dont elle ne s'est pas relevée.

Une lutte des plus vives s'engagea, quand la chapelle, privée de ses gardiens, fut fermée et mise en vente. Il est curieux de voir, en 1792, les municipalités de Bagnères et d'Asté s'en disputer la possession. Chacune faisait valoir des prétentions, appuyées de raisons puissantes. Ce fut Asté qui l'emporta. Sans attendre l'avis du conseil municipal, les jeunes gens d'Asté, suivis de la population tout entière, se rendent à Médoux, placent l'image vénérée sur un char, auquel ils s'attellent eux-mêmes, et, triomphants, la conduisent à l'église paroissiale : « Et maintenant, dirent-ils, qu'on vienne la prendre ! »

Bagnères fit d'inutiles réclamations près du directoire du département. Au mois de janvier 1793, la ville crut obtenir gain de cause contre le village ; une dernière décision du pouvoir exécutif départemental confirma Asté dans sa possession. Ceci se passait le 21 janvier, à l'heure même où, à Paris, de la place appelée aujourd'hui de la Concorde, le fils de saint Louis montait au ciel.

Quelques jours après, le commissaire du gouvernement dans les Hautes-Pyrénées, « ce Monestier, dont le nom seul est une injure », vint à Asté. Il voulait voir cette statue de Médoux, objet de tant de luttes. Tandis qu'il la regarde, un des bandits qui l'accompagnent lève son sabre. En valet, sûr de plaire à un tel maître, il brise la main droite et le sceptre de

Digitized by Google

la statue. La foule, témoin du sacrilège, frémit et fait entendre de sourdes menaces. A son tour, Monestier tremble et pâlit : bientôt, il s'empresse de quitter l'église et le village.

« Le Médoux des temps passés n'est plus, conclut tristement M. l'abbé Théas. Dans ces lieux, d'où s'élevèrent jadis vers le ciel tant de prières, règnent la solitude et le silence... Les pèlerins prennent le chemin de l'église paroissiale ; N. D. de Médoux est devenue N. D. d'Asté. »

« Cette statue, dit à son tour M. Cénac-Moncaut, possède des qualités de premier ordre... La divine pureté de la tête de la Vierge, la majesté de sa pose, l'ampleur harmonieuse des draperies, indiquent un ciseau qui savait s'inspirer des dessins de Raphaël. On est heureux de retrouver dans l'église d'un village un marbre qui ne serait pas indigne de figurer dans une des basiliques de Rome. »

C'est un don de la famille de Gramont, qui la fit exécuter en Italie. Elle mesure un mètre soixante-dix centimètres de hauteur ; elle est en marbre blanc de Carrare.

A ses pieds viennent encore, tantôt collectivement, tantôt isolés, les pèlerins de Bigorre.

Des faveurs signalées, quelques-unes très récentes, entretiennent la confiance en N. D. d'Asté.

Digitized by Google

Digitized by Google

BÉARN

DIOCÈSE DE BAYONNE

N. D. de Bétharam, a Lestelle.
N. D. de Sarrance, a Bédous.
N. D. de Piétat, a Pardies.
N. D. du Bout-du-Pont, a Pau.
N. D. de Bon-Secours, a Escot.
N. D. de la Fuite en Égypte, dans l'église du Saint-Esprit, a Bayonne.

Le diocèse de Bayonne, suffragant d'Auch, s'étend sur la basse Navarre, la Terre de Labour et le Béarn, englobant dans ses limites les anciens diocèses de Lescar et d'Oloron, et la partie méridionale de celui de Dax.

C'est le département des Basses-Pyrénées. Les pèlerinages de cette contrée sont aujourd'hui peu nombreux, mais quelques-uns jouissent d'une célébrité considérable.

NOTRE-DAME DE BÉTHARAM, à Lestelle. Que l'on fasse, avec quelques historiens de ce sanctuaire, dériver le nom de Bétharam du mot hébreu cité dans Josué, et qui signifie *Maison d'éminence,* ou du Très-Haut; qu'on l'emprunte au gracieux idiome parlé dans la province, Bétharam était un pèlerinage déjà très suivi, quand survint l'événement qui le mit en si grand renom. Dans le premier cas, nous y verrions un souvenir de Terre Sainte, rapporté par quelqu'un des compagnons de Gaston de Béarn, après les croisades; dans le second cas, le mot *beth-aram,* qui signifie *beau rameau,* serait une allusion au prodige qui raviva le pèlerinage au seizième siècle.

Le savant de Marca, président au Parlement de Pau, puis archevêque de Paris en 1662, accepte le premier sens. MM. Majoulat et Bascle de Lagrèze inclinent à la seconde hypothèse. Ce dernier cite à l'appui de son opinion la poésie de M. V. Bataille, traduite par G. Azaïs :

Digitized by Google

La Capère despuch estou for renoumade;
Au miey deüs *ex-voto* de sou riche tresor,
Qué byn enter las mas d'ue Imatye sacrade
L'ouffrande d'*ûbeth arram d'or*.
D'aquiü, lou noum deü loc...

La Chapelle depuis fut de tous vénérée;
Parmi les *ex-voto* de son riche trésor,
On voit briller aux mains de l'Image sacrée
L'offrande d'un *beau rameau d'or*.
De là, le nom du lieu...

Voici l'événement que rappelle cette poétique légende :

Une jeune fille était tombée dans le courant du Gave. Elle allait périr, quand, invoquant la Vierge de Bétharam, que l'on honorait sous un autre nom dans ce même lieu, elle trouve sous sa main un rameau, à l'aide duquel elle regagne le bord. Par reconnaissance elle plaça dans la main de sa protectrice une branche ou rameau d'or.

Longtemps avant ce prodige, Bétharam était célèbre. Mais les protestants, sous la conduite de Montgomery, s'en emparèrent et, brûlant la chapelle et ses archives, anéantirent les titres anciens qui en établissaient l'origine. Un prêtre, cependant, réussit à sauver la statue et l'emporta en Espagne, après l'avoir cachée cinq ans à Lestelle, paroisse sur laquelle se trouve Bétharam. Cette même statue est encore vénérée à Jaca en Aragon, sous le nom de N. D. la Française ou la Gasconne.

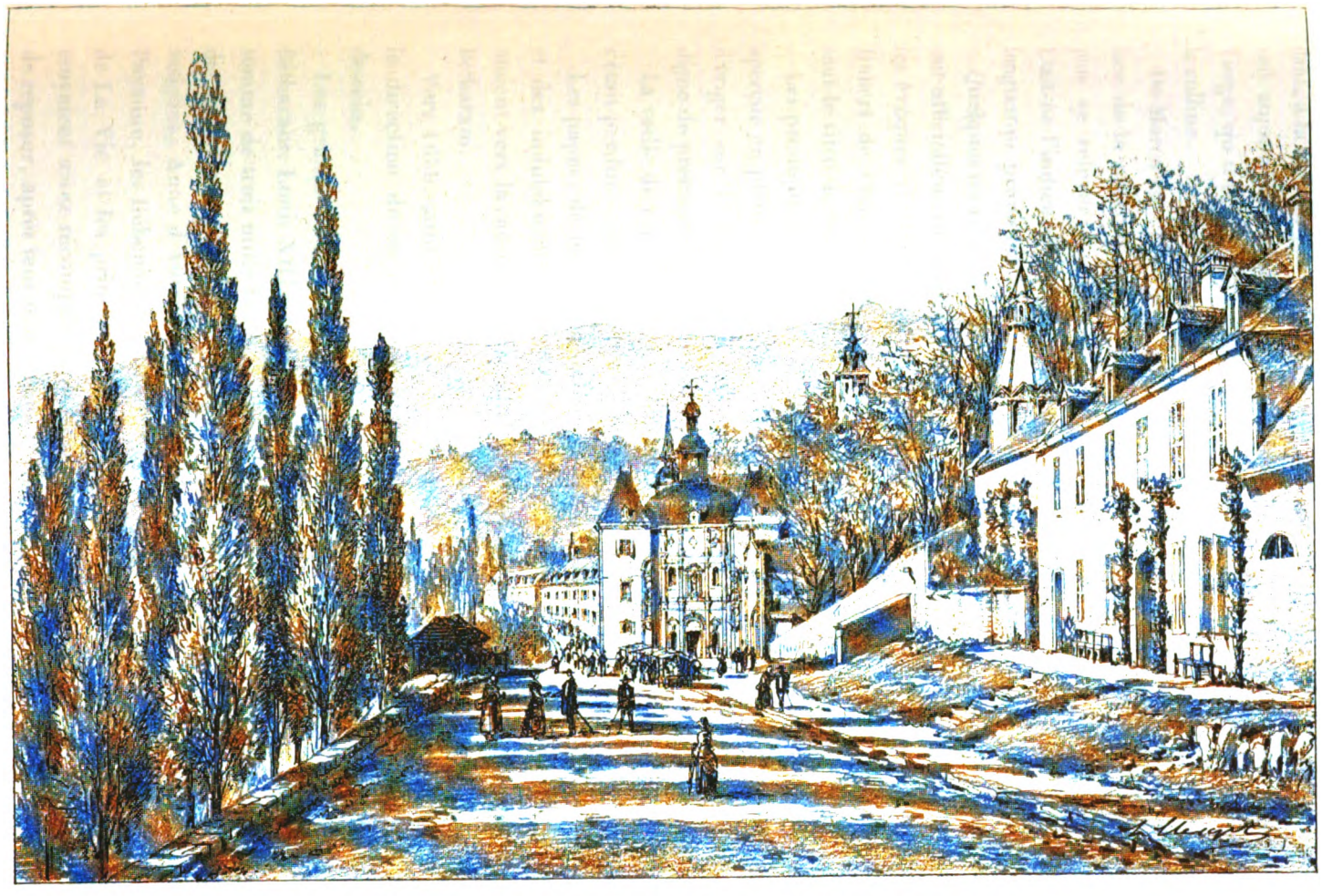
Bien que privés de leur chapelle et de la précieuse image, les habitants de Bétharam et de Lestelle furent toujours fidèles à leurs croyances. Seule dans tout le Béarn, cette paroisse sut résister à une persécution qui dura cinquante ans. Marie continuait à protéger visiblement ce coin de terre, qu'un ancien auteur appelle la Terre Sainte. « On remarquait, dit de Marca, une lumière qui éclairait la pauvre chapelle pendant la nuit, pour signifier que Dieu ne délaisserait pas son peuple dans les ténèbres de l'erreur. »

Vers 1612, la chapelle était encore en ruine. Mgr de Salettes, évêque de Lescar, obtint de Louis XIII l'autorisation de la rebâtir. Elle fut bénite en 1614, et, peu après, le même prélat y appelait des missionnaires de Garaison.

La prise de possession eut lieu d'une façon très solennelle. Le Père Geoffroy partit de Garaison avec six religieux. Suivi de deux mille personnes, il traversa, en plein pays protestant, la longue distance qui sépare les deux sanctuaires. Cette audace étonna sans déplaire. La musique précédait le cortège. Les populations, courbées depuis un demi-siècle sous le joug de l'erreur, sentirent se réveiller leur antique foi. Le baron de Miossens, seigneur de Coarraze, grossit, avec la noblesse du pays, les rangs de ces pèlerins. Partis deux mille de Garaison, ils étaient cinq mille quand ils arrivèrent à Bétharam.

Deux ans après, une autre procession, plus nombreuse encore, partit

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE BÉTHARAM, A LESTELLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

d'Auch, sous la conduite de Mgr de Trappes, et se rendit à Bétharam, préludant, à la tête de dix mille pèlerins, aux manifestations des foules qu'on y voit aujourd'hui. L'archevêque d'Auch apportait une statue de la Sainte Vierge, qu'il bénit, ainsi que le Calvaire placé par ses ordres au sommet de la colline.

De Marca rapporte que, vers ce même temps, cinq personnes assises en face de la croix la virent tout à coup s'agiter et s'incliner jusqu'à terre, puis se relever d'elle-même, se couronnant d'une mystérieuse lumière. Était-ce l'indice d'une victoire prochaine de la vérité sur l'hérésie trop longtemps prépondérante en ces contrées?

Quelques mois après, Louis XIII, par son édit de Fontainebleau, rétablissait officiellement la religion catholique en Béarn, et rendait à leurs églises les évêques d'Oloron et de Lescar. Celui-ci manda bientôt à Bétharam Hubert de Charpentier, qui y fondait, en 1621, une société de prêtres, sous le titre de N. D. du Calvaire.

Les prodiges se succédaient dans ce lieu prédestiné. La croix lumineuse, aperçue en plein jour par cinq personnes dignes de foi, fit naître la pensée d'ériger sur le flanc de la montagne un Chemin de croix monumental, digne de précéder le célèbre Calvaire.

La veille de l'Assomption 1622, une source, qui jadis tombait du rocher, s'était perdue; elle reparut subitement.

Les papes, de leur côté, ouvrirent sur Bétharam la fontaine des grâces et des indulgences. En 1638, les prêtres de N. D. du Calvaire essaimaient vers la capitale et fondaient sur le mont Valérien une succursale de Bétharam.

Vers 1659, saint Vincent de Paul fut sollicité d'accepter pour ses prêtres la direction de ce pèlerinage; mais diverses raisons s'opposèrent à ce dessein.

Les grands se disputèrent l'honneur d'être les bienfaiteurs de N. D. de Bétharam. Louis XIII y fit ajouter la chapelle de Saint-Louis, et donna une somme de trois mille livres, que Louis XIV convertit en une rente annuelle de cent livres. L'historien Bastide cite encore, parmi les bienfaiteurs insignes, Anne d'Autriche, les familles de Brienne, de Montmorency, les Poyanne, les Rébénac, les La Tour du Pin, les Lauzun, les Grammont, les de La Vie et les principales maisons de Béarn et de Gascogne. Tous se croyaient assez récompensés de leurs riches offrandes, quand ils obtenaient de reposer, après leur mort, dans la chapelle ou dans son voisinage.

Les évêques de Lescar se transmettaient comme un héritage la plus tendre sollicitude pour Bétharam, considéré comme la perle de leur diocèse.

Digitized by Google

On cite parmi eux Mgr de Noé, le dernier de tous, l'un des plus illustres, qui gouvernait cette église quand gronda la Révolution.

Dans la liste de proscription, la petite communauté de Bétharam ne fut point oubliée : les services qu'elle avait rendus, les exemples que donnaient les pieux chapelains, la réputation de ce sanctuaire étaient autant de titres à la persécution. En 1791, les gardiens de Bétharam, forcés de l'abandonner, s'exilèrent en Espagne, après avoir subi, avec quelques Capucins, une longue captivité au château de Lourdes.

Enfin, les grandes amertumes commencèrent. En 1794, un envoyé de la Convention, Monestier, du Puy-de-Dôme, après avoir terrorisé le Béarn, arrivait à Lestelle, escorté d'une bande de pillards. Leur première visite fut pour la chapelle. Une foule émue et menaçante s'y était déjà groupée, sous la conduite d'un homme de cœur, M. de Lescun, maire de Lestelle.

Déjà les forcenés posent leurs échelles, afin de renverser les statues qui décorent la façade : « Respectez ces chefs-d'œuvre! » crie tout à coup Monestier, inquiet devant l'attitude des gens du pays, et cédant à l'observation de M. de Lescun.

Encouragé par ce premier succès, le noble magistrat réclame pour la chapelle : « Qu'on la conserve, dit-il, au nom des arts! » — « Soit! dit Monestier; mais que la porte en soit murée! » La chapelle fut sauvée; mais les bandits se jetèrent sur le Calvaire, les stations du Chemin de croix et les statues qui les décorent. Cette fois, toute intervention fut inutile; le Christ est brisé, les statues de marbre décapitées, et le surplus, mis sur un chariot, fut brûlé sur la place publique de Nay. Il ne resta que le Christ à la colonne, que l'on voit encore à l'entrée de la chapelle.

Quelques mois plus tard, quand cette chapelle fut mise en vente, neuf habitants de Lestelle se cotisèrent pour l'acheter, ainsi que le sommet de la colline où se dressait le Calvaire. Le zèle était entretenu par un saint religieux, le Père Joseph, Capucin, qui, au risque de sa vie, n'avait pas voulu suivre ses frères en exil. Caché dans le voisinage, il se mit à réparer, dès qu'il le put, les crimes de la Révolution. Malgré l'extrême pauvreté qui régnait dans ces montagnes, il parvint à réunir onze mille francs. Parmi les bienfaiteurs de cette époque, on cite la reine Hortense, mère de Napoléon III.

Des jours meilleurs se levèrent bientôt. Mgr Loison, évêque de Bayonne, en fit son petit, puis son grand séminaire. Mais, en 1833, Mgr d'Arbou ayant élevé, près de sa ville épiscopale, un établissement plus vaste, deux prêtres obtinrent de se vouer au service de la chapelle. Attirés par la

Digitized by Google

sainteté du lieu, quelques autres vinrent les trouver; et ainsi se forma, sous le nom de Société du Sacré-Cœur de Jésus, une association de missionnaires, qui dirigent les collèges de Bétharam, d'Orthez, de Sainte-Marie, et les pèlerinages de Sarrance et de Bétharam.

« Ce qu'on admire le plus à Bétharam, dit M. de Lagrèze, ce ne sont point les bâtiments construits par l'homme, ce sont les beautés pittoresques de la nature. Le Gave, qui s'échappe d'une gorge étroite et s'élance sous l'arche unique d'un pont hardi, tout tapissé de lierre, semble adoucir le courroux de ses flots en passant près du sanctuaire vénéré. Les monts, arides et blancs de neige, s'éloignent pour faire place à une colline verdoyante et couverte d'ombrages.

« Sur le bord du torrent, s'élève un bâtiment assez vaste, mais sans caractère. La chapelle moderne fut achevée en 1661. Elle se compose d'une nef et de deux collatéraux. La chapelle, à droite du maître-autel, porte le nom de la *Pastoure* ou de la Bergère. Un bas-relief y représente l'apparition merveilleuse, origine de Bétharam. »

« Vers le commencement de ce siècle, dit à son tour M. Touton, autre historien de Bétharam, on fit un Calvaire selon les projets des premiers fondateurs, à l'instar de celui de Jérusalem. Cette pièce achevée attire l'admiration de tous les connaisseurs, arrache des larmes à la plupart des fidèles et touche les cœurs les plus endurcis. »

Un élève de Pradier, M. Renoir, a exécuté pour chaque station des bas-reliefs de grandeur naturelle et de la plus remarquable perfection.

Bétharam a vu de grandes fêtes. Mgr de Salinis, enfant du Béarn, y fut sacré en 1849. C'est là encore qu'il voulut recevoir le *pallium*, au mois d'octobre 1856, quand il fut transféré au siège d'Auch.

En 1873, eut lieu la bénédiction solennelle du Calvaire. Plusieurs évêques y assistèrent. On y entendit alors des voix éloquentes et pieuses qui depuis, pour la plupart, ne se font plus entendre ici-bas. C'étaient l'archevêque d'Auch, Mgr de Séez, Mgr d'Aire et Mgr d'Angoulême.

Tous les ans, la fête du 8 septembre attire à Bétharam les habitants des vallées béarnaises.

Le trésor de Bétharam s'est recomposé depuis la Révolution, et contient plusieurs objets de grand prix : un camée envoyé par Pie IX, la robe et le voile de noces de madame la comtesse de Chambord, le voile de communion de la reine Marie-Antoinette, la mitre de Mgr Lacroix et la chapelle de Mgr d'Arbou, évêque de Bayonne. Napoléon III donna l'orgue de la tribune, et la famille d'Angosse, la belle statue de marbre blanc qui décore le pied du Calvaire.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE SARRANCE, à Bédous. « Sarrance n'était qu'un désert où les habitants de Bédous menaient leurs troupeaux dans la belle saison. Un jour, en ramenant les siens au bercail, un berger s'aperçut qu'un taureau, chaque soir, s'éloignait un instant et traversait le Gave à la nage. Il le suivit, et vit l'animal agenouillé auprès d'une pierre, représentant l'image de Marie. La nouvelle s'en répandit aux environs. Le curé de Bédous, puis l'évêque d'Oloron, s'informèrent de l'événement. L'évêque lui-même, précédé de son chapitre, se rend au lieu de la découverte, et emporte à sa cathédrale la merveilleuse image. Mais le lendemain, la statue fut retrouvée sur la lande sauvage, et l'évêque décida qu'on y bâtirait une chapelle. »

Telle est la légende conservée par la tradition orale des habitants du pays, consignée dans le récit du premier historien de Sarrance, le Père de Lassale, et rapportée par tous les autres : le Père Fauconné, le Père Poiré, M. Menjoulet, M. de Lagrèze, etc.

Ce dernier, sans pouvoir assigner une date précise à cette fondation, l'attribue au milieu du douzième siècle. En 1340, l'évêque d'Oloron confia la direction de la chapelle et de l'hôpital, destiné à recevoir les pèlerins, déjà très nombreux, à des Prémontrés de Saint-Jean de Castelle, au diocèse d'Aire. Ces religieux suivaient la règle de saint Augustin et de saint Norbert, avec le titre de chanoines. Ils y furent bientôt au nombre de trente.

Préludant à l'œuvre des religieux du mont Saint-Bernard, les chanoines de Sarrance allaient au-devant des pèlerins et des voyageurs perdus dans ces gorges sauvages, et, pendant les longs mois d'hiver, ils devinrent la providence de la contrée.

En 1385, de grands personnages s'y trouvèrent confondus avec les pauvres : c'étaient Gaston Phébus, comte de Béarn; les rois d'Aragon et de Navarre. Ce dernier fut si édifié de ce qu'il vit à Sarrance, qu'il fit bâtir, près de la chapelle, une petite maison où il venait souvent se reposer.

Louis XI y vint aussi au siècle suivant. Abaissant sa fierté et sa puissance royales, il traversa le Béarn, en 1463, pour se rendre à Sarrance en simple pèlerin.

Jusqu'à la prétendue Réforme, les princes de Béarn furent les protecteurs attitrés, les avoués, comme on disait alors, de N. D. de Sarrance. En retour, les abbés leur devaient une paire de gants blancs à chaque mutation de seigneur. Au commencement du seizième siècle, divers abus s'étaient glissés dans la dévotion des pèlerins. L'abbé lui-même était impuissant à les réprimer. Henri II de Navarre, aïeul de notre Henri IV, prit, en 1527,

Digitized by Google

l'abbé et les religieux sous sa protection, et, par une juste sévérité, rendit au pèlerinage son caractère exclusivement pieux.

Hélas ! la fille de Henri II, spirituelle, mais ingrate, traître à son Dieu comme aux traditions de sa famille, Jeanne d'Albret, allait détruire de sa main toutes ces gloires du passé. En 1569, elle commanda l'incendie de Sarrance; le couvent, la maison des rois de Navarre, ses aïeux, les titres de la maison, les procès-verbaux des miracles, tout fut livré aux flammes par Montgomery.

La princesse poussa plus loin encore son impiété. Comme Julien l'Apostat, non contente de renier sa foi, elle voulut contraindre à l'apostasie les chanoines de Sarrance; mais ceux-ci préférèrent la mort et le martyre. Un seul, l'abbé de Capdéqui, échappa au massacre, emportant en Espagne les vases sacrés de la chapelle et la statue de la Vierge.

Un édit de Jeanne mit en vente la chapelle et les ruines du couvent. La commune de Bédous les acheta, moyennant trois cent soixante-sept livres. Mais, impuissante à les relever, elle eut bientôt la douleur de voir pousser les ronces jusque dans le sanctuaire.

Ces désolations durèrent un demi-siècle. Le fils de Jeanne d'Albret, revenu à la foi de son grand-père, rendit la paix au Béarn et à la France, s'appliquant à cicatriser les plaies que leur avaient faites les passions religieuses. Il proposa pour l'évêché d'Oloron Arnaud de La Maytie. Un des premiers soins de ce prélat fut de rappeler les Prémontrés de Saint-Jean de Castelle.

En 1605, Jean de Longpageu, le nouvel abbé, racheta la chapelle et le couvent qu'il restaura avec goût. En 1609, la vénérable image revint de son exil et reprit aussi sa place sur l'autel, aux applaudissements de tout le peuple.

Malgré une interruption si longue, le pèlerinage refleurit aussitôt. Les protestants eux-mêmes y venaient, attirés par une force secrète. En 1628, M. de Forbert, conseiller au Parlement de Béarn, se trouvait à Sarrance. C'était un protestant endurci.

Dans le même temps, une femme d'Aragon amène son fils, âgé de douze ans, sourd-muet de naissance. Après quatre jours de prières instantes, l'enfant se met à parler. M. de Forbert, témoin du prodige, se convertit et devint dès lors un apôtre de N. D. de Sarrance.

Un autre conseiller au Parlement de Navarre, le savant Arnaud d'Ohiénart, y avait été de même guéri d'une fracture, réputée incurable.

Les évêques d'Oloron entouraient ce sanctuaire de toute leur affection. Arnaud de La Maytie, arrière-neveu du prélat qui l'avait restaurée, et son

Digitized by Google

successeur, fut guéri d'une paralysie, par un vœu à N. D. de Sarrance. Par reconnaissance, il voulut être enterré à ses pieds, en 1682. Ses successeurs, François de Sallettes et François de Révol, construisirent, à leurs frais, les quatorze chapelles du Chemin de la croix.

Cette époque fut la plus glorieuse pour Sarrance. Des diocèses de Bayonne, de Dax et de Lescar, plusieurs paroisses se joignaient tous les ans à celles d'Oloron. Mais la Révolution troubla toutes ces fêtes et dissipa toutes ces joies. Les cinq religieux que comptait le monastère prirent, en pleurant, le chemin de l'exil; leur couvent fut vendu, et la chapelle, dépouillée, se ferma. En 1798, M. Castera, curé de Bédous, revint d'Espagne et pourvut au plus pressé.

On ignorait ce qu'était devenue la statue miraculeuse. Quelques patriotes, soupçonnés de l'avoir dérobée, furent inquiétés. Une douzaine de jeunes gens, organisés en société, sous le nom de compagnie de « Don Diego », écrivirent des lettres menaçantes, tirèrent pendant la nuit quelques coups de pistolet.....

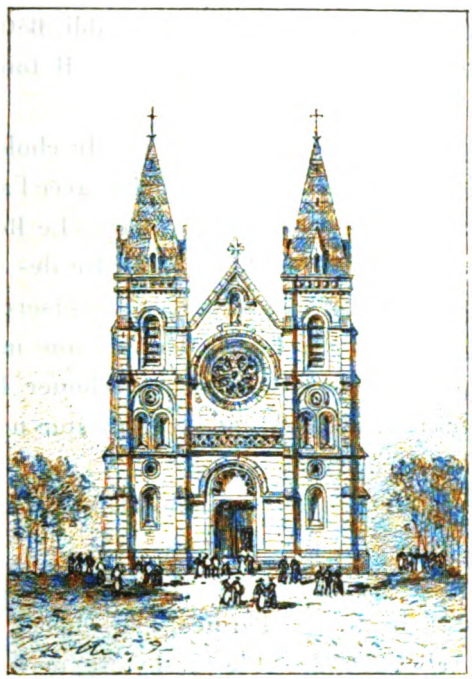
Un matin, la statue, mutilée, hélas! était retrouvée près de la chapelle. Elle fut portée en triomphe. En vain le maire de Bédous voulut-il user de son autorité pour la faire rapporter à l'église paroissiale : les habitants de Sarrance se précipitèrent en armes pour défendre leur antique patronne, qui leur resta. Peu après, le Concordat trancha la difficulté en érigeant Sarrance en église paroissiale. Le premier curé fut un ancien Prémontré, le Père Larrouy. Le peuple reprit bientôt le chemin de la chapelle.

L'ancien couvent, vendu, comme nous avons dit, servait d'abri à l'une de nos gloires militaires. Le général Camou, le héros de la Kabylie, était venu se reposer près de Celle qui avait béni et favorisé sa brillante carrière. Après la mort du général, Mgr Lacroix, évêque de Bayonne, acheta de mademoiselle Camou le cloître, la maison et les jardins de l'ancien monastère, qu'il confia, avec la garde de N. D. de Sarrance, aux missionnaires de Bétharam.

NOTRE-DAME DE PIÉTAT *ou de Pitié,* à Pardies. A la suite de dix années où les récoltes avaient été complètement détruites par la grêle, la sécheresse et tous les fléaux réunis, les habitants de Pardies, village entre Pau et Nay, étaient réduits à une affreuse misère. Des deux églises que possédait autrefois la paroisse et que les édits avaient fait raser, il ne restait en 1563 qu'un temple, où les habitants refusaient de se rendre. Déjà plusieurs de ces malheureux s'étaient enfuis vers l'Espagne, dans l'espoir d'y trouver du pain.

Digitized by Google

Un jour, c'était le 29 mai 1661, ceux qui étaient restés s'assemblèrent à l'issue des vêpres. Avisant ensemble aux moyens d'apaiser la colère de Dieu, ils résolurent, malgré leur pauvreté, d'élever une chapelle à la Sainte Vierge et de la poser au sommet de la colline de Testemale, comme un rempart contre les orages qui leur venaient de ce côté. L'évêque de Lescar accueillit leur demande, et la construction de la chapelle fut si activement



NOTRE-DAME DE PIÉTAT, A PARDIES.

menée, que deux mois et demi après, le 15 août 1661, la messe y fut célébrée pour la première fois.

A peine Marie eut-elle pris possession de ces sommets, que tout changea de face : les tempêtes disparurent, la campagne fleurit, les moissons furent abondantes, et les exilés revinrent au village natal. Un acte notarié nous a conservé ces curieux détails.

Construite à la hâte et par des paysans qu'avaient épuisés dix années de disette, la chapelle était petite; mais sa réputation s'étendit néanmoins dans toutes les vallées. Des malades y avaient été guéris, et, d'ailleurs, la prospérité présente des habitants de Pardies n'était-elle pas pour tous un miracle permanent?

Le pape Clément XI accorda des indulgences à ceux qui contribueraient à l'agrandissement de l'édifice, et tous les évêques du Béarn autorisèrent

Digitized by Google

une quête dans le même but. Grâce à ces aumônes, la chapelle fut considérablement élargie en 1753; les bienfaits de toutes sortes continuèrent à se répandre sur la contrée.

Les registres mentionnent plusieurs guérisons éclatantes, rapportées sous la garantie de la signature de M. de Vergès, chapelain de Piétat, et de nombreux témoins.

Mgr Lacroix avait à cœur la résurrection de ce sanctuaire à demi détruit par la Révolution et depuis lors demeuré dans l'oubli. Bétharam et Sarrance, relevés de leurs ruines, proclamaient son zèle. Il tourna ses yeux vers N. D. de Piétat.

Déjà, en 1855, pendant la cruelle épidémie du choléra, M. le curé de Pardies avait fait publiquement le vœu d'appeler, avec l'agrément de l'Ordinaire, des religieux pour desservir le pèlerinage. Le Rév. Père Edmond, qui s'occupait alors de rétablir en France l'Ordre des Prémontrés, allait se fixer à Piétat; mais des obstacles imprévus renversèrent ce projet. On se tourna alors vers les missionnaires de Bétharam; une maison fut bâtie en 1862; de nouvelles difficultés firent encore échouer les espérances de M. l'abbé Salles. Il les raconte dans une brochure que nous a envoyée son digne successeur, M. l'abbé Pédeboy.

En 1874, l'œuvre de restauration ou plutôt de reconstruction de la chapelle commençait.

Les travaux marchèrent lentement. « A l'extérieur, tout est à peu près terminé, nous écrit M. le curé de Pardies; mais, hélas! l'intérieur reste à faire. La commune rebâtit l'église et le presbytère, mais notre confiance est tout entière en N. D. de Piétat. »

NOTRE-DAME DU BOUT-DU-PONT, à Pau. Ainsi que son nom l'indique, ce sanctuaire était en face du château de Pau, sur le pont qui enjambe l'Adour. On l'invoquait dans toutes les calamités publiques et les périls privés. Jeanne d'Albret elle-même, au moment de mettre au monde son fils, oublia pour un moment sa haine de sectaire, et se recommanda à la protection de N. D. du Bout-du-Pont. « Ainsi placé à son entrée dans la vie sous ce puissant patronage, le nouveau-né devint un jour le bon Henri. »

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Escot. Non loin de N. D. de Sarrance, au canton d'Accous, la paroisse d'Escot fit vœu, à l'occasion du choléra, de bâtir un oratoire en l'honneur de Marie. Au mois de juin 1861, elle exécutait sa promesse, et au pied de la montagne appelée la pène

Digitized by Google

d'Escot, s'éleva, près du pont, N. D. de Bon-Secours. L'affluence a lieu principalement pour le 8 septembre.

Nous donnons ici le groupe remarquable qui représente la Vierge dans sa fuite en Égypte. Ce groupe, dessiné par Didron, est aujourd'hui dans l'église du Saint-Esprit à Bayonne. Il provient d'un couvent de religieuses cisterciennes, voisines autrefois de la ville épiscopale et dispersées par la Révolution.

LA FUITE EN ÉGYPTE.
(Dans l'église du Saint-Esprit, à Bayonne.)

Digitized by Google

Digitized by Google

LANGUEDOC

DIOCÈSES

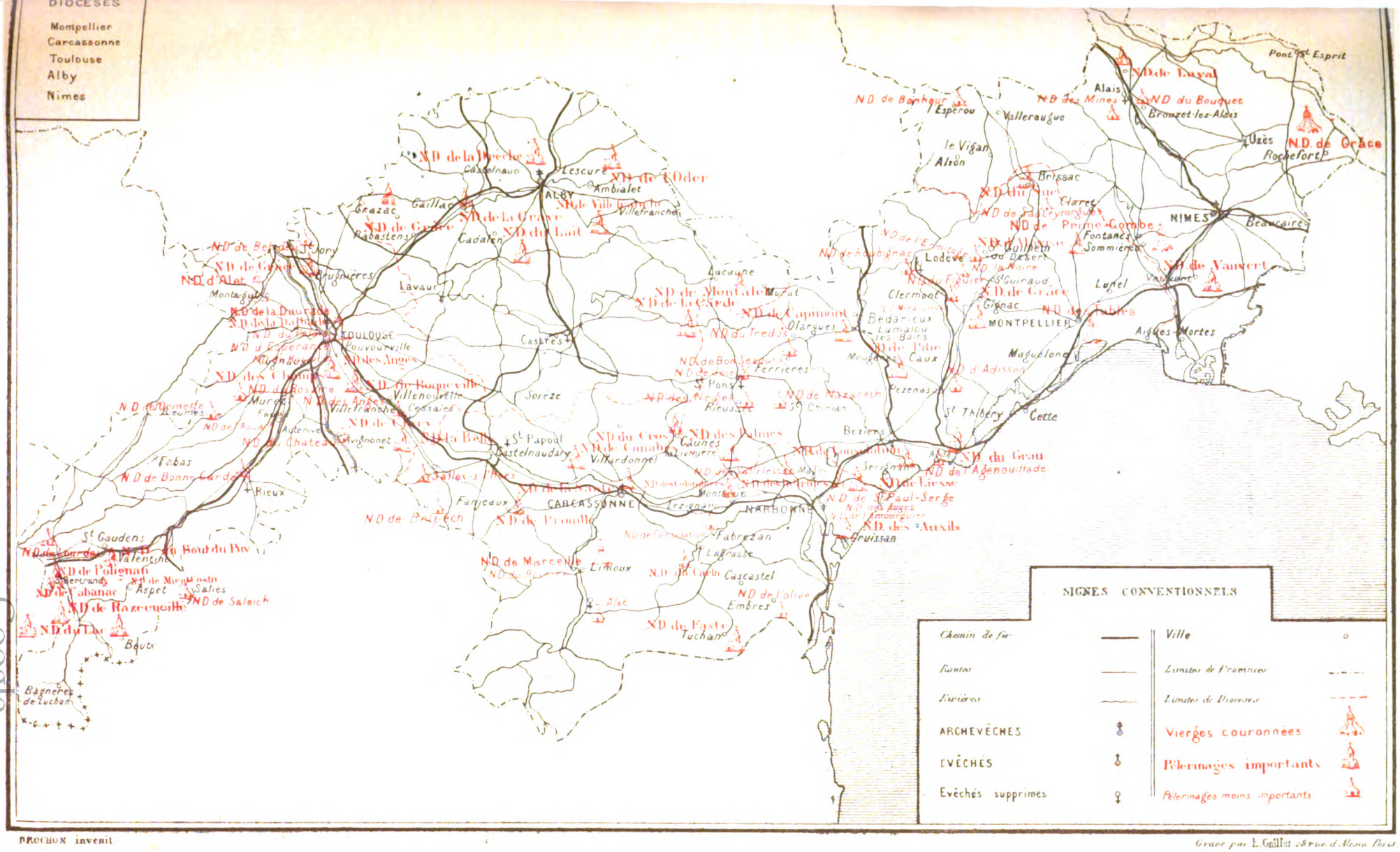
DE

TOULOUSE — CARCASSONNE — ALBY

MONTPELLIER — NIMES

Digitized by Google

Digitized by Google



PROCHON invenit

Gravé par L. Guillot 28 rue d'Alesia Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

LANGUEDOC

Le Languedoc, qui prit successivement le nom de Septimanie et d'Aquitaine, avec Toulouse pour capitale, était une des plus vastes provinces de notre ancienne France. Confinant à l'Espagne par ses limites méridionales, elle partageait avec la Provence l'empire de la Méditerranée par le golfe de Gascogne, tandis que, vers le nord, son territoire s'étendait jusqu'à l'Auvergne, et se rattachait le Vivarais, le Velay et le Gévaudan.

Le Languedoc contenait, avant 1789, trois archevêchés et vingt-deux diocèses. De ses tronçons, l'Assemblée nationale forma huit diocèses et autant de départements. Nous ne parlerons ici que du Languedoc proprement dit, nous réservant d'unir à l'Auvergne le Vivarais, le Gévaudan et le Velay.

DIOCÈSE DE TOULOUSE

- N. D. de la Daurade, a Toulouse.
- N. D. de la Dalbade, id.
- N. D. du Palais, id.
- N. D. du Saint-Rosaire, id.
- N. D. d'Alet, a Montaigut.
- N. D. de Grace, a Bruguières.
- N. D. de Clary, a Cessales.
- N. D. de Roqueville, a Montgiscard.
- N. D. la Belle ou des Miracles, a Avignonet.
- N. D. des Anges, a Pouvourville.
- N. D. du Chateau, a Auterive.
- N. D. des Champs, a Cugnaux.
- N. D. de Bonne-Garde, a Rieux.
- N. D. de l'Ormette, a Rieumes.
- N. D. du Rosaire, a Muret.
- N. D. de l'Aouach, au Fauga.
- N. D. du Bout-du-Puy, a Valentine.
- N. D. de Polignan.
- N. D. du Lac, a Boutx.
- N. D. de Miejo-Costo, près d'Aspet.
- N. D. de Razecueillé.
- N. D. de Cabanac, a Pointis-de-Rivière.
- N. D. de Saleich, a Salies.
- N. D. des Anges, a Villenouvelle.
- N. D. de Bel-Dou, a Saint-Jory.
- N. D. de Lourdes, a Ilucs.
- N. D. d'Espérance, a Toulouse.
- N. D. de Font-Romeu, id.
- N. D. de Délivrance ou du Rempart, a Toulouse.

Le diocèse de Toulouse, évangélisé, dès le premier siècle, par saint Saturnin, érigé en archevêché en 1317, a emprunté à la Gascogne l'archiprêtré

Digitized by Google

de Saint-Gaudens, qui formait l'ancien comté et évêché de Comminges. Il s'est partagé avec Alby les diocèses de Lavaur et de Rieux, supprimés par le Concordat. Il se renferme aujourd'hui dans les mêmes limites que le département de la Haute-Garonne.

Notre cadre nous impose la privation de ne pas parler ici des principaux pèlerinages de Toulouse : Saint-Saturnin, par corruption Saint-Sernin, dont la basilique possède tant et de si précieuses reliques, et, dans le voisinage, Sainte-Germaine de Pibrac; mais nous y reviendrons, et, d'ailleurs, les pèlerinages à la Sainte Vierge y sont également célèbres.

NOTRE-DAME DE LA DAURADE, à Toulouse (⛪ en 1874). « La religion des Romains, dit Raynal (*Histoire de Toulouse*), triompha dans les Gaules avec la même rapidité que leurs armes. Pour plaire ou pour obéir aux vainqueurs, les Tectosages adoptèrent leurs divinités... Jupiter, Apollon et Mercure y furent adorés dans des temples dignes de cette capitale, à la place d'Esus, de Teutatès et de Taranis.

« De tous ces superbes édifices, il n'en reste qu'un, converti depuis quinze cents ans en une église, connue sous le nom de *Sancta Maria Fabricata,* ou de la *Daurade.* »

Le temple primitif, de forme décagone, fut bâti sur l'emplacement d'un lac qui longeait la Garonne : il ne se composait d'abord que de la portion qui forme le sanctuaire, et fut, dit-on, consacré à la Sainte Vierge par saint Exupère, évêque de Toulouse, en 399.

Les rois visigoths, qui régnèrent sur Toulouse au cinquième siècle, se plurent à l'agrandir et à l'orner. Placidie, sœur d'Honorius et femme d'Atolfe, et Ragnachilde, épouse d'Euric, rois des Visigoths, couvrirent les murs de mosaïques, y jetèrent l'or avec tant de profusion, qu'on lui donna le nom de *Deaurata* (*dorée*), par corruption Daurade.

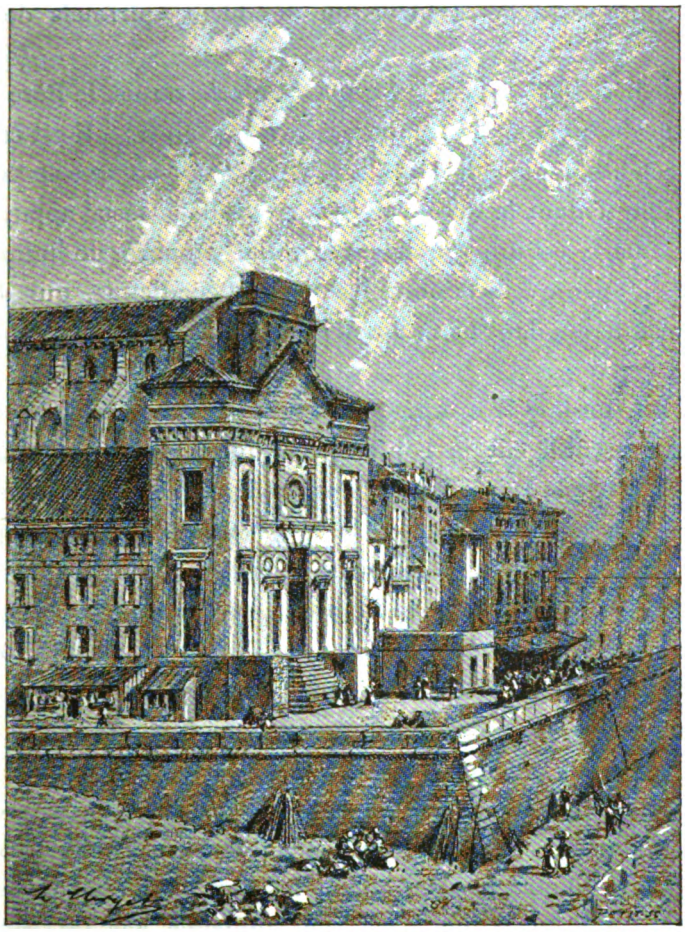
L'église de N. D. de la Daurade devint célèbre dès les premiers temps de la monarchie française. Saint Grégoire de Tours la mentionne avec celle de Saint-Saturnin comme un lieu d'asile inviolable. Charles le Chauve l'enrichit de privilèges et de grands biens, qui lui furent confirmés par Louis le Jeune, en 1154.

Cependant, au onzième siècle, la simonie y avait introduit de graves abus. Animés d'un zèle égal, l'évêque Izarn et Guillaume IV, comte de Toulouse, s'adressèrent à saint Hugues, sixième abbé de Cluny, pour lui demander des religieux de son Ordre. En 1077, on convint que la Daurade serait toujours desservie par des moines, et il en fut ainsi pendant plus de sept siècles. Les Bénédictins de la Daurade furent d'abord sous la dépen-

Digitized by Google

dance de l'abbaye de Moissac; au dix-huitième siècle, le monastère s'unit à la Congrégation de Saint-Maur.

Environnée de cette double protection, l'église de N. D. de la Daurade jouit dès lors d'une prospérité croissante. Jusqu'au temps de Guillaume VII, les comtes de Toulouse avaient choisi leur sépulture dans l'église de Saint-



NOTRE-DAME DE LA DAURADE, A TOULOUSE.

Sernin. Le prince obtint, en 1093, du pape Urbain II, la permission de faire construire pour lui et sa postérité un cimetière, tout proche de l'église de la Daurade.

C'est aussi dans l'église de la Daurade que fut ensevelie l'illustre protectrice de l'Académie des jeux Floraux, dame Clémence Isaure. Sa statue sépulcrale fut transportée, vers 1549, à l'hôtel de ville. Le curé de la Daurade est encore en possession du privilège de bénir les fleurs d'or et

Digitized by Google

d'argent qui sont données, le 1er mai, en récompense, aux vainqueurs des jeux Floraux.

La dévotion du peuple toulousain en faisait aussi le lieu de ses préférences. Une confrérie, sous le titre de l'*Immaculée-Conception*, y fut érigée au quatorzième siècle. Enrichie de nombreuses indulgences, elle devint assez célèbre pour que le général des Carmes, le 8 décembre 1397, admit les confrères à la participation des biens spirituels de tout son Ordre.

Dans son *Atlas Marianus*, p. 523, un Jésuite bavarois, le Père Gumpenberg, parlant de N. D. de la Daurade, s'exprime ainsi : « Il est certain que ce lieu est célèbre depuis plusieurs siècles... On y voit une statue faite en bois noir, représentant la divine Mère avec l'Enfant Jésus appuyé sur son sein. Cette image est illustre par un grand nombre de miracles. Son origine est, je pense, inconnue, les Pères Bénédictins, qui desservent l'église, n'ayant rien dans leurs archives qui puisse jeter de la lumière sur ce point.

« Ce qui est constant, c'est que toutes les fois que des sécheresses ou des pluies excessives affligent la contrée, les Toulousains ont coutume de recourir à N. D. de la Daurade, et ils prétendent que jamais leurs vœux ne sont frustrés. En pareil cas, selon un usage antique, les huit capitouls ou magistrats annuels demandent, au nom de la cité, à ceux qui sont chargés du soin de la Daurade, de tirer l'image sainte de sa niche et de l'exposer sur un trône élevé à la vénération publique. On ne l'a pas plus tôt fait que les fidèles accourent de tous les quartiers, pour réclamer la pluie ou le beau temps, selon le besoin. Dans le même but, on porte aussi en procession cette image dans l'intérieur de la ville. »

Les auteurs de la *Gallia christiana* constatent le même empressement, et, dans les temps plus modernes, un témoin oculaire, Bartès, raconte que, le 18 août 1738, une sécheresse qui mettait en péril tous les fruits de la terre cessa par suite d'une procession sollicitée par les capitouls de Toulouse. A cette procession, la statue fut portée par les enfants de la paroisse et suivie de toute la ville. Le même fait se représenta, avec le même succès, dans les années 1741 et 1775.

A cette dernière date, le monument qui abritait l'antique statue et les trois confréries écloses autour d'elle, avait subi de cruelles mutilations. Dès 1703, on avait dû enlever une coupe immense qui couronnait le sanctuaire, lequel était, avons-nous dit, l'ancien temple païen. On fut alors surpris de trouver au centre extérieur de la voûte une ouverture, comme au Panthéon de Rome. En 1759, sous prétexte d'aménagements, on fit

Digitized by Google

disparaître la mosaïque qui couvrait les murailles et la colonnade de marbre avec ses fines sculptures d'ordre ionique et corinthien.

La Révolution acheva cette œuvre de vandalisme, s'attaquant de préférence à la Vierge noire. La statue, achetée d'abord pour vingt-quatre livres, en avril 1793, fut brûlée en 1798, dans le foyer du corps de garde à l'hôtel de ville.

Dès que la paix fut rendue à l'Église, N. D. de la Daurade devint une des principales paroisses de Toulouse. Son premier curé, un confesseur de la foi, M. Marceille, consultant le souvenir des vieillards et le sien, car, avant d'en être le pasteur, il était enfant de la paroisse, M. Marceille fit sculpter, en 1806, une statue nouvelle sur le même modèle que la Vierge noire. Les confréries de l'Immaculée-Conception, de la Nativité et de l'Assomption refleurirent, et, bientôt après, la paroisse s'affiliait à l'archi-confrérie de N. D. des Victoires.

La dévotion des Toulousains envers N. D. de la Daurade s'est plusieurs fois, dans ce siècle, manifestée d'une façon éclatante, mais en aucune occasion comme au jour de son couronnement.

Le 31 mai 1874, Mgr Florian-Desprez, archevêque de Toulouse, déposait sur le front de N. D. la Noire et de l'Enfant Jésus deux couronnes d'or rehaussées de pierres fines, au nom de Pie IX, qui avait voulu les bénir lui-même. Le Rév. Père Caussette fit entendre aux foules accourues l'histoire et les significations des couronnements de Marie sur la terre et dans les cieux.

M. l'abbé Ferradou, promoteur de cette fête, était, comme M. Marceille, enfant et pasteur de la paroisse de la Daurade. Il prononça d'une voix forte, malgré ses quatre-vingts ans, les acclamations solennelles auxquelles répondait au dehors la grande voix de la foule, et celle plus puissante encore du canon.

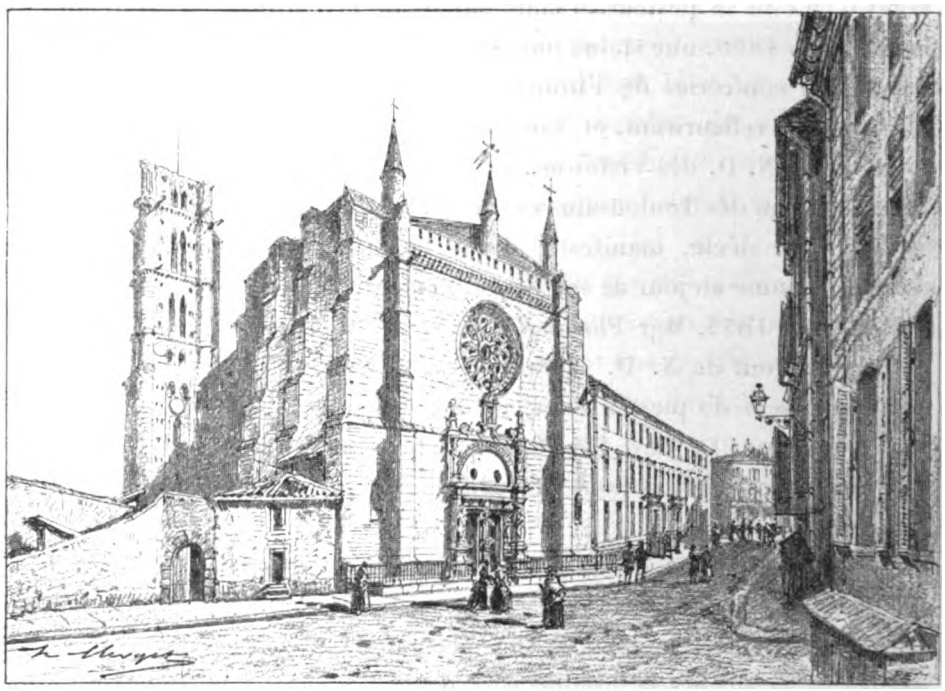
NOTRE-DAME DE LA DALBADE, à Toulouse. Plus récente, mais non moins célèbre que la précédente, N. D. de la Dalbade (*dealbata,* blanche) aurait pour origine un fait extraordinaire, rapporté par Pierre de Vaux-Cernay, moine de Cîteaux, historien de la guerre des Albigeois et des Gestes de Simon de Montfort.

En voici la traduction naïve faite par Amand Sorbin, en 1569 : « Il nous a semblé bon de rédiger par escrit un certain miracle qui avint à Tolose, du temps que Minerbe (ville et château du diocèse de Narbonne) fut susplantée (prise) en 1210. Il y a en ladite cité et près du palais du comte tolosain une certaine église, fondée à l'honneur de Dieu et révérence de la

Digitized by Google

benoiste Vierge Marie, de laquelle la muraille avoit esté nouvellement *blanchie*.

« Un jour, sur le vespre, on commença à voir contre lesdites murailles et par tous les environs du dedans de ladite église, des croix comme argentées et surpassantes en blancheur ladite muraille, et estoient en perpétuel mouvement, de manière que plusieurs les voyoient, sans pourtant les pouvoir monstrer à autruy, et estoient plutôt évanouyes, qu'aucun eût levé le doigt pour les monstrer, attendu qu'en forme d'esclair elles apparois-



NOTRE-DAME DE LA DALBADE, A TOULOUSE.

soient, tantost grandes, tantost moyennes, et tantost infinies. Et dura icelle vision environ quinze jours, apparoissant tous les jours sur le vespre, en sorte que tout le peuple de Tolose le veit.

« Et affin qu'on adjouste foi à mon rapport, faut que le lecteur sçache que Fulco, évesque tolosain, et Raimond, évesque de Utisance (Uzès), et l'abbé de Cisteaux, légat du Saint-Siège apostolique, ensemble maistre Théodose, car tous estoient pour lors à Tolose, l'ont veu et me l'ont racomté par ordre, en la manière susdite.

« Advint qu'un chapelain d'icelle église, qui ces croix ne pouvoit voir, entra de nuict en icelle et se mit en oraison, fit requeste à Nostre Seigneur

Digitized by Google

qu'il lui donnast, s'il luy plaisoit, de voir ce que les autres avoient veu; maintenant regarda et veit innumérables croix, non aux murailles, mais esparses en l'air. Entre lesquelles y en avoit une plus grande, et issyt (sortit) de l'église et toutes les autres après, et commencèrent, à droit fil, de s'acheminer vers la porte de la cité.

« Le prestre s'en alla après, tout esbahy, pour voir que c'estoit. Ainsi,

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A LA DALBADE.
(D'après une peinture murale.)

comme il fut à l'entrée de la cité, il luy fut advis qu'il voyoit venir à la cité un certain homme de chière (visage) merveilleusement belle et honorée, et tenoit une espée en sa main, et toutes les croix alloient devers luy, et occit un grand homme qui venoit de la cité. Et celuy prestre, qui fut ainsy tout pasmé de la peur, s'en retourna en fuyant vers l'évesque d'Uticense, et, se prosternant à ses pieds, lui récita tout ce discours. »

Les historiens de l'époque ont cru voir dans ces croix une allégorie de la

Digitized by Google

croisade contre les Albigeois, et du prochain triomphe des soldats catholiques; dans ce grand homme occis à la porte de la cité, Pierre d'Aragon succombant de la main même de Simon de Montfort. Quoi qu'il en soit, N. D. de la Dalbade, dépendant de l'église de la Daurade jusqu'en 1109, fut alors érigée en paroisse distincte.

L'église actuelle, élevée au quinzième siècle sur l'emplacement de celle qu'Amélius, évêque de Toulouse, avait donnée à saint Hugues de Cluny, en 1109, l'année même de la mort de ce saint abbé, fut consacrée, le 1er novembre 1455, par Bernard du Rozier, archevêque de Toulouse.

Les Bénédictins gouvernèrent cette église et son pèlerinage avec un grand zèle jusqu'à l'année 1619. La direction en fut alors transmise aux prêtres de l'Oratoire, dont le cardinal de Bérulle venait récemment d'enrichir l'Église de France. Ces derniers y restèrent jusqu'en 1790. L'église fut alors profanée et convertie en magasin. Elle a depuis été restituée, et c'est une des principales paroisses de la ville.

La gravure que nous reproduisons ici provient de l'ancien couvent des Carmes et représente Charles VI sauvé par N. D. d'Espérance.

NOTRE-DAME DU PALAIS ou N. D. la Noire était une statue que le peuple de Toulouse vénéra longtemps dans une niche, à l'entrée de l'ancien château Narbonnais, devenu le Palais de justice. Elle était en grande vénération pour tout le faubourg Saint-Michel, principalement depuis l'extinction de l'incendie du 18 août 1672.

Quand les coupables étaient condamnés à faire amende honorable, c'était presque toujours devant N. D. la Noire qu'ils venaient s'acquitter. Aux mauvais jours de la Révolution, la statue, qui était en pierre, fut brutalement jetée sur le pavé et se brisa en partie. Recueillie par une famille chrétienne, elle fut replacée dans sa niche; mais le Palais qui lui donnait asile ayant été détruit en 1852, les Jésuites s'empressèrent de lui offrir l'hospitalité sur la façade de leur église qui est dans le voisinage.

NOTRE-DAME DU SAINT-ROSAIRE, à Toulouse. Au couvent de la Visitation de Toulouse vivait au milieu du dix-septième siècle une Sœur converse nommée Marie-Gabrielle de Bories. Occupée à la cuisine, elle aperçut un jour, collée sur une planche et toute maculée d'huile, une image de N. D. du Rosaire. Par un sentiment de respect, elle jeta l'image dans son fourneau et se rendit à la messe. Plus de trois quarts d'heure se passèrent, et quel ne fut pas son étonnement de retrouver intacte au milieu des flammes l'image qu'elle y avait jetée! Elle s'empressa de la retirer, et le fit sans se brûler.

Digitized by Google

La communauté tout entière, MM. Brassac et Dufour, vicaires généraux de Toulouse, furent témoins de ce prodige et l'attestèrent dans un procès-verbal, daté du 26 août 1659.

« Cette même image, aujourd'hui encadrée dans un vaste reliquaire, est conservée dans l'oratoire intérieur du Saint-Rosaire; et les flammes de l'incendie n'ont jamais pénétré ledit monastère de la Visitation. » Ainsi s'exprime une petite feuille imprimée avec l'approbation de l'archevêché.

NOTRE-DAME D'ALET, à Montaigut (⛪ 1863). Jadis des peintures murales, aujourd'hui des vitraux, au dix-septième siècle un petit livre imprimé en 1687 et réédité avec quelques détails nouveaux en 1863, en tout temps, la tradition locale ont raconté que, vers la fin du onzième siècle, un laboureur, nommé Raymond, poussait sa charrue au lieu où s'élève la chapelle d'Alet. Tout à coup, ses bœufs s'arrêtent. En vain les presse-t-il de l'aiguillon et de la voix, les animaux résistent. Raymond jette au loin son aiguillon, lequel s'enfonce en terre si profondément qu'on ne peut plus le retirer. Tandis qu'il s'épuise en stériles efforts, la Sainte Vierge lui apparaît : « Je désire, lui dit-elle, que tu me bâtisses une chapelle en ce lieu! »

Raymond était un homme très pieux, jouissant de l'estime générale. Quand il fit connaître l'honneur qu'il avait reçu et la commission dont la Vierge l'avait chargé, on le crut sur parole, et grâce aux aumônes qu'il sollicita, la chapelle d'Alet se bâtit promptement. Elle est située près de Montaigut, sur la route de Toulouse à Cadours. Plantée sur une éminence, elle domine la vallée de la Save, entre Grenade et l'Ile en Jourdain.

Bien qu'on n'en puisse fournir d'autre preuve que la tradition locale, il semble que la chapelle d'Alet fut le lieu où saint Dominique eut la première révélation du Rosaire et de son apostolat. Il est en effet question dans sa vie d'une chapelle, dédiée à la Sainte Vierge, dans la forêt de Bouconne, aux environs de Toulouse. Or, cette forêt s'étendait alors bien au delà du bourg de Montaigut et de la chapelle d'Alet. La chapelle fut pendant trois siècles et demi le but d'un pèlerinage très suivi par les populations des diocèses de Toulouse, d'Auch et d'Alby.

Vers 1568, les protestants venant du château de Mauvert la renversèrent de fond en comble; le portail et l'autel restèrent seuls debout au milieu des ruines. La statue miraculeuse fut d'abord portée à la Dalbade de Toulouse, puis à l'église paroissiale de Saussens. Après un siècle de désolation, à la faveur d'un nouveau prodige, le sanctuaire d'Alet se releva en 1673.

Ce ne fut plus à un homme isolé, mais à diverses personnes de la paroisse et des environs que la Sainte Vierge se montra simultanément. De toute la

Digitized by Google

contrée et de points fort éloignés, poussées par un même sentiment, des personnes de tout rang se trouvèrent un jour réunies aux ruines d'Alet, avec le dessein de les relever. Les uns apportent de l'argent, d'autres, leurs bijoux; ceux-ci fournissent la pierre, ceux-là offrent la charpente; bref, en quelques semaines, la chapelle est relevée, telle que nous la voyons aujourd'hui.

Cet événement, au moins aussi merveilleux que le premier, mit en grand honneur le pèlerinage d'Alet. Le clergé de Montaigut fut bientôt insuffisant pour un pareil concours, et dès 1677 le marquis de Montaigut fondait une maison destinée aux chapelains. Cette habitation existe encore, ainsi que le magnifique retable donné par la marquise d'Alègre. Cette même année, Mgr de Corbon-Montpezat, archevêque de Toulouse, y fonda une confrérie que le pape Innocent XI combla de faveurs spirituelles.

Si la Révolution pilla le sanctuaire, elle ne parvint pas à le détruire. Il ne se trouva personne dans la contrée pour exécuter les ordres formels de destruction envoyés à Montaigut par le comité révolutionnaire de Toulouse.

Au milieu des apostasies, des lâchetés et des horreurs de cette époque, c'est une joie de rencontrer çà et là de tels actes de courage.

N. D. d'Alet parut sensible à ces marques d'honneur. Aussitôt après la paix, la chapelle donnée par les acquéreurs à la fabrique de Montaigut fut restaurée et desservie par M. le curé de la paroisse; mais la maison des chapelains était encore, en 1843, une propriété particulière.

Mgr d'Astros, jaloux de rendre au sanctuaire son ancienne splendeur, en fit l'acquisition et confia le service de la chapelle aux prêtres du Sacré-Cœur. Ceux-ci continuèrent de développer dans la contrée l'amour de Marie; ils ornèrent la chapelle de vitraux historiques, et le pèlerinage fut dès lors aussi fréquenté que jamais.

Témoin de ces manifestations, Mgr Desprez obtint de Rome, en 1863, le privilège de couronner la célèbre Vierge d'Alet. Un concours immense du clergé et du peuple répondit, le 16 juin, à l'appel du Pontife. Le diadème d'or, bénit par Pie IX lui-même et apporté de Rome, fut déposé par l'archevêque sur le front de N. D. d'Alet, tandis que le Rév. Père Caussette, supérieur des prêtres du Sacré-Cœur, disait par quelle suite de bienfaits la Reine couronnée avait mérité son triomphe.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Bruguières. Le Père Auberi, Étienne Molinier, le savant et naïf historien de N. D. de Garaison, ont raconté en 1641 et 1644 les gloires de N. D. de Bruguières. Plus récemment, le Rév. Père Carles,

Digitized by Google

en le rajeunissant, a complété ce récit. Nous nous contenterons de les résumer.

Deux titres, du milieu du quinzième siècle, mentionnent la chapelle; mais si l'on consulte l'architecture de la base du clocher, quelques vestiges de peintures murales, et surtout la forme et les draperies de la statue, on conclut à une antiquité plus reculée encore.

Enfouie dans un champ, vraisemblablement par la crainte des Albigeois, la sainte image qu'on y vénère est d'un bois très dur et fut trouvée par deux laboureurs. Portée par trois fois à l'église paroissiale, accompagnée de tout le peuple, surveillée avec soin, trois fois elle revint seule au lieu de son élection. Le maître du champ, témoin du prodige, offre tout le terrain nécessaire, et une chapelle s'élève au lieu même de la découverte.

N. D DE BRUGUIÈRES.

Bientôt insuffisante, à cause du concours des pèlerins, la chapelle fut agrandie tout autour d'une sorte d'abri, et les murs, ainsi soustraits aux injures de l'air, se couvrirent de peintures qui rappelaient aux pèlerins l'histoire de la religion et la miraculeuse invention de la statue.

Quelle que fût sa renommée, la chapelle de Bruguières n'avait pas de chapelain régulier; d'ailleurs, son isolement l'exposait aux tentatives de la cupidité. En 1557, trois voleurs s'y introduisirent nuitamment. Or, tandis qu'ils enlevaient la robe de la Vierge, la cloche se mit d'elle-même en branle. Les malfaiteurs s'enfuirent au plus vite, mais, poursuivis, ils se firent prendre dans la ville de Grenade et furent pendus sur la place publique.

Ce prodige fut suivi d'un autre non moins mémorable. Quarante mille reîtres hérétiques étaient venus d'Allemagne, appelés par Condé et Coligny. Ils ravagèrent le pays de Toulouse, sans épargner la chapelle de Bruguières. Mais, prévenant leur fureur, un habitant du pays, nommé Jean Bertrand, cacha la statue dans une meule de paille. Les reîtres brûlèrent la chapelle et mirent également le feu au pailler. La paille se consuma tout entière, hormis celle qui entourait la statue, qui fut retrouvée sans aucun dommage.

La chapelle, réparée aussitôt après le passage des huguenots, fut agrandie en 1600. Sa célébrité croissant toujours, les administrateurs songèrent à en assurer le service. De concert avec le curé de Bruguières, le baron de

Digitized by Google

Saint-Jory, seigneur temporel, et le cardinal de Joyeuse, archevêque de Toulouse, confièrent, en 1605, le sanctuaire de N. D. de Grâce aux Dominicains de Toulouse.

La présence des fils de Saint-Dominique donna au pèlerinage un nouvel éclat. De nombreuses guérisons, dont on possède encore les procès-verbaux, ravivèrent sans cesse, jusqu'à la Révolution, la confiance des paroisses du voisinage. Deux confréries, riches d'indulgences, celles du Rosaire et de N. D. de Grâce, en enrôlaient presque tous les habitants dans une chaîne d'amour.

Les hommes de 93 firent là leurs œuvres accoutumées; le couvent fut vendu et la chapelle livrée aux flammes. Quant à la statue, des misérables la conduisaient au bûcher qui consumait l'autel et son magnifique retable, quand une humble villageoise, qu'on appelait Menustre, l'acheta à vil prix et la cacha dans la paille de son lit. Elle la rendit plus tard à l'église paroissiale, sur les instances de M. de Cussac, qui fut le principal instrument de la résurrection du pèlerinage. Ce saint homme fit restaurer l'église de Bruguières. Il obtint de Pie VII un bref qui transférait à la paroisse les indulgences autrefois accordées par Clément XI et Urbain VIII au sanctuaire de N. D. de Grâce. Grégoire XVI, en 1845, Pie IX, en 1854, ont encore ajouté à ces faveurs.

« Notre pèlerinage, nous a écrit M. l'abbé Vidal, curé de Bruguières, sans avoir son importance d'autrefois, est loin d'être oublié. Pendant la belle saison, les pèlerins sont encore nombreux autour de N. D. de Grâce; les communautés et pensionnats, les collèges et les cercles catholiques de Toulouse entretiennent les traditions du passé... »

NOTRE-DAME DE CLARY, à Cessales. Sur la paroisse de Cessales, N. D. de Clary semble contemporaine de celle d'Avignonet, son illustre voisine. Comme cette dernière, elle a subi les outrages des Albigeois et les déprédations des huguenots. La chapelle, détruite par les premiers, possédait une antique statue de la Mère de Dieu, sculptée en bois de noyer, qui fut jetée au fond d'un puits. Elle y séjourna environ un siècle. Retrouvée vers 1360, elle fut portée dans une chapelle, qui l'abrita jusqu'en 1793. De nouveau enfouie dans un fossé, portée à Vallègue en 1802, elle revint en 1806 à l'église de Cessales et y resta jusqu'en 1854.

L'antique chapelle de Clary sortit alors de ses ruines, et la statue y reprit solennellement sa place. C'était un des principaux pèlerinages du Lauraguais. Chaque année, le 8 septembre, il y a encore un grand nombre de pèlerins.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE ROQUEVILLE, à Montgiscard. Située au sommet d'une colline, le long du canal du Midi, cette chapelle est la protection et la gloire de la paroisse et du canton de Montgiscard. Son origine, d'après la légende, est la même que celle d'Alet et de Bruguières. La statue aurait été trouvée par le soc d'un laboureur. Une pierre gravée, avec le millésime de 1315, atteste la reconstruction de l'édifice, ruiné par les Albigeois.

A l'origine, il n'y eut à Roqueville qu'un seul chapelain; mais les besoins du pèlerinage y attirèrent, dans la première moitié du dix-septième siècle, un certain nombre de prêtres, qui, vivant sous une règle commune, évangélisèrent la contrée. Mgr de Montchal, archevêque de Toulouse, approuva cette institution, et plusieurs papes, depuis Innocent X jusqu'à Clément XIII, attachèrent des indulgences aux retraites prêchées par ces apôtres, en leur chapelle de Roqueville.

Détruite jusqu'en ses fondements par la tourmente révolutionnaire, la chapelle se releva en 1820, grâce au zèle de M. le curé de Roqueville et à la générosité des fidèles. Mgr de Clermont-Tonnerre, cardinal archevêque de Toulouse, la bénit solennellement au mois de mai 1821. Elle a été agrandie en 1851, et chaque année, à toutes les fêtes de la Sainte Vierge, mais principalement à la Nativité, une foule de pèlerins se pressent, avides de gagner les indulgences anciennes et une plus récente, accordée par Pie IX, en 1863.

L'antique statue de la Vierge de Roqueville a été retrouvée en 1865, enfouie dans la terre ; en même temps, et par une coïncidence providentielle, on rencontrait dans un mur la tête, qu'une main brutale avait détachée pendant la Révolution. Ainsi reconstituée, N. D. de Roqueville a repris sa place dans la nouvelle chapelle, le 12 février 1865.

NOTRE-DAME LA BELLE ou des **MIRACLES**, à Avignonet. La petite ville d'Avignonet, à l'extrême limite du diocèse de Toulouse, confinant à celui de Carcassonne, est surtout célèbre par le crime odieux que commirent les Albigeois sur la personne des Dominicains et inquisiteurs envoyés par le Pape.

Cet épisode, l'un des plus émouvants de l'époque, a été de nouveau étudié, en 1869, par M. le baron de Montgailhard, dans la *Revue de Toulouse*. L'auteur conclut au massacre des inquisiteurs dans le palais même du comte de Toulouse, attenant à l'église. A la suite de ce meurtre, le pape Grégoire IX frappa d'interdit, pour quarante ans, l'église paroissiale, et le culte fut célébré dans une petite chapelle voisine, appartenant aux Bénédictins.

Digitized by Google

Au bout de quelques années, sous le règne de saint Louis, les habitants d'Avignonet, convertis et repentants, prièrent le Pape de lever l'interdit, et le Pontife suprême, qui, à l'instar de Dieu, dont il est le représentant, ne frappe que pour guérir, accueillit favorablement la requête. Or, à l'heure même où le Pape en permettait l'ouverture, les portes de l'église s'ou-

NOTRE-DAME LA BELLE, A AVIGNONET

vraient d'elles-mêmes, et les cloches, muettes depuis plusieurs années, se mirent à sonner pendant vingt-quatre heures.

Lorsque les habitants joyeux se précipitèrent dans leur église, ils y trouvèrent une magnifique statue de la Sainte Vierge, qu'ils appelèrent N. D. la Belle ou N. D. des Miracles, en souvenir des merveilles de cette journée.

Tel est le fait, transmis par une tradition ininterrompue et consacrée par une Bulle de Paul III, en 1537.

Dans le but de perpétuer le souvenir d'un tel bienfait, une fête annuelle et une confrérie furent fondées dans l'église d'Avignonet. Les souverains

Digitized by Google

pontifes, depuis Paul III jusqu'à Grégoire XVI, n'ont cessé d'encourager et de bénir l'une et l'autre, en les comblant de nombreuses faveurs.

Tandis que les Dominicains présentaient, en 1693, un mémoire pour la canonisation des martyrs, les huguenots, très dignes successeurs des Albigeois, surprirent la ville d'Avignonet, et s'acharnèrent à dessein sur l'église, dont ils détruisirent l'autel et les tableaux. La Révolution, héritière des haines de l'hérésie contre la Sainte Vierge, renouvela les mêmes scènes de vandalisme; mais, en 1823, un troisième tableau, représentant le martyre des inquisiteurs, fut placé dans l'église.

La fête principale se célèbre le premier mardi de juin, jour anniversaire de la levée de l'interdit et des prodiges qui l'accompagnèrent.

NOTRE-DAME DES ANGES, à Pouvourville. Au sud de Toulouse, N. D. des Anges attire à Pouvourville de nombreux pèlerins, bien que sa célébrité soit assez récente. Pouvourville n'était, jusqu'en 1775, qu'une annexe de la paroisse de Saint-Agne; son église, édifice modeste, était sous le vocable de l'Immaculée-Conception. La Révolution la respecta ou à peu près.

Une guérison inespérée et subite, obtenue naguère par un jeune homme du voisinage, à la suite d'un vœu à N. D. des Anges, en Italie, marqua la résurrection du pèlerinage. Le jeune homme guéri se consacra à Dieu, restaura la chapelle. Le cardinal Desprez approuva, en 1864, une congrégation, élevée plus tard au titre d'archiconfrérie, et qui comptait, dès 1867, quarante-six mille associés. Une petite brochure sur ce pèlerinage parut, en 1869, à Limoges, sans nom d'auteur.

Le 2 août, fête de la Portioncule, est la solennité principale.

NOTRE-DAME DES CHAMPS, à Cugnaux. Cette chapelle n'a plus sa célébrité d'autrefois. La statue, trouvée dans un sillon par un laboureur, portait jadis le titre de *Seigneuresse* du pays. Elle en était, en effet, la dame par les bienfaits qu'elle répandait autour d'elle, et par les immenses propriétés que la reconnaissance lui avait apportées. Le curé de Cugnaux, dont elle dépendait, jouissait de vingt mille livres de rente, presque autant *que certains* évêchés.

C'était une proie trop riche pour échapper à la Révolution, qui fit de la chapelle un monceau de ruines. Seule, et grâce à l'adresse d'une personne de la paroisse, la statue fut sauvée de la destruction. Elle a été replacée sur l'autel, réparé en 1804. Vingt ans après, elle fut merveilleusement préservée d'un nouveau danger. L'église tout entière brûla le 24 mars, à l'exception

Digitized by Google

de la chapelle de la Sainte Vierge, dont la charpente, le plafond et les vieilles boiseries eussent été un aliment facile à l'incendie.

NOTRE-DAME DU CHATEAU, à Auterive. Auterive était une ville forte, relevant du comté de Foix; mais son meilleur rempart fut toujours la Sainte Vierge. Sa chapelle ne fut d'abord qu'une simple niche sous le portique du château. Brisée en 93, la statue a été remplacée et la chapelle reconstruite en 1859.

NOTRE-DAME DE L'AOUACH.

NOTRE-DAME DE BONNE-GARDE, à Rieux. Rieux, siège d'un évêché créé par Jean XXII, en 1317, honorait la Sainte Vierge comme sa gardienne; elle avait placé sa statue en sentinelle sur le pont, où elle est encore dans une chapelle, rajeunie en 1863.

NOTRE-DAME DU ROSAIRE, à Muret. Muret dispute à N. D. d'Alet l'honneur d'avoir vu naître et grandir la dévotion du Rosaire. Pendant que Simon de Montfort taillait en pièces, près de la ville, les ennemis de la société, Dominique recevait, dit-on, dans l'église de Saint-Jacques, l'arme du Rosaire qui devait plus sûrement subjuguer l'hérésie.

NOTRE-DAME DE L'AOUACH, au Fauga, sur la rive droite de la Garonne. Elle était déjà célèbre quand le cardinal de Joyeuse la visita en 1596. Bâtie par les aumônes de toute la contrée, elle est aujourd'hui, comme autrefois, fréquentée surtout pour la fête de l'Assomption.

NOTRE-DAME DE L'ORMETTE, à Rieumes. Ce pèlerinage, sur la paroisse de Rieumes, serait, si l'on en croit un recueil de prières imprimé en 1608, avec l'approbation de l'évêque de Lombez, le plus ancien de la contrée et daterait du quatrième siècle. Son nom lui viendrait d'un ormeau voisin. En 1601, le nombre des pèlerins était si considérable, qu'on bâtit une immense église, dont les paroisses des cantons de Rieumes, de Saint-Lys, de Muret, de Samatan et d'Auch remplissaient souvent la vaste nef.

Digitized by Google

Elle disparut, hélas! en 1793; mais, en 1862, à la fin d'une mission, prêchée par le Père Régis, six mille personnes accompagnaient une statue de la Sainte Vierge, que portaient soixante hommes et qui fut déposée au lieu où trois ans après, le 28 avril 1865, Mgr Desprez bénissait la première pierre de la chapelle. C'est aujourd'hui un pèlerinage très suivi.

L'Église catholique seule a le secret de ces résurrections.

NOTRE-DAME DU BOUT-DU-PUY, à Valentine. Voisine de Saint-Gaudens, cette chapelle de pèlerinage est la gloire de la paroisse de Valentine. Depuis bientôt trois siècles, la ville de Saint-Gaudens s'y rend le premier dimanche de mai, en souvenir de sa délivrance d'une peste terrible qui la décima et ne prit fin qu'après une procession générale. Des ruines près d'un ermitage qu'on voit tout près de la chapelle font supposer à ce sanctuaire une origine très reculée, peut-être druidique. Diverses légendes planent sur son berceau.

En 1683, la grande voix d'Innocent XI y bénissait une confrérie, dite des Agonisants, qui devint très célèbre. Approuvée par Mgr Louis Guron de Rechigne-Voisin, évêque de Comminges, elle fut rétablie en 1803 par Mgr Claude Primat, archevêque de Toulouse.

Tandis que les iconoclastes de 93 brisaient les images, brûlaient les tableaux et renversaient les murs de la chapelle, un habitant de Valentine, nommé Serp, put sauver la statue et l'enfouir. Il la rendit quand la paix fut venue. En 1818, la reconstruction fut décidée et commença aussitôt. Une habitation pour le chapelain, de grands chênes qui l'ombragent et qui furent détachés des domaines de l'État par Charles X, les grâces de toutes sortes qu'on y obtient, en font un lieu très fréquenté des pèlerins qui aiment la solitude. Les grandes foules y viennent de préférence le lundi de la Pentecôte et le 8 septembre.

NOTRE-DAME DE POLIGNAN. Elle fut primitivement bâtie pour abriter une statue de la Sainte Vierge, trouvée dans la terre, transportée à l'église paroissiale, mais qu'une main invisible rapporta plusieurs fois au lieu où on la vénère aujourd'hui. Sa célébrité était considérable, et le pèlerinage assez suivi pour qu'un couvent de Franciscains s'y établît, en 1611, et aidât encore à sa prospérité.

La chapelle fut relevée de ses ruines après le passage des huguenots et rebâtie dans le style de la Renaissance, grâce à la générosité du seigneur de Gourdan, messire de Binos. Par exception, la Révolution ne causa à ce sanctuaire que des dommages peu considérables. La statue fut sauvée; la

Digitized by Google

chapelle et le couvent rachetés par trois Frères religieux, originaires de Mirande, qui, en 1822, en firent abandon à Mgr l'archevêque de Toulouse.

Aujourd'hui, entourée des enfants du séminaire dont elle protège l'innocence et bénit les travaux, N. D. de Polignan reçoit encore des pèlerins, principalement le 8 septembre, fête patronale.

NOTRE-DAME DU LAC, à Boutx, canton de Saint-Béat. Elle est ainsi nommée d'un grand lac, aujourd'hui transformé en prairie. Tantôt renversée par la foudre, plus tard rasée par la Révolution, N. D. du Lac est restée victorieuse des éléments et de la méchanceté des hommes. La statue elle-même, qu'une légende populaire fait découvrir au lieu où on l'honore, et transporter, sans aucun secours, de l'église paroissiale à sa chapelle, fut sauvée de la Révolution, mais périt dans l'incendie qui consuma l'église en 1843. En dépit de toutes ces épreuves, N. D. du Lac jouissait et jouit encore d'un grand crédit, non seulement dans le pays de Comminges, mais dans le Bigorre, le Béarn et la Biscaye.

Au moment où un orage venait de la détruire à la fin du dix-septième siècle, un voyageur du pays allait périr sous le fer de brigands espagnols; mais, protégé par sa confiance et l'invocation à N. D. du Lac, il s'empressa, à son retour, de rebâtir à ses frais la chapelle. Il la dota, en outre, d'une rente singulière. Indépendamment d'une somme de cinquante francs, ses héritiers devaient donner et entretenir à perpétuité une vache, dont le lait et les veaux étaient vendus au profit de la chapelle.

Cette clause testamentaire fut exécutée pendant près d'un siècle. Sauvée pendant la Révolution, comme nous l'avons dit, la statue fut ensuite vénérée dans l'église de Boutx. En 1853, une jolie chapelle fut construite sur l'emplacement de l'ancienne, et le pèlerinage, sans être aussi florissant qu'au seizième siècle, a repris, pour la contrée, une heureuse prospérité.

NOTRE-DAME DE MIEJO-COSTO, c'est-à-dire à mi-côte, est, comme son nom l'indique, à moitié chemin de la montagne qui domine la vallée où s'assied la petite ville d'Aspet. La statue qu'on y vénère depuis des siècles est noire comme celle de Chartres. En 1630, un incendie détruisit la chapelle, qui fut rebâtie plus belle et plus grande, et fut dès lors desservie par des prêtres âgés, heureux de finir leurs jours dans la solitude, auprès de Marie.

Elle venait d'être agrandie d'un tiers, quand la Révolution la pilla et la vendit. L'acquéreur la rasa jusqu'en ses fondements. Dès 1809, les popu-

Digitized by Google

lations, privées de son absence, la rebâtirent; les indulgences accordées par Innocent XI, en 1682, lui furent de nouveau confirmées, et le pèlerinage continua depuis de s'accroître.

NOTRE-DAME DE RAZECUEILLÉ, dans ce même canton d'Aspet, rappelle un vœu fait au onzième siècle par le seigneur du château de ce nom, de Montbarthier, Castanet, Grisolle, Saint-Hilaire et autres lieux. Hyacinthe Barthier venait d'apprendre que les Sarrasins arrivaient d'Espagne par les gorges du Portet et de Caulédoux, détruisant tout sur leur passage : « Sainte Vierge, s'écria-t-il, si vous me donnez la victoire sur nos communs ennemis, dans ce lieu même, je vous bâtirai une chapelle! »

N. D. de Razecueillé aurait pu s'appeler N. D. de la Victoire, car elle en fut le fruit et le mémorial. Le lieu du combat porte encore aujourd'hui le nom d'Ile Madérère, ou Matarère, du mot espagnol *matareria*, tuerie, en souvenir des deux mille Maures qui y restèrent après le combat!

Les Barthier, descendants d'Hyacinthe, héritèrent de sa dévotion, et tous, depuis les Croisades jusqu'à Austerlitz, furent les protégés de N. D. et les protecteurs de sa chapelle. Ils obtinrent, à diverses reprises, tant du Saint-Siège que des évêques de Comminges, de précieuses faveurs.

Quand la Révolution l'eut ruinée, ce fut encore un Barthier, Jean-Étienne, fils de Jean-Bertrand, commissaire du gouvernement, qui la releva, vers 1805, aux applaudissements de toute la contrée. L'année suivante, le 24 février 1806, Mgr Primat, archevêque de Toulouse, détachait Razecueillé de Sengouagret et l'érigeait en paroisse distincte. M. l'abbé Tap y fut installé par un des descendants des premiers fondateurs, Jean-Marie Barthier, curé-doyen d'Aspet.

Tous ces détails, tirés des archives paroissiales, nous sont gracieusement transmis par M. Dalbès, curé actuel de Razecueillé. « Notre pèlerinage, ajoute ce digne prêtre, s'accroît d'année en année; à chaque fête de la Sainte Vierge, il y a une affluence qui s'augmenterait encore, si l'accès était plus facile; mais nous n'avons aucune route. Le 8 septembre est le jour de la fête principale. »

NOTRE-DAME DE CABANAC, à Pointis-de-Rivière. La chapelle de ce nom fut autrefois un des pèlerinages les plus fréquentés, non seulement de la Gascogne, mais du Béarn, du Languedoc, et même de la Navarre et de l'Aragon. Bâtie sur une éminence de la paroisse de Pointis, elle datait du quatorzième siècle, et s'était substituée à un buisson, fleuri au milieu des neiges.

Digitized by Google

Quelques années avant la Révolution, le curé de Pointis, un vieillard, trouvant la distance trop longue entre son presbytère et la chapelle, s'en bâtit une autre, contiguë à l'église, et y transporta la statue. Cette translation amena l'abandon de l'antique chapelle, et la nouvelle ne reçut plus autant de visiteurs. 93 survint et détruisit l'une et l'autre. Mais, en 1855, le choléra, qui sévissait dans le voisinage de Pointis, détermina la résurrection du sanctuaire et du pèlerinage. Le propriétaire céda le terrain, la bonne volonté fit le reste. Le pèlerinage a repris sa vogue d'autrefois.

NOTRE-DAME DE SALEICH, canton de Salies, fut autrefois, comme le précédent, un pèlerinage considérable et célèbre par ses miracles. La chapelle, renversée en 1793, ne s'est relevée qu'en 1848. Cette éclipse d'un demi-siècle a fait sentir davantage aux populations d'alentour le prix de cette dévotion. La fête principale est le 8 septembre. On y compte tous les ans plus de trois mille pèlerins.

NOTRE-DAME DES ANGES, à Villenouvelle, conserve le souvenir du passage de saint Dominique.

NOTRE-DAME DE BEL-DOU, ou du BEAU-DON, sur la paroisse de Saint-Jory, au bord de la Garonne, participa longtemps à la célébrité d'Alet, sa voisine, et ne s'est relevée de ses ruines qu'en 1861.

NOTRE-DAME DE LOURDES, à Huos, près de Montréjeau, dont le *Pèlerin* (en 1875, page 38) racontait la protection, lors d'une inondation de la Garonne.

Dans la ville métropolitaine, citons NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, ou de FERETRA, que desservirent longtemps les Carmes, puis les Récollets, et dans laquelle Charles VI, à la suite d'un vœu, fonda, en 1389, un ordre de chevalerie qui n'avait pour devise que le seul mot : *Espérance*.

N. D. de Font-Romeu, chez les Carmélites du faubourg Saint-Michel.

N. D. de Délivrance, élevée en souvenir de la protection accordée à la ville en 1562, et devenue *N. D. du Rempart*, quand, en 1785, il fallut, pour agrandir la cité, démolir une partie des murailles.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE CARCASSONNE

N. D. de la Santé, a Carcassonne.
N. D. de Marceille, près Limoux.
N. D. du Rosaire, a Limoux.
N. D. de Prouille, près Fanjeaux.
N. D. du Cros, a Caunes.
N. D. de Saint-Paul-Serge, a Narbonne.
N. D. de l'Amourguier, id.
N. D. des Anges, id.
N. D. des Colombiers, a Montbrun.
N. D. de l'Olive.
N. D. de Faste ou de Bonne-Nouvelle, a Tuchan.
N. D. de Canabès, a Villardonnel.
N. D. du Carla, près Lagrasse.
N. D. de Salles-sur-l'Hers.
N. D. de Belpech, a Castelnaudary.
N. D. de Liesse, a Fleury.
N. D. des Auxils, a Gruissan.
N. D. de Consolation, a Fabrezan.
N. D. des Infirmes, a Magrie.

Le diocèse de Carcassonne, suffragant de Toulouse et comprenant le département de l'Aude, a hérité en grande partie des diocèses de Narbonne et d'Alet, supprimés par le Concordat. De grands souvenirs, beaucoup de ruines, quelques pèlerinages assez importants : voilà ce que contient à première vue cette contrée riche des biens de la terre, mais travaillée plus que d'autres par l'indifférence religieuse, ce phylloxera moral, comme l'appelait un grand évêque.

La ville épiscopale, véritable forteresse, au sommet d'une colline, semble encore une place du moyen âge, avec sa double enceinte, dont une bâtie par saint Louis, ses tours, ses portes gothiques, ses vieilles maisons et son château fort, perché à pic sur la rivière de l'Aude. Au pied de ses remparts, et baigné par le fleuve, se trouve un sanctuaire célèbre :

NOTRE-DAME DE LA SANTÉ, à Carcassonne. Vers la fin du douzième siècle, Raymond Roger IV, vicomte de Carcassonne, résolut de doter sa ville d'un pont sur l'Aude, large et profonde en cet endroit. L'entreprise était périlleuse, surtout à cette époque. Le comte la mit sous la protection de Marie, lui promettant une chapelle, si l'œuvre réussissait. Fidèle à son vœu, il érigea, en 1184, une chapelle sous le vocable de N. D. de la Santé, dans le lieu le plus exposé aux inondations. Les flots l'ont souvent entourée, mais toujours respectée.

Digitized by Google

Rendez-vous des âmes pieuses, N. D. de la Santé devint comme le trait d'union entre la vieille cité et la ville basse. Celle-ci fut fondée au milieu du treizième siècle, de l'autre côté du fleuve, par quelques habitants révoltés contre l'autorité royale.

Le sanctuaire déjà célèbre fut choisi, en 1523, par Pierre de Tolono, pour être le siège d'une confrérie semblable à celles que le célèbre Franciscain avait déjà établies dans les églises de Saint-Michel et de Saint-Vincent. Cette confrérie, riche d'indulgences, devint la cause d'une nouvelle prospérité.

Profanée en 1754, par un ministre protestant qui avait osé y célébrer la messe, en se déguisant en religieux, la chapelle fut interdite pendant un mois. Quarante ans plus tard, elle était vendue et convertie en magasin.

Mgr de La Bouillerie la tira de cette humiliation. Le 8 décembre 1857, le pieux évêque de Carcassonne, futur coadjuteur de Bordeaux, y célébra la messe pour la première fois, et, depuis cette époque, N. D. de la Santé est redevenue pour la ville de Carcassonne l'un des centres de la dévotion.

NOTRE-DAME DE MARCEILLE, près Limoux (⛵ 1862). Sur un plateau qui domine le cours tumultueux de l'Aude, d'où l'œil embrasse la vallée fertile de Flacian, des vignobles renommés, puis, au loin, les montagnes de l'Ariège et les pics neigeux des Pyrénées, N. D. de Marceille contemple et bénit depuis des siècles la ville de Limoux.

La même légende d'un laboureur rencontrant, sous le fer de sa charrue, une statue de la Sainte Vierge, enfouie par crainte des Sarrasins, portée à l'église voisine et revenant d'elle-même à son sillon, flotte autour de l'antique berceau de N. D. de Marceille.

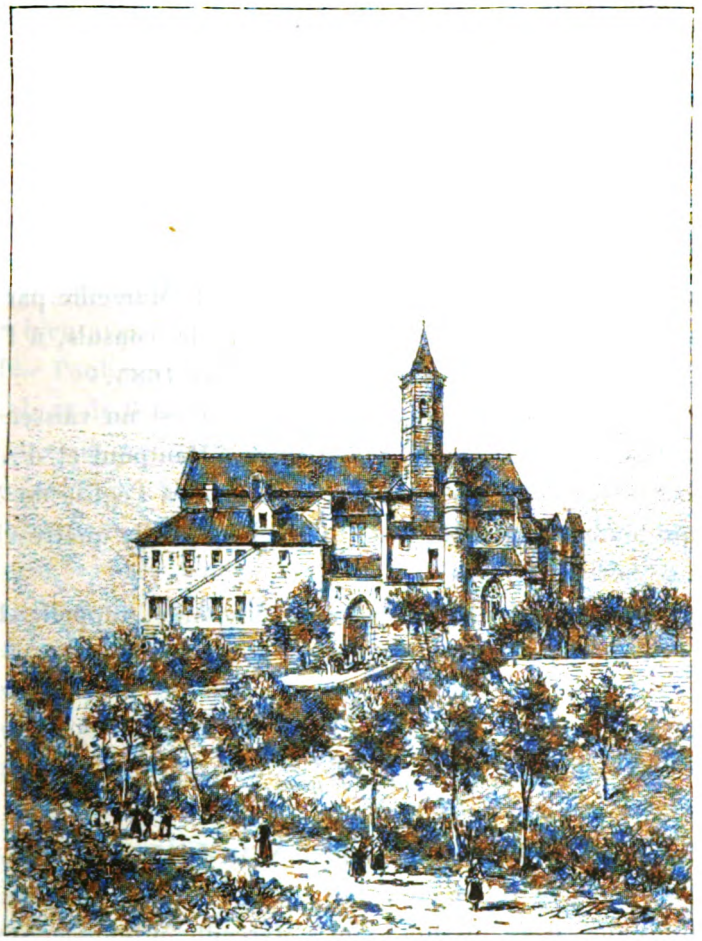
La date? direz-vous. Mais la légende en a-t-elle souci? Quelques historiens prétendent qu'elle fut bâtie par les Bénédictins de Saint-Hilaire, qui possédaient à Limoux l'église et le prieuré de Saint-Martin, dès le neuvième siècle. Un acte de l'an 1011, un autre de 1177, mentionnent Sainte-Marie de Marceille, DE *Marcelano*. Dès 1222, les Albigeois y tiennent un conciliabule, dans lequel Benoît de Termes fut élu évêque intrus de Carcassonne et de Razès. Simon de Monfort, s'étant emparé de Limoux, délivra la chapelle de ses sacrilèges profanateurs.

Le pèlerinage, confié d'abord aux Bénédictins, fut, en 1207, cédé aux Dominicains de Prouille, qui se chargeaient d'y entretenir un ermite. Bernard de Farges, archevêque de Narbonne, en 1317, et neveu de Clément V, ayant fondé à Paris le collège dit de Narbonne, il arriva qu'un des écoliers dudit collège, Pierre Roger, devint pape sous le nom de Clément VI. En

Digitized by Google

souvenir de la maison où il avait été élevé, ce pontife, par une Bulle, donnée à Avignon en 1344, réunit le prieuré de Marceille au collège de Narbonne. Cette mesure n'amena pas de changement notable dans l'administration de la chapelle, ni dans la direction du pèlerinage.

Son historien rapporte à l'année 1412 un prodige qui en accrut la



NOTRE-DAME DE MARCEILLE.

renommée. Un marchand de Sigean conduisait un mulet chargé de poissons. En face de la chapelle, l'animal glissa dans la rivière, qui déjà l'entraînait, quand le marchand, tombant à genoux, invoqua l'assistance de Marie. Le secours fut aussi prompt que la prière avait été fervente, et, en mémoire de ce sauvetage, tous les poissonniers firent vœu de payer à la chapelle un sol pour chaque charge de poissons transportés à Limoux.

Cet usage a duré quatre cents ans.

Digitized by Google

Nous trouvons à cette époque la chapelle administrée temporellement par les consuls de Limoux, qui continuaient d'y entretenir un ermite et de la faire desservir par un chapelain. Ils la gouvernèrent ainsi jusqu'au 19 avril 1660 et la cédèrent alors à François de Foucquet, archevêque de Narbonne. Quelques difficultés s'étant élevées, ce ne fut que le successeur, Pierre de Bonzy, cardinal archevêque de Narbonne, qui confia, en 1674, la chapelle et le pèlerinage aux Doctrinaires, récemment établis à Limoux.

Au milieu de ces péripéties diverses, où nous trouvons la preuve de l'importance que la contrée attachait à N. D. de Marceille, le pèlerinage grandissait toujours. Des prodiges éclatants augmentaient la confiance.

Le 15 septembre 1685, un incendie, qui déjà avait consumé plusieurs maisons, menaçait de détruire Limoux. Les consuls firent un vœu à N. D. de Marceille, et le feu s'arrêta subitement. Un grand tableau représentant le miracle porte en lettres d'or : « Vœu fait à N. D. de Marceille par Marc de Peyre, président et juge de Limoux, et Messieurs les consuls, à l'occasion d'un incendie arrivé audit Limoux, le 15 septembre 1685. »

D'autres *ex-voto* rappellent d'autres bienfaits. C'est un vaisseau et son équipage sauvés en 1756. Ce sont mesdames d'Hautpoul et d'Aussillon, guéries ; c'est Guiraud-Tadome, ouvrier travaillant à l'église de N. D. de Marceille, qui tomba, le 26 août 1785, d'une hauteur de quatre-vingt-huit pieds, sans se faire aucun mal.

Un vers latin, gravé sur le marbre d'une fontaine, rappelle d'un seul mot tous ces bienfaits, anciens ou récents :

« Mille mali species Virgo levavit aqua. »

« Ici la Vierge, par ces eaux,
Guérit mille espèces de maux. »

Avant les jours de deuil, qui se hâtaient, N. D. de Marceille vit, le 9 septembre 1781, une fête solennelle. Le vicomte de Lévis, capitaine des gardes de Monsieur, frère du Roi, vint à Marceille prononcer un vœu en faveur de la prochaine délivrance de Marie-Antoinette, et, le 8 décembre de la même année, une procession des Pénitents bleus de Limoux montait au sanctuaire en action de grâces pour la naissance de celui qui fut Louis XVII.

Cette procession, autorisée par l'archevêque de Narbonne, fut promise pour dix ans ; mais, à la dernière année promise, elle n'eut pas lieu. Déjà les Doctrinaires avaient dû s'enfuir, et le 1er floréal an II de la République, le district de Limoux adjugeait à M. Martin-Andrieu l'église, les maisons, le jardin et l'*Olivette*, moyennant dix mille trois cents livres.

Digitized by Google

Antérieurement à cette vente, la statue avait été sauvée : elle fut rapportée quand, plus tard, on racheta la chapelle. Un peu timide dans les premières années de ce siècle, le culte envers N. D. de Marceille prit en 1832 un essor tout nouveau.

Le choléra, ministre des justices divines, visitait le Midi. Les populations, poussées par leur instinct autant que par la foi, se précipitèrent vers Marie. Elles revinrent, en 1835, quand le fléau reparut, et l'on compta à ses pieds, pendant le mois de septembre, plus de soixante mille pèlerins. Un grand nombre, selon l'usage, gravissaient la colline à genoux.

C'est, en effet, pour la fête de la Nativité qu'a lieu, tous les ans, le principal concours. Ce fut aussi pendant ce même mois, le 14 septembre 1862, que Mgr de La Bouillerie la couronna solennellement. Les diadèmes que le prélat allait bénir et déposer au front de Marie et de l'Enfant Jésus étaient le présent personnel de ce saint évêque, dont la piété envers l'Eucharistie s'alliait si bien avec la dévotion à la Sainte Vierge.

M. l'abbé Paulinier, curé de Saint-Roch de Montpellier, le futur évêque de Grenoble et de Besançon, prononça le panégyrique de N. D. de Marceille devant cinq cents prêtres et plus de vingt mille pèlerins.

Le 14 septembre 1887, l'antique Vierge célébrait les noces d'argent de son couronnement. Mgr Billard, successeur de Mgr Leuilleux et de Mgr de La Bouillerie, a voulu donner un grand éclat à cet anniversaire.

La ligne du chemin de fer de Carcassonne à Limoux favorise le pèlerinage. Enfin, à un autre point de vue, la présence des Lazaristes, missionnaires diocésains, récemment établis gardiens du sanctuaire, ne peut qu'ajouter à son développement.

Plusieurs des renseignements qui précèdent sont dus à l'obligeance du nouveau supérieur, le Rév. Père Courtade, et à une notice sans nom d'auteur, arrivée en 1886 à sa quatrième édition, avec l'approbation de Mgr de Carcassonne.

NOTRE-DAME DU ROSAIRE, dans l'église de l'Assomption de Limoux, dont M. le docteur Buzairies a raconté l'origine et la protection répétée sur la ville de Limoux. Depuis le quatorzième siècle, peut-être même antérieurement, dans les incendies, dans les ravages causés par la peste, contre les protestants, dans les inondations ou les sécheresses, N. D. du Rosaire fut toujours le *palladium* de la ville.

NOTRE-DAME DE PROUILLE, près Fanjeaux. Nous devons à l'obligeance du Rév. Père Doussot, aumônier du monastère de N. D. de Prouille,

Digitized by Google

l'historique de ce pèlerinage si célèbre dans le passé et dont la réputation va grandissant d'année en année. Nous ne ferons qu'abréger son récit.

Prouille ou Prouilhe, selon l'ancienne orthographe celtique, se trouve entre Fanjeaux et Montréal. Pour la première fois, en 1062, ce lieu prend place dans l'histoire, par un acte de partage des enfants de Roger, comte de Carcassonne. C'était un humble bourg, où déjà l'on signale une petite église dédiée à la Vierge Marie. Un demi-siècle plus tard, saint Dominique en fit le berceau de son Ordre, et ce choix peut servir à prouver la réputation dont jouissait déjà le pèlerinage de N. D. de Prouille.

On raconte que, dans la nuit du 21 au 22 juillet 1206, le saint, en prière sur les sommets du *Signadou* (signe de Dieu), près de Fanjeaux, vit par trois fois un globe de feu descendre du ciel sur N. D. de Prouille. Cette vision mit fin aux incertitudes de son esprit sur le choix du lieu où il avait dessein de fonder un monastère, destiné aux onze premières filles converties par sa prédication.

De grandes largesses furent faites au nouveau couvent. Dès 1208, Foulques, évêque de Toulouse, Béranger, archevêque de Narbonne, Simon de Montfort, nombre de seigneurs, bons catholiques ou fervents convertis, se signalent parmi les bienfaiteurs.

A la fin du treizième siècle, Charles II, roi de Sicile, neveu du roi saint Louis et père de saint Louis de Toulouse, s'arrêtait à Prouille, au retour de sa captivité en Aragon, afin de satisfaire sa dévotion et s'édifier de la vie et des exemples des saintes recluses. Il en fut si émerveillé, dit son historien, qu'il voulut « transplanter en ses propres terres ces lys odorants de pureté et ces roses purpurines de charité ».

Il fonda dans cette vue, à Aix, un monastère pour cent *Sœurs prêcheresses*, et y désigna le lieu de sa sépulture, « afin de loger son corps là où logeait toujours son cœur ». A l'exemple de Charles II, une pléiade de papes, de rois, de puissants seigneurs, de grands serviteurs de Dieu, vint, de siècle en siècle, porter à Prouille le double hommage de sa vénération pour Marie et de son admiration pour les habitantes du monastère.

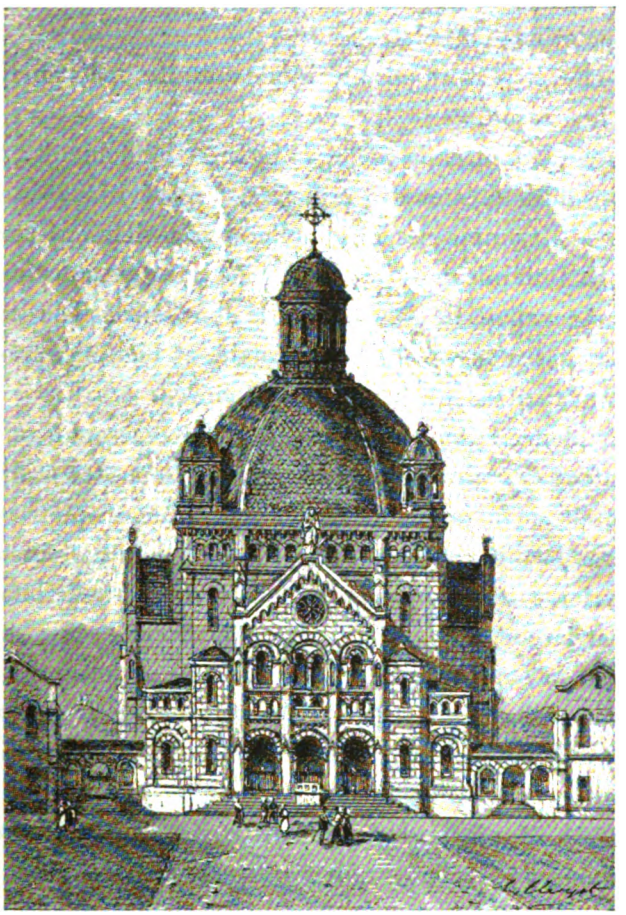
Les pauvres, attirés par les largesses des pèlerins et l'inépuisable charité des Sœurs prêcheresses, se pressaient aux portes de l'église et du couvent.

Par un suprême hommage rendu aux libéralités de Prouille à la veille de sa destruction, le conseil du département de l'Aude, séance du 14 novembre 1790, disait : « que Prouille s'étant toujours distingué par sa ferveur, son exactitude à observer la règle et sa charité envers les pauvres,... *par ces motifs, et d'après les instances de toute la contrée,* proposait d'émettre le vœu à l'Assemblée nationale que Prouille fût conservé et désigné pour

Digitized by Google

une maison de retraite de religieux et de religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique » .

Bien que Prouille ne fût point sur leurs terres, la noblesse et le clergé des arrondissements de Castelnaudary et de Limoux demandèrent qu'il fût



NOTRE-DAME DE PROUILLE.

maintenu dans son régime actuel, « *puisqu'il édifiait par sa régularité, et qu'il soulageait les pauvres par ses largesses* » .

Cette requête demeura sans écho. Bientôt après, la Révolution dispersait brutalement les Sœurs de Prouille. Leur monastère, la chapelle, tout fut vendu et démoli pierre à pierre. Mais le souvenir du pèlerinage demeura gravé dans le cœur des populations.

Plus de soixante ans se passèrent, amenant insensiblement l'oubli d'un glorieux passé. L'illustre restaurateur de l'Ordre de Saint-Dominique s'émut

Digitized by Google

un jour à la pensée du délaissement du berceau de sa famille religieuse. Il songea à relever ces ruines.

Une âme généreuse lui vint en aide.

En 1857, madame la vicomtesse Jurien de La Gravière offrit de reconstruire la chapelle et le couvent. La prudence humaine, toujours timide, lui conseillait de ne bâtir qu'un petit oratoire; mais cette noble chrétienne, songeant au pèlerinage séculaire :

« Non, dit-elle, ce ne sera pas un simple oratoire, mais une basilique que j'élèverai au bon Jésus! »

Elle fit aussitôt creuser la crypte et jeter les fondements.

En dépit des difficultés et des railleries, les prévisions de la fondatrice se sont réalisées. Comme ces hirondelles qui reviennent toujours à leur premier nid, les Dominicaines du grand Ordre, parties autrefois de Prouille pour Nay, sont revenues de Nay à Prouille dans leur asile reconstruit. Les épreuves n'ont pas manqué. La ruine totale, et bientôt après la mort de la fondatrice, avaient laissé son œuvre inachevée.

Mais la Providence suscita pour l'église de Carcassonne un prélat selon son cœur. Enfant de Saint-Dominique et défenseur des Ordres religieux, Mgr de La Bouillerie fut jaloux de rendre à Prouille ses pieuses gardiennes. « Prouille sera Prouille! s'était-il écrié. J'aime mieux y voir une usine ou un centre ouvrier, que de ne pas le rendre aux premières habitantes choisies par le saint patriarche. »

En attendant la construction de la grande église projetée, les pèlerins avaient de nouveau, chaque année, afflué à Prouille, dès qu'un sanctuaire provisoire y avait été ouvert. Plus d'une fois déjà, des paroisses entières étaient venues processionnellement y renouer les traditions séculaires, lorsque, en 1883, Mgr Billard, évêque de Carcassonne, s'inspirant des sentiments exprimés par le Souverain Pontife Léon XIII dans l'Encyclique « *Supremi apostolatus* », inaugura une série de pèlerinages diocésains à N. D. de Prouille.

Aujourd'hui, malgré l'heure critique, la construction de la basilique se poursuit.

En dépit des épidémies qui, pendant deux automnes consécutifs, désolèrent le pays, des pèlerinages, de plus en plus nombreux, se sont organisés chaque année au commencement d'octobre.

Le 22 juillet 1886, la première pierre de l'église fut placée sur la crypte, ouverte depuis longtemps aux pèlerins. Une foule immense, bravant les ardeurs d'un soleil de feu, écoutait avec une sainte avidité l'hymne à N. D. de Prouille.

Digitized by Google

Tous savaient que, vingt-deux ans plus tôt, en qualité de provincial et de successeur du Père Lacordaire, le Père Saudreau avait guidé et fécondé lui-même les efforts de l'évêque et de la fondatrice.

Le 3 octobre 1887, un cortège de cinq évêques et de cinq cents prêtres prenait part au pèlerinage annuel au milieu de dix mille pèlerins. La récitation du Rosaire se multipliait sur toutes les lèvres, à cette même place où la Mère de Dieu daigna le révéler elle-même à son serviteur fidèle, saint Dominique.

NOTRE-DAME DU CROS, à Caunes. Une tradition locale en fait remonter l'origine jusqu'aux premiers temps où l'Évangile fut annoncé dans ces contrées par saint Saturnin, ou quelqu'un de ses disciples. Honorée d'abord à la place et sur l'autel de quelque divinité païenne, la statue de Marie aurait été cachée, à l'époque des invasions sarrasines, dans une grotte ou creux de rocher, *cros* en patois languedocien, d'où elle tire son nom.

Elle y fut plus tard, à une époque que l'on suppose contemporaine de Charlemagne, retrouvée miraculeusement, et placée dans une chapelle que lui bâtirent les Bénédictins de Caunes.

En vain, dit la légende rapportée par M. le baron Trouvé, en vain les ouvriers voulurent-ils lui bâtir ailleurs une chapelle, chaque nuit, une main invisible renversait le travail de la veille.

Vers le même temps, à la prière d'une pauvre femme, une fontaine jaillissait près de là et coule encore au lieu appelé *las Capeletas*, les Petites-Chapelles.

Le sanctuaire actuel, construit sur la rive droite du ruisseau, offre les plus beaux spécimens des marbres rouges, verts et blancs, dont la montagne voisine et tout le Minervois sont si riches. On y reconnaît le cachet de diverses époques; le roman s'y mêle au style ogival, et le clocher, qui porte la date de 1610, semble indiquer la dernière restauration.

L'année 1612 est restée célèbre par les nombreux pèlerinages qui s'y rendirent. Une longue sécheresse mettait les récoltes en danger. Le 14 mai, une procession, composée de quinze cents personnes, se présenta à N. D. du Cros; mais la rosée si ardemment attendue ne vint pas. Douze jours après, vingt-neuf paroisses amenaient dix à douze mille pèlerins; la plupart étaient pieds nus; ils firent instance, priant, pleurant, exposant leur misère.

Le lendemain commençait une pluie abondante qui dura cinq jours et sauva tout. Depuis cette époque, plusieurs paroisses gardèrent l'usage

Digitized by Google

de faire à Cros un pèlerinage annuel. Trausse, Citou, Lespinassière, Peyriac, Azille, Laure, la Redorte sont du nombre. Quelques-unes ont renoué la tradition, à peine interrompue pendant les dernières années du dix-huitième siècle.

La *Semaine catholique* de Carcassonne (p. 411-413) rendait compte, en septembre 1887, de la visite de Mgr Billard à N. D. du Cros, au milieu d'une foule évaluée à plusieurs milliers. Elle ajoutait : « Le pèlerinage du Cros est l'un des plus célèbres de la contrée. L'antiquité de cette dévotion, les splendeurs du culte, l'empressement des chrétiennes populations du Minervois, tout contribue à le rendre cher à la vénération publique. Mais un peu plus de recueillement ne nuirait pas à l'édification commune.

« L'église était magnifiquement décorée, grâce au zèle de M. l'abbé Jaffus, gardien du sanctuaire. »

NOTRE-DAME DE SAINT-PAUL-SERGE, à Narbonne. Narbonne, naguère encore la métropole de laquelle relevaient onze évêchés, Narbonne, jadis capitale de la première province organisée par les Romains dans les Gaules, ne semble plus aujourd'hui, malgré ses dix-huit mille habitants, qu'une vaste nécropole. En vain le commerce l'a-t-il enrichie : la Révolution l'a dépouillée. L'absence de ses évêques, le souvenir de ses conciles et de ses grandeurs religieuses évanouies, ses basiliques converties en musées, ou, ce qui est pis, en magasins à fourrages, tout contribue à faire de cette cité célèbre une reine découronnée. Avec Auxerre, Arles et Embrun, c'est une des villes où la Révolution a laissé les traces les plus profondes et les plus cruelles blessures.

La première église qui s'y bâtit, sous l'inspiration de Paul Serge, son premier évêque, fut consacrée à Marie. Elle perdit à la vérité son vocable primitif; mais tout proche, sur le pont de la Robine, une chapelle reçut l'image, en marbre blanc, de la Sainte Vierge, véritable chef-d'œuvre de la sculpture italienne. Les marins, depuis de longs siècles, se font honneur de veiller à la garde et à l'entretien du monument.

Ils sauvèrent la statue contre les sacrilèges de 93 et la chapelle contre les prétentions du génie militaire, qui voulait, en 1830, la faire disparaître pour construire les fortifications. En dépit du souffle d'impiété qui régnait à cette époque, la population tout entière joignit ses protestations à celles des marins et conserva ce souvenir.

Ce même génie militaire fut plus heureux dans ses tentatives contre **NOTRE-DAME DE L'AMOURGUIER**, ou du **MONASTÈRE**. Fondée bien

Digitized by Google

avant Charlemagne, on y tint, en 788, une assemblée solennelle des juges ecclésiastiques et laïques de toutes les villes de la Septimanie. Il s'agissait de vider un différend survenu entre l'archevêque et le comte de Narbonne. En 1090, on y célébra même un concile dont Baluze nous a conservé les actes.

N. D. de l'Amourguier possédait une confrérie que les papes avaient comblée de faveurs spirituelles. Elle était le refuge ordinaire de la ville dans toutes les calamités.

La chapelle de **NOTRE-DAME DES ANGES**, chez les Cordeliers, dans laquelle saint Bonaventure avait prêché et tenu le chapitre général de son Ordre, n'est plus qu'un magasin où s'entassent des tonneaux. L'indulgence qui y était attachée a été transportée à la chapelle de la Miséricorde. A toutes ces ruines ont survécu, dans Narbonne, trois églises spécialement consacrées au culte de Marie, N. D. de Grâce, la cathédrale, l'église appelée la Major et bâtie sur un temple de Jupiter.

NOTRE-DAME DES COLOMBIERS, à Montbrun. « Seigneur, dirent un soir les serviteurs du sire de Montbrun à leur maître, un pèlerin inconnu frappe à la porte du château et déclare ne pas vouloir se retirer qu'il n'ait parlé à Votre Seigneurie. — Qu'on l'éconduise! » répliqua durement le maître du logis.

Outrepassant ces ordres et pour se débarrasser du voyageur qui s'obstinait dans sa requête, les serviteurs lancèrent après lui les chiens, qui le déchirèrent à belles dents. Au bruit que faisait la meute, le baron descendit; hélas! il était trop tard! Le pauvre pèlerin expirait sous les morsures; au-dessus des restes sanglants voltigeaient des colombes, et, dans ce vieillard expiré, le châtelain reconnut son père, qu'il croyait mort depuis longtemps à la croisade.

Dans l'excès de sa douleur, le sire de Montbrun se désespère et se demande comment expier un tel crime : il fait vœu sur-le-champ de bâtir une chapelle.

Telle est l'origine de N. D. des Colombiers. Une frise, qui court autour du sanctuaire, chargée de têtes de chiens, rappelle ce souvenir.

En ce temps-là (comme dans tous les temps), parfois de grands crimes pouvaient se commettre; mais, au moins, l'expiation suivait de près!... Ici, l'expiation dure encore, et les pèlerins, le 8 septembre de chaque année, continuent de prier dans la chapelle, naguère restaurée et ornée d'une belle statue que bénit Mgr de La Bouillerie.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE L'OLIVE, à Embres, est une antique chapelle, récemment réparée par M. le curé d'Embres. Toutes les paroisses des cantons de Durban et de Sigean s'y donnent rendez-vous le 8 septembre de chaque année.

NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE ou de **FASTE** (du mot latin *fausta*, heureuse), à Tuchan.

C'est le souvenir de la reconnaissance de marins en détresse. Sauvés dans un péril imminent, ils firent vœu de bâtir une chapelle au sommet de la montagne du Tauch, qu'une lumière soudaine leur avait fait entrevoir au plus fort de la tempête.

Vendue pendant la Révolution, comme un immeuble vulgaire, la chapelle de Faste passa de mains en mains, ne portant bonheur à aucune. En 1856, elle tomba en celles d'une personne pieuse, qui l'offrit à la fabrique de Tuchan. Une souscription fut aussitôt ouverte, et toutes les populations d'alentour s'empressèrent de contribuer à la restauration.

Qu'il survienne une sécheresse prolongée, des pluies trop abondantes, ou quelque autre fléau, c'est vers la gracieuse Souveraine, dont la statue couronne les sommets du Tauch, que tous les yeux se tournent et que montent toutes les prières.

NOTRE-DAME DE CANABÈS, à Villardonnel. Ce sanctuaire, placé dans le cimetière de Villardonnel, conserve le souvenir de la victoire que remporta Charlemagne dans les plaines voisines, dont un champ porte encore le nom de *Champ des morts*. La fête de la Nativité y attire de nombreux pèlerins des diocèses d'Alby, de Toulouse et même de Montpellier.

Le chevet de la chapelle accuse une construction carlovingienne, mais le reste de l'édifice est ogival. Le temps et les hommes y avaient entassé bien des ruines; le zèle d'un prêtre, la bonne volonté de tous ses paroissiens, l'ont, vers 1850, restaurée, embellie et remise en honneur. M. Hamon cite, d'après des renseignements puisés dans le pays, de récentes guérisons obtenues devant l'image de N. D. de Canabès.

NOTRE-DAME DU CARLA, près de Lagrasse. Un jour, un riche seigneur, lassé des choses et des grandeurs de ce monde, se retira, nouveau Guillaume d'Aquitaine, dans une profonde solitude, pour ne songer qu'à Dieu. Entraînés par son exemple, gagnés par ses vertus, d'autres s'unirent à lui et, sur le plateau du Carla, bâtirent une chapelle en l'honneur de Marie.

Telle est l'origine de ce pèlerinage, qui est celle de bien des monastères

Digitized by Google

et de beaucoup de villes. L'acquéreur, qui l'avait achetée comme bien national, consentit à la rendre au culte, en 1803; mais il en demeura propriétaire, ce qui faillit en déterminer la ruine, faute de réparations. Il la rendit en 1838, et aussitôt on la restaura en l'agrandissant.

Le 1er mai 1847, une pauvre veuve y fut portée, percluse de tous ses membres. Soudain, pendant qu'on lui faisait parcourir, par neuf fois selon l'usage, le tour de la chapelle, elle fut guérie, en présence de plus de douze cents témoins, et suspendit au mur ses deux béquilles en *ex-voto*.

Aujourd'hui encore, nous écrit M. l'abbé Salabert, curé-doyen de Lagrasse, la paroisse s'y rend en pèlerinage, le premier dimanche de mai et le 8 septembre. La chapelle a été transformée. C'est une belle église romane à trois nefs, n'ayant gardé que l'ancien sanctuaire, qui lui sert de porche. Bien que cette chapelle soit à six kilomètres de Lagrasse et que l'indifférence ait un peu entamé ces contrées, les malades, les affligés, tiennent à s'y faire recommander.

NOTRE-DAME DE SALLES-SUR-L'HERS et **NOTRE-DAME DE BELPECH**, à l'est de Castelnaudary, sont deux sanctuaires que la Révolution a détruits. Le dernier servait de chapelle aux élèves du séminaire de Mirepoix. Dès 1654, la ville y cherchait son secours pendant une peste cruelle, et fit vœu d'y célébrer la fête de l'Immaculée-Conception. Dans le premier florissait une confrérie, érigée en 1604, et comptant sur ses registres des noms de plus de trente paroisses du voisinage. Cette confrérie existe encore.

NOTRE-DAME DE LIESSE, à Fleury. Dans une solitude de la paroisse de Fleury, une ancienne chapelle, rebâtie après le passage des protestants, était le centre d'un grand concours de pèlerins. Les fils de Saint-Dominique la desservirent jusqu'à la Révolution. Toutes les fêtes de la Sainte Vierge, mais principalement celle de la Nativité, s'y célébraient avec pompe.

Pour être moins suivi, ce pèlerinage ne laisse pas que de voir encore de nos jours de nombreux fidèles aux pieds de Celle qui est la cause de toute *liesse* (*causa nostræ lætitiæ*).

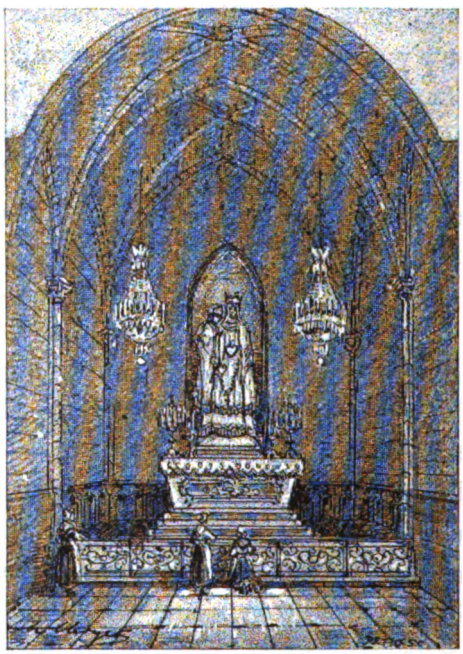
NOTRE-DAME DES AUXILS, du mot latin *auxilium*, est tout spécialement le *secours* des marins de Gruissan et de toute la côte. Au commencement de ce siècle, l'antique statue fut soudain remise en honneur par le

Digitized by Google

sauvetage inespéré de quelques matelots, échappés seuls à un naufrage où disparurent trente barques à la fois.

Les survivants, attribuant leur salut à N. D. des Auxils, firent vœu de célébrer tous les ans cet anniversaire, qui coïncide avec le jour du carnaval. N'est-ce point un danger?...

NOTRE-DAME DES INFIRMES, à Magri. Une savante monographie de ce sanctuaire, publiée en 1882 par l'aumônier, M. l'abbé P. Boussuge,



NOTRE-DAME DES INFIRMES, A MAGRI.

assigne à cette église et à son pèlerinage le treizième siècle pour berceau. La statue, qui a échappé à toutes les révolutions, accuse l'époque de saint Louis.

On croit qu'elle fut apportée d'Orient par les chevaliers de Malte. La contrée l'invoque particulièrement en faveur des enfants malingres et anémiques.

Elle fut sauvée, en 1793, par Guillaume Bouniol, percepteur à Cuxac, qui l'offrit, en 1804, à l'église paroissiale.

Quant à la chapelle de Magri, achetée par M. Antoine d'Espeyroux, elle a été récemment restaurée par l'arrière-petite-nièce du bienfaiteur, madame Narcisse Pameron. L'antique statue y a été reportée, et Mgr Billard

Digitized by Google

l'y visita, au mois d'avril 1882. Il admira la beauté du nouvel édifice et la statue en marbre blanc qui surmonte l'autel.

Les paroisses du voisinage en réapprennent le chemin. Au mois de septembre 1887, M. Roudière, curé de Coursan, s'y rendait au milieu d'une grande affluence. Par un double rescrit, Léon XIII, en 1881 et 1882, l'a enrichi d'indulgences plénières.

Le samedi 3 novembre 1888, un voleur audacieux, trompant la vigilance du gardien et de son énorme terre-neuve, est parvenu à s'emparer en plein jour d'*ex-voto* précieux et de bijoux pour une somme évaluée à douze ou quinze mille francs.

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Fabrezan, est aussi une vaste chapelle, couronnant un coteau couvert de pampres verts. Les paroisses du voisinage, quelques-unes même assez éloignées, comme Cascatel, y allaient tous les ans accomplir un vœu, inspiré par la reconnaissance. Vendu pendant la Révolution, ce sanctuaire fut racheté, en 1840, par le curé et les paroissiens de Fabrezan, qui s'y rendent en procession plusieurs fois chaque année.

NOTRE-DAME DES INFIRMES, A MAGRI.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE D'ALBY

N. D. de la Drèche, près Alby.
N. D. de l'Oder, a Ambialet.
N. D. de Grace, a Grazac.
N. D. de Montalet, a Lacaune.
N. D. de la Grave, près Gaillac.
N. D. de Villefranche.
N. D. de la Garde, a Lacaune.
N. D. du Lait, a Cadalen.

Le diocèse d'Alby, fondé au troisième siècle et érigé en archevêché en 1673, par Innocent XI, comprend en ses limites actuelles l'ancien évêché de Castres et partie de celui de Lavaur, et forme le département du Tarn.

NOTRE-DAME DE LA DRÈCHE. La Drèche, en patois *la drecho,* signifie la droite. Sa position sur la rive droite du Tarn a valu sans nul doute à ce pèlerinage sa dénomination. L'histoire en a été plusieurs fois écrite : une première fois, en 1671, par M. Mourre, recteur de N. D. de la Drèche, avec approbation de Gaspard de Daillon du Lude, évêque d'Alby ; tout récemment, par l'un de ses nouveaux gardiens, un Tertiaire de Saint-François, qui résume les travaux précédents. Ce sera notre guide.

« Des bergers, dit la légende, avaient coutume de conduire leurs troupeaux sur une hauteur éloignée d'une lieue de la ville d'Alby. Un jour, ils aperçurent, au milieu des buissons, une image de la Vierge, devant laquelle un religieux était en prière. Le fait leur parut si étrange, que n'osant s'en rapporter à eux-mêmes, ils allèrent chercher de nouveaux témoins. Les voisins et les parents qu'ils ramenèrent à la montagne virent, comme eux, de loin, l'image et le religieux ; mais s'étant ensuite approchés, ils ne trouvèrent plus qu'une statue de Notre-Dame, tenant entre ses bras l'Enfant Jésus.

« Ils s'agenouillèrent pour lui rendre leurs hommages ; puis, ne voulant pas laisser là cette sainte image, et ne se jugeant pas dignes d'y toucher, ils avertirent leur curé, qui alla processionnellement la chercher et la déposa dans son église. Mais la Vierge fit connaitre que c'était sur la montagne même qu'elle voulait être honorée.

Digitized by Google

« On y bâtit une chapelle, où l'on accourait de tout le pays et des provinces voisines, tant il s'y opérait de miraculeuses guérisons. Sa fondation remonte au douzième siècle, et elle était déjà célèbre au treizième; car il existait à cette époque une confrérie qui portait son nom; et s'il reste si peu de documents relatifs à cette ancienne église, il faut s'en prendre aux hérétiques, qui ravagèrent longtemps la province. »

Par ce religieux, à genoux devant l'image de Marie, les historiens ont cru au présage de l'arrivée de saint Bernard dans la ville d'Alby, vers cette époque si tourmentée de l'histoire du Languedoc. D'autres y ont vu l'apôtre du Rosaire, que la tradition montre, en effet, priant aux pieds de N. D. de la Drèche.

Quoi qu'il en soit, le pèlerinage était déjà si florissant que, en 1185, la chapelle, trop étroite, dut faire place à une vaste église, honorée du titre paroissial. Raymond, comte de Toulouse, contribua largement à cette construction, ainsi que les seigneurs de Lescure et de Castelnau. La chapelle d'ailleurs fut construite de telle sorte que la moitié de l'édifice était sur le territoire d'Alby, tandis que les transepts appartenaient, celui de droite au baron de Lescure, et celui de gauche au seigneur de Castelnau. Les armes de Bernard de Castanet, évêque d'Alby en 1275, ornaient la clef de voûte d'une des travées; elles datent la construction.

Vers cette même époque, au plus tard en 1289, dom Claude de Vic et dom Vaissette, originaires du diocèse d'Alby, signalent, dans l'*Histoire générale du Languedoc*, l'existence d'une confrérie, sous le vocable de N. D. de la Drèche. Dès ce temps, le chemin d'Alby à la chapelle portait le nom significatif de chemin *romiou* ou *romieu*.

Pendant la guerre de Cent ans, la chapelle de N. D. de la Drèche devint une position stratégique importante, et prit, ou plutôt reçut une attitude guerrière. Son clocher fut percé de meurtrières et couronné de créneaux. De là, le mot de la légende : « La Vierge de la droite du Tarn est armée comme un chevalier allant au combat. »

En 1409 et en 1413, cette douce guerrière vit à ses pieds l'évêque d'Alby qui lui amenait son peuple, décimé par la peste. Dans toutes les calamités qui affligeaient la cité ou les familles, N. D. de la Drèche était le recours, la confidente et la consolatrice.

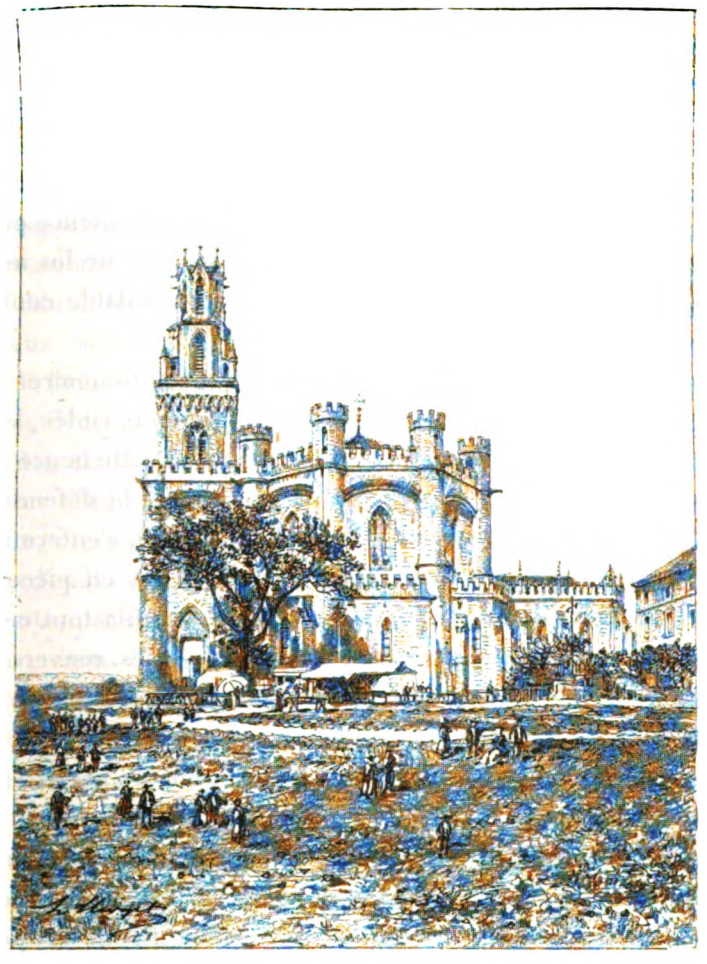
L'hérésie, renouvelée des Manichéens, était venue expirer à ses pieds; nous allons voir comment Marie triompha du protestantisme, qui ne fit, dans l'Albigeois proprement dit, que de minces et passagères conquêtes. Alby, la capitale, lui résista toujours.

En 1575, les huguenots cernaient la ville; mais, sur ses remparts, deux

Digitized by Google

sentinelles veillaient. C'étaient les deux clochers de N. D. de la Drèche! La voix de Marie, si douce en temps de paix, sonnait alors l'alarme et donnait le signal des combats!

Les guerres de religion finissaient à peine, que N. D. de la Drèche eut encore à protéger ses fidèles contre un nouveau fléau. Hélas! nouveau, il



NOTRE-DAME DE LA DRÈCHE, PRÈS ALBY.

ne l'était point, puisqu'il s'appelait la peste. En 1629, la contagion sévissait à Toulouse : Alby trembla. L'année suivante, c'était son tour. Malgré les précautions hygiéniques prises par les consuls, la mort emporta, du 18 octobre 1630 au 21 février 1631, deux cent quinze pestiférés, soignés sur les rives du Tarn, dans la prairie des Clarisses, sans compter ceux qui mouraient chez eux.

Dans cette extrémité, la pensée vint à tous de s'adresser à Marie. L'évêque,

Digitized by Google

Alphonse d'Elbène II, et les consuls, après une messe célébrée sous le porche de Sainte-Cécile, firent le vœu « de porter à N. D. de la Drèche, dans les six mois qui suivront la cessation du fléau, une lampe d'argent, du prix de trois cents livres, à mémoire perpétuelle de l'entérinement de nos humbles requestes, et de faire chanter annuellement une messe en l'honneur de la Conception-Immaculée ».

Le mal céda devant cet acte de confiance filiale; dès le 2 juillet, le pèlerinage s'accomplit, et les consuls portèrent eux-mêmes l'*ex-voto*. La lampe fut allumée, et ne s'éteignit que cent soixante ans plus tard, quand la Révolution l'eut volée avec quatre autres, offertes dans des circonstances semblables.

En 1710, la peste reparut à Alby; un second vœu, prononcé par l'archevêque Henri de Nesmond, s'inscrivit en lettres d'or sur les murs de la chapelle, témoignant, une fois de plus, de l'inébranlable confiance des Albigeois en leur souveraine.

Tant de bienfaits la signalaient à l'impiété révolutionnaire. De toutes les églises d'Alby et de son voisinage, elle fut la première violée, la première mise en vente. Ses trois chapelains étaient exilés. A cette heure des lâches apostasies, pas un bras ne se leva pour la protéger et la défendre.

Tout y fut saccagé. « Un forcené, envoyé par la secte, s'enferma sous clef dans l'église pour achever l'œuvre de l'enfer. Il mit en pièces tous les tableaux, sans épargner une œuvre du Poussin, mutila tout ce qui avait figure d'ange ou de saint, détruisit les statues colossales, renversa le tabernacle déjà vide... Il n'avait plus qu'à porter la main sur la Vierge...

« Seule, N. D. de la Drèche pourrait dire s'il ne put ou n'osa consommer l'attentat. Elle demeura, régnant sur ces débris, encore parée de ses ornements respectés. »

Deux sœurs, dont la ville d'Alby n'oubliera pas les noms, mesdemoiselles Salvestre, enlevèrent la statue, la cachèrent d'abord dans leur maison, puis sous un figuier. Quant à l'église, bien qu'elle fût paroissiale, elle fut vendue. Un prêtre, apostat, hélas! nommé Bernadou, curé de la Drèche, l'acheta pour la sauver. La Vierge le sauva à son tour, et, quand il mourut, converti et repentant, le 8 floréal an XII, il fit don de la Drèche à l'évêché de Montpellier.

Chargé, jusqu'en 1817, du diocèse d'Alby, Mgr Fournier érigea la Drèche en paroisse, malgré les oppositions de la municipalité de Lescure. Un décret impérial, signé à Kœnigsberg, au fond de la Prusse, le 15 novembre 1811, consacrait ce nouvel état de choses.

La statue avait été tirée de sa cachette. Son séjour prolongé dans la

Digitized by Google

terre l'avait gravement endommagée. Elle fut donc descendue dans la ville, et, pendant les dix-sept jours que dura la restauration, elle reçut l'hospitalité dans les couvents qui se disputaient cet honneur.

Avec la paix, le pèlerinage vit bientôt revenir sa prospérité. Au nombre de trente-sept, les paroisses du voisinage reprirent l'habitude de leur visite annuelle à N. D. de la Drèche, et bientôt le seul prêtre chargé de la paroisse et de la chapelle sentit si bien son impuissance, qu'il supplia Mgr de Jerphanion, archevêque d'Alby, de lui envoyer des auxiliaires. Ces nouveaux ouvriers furent les missionnaires diocésains, installés à la Drèche au mois de mai 1858.

L'église fut aussitôt jugée insuffisante. L'archevêque lui-même, constatant la disproportion de l'édifice avec le nombre des pèlerins, annonça, dans un mandement, qu'une quête serait faite. Jamais appel ne fut mieux entendu : les riches donnèrent sans compter, les pauvres, des mendiants eux-mêmes, se dépouillèrent de leur dernier sou en l'honneur de N. D. de la Drèche. Le quêteur, le Rév. Père Clausade, aujourd'hui supérieur du Tiers Ordre régulier de Saint-François, rencontra, dans son voyage à travers le diocèse, le plus touchant accueil.

Grâce à ces offrandes, Mgr de Jerphanion bénit la première pierre le 20 mai 1861, et l'église elle-même, au mois de septembre 1863. Quinze mois plus tard, elle recevait la dépouille mortelle du pieux évêque, qui avait manifesté, par son testament, le désir de reposer sous le regard de sa Mère, « afin, disait-il, que les pèlerins qui viendront honorer la Sainte Vierge se souviennent de moi dans leurs prières ».

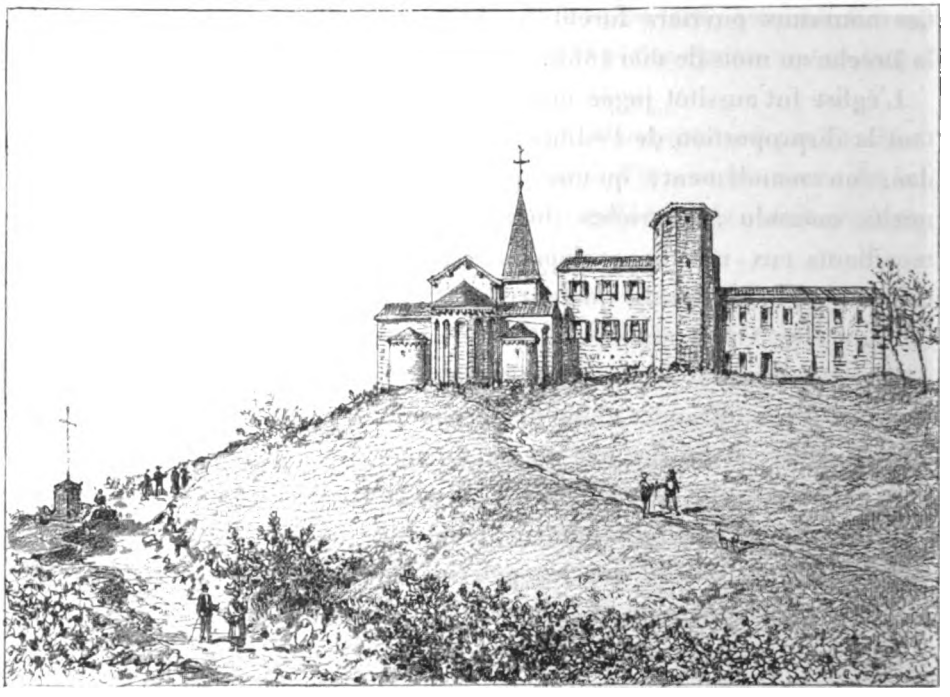
La première visite de son successeur, Mgr Lyonnet, fut pour N. D. de la Drèche. Le grand évêque y retourna un jour, environné de tout son peuple. Ce que la ville d'Alby avait fait, en 1632, après la peste, elle le renouvela, en 1873, après la guerre, les épidémies et les deuils qui en furent l'accompagnement. Une lampe en argent oxydé se suspendit aux voûtes de la Drèche, témoignage de reconnaissance, de repentir et d'expiation. « L'enfer n'a rien gagné à nous enlever dans les mauvais jours ce témoignage de la piété de nos pères. Le présent répare le passé, en renchérissant sur lui. » Ainsi s'exprimait le Rév. Père Clausade, qui, cette année même, avec l'agrément de Mgr Lyonnet et la bénédiction de Pie IX, transformait les missionnaires diocésains en religieux du Tiers Ordre.

Nous joignons nos vœux à ceux des gardiens de N. D. de la Drèche pour le prochain couronnement de la protectrice d'Alby.

Depuis le mois de juin 1888, une halte du chemin de fer du Midi est ouverte aux pèlerins au bas de la côte de la Drèche.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE L'ODER, à Ambialet. Ambialet, sur la rive gauche du Tarn, à vingt-six kilomètres d'Alby, fut jadis une ville très importante, au dire de son historien, le Rév. Père Ambroise, des Frères Mineurs Capucins. Les vicomtes de Béziers, les descendants de l'illustre Montfort et les Castelpers furent, pendant six siècles, seigneurs d'Ambialet. Mais si toutes ces grandeurs se sont évanouies; si Ambialet n'est plus qu'un modeste village de deux cents habitants, chef-lieu d'une commune dont le vaste territoire



NOTRE-DAME DE L'ODER, A AMBIALET.

a formé six paroisses, une gloire cependant lui reste : c'est N. D. de l'Oder.

Le lecteur se demande sans doute ce que veut dire ce vocable, à la terminaison étrange. Voici, dit le Père Ambroise, ce que nous en apprend la tradition. Un chevalier revenant de Palestine apporta une jeune tige d'arbousier qu'il planta sous la terrasse du prieuré. L'arbuste devint un grand arbre, aujourd'hui encore très vigoureux, et la langue du pays le nomma l'*Oder*.

L'auteur que nous suivons assigne au huitième siècle l'origine du prieuré et du pèlerinage. Vers l'an 1057, Frostaire, évêque de Nîmes, qui jouissait en commun, avec son frère Bernard, de la vicomté d'Ambialet,

Digitized by Google

fit donation du prieuré à l'abbé de Saint-Victor, de Marseille. Dès ce jour, les Bénédictins y remplacèrent les ermites, et accrurent, comme partout, la dévotion des peuples envers Marie. Ils y restèrent jusqu'au commencement du seizième siècle. Le bénéfice fut alors uni à la mense du chapitre de Maguelonne. Lorsque Paul III transféra ce siège épiscopal à Montpellier, en 1536, ce fut l'évêque de cette dernière ville qui nomma quelques prêtres pour desservir la chapelle.

Mais bientôt vinrent les protestants qui la démantelèrent et lui firent des blessures que le temps n'a pas encore cicatrisées. Si les pèlerinages se continuèrent pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, l'impiété déjà soufflait et préparait son prochain triomphe.

Ce triomphe, à N. D. de l'Oder, fut plus lamentable encore qu'à la Drèche. En 1793, des misérables se ruèrent sur la chapelle; l'un d'eux s'efforce d'ébranler un panneau de l'autel; mais soudain, la boiserie se détache, tombe sur le sacrilège et le renverse sanglant sur les marches de l'autel. On l'emporte; mais un autre, plus audacieux encore, jette à bas la statue de la Vierge. Encouragé par les ricanements de ces bandits, il la brise sur le pavé.

Une pieuse femme recueillit et cacha les débris, dont on reconstitua plus tard la vénérable image, telle qu'elle est de nos jours.

La restauration de la chapelle de N. D. de la Drèche fut l'occasion de la résurrection de N. D. de l'Oder. Quand le Père Clausade, humble Frère quêteur, parcourait l'Albigeois, il fut saisi d'admiration à l'aspect de l'église d'Ambialet, et résolut d'y établir sa nouvelle famille. Mgr Lyonnet s'y rendit lui-même, au mois d'août 1865; il y trouva réunies, aux pieds de N. D. de l'Oder, des députations de Villefranche, de Valence, les paroisses de Courris, de Bonneval et de la Condamine, venues en procession. De ce jour, le pèlerinage recommença avec les mêmes enthousiasmes et les mêmes faveurs spirituelles que dans le passé.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Grazac. M. l'abbé Maffre, en 1856, en a publié l'histoire, résumée dans un savant ouvrage : *Les saints du diocèse d'Alby*. « Le diocèse d'Alby et saint Vincent de Paul, dit M. l'abbé Salabert, se sont rencontrés pour la première fois sur un autel... Afin de subvenir aux frais de ses études théologiques, le jeune étudiant de Toulouse sacrifia le légitime repos de ses vacances, et s'en vint à Buzet, durant l'été de 1598, présider à l'éducation des trois enfants d'Hébrard de Grossolles, baron de Montastruc et de Flammarens...

« L'heure de son ordination le trouva à Buzet. On sait qu'il y reçut le

Digitized by Google

sacerdoce, le 23 septembre 1600; mais on a longtemps disputé sur le jour et le lieu de sa première messe. Le jour ne sera probablement jamais connu. Quant au lieu, nous savons aujourd'hui, à n'en plus douter, que c'est dans la chapelle de N. D. de Grâce, dont les ruines lui rappelaient N. D. de Buglose. »

Jusqu'à l'époque du Concordat, N. D. de Grâce, bâtie sur la rive droite du Tarn, entre Grazac et Rabastens, dépendait du diocèse de Montauban. Fondée par les Bénédictins de l'abbaye de Conques, elle fut conservée après la vente du monastère, dont les moines avaient consacré le prix au rachat de François Ier, car elle était déjà le but d'un pèlerinage fréquenté.

Sa pauvreté, son isolement, le silence qui favorise si bien la prière, attirèrent « Monsieur Vincent ». Ordonné prêtre au château de Saint-Julien, par François de Bourdeille, évêque de Périgueux, il regagna Buzet au plus vite, et, selon l'usage du temps, se prépara, dans une retraite dont on ignore la durée, à gravir, pour la première fois, les degrés de l'autel.

Abelly écrit, dans la *Vie du V. serviteur de Dieu :* « On lui a ouï dire qu'il avait une telle appréhension de la majesté de cette action toute divine, qu'il en tremblait. N'ayant pas le courage de la célébrer publiquement, il choisit pour la dire une chapelle retirée à l'écart, assisté seulement d'un prêtre et d'un servant. »

Ces glorieux souvenirs furent impuissants à protéger la chapelle, quand la Révolution se déchaîna. La municipalité de Rabastens la vendit. La famille d'Arnaud Faure, dans laquelle la vertu est un héritage, l'acheta pour la sauver, et la rendit ensuite.

En 1825, au début de l'administration de Mgr Brault, elle fut restaurée. Le grand vicaire, délégué pour y inaugurer le culte, se déclarait « glorieux et confus d'avoir célébré le saint sacrifice sur le même autel où saint Vincent de Paul l'offrit pour la première fois ».

Tout en lui adjoignant deux chapelles latérales, destinées à recevoir l'affluence toujours croissante des pèlerins, on a gardé l'ancien édifice. Tous les ans, le 19 juillet et le 8 septembre, les paroisses du voisinage s'y donnent rendez-vous, heureuses d'y vénérer une relique du saint, envoyée en 1837, par un de ses successeurs.

Le 2 juillet 1851, la chapelle fut témoin d'une fête tout intime.

M. Étienne, supérieur général de la Société de Saint-Lazare, avait gravi la petite montagne, escorté de sa double famille de Missionnaires et de Filles de la Charité, venus d'Alby et des diverses maisons du diocèse et du voisinage.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE MONTALET, à Lacaune. C'est un pèlerinage né d'hier, et encore peu connu. Il y a quelque dix ans, le Père Jean, Tertiaire régulier de la congrégation de N. D. de l'Oder, se trouvait à Lacaune. Sur un pic, haut de mille deux cent soixante-six mètres, le plus élevé de cette chaîne de la montagne Noire qui sépare les diocèses d'Alby et de Montpellier, il érigea une colonne de sept mètres, en blocs de pierres cimentées, qu'il couronna d'une statue en fonte, représentant la Mère de Dieu.

A côté de la colonne, une chapelle provisoire, bien humble, car elle est de pierres sèches, en attend une autre plus digne. Un chemin de croix s'échelonne sur la pente abrupte de la montagne. Les habitants de Lacaune et de Murat s'y rendent au mois de mai.

« Vous le voyez, nous écrit M. l'abbé Pontier, curé-doyen de Lacaune, notre pèlerinage est sans passé, sans miracles, mais non sans avenir ni sans espérance. »

NOTRE-DAME DE LA GRAVE, près Gaillac. Voisine de Gaillac, l'église paroissiale de la Grave possède un tableau que l'on dit fort ancien, et une statue de la Sainte Vierge, très entourée pendant le mois de mai et la première quinzaine de septembre. Ici encore, la tradition rapporte que cette statue, transportée de la petite chapelle, sa première résidence, à l'église qu'on lui avait élevée, retourna plusieurs fois d'elle-même à son autel, jusqu'à ce que l'on eût percé dans la porte l'ouverture qui permet de la voir et de la prier jour et nuit.

Beaucoup de mères de la Grave et du voisinage vont de préférence le 8 septembre lui consacrer leurs enfants.

NOTRE-DAME DE VILLEFRANCHE. L'église de Villefranche était autrefois une partie du château de Simon de Montfort, nous écrit M. l'abbé Ferreton; un des côtés sert encore de clocher. Primitivement, le château et l'église étaient isolés, et de larges fossés les entouraient. Le village était à quinze cents mètres; mais, à mesure qu'elles tombaient, les maisons allaient se relever plus près et à l'abri du château.

La tradition rapporte que l'agglomération porta d'abord le nom de Calvin, que le nom de Villefranche lui fut donné par Simon de Montfort, après qu'il eut affranchi les habitants de tout impôt, pour se les attacher.

Dans l'église de Calvin était une statue de la Vierge, sculptée en pierre dure, la même qu'on vénère aujourd'hui dans le vieux clocher. Vers le temps de la victoire de Muret, elle quitta l'église et vint se poser sur un

Digitized by Google

figuier, dans un angle de la tourelle de droite. Les habitants de Calvin la vinrent chercher, mais le lendemain, la statue était encore sur le figuier.

Croyant à une supercherie, les habitants la remportèrent une seconde fois, l'entourant d'une garde, chargée d'éloigner les prétendus voleurs. Vaine précaution! Une troisième fois, la statue rayonnait doucement sur le figuier. Cédant à tant de preuves, le peuple se décida à l'y laisser. Montfort donna libéralement la tour de son château. On y fit d'abord les offices, puis on éleva l'église actuelle.

Les paroisses du canton de Villefranche, d'Alban et Fréjairolles, prirent l'habitude d'y aller en pèlerinage. « Je me rappelle, conclut notre correspondant, avoir vu une paire de béquilles, laissées par un jeune homme miraculeusement guéri dans cette chapelle, après y avoir fait la sainte communion. »

« Quant à **NOTRE-DAME DE LA GARDE**, à Lacaune, continue la même lettre, j'ai entendu dire que cette chapelle était très ancienne. La statue qu'on y vénère fut trouvée dans une prairie et déterrée par les cornes des taureaux. La légende raconte que, malgré les efforts de leurs gardiens, les taureaux prirent leur course, et que l'un d'eux emporta sur ses cornes la statue jusqu'à un monticule entouré de hautes montagnes, où l'on construisit la chapelle de N. D. de la Garde. Voilà tout ce que j'ai appris dans mon enfance. »

N. D. de la Garde est au midi de Lacaune, du côté de la Salvétat d'Anglès, diocèse de Montpellier. Elle est très visitée le 8 septembre.

NOTRE-DAME DU LAIT, à Cadalen. Les mères privées de lait viennent en demander à Celle qui allaita l'Enfant Jésus. Autrefois, la fête solennelle était célébrée le dimanche de *Quasimodo*, le premier après Pâques. Les jeunes mères s'y rendaient en foule et se dépouillaient de leurs bijoux, qu'elles laissaient en *ex-voto* sur l'autel.

Des abus s'étant introduits, l'archevêque d'Alby dut interdire la fête; mais la dévotion, en reprenant son véritable caractère, n'a pas cessé de recourir à N. D. du Lait.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE MONTPELLIER

⛴ N. D. des Tables, a Montpellier.
N. D. du Suc, a Brissac.
N. D. de Grace, a Gignac.
N. D. de Pitié, a Mougères.
N. D. la Noire, a Saint-Guiraud.
N. D. du Figuier, a Jonquières.
N. D. des Palmes ou du Spasme, a la Livinière.
N. D. de Consolation, près Béziers.
N. D. d'Alayrac.
N. D. de l'Ermitage, a Saint-Guillem du Désert.
N. D. des Neiges, a Rieussec.
N. D. de Roubignac.
N. D. Miraculeuse, a Clermont-l'Hérault.
N. D. du Grau, a Agde.
N. D. de l'Agenouillade, a Agde.
N. D. de Trédos, a Albagnan.
N. D. de Bon-Secours, a Ferrières.
N. D. de Nazareth, a Saint-Chinian.
N. D. de Capimont, a Lamalou-les-Bains.

L'évêque de Montpellier gouverne aujourd'hui en totalité ou en partie les territoires attribués, avant le Concordat, à Lodève, à Béziers, à Agde, à Saint-Pons et à Narbonne. Simple village au neuvième siècle, Montpellier s'agrandit à mesure que Maguelone, dans ses lagunes, s'amoindrissait sous les efforts des Sarrasins et du temps.

Quand le pape Paul III, en 1538, supprima le siège de Maguelone, il le transféra à Montpellier. En témoignage de sa dévotion, la ville de Montpellier, comme Strasbourg, porte dans ses armes une image de la Vierge Mère, accostée du chiffre *Ave Maria,* que les révolutions n'ont point fait disparaître. Montpellier est un évêché suffragant d'Avignon, et confond ses limites avec celles du département de l'Hérault.

NOTRE-DAME DES TABLES, à Montpellier (⛴ 1889). D'après les notes publiées, en 1887, dans la *Semaine religieuse* de Montpellier, M. l'abbé Soupairac, archiviste du diocèse, résumant les travaux des historiens, établit (p. 799) que l'église dite Notre-Dame fut construite, au déclin du quatrième siècle, entre les hameaux de Montpellier et Montpelliéret. En 1090, Guillem V, seigneur de Montpellier, restitue à Godefroy, évêque de Maguelone, l'église de *Sainte-Marie*.

A peine un demi-siècle s'est-il écoulé, que cette église s'enrichit d'un trésor qui va faire sa gloire pendant des siècles. En 1143, Guillem VI,

Digitized by Google

revenant de la Terre Sainte, apporte une statue miraculeuse en bois noir. Cette statue détermine aussitôt un immense concours de pèlerins.

On lui donne le nom de N. D. des Tables, en patois *Nostra-Dama de Taoulas,* parce que les changeurs avaient leurs tables tout près d'elle, et

ANCIENNE ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES TABLES, A MONTPELLIER.

pour la distinguer de N. D. du Château, église aussi consacrée, en 1156, sous le vocable de Marie.

La renommée de cette Vierge noire fut bientôt si grande, que Jean de Montaut, évêque de Maguelone, établit, vers 1215, une fête dite des Miracles de N. D. des Tables. Au siècle suivant, un orfèvre de la ville, nommé Jean Raynaut, avait été guéri miraculeusement devant la statue de la Vierge. Dans sa reconnaissance, il offre à l'église de N. D. des Tables une *Majesté,* ou statue de la Vierge en argent. Cette *Majesté* fut vulgaire-

Digitized by Google

ment appelée la *Vierge de l'Orfèvre,* tandis que l'ancienne statue en bois ne porta plus dès lors que le nom de *Majesté antique.* Cette dernière avait quatre-vingt-trois centimètres de hauteur.

N. D. des Tables fut, on le voit, le foyer de la dévotion dans la ville de Montpellier, dont la prospérité, les agrandissements et la gloire sont intimement liés à la prospérité du pèlerinage lui-même. Un des saints les plus populaires de notre France, saint Roch, naquit à l'ombre du clocher de N. D. des Tables. La voix publique attribuait sa naissance, comme celle de Jacques Ier, roi d'Aragon, à une intervention de la Vierge miraculeuse.

Les fléaux visitent-ils la cité; la peste, la guerre, les sécheresses désolent-elles le pays, c'est à N. D. des Tables que le clergé et le peuple recourent aussitôt, et toujours avec succès. La réputation de N. D. des Tables fut telle, que Césaire, moine et historien du couvent d'Heisterbach, près de Bonn, écrivait au commencement du treizième siècle : « Quand les médecins de notre ville sont impuissants à guérir les malades, ils leur disent : Allez à Montpellier, et vous serez guéris. Et il ajoute : « *Ad ipsam confugiunt et sanantur.* »

A quatre fois différentes, pendant le quatorzième siècle, la ville de Montpellier offrit par reconnaissance un cierge, gros d'un doigt et d'une longueur égale à trois fois le tour de ses remparts.

Au pied de la statue, les consuls venaient chaque année, le 24 juin, prêter serment, avant d'entrer en charge. N. D. des Tables possédait le droit d'asile.

Tout Albigeois qui se convertissait devait, en signe de repentir, faire un pèlerinage à la Vierge noire.

Jusqu'à neuf papes la visitèrent. Un jour, en 1214, elle vit à ses pieds trente-huit évêques réunis en concile, sous la présidence du cardinal de Bénévent.

Les rois de France, d'Aragon et de Navarre s'y succédèrent pendant plus de quatre siècles. Aucun de ces grands personnages, y compris Louis XIV, n'entrait à Montpellier sans aller tout d'abord présenter ses hommages à N. D. des Tables.

Les confréries des corporations s'abritaient sous son manteau.

A tant de gloire et de magnificence, succédèrent des jours de grand deuil. Le protestantisme s'insinua à Montpellier, timidement d'abord, en 1561. Mais sept ans ne s'étaient pas écoulés, que les huguenots, maîtres de la ville, s'emparèrent des églises qu'ils détruisirent de fond en comble. Quant à Notre-Dame, ils se contentèrent d'en faire crouler la voûte et d'en briser les autels.

Digitized by Google

Quand parut l'édit de Nantes, ordonnant la remise des églises aux mains des catholiques, l'évêque dut attendre deux ans pour vaincre la résistance des huguenots aux ordres du Roi.

En 1608, les catholiques avaient réparé le désastre. Mais dans la nuit du 16 au 17 décembre 1621, les protestants, reprenant l'offensive, s'emparèrent de Montpellier pour la seconde fois, et du temple de Marie ne laissèrent debout que la tour de l'horloge. Il fallut que Louis XIII vînt en personne assiéger la ville et réduire les rebelles.

Quand le Roi voulut faire chanter le *Te Deum*, il ne trouva plus dans

NOTRE-DAME DES TABLES.

Montpellier un seul sanctuaire en état de recevoir l'assemblée des catholiques. La cérémonie dut s'accomplir dans une salle improvisée près de l'église de Notre-Dame.

En 1664, le chapitre et le conseil de ville se résolurent à réédifier, à frais communs, l'église de N. D. des Tables. Les plus grands personnages, des dames du plus haut rang se mêlèrent aux pauvres, portant la terre et fournissant les matériaux aux ouvriers. Quand les travaux étaient presque achevés, le marquis de Toiras, gouverneur de la ville, monta un jour sur les échafaudages. C'était un vieillard de soixante-seize ans. Tandis qu'il examine les travaux, la voûte s'écroule et le précipite parmi les décombres. Chose merveilleuse! on le relève sain et sauf sur le pavé, au milieu des débris. Dans sa reconnaissance, il fit à l'église une fondation perpétuelle.

Hélas! perpétuelle, elle ne le fut pas! Érigée en paroisse, en 1658, par

Digitized by Google

Mgr Bosquet, consacrée en 1684, par Charles de Pradel, l'église de Notre-Dame allait connaître des épreuves plus douloureuses que celles des huguenots eux-mêmes; 93 approchait.

Préludant aux événements qui se préparaient, le 7 décembre 1789, la foudre éclata sur l'église de N. D. des Tables. Par un phénomène dans lequel les habitants de Montpellier virent un lugubre présage, la foudre, tombant sur le clocher, traverse la nef, se dirige vers l'autel de la Sainte Vierge et commence, par la mutilation de la main, l'attentat inconscient que la Révolution se chargea bientôt de consommer avec une haine égale, au moins, à celle des huguenots. L'église fut renversée. Les derniers restes disparurent en 1806, à l'heure même où tant d'autres ressuscitaient partout.

A la vérité, la dévotion ne s'évanouit pas tout entière. La chapelle des Jésuites devint la nouvelle église paroissiale. On y garda, à défaut de l'*antique Majesté*, la dévotion à l'auguste patronne de la cité.

La fête de N. D. des Miracles fut canoniquement rétablie en 1858.

Le 20 mars 1889 a vu la ville de Montpellier réparer tous ses oublis. Ce jour-là, Mgr de Cabrières, entouré des évêques de Carcassonne, de Viviers et du Puy, assisté par l'archevêque d'Avignon, couronnait, au nom de Léon XIII, l'antique statue, dont Mgr d'Hulst redisait éloquemment les gloires et les bienfaits.

NOTRE-DAME DU SUC, à Brissac. *Suc*, en patois languedocien, signifie tertre ou colline. La Sainte Vierge qu'on honore en ce lieu semble y avoir remplacé quelque divinité païenne. C'est assez dire l'antiquité de ce pèlerinage.

Le concours y fut tel pendant tout le moyen âge, que l'on dut, près de la chapelle, bâtir un vaste hangar, et que les seigneurs du pays imposaient à leurs vassaux de porter aux pèlerins une partie des prestations en nature qu'ils devaient au château. Les pèlerins de Rome, de Saint-Jacques ou du Puy s'y trouvaient si nombreux, au lundi de la Pentecôte, qu'une métairie voisine, appelée le Four, devait, ce jour-là, procurer, tous les ans, un bœuf et dix-huit septiers de froment.

Le pèlerinage était dans toute sa prospérité quand les huguenots l'envahirent; de la chapelle, ils ne laissèrent debout que le chœur. La statue de la Sainte Vierge, que l'on disait avoir été trouvée par un berger, fut sauvée; mais après le passage des protestants, le sanctuaire resta longtemps dans un abandon presque complet.

Un prêtre pieux y fit d'importantes réparations dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Comme toujours, la Vierge récompensa ce zèle

Digitized by Google

par divers prodiges. Ce prêtre y célébrait la messe pour la guérison d'un enfant de Saint-Jean de Fos, au diocèse de Lodève : l'aveugle recouvra subitement la vue, et ce fait, d'une notoriété incontestable, remit le pèlerinage en grand renom. Les miracles s'y succédèrent alors si nombreux, qu'un prêtre du voisinage, curé de Brissac, en 1771, en composa un mémoire, où il cite les noms, les dates et les détails des prodiges accomplis sous ses yeux.

L'impiété révolutionnaire hésita longtemps avant de détruire une chapelle entourée d'une telle vénération. Cependant, le 29 mars 1794, on abattit le clocher, on mura les portes et les fenêtres. Les exécuteurs avaient l'ordre de briser la statue. Ils n'osèrent pas. M. Raymond, curé de Brissac, avait affronté l'orage, et, caché çà et là dans les montagnes, il était resté au milieu de son troupeau. Il restaura la chapelle, et les paroisses voisines reprirent presque aussitôt la tradition de leurs pèlerinages annuels.

En mai 1888, la *Semaine religieuse* de Montpellier pouvait écrire : « Le retour de la saison des pèlerinages a ramené aux pieds de la Vierge des Cévennes des foules nombreuses. Les paroisses de Saint-Jean de Buèges, de Ganges, de Brissac, de Cazilhac, du Causse de la Selle, de Saint-Maurice, de Saint-Guilhem, de la Vacquerie, de Saint-André et de Pégairolles de Buèges, celles de Saussines, Saint-André de Majencoules, de Vailhauquèz, du Mazel, du Pont de l'Hérault (Gard), lui ont successivement apporté le tribut de leurs hommages.

« Le 9 avril, fête de l'Annonciation, plus de deux mille pèlerins s'y pressaient, représentant un très grand nombre de paroisses des arrondissements de Montpellier, de Lodève et du Viganais. En résumé, quarante prêtres célébrant le divin sacrifice devant l'image miraculeuse de la Vierge du Suc; quatre mille pèlerins s'y agenouillant, faisant la plupart la sainte communion, n'est-ce pas un mois d'avril bien employé et une belle préparation au mois de Marie? »

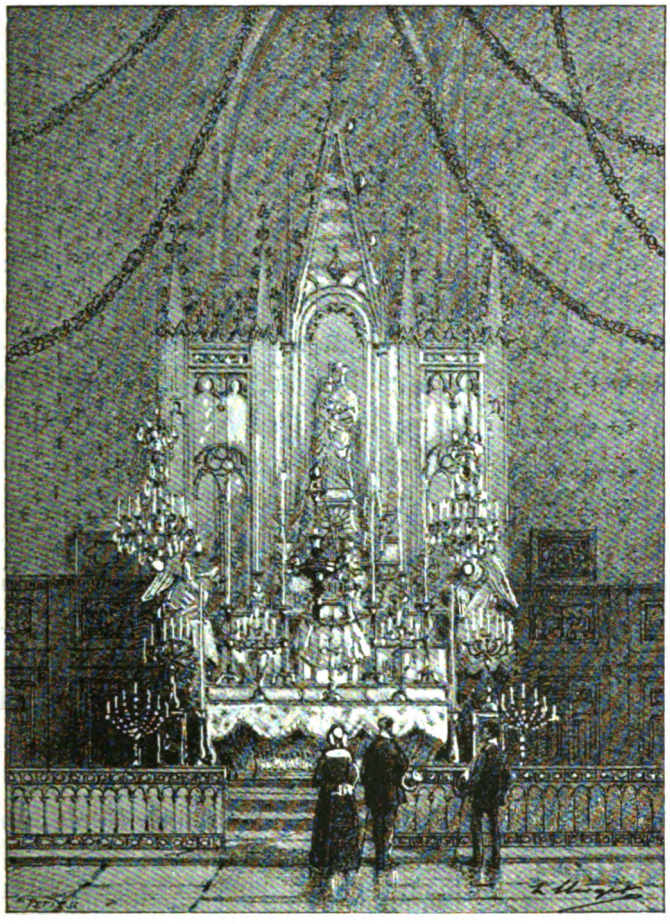
NOTRE-DAME DE GRACE, à Gignac. Nous empruntons à la *Semaine religieuse* de Montpellier (année 1887, pages 24 et suiv.) l'historique de ce pèlerinage, composé d'après les annales des Pères Récollets, ainsi qu'à une petite brochure, sans nom d'auteur, imprimée à Montpellier en 1878 :

« Les habitants de Gignac étaient encore païens ; ils honoraient la déesse Vesta. Saint Flour, premier évêque de Lodève vers la fin du premier siècle, évangélisa ces contrées, remplaça le culte de Vesta par l'adoration du vrai Dieu, et consacra le temple à la Reine des Anges. Pendant longtemps, de pieux ermites habitèrent près de ce sanctuaire, et les chrétiens y venaient

Digitized by Google

implorer la Mère de Dieu. Les ennemis de la religion ruinèrent cet oratoire; mais le souvenir des faveurs obtenues demeura gravé dans le cœur des fidèles.

« En 1360, Dieu réveilla la foi des chrétiens; souvent, pendant la nuit,



NOTRE-DAME DE GRACE, A GIGNAC.

sur la colline où était autrefois le sanctuaire de la Reine des Anges, apparaissaient dans les airs des croix étincelantes.

« L'évêque de Béziers, Hugues de Jugéria, témoin de ces prodiges, planta une croix sur les ruines de l'ancien oratoire. La pierre qu'on voit encore à la chapelle des Miracles servit de base à cette croix. Le 8 septembre de la même année, un jeune homme, muet et aveugle de naissance, venait prier au pied de cette croix. Poussé par une inspiration céleste, il fouille, il saisit un corps qu'il ne connaît pas encore; il invoque la Sainte Vierge, et, à l'instant, il recouvre la vue et la parole. C'était la statue de la

Digitized by Google

Vierge qu'il venait de trouver; il l'emporte plein de joie; mais la statue, nous dit la tradition, disparaît pour être retrouvée sous les ruines de l'oratoire.

« On élève un sanctuaire qui sera la chapelle des Miracles; l'évêque de Béziers y place la statue miraculeuse, et Marie ne tarde pas à manifester sa puissance; elle envoie une pluie bienfaisante aux campagnes que désolait une grande sécheresse.

« Plus tard, on bâtit une église sous le vocable de N. D. de Grâce, et le 1er octobre 1373, Sicard, évêque de Béziers, y autorisa l'exercice du culte. Pendant deux cents ans, ce sanctuaire fut une source de grâces.

« En 1573, les calvinistes le ruinèrent entièrement; mais les consuls le rétablirent plus spacieux et plus beau. En 1612, le nouveau sanctuaire de Notre-Dame fut confié aux Rév. Pères Récollets, qui restèrent pendant neuf ans paisibles possesseurs de leur église; mais, en 1622, le 25 avril, trois mille fanatiques, ayant à leur tête le duc de Rohan, s'emparent de la ville de Gignac; ils pillent le couvent, détruisent l'église de Notre-Dame. Le roi Louis XIII ordonne le rétablissement de l'église, et sept ans après, en 1629, elle renaissait de ses ruines plus vaste et plus belle, telle que nous la voyons aujourd'hui. »

Vendue par la Révolution, elle fut rachetée avec le couvent par la ville de Gignac. Moins florissant que dans le passé, le pèlerinage retrouve cependant encore un peu d'animation aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Mougères, paroisse de Caux. M. Douais, professeur aux Facultés libres de Toulouse, en a récemment écrit l'histoire, dédiée à Mgr de Cabrières.

Entre Pézénas et Bédarieux, non loin de Roujan, « Mougères est un désert dans un pays très peuplé ». Ce lieu convenait donc bien aux Chartreux qui l'habitent, et aux Dominicains qui s'y sanctifièrent autrefois.

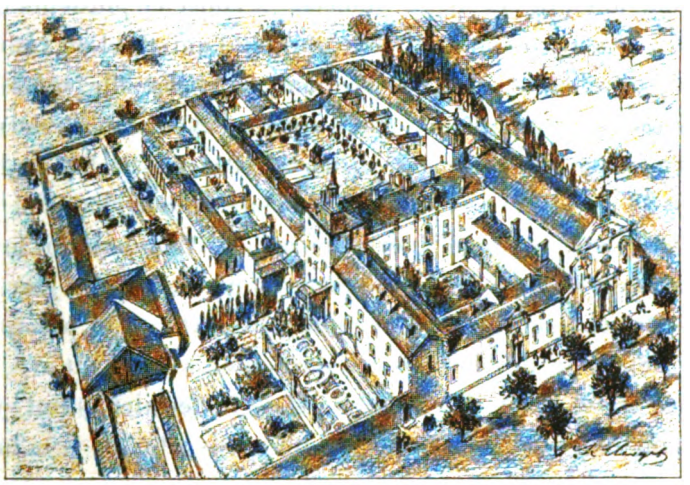
S'il est vrai que le culte de la Sainte Vierge, sous le vocable de N. D. de Pitié, ne se popularisa qu'à partir du quinzième siècle, comme l'affirme Mgr X. Barbier de Montault, la statue de N. D. de Mougères, quelques autres déjà visitées, feraient, avec celle d'Albyn, exception à cette règle, car l'auteur que nous suivons en fait remonter l'origine au douzième siècle.

Le territoire appelé *las Mouchès*, Mougères, compris dans les limites du diocèse de Béziers, eut beaucoup à souffrir des guerres des Albigeois. Les Dominicains en prirent possession en 1328, appelés par les consuls et les habitants de Caux. Non loin de là, le monastère de Cassan, fondé en 1083, était déjà un foyer d'études et de sainteté, d'où sortirent des abbés, des évêques et de grands personnages.

Digitized by Google

Après des jours de prospérité, Mougères traversa une longue période d'épreuves. En 1490, des pillards s'introduisirent dans le couvent, s'emparèrent des deux Dominicains qui n'avaient pas eu le temps de fuir, les massacrèrent et jetèrent leurs cadavres sanglants par-dessus les murailles, faisant main basse sur tout ce qu'ils trouvèrent de précieux. Ils consommèrent la ruine en mettant le feu aux quatre coins du monastère. En vain, le pape Jules II fit-il entendre aux évêques de la province un cri d'indignation : l'attentat, pendant quarante ans, demeura impuni, et Mougères resta enseveli sous les ruines de sa chapelle.

Les consuls de Caux avaient gardé leur droit de patronage ; mais, pressés



CHARTREUSE DE NOTRE-DAME DE MOUGÈRES.

par la bulle de Jules II et par l'opinion publique, ils prirent l'initiative du relèvement. Ils firent l'abandon aux Dominicains de la chapelle et du couvent, et ceux-ci s'engagèrent, en retour, en 1540, à les rebâtir à leurs frais. L'heure était pleine de périls, et les doctrines protestantes commençaient, dans le Languedoc comme ailleurs, à devenir menaçantes. Elles ne tardèrent pas à produire à Mougères de nouveaux désastres.

Un seul religieux, le Père Bruni, occupait le couvent, quand les huguenots, en 1555, y pénètrent furtivement. Ils le massacrent, et, s'acharnant sur son cadavre, l'un d'eux lui ouvre la gorge, et avec une cuiller en fer lui arrache la langue. Le nom du martyr, avec ceux des Pères Colombi et Tinelon, massacrés en 1490, a été gravé sur une colonne de la chapelle, par les soins du prieur actuel de Mougères.

La désolation, après le premier attentat, avait duré un demi-siècle ; à la

Digitized by Google

suite du second, elle fut plus longue encore. En 1636, des signes extraordinaires apparurent sur les ruines. Leur caractère émut les contemporains; Simon Azémar, curé d'Alignan du Vent, en avait été un des premiers témoins.

Des faits semblables se produisaient à Montpellier, au-dessus de N. D. des Tables. La nouvelle s'en répandit jusqu'à Bordeaux, où le chapitre général des Dominicains se trouvait réuni. Un commissaire fut envoyé, et ne partagea point la croyance du public au sujet des apparitions; mais la guérison subite d'un religieux, après un vœu fait à N. D. de Pitié, triompha, en 1644, de toutes les hésitations. L'année suivante, une nouvelle chapelle s'ouvrait à un brillant avenir.

Malgré cette éclipse de près d'un siècle, la ferveur du pèlerinage s'y affirma tout aussitôt. Le pape Innocent X concéda plusieurs indulgences plénières, à titre permanent, et celle du jubilé universel de 1650. Les guérisons s'y multipliaient; l'un des gardiens de la chapelle, témoin oculaire, le Père Bendit, en composa un recueil, dédié à l'évêque de Béziers, en 1649.

Quand éclata la Révolution, le district de Pézénas fit dresser l'inventaire des biens du monastère et les mit en vente avec la chapelle. Une pieuse dame de Pézénas, nommée Maury, les acheta. Elle maintint le Père Coste au vicariat. Cette situation se prolongea jusqu'en 1792. Un jour, une bande armée se présente à Mougères, enfonce la porte et se précipite dans la chapelle. Déjà, l'un des forbans est sur l'autel, s'efforçant avec une hache de briser la statue de N. D. de Pitié. Mais le fermier a tout vu, il entre, et, couchant en joue le misérable : « Descends vite, ou je te brûle la cervelle! »

Le profanateur d'un bond saute à terre, et la statue fut sauvée.

Dès 1802, madame Maury restaura sa chapelle et en assura le service en donnant mille francs de rente à un chapelain. La pieuse femme s'y éteignit en 1814, laissant par testament Mougères à M. Villar de Saint-André, avec la clause expresse de remettre cette propriété au premier Ordre, vêtu de blanc, qui se rétablirait en France.

Dès 1816, un décret royal du 7 avril autorisait le rétablissement des fils de saint Bruno à la Grande-Chartreuse. C'étaient les premiers religieux à robe blanche que revoyait notre patrie. M. Villar les appela à Mougères, et pendant le carême de 1825, dom Benoît Nizzatti envoyait trois de ses religieux prendre possession de Mougères.

Le premier prieur n'était pas un inconnu. Enfant de Caux, dom Palémon Santy, assisté des Pères Charles de Joie et Amédée de Boyne, employa son zèle à reconstruire le monastère, à embellir la chapelle et à développer le pèlerinage.

Digitized by Google

Le mouvement, d'abord peu sensible, s'accentua et se généralisa à partir de 1851. La suette miliaire sévit dans la contrée. Les paroisses de Caux, Roujan, Neffiès, Alignan, Pouzzolles, Tourbes, Pézénas et plusieurs autres arrivèrent en suppliantes. Le lundi de la Pentecôte, en 1872, on compta à Mougères jusqu'à quatre mille pèlerins, et quand, le 6 octobre 1882, Mgr de Cabrières consacrait la chapelle agrandie, peinte, polychromée et resplendissante, l'enceinte était bien trop étroite pour recevoir tous les dévots à N. D. de Pitié.

Non loin de N. D. de Mougères, au nord du canton de Montagnac, la paroisse d'Adissan fit élever, en 1851, une jolie chapelle sur un plateau qui domine la contrée. C'était le témoignage de sa reconnaissance, après avoir été délivrée, elle aussi, de la suette miliaire.

NOTRE-DAME LA NOIRE, à Saint-Guiraud. La chapelle qui abrite cette antique statue est mentionnée, dès l'an 996, comme un lieu de pèlerinage très fréquenté et célèbre par ses miracles. La statue elle-même, en bois très dur, porte les caractères des Vierges du quatorzième siècle. Elle est assise sur un petit édifice, orné de clochetons. Sauvée des calvinistes et des hommes de 93, elle n'a pas cessé, depuis cinq cents ans, de voir à ses pieds les populations d'alentour, principalement le 8 septembre.

NOTRE-DAME DU FIGUIER, à Jonquières. Voisine de la précédente, et non moins ancienne, la chapelle de N. D. du Figuier fut autrefois très célèbre par la résurrection de plusieurs enfants.

NOTRE-DAME DES PALMES ou **DU SPASME**, à la Livinière. La *Semaine catholique* de Carcassonne (année 1887, p. 364) donnait d'intéressants détails sur ce pèlerinage, dont le nom s'est notablement modifié selon les temps :

« Le pèlerinage de N. D. de la Livinière, connu de la région minervoise sous le vocable de *N. D. d'Espaïmès* ou du Spasme, vulgairement des Palmes, était, avant les voies ferrées, le grand centre de pèlerinage de cette riche contrée, comprise entre Béziers, Narbonne, Carcassonne et Saint-Pons.

« Autour du sanctuaire de N. D. des Palmes, écrivait un jour M. Armand Granel, rien ne vient charmer le pèlerin : ici, point de feuilles, point de pelouses, point de vallons, point de sommets; pas même la source limpide jaillissant sous les pieds de Marie, mais une eau de citerne dont il fallait souvent ménager le débit; et cependant, les foules sont toujours

Digitized by Google

venues s'agenouiller aux pieds de la Vierge du Spasme, de la Mère des Douleurs, de la Consolatrice des affligés. »

Elles y venaient sans doute bien avant le treizième siècle; mais le sanctuaire accuse une construction de cette époque. Deux fêtes de la Sainte Vierge attirent principalement les pèlerins à N. D. du Spasme, l'Assomption et la Nativité. Chacune d'elles est précédée d'une station, dont la clôture est souvent présidée par l'évêque diocésain.

Au mois de septembre 1887, Mgr de Cabrières s'y trouvait réuni avec Mgr l'évêque de Perpignan, au milieu de trois ou quatre mille fidèles, admirant, comme une grâce nouvelle, la source découverte dans le jardin du gardien de la chapelle. Cette source, jaillie sous la baguette de M. l'abbé Rigal, fut solennellement bénite par les évêques. Les religieux Tertiaires avaient depuis quelques années accepté la direction de ce pèlerinage, qu'ils ont dû quitter pendant l'été de 1888. On espère le prochain couronnement de N. D. du Spasme.

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, près Béziers. Entre Servian et Sérignan, au sud de Béziers, sous ce titre plein de promesses, la Sainte Vierge attire, à l'Assomption, les pèlerins de la ville et des paroisses d'alentour. Une indulgence plénière leur est offerte le jour de la fête et dans l'octave. Les messes s'y succèdent depuis six heures jusqu'à midi.

NOTRE-DAME D'ALAYRAC. A l'extrémité occidentale du diocèse, confinant à celui de Nîmes, N. D. d'Alayrac est la gloire du canton de Claret. Chaque année, depuis plusieurs siècles, les paroisses voisines s'y rendent pour la fête de l'Assomption. Claret, Sauteyrargues, Valflaunès, Lauret, Sainte-Croix, Vacquières, Saint-Bauzille, qui avaient interrompu leur pieux usage, l'ont successivement repris depuis la reconstruction de cette antique chapelle, encore trop étroite, puisqu'il faut, au jour de la fête, célébrer la grand'messe en plein air.

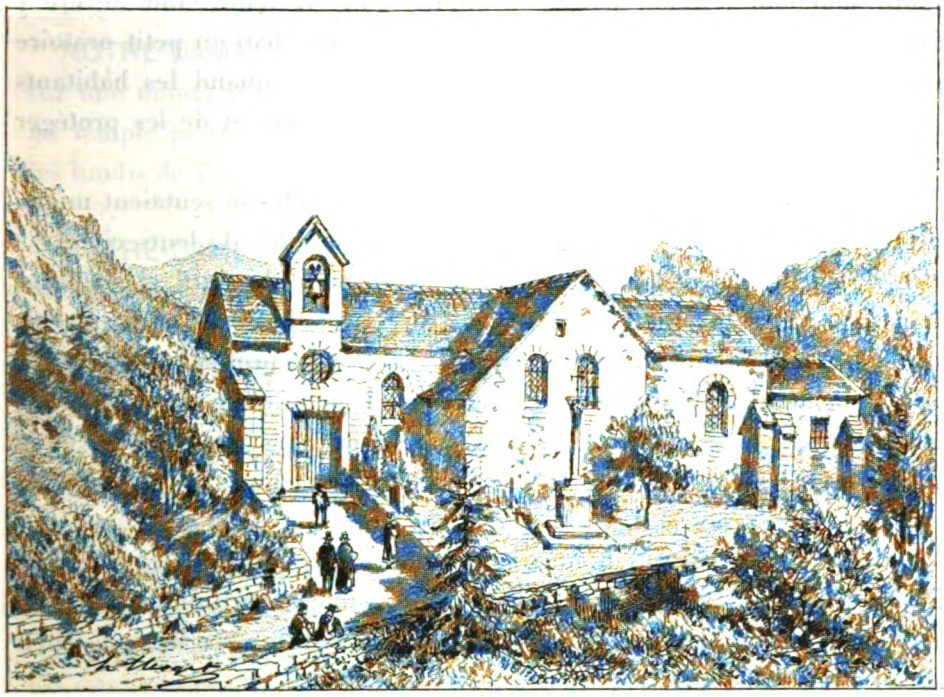
NOTRE-DAME DE L'ERMITAGE, à Saint-Guilhem du Désert, garde dans une grotte naturelle le souvenir de saint Guillaume, duc d'Aquitaine, cherchant, loin des hommes, un lieu sauvage où il pût faire pénitence. Il y séjourna, dit-on, assez longtemps, et la chapelle bâtie en ce lieu fut approuvée, en 1335, par une bulle de Benoît XII.

Parallèlement à la chapelle s'ouvrent trois petites pièces à l'usage des six Frères du Tiers Ordre de Saint-François qui y résidèrent jusqu'à la Révolution, sous la surveillance de l'abbaye de Gellone. Le pèlerinage est

Digitized by Google

encore en honneur, principalement le lundi de Pâques et le premier dimanche d'octobre, jours où la paroisse de Saint-Guilhem s'y rend en procession.

NOTRE-DAME DES NEIGES, à Rieussec, est une antique chapelle sur un sommet. Le pèlerinage ne fut pas interrompu, même aux plus mauvais jours de la Révolution. Un prodige analogue à celui de Sainte-Marie Majeure, à Rome, arrivé le même jour, lui aurait donné naissance,



NOTRE-DAME DES NEIGES, A RIEUSSEC.

si l'on en croit la tradition locale. Aussi le 5 août y est-il célébré par une procession à laquelle prend part cette paroisse, et tout le voisinage y est représenté.

NOTRE-DAME DE ROUBIGNAC remonte au moins au dixième siècle, puisque saint Fulcran, évêque de Lodève, la mentionne dans son testament. Au mépris des grâces reçues dans ce sanctuaire, pendant de longs siècles, et des morts qui reposaient à son ombre, la Révolution le dévasta. Il fallut plus de soixante ans pour réparer le désastre; mais, par les efforts des paroisses de Lodève et de Valarèdes, la chapelle fut remise en état et, en 1851, confiée à des ermites.

Digitized by Google

NOTRE-DAME MIRACULEUSE porta longtemps le nom de N. D. de Montaigu, près de Clermont-l'Hérault. Le nombre des résurrections d'enfants obtenues devant la statue lui fit donner le nom glorieux sous lequel tout le voisinage la connaît et l'invoque. On y vient surtout le 2 août, fête de la Portioncule.

NOTRE-DAME DU GRAU (*de Gradu,* qui dans la basse latinité signifie embouchure) fut bâtie par saint Sévère, en 456, à l'embouchure de l'Hérault, non loin d'Agde, patrie du moine saint Maixent. Saint Sévère y avait fixé son séjour, près d'une fontaine. Il y avait bâti un petit oratoire pour lui et les disciples que sa sainteté lui attirait, quand les habitants d'Agde le supplièrent de se rapprocher de leur ville et de les protéger contre les barbares.

Que sont devenus ces âges de foi, où les peuples se sentaient mieux protégés par la prière des saints que par les murailles de leurs cités!

Les Bénédictins de Saint-Thibéry s'y établirent plus tard et en firent à la fois une puissante abbaye et un pèlerinage florissant. Les marins surtout avaient pour N. D. du Grau une dévotion profonde. En 1583, les Capucins succédèrent aux fils de saint Benoît, et le connétable de Montmorency, leur protecteur dévoué, rebâtit à ses frais l'église et le couvent.

Le connétable restaura de même une chapelle voisine, appelée **NOTRE-DAME DE L'AGENOUILLADE**, en souvenir d'une apparition de la Sainte Vierge sur la pointe d'un rocher, où, selon la tradition, la Mère de Dieu aurait laissé l'empreinte de son genou virginal.

M. l'abbé Martin, auteur d'une savante notice sur N. D. du Grau, dit, d'après l'*Histoire d'Agde,* que telle était alors la célébrité de la chapelle, que, en 1612, on y vit arriver le même jour une procession composée de cent soixante-douze paroisses, formant une foule de cinquante mille pèlerins. Le connétable nommé plus haut voulut y être enterré, et, en 1614, on l'apporta de Pézénas, revêtu d'un habit de Capucin.

La Révolution renversa la chapelle, mais pendant les premières années de ce siècle la ville d'Agde eut le spectacle d'un aveugle errant dans ses rues. C'était celui qui avait frappé de son poignard les yeux de la statue.

Trois fêtes sont principalement célébrées dans ce sanctuaire rajeuni, la Portioncule, l'Assomption et la Nativité. Chacune d'elles est, ainsi que son octave, enrichie d'une indulgence plénière.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU TRÉDOS, ou des Trésors, près de Saint-Étienne d'Albagnan, possède une antique statue de la Sainte Vierge, en pierre. On y invoque la Reine du ciel en faveur des enfants malades. Cette église abrita les Pères du Concile d'Auzède. La fête principale est le 8 septembre.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Ferrières, est un pèlerinage récent, avec une petite chapelle élevée en 1852, et déjà très visitée les lundis de Pâques et de la Pentecôte.

NOTRE-DAME DE NAZARETH, au contraire, est fort ancienne. Placée sur une montagne voisine de Saint-Chinian, elle semble avoir remplacé un temple païen. Paul V, en 1612, l'enrichit d'indulgences. On y vient les lundis de Pâques et de la Pentecôte, et le 8 septembre.

NOTRE-DAME DE CAPIMONT, à Lamalou-les-Bains. Non loin de Bédarieux, dominant le vallon du Poujol, admirez comme elle est coquette, la chapelle de Capimont! Au sommet de sa montagne (*caput montis*), elle est là, dit M. l'abbé Bascoul qui en écrivait l'histoire en 1861, depuis déjà plusieurs siècles. Anne Sainte-Foy de Thézan, fille du seigneur du Poujol, malade depuis longtemps, avait dit à Marie : « Mère, guérissez-moi! je vous bâtirai sur ce riant coteau une chapelle, et vous régnerez sur toute la contrée. » La Mère de Dieu, touchée, prit au mot la jeune fille, la guérit, et la chapelle s'éleva dans le feuillage.

Elle y recevait déjà la prière des pèlerins, quand, vers le milieu du seizième siècle, la peste décima Bédarieux. Dans sa détresse, la ville fit le vœu de se rendre processionnellement à N. D. de Lagamas, près de Gignac. Le vœu s'accomplit le lundi de Pâques; aussitôt le fléau cessa, et, l'année suivante, la ville renouvelait le témoignage de sa reconnaissance, en retournant à Lagamas.

Or, tandis que les habitants de Bédarieux étaient absents pour trois jours (car il fallait tout ce temps pour accomplir le pèlerinage), ceux de Lunas et de Faugères, huguenots déclarés, s'emparèrent de la citadelle et de la ville. Grande fut la désolation des pèlerins, quand ils revinrent ; leur église n'était plus qu'une ruine fumante : « Nous la rebâtirons, s'écrièrent-ils, et désormais, si tel est le bon plaisir de notre évêque, nous accomplirons notre vœu à N. D. de Capimont. »

La délibération fut prise par les échevins et tout le peuple; l'évêque de Béziers l'approuva, et, depuis deux siècles et demi, la ville de Bédarieux, gravissant annuellement la montagne, va porter à N. D. de Capimont

Digitized by Google

l'assurance d'un hommage toujours filial. On dit même qu'en 1854, quand le choléra, remplaçant la peste d'autrefois, servait de ministre à la justice de Dieu, les protestants de Bédarieux se glissèrent dans les rangs des catholiques et montèrent à Capimont.

Et pourquoi non? Pour être égarés, en sont-ils moins des fils?

NOTRE-DAME DE CAPIMONT, PRÈS BÉDARIEUX.

Le Poujol, les Aires, Hérépian, Villecelle, Combes, Taussac et Villemagne s'y rendent tous les ans. « L'importance des thermes de Lamalou-les-Bains, nous écrit le docteur Menard, s'étant considérablement accrue depuis quelques années, le nombre des pèlerins s'augmente en proportion. Depuis sept ans, les conférences de Saint-Vincent de Paul, nombreuses dans la région, y montent tous les ans en pèlerinage, le troisième dimanche de septembre. Cet usage fut inauguré par M. Adrien Barre, président du conseil central de Montpellier. »

Digitized by Google

DIOCÈSE DE NIMES

⛵ N. D. de Grace ou de Rochefort.
⛵ N. D. de Prime-Combe, a Fontanès.
N. D. de Laval, a Alais.
N. D. des Mines, près Alais.
N. D. du Bouquet, a Brouzet-lez-Alais.
N. D. de Vauvert.
N. D. de Bonheur, a l'Espérou.

Ce diocèse, suffragant d'Avignon, réunit, depuis le Concordat, les évêchés supprimés d'Uzès et d'Alais avec quelques lambeaux de celui d'Avignon. Les ravages commis sur leur territoire par les Albigeois, les Camisards et les protestants qui forment encore un quart de sa population, expliquent la pénurie relative des sanctuaires dédiés à la Sainte Vierge. Cependant, trois pèlerinages principaux et anciens, plusieurs autres récents, attestent le dévouement à Marie de ces populations si souvent éprouvées du département du Gard.

NOTRE-DAME DE GRACE ou de **ROCHEFORT** (⛵ 1869). Nous en empruntons l'histoire à l'un de ses gardiens, un Mariste, dont le travail, publié en 1861, reçut aussitôt l'approbation de l'illustre Mgr Plantier, de l'archevêque d'Avignon, des évêques de Digne et de Viviers. En voici l'origine : « Charles-Martel ayant chassé les Sarrasins d'Avignon, leur donna la charge si forte, depuis le lieu à présent dict Rochefort, jusqu'au pont du Gard, que furent tués plus de quarante mille Sarrasins. En mémoire de quoy le roy Charlemagne, son petit-fils, étant, à son imitation, venu chasser les infidèles du Languedoc, l'année 798, fist bastir une église sur un petit costeau, prosche de Rochefort, à l'honneur de la Vierge Mère de Dieu. » (Bovis, *Royale Couronne des rois d'Arles.*)

Confié, dès l'année 999, aux Bénédictins de Saint-André de Villeneuve-lez-Avignon, ce sanctuaire fut entouré de la protection spéciale des papes, et en particulier d'Urbain II et de Gélase II, qui le prirent « sous la tutelle du Siège apostolique ».

Ce monument de la victoire était à peine élevé, que les populations y accoururent. Un des caractères de la dévotion de ces anciens pèlerins était

Digitized by Google

la prière en faveur des guerriers morts en ce lieu pour la religion et la patrie. Plusieurs demandaient comme une grande faveur d'y reposer aux pieds de Notre-Dame.

« Le peuple, dit un naïf chroniqueur, se vouoit à cette statue ordinairement pour les maulx de teste, laquelle trouvoit souvent dans ce remède l'entière guérison. Et d'autre côté, la coutume estoit encore de nos jours de monter à genoux la montagne... »

Parmi les plus augustes visiteurs de N. D. de Rochefort, citons les papes Jean XXII, Urbain V et saint Vincent Ferrier, qui resta quelque temps à Avignon sous le pontificat de Benoît XIII. Ce saint évangélisait les campagnes et les villes du Languedoc. A sa voix et à son exemple, de nombreux pèlerins gravirent la montagne, guidés, les uns par la reconnaissance, d'autres, plus nombreux, par le repentir de leurs fautes.

L'invasion du protestantisme fut précédée, dans cette partie du Languedoc, d'un affadissement considérable de la piété et de la foi, dans le clergé comme dans le peuple. « Le peuple, disait alors le sieur de Fourquevaulx, dans un rapport au Roi, tient les sacrements et leurs ministres en mépris, perd la foy et bonne opinion qu'il soulloyt y avoir. »

Le châtiment approchait.

Il vint, terrible. Les huguenots se ruèrent sur les églises. En 1567, ils étaient à Rochefort. Les Bénédictins n'eurent que le temps de s'enfuir. Quelques-uns même furent massacrés. Les bandes du farouche baron des Adrets et de Jacques de Crussol, surnommé d'Acier, ravagèrent pendant trois ans cette malheureuse contrée. Le feu fut mis à la chapelle de Rochefort, et la vénérable statue de *N. D. la Brune,* d'abord mutilée, fut peu après anéantie.

La désolation et le silence régnèrent à Rochefort pendant près d'un siècle, et les Bénédictins furent eux-mêmes impuissants à tirer la chapelle de ses ruines. Cependant, en 1631, un notaire de Rochefort, nommé Jacques Sicard, avait fait le vœu d'aller en pèlerinage à Lorette; mais dans l'impossibilité d'accomplir ce lointain voyage, il employa la somme qu'il y destinait aux premières restaurations de la chapelle. « Il fit fermer les trous des murailles, mettre une porte avec serrure, afin d'empêcher les bergers et leurs troupeaux d'y pénétrer désormais. »

Peu après, un jeune homme d'Avignon, Jean-Baptiste Louis, vint, comme ermite, s'établir sur la montagne avec l'habit de Franciscain. Il s'installa dans les ruines de la chapelle, « dont il fit une maison de pénitence et de prière; car il y vivait austèrement et y priait sans cesse ». Ce fut l'aurore de jours meilleurs. Grâce au zèle de l'ermite et aux libéralités

Digitized by Google

des fidèles, la chapelle ressuscita. Elle était solennellement bénite le 24 mars 1634, avec la permission de Marius Philonardi, archevêque d'Avignon, qui accordait quarante jours d'indulgences. Une foule immense assistait à cette fête. Elle fut témoin de divers prodiges, dont l'un, notamment, fut opéré en faveur de Catherine Sicard, la fille du principal bienfaiteur.

Le peuple, dans l'élan de sa joie, demanda que la chapelle ne fût plus appelée que N. D. de Grâce. Le 15 août de la même année, une statue nouvelle, celle qu'on vénère aujourd'hui, fut placée sur l'autel.

Les pèlerinages refleurirent très rapidement, la foi se réveilla partout où le protestantisme se flattait de l'avoir détruite. Une confrérie s'établit en l'honneur de Notre-Dame, et elle ne tarda pas à se développer.

L'ermite continuait de garder la chapelle : il reçut les Ordres sacrés, et dès lors le *Père Louis*, comme on l'appelait, redoubla de zèle pour la gloire de Marie et le salut des âmes.

Il fut remplacé par les Bénédictins de Saint-Maur, qui reprirent possession du monastère le 1er octobre 1637. Le pèlerinage atteignit alors sa plus haute prospérité. D'incessants miracles, rapportés par les historiens, entretinrent et accrurent la confiance pendant tout le dix-huitième siècle. Des agrandissements étaient devenus indispensables, on les exécuta en 1709 et 1762.

Parmi les bienfaiteurs de la chapelle, il est juste de mentionner les seigneurs de la paroisse, qui furent successivement les de Même, les marquis de Baye et les Brancas-Laudun.

Comparativement à tant d'autres, la chapelle de Rochefort n'eut pas trop à souffrir de la Révolution. Dès l'année 1790, la municipalité de Rochefort essaya de la sauver, avec ses gardiens. Elle adressa, dans ce but, à l'Assemblée nationale, une requête que dix-huit communes voisines appuyèrent. Ce fut en vain. Cependant, ces témoignages d'attachement et d'estime sont bons à recueillir aujourd'hui, malgré leur insuccès d'alors.

La chapelle, mise en vente, ne trouva point d'acquéreur. Trois forcenés s'y introduisirent, brisèrent la tête de la statue miraculeuse, et, par un jeu sacrilège, la firent rouler jusqu'au bas de la montagne. De terribles châtiments attendaient ces profanateurs. Frappés de cécité, expirant sous un mur qui s'écroule, leur punition servit d'exemple, et l'on se contenta de fermer la chapelle. Elle ne s'ouvrit, et encore en cachette, qu'en 1799, pour des prêtres fidèles. Le Père Sicard, un descendant des anciens bienfaiteurs, revenu de l'exil, obtint cette année l'administration de l'église et du monastère en ruine, à titre de fermier de la régie des biens nationaux.

Digitized by Google

En 1804, un arrêté préfectoral rendait, à la demande du Père Sicard, la chapelle de Rochefort, le monastère et la terre y attenante à l'hospice d'Uzès. La tête de l'antique statue fut restituée au tronc, demeuré sur son trône, ce qui causa une joie universelle.

Au Père Sicard, mort en 1808, succéda, comme chapelain, M. l'abbé Laurent, originaire de Rochefort, confesseur de la foi, et nommé vicaire de sa paroisse natale au retour de son exil en Italie.

Cependant, le siège de Nîmes n'avait pas été relevé par le Concordat. Le gouvernement de la Restauration le rétablit, et, le 10 décembre 1821, Mgr de Chaffoy en prenait possession. De la houlette des pontifes d'Avignon, N. D. de Grâce passait sous celle des éminents prélats qui se sont succédé sur le siège de Nîmes.

M. l'abbé Laurent avait alors soixante-neuf ans. Le pèlerinage avait pris par son zèle des développements qui rendaient la tâche difficile à un vieillard : il pria donc son évêque de pourvoir à son remplacement. Accédant à cette demande, Mgr de Chaffoy confia le pèlerinage à des prêtres du diocèse d'Avignon, réunis en congrégation sous le titre de Tiers Ordre de Saint-Benoît; puis, aux directeurs du Grand Séminaire. Enfin, en 1846, Mgr Cart, successeur de Mgr de Chaffoy, y appelait les Maristes de Lyon.

Le monastère fut alors reconstruit, grâce aux offrandes qui affluèrent de toutes parts. Au nombre des bienfaiteurs, pouvons-nous ne pas rappeler, après Mgr de Chaffoy, Mgr Cart et Mgr Plantier, leurs vicaires généraux, MM. d'Alzon, Boucarut et Privat, M. l'abbé Griolet, les familles de Talode, du Grail, M. le comte d'Espagne, M. Ferrand de Missol d'Uzès, madame la marquise d'Alauzier; les familles Seguin, de Clauzonnette, de Meynes, etc....?

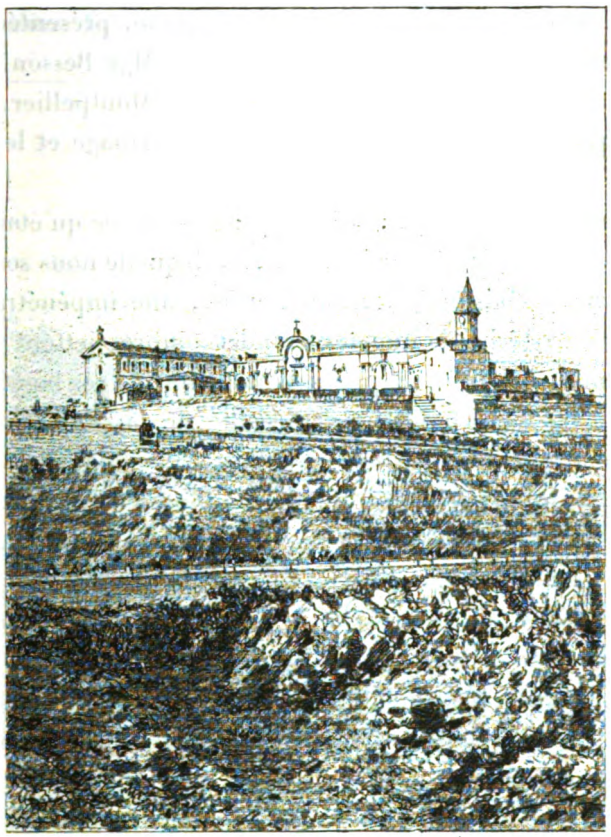
A la demande de Mgr Plantier, Pie IX combla les désirs de tous et permit le couronnement d'une Vierge si célèbre. La fête, annoncée dans toutes les paroisses du diocèse, eut lieu le 11 mai 1869. Mgr l'archevêque d'Avignon présida la cérémonie, car Mgr Plantier voulut céder cet honneur à son vénérable voisin.

« Nos deux diocèses, dont le Rhône est tout à la fois la frontière et le lien matériel, s'écriait-il éloquemment, se confondront dans une seule et même fête de famille. L'ancienne cité des papes et la vieille cité des Antonins, baptisées par le Christ, décerneront de communs honneurs à leur commune Mère; et Marie, étendant ses bras protecteurs du petit Vatican de la première aux Arènes de la seconde, daignera maintenir entre elles, sans ombre et sans défaillance, la fraternité dont elles se seront donné d'éclatants témoignages dans cette grande journée. »

Digitized by Google

Un calvaire monumental, dont chaque station ne coûte pas moins de quatre à cinq mille francs, fut bénit ce même jour. Et, depuis cette époque, la piété et le concours ne font que grandir autour de N. D. de Grâce.

En 1873, le Rév. Père d'Alzon, vicaire général de Nimes, adressait au clergé une circulaire dans laquelle on lisait : « Le pèlerinage de N. D. de Rochefort a réussi au delà de toute espérance. Près de cinq mille catholiques,



NOTRE-DAME DE GRACE OU DE ROCHEFORT.

plus de quatre mille communions d'hommes : voilà ce que nous avons pu contempler. Et le spectacle eût été plus saisissant encore, si, dans quelques paroisses, on n'eût pas préféré les dévotions particulières à cette admirable manifestation générale. La ville de Nimes comptait là plus de douze cents de ses fils ; il y en aurait eu davantage, mais les moyens de transport ont fait défaut. »

Le 7 octobre 1888, une confrérie du Rosaire a été canoniquement érigée à N. D. de Rochefort, et tous les ans désormais, pendant l'octave, une retraite sera prêchée aux associés et aux âmes pieuses du voisinage.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE PRIME-COMBE, à Fontanès (⛵ 1887). Dix évêques, quatre cents prêtres, plus de vingt mille pèlerins se pressaient, le 24 mai 1887, sur un coteau des Cévennes, à la voix du grand évêque, successeur des pontifes dont nous venons d'admirer les œuvres à Rochefort. Le sanctuaire de Prime-Combe célébrait son premier millénaire. Or, comment mieux solenniser une pareille date que par les fêtes d'un couronnement?

Léon XIII avait daigné accueillir cette requête, présentée, au nom du Languedoc et de la Provence, par la bouche de Mgr Besson. Un élève du Rév. Père d'Alzon, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, allait redire, dans un éloquent discours, les origines du pèlerinage et les magnifiques opportunités de cette fête.

Écoutons ce noble langage : « Représentez-vous ce qu'était, il y a mille ans, la gorge sauvage, la *Combe* austère, dans laquelle nous sommes réunis : nulle route, nulle clairière, des bois touffus, une impénétrable forêt, et cette terreur mystérieuse que les grandes ombres jettent toujours dans l'âme. A ce moment, un pâtre, inquiet sur le sort de ses bœufs qu'il croyait perdus, les a cherchés longtemps. Accablé de lassitude, il finit par les trouver, à l'endroit même où nous sommes, les genoux ployés devant la même statue de la Vierge Mère, que nous allons vénérer tout à l'heure.

« D'où venait cette statue? Qui l'avait cachée en ce lieu désert? Quel artiste l'avait sculptée? L'avait-on apportée d'Arles ou d'Agde, les cités grecques; de Nîmes, de Béziers ou de Narbonne, les cités romaines?

« Je ne sais; mais, malgré les injures du temps, il reste à cette vieille image de Marie quelques traits qui révèlent la main d'un sculpteur exercé, et qui portent, par conséquent, l'empreinte d'une civilisation assez savante.

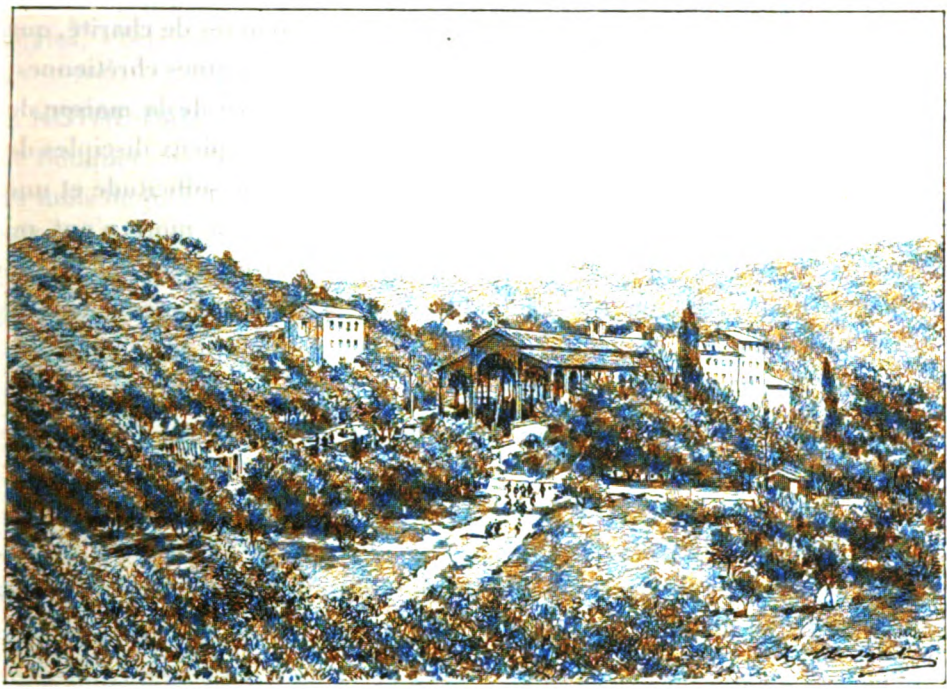
« Portée par le berger dans le hameau qu'il habitait, la statue aurait disparu; et, le lendemain, on l'aurait retrouvée au même lieu où on l'avait d'abord découverte. Une chapelle se bâtit sur le lieu de la découverte. Dès cette époque reculée, de puissants seigneurs la dotent et l'enrichissent d'opulentes fondations. Une abbaye célèbre, dont, en dépit du temps et des révolutions, le nom et la gloire sont immortels, l'abbaye d'Aniane, prend Prime-Combe sous sa protection; et, pendant près de neuf siècles, l'illustration de ce patronage honorera le modeste sanctuaire, rattaché par les Bénédictins à leur prieuré de N. D. de Valcroze.

« A la fin du dix-septième siècle, de 1697 à 1702, les annales de Prime-Combe, jusque-là très obscures, s'éclairent momentanément d'un reflet héroïque. Ici, comme à N. D. de Laval, au bord du Gardon, — non loin de mon cher village de Cabrières, — le désenchantement et le dégoût des

Digitized by Google

splendeurs mondaines avaient conduit alors un vaillant officier, désireux d'échanger le bruit des garnisons brillantes contre la purifiante âpreté de la solitude.

« Originaire de Bordeaux, notre héros s'appelait Gabriel de La Fayolle. Arraché à la paix de sa cellule par le désir de soutenir la cause catholique, dans la guerre des Camisards, il prit le commandement d'une petite troupe bien aguerrie et bien armée, qui fit souvent le désespoir et la terreur des soldats de Cavalier. Épuisé de fatigues et de soucis, l'humble ermite de



NOTRE-DAME DE PRIME-COMBE, A FONTANÈS.

Prime-Combe succomba en 1705, laissant à ses ennemis l'impression d'une estime mêlée d'épouvante, et à ses amis celle d'une vertu stoïque, tempérée par la plus ingénieuse charité.

« Le pieux ermite avait restauré la chapelle, et sa vertu attirait les pèlerins. Cependant, le sanctuaire de Prime-Combe garda ses apparences de pauvreté. La Révolution le trouva debout et habité. Aussi, dès 1805, quand la paix religieuse commença de s'affermir en France, Prime-Combe fut de nouveau visité par les pèlerins. MM. les curés de Fontanès considérèrent tous comme un devoir de maintenir la piété et la confiance des peuples envers la Sainte Vierge, invoquée dans le modeste sanctuaire dont ils avaient la garde.

Digitized by Google

« A travers des phases diverses d'oubli et de gloire, nous arrivons ainsi jusqu'à l'année 1872. A ce moment, une âme pieuse conçut la pensée d'établir ici, sous les yeux maternels de la Sainte Vierge, une petite colonie de prêtres de la Mission, et d'y ouvrir, en même temps qu'un orphelinat ou une école apostolique, un foyer de vie religieuse et de fécond apostolat. Approuvé par Mgr Plantier, de si sainte et si vaillante mémoire, ce projet fut adopté, avec une sorte de passion, par une femme supérieure, dont le nom, cher à l'Église comme à la science, est désormais écrit en lettres d'or dans les annales de la ville et du diocèse de Nîmes.

« Aussi persévérante pour établir et développer les œuvres de charité, que l'éminent cardinal, son frère, l'a été pour l'étude des origines chrétiennes, la Sœur Eulalie Pitra est devenue la véritable fondatrice de la maison de Prime-Combe. Elle y a soutenu les premiers travaux des pieux disciples de saint Vincent de Paul, les Lazaristes, ses frères, avec une sollicitude et une obstination que la maladie et les menaces même de la mort n'ont pu décourager. En dix ans, cette création est devenue si prospère, elle a été si bien assurée, que l'humble sanctuaire, dont les commencements avaient été si laborieux et si cachés, arrive aujourd'hui à prendre rang parmi les lieux de pèlerinage les plus favorisés. »

Après cet historique, l'orateur, s'inspirant de saint Thomas, disait pourquoi l'Église, en couronnant Marie, nous la désigne comme toujours victorieuse, et nous la montre, même sur cette terre, dans sa céleste royauté.

Les pèlerins vénèrent aujourd'hui, non loin du sanctuaire, une croix, rapportée de Jérusalem par un pèlerin de 1889, et solennellement bénite au mois d'août de la même année.

NOTRE-DAME DE LAVAL, à Alais. Le sanctuaire connu sous ce nom au nord de la ville d'Alais semble remonter au douzième siècle, nous écrit M. l'abbé Tuech, curé de la paroisse. Dans la gorge où s'élève l'église, un saint personnage, nommé Amant, vint s'établir. Était-il prêtre? On l'ignore; mais il mourut en odeur de sainteté.

Les Bénédictins bâtirent un monastère attenant à l'église. Ce vieux monastère, ruiné par la Révolution, fut racheté par un curé de Laval et sert de presbytère.

Le choléra, qui menaçait, en 1854, toute cette région, réveilla la confiance. La ville d'Alais fit vœu de s'y rendre en procession, si elle était préservée du fléau. Elle le fut en effet, tandis que toutes les paroisses du voisinage étaient décimées. La reconnaissance se manifesta par une procession, partie d'Alais le 5 octobre, et si nombreuse que les fidèles, placés

Digitized by Google

six de front, occupaient une longueur de trois kilomètres. Une médaille commémorative fut frappée, et depuis cette époque, le pèlerinage se soutient et s'accroit.

La *Semaine religieuse* de Nimes y convoque tous les ans les Tertiaires de la région d'Alais pour le 17 septembre, mais l'affluence des pèlerins a lieu surtout à l'Assomption et à la Nativité.

NOTRE-DAME DES MINES, à la porte d'Alais, protège les nombreux ouvriers qui, dans tout ce voisinage, entre la cité industrielle et les montagnes, s'occupent dans les forges et dans les mines de charbon.

NOTRE-DAME DU BOUQUET, à Brouzet-lez-Alais. Sur les hauteurs de Bouquet, au lieu appelé le *Guidon de Cassini,* Mgr Plantier inaugurait, au mois de juillet 1864, une statue de la *Mère admirable.* A cette occasion, le Rév. Père d'Alzon et M. Clastron, vicaires généraux de Nîmes, avaient harangué les foules. Depuis lors, tous les ans, le mont du Bouquet voyait les mêmes fidèles.

Témoin de ces empressements, M. l'abbé Dunan, curé du Brouzet, vient de construire sur ce sommet une jolie chapelle. M. l'abbé Gilly, vicaire général, le futur successeur de Mgr Besson, la bénissait le 14 octobre 1888.

NOTRE-DAME DE VAUVERT. « Au temps passé, au grand honneur et révérance de Nostre Seigneur Dieu Jésus-Chrispt, et de la glorieuze Vierge Marie, sa sacrée Mère, avoyst esté construict et édiffié l'esglize de Nostre-Dame de Vauvert, bien beau et ample et très excellent temple... » Ainsi s'exprime un acte passé en 1526 pour la restauration du retable de l'autel de Vauvert.

Ce texte du seizième siècle nous dit tout ce que l'on sait sur l'origine du sanctuaire, dont l'existence était déjà constatée par une charte authentique, que rapporte un historien moderne. (Prosper Falgairolle, *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Vauvert,* p. 4 et 5.)

Il est impossible de fixer la date précise de sa fondation. Cependant, jusqu'au treizième siècle, sur l'emplacement actuel de la ville de Vauvert, s'élevaient une bourgade et une église, séparées par une distance d'environ mille mètres : c'étaient Porquières (ou Porchières) et Notre-Dame du Valvert (ou Vauvert). Mais, au treizième siècle, Vauvert, attirant à lui les foules, se peupla insensiblement, et, en 1363, le nom de Porquières avait presque disparu.

A ce moment déjà, *Notre-Dame de la Vallée verte* était un pèlerinage

Digitized by Google

renommé, desservi par vingt prêtres qui vivaient en communauté. Quand saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes pour ses deux croisades, un grand nombre de guerriers se vouèrent à la sainte Madone et ressentirent l'effet de sa protection.

Citons le prodige suivant, naïvement raconté par Joinville : « Une aultre aventure nous avint en mer. Mes sires Dragonès (d'Argone), uns riches hom de Provence, dormoit la matinée en sa nef, qui bien estoit une lieue avant la nostre, et apela uns sien escuier et li dist : Va estouper (fermer) ce pertuis; car li solaus (soleil) me fiert (frappe) au visage. Cil vist que il ne povoit estouper le pertuis, se il n'issoit de la nef. De la nef issit. Tandis qu'il aloit le pertuis estouper, li piès li failli, et chéyt en l'yaue; et celle n'avoit point de barges de cantiers, car la neif estoit petite : maintenant fu esloingnie celle neif. Nous qui estions en nef le Roy, le veismes; et cuidions (pensions) que ce fust une somme ou une bouticle, pour ce que cil qui estoit cheus en l'yaue, ne metoit nul consoil en li. — Une des galies le Roy le queillit et l'aporta en nostre nef; là, il nous conta comment ce li estoit advenu. Je li demandai comment ce estoit que il ne metoit consoil en li garantir, ne par naer, ne par aultre manière. Il me respondi que il n'estoit nul mestier ne besoing que il meist consoil en li; car si tost comme il commença à cheoir, *il se commenda à Nostre-Dame de Vauvert, et elle le soutinst par les espaules dès que il cheit, jusques à tant que la galie le Roy le requeillist.* En l'onour de ce miracle, je l'ai faict peindre à Joinville, en ma chapelle et ès verrieres de Bléhencourt. » (*Histoire de saint Louis*, édition de M. de Wailly, nos 650, 651.)

En 1269, au moment où se préparait la dernière croisade, les navires aragonais, commandés par Jacques Ier, eurent à subir une affreuse tempête et n'échappèrent au péril que par la protection de la Sainte Vierge; c'est ce que reconnut solennellement le pieux roi, lorsqu'il vint à Vauvert remercier publiquement Notre-Dame.

L'année suivante, saint Louis, avant de s'embarquer à Aigues-Mortes, vint aussi en pèlerinage à N. D. de Vauvert, y accomplit ses dévotions et tint conseil de guerre dans le château.

« On peut visiter encore l'appartement au toit de chaume dans lequel saint Louis a reposé quelques heures. » (L'abbé Goubier, *Revue catholique du Languedoc*, 23e livraison, p. 575.)

Plus tard, en 1305, nous trouvons le pape Clément V aux pieds de la Madone vénérée, où il enverra bientôt le sacrilège Nogaret, en pénitence de son attentat sur la personne de Boniface VIII. Puis, c'est François Ier qui, avant d'avoir une entrevue avec Charles-Quint, se rend avec toute sa cour

Digitized by Google

à N. D. de Vauvert, en juillet 1538. C'est enfin Charles IX qui, en 1560, vient passer toute une journée dans ce même sanctuaire.

Suivant les exemples de ces princes, les Français accouraient à Vauvert en foules innombrables. On distribuait aux pèlerins une gravure imprimée à Avignon qui a été retrouvée de nos jours. Elle représente la Vierge sur un nuage d'azur, entouré de six médaillons, où sont gravés divers miracles. C'est la gravure que nous reproduisons ici.

Le pèlerinage fleurit jusqu'aux premières guerres de religion. L'église de N. D. de Vauvert fut alors complètement ruinée. Selon l'ouvrage de

NOTRE-DAME DE VAUVERT.

M. Falgairolle, déjà cité, cette destruction se rapporterait à l'année 1562. Le pèlerinage ne survécut pas au sanctuaire.

Aujourd'hui pourtant, grâce au zèle de MM. Goubier et Vidal, curés de Vauvert, l'antique dévotion semble renaître et va retrouver quelque chose de son éclat. Une statue en bronze a été placée, en 1885, derrière le maître-autel par M. Vidal.

Qu'on nous permette de transcrire ici quelques lignes, les dernières sans doute qu'ait écrites ce digne prêtre, mort le 24 décembre 1887. Voici, inachevée, la lettre qu'il nous adressait : « Entreprendre de raconter l'histoire des sanctuaires anciens où la piété et la foi de nos pères aimaient à se retremper, est une inspiration aussi bonne qu'opportune. Elle devait, mon Révérend Père, naturellement venir à l'esprit de ceux qui, depuis

Digitized by Google

quinze ans, contribuent si puissamment à réveiller l'élan des pèlerinages... »

Puissent ces *suprema verba* et les prières du défunt obtenir la bénédiction de Dieu sur cet ouvrage!

NOTRE-DAME DE BONHEUR, à l'Espérou. Au nord d'Alzon, dans la paroisse de Valleraugue, le hameau de l'Espérou possédait, de temps immémorial, une chapelle dédiée à la Sainte Vierge. Quand les voyageurs, obligés de traverser ces sommets périlleux pour atteindre le col de l'Égualle, avaient erré dans les neiges, au risque d'y périr, et qu'ils apercevaient le petit hôpital et le clocher de l'oratoire : « Quel bonheur! » s'écriaient-ils; et ce cri, dit-on, baptisa la chapelle.

N. D. de Bonheur n'a point d'archives, et les renseignements nous manquent sur ses origines. Nous savons seulement que la fête se célébrait le 2 juillet, et que le pèlerinage fut longtemps desservi par des religieux. La Révolution pilla la chapelle et la vendit. Elle était encore au milieu de ce siècle dans le plus triste abandon. Le Très Rév. Père d'Alzon, vicaire général de Nimes, toujours prompt à relever les ruines et à étendre le règne de Dieu et de Marie, eut pitié des populations de ces montagnes, privées souvent pendant plus de six mois de tout secours religieux.

En 1868, il envoyait à l'Espérou le Rév. Père Hippolyte, l'un des religieux Augustins de l'Assomption qu'il avait fondés. Près de l'ancienne chapelle s'éleva, sous le même titre, une autre église, et l'Évangile fut de nouveau annoncé aux pauvres.

Quand, plus tard, les religieux durent se retirer, Mgr Besson fut heureux de conserver cette position acquise et de confier à un prêtre de son diocèse la chapelle et le pèlerinage de N. D. de Bonheur.

Digitized by Google

PROVENCE, CORSE

ET

ALGÉRIE

DIOCÈSES

DE

AIX — MARSEILLE — FRÉJUS — DIGNE

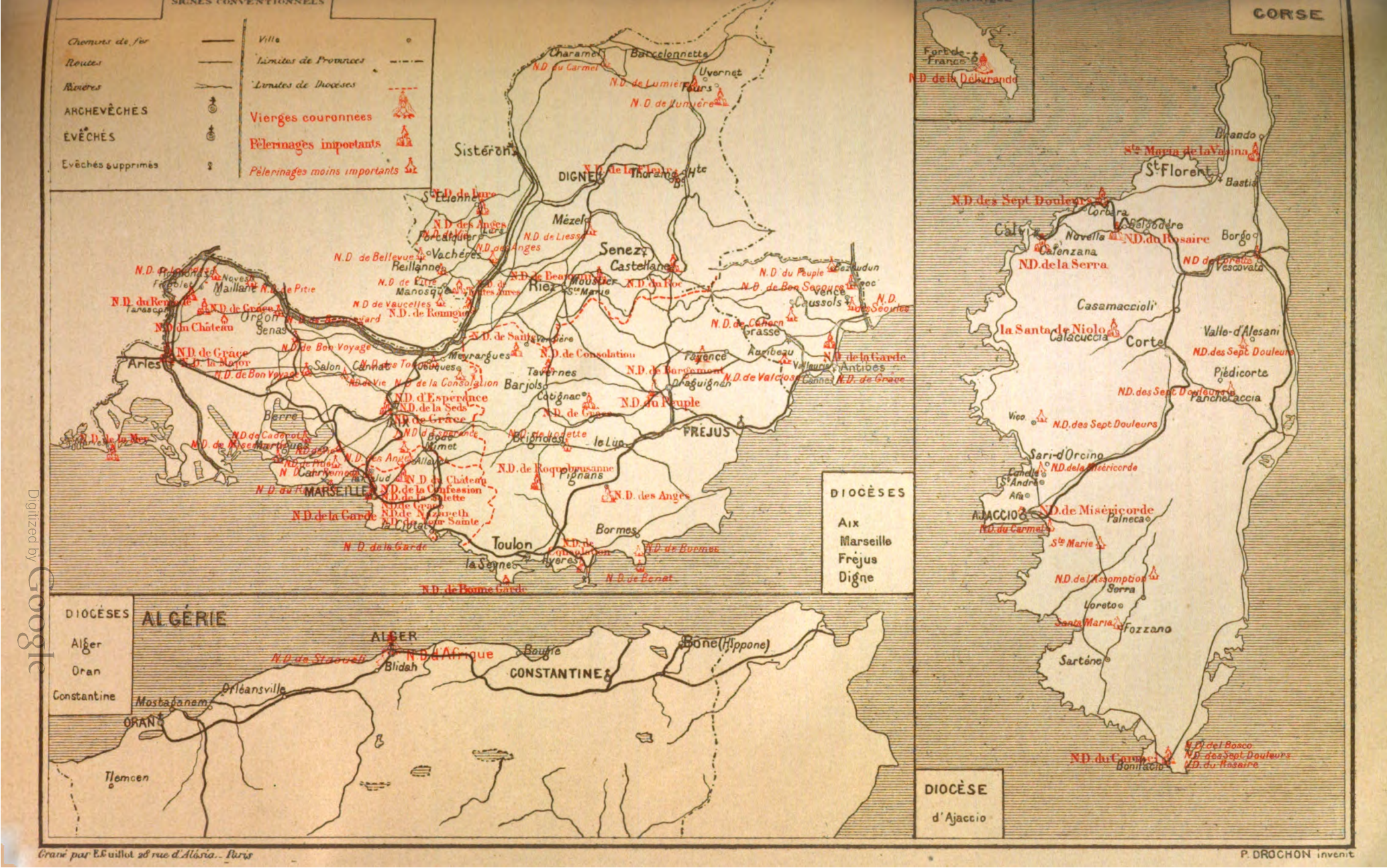
AJACCIO

ALGER — ORAN ET CONSTANTINE

LA MARTINIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Gravé par E. Guillot 28 rue d'Alésia. Paris

P. DROCHON invenit

Digitized by Google

PROVENCE

La Provence, à laquelle nous rattachons la Corse et l'Algérie, comprenait autrefois trois archevêchés : Aix, Arles et Embrun, et quatorze évêchés; quatre seulement ont été conservés par le Concordat. Embrun et Arles n'ont pas été maintenus, non plus que Riez, Apt, Sisteron, Glandèves, Grasse, Sénez, Vence, Toulon, Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux. Leur territoire s'est divisé entre Marseille, Aix, Fréjus, Gap, Digne et Valence.

DIOCÈSE D'AIX

N. D. de la Seds, a Aix.
N. D. d'Espérance, id.
N. D. de Grace, id.
N. D. de Bon-Voyage, a Senas.
N. D. de la Mer, aux Saintes-Maries.
N. D. de Grace, ou des Alyscamps, a Arles.
N. D. la Major, a Arles.
N. D. du Chateau, près Tarascon.
N. D. du Remède, a Frigolet.
N. D. de Grace, a Maillane.
N. D. de Bon-Voyage, a Salon.
N. D. des Anges, a Mimet.
N. D. d'Espérance, a Bouc-Albertas.
N. D. de Vie, a Vitrolles.
N. D. de Cadérot, a Berre.
N. D. de Pitié, a Marignane.
N. D. du Rouet, a Carri.
N. D. de la Misèricorde, a Martigues.
N. D. des Tours, près Meyrargues.
N. D. de Pitié, a Noves.
N. D. la Noire, a Vacquières.
N. D. de Beauregard, a Orgon.
N. D. de Consolation, a Jouques.
N. D. de Vie, a Saint-Cannat.
N. D. de Lourdes, a Rognonas.

L'archevêché d'Aix, érigé dès le premier siècle, s'est enrichi des gloires de ceux d'Arles et d'Embrun. Il possède de nombreux pèlerinages en l'honneur de la Sainte Vierge, indépendamment de celui des Saintes-Maries, dont nous n'avons pas à parler ici.

M. l'abbé Marbot, dans un livre intitulé : *Nos Madones,* et approuvé par Mgr l'archevêque, a résumé, en 1881, leur origine et leur histoire. Nous suivrons, en les abrégeant, ces pieuses et intéressantes notices.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA SEDS, à Aix. Lorsque saint Maximin, disciple de Notre-Seigneur, vint à Aix, porteur de la Bonne Nouvelle, c'est au lieu où s'élève aujourd'hui le couvent du Saint-Sacrement qu'il la fit entendre tout d'abord. Les nouveaux convertis y bâtirent leur premier oratoire; l'évêque y fixa sa demeure. Pendant les dix premiers siècles, ce fut la cathédrale d'Aix, et, « depuis son origine, toutes les générations l'ont saluée du nom de N. D. de la Seds, c'est-à-dire N. D. du Siège épiscopal ». Les barbares, puis les Sarrasins, passèrent sans la détruire, bien que la cité ne présentât, après leurs diverses incursions, qu'un lamentable spectacle.

N. D. DE LA SEDS, A AIX.

Après la dernière invasion, il sembla si difficile de relever ces débris, que la population se porta sur un autre point. En 1060, elle jetait, au bourg de Saint-Sauveur, les fondements d'une nouvelle cathédrale qui fut consacrée en 1103. Mais N. D. de la Seds était trop célèbre et trop aimée pour être laissée dans l'abandon. Seule, au milieu des ruines, elle se releva, gardant près d'elle, pendant deux siècles et demi, les successeurs de saint Maximin. Sous ces voûtes rajeunies se tint, en 1112, le concile provincial. Cependant, des jours de désolation se levèrent encore. Le mur d'enceinte dont on entoura la ville, au quatorzième siècle, ne comprit pas l'église; elle demeurait donc exposée à toutes les attaques. L'abandon fut plus grand encore, quand les archevêques transportèrent leur résidence près de leur nouvelle cathédrale. Des bandes d'aventuriers, conduites par Raymond de Turenne, firent craindre pour la statue elle-même. Elle fut portée à Saint-Sauveur, où le corps de saint Mitre ne tarda pas à la rejoindre.

Le pape Urbain V, se rendant à Avignon, obtint peu après, en 1370, la guérison d'une fièvre lente, devant l'image de N. D. de la Seds.

Privée de ses principaux trésors, l'antique église fut laissée dans le plus complet abandon; les murs se lézardèrent et finirent par tomber. Mais divers prodiges, rapportés par les historiens de la ville d'Aix, rappelèrent aux habitants leur ancienne protectrice. L'église fut rebâtie par le chapitre de Saint-Sauveur, qui restitua la statue et fit donation de l'une et de l'autre, en 1556, aux religieux Minimes.

Digitized by Google

Pendant deux cent cinquante ans que ceux-ci gardèrent le précieux dépôt, la ville ne cessa de recourir à N. D. de la Seds.

« La Révolution arrive. Elle veut faire d'un même coup l'œuvre des barbares et l'œuvre de l'oubli. Elle déchire l'histoire pour qu'il ne soit plus question d'un passé qui la gêne : elle renverse les murailles et, pour empêcher leur redressement, elle en vend toutes les pierres. Mais l'histoire des choses saintes est écrite dans les âmes, et les pierres ne refuseront jamais de « rendre gloire à Dieu ». Quand la Révolution eut trouvé son maître, le sanctuaire de la Seds se releva de ses ruines. La Vierge aimée reprit son siège.

« Depuis 1815, les religieuses du Saint-Sacrement l'entourent de leur amour : Aix lui reste fidèle et ne cesse de lui offrir ses hommages, que symbolisent et traduisent en même temps les lampes entretenues devant la chère Madone par une pieuse association. »

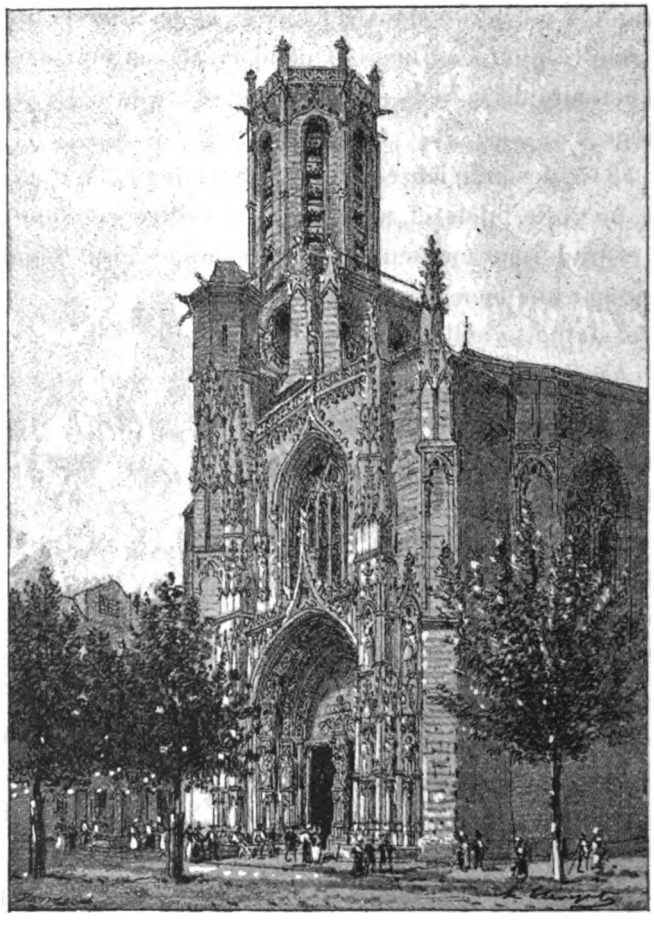
Quant à la statue, vieille de plus de mille ans, elle est en bois, et représente la Vierge assise sur un siège à l'antique, ceinte d'une couronne murale, et tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. D'accord avec la tradition, la science l'a déclarée du neuvième siècle. Elle avait à cette époque remplacé la première statue, brûlée par les Sarrasins. Elle fut, pendant la Révolution, sauvée par le Père Aillaud, le dernier prieur des Minimes, qui la confia à sa famille, et celle-ci s'empressa de la rendre à Mgr de Cicé, en 1801.

Dans tous les temps, la ville d'Aix a ressenti les effets de la protection de N. D. de la Seds... « Les années de peste, 1521 et 1630, les années de choléra, 1849 et 1865, sont des dates que la reconnaissance d'Aix n'oublie pas. En cette dernière année, 1865, le fléau ravageait toutes les villes voisines. Aix leva des mains suppliantes vers N. D. de la Seds, et seule elle fut épargnée..... Aussi l'on comprend que, malgré son isolement, le sanctuaire de la Seds ait continuellement quelque visiteur, et que la ville d'Aix s'y porte tout entière, chaque année, dans l'octave de la Visitation. Les paroisses et les communautés s'y succèdent alors en de pieux pèlerinages. » (L'abbé Marbot).

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, à Aix. N. D. d'Espérance remonte au treizième siècle et a choisi son siège à l'église métropolitaine de Saint-Sauveur. Toutefois, son premier titre fut l'Annonciation, le nom de N. D. d'Espérance ne lui ayant été attribué qu'au dix-septième siècle. Un miracle de guérison, opéré en faveur de l'évêque Bonacursius, le 15 août 1312, mit cette sainte image en grand renom.

Digitized by Google

André Bonacursius était évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, chargé de l'administration du diocèse d'Aix; il disait la messe à l'autel de Notre-Dame, quand soudain il est terrassé à l'autel par une attaque d'apoplexie; mais tandis que ses clercs s'agitent et donnent l'alarme, l'évêque invoque le puissant secours de Marie ; il se relève, plus subitement guéri qu'il n'avait



NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A AIX.

été frappé. Un bas-relief de l'autel rappelle ce prodige, et, par reconnaissance, Bonacursius voulut être enterré aux pieds de sa bienfaitrice.

Quand la peste, en 1629, visita la ville, le clergé fit vœu de chanter les litanies chaque samedi. L'année suivante, comme le fléau semblait revenir, N. D. d'Espérance fut associée à toutes les manifestations de la dévotion populaire envers N. D. de la Seds. Le chapitre organisa des processions qui allaient de l'une à l'autre ; les consuls de la ville portaient le dais qui

Digitized by Google

abritait les madones, et le Parlement vota une statue d'argent qui fut offerte à N. D. d'Espérance. En même temps, le Saint-Siège accordait une indulgence plénière à ceux qui visiteraient cette église.

En 1637, N. D. d'Espérance songe aux déshérités de la fortune. La confrérie qui vivait sous son nom fonde le Mont-de-Piété, où l'on prêtait gratuitement aux pauvres. « En 1646, son invocation délivre l'île de Candie, assiégée par les musulmans, et Jean de La Valette, général des armées vénitiennes, lui envoie en *ex-voto* une grande croix d'argent. »

L'année précédente, les consuls d'Aix étaient venus, par un hommage qui résume tous les autres, déposer sur son autel les clefs de la ville.

Le présent ne dépare point le passé. A certains jours, le peuple entier y vient prier encore. Quand, dans ces dernières années, Mgr l'archevêque fit un appel en faveur de la restauration de la chapelle de N. D. d'Espérance, il y eut un élan magnifique pour réparer, embellir et orner un sanctuaire si plein de souvenirs.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Aix. La Vierge que possède aujourd'hui l'église de la Madeleine fut, pendant cinq cents ans, honorée chez les Cordeliers. Les fils de saint François s'étaient établis à Aix du vivant même de leur Père, en 1220. Un demi-siècle plus tard, le Docteur séraphique, saint Bonaventure, se rendant au concile de Lyon, s'était arrêté chez ses frères d'Aix; il leur laissa, en partant, un souvenir : c'était une statue en bois de Celle dont il a si bien, après saint Bernard, redit les grandeurs dans son *Speculum B. Mariæ*. Les Cordeliers donnèrent à la statue le titre de N. D. de Grâce.

Quand Raymond de Turenne, surnommé le Fléau de la Provence, vint, à la fin du treizième siècle, ravager la contrée et incendier leur couvent, les religieux n'emportèrent que l'image de N. D. de Grâce et lui dressèrent un autre autel. C'était près d'elle que les populations accouraient, quand de longues sécheresses mettaient les moissons en péril.

Telle était la confiance que, par les temps les plus secs, on ne prenait jamais part à ces processions sans se munir d'un parapluie ou d'un manteau. On n'a pas souvenir de prières restées infructueuses. L'expérience en fut faite dans toutes les sécheresses, depuis cinq siècles, et, dans le nôtre, en 1817 et en 1830.

N. D. de Grâce était en grand honneur quand la Révolution commença ses ravages. Le 22 mai 1791, lorsque déjà elle commençait à chasser les religieux et à fermer leurs églises, la statue des Frères Prêcheurs fut l'objet d'une curieuse cérémonie. Escortée des « Amis de la Constitution »

Digitized by Google

établis à Aix « l'an II de la liberté », d'un régiment dit de la Vieille-Marine, conduite, hélas! par des prêtres schismatiques, N. D. de Grâce quitta son couvent pour prendre possession de l'église paroissiale de la Madeleine, d'où elle fut heureusement extraite pendant la Terreur.

En 1844, l'archevêque d'Aix, Mgr Bernet, la transféra solennellement de l'autel qu'elle occupait depuis 1817 à celui que la piété lui avait élevé au fond de la nef. Une inscription, gravée sur le marbre, garde le souvenir d'une de ses dernières gloires; on y lit :

« GEORGES CHALANDON, ARCHEVÊQUE D'AIX, ARLES ET EMBRUN..., A COURONNÉ, AU MILIEU D'UN NOMBREUX CONCOURS DE CLERGÉ ET DE PEUPLE, CETTE IMAGE DU TITRE DE LA VIERGE DE GRACE, ENTOURÉE DEPUIS DES SIÈCLES, PAR LA VILLE D'AIX, DE LA PLUS GRANDE VÉNÉRATION.

« LE 25 MAI DE L'AN 1864. »

NOTRE-DAME DE BON-VOYAGE, à Sénas et à Salon. Sous ce titre gracieux, Salon et Sénas, au nord du diocèse, possèdent chacune un pèlerinage relativement récent. A Sénas, la chapelle fut d'abord l'acte de reconnaissance privée d'une mère à laquelle Marie ramenait ses deux fils, qu'elle n'espérait plus revoir. Placée sur la grande route de Paris à Antibes, elle était autrefois très fréquentée, avant la multiplicité des chemins de fer; elle est encore très visitée par les piétons.

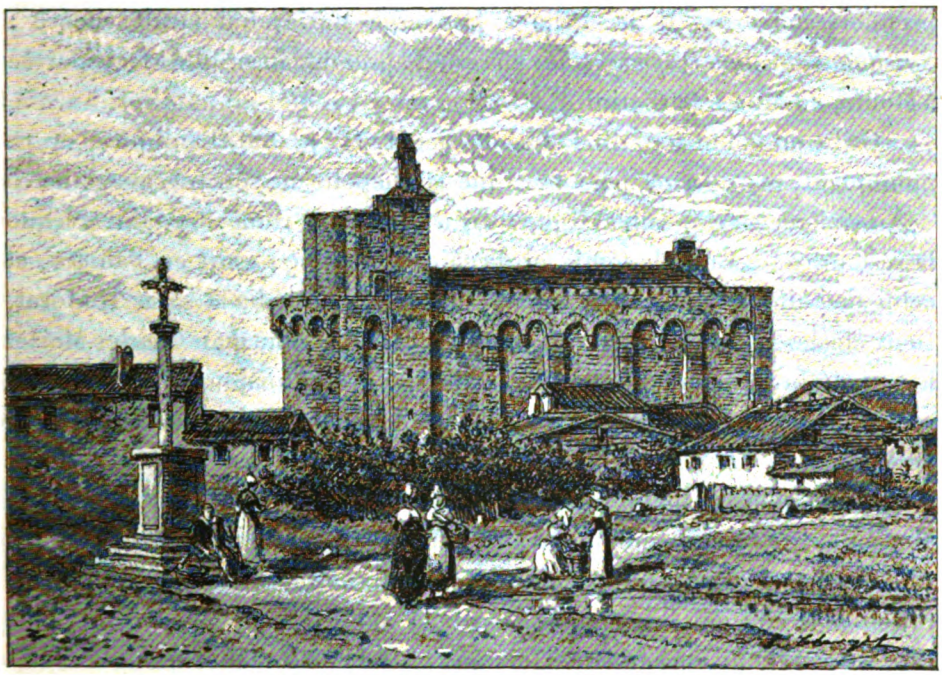
La chapelle de Salon occupe une éminence, au sortir de la petite ville. Elle a été rebâtie, en 1847, sur l'emplacement d'une plus ancienne, qui datait du règne de Louis XIV, et à laquelle se rattache le souvenir d'une singulière aventure survenue à un maréchal ferrant. M. l'abbé Marbot la raconte assez au long, d'après les Mémoires de Saint-Simon.

NOTRE-DAME DE LA MER, aux Saintes-Maries. Au fond de la basse Camargue, non loin d'Aigues-Mortes, où saint Louis s'embarquait, sur cette plage où abordèrent, il y a dix-huit cents ans passés, la famille de Béthanie, saint Maximin et plusieurs autres disciples du Sauveur chassés de Jérusalem par la haine des Juifs, un autel, en terre pétrie, s'éleva en l'honneur de Marie. C'est le premier où Jésus-Christ ait été offert sur notre terre de France.

Marie Jacobé, Marie Salomé et Sara, leur servante, se constituèrent gardiennes de cet autel, au bord de la mer, tandis que leurs compagnons s'enfonçaient dans les terres, pour y porter le nom, encore inconnu, du Sauveur.

Digitized by Google

Les saintes femmes moururent et furent enterrées près de l'autel. Au sixième siècle, saint Césaire, évêque d'Arles, confiait à ses religieuses la garde de tous ces trésors, et notamment de cet autel, qu'il désigne sous le nom de Sainte-Marie de la Barque. Cinq siècles plus tard, l'archevêque d'Arles, Raimbaut, réunit cette même église, que nous voyons aujourd'hui restaurée et agrandie, au chapitre de sa cathédrale, puis à l'abbaye de Montmajour. Peu après, à son nom de N. D. de la Barque, l'église de Sainte-Marie joignit celui de N. D. de la Mer, sous lequel elle est



NOTRE-DAME DE LA MER, AUX SAINTES-MARIES.

plus connue, depuis le treizième siècle. Mais depuis la Révolution la vieille église crénelée, avec ses meurtrières, ses tourelles saillantes, son aspect guerrier, a de nouveau perdu son nom et s'appelle les Saintes-Maries.

Chaque année, le 25 mai, vingt mille pèlerins s'y rendent de la Provence et de la France entière.

NOTRE-DAME DE GRACE ou **DES ALYSCAMPS**, à Arles. Depuis saint Trophime, envoyé par saint Pierre lui-même, jusqu'à son dernier archevêque, Jean-Marie Dulau, l'Église d'Arles se présente à l'historien environnée de tant de gloire, qu'on se demande comment un tel passé, rehaussé

Digitized by Google

encore par le souvenir récent d'un martyr, ne lui mérita pas mieux, à l'époque du Concordat, que le titre d'évêché supprimé.

Quel deuil pour une cité, quand son évêque la quitte, et quel vide laisse son absence !

Le mot *Alyscamps,* aujourd'hui Élyschamps, signifie les Champs Élysées et révèle une origine païenne. C'était, à l'époque où la ville d'Arles était une des métropoles de la Gaule, un vaste cimetière, orné de mausolées superbes. Un peu isolé, comme le sont les champs de repos, ce lieu convint au premier apôtre : il y bâtit un petit oratoire, où se réunissaient les premiers convertis. Il le dédia à la Vierge Marie, qui vivait encore : *Sacellum dedicatum Deiparæ adhuc viventi,* d'après une inscription transportée à Rome, au Musée Barberini.

« On a pu contester, dit l'abbé Poujet (t. II, p. 39), l'antiquité de ce monument, mais on ne peut nier que la chapelle ne soit très ancienne. »

Au sixième siècle, saint Virgile trouva l'église en ruine. Le saint évêque la restaura, ainsi que le tombeau de saint Trophime, mort en l'an 94, et celui de saint Genès, au septième siècle, et la dédia à saint Honorat. Deux siècles après, les Sarrasins passèrent à leur tour ; mais Charles-Martel les ayant broyés près de Cordes, à côté de Montmajour, Charlemagne releva l'église des Alyscamps, qu'il confia aux Bénédictins de Saint-Victor de Marseille.

Au commencement du treizième siècle, l'archevêque d'Arles, Michel de Morières, restaura magnifiquement l'antique église, ébranlée par le temps. Elle eut à supporter, au seizième siècle, la fureur des calvinistes. La restauration nouvelle qui suivit leur passage la réduisit à des proportions plus modestes. Elle ne conserva dès lors que le tiers de son enceinte.

Les religieux de Saint-Victor l'avaient quittée dès 1450 ; un simple chapelain, puis les Capucins, la gardèrent tour à tour. Enfin, en 1614, Mgr de Laurent, archevêque d'Arles, y établit les Minimes, qui ravivèrent la dévotion. A côté de l'antique Vierge Noire, ils placèrent une statue nouvelle, en marbre blanc, véritable chef-d'œuvre dû au ciseau de Mirano, sculpteur génois ; mais, ajoute un historien d'Arles, « la Vierge Blanche des Minimes ne fit point oublier la Vierge Noire ».

La Révolution, dit M. l'abbé Marbot, trouva les Minimes à leur poste. Elle les en délogea. Mais quand elle voulut déloger la Vierge, le premier citoyen qui osa porter la main sur la Madone fut renversé et se cassa la jambe : « J'ai vu cet homme, raconte M. Estrangin, l'auteur des *Études sur Arles.* Il est resté boiteux jusqu'à sa mort, survenue quarante ans après, dans la maison de charité où il avait été admis comme pauvre et

Digitized by Google

infirme. On le montrait au doigt comme un exemple de la malédiction divine. »

N. D. de Grâce, malgré l'abandon relatif où elle est aujourd'hui, est encore, à certaines heures du moins, le secours des Arlésiens. La *Semaine religieuse* d'Aix du 2 mai 1868 racontait en détail une manifestation de la foi populaire. Près de sept mille personnes s'étaient donné rendez-vous auprès d'elle pour obtenir la pluie. Une procession commencée à trois heures et demie s'achevait à sept heures du soir, sous un ciel couvert de nuages, précurseurs de la grâce demandée et bientôt obtenue.

NOTRE-DAME LA MAJOR, à Arles. Au sommet de cette vieille tour dont le front domine toutes les maisons d'Arles, voyez-vous resplendir la statue dorée de la Mère de Dieu? La statue est récente, mais son piédestal a plus de deux mille ans; c'était jadis un temple de Cybèle, purifié par la présence de Marie. La prétendue mère des dieux fit place à la Mère de Jésus-Christ, et l'on appela cette église Sainte-Marie Majeure ou N. D. la Major. Son enceinte fut illustrée par la tenue de trois conciles. Le premier en 314, appelé « plénier » par saint Augustin, comprenait les évêques des Gaules, d'Afrique, d'Italie et d'Espagne. En 442, saint Hilaire présida le second, et Ravennius le troisième, en 453.

L'image de Marie qu'on y vénère n'est point une statue, mais une peinture due au pinceau de Mignard. Auprès d'elle ont fleuri deux associations particulièrement bénies de l'Église, le Rosaire et l'archiconfrérie de N. D. des Victoires.

NOTRE-DAME DU CHATEAU, près Tarascon. Au quatorzième siècle, la peste promenait ses ravages sur l'Europe. En 1348, le diocèse d'Embrun et spécialement la ville de Briançon étaient visités par le fléau. Cette dernière ville professait pour sainte Marthe une dévotion filiale; elle fit vœu d'envoyer à Tarascon, au tombeau de la sainte, une députation de ses habitants. Comme de véritables pénitents, les députés-pèlerins partirent à pied; en guise de drapeau, ils portaient devant leur caravane une statue de la Sainte Vierge, célèbre au pays de Briançon et empruntée à une petite chapelle de la vallée de Vallouise, sur la rive droite de la Durance.

A leur retour ils la déposèrent sur son autel, mais deux ans plus tard, les Vaudois, aussi redoutables que la peste, infestèrent la contrée. L'ermite Imbert, gardien de Vallouise, s'enfuit à leur approche, emportant dans les plis de son manteau la même Vierge qui avait, deux ans plus tôt, dirigé la caravane, et il reprit le même chemin.

Digitized by Google

Il arriva à Tarascon, où il fut reçu avec transport, grâce au trésor qu'il apportait. La statue, décorée aussitôt du nom de « la Belle Briançonne », fut déposée dans une chapelle en face du château.

Cependant les Juifs, qui habitaient ce quartier, ne tardèrent pas à être importunés par le concours des fidèles qui se pressaient, de préférence le samedi, jour de leur sabbat, aux pieds de Celle qui est pourtant l'éternel honneur d'Israël et de Juda.

Cédant à leurs influences, et à l'offre qu'ils faisaient de prendre à leur charge la dépense du transfert, l'autorité ecclésiastique jugea bon, pour éviter les conflits, de transporter ailleurs la statue de Vallouise. Le lieu choisi fut une ancienne chapelle de Templiers, bâtie sur la montagne dite des Alpines, entre Tarascon et Saint-Remy. La statue y fut transportée solennellement en 1419.

Depuis plus de quatre siècles et demi elle y règne, gardant son ancien titre de N. D. du Château.

Pendant son séjour à Tarascon, « la Belle Briançonne » avait toujours été portée aux processions des Rogations. Après son départ, son absence excita des regrets et des murmures. On résolut alors d'aller la chercher tous les ans, et cet usage se perpétue encore, non sans étonnement pour nos mœurs modernes.

Le dimanche qui précède les Rogations est donc pour Tarascon une fête solennelle. « Dès trois heures du matin, dit M. l'abbé Poujet (t. II, p. 211), les prieurs de la Confrérie de Saint-Roch, précédés de leur bannière, d'un tambour et de cornemuses, partent processionnellement de l'église Sainte-Marthe. La foule, qui se grossit sur tout le parcours, suit dans un ordre parfait, et l'on fait ainsi deux lieues, priant et chantant jusqu'au pied de la montagne des Alpines, où les prieurs les attendent. Arrivés à la chapelle, qui est au sommet du plateau, les pèlerins entendent la messe. Après le dernier évangile, le célébrant se retourne, et, prenant la statue, il la présente aux fidèles qui viennent lui baiser les pieds. »

Cette statue, sculptée dans un cep de vigne, mesure cinquante centimètres; les proportions en sont régulières et les draperies très gracieuses. Elle est revêtue d'une robe ancienne, de forme conique, et qui l'enveloppe tout entière, ne laissant à découvert que la tête de la Vierge et celle de l'Enfant Jésus.

Après la réfection, prise sur l'herbe, la cloche donne le signal du départ. On a fait à la Vierge sa dernière toilette; le tambour bat, les cornemuses jettent leurs notes joyeuses, l'*Ave, maris Stella* retentit et la procession s'ébranle. Deux fois sur le parcours, à la « Croix de Pascal » et à Saint-

Digitized by Google

Étienne, la procession fait halte, et les porteurs se rafraîchissent. Des jeux d'adresse, des danses religieuses, comme nous en avons vu en Espagne, s'exécutent devant la sainte image. De temps en temps, la mousqueterie mêle ses notes sifflantes aux enthousiasmes de la foule, qui grossit à mesure qu'on approche de Tarascon.

Avant d'entrer dans l'église, la Tarasque, dont les Parisiens contemplaient naguère la hideuse figure, vient par trois bonds saluer l'image de Celle qui écrasa la tête du serpent. Pendant quarante jours, Notre-Dame du Château reste sous le toit de sainte Marthe, et chaque soir, à une heure de l'après-midi, on la revêt d'une robe nouvelle. Une famille, dont l'un des membres sauva la sainte image pendant la Révolution, a le privilège de changer ainsi le costume quotidien de Notre-Dame.

Après cette quarantaine passée à Tarascon, N. D. du Château regagne sa chapelle des Alpines; mais ce jour-là, la procession est moins bruyante, car « toute séparation est triste et étouffe la voix en étreignant le cœur. La Vierge bénit encore ses enfants, qui ne lui disent jamais adieu, mais : Au revoir! »

On mentionne tous les ans quelques grâces nouvelles, quelques faveurs signalées, accordées par N. D. du Château.

NOTRE-DAME DU REMÈDE, à Frigolet. Le couvent de Frigolet, qu'un siège mémorable a illustré dans les temps modernes, a des gloires beaucoup plus anciennes. Frigolet (du mot patois *farigoule,* thym) occupe le flanc d'une montagne fertile, entre Saint-Remy, Tarascon et Château-Renard. La rive gauche du Rhône était jusqu'au dixième siècle un immense marécage, dangereux par ses exhalaisons. Les moines de Montmajour entreprirent de le dessécher. Un couvent fut bâti près de là, et tout proche, sur un rocher, une chapelle fut offerte à la Vierge qui avait été le remède.

Les Bénédictins, une fois leur œuvre d'assainissement terminée, rentrèrent à Montmajour, laissant à des prêtres la garde du nouveau sanctuaire. Ceux-ci adoptèrent peu après la vie commune et la règle de Saint-Augustin; la couleur de leur habit les fit appeler les *Pères Blancs.*

Les peuples du voisinage apprirent bien vite le chemin de la chapelle, et N. D. du Remède devint un centre de pèlerinage important. Il connut cependant au seizième siècle des jours de décadence; mais, à la fin du siècle suivant, les Hiéronymites s'y établirent quelque temps, pour faire place aux Augustins réformés. Ces derniers dirigeaient le pèlerinage quand, en 1720, la peste dévasta la Provence. Frigolet, protégé par N. D. du Remède,

Digitized by Google

échappa au fléau, et le gouverneur de la province y transporta le siège de son gouvernement.

Parmi les pèlerins illustres, citons Jeanne de Naples, celle qui céda au pape Clément VI la ville d'Avignon, le roi René d'Anjou, avec sa femme Jeanne de Laval, Tanneguy du Chastel et Anne d'Autriche. Cette dernière fit sculpter les boiseries dorées du chœur.

Sauvées par un stratagème, vendues plus tard et devenues propriété privée, l'abbaye et l'église passèrent, en 1858, aux mains des Prémontrés. L'habit blanc des moines, la règle de Saint-Augustin reprenaient possession de ces lieux bénis; N. D. du Remède continuait de répandre ses bienfaits, quand les décrets de 1880 vinrent la mettre sous les scellés.

Mais « les moines ont la vie dure! » Tandis que ministres, cabinets, gouvernements passent et succombent, les moines, renouvelant leur jeunesse jusqu'au sein de la persécution, semblent emprunter à Dieu lui-même quelque chose de son immortalité.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Maillane. Voisine de Frigolet, la paroisse de Maillane possédait une statue de la Reine du ciel, qu'on saluait d'un titre plein d'attrait, N. D. de Grâce. Le peuple l'appelait « la Sainte ». Les savants qui l'ont examinée la trouvent très belle : elle est en bois, et on lui donne six siècles d'existence.

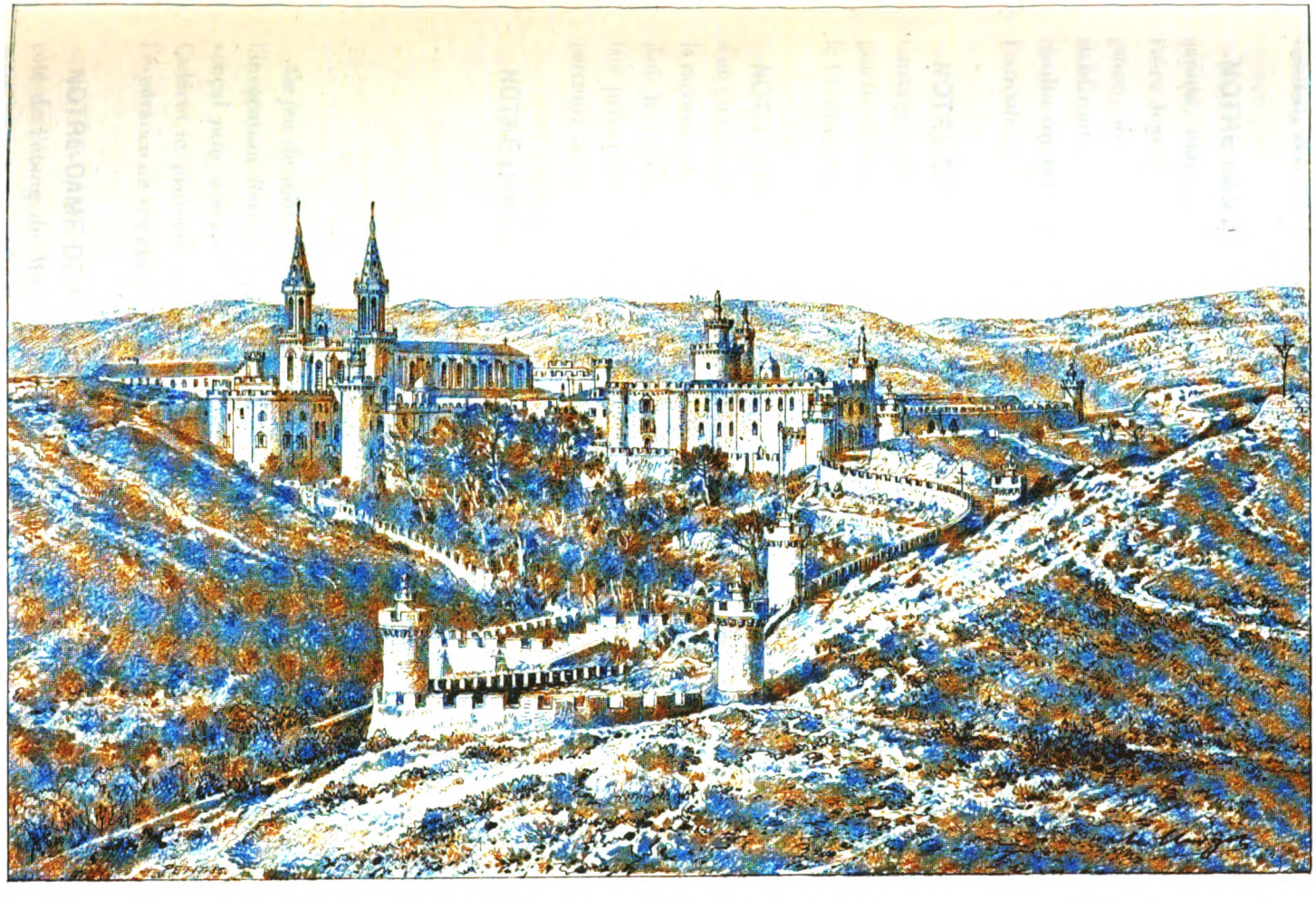
Or, en 1844, il advint que l'antique statue fut transférée sans honneur de l'église à l'école des Religieuses. Elle y resta dix ans, bénissant les travaux et les jeux des enfants, quand tout à coup Maillane, comme tant d'autres villes, ressentit les étreintes du choléra.

Déjà la mort multipliait ses victimes. Une même pensée jaillit de tous les cœurs. Les cloches appellent à l'église ceux qui peuvent encore y venir. Triste, consternée et déjà très réduite, la population se rend d'abord chez les Sœurs, au chant du *Miserere*.

La statue est apportée par le prêtre; on se prosterne, on sanglote et l'on prie. « J'entends chanter le *Sub tuum!* » s'écrie un malade que les médecins avaient condamné. Oui, c'était le *Sub tuum,* dont quelques voix suppliantes répétaient les paroles devant N. D. de Grâce. On porte la statue à l'église; dès lors, pas un habitant ne fut atteint, et les trente et un malades en danger guérirent.

Et voici pourquoi, le 28 mai, à six heures du soir, le curé de Maillane, revêtu d'abord d'une chape violette, qu'il change bientôt pour une blanche, fait chaque année, depuis trente-six ans, cette procession, où se chantent successivement le *Sub tuum* et le *Miserere*. Mgr Gouthe-Soulard prési-

Digitized by Google



NOTRE-DAME DU REMÈDE, A FRIGOLET.

Digitized by Google

Digitized by Google

dait lui-même cette fête le 28 août 1888 : « Votre fête n'a qu'un tort, disait-il, ravi, c'est de finir, hélas ! si vite. »

NOTRE-DAME DES ANGES, à Mimet, fut jadis un pèlerinage fréquenté, mais aujourd'hui bien déchu. Un ermite, connu sous le nom de Frère Jean, le fonda en 1220, et le pape Clément VII y attacha une indulgence, dès le quatorzième siècle. De 1604 à 1640 les Camaldules s'y établirent; mais ayant fermé aux femmes l'entrée de la grotte, il en résulta un tel conflit, qu'ils durent céder la place aux Ermites de Saint-François.

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, à Bouc-Albertas. Dans le voisinage de Gardanne, une petite chapelle, où Marie est représentée tenant sur le bras gauche l'Enfant Jésus qui lui offre un cœur, reçoit de nombreux pèlerins, le 15 août et le premier dimanche après Pâques.

NOTRE-DAME DE VIE, à Vitrolles, est sur un rocher « qui a l'aspect d'un château fort. Son origine est fort ancienne, et c'est à peine si la légende la raconte. Autrefois l'accès en était très difficile; aujourd'hui on a creusé dans le rocher un escalier relativement commode. » L'Assomption est la fête principale : ce jour-là, la souveraine descend de son trône aérien et parcourt les rues de Vitrolles, ornées sur son passage.

NOTRE-DAME DE CADÉROT, à Berre.

« *Qui cadit ad Caderot veniat, succurro cadenti.* »

« Qu'il vienne à Cadérot, le pécheur qui succombe,
Je lui tendrai la main, afin qu'il ne retombe. »

Ce jeu de mots, inscrit en latin sur le mur, n'est que la paraphrase de l'invocation *Refugium peccatorum*. Le mot *caderot* signifie en patois provençal *petit genévrier*. Placée à l'entrée du village de Berre, N. D. de Cadérot le protège depuis le neuvième siècle et relève dans les cœurs l'espérance de ses enfants.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Marignane. En face de Berre et de l'autre côté de l'étang de Marthe, Marignane, ancienne place forte, s'adresse à Marie sous le vocable de ses douleurs. La veille de la Nativité, les habitants font pour elle ce que les Tarasconnais font pour N. D. du Château. Ils vont

Digitized by Google

la chercher sur sa montagne et l'apportent à l'église paroissiale; elle y séjourne deux semaines, recevant les hommages, les requêtes et tous les témoignages de l'amour filial. Cet usage dure depuis le jour où le sieur de Cauvet revint de la croisade, attribuant son salut à la Mère des douleurs. Les Minimes en furent longtemps les gardiens.

NOTRE-DAME DU ROUET, à Carri, domine la Méditerranée en face de Marseille. *Rouet* est la corruption du mot provencal *rouré* (ailleurs *rouvre*, *robur*), synonyme de chêne. La chapelle tombait de vétusté au seizième siècle. En 1653, elle fut reconstruite, et récemment, en 1877, une main généreuse l'a relevée de ses nouvelles ruines. C'est, après N. D. de la Garde, sa voisine, la patronne des marins, qui s'y rendent nombreux, surtout le 2 février.

NOTRE-DAME DE LA MISÉRICORDE, à Martigues, est encore la protection des matelots, qui l'appellent tout court la « Bonne Mère ». Depuis le seizième siècle au moins, ils viennent la prier le lendemain de l'Assomption, et plusieurs font pieds nus leur pèlerinage.

NOTRE-DAME DES TOURS, entre Meyrargues et Peyrolles, ouvre ses portes aux pèlerins le 8 septembre. D'étroites relations l'unissent, depuis le treizième siècle, à N. D. de la Seds, à Aix. A l'issue de la Révolution, les habitants de Peyrolles sommèrent l'acquéreur de ce prétendu bien national d'enlever la paille qu'il y avait entassée et y replacèrent leur antique Madone.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Noves, sur les bords de la Durance, a inscrit dans ses annales une date célèbre : c'est 1721. Cette année-là, comme en fait foi un acte notarié, elle sauva la contrée de la peste. Un vœu, qui s'exécute chaque année le 1er septembre, en conserve le reconnaissant souvenir. La fête de la Portioncule, inaugurée jadis par les Observantins, y attire encore les pèlerins le 2 août.

Noves possède une autre Vierge Noire, que l'on invoque à Vacquières.

Orgon s'enorgueillit de **NOTRE-DAME DE BEAUREGARD**, gardée pendant longtemps par les Augustins. En 1878, Mgr Forcade bénissait la première pierre de la chapelle aujourd'hui reconstruite, où les pèlerins se rendent nombreux, de préférence à l'Assomption et pendant l'octave.

Digitized by Google

En 1848, le 14 octobre, M. Guillibert, vicaire général d'Aix, bénissait une cloche offerte par la famille Dacla de Châteaubert. Une foule immense assistait à la fête, chantant avec entrain le refrain d'un cantique provençal à N. D. de Beauregard :

« Tant qué d'aigo à la Durenço
Passara,
Bono Vierjo, la Prouvenço
T'amara !... »

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Jouques, règne sur la colline. Une gracieuse légende flotte autour de son berceau. De nombreux pèlerins la visitent, depuis sept ou huit siècles, le jour de la Nativité et dans l'octave.

NOTRE-DAME DE VIE, à Saint-Cannat. Saint-Cannat était autrefois une enclave du diocèse de Marseille. Ce pèlerinage semble remonter jusqu'au sixième siècle et fut très fréquenté jusqu'à la Révolution. Pour être moins suivi de nos jours, il ne laisse pas d'attirer les fidèles, principalement le 8 septembre.

Enfin à Rognonas, au canton de Château-Renard, le pays tout entier illumine en l'honneur de *N. D. de Lourdes,* et en souvenir de la guérison de mademoiselle Élisa Seisson. Mgr l'archevêque d'Aix présidait la fête le dimanche 26 août 1888.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE MARSEILLE

N. D. de la Confession, a Marseille.
N. D. de la Garde, id.
N. D. de Nazareth, a Saint-Marcel.
N. D. de Toursainte, a Sainte-Marthe.
N. D. de la Salette, aux Accates.
N. D. du Chateau, a Allauch.
N. D. de la Garde, a La Ciotat.
N. D. du Remède, a La Palud.

Le diocèse de Marseille est avec Paris, territorialement, le plus petit de France, et ne comprend que l'arrondissement qui porte son nom dans les Bouches-du-Rhône. Suffragant d'Aix, il fut fondé dès le premier siècle.

M. l'abbé Faillon a réduit à néant les objections d'une prétendue critique, rejetant dans le domaine de la pure légende les liens historiques qui rattachent la Provence, et spécialement le diocèse de Marseille, à saint Lazare et à ses sœurs.

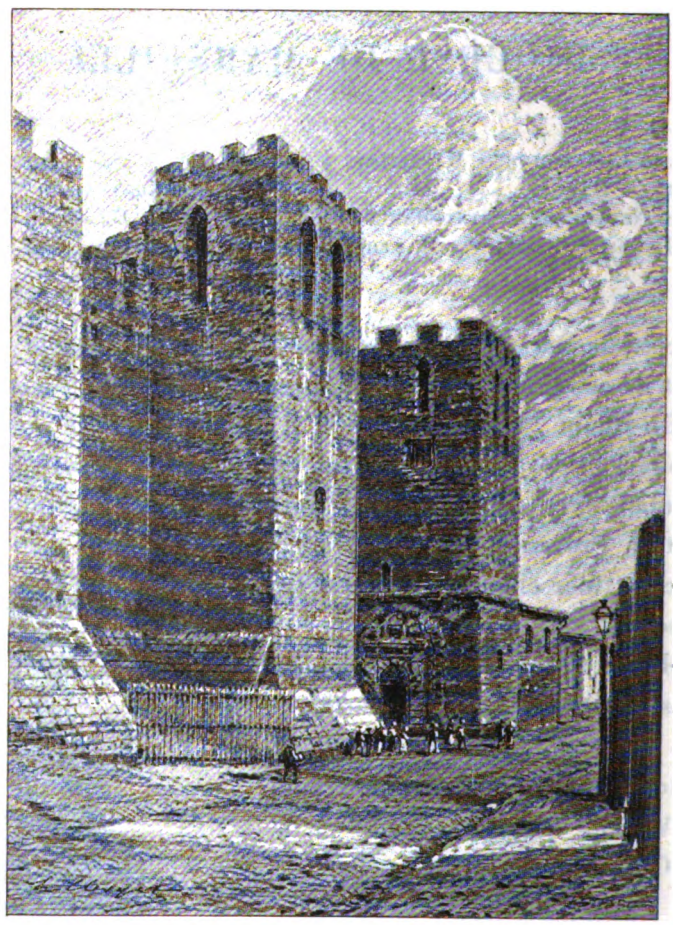
La tradition s'accorde avec l'histoire pour nous montrer le frère de Marthe et de Marie fixant à Marseille le siège de son apostolat et dressant, dans la crypte de Saint-Victor, le premier autel à la Mère de Celui qui l'avait ressuscité.

NOTRE-DAME DE CONFESSION.

NOTRE-DAME DE CONFESSION, à Saint-Victor de Marseille. Le mot Confession s'entend ici, comme à Saint-Pierre de Rome, pour le lieu où reposaient les corps des martyrs. Dans un savant travail, *Les cryptes de Saint-Victor,* M. Kothen démontre qu'à côté de la crypte de Sainte-Madeleine, il en existait une autre, appelée N. D. de Confession, bâtie sous le règne d'Antonin le Pieux, en l'honneur de la Vierge Marie.

Digitized by Google

Nous trouvons la preuve de la tradition dans l'acte de consécration de cette chapelle, souscrit par Benoît IX (1040). Détruite par les barbares, rebâtie par la piété des Marseillais, elle fut agrandie trois fois, et trois fois consacrée par un pape, saint Léon, Benoît IX et Innocent IV. Un autre pape, Urbain V, se souvenant de l'humble nid d'où il s'était envolé pour s'asseoir sur le trône de Pierre, l'orna magnifiquement.



SAINT-VICTOR DE MARSEILLE.

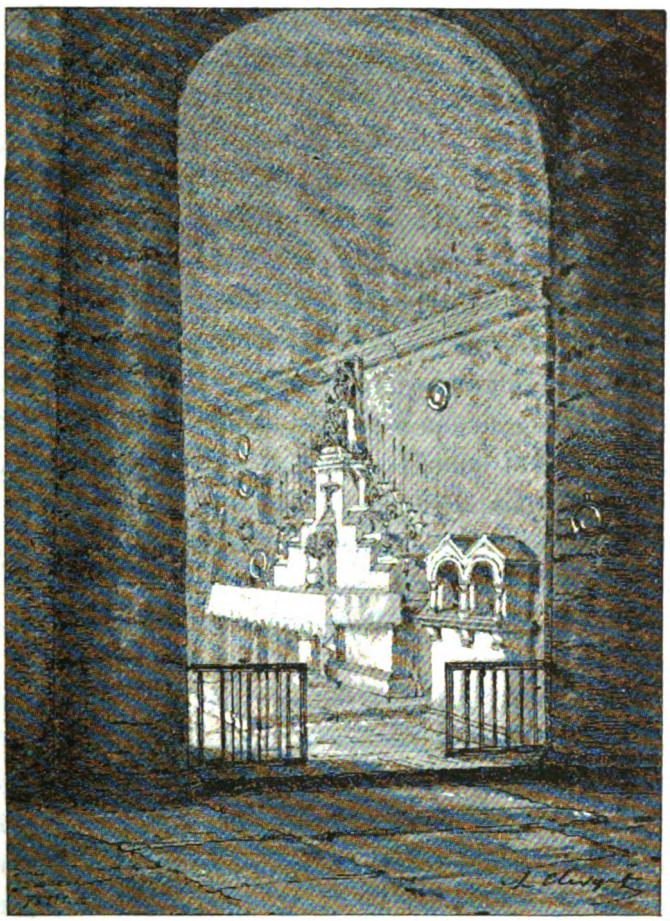
L'état présent de cette chapelle ne laisse guère, hélas! soupçonner les gloires du passé.

Quant à la statue, elle échappa, mais à grand'peine, aux mains sacrilèges de la Révolution. C'est une Vierge Noire, assise sur un trône, à la façon des vierges byzantines; elle tient sur ses genoux l'Enfant Jésus. Objet, depuis des siècles, d'une vénération et d'une confiance sans limites, elle fut, pendant la Terreur, emportée par un officier municipal, puis

Digitized by Google

vendue aux enchères et enfin restituée, en 1802. Portée d'église en église, elle fut définitivement, le 20 mai 1804, rendue à Saint-Victor, et en 1822 rétablie sur son autel.

Depuis cette époque, principalement à la fête de la Purification et pendant l'octave, de nombreux pèlerins se pressent autour d'elle, rappelant



NOTRE-DAME DE CONFESSION.
(Cryptes de Saint-Victor.)

l'antique confrérie que les Souverains Pontifes, dès le douzième siècle, encourageaient et prenaient sous leur spéciale protection.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, à Marseille. Plus jeune de onze siècles, mais plus célèbre encore que N. D. de la Confession, N. D. de la Garde est aujourd'hui la véritable mère des Marseillais et la patronne de la cité phocéenne. C'est un des sanctuaires les plus illustres que la France ait élevés

Digitized by Google

à la gloire de Marie. Et d'ailleurs, quel site plus beau pouvait être choisi?

Au sommet de sa riante colline, N. D. de la Garde voit se dérouler autour d'elle un spectacle des plus variés. A ses pieds, la ville avec les activités de son commerce, le port avec ses mille vaisseaux, chargés des produits de l'univers entier; à droite et à gauche, ces riches campagnes, ces bosquets et ces bastides qui s'échelonnent au flanc des montagnes; puis, en face, la Méditerranée aux horizons sans limites, dont les flots se racontent l'un à l'autre les gloires du Créateur. Tel est le spectacle auquel N. D. de la Garde sourit depuis six cents ans.

La colline qui est son trône ne produit plus que quelques plantes aromatiques. Autrefois, paraît-il, elle avait pour chevelure une épaisse forêt, dont le poète Lucain nous a laissé la description. C'était même un lieu mal famé; un temple de l'impudique Vénus en profanait la cime. Il fallut de longs siècles avant que la présence de Marie purifiât toutes ces souillures. Au onzième siècle, une tour, correspondant à d'autres, espacées sur la côte, jusqu'à celle d'Antibes, reçut le nom de la Garde, sous lequel la Vierge devait plus tard en prendre possession.

Ce ne fut qu'en 1214 qu'un homme pieux, nommé Pierre, y bâtit une chapelle, avec une simple habitation pour lui-même. Déjà la montagne appartenait à l'abbaye de Saint-Victor. Guillaume de Petra, abbé du célèbre monastère, donna volontiers son consentement, et Pierre, en retour, se donna lui-même à l'abbé, comme la chose se pratiquait alors assez souvent.

Insensiblement, attirés par les grâces que la Vierge commençait à distribuer sur ces hauteurs, et peut-être aussi par la beauté du spectacle, les Marseillais délaissèrent la sombre chapelle de la Confession et s'accoutumèrent à gravir les sentiers de la montagne. Ce n'était ni de l'ingratitude ni de l'abandon, c'était l'expansion d'un sentiment qui se transformait. Bientôt le pèlerinage fut établi. A la mort de l'ermite Pierre, un religieux de Saint-Victor garda la chapelle et reçut les pèlerins.

En 1477, le petit édifice menaçait ruine. On le rebâtit, en l'agrandissant. Cinquante ans plus tard, François Ier enferma la chapelle dans un fort qui couvrait le sommet de la colline. La statue de N. D. de la Garde était déjà pour Marseille le meilleur des remparts; les marins surtout professaient pour Marie une particulière tendresse. « Les gens de mer, écrivait au siècle dernier un auteur de Marseille, lorsqu'ils arrivent et qu'ils aperçoivent de loin ladite chapelle, chantent, à deux genoux, le *Salve, Regina,* dans leur bâtiment, et en passant à la plage de Mont-Redon, qui est au-dessous de la montagne, ils saluent la Vierge et font tirer le

Digitized by Google

canon; et, étant arrivés dans le port, ils vont déposer dans cette chapelle leurs *ex-voto* et leurs offrandes. »

Même à l'heure présente, les navires qui ont quitté le port et qui passent sous le regard de N. D. de la Garde, ceux qui reviennent après une longue traversée, saluent d'un coup de canon la Reine de la Méditerranée. A son départ, comme à son retour, tous les ans, le vaisseau qui porte en Terre Sainte les pèlerins de la Pénitence lui offre ce témoignage d'affection, tandis que sur le pont éclatent de véritables transports. Tous les cœurs chantent et prient, et plus d'un œil est humide, même chez les matelots.

Pour le marin, la Vierge de la Garde est la « Bonne Mère » et n'a pas d'autre nom.

La peste de Marseille, en 1720, augmenta la dévotion et multiplia les pèlerinages. Sous l'inspiration de N. D. de la Garde germèrent d'admirables dévouements. Est-il nécessaire de rappeler ici l'héroïsme des magistrats de Marseille, des corporations, du clergé et surtout de son admirable évêque? La peste avait éclaté le 25 mai. Pendant dix-huit mois, le fléau fit d'affreux ravages; mais quand, au mois de novembre 1721, Mgr de Belsunce eut consacré la ville au Cœur de Jésus, son premier soin fut de gravir la montagne. Les consuls, les confréries, le peuple tout entier, prirent part, le 8 novembre, à cet acte de reconnaissance. Ce sentiment de gratitude trouva bientôt à s'exprimer autrement. La chapelle avait besoin de réparations : douze mille livres furent bien vite trouvées pour couvrir cette dépense.

Déjà, à cette époque, bien qu'on n'en connaisse pas le temps précis, la piété des Marseillais avait orné la chapelle d'une statue de la Vierge en argent massif plaqué d'or. Cette statue, par un privilège unique dans le monde, tenait dans ses mains, quand on exposait le Saint Sacrement, non plus seulement l'image de l'Enfant Jésus, mais le Dieu vivant lui-même sous les espèces eucharistiques.

Ce trésor fut, en 1793, vendu aux Génois. Car, hélas! ici encore, malgré tant d'hommages rendus et de bienfaits accordés, nous allons nous heurter à cette date funeste. La chapelle fut alors dépouillée, puis fermée et enfin louée à un certain Scavauranga, un étranger, un Juif ou un Grec peut-être. La piété gémit, mais elle devait prendre bientôt une éclatante revanche.

En 1807, la chapelle fut rendue au culte, et les pèlerinages recommencèrent sur la sainte montagne. La ferveur y sembla même plus vive. On avait alors tant de hontes à effacer, tant de crimes à réparer, tant de faveurs à obtenir! Témoignage de grâces reçues, les *ex-voto* tapissèrent en peu d'années les murs de la chapelle.

Digitized by Google

Une petite statue de bois avait remplacé l'ancienne. Cette pauvreté choqua l'amour-propre des Marseillais. Une souscription fut ouverte en 1823, et les dons affluèrent. Madame Royale, fille de Louis XVI, vint à Marseille et laissa trois mille francs; M. le baron de Damas, la chambre de commerce, les riches et les pauvres, tous voulurent contribuer à cette œuvre.

M. Chanuel exécuta un véritable chef-d'œuvre. Il modela cette belle statue d'argent battu, haute de six pieds et qui, naguère encore, représentait la Vierge avec l'Enfant Jésus sur ses bras. La bénédiction en fut faite, le 2 juillet 1837, par Mgr l'évêque de Marseille, au milieu d'une foule qu'on put évaluer à cinquante mille personnes. En 1845, Mgr de Mazenod bénissait un bourdon de 8,234 kilogrammes, dont la voix puissante couvre les bruits de la ville et le murmure des flots.

Lorsque le choléra visita Marseille en 1832, le peuple fut le premier à demander que la « Bonne Mère » descendît de sa montagne : « Il faut, disait-il dans son énergique et naïve confiance, qu'elle voie de près les maux que nous souffrons. » Excités par cette réclamation générale, l'évêque, le préfet, les magistrats, les marins, les soldats de la garnison, la ville entière, en un mot, gravit la colline. La statue, au retour, les suivait.

Elle parcourut les rues les plus pauvres, comme les plus riches quartiers; les malades la saluaient de leurs fenêtres ou de leur couche de douleur. La veille on avait à peine pu suffire aux enterrements; ce jour même, N. D. de la Garde, touchée de tant de larmes, sembla chasser devant elle le fléau, qui disparut, et les cholériques, déjà condamnés, guérirent.

Avant la Révolution, N. D. de la Garde, considérée par Marseille comme la première citoyenne de la ville, avait sa demeure au milieu des maisons qui s'échelonnent au pied de la montagne jusqu'à la mer. Tous les ans, pour la Fête-Dieu, on allait l'inviter à descendre, et elle daignait venir habiter sa maison. Elle assistait au triomphe de son Fils Jésus, solennellement porté dans les rues de Marseille.

Jusqu'à ces dernières années, la chère statue revenait faire aux vrais Marseillais sa visite annuelle. Sur son passage, que de sourires! que de prières! que de faveurs! et quelle joie! Arrivée à la place de l'Hôtel de ville, elle se reposait sur un trône élevé avec magnificence. A ses pieds, la messe était célébrée en plein air; puis, la nuit venue, comme une reine heureuse du bonheur qu'a produit sa visite, elle remontait à son sanctuaire.

Ces joyeuses fêtes ne sont plus. Depuis quelques années, une municipalité hostile a pris sa revanche. Opprimant le sentiment populaire, elle a

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA GARDE, A MARSEILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

supprimé les processions. A cette mesure tyrannique, des faits, des coïncidences, si l'on veut, ont semblé donner la réponse.

Au mois de mai 1884, les flammes avaient enveloppé la chapelle de N. D. de la Garde : toute l'ornementation, les *ex-voto,* l'autel provisoire avaient été dévorés par le feu; la solidité du monument lui-même parut compromise. La statue de la « Bonne Mère », dont on venait d'interdire la procession, en tombant de son piédestal embrasé, s'était renversée et tournait le dos à la ville.

Les « bonnes gens », les marins, les vrais Marseillais y virent un fâcheux pronostic et parlèrent de malheurs. Aux premières vêpres de la fête supprimée le choléra arrivait de Toulon, et, du 20 juin au 27 juillet 1884, l'état civil enregistrait le décès de onze cent quarante-six cholériques.

Le successeur de Mgr de Belsunce, Mgr Robert, adressa à ses diocésains une lettre pastorale où il déplorait l'aveuglement d'une municipalité qui, d'une part, interdisait les manifestations publiques de la foi et rappelait du même coup les Religieuses près des cholériques, dans ses hôpitaux laïcisés. Le prélat invita les fidèles à se réunir aux pieds de N. D. de la Garde.

Cet appel fut entendu, et le fléau disparut au mois de septembre.

Un journal peu dévot, la *Liberté,* appréciait alors la double attitude du peuple de Marseille et du Conseil municipal : « Les villes menacées par le choléra se souviennent des antiques coutumes, et vont prier Dieu, comme le priaient nos pères, aux jours d'épreuves. La cérémonie célébrée cette semaine à N. D. de la Garde a eu un éclat exceptionnel. Ce n'est que depuis quelques années que le Conseil municipal, en majorité radical, a rompu avec les habitudes chères à la population, en supprimant la procession. La Chambre de commerce a tenu à ne pas laisser protester la parole des échevins de 1720, et, tous les ans, fait célébrer une messe, à laquelle les circonstances présentes ont donné un caractère plus imposant encore. »

Au même temps, le *Pèlerin* écrivait : « Marseille et Toulon, infectées elles-mêmes, soumettent les voyageurs à une désinfection rigoureuse. A l'intérieur des cités où le mal fait le plus de victimes, on allume de grands feux; on se réjouit d'y brûler vivant le microbe : c'est une joie; et l'on danse autour avec frénésie. » (1884, p. 488.)

De son côté, Paris donnait des fêtes en l'honneur des cholériques.

Et c'est ainsi que les deux cités du Bien et du Mal comprennent les leçons de Dieu et en profitent.

Malgré ces contradictions et ces oppositions, N. D. de la Garde continue la série de ses triomphes. Les désastres causés par l'incendie, à l'inté-

Digitized by Google

rieur, ont été réparés. Le 14 mai 1886, l'évêque de Marseille, escorté par une foule que le *Petit Marseillais,* journal hostile, ne pouvait pas réduire au-dessous de vingt mille personnes, consacrait l'autel de la crypte, tandis que le cardinal Lavigerie consacrait celui de l'église supérieure.

Au dehors, le clocher monumental qui se dresse, depuis 1864, au-dessus de l'édifice romano-byzantin construit par M. Espérandieu, était consolidé et débarrassé de ses échafaudages. A son sommet apparaissait, majestueuse et souriante, cette statue en galvanoplastie, haute de dix mètres, que les navigateurs aperçoivent, par un temps calme, à plus de vingt lieues.

Rappelons, en finissant, quelques dates concernant la reconstruction de ce sanctuaire célèbre. Le 1er novembre 1852, Mgr de Mazenod proposait un projet de restauration. Commencée l'année suivante, continuée, en 1861, par Mgr Cruice, l'église fut consacrée, le 4 juin 1864, par le cardinal de Villecourt, assisté de trois cardinaux, trente-huit archevêques et évêques. Elle fut inaugurée le lendemain par une fête à laquelle prirent part quatre cent mille pèlerins.

On estime à un million le nombre de ceux qui la visitent tous les ans.

NOTRE-DAME DE NAZARETH, à Saint-Marcel (banlieue de Marseille). Nous devons à l'extrême obligeance de M. l'abbé Payan d'Augery, vicaire général de Marseille, la plupart des renseignements qui vont suivre sur les pèlerinages du diocèse, soigneusement décrits par M. Saurel. Au-dessus du village de Saint-Marcel, à mi-côte de la colline que couronnent les ruines du *Castellum Massiliense,* se montre la chapelle de N. D. de Nazareth qui, au douzième siècle, servit d'église paroissiale, sous le nom de l'*Assomption*. Il est certain qu'elle existait en 1217.

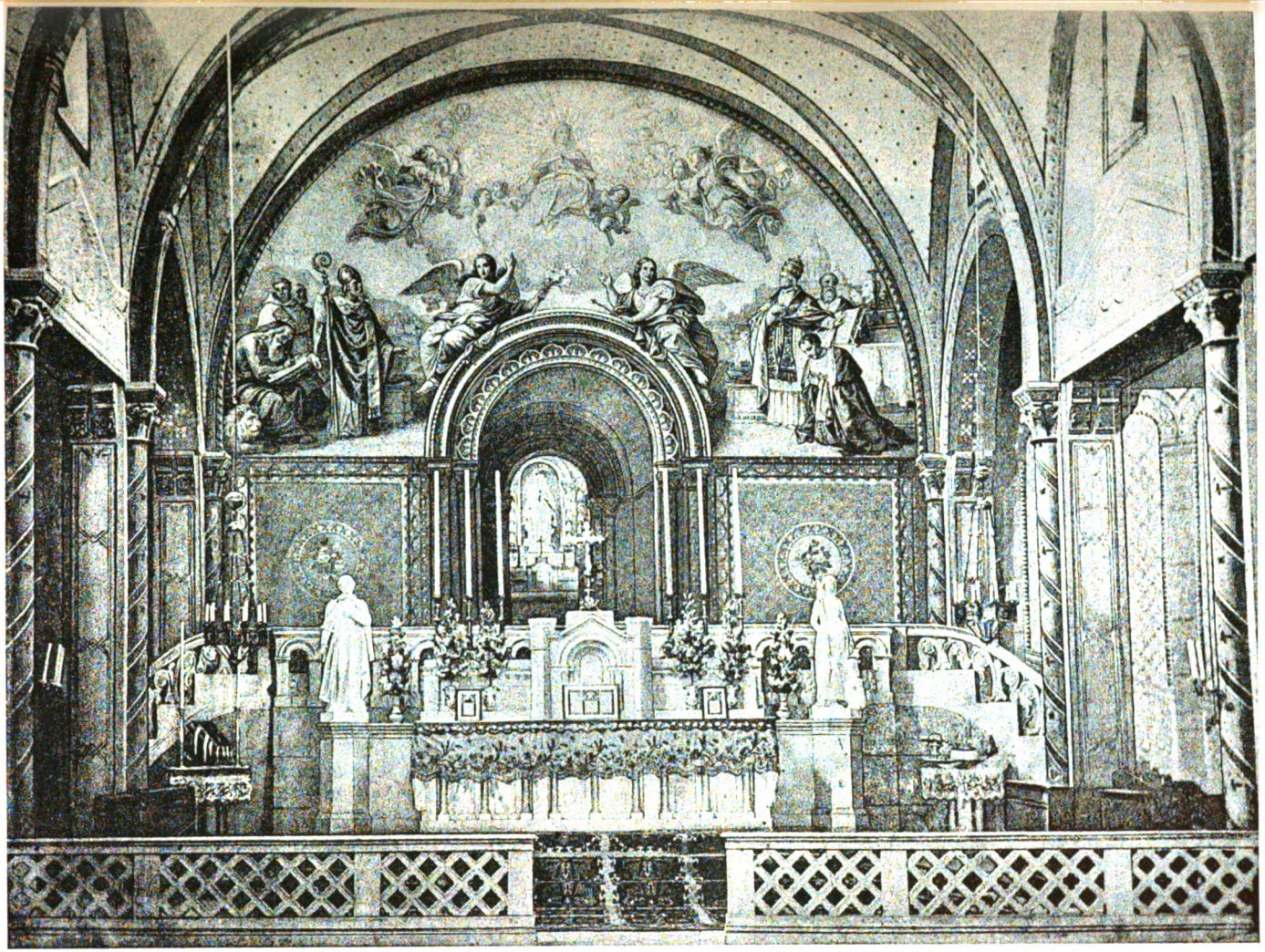
De style roman et parfaitement orientée, elle possède un autel qui date de sa création. Il a été retrouvé formant une marche d'escalier, au seuil de l'église ; son sol était aussi à quelques pas de là. On les a réunis sous un arceau. Le sanctuaire, entièrement remis à neuf et orné d'un clocher dans le style de l'époque, a été inauguré le 9 août 1874.

Le 19 avril 1736, le sieur Antoine, messager de Saint-Marcel, fonde, par testament, douze messes à dire à perpétuité, moyennant une rente de 120 livres.

Cette chapelle est dans la propriété de M. le marquis de Forbin d'Oppède.

NOTRE-DAME DE TOURSAINTE, à Sainte-Marthe (banlieue de Marseille). A l'extrémité du territoire de Sainte-Marthe, on aperçoit une tour moderne : c'est Toursainte ou N. D. de Sainte-Espérance.

Digitized by Google



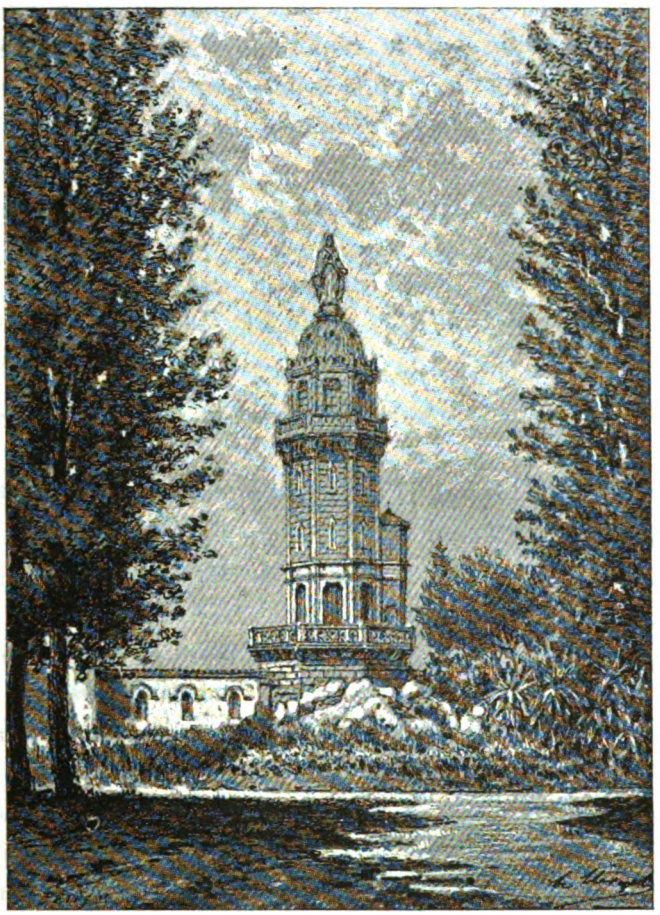
NOTRE-DAME DE TOURSAINTE, PRÈS MARSEILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Une large avenue, plantée d'arbres et bordée de vergers, gravit la montagne jusqu'à son sommet. De ce point élevé, le panorama est admirable et permet au regard de ne plus trouver d'obstacle au devant de la rade de Marseille, qui se développe dans toute sa splendeur.

A droite, se présentent la façade de l'église de N. D. de Sainte-Espérance



NOTRE-DAME DE TOURSAINTE.

et la maison de retraite habitée, depuis le mois d'août 1862, par les Lazaristes. M. Sardou a raconté l'histoire de ce sanctuaire.

La tour octogone, ornée de colonnes engagées et de balcons à jour, fut bâtie, dès le mois de décembre 1854, aux frais de M. Joseph-Amédée Armand, président de la chambre de commerce de Marseille, et de sa sœur, à l'extrémité de leur propriété, pour perpétuer le souvenir de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

Digitized by Google

Une tour de trente mètres de haut sert de piédestal à une statue en pierre, haute elle-même de dix mètres, et représentant la Sainte Vierge dans l'attitude traditionnelle de la Médaille miraculeuse. Elle fut bénite par Mgr de Mazenod, le 8 décembre 1857. Dix ans plus tard s'achevait la chapelle romane, au-dessus de l'oratoire byzantin qui occupe les soubassements.

Nous ferons remarquer que ce gracieux monument est le premier élevé en France et sans doute dans le monde entier en souvenir de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Un peintre marseillais, M. Magaud, a rappelé ce grand événement dans les fresques qui décorent les murailles.

La frise de la tour porte l'inscription suivante :

AD MAJ. DEIPAR. VIRGIN. IMMAC. GLORI. PI. IX P. M.
FR. SOR. Q. ÆDIF. VIII DEC. MDCCCLIV.

La fête principale se célèbre le dimanche qui suit le 8 décembre.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE, aux Accates. Le territoire des Accates est dominé par N. D. de la Salette, jolie chapelle, à un kilomètre du village, dont la construction est due à la piété de M. Nicolas, propriétaire du voisinage.

Cette église a déjà son histoire. Bâtie d'abord en 1864, sur le point nommé les Treize-Vents, elle fut bénite au printemps de 1865, par Mgr Cruice; mais, dès le 19 septembre de la même année, la trouvant trop exiguë pour les pèlerins, le fondateur s'empressa de l'agrandir.

En 1870, le concours des fidèles augmentant toujours, on se décida à raser la chapelle primitive, et, à sa place, on éleva un véritable monument, sur les dessins de M. l'abbé Pougnet. Il a été terminé en 1872, et bénit par Mgr Place, le 5 octobre. Il est de style byzantin, à trois nefs, avec trois autels construits sur le même modèle que le sanctuaire de la Salette; sa façade romane est formée d'un grand portail défendu par deux tours carrées.

Du sommet de la colline, on jouit d'une vue admirable qui s'étend sur la plus grande partie des territoires de Marseille et d'Allauch, les îles, la mer, N. D. de la Garde; elle n'est bornée que par les chaînes de la Sainte-Baume et de l'Étoile.

En 1873, Mgr Place a déclaré ce sanctuaire lieu de pèlerinage diocésain. Durant l'été les pèlerins y viennent nombreux, surtout pendant la neuvaine

Digitized by Google

préparatoire à la fête du 19 septembre, et les missionnaires de la Salette eux-mêmes en donnent souvent les exercices.

NOTRE-DAME DU CHATEAU, à Allauch. D'après M. J. B. Sardou, on aurait bâti sur la hauteur des constructions formant le *Castrum de Allaudio,* pour se garantir des invasions des Sarrasins; on en voit encore les ruines.

On a prétendu que la chapelle était plus ancienne que celle de N. D. de la Garde, qu'elle aurait été fondée par des religieux Cassianites; mais les archives de l'abbaye de Saint-Victor n'en font aucune mention.

Le *Calendrier spirituel* de 1713 dit : « Au terroir d'Allauch, l'église de N. D. du Château, fameuse par les grands miracles que Dieu y a faits et par la dévotion des peuples, a été la première église paroissiale d'Allauch. »

Cette chapelle, souvent remaniée, fut convertie en ermitage depuis la translation de la paroisse dans le village actuel.

L'édifice est en très bon état, dans la plus belle situation; de sa terrasse on peut voir tout le bassin de Marseille.

L'intérieur est couvert d'*ex-voto;* on y remarque une ancienne statue de la Vierge avec robe fleurdelisée.

Le 11 décembre 1859, a été bénite la statue de l'Immaculée-Conception, mise sur le clocher, et, le 20 août 1865, un bourdon, du poids de 2,400 kilogrammes, y fut inauguré.

La fête, avec octave, se célèbre le 8 septembre, au milieu d'un très nombreux concours.

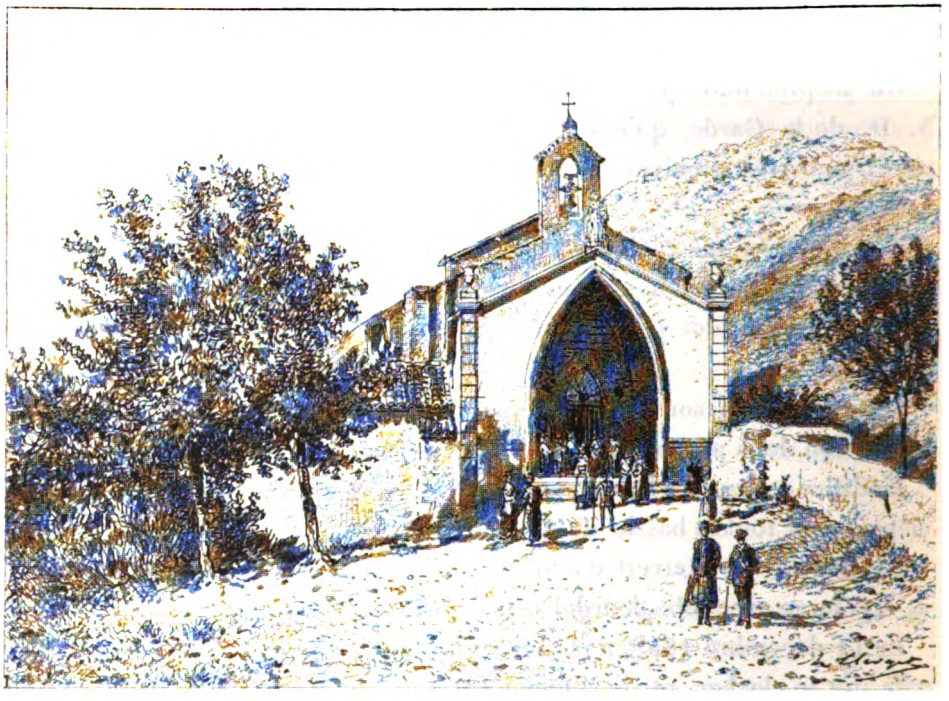
NOTRE-DAME DE LA GARDE, à la Ciotat. Sur la hauteur qui protège à l'ouest notre gracieuse ville, nous écrit Mgr Ricard, s'élève, contre les vents du large, un élégant sanctuaire, dédié à la patronne des marins. Moins ancienne que celle de Marseille ou d'Antibes, N. D. de la Garde, à la Ciotat, possède pourtant un passé certain d'au moins deux siècles et demi. Elle fut bâtie, vers l'an 1630, par les *Pénitents bleus,* de la petite cité préservée de la peste.

« Cette chapelle est fameuse, disait le Père de Saint-Alban, par les vœux que les gens de mer y accomplissent. » (*Calendrier spirituel* de 1713.) Mais en vain, en 1793, ces mêmes gens de mer réclamèrent-ils près du district de Marseille la conservation de leur sanctuaire. Peu après on la vendait pour trois cent six livres. L'acquéreur, Jean-François Bonnaud, en céda

Digitized by Google

l'usage à M. Gardon, curé de la Ciotat, et cette convention, ratifiée par Mgr de Cicé, fit refleurir le pèlerinage.

En 1864, la population tout entière se cotisa pour élever devant la chapelle un grand porche que surmonte une statue de la Sainte Vierge.



NOTRE-DAME DE LA GARDE, A LA CIOTAT.

Citons enfin *N. D. du Remède*, à la Palud, autrefois vénérée chez les Trinitaires.

Là était le siège d'une confrérie, fondée par saint Jean de Matha, sous le titre de N. D. du Remède, et destinée à favoriser par la prière les Religieux employés à la rédemption des captifs.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE FRÉJUS

N. D. des Anges, a Pignans.
N. D. de la Roquebrussanne.
N. D. de Graces, a Cotignac.
N. D. de Santé, a La Verdière.
N. D. de Consolation, ou de Belle-Vue, a Tavernes.
N. D. de Consolation, a Hyères.
N. D. de Bonne-Garde, a Toulon.
N. D. de Bormes, près Hyères.
N. D. de Benat, Id.
N. D. de Bargemont ou de Montaigu.
N. D. du Peuple, a Draguignan.

Ce diocèse, depuis le Concordat, a réuni à son territoire celui des évêchés supprimés de Grasse, de Vence et de Toulon. Ce dernier relevait de l'archevêché d'Arles, les deux autres d'Embrun. Fréjus appartenait et appartient encore à la province ecclésiastique d'Aix, et comprend, outre le département du Var, l'arrondissement de Grasse dans les Alpes-Maritimes.

NOTRE-DAME DES ANGES, à Pignans. « La beauté de ce lieu fait oublier les peines de la route. » Pieux pèlerins, si jamais vous visitez N. D. des Anges, à Pignans, non loin de cette station, entre le Luc et Cuers, cette parole, gravée sur une fontaine, à l'endroit où la route devient tout à fait escarpée, soutiendra votre courage jusqu'au sommet. Si vous aimez les beaux spectacles de la nature, courage! Vous trouverez là-haut un des sites les plus ravissants de la Provence. De ce mamelon votre œil embrassera le port de Toulon, la Sainte-Baume, la Méditerranée, les îles d'Hyères, dans le lointain la Corse, et, à votre gauche, les Alpes, avec leurs blancs sommets.

Quand vous aurez admiré les œuvres du Créateur, entrez dans la chapelle. Jusqu'à ces derniers temps elle était bien modeste; mais, dans sa plus grande simplicité, elle était encore la fleur de ces montagnes; elle en est toujours le principal attrait. De très grands souvenirs s'y abritent, à côté de la Reine qui depuis treize cents ans y sourit aux pèlerins.

Entrez donc, et commençons par une fervente prière à N. D. des Anges.

En l'an 517, sur les ruines d'une chapelle jadis élevée en l'honneur de sainte Nymphe, nièce de saint Maximin, Thierry, fils de Clovis, comte de

Digitized by Google

la Gaule Narbonnaise, construisit un monastère et une église au bourg des Pins, afin de perpétuer le souvenir de la victoire remportée près de là sur les Goths. Cette église fut bâtie sous le vocable de sainte Marie de Consolation, et le monastère donné aux religieux de l'Ordre de Saint-Augustin. Tel est le résumé d'une charte conservée aux archives du Var, et de la tradition, recueillie, d'après Raban-Maur, par l'abbé Faillon (*Monuments inédits*).

La statue qu'on y vénérait autrefois portait les caractères de l'antiquité la plus reculée et passait pour « un ouvrage des premiers chrétiens ». Sainte Nymphe l'avait, disait-on, apportée d'Orient. Quand la chapelle bâtie sur les reliques de sainte Nymphe, martyrisée en même temps que saint Lazare à Marseille, eut été détruite, la statue de la Vierge aurait été ensevelie sous les ruines et retrouvée au sommet de la montagne parmi d'épaisses broussailles. Ici encore la légende affirme que, portée à l'église paroissiale, la statue revint d'elle-même à son rocher. Une très petite chapelle existait et l'abritait déjà, quand Thierry lui éleva, au sixième siècle, une église plus grande.

Au dixième siècle, les religieux Augustins s'y établirent, et les papes Gélase II, Innocent II et Eugène III déclarèrent la prendre sous leur protection. Clément III, en 1188, l'appelle « la fille privilégiée de l'Église romaine ». Une faveur si haute indique assez l'importance qu'avaient alors le sanctuaire et le pèlerinage. Cette prospérité fit place à des jours d'abandon. En 1486, le monastère était sans doute tombé en commende et l'église menaçait ruine, quand Julien de la Rovère, légat du Saint-Siège, plus tard Jules II, le sauva en lui unissant les prieurés de Sainte-Anastasie et de la Lauzade.

En 1591, les protestants y semèrent la ruine. De l'antique chapelle, il ne resta que les quatre murailles noircies par le feu et la statue miraculeusement sauvée de l'incendie. Cet état de désolation dura longtemps, sans interrompre toutefois le pèlerinage. Les chanoines de Saint-Augustin, ruinés par les guerres, ne purent relever leur monastère; ils demandèrent la sécularisation, qu'ils obtinrent de Clément IV, en 1668. Sept ans auparavant, à la sollicitation de Louis XIV, Alexandre VII avait nommé à la prévôté de N. D. de Pignans Jérôme Le Pelletier, frère du successeur de Colbert. Le nouveau prieur restaura la chapelle, et le pèlerinage reprit avec plus de ferveur.

N. D. de Consolation répondit à ces élans par de nouveaux bienfaits. En 1720, quand la peste ravageait Marseille et la Provence, la petite ville de Pignans fut totalement préservée du fléau. Elle s'engagea, par vœu, à venir tous les ans, le lundi de la Pentecôte, remercier sa bienfaitrice. Dix ans

Digitized by Google

après, une autre épidémie envahit la contrée, et contre elle les médecins avaient en vain épuisé les ressources de leur science.

La ville eut alors recours à N. D. des Anges. Une procession s'organise avec la permission de Mgr l'évêque de Fréjus. On monte chercher la statue miraculeuse, et pendant quinze jours, entourée d'hommages et de prières dans l'église de l'Annonciade, elle bénit si bien la ville que la maladie y cessa aussitôt ses ravages.

La Vierge descendit encore en 1753, et sa présence arrêta une sécheresse qui mettait en péril toutes les récoltes. Le secours obtenu à cette occasion parut si extraordinaire, tranchons le mot, si miraculeux, que plusieurs incrédules se convertirent à une vie chrétienne.

Par respect pour un lieu si vénérable, mais menacé d'une ruine prochaine, les habitants de Pignans ont commencé, en 1858, un sanctuaire nouveau, plus grand et plus digne de leur Reine. A côté de l'antique oratoire, témoin de tant de miracles, le coteau se couronne aujourd'hui d'une magnifique chapelle, bâtie par la reconnaissance et la générosité de tout un peuple.

NOTRE-DAME DE LA ROQUEBRUSSANNE. Dès l'année 1185, dit M. Millou, avocat, auteur d'une petite brochure sur ce sanctuaire, Alphonse, comte de Provence, donnait au monastère de la Celle une portion du fief de la Roque, dont Brussan, l'un des seigneurs, fit, en lui donnant son nom, La Roquebrussanne. Lorsque les populations, plus rassurées contre les invasions, quittèrent les hauteurs pour la plaine, l'église de Notre-Dame demeura seule au milieu des ruines du château féodal. Mais les populations ne l'abandonnèrent pas ; l'église, cessant d'être paroissiale, devint, dès le quinzième siècle, le but d'un pèlerinage suivi.

Dans les sécheresses, c'est là que le peuple d'alentour venait demander un temps plus favorable. En 1802 et 1834, toutes les paroisses voisines s'y donnèrent rendez-vous ; en 1835, la Vierge miraculeuse descendit de sa chapelle, et quand elle entra dans le village, disait un témoin, le choléra en sortit.

La fête principale se célèbre le 8 septembre. Au fronton de la chapelle, on a placé récemment une statue monumentale de Marie souriant aux pèlerins.

NOTRE-DAME DE GRACES, à Cotignac. Ce sanctuaire, moins ancien que le précédent, a eu son chroniqueur, M. le docteur Armand Décormis, et plus récemment son historien, M. l'abbé Laure, curé-doyen de Cotignac,

Digitized by Google

en a étudié les origines et les développements dans un beau livre, appelé à bon droit par Mgr l'évêque de Fréjus une œuvre de patience, de science critique, et une histoire du plus haut intérêt.

Le 10 août 1519, le mont Verdaille, paroisse de Cotignac, en basse Provence, s'illumina soudain par la présence de l'auguste Mère de Dieu. Accompagnée de saint Michel et de saint Bernard, elle apparut à Jean de la Baume : « Allez, lui dit-elle, avertir les consuls de Cotignac de me bâtir

NOTRE-DAME DE GRACES, A COTIGNAC.

ici même une chapelle, car j'y répandrai beaucoup de grâces. » Jean remplit sa mission sans aucun succès ; mais de nouvelles instances, après une seconde apparition, triomphèrent de toutes les hésitations. L'empressement fut tel, que l'oratoire, après un mois de travail, fut inauguré dès le 14 septembre.

Conformément à la promesse de la Vierge, les bienfaits s'y multiplièrent à ce point que l'oratoire fut aussitôt insuffisant. Il fut remplacé peu après par la vaste chapelle gothique qui existe encore, bâtie par les offrandes des pèlerins, des habitants de Cotignac et de Catherine de Grasse, veuve de

Digitized by Google

Durand de Pontevès, seigneur de Flassans, dont le fils, Jean, fut le défenseur de la Provence contre Charles-Quint.

Le prieur de Cotignac fut naturellement chargé de recevoir les pèlerins. C'était à la fin du seizième siècle. Rollin Ferrier, chanoine de Riez, prêtre zélé et instruit, apprenant que saint Philippe de Néri venait de fonder, à Rome, la congrégation des prêtres de l'Oratoire, s'y rendit aussitôt. Peu après, il jetait les bases d'une association semblable, qui devait réunir auprès de N. D. de Grâces un certain nombre de prêtres. Une bulle de Clément VIII les approuva le 13 novembre 1599. Ce fut, en France, la première maison de l'Oratoire.

L'un d'entre eux, le Père André Told, vint à Paris, en 1614, pour surveiller l'impression du premier volume des *Annales* de Baronius, qu'il avait traduites en français, par le conseil du cardinal de Joyeuse, archevêque d'Aix. André Told s'aboucha avec M. de Bérulle et régla avec le futur cardinal l'union de la maison de N. D. de Grâces avec celle de Paris. Il y mettait cette condition, que la maison de Cotignac aurait le pas, après celle de Paris, sur toutes les autres de l'Ordre, « pour avoir été la première qui a fait retraite d'ecclésiastiques vivant en commun ».

Le pape Léon X accorda à la chapelle de N. D. de Grâces de nombreuses indulgences, motivées sur l'apparition de la Sainte Vierge à Jean de La Baume. Urbain VIII les confirmait, en 1628, tout en ratifiant la réunion à des chapelains de l'Oratoire : « La renommée de cette église, disait le Pape, que le Dieu tout-puissant a honorée d'une infinité de miracles, s'étend au loin et y attire, de toutes les parties du monde, un concours prodigieux de fidèles. »

Vers ce même temps, un Frère convers des Augustins du faubourg Montmartre, à Paris, attachés au sanctuaire qui devait être plus tard si célèbre sous le nom de N. D. des Victoires, le Frère Fiacre, allait avoir des liens étroits avec N. D. de Grâces.

Le 3 novembre 1637, Fiacre priait dans sa cellule, quand tout à coup la Sainte Vierge lui apparut, l'assurant que la reine Anne d'Autriche aurait un fils, mais qu'elle devait auparavant faire trois neuvaines, dont la première serait à l'autel de N. D. de Grâces, en Provence. « Et pour marque de la vérité, ajouta la Mère de Dieu, voilà la même Vierge qui est à N. D. de Grâces, en Provence, et la façon de l'église. »

Le Frère Fiacre vit alors la statue de la Sainte Vierge et dépeignit à ses supérieurs l'église de Provence qu'il n'avait jamais visitée. Anne d'Autriche, avertie par Claude Bernard, dit le *Pauvre Prêtre,* se mit en prière. Louis XIII fit la déclaration que l'on sait, et par laquelle le Roi et la

Digitized by Google

France étaient placés sous la protection spéciale de Marie. Enfin, le 7 février 1638, le Père Jean Chrysostome, accompagné de l'humble Frère, est envoyé par le Roi « au lieu de N. D. de Grâces, pour y célébrer une neuvaine de messes, afin qu'il soit accordé à la Reine une heureuse lignée ».

Louis XIV naissait le 9 septembre de cette même année et recevait le nom de Dieudonné. La Reine envoya peu après le Frère Fiacre à Cotignac. Plus tard, elle s'y rendit elle-même, avec son fils, âgé de vingt-deux ans Une plaque en marbre noir, posée par le Roi, conserve ces souvenirs.

Elle porte :

« LOUIS XIV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,
DONNÉ A SON PEUPLE PAR LES VŒUX
QU'ANNE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE, SA MÈRE,
A FAITS DANS CETTE ÉGLISE,
A VOULU QUE CETTE PIERRE FUT ICI POSÉE
POUR SERVIR A LA POSTÉRITÉ DE MONUMENT
DE SA RECONNAISSANCE,
ET DES MESSES QUE SA LIBÉRALITÉ Y A FONDÉES
POUR L'AME DE SA DITE MÈRE.
LE XXIII AVRIL MDCLXVII. »

Le Frère Fiacre mourut comme un saint, le 16 février 1684. Le *Mercure* annonça sa mort. « Il fut si vénéré, dit Dulaure (*Hist. de Paris*), que son portrait fut collé sur toutes les voitures de place, comme un préservatif de malheurs. C'est de cette coutume qu'est venu le nom de *fiacre* donné aux voitures de place. »

Par son testament, remis à Louis XIV, l'humble Frère demandait que son cœur fût porté à N. D. de Grâces et placé sous le marchepied de l'autel. Ce désir fut exaucé, au moins en partie. Enfermé dans un cœur en plomb, il fut déposé dans une petite maçonnerie de la chapelle actuelle de Saint-Bernard. On sauva, en 93, la boîte qui le contenait. Elle est aujourd'hui entre les mains de M. le curé de Cotignac.

Quand gronda la Révolution, les gardiens de N. D. de Grâces devaient être loin de la ferveur primitive, car, hélas! ils apostasièrent sans exception. Si tous ne se laissèrent pas entraîner jusqu'aux dernières conséquences, et s'ils réparèrent, pour la plupart, le scandale de leur défaillance, c'était clore tristement les deux siècles de gloire et de vertus de cette première maison de l'Oratoire.

Digitized by Google

Veuf de ses habitants, le monastère fut d'abord transformé en maison d'arrêt; puis, au mois d'octobre 1795, vendu à un tanneur de Cotignac, nommé Joseph Maunier. La chapelle n'était pas comprise dans la vente. Trois sœurs, les demoiselles Gérard, sauvèrent, pendant la nuit, la statue de la Vierge, le cœur du Frère Fiacre et le tableau miraculeux.

L'ancien curé de Cotignac, M. Gal, revint de l'exil en 1801. Un de ses premiers soins fut de relever la chapelle de N. D. de Grâces. Cette résurrection fut décidée à la suite d'une mission donnée à la paroisse, en 1809. Deux ans plus tard, les pèlerins pouvaient encore vénérer, sur son autel nouveau, leur antique patronne

Depuis cette époque, le sanctuaire de N. D. de Grâces, desservi par le clergé paroissial, ne cesse d'attirer les paroisses du voisinage, principalement à la Nativité, qui a toujours été la fête principale. « Mais si le pèlerinage a repris son cours, nous écrit M. l'abbé Laure, que de ruines encore à relever, et que de pieuses habitudes à faire revivre ! »

NOTRE-DAME DE SANTÉ, à La Verdière, est un sanctuaire fondé au seizième siècle, à cinq kilomètres du bourg, et confié à la garde de religieuses Trinitaires déchaussées. Depuis la Révolution, le pèlerinage avait subi une longue éclipse; mais le zèle de M. l'abbé Hermitte, curé de La Verdière, lui a rendu son éclat en restaurant la chapelle, vers 1858. Les pèlerins y affluent au mois de septembre, et leurs voix sonores répètent ce refrain provençal :

La Verdiero
Tout entiero
De tei bounta
A questo Damo de Santa
Vou ti ben remerciá.

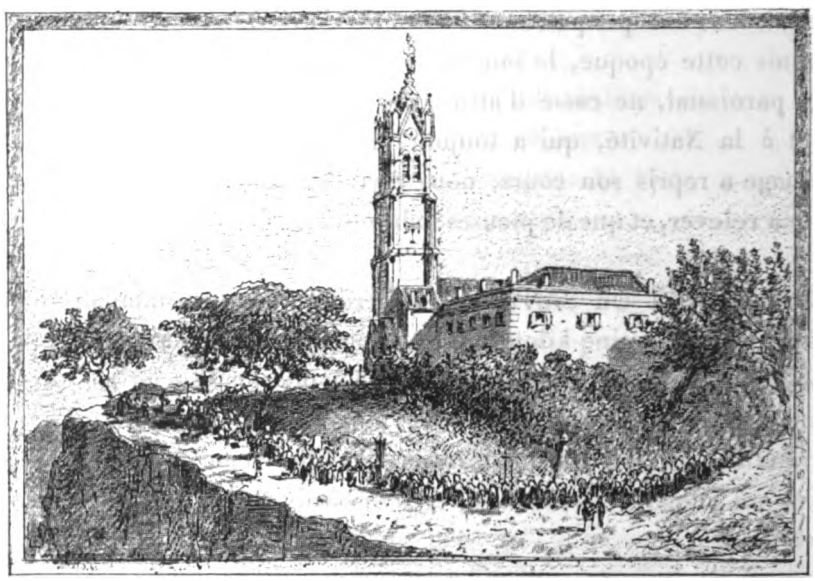
NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Tavernes et à Hyères. Le premier porte aussi le nom de N. D. de Belle-Vue, ce qui indique assez sa situation sur une colline solitaire, à la porte de Tavernes. La chapelle fut bâtie, en 1642, par un religieux de Saint-Dominique. Plusieurs miracles, consignés dans les registres paroissiaux, avaient mis en grand honneur ce lieu de pèlerinage, encore assez suivi de nos jours.

Hyères possède, sous ce même vocable, un sanctuaire distant de trois kilomètres, très visité, principalement le 8 septembre. La ville de Toulon y conduit tous les ans une nombreuse députation. Ce jour-là, tous les *omnibus* de la ville sont réquisitionnés. De grandes faveurs y ont été obtenues depuis des siècles.

Digitized by Google

Le *Pèlerin* publiait en 1875 (p. 69) le récit d'un de ces prodiges, dont la date était encore toute récente. En 1867, la sécheresse menaçait toutes les récoltes. Des prières publiques eurent lieu, le ciel resta d'airain. Le peuple d'Hyères sollicita de M. le curé la permission de descendre la statue de N. D. de Consolation à l'église paroissiale.

Le 3 mai, par un soleil ardent, on gravit la montagne ; les hommes se disputent l'honneur de porter la statue jusque dans l'église Saint-Louis. Plus de deux mille personnes suivent en priant. Le soir même, le temps se



NOTRE-DAME DE CONSOLATION, A HYÈRES.

couvrit, une pluie qui ne dépassa point les limites de la commune rendit la vie aux récoltes, et le lendemain, quand la pluie eut cessé, une foule immense fit cortège à la bienfaitrice qui regagnait sa demeure.

NOTRE-DAME DE BONNE-GARDE, à Toulon. Au sommet du cap Sicié, voisin du cap Notre-Dame, Toulon possède, comme Marseille, sa sentinelle avancée. A la suite des invasions sarrasines, les peuples de la Provence avaient établi sur les côtes des vedettes ou guetteurs, chargés de surveiller les approches de l'ennemi. Le cap Sicié reçut un de ces postes d'observation, placé sur une colline. Conservant leur nom de *garde*, bien que changeant de destination, ces postes subsistaient encore en 1625, quand la foudre tomba sur celui de Sicié, sans faire de mal aux gardiens

Associés à la confrérie des Pénitents de Sainte-Croix, ceux-ci marquèrent

Digitized by Google

leur reconnaissance en plantant une grande croix au sommet du cap; mais, redoutant pour elle les ouragans si fréquents en cet endroit, ils résolurent de la remplacer par une chapelle. Leur pensée n'était d'abord que d'élever un très petit oratoire; car comment, sur ces hauteurs, se procurer l'eau et la chaux nécessaires? La Providence vint à leur aide. On creuse, et une source jaillit; on cherche à côté, et voici qu'on découvre des gisements de chaux éteinte. Au lieu d'un oratoire, ce fut donc une grande chapelle qui s'éleva. Elle était achevée en 1635.

Elle fut bientôt trop étroite, tant le pèlerinage prit, en peu de temps, d'énormes proportions. Même aux plus mauvais jours de la Révolution, la chapelle ne fut ni fermée ni vendue. Personne n'osa toucher à un sanctuaire si vénéré.

Quand, en 1835, les Toulonnais fuyaient devant le choléra, un grand nombre vint demander abri à N. D. de Bonne-Garde, car jamais, sur sa montagne, épidémie n'a sévi. Qu'on attribue, si l'on veut, ce fait d'expérience à la pureté de l'air, aux conditions climatériques; pour nous, il nous plait d'y reconnaitre une autre cause et l'intervention d'une autre puissance.

Le porche, qui servait de vestibule à la chapelle, lui fut ajouté en 1854; mais ces agrandissements successifs laissent toujours l'enceinte insuffisante aux jours des grands pèlerinages.

Le 5 mai 1874, la ville de Toulon y députait ses enfants, plus nombreux encore que les années précédentes. Trois bateaux à vapeur abordaient à la Seyne, débarquaient les pèlerins, auxquels il restait encore une marche de deux heures et demie pour gravir la montagne. Là, ils se joignaient à la foule, arrivée en voiture ou à pied. (*Pèlerin*, 1874, p. 939.)

N. D. de Bormes et *N. D. de Benat* sont deux pèlerinages assez anciens, dont les chapelles se dressent en face des îles d'Hyères, sur des pics élevés.

Les marins les ont en grande vénération. Les habitants de Bormes, bien qu'éloignés de dix kilomètres de la seconde, s'y rendent tous les ans, le 25 mars. Le temps de la Terreur ne put interrompre cette pieuse coutume.

NOTRE-DAME DE BARGEMONT ou **DE MONTAIGU.** Le canton de Callas possède, entre Favas et Fayence, une statue dont le renom et la puissance ne se mesurent pas à sa taille.

Haute de dix centimètres seulement, la statuette vénérée à Bargemont

Digitized by Google

et sculptée dans un morceau du chêne miraculeux de Montaigu, en Brabant, fut apportée par un religieux du Tiers Ordre de Saint-François.

Un des Augustins gardiens de ce sanctuaire, le Père Raphaël, a composé tout un livre des guérisons et des prodiges opérés en ce lieu. « Ils furent si nombreux, dit l'historien, qu'il sembla que la Sainte Vierge avait choisi ce lieu pour y établir le siège de sa bonté, le trône de sa puissance. » Des muets de naissance, des paralytiques, des goutteux, des malheureux atteints d'infirmités incurables, venaient à Bargemont et s'en retournaient guéris. Des aveugles y recouvraient subitement la vue; des enfants noyés furent rendus pleins de vie à leurs parents; plusieurs protestants abjurèrent.

Le Père Raphaël parle de la plupart de ces prodiges comme de faits arrivés sous ses yeux, et dont les héros vivaient encore.

La chapelle fut vendue pendant la Révolution, mais rachetée peu après par des catholiques, qui la rendirent au clergé, sous la condition expresse qu'elle resterait toujours affectée au culte de la Sainte Vierge. Quant à la statuette, elle fut sauvée par le stratagème d'un habitant, chargé de diriger le syndic révolutionnaire dans ses expertises. Le petit reliquaire d'argent qui la contenait fut exprès rejeté, comme un objet sans valeur, et aussitôt recueilli par un des assistants. Il porte encore le sceau et les armes de Mgr de Camelin, dont il est parlé dans la brochure du Père Raphaël.

« Les grands pèlerinages, les pèlerinages lointains surtout, ont quelque peu diminué de nos jours, nous écrit M. l'abbé Fermieux, curé de Bargemont; mais le lundi de Pâques, jour où nous célébrons, pour plus de solennité, la fête de l'Annonciation, il n'est pas rare de compter encore deux et trois mille pèlerins, et la chapelle est insuffisante. »

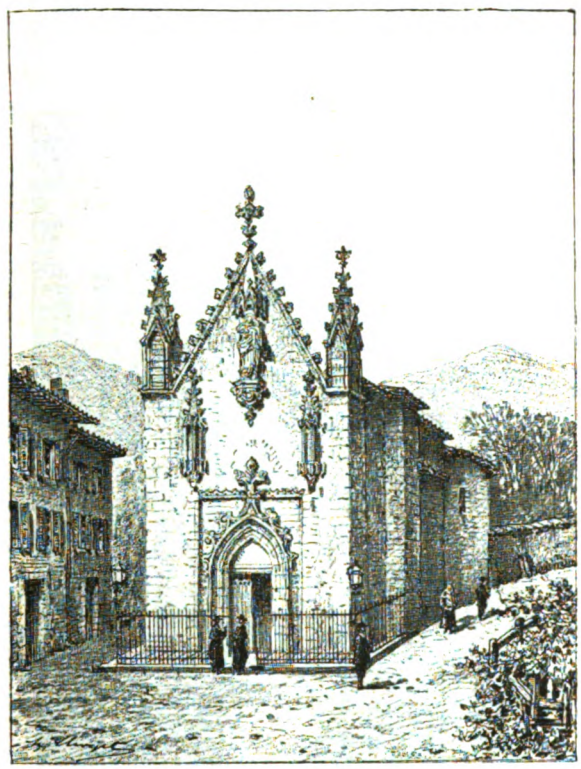
NOTRE-DAME DU PEUPLE, à Draguignan. M. l'abbé F. Laugier, vicaire général de Fréjus, nous adresse sur sa ville natale et spécialement sur N. D. du Peuple, « sa bonne Mère », comme il l'appelle, d'intéressants détails que nous abrégeons, à notre grand regret.

Draguignan eut pour apôtre saint Armentaire, évêque d'Antibes. Cinq sanctuaires se partageaient autrefois la dévotion des habitants envers Marie : N. D. du Peuple, N. D. des Selves, N. D. des Salles, N. D. de Bethléhem, fondée par un croisé, et N. D. de Montserrat. Ces deux dernières ont disparu; des trois autres, N. D. du Peuple est de beaucoup la plus célèbre.

L'architecture de sa chapelle semble en faire remonter l'origine au quinzième siècle, mais il paraît probable qu'elle ne fut que rebâtie à cette

Digitized by Google

époque, en reconnaissance de la préservation d'une de ces nombreuses épidémies qui si souvent ravagèrent la Provence. Un règlement de comptes, récemment découvert aux archives de la mairie, parle en effet des dépenses soldées en 1528 pour les couvertures. D'autre part, une délibération des consuls et notables, portant la date du 6 mai 1639, ajoute en son naïf langage : « L'ancienne dévotion à Nostre-Dame a esté de tout temps



NOTRE-DAME DU PEUPLE, A DRAGUIGNAN.

le secours du peuple en ses calamités, et mesmement la ville se trouvant affligée de peste, ses habitants firent construire ceste chapelle sous le titre de N. D. de Populo, à cause que par son intercession l'ire de son Fils avoit esté appaisée et le peuple délivré de mal... »

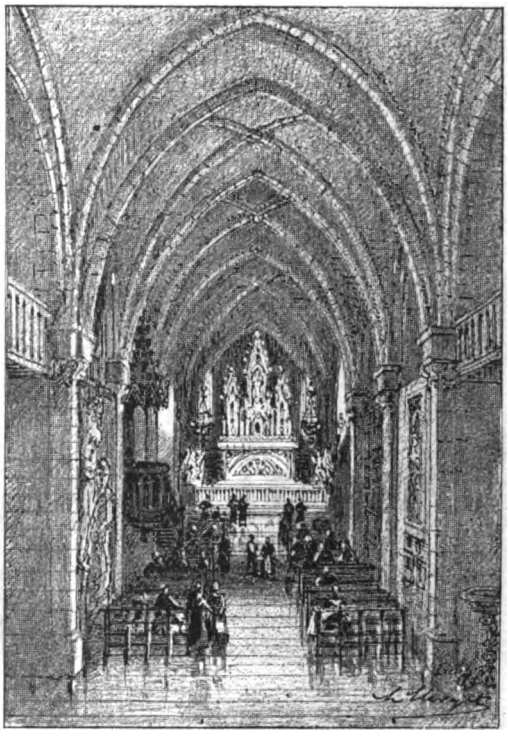
Cette chapelle fut bâtie dans la banlieue, au sud de la ville, à deux cents pas environ des remparts; elle est aujourd'hui à l'extrémité d'un faubourg.

Une procession solennelle des paroisses s'y dirigeait tous les ans le 8 septembre, par suite d'une délibération du conseil de ville, du 20 novembre 1588. Les Minimes s'établirent près de la chapelle en 1619 et desservirent le pèlerinage. En 1632, l'un des religieux, le Père Jean Bérard,

Digitized by Google

légua un morceau du chêne miraculeux de Montaigu au Père Charles Martelly. Ce dernier en fit sculpter une statuette que bénit l'évêque de Fréjus, Pierre de Camelin.

La translation de la sainte image fut très pompeuse et donna lieu à une procession qui fit le tour de la ville le 15 mai 1639. Quand, en 1703, les Minimes, chassés par les fièvres, durent transporter leur résidence sur un autre point, ils n'y furent autorisés qu'à la condition de ne pas emporter l'image de N. D. du Peuple.



NOTRE-DAME DU PEUPLE, A DRAGUIGNAN.

Pendant la peste de 1720, tandis que Marseille, Aix, Arles, Toulon étaient décimés par le fléau, Draguignan vivait en paix sous la protection de N. D. du Peuple.

La ville fut si convaincue qu'elle devait sa préservation à Marie, que le 16 septembre 1732, le conseil résolut de lui rendre de solennelles actions de grâces. Un tableau « dont l'intention est plus heureuse que l'exécution », et que l'on conserve encore, fut peint, aux frais des habitants, par le Père Valentin, religieux de l'Étroite Observance. Les consuls et le peuple y sont représentés aux pieds de la Madone.

Digitized by Google

La Révolution vendit la chapelle, qui devint successivement un grenier à foin, une loge maçonnique et une poudrière. Quant à la statuette, elle disparut.

Ici encore le choléra, ce sombre messager de la justice divine, fut chargé de réveiller la confiance et de préparer une résurrection. En 1832, Marseille et Toulon, la petite ville de Lorgues, voisine de Draguignan, comptaient les victimes par milliers. Draguignan trembla, mais dans le danger elle se souvint de son antique protectrice. M. l'abbé Nard, curé de la paroisse, proposa le rachat de la chapelle. Une souscription fut aussitôt couverte. Pauvres et riches tinrent à honneur d'y figurer. Le 8 septembre 1836, les travaux de restauration étaient terminés, et l'on célébra l'inauguration, au milieu d'un immense concours.

La procession fondée en 1588 fut remise en honneur, et depuis lors réunit tous les ans la population autour d'une nouvelle image de la Reine de Draguignan.

En 1849, 1865 et 1884, l'apparition du choléra a ravivé la confiance, et chaque fois la ville fut épargnée. Si elle eut à souffrir en 1855, son recours fut encore vers Marie, et le fléau s'éloigna. Le sanctuaire, agrandi d'une travée et deux chapelles latérales en 1853, avait été, l'année précédente, érigé en chapelle de secours.

Des vitraux ornent les fenêtres, des peintures, de naïfs *ex-voto* décorent les murailles; enfin un autel en bois sculpté, offert en 1885, est le témoignage récent de la reconnaissance de Draguignan envers N. D. du Peuple.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE DIGNE

N. D. de Lure, près Saint-Étienne.
N. D. des Anges, a Lurs.
N. D. de Romigier, a Manosque.
N. D. de Toutes-Aures, a Saint-Sauveur.
N. D. de Beauvoir, a Moustiers-Sainte-Marie.
N. D. du Roc, a Castellane.
N. D. de la Fleur, a Thorame-Haute.
N. D. de Liesse, a Mézel.
N. D. de Lumière, a Uvernet.
Id., a Fours.
N. D. de Vie, a Forcalquier.
N. D. de la Citadelle, a Forcalquier.
N. D. du Carmel, a Charamel.
N. D. de Pitié, a Reillanne.
N. D. de Bellevue, a Vachères.
N. D. de Vaucelles, a Céreste.

L'évêché de Digne, suffragant d'Aix et renfermé dans les Basses-Alpes, s'honore d'avoir eu pour premiers évêques saint Domnin et saint Vincent au quatrième siècle. Il s'est agrandi, à l'époque du Concordat, du territoire des diocèses supprimés de Sénez, de Riez et Sisteron. Outre sa cathédrale consacrée à la Mère de Dieu, la ville épiscopale possède une curieuse église romane, dite N. D. du Bourg, dont la construction remonte à Charlemagne. Ce diocèse possède plusieurs pèlerinages importants.

NOTRE-DAME DE LURE. La montagne de Lure, qui domine de cinq cents mètres la petite ville de Saint-Étienne les Orgues, au nord de Forcalquier, et de dix-huit cent vingt-quatre le niveau de la mer, recèle dans ses flancs une gorge spacieuse. Là s'abrite la chapelle d'un pèlerinage qui lui emprunte son nom. L'histoire de ce pèlerinage a été écrite, en 1858, par M. l'abbé Isoard, chanoine de Digne; nous sommes heureux de rencontrer un tel guide.

Vers le commencement du sixième siècle, un prêtre d'Orléans, nommé Donat, cherchant la solitude, s'engagea dans les Alpes. La montagne de Lure lui offrit ce qu'il cherchait. Avec l'agrément de l'évêque de Sisteron, il y fixa sa demeure. Au flanc de la montagne il bâtit un oratoire, qu'il orna d'une statue de la Sainte Vierge, sculptée par lui-même dans une pierre du pays. Après avoir vécu trente-deux ans dans les exercices de la pénitence et les œuvres de l'apostolat, saint Donat mourut et fut remplacé

Digitized by Google

par des Bénédictins du Val-Benoît, envoyés par saint Mary, un autre solitaire, également venu d'Orléans.

L'oratoire, qui avait suffi à Donat, ne pouvait contenir les pèlerins, lesquels, déjà de son vivant, avaient l'habitude d'y venir. On le remplaça par une vaste chapelle, où l'on garda, comme un trésor, l'image de Marie, œuvre assez grossière du saint ermite. Lorsque les Sarrasins envahirent la Provence, les religieux, avant de s'enfuir, cachèrent la statue. A diverses reprises les barbares ravagèrent la contrée, et le couvent fut détruit.

Vers 1110, Adélaïde, comtesse de Forcalquier et héritière de la terre de Lure, restitua ces ruines à Gérard, évêque de Sisteron. Divers seigneurs du pays, Foulques des Orgues, Gondebert du Val et Guillaume de Montlaur, aidèrent Guigues de Revel, abbé de Boscodon, près d'Embrun, dans cette œuvre de restauration. Le petit-fils d'Adélaïde, Guillaume VI de Forcalquier, confirma cette donation en 1207, et dès l'année 1176, le pape Alexandre III avait érigé le couvent en abbaye. L'antique statue fut alors retrouvée et placée dans la nef latérale, sur le tombeau de saint Donat.

Cette église devint si célèbre, son pèlerinage si fréquenté, que le chapitre d'Avignon entreprit, en 1318, de se l'associer, afin d'en augmenter sa propre gloire. Le pape Jean XXII, accédant à ce désir, détacha de Boscodon N. D. de Lure, et l'incorpora à sa métropole. Cet accroissement d'honneur fut pour Lure la cause de sa décadence.

Il n'est pas sans péril d'avoir de trop puissants alliés!

En 1481, une bulle de Sixte IV appelait à Avignon les douze chanoines et ne laissait à Lure qu'un chapelain. Si le pèlerinage ne se ressentit pas trop tout d'abord de ce changement, il n'en fut pas de même au bout de quelques années; le monastère abandonné tomba en ruine, et l'église elle-même, mal entretenue, s'écroula en 1557.

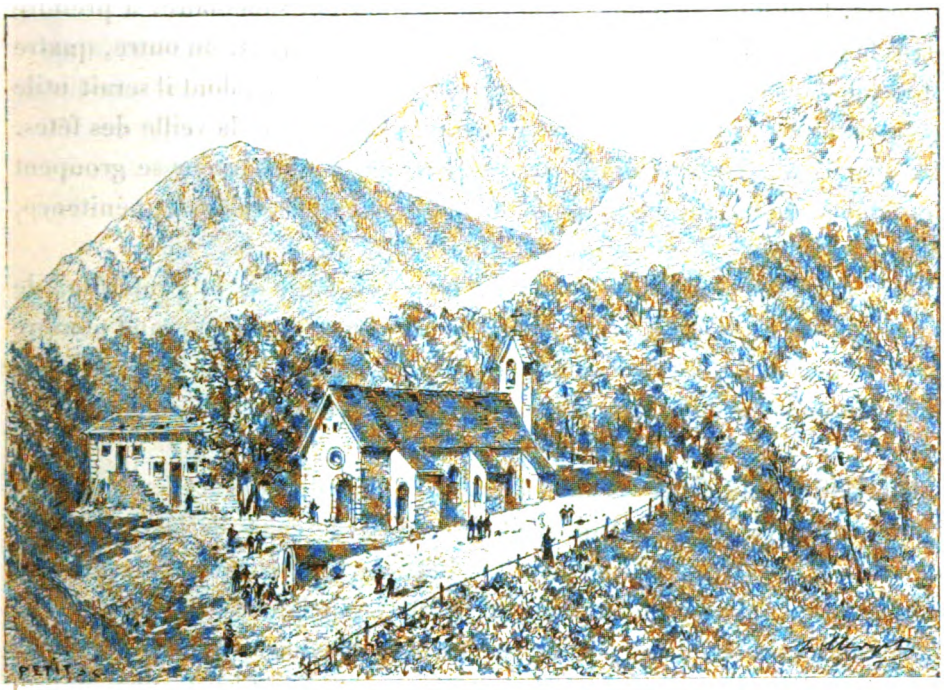
Pendant quatre-vingts ans la désolation, puis bientôt l'oubli s'assirent sur ces décombres. A peine si quelques pâtres les visitaient. Un jour cependant l'un d'eux se reposait près des ruines, quand soudain, pendant le sommeil qui l'avait surpris, il entendit une voix qui disait : « Oh! que de grâces seraient données aux hommes en ce lieu, si l'on reconstruisait mon sanctuaire! »

S'éveillant, tout surpris, le berger ne vit personne, mais les ecclésiastiques auxquels il raconta sa vision prirent cette parole pour un avertissement, peut-être pour un reproche. Des offrandes furent faites, et, par une délibération, dans laquelle se reflète leur amour pour Marie, les habitants de Saint-Étienne s'engagèrent à relever son temple. La statue de

Digitized by Google

pierre fut retirée des décombres et placée sur le nouvel autel, qui fut lui-même consacré en 1637.

Le pèlerinage, confié à un chapelain, fut bientôt plus florissant que jamais. De nombreux miracles, juridiquement attestés par l'évêque de Sisteron, déterminèrent Alexandre VII à répandre sur ce sanctuaire les faveurs de l'Église. La bulle d'indulgences, enregistrée au parlement



NOTRE-DAME DE LURE.

d'Aix, fut publiée dans cinq diocèses, ce qui accrut encore la renommée de N. D. de Lure.

La Révolution pilla la chapelle, mutila la statue. Le monastère et la forêt qui en dépendait valaient plus de cent mille francs : le tout fut adjugé pour deux mille huit cents francs à M. de Tardieu, de Berles, qui s'empressa de tout rendre, dès que la paix fut venue. Avec la paix reparurent les pèlerins aux pieds de N. D. de Lure.

La statue en bois avait été sauvée du pillage, celle de pierre fut restaurée. Dès 1804, grâce au zèle de l'ermite qui en était le gardien, la chapelle était en état de recevoir le pèlerinage des Pénitents-Blancs de Reillanne. Ils venaient de trente kilomètres, suivis de tout le peuple du voisinage, réclamer la cessation d'une sécheresse désolante. Les pèlerins,

Digitized by Google

au nombre de douze cents, passèrent la nuit sur la montagne, et quand ils en descendirent le lendemain, une pluie abondante les accompagnait. Les années 1817, 1825 et 1830 furent témoins des mêmes prières et des mêmes faveurs.

En 1858, Pie IX confirma les indulgences accordées par ses prédécesseurs et approuva la confrérie de N. D. de Lure. Le préfet du Var seconda les efforts de Mgr l'évêque de Digne, et fit ériger la chapelle en chapelle de secours. Il fit plus : il autorisa l'ermite, gardien du sanctuaire, à prendre dans la forêt le bois nécessaire à son usage personnel, et, en outre, quatre stères de bois et soixante fagots pour chaque pèlerinage, dont il serait utile de réchauffer les pèlerins. Ceux-ci viennent en effet dès la veille des fêtes. De grands feux sont allumés sur l'esplanade, et tout autour se groupent les fidèles qui ne sont pas au pied de l'autel ou au tribunal de la pénitence, attendant l'heure des messes.

Les principales affluences ont lieu pour les fêtes de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Nativité. Autrefois on y venait aussi en grand nombre pour la Toussaint, la Purification et l'Invention de la Sainte-Croix (3 mai); mais l'abondance des neiges s'oppose souvent alors au zèle des pèlerins.

NOTRE-DAME DES ANGES, à Lurs. Voisine de la précédente, placée comme elle sur un sommet qui voit à ses pieds le cours de la Durance et de l'Auzon, N. D. des Anges fait la gloire de Lurs et du voisinage. Une crypte sous l'église porte le nom de Sainte-Chapelle. M. Millou, curé de Lurs, en a recherché les origines et raconté l'histoire. D'accord avec la tradition, il raconte que vers l'an 150 avant Jésus-Christ, une station romaine, reliant celles d'Apt et de Gap, s'établit dans ce lieu, sous le nom d'*Alaunio*. Un des disciples du Sauveur y aurait construit un oratoire à la Sainte Vierge; d'où le nom de N. D. d'*Alaunium*, plus tard d'Aulun, que porta primitivement la crypte. Au cinquième siècle, quand les Vandales envahirent la deuxième Narbonnaise, Aulun disparut, comme tant d'autres cités plus importantes.

L'époque de la restauration de la crypte est inconnue, mais en 1150 Pierre de Sabran, évêque de Sisteron, fixa auprès de N. D. d'Aulun un chapitre de chanoines; vingt-quatre ans plus tard, sans autre raison que son bon plaisir, il les remplaça par un simple chapelain.

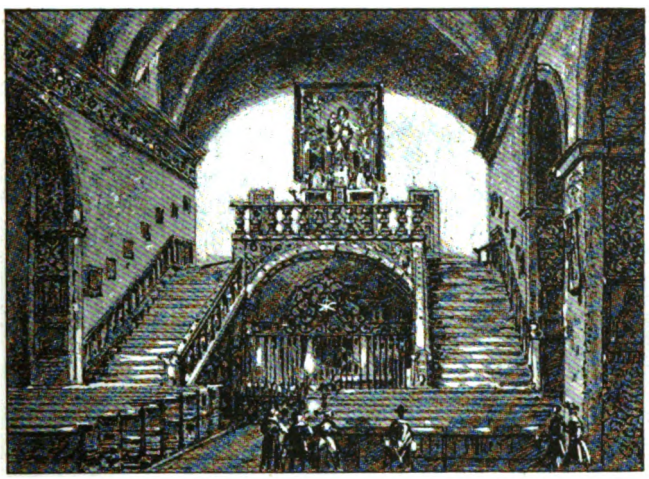
Rien sans doute ne contribue à développer un pèlerinage comme la présence assidue de religieux zélés et nombreux; cette forme de la dévotion a cependant jeté, de tout temps, dans le peuple, de telles racines, qu'elle résiste parfois plusieurs siècles à cette privation. C'est ce qui eut

Digitized by Google

lieu pour N. D. des Anges. Bien qu'il n'y eût près d'elle qu'un chapelain, elle était encore assez célèbre, au commencement du quatorzième siècle, pour que saint Elzéar et son épouse, sainte Delphine, s'y rendissent souvent, accompagnés de tout le peuple d'alentour.

Vers le même temps, la peste désolait la Provence ; les paroisses de Forcalquier, de Pierrerue, de Niozelles, de Volx et de la Brillanne, préservées du fléau, s'engagèrent par vœu à venir tous les ans à N. D. des Anges.

En 1591, les huguenots firent de la chapelle un amas de ruines. Sans porte, sans fenêtre, sans toiture, le sanctuaire devint le repaire des ani-



NOTRE-DAME DES ANGES, A LURS.

maux et la retraite des hiboux. Cet état lamentable durait depuis trois quarts de siècle, quand, enfin, les populations songèrent, malgré leur pauvreté, à restaurer la chapelle.

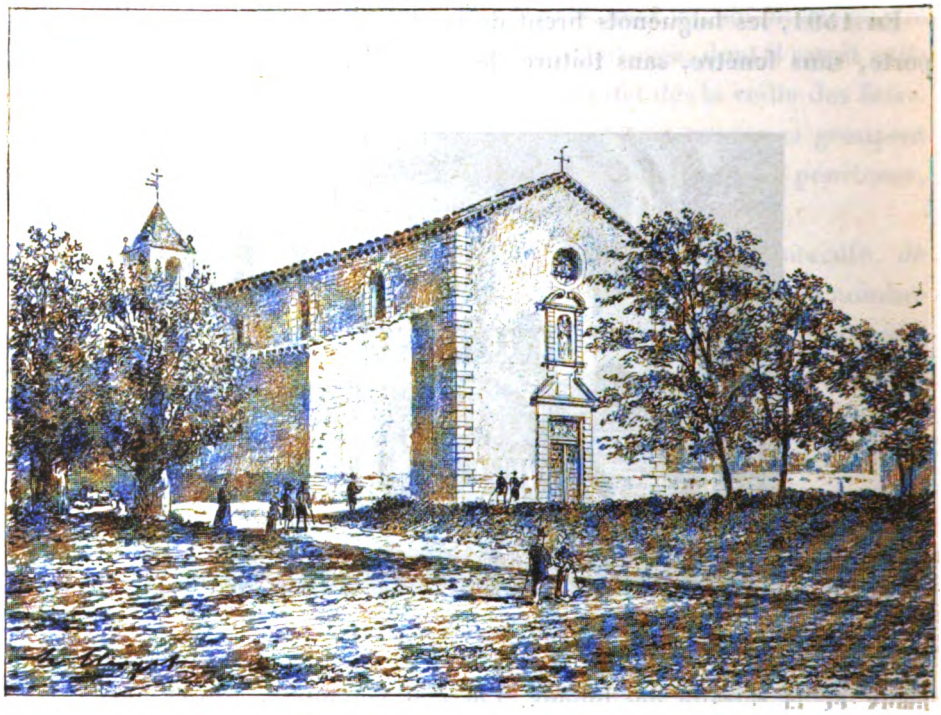
Un grand prodige fut le signal de la résurrection.

Le 2 août 1665, une femme de Forcalquier, Jeanne Valensau, percluse de tous ses membres, souffrant d'épouvantables convulsions, accompagnées de défaillances et d'évanouissements, s'était fait porter près de la chapelle, où se conservait encore sous un pan de murailles un antique tableau, dit le *Tableau des miracles*. Depuis huit jours elle se faisait porter par un berger devant la sainte image. En route, la malade se plaint au porteur de ne pas aller assez vite, et soudain le pâtre est porté lui-même, avec son fardeau, jusque dans la chapelle ; la pauvre infirme est, dans le même temps, subitement guérie, tandis que les anges font entendre, dans cette masure désolée, de ravissants concerts.

Digitized by Google

C'était le 2 août, jour où l'Église célèbre la fête de la Portioncule, ou de N. D. des Anges.

Ces faits furent attestés, sous la foi du serment, par de nombreux témoins. Les anges eux-mêmes, l'année suivante et au même jour, renouvelèrent leur concert ; ce qui fit substituer au nom de N. D. d'Aulun celui de N. D. des Anges. Le concours aussitôt devint tel, qu'après une enquête dans laquelle dix-sept témoins attestèrent les miracles journaliers et l'af-



NOTRE-DAME DES ANGES, A LURS.

fluence toujours croissante des populations, l'évêque de Sisteron appela, pour desservir la chapelle, les religieux Récollets.

Dès l'année 1666, cette chapelle fut magnifiquement restaurée par le gardien du couvent, architecte habile. Les familles de Forbin-Janson et de Glandèves donnèrent chacune une des chapelles latérales.

Mgr Lafiteau, évêque de Sisteron, y établit, en 1752, une fête et une confrérie en l'honneur des patriarches, ancêtres de Marie, sous le titre de *fête de la parenté de la Sainte Vierge*. Le pieux et savant évêque choisit sa sépulture aux pieds de N. D. des Anges.

Profané, dépouillé et vendu par la Révolution, le sanctuaire fut acquis par un négociant de Forcalquier, et, chose remarquable, le conseil muni-

Digitized by Google

cipal mit pour condition à la vente qu'il serait conservé. La première moitié de ce siècle ne vit pas refleurir ce pèlerinage. La voûte de la chapelle, presque toujours déserte, s'effondra enfin et fut péniblement réparée.

La fête du 2 août 1851 fut le signal d'une nouvelle résurrection. En 1853, le nombre des pèlerins doubla, et depuis lors les paroisses de Pierrerue, de Sigonce et de Forcalquier s'y donnent rendez-vous avec celle de Lurs, pour le lundi de la Pentecôte et surtout pour le 2 août.

NOTRE-DAME DU ROMIGIER, à Manosque. Haute de soixante-dix centimètres, sculptée en bois, de couleur noire, assez semblable, dans ses ornements et ceux de l'Enfant Jésus, à la Vierge du Puy, trouvée enfin au neuvième siècle, dans un sarcophage dont la forme accuse le quatrième, la statue vénérée à Manosque sous le titre de N. D. du Romigier offre, on le voit, les caractères de la plus haute antiquité.

D'après la tradition, consacrée d'ailleurs par l'enquête de Mgr de Glandèves, évêque de Sisteron en 1608, les Sarrasins se précipitèrent sur Manosque vers l'an 737. Le fer et la flamme firent un désert de cette petite cité, l'une des plus riches des rives de la Durance. Les habitants furent presque tous massacrés ; mais ils avaient eu le temps de cacher dans un tombeau la statue de Marie. (Le Blant, *Sarcophages chrétiens de la Gaule,* p. 142.)

Un siècle plus tard, deux bœufs trainaient une charrue, quand, tout à coup, s'arrêtant devant une touffe d'épines, ils refusent obstinément d'aller plus loin. Le laboureur s'étonne, il appelle des voisins, on creuse, et bientôt apparait aux regards, dans un sarcophage de marbre blanc, l'image de Marie, dont les ancêtres avaient parlé. Nous avons déjà vu en Bretagne N. D. du Roncier ; buisson, en langue provençale, se dit *roumi,* corruption de *rubus*. On appela celle-ci N. D. du Romigier.

Une église fut bâtie sur le lieu de la découverte. Autour d'elle la petite ville de Manosque se releva. En 984, Guillaume Ier, comte de Provence, y vint rendre ses hommages à Marie, et ses descendants comptèrent toujours parmi les principaux bienfaiteurs du monastère et de sa chapelle. Gérard Caprérin, évêque de Sisteron, la donna aux Bénédictins de Saint-Victor de Marseille, qui la rebâtirent vers la fin du douzième siècle.

Le Père Colombi, Jésuite, originaire de Manosque et historien de sa patrie, à la fin du seizième siècle, raconte avoir été témoin de plusieurs prodiges opérés dans cette chapelle. « Plusieurs fois, dit-il, des enfants mort-nés y ont recouvré la vie et reçu le baptême, tandis que les cloches, sonnant d'elles-mêmes et sans secours humain, annonçaient le miracle. »

Digitized by Google

Dans sa reconnaissance, le peuple appelait indifféremment cette Vierge célèbre N. D. du Romigier, N. D. de Vie ou N. D. de Consolation.

A la veille de la Révolution, pendant l'été de 1786, un orage épouvantable s'amoncelait au-dessus de Manosque. Vers minuit, une pluie torrentielle, mêlée de grêle, s'abattit sur la vallée ; le tonnerre faisait un horrible fracas ; personne, dans la ville, ne dormait, quand une inspiration subite et générale réunit aux pieds de la Vierge cette population dans l'effroi. On prend la statue de Notre-Dame, afin de la porter sur la hauteur voisine. A peine a-t-elle franchi le seuil de l'église, que l'orage se dissipe et le tonnerre cesse de gronder.

N. D. DU ROMIGIER.

Un autre plus terrible se levait alors sur la France comme un châtiment. On raconte que la Vierge de Manosque annonça ces malheurs, et qu'on vit pleurer la statue. Dans ces jours de deuil, ce fut au péril de sa vie qu'un enfant du pays, François Fugon, parvint à la soustraire au bûcher qui l'attendait. Ce digne vieillard mourut en 1830, entouré de la vénération de tous, heureux de voir Celle qu'il avait préservée recevoir les hommages d'une génération nouvelle.

L'église, devenue paroissiale, n'a cependant pas revu les mêmes foules qu'autrefois.

NOTRE-DAME DE TOUTES-AURES, à Saint-Sauveur. A trois kilomètres de Manosque, est un village, jadis très important, dont les guerres des treizième et quatorzième siècles ont fait presque un désert. C'est N. D. de Toutes-Aures, *de Totis-Auris,* ou de tous les vents, car elle est située sur un coteau fort exposé aux orages.

L'église est restée, malgré ces désastres, un lieu de pèlerinage important, non seulement pour Manosque et Pierrerue, mais pour tout le voisinage. M. Damase Arbaud, historien de Manosque, affirme que, du treizième au dix-huitième siècle, presque tous les testaments contenaient quelque legs en faveur de cette église.

« C'est un fait historique, nous écrit M. l'abbé Pellissier, curé-doyen de Manosque, que dans toutes les calamités, pestes ou tremblements de terre, nos populations levaient les yeux vers la colline, d'où elles attendaient le secours ; témoin les vœux faits en 1581, 1631, 1708 et 1720, que les deux paroisses accomplissent encore annuellement par deux pèlerinages. Jusqu'en 1880, la municipalité se faisait gloire d'acquitter ces dettes de

Digitized by Google

reconnaissance léguées par le passé. Mais l'absence des officiers municipaux ne diminue en rien le zèle du peuple, qui semble au contraire protester par un plus nombreux concours. »

Le 15 septembre 1632, la chapelle de N. D. de Toutes-Aures fut confiée aux Carmes, qui la desservirent jusqu'en 1753. Ils la quittèrent à cette époque, et le clergé séculier de Manosque les y remplaça. Vendue comme propriété nationale, elle fut achetée par de généreux chrétiens, qui la sauvèrent des vandales de 93.

« Aujourd'hui, conclut M. Pellissier, le clergé de Saint-Sauveur y maintient le culte de Marie, et sa tâche est plus consolante que difficile, à cause de la confiance inaltérable de la population à N. D. de Toutes-Aures. »

NOTRE-DAME DE BEAUVOIR, à Moustiers-Sainte-Marie.

« *Belvisura vocor : diffundit lumina nomen :*
Sancta lumina petens, nostra lumina petat. »

Telle est la devise gravée sur la porte de la chapelle de ce pèlerinage, et qu'on a traduite :

« Je m'appelle en ce lieu la Vierge de Beauvoir :
Pour répondre à mon nom je répands la lumière;
Ceux qui pour leur salut veulent en recevoir,
Qu'ils viennent en ce lieu m'adresser leur prière. »

Fondée vers l'an 433, elle reçut peu après la visite du grand évêque de Clermont, saint Sidoine Apollinaire, invité par saint Fauste, évêque de Riez.

Ils vinrent ensemble à Beauvoir. De tous les souvenirs de son voyage, l'évêque-poète déclarait que la visite à N. D. de Beauvoir était le meilleur :

« *Omnibus attamen his sat præstat quod voluisti,*
Ut sanctæ Matris sanctum quoque limen adirem.
Dirigui, fateor, mihi conscius; atque repente
Tinxit adorantem pavido reverentia vultum. »

Ces vers et leur traduction, versifiée, hélas ! se lisent encore sous le parvis :

« Celle de vos bontés qui me touche le plus,
C'est de m'avoir conduit au Temple solitaire
De la Vierge, que Dieu rendit sa digne Mère.
Fauste, je vous l'avoue, en moi-même confus,
Mon cœur en adorant, comme glacé de crainte,
Sur ma face aussitôt la fit voir tout empreinte. »

« Rien de plus pittoresque, dit M. Hamon, que la position de cette chapelle : elle est comme suspendue entre deux montagnes; le chemin qui y conduit forme comme un large couloir, contenant les quatorze stations du

Digitized by Google

chemin de la Croix, en autant d'oratoires. Les deux pointes des rochers qui s'élèvent majestueusement à droite et à gauche étaient jointes autrefois par une chaine en fer de deux cent cinquante mètres, au milieu de laquelle était suspendue une étoile à cinq rayons de neuf palmes de diamètre. Cette chaine, tombée en 1848, n'a pas été remplacée. »

Notre gravure représente cette chapelle et les deux pics si pittoresquement reliés par la chaine qui supporte l'étoile.

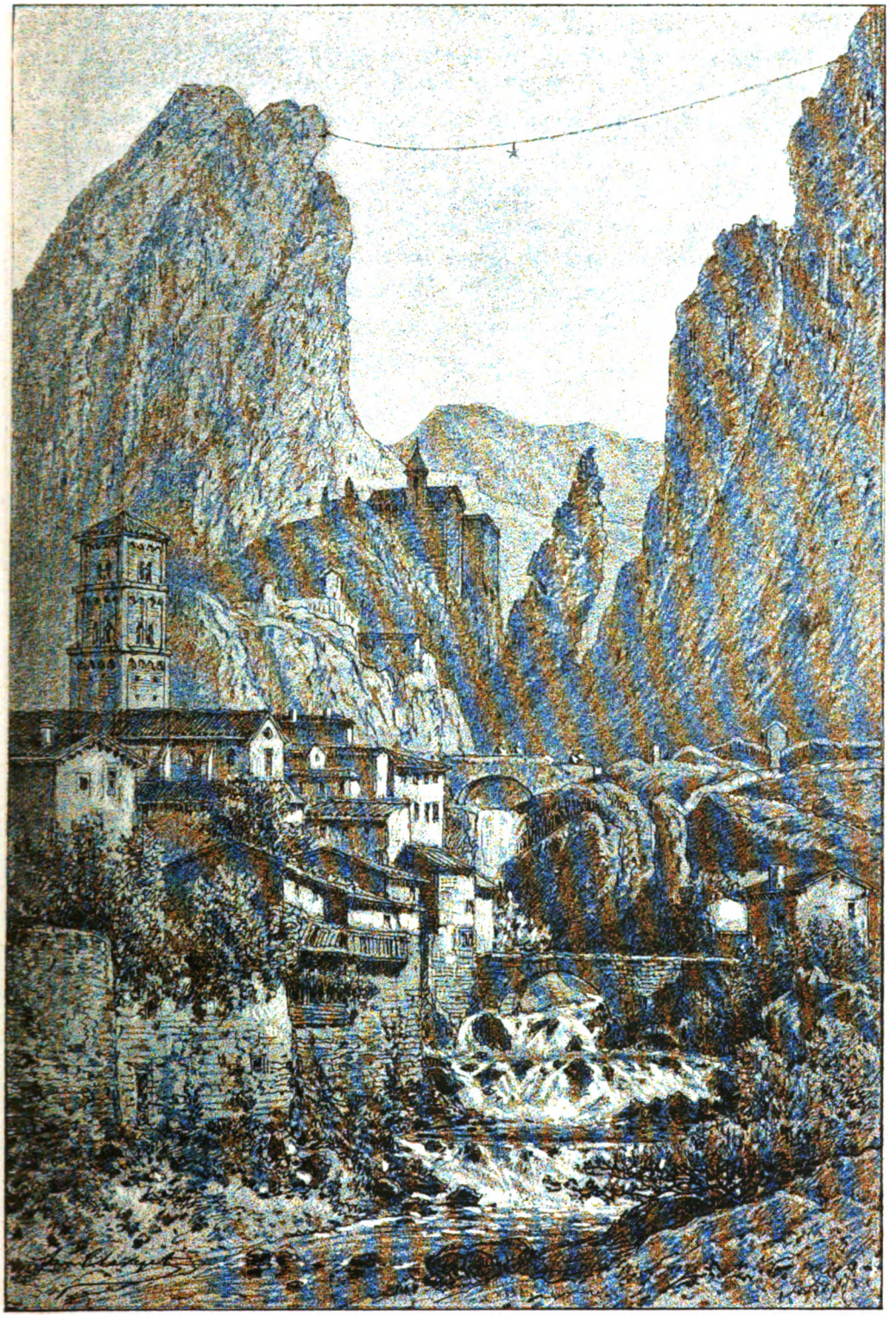
Les religieux qui desservaient cette chapelle furent chassés ou massacrés par les Sarrasins. Ils y revinrent après l'orage et réunirent aux pieds de Notre-Dame de très précieuses reliques. Ce trésor, et les bienfaits que N D. de Beauvoir répandait sur les pèlerins, en multiplièrent le nombre à ce point, que, dès l'an 1300, dix évêques de France ou d'Italie accordent à la visite de la chapelle quarante jours d'indulgence; Clément VI, en 1345, et Urbain V, en 1364, octroient des faveurs plus étendues, « en raison de la très grande multitude de peuple qui se rend dans cette chapelle de Beauvoir, et des miracles très fréquents qui s'y opèrent ».

Parmi tous ces prodiges, canoniquement constatés par les évêques de Riez, M. l'abbé Martin, historien du pèlerinage, mentionne la préservation d'une femme, Alasie Granier, injustement condamnée au feu et qui, se recommandant à N. D. de Beauvoir, traversa les flammes sans que sa chevelure en fût même atteinte : « *Nec capilli ejus concremari potuerunt.* » Ainsi s'exprime l'enquête.

En 1540, Moustiers est préservé de la peste : un vœu est fait d'aller à perpétuité en procession sur la montagne de Beauvoir, et jamais depuis épidémie n'a envahi son territoire. En 1854, quand la Provence gémissait sous les étreintes du choléra, Moustiers-Sainte-Marie ne connut pas le fléau.

Cependant, quel que fût le nombre des affligés qui recouraient à N. D. de Beauvoir, c'était parmi les mères réduites au désespoir par la mort de leurs enfants que la Vierge Marie recrutait sa principale « clientèle ». Quelques feuillets d'un registre spécial aux mort-nés, et qui a échappé à la destruction, portent le nombre des résurrections d'enfants au chiffre énorme de trois cent trente-deux en treize années. Les procès-verbaux sont signés de médecins, chirurgiens (parfois hérétiques), de prêtres, de magistrats et de très nombreux témoins. Il se trouve parmi ces ressuscités des enfants de onze diocèses. Dans ce nombre, deux faits priment les autres : c'est la résurrection d'un enfant enterré depuis vingt-quatre heures et d'un autre depuis huit jours. Les mères (qui peut arrêter les élans de leur cœur ?) déterrent elles-mêmes les petits cadavres, les apportent livides sur l'autel de Marie, et les remportent vivants.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE BEAUVOIR, A MOUSTIERS-SAINTE-MARIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les mêmes registres qui nous ont conservé ces souvenirs gardent la signature d'illustres pèlerins : ce sont les Sabran, les Albertas, les de La Faye, les Piscatori, les Pontevès, les Forbin, les Beauregard, les de La Tour, etc.

Quand la Révolution, après l'avoir dépouillée, voulut vendre la chapelle, les catholiques de Moustiers l'achetèrent pour la conserver. La fête de la Nativité est encore aujourd'hui le jour des grandes foules. Huit jours auparavant la cloche annonce à toute la contrée que N. D. de Beauvoir va ouvrir ses assises (qui d'ailleurs ne se ferment jamais), et multiplier, pour les pèlerins, les faveurs toujours intarissables

NOTRE-DAME DU ROC, à Castellane. Au huitième siècle, menacés par les Sarrasins, les habitants des bords du Verdon se réfugièrent sur un rocher haut de deux cents mètres et s'y fortifièrent. A la citadelle destinée à sauvegarder leur vie, ils ajoutèrent, pour leurs âmes, une chapelle, qui devint N. D. du Roc. Quand le danger s'éloigna, les habitants descendirent peu à peu dans la plaine, mais ils gardèrent pour leur protectrice un impérissable attachement.

A proprement parler, ce fut d'abord la chapelle des barons de Castellane, qui se chargeaient d'y entretenir des chapelains. Quand, en 1262, la baronnie fut réunie à la Provence, l'aumônier fut à la nomination du Roi. Gaspard de Vintimille, archevêque d'Aix et de Paris, fut l'avant-dernier aumônier de N. D. du Roc.

Avant d'être évêque d'Amiens, Mgr de la Mothe, évêque de Sénez, s'y rendait chaque semaine en pèlerinage.

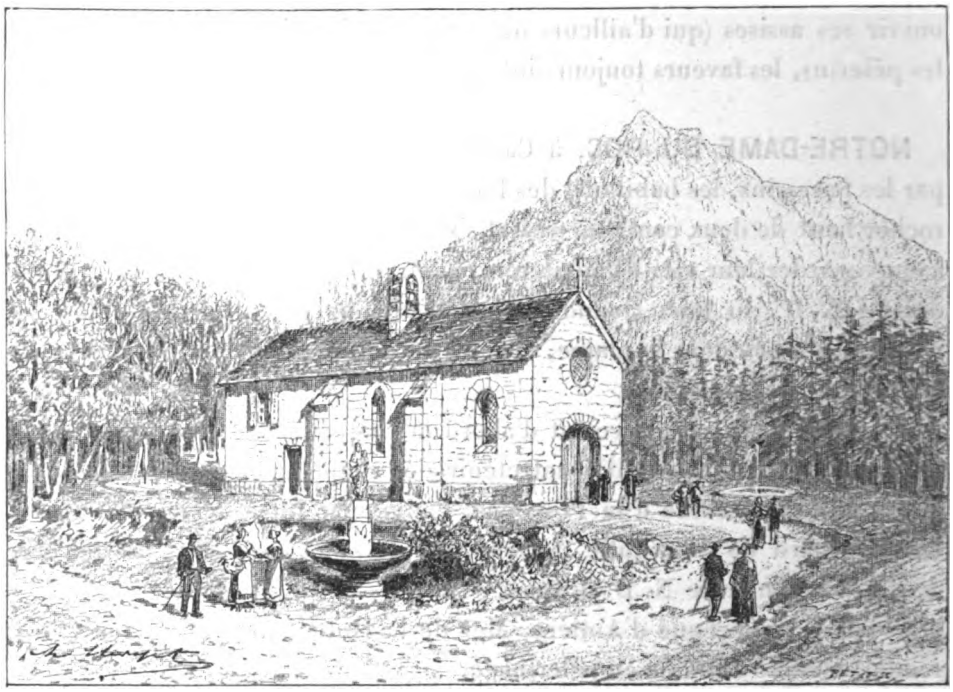
Malgré l'épaisseur de ses murailles, les huguenots parvinrent à renverser la chapelle en 1559. En 1590, les habitants la relevèrent, mais non aussi solide, car elle s'écroulait un siècle plus tard. En 1703, on la rebâtit, telle qu'elle est aujourd'hui.

Pillée par les huguenots en 1559, par des voleurs en 1773, par les brigands patentés de 1793, par d'autres qui ne l'étaient pas, en 1856, elle possède cependant encore de grandes richesses; mais son principal trésor est la Vierge, représentée sous trois formes différentes : l'une en marbre blanc, envoyée en 1640 par un Maltais; une autre offerte en 1851 par la ville reconnaissante; la troisième donnée en 1836 par un Castellanais établi à Nice.

Comme par le passé, la chapelle est très visitée, mais principalement le premier dimanche de mai et le 25 mars. Pie IX a confirmé toutes les indulgences autrefois accordées par Urbain VIII.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA FLEUR, à Thorame-Haute. Tenant une rose à la main, la Sainte Vierge apparut un jour, au pied des Alpes, à un berger de Thorame, et lui demanda de bâtir une chapelle. La chapelle se bâtit, et la statue, apportée en ce lieu dans des circonstances mystérieuses, reçut le nom de N. D. de la Fleur. Des faits surprenants signalèrent la construction. Sur le désir exprimé d'un des ouvriers, le Verdon, changeant subitement son cours, laissait à sec le sable nécessaire aux maçons ; et quand le



NOTRE-DAME DE LA FLEUR, A THORAME-HAUTE.

berger mourut, son corps demeura flexible ; depuis deux cents ans, il garde l'incorruptibilité.

La fête principale se célèbre le lundi de la Pentecôte. La paroisse, ce jour-là, écrivait naguère M. l'abbé Gastinel, curé de Thorame, se rend en procession à la chapelle ; huit vigoureux jeunes gens portent sur leurs épaules, l'espace de huit kilomètres, la statue vénérée.

Quand surviennent quelques fléaux, les paroisses du voisinage se rendent aussi à N. D. de la Fleur, comme à leur refuge naturel.

NOTRE-DAME DE LIESSE, à Mézel, au sud de Digne. Elle fut fondée, en 1638, par un muletier, que la Sainte Vierge sauva, avec ses montures et ses marchandises, quand tout allait s'engloutir dans les eaux

Digitized by Google

grossies du Var. Or il arriva, en 1857, qu'un habitant de Mézel, emporté dans le même endroit par le fleuve, et sur le point de périr, s'engagea par vœu à restaurer la chapelle, qui justement en avait grand besoin. Au-dessus de l'autel, un tableau rappelle cet heureux accident.

NOTRE-DAME DE LUMIÈRE, à Uvernet et à Fours. Au midi de Barcelonnette sont deux chapelles où l'on recourt à Marie, par groupes de neuf personnes, afin d'obtenir la guérison des maux d'yeux, et dans toutes les calamités publiques.

Dans l'un et l'autre endroit, la fête principale se célèbre le 2 juillet.

NOTRE-DAME DE VIE et **NOTRE-DAME DE LA CITADELLE** sont, à Forcalquier, les deux foyers principaux de la dévotion à Marie. La seconde ne date que de 1856, et fut inaugurée par une fête brillante, deux ans après la promulgation du glorieux privilège de Marie. De huit heures du soir à deux heures après minuit la statue de la Sainte Vierge fut portée par la ville, accompagnée par la population sous les armes : armes pacifiques, mais puissantes; c'étaient le chapelet, symbole de la prière, le cierge allumé, symbole d'une foi vigilante.

N. D. de Vie est beaucoup plus ancienne : à diverses reprises, notamment en 1631, 1665 et 1721, la ville lui dut d'être protégée contre la peste. Il en fut de même à l'époque du choléra de 1855.

N. D. du Carmel est un pèlerinage récent, dont la chapelle fut bâtie, en 1853, à frais communs, par Charamel et une paroisse voisine. Chaque année, depuis cette époque, on y vient en procession, le dimanche qui suit le 16 juillet.

Citons enfin *N. D. de Pitié,* à Reillanne; *N. D. de Bellevue,* à Vachères, autrefois desservie par les Récollets; *N. D. de Vaucelles,* à Céreste, dans une abbaye, ruinée par les Sarrasins et rebâtie sous le titre de N. D. de Beauvoir.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE D'AJACCIO

N. D. de la Miséricorde, a Ajaccio.
N. D. du Carmel ou des Grecs, a Ajaccio.
N. D. du Carmel, a Bonifacio.
N. D. del Bosco, id.
N. D. du Rosaire, id.
N. D. des Sept-Douleurs, a Bonifacio.
N. D. du Rosaire, a Novella.
N. D. des Sept-Douleurs, a Corbara.
N. D. du Latium, id.
N. D. de la Serra, a Calvi.
La Santa de Niolo, a Casamaccioli.
N. D. des Sept-Douleurs, a Pancheraccia.
N. D. de la Vasina, près Brando.
N. D. de Corte.

La Corse et la Savoie sont les seules provinces que les géographes et les administrations modernes désignent sous leur nom ancien. La Corse n'a plus qu'un siège épiscopal, Ajaccio, au lieu des cinq qu'elle possédait autrefois. Calvi, Corte, Saint-Fiorenti et Bastia ont été supprimés par le Concordat. A défaut d'autres renseignements, nous suivons pour ce diocèse les notices abrégées dans *Notre-Dame de France* et que M. Hamon (t. VII, p. 403 et suiv.) avait puisées, dit-il, aux sources les plus sûres et les plus savantes.

En Corse, la dévotion à la Mère de Dieu est si universelle, que douze cents chapelles ou églises lui sont dédiées. Trois assemblées générales des États de la Corse, deux en 1735, la troisième en 1761, ont proclamé la Vierge Immaculée souveraine de l'île, et la fête du 8 décembre, fête nationale.

A ces témoignages publics, Marie a répondu par des bienfaits de toutes sortes. Outre la préservation de l'île contre la peste, en diverses occasions, la Corse doit à sa souveraine d'élection de n'avoir jamais été entamée par l'hérésie. Malgré tous ses efforts, le protestantisme n'y put pénétrer; en dépit de ses habiletés et de ses violences, la Constitution civile du clergé, en 1791, n'y fut jamais reçue, et la persécution y demeura presque impuissante.

Après avoir contemplé les magnifiques développements du culte de Marie sur la terre ferme, aux sommets des montagnes comme dans les plaines et au fond des vallées, dans les plus grandes cités dont elle est reine, comme dans les plus modestes villages dont elle est l'ornement, il

Digitized by Google

nous est doux de voir Marie régner sur les îles, de la saluer en Corse et à Alger, souveraine de cette Méditerranée sur laquelle, avant comme après Lépante, elle a tant de fois affirmé sa puissance.

NOTRE-DAME DE MISÉRICORDE, à Ajaccio. On sait combien, en Corse, la *vendetta* est restée dans les mœurs. En vain, depuis de longs siècles, l'Église prêche-t-elle le pardon des injures, le Corse se figure qu'il est glorieux de se venger, et, sans recourir aux tribunaux, de se faire justice sommaire et souvent terrible.

En 1645, deux Corses, armés de stylets, se battaient dans la ville. L'un des deux, peut-être l'un et l'autre allaient être égorgés, en face de témoins impassibles, quand soudain une grande voix, partie de la tour de Candia, se fit entendre ; voix humaine, mais puissante comme un tonnerre. Dans cette tour, une petite niche abritait une statuette de la Vierge de Savone. Adversaires et témoins furent convaincus que la voix qu'ils venaient d'entendre partait de cette statue, car aucune voix naturelle n'aurait pu parvenir jusqu'à eux; les adversaires se séparèrent aussitôt.

L'événement fut répété : le capitaine Orto, propriétaire de la tour, fit venir de Gênes, dont la Corse dépendait encore, une image en marbre de N. D. de Miséricorde, très honorée dans cette ville. Au lieu de bâtir une église pour y déposer sa statue, Orto acheta une chapelle, dans l'édifice que venaient d'achever les Jésuites, et l'y installa, le 3 avril 1645.

Telle est, d'après M. Alex. Arman (*N. D. d'Ajaccio,* ch. II.), l'origine de ce pèlerinage.

N. D. de Miséricorde eut bientôt l'occasion d'exercer son rôle de bienfaitrice. En 1656, la peste éclatait à Gênes et menaçait la Corse. Spontanément, le peuple d'Ajaccio, par un vœu solennel, se consacra à Marie; N. D. de Miséricorde fut proclamée protectrice de la ville; et, si effroyables que fussent les ravages du fléau sur les côtes d'Italie, la Corse fut totalement préservée.

Quatre ans plus tard, le 17 mars 1660, les magistrats de la petite république, les anciens et tout le peuple prirent l'engagement de célébrer à perpétuité, comme fête de précepte, l'anniversaire de l'apparition de la Vierge à la tour de Candia. L'évêque, Mgr Ardizzone, formula cet engagement, au nom de tout son peuple réuni dans la cathédrale, et une statue de N. D. de Miséricorde fut placée sur la porte principale de la ville.

Il y eut dès lors entre Ajaccio et sa gardienne un commerce ininterrompu d'hommages et de bienfaits. Un jour, la famine menaçait. On se met en prière, et voici qu'un navire, chargé de grains, est jeté dans le port par

Digitized by Google

une grosse mer. La tempête, continuant plusieurs jours, l'empêche de reprendre sa route et l'oblige à vendre sa cargaison à la ville affamée.

Pendant les quarante années que la Corse lutta pour son indépendance, la protection de Marie se montra si éclatante, en 1741, 1763 et 1767, que la ville fit graver sur ses portes ce mot des saints Livres : « *Posuerunt me custodem.* Ils m'ont établie gardienne. »

Loin de se laisser entraîner par les excès de la Révolution, la Corse et spécialement Ajaccio se prononcèrent contre elle. En vain une bande de républicains de Marseille tenta de donner à la ville, en 1792, le spectacle des saturnales qui affligeaient la France ; repoussés, les manifestants durent reprendre le chemin de leur ville. En 1796, cette attitude des insulaires, en face des crimes de la Terreur et du Directoire, pouvait attirer de terribles représailles; mais peu après, un enfant de cette île revenait d'Égypte, s'apprêtant à museler la bête et à couvrir d'une protection particulière sa patrie et N. D. de Miséricorde, qui, d'ailleurs, le lui rendit bien.

La fête du 18 mars est encore aujourd'hui célébrée en grande pompe. Dès la veille, le peuple s'assemble sur la place, devant la statue de N. D. de Miséricorde, et chante avec entrain les litanies. L'hôtel de ville s'illumine aux frais de la commune. Et bien que l'illumination des habitations particulières ne soit plus aujourd'hui ordonnée par l'autorité municipale, elle emprunte à sa spontanéité même un caractère plus filial. Le jour de la fête, les représentants du pouvoir administratif, civil et militaire, assistent à la messe solennelle, et une longue procession sillonne les rues de la cité, qui continue d'être gardée par N. D. de la Miséricorde.

NOTRE-DAME DU CARMEL ou DES GRECS. Dans sa banlieue, à deux kilomètres sur le versant occidental, Ajaccio possède un autre sanctuaire, bâti, en 1632, par la famille Pozzo di Borgo. Placée dans un site pittoresque, cette chapelle attire de nombreux pèlerins pendant toute la neuvaine préparatoire à la fête de N. D. du Mont-Carmel ; mais le 16 juillet, la ville entière semble s'y transporter. En 1767, quand les Grecs furent chassés de Paomia, ils se réfugièrent en Corse, et cette chapelle, leur ayant été assignée pour leurs offices, reçut aussi le nom de N. D. des Grecs.

Un peu plus loin de la ville, mais dans le canton d'Ajaccio, signalons en passant un touchant usage de la paroisse d'Affa, composée presque uniquement de bergers. Quand un enfant est venu au monde, la mère, sitôt qu'elle le peut, le porte pieds nus à l'autel de la Sainte Vierge.

Toutes les femmes cuisent leur pain le samedi, et le premier pain qui sort du four, appelé le pain de la Vierge, est divisé entre toutes les femmes

Digitized by Google

présentes, comme un symbole d'union. Admirables usages de la piété chrétienne!

NOTRE-DAME DU CARMEL, à Bonifacio. Depuis plus de trois cents ans, le peuple de Bonifacio chante :

« E venuta una nave dal Cielo,
Carga a vino, carne e pan :
San Giovanni è il marinero;
Gesù Christo è il capitan.
O mio Dio, o Dio mio,
Quanto è buona, la Madre di Dio! »

C'est-à-dire : « Un navire nous est venu du ciel, chargé de vin, de viande et de pain : saint Jean est le matelot, Jésus-Christ est le capitaine; mon Dieu, mon Dieu, qu'elle est bonne, la Mère de Dieu! »

Ce chant naïf rappelle une grâce signalée. Vers la fin du seizième siècle, la famine désolait la Corse. A Bonifacio, le mal était si grand que plusieurs n'attendaient plus que la mort. D'autres, mieux avisés, s'adressèrent à N. D. du Carmel, en grande vénération dans la ville. Pendant qu'ils priaient, un orage s'éleva, qui fit échouer à la côte un navire chargé de blé, de vin et de viande. Le tout arrivait fort à propos, et le peuple, comme le prouve notre refrain, crut que saint Jean avait été le pilote, et Notre-Seigneur le capitaine de ce navire si bienvenu.

Un fait analogue se renouvela en 1811. Une extrême disette régnait à Bonifacio, quand, après des prières publiques à N. D. du Carmel, un trois-mâts, chargé de vivres, entra à point dans le port.

La Vierge du Carmel délivra naguère la ville et sa banlieue d'un singulier fléau. En 1853, des nuées de sauterelles, comme on en voit de temps en temps en Afrique, s'abattirent sur les moissons, les oliviers et les jardins. Une procession fut faite avec la statue jusqu'à Campo Romanello, et au retour les sauterelles avaient disparu.

De même, en 1821, des myriades de fourmis avaient envahi les rues, les places et les maisons. Quand la procession revint, toutes les fourmis s'étaient jetées dans la mer.

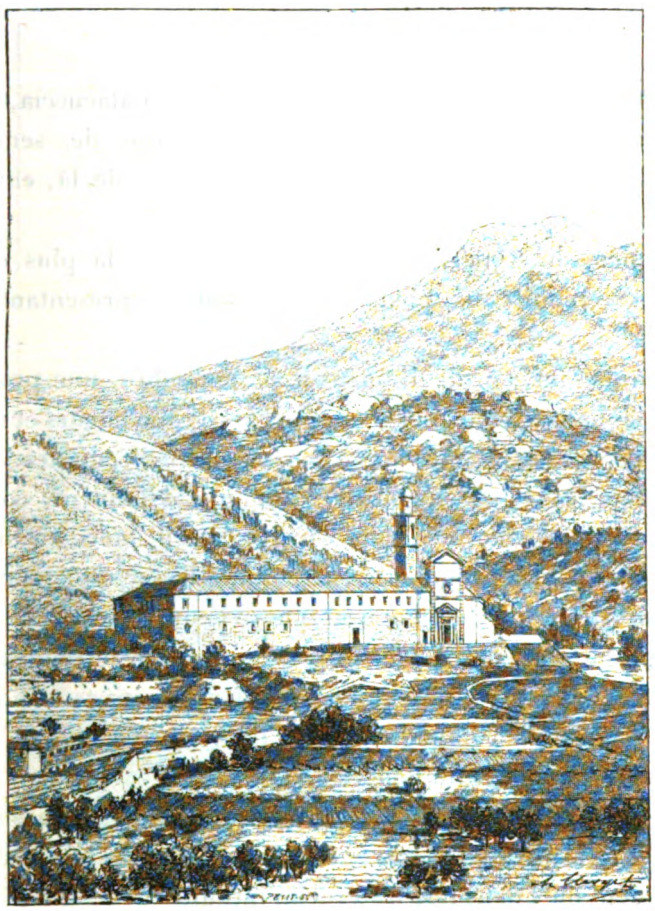
La ville de Bonifacio possède encore d'autres sanctuaires : Sainte-Marie Majeure, autrefois *N. D. del Bosco,* à cause d'un petit bois de myrtes; *N. D. des Sept-Douleurs,* l'*Addolorata; N. D. du Rosaire,* chez les Dominicains, où se conserve le souvenir de plusieurs grâces merveilleuses, dont une toute récente.

En 1863, le 15 août, pendant les vêpres, la foudre tombe près de l'église et ne cause aucun dommage. La protection divine parut à tous si manifeste, qu'on décida de chanter le *Te Deum* par reconnaissance, à perpétuité, le jour de l'Assomption.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU ROSAIRE, à Novella, est un pèlerinage en grand renom pour le canton de Belgodère. On y conserve le registre des prodiges opérés de 1747 à 1848. On y vient surtout le premier dimanche d'octobre.

NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS, à Corbara, est la patronne



NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS, A CORBARA.

des marins. Tout près d'elle et dans la même paroisse, est *N. D. du Latium*, dont la statue, en marbre blanc, porte le millésime de 1480.

NOTRE-DAME DE LA SERRA, à Calvi. Comme son titre l'indique, la protectrice de l'ancienne ville épiscopale de Calvi est assise sur la montagne. Les habitants partageaient leurs hommages entre cette Madone et une autre très ancienne, dont l'image était dans l'église des Capucins. Aux

Digitized by Google

pieds de celle-ci, les magistrats apportaient les clefs de la ville, qu'ils laissaient jusqu'au soir, en reconnaissance d'avoir été préservés de la peste, apportée chez eux, il y a deux siècles, par un navire infecté. Quant à N. D. de la Serra, elle fut détruite par les Anglais, pendant le siège qu'ils firent de l'île, en 1794; mais, relevée, en 1854, à la suite du choléra, les deux paroisses de la ville s'y donnent rendez-vous, le 8 septembre, en souvenir de la cessation subite du fléau, à Calvi, le jour même où l'on célébra la première messe dans le sanctuaire restauré.

LA SANTA DE NIOLO, à Casamaccioli, près de Calacuccia, attire tous les ans plus de dix mille pèlerins, malgré la difficulté des sentiers de la montagne. Un couvent de Franciscains, établi près de là, entretient et ravive sans cesse la piété des populations.

Chaque année, du 8 au 11 septembre, une foire, la plus célèbre de toute la Corse, réunit aux pieds de Marie des représentants de l'île entière.

L'un des trois jours, ordinairement le 8 septembre, une procession se déroule sous les hauts châtaigniers; sur son passage, acheteurs et marchands cessent leur négoce, et quand paraît la statue vénérée, toutes les têtes se découvrent, tous les fronts s'inclinent. Un piquet d'honneur, composé des jeunes gens du pays, escorte la sainte image. De distance en distance, ils déchargent leurs armes pacifiques. La plupart des pèlerins suivent pieds nus cette procession, qui dure environ quatre heures.

Chose digne de remarque! à cette grande foire où se rendent les habitants des divers cantons, animés souvent de dispositions assez hostiles et si enclins aux vengeances sommaires, il est inouï qu'il y ait eu, près de la Santa de Niolo, un malheur à déplorer.

Ne dirait-on pas que sous le regard de Marie toutes les haines s'apaisent, que toutes les rivalités fassent trêve, et qu'il n'y ait plus là que des enfants momentanément unis dans une fraternelle intimité?

De nombreux miracles entretiennent la confiance en la *Vierge de Niolo*.

NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS, à Pancheraccia, canton de Piedicorte, est célèbre par l'apparition de la Sainte Vierge à une jeune fille, qui se désaltérait à une fontaine. On s'y rend en grand nombre le 8 septembre; la plupart des pèlerins font le voyage pieds nus.

Le même jour, et de plus le 2 juillet et le jeudi saint, les habitants de Valle d'Alesani vénèrent, dans l'ancienne église des Franciscains d'Alesani, un tableau miraculeux.

Digitized by Google

Parmi toutes les paroisses que nous indiquons sur la carte comme lieux de pèlerinage plus ou moins fréquentés, nous signalons, au nord de l'île, près de Brando, **NOTRE-DAME DE LA VASINA**, qui reçoit des pèlerins de toute la Corse, mais principalement le 8 septembre. Une religieuse de Bonifacio y fut guérie, en 1680, d'une paralysie générale, par l'onction

NOTRE-DAME DE LA VASINA.

faite sur elle avec l'huile de la lampe. Les Frères Mineurs Observantins desservent encore aujourd'hui cette chapelle, l'une des plus fréquentées de toute la Corse. La plupart des pèlerins viennent à ce sanctuaire pieds nus. Quelques-uns ne font pas moins de quatre-vingts kilomètres, tantôt sur les âpres rochers qui avoisinent la chapelle, tantôt, si c'est pendant l'été, sur les sables brûlants. « Que de fois, nous raconte un enfant du pays, n'avons-nous pas vu des hommes, des vieillards, des femmes délicates arriver les pieds sanglants, mais le cœur joyeux et plein d'espérance! »

Digitized by Google

A ces élans d'amour filial, la Vierge de la Vasina a répondu et répond sans cesse par des bienfaits sans nombre : guérisons, conversions, prodiges inespérés, grâces de toutes sortes, dont l'histoire s'inscrit sur les murs en mille *ex-voto*.

En 1880, quand l'exécution des décrets jetait tant de religieux hors de leurs couvents, et mettait tant de tristesse au cœur des fidèles, il se passa à la Vasina un spectacle unique.

Lorsque la force armée vint de Bastia pour expulser les Observantins, elle se heurta à une foule compacte; les hommes avaient pris leur fusil; les femmes, des fourches et des pierres. Les assaillants durent battre en retraite et n'osèrent pas revenir.

Honneur aux habitants de la Vasina, et aux habitants de la Corse entière, où cette résistance obtint partout le même résultat !

A Corte, la statue de la Sainte Vierge est partout : naturellement dans toutes les églises, mais à tous les autels, au coin des rues, sur les places publiques, au-dessus de chaque porte. Les avenues de la ville sont gardées par cette douce image, si bien que c'est un dicton populaire que

« Le diable ne peut entrer à Corte,
Car Marie en garde les portes. »

Digitized by Google

DIOCÈSES D'ALGER, D'ORAN, DE CONSTANTINE ET DE LA MARTINIQUE

⛴ N. D. d'Afrique, a Alger.
N. D. de Staouéli.

⛴ N. D. de la Délivrande, a Fort-Royal (Martinique).

Bien avant la diffusion de l'Évangile, le nord de l'Afrique, depuis l'Atlas jusqu'à l'isthme de Suez, était sous la domination romaine. Ce fut un des premiers théâtres ouverts à l'activité des apôtres. Saint Marc prêcha en Égypte et dans la Pentapole, et subit le martyre près d'Alexandrie. Plus à l'ouest, Carthage était, dès le second siècle, la métropole ecclésiastique de l'Afrique proconsulaire. Saint Cyprien est la gloire de ce siège, comme saint Augustin est l'immortel honneur d'Hippone. L'Afrique, du vivant de ce docteur des docteurs, était si florissante, qu'elle comptait plus de cinq cents évêchés : six fois plus que la France n'en possède aujourd'hui ! L'arianisme, par la main des Vandales; deux cents ans plus tard, l'islamisme, par le cimeterre des successeurs de Mahomet, s'acharnèrent contre elle. Tous les sièges épiscopaux disparurent presque en même temps.

Les évêques chassés ou mis à mort, les troupeaux furent aisément dispersés. De cette grande Église d'Afrique, il ne resta bientôt plus que le diocèse de Cepta, la Ceuta moderne, en face de Gibraltar.

Toutes les tentatives de l'Europe chrétienne, ayant pour but de la reconquérir, demeurèrent impuissantes. Saint François d'Assise, malgré ses vertus, Raymond Lulle, malgré son zèle, Ximénès, en dépit de ses forces militaires, saint Vincent de Paul et ses héroïsmes échouèrent péniblement. Le premier envoya cinq de ses religieux qui furent massacrés au Maroc; le second, à Alger, n'échappa qu'à grand'peine, et si le troisième fut assez heureux pour planter la croix sur la ville d'Oran, les faibles successeurs de Charles-Quint ne purent l'y maintenir. L'Apôtre de la charité lui-même dut revenir où tant d'œuvres sollicitaient son zèle.

C'était à la France, si noble, quand, docile, elle veut bien continuer sa mission et faire encore par le monde « les gestes de Dieu », c'était à la

Digitized by Google

France qu'était réservé l'honneur de relever en Afrique l'étendard de la Croix en face du Croissant.

Heureuse si, comprenant mieux son rôle, elle eût été plus franchement chrétienne dans ses efforts de colonisation! L'or et la puissance, le sang même ne suffisent pas ici; il y faut l'action de cette Église qui a converti l'Europe, et qui a fait la France par ses évêques.

Certes, nous rendons hommage aux vertus militaires qui ont établi ou étendu la conquête; mais serons-nous contredit par les hommes sérieux, si nous soutenons que les trois grands évêques d'Alger, sans parler de leurs nouveaux collègues d'Oran et de Constantine, ont plus fait pour la pacification, même avec la liberté restreinte qui leur est laissée, que bien des généraux et des gouverneurs? enfin, que N. D. d'Afrique a eu plus d'influence civilisatrice que les bureaux arabes?

NOTRE-DAME D'AFRIQUE, à Alger (⛪ 1876). Quand la voix des grands évêques saint Cyprien, saint Augustin, saint Fulgence se fut successivement éteinte, le culte de la Sainte Vierge, qu'ils avaient tant exalté, disparut avec la vraie foi. Pendant de longs siècles, les prières et les larmes secrètes des chrétiens captifs furent le seul hommage que l'Afrique rendit à la Mère de Dieu.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'expédition de 1830, délivrant la Méditerranée des pirates qui la désolaient; mais avec l'auteur de la *Notice sur le pèlerinage à N. D. d'Afrique,* il nous plaît de mettre en relief la pensée chrétienne qui présida à l'entreprise de Charles X. M. de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre en 1829, ne craignit pas de dire au Roi que si Dieu accordait sa protection aux armes de la France, celle-ci pourrait rétablir le christianisme en Afrique et ramener à la foi ses peuples qui jadis avaient été chrétiens.

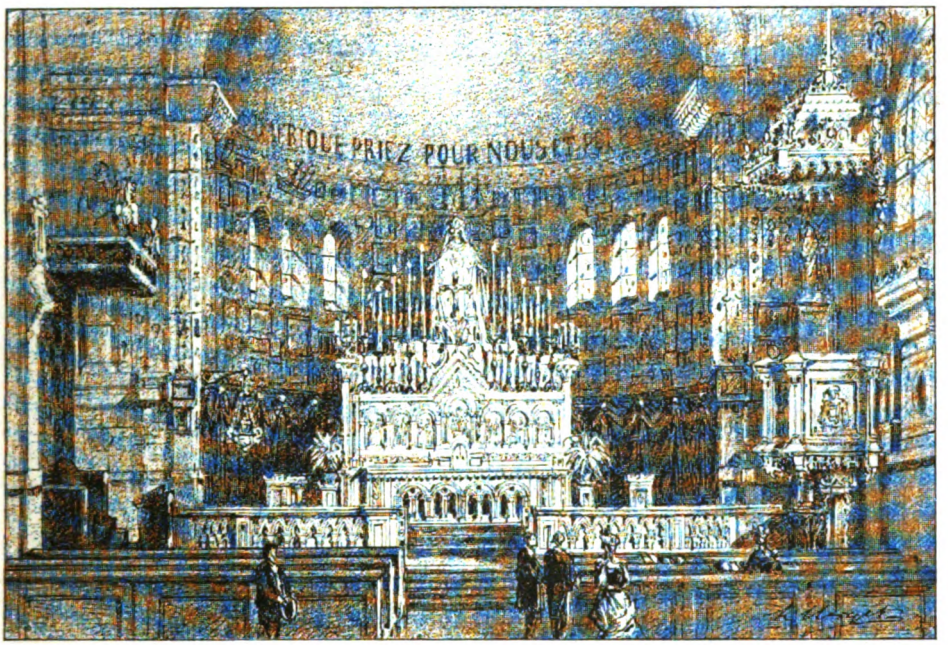
Le souffle de 1830 était trop peu chrétien pour favoriser ce mouvement. Plusieurs des premiers conquérants affectaient l'irréligion la plus complète. Dans les villes et jusque sur les champs de bataille, au grand scandale des Arabes, un trop grand nombre de nos soldats affichaient leur impiété : « Les Français nous surpassent en tout, disaient ces mahométans; mais où ils nous sont inférieurs, c'est dans le respect de Dieu! »

Après huit années de luttes sanglantes, les vainqueurs comprirent enfin que leur œuvre serait stérile et toujours menacée, s'ils n'appelaient la religion à leur aide. En 1838, la création d'un évêché à Alger fut décidée. Le pasteur choisi pour cette lourde tâche était un saint prêtre Nous l'avons déjà vu aux pieds de N. D. de Verdelais.

Digitized by Google

Mgr Dupuch, avant d'aller s'asseoir sur le siège d'Alger, vint confier ses craintes et ses espérances à la Vierge bordelaise, dont il était l'apôtre : « Ne pourriez-vous pas, dit-il en riant à M. Dagret, curé de Verdelais, me donner cette précieuse statue? — Non, reprit celui-ci, mais je puis vous donner le curé! » Et ils partirent ensemble.

Tout était à créer dans le nouveau diocèse. Une mosquée, convertie en église, fut la première cathédrale. Dans le marabout ou enfoncement, qui se retrouve dans chaque mosquée, du côté de la Mecque, Mgr Dupuch



NOTRE-DAME D'AFRIQUE, A ALGER.

plaça une statue de la Sainte Vierge; nous allons en raconter la merveilleuse histoire.

Dès les premiers jours de la conquête, on trouva sur le port d'Alger une caisse sans adresse. Était-ce une ancienne proie, enlevée par les pirates? était-ce l'envoi d'une main prévoyante et chrétienne? Nul ne l'a jamais su. La caisse ouverte, on découvrit une statue de Marie. Mgr Dupuch la vit un jour dans la maison qui devait être son palais épiscopal, et la transporta dans sa cathédrale provisoire, en attendant que l'église de Saint-Philippe fût préparée; il la nomma N. D. des Victoires. Ce fut le premier acte de prise de possession par la Sainte Vierge de la terre d'Afrique.

N. D. des Victoires, dont la célébrité commençait alors dans la capitale

Digitized by Google

de la France, eut bientôt une compagne, N. D. de Verdelais, placée dans le séminaire diocésain; elle rappelait à Mgr Dupuch ses premières années. Une troisième se préparait en France, destinée à devenir plus illustre encore, sous le titre de N. D. d'Afrique.

Au mois de mai 1840, Mgr Dupuch était à Lyon, la ville de Marie et le foyer des grandes œuvres. Au milieu de beaucoup d'autres objets que lui offrirent les Enfants de Marie de la maison du Sacré-Cœur, une magnifique statue de la Vierge lui fut remise. Cette statue de bronze était destinée à orner le fronton de la cathédrale. Ce projet de placer extérieurement l'image de Marie au sommet d'un édifice choqua la prudence administrative, « cette prudence ou plutôt cette crainte du fanatisme musulman, que l'on met en avant, en Algérie, toutes les fois qu'on veut faire échouer un projet de la piété chrétienne ».

Refusée pour cette place d'honneur, celle qui devait être plus tard N. D. d'Afrique fut posée sur une terrasse de l'évêché, puis transportée à Staouéli par les Trappistes, qui la placèrent sur la porte de leur monastère, privé de toute clôture. A ses pieds, ils écrivirent : « *Ils m'ont choisie pour gardienne.* »

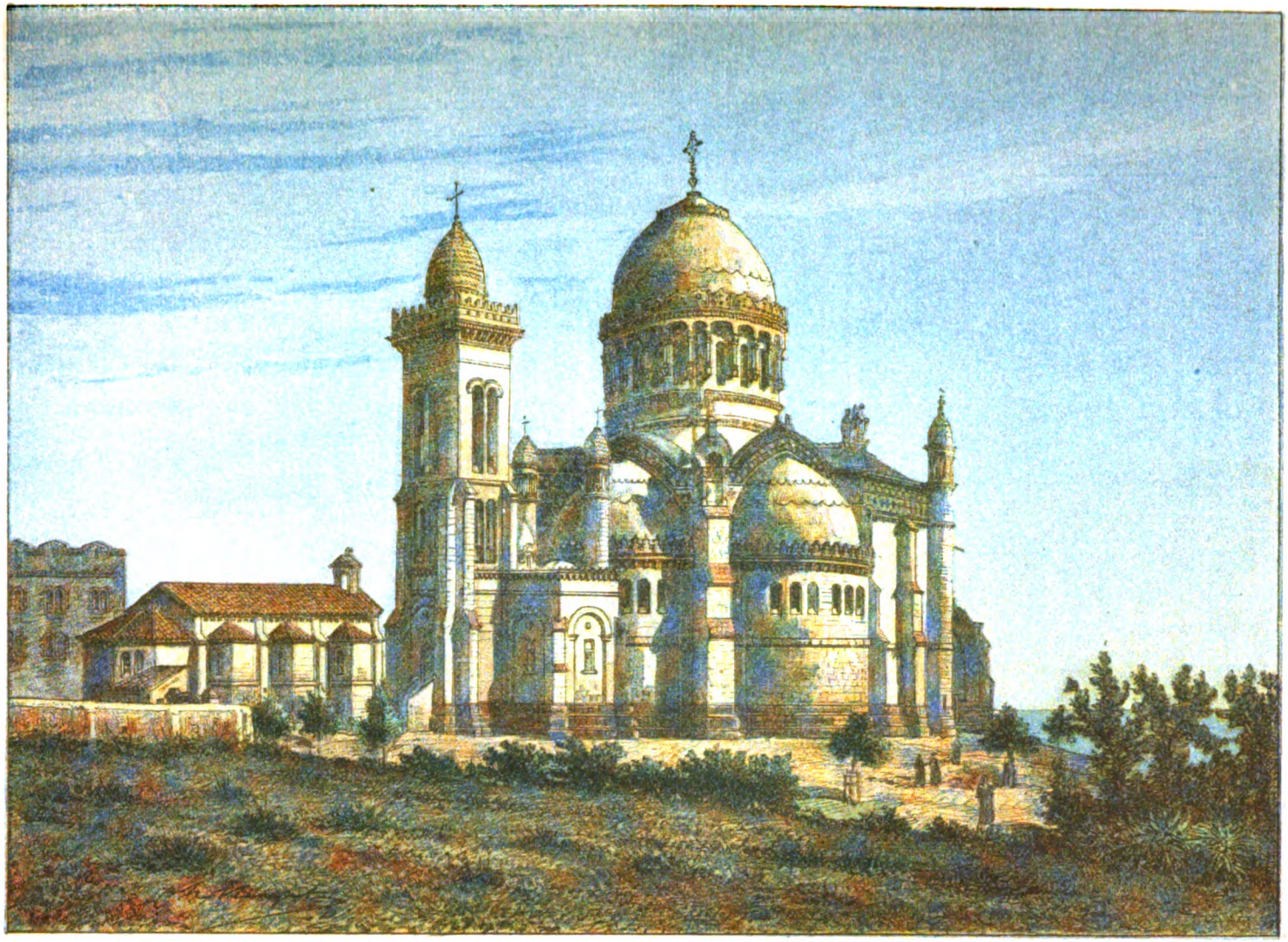
Cependant, Mgr Dupuch mourut. Son successeur, Mgr Pavy, vint à Alger en 1846, envoyé par N. D. de Fourvières, comme son prédécesseur l'avait été par N. D. de Verdelais. L'amour de la Sainte Vierge était aussi vif dans le cœur du second comme il l'avait été dans le cœur du premier évêque.

L'un avait été le David, l'autre allait être le Salomon de ce nouveau temple, que l'œil aperçoit tout d'abord, couronnant la colline semi-circulaire qui forme, au nord-ouest de la ville d'Alger, une sorte de promontoire, en face du faubourg de Bab el-Oued et de la Maison-Carrée.

Une des premières pensées du nouvel évêque fut d'ériger un sanctuaire de pèlerinage à la Sainte Vierge sur le territoire de son vaste diocèse; mais tant d'affaires importantes sollicitaient son zèle, qu'il dut remettre à plus tard l'exécution de ce dessein. Quand, en 1854, Pie IX proclama le dogme de l'Immaculée-Conception, la résolution de Mgr Dupuch entra dans une phase nouvelle.

A défaut de ses propres inspirations, le zèle de l'évêque eût d'ailleurs été réveillé par la supplique que lui adressèrent, vers ce même temps, les Enfants de Marie de Lyon. Dans une lettre touchante, écrite au nom de leurs compagnes, mesdemoiselles de Jerphanion, Chanevay-Duguayt et Bied-Charreton rappelaient l'offrande faite, en 1840, de la statue de bronze. Elles manifestaient le désir de voir Alger protégée par elle, comme Lyon est à l'abri de N. D. de Fourvières.

Digitized by Google



NOTRE-DAME D'AFRIQUE, A ALGER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Devant cette sommation gracieuse, Mgr Pavy n'hésita plus. Restait la question délicate d'aller réclamer la statue aux Trappistes de Staouéli. Un jour, l'évêque d'Alger s'arma de courage. Il vint trouver les dignes fils de Saint-Benoît, vrais colonisateurs de l'Algérie, comme les anciens moines l'ont été de l'Europe : « Mes Pères, leur dit-il, vous avez fait de cette Madone la gardienne de votre maison, je viens vous la réclamer, car je la veux faire Reine de l'Afrique. — La statue est à vous, Monseigneur; mais permettez que nous ne fassions pas nous-mêmes à notre Mère l'injure de la descendre et de paraître la renvoyer de notre monastère. »

L'évêque dut la faire prendre sur son piédestal. Bien des larmes coulèrent, mais le lendemain un chariot l'amenait à Alger.

Avant de raconter son intronisation, il nous faut dire sommairement quelques mots de deux âmes d'élite, venues de Lyon à la suite de Mgr Pavy, et qui furent les modestes instruments dont se servit la Providence. Ces pieuses filles, que l'on vit pendant vingt-cinq ans se tenir à la porte du sanctuaire, et que le peuple désignait du nom touchant de « Sœurs de la Sainte Vierge », ou de « Sœurs de N. D. d'Afrique », s'appelaient Marguerite Berger (familièrement Agarithe) et Anna Cinquin. Elles sont l'une et l'autre enterrées dans la chapelle. Le cardinal Lavigerie n'a pas cru au-dessous de sa dignité de composer lui-même l'épitaphe des deux humbles filles décédées, Agarithe, en 1875, à l'âge de soixante-quinze ans; Anna, en 1884, à l'âge de soixante-quatorze.

Modestes et pieuses ouvrières, elles s'étaient offertes à Mgr Pavy, pour être utilisées à quelqu'une des œuvres de ce saint prélat, qui avait été leur directeur. Avec une générosité sans bornes, elles se livrèrent aux occupations qui leur furent confiées. Elles visitaient les malheureux, priaient beaucoup, vivaient pauvrement, et le temps que leur laissaient libre les œuvres de charité, était employé à préparer les vêtements des enfants de l'École apostolique, et, plus tard, à vendre des objets de piété pour l'achèvement ou l'embellissement du sanctuaire de N. D. d'Afrique.

Enfants de Lyon, elles ne se consolaient de leur éloignement de N. D. de Fourvières qu'en travaillant ainsi pour sa gloire.

Dans un ravin qui serpente au-dessous du Petit Séminaire, les deux amies avaient remarqué un vieil olivier, aux branches touffues; elles venaient parfois se reposer à son ombre. La pensée leur vint d'y placer une statuette de la Sainte Vierge. Peu à peu quelques femmes de marins, voyant les pieuses filles agenouillées, leur demandèrent à se joindre à elles. On fit bientôt brûler quelques cierges devant la sainte image.

A côté de l'olivier était une grotte dans un rocher; Mgr Pavy y plaça une

Digitized by Google

statue plus haute, qu'il daigna bénir lui-même. N. D. du Ravin, c'est ainsi qu'on l'appelait, préparait N. D. d'Afrique. A la grotte se substitua bientôt une chapelle provisoire, de plus en plus visitée. On devine la joie des saintes filles quand, en 1855, la statue revint de Staouéli.

Le troisième dimanche de septembre de cette année, Mgr d'Alger bénit la chapelle provisoire, et la messe y fut célébrée pour la première fois. Le pèlerinage prit aussitôt un tel développement, que la pensée vint à tous d'élever un sanctuaire en harmonie avec sa croissante prospérité, et surtout avec les espérances que l'on fondait sur son érection.

Mgr Pavy acheta le sommet de la colline entre Alger et Saint-Eugène. Une commission fut nommée, composée des hommes les plus considérables de la colonie : elle devait recueillir les souscriptions et diriger les travaux. Un éloquent appel fut adressé par l'évêque aux catholiques du monde entier. Non content de réclamer ainsi les aumônes des fidèles, Mgr Pavy vint les chercher lui-même.

On le vit successivement dans nos grandes cathédrales. Quand il descendait de chaire, après avoir exposé son projet, à la façon de Bossuet, comme le disait tout haut Victor Cousin, l'évêque-apôtre passait dans les rangs de son auditoire, et tous donnaient généreusement pour cette œuvre si française. M. Fromageau dressa le plan de l'édifice, et le 2 février 1858 Mgr Pavy donnait lui-même le premier coup de pioche pour ouvrir les fondations.

Pendant neuf années, l'évêque d'Alger suivit les progrès de cette construction avec une sollicitude toute maternelle. Le 31 mai 1866, le gros œuvre était achevé : une croix en fer forgé, haute de cinq mètres, et entièrement dorée, fut plantée au sommet de la coupole ; le maréchal Pélissier offrait une autre croix et une cloche, rapportées de Sébastopol. La première fut mise sur la tour du clocher ; la seconde avait, au-dessous, sa cage pour chanter.

Ce fut une des dernières joies du pontife, qui s'éteignit le 14 novembre de la même année, léguant à sa chère orpheline, comme il appelait N. D. d'Afrique, sa fortune, son cœur, son corps et sa dernière pensée. Comme l'église n'était pas achevée, les restes de Mgr Pavy n'y furent transportés qu'en 1872.

L'« Orpheline » que laissait le second évêque d'Alger ne fut point abandonnée par le premier archevêque de l'Algérie et de la Tunisie. Aussitôt après sa prise de possession, Mgr Lavigerie se rendit à N. D. d'Afrique. Son zèle, attiré par tant d'autres œuvres admirables, sut trouver près d'un demi-million pour achever l'édifice commencé.

Digitized by Google

Le 2 juillet 1872, l'archevêque d'Alger, assisté de l'évêque de Sébaste, son auxiliaire; de ceux de Constantine et d'Oran, consacra l'église, au milieu d'une pompe magnifique.

Des fêtes, comme l'Afrique n'en avait pas vu depuis de longs siècles, s'y succédèrent dès lors. Ce fut, l'année suivante, le transfert de la statue. A son retour de Staouéli, elle avait été placée, on s'en souvient, dans la chapelle provisoire; le 4 mai 1873, elle en fut rapportée, et le transport coïncida avec l'ouverture d'un concile provincial, célébré dans cette église, du 4 mai au 8 juin.

De nouvelles faveurs lui furent bientôt accordées. Le 8 juin 1875, deux Brefs accordèrent à N. D. d'Afrique le titre de basilique mineure et les honneurs du couronnement.

Cette cérémonie du couronnement, que nous avons eu l'occasion de décrire plus d'une fois, eut lieu le 30 avril 1876, et revêtit à Alger un caractère d'incomparable grandeur. Après une longue procession, au bruit du canon et des cloches, auquel se mêlaient les murmures de la Méditerranée et de la multitude, Mgr Lavigerie bénit la couronne. Il la présenta ensuite à Mgr Robert, évêque de Constantine et d'Hippone, aujourd'hui évêque de Marseille, lequel, gravissant les degrés de l'estrade, déposa le diadème sur le front de N. D. d'Afrique.

Le pèlerinage avait pris, dès cette époque et même auparavant, une importance considérable. Les murs se chargeaient d'*ex-voto,* témoignages de la reconnaissance. On y voyait déjà suspendues deux épées illustres, celle du général Yusuf et celle du vainqueur de Malakoff, le maréchal Pélissier; à côté, la canne légendaire du général Lamoricière, et, encadrée dans un cercle d'or, aux pieds de la statue, brillait une petite médaille d'argent que le général Bugeaud avait portée à son cou pendant toutes ses campagnes.

Nous ne citerons que ceux-ci, au milieu des huit mille *ex-voto* qu'on y comptait en 1885. Nous n'oublierons cependant pas de mentionner le superbe autel de sainte Monique, donné par une mère, en reconnaissance de la conversion de son fils.

En 1872, quand « des hommes qui ont renié toute croyance, et qui, — suivant les paroles mêmes du grand évêque d'Alger, — se font une joie brutale de venir ici, en présence du mahométisme encore mal soumis, insulter au culte national de la France », supprimèrent la Fête-Dieu dans Alger, ce fut Notre-Dame d'Afrique qui reçut son Fils, empêché de parcourir la ville. Les processions, depuis dix-sept ans, se font sur la montagne, dans l'immense enclos acheté par les évêques, habité par la Vierge Marie et par les missionnaires.

Digitized by Google

Il nous reste maintenant à parler de ces précieux auxiliaires, que la parole du cardinal d'Alger a fait naître et multiplier pour rester les gardiens de N. D. d'Afrique et devenir les apôtres du continent africain.

Fondée en 1868, cette Société s'est mise, dès son berceau, sous la protection de N. D. d'Afrique. C'est de là que sont partis les missionnaires de l'Afrique équatoriale, jusqu'alors fermée à l'Évangile. C'est de là qu'est sorti un autre essaim, que nous visitions en 1887, à Carthage, où elle recherche, ressuscite et restaure les grands souvenirs des Cyprien, des Augustin, des Monique, des Perpétue et de tant d'autres pontifes célèbres et glorieux martyrs.

Le zèle des évêques d'Alger pour la conversion des musulmans a toujours été non seulement empêché, mais franchement combattu. Réduits à une certaine impuissance par des mesures coercitives, les évêques et les prêtres d'Algérie n'ont eu le plus souvent d'autres armes que la prière. Sous le manteau de N. D. d'Afrique, une vaste association fut fondée en ce but, dès 1857, par un Jésuite, le Rév. Père Ducat. Elle fut approuvée, l'année suivante, par Mgr Pavy, sous le titre d'archiconfrérie pour la conversion des quatre-vingt-dix millions et demi de musulmans répandus dans la Turquie d'Europe.

Le centre de cette association fut la chapelle provisoire, plus tard la basilique de N. D. d'Afrique. Dès 1863, la pieuse croisade comptait soixante mille associés, qui sont aujourd'hui près d'un million.

Une autre confrérie fut érigée dans la basilique, sous le titre de *Marie Consolatrice des affligés,* par l'infatigable cardinal, sans contredit l'une des plus grandes figures de l'épiscopat moderne, et le pacifique destructeur de l'esclavage en Afrique.

Les diocèses d'Oran et de Constantine, créés le 9 janvier 1867, sont suffragants d'Alger. Ils possèdent l'un et l'autre plus de grands souvenirs que de pèlerinages. Le premier s'étend sur la province d'Oran, à l'ouest d'Alger jusqu'au Maroc ; le second, à l'est et au midi, voisin de la Tunisie et de Carthage, joint à son titre nouveau de Constantine, l'antique Cirta, celui d'Hippone et les gloires de saint Augustin.

Puisque nous sommes dans les colonies, mentionnons à la Martinique :

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE (⛵ 1868), à la Morne-Rouge, en face de la baie de Fort-Royal. C'est un souvenir de la France, et plus spécialement du grand pèlerinage normand. Les évêques de Roseau,

Digitized by Google

anciens missionnaires de la Délivrande, au diocèse de Bayeux, ont tenu à propager sur leur nouvelle patrie le culte de Celle qui avait béni leur enfance.

Mgr Leherpeur, évêque de Fort-de-France, Mgr Vesques, évêque de Roseau, eurent pour elle une dévotion singulière. La statue de N. D. de la Délivrande, fruit d'un vœu de Mgr Leherpeur pendant une tempête, a été couronnée, au nom de Pie IX, le 8 décembre 1868.

On nous écrit qu'il se rend annuellement à ce pèlerinage vingt-à vingt-cinq mille personnes; chiffre énorme, en raison de la difficulté d'y accéder.

Digitized by Google

Digitized by Google

SAVOIE ET COMTÉ DE NICE

DIOCÈSES

DE

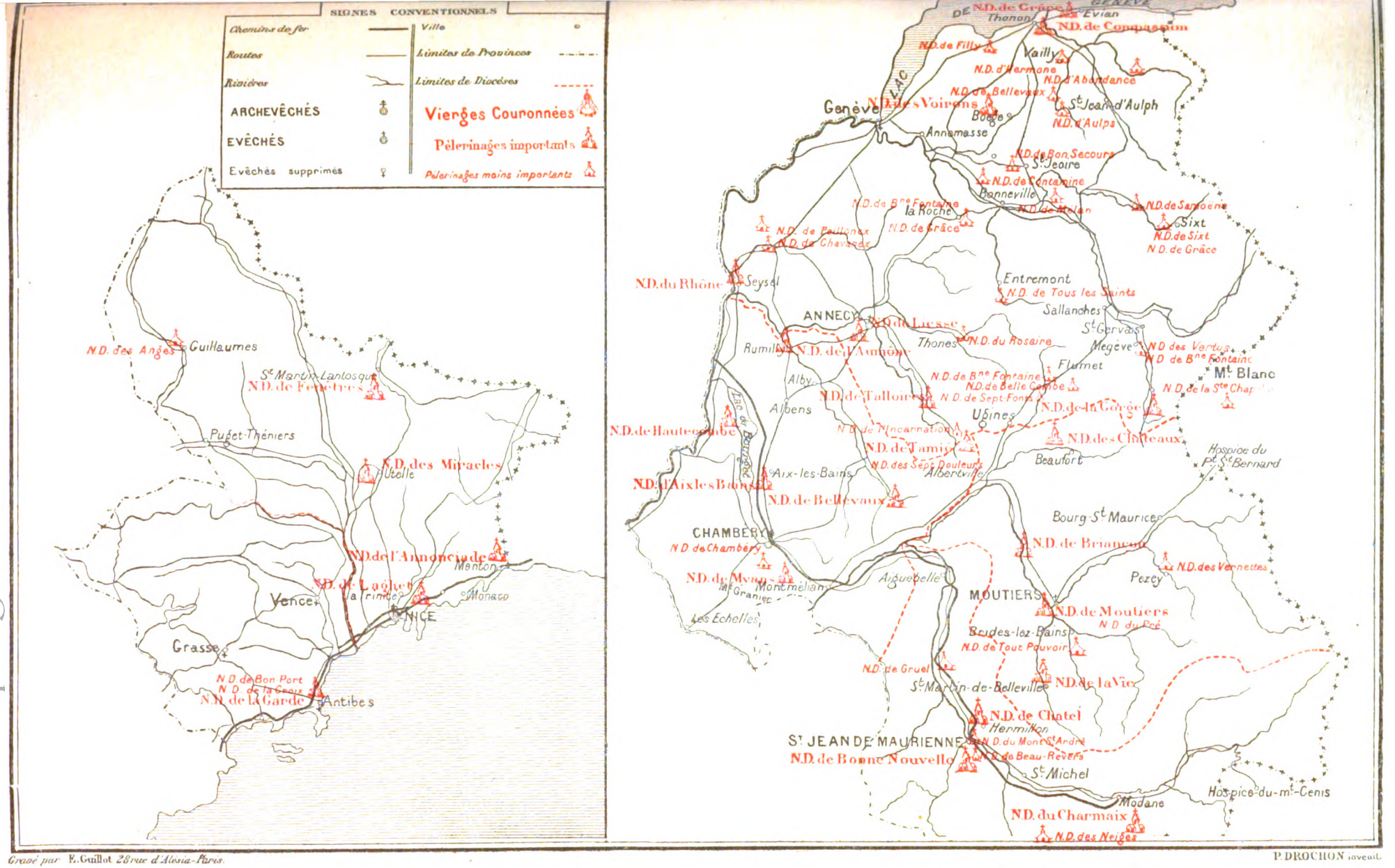
CHAMBÉRY — SAINT-JEAN DE MAURIENNE

TARENTAISE — ANNECY

NICE

Digitized by Google

Digitized by Google



Gravé par E. Guillot 28 rue d'Alésia-Paris.

P. DROCHON laveuil.

Digitized by Google

Digitized by Google

SAVOIE

Le duché de Savoie, divisé en quatre diocèses et deux départements, a été réuni à la France, avec le comté de Nice, par le traité passé, le 24 mai 1860, entre Napoléon III et Victor-Emmanuel.

Si la France et la Hongrie ont tenu à honneur de s'appeler l'une et l'autre le *royaume de Marie,* la Savoie, par sa piété traditionnelle envers la Mère de Dieu, a un droit véritable à s'appeler le *duché de Marie.* Ne convenait-il pas que Jésus-Christ fit des Alpes, qui sont la plus haute chaine de montagnes de l'Europe chrétienne, comme de gigantesques degrés du trône de sa Mère ? Ne convenait-il pas que ces hauteurs, consacrées par les Gaulois et les Romains aux divinités païennes, fussent soumises comme un trophée de victoire à Celle qui a écrasé la tête du serpent ?

Marie préside à toutes les époques de l'histoire de la Savoie ; elle en bénit les prospérités, elle en adoucit les malheurs ; sous ses auspices, les premiers apôtres des Alpes renversent les idoles, la civilisation s'implante ; Marie écarte du pays les hordes sarrasines, elle aide ses serviteurs à réparer les ruines de l'invasion ; sous son patronage, se fondent les premiers établissements de charité ; les moines défrichent les vallées et instruisent les peuples.

Les Savoisiens aiment leur céleste Reine. « Que de belles églises, s'écrie M. l'abbé Grobel, l'auteur de *N. D. de Savoie,* que de charmants sanctuaires, que de chapelles rustiques, que d'oratoires élevés pour lui rendre hommage ! Que de pratiques, que de fêtes en son honneur ! Que de pèlerinages où des vallées et des provinces entières se réunirent pour chanter sa gloire ! Comme si tant de sanctuaires n'eussent point suffi à l'activité de nos pères, et parce que leur rapprochement n'exigeait pas d'eux des marches assez longues et assez pénibles, à diverses époques ils se réunissaient en pieuses caravanes et allaient ensemble à N. D. du Puy en Velay, à N. D. des Ermites en Suisse, et jusqu'à N. D. de Lorette en Italie. »

La Savoie fut consacrée à la Très Sainte Vierge par une princesse fran-

Digitized by Google

çaise, Yolande, fille de Charles VII, le roi que fit couronner Jeanne d'Arc. Yolande avait épousé le bienheureux Amédée IX, duc de Savoie. Devenue régente, la pieuse duchesse, qui avait déjà consacré, voué et donné la Savoie à Marie, quelques années auparavant, renouvela cette donation une seconde fois. Voici le texte de ce curieux document :

« *A vous, glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, ma Dame et ma Maîtresse. Moi, Yolande de France, pauvre pécheresse, votre taillable et esclave, administratrice et tutrice du duché de Savoie, du Piémont et autres seigneuries, approuve et ratifie la lettre écrite ci-devant* (du vivant de son époux). *Je vous donne de nouveau mon corps, mon âme, mes enfants, et vous remets la puissance qui m'a été donnée par les États, vous supplie qu'il vous plaise l'accepter, gouverner ledit pays, mes enfants et moi aussi, les garder de leurs ennemis, de telle sorte qu'après cette vie mortelle, ils puissent avoir la vie éternelle. Dès à présent, je me démets de toute ma puissance et vous la remets, et quoi que ce soit que, par fragilité, je puisse faire contre votre volonté, je demande que, à l'heure de la mort, l'ennemi ne puisse rien me demander, car je renonce à lui, à tous ses faits et au monde, et par hommage je vous dis tous les jours de ma vie quinze* Ave Maria, *pour rappeler que je suis votre taillable... J'ai fait cette lettre, écrite de ma main et scellée de mon sceau, à Verceil, le second jour de février, fête de la Purification, et les premiers jours de ma tutelle et administration.*

« *Votre très humble et misérable esclave.*

« Yolande de France. »

Cet acte de consécration fut souvent renouvelé par les souverains de la Savoie, en particulier par une autre princesse française, Christine de France, sœur de Louis XIII, régente du duché. En notre siècle, le peuple tout entier l'a confirmé par l'érection d'une statue monumentale de N. D. de Savoie, à Myans, ainsi que nous le racontons plus loin.

DIOCÈSE DE CHAMBÉRY

N. D. de Myans, près Chambéry.
N. D. de Savoie, a Myans.
N. D. de Bellevaux en Bauges.
N. D. de Chambéry.
N. D. d'Aix ou des Eaux, a Aix-les-Bains.
N. D. d'Hautecombe.
N. D. de Tamié.
N. D. des Sept-Douleurs, a Planscherine.
N. D. de l'Incarnation, près de Faverges.

NOTRE-DAME DE MYANS, près Chambéry. Le voyageur que la vapeur emporte dans la direction de Chambéry à Turin, à travers les gran-

Digitized by Google

dioses vallées des Alpes, ne tarde pas à apercevoir, sur sa droite, à quelques kilomètres de la capitale de la Savoie, une gracieuse chapelle, dont le clocher est surmonté d'une grande statue de la Sainte Vierge. Cette statue moderne est dédiée à N. D. de Savoie, et le sanctuaire renferme l'antique *Vierge Noire* de Myans.

Depuis bien des années, la Reine du ciel reçoit en ce lieu les hommages des fidèles et leur distribue ses grâces ; la chapelle de Myans est mentionnée dans le cartulaire de saint Hugues, document du onzième siècle.

L'illustre saint Anthelme, prieur de la Grande-Chartreuse, puis évêque de Belley, qui fut l'un des plus vaillants défenseurs de la liberté de l'Église contre les empiétements de Frédéric Barberousse, au douzième siècle, est né dans ce château de Chignin, dont les vieilles tours s'élèvent non loin du sanctuaire.

Mais la célébrité de Myans remonte surtout à une effroyable catastrophe qui épouvanta la contrée, au siècle suivant. Regardez en face de vous, à droite, cette haute montagne qui s'élève vers les nues, et dont le sommet est coupé par une immense échancrure en demi-cercle. C'est le mont Grenier. Autrefois, à la place de cette échancrure, se dressait un pic dont la tête était à cinq cents mètres plus haut que la montagne actuelle. Au pied du géant s'étalait une ville florissante. C'était la ville de Saint-André. Une ville, hélas ! qui ne priait plus guère son patron, si l'on en juge par l'exemple suivant :

Il y avait dans la ville un prieuré de Bénédictins dépendant de l'abbaye de Saint-Rambert en Bugey. Un certain Bonnivard, homme puissant et cupide, parvint à déposséder les religieux, et, — en plein moyen âge, sans être aucunement ministre d'un grand État, — il expulsa brutalement les moines de leur maison. Le soir même, il invita tous ses parents et une société nombreuse, choisie parmi les principaux citoyens de la ville, à fêter avec lui la prise de possession de son nouveau domaine.

Cependant, les religieux s'étaient éloignés de la ville, à la recherche d'un abri ; les anges ne les guidaient point sous une forme humaine, comme autrefois la famille de Loth quittant Sodome ; mais leurs bonnes inspirations et la dévotion des moines dirigèrent les expulsés vers le sanctuaire de Myans. « Ils étaient là, arrosant le pavé de leurs larmes, lorsque tout à coup ils entendirent un épouvantable fracas, pareil à celui que ferait la terre si elle s'écroulait. » Cédant sous le choc d'un tremblement de terre local ou l'effort d'un lac intérieur, le mont Grenier tombait, écrasant sous des quartiers de roche immenses la ville de Saint-André et les villages voisins.

Digitized by Google

Cinq mille personnes périrent, ensevelies sous les ruines. La chapelle de Myans resta intacte : l'inondation des rochers s'arrêta près d'elle. Le voyageur moderne ne peut parcourir sans émotion la plaine couverte de blocs énormes, qu'on appelle les *Abîmes;* un petit lac occupe la place où jadis fut la ville.

Le sanctuaire de N. D. de Myans fut dès lors visité par de nombreux pèlerins.

Deux siècles plus tard, en 1458, un vaillant chevalier, qui avait fait le pèlerinage de Terre Sainte et guerroyé avec les chrétiens de Castille contre les musulmans d'Espagne, Jacques de Montmayeur, possesseur de la seigneurie d'Apremont, voisine de Myans, agrandit le sanctuaire et bâtit au-dessus une nouvelle église ; l'ancienne en devint comme la crypte. Par la munificence du même seigneur, un couvent s'éleva auprès du sanctuaire. L'église fut achevée par René, fils de Philippe, duc de Savoie, en 1498. Si vous allez à Myans, vous y pourrez voir encore des armoiries où se rencontrent l'aigle des Montmayeur et la croix de Savoie.

Les religieux de l'Observance prirent possession du couvent, et le pèlerinage devint plus florissant que par le passé; le concours était surtout considérable de Pâques à la Pentecôte; les paroisses y venaient en procession, spécialement dans les temps de sécheresse. On vit parfois de cinquante à soixante paroisses arriver le même jour; quelques-unes avaient marché dans la montagne pendant cinq ou six lieues. Il n'était pas rare de voir de ces pieuses caravanes, précédées de leur croix, de leurs bannières, et accompagnées de plusieurs membres du clergé, venir de la ville de Grenoble.

D'autres fois, c'était le Sénat de Savoie qui arrivait de Chambéry, le chapelet à la main, pour offrir ses hommages à la Reine du Ciel et la prier de bénir ses délibérations.

Quand verra-t-on le Sénat français, égrenant le rosaire, aller en procession à N. D. des Victoires? Certes, une assemblée assez chrétienne pour accomplir un pareil acte de foi apporterait plus de sagesse dans ses paroles et dans ses votes. Mais, en notre siècle, combien de gens qui aiment mieux faire le mal tout seuls que d'accomplir le bien avec l'aide de Dieu!

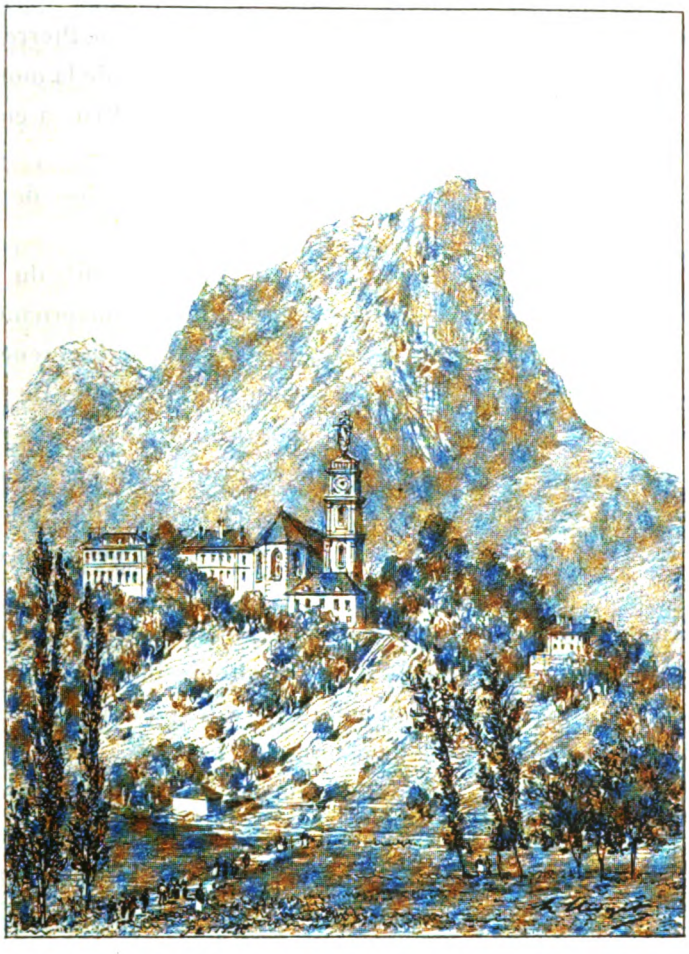
Au commencement d'avril 1603, le comte Louis de Sales, frère du saint évêque de Genève, se rendait au château de Cusy, pour épouser Claudine-Philiberte de Pingon.

Arrivé au bord de la rivière de Chéran, dans un endroit où il n'y avait pas de pont, le gentilhomme lança hardiment son cheval à travers

Digitized by Google

le torrent; mais les eaux, augmentées par la fonte des neiges, se précipitaient avec fracas. Le cheval s'abattit sous son cavalier, et le noble comte se vit emporté par le courant rapide, sans qu'il fût possible à ses gens de le secourir.

Dans ce péril extrême, il invoque Marie avec confiance et fait vœu d'aller à Myans. Aussitôt il parvient à s'accrocher à un obstacle et se tire



NOTRE-DAME DE MYANS, PRÈS CHAMBÉRY.

bientôt du danger. Le 2 avril, le mariage fut béni par saint François de Sales, au château de Crest; dès le lendemain, les deux époux étaient aux pieds de la Vierge de Myans et assistaient à la messe célébrée par leur illustre frère.

En 1534, un Savoisien, Jean Grandis, originaire du Chablais, était embarqué avec un grand nombre d'autres passagers sur un vaisseau qui allait de Gênes à Livourne. En route, le navire est assailli par une tempête

Digitized by Google

effroyable ; le Savoisien invoque avec ferveur N. D. de Myans ; le vaisseau désemparé sombre dans l'abime, et, seul de tous ses compagnons d'infortune, Jean Grandis échappe à la mort, grâce à un débris de mât auquel il parvient à s'attacher.

De retour en Savoie, son premier soin fut d'aller à Myans, où il arriva nu-pieds et déposa en *ex-voto* un tableau représentant son naufrage et sa délivrance.

En 1566, la peste ravageait la Savoie. Un soldat, nommé Pierre Dunand, en garnison au château de Montmélian, se voyant atteint de la mortelle épidémie, fait vœu d'aller en pèlerinage à Myans et d'y offrir sa cuirasse s'il échappe à la mort.

Quelques jours après, il arrivait plein de santé à l'église de la Vierge pour accomplir son vœu.

Au château de Chevron, près d'Albertville, un jeune fils du baron, le petit Benoit-Théophile, se dérobe aux regards de sa gouvernante, monte sur la plus haute tour, et se met à regarder en bas par les créneaux. Soit vertige, soit imprudence, il perd pied, et sa mère, Jeanne de Menthon, baronne de Chevron, le voit tomber du haut de la tour sur des pierres de taille qui couvraient le sol ! La pieuse mère avait eu la présence d'esprit de vouer aussitôt l'enfant à N. D. de Myans, et Benoit-Théophile échappe à la mort. Il devint plus tard l'un des plus vertueux archevêques de Tarentaise.

Des multitudes de grâces semblables et d'autres moins connues ne cessaient de récompenser la confiance des serviteurs de Marie, et faisaient connaitre qu'elle avait choisi la chapelle de Myans pour un des sanctuaires où il lui plait de distribuer ses plus abondantes faveurs.

Quand les armées de la Révolution eurent envahi la Savoie pour lui imposer un joug sanglant, et vendu l'église du pèlerinage, la tyrannie anticléricale d'alors ne put étouffer la piété des fidèles, et un jour en particulier la police révolutionnaire se trouva débordée par quinze à vingt mille personnes qui s'étaient donné rendez-vous, afin de prier ensemble pour la paix et la liberté de la religion ainsi que de la patrie.

La paix et la liberté revinrent, comme on sait, et le pèlerinage reprit peu à peu son ancienne splendeur. Le 17 octobre 1855, l'antique sanctuaire fut témoin d'une fête digne des plus beaux âges de la foi : l'érection d'une statue nationale sous le titre de N. D. de Savoie. Cette statue monumentale de Marie avait été exécutée à Paris, grâce aux souscriptions empressées des populations savoisiennes ; d'autres personnes y avaient généreusement coopéré. L'artiste, M. Louis Rochet, originaire de la Savoie,

Digitized by Google

n'avait voulu recevoir aucune indemnité pour son travail : « Ce sera, avait-il répondu, mon offrande de Savoisien. »

Le 31 août, la statue entrait à Chambéry, au son de toutes les cloches, traînée sur un char orné de guirlandes, de drapeaux et de banderoles, et tiré par six chevaux.

Le trajet, jusqu'à Myans, fut une marche triomphale. Le 17 octobre, jour fixé pour l'inauguration, huit archevêques ou évêques, environ six cents prêtres et trente mille fidèles, se pressaient aux pieds de l'image de Marie. Mgr Sibour, archevêque de Paris, le futur martyr, célébra le saint sacrifice sur un autel dressé en plein air. Après les cantiques et les symphonies des fanfares, l'évêque de Belley s'adressa à la foule : « Bénédiction, s'écria-t-il, à ce peuple si religieux, dont cette magnifique statue est une commune offrande à la Reine du ciel et de la terre. »

La statue avait été dressée sur la tour qui lui sert de piédestal ; elle était couverte d'un voile ; mais quand l'archevêque de Paris l'eut bénite, selon les formes liturgiques, le voile tomba. Aussitôt l'image de la céleste Reine de la Savoie apparut dans sa splendeur, et un long frémissement parcourut la foule. Il était midi, toutes les cloches des Alpes sonnaient l'*Angelus ;* on salua Marie ; le *Magnificat*, chanté par ce chœur formidable de trente mille voix et répété par les échos des montagnes, se faisait entendre jusqu'à trois quarts de lieue.

Quatre ans plus tard, on acheva la construction de quinze oratoires gothiques consacrés aux quinze mystères du Rosaire ; ils décorent la grande avenue de l'église ; ils ont été bénits en 1859.

Les Pères de la Compagnie de Jésus ont remplacé les fils de Saint-François comme gardiens du sanctuaire de Myans. La fête principale est la Nativité de la Sainte Vierge.

NOTRE-DAME DE BELLEVAUX en Bauges. Aux neuvième et dixième siècles, les Sarrasins mahométans, profitant de la faiblesse et de la division des successeurs de Charlemagne, débarquaient souvent sur les côtes de Provence, et, remontant les vallées du Rhône, poussaient jusqu'en Suisse leurs incursions et leurs ravages. Des forteresses, qu'ils occupaient çà et là, facilitaient leurs venues et leurs retraites ; la Savoie, en particulier, eut cruellement à souffrir.

« La plupart de nos vallées, qui n'avaient pas encore été défrichées, écrit M. l'abbé Grobel, étaient couvertes de forêts impénétrables qu'habitaient les sangliers, les ours et d'autres bêtes fauves.

« Presque toutes nos plaines étaient couvertes de marais, et nos torrents

Digitized by Google

étaient sans digues et sans ponts. Les champs, jadis cultivés par les Centrons, les Allobroges et les Romains, avaient été foulés par les barbares, et la plupart demeuraient en friche. Toutes nos anciennes villes, sans en excepter une seule, avaient été rasées, et on ne voyait que quelques cabanes sur les vieilles cités d'Abime, d'Aix, d'Alens et d'Alby.

« On faisait de longues lieues de marche dans nos vallées qui avaient été autrefois les plus peuplées, sans y rencontrer d'habitants, et il n'y avait guère de vie que dans les lieux où les moines avaient établi un prieuré ou autour des châteaux qui avaient résisté aux fureurs des Hongrois et des Sarrasins. »

Les Bénédictins et les chanoines réguliers de Saint-Augustin, sous la direction des évêques, furent les pionniers de la civilisation en Savoie. Ils furent souvent puissamment aidés par la protection et les largesses des seigneurs chrétiens du pays.

A ces premières légions monastiques vint se joindre au douzième siècle l'Ordre de Citeaux. Plus tard, les Franciscains, les Dominicains, les Augustins, les Jésuites, etc., apportèrent aussi leur part d'influence civilisatrice aux populations des Alpes.

« L'an 1078, de pieux Bénédictins, appuyés sur leurs bâtons, gravissaient, au risque de s'égarer dans les forêts, les coteaux et les rochers sur lesquels furent tracés plus tard les chemins difficiles qui conduisent dans les Bauges. Ils venaient de l'abbaye de Cluny, que saint Hugues gouvernait alors avec tant de sagesse. »

Les pèlerins de la solitude s'arrêtèrent près d'une *fontaine sacrée,* où les druides invoquaient jadis les *fées ;* ils la consacrèrent à Marie.

Bien d'autres fontaines semblables, primitivement l'objet d'un culte superstitieux, ont été de la sorte consacrées à Marie, dans les vallées des Alpes.

Les Bénédictins s'établirent près de la fontaine, dans un prieuré que leur fit construire le seigneur Nantelme. Leur église fut dédiée à Marie par les évêques de la contrée, en présence d'Humbert II, comte de Savoie, l'an 1090. Et ce désert prit désormais le nom mérité de Bellevaux, c'est-à-dire *belle vallée.*

La Révolution française, amie des ruines, comme les barbares Sarrasins, a renversé le couvent et l'église, qu'avait visités saint François de Sales, en 1606. Un modeste oratoire les remplace.

NOTRE-DAME DE CHAMBÉRY. Ancienne église du collège des Jésuites, fondée en 1598 par le duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier. Elle

Digitized by Google

fut le siège de *Congrégations* en l'honneur de la Sainte Vierge : c'est aujourd'hui l'église paroissiale. Le pèlerin y trouve une magnifique chapelle, décorée par la munificence du marquis Léon Costa de Beauregard ; au-dessus du bel autel en marbre de Carrare, s'élève la blanche statue de Marie Immaculée.

NOTRE-DAME DE CHAMBÉRY.

NOTRE-DAME D'AIX ou **DES EAUX**, à Aix-les-Bains. Les Romains, qui estimaient déjà les eaux d'Aix, avaient consacré cette ville à la déesse Diane, c'est-à-dire à la lune. Marie a vaincu Diane, elle est devenue la protectrice d'Aix depuis plus de mille ans. L'église de N. D. d'Aix, desservie autrefois par des chanoines réguliers de Saint-Augustin, enrichie à l'époque des croisades d'une belle relique de la vraie croix, apportée d'Orient par un seigneur du pays, fut érigée en collégiale par Léon X, en 1515. La Révolution a pillé les revenus de la collégiale et ses reliques, mais la piété

Digitized by Google

envers Marie a fait surgir de son sanctuaire, en 1852, une association de charité pour honorer la Reine du ciel et secourir les malades indigents.

Le pape Pie IX, de sainte mémoire, l'a enrichie d'indulgences. « Pendant toute la saison thermale, on célèbre chaque jour, en l'honneur de N. D. des Eaux, à l'heure la plus convenable pour les malades, une messe spéciale dans la chapelle de l'Œuvre. Cette messe est suivie de la récitation d'un *Ave, Maria* et de la double invocation : *Marie, salut des infirmes, priez pour nous ! Marie, consolatrice des affligés, priez pour nous!* — Tous les samedis soir, on chante, dans la même chapelle, les litanies de la Sainte Vierge et quelques cantiques ; on fait une instruction et on donne la bénédiction du Saint Sacrement. »

NOTRE-DAME D'HAUTECOMBE. Dans un site majestueux, au milieu d'une agréable et profonde solitude, sur la rive occidentale du lac du Bourget, s'élève l'antique abbaye cistercienne de Sainte-Marie d'Hautecombe. Elle fut fondée au douzième siècle, en l'honneur de la Sainte Vierge, par Amédée III, comte de Savoie. Saint Bernard dirigea l'entreprise par ses sages conseils ; il envoya pour abbé un de ses disciples les plus fervents, le Bienheureux Amédée d'Hauterive, parent de l'empereur d'Allemagne. Saint Guérin, abbé de N. D. d'Aulps (diocèse d'Annecy), avait fourni les premiers religieux.

La nouvelle abbaye abrita bientôt une nombreuse communauté ; saint Bernard vint la visiter et l'affermir dans la régularité religieuse. Le valeureux comte Amédée partit pour la croisade avec son neveu, le roi de France Louis VII ; il fut un des meilleurs capitaines de la guerre sainte. Il mourut à Nicosie en Chypre, pleuré par ses compagnons d'armes et regretté de ses sujets, après avoir désigné comme tuteur de son fils Humbert III le Bienheureux abbé d'Hautecombe, devenu plus tard évêque de Lausanne.

Sous cette prudente et sainte tutelle, le jeune prince savoisien apprit non seulement à bien gouverner ses États, mais à conquérir le royaume du ciel, et l'Église le vénère, le 4 mars, sous le nom de *Bienheureux Humbert de Savoie.*

Au savant Amédée d'Hauterive, dont il nous reste des homélies en l'honneur de la Sainte Vierge, avait succédé un autre grand serviteur de Marie, saint Vivian, disciple, lui aussi, de saint Bernard.

Le Bienheureux comte Humbert, aussi valeureux guerrier que bon souverain, venait à Hautecombe reposer son âme dans la retraite et la prière, aussi souvent que les affaires de l'État le lui permettaient ; il en sortait

Digitized by Google

NOTRE-DAME D'HAUTECOMBE.

Digitized by Google

Digitized by Google

l'intelligence et le cœur remplis de nouvelles forces et de nouvelles lumières. A la mort de sa seconde femme, Anne de Zeringhen, qui le laissait sans enfants, comme la première, Humbert, fatigué de la fragile vanité des choses de ce monde, vint d'abord chercher quelque consolation à Hautecombe et déclara bientôt qu'il voulait y achever ses jours sous l'habit monastique.

A cette nouvelle, une députation des États généraux de Savoie, assemblés à Chambéry, accourt à Hautecombe pour conjurer le prince de reprendre les rênes du gouvernement. Au nom de ses sujets, les députés le supplient de contracter un nouveau mariage, afin de laisser à ses États un héritier qui pût en assurer l'indépendance et la paix. Et comme le comte hésitait encore, ils menacèrent de mettre le feu à l'abbaye s'il n'en sortait. Humbert sacrifia donc pour le moment ses désirs de retraite, reparut à la tête de ses sujets, épousa Béatrix de Vienne, dont il eut un fils et successeur, Thomas Ier. Enfin, quand le temps propice fut arrivé, il revint s'enfermer à Hautecombe, y prit l'habit religieux et y mourut peu après, en odeur de sainteté.

Le Bienheureux Humbert fut enseveli dans le caveau de cette abbaye, qui devint dès lors le *Saint-Denis* de la Savoie. Vingt-huit princes ou princesses de Savoie, dont douze avaient porté couronne, et dont l'un est fêté dans l'Église le 13 mars (le Bienheureux Boniface de Savoie), vinrent successivement se ranger sous les voûtes du caveau funèbre, au-dessus duquel priaient les moines, et où ils attendent la résurrection glorieuse.

Ils reposent là, dans la paix, beaucoup mieux qu'un de leurs descendants au Panthéon de Rome.

N. D. d'Hautecombe fut le premier lieu de réunion de l'Ordre suprême de l'*Annonciade,* fondé par Amédée VI, dit le *Comte Vert,* et Charles III : la plus haute décoration que donnait la Maison de Savoie. D'après les règlements d'Amédée VI, les chevaliers de cet Ordre étaient au nombre de quinze, en l'honneur des quinze allégresses de Marie, et, dans un couvent de Chartreux établi à Pierre-Châtel par Bonne de Bourbon, veuve du comte, quinze moines célébraient chaque jour la messe en l'honneur de Marie et pour ses quinze chevaliers. Le drapeau bleu des chevaliers de l'*Annonciade* devint celui de la Maison de Savoie.

Les abbés *commendataires,* — ce triste empiétement du pouvoir laïque sur la liberté de l'Église par lequel on remplaçait les supérieurs réguliers des abbayes par des hommes étrangers à la vie religieuse, — les abbés commendataires furent funestes à Hautecombe au seizième et au dix-septième siècle.

Digitized by Google

L'abbaye venait d'être réparée dans son antique splendeur, quand survint l'invasion des barbares de la Révolution.

Les moines chassés, le monastère vendu, la bibliothèque pillée, les autels renversés, les tombeaux violés et profanés, l'église mutilée, devenue une fabrique de faïence, tel fut le résultat du passage des nouveaux amis de la *Fraternité*. Bientôt, la voûte endommagée s'écroula, jonchant le pavé d'un monceau de débris. C'en était fait de la royale et glorieuse abbaye de N. D. d'Hautecombe.

Mais des jours plus dignes d'un peuple civilisé reparurent. Charles-Félix, roi de Sardaigne, racheta cette terre qui renfermait les cendres d'un si grand nombre de ses aïeux ; il eut la consolation de retrouver leurs ossements sous les décombres. L'église et le monastère furent rebâtis, selon le style ancien ; d'habiles sculpteurs refirent les tombeaux des princes ; les disciples de saint Bernard vinrent reprendre dans le chœur renouvelé la psalmodie sainte interrompue depuis plus de trente ans ; et Hautecombe redevint l'une des gloires de la Savoie, sous la protection de N. D. des Anges.

En face de l'autel de la Vierge, construit en marbre de Carrare, on voit le tombeau du pieux restaurateur, le roi Charles-Félix, mort en 1831. Près de lui, on a enseveli Marie-Christine, sa digne épouse.

La mort de Charles-Félix, décédé sans postérité, laissa le trône de Sardaigne à la branche cadette, dite de Savoie-Carignan. On espérait qu'elle ferait aussi revivre les vertus des Bienheureux Humbert, Amédée, Boniface, Louise et Marguerite de Savoie. Mais, hélas ! l'ambition et la franc-maçonnerie ont, depuis, attelé les chefs de cette famille au char d'une révolution impie et spoliatrice.

Si le valeureux prince savoisien, ce chevalier de la croix, qui fonda Hautecombe, sortait de son tombeau pour tirer de nouveau l'épée contre les ennemis de l'Église et les mécréants, peut-être devrait-il livrer bataille à l'un de ses petits-fils.

Ruine des ruines !

Puisse cette ruine se relever un jour comme celles d'Hautecombe !

NOTRE-DAME DE TAMIÉ. Tamié, aujourd'hui rattaché au diocèse de Chambéry, appartenait autrefois à celui de Tarentaise. Au douzième siècle, un moine cistercien, saint Pierre Ier, ancien abbé de la Ferté, devenu archevêque de Tarentaise, voulut être aidé dans son apostolat par les prières et les bons exemples des religieux de son Ordre. Vers l'extrémité de son diocèse, au centre de la Savoie, se trouvait un col élevé, entre deux hautes

Digitized by Google

montagnes ; une route le traversait, mais le voyageur tremblait quand, après une montée pénible, il fallait s'engager dans ce vallon étroit, sauvage, couvert de bois, sans abri, fréquenté par les bêtes fauves et les brigands. L'hiver, surtout, quand la neige amoncelée couvrait le sol, ce défilé était redoutable.

Tel est le séjour que l'archevêque offrit à ses héroïques frères. Une colonie de disciples de saint Bernard vint de l'abbaye de Bonnevaux à Tamié.

A la tête de la pieuse caravane, Bernard avait placé un saint. Il s'appelait Pierre. Né dans le diocèse de Vienne, Pierre avait entraîné dans la vie religieuse toute sa famille, son père, ses deux frères, sa mère et sa sœur. L'aîné de ses frères, saint Lambert, mourut abbé de N. D. de Chézery.

Ce qu'il fallut de patience, de privations, de courage, de persévérance pour transformer le col de Tamié, y construire une chapelle et un couvent, défricher le vallon et le rendre fertile, il serait difficile de le raconter. Consolés par une prière continuelle, soutenus par leur saint abbé, énergiques dans la pénitence, les moines triomphèrent des obstacles.

Quelques années après, grâce aux libéralités des seigneurs qui leur avaient cédé cette solitude et les aidaient de leurs aumônes, les religieux bâtirent, près de leur abbaye, un hospice pour les voyageurs et les malades ; là, le saint abbé se plaisait à venir servir les indigents de ses propres mains.

Ainsi ce repaire des bêtes féroces et des brigands était devenu l'asile de la vertu, de la prière et de la charité.

Élu archevêque de Tarentaise, saint Pierre refusa l'honneur, mais ses supérieurs lui ordonnèrent d'accepter la charge ; il fut l'apôtre des Alpes, la lumière de son Ordre, le pacificateur des peuples et le défenseur du Saint-Siège contre les schismatiques d'Allemagne.

Après lui, l'abbaye de Tamié eut de longs jours de prospérité ; puis vint la décadence : ainsi va la faiblesse humaine. Mais au dix-septième siècle, un religieux de Tamié s'enfuit à l'abbaye de la Trappe, que l'abbé de Rancé venait de réformer. Son supérieur, indigné, court à sa recherche. Le beau spectacle de la régularité de la Trappe, les exhortations de Rancé convertissent le supérieur qui revient à son couvent, où il établit la réforme de la Trappe.

C'est ainsi que la grâce de Dieu vient au secours de la faiblesse humaine.

L'antique abbaye, rebâtie à neuf, peuplée de religieux renouvelés dans la ferveur et l'observance régulière, retrouva ses beaux jours d'autrefois ;

Digitized by Google

Marie put regarder avec amour ses enfants. L'auteur de cette réforme était l'abbé Jean-Antoine de Laforêt de Saumont. On venait s'édifier auprès de ces bons cénobites. En 1715, le roi de Sardaigne Victor-Amédée II vint à Tamié faire une retraite de plusieurs jours. Son fils Charles-Emmanuel et son épouse, la vénérable Clotilde de France, l'imitèrent en 1786 et en 1788.

Et pourtant, le jour approchait où le col de Tamié, après cinq siècles de paix, allait repasser sous le régime de la Terreur! Au mois de septembre 1792, la Savoie avait été envahie par les troupes de la Révolution française.

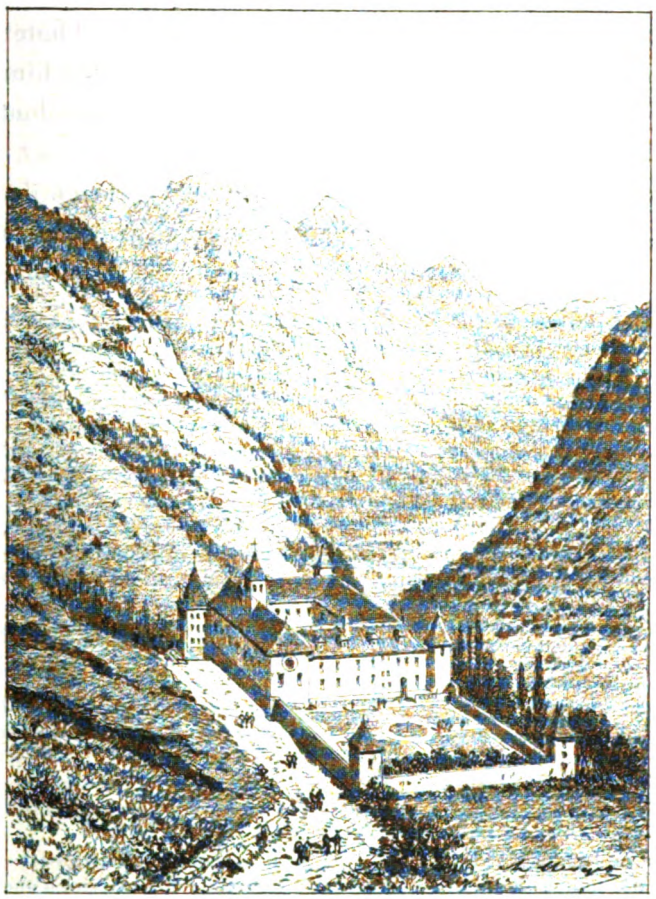
L'un des premiers jours d'avril 1793, vers le soir, la paisible abbaye se vit cernée par un détachement de troupes révolutionnaires. Le Rév. Père abbé, dom Gabet, ancien garde du corps du roi de Sardaigne, encore jeune et plein de fermeté, ne se déconcerte pas. Il s'attendait à cette visite. Il donne ses ordres à la communauté, puis il s'avance au-devant des envahisseurs, qu'il accueille comme des hôtes; il introduit dans les grandes salles du couvent les militaires, qui ont faim et froid; il les réchauffe, leur fait servir à boire et à manger. Pendant qu'il s'empresse autour d'eux comme un ami, les religieux exécutent ponctuellement ses ordres, des montures sont préparées en dehors du monastère, on charge sur elles ce qu'on a de plus précieux; elles porteront aussi quelques provisions de voyage et aideront dans la marche les plus faibles.

Harassés de fatigue, surpris par la douce chaleur des appartements, et aussi un peu par le bon vin dont ils ont usé abondamment, les soldats s'endorment, heureux de jouir d'un bien-être qu'ils n'avaient sans doute pas goûté depuis longtemps. Plus personne pour faire sentinelle. L'abbé avait prévu ce résultat. Il s'éloigne sans bruit; la communauté, étouffant ses sanglots, défile silencieusement le long des corridors, quitte, en le marquant de ses larmes, le cloître témoin de tant d'années de paix et qu'elle ne reverra plus. On se forme en caravane à la porte du monastère, et, à la faveur des ténèbres, on s'éloigne à travers les montagnes, cherchant quelque nouveau désert où la liberté du mal n'ait pas encore tué la liberté du bien.

Les Pères eurent beaucoup à souffrir durant ce voyage. Il faisait mauvais temps, et les montagnes étaient couvertes de neige. Au pied du Grand Saint-Bernard, ils pleurèrent en voyant, étendu sur la route, le cadavre glacé d'un prêtre, M. Bailly, curé de Saint-Ferréol. Lui aussi, il avait fui devant les terribles envahisseurs : il était mort, là, sur la neige, épuisé de fatigue et de froid, seul et sans secours. Plus heureux, nos fugitifs arrivèrent tous à Turin, encore au pouvoir du roi de Sardaigne.

Digitized by Google

Il est des âmes qui ne sont point faites pour affronter les dangers du monde. Parmi les moines de Tamié, réfugiés en Italie, où ils furent plus tard en butte à de nouvelles vexations, il y avait un jeune religieux, nommé Félix Mouthon. Orphelin de bonne heure, entré au couvent, profès en 1784, il avait passé huit années heureuses à Tamié, sous le nom de Frère Ber-



ABBAYE DE NOTRE-DAME DE TAMIÉ.

nard, dans l'austérité, la prière, le travail, l'amour de Dieu et le culte de Marie.

Hélas ! pourquoi sa vie ne s'écoula-t-elle pas tout entière ainsi, à l'abri du cloître? Rejeté dans le monde par la tempête révolutionnaire, il se laissa séduire par les vanités et les plaisirs, se défroqua et commit de grandes fautes.

Dans cet affreux naufrage, il ne lui resta qu'un souvenir du passé, une dévotion encore sincère à Marie; ce fut sa planche de salut.

Digitized by Google

Marie lui obtint la grâce d'une parfaite conversion. Revenu à Dieu de tout son cœur, l'ancien moine de Tamié ne put résister au désir de revoir cette chère abbaye, témoin de son bonheur évanoui. « Mes larmes coulèrent par torrents, dit-il, dès que je pus apercevoir ses murs dégradés, faible image de ma propre dégradation ; j'arrosai de mes pleurs expiatoires le cloître, l'église, les tombeaux, les restes de l'autel renversé..., mon ancienne cellule... O ma cellule ! Qu'était devenu l'hôte fortuné qui vécut huit ans dans ton enceinte ? Oh ! qui pourrait redire l'immensité des douleurs, les souvenirs déchirants, l'ineffable amertume dont mon cœur fut inondé ? »

Félix Mouthon était poète, et cette visite fut l'occasion de l'élégie suivante, qui, à travers certaines imperfections, laisse échapper de réelles beautés :

Sion, tes portes sont détruites,
Le temple tombe, et ses lévites
Loin de toi courent éplorés ;
Aux débris de ton opulence,
Tes harpes dorment en silence ;
Pleurez, anges de paix, pleurez !

Voilà donc cette solitude
Où jadis, sans inquiétude,
S'écoulaient mes jours fortunés !
Dieu ! puis-je étouffer un murmure,
Quand le flambeau de la nature
Luit sur ces cloîtres profanés ?

Autrefois, le pieux cantique
Résonnait sous ce dôme antique,
De paix, de gloire couronné.
Maintenant, l'oiseau des ténèbres
Fait retentir de cris funèbres
Ce temple auguste abandonné.

Où sont tes fêtes solennelles,
Quand des collines éternelles
L'hymne céleste était chanté ?
Hélas ! un lugubre silence
Glace de sa morne éloquence
Le voyageur épouvanté !
. . . . . .
Mais peut-être la tombe obscure,
Qu'en tous lieux respecte l'injure,
Où le temps même est arrêté,
Aura sauvé des mains vandales
Au moins les couches nuptiales
Des époux de l'éternité.

Je descends sous la sombre voûte ;
Mon cœur bat... Je vais voir, sans doute,
Ses immobiles habitants :
Espoir trompeur ! vaine chimère !
J'y trouve la mort solitaire
Pleurant l'exil de ses enfants !

La horde impie et meurtrière
Troubla la tombe hospitalière,
Sans pudeur comme sans remords.
Tombeaux, vos portes sont ouvertes,
Les catacombes sont désertes !...
Ils ont même effrayé les morts !
. . . . . .
Sortant de ce noir sanctuaire,
Que vois-je ?... Un spectre à l'œil sévère
S'avançait du fond des dortoirs.
« Viens, me dit-il, fils infidèle ;
Vois ta cellule, elle rappelle
Et ton parjure et tes devoirs. »

Je m'écriai : « Miséricorde ! »
Couvert d'un sac, ceint d'une corde,
Tête et pieds nus, le cœur brisé,
Soudain la voix de l'espérance
Me dit : « Dieu voit ta repentance. »
Le spectre s'enfuit apaisé.

J'ai connu ta voix, ô Marie,
Dans ces paroles d'amnistie ;
Oui, je les dois à ta pitié.
Tu le sais, malgré ma démence,
Jamais ton nom, dès mon enfance,
De mon cœur ne fut oublié.

Félix Mouthon ne revit pas Tamié relevé de sa désolation. Il mourut dans un couvent de Capucins, à Suze, vers 1835, après une longue et publique pénitence de ses péchés. Mais plus tard, les Trappistes rachetèrent

Digitized by Google

une seconde fois cette terre, que leurs anciens Frères avaient jadis conquise sur le désert ; ils y établirent un prieuré. L'antique monastère se ressouvint des jours de saint Pierre de Tarentaise.

Le 29 août 1873, plusieurs milliers de pèlerins, près de deux cents prêtres, venus de quatre diocèses de Savoie, et présidés par Mgr Turinaz, évêque de Tarentaise, se pressaient auprès de N. D. de Tamié ; ils vénéraient la relique du saint fondateur de l'abbaye.

Satan eut de nouveau son tour, en 1880, la triste année de l'expulsion des religieux. Le Rév. Père Éphrem, prieur de Tamié, s'en alla alors dans la despotique Asie, chercher un coin de terre où le bien fût plus libre que dans notre France opprimée.

Où pensez-vous qu'il le trouva ?

En Chine, au nord de Pékin, où il travaille à fonder un couvent de Trappistes !

Tamié, cependant, reste encore à Dieu et à Marie. Le pèlerin peut y prier.

En descendant vers Albertville, il fera bien de s'arrêter un instant à la chapelle de *N. D. des Sept-Douleurs,* sur le coteau de Plancherine ; ou, s'il prend sa route vers la Haute-Savoie, il trouvera, près de Faverges, la gracieuse chapelle de *N. D. de l'Incarnation,* enrichie par Pie IX de l'indulgence de la Portioncule.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE SAINT-JEAN DE MAURIENNE

N. D. de Bonne-Nouvelle, près Saint-Jean de Maurienne.
N. D. du Charmaix, près Modane.
N. D. des Neiges, id.
N. D. de Chatel, a Hermillon.
N. D. du Mont-Saint-André, près Hermillon.
N. D. de Beau-Revers, près Hermillon.

Érigé au sixième siècle, ce diocèse eut pour premier évêque saint Felmase. Il fut supprimé en 1802, mais rétabli en 1825.

Une héroïque enfant de la contrée, sainte Thècle, apporta d'Alexandrie à Maurienne une relique insigne de saint Jean-Baptiste, et, dès le sixième siècle, la Maurienne se mit sous la double protection du saint Précurseur et de la Mère de Dieu.

Plus d'un quart des églises du diocèse sont dédiées à Marie, et plusieurs sont sous le vocable de son Assomption.

Aimon Ier de Miolans, évêque de Maurienne, au treizième siècle, faisait déjà célébrer dans la collégiale de Notre-Dame la fête de l'Immaculée-Conception. Cette église est aujourd'hui remplacée par une chapelle.

NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE, près Saint-Jean de Maurienne. A quelque distance de la ville épiscopale, s'élève la chapelle de N. D. de Bonne-Nouvelle, en l'honneur de l'Annonciation de Marie. Fondé par un prince de la Maison de Savoie, en action de grâces d'une victoire, ce sanctuaire fut détruit au dix-septième siècle par un incendie; mais un riche jeune homme, qui allait s'engager dans l'Ordre des Capucins, apprend miraculeusement ce désastre et cède ses biens pour la reconstruction.

Pendant la Révolution, la *Société des amis de la liberte et de la fraternité,* établie à Saint-Jean, vota des mesures tyranniques contre ce sanctuaire, devenu, selon eux, un foyer de superstition. « Parce que, disaient-ils naïvement, la *nature* faisait parler quelques personnes et en faisait mar-

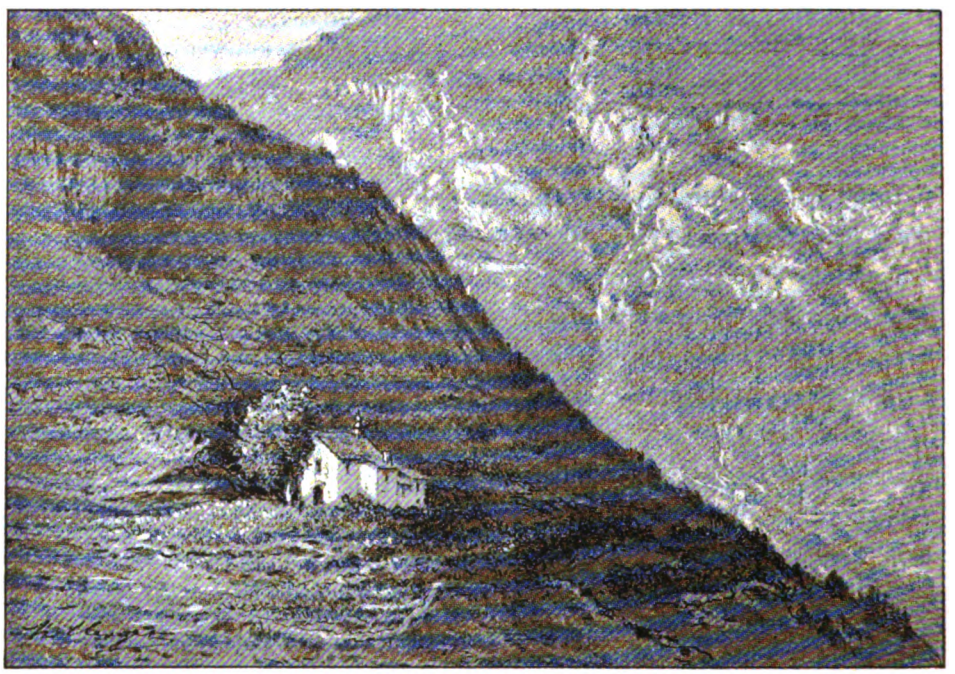
Digitized by Google

cher quelques autres. » (Procès-verbal des 1er et 20 ventôse an II.) Dame *Nature* a bon dos.

Toutefois, la chapelle ne fut pas démolie, et aujourd'hui, les fidèles la fréquentent comme autrefois.

Tout prêtre qui vient d'être ordonné, en Maurienne, ne manque pas d'aller placer son sacerdoce sous la protection de N. D. de Bonne-Nouvelle.

N'est-il pas, en effet, destiné à être toute sa vie le messager de la *Bonne Nouvelle,* c'est-à-dire de l'*Évangile?*



NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE, PRÈS SAINT-JEAN DE MAURIENNE.

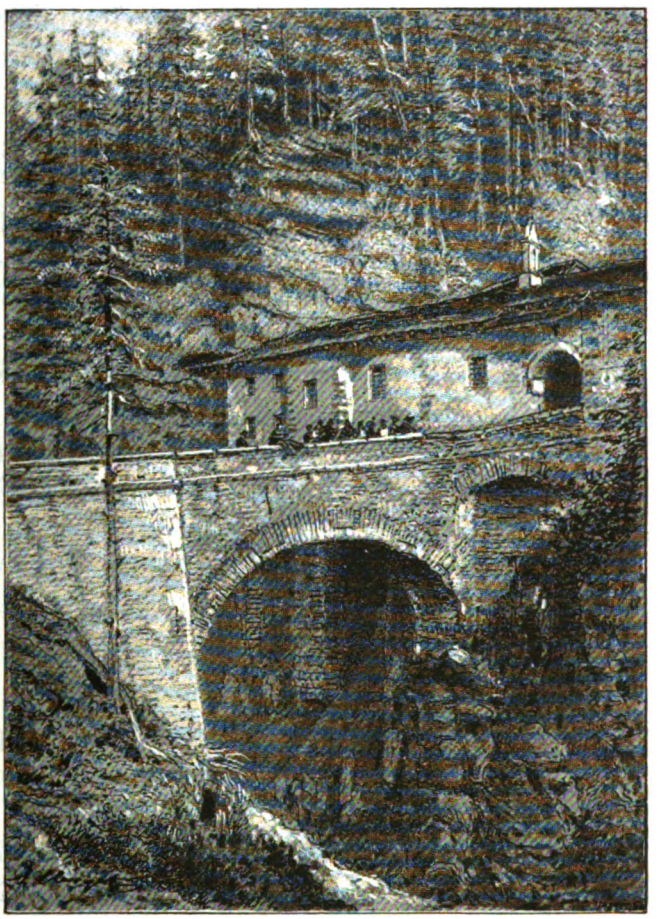
NOTRE-DAME DU CHARMAIX, à Modane. Non loin du mont Cenis, à trois kilomètres de Modane, dans une gorge étroite et sauvage, sur les bords d'un torrent qui mugit à travers les roches et les abîmes, se dresse un petit édifice. Ses modestes proportions semblent écrasées par l'immensité de la montagne : c'est la chapelle de N. D. du Charmaix, lieu de pèlerinage cher aux habitants de la Maurienne, depuis plus de mille ans. Un chemin rapide et pierreux, orné de quinze petits oratoires rappelant aux pèlerins les quinze mystères du Rosaire, conduit à un pont jeté sur le torrent; au delà est la chapelle, entourée de grands sapins. Une grille en fer ferme le sanctuaire et laisse apercevoir l'autel, orné de colonnes en bois

Digitized by Google

sculpté et doré, sur lequel s'élève la petite statue de Marie, en marbre blanc un peu noirci par les siècles.

Les montagnards des Alpes accourent nombreux durant la belle saison, surtout le 8 septembre, aux pieds de la Vierge miraculeuse.

Écoutez ce qu'ils racontent. Avant qu'il y eût de chapelle en ce lieu,



NOTRE-DAME DU CHARMAIX, PRÈS MODANE.

un solitaire y vint chercher un asile de pénitence et de prière. Un jour qu'il méditait dans sa grotte, la pensée lui vint de bâtir près d'ici un hospice et une chapelle, où les voyageurs fatigués et sans abri, allant de Savoie en Piémont, pussent trouver un asile et un moment de repos utile à leur corps et à leur âme. Le solitaire communiqua son projet aux paysans du voisinage; ceux-ci de s'en réjouir et d'apporter, les uns des pierres, les autres des poutres, d'autres quelques pièces de monnaie.

Digitized by Google

L'établissement charitable devait s'élever non loin de la gorge, sur un plateau qui domine la vallée.

Tout est préparé; le lendemain, on commencera la construction. Le moine arrive de grand matin. Quelle surprise! les matériaux ont disparu, transportés dans la gorge, au bord du torrent, où la route est difficile. Aidé des paysans, l'ermite remonte les pierres et les poutres. Le lendemain, ce qu'on avait transporté avec beaucoup de peine se trouvait replacé dans la gorge. C'est ici que Dieu veut l'hospice et la chapelle, pensa le moine. Et c'est là que l'on construisit.

Un peu plus tard, à la vue des Sarrasins qui mettaient tout à feu et à sang dans la contrée, les habitants de Modane vinrent chercher un refuge auprès de la chapelle de Marie. Ils firent bien, car ils échappèrent ainsi à la mort; et les Sarrasins, qui essayèrent de les poursuivre, disent les traditions anciennes, se sentirent arrêtés par une force invisible, et rebroussèrent chemin.

Dans les siècles suivants, le sanctuaire de N. D. du Charmaix ne fut pas moins aimé. Enrichi d'indulgences par les évêques, orné et doté par la munificence des seigneurs, il voyait accourir, dit un vieux chroniqueur, « *un nombre presque sans nombre de pèlerins* ». Aucun montagnard de la Maurienne ne voulait achever sa vie sans y être allé au moins une fois.

Le 26 août 1620, Charles-Emmanuel le Grand, duc de Savoie, oubliant un instant ses trop ambitieux projets militaires, arrivait au Charmaix, accompagné d'une cour brillante et d'un peuple nombreux. Le prince entendit dévotement la messe et visita les environs. Tout à coup, un paysan se présente à lui, — était-ce quelque descendant de ces fiers montagnards qui osèrent disputer le passage des Alpes au grand Annibal? Peut-être... Il venait se plaindre au duc : les cavaliers de la cour n'avaient-ils pas eu le sans-gêne de lâcher leurs chevaux dans son pré! Grosse ruine pour le pauvre homme. Le prince l'écoute avec bonté et lui dit d'évaluer lui-même le dommage. — « C'est tant », répondit le paysan. — « Mon ami, repartit le duc, vous n'exigez pas trop. » Et il lui fit aussitôt remettre quatre fois plus.

Charles-Emmanuel voulut se rendre compte par lui-même des faveurs prodigieuses que la renommée attribuait à la protection de N. D. du Charmaix; il fut si satisfait de son enquête, qu'il fit plus tard une riche aumône pour réparer et embellir la chapelle.

Et comme il avait manifesté son étonnement de voir que les grâces accordées en ce lieu par la Reine du ciel n'étaient pas davantage publiées,

Digitized by Google

un médecin de Saint-Jean de Maurienne en recueillit un grand nombre ; il en composa un volume sous le titre de *Diva Virgo Charmensis*. Ici, c'était un enfant souffrant d'un ulcère et d'une carie des os, rendu à la santé ; là, un père qui va demander la guérison de son fils atteint d'une maladie de langueur, et, à son retour chez lui, le retrouve parfaitement guéri ; ailleurs, c'est un voyageur tombé dans un précipice et miraculeusement sauvé d'une mort imminente, etc.

Nous trouvons dans le voisinage *N. D. des Neiges*.

NOTRE-DAME DE CHATEL, à Hermillon, tout près de ce château, donné en 887, par Boson, roi d'Arles, aux évêques de Maurienne, pour leur servir de refuge contre les invasions barbares, était placée sous la protection de Marie. La chapelle du château, à laquelle a succédé la paroisse actuelle de N. D. du Châtel, est l'origine de ce pèlerinage. L'Annonciation de Marie en est la fête.

Non loin de là sont deux autres chapelles dédiées à Marie. *N. D. du Mont-Saint-André* et *N. D. de Beau-Revers* attirent la piété des fidèles.

Dans les campagnes que protégeait le château d'Hermillon, naquit saint Marin, digne émule de saint Thomas de Maurienne et de saint Landry, trois enfants de l'Ordre de Saint-Benoit, qui ont embaumé cette contrée du parfum de leurs vertus.

Au mois de septembre 1176, un berger de ces montagnes gardait ses brebis non loin d'Hermillon, et priait sans doute N. D. du Châtel, car il était bon et pieux. Il entendit une voix surnaturelle qui l'appela distinctement par trois fois. « Seigneur, répondit-il, je vous entends, mais je ne puis vous voir ; que voulez-vous que je fasse ? — Je veux que tu laisses là tes brebis, reprit la voix, et que tu ailles me bâtir un pont sur le Rhône. — Je n'ose abandonner les brebis dont ma mère m'a confié le soin ; je ne sais pas où est le Rhône, et je n'ai pour tout bien que trois oboles. » La voix le rassura et lui promit un guide.

Le berger partit donc à la suite du guide, atteignit le Rhône et descendit vers Avignon ; mais quand il parla de son projet aux habitants, tout le monde le prit pour un fou, depuis l'évêque jusqu'au dernier enfant de chœur, et les magistrats le firent arrêter. Or, Bénézet (c'était son nom) justifia sa mission par de nombreux miracles ; alors, les uns lui fournirent des ressources, d'autres le secours de leurs bras, et le serviteur de Dieu

Digitized by Google

construisit le fameux pont d'Avignon, dont les libres penseurs eux-mêmes ont profité jusqu'en ce siècle.

Construire des ponts était alors une œuvre de charité très importante. Les compagnons de saint Bénézet formèrent un petit Ordre religieux qu'on appela les *Frères Pontifes*. Le bienheureux fondateur mourut épuisé par les travaux quand le pont fut achevé ; on l'y ensevelit, dans une petite chapelle bâtie sur l'une des piles.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE TARENTAISE

N. D. de Moutiers.
N. D. de Briançon.
N. D. des Chateaux, près Beaufort.
N. D. de Tout-Pouvoir, a Brides-les-Bains.
N. D. du Pré, près de Brides-les Bains.
N. D. de la Vie, a Saint-Martin de Belleville.

Darantasia, capitale des Ceutrons, était une cité gallo-romaine importante, mais presque détruite au cinquième siècle par les Barbares. Saint Marcel, qui venait de succéder à saint Jacques dans le gouvernement de ce diocèse, fixa sa résidence au lieu où s'élève aujourd'hui la ville de Moutiers. Il y bâtit un *monastère* qui a donné son nom à la ville. Érigé en archevêché depuis la fin du huitième siècle, ce siège fut supprimé en 1802, rétabli en 1825 et rattaché à Chambéry. Il avait autrefois pour suffragants Sion, Aoste et Saint-Jean de Maurienne.

NOTRE-DAME DE MOUTIERS. Saint Marcel dédia sa nouvelle cathédrale à Marie, dont le concile d'Éphèse venait alors de venger la divine maternité contre les attaques de Nestorius.

Restaurée au siècle suivant, elle fut consacrée par saint Avit, archevêque de Vienne, l'apôtre des Burgondes. Elle eut part aux libéralités de Charlemagne mourant.

Le culte de la Mère de Dieu a toujours été si vivant dans cette église, qu'au dix-septième siècle, on y voyait six chapelles dédiées à Marie; la plus vénérée des fidèles était celle de *N. D. de Pitié* ou des *Sept-Douleurs :* les bienfaits qu'on y obtenait étaient si nombreux, qu'on la surnomma N. D. de Grâce.

On peut voir une attestation des miracles qui s'y opéraient, dans un acte de Mgr de Sainte-Agnès, archevêque de Tarentaise, daté du 28 juin 1773. Souvent saccagée par les guerres et en dernier lieu par la Révolution française, la vieille cathédrale de Saint-Marcel, toujours relevée par la piété

Digitized by Google

des Savoisiens, reste dédiée à Marie sous le vocable de l'Assomption. L'autel de N. D. de Pitié, devenu celui de N. D. du Rosaire, y attire toujours les âmes pieuses.

NOTRE-DAME DE BRIANÇON. La route qui mène de Savoie en Piémont par le Petit Saint-Bernard traverse, avant d'arriver à Moutiers, un défilé long et étroit, où l'Isère dispute l'espace au chemin. Bien des

NOTRE-DAME DE BRIANÇON.

armées ennemies se sont rencontrées dans ce passage jadis hérissé de fortifications. François Ier en 1536, et Henri IV en 1600, y ont signalé leur valeur.

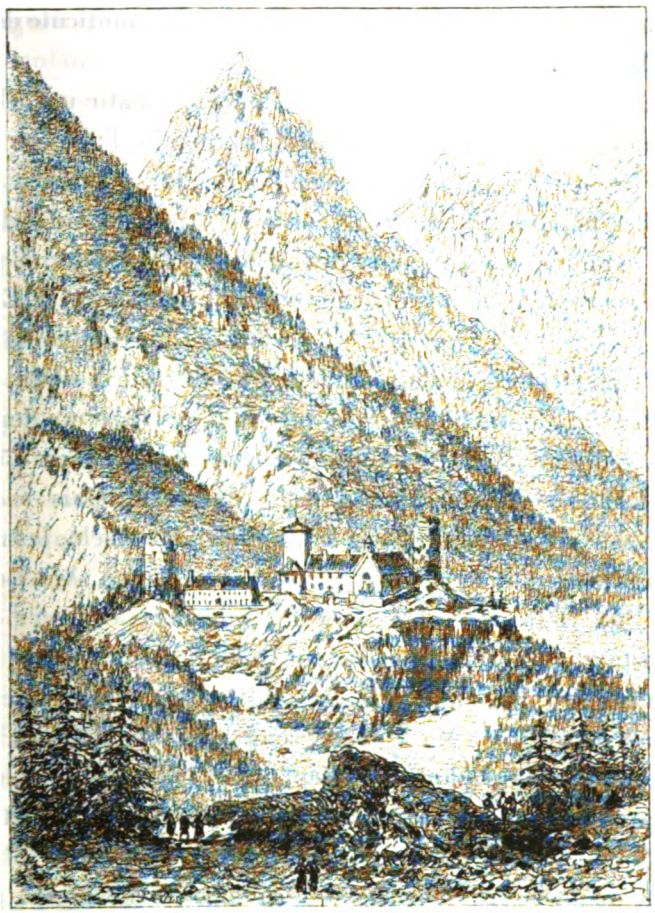
Les *castels* sont en ruine, mais l'humble et antique chapelle de N. D. de Briançon, conservée par la piété des peuples, élève toujours ses blanches murailles au delà du torrent, et invite le pèlerin à franchir le pont hardi qui lui donne accès, pour se mettre sous la protection de Marie.

NOTRE-DAME DE BEAUFORT ou **DES CHATEAUX.** Entre le Faucigny et la Tarentaise, s'étend une belle vallée, riche de bois et de pâturages, et entourée de hautes montagnes; elle se divise en deux branches,

Digitized by Google

et au milieu se dresse un mamelon élevé, couronné par une forteresse que son aspect imposant avait fait appeler *Beaufort*. Au milieu du dixième siècle, les hordes sarrasines, débarquant sur les côtes de Provence, venaient porter les ravages et la mort jusqu'aux sommets des Alpes.

Le sire de Beaufort, Bernard, oncle et parrain de saint Bernard de



NOTRE-DAME DES CHATEAUX.

Menthon, épuisait en vain sa petite armée féodale contre les sauvages envahisseurs.

Tout semblait désespéré. Elle espérait pourtant encore, la pieuse châtelaine de Beaufort, si aimée de son peuple qui a conservé longtemps le souvenir de sa charité. On racontait d'elle des traits dignes de la chère Élisabeth de Hongrie, au château de la Wartbourg. Elle rappela à son époux le pouvoir de Celle que l'Écriture compare à une armée rangée en bataille. Alors, « le preux chevalier fléchit le genou en terre et promit

Digitized by Google

que, si les mécréants vidaient les terres de sa baronnie, il élèverait près de son château un sanctuaire à la Vierge Marie, et que, *tant que le monde serait monde,* elle y recevrait les hommages des fidèles chrétiens.

« A peine ce vœu était-il prononcé, que les bandes sarrasines, frappées comme d'une terreur panique, s'enfuirent tumultueusement; du donjon du château on les vit disparaître derrière le *Char* ou monticule de la Pierre, au ruisseau Mânant.

« Fidèle à sa promesse, le baron de Beaufort fit bâtir une chapelle sur le plateau inférieur au château, à gauche du chemin d'arrivée. La pieuse châtelaine y fit placer une statue de la Vierge et se chargea d'orner le sanctuaire. Les populations s'associèrent à la reconnaissance des maîtres du château; le monument religieux devint le but d'un pèlerinage de toute la vallée et l'instrument de faveurs célestes très nombreuses. » (C. A. Ducis, de Beaufort.)

La majestueuse forteresse était flanquée de sept tours; de là, le nom de *N. D. des Châteaux* donné à la Vierge. Les ducs de Génevois-Nemours, qui avaient reçu la baronnie de Beaufort dans leur apanage en 1514, firent desservir la chapelle par les Dominicains d'Annecy. Mais le sanctuaire ayant été dévasté par la guerre, à la fin du seizième siècle, les religieux le reconstruisirent dans l'ancienne place d'armes du château. Aux Dominicains succédèrent, en 1535, les religieuses Dominicaines, chassées de Genève par les protestants; puis, de nouveau, les Dominicains.

Le pèlerinage restait toujours cher aux fidèles; les familles des paroisses voisines venaient y offrir à Marie leur premier-né. L'aumônier de la chapelle présentait lui-même à la Vierge l'enfant qu'il déposait sur les marches de l'autel; puis les parents le reprenaient après l'avoir racheté par une offrande.

On raconte qu'en 1682, un riche propriétaire de Beaufort, père d'une nombreuse famille, se sentait sur le point de mourir. De concert avec lui, sa femme promet à N. D. des Châteaux de donner, pour le service de sa chapelle, autant de poignées d'écus que son mari vivra encore d'années, et la voilà qui puise dans le sac où gisait le trésor de la famille. Le mari la regardait faire; quand elle eut tiré la dixième poignée, le mourant l'interrompit de sa faible voix : « C'est assez, dit-il; dans dix ans mes enfants seront grands, ils n'auront plus besoin de moi. » Le malade fut pris au mot, il guérit; et dix ans après, jour pour jour, il mourut.

La Révolution confisqua et vendit les restes du château avec ses trois vieilles tours encore debout; il devint une ferme, et la chapelle en

Digitized by Google

fut l'écurie! La foudre tua les vaches, et la chapelle fut rendue au culte.

Restaurateur et chapelain du sanctuaire de N. D. des Châteaux, M. l'abbé Martinet, philosophe moraliste, spirituel et profond, aimait ce séjour grandiose, et il y a composé une partie de ses remarquables ouvrages.

Avant de mourir, en 1873, il a eu la joie de voir la chapelle desservie par les Augustins de l'Assomption, et, à l'ombre des tours séculaires, les jeunes enfants d'une école apostolique se forment, dans l'étude et la prière, à combattre un jour les combats du Seigneur pour le salut des âmes.

Ce fut là que le Rév. Père d'Alzon fonda son premier alumnat, ces pépinières sacerdotales qui ont fourni, depuis dix-sept ans, à l'Église, de vaillants religieux, des missionnaires intrépides et déjà près de trois cents prêtres.

Que la Reine du ciel chasse devant eux les démons, comme elle éloigna jadis les Sarrasins!

Les populations voisines fréquentent la chapelle comme autrefois, et quand on y vient en procession dans les temps de sécheresse, on peut voir de bons paysans arriver, munis de leur parapluie. Ils savent, en effet, par expérience, que plus d'une fois ils ont été exaucés avant même d'être rentrés chez eux. Le 19 août 1873, environ quatre mille pèlerins, présidés par Mgr Turinaz, évêque de Tarentaise, s'y réunissaient, afin de prier pour l'Église et la France.

NOTRE-DAME DE TOUT-POUVOIR, à Brides-les-Bains. Charmant sanctuaire, situé dans la vallée de Bozel, à quelques kilomètres de Brides-les-Bains. On y vient de toute la Tarentaise.

En 1835, une pauvre bergère, sourde depuis quinze ans, obtint sa guérison, en priant Notre-Dame de Tout-Pouvoir.

Près de là est aussi *N. D. du Pré*.

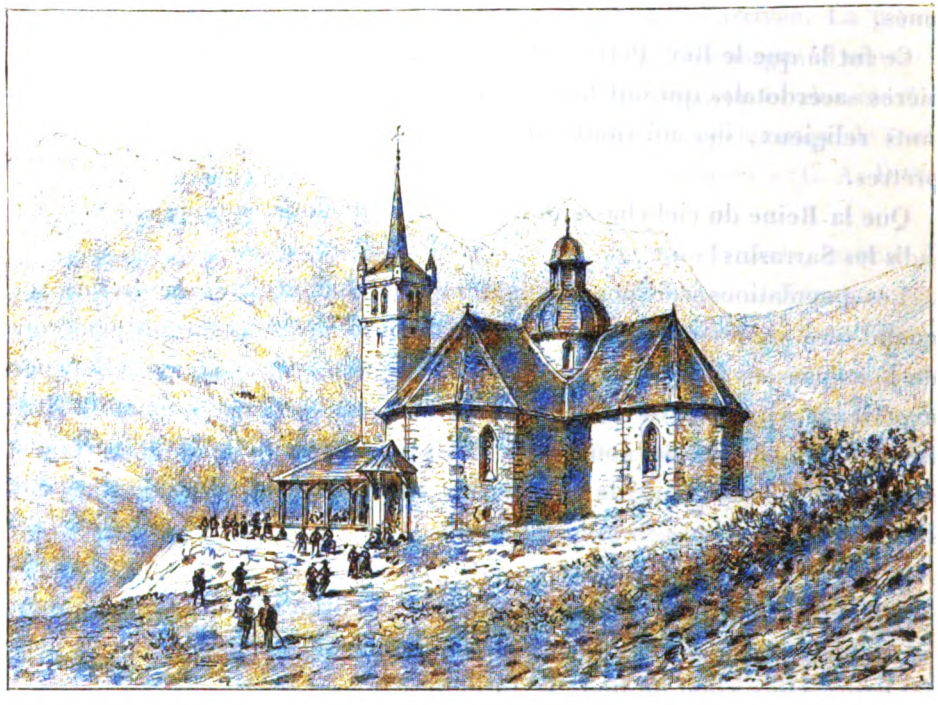
NOTRE-DAME DE LA VIE, à Saint-Martin de Belleville. Marie est la Mère de Jésus, qui est la *voie* et la *vie*. Que Marie soit invoquée comme protectrice de la route, *via*, ou comme la Mère de Celui qui est la vie, *vita*, nous acceptons, sans objection, l'une et l'autre étymologie également proposées par les archéologues.

Un buisson de sureau fut le premier abri de la statue miraculeuse de N. D. de la Vie. Au treizième siècle, on y érigea un oratoire; en 1533,

Digitized by Google

une chapelle qui fit place, en 1679, à une vaste église bien ornée et toujours visitée.

De 1731 à 1765, les registres mentionnent deux cents processions de paroisses accourues aux pieds de N. D. de la Vie. Mgr Turinaz a relié le présent au passé et préparé un nouvel avenir, quand, en 1873, suivi de cent cinquante prêtres, de soixante paroisses et de six mille pèlerins, il fit l'ascension de ce vénérable sanctuaire, qui est l'honneur de la paroisse de Saint-Martin de Belleville.



NOTRE-DAME DE LA VIE, A SAINT-MARTIN DE BELLEVILLE.

Digitized by Google

DIOCÈSE D'ANNECY

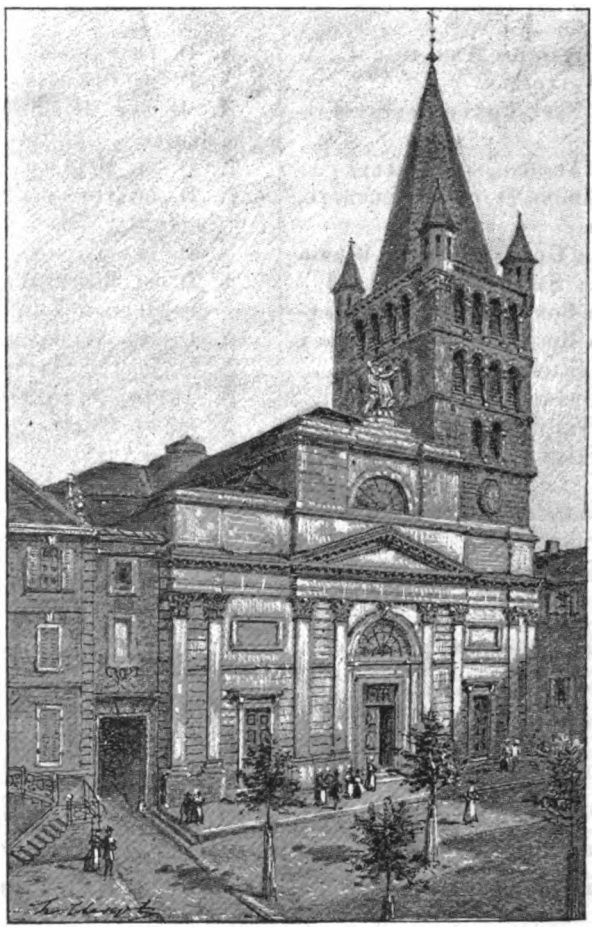
N. D. de Liesse, a Annecy.
N. D. de Talloires.
N. D. de Sept-Fonts, près Talloires.
N. D. de l'Aumône, a Rumilly.
N. D. du Rhône et de la Rochette, a Seyssel.
N. D. de la Gorge, au mont Blanc.
N. D. de la Sainte-Chapelle, id.
N. D. de la Bonne-Fontaine, a Flumet, a la Roche, au Bouchet, aux Crêtets de Megève.
N. D. de Grace, a la Roche.
N. D. des Vertus, a Megève.
N. D. de Filly, Chavannex et Peillonex.
N. D. d'Aulps ou des Alpes.
N. D. de Sixt.
N. D. de Grace, près de Sixt.
N. D. de Samoens, près de Sixt.
N. D. de Provens.
N. D. de Bon-Secours, a Saint-Jeoire.
N. D. de Mélan.
N. D. de Tous les Saints, a Entremont.
N. D. des Voirons en Boège.
N. D. de Bellevaux, d'Hermone et de Nifflon.
N. D. des Neiges, au col de Nifflon.
N. D. de Contamine-sur-Arve.
N. D. des Vernettes ou de Pitié.
N. D. de Grace, a Évian.
N. D. d'Abondance, près Évian.
N. D. de la Paraz, id.
N. D. du Rosaire, du Carmel et des Sept-Douleurs.
N. D. de Compassion, a Thonon.

Le diocèse d'Annecy, aujourd'hui suffragant de Chambéry, a succédé depuis 1535 à l'ancien diocèse de Genève, lequel remontait à l'année 198 de l'ère chrétienne. Il se compose des anciennes provinces du Chablais, du Faucigny et du Génevois, et s'étend sur le département actuel de la Haute-Savoie. Il emprunte au diocèse de Moutiers le canton d'Ugine, et cède en retour à celui de Chambéry les cantons d'Alby et de Rumilly. Supprimé au mois de novembre 1801, l'évêché d'Annecy fut rétabli en 1822.

NOTRE-DAME DE LIESSE, à Annecy. *Cause de notre joie*, telle est la salutation que nous adressons à Marie dans ses *litanies*. Quelle joie, en effet, pourrait-il y avoir pour nous, pauvres enfants d'Adam, sans le Sauveur que Marie nous a donné, et par qui les cieux nous sont ouverts? Aussi nos pères se sont-ils plu à dédier des sanctuaires à la Mère de Dieu, sous le titre de *N. D. de Liesse,* c'est-à-dire Notre-Dame de Joie. D'après une tradition, citée par Abelly, la plus ancienne chapelle dédiée à la Sainte Vierge à Annecy remonte à saint Georges, évêque missionnaire de la fin du deuxième siècle, qui évangélisa ce pays, en allant au Puy en Velay.

Digitized by Google

Au treizième siècle, auprès de l'église de N. D. de Liesse, à Annecy, se fondent un hospice pour les pèlerins, un établissement pour les voyageurs indigents, un abri pour les étudiants pauvres : c'était comme une couronne de charité autour de la maison de Marie. L'église elle-même fut reconstruite à trois nefs, au siècle suivant, par le comte de Génevois Amédée III. Son



NOTRE-DAME DE LIESSE, A ANNECY.

fils en fait une collégiale insigne. L'édifice et ses dépendances périssent avec la ville dans un affreux incendie, en 1412; mais la générosité chrétienne d'Amédée VIII, duc de Savoie, et de ses sujets, les relève de leurs ruines avec magnificence.

Le clocher de N. D. de Liesse est le plus beau de la Savoie. Parmi les indulgences dont les Souverains Pontifes enrichirent ce sanctuaire, nous devons signaler un jubilé qui se célébrait tous les sept ans, pendant trois

Digitized by Google

jours, du 6 au 9 septembre. Ce *triduum*, appelé les *Grands pardons*, attirait à Annecy un nombre immense de pèlerins. La fête de la Nativité devenait pour un grand nombre d'âmes la fête de leur nouvelle naissance à la grâce.

Plusieurs comtes de Génevois et des princes de Savoie-Nemours voulurent être ensevelis dans cette église. Saint François de Sales aimait à y prier; il y avait été consacré à la Sainte Vierge, même avant sa naissance, par sa pieuse mère. Sainte Jeanne de Chantal et ses premières compagnes, au moment de fonder l'Ordre de la Visitation, y vinrent confier leurs projets à la Mère de Dieu.

A moitié renversée par la fureur révolutionnaire, puis érigée en paroisse, et reconstruite de nos jours dans le style corinthien, enrichie d'indulgences par Pie IX en 1855, cette église ouvre de nouveau ses trois nefs aux nombreux fidèles.

Le premier dimanche de mai 1855, Mgr Rendu, évêque d'Annecy, y promulgua solennellement la définition dogmatique de Pie IX sur l'Immaculée-Conception; la ville d'Annecy y renouvela sa consécration à la Très Sainte Vierge.

NOTRE-DAME DE TALLOIRES. Le prieuré de Talloires, fondé au temps de Charlemagne, par les Bénédictins, sur les bords du beau lac d'Annecy, fut placé sous la protection de la Très Sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Maurice, l'héroïque général de la légion thébéenne. L'église de Notre-Dame fut rebâtie au onzième siècle par la pieuse Hermengarde, reine de Bourgogne, qui assista à sa dédicace, vers l'an 1025. Parmi les serviteurs qu'eut la Reine du Ciel au monastère de Talloires, on compte jusqu'à six Bénédictins honorés du titre de saints et de la vénération des peuples; le plus célèbre est saint Germain, l'ancien précepteur de saint Bernard de Menthon; ses reliques sont le principal trésor de Talloires.

Après les siècles de ferveur vinrent des jours de décadence; mais saint François de Sales rétablit dans l'antique prieuré de Notre-Dame la régularité religieuse, aidé par le prieur lui-même, l'excellent Père de Coëx.

Le samedi des Quatre-Temps du carême de l'an 1603, le saint évêque conféra les Ordres dans la cathédrale d'Annecy. Comme on se retirait processionnellement, raconte M. Hamon dans la vie du saint, un jeune homme qui venait d'être ordonné prêtre (d'anciens documents attestent que ce jeune prêtre était le Père de Coëx lui-même) s'arrêta quelques instants à la porte de l'église, faisant tous les signes extérieurs d'un homme qui veut céder le pas à une personne honorable et ne sortir que le dernier. L'évêque, qui marchait à peu de distance, surpris de cette manière

Digitized by Google

d'agir du prêtre, le prit à part dès qu'on fut sorti de l'église, et lui demanda raison de sa conduite. « Dieu, répondit celui-ci, m'a fait la grâce de jouir de la vue sensible de mon ange gardien. Avant que je fusse prêtre, ce saint ange marchait toujours devant moi. Mais aujourd'hui, il s'est arrêté à la porte et a voulu, par honneur pour mon caractère sacerdotal, me faire passer le premier, me disant qu'il est mon serviteur et celui de tous les prêtres. »

En 1621, saint François de Sales était venu à Talloires, avec son frère et coadjuteur Jean-François de Sales, présider à une translation des reliques de saint Germain. Après la procession et un magnifique discours à son peuple, le doux évêque voulut monter à l'ermitage où saint Germain aimait à se retirer pour vaquer à la contemplation des choses du ciel. L'ermitage est dans la montagne, à un kilomètre au-dessus du monastère. Ravi de cette charmante solitude, saint François de Sales dit à ceux qui l'accompagnaient : « Vraiment, je choisis ce lieu pour y habiter et y prendre un peu de repos. Si Notre-Seigneur l'a pour agréable, je laisserai le poids du jour et de la chaleur à notre coadjuteur; et, pendant ce temps-là, avec mon bréviaire, mon chapelet et ma plume, je servirai Dieu et l'Église. » Puis, ouvrant une fenêtre, du côté du nord, qui donnait sur le lac et la ville d'Annecy, et admirant la beauté du paysage : « Quel site délicieux ! s'écria-t-il. Père prieur, dit-il à son ami le Père de Coëx, ici les grandes et belles pensées nous tomberont dru et menu comme les neiges qui y tombent en hiver. »

La Providence en disposa autrement, et appela le saint évêque à l'éternel repos : il mourut à Lyon l'année suivante.

Les fidèles de Talloires vont deux fois par an en procession autour des ruines de l'église de Notre-Dame, renversée par la Révolution; mais ils conservent les reliques de saint Germain et aiment à prier dans la petite chapelle de *N. D. de Sept-Fonts,* bâtie près de là par les anciens moines.

NOTRE-DAME DE L'AUMONE, à Rumilly. Le *Pèlerin,* par la plume de M. Charles Buet, en a publié la naïve légende (1881, page 76).

A l'époque où la voie romaine qui menait d'Albens à Genève n'avait pas encore de pont sur la rivière du Chéron, les voyageurs traversaient le torrent à gué, à cinq cents mètres au sud-est de Rumilly. Près de ce passage difficile, dans un bosquet touffu, de pieuses mains avaient élevé une statue en bois représentant la Mère de Dieu, qu'on n'invoque jamais en vain dans le péril.

Digitized by Google

Un jour de l'année 1240, le seigneur Amédée de Gouzié, disent les traditions anciennes, accompagné de quelques amis, chassait dans les bois du voisinage.

Amené par sa course non loin de l'antique image de la Vierge, Amédée cède au caprice sacrilège de lancer une flèche contre la statue muette. Mais une force invisible renvoie immédiatement le trait contre le chasseur, qui devient aveugle. Saisi de frayeur, le téméraire demanda pardon de sa faute, et promit d'élever en ce lieu un sanctuaire à Marie s'il recouvrait la vue.

Il fut exaucé, et, non content de construire une chapelle où la statue de la Vierge fut déposée, il fit bâtir à côté un monastère qu'il dota richement. Des chanoines réguliers du Grand Saint-Bernard, appelés pour le desservir, chantaient les louanges de Marie, donnaient l'hospitalité pendant trois jours aux voyageurs que la crue des eaux empêchait de traverser la rivière; et si les passants étaient pauvres, on leur fournissait pour la route des aliments et quelques pièces de monnaie. Le peuple reconnaissant appela *N. D. de l'Aumône* la chapelle fondée par le sire de Gouzié. Plus tard, un pont s'éleva sur la rivière, mais les pauvres de la contrée continuèrent à jouir des aumônes du monastère.

Parmi les plus illustres pèlerins de N. D. de l'Aumône, nous devons citer, en 1517, le roi de France, François Ier, son oncle le duc de Savoie, Charles III, en 1532, et saint François, qui termina son carême prêché à Rumilly, en 1608, par une procession générale au sanctuaire de Notre-Dame.

Le doux évêque était fort satisfait de ce carême : « Je reviens de mes délices, disait-il à son retour vers Annecy, j'ai enseigné un peuple facile, humble et dévot. Bien souvent, dans les grandes villes, on ne voit que l'orgueil; parmi les hommes riches et puissants, on se flatte trop; mais en ces petites villes et villages, ce sont mes gens, car ils écoutent curieusement, dévotement et humblement la parole de Dieu. »

En 1514, les habitants de Rumilly s'appliquèrent avec tant d'ardeur à illuminer leur ville pour fêter le duc de Savoie, Charles III, en ce moment leur hôte, que le feu fut mis par imprudence à une maison. Activé par un vent violent, l'incendie gagna avec une rapidité inouïe les maisons voisines, la plupart en bois et couvertes de chaume; bientôt deux rues entières furent en flammes.

Contre un pareil brasier, l'eau et le dévouement étaient impuissants. Toute la ville allait être détruite sans la piété des fidèles. On court à la chapelle de N. D. de l'Aumône; la statue de Marie est portée dans le bourg, au

Digitized by Google

milieu des supplications de la foule : alors, les flammes cessent de progresser et s'éteignent bientôt comme par enchantement. Le duc fit aux incendiés d'abondantes aumônes pour les aider à rebâtir leurs demeures.

Sous la Terreur, un gentilhomme savoisien, d'origine languedocienne, le comte de Pingon, avait été traîné dans les prisons de Paris et s'attendait d'un jour à l'autre à payer de sa tête son titre de noble et de chrétien. Dès son enfance, il avait eu une grande dévotion à N. D. de l'Aumône, dont le sanctuaire était en ce moment pillé et vendu; il promit à Dieu de le racheter et de le rendre à sa destination première, s'il échappait à la guillotine.

Les portes de la prison s'ouvrirent pour lui, alors que toute espérance humaine semblait perdue.

Fidèle à sa promesse, il racheta l'église du pèlerinage, et quand l'ère des tyrannies révolutionnaires fut passée, il la rendit à Marie et à ses serviteurs.

La fête principale de N. D. de l'Aumône se célèbre le premier dimanche de mai.

NOTRE-DAME DU RHONE et DE LA ROCHETTE, à Seyssel. Un pont réunit les deux parties de cette ville bâtie sur les deux rives du Rhône. Au milieu de ce pont qui rattachait la Savoie à la France, nos pères avaient élevé, au-dessus des eaux rapides du Rhône, une chapelle à la Mère de Dieu.

Nul passant n'oubliait d'invoquer Marie; et sur les bateaux qui naviguaient le long du fleuve, le premier matelot qui apercevait de loin poindre la chapelle du pont, s'écriait aussitôt : *Salut à Notre-Dame!* A l'instant, équipage et passagers s'inclinaient et disaient un *Ave, Maria*. Saint François de Sales visita plusieurs fois ce sanctuaire.

« Les papes, dit un ancien auteur, avaient accordé à cette chapelle *diverses indulgences et prérogatives, en considération des grâces qui s'y obtenaient en faveur des enfants morts sans baptême, qui, y étant portés, donnaient quelquefois des signes de vie et recevaient le baptême.* »

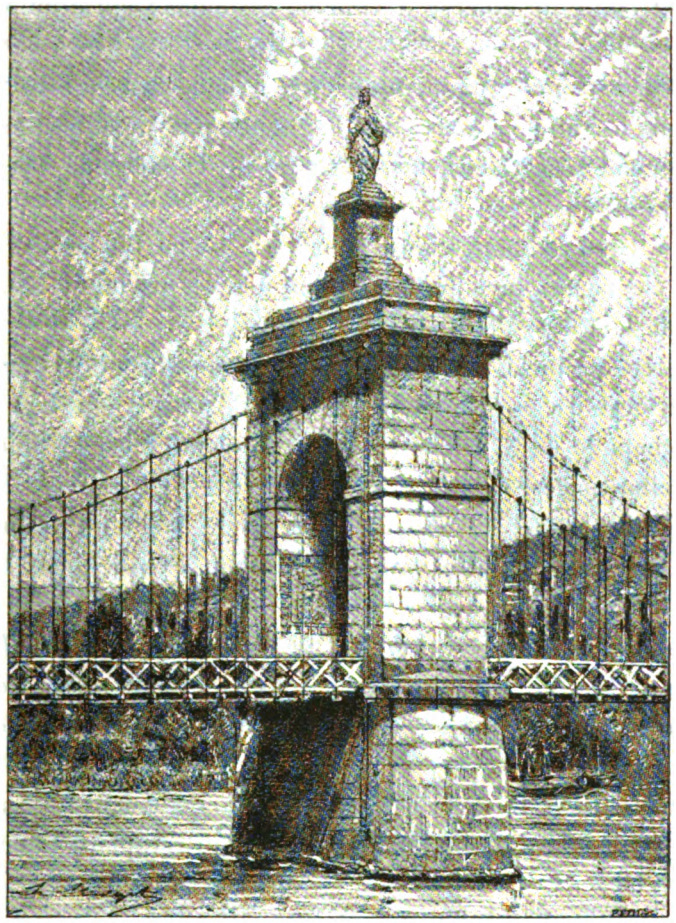
L'antique statue de Marie, sauvée des fureurs révolutionnaires, est encore vénérée aujourd'hui dans l'église de l'Assomption, à Seyssel-France, tandis que sur la rive savoisienne, le culte de Marie est resté populaire dans la grotte de la Rochette.

Le 29 juin 1856, une statue monumentale de la Sainte Vierge, élevée sur le pont du Rhône à plus de cent pieds au-dessus des eaux tumultueuses,

Digitized by Google

fut inaugurée par les évêques d'Annecy et de Belley, au milieu d'une foule immense :

« Quand le Rhône dépasse ses bords, quand la maladie désole nos contrées, disait l'évêque de Belley, au milieu de nos revers, Vierge sainte, vous serez là comme un signe d'espoir. Vous y serez aussi comme un



NOTRE-DAME DU RHÔNE, A SEYSSEL.

signe d'amour : et si jamais un de nos frères séparés passe en ce lieu, il regrettera en vous voyant d'être orphelin et de ne plus vous avoir pour mère. »

La Sainte Vierge bénit le Rhône à sa source, du haut de la chapelle de N. D. du Sex en Valais ; le long de son cours, elle a voulu choisir un siège sur le pont de Seyssel, un trône sur la colline de Fourvières, une demeure à N. D. des Doms d'Avignon, comme pour se tenir prête à protéger ceux qui

Digitized by Google

naviguent sur les ondes périlleuses ou habitent les bords du fleuve. Enfin, du sanctuaire de N. D. de la Garde, si cher aux mariniers de Marseille, elle le voit mêler ses flots à ceux de la Méditerranée.

NOTRE-DAME DE LA GORGE. Au sud du mont Blanc, dans un défilé grandiose et sauvage qui termine la vallée de Montjoie ou de Saint-Gervais, à l'extrémité du diocèse d'Annecy, est bâtie l'église de N. D. de la Gorge.

Le pèlerin est ému, quand, après une longue marche, ses yeux aperçoivent dans le vallon resserré par les montagnes gigantesques, d'où un torrent descend avec fracas, le sanctuaire de la Mère de Dieu, paisible dans cette solitude.

Vers l'an 1090, Aimon, comte génevois, donna Chamonix aux Bénédictins, et c'est à eux sans doute que l'on doit les premiers établissements religieux de la vallée de Montjoie.

L'un de ces moines, désireux d'une solitude plus retirée, construisit, dit-on, un oratoire en l'honneur de saint Antoine, au lieu où s'éleva depuis la chapelle de N. D. de la Gorge, fréquentée par les fidèles depuis quatre ou cinq siècles.

Le 28 juillet 1606, ce sanctuaire reçut la visite de saint François de Sales. On sait la tendre dévotion du saint évêque pour la Mère de Dieu : « *C'est une grande consolation pour moi* », disait-il un jour, « *de voir tant d'églises de mon diocèse dédiées à la Sainte Vierge. Toutes les fois que j'entre dans un lieu consacré à cette auguste Reine, je sens, par un tressaillement de cœur, que je suis chez ma Mère; car je suis bien le fils de Celle qui est le refuge des pécheurs.* »

La célébrité de N. D. de la Gorge date principalement du 5 août 1706, époque de la dédicace d'une nouvelle église qui remplaça l'ancienne chapelle.

Cette église, dédiée à l'Assomption de Marie, enrichie de dotations et desservie par trois prêtres, vit désormais toutes les fêtes de la Sainte Vierge célébrées avec une grande solennité. Mais le jour de l'Assomption, elle ne pouvait contenir les pèlerins, et l'on donnait le salut du Saint Sacrement en plein air.

Après les désastres de la Révolution, Mgr Rey, évêque d'Annecy, fut le principal restaurateur de ce pèlerinage, qui voit accourir comme autrefois des fidèles des quatre diocèses de Savoie, du val d'Aoste et du Valais. Deux missionnaires de Saint-François de Sales desservent l'église durant la bonne saison.

Digitized by Google

Nous savons qu'on y obtient des grâces très nombreuses de la Très Sainte Vierge. Parmi les *ex-voto,* il y en a un qui date de la délivrance de Vienne, sauvée des mains de deux cent mille Turcs par Sobieski, en 1682; il fut offert par un commerçant savoisien qui s'était trouvé à Vienne au moment du siège.

A cinq minutes de l'église, se trouve la *Sainte Chapelle.* C'est un oratoire bâti dans une grotte derrière les sapins, au bord du torrent; une source consacrée à Marie coule goutte à goutte près de l'image de la Vierge tenant le divin Enfant entre ses bras.

C'est un lieu solitaire, où il fait bon prier. Cet oratoire fut bâti, dit-on, par un voyageur sauvé de la mort dans ce passage où il avait glissé dans un précipice.

NOTRE-DAME DE LA BONNE-FONTAINE, à Flumet, au Bouchet et à la Roche. Un certain nombre de fontaines, jadis l'objet d'un culte idolâtrique, ont été justement, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, consacrées à la Sainte Vierge.

Telle est l'histoire des Bonnes-Fontaines de Flumet, du Bouchet, des Crétets, à Megève, et de la Roche. Près de la fontaine, instrument de faveurs diverses, se trouve un oratoire ou même une chapelle dédiée à la Reine du Ciel, à la Vierge dont la pureté surpasse celle de l'eau limpide qu'elle bénit; beaucoup de personnes viennent y prier.

La ville de la Roche s'honore également de sa chapelle de *N. D. de Grâce,* où saint François de Sales a prié souvent dans sa jeunesse.

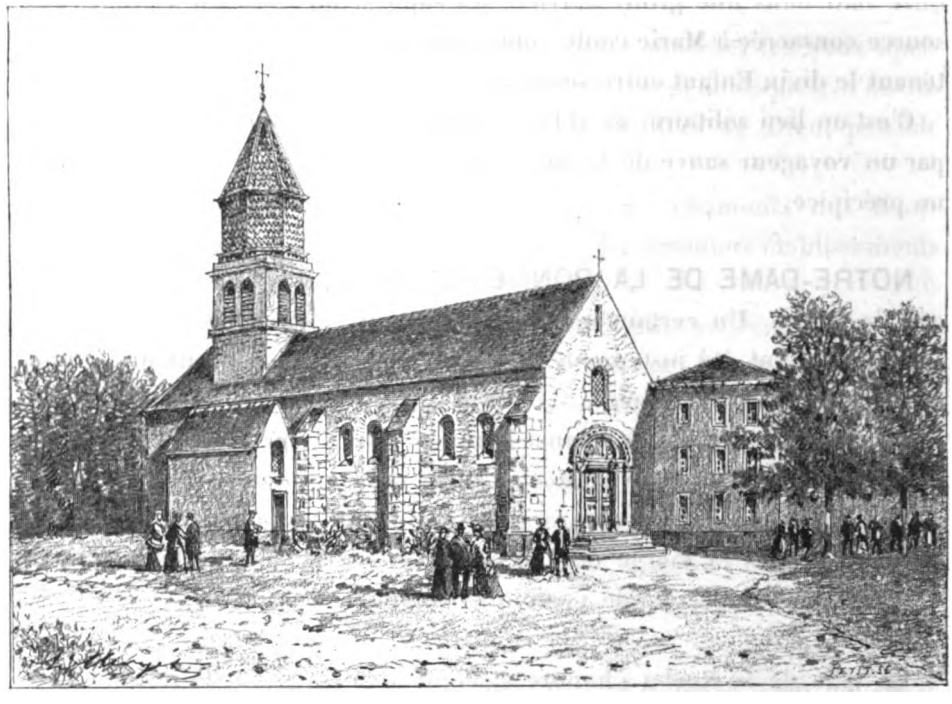
NOTRE-DAME DES VERTUS, à Megève. Le zèle d'un excellent prêtre, M. l'abbé Ambroise Martin, curé de Megève, a fait d'une colline qui s'étend au nord-ouest de ce bourg, comme une petite Terre Sainte. Ici, c'est le tombeau de Marie dans la gracieuse chapelle de N. D. des Vertus inaugurée en 1846; là, c'est la maison de Nazareth; plus loin, Jean prêchant dans le désert; de toutes parts, le long des sentiers tortueux qui mènent au sommet de la colline, sont des croix et même des chapelles où des statues de grandeur naturelle retracent d'une manière touchante les diverses scènes de la mort et de la passion du Sauveur. Les pèlerins viennent de loin au *Calvaire de Megève* et s'en retournent profondément émus, désireux de mener désormais une vie plus digne de l'amour que nous a témoigné Jésus mourant pour nous sur la croix.

Digitized by Google

Dans la même paroisse, le bois des Crêtets est, depuis 1740, consacré à *N. D. du Rosaire;* quinze oratoires disposés de distance en distance rappellent chacun des mystères du Rosaire au pieux fidèle qui va terminer la récitation de la sainte couronne aux pieds de N. D. des Crêtets.

NOTRE-DAME DE FILLY, DE CHAVANNEX et DE PEILLONEX.

Fondée vers l'an 1000 par les rois de Bourgogne et d'Arles, l'abbaye de



NOTRE-DAME DE PEILLONEX.

N. D. de Filly, en Chablais, fut détruite en 1536 par la fureur des protestants bernois. Les religieux du monastère, chanoines réguliers de Saint-Augustin, avaient depuis longtemps bâti non loin de là, dans la paroisse de Sciez, la chapelle de *N. D. de Chavannex;* les hérétiques la profanèrent, mais saint François de Sales la rendit au culte, et aujourd'hui encore les fidèles y viennent prier avec confiance.

Dans la même contrée, les chanoines réguliers de Saint-Augustin occupaient le prieuré de *N. D. de Peillonex,* illustré par le Bienheureux Louis Allemand, qui en fut prieur au quatorzième siècle, et devint ensuite archevêque d'Arles et cardinal. Les Bernois brûlèrent le couvent en 1536, mais l'église, devenue paroissiale, subsiste encore, et depuis huit siècles Marie voit ses enfants s'y réunir à ses pieds.

Digitized by Google

NOTRE-DAME D'AULPS ou DES ALPES. La Très Sainte Vierge, qui a tant de sanctuaires dans les Alpes, méritait bien d'être honorée aussi sous le nom de N. D. des Alpes. Elle le fut à l'antique abbaye de Sainte-Marie d'Aulps ou des Alpes, dans le Haut-Chablais : la première colonie cistercienne établie en Savoie, et honorée de la visite de saint Bernard qui y guérit une femme infirme. Peu après sa fondation, ce cloître s'ouvrit à un angélique jeune homme, saint Guérin, qui devint abbé du monastère, ami intime de saint Bernard, propagateur de l'Ordre de Citeaux en Savoie, puis évêque de Sion en Valais. Il mourut à Aulps, où ses reliques sont restées en grande vénération, et on les conserve encore dans l'église paroissiale de Saint-Jean d'Aulps; mais la belle église abbatiale a été tristement renversée.

NOTRE-DAME DE SIXT. L'abbaye de Sixt fut fondée en l'honneur de l'Annonciation de Marie, par le Bienheureux Ponce de Faucigny, abbé d'Abondance, sur un terrain désert donné par son frère Aimon Ier. Quand le Bienheureux fondateur y mourut en 1178, l'abbaye était prospère, et le pape Adrien V l'avait prise sous sa protection par une bulle du 15 février 1155.

Après la décadence du seizième siècle, saint François de Sales rétablit à Sixt l'observance régulière, et vint plusieurs fois y vénérer les reliques du Bienheureux Ponce, dont le tombeau fut ouvert sous ses yeux le 14 novembre 1620. La Révolution a renversé l'habitation des moines, mais l'église est devenue paroissiale.

Parmi les pèlerinages de la même contrée, signalons encore *N. D. de Grâce,* enrichie d'indulgences par Pie IX en 1855; *N. D. de Samoëns,* qui dépendait autrefois de l'abbaye de Sixt; *N. D. de Provens,* où les mères portent avec confiance leurs enfants malades; la gracieuse chapelle de *N. D. de Bon-Secours* près de Saint-Jeoire; l'antique église de *N. D. de Mélan,* fondée au treizième siècle, pour des Chartreusines, par Béatrix de Faucigny.

NOTRE-DAME DE TOUS LES SAINTS, à Entremont. La vallée d'Entremont doit son nom aux montagnes qui la resserrent entre leurs flancs élevés. Au douzième siècle, Amédée Ier, comte de Génevois, la donna aux religieux d'Abondance pour y fonder un prieuré en l'honneur de Marie. A la prière du fondateur, saint Pierre II, archevêque de Tarentaise, et Ardutius, évêque de Genève, déclarèrent le territoire du prieuré lieu

Digitized by Google

de refuge inviolable sous peine d'excommunication. Le monastère fut enrichi de nombreuses reliques, et la Sainte Vierge, entourée de ce beau cortège de Bienheureux, y fut honorée sous le titre, si digne d'elle, de N. D. de Tous les Saints. La fête patronale est le jour de l'Assomption, et en cette solennité, les habitants et leur zélé pasteur s'efforcent de faire revivre la piété des anciens moines.

NOTRE-DAME DES VOIRONS. La *Boège* ou le *pays des bois* est une riante vallée qui s'étend sur les confins du Chablais et du Faucigny. Jadis couverte de forêts profondes, nos pères l'appelaient la *Combe noire*. Elle est fermée par une chaîne de montagnes nommée les Voirons, du haut desquelles la vue s'étend sur un panorama splendide. Les vieux Allobroges avaient consacré ces sommets à leurs divinités celtiques; les Romains y intronisèrent Jupiter; grâce aux invasions barbares, aux calculs intéressés des pontifes idolâtres, aux interventions manifestes de Satan, le culte des démons se maintint à Voirons jusqu'au dixième siècle. Alors, les évêques de Genève prirent un moyen radical, ils firent raser le temple et briser l'idole.

Mais voici qu'un horrible sanglier choisit son domicile sur cette montagne; sa force, sa fureur, ses ravages font croire aux habitants qu'il est possédé du démon, s'il n'est pas le démon lui-même. Quiconque ose s'aventurer vers ces hauteurs est déchiré par la bête sauvage.

Or, il y avait non loin de là, au château de Langin, un chevalier ardent et brave. Attaquer le monstre et délivrer le pays était une entreprise digne de son cœur et de sa vaillance. Le voilà qui sort du château, entouré de plusieurs compagnons puissamment armés, et pendant que les siens tremblent pour lui au manoir, il s'avance courageusement à la recherche du dangereux animal. Déjà la troupe arrivait silencieuse au sommet des Voirons, interrogeant du regard les rochers et les cavernes, quand tout à coup les buissons tremblent et s'agitent, le sanglier terrible bondit comme un tigre et va droit aux chasseurs. Saisis de terreur, ceux-ci s'enfuient en toute hâte; seul, le noble sire de Langin, sans reculer d'un pas, attend bravement l'ennemi. Mais déjà le sanglier est sur lui, le chevalier est renversé à terre, et l'animal le déchire de son boutoir acéré.

Le chevalier implore le secours de Marie et, s'il est sauvé, promet une chapelle à sa libératrice. En effet, le monstre laisse sa victime demi-morte et s'enfuit. On ne le revit plus jamais. Le sire de Langin retrouva assez de force pour regagner le château, où il guérit rapidement.

Fidèle à son vœu, il bâtit la chapelle à Voirons, y fit placer une statue de la Sainte Vierge; puis, à côté du sanctuaire, il construisit un ermitage,

Digitized by Google

et lui-même s'y fit moine avec un de ses amis. D'autres ermites leur succédèrent.

Dans la même vallée, les chanoines réguliers fondèrent, vers le douzième siècle, le prieuré de Burdignin, dédié à Notre-Dame.

En 1536, une armée d'apostats bernois, ravageurs comme le vieux sanglier des Voirons, avaient envahi le nord de la Savoie pour y propager le protestantisme à coups de sabre. Ils dévastèrent le pays. L'église et l'ermitage des Voirons furent pillés, saccagés, profanés, incendiés, et la grande cloche roulée dans un ravin du bois de *La Jou*, en attendant qu'on vint la briser et en emporter les débris.

Ici se place un fait curieux. Au retour de cette expédition, l'un de ces hérétiques, qui s'était emparé de l'antique statue de la Vierge noircie par le temps, l'avait attachée à une corde, et il la traînait derrière lui en l'accablant d'ignominies. « Il disait par moquerie », raconte Charles-Auguste de Sales (neveu du saint évêque de Genève et ancien ermite des Voirons, puis évêque de Genève) : « *Viens après moi, ma petite Maure, si tu as tant de* « *pouvoir comme l'on dit, montre-le maintenant ! Pourquoi te laisses-tu ainsi* « *traîner? Que ne te défends-tu?* » Et voilà que, pendant qu'il vomit de tels « outrages et blasphèmes, tout aussitôt la statue s'arrête et demeure immo« bile, quoique ce fût un lieu où la terre était égale, au milieu d'un pré.

« Ce misérable voyant qu'il ne la pouvait plus tirer, tourna la tête « pour voir ce qui empêchait ; mais, par un double miracle, la tête lui « demeura de la sorte toute contournée, et il fut au même instant perclus « et estropié d'un bras et d'une épaule, sans que jamais il pût se retourner « droit ; de sorte qu'il fut contraint de laisser la statue en ce même lieu, « et descendit avec peine, portant sur soi, tout le reste de sa vie, la puni« tion de son impiété et l'évident témoignage du souverain pouvoir de la « Reine du ciel. »

Autre prodige : malgré les chaleurs d'août, la neige tomba si abondamment sur les Voirons la nuit suivante, que le lendemain, les Bernois ne purent retrouver leurs sentiers de la veille ni découvrir la cloche qu'ils voulaient briser et emporter.

Un saint prêtre, François Monod, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, chassé lui-même de Thonon par les protestants, rebâtit une chapelle rustique sur les ruines du sanctuaire, y replaça la petite statue de Marie, et à côté, il se construisit une cellule d'ermite. Le pèlerinage redevint bientôt si fréquenté, que les Bernois essayèrent plusieurs fois de l'anéantir, mais ils furent repoussés par les paysans.

Saint François de Sales y vint mettre sous la protection de Marie ses

Digitized by Google

missions du Chablais, où tant de travaux furent couronnés par tant de succès. Après la conversion du Chablais, l'église et le couvent furent rétablis dans leur ancienne splendeur. On peut lire encore dans les œuvres de saint François de Sales la belle Règle qu'il donna aux Ermites des Voirons.

Ce pèlerinage fut dès lors l'un des plus célèbres de la Savoie, et fut confié aux Dominicains par Charles-Auguste de Sales. L'édifice fut malheureusement détruit par un incendie en 1769. Mais l'antique statue de la Sainte Vierge, échappée à tant de périls, est encore vénérée dans l'église paroissiale de Boège. C'est là que le pèlerinage a été rétabli en 1855.

NOTRE-DAME DE BELLEVAUX EN CHABLAIS, D'HERMONE et DE NIFFLON. Le prieuré de Bellevaux en Chablais fut fondé en l'honneur de l'Assomption de Marie par les Bénédictins d'Ainay (Lyon), dans le courant du onzième siècle : la vallée, transformée par eux, leur dut son nom de Bellevaux. Au siècle suivant, les Chartreux vinrent partager avec eux cette solitude.

Près de là s'élève le mont Hermone, du haut duquel on jouit d'un des plus beaux points de vue qui soient au monde. Les moines, sans doute, lui donnèrent ce nom biblique d'Hermone. Les religieuses de Clairvaux vinrent s'établir au pied de cette montagne; leur couvent fut détruit par les protestants bernois, mais une chapelle dédiée à Marie attire encore les regards de la Reine du ciel et les prières des paroissiens de Vailly. Des guérisons miraculeuses ont plusieurs fois récompensé leur confiance.

La chapelle de *N. D. des Neiges,* dans le col élevé de Nifflon, fut construite par les montagnards à l'époque de la grande Révolution, sur les conseils du digne prêtre qui exposait sa vie pour le salut de leurs âmes : c'était l'abbé Rey, plus tard évêque d'Annecy.

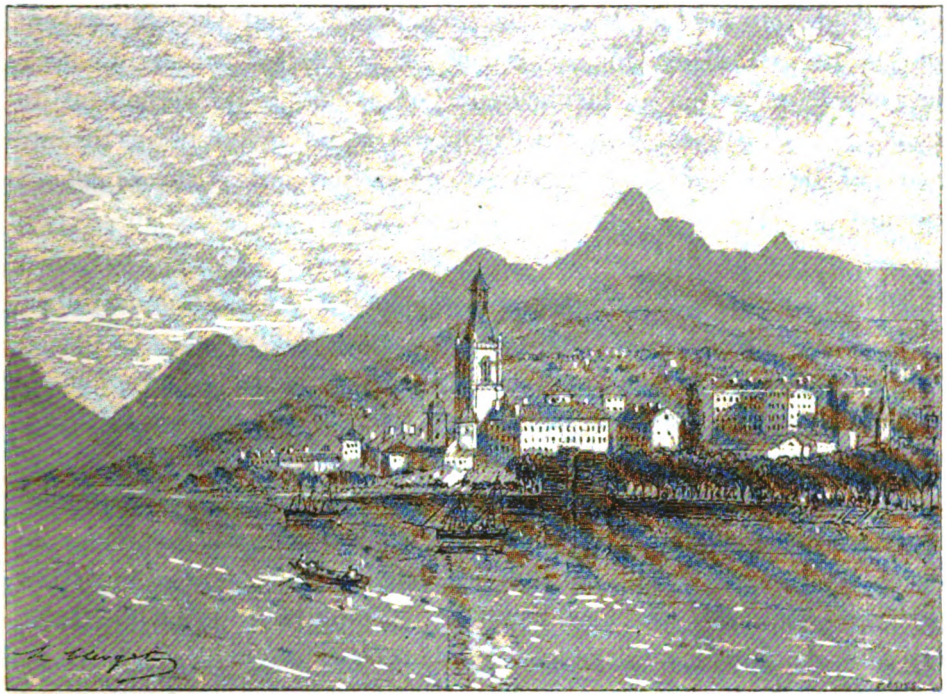
NOTRE-DAME DE CONTAMINE-SUR-ARVE. L'église de Contamine en Faucigny, consacrée à la Très Sainte Vierge et à sainte Foy, fut desservie, dès l'an 1119, par un florissant prieuré de Bénédictins de Cluny. Au dix-septième siècle, le couvent fut acquis par les Barnabites, et, après la Révolution, par les Apostoliques, disciples de saint Alphonse de Liguori.

NOTRE-DAME DES VERNETTES. Dans la haute Tarentaise, au pied d'un glacier, à 1,573 mètres au-dessus du niveau de la mer, se trouve une fontaine limpide consacrée à Marie depuis des siècles, et il plaît à la Reine du ciel d'en faire l'instrument de nombreuses faveurs. Près de la

Digitized by Google

Bonne fontaine, s'élève une église, de style grec, bâtie en 1745, et dédiée à *N. D. de Pitié.* Elle est visitée par les pèlerins de la Tarentaise, de la Haute-Savoie et du val d'Aoste. La paroisse du Pezey s'y rend en procession le lundi de la Pentecôte.

NOTRE-DAME DES GRACES, à Évian. Évian et son magnifique paysage, aux bords du lac Léman, furent placés, dès les temps les plus reculés, sous la protection de Marie. Au milieu du seizième siècle, les religieuses



NOTRE-DAME DES GRACES, A ÉVIAN.

Clarisses, chassées de la ville d'Orbe, au pays de Vaud, par les protestants bernois, s'embarquèrent sur le lac pour venir chercher un refuge à Évian. Assaillies par une terrible tempête, elles jetèrent leurs bagages dans les flots pour alléger la barque. Parmi les objets devenus la proie des ondes, se trouva une statue en bois de la Mère de Dieu, que la Bienheureuse Louise de Savoie avait apportée au couvent d'Orbe, en venant s'y consacrer à Dieu, en 1493.

Les religieuses regrettaient beaucoup leur statue, mais des pêcheurs de Meillerie l'ayant retrouvée, la leur rapportèrent. Elle fut vénérée dans la chapelle de leur nouveau couvent jusqu'à la Révolution. Sauvée de la

Digitized by Google

destruction par une pieuse dame, elle a été placée depuis dans l'église paroissiale : on l'appelle N. D. des Grâces.

NOTRE-DAME D'ABONDANCE, au pays de Gavot, près Évian. La vallée d'Abondance paraît avoir dû son nom aux moines qui l'ont rendue fertile en la défrichant. Mais l'établissement définitif de l'abbaye date du onzième siècle, et fut l'œuvre des chanoines réguliers d'Agaune. Le Bienheureux Ponce de Faucigny, noble seigneur savoisien, y embrassa la vie religieuse, au douzième siècle. Il fit du monastère d'Abondance l'abbaye mère d'une congrégation de chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui eut plus tard sous sa dépendance quatre abbayes et dix-sept prieurés. Le Bienheureux Jean succéda au Bienheureux Ponce dans le gouvernement du monastère. Ils y firent fleurir la dévotion à Marie, qui reste très vivante dans la belle église abbatiale, rebâtie au quinzième siècle et encore debout aujourd'hui.

Non loin de là, se trouvent aussi les chapelles de *N. D. de la Paraz, N. D. du Rosaire, N. D. du Carmel, N. D. des Sept-Douleurs.*

Nous ne pouvons terminer ce rapide et pieux voyage à travers les principaux monuments de la piété des Savoisiens envers la Très Sainte Vierge, sans signaler trois formes de la dévotion à Marie qui ont été très populaires en Savoie depuis le moyen âge. Les confréries du Scapulaire de N. D. du Carmel et du saint Rosaire, établies dans presque toutes les paroisses, ont enrôlé sous leurs bannières des multitudes de fidèles. De là, une foule de chapelles, soit isolées, soit dans les églises dédiées à N. D. du Rosaire ou à N. D. du Carmel, où beaucoup d'âmes se plaisent à prier.

Parmi les plus dévotes associées du Rosaire, nous citerons une institutrice laïque, Marguerite Avet. C'était à la fin du siècle dernier, et l'on ne pensait pas encore en Savoie qu'un maître laïque n'eût pas, comme les autres êtres raisonnables, une âme à sauver. Marguerite Avet était une des personnes les plus chrétiennes et les plus vertueuses de la paroisse de Thônes.

Ardente et généreuse, d'une taille élevée et d'une figure agréable, Marguerite avait trente ans quand les armées révolutionnaires envahirent la Savoie pour lui imposer malgré elle le joug d'une impiété tyrannique. La vallée de Thônes refusa de se soumettre à cet esclavage, et osa tenter une résistance héroïque, au nom de la religion et de la patrie. Marguerite Avet fut l'âme de la lutte ; elle soulevait les paysans et recueillait pour les combat-

Digitized by Google

tants les provisions nécessaires. Mais que pouvait cette Vendée minuscule contre les armées de la République? Les paysans furent vaincus, Marguerite arrêtée et conduite à Annecy. Devant le tribunal révolutionnaire, elle ne nia rien, elle avoua qu'elle avait poussé ses compatriotes à la résistance et les avait suivis jusque sur le champ de bataille; elle avoua qu'elle avait donné asile aux prêtres persécutés, et on la condamna à mort. Elle y alla avec un courage simple et digne, la tête droite, en récitant son rosaire.

Parmi la foule, beaucoup pleuraient. Émue de ces marques de sympathie, l'héroïne fit effort pour retenir ses larmes. Arrivée sur la place du *Pâquier,* où devait avoir lieu l'exécution, elle dit aux soldats : « *Vous tirerez quand je vous donnerai le signal.* » Alors, elle se mit pieusement à genoux, leva les yeux au ciel en recommandant son âme à Dieu, et tenant toujours son chapelet à la main, elle cria : *Vive la religion! Vive le Roi!* La décharge partit, et l'héroïne tomba à terre, baignée dans son sang. C'était vers l'heure de midi, le 18 mai 1793.

La dévotion aux douleurs de Marie tenait autrefois une grande place dans le cœur des pieux Savoisiens : de là, tant d'oratoires et de chapelles de *N. D. de Pitié* ou de *N. D. des Douleurs*. L'une des manifestations les plus remarquables de cette dévotion fut la confrérie de *N. D. de Compassion,* établie par saint François de Sales à Thonon, la capitale du Chablais, après qu'il eut ramené ce pays à la foi catholique. L'église de la confrérie, desservie par une communauté de prêtres zélés, fut dédiée à N. D. de Compassion, en 1602, par Claude de Granier, évêque de Genève. A cette occasion, le pape Clément VIII étendit à la ville de Thonon les faveurs du jubilé séculaire. Le jubilé dura deux mois, et l'évêque de Genève affirmait qu'il avait été un miracle continuel. Trois cent mille pèlerins vinrent de toute la Savoie, de la Bresse, du Bugey, du Lyonnais, de la Franche-Comté, visiter l'église de *N. D. de Compassion* de Thonon.

Dans sa *Vie de saint François de Sales,* M. Hamon raconte comment « ils venaient par processions de mille, deux mille, quelquefois quatre mille, marchant dans un bel ordre, chantant des hymnes et des cantiques, portant en tête la croix ou l'étendard qui représentait la Passion du Sauveur et accompagnés d'ecclésiastiques et de religieux avec leurs ornements sacrés et divers insignes religieux. Plus de quarante de ces processions eurent à traverser la protestante Genève; elles le firent avec autant d'édification que de courage, sans qu'on exigeât d'elles autre chose que de voiler leurs croix et de plier leurs bannières. . Parmi la foule du peuple, mar-

Digitized by Google

chaient de nombreux représentants des classes les plus élevées de la société; on y voyait beaucoup de dames de qualité, de grands seigneurs et des princes même, cachant leur rang sous la simplicité de leurs habits. Plus de cent prêtres furent occupés à entendre les confessions. Ils entraient au saint tribunal dès le matin et y restaient souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Seize prédicateurs se partageaient les instructions, qui se faisaient quatre fois le jour, ou même plus souvent, selon le nombre des processions qui arrivaient. Il y eut beaucoup de conversions remarquables, de restitutions, de réconciliations entre des personnes ennemies; on vit des soldats de la garnison passer d'une vie licencieuse à une conduite exemplaire et devenir de vrais apôtres de la foi chrétienne. Plus de six cents protestants et six ministres abjurèrent l'hérésie pour rentrer au sein de l'Église catholique.

« Quatre-vingt-six pèlerins, assaillis par une tempête furieuse sur le lac de Genève, étaient près de périr, après avoir lutté toute la nuit contre les vagues déchaînées. Ils font un vœu à N. D. de Compassion, et aussitôt ils abordent heureusement au rivage. Et, pour qu'il fût bien constant qu'ils devaient leur salut à la Mère de Dieu, la barque qui, malgré la charge des passagers, avait tenu toute la nuit contre la tempête, s'ouvrit et s'engloutit dès qu'ils eurent mis pied à terre. »

Que par l'intercession de Marie, Dieu donne à notre chère Savoie de nouveaux saints François de Sales; qu'il daigne y ramener l'antique ferveur chrétienne! M. V.

NOTRE-DAME DES GRACES, A ÉVIAN.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE NICE

N. D. de Laghet, près Nice.
N. D. de l'Annonciade, a Menton.
N. D. de la Garde, a Antibes.
N. D. de Bon-Port, id.
N. D. de la Croix, id.
N. D. de Fenètre, a Saint-Martin-Lantosque.
N. D. de Valclusf, a Auribeau.
N. D. de Cahern, a Caussols.
N. D. des Miracles, a Utelle.
N. D. de Graces, a Vallauris.
N. D. du Peuple, a Bezaudun.
N. D. de Bon-Secours, au Broc.
N. D. des Séoules.
N. D. des Neiges, a Guillaumes.
Id., a Amé.

Le diocèse de Nice, fondé au troisième siècle et suffragant d'Aix, suit les mêmes limites que le département des Alpes-Maritimes, c'est-à-dire qu'il se compose, depuis le 24 mars 1860, date de la réunion de cette partie de la Sardaigne à la France, de l'ancien comté de Nice et de l'archiprêtré de Grasse, distrait du diocèse de Fréjus. Les anciens diocèses d'Antibes, de Vence et de Grasse sont aujourd'hui fondus dans celui de Nice.

NOTRE-DAME DE LAGHET. Laghet, en italien *Laghetto,* signifie petit lac, et se trouve entre Nice et Monaco. C'est un humble village du canton de Villefranche, rattaché pour l'ordre civil à la Trinité-Victor, et à la Turbie au point de vue ecclésiastique. Après un auteur italien du dix-septième siècle, le Père Abel de Sainte-Thérèse, Carme déchaussé, l'un des gardiens du pèlerinage, vient d'en publier l'histoire, qui nous servira de guide.

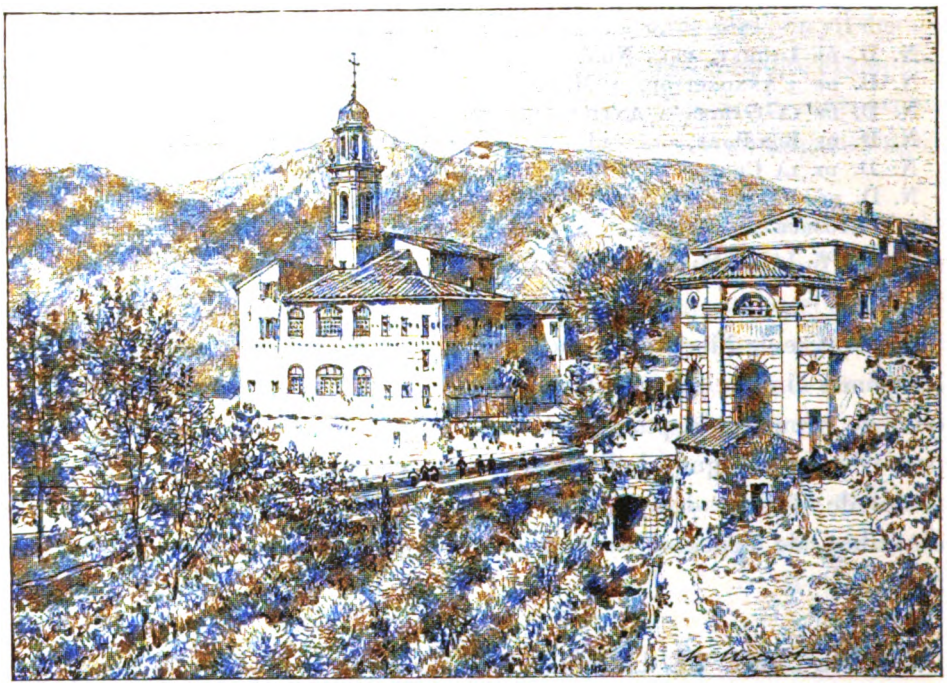
L'origine de la chapelle remonte à une époque lointaine, mais indécise pour l'historien. Elle était dans un état presque complet d'abandon au milieu du dix-septième siècle, bien que la paroisse de la Turbie s'y rendit en pèlerinage tous les ans, le vendredi saint. En 1652, la guérison subite d'un habitant de Monaco, nommé Hyacinthe Casanova, fut pour la chapelle le signal d'une restauration, et marqua pour le pèlerinage une ère de prospérité.

Un voisin de Casanova, Christophe de l'Arc, fut le principal instrument de l'une et de l'autre. L'antique statue, dégradée par le temps, fut rem-

Digitized by Google

placée par une plus belle, qu'offrit Antoine Fighiera, jurisconsulte de Nice. Un immense concours s'établit aussitôt. L'année 1653 vit accourir, dans le seul mois de novembre, jusqu'à trente-six processions.

Averti des premiers, l'évêque de Nice, Mgr Désiré Palletis, fit faire par son vicaire général une enquête sur les événements dont Laghet était le théâtre. Une commission, composée de théologiens, de juges, de docteurs, de jurisconsultes et de médecins, examina à son tour les prodiges et leurs



NOTRE-DAME DE LAGHET.

témoins; enfin, l'évêque se rendit en personne à Laghet pour voir de ses yeux ce que la renommée publiait partout.

Pleinement convaincu, il rendit, vers la fin de l'année 1653, un jugement canonique que saluèrent les applaudissements de tout le peuple. Nice semblait n'attendre que cette décision pour donner un libre cours à sa confiance en N. D. de Laghet. Le 25 mars suivant, une procession, composée de presque tous les habitants, grossie des consuls et du clergé, présidée enfin par l'évêque lui-même, se mit en route et franchit à pied la longue distance qui sépare Nice de Laghet.

La chapelle fut bientôt restaurée et agrandie; le marquis de Saint-Damien, gouverneur de Villefranche, les princes de la maison de Savoie,

Digitized by Google

alors si pieuse et si sainte, rivalisèrent de zèle pour le sanctuaire que la Reine du ciel avait choisi comme théâtre de sa puissance. Le duc Charles-Emmanuel II vint en personne apporter son *ex-voto* à Notre-Dame ; c'était un enfant d'or massif, du poids et de la grosseur de celui que la Sainte Vierge lui avait conservé.

Le pèlerinage, d'abord dirigé par un chapelain, puis par un groupe de prêtres, fut, en 1674, confié aux Carmes déchaussés par Mgr Henri IV Provana, Carme lui-même et successeur de Mgr Palletis. La présence de ces religieux favorisa encore le développement de la piété.

Les princes de Monaco, les ducs de Savoie, accompagnés de leurs petites cours, visitaient souvent N. D. de Laghet. Les paroisses d'Eza, de la Turbie, de Peillon, de Drap, de Villefranche, de Nice, Monaco et Menton, imitaient ces exemples. Cette prospérité fut quelque peu mise en péril pendant la campagne de Louis XIV contre Victor-Amédée. Mais le comté de Nice, momentanément occupé par les troupes françaises, rentrait, à la paix de Ryswick (1697), sous la main de ses maîtres légitimes, et le pèlerinage reprenait bientôt sa physionomie accoutumée.

Au milieu d'incidents de minime importance, cet état se soutint jusqu'en 1792. Au mois de septembre, le général d'Anselme envahissait, au nom de la France révolutionnaire, le comté de Nice, qui devenait le département des Alpes-Maritimes. Les Carmes, menacés, se réfugièrent en Piémont, emportant, pour les soustraire au vol et à la profanation, les dons offerts à la Madone. Quant à la Vierge elle-même, elle fut soustraite par un certain Denys Lanteri, qui la mit d'abord dans sa maison, puis à l'église de la Turbie. Elle en fut ramenée triomphalement quelques mois plus tard.

Mgr Colonna d'Istria, évêque de Nice, de concert avec M. le baron du Bouchage, préfet des Alpes-Maritimes, assura l'avenir du sanctuaire. Un décret du 24 janvier 1811 remettait aux mains de l'évêque l'église et les bâtiments du ci-devant couvent de N. D. de Laghet, confisqués précédemment. Le premier chapelain fut, après la Révolution, don Conso, qui se retira en 1816, lorsque le comté de Nice fut, à la chute de Napoléon, momentanément rendu à la maison de Savoie.

Les Carmes reprirent alors, aux pieds de Notre-Dame, leur poste d'honneur. L'église, le couvent et quelques terres n'avaient pas été vendus. S'accommodant aux difficultés des temps, les religieux se contentèrent de la moitié de leur maison, et laissèrent le reste à la disposition des pèlerins. Ceux-ci reprenaient peu à peu le chemin du sanctuaire.

Divers événements politiques, la loi dite d'*incamération,* qui fut, en 1855,

Digitized by Google

l'un des premiers essais de la révolution sarde contre l'Église, la réunion, en 1860, du comté de Nice à la France; la substitution des Carmes français à leurs confrères du Piémont l'année suivante, ont modifié parfois le concours des pèlerins, mais ne l'ont jamais interrompu. Trois fêtes, chaque année, exercent sur le pays d'alentour, et jusqu'auprès de Gênes, une grande attraction : la Trinité, à date variable, la Saint-Pierre (29 juin) et N. D. du Mont-Carmel, le 16 juillet.

Il faut y ajouter la *Fête des bergers,* qui se célèbre à Noël, et qui réunit aux pieds de Marie les pasteurs piémontais. Quand la neige les oblige momentanément à descendre de leurs montagnes, ils viennent offrir à l'Enfant Jésus et à sa Mère, à l'exemple de leurs prédécesseurs de Bethléhem, le plus blanc de leurs agneaux.

Ici, comme en Judée, ces pauvres bergers sont les précurseurs des riches étrangers que la douceur du climat attire en ces parages, pendant la durée des hivers, et qui, de Cannes, de Menton, d'Antibes, de Monaco et surtout de Nice, viennent en pèlerinage à N. D. de Laghet... « Vous ne trouveriez pas dans le diocèse, nous écrit une pieuse dame, depuis trente ans pèlerine assidue de Laghet, — vous ne trouveriez pas une famille qui n'ait un culte profond pour cette Madone. Dans tous les dangers, on invoque la *Bella Vierja de Laghetto;* on lui attribue toutes les guérisons, toutes les grâces, les réussites de tous genres... »

NOTRE-DAME DE L'ANNONCIADE, à Menton. M. l'abbé Véran, archiprêtre de Menton, nous envoie une intéressante notice sur ce pèlerinage, distant de deux kilomètres de la ville de Menton. La chapelle de l'Annonciade portait aussi le nom de *N. D. de Puypin,* vulgairement *Pépin, podium pinuum.* Ce lieu fut, paraît-il, le berceau de Menton. Il en est fait mention dans le *Liber jurium* de la ville de Gênes, en 1157. A cette époque, le village est donné à la République génoise par Guido Guerra, qui le céda, vingt ans après, à Othon, comte de Vintimille. Quand, entre 1200 et 1230, celui-ci jeta les fondements de la cité qui devait porter son nom (*Mons Othonis,* Menton), les maisons de Puypin qui tombaient vinrent se relever plus près de la mer. Mais l'église de l'Annonciade ne fut pas abandonnée. Les malades, les matelots, les affligés, les âmes pieuses continuèrent d'y venir. Vers 1660, la sœur de Louis Ier, prince de Monaco, y fut guérie de la lèpre, et sa reconnaissance vit encore dans les quinze niches ou chapelles le long du sentier qui conduit à Pépin.

Vers la fin du dix-septième siècle, l'affluence des pèlerins fut telle, que douze prêtres formèrent le projet de s'établir en congrégation pour

Digitized by Google

desservir la chapelle. Le 7 janvier 1695, Pierre, prince de Monaco, autorisa la construction d'un couvent qui fut pieusement habité jusqu'à la Révolution. Tout fut alors vendu, monastère et chapelle; mais, le 9 juin 1808, M. de Moléon la racheta pour en faire une sépulture de famille et reconstituer le pèlerinage. Par un jeu singulier des choses humaines, la Révolution française avait fermé la chapelle, la Révolution italienne la fit, à son insu, rouvrir.

Grâce au concours de Mgr l'évêque de Nice et aux générosités de M. de Moléon, trois religieux Franciscains, chassés de leur couvent, se réfugièrent à l'Annonciade le 23 mars 1867. Leur présence rendit bientôt l'affluence des pèlerins si considérable, qu'il fallut agrandir la chapelle. La province des Capucins de Gênes y établit son noviciat, qui devint florissant.

Hélas! une grande épreuve leur était réservée. Dans la nuit du 23 février 1887, le tremblement de terre qui désola Nice et ses environs endommagea la chapelle, et mit hors d'état d'être habité le monastère lui-même. Cependant, le pèlerinage ne fut pas interrompu. Le 25 mars suivant, trois mille pèlerins assistaient à la messe célébrée à la porte du sanctuaire ébranlé; l'année suivante, une pieuse dame, parente des Moléon, avait réparé le désastre de la chapelle et se dispose à relever le couvent des religieux.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, à Antibes. En 1869, M. Meiffret a publié sur ce sanctuaire quelques notes d'amateur, que nous devons à l'obligeance de M. le curé d'Antibes. Ici encore, il est vraisemblable que le culte de la très pure Vierge a remplacé celui de l'impudique Vénus. Une partie de la chapelle indique une construction ancienne, peut-être du huitième ou du neuvième siècle.

De tout temps les populations de l'une et l'autre rive du Var visitaient N. D. de la Garde et N. D. de Laghet; et lors même que la différence de nationalité exigeait pour tout autre voyage, entre Français et Piémontais, la formalité sévère du passeport, pendant les trois jours de la fête, les riverains passaient et repassaient librement. Le même amour abaissait toutes les frontières. La dévotion à Marie n'est-elle pas l'héritage de tous les peuples?

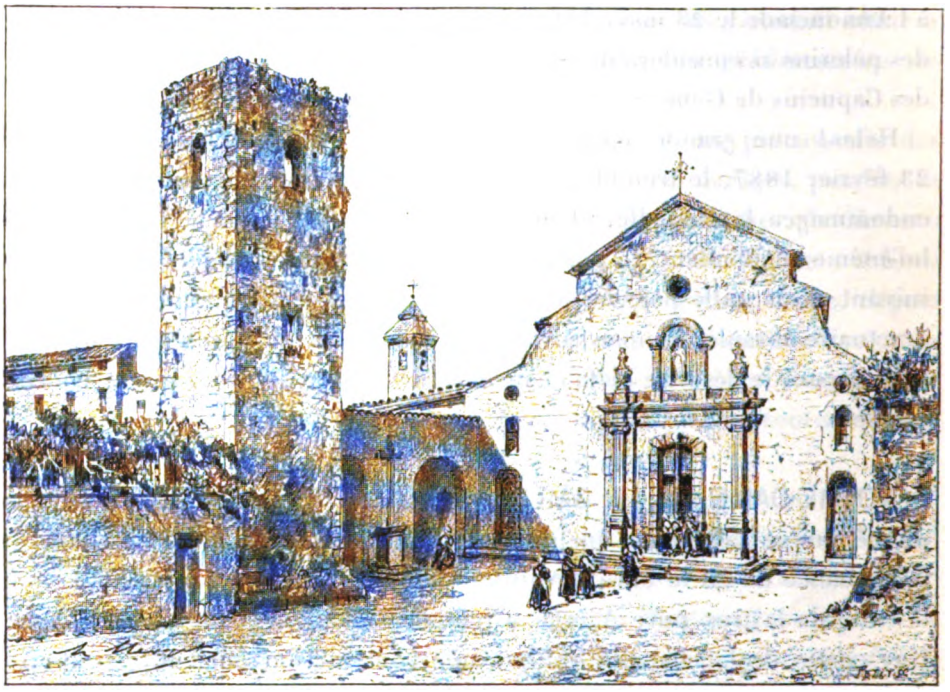
Bien qu'aucun titre ne soit là pour le certifier, on pense que la célèbre abbaye de Lérins avait un prieuré à N. D. de la Garde. D'Antibes et de Biot, des pèlerinages annuels furent établis le 3 mai, en reconnaissance de bienfaits reçus. Moins régulièrement, Nice et Grasse s'y rendaient pour des grâces particulières à obtenir.

Digitized by Google

Les murs sont tapissés d'*ex-voto,* et l'on remarque surtout une croix russe, sauvée de l'incendie de Sébastopol. Afin de faciliter aux nombreux pèlerins l'accès de la chapelle, une double route vient d'être achevée par les soins de M. le curé d'Antibes.

Outre la statue de N. D. de la Garde, patronne de ce pèlerinage, la chapelle possède encore deux autels, ornés chacun d'une statue très vénérée, sous le titre de *N. D. de Bon-Port* et *N. D. de la Croix.*

« Un usage touchant se pratique ici de temps immémorial, nous écrit



NOTRE-DAME DE LA GARDE, A ANTIBES.

M. l'abbé Rostan, prêtre savant, en retraite à Antibes. Le jeudi qui précède le troisième dimanche de juillet, la statue de N. D. de Bon-Port est descendue processionnellement en ville, par des marins qui marchent pieds nus. Toute la population va au-devant d'elle. De temps en temps, les marins s'arrêtent, car une enfant, debout dans une chaise ou sur une table, lui adresse un compliment de bienvenue et lui fait une offrande. Pendant trois jours les marins montent la garde autour de leur Reine et lui chantent un cantique où se retrouvent tous les termes du métier. Enfin, le dimanche matin, avec le même cérémonial que pour la venue, la Vierge remonte à sa chapelle. »

Digitized by Google

Outre cette fête, qui est particulière à N. D. de Bon-Port, N. D. de la Garde voit surtout affluer ses enfants pour la solennité de l'Assomption.

N. D. de la Croix, à son tour, reçoit, le 3 mai, les hommages des habitants de Biot et, le dimanche qui suit, ceux des fidèles d'Antibes. Les conférences de Saint-Vincent de Paul viennent tous les ans retremper leur zèle aux pieds de N. D. de la Garde.

NOTRE-DAME DE FENÊTRE, à Saint-Martin-Lantosque. A douze kilomètres au midi de Saint-Martin-Lantosque, sur un sommet haut de deux mille mètres, appelé le col de Fenêtre, une antique chapelle offre un abri aux voyageurs. Dès le commencement du sixième siècle, on signale cette chapelle dédiée à N. D. de Grâce, dans ce passage périlleux. Comme au Saint-Bernard, un hospice y était ouvert aux pèlerins. Bien avant que les Templiers se fussent établis dans le voisinage de Saint-Martin, la Sainte Vierge était honorée sur cette montagne; mais la dévotion s'accrut lorsque les chevaliers du Temple eurent doté la chapelle de N. D. de Grâce de la statue qu'on y voit encore.

Cette statue, au type oriental et assez semblable, dans sa pose, sinon dans la couleur du visage, à celle de Lorette, est en cèdre. Une tradition l'attribue à saint Luc et ajoute que l'Évangéliste l'aurait lui-même décorée du titre de *Fenêtre du Ciel;* enfin que cette statue, retrouvée par saint Eusèbe de Verceil, fut apportée de Jérusalem. La statue elle-même était ornée d'une relique plus précieuse, dont un titre du treizième siècle parle en ces termes : « Au sommet de la montagne, on possède une relique d'un si grand prix que l'évêque seul ou son délégué peut la faire vénérer. » Depuis bien des siècles, la relique a disparu; on suppose que c'était une mèche des cheveux de la Sainte Vierge, et que les Templiers l'emportèrent quand ils furent chassés. On voit encore le trou où s'incrustait le reliquaire.

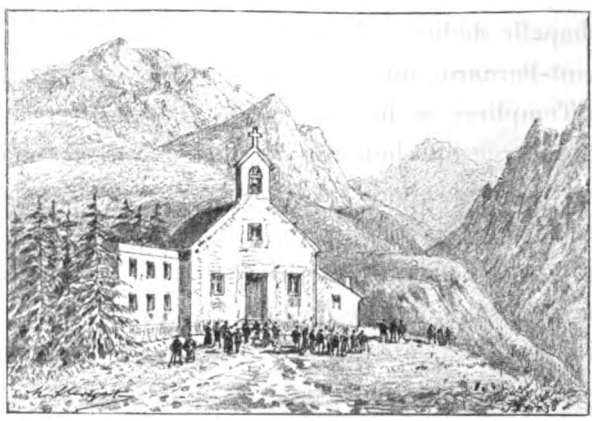
Deux incendies récents, auxquels la malveillance fut étrangère, ont menacé la vénérable chapelle et démontré la puissance de Celle qui l'habite. En 1846, les flammes, après avoir détruit la maison attenante à la chapelle, pénétré dans l'église et détruit en grande partie les *ex-voto* appendus aux murailles, s'arrêtèrent brusquement devant le maître-autel. En 1883, le feu réduisit en cendres les hangars et les maisons autour de la chapelle, mais il ne lui fut pas permis d'aller plus loin.

Les fidèles ont reconnu une intervention miraculeuse de Marie dans la préservation de leur cher sanctuaire. De toute la contrée, les dons volontaires ont réparé les dommages causés par ces incendies. Un presbytère pour le chapelain, une vaste hôtellerie pour les pèlerins qui séjournent,

Digitized by Google

un hangar capable de contenir plus de mille étrangers de passage, complètent l'aménagement.

Six grands pèlerinages ont lieu pendant la belle saison. La paroisse de Valdeblon commence le 29 juin, fête de saint Pierre; Saint-Martin-Lantosque s'y rend le 2 juillet, et Venanson, le dimanche qui suit. Belvedère y vient célébrer la Sainte-Anne, et enfin toutes les paroisses du voisinage s'y donnent rendez-vous à l'Assomption et à la Nativité. « Tous nos pèlerinages, nous écrit M. l'abbé Guigo, curé de Saint-Martin, se font avec une touchante dévotion; presque tous les pèlerins approchent des sacrements,



NOTRE-DAME DE FENÈTRE, A SAINT-MARTIN-LANTOSQUE.

et plusieurs pèlerinages dépassent le chiffre de mille et quinze cents fidèles. »

Au mois d'août 1887, la *Semaine religieuse* de Nice ajoutait :

« Cette année, la fête de l'Assomption a été célébrée avec éclat à N. D. de Fenêtre. Le nombre des pèlerins dépassait deux mille; ils étaient venus de tous les pays environnants : du Piémont, de la rivière de Gênes, de la vallée de la Roya, de la Bévéra, de la Vésubie, du Var, de la Tinée et des Basses-Alpes. Nous avons vu des pèlerins qui disaient avoir fait dix-huit heures de marche pour arriver au sanctuaire. Le dimanche, veille de l'Assomption, les habitants de la Bollène sont allés accomplir le vœu qu'ils avaient fait lors du tremblement de terre. »

Une particularité de ce sanctuaire est le couronnement de la statue. Il ne s'agit pas du couronnement officiel accordé par l'Église à certaines Madones célèbres, mais d'une fête qui donne à intervalles irréguliers satisfaction à la dévotion publique. Un premier couronnement eut lieu

Digitized by Google

en 1762, le second en 1826, et le troisième se prépare. Il aura lieu sitôt que sera comblé le déficit occasionné par l'incendie.

Presque tous ces détails sont tirés d'un opuscule imprimé à Nice en 1764, sous le titre de : *Le Glorie di Maria santissima nel prodigioso simolacro che si venera nel santuario di Fenestre*. Nous devons communication de cette très intéressante brochure à M. le docteur Louis Ingigliardi, de Nice, qui a bien voulu y joindre la copie authentique d'un titre en parchemin. Cette charte porte la date de 1647 et résume l'histoire du célèbre sanctuaire. Le volume se termine par un chant en cinquante couplets, portant le titre de : *Canzon en patoas per lou Romaraïge de Fenestro, dall'avocato Cristini di Figareto*, 1762.

NOTRE-DAME DE VALCLUSE, à Auribeau. Ce sanctuaire, comme les humbles ruisseaux, avait jusqu'à présent un nom, mais pas d'histoire. M. l'abbé Pierrugues, vicaire à Grasse, vient de combler cette lacune, en publiant, avec l'approbation de l'évêché de Nice, l'historique abrégé de Valcluse.

« Valcluse, Valclose ou Valclause, dit-il, est cette petite chapelle si resserrée dans la vallée du Vivier, qu'elle semble n'avoir d'issue que du côté du ciel. » Mgr Godeau, évêque de Grasse, paraît en avoir décidé la construction; mais ce fut Mgr de Roquemartine, évêque de Grasse de 1675 à 1682, qui mit la main à l'œuvre. Un de ses successeurs, Mgr de Mesgrigny, la consacra, en 1713, sous le titre de l'Annonciation. C'est pour ce motif que la fête principale se célébra d'abord le 25 mars, mais diverses considérations l'ont fait reporter au 8 septembre ou bien au dimanche qui suit.

Pendant la Révolution, la chapelle fut vendue, mais la statue fut enlevée par une main pieuse qui s'empressa de la restituer dès le rétablissement du culte Les murs de cette chapelle à trois nefs et de style dorique sont tapissés d'*ex-voto*. Cannes, Grasse, Mouans-Sartoux, Pégomas et la Bocca s'y trouvent souvent réunis aux fêtes de Marie.

N. D. de Valcluse est un sanctuaire pieux où le recueillement est facile. Elle dépend de la paroisse d'Auribeau, suspendue en face d'elle au flanc d'un rocher.

NOTRE-DAME DE CAHERN, à Caussols. Caussols, adossé à la colline de Cahern, est la pointe d'un triangle dont Saint-Vallier et le Bar forment la base. Une grotte rustique, au sommet du coteau, abrite, depuis quatre ans seulement, une statue de la Sainte Vierge laissée là par la main d'un prêtre. Le choléra venait d'envahir la Provence : « Je vous charge de protéger ma

Digitized by Google

paroisse », dit M. l'abbé Ardisson, en déposant là l'humble statuette. Le fléau passa : Caussols fut épargné. L'année suivante, la terre trembla. Les pauvres habitations du village n'éprouvèrent aucune secousse. Et c'est pourquoi, le soir de l'Assomption, tous les habitants de Caussols portent à N. D. de Cahern leurs hommages reconnaissants.

NOTRE-DAME DES MIRACLES, à Utelle. C'est aussi le 15 août que les habitants d'Utelle, de Levens, de Lantosque, de Valdebrone et de toute la vallée de la Vesubia, honorent spécialement leur patronne sous le titre de N. D. des Miracles. Cette fête ne saurait même suffire à la dévotion, nous écrit M. l'abbé Ciais, curé d'Utelle. Dès le second dimanche après Pâques, plus de mille pèlerins affrontent la fatigue d'une ascension très longue. Le lundi de la Pentecôte, le dimanche qui suit la fête du Mont-Carmel et enfin la Nativité, provoquent les mêmes affluences. On y vient de cinq et de six lieues tout autour. Dès la veille de l'Assomption, deux ou trois prêtres montent au sanctuaire et passent la nuit au confessionnal.

Quant à l'origine du pèlerinage, voici la tradition, telle que la rapporte M. le chanoine Tisserand. Trois frères, trois Espagnols, nommés Olivarès, allaient faire naufrage, quand, se souvenant de l'Étoile des mers : « Sainte Vierge, dirent-ils, sauvez-nous, et le premier sommet que nous apercevrons sera celui où nous vous bâtirons une chapelle! » Ce sommet fut celui qui avoisine Utelle et domine la mer de plus de mille mètres. La chapelle y fut construite au neuvième siècle.

Plus tard, vers 1510, une fille de Sospel, muette de naissance, vint prier dans la chapelle, mais n'y trouva point la statue qu'elle aperçut sur un buisson voisin : « Va, ma fille, lui dit une voix, dire aux Utelliens de me bâtir ici même une autre chapelle. » L'ordre fut fidèlement exécuté; un peu au-dessus de l'ancienne, on éleva une seconde et plus vaste chapelle sous le vocable de l'Assomption. Le prodige qui l'avait déterminée et les grâces extraordinaires qui s'y opérèrent la firent appeler N. D. des Miracles.

Les murs sont chargés d'*ex-voto*. Une série de tableaux rappelle la miraculeuse guérison de Georges Lascaris, comte de Tende.

En 1846, Jean Cristini, capitaine de la marine sarde, fit construire tout autour de la chapelle une galerie de soixante-quinze mètres de long, pour abriter les pèlerins, et plaça un paratonnerre sur la chapelle. Huit ans plus tard, un prêtre, nommé Pierre Glena, la dota d'une balustrade et d'un riche pavé en marbre.

« Je ne veux pas, conclut M. l'abbé Ciais, passer sous silence le fait

Digitized by Google

curieux des Étoiles. A la distance de cent mètres environ de la chapelle, sur un terrain qui ne mesure guère que trois mètres carrés, on recueille de petites pierres grises en forme d'étoiles, de diverses grandeurs, et de petites colonnettes en pierre noire. Le plus remarquable est que celui qui en a trouvé une certaine quantité n'en rencontre plus, et si d'autres viennent au même endroit, ils en découvrent encore. »

Mentionnons *N. D. de Grâces,* à Vallauris, entre Cannes et Antibes; *N. D. du Peuple,* à Bezaudun; *N. D. de Bon-Secours,* au Broc; *N. D. des Séoules,* dans le voisinage, et enfin, dans les montagnes de l'archiprêtré de Puget-Théniers, *N. D. des Neiges,* à Guillaumes et à Amé.

Digitized by Google

Digitized by Google

DAUPHINÉ
ET COMTAT VENAISSIN

DIOCÈSES

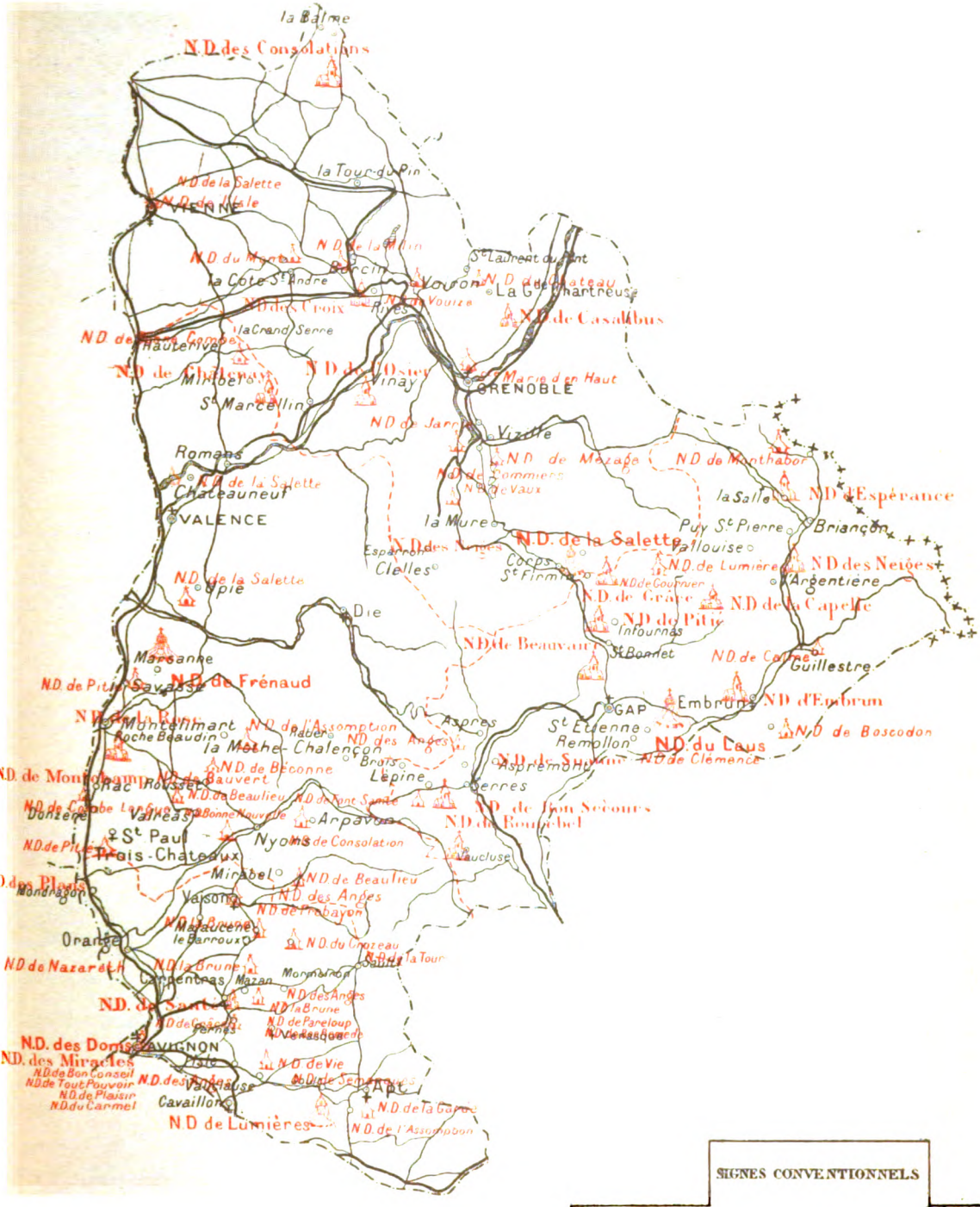
DE

GAP — GRENOBLE — VALENCE — AVIGNON

Digitized by Google

Digitized by Google

PÈLERINAGES DU DAUPHINÉ ET DU COMTAT-VENAISSIN



SIGNES CONVENTIONNELS

Chemins de fer	——	Ville	○
Routes	——	Limites de Provinces	- - -
Rivières	—·—	Limites de Diocèses	----
ARCHEVÊCHÉS	☩	Vierges Couronnées	
EVÊCHÉS	☩	Pèlerinages Importants	
Evêchés supprimés	☩	Pèlerinages moins importants	

DIOCESES
Gap
Grenoble
Valence
Avignon

Gravé par E. Guillot, 38 rue d'Alésia Paris

P. DROCHON inventt

Digitized by Google

Digitized by Google

DAUPHINÉ

Le Dauphiné, avec ses subdivisions du Valentinois et de la principauté d'Orange, possédait autrefois deux archevêchés, Vienne et Embrun, que le Concordat n'a pas conservés, non plus que les évêchés de Die et de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Son territoire se partage aujourd'hui entre les diocèses de Gap, de Grenoble et de Valence.

Évangélisés, dès la fin du premier siècle, par saint Démétrius, disciple de saint Jean, la ville et le diocèse de Gap ont toujours eu pour Marie une grande dévotion. L'évêché de Gap, suffragant d'Aix, englobe aujourd'hui dans ses limites le département des Hautes-Alpes.

DIOCÈSE DE GAP

- ⛴ N. D. du Laus, a Saint-Étienne d'Avançon.
- N. D. d'Embrun.
- N. D. de Suanne ou de la Visitation, a Tuoux.
- N. D. de Beauvaire ou Beauvoir, a Saint-Bonnet.
- N. D. de Pitié, aux Infournas.
- N. D. de Grace, a Gaudemar.
- N. D. de la Capelle, près Saint-Firmin.
- N. D. de Lumière, a Saint-Maurice.
- N. D. de Rourebel, a Vaucluse.
- N. D. des Anges, a Bruis.
- N. D. de Bon-Secours, a Serres.
- N. D. des Anges, id.
- N. D. de Fontaine-Sainte, a Lépine.
- N. D. de Boscodon.
- N. D. de Clémence, a Remollon.
- N. D. de Calme, a Guillestre.
- N. D. des Neiges, a Puy-Saint-Pierre.
- N. D. d'Espérance, près de la Salle.
- N. D. de Monthabor, a Freyssinet.

NOTRE-DAME DU LAUS (⛴ 1855). M. l'abbé Pron, chanoine de Gap, a publié, sous la surveillance d'un comité historique et avec l'approbation des évêques de Gap, l'*Histoire des merveilles de N. D. du Laus*. Nous avons encore un autre guide autorisé, M. le chanoine Blanchard, qui vient tout récemment d'écrire une nouvelle histoire. La compétence de

Digitized by Google

l'auteur et son titre d'ancien supérieur des Missionnaires du Laus nous assurent la scrupuleuse exactitude des faits.

Le pèlerinage de N. D. du Laus est d'origine relativement récente, mais il nous présente une suite de *merveilles* qui lui donnent un caractère à part. Dès l'origine, quatre écrivains laïques, chanoines ou religieux, se font les historiens, nous allions dire les évangélistes de ce qu'ils voient, et cette circonstance ajoute à leur récit une indéniable autorité. Au Laus, comme à Lourdes, comme à Garaison, c'est une bergère qui est l'intermédiaire employé par Dieu.

L'histoire de France est, dans tous les temps, pleine de choix analogues. Qu'elles s'appellent Geneviève, Jeanne d'Arc, Germaine ou Bernadette, ces modestes créatures sont les instruments dont la faiblesse même fait ressortir la puissance du Dieu qui les utilise.

La bergère du Laus s'appelait Benoîte, ce qui veut dire *bénite*. Elle naquit le 29 septembre 1647, de pauvres paysans du nom de Rencurel, qui habitaient dans une vallée des Alpes, non loin de Gap, sur la paroisse de Saint-Étienne d'Avançon, dépendant alors de l'archevêché d'Embrun. « Bien prier le bon Dieu, être bien sage, réciter le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, voilà tout ce que la mère de Benoîte lui avait appris. Mais avec cela on peut dire le rosaire!... Son éducation laissa le champ libre à la Sainte Vierge, qui de bonne heure la prit pour élève. » Benoîte, à sept ans, perdit son père et, pour gagner sa vie, dut se mettre au service de deux paysans du voisinage qui lui firent garder leurs troupeaux.

« Au fond du vallon et à l'entrée du bois, il y avait, dans une roche à plâtre en exploitation, une petite grotte où elle avait coutume de se réfugier pour dire son chapelet. Un jour qu'elle arrivait en face de la grotte, elle y vit une belle Dame, tenant un admirable enfant. Ce spectacle la ravit. Mais pouvait-il entrer dans une âme aussi simple, que la glorieuse Vierge descendrait du Ciel pour la visiter? Elle ne trouva dans son ingénuité que ces paroles à lui adresser : « Belle Dame, que faites-vous là?..... Voulez-« vous acheter du plâtre? »

« La Dame sourit de sa simplicité, et ne dit mot. »

Pendant près de quatre mois, Benoîte eut chaque jour le même spectacle, et ces apparitions, sur lesquelles d'ailleurs le secret n'était ni exigé ni possible, firent grand bruit dans la contrée. Le juge de la vallée d'Avançon, M. Grimaud, fut commis pour interroger Benoîte. D'abord sceptique, puis ébranlé, le juge ne tarda pas à être pleinement convaincu. Il fut le premier historien des événements du Laus. Écoutons-le parler de Benoîte :

« Je me rendis au lieu de Saint-Estienne au commencement du mois

Digitized by Google

d'aoust 1664. Je trouvai l'enfant fort raisonnable, d'une humeur fort sincère, et nullement capable d'invention. Je l'interrogeai sur tout ce qui nous avoit esté rapporté; mesme je luy représentai le mal qu'elle feroit de dire des choses lesquelles ne fussent point. Et après plusieurs remontrances, et si elle n'y estoit point induite par quelqu'un, elle me confirma tout ce que dessus (les diverses apparitions) aveq asseurance, et me tesmoigna aussi qu'elle recevoit une joie et satisfaction incomparables de cette apparition, sans en estre troublée. Je luy dis telles paroles qu'elle luy debvoit adresser : « Ma bonne Dame, je suis, et tout le monde de ce « lieu, en grande peine pour sçavoir qui vous estes; seriez-vous point la « Mère de nostre bon Dieu? Ayez la bonté de me le dire, et l'on feroist « bastir ici une chapelle pour vous y honorer et servir. »

Benoîte fit tout ce que le pieux juge lui avait conseillé. Après s'être bien préparée, elle alla auprès de la très douce Dame, et lui adressa la petite « harangue » que nous venons de lire. La Sainte Vierge répondit à la bergère : « JE SUIS MARIE, MÈRE DE JÉSUS. » Puis elle ajouta : « Mon Fils veut « être honoré dans cette paroisse, mais non dans ce lieu. » — Le Laus était alors de la paroisse de Saint-Étienne.

Pendant un mois, Benoîte ne vit plus la Sainte Vierge, ni dans le vallon ni ailleurs. Mais un jour qu'elle était en prière dans le bas du village, elle aperçut de l'autre côté de la rivière une lumière éclatante. L'enfant traverse aussitôt le torrent, et, gravissant la colline, elle se trouve au lieu dit *le Pindrau*, en face de la céleste apparition, à laquelle elle adresse de doux reproches. Le lendemain, elle revient au même lieu, s'engage dans le bois et arrive au vallon du Laus.

Laus, en patois provençal *lahous*, du mot latin *lacus*, signifie lac; c'est, en effet, l'emplacement d'un lac desséché. En 1640, les habitants de ce village, éloignés de l'église paroissiale, y avaient bâti une petite chapelle. Quatre murs renfermant un espace de huit pieds, un toit de chaume, un autel en maçonnerie composaient l'édifice. « La chapelle, dit Juvenis, fut achevée avant que l'on eût songé à demander la permission à l'archevêque, si bien que, s'étant avisés de leur faute, ces bons habitants furent à Embrun supplier Guillaume d'Hugues de leur permettre de bâtir une chapelle. Et ils lui parlèrent de la même manière que si elle n'eût pas été commencée. Le prélat leur accorda leur demande, et peu après ils revinrent pour lui demander la permission de la faire bénir. Il fut surpris qu'on eût fait l'édifice en si peu de temps, et il leur bailla la permission qu'ils demandaient. La chapelle fut bénite à la suite, et on lui donna le nom de *Notre-Dame de Bon-Rencontre*. »

Digitized by Google

C'est là que l'enfant revit la « Bonne Mère ». En la voyant, Benoîte tombe à genoux, mais elle remarque que l'autel où repose l'auguste Vierge est couvert de poussière : « Oh ! s'écria-t-elle familièrement, agréez « que je détache mon tablier pour le mettre sous vos pieds ; il est tout « blanc.

« Non, répond la Sainte Vierge, gardez-le..... Dans peu, il ne manquera « rien ici, ni nappes ni ornements ; je veux y faire bâtir une église en « l'honneur de mon très cher Fils et au mien, où beaucoup de pécheurs et « de pécheresses viendront se convertir. Elle sera grande comme je la « veux ; et c'est là que je vous apparaîtrai souvent. — Où prendra-t-on de « l'argent pour bâtir cette église ? » demande la bergère, qui connaissait la misère du pays ; « vous serez peut-être obligée de rester dans cette petite « chapelle ! — Soyez sans inquiétude, répond Marie, l'argent ne manquera « point ; et *je veux que ce soit celui des pauvres.* »

L'argent des pauvres est plus précieux, en effet.

Ces apparitions déterminèrent un immense concours. Le 25 mars 1665, trente-cinq paroisses s'y rencontrèrent, et cette première année ne vit pas moins de cent trente mille pèlerins, venus du Dauphiné, de la Savoie, du Piémont, de la Provence et du fond de l'Espagne. Les offices se célébraient en plein air ; les conversions et les miracles se multipliant sans nombre.

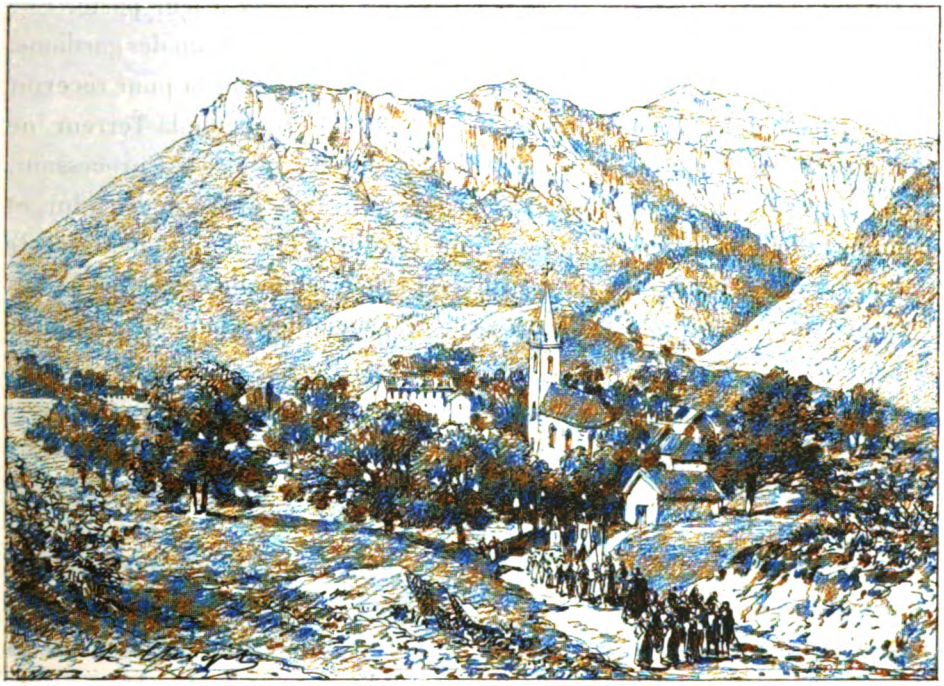
La première guérison opérée par N. D. du Laus fut en faveur du fils d'un médecin de Gap, Antoine de Caseneuve. La grotte de Lourdes donne seule aujourd'hui l'idée des prodiges qui s'accomplissaient dans cette solitude. Des enfants mort-nés ressuscités sur l'autel, toutes sortes de maladies guéries ou soulagées, établirent la réputation du sanctuaire. Pendant les deux premiers étés, M. Grimaud put constater soixante guérisons, dont la dernière fut celle de sa propre fille ; et il ajoute : « Il y en a une « *infinité* d'autres, desquelles on n'a pu avoir connaissance, et surtout une « *grande quantité de boiteux et extropiés,* qui ont laissé leurs potences sans y « avoir rien voulu dire par humilité ou autrement. »

Depuis trois ans déjà, la Sainte Vierge affirmait au Laus sa puissance, quand, en 1666, on commença la construction d'une plus vaste chapelle : elle fut achevée quatre ans plus tard. Toutefois, ce ne fut pas sans susciter des oppositions, violentes et perfides chez les impies et les jansénistes, dissimulées et s'abritant sous de spécieux prétextes chez les membres du clergé, les Jésuites d'Embrun et même chez l'archevêque, prince de cette ville, ou son entourage. En l'absence de Mgr d'Aubusson, alors ambassadeur en Espagne, l'official du diocèse, M. Lambert, vint au Laus, suivi d'une commission composée de vingt personnages instruits, sérieux, mais,

Digitized by Google

à vrai dire, assez défavorables. Benoite parut devant eux avec la modeste assurance que donne la vérité. Le résultat de cette première enquête, puis d'une seconde, et enfin d'une troisième commission, en 1672, présidée par Mgr Brulard de Genlis, successeur de Mgr d'Aubusson, transféré à Metz, fit successivement tomber toutes les préventions.

La cause principale, il faut bien l'avouer, était l'abandon du pèlerinage, naguère si célèbre, d'Embrun.



NOTRE-DAME DU LAUS, A SAINT-ÉTIENNE D'AVANÇON.

La présence de prêtres jansénistes dans le sanctuaire de N. D. du Laus arrêta dans les dernières années du dix-septième siècle l'épanouissement du pèlerinage; mais, en 1712, Mgr de Genlis les remplaça par les Missionnaires de Sainte-Garde, avec le Père Bertet, l'apôtre des Alpes, pour premier supérieur.

La Sœur Benoite semblait attendre ces heureux jours, avant d'aller revoir au ciel la Vierge qui l'avait si souvent visitée sur la terre. Elle mourut comme une sainte, à l'âge de soixante et onze ans, le 28 décembre 1718. Sa vie avait été admirable et ses vertus héroïques. Bien que l'Église ne se soit pas prononcée sur son compte, le diocèse de Gap et la France espèrent la voir bientôt sur les autels.

Digitized by Google

On ferma sa tombe d'une grosse pierre, que l'on voit encore aujourd'hui à fleur de sol, et sur laquelle on grava l'inscription suivante :

« TOMBEAU
DE LA SŒUR BENOITE
MORTE EN ODEUR DE SAIN
TETÉ 1718. »

Quand la Révolution survint, elle trouva les religieux à leur poste. Elle les chassa et vendit la chapelle, après l'avoir dépouillée. L'un des gardiens, le Père Jouvent, se cacha, mais ne s'éloigna point. Il était là pour recevoir le pèlerinage des habitants de Réalon qui, en plein règne de la Terreur, ne craignirent pas de franchir quatre lieues pour s'y rendre en procession. Deux autres, les Pères Jacques et Isoard, vinrent bientôt se joindre à lui, et comme la bande des malfaiteurs, venue d'Embrun, se composait plutôt de voleurs que de sectaires, ils retrouvèrent leur chapelle avec ses autels et ses confessionnaux, mais encore ornée de la statue, à laquelle personne n'avait osé toucher.

En 1819, Mgr Miollis, évêque de Digne, dont Laus dépendit jusqu'en 1822, confia le pèlerinage aux Oblats de Marie Immaculée. Ils y furent remplacés, en 1841, par les Missionnaires diocésains, qui y font encore fleurir le culte de la Sainte Vierge.

La maison de la sainte fille fut épargnée, lors d'un incendie qui détruisit presque tout le village, en 1850. Mgr Depéry, évêque de Gap, la releva et la convertit en école pour les petites filles. D'une humble croix de cuivre, usée par les baisers de Benoite, il fit sa croix pectorale.

A l'heure où nos soldats triomphaient à Sébastopol, N. D. du Laus vit une fête comme ses annales n'en ont pas mentionné. Délégué par Pie IX, Mgr Depéry, dont Laus avait toutes les préférences et devait garder sa dépouille mortelle, Mgr Depéry déposa, le 23 mai 1855, deux couronnes d'or, que le Pape avait offertes lui-même. Le cardinal archevêque de Bordeaux, les archevêques d'Aix, d'Avignon et de Turin, les évêques de Digne et de Grenoble, le préfet des Hautes-Alpes, six cents prêtres et quarante mille pèlerins assistaient à cette cérémonie.

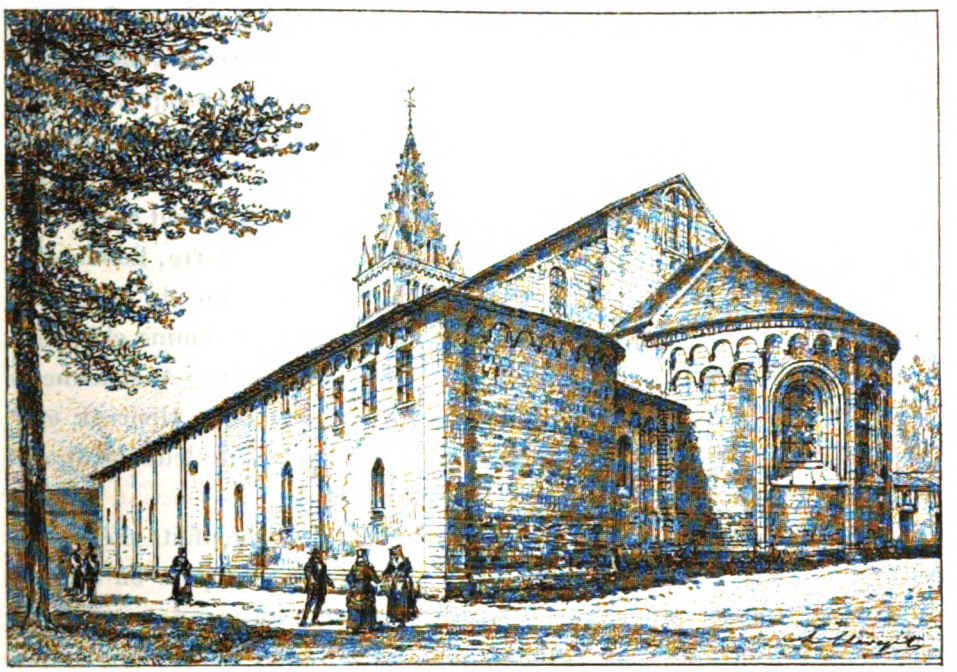
Depuis 1875, les *Annales de N. D. du Laus,* qui sont en même temps la *Semaine religieuse* du diocèse de Gap, apportent chaque semaine des nouvelles du célèbre sanctuaire.

Au mois d'octobre 1887, Mgr Blanchet, évêque de Gap, rendit une ordonnance qui érigeait canoniquement une confrérie en l'honneur de

Digitized by Google

N. D. du Laus, refuge des pécheurs. Chaque année, deux retraites y sont prêchées, au commencement de mai et d'octobre.

NOTRE-DAME D'EMBRUN. Embrun était autrefois le siège d'un archevêché, dont relevaient Digne, Glandèves, Grasse, Vence, Sénez et Nice. Réduite au rôle d'un simple archiprêtré, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, et ne vit que de ses souvenirs. Son pèlerinage, l'un des



NOTRE-DAME D'EMBRUN.

plus célèbres de la catholicité pendant tout le moyen âge, a subi le contre-coup de cette décadence. Diverses causes ont contribué à l'amoindrir; les huguenots au seizième siècle, l'épanouissement du pèlerinage voisin de N. D. du Laus, au siècle suivant, la Révolution, et, faut-il le dire? l'affaiblissement de la piété, ont diminué le concours d'autrefois.

Plusieurs historiens ont recueilli les traditions et les gloires de cette illustre église. Citons M. Sauret, le Père Fornier, M. Gaillaud, le docteur Albert et M. Ad. Fabre, auxquels nous empruntons ce qui va suivre.

L'apôtre de Digne, saint Marcellin, fut aussi, si l'on en croit la tradition, l'apôtre d'Embrun. Artémius, son successeur, dédia à la Sainte Vierge l'église souterraine, où il déposa le corps de saint Marcellin, et au-dessus de laquelle s'éleva plus tard la cathédrale de Notre-Dame. Les barbares la

Digitized by Google

saccagèrent, mais Charlemagne la reconstruisit, plus vaste et plus magnifique. Aux dévastations des Normands succédèrent peu après celles des Sarrasins, qui s'emparèrent d'Embrun, convertirent en mosquée la basilique, consacrée naguère par saint Bernard Ier. Vingt ans plus tard, Bérald de Saxe, neveu de l'empereur Othon III, refoula hors de la Provence ces ennemis de la Croix, et l'église d'Embrun vit venir, avec l'archevêque Viminien, des jours d'incomparable prospérité.

Aux dixième et onzième siècles, N. D. d'Embrun devint un des sanctuaires les plus visités. Tandis qu'Eugène III déclarait que les archevêques d'Embrun ne relèveraient que du Saint-Siège, les empereurs conféraient à ces mêmes archevêques le titre de princes, à cause de la dignité de leur Église. Déjà auparavant, Guillaume de Forcalquier, comte de Provence, lui avait assuré de vastes domaines, l'empereur Conrad II de nombreux privilèges. En 1227, trois jeunes hommes d'Embrun lui offrent *leurs biens, leurs services et leurs personnes*. En 1318, le roi d'Angleterre, Édouard II, lui envoie une chape d'un merveilleux travail et enrichie de pierreries.

Les rois de France, admis, depuis Louis XI, à siéger comme chanoines aux offices solennels, n'étaient point en retard avec elle. A chacune de leurs visites, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri II, etc., laissaient des témoignages de leur munificence comme de leur dévotion à N. D. d'Embrun.

La Sainte Vierge répondait à tant d'amour par des bienfaits si éclatants et si nombreux, que des notaires publics furent commis pour en dresser, année par année, des actes authentiques. Nous voyons par ces actes, sévèrement contrôlés par l'archevêque, qu'à N. D. d'Embrun, comme autrefois en Judée sur le passage du Sauveur, les morts ressuscitaient, les muets parlaient, les sourds entendaient, les boiteux marchaient droit, les épileptiques étaient guéris, toute infirmité était soulagée, toute grâce obtenue.

L'image devant laquelle s'obtenaient tant de faveurs et qui était l'objet des pèlerinages n'était point une statue, mais un tableau demi-circulaire, placé au tympan du portail, sous le portique. Il s'appelait le tableau royal, ou plus simplement le *Réal,* parce que la Vierge y était entourée des rois mages.

Les archevêques y dressèrent un autel, et la messe se célébrait devant la Vierge du Réal. Les plus grands personnages ont prié devant cette image; on a gardé le souvenir de saint Véran, du pape Léon III, des saints Odon et Mayeul, abbés de Cluny, de Foulques d'Anjou et de Renaud, évêque d'Angers, qui y mourut. Enfin, le concours des pèlerins de tout rang

Digitized by Google

et de tout pays fut tel, aux quatorzième et quinzième siècles, qu'il fallut multiplier les prêtres chargés de les recevoir. Cinquante chapelains y chantaient l'office, et cent prêtres suffisaient à peine à l'empressement des fidèles.

Cette prospérité fit place à de grandes épreuves. Le 13 novembre 1585, le trop fameux Lesdiguières, qui ravageait le Dauphiné, comme Montgomery la Gascogne, s'empara d'Embrun qu'il livra au pillage. La métropole fut brûlée, et ce qui en resta fut converti en temple protestant. On brisa la Vierge du Réal. Le trésor fut pillé, des statues d'argent massif, les vases sacrés, toutes les offrandes et *ex-voto*, emportés, fondus ou détruits.

NOTRE-DAME D'EMBRUN.

Pendant quatorze ans, l'hérésie se plut à profaner un lieu si célèbre. Enfin, dans la dernière année de ce seizième siècle, si plein de révoltes et de ruines, Henri IV rendit le sanctuaire à sa Reine séculaire, et l'archevêque, revenu de l'exil, s'empressa de réparer les désastres.

N. D. d'Embrun vit alors refleurir son pèlerinage et répondit par de nouvelles faveurs. On cite ce fait de sa protection : pendant un de ces combats qui se renouvelaient alors si souvent, un soldat, nommé Dauphin, invoque tout haut, sur le champ de bataille, N. D. d'Embrun. Ses camarades tombent autour de lui, les balles pleuvent de toutes parts : deux le frappent en pleine poitrine, s'aplatissent sur ses habits et tombent à ses pieds. Quelques jours après, accomplissant sa promesse, le soldat suspendait son casque au grand Réal, récemment restauré.

Le Père Fornier, dans son livre des *Miracles*, en rapporte plusieurs dont il fut le témoin oculaire. Il cite notamment le fait de deux condamnés à mort,

Digitized by Google

qui, passant devant le portique, comme ils se rendaient au lieu de leur supplice, se recommandèrent à la Vierge du Réal. « Non seulement, quand ils furent pendus, la corde se rompit, mais ils purent s'enfuir et échapper aux poursuites. Ces deux événements eurent lieu, l'un en 1628, et l'autre en 1641, mais tous les deux le même jour, le 5 août, fête de N. D. des Neiges. »

Cependant, il faut dire que la foi étant moins vive, les prodiges devinrent moins nombreux et les processions plus rares. Les pèlerins se dirigeaient de préférence vers N. D. du Laus, dont la réputation attirait les foules. Louis XIII, se rendant en Italie, passa à Embrun en 1639; il s'y fit installer chanoine, comme ses prédécesseurs; mais cette cérémonie ne rendit au sanctuaire qu'un éclat passager. « La Vierge s'éloigne de nous à cause de nos péchés », s'était écrié, un jour, Mgr de Genlis, parlant à son peuple d'Embrun.

La Révolution porta un dernier coup à sa gloire. C'est à peine si quelques paroisses du voisinage reprirent l'usage d'y venir en procession; encore cessèrent-elles vers 1825, et tout concours disparut. Le petit séminaire diocésain fut établi dans l'ancien couvent de la Visitation, et les jeunes lévites sont aujourd'hui presque les seuls à visiter cette Reine découronnée. Le Réal lui-même a disparu. Ce tableau cachait une sculpture représentant les quatre Évangélistes, et que l'on voit maintenant.

NOTRE-DAME DE SUANNE ou **DE LA VISITATION**, à Tuoux, est une chapelle qui fait remonter son origine au delà du dixième siècle. Elle était autrefois tapissée d'*ex-voto* et de béquilles, qui proclamaient dans leur langage la bonté de la Sainte Vierge. C'est encore le rendez-vous des populations de Tuoux et du canton d'Aspres, dans tous les fléaux qui les visitent. Les paroisses d'Aspremont et de Sigottier s'y rendent en procession tous les ans, le 2 juillet, qui est la fête patronale.

NOTRE-DAME DE BEAUVAIRE ou **BEAUVOIR** est la protectrice de Saint-Bonnet, où naquit le duc de Lesdiguières. Elle était trop connue et trop voisine de ce ravageur d'églises, pour lui échapper. Renversée à la fin du seizième siècle, elle fut réparée à la hâte et demeura dans une grande pauvreté jusqu'en 1840. A cette époque, un prêtre zélé, M. Pellegrin, la restaura et l'embellit.

La fête de l'Assomption y voit réunies plusieurs paroisses des environs. Une fontaine, dite de Saint-Clair, voisine de la chapelle, jouit d'une grande renommée pour guérir les yeux malades.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE PITIÉ, aux Infournas, dans le même canton, fut autrefois, par sa célébrité, la rivale de N. D. du Laus.

NOTRE-DAME DE GRACE, vulgairement *Notre-Dame Depâris*, du mot latin *Deipara*, Mère de Dieu, embaume le vallon de Gaudemar, ainsi nommé des deux mots *Gaude, Maria*. Un tableau qui domine l'autel porte la date de 1757; il y remplaçait un autre, offert par Mgr d'Harvi, évêque de Gap en 1686. Ce prélat avait restauré la chapelle, à moitié détruite par les huguenots. Des paroisses du diocèse de Grenoble s'y rencontrent tous les ans avec celles des cantons voisins de Saint-Firmin. A la Fête-Dieu, à la Saint-Jean, et surtout à la fête de la Nativité, on y voit jusqu'à deux mille pèlerins.

NOTRE-DAME DE LA CAPELLE, à l'extrémité du même canton, était déjà en grande renommée, quand une avalanche, descendant de la montagne, emporta la chapelle. Mais au milieu des décombres, la statue fut trouvée intacte et placée dans une nouvelle et belle église, bâtie par la piété des habitants.

Tout proche, sur la paroisse de Saint-Maurice, on visite *N. D. de Lumière*.

NOTRE-DAME DE ROUREBEL, à Vaucluse. Rourebel est synonyme de Beauchêne, *roure* ou *rouvre* n'étant en patois que la corruption du *robur* latin, qui signifie *force* et *chêne* en même temps. Cette chapelle, vieille de plus de quatre siècles, s'abrite sous des chênes majestueux. En 1854, des prières publiques dans ce sanctuaire obtinrent la cessation du choléra.

Sur une colline, dans la paroisse de Bruis, *N. D. des Anges* attirait autrefois, pour l'Assomption, des pèlerinages dont le souvenir ne vit que par une foire.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Serres, fut bâtie en 1730, sur les ruines d'une chapelle détruite par les protestants. On s'y rend le 8 septembre et le dimanche de l'octave.

Cette paroisse possède aussi *N. D. des Anges*.

Lépine, dans le même canton, recourt dans les temps de sécheresse et pour les maux d'yeux à *N. D. de Fontaine-Sainte*.

NOTRE-DAME DE BOSCODON n'est plus qu'une ruine de la célèbre abbaye bénédictine de ce nom, fondée en 1132, ravagée par les huguenots en 1585, par les troupes du duc de Savoie en 1692.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE CLÉMENCE, à Remollon, est un acte de la reconnaissance de cette paroisse, préservée du choléra en 1854, et des débordements de la Durance en 1856.

NOTRE-DAME DE CALME, non loin de Guillestre, fut d'abord un temple de Jupiter converti en chapelle, sous le vocable de Marie, et desservie par des chanoines réguliers d'Oulx, en Piémont. On conserve encore dans l'église d'Éygliers le bras, miraculeusement conservé depuis la fin du douzième siècle, d'un berger devenu moine et prieur de ce monastère; sa vie, sa mort et son tombeau rappellent les plus beaux traits de la vie des plus grands saints.

NOTRE-DAME DES NEIGES, à Puy-Saint-Pierre, près de Briançon, est une chapelle bâtie en 1733, à la suite d'un vœu, et le but d'un pèlerinage très suivi pendant la belle saison, et particulièrement les seconds dimanches de juillet et de septembre.

Au canton de l'Argentière, entre Vallouise et Bouchier, est l'ermitage de Saint-Hippolyte, où se trouvait la petite statue de la Vierge, taillée dans un cep de vigne, qui fut transportée par le moine Imbert, fuyant les Vaudois, et connue sous le nom de N. D. du Château ou de la Belle-Briançonne. (Voir au diocèse d'Aix, p. 731.)

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, sur le bord d'un torrent, près de la Salle, canton du Monêtier. En 1856, les eaux débordées emportaient une femme. Celle-ci aperçoit la chapelle : « Oh! Notre-Dame d'Espérance, dit-elle, je vais périr, protégez-moi! » A l'instant même, un bras vigoureux la retire et la sauve. A la même heure, un peu plus loin, le même torrent avait mis à nu les fondations de la maisonnette d'un pauvre homme. Tout allait infailliblement s'effondrer. Le malheureux court à la chapelle : « Notre-Dame d'Espérance, je remets tout entre vos mains! » Il sort, sa prière terminée, et trouve sa maison debout et le ravin comblé.

NOTRE-DAME DE MONTHABOR, sur la paroisse de Freyssinet, couronne le plus haut pic des montagnes qui séparent la France du Piémont. Elle fut bâtie à la suite d'apparitions de la Sainte Vierge à des bergers. Des paroisses du voisinage et même de la Savoie y viennent en procession le 24 août, anniversaire de l'apparition.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE GRENOBLE

- ⛴ N. D. DE LA SALETTE.
- N. D. DE L'OSIER, A VINAY.
- N. D. DE BON-RENCONTRE, A VINAY.
- N. D. L'ÉPINOUSE, id.
- N. D. DES CONSOLATIONS, A LA BALME.
- N. D. DE CASALIBUS, A LA GRANDE-CHARTREUSE.
- N. D. DU CHATEAU, A SAINT-LAURENT DU PONT.
- N. D. DE LOURDES, A SAINT-JOSEPH DE RIVIÈRE.
- N. D. DE VOUIZE, A VOIRON.
- N. D. DES CROIX, A RIVES.
- N. D. DES NEIGES, A ESPARRON.
- N. D. DE LA SALETTE, A VIENNE.
- N. D. DE L'ILE, id.
- N. D. DU MONT, A GILLONAY.
- N. D. DE GOURNIER, A CORPS.

Le diocèse de Grenoble, suffragant de Lyon, a partagé avec ce dernier une partie du territoire de l'archevêché de Vienne, supprimé par le Concordat. Il lui emprunte en outre le canton de Villeurbanne. Érigée au quatrième siècle, illustrée au septième par le martyre d'un de ses évêques, saint Ferjus, l'Église de Grenoble est une de celles qui, dans le passé comme dans notre temps, ont rendu à la Sainte Vierge le plus d'honneurs. Le département de l'Isère forme ce diocèse.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE (⛴ 1879). Ce petit coin des Alpes fut, avant Lourdes et Pontmain, l'escabeau où se posèrent les pieds de la Reine du ciel, qui tant de fois déjà dans ce siècle a visité son royaume de France. Cette première apparition, dans un temps où le surnaturel n'était pas seulement combattu, mais jugé inacceptable à la raison, eut un immense retentissement. Tandis que l'Église procédait avec sa sagesse ordinaire, examinant les faits, interrogeant les témoins, laissant au temps le soin de calmer les premières émotions, l'enfer, qui se sentit menacé, ameuta toutes ses troupes.

La presse, grande et petite, le roman, les livres, toutes les forces dont l'ennemi dispose, entrèrent en campagne à la fois. La magistrature, le gouvernement, une partie du clergé lui-même, combattirent le fait à des points de vue divers. A la vivacité de la lutte, on reconnut que la libre

Digitized by Google

pensée se trouvait en face d'un péril nouveau et sérieux ; elle voulut vaincre à tout prix, et ne recula devant aucun moyen. A ses armes ordinaires, elle joignit une audace qui lui ménagea une cruelle disgrâce. Les tribunaux retentirent d'un procès célèbre. Mais cette fois encore, l'iniquité se mentit à elle-même et tomba dans les filets qu'elle avait tendus.

De tous les livres qui ont paru sur l'événement de la Salette, nous choisissons de préférence pour guides ceux des Rév. Pères Berthier et Perrin, Missionnaires de la Salette, et de M. l'abbé Nortet, Missionnaire du diocèse de Grenoble. Ce dernier livre, publié en 1879, porte l'approbation des évêques de Grenoble, d'Arras, de Dijon, d'Autun et de Nevers.

I. — L'APPARITION.

Le 19 septembre 1846 était un samedi, veille du jour où l'Église célèbre la fête de N. D. des Sept-Douleurs. Sur un plateau des Alpes, haut de mille huit cent quatre mètres, deux enfants, Maximin Giraud et Mélanie Mathieu, gardaient les troupeaux de leurs maîtres, demeurant au village des Ablandins, paroisse de la Salette, au canton de Corps.

Mélanie allait atteindre sa quinzième année ; Maximin venait, depuis quelques jours, de dépasser sa onzième. Ces deux enfants, élevés au village, comprenant à peine quelques mots de français, dépourvus de toute culture intellectuelle, et sans beaucoup d'aptitude à s'instruire, n'avaient point fait leur première communion. Toute leur science se résumait en quelques prières, qu'ils répétaient en patois. Celui qui a choisi douze pêcheurs ignorants pour annoncer l'Évangile arrêta ses yeux sur ces deux petits pâtres, pour en faire les apôtres de sa Mère.

Après leur très frugal repas, qu'ils avaient pris sur l'herbe, à gauche d'un torrent appelé la Sezia, et tout proche de la *fontaine des Hommes,* les deux enfants s'endormirent au soleil, tandis que leurs vaches paissaient sur le flanc de la montagne. Heureux sommeil, qui allait être suivi d'un réveil si miraculeux !

Il était vers midi quand les enfants mangèrent leur pain noir, trempé dans la fontaine, n'ayant pour tout assaisonnement qu'un bel appétit et un morceau de fromage. Debout dès l'aurore, fatigués par la chaleur, les deux bergers dormirent longtemps. Il était trois heures environ, quand Mélanie s'éveilla la première. Aussitôt sa pensée se porta sur ses vaches, qu'elle ne

Digitized by Google

voyait plus. Elle appelle Maximin, et tous deux s'élancent à leur recherche. Traversant le ruisseau, ils gravissent le versant opposé, d'où ils aperçoivent, en se retournant, vaches et génisses qui ruminent tranquillement.

Rassurés, les deux enfants redescendent pour reprendre leurs petits sacs laissés à la fontaine. Mélanie précède son compagnon. A peine ont-ils fait quelques pas, qu'elle aperçoit soudain devant elle une éblouissante clarté. Cette lumière remplit le ravin et semble faire pâlir celle du soleil, qui brille cependant du plus vif éclat. A cette vue, Mélanie s'écrie : « Mémin..., viens voir cette clarté là-bas ! » Et Maximin, qui d'abord n'apercevait pas la clarté, la découvre aussitôt.

La lumière s'entr'ouvre et laisse voir une *Belle Dame* environnée de gloire, mais dont l'attitude révèle une tristesse profonde. A cette heure, l'Église chantait par toute la terre : « Oh ! de quelle abondance de larmes est inondée la Vierge Mère !... »

La *Belle Dame,* comme l'ont appelée les bergers, est assise sur une pierre, ses pieds reposent dans le lit desséché de la fontaine, ses coudes sont appuyés sur ses genoux, et ses mains soutiennent sa tête, qui est comme appesantie par la douleur.

A ce spectacle, la petite bergère est saisie de frayeur : « Ah ! mon Dieu ! » s'écrie-t-elle, et elle laisse tomber son bâton. Maximin, lui aussi, est effrayé : « Garde ton bâton, Mélanie; moi, je garde le mien, dit-il, car s'*il* nous fait quelque chose, je lui en donnerai un bon coup. »

Alors, la *Belle Dame* se lève, croise les mains sur sa poitrine, et, d'une voix douce comme une harmonie du ciel : « Avancez, mes enfants », dit-elle ; « n'ayez pas peur; je suis ici pour vous conter une grande nouvelle. »

Elle s'avance ensuite vers la fontaine, et les deux bergers, rassurés par ses maternelles paroles, s'empressent de descendre à sa rencontre. Ils franchissent le ruisseau et viennent se placer tout près d'elle, Mélanie à sa droite et Maximin à sa gauche, mais tous deux devant elle et dans la lumière qui l'environne.

La *Dame* est d'une taille élevée, majestueuse comme une reine, affable comme une mère. Sa tête est ornée d'un diadème, avec l'aspect de ces hautes coiffures antiques que la mode n'a pas encore fait disparaître dans le Dauphiné : une couronne de roses en forme la base. La robe, d'une forme très simple, est d'une éblouissante blancheur. L'étoffe céleste qui l'a fournie est parsemée d'étoiles comme le firmament. De longues manches retombent et cachent les mains de la divine Apparition. Une écharpe légère enveloppe les épaules et la poitrine et se noue par ses extrémités, en entourant

Digitized by Google

le corps comme d'une ceinture. Une chaine, qui semble d'or aux yeux des enfants ravis, porte un crucifix suspendu sur la poitrine de la *Dame*.

« Pendant tout le temps que la *Belle Dame* nous a parlé, a dit la jeune bergère, elle n'a cessé de pleurer. Ses larmes s'évanouissaient dans la lumière et ne descendaient pas jusqu'à terre. Elles ruisselaient plus abondamment tandis que la Sainte Vierge annonçait les maux qui menacent les hommes, s'ils refusent de se convertir. »

Au milieu de ses larmes, la Vierge leur dit : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils; il est si lourd et si pesant, que je ne puis plus le retenir.

« Depuis le temps que je souffre pour vous autres! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous autres, qui n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres.

« Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder; c'est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils.

« Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils. »

Jusque-là, la *Dame* avait parlé en français, langue dont les enfants ne saisissaient que quelques mots. A cet endroit du discours, Mélanie sembla interroger Maximin du regard, et la Sainte Vierge, avec une maternelle condescendance, répéta ce qu'elle venait de dire et continua en patois, sorte de provençal abâtardi.

La *Dame* parlait encore, mais en français, quand soudain Mélanie, tout en voyant le mouvement des lèvres, n'entendit plus. C'était le « *secret* », confié d'abord à Maximin; celui-ci à son tour vit, sans entendre ce que la Mère de Dieu disait à Mélanie.

Puis, poursuivant son discours en patois, et de manière à être entendue des deux bergers : « S'ils se convertissent », dit-elle, « les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé; et les pommes de terre se trouveront ensemencées par les terres. »

S'adressant ensuite d'une manière plus spéciale aux deux bergers, la *Belle Dame* leur dit : « Faites-vous bien votre prière, mes enfants? — Pas guère, Madame », répondirent-ils tous deux avec franchise. « Ah! mes enfants, reprit-elle aussitôt, il faut bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, dites seulement un *Pater* et un *Ave, Maria*. Et quand vous aurez le temps, (il faudra) en dire davantage.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

« Il ne va que quelques femmes âgées à la messe. Les autres travaillent le dimanche tout l'été; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le Carême, ils vont à la boucherie comme des chiens. »

La Sainte Vierge conclut alors son discours en disant en français :

« Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. » Et elle se dirige vers le monticule qu'avaient gravi les bergers pour découvrir leur troupeau. Ses pieds ne font aucun mouvement. Elle glisse au-dessus de l'herbe qu'elle effleure à peine. Comme entraînés par un charme irrésistible, les enfants la suivent; Mélanie la devance même un peu. Maximin est à la gauche, et à deux ou trois pas de la Sainte Vierge, qui parcourt ainsi un espace de trente-huit à quarante pas. Dès qu'elle est parvenue sur le plateau, elle s'élève à la hauteur d'un mètre cinquante environ, reste un instant suspendue dans les airs, tourne ses yeux vers le ciel, puis les abaisse vers la terre, dans la direction du sud-est.

A cet instant, son regard rencontre celui de Mélanie. « Puis, nous n'avons plus vu la tête, disent les deux bergers dans leur naïf récit, plus vu les bras, plus vu le reste du corps. Elle semblait se fondre. Il resta, dit Maximin, une grande clarté, que je voulais attraper avec la main, avec les fleurs qu'elle avait aux pieds; mais il n'y eut plus rien. Mélanie me dit : « Ce doit « être une grande sainte. » Je lui dis : « Si nous avions su que c'était une « grande sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener avec elle. »

II. — LES BERGERS APRÈS L'APPARITION. — LES ENQUÊTES.

Au déclin du jour, les deux enfants ramenèrent leur troupeau. Ils étaient tout pensifs. Ce sérieux contrastait avec leur insouciance ordinaire; leurs maîtres les questionnent, et les bergers racontent tout ce qu'ils ont vu et entendu. Le merveilleux récit vole bientôt de bouche en bouche. Tous les voisins accourent auprès des deux bergers; on les questionne jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les uns croient à leur récit; la plupart hésitent encore; mais tous sont frappés de voir ces deux pâtres répéter en français les phrases recueillies des lèvres de la *Dame,* tandis qu'il avait fallu trois ans au père de Maximin pour lui apprendre quelques courtes prières.

Digitized by Google

Le lendemain, les deux maîtres des enfants, Pierre Selme et J. Baptiste Pra, décident qu'il convient d'avertir M. le curé.

M. Jacques Perrin était alors curé de la Salette. C'était presque un vieillard : il interrogea avec bonté les deux bergers, qu'il voyait pour la première fois, et, saisi d'admiration au récit si simple, mais si circonstancié, frappé d'ailleurs de leur air de sincérité, il se mit à pleurer : « Vous êtes bien heureux, mes enfants, d'avoir vu la Sainte Vierge. »

Cette apparition fut ce jour-là le sujet de son prône. De son côté, M. Peytard, maire de la Salette, se rendit dans l'après-midi aux Ablandins, pour engager Mélanie à ne plus parler d'un événement « qui, dit-il, met le trouble dans ma commune ».

— N'ayez souci, mon brave homme, l'événement va mettre le trouble bien au delà des limites du territoire soumis à votre écharpe! — « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive », a dit Celui dont relève cette manifestation.

Maximin et Mélanie, qui ne connaissaient point ce texte, ne furent ébranlés ni par les menaces ni par les promesses, et répondirent avec l'accent de la vérité par cette parole qu'ils empruntaient, sans le savoir, à saint Pierre lui-même : « Nous ne pouvons nous empêcher de dire ce que nous avons vu et entendu; on nous a commandé de le dire. » Le maire alors recourut à un moyen qui devait inutilement être tenté par beaucoup d'autres, avec le même insuccès; il offrit de l'argent, pour acheter le silence : « Vous me donneriez cette maison pleine d'argent que je n'en ferais pas cas, lui dit Mélanie. Rien ne me fera dire le contraire de ce que nous avons vu et entendu. »

La menace des gendarmes sur cette innocente enfant n'eut pas un meilleur résultat.

Ce même jour, le maître de Maximin, n'ayant plus besoin de lui, le rendit à son père, et les enfants, séparés, furent trois mois sans se voir.

Maximin commença à fréquenter l'école, Mélanie continua de garder les troupeaux.

Pendant les deux années qui suivirent, les deux pauvres enfants furent interrogés, dit M. l'abbé Dupanloup, par deux cent mille témoins, mis à la torture par les personnages les plus divers. « Jamais, écrivait le 11 juin 1848 le futur évêque d'Orléans, qui ne fut pas, parmi les visiteurs, le plus facile à convaincre, jamais ils n'ont varié dans l'exposition d'un fait sur lequel l'astuce et la malveillance auraient eu tant de facilités à dévoiler l'imposture. »

Les Pères Berthier et Perrin ajoutent de leur côté :

Digitized by Google

« Toutes les tentatives faites pour découvrir, dans l'événement de la Salette, une fable ou une imposture, n'ont abouti qu'à en établir la certitude et la vérité. Tel a été, en particulier, le résultat de l'interrogatoire que, en vertu d'ordres reçus du procureur du Roi, M. Long, notaire et maire de Corps, remplissant les fonctions de juge de paix, et M. Giraud, greffier, firent subir à Maximin et à Mélanie, le 22 mai 1847. Les deux bergers furent introduits séparément devant ces fonctionnaires. On leur expliqua que, devant la justice, on doit dire toute la vérité et rien que la vérité : « Nous l'avons toujours dite », répondirent-ils. On les menaça ensuite de toutes les rigueurs de la justice, si plus tard on découvrait quelque mensonge dans leur déposition; mais eux racontèrent ingénument ce qu'ils avaient vu. Procès-verbal de cet interrogatoire fut dressé et envoyé au parquet de Grenoble. Le ministère public s'en tint là, reconnaissant l'impossibilité d'expliquer par une imposture le fait de la Salette. »

Le « fait de la Salette » saisissait déjà l'opinion publique. Tandis que les populations de l'Isère et des Alpes se convertissaient, les journaux irréligieux entraient en campagne avec la fougue et l'ignorance qui leur sont propres. Ils s'inquiétaient tout de bon du péril que faisaient courir à la religion de « pareilles absurdités ». Toute la filière administrative, depuis le sous-préfet de la Tour-du-Pin, passant par M. Pellenc, préfet de l'Isère, jusqu'au ministre de la justice et des cultes, M. Hébert, tout ce monde officiel s'agitait. Le ministre, ne pouvant saisir la justice, car il n'y avait pas de délit, pensa peser sur l'évêque. Il lui écrivit une lettre sur le danger de « ces publications de miracles qui agitaient les esprits, troublaient l'ordre public et soulevaient la presse impie » !

Mgr Philibert de Bruillard, évêque de Grenoble, n'avait pas attendu l'invitation du ministre pour examiner le fait, qui excitait l'attention des fidèles comme des impies. Consulté par un grand nombre de prêtres sur la conduite à tenir relativement au fait de la Salette, Mgr de Bruillard adressa à son clergé, le 9 octobre 1846, une circulaire dans laquelle il défendit, sous peine de suspense, de publier aucun miracle nouveau.

Cependant, le sage prélat ne ménageait aucun moyen d'éclairer sa religion afin de porter un jugement motivé. Deux commissions furent chargées d'examiner les faits, d'interroger les témoins et de vérifier les miracles, dont on parlait déjà en divers lieux, comme obtenus par l'invocation de N. D. de la Salette.

Indépendamment du travail de ces deux commissions, M. l'abbé Rousselot, vicaire général, M. l'abbé Orcel, supérieur du grand séminaire,

Digitized by Google

furent envoyés en neuf diocèses différents pour compléter les enquêtes. Du 8 novembre au 13 décembre 1847, une troisième commission, présidée par Mgr l'évêque, tint huit séances dans lesquelles les rapports furent de nouveau examinés, apportant à tous une conviction décisive.

Malgré ce luxe de précautions, Mgr de Bruillard attendit quatre ans pour promulguer son jugement doctrinal. Enfin, le 19 septembre 1851, cinquième anniversaire de l'apparition, l'évêque publia un remarquable mandement, dans lequel nous lisons : « Considérant l'impossibilité d'expliquer le fait de la Salette autrement que par l'intervention divine, soit en lui-même, soit dans les suites merveilleuses du fait...; l'Esprit-Saint et l'assistance de la Vierge immaculée invoqués, nous déclarons ce qui suit :

« ARTICLE PREMIER. — Nous jugeons que l'apparition de la Sainte Vierge à deux bergers, le 19 septembre 1846, sur une montagne de la chaîne des Alpes, située dans la paroisse de la Salette, de l'archiprêtré de Corps, porte en elle-même tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire indubitable et certaine.

« ART. 2. — Nous croyons que ce fait acquiert un nouveau degré de certitude, par le concours immense et spontané des fidèles sur le lieu de l'apparition, ainsi que par la multitude des prodiges qui ont été la suite dudit événement, et dont il est impossible de révoquer en doute un très grand nombre, sans violer les règles du témoignage humain.

« ART. 3. — C'est pourquoi, pour témoigner à Dieu et à la glorieuse Vierge Marie notre vive reconnaissance, nous autorisons le culte de N. D. de la Salette ; nous permettons de le prêcher, et de tirer les conséquences pratiques et morales qui ressortent de ce grand événement.

. . . . . .

« Donné à Grenoble, le 19 septembre 1851.

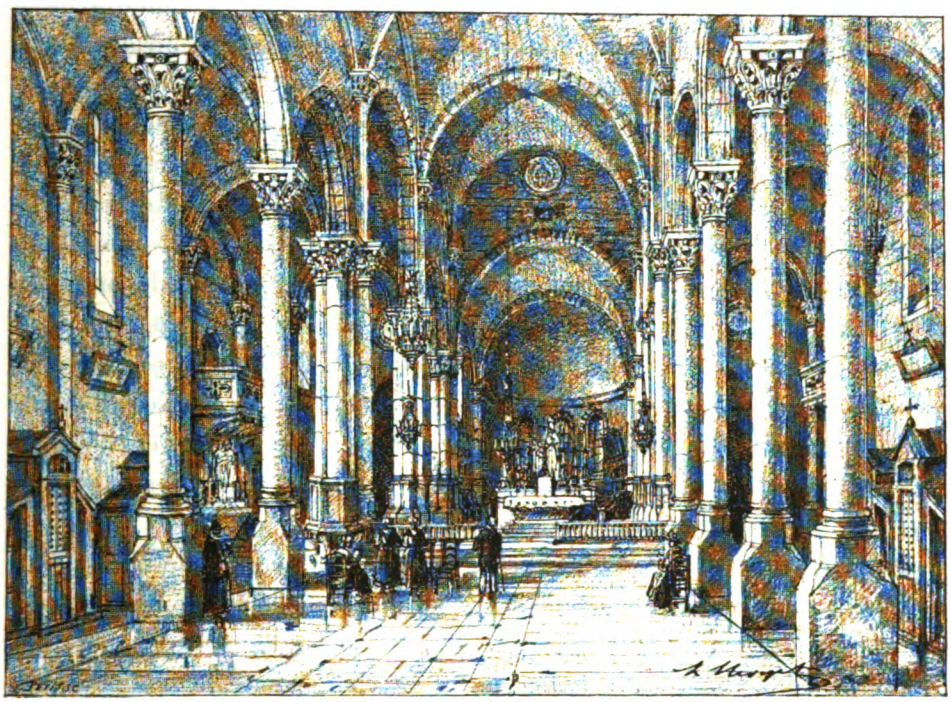
« PHILIBERT, *évêque de Grenoble.* »

Un long cri de reconnaissance et de joie accueillit en France cette déclaration. L'enfer y répondit par un cri de rage. La lutte prit même un caractère de violence inouïe. Dieu le permettait sans doute pour donner plus de poids aux déclarations doctrinales.

Hélas ! faut-il le dire? l'impiété trouva un allié où elle devait le moins l'attendre. D'abord très croyant au fait de l'apparition, l'abbé Déléon,

Digitized by Google

homme d'esprit et habile écrivain, mais interdit par son évêque pour une raison grave, publia, sous le pseudonyme de Donnadieu, une brochure détestable et mensongère. Mgr Ginouilhac, qui venait de remplacer Mgr de Bruillard sur le siège de Grenoble, consulta le Pape, rétablit les faits, réfuta les sophismes et confirma de tous points la solennelle déclaration de son prédécesseur.



NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

C'est alors que, à bout de ressources, l'impiété inventa la colossale mystification connue sous le nom d' « affaire de mademoiselle de Lamerlière ». Quelque répugnance que nous ayons à en parler ici, le procès fit tant de bruit, réussit si bien auprès de ceux qui se contentent des hypothèses les plus invraisemblables, qu'il nous semble impossible de ne pas en dire un mot.

Mademoiselle de Lamerlière, d'une famille honorable, s'était, en 1848, livrée à certaines excentricités, moitié pieuses, moitié révolutionnaires, qui lui avaient assuré dans la contrée une réputation de ridicule. Déléon la crut propre au rôle qu'il lui destinait. L'affublant d'un costume semblable à celui que nous avons décrit, il la faisait apparaitre aux deux enfants, et

Digitized by Google

débiter le discours rapporté plus haut. A Grenoble, on fit promptement justice des allégations de l'auteur de ce roman; mais, au loin, cette audace risquait de trouver créance auprès des esprits superficiels.

Une action judiciaire s'ensuivit, et l'un des côtés les plus piquants du procès fut de voir Jules Favre démontrant, dans une plaidoirie brillante, l'impossibilité d'une pareille intervention. Il invoqua l'*alibi* de mademoiselle de Lamerlière, qui, la veille de l'apparition, avait reçu l'exploit d'un huissier *parlant à sa personne,* et à cent soixante kilomètres de la Salette. Le célèbre orateur, si peu dévot, n'eut pas de peine à réduire à néant le roman inventé par le prêtre interdit.

Dans l'Église, les négations amènent toujours des affirmations plus énergiques et plus lumineuses. Tout ce grand bruit confirma encore le miracle. Loin d'en être ébranlée, la confiance des peuples s'affirma si puissante, les pèlerinages devinrent si nombreux, que, dès le 25 mai 1852, Mgr de Bruillard, entouré de quinze mille pèlerins, posait la première pierre d'une chapelle au lieu de l'apparition. Il y instituait une communauté de prêtres, destinés à être les gardiens du pèlerinage nouveau, sous le titre de Missionnaires de la Salette. Pie IX, de son côté, ouvrit en même temps les trésors de l'Église en faveur de la confrérie, érigée dès le mois de mai 1848, et que, par un Bref du 7 septembre 1852, il daignait élever au rang d'archiconfrérie.

Dans presque tous les diocèses de France, et même à l'étranger, des paroisses s'affilièrent, des chapelles se bâtirent en l'honneur de N. D. de la Salette. On en compte aujourd'hui plus de neuf cents. Partout, des guérisons, des prodiges de toutes sortes se chargeaient de répondre aux insultes de l'impiété.

L'une des plus célèbres guérisons fut celle de mademoiselle Bonnet, de l'île de Ré, diocèse de la Rochelle, qui, atteinte d'un mal incurable, fut subitement rendue à la santé, après une neuvaine à N. D. de la Salette. Mgr de Villecourt, l'un des premiers visiteurs du lieu de l'apparition, peu de temps avant son élévation au cardinalat, en rendit un public témoignage, confirmant celui des médecins.

L'église fut achevée en 1861, grâce aux offrandes des pèlerins et aux souscriptions recueillies par M. l'abbé Rousselot, qui sut mettre au service de N. D. de la Salette son activité et son talent d'écrivain.

Plus de vingt auteurs, prêtres, religieux et laïques, ont raconté les merveilles de la Salette. En 1865, fut fondé par les Pères missionnaires un recueil périodique sous le titre d'*Annales,* portant chaque mois à tous les points du monde le récit de ce qui se passe au célèbre sanctuaire.

Digitized by Google

Malgré la difficulté de l'ascension, la montagne visitée par la Sainte Vierge en 1846 l'a été depuis ces quarante-quatre ans par des millions de pèlerins. La chapelle est devenue une basilique. Désormais, le chemin de fer qui, depuis le mois de juillet 1888, conduit les pèlerins jusqu'à la Mure, en facilite l'accès.

On a dit que Lourdes avait tué la Salette. Il n'en est rien. Si, à Lourdes, les grâces sont plus retentissantes, les abords plus faciles et, par suite, les pèlerins plus nombreux, c'est de la Salette que le mouvement est parti, à la suite du premier pèlerinage national, présidé, au mois de septembre 1872, par Mgr Paulinier, évêque de Grenoble.

C'est aux pieds de N. D. de Lourdes que M. l'abbé Tardif de Moidrey, en 1881, conçut, de concert avec notre Très Révérend Père Picard, le projet des pèlerinages de pénitence à Jérusalem, pèlerinages qui commencèrent l'année suivante, et depuis n'ont pas été interrompus.

La Salette et Lourdes sont deux manifestations du même amour, deux foyers allumés par la même main, deux sources de grâces alimentées par la même miséricorde, et nullement destinées, qu'on nous passe le mot employé par nos ennemis, à se faire concurrence.

III. — COURONNEMENT. — LES DEUX BERGERS ET LEURS SECRETS.

En dépit de toutes les persécutions, l'heure des affirmations décisives sonna. Léon XIII, exécutant les projets de Pie IX, érigeait, en 1879, la chapelle de la Salette en basilique et, du même coup, accordait à Mgr Fava, évêque de Grenoble, la joie de voir enfin couronner N. D. de la Salette. La fête eut lieu le 21 août 1879, au milieu d'un immense concours de peuple, et fut précédée de la consécration de l'église du pèlerinage.

Tous les évêques de la province de Lyon y prirent part avec les prélats fondateurs de l'Université catholique. Le cardinal Guibert, archevêque de Paris, couronna la statue au nom du Pape, assisté des cardinaux Caverot et Desprez, archevêques de Lyon et de Toulouse, et de huit autres évêques.

Vingt mille pèlerins passèrent la nuit sur la montagne. A minuit, Mgr Fava leur prêchait le chemin de la Croix.

Pendant ces deux jours et cette nuit, la montagne retentit de chants et de prières : jamais elle n'avait vu pareille fête. On répétait un chant

Digitized by Google

composé par une institutrice laïque, mais chrétienne (les deux termes ne s'excluent pas encore) :

« Gloire, gloire à ton nom, ô montagne chérie,
Ineffable Thabor, Sinaï radieux!
O toi qui tressaillis sous les pas de Marie
Et gardas sur ton front comme un reflet des cieux! »

Maximin et Mélanie avaient reçu, nous l'avons dit, chacun leur secret. « Infirmes, défaillants si vous le voulez, en tout le reste, dit M. l'abbé Nortet, ils ne seront trouvés forts qu'en un seul point, ce qu'ils ont affirmé être leur mission. » « Ces enfants peuvent s'éloigner, s'écriait à son tour Mgr Ginouilhac, le 19 septembre 1855, devenir infidèles à une grande grâce reçue, l'apparition de Marie n'en sera point ébranlée. »

Ces citations font prévoir les vicissitudes qui ont marqué la vie des deux enfants.

Maximin, d'humeur changeante, eut une existence des plus accidentées. Il resta toute sa vie un grand enfant, jamais méchant, mais toujours étourdi. Placé d'abord au petit séminaire de Grenoble, sa légèreté et son peu d'application firent bientôt reconnaître qu'il n'avait pas la vocation ecclésiastique. Les tentatives poursuivies de 1853 à 1856, chez M. le curé de Seyssins, près de Grenoble, puis au grand séminaire d'Aire-sur-l'Adour, confirmèrent ce premier jugement. Ayant quitté les Jésuites, il entra comme surveillant au collège de Tonnerre, puis il songea à se faire médecin. En 1865, nous le retrouvons à Rome, zouave pontifical. Il n'y reste que six mois et revient à la Salette, qu'il eût mieux fait de ne jamais quitter. Il mourut à Corps, son pays natal, le 1er mars 1875. Son dernier vœu fut que son cœur fût placé dans la chapelle où se trouve aussi celui de Mgr Ginouilhac.

Mélanie, après avoir contemplé la Reine du ciel, ne ferma point ses yeux au monde, comme nous l'avons vu faire à Anglèze de Sagazan, à Liloye et à tant d'autres, comme le fit peu après Bernadette. Elle entra sans doute au couvent de la Providence, à Corenc; mais, se croyant appelée à quelque chose d'important, rêvant de missions et de conquêtes apostoliques, Sœur Marie de la Croix inspira des doutes sérieux sur sa vocation à la vie des religieuses, qui n'est efficace que si elle est humble.

Après trois ans de noviciat, Mgr Ginouilhac, consulté, s'opposa à sa profession. Elle revint à Corps, où un prélat romain, d'origine anglaise, la décida à le suivre en Angleterre, dans le but de s'y adonner à la pénitence pour la conversion du pays. De 1854 à 1860, elle séjourna au couvent des Carmélites de Darlington. Elle y prit l'habit, fit, paraît-il, des

Digitized by Google

vœux en 1856, mais elle revint en France quatre ans plus tard, se fixa à Marseille, où, d'après M. Amédée Nicolas, elle fut relevée de ses vœux.

Elle y séjourna jusqu'en 1867. Mgr Louis Zola, alors évêque de Lecce, en Italie, l'emmena dans son diocèse et la fixa à Castellamare. A la mort de l'évêque, en 1888, elle revint à Marseille, où elle est encore. Au milieu de cette vie agitée et inconstante, Mélanie est restée vertueuse, et, comme Maximin, persévérante sur un seul point, sa foi ardente en l'apparition et dans le secret qu'elle avait entendu.

Chacun des enfants avait reçu le sien, en présence, mais à l'insu l'un de l'autre. Ce secret semblait le nœud, ou, comme on dirait aujourd'hui, le « clou » de toute cette apparition. Les enfants s'obstinaient à ne le révéler ni à leur curé, ni à leur évêque, ni même au Pape. Le cardinal de Lyon, Mgr de Bonald, avait été prévenu contre l'événement de la Salette ; il chargea, en 1850, Mgr Gousset, archevêque de Reims, qui se rendait à Rome, de consulter le Pape à l'endroit des secrets de la Salette. Pie IX ayant paru désirer connaître ces secrets, le cardinal de Lyon transmit ce désir à l'évêque de Grenoble, et celui-ci aux enfants. Quelle que fût leur répugnance, car ils croyaient d'abord désobéir à la Dame, les deux enfants se rendirent à l'évêché, où, en présence de quatre témoins, ils écrivirent séparément ce qu'ils avaient entendu des lèvres de Marie.

Quand ils eurent terminé, Mgr de Bruillard entra : « Prenez bien garde, mes enfants, leur dit-il, de n'avoir rien écrit que votre secret seul; n'y ajoutez rien de vous-mêmes, et n'allez pas mentir au Pape! » Sur leur réponse qu'ils n'avaient rien inventé ni ajouté, l'évêque les bénit et se retira. Ils scellèrent eux-mêmes leurs lettres; les témoins attestèrent sur l'enveloppe l'authenticité du contenu, et, sous le sceau des armes de l'évêché, les lettres furent directement portées à Rome par MM. Rousselot et Gérin, vicaires généraux honoraires.

Les deux envoyés furent reçus par Pie IX, le 18 juillet 1850, et remirent à Sa Sainteté les lettres des bergers. Le Saint-Père lut d'abord celle de Maximin : « Il y a ici la candeur et la simplicité d'un enfant », dit-il.

Quand il eut pris connaissance du secret de Mélanie, il devint fort triste et dit : « Ce sont des fléaux qui menacent la France; elle n'est pas seule coupable ; l'Allemagne, l'Italie, toute l'Europe est coupable, et mérite des châtiments. J'ai moins à craindre de l'impiété ouverte que de l'indifférence et du respect humain. Ce n'est pas sans raison que l'Église est appelée militante, et vous en voyez ici le capitaine. »

Tous les ans, depuis 1872, le pèlerinage national part de Paris au mois de juillet, sous la conduite des Pères de l'Assomption, et, se dirigeant par

Digitized by Google

Paray-le-Monial et Fourvières, s'en va porter sur la montagne de la Salette les vœux de la France pénitente.

Le 6 juillet 1884 vit sur ces sommets un spectacle incomparable. Dix mille pèlerins, présidés par Mgr Fava, conduits par le Rév. Père Picard, plantèrent la croix rapportée de Jérusalem au précédent pèlerinage. Cinq cents hommes, pieds nus, avaient gravi la montagne, chargés du précieux fardeau, et l'avaient dressé triomphant au lieu même de l'apparition.

« Gloire à la croix ! » s'écriait « le Père » dans le petit journal qui s'abrite et prospère à l'ombre du crucifix. « Gloire à la croix ! Elle vient de triompher sur la montagne de la Salette comme elle n'a peut-être jamais triomphé en France. » Des hommes, des femmes de la société la plus distinguée, déposant leurs chaussures, ont tenu à porter sur leurs épaules le bois sacré.

« Gloire à la croix !

« La croix est notre drapeau !

« La prière est notre force !

« Notre-Dame de la Salette est notre Reine ! »

« Quelle splendide journée ! écrivait un autre témoin, M. Joseph Menard, dont l'âme est si bien faite pour vibrer à ces émotions et la plume si habile à les décrire. Oh ! ces centaines de prêtres, ces milliers d'hommes chantant, les bras en croix, le *Miserere*... Je n'ai jamais vu un tel enthousiasme ni un plus grand spectacle. » (Voir la *Croix* des 8 et 10 juillet 1884.)

NOTRE-DAME DE L'OSIER, à Vinay. Entre Tullins et Saint-Marcellin, la paroisse de Vinay possède un sanctuaire très célèbre. Les archives du département de l'Isère en racontent ainsi l'origine : « En 1649, Pierre « Port-Combet, huguenot de religion, et habitant le lieu dit des Plantées, « ayant, en mépris de la Sainte Vierge, entrepris de travailler et de tailler « un sien armarinier (osier) le jour et fête de l'Annonciation, nonobstant « la contrariété de ce, par Jeanne Pélion, sa vertueuse femme, de religion « catholique; mais Dieu permit que cet osier jetât des larmes de sang par « chaque taille qu'il en faisait, si abondamment, que Port-Combet fut, « lui et ses habits, tout taché de sang, ainsi que la serpette dont il se « servait... Ladite femme le voyant venir à elle dans un état sanglant, et « ignorant la cause :

« Ah ! misérable, je savais bien que la Sainte Vierge vous punirait », « s'écria-t-elle.

« — Je ne suis pas blessé », reprit Port-Combet; « c'est que l'armari- « nier m'a jeté du sang par chaque taille que j'en ai faite. »

Digitized by Google

« Lors, cette bonne femme s'en alla avec lui vers cet osier miraculeux, « où, montée par l'échelle, elle coupe de la même serpette deux arma- « riniers qui ne lui jetèrent point de sang : ledit huguenot en coupa « derechef, et il sembla que cet arbre insensible s'irritât plus que devant, « lui jetant du sang avec plus d'abondance qu'il n'avait encore fait. »

Cet événement fit grand bruit. L'autorité ecclésiastique ordonna une enquête; l'autorité civile, appliquant les lois alors en vigueur, condamna Port-Combet à trois livres d'amende. Ce jugement du tribunal de Saint-Marcellin, rendu par deux juges, dont l'un était catholique et l'autre protestant, constate le prodige et demeure comme un témoignage important de la vérité.

Malgré cet événement, Port-Combet, retenu par la crainte de ses coreligionnaires, n'osait se déclarer catholique; sept ans plus tard, labourant de grand matin dans son champ, il vit soudain venir à lui une dame, vêtue de blanc et de bleu, ayant sur sa tête un voile noir : « Arrête tes bœufs », « lui dit-elle. « Cet huguenot, qui a coupé l'osier, où demeure-t-il? Ne « veut-il pas se convertir? — Je ne sais pas », dit-il; « il demeure bien « par là. — Ah! tu crois que je ne sais pas que tu es l'huguenot? » Et lui « voulant suivre son labeur, elle lui commanda derechef d'arrêter ses « bœufs. — « Si tu ne les arrêtes, je les arrêterai bien », dit-elle. — « Ah! « je les arrêterai bien moi-même, Madame. » Et la Sainte Vierge l'avertit « que la fin de sa vie approchoit; que s'il ne changeoit de religion, il « seroit un tison de l'enfer; mais que s'il en changeoit, elle le protégeroit « devant Dieu; et elle lui recommanda de dire aux populations que leurs « prières n'étoient pas assez ferventes. Lors, la Dame franchit la courbe en « un clin d'œil, et s'arrêta à l'Épinouze. Le laboureur traversa la rivière, « et la suivit par le bois jusqu'à l'endroit où elle l'attendoit. Écoutant « alors ses gémissements, la Dame laissa le pauvre huguenot persuadé de « la vérité. » (*Acte signé de quatre notaires et déposé aux archives de l'Isère.*)

« Ah! si tu savais ce que j'ai vu! » dit Port-Combet à sa femme, quand il revint le soir, tout bouleversé, à la maison. Des enfants l'avaient bien entendu parler haut et courir, laissant ses bœufs à l'abandon; mais ils ne savaient à quoi attribuer cette conduite.

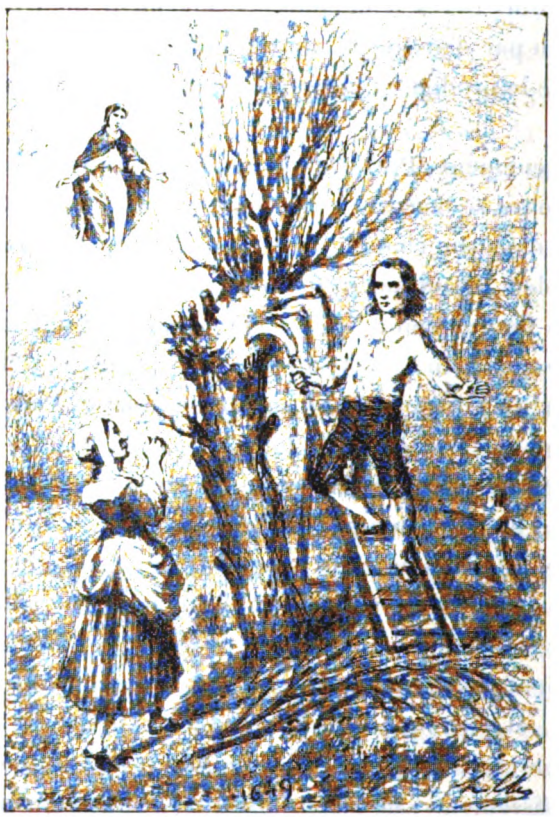
Quelques jours après, le paysan abjura publiquement, entre les mains du prieur des Augustins, reçut la sainte Eucharistie, et mourut saintement. Son corps fut déposé au pied de l'osier, premier instrument de sa conversion.

« Rien de plus frappant que les merveilles qui signalèrent les premières années de ce pèlerinage », dit M. l'abbé Poujet. « Les manuscrits authentiques parlent de morts ressuscités, d'aveugles éclairés, de boiteux redressés;

Digitized by Google

vingt-six paroisses arrivant en même temps de quatre-vingts et cent kilomètres. »

Une simple croix fut d'abord plantée près de l'osier; mais, en 1657, Marguerite de Montagny, marquise de Lestang, dame de Vinay, bâtit un petit oratoire, dans lequel on renferma l'osier. L'oratoire fut aussitôt trop étroit; la pieuse dame y substitua une vaste chapelle, dont, en 1664, les



NOTRE-DAME DE L'OSIER, A VINAY.

Augustins de Vinay acceptèrent la garde. Ils y construisirent le magnifique couvent que l'on voit encore, adossé à l'église.

En 1702, Claude de Moreton de Chabrillan, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, offrit, en *ex-voto,* à N. D. de l'Osier, l'étendard de bataille qu'il avait porté, pendant tout son généralat, aux sièges de Naples, de Malvoisie et de la Cannina, en Dalmatie. Un autre *ex-voto* rappelait la résurrection d'un enfant, exhumé après trois jours, et apporté sur l'autel de l'osier par son père, qui le remporta vivant.

Pendant la Révolution, le célèbre osier devait être brûlé, ainsi que la

Digitized by Google

statue de la Sainte Vierge, déjà mutilée; mais on parvint à les dérober aux commissaires du gouvernement. Cachés au fond d'un bois voisin, ces précieux objets furent remis plus tard entre les mains de Mgr Simon, évêque de Grenoble.

En 1834, Mgr de Bruillard érigea l'Osier en succursale, qu'il confia aux Oblats de Marie.

Ceux-ci rachetèrent l'ancien monastère des Augustins, où ils continuent de recevoir les pèlerins du Dauphiné.

A quelques pas de la chapelle principale, une autre, sous le nom de *N. D. de Bon-Rencontre*, consacre le lieu de l'apparition. Elle est surmontée d'une haute tour, que domine une statue de la Sainte Vierge, placée en 1856.

Enfin, à trente minutes de N. D. de l'Osier, est le petit oratoire de *N. D. de l'Épinouse*, au lieu où la Sainte Vierge disparut aux yeux de Port-Combet.

NOTRE-DAME DES CONSOLATIONS, à la Balme. Quand les protestants parcouraient le Dauphiné, ravageant les églises, une statue de la Sainte Vierge fut soustraite, près de Chavanoz, aux flammes qui allaient la détruire. Sans le secours d'aucune main humaine, raconte la tradition, elle traversa l'espace et, remontant le cours du Rhône, elle pénétra dans une grotte de la Balme, que les chroniques assurent avoir jadis servi au culte des druides.

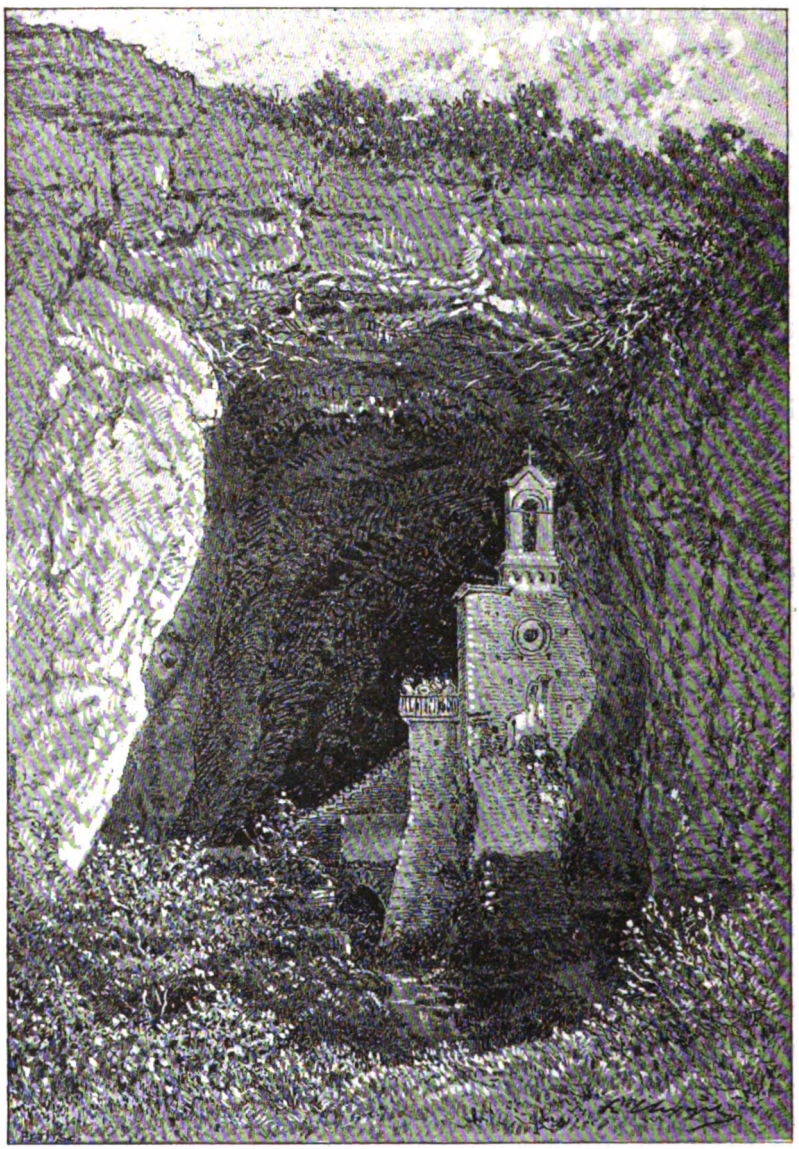
Ce temple magnifique, avec ses voûtes gigantesques, ses colonnes surplombant l'abîme, les sourds mugissements de son torrent grossi par l'orage, était bien fait pour la recevoir.

Bientôt, la statue miraculeuse eut son autel, et, parce qu'il n'était dans la contrée infortune qu'elle ne connût et douleur qu'elle ne soulageât, les fidèles l'appelèrent N. D. des Consolations. En vain la Convention ordonna-t-elle aux administrateurs des districts d'abattre les croix et de brûler les statues : les habitants de la Balme entouraient encore leur Madone le 15 août 1793.

Tandis qu'une bande de brigands, conduite par Vauquoy, vint de Lyon piller les églises, rançonner les communes et conduire les prêtres au supplice, l'agent national de la Balme allait prendre la statue sur son autel, et la portait, pour la sauver, au milieu des précipices de la grotte. Le 15 août 1794, les femmes de Lagnieu vinrent encore en pèlerinage et, ne trouvant plus la statue sur l'autel, l'y reportèrent en triomphe. Grand

Digitized by Google

émoi : ordre est donné de la brûler sans miséricorde. Les habitants ont garde d'obéir; ils la cachent une seconde fois, et, le 15 août de chaque année, elle reçoit encore les pèlerins.



NOTRE-DAME DES CONSOLATIONS, A LA BALME.

NOTRE-DAME DE CASALIBUS, à la Grande-Chartreuse. Cette chapelle, bâtie en 1440, au lieu même où saint Hugues, évêque de Grenoble, avait construit pour saint Bruno et ses compagnons un petit monastère,

Digitized by Google

est ainsi nommée des petites cases ou cellules qu'une avalanche emporta, avec ses pieux habitants, en 1133.

Un grand tableau, placé derrière le maître-autel, rappelle un épisode touchant. Quand le pape Urbain II manda près de lui saint Bruno, ses disciples conçurent de ce départ une telle douleur, que plusieurs résolurent de s'enfuir. La peinture les représente, en effet, quittant leur solitude, quand un vieillard leur apparaît et, leur montrant la Sainte Vierge, les exhorte à recourir à Elle pour vaincre la tentation.

NOTRE-DAME DE CASALIBUS, A LA GRANDE-CHARTREUSE.

Les voûtes de la chapelle sont également peintes, et chantent à leur manière les litanies de la Sainte Vierge, avec des invocations spéciales aux Chartreux.

Ce petit sanctuaire, éloigné du couvent d'environ deux kilomètres, ne peut être, en raison de son isolement, un lieu de grand concours pour les pèlerins; mais, outre les Chartreux qui le visitent parfois et qui l'entretiennent, les fidèles du voisinage aiment à s'y rendre. Les étrangers, qu'attirent de tous les pays l'illustre monastère et ses sites grandioses, ne manquent pas de venir prier à N. D. de Casalibus, et de vénérer près de là la chapelle de saint Bruno et le rocher qui garde l'empreinte de sa prière pénitente.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU CHATEAU, à Saint-Laurent du Pont. Les Pères Chartreux, dont la main est généreusement ouverte à toutes les bonnes œuvres, ont fondé, au point où s'arrêtent leurs gigantesques montagnes, à Saint-Laurent du Pont, une double école gratuite. Les constructions s'étendent de chaque côté de la place qui précède l'église, nous allions dire la cathédrale, qu'ils ont largement contribué à construire. A l'école des sourds-muets, une chapelle, bâtie sur les ruines du château, d'où elle tire son nom, est enrichie de l'indulgence de la Portioncule. Tous les ans, le 2 août, des pèlerins y accourent de tout le voisinage.

Un peu plus bas, dans la paroisse de Saint-Joseph de Rivière, une grotte, adossée à la montagne, et très parfaitement imitée de celle de Lourdes, est devenue, depuis 1880, un lieu de pèlerinage qui grandit d'année en année. M. l'abbé Joseph Buissière en conçut le projet devant la grotte de Massabielle, à la suite de grâces obtenues ; il l'a réalisé avec magnificence.

Quand le pèlerinage national se rend, au mois de juillet, à la Salette, puis redescend les sommets de la Grande-Chartreuse, Saint-Joseph de Rivière est la dernière étape des pèlerins ; c'est devant la grotte de Lourdes qu'ils se disent adieu, ou plutôt au revoir.

La *Semaine religieuse* de Grenoble rendait compte, dans son numéro du 27 septembre 1888, d'une fête et de processions magnifiques à la grotte nouvelle.

Enfin, toujours en descendant vers Voiron, on aperçoit, à droite, *N. D. de Vouize*, plantée sur une montagne haute de neuf cents mètres.

Un saint homme, M. Eugène Poncet, dont la vie, consacrée aux bonnes œuvres, a été écrite, en 1884, par M. l'abbé Patricot, archiprêtre de Voiron, en eut le premier la pensée : une loterie, à laquelle prit part la population tout entière, la mit à exécution. Sur une tour monumentale, dressée au sommet du mamelon, fut posée, en 1867, une statue en bronze, réduction de N. D. de France, au Puy ; Mgr Ginouilhac, évêque de Grenoble, voulut la bénir lui-même.

La cérémonie eut lieu le 4 octobre 1887, et, depuis lors, N. D. de Vouize, entourée des hommages publics, continue de bénir à ses pieds la ville de Voiron et l'Orphelinat agricole d'Orgeoise, autre œuvre de bienfaisance, fondée par M. Poncet en faveur des enfants pauvres ou abandonnés.

NOTRE-DAME DES CROIX, près de Rives. Une montagne appelée Parménie, que les savants font dériver de *peramœnus* (très charmante), appartenait au chapitre de Grenoble, qui la céda à l'évêque, en 1257. Il

Digitized by Google

appela la colline du nom de Sainte-Marie, ou le mont Notre-Dame, dont on fit plus tard N. D. des Croix, depuis que des Chartreusines s'y furent établies. Fuyant devant les troupes du prince d'Orange, ces religieuses quittèrent, en 1400, leur chapelle, qui devint le repaire d'un des lieutenants du farouche baron des Adrets.

Vers 1660, une pauvre bergère, du nom de Louise, entreprit de la rebâtir. Elle se fit mendiante. Rebutée d'abord par Mgr Le Camus, évêque de Grenoble, puis encouragée, elle réalisa presque seule cette grande entreprise. Non seulement elle releva la chapelle, mais les anciens bâtiments offrirent bientôt un asile aux retraitants qui s'y rendaient nombreux, pour se mettre sous la direction d'un saint prêtre, nommé Roux.

Achetée en 1793 par le trop fameux abbé Marion, la chapelle de N. D. des Croix devint le foyer de la Petite-Église, dans le diocèse de Grenoble.

A la mort de l'abbé Marion et d'un marchand de vin de Lyon, son associé, une pieuse fille, nommée Rosalie, quêta pour racheter la montagne, en devint propriétaire, et la remit à Mgr de Bruillard. L'église fut alors desservie par des prêtres catholiques, et, en 1856, Mgr Ginouilhac remit l'établissement aux Bénédictins du mont Olivet.

NOTRE-DAME DES NEIGES, à Esparron. Une petite brochure, alerte et savante, éditée sans nom d'auteur, en 1888, fait remonter l'origine de la chapelle d'Esparron à diverses apparitions de la Sainte Vierge, pendant le onzième siècle.

Le pèlerinage était assez fréquenté pour que, au siècle suivant, un hôpital s'ouvrit près d'elle, afin d'abriter ses pèlerins.

En 1515, Bayard, encore adolescent, y fit bénir cette épée qui devait toujours « frapper en justice et droiture ». Chapelle et hôpital, tout fut détruit, en 1562, par le sire de Mouvans, lieutenant du baron des Adrets.

La tradition rapporte que ce dernier, revenu à la religion catholique, releva lui-même les ruines de la chapelle, qu'un autre converti, François de Lesdiguières, visitait aussi en 1624.

La terre d'Esparron fut érigée en marquisat par Louis XIV, en faveur de Louis de Simiane de Claret; mais, plus occupés de leurs charges à la cour que des intérêts de leurs terres, les nouveaux marquis oublièrent N. D. des Neiges.

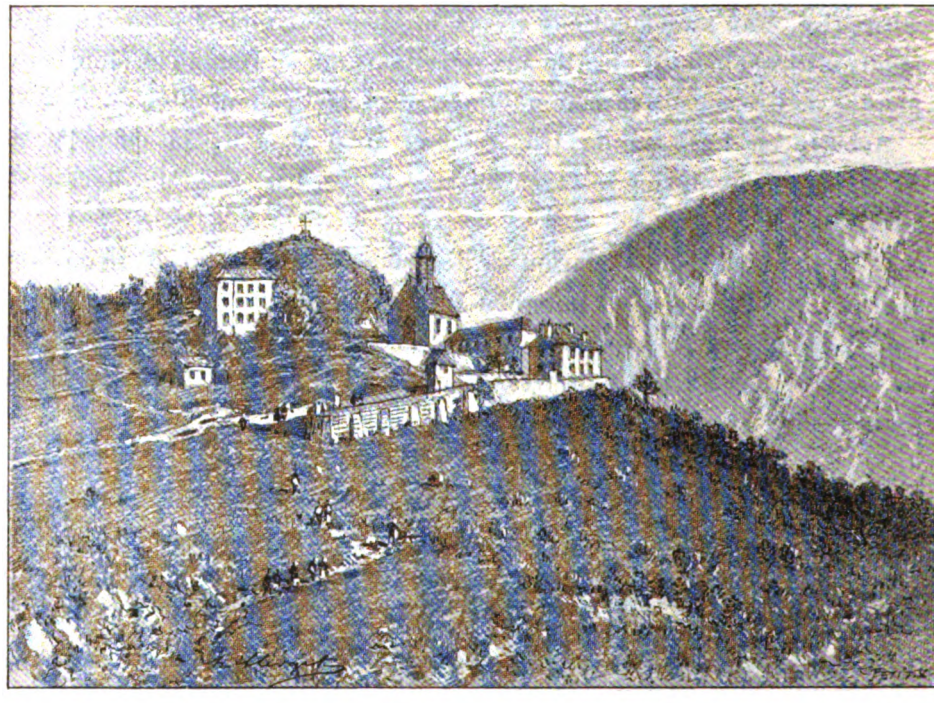
La noble famille disparut avec le marquisat et le château fort d'Esparron; mais l'humble chapelle, gardée par un ermite, subsiste encore, rebâtie par la charité. L'avant-dernier ermite mourut en 1857, à l'âge

Digitized by Google

de quatre-vingt-trois ans. Il avait quêté en France et en Angleterre. La reine Victoria, frappée de son grand air, lui avait fait une riche offrande ; il put restaurer et embellir sa chapelle.

Le dernier gardien fut un prêtre. Il est mort au mois de juillet 1886, léguant au diocèse de Grenoble la chapelle et les terres adjacentes qu'il avait lui-même reçues en aumône.

La fête principale est le 8 septembre.



NOTRE-DAME DES NEIGES, A ESPARRON.

Citons encore *N. D. de la Salette*, à Vienne, inaugurée en 1872, par Mgr l'évêque, dans la chapelle des missionnaires de ce nom.

N. D. de l'Ile, sur la paroisse de Saint-Maurice, à Vienne.

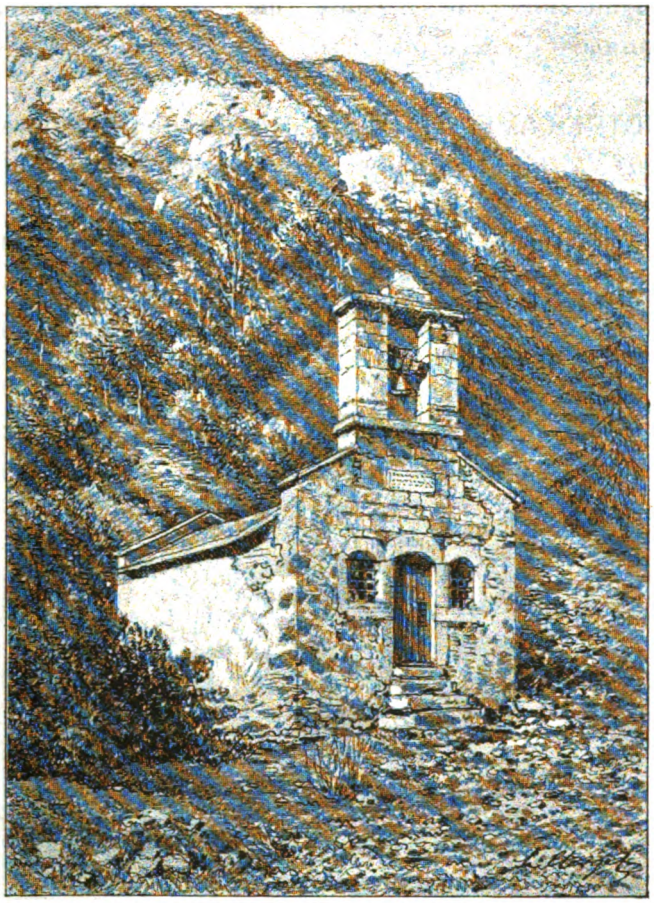
N. D. du Mont, à Gillonnay.

Enfin, quatre paroisses, sous le vocable de Notre-Dame, forment comme une ligne prédestinée entre Grenoble et la Salette : *Sainte-Marie d'En haut*, qui fut fondée dans la ville épiscopale par saint François de Sales lui-même ; *N. D. de Jarrie*, *N. D. de Mézage*, *N. D. de Commiers* et *N. D. de Vaux*.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE GOURNIER nous ramène vers les monts de la Salette.

Dépendant de la paroisse de Corps, bien que situé sur celle de la Salette, ce petit sanctuaire est la première étape des pèlerins de la « Sainte



NOTRE-DAME DE GOURNIER, A CORPS.

Montagne » . Ce sera pour nous la dernière dans ce beau diocèse que nous ne quittons pas sans regret.

Diverses légendes courent dans le pays sur l'origine de N. D. de Gournier. Voici celle qui paraît la plus fondée, car elle est la plus répandue. Vers 1700, les seigneurs du pays, les Ruynat de Gournier, chassaient dans la montagne, quand, surpris par l'orage, effrayés par les avalanches qui leur barraient le chemin et menaçaient de les entraîner, ils firent le vœu de bâtir une chapelle au lieu même où ils se trouvaient. La chapelle fut bâtie et cédée à la paroisse de Corps, sous

Digitized by Google

certaines conditions. La Révolution, par grand hasard, l'oublia, et, après la tourmente, Jean de Gournier en fit de nouveau la cession à la fabrique de Corps. Les membres de cette noble famille, encore aujourd'hui honorablement représentés, aidèrent, en 1860, M. Mélin, curé de Corps, dans l'œuvre de restauration de N. D. de Gournier. A son vocable principal, on joignit alors celui de sainte Anne; et, sans jalousie, la Fille et la Mère continuent d'y recevoir les vœux des pèlerins.

Enfin, NOTRE-DAME D'ARMIEU, dans un site très pittoresque, et sur laquelle nous n'avons pu recueillir aucun renseignement.

NOTRE-DAME D'ARMIEU.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE VALENCE

⛴ N. D. de Frénaud, a Marsanne.
N. D. de Montchamp, a Rac.
N. D. de la Rose, a Montélimar.
N. D. de Béconne.
N. D. de l'Assomption, a Roche-Baudin.
N. D. de Beauvert, a Rousset.
N. D. de Beaulieu, près Grignan.
N. D. de Pitié, a Donzère.
Id., a Saint-Paul-Trois-Chateaux.
N. D. de Pitié, a Savasse.
N. D. de la Salette, a Chateauneuf d'Isère.
N. D. de la Salette, a Upie.
N. D. de Chatenay, près Grand-Serre.
N. D. de Bonne-Combe, id.
N. D. des Anges, a Rottiers.
Id., a Mollans.
N. D. de Bonne-Nouvelle et N. D. de l'Ermitage, près Nyons.
N. D. de Beaulieu, a Mirabel.
N. D. de Consolation, a Arpavon.

Le diocèse de Valence, évangélisé par le prêtre Félix et les diacres Fortunat et Achillée, disciples de saint Irénée, de Lyon, fut fondé au commencement du quatrième siècle. Il s'est accru par le Concordat de la plus grande partie des évêchés de Die et de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Ce dernier relevait autrefois de l'archevêché d'Arles; Die et Valence se rattachaient à Vienne. Valence, qui les résume aujourd'hui, est suffragant d'Avignon et comprend le département de la Drôme.

NOTRE-DAME DE FRÉNAUD, à Marsanne (⛴ 1855). M. l'abbé Nortet, que nous avons déjà suivi sur les sommets de la Salette, veut bien encore nous guider sous les ombrages du Frénaud, dont il a recherché les origines et raconté l'histoire.

Dans un des faubourgs de Marsanne, petite ville d'origine romaine, au nord de Montélimar, se trouve une chapelle très vénérée, que le clergé avait appelée N. D. de Consolation, mais à laquelle le peuple a gardé celui de N. D. de Frénaud.

Fresnau, Frêneau ou Frénaud est à quelque distance de là, dans une vallée, plantée autrefois de grands frênes. Une fontaine qui coule tout proche laisse à penser que le culte de la Très Sainte Vierge se substitua ici, comme dans tant d'autres lieux, au culte druidique. Les Augustins

Digitized by Google

du prieuré de Saint-Félix, à Marsanne, furent chargés de desservir cette chapelle.

Les protestants, sous la conduite de Lesdiguières, se présentèrent à Marsanne, en 1588; ils en firent le siège, s'en emparèrent momentané-

NOTRE-DAME DE FRÉNAUD, A MARSANNE.

ment sans doute, mais assez de temps pour y entasser bien des ruines. Les premières que la piété des fidèles répara furent celles de N. D. de Frénaud. Dès 1635, Antoine Goudert y dépensait une somme considérable, et sa générosité lui mérita la faveur d'une sépulture, pour lui et sa famille, dans l'une des chapelles, dédiée à saint Pierre.

Une autre chapelle de cette même église, sous le vocable de saint Antoine, était le siège d'une confrérie de pénitents blancs établie à

Digitized by Google

Marsanne, et que Clément IX enrichit, en 1668, d'une indulgence plénière. Dès le 15 août de l'année suivante, les pénitents de la Laupie vinrent en procession à N. D. de Frénaud, pour gagner cette indulgence. Ce fut le premier pèlerinage à ce lieu qu'un événement allait rendre illustre.

Nous empruntons au mandement de Mgr Chatrousse, annonçant les fêtes du couronnement, le récit de cette légende, transmise d'âge en âge et très vivante dans la contrée. « Une pauvre fille aveugle, qui n'était entrée dans la vie qu'en enlevant celle de sa mère, suppliait souvent la Sainte Vierge de lui accorder l'usage de ses yeux. Elle eut une vision; la Sainte Vierge lui apparut et lui promit qu'elle serait guérie, si on lui élevait une petite chapelle au pied d'un coteau de Marsanne, appelé le *Fresneau*.

« La pauvre aveugle parle de sa vision à son père, lequel était maçon : elle est repoussée; elle insiste : nouveau refus. Mais les larmes et un prodige triomphèrent de ces résistances. Un bénitier, que le maçon avait creusé lui-même pour l'église paroissiale de Saint-Félix, fut plusieurs fois transporté de l'église au coteau, sans le secours de personne. L'ouvrier s'engagea dès lors à bâtir un petit oratoire au Fresneau, et aussitôt cette résolution prise, sa fille recouvra la vue. »

Étudiant et contrôlant cette légende, M. l'abbé Nortet en confirme l'origine et précise les détails. Il retrouve dans les registres le nom des acteurs. Le maçon s'appelait Claude Lafon, marié en 1666 et père de sept enfants. Marie-Anne était la dernière et aveugle de naissance. Le curé qui avait commandé le bénitier était messire Pierre-André Petit, et c'est sur le territoire de sa paroisse que s'éleva la petite chapelle, appelée N. D. de Bon-Secours, en mémoire de l'insigne faveur accordée à la fille du maçon.

Les fêtes de l'Assomption et de la Nativité y furent dès lors célébrées avec une grande pompe. Des prêtres et des religieux y étaient appelés tous les ans, pour favoriser la dévotion des fidèles. En 1719, le nouveau curé, M. Jacquoz de Meyzin, donna au pèlerinage une nouvelle impulsion. Dans ce même temps, un huguenot, de Sauzet, furieux de voir s'établir ce nouveau courant de dévotion, s'en moquait, ce qui lui réussit assez mal.

Un jour que, par dérision, il lavait à la fontaine miraculeuse les yeux de son âne aveugle, l'âne recouvra la vue, mais le protestant la perdit à la même heure. Cet événement, connu de toute la contrée, rendit très célèbre la chapelle et la fontaine.

La marquise de Blaïn du Poët-Célard, dont les terres étaient voisines de Marsanne, avait pris l'humble chapelle en grande affection; elle l'avait

Digitized by Google

ornée de peintures, en 1762. Un de ses enfants, lieutenant sur les vaisseaux du Roi, allait périr dans une tempête, quand, se souvenant de la confiance que lui avait inspirée sa mère, il se recommanda à N. D. du Frénaud et fit vœu, s'il échappait, de faire agrandir la chapelle. Le vaisseau sombra, mais le jeune marin se sauva, comme par miracle. S'étant rembarqué peu après pour les Indes, il y mourut au service de la France. Alors, son frère, Joseph du Poët, chevalier de l'Ordre de Malte, donna douze cents livres, et la chapelle fut agrandie. Sur le tympan, on grava la scène du naufrage.

La Révolution mutila peu après ce souvenir et bien d'autres. Dans sa rage, elle coupa d'abord les frênes séculaires, dont la présence agrémentait la vallée et lui avait donné son nom. Plus tard, craignant sans doute que les vieilles souches n'accusassent sa barbarie, on les extirpa jusqu'à la dernière; mais ce qu'on ne put arracher du cœur des habitants, ce fut la confiance en Marie, qui se retrouva la même au commencement de ce siècle.

La statue miraculeuse avait elle-même disparu; mais une veuve du Bartet, nommée Lapéroné, ayant été guérie d'une maladie cruelle, fit don d'une statue en bois doré, qu'on plaça sous un globe. La piété des habitants de Marsanne, jusqu'au milieu de ce siècle, s'était comme partagée entre le sanctuaire de N. D. de Bon-Secours et l'antique chapelle de N. D. de Consolation. Elle se porta tout entière sur la première à cette époque, car l'église paroissiale fut rebâtie au milieu du nouveau Marsanne, et la chapelle du Frénaud, qui en était voisine, fut sacrifiée à une place publique.

Cependant, en 1854, pendant que nos soldats protégeaient le Pape à Rome, un officier d'artillerie, M. Charles de Montluisant, déposait aux pieds de Pie IX une requête en faveur de N. D. du Frénaud. Le brave officier, aujourd'hui général, était né, avait grandi dans son voisinage. Sa tendresse n'ambitionnait rien moins pour sa voisine que les honneurs du couronnement.

Ce n'était pas chose facile.

Peu de Vierges encore étaient couronnées en France, ainsi que nous l'avons vu dans les pages qui précèdent. Et encore il s'agissait des Vierges de Chartres, du Puy ou du Laus. Mais N. D. du Frénaud ne jouissait pas, à beaucoup près, d'une égale célébrité.

Cependant, Pie IX, qui capitulait volontiers devant les officiers français, accéda gracieusement à la demande de M. de Montluisant, qu'appuyait d'ailleurs avec instance l'évêque diocésain, Mgr Chatrousse. Le 17 jan-

Digitized by Google

vier 1855, le Pape recevait des mains de M. de Bailliencourt, colonel du régiment en garnison à Rome, la couronne offerte par M. de Montluisant, la bénissait et déléguait Mgr l'évêque de Valence pour la déposer, en son nom, sur le front de N. D. de Frénaud.

La fête eut lieu le 8 septembre 1855, en présence de Mgr Ginouilhac, évêque de Grenoble, Mgr Guibert, évêque de Viviers, le futur cardinal de Paris, et Mgr Thibault, évêque de Montpellier. A côté d'eux, le préfet de la Drôme, le sous-préfet de Montélimar, occupaient leur place naturelle, car nous n'étions pas alors arrivés aux jours où l'on devait voir ces personnages officiels exclus des cérémonies publiques du culte, et, ce qui est plus triste, leurs habits brodés présider aux expulsions des religieux.

M. de Montluisant, le promoteur de cette fête, était là aussi, près de son père, ingénieur en retraite et maire de Marsanne.

A peine les quatre évêques eurent-ils déposé la couronne sur le front de Marie, que Mgr Thibault, prenant la parole, s'écria, comme divinement inspiré : « O Vierge, protégez à cette heure nos braves soldats... Je les vois monter à l'assaut de cette forteresse redoutable, j'entends leurs cris de triomphe, et Marie entoure de son manteau ses enfants bien-aimés... » Or, à ce même instant, ce 8 septembre 1855, à une heure du soir, nos régiments, sous les ordres de Pélissier et de Mac Mahon, entraient triomphants à Sébastopol.

Le premier anniversaire du couronnement ramena aux pieds de leur Reine toutes les populations d'alentour. Sur l'invitation de M. l'abbé Dorey, curé de Marsanne, une retraite fut prêchée, du 1er au 8 septembre.

Mgr l'évêque voulut lui-même en clôturer les exercices. Ce jour-là, dans tous les cœurs germa la pensée de reconstruire la chapelle. La première pierre en fut bénite au second anniversaire par M. l'abbé Craisson, vicaire capitulaire à la mort de Mgr Chatrousse.

Son successeur, Mgr Lyonnet, consacra l'édifice avec ses autels, le 8 septembre 1863, tandis que M. de Montluisant, toujours zélé pour le sanctuaire de Marie, en ornait l'entrée de deux gros canons, apportés de Sébastopol.

Quand Mgr Lyonnet dut, en 1865, quitter Valence pour Alby, il laissa, en souvenir de son attachement à N. D. de Frénaud, un grand tableau représentant l'Assomption de la Sainte Vierge.

Dès l'époque du couronnement, Mgr Chatrousse avait eu la pensée d'établir près du sanctuaire de Frénaud une congrégation religieuse. On songea d'abord à des missionnaires diocésains, puis aux Rédemptoristes. Mais, pour diverses raisons, les projets échouèrent. Ils ne réussirent pas

Digitized by Google

mieux avec les Maristes, établis à Saint-Marcel-lez-Sauzet. En 1862, M. le curé de Marsanne obtenait un vicaire, M. l'abbé Benoît, que Mgr Gueulette nommait, en 1868, chapelain de N. D. de Frénaud.

Grâce à son zèle, à la sainteté d'une vie qui rappelle en plus d'un point celle de M. le curé d'Ars, grâce surtout aux faveurs de toutes sortes que Marie ne cesse d'accorder libéralement, le pèlerinage est toujours prospère.

Une confrérie, dont le premier but est l'union des familles et la conservation spirituelle et temporelle des enfants, fut canoniquement érigée le 19 mars 1855. Pie IX l'enrichit des indulgences de l'Église, et joignit à ses faveurs le don d'un reliquaire contenant des restes des saints apôtres Pierre et Paul, de saint Louis, roi de France, de saint Charles Borromée, et enfin une parcelle du voile de la Sainte Vierge.

Nous apprenons avec joie que Mgr Cotton, évêque de Valence, poursuivant les désirs de Mgr Chatrousse, sollicité d'ailleurs par M. l'abbé Benoît, songe toujours à remettre aux mains d'une congrégation le sanctuaire de N. D. de Frénaud.

NOTRE-DAME DE MONTCHAMP, à Rac. Ce sanctuaire, sur la paroisse de Rac, au midi de Montélimar, attire tous les ans les populations des bords du Rhône. Les pèlerinages ont lieu pendant tout le mois de septembre jusqu'au 15 octobre. Mgr l'évêque de Valence en préside souvent la fête principale, le dernier dimanche de septembre. Les documents sont peu nombreux sur ce sanctuaire. Voici ce que nous lisons dans une petite feuille, revêtue de la signature de Mgr l'évêque de Valence :

« Une tradition respectable pour son antiquité et son universalité attribue l'origine de ce pèlerinage au sacrifice d'une jeune fille qui, voulant se consacrer à la Très Sainte Vierge, se serait retirée sur la montagne de Montchamp, qu'entourait alors une immense solitude, et y aurait passé sa vie tout entière dans le silence, le recueillement et la prière.

« Après sa mort, la Sainte Vierge, pour récompenser son dévouement et son sacrifice, bénit le lieu de sa retraite, et un pèlerinage célèbre s'établit là où auparavant il n'y avait eu que le désert. »

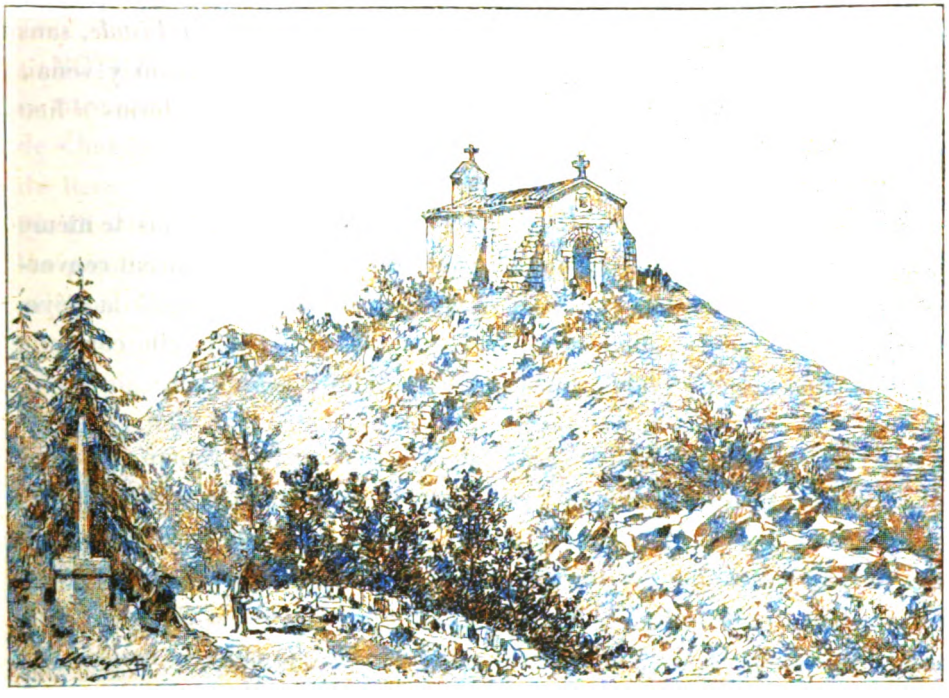
Une pièce originale, copiée aux archives particulières de M. l'abbé Correnson, d'Avignon, par M. l'abbé Raymond, curé de Rac, et que nous avons sous les yeux, stipule, en 1597, les conditions de l'arrentement de la chapelle de N. D. de Montchamp et du prieuré qui en dépendait. Il fut consenti à Antoine Bonnet, demeurant à Châteauneuf du Rhône, par Christophe Balthazar, recteur du collège des Jésuites d'Avignon. Cet arrangement n'était que la continuation d'un précédent contrat passé entre les

Digitized by Google

mêmes dès l'année 1594. Il nous montre le prieuré de N. D. de Montchamp uni au collège des Jésuites d'Avignon et la chapelle desservie, sous leur responsabilité, par un simple chapelain.

Antérieurement à cette combinaison, quelle était la situation légale de la chapelle? Par qui était-elle desservie? Quels ravages y avaient commis les protestants? Questions pour nous sans réponses.

Dans une lettre, M. le curé de Rac ajoute : « Les murs de la chapelle



NOTRE-DAME DE MONTCHAMP, A RAC.

sont couverts d'*ex-voto*. Depuis quinze ans que je suis chargé de la direction du pèlerinage, j'ai vu s'opérer ici bien des guérisons, que l'on peut appeler miraculeuses ; aussi les populations du voisinage y envoient tous les ans plus de vingt mille pèlerins des diocèses de Valence, Viviers, Nimes et Avignon. L'église a été rebâtie en 1855, et le clocher est surmonté d'une grande croix de bronze, apportée de Sébastopol par le général Charreton, de Montélimar. »

C'est par erreur que M. Hamon (t. VII, p. 138) compte N. D. de Montchamp parmi les Vierges couronnées. Elle ne l'a point été encore, mais il y a lieu d'espérer qu'elle le sera prochainement.

Une indulgence plénière fut accordée par Pie IX à ce sanctuaire, qui possède une relique du voile de la Sainte Vierge.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA ROSE, à la porte de Montélimar, est le pèlerinage préféré des habitants de cette ville. Pendant les mois de mai, d'août et de septembre, N. D. de la Rose attire par son parfum les populations des diocèses de Valence et de Viviers. A chacune des fêtes de la Sainte Vierge, la chapelle est trop étroite pour contenir la foule.

NOTRE-DAME DE BÉCONNE. Bâtie au pied de leur château par les seigneurs de ce nom, elle jouissait autrefois d'une renommée que les siècles ont un peu diminuée. On l'appelait aussi *N. D. de la Fistule,* sans doute à cause de la maladie connue sous ce nom, et dont on y venait demander la guérison à la Sainte Vierge. Le concours des pèlerins a lieu principalement le 25 mars.

NOTRE-DAME DE L'ASSOMPTION, à Roche-Baudin. Dans le même canton de Dieu-le-Fit, est une chapelle que les huguenots ne purent renverser, en 1560, et qui, déjà célèbre à cette époque, refleurit jusqu'à la Révolution. Vendue alors, mais rachetée et restaurée en 1833, elle continue d'être visitée par les fidèles, surtout à la fête de l'Assomption.

NOTRE-DAME DE BEAUVERT, dans le canton de Grignan, paroisse du Rousset, est une chapelle où l'on honore une statue de la Sainte Vierge, assez grossièrement taillée, et trouvée, si l'on en croit la légende, par des bergers au milieu des broussailles. Les fidèles des paroisses voisines s'y rendent dès la veille des fêtes de l'Assomption et de la Nativité ; plusieurs y passent la nuit en prière, attendant les premières messes qui commencent dès minuit.

NOTRE-DAME DE BEAULIEU, près de Grignan, est moins un lieu de pèlerinage qu'une dévote chapelle, fondée au quinzième siècle par les seigneurs de Grignan, et encore visitée pour l'Assomption.

NOTRE-DAME DE PITIÉ ou DE COMBE-LONGUE, à Donzère, sur les bords du Rhône, est une chapelle fort ancienne. Ruinée par les Sarrasins, rétablie en 803, elle passa, en 888, à l'abbaye de Tournus, et fut rendue à l'église de Viviers au quatorzième siècle. Comme les Sarrasins, les protestants la détruisirent; sur les ruines, les catholiques élevèrent un petit oratoire, qui est encore en grande vénération de nos jours.

NOTRE-DAME DE PITIÉ. Auprès de l'ancienne ville épiscopale de Saint-Paul-Trois-Châteaux, était une chapelle dédiée à Notre-Dame, où les

Digitized by Google

nouveaux évêques étaient solennellement reçus à leur arrivée dans le diocèse. Renversée par les calvinistes, elle fut tirée de ses ruines en 1644, et peu après confiée aux Dominicains, auxquels les Pères Maristes ont succédé de nos jours.

NOTRE-DAME DE PITIÉ. Sous ce même titre, la Vierge des Douleurs est honorée à Savasse, entre Montélimar et Marsanne, mais principalement le 8 septembre.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE. Deux paroisses honorent Marie sous ce titre nouveau : Châteauneuf d'Isère, canton de Valence, et Upie, canton de Chabeuil. Dans le premier, au vallon de Beaulieu-d'Esguille, la famille de Bernes de La Haye bâtit, en 1860, une jolie chapelle. A sa visite Pie IX attacha une indulgence plénière. Chaque année, le 19 septembre, les populations de la contrée qui ne peuvent se rendre à la Salette y célèbrent l'anniversaire de l'apparition.

A Upie, dans le second, une communauté de religieuses honore de même la Vierge qui pleura sur un versant des Alpes.

NOTRE-DAME DE CHATENAY, au canton de Grand-Serre, s'abrite au milieu d'arbres touffus, dont l'ombrage, étendu sur les pèlerins pendant la quinzaine qui précède et qui suit l'Assomption, n'est que l'image de la protection de Marie sur les âmes qui lui sont fidèles. C'est le principal pèlerinage du nord du diocèse, et les paroisses limitrophes des diocèses de Grenoble et de Viviers s'y rencontrent souvent avec celles de Valence.

NOTRE-DAME DE BONNE-COMBE, à Hauterive, dans ce même canton, est encore une chapelle très fréquentée. Elle existait dès le douzième siècle, et l'on croit qu'elle fut dédiée par le père du Bienheureux Amédée d'Hauterive. Elle était desservie par les chanoines réguliers de Saint-Ruf. Renversée par les huguenots, elle fut, un siècle plus tard, relevée et confiée aux Cordeliers. La statue, sauvée en 1793, fut d'abord portée à l'église de Saint-Germain, et restituée, en 1855, à la chapelle de Bonne-Combe, restaurée alors et rendue au culte.

NOTRE-DAME DES ANGES. Sous ce titre, la Sainte Vierge est honorée dans deux paroisses différentes. La première est Rottiers, au canton de la Motte-Chalençon. Elle doit, dit-on, son origine à un seigneur qui, dans

Digitized by Google

son désespoir, allait attenter à ses jours ; mais la Sainte Vierge lui apparut environnée d'une troupe d'anges. Un tableau représentant l'apparition porte la date de 1230. La fête principale est le 8 septembre.

Plus naturellement, la seconde chapelle, située à Mollans, canton du Buis, célèbre la sienne le 2 août, fête de la Portioncule.

NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE et NOTRE-DAME DE L'ERMITAGE, dans les environs de Nyons, sont deux pèlerinages assez suivis. Le premier, ruiné par les protestants et par un incendie, a été restauré par la famille Duclaux.

Dans ce même quartier, on voit NOTRE-DAME DE BEAULIEU, à Mirabel, et NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Arpavon. Là, une fontaine miraculeuse semble avoir donné naissance au pèlerinage ; ici, les prêtres de Saint-Jean de Jérusalem ont longtemps entretenu et développé la dévotion des peuples. Détruit par les guerres de religion, ce dernier sanctuaire fut reconstruit, au commencement du dix-septième siècle, tel qu'il est encore aujourd'hui.

Digitized by Google

DIOCÈSE D'AVIGNON

N. D. des Doms, a Avignon.
N. D. de Tout-Pouvoir, id.
N. D. des Miracles, id.
N. D. de Bon-Conseil, id.
N. D. de Plaisir, id.
N. D. du Carmel, id.
N. D. de Lumières, a Goult.
N. D. de Santé, a Carpentras.
N. D. d'Aubune, a Baumes.
N. D. de Grace, a Pernes.
N. D. des Abcès, id.
N. D. de la Rose, id.
N. D. du Salut, id.
N. D. des Plans, a Mondragon.
N. D. des Anges, a l'Isle.
N. D. du Salut, id.
N. D. de l'Assomption, a Apt.
N. D. de la Garde, a Apt.
N. D. la Brune, a Mazan.
N. D. du Puy, ou de Pareloup, id.
N. D. de Bon-Remède, id.
N. D. de Pied-Faucon, id.
N. D. de Vie, a Vénasque.
N. D. de la Tour, a Mont-Olivet.
N. D. de Sénanque.
N. D. de Nazareth, a Orange.
N. D. du Pibou-San, a Sarrians.
N. D. du Grozeau, près Malaucène.
N. D. de Brune, id.
N. D. de Prebayon, près Vaison.
N. D. la Brune, au Barroux.
N. D. des Anges, a Mormoiron.
N. D. de Lourdes, a Rognonas.

Sans parler des diocèses de Nimes, d'Arles, d'Uzès et de Saint-Paul, Avignon, qui fut pendant près de trois siècles la capitale du monde chrétien, puisque le Pape y résidait, avait autour d'elle comme une royale couronne d'évêchés. Orange, Vaison, Carpentras, Apt et Cavaillon étaient alors les satellites de cette Église mère, comme les évêchés suburbicaires le sont pour la Ville éternelle.

Le territoire que comprend aujourd'hui le département de Vaucluse, autrement dit l'archevêché d'Avignon, était distribué, avant le Concordat, entre six sièges épiscopaux et formait, sauf la partie septentrionale de la Provence, ce que l'on appelait le comtat Venaissin et la principauté d'Orange.

Avignon et le Comtat, donnés à l'Église par les comtes de Toulouse, en 1274, firent partie de son domaine jusqu'en 1791, et furent alors confisqués par l'Assemblée nationale. Rétabli comme évêché par le Concordat, le siège d'Avignon reprit, en vertu d'une ordonnance du 19 octobre 1821, le titre d'archevêché qu'il possédait depuis le quinzième siècle. Suffragant de Vienne, puis d'Arles, il fut, en 1475, érigé en archevêché par Sixte IV.

Digitized by Google

en faveur de Julien de La Rovère, qui fut plus tard pape sous le nom de Jules II.

NOTRE-DAME DES DOMS, à Avignon. Depuis les découvertes du savant abbé Faillon, il n'est plus permis de révoquer en doute l'apostolat de sainte Marthe dans la Provence, et particulièrement à Avignon. L'historien de ce diocèse, M. l'abbé Granget, l'établit sur des preuves indéniables.

Un ancien auteur de cette même Église, Nouguier, cite les paroles de Sixte IV, qui dit : « L'église d'Avignon, desservie par les religieux de Saint-Augustin, fut bâtie par sainte Marthe à la gloire du Sauveur et de son auguste Mère, et consacrée par la main du Fils de Dieu, comme la tradition, une ancienne relation et les lettres de quelques pontifes romains l'attestent. »

Puis il ajoute : « Cette église, appelée aujourd'hui N. D. des Doms, a toujours, dans ses suffrages, fait commémoraison de sainte Marthe comme de sa fondatrice. »

Jusqu'en 1780, on lisait encore sur un mur de cette église une inscription latine dont voici la traduction : « Quarante ans environ après la naissance temporelle du Christ, Avignon fut tirée de l'erreur par Marthe, et ce temple fut consacré en l'honneur de la Mère de Dieu, encore vivante. »

Quant au nom donné à cette illustre église, la même inscription, qu'on peut lire aujourd'hui à la bibliothèque de la ville, nous l'apprend. « Elle fut appelée N. D. des Doms, ou plutôt des Dons, à cause de la multiplicité des dons célestes accordés en ce lieu : *Ob frequentiam cœlestium donorum, a vulgi pietate Nostra Domina de Donis nuncupata* », comme nous l'écrit M. le chanoine Corenson.

A la vérité, d'autres auteurs lui donnent une étymologie différente et affirment qu'elle s'appelle ainsi en souvenir des dons de Charlemagne qui la rebâtit, ou des Doms ou seigneurs, qui n'étaient autres que les moines de Lérins, mandés par saint Agricol, et chargés, dès le huitième siècle, d'y célébrer les offices. Ces religieux, devenus très puissants, se constitueront, au siècle suivant, en chapitre sécularisé.

D'autres enfin font dériver ce nom du mot celtique *dom,* qui signifie rocher, ou du latin *domus,* parce que la maison de sainte Marthe en était voisine.

Ces questions sont ici tout à fait secondaires, mais la très haute antiquité de ce sanctuaire est admise par tous les historiens. L'église fut une première fois restaurée, peut-être rebâtie sur de plus grandes dimensions,

Digitized by Google

par ordre de Constantin, et dédiée, en 326, à la Mère de Dieu par Aventius, évêque d'Avignon.

Exposée aux incursions des Francs et des Sarrasins, qui ravagèrent tant de fois la Provence, N. D. des Doms était dans un état lamentable, quand Charlemagne la releva de ses ruines, comme en fait foi une charte de Louis le Débonnaire, en 820. Cette charte, traduite au quinzième siècle, dit que l'église était « *moult ancienne et de fondation royale* ».

C'est à cette époque que se rapporterait la consécration, par Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne, de l'église des Doms. Le 8 octobre, jour anniversaire de cette miraculeuse consécration, fut érigé en fête d'obligation et observé comme tel par l'Église d'Avignon. Soit en raison de ce souvenir, soit plutôt à cause des grâces que la Sainte Vierge ne cessait d'y répandre, l'église de N. D. des Doms fut pendant tout le moyen âge un foyer de la dévotion.

Dans sa *Triple Couronne,* le Père Poiré écrivait, il y a deux siècles et demi : « La Vierge est spécialement honorée à la cathédrale, où à toute heure l'on voit aborder des personnes. Il s'en trouve en grande quantité qui pour rien au monde ne manqueraient de la visiter tous les jours. »

Le séjour des papes à Avignon rendit encore plus illustre cette cathédrale et plus suivi le culte de sa patronne. Le pape Jean XXII fut, sur sa demande, inhumé tout près d'elle. Benoît XII fut élevé à la suprême dignité sous son regard, et voulut aussi rester à ses pieds après sa mort. Clément VI qui lui succéda, multipliant les faveurs spirituelles, multiplia du même coup le nombre des pèlerins à N. D. des Doms. En 1350, on vit à Avignon plus de cent mille prêtres, et de laïques une quantité innombrable.

Saint Elzéar et sainte Delphine la visitèrent. Sainte Catherine de Sienne, le principal instrument dont Dieu se servit pour faire cesser le schisme et pour rendre à Rome ses légitimes souverains, vint plus d'une fois confier à N. D. des Doms le succès de sa démarche. Saint Vincent Ferrier reçut tout près de là sa mission d'annoncer à l'Europe les vérités du salut. Le Sauveur s'était montré à lui, accompagné de saint Dominique et de saint François : « Le schisme finira bientôt, lui dit-il, sois guéri, lève-toi et va prêcher contre les vices! » La première prédication du célèbre apôtre fut à N. D. des Doms. Parti de là, pendant vingt ans, il parcourut l'Europe, la convertissant par sa parole apostolique et par les miracles dont Dieu lui-même l'appuyait.

Parmi les saints qui prièrent devant N. D. des Doms, nous pouvons citer saint Remy, de Reims; saint Mayeul, de Cluny; saint Pons, saint

Digitized by Google

Hugues, évêque de Grenoble; saint Denis, évêque; saint François de Borgia, saint François de Sales, saint Bertrand d'Aquilée, etc. Tous les rois de France, depuis Louis VIII jusqu'à Louis XIV, sont venus s'agenouiller devant l'image de N. D. des Doms, et sous le porche, où se trouve sculptée une autre image de Marie également célèbre.

NOTRE-DAME DES DOMS, A AVIGNON.

Sous le pontificat de Jean XXII, saint André Corsini, revenant de Paris, où il avait achevé ses études, s'arrêta quelque temps à Avignon. Un jour que, suivant l'élan de sa piété, il se rendait à l'autel de N. D. des Doms, un aveugle, assis sous ce porche, lui demanda l'aumône : « Je travaillais à raffiner l'or et l'argent, dit-il au saint, mais l'ardeur du feu m'a fait perdre la vue et m'a mis dans l'impossibilité de gagner la vie de ma famille. »

Le saint fut ému de compassion. Il entre dans l'église, se prosterne,

Digitized by Google

pendant une heure, devant l'image de Marie, puis, revenant, il prend de l'eau bénite : « Que Jésus-Christ, par sa miséricorde, dit-il, vous guérisse ! » Et l'aveugle recouvra subitement la vue.

Pour conserver le souvenir de ce miracle, on le peignit sur les murs du porche de l'église.

Pendant les sièges qu'Avignon supporta, à diverses époques, N. D. des Doms fut sa meilleure sauvegarde. Plus d'une fois, elle manifesta sa puissance et défendit la ville contre les huguenots qui ne purent la prendre.

En dépit de tant de gloire, malgré le souvenir des nombreux conciles tenus sous son regard, la vieille statue fut dépouillée par la Révolution, qui lui enleva près de vingt-cinq quintaux d'argenterie, vola les diamants et les perles fines, dégrada ses peintures et laissa l'édifice dans le plus triste état. Il fallut le zèle persévérant de Mgr Dupont pour la mettre en état de recevoir de nouveau le titre de basilique, que Pie IX lui rendit en 1854.

Cinq ans plus tard, le 24 octobre, la ville d'Avignon affirmait sa confiance en Marie, en plaçant au faite de sa basilique une statue monumentale. Plus de cent mille personnes faisaient escorte aux sept évêques qui présidèrent cette cérémonie.

Outre le bas-relief du tympan, dont nous avons parlé, deux statues de Marie attirent les fidèles. L'une, en marbre blanc, sculptée par Pradier, et qui fut offerte par la ville en 1840. Elle a été bénite par M. Dupont et déposée à l'autel du Dôme, en reconnaissance de la préservation du choléra.

L'autre a le secret d'attirer instinctivement les pèlerins. C'est la statue de **NOTRE-DAME DE TOUT-POUVOIR**, l'antique statue devant laquelle Jean XXII fut favorisé d'une vision. Elle est en pierre polychromée, et trône doucement dans la chapelle de Saint-Grégoire.

C'est à ses pieds que les Avignonnais aiment à saluer leur protectrice bienfaisante, qui est toujours pour eux N. D. des Dons.

NOTRE-DAME DES MIRACLES, à Avignon. Comme si la basilique de N. D. des Doms, avec ses confréries, n'eût pas suffi à la piété des Avignonnais envers leur Reine, la ville comptait en son honneur plusieurs autres sanctuaires. C'étaient **NOTRE-DAME DE BON-CONSEIL**, et particulièrement N. D. des Miracles. Voici le prodige qui détermina l'érection d'une chapelle sous ce dernier titre.

En 1320, dit le chanoine Nouguier, un enfant fut injustement condamné à être brûlé vif. On alluma le feu, et déjà les flammes l'entouraient, quand les yeux du condamné rencontrant une image de la Sainte Vierge

Digitized by Google

sculptée sur un mur : « O ma mère, s'écria-t-il, sauvez-moi, je suis innocent! » Aussitôt, les flammes s'éteignirent, et le pape Jean XXII, témoin du prodige, fit bâtir sur le lieu même une chapelle qu'il nomma N. D. des Miracles. On y conserva longtemps l'image qu'avait invoquée le pauvre condamné. Le cardinal Georges d'Armagnac y établit vers 1577 les religieux Minimes, qui s'y maintinrent jusqu'à la fin du siècle dernier.

NOTRE-DAME DE PLAISIR, construite en 1221 et gouvernée par les Augustins, fut détruite par la Révolution. Il n'en reste que le clocher en la rue Carreterie.

NOTRE-DAME DU CARMEL, construite en 1267. On y invoquait la Mère de Dieu sous les titres divers de *N. D. de Lumières, N. D. du Scapulaire* et *N. D. de la Paix*.

NOTRE-DAME DE LUMIÈRES, à Goult (⛪ 1864). Le Père Michel du Saint-Esprit, et plus récemment M. l'abbé Fer, aumônier à Carpentras, ont écrit l'histoire de ce pèlerinage.

Dans une riante vallée, entre Apt et Cavaillon, sur la rive droite du Limergue, est un village de la paroisse de Goult qu'on appelle Lumières, et qui relevait autrefois du diocèse de Cavaillon. Deux chapelles, l'une en l'honneur de la Sainte Vierge, l'autre sous le vocable de saint Michel, sanctifiaient son territoire. En 1661, l'une et l'autre étaient à l'état de ruines, depuis le passage des huguenots. Mais, autour des décombres qui obstruaient la première, les fidèles continuaient de venir prier.

Or, cette année-là, un habitant de Goult, Antoine de Nantes, dit Jalleton, passait un jour près des ruines de la chapelle de Notre-Dame, quand soudain il aperçut, sur l'emplacement de l'édifice, une éblouissante lumière; elle servait d'auréole à un enfant. De Nantes s'avance pour le saisir, mais l'enfant merveilleux disparaît; et en même temps, cet homme se sent guéri d'une maladie d'intestins dont il souffrait depuis douze ans.

L'événement fit bruit dans la contrée, où, d'ailleurs, chacun se souvenait d'avoir vu, à diverses reprises, briller des lumières dans les ruines. Un vieillard de soixante et onze ans déclara les avoir souvent remarquées. D'autres les avaient vues contournant l'enceinte, quelquefois voltigeant au-dessus des décombres. L'autorité ecclésiastique s'émut; l'official de l'évêché fit une enquête; Mgr de Sade de Mazan, évêque de Cavaillon, donna son consentement, et l'on se résolut à rebâtir la chapelle.

Le 1er octobre 1661, une procession générale fut faite, une croix plantée

Digitized by Google

sur les ruines, et deux ans plus tard, grâce aux dons de de Nantes, de MM. de Melan et de Barras, l'église fut terminée et bénite, sous le nom de N. D. de Lumières.

L'affluence des pèlerins y fut telle en peu de temps, qu'il fallut songer à fixer un certain nombre de prêtres, pour recevoir les confessions. Le Père Michel du Saint-Esprit, Carme réformé du couvent de Saint-Hilaire, le premier historien du pèlerinage, en fut aussi le premier gardien. Dès 1666, il occupait, avec ses religieux, le couvent bâti dans un terrain que lui céda de Nantes.

Les apparitions lumineuses qui avaient déterminé la construction de la chapelle ne cessèrent point après son érection; elles devinrent au contraire plus fréquentes. Indépendantes des conditions atmosphériques, on les voyait, dit le Père Michel, par les froids les plus vifs comme au temps des plus grandes chaleurs; elles éclairaient la chapelle par les soirées brumeuses comme pendant les pluies torrentielles. Souvent, c'était une lumière qui se divisait aux yeux des pèlerins. Une nuit, ce fut une série de flambeaux allant dans l'air, comme rangés en procession, de la chapelle de Notre-Dame à celle de Saint-Michel. Une fois, de nombreux pèlerins virent l'image lumineuse du Sauveur en croix, et une autre fois, la Vierge elle-même couronnée de gloire.

Comme on le pense bien, ces spectacles attiraient des foules de plus en plus compactes. Ordinairement le samedi, jour consacré à la Sainte Vierge, les lumières se multipliaient. Le 3 mai 1664, plus de vingt mille personnes s'y trouvèrent réunies; on y vit à la fois jusqu'à soixante-six paroisses venues en procession. Mais, conclut M. l'abbé Poujet, quand ces lumières eurent accompli leur mission et que le pèlerinage brilla de son propre éclat, affirmant sa vitalité par d'incessants miracles, les lumières n'ont plus reparu, ou du moins on cessa d'en parler.

La présence des Carmes à Lumières favorisa le pèlerinage. Mgr de Cavaillon vint consacrer l'église en 1669, et dès lors le concours, sans cesse alimenté par de nouvelles guérisons, devint immense : « Je crois avoir distribué, moi seul, écrivait le Père Michel, six ou sept mille hosties en un jour de saint Louis..... Quel enthousiasme, lorsqu'on entend les os des paralytiques craquer dans leurs jointures, qu'on voit leurs membres se redresser, et qu'eux-mêmes montrent leurs béquilles, désormais inutiles! Alors, une joie bruyante fait retentir les voûtes de la chapelle de mille acclamations. »

La réputation du sanctuaire fut bientôt si grande, que, comme la piété en agit aujourd'hui pour Lourdes ou la Salette, les villes du voisinage,

Digitized by Google

Avignon, Arles, Orange, l'Isle, Brancas, Margerie et d'autres encore, eurent aussi leur autel à N. D. de Lumières.

La Révolution chassa les Carmes et ferma la chapelle. Cependant, M. de Donis, seigneur de Goult, la sauva de la ruine, en s'en rendant acquéreur. Un habitant de Gordes, nommé Germain, voulait acheter le couvent, pour en faire une auberge; il fit monter les enchères jusqu'à vingt-deux mille francs, mais le couvent et la chapelle furent adjugés à M. de Donis, qui, même au plus fort de la tourmente, y recevait les pèlerins. Obligé de quitter le pays, il céda plus tard cet immeuble à la famille Demarre.

Celle-ci en transmit la propriété à la famille Carbonel de Manerbe, qui la vendit aux Trappistes. Mais ces religieux, voués à une vie de prière et de silence, incompatible avec le mouvement d'un grand pèlerinage, vendirent leur propriété à Mgr Mazenod, évêque de Marseille. En 1837, d'accord avec Mgr l'archevêque d'Avignon, le successeur de Belsunce remettait le pèlerinage aux mains des Oblats de Marie qu'il avait fondés.

Tous les ans depuis cette époque, la nuit du 7 au 8 septembre, on voit à Lumières une procession qui rappelle les apparitions du début. De longues files de pèlerins, portant chacun un cierge allumé, traversent les jardins du monastère, se dirigeant vers la chapelle de Saint-Michel, au sommet de la colline. De nombreuses indulgences ont été accordées par Pie IX à ce sanctuaire. La Vierge que l'on y invoque a été jugée digne des honneurs du couronnement.

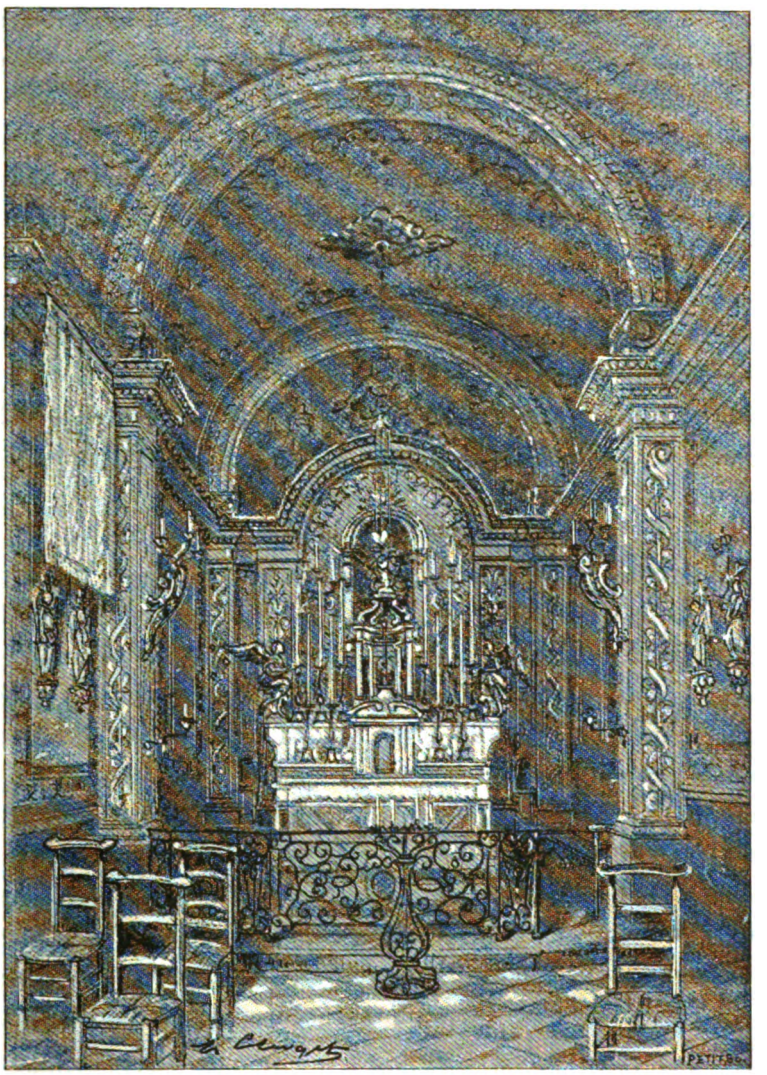
Cette cérémonie auguste s'est faite dans la nuit du 30 au 31 juillet 1864. Quatre évêques assistaient Mgr d'Avignon. Des prêtres nombreux, des fidèles accourus des diocèses d'Avignon, de Nimes, de Marseille, de Gap et de Valence, et portant un cierge allumé, firent de cette nuit un jour éclatant, et de cette fête un triomphe à N. D. de Lumières.

NOTRE-DAME DE SANTÉ, à Carpentras. Quand les habitants de Carpentras, en 1401, relevaient leurs remparts, en prévision de nouvelles guerres, ils bâtirent un oratoire en l'honneur de Marie, qu'ils déclaraient ainsi leur protectrice. Cet oratoire, sur le pont de Serres, était comme une sentinelle que la ville plaçait aux avant-postes. L'aimable gardienne n'a jamais failli à sa mission. Son nom seul indique la protection dont elle entoura la ville pendant les diverses épidémies qui ravagèrent la Provence en 1536, 1587, 1628, 1630 et 1722. Les huguenots, en 1562, éprouvèrent sa puissance, et le baron des Adrets, pendant le siège qu'il fit de Carpentras, faillit être tué dans sa tente, et se hâta de déguerpir. Les flots eux-

Digitized by Google

mêmes la respectèrent, car, le 22 août 1622, quand une inondation extraordinaire de l'Auzon détruisit le pont, seule la pile médiane, qui la portait, resta debout.

Un contemporain qui nous a laissé l'*Historique de la contagion* de 1628



NOTRE-DAME DE SANTÉ, A CARPENTRAS.

et 1629, Fermin, raconte : « La Sainte Vierge apparut à une pauvre femme malade qui déroulait son chapelet sous un arbre, et la chargea de dire aux consuls de faire des pénitences. Le 10 juillet, les fermiers d'alentour ayant entendu *clocher* (sonner) à N. D. du Pont, sur les trois heures, étonnés et curieux de savoir ce que c'était, y accoururent et virent que la

Digitized by Google

clochette de la chapelle sonnait d'elle-même et continuait de sonner. Une autre fois encore, elle a été vue sonner seule par des passants. Et du tout a été fait enquête, à l'instance de MM. les consuls. Par suite de ce miracle, les consuls reconnaissants votèrent la fondation d'une messe quotidienne. »

Cependant, l'oratoire de N. D. de la Santé avait toujours été très exigu. Au milieu du siècle dernier, quand la ville de Carpentras termina son pont magnifique avec ses quarante-huit arches, une plus vaste chapelle fut élevée, et Mgr d'Inguimbert la bénit, au mois de septembre 1748. Toutes les autorités de la ville assistèrent à cette fête. La vieille statue, provisoirement déposée à la cathédrale, fut reportée en triomphe à sa nouvelle demeure.

L'anniversaire de cette inauguration se célébrait tous les ans avec une grande pompe : quelques années seulement avant la Révolution, il se forma une association composée de cent hommes armés, garde d'honneur qui accompagnait les consuls, et qu'on appela la *Compagnie des dragons de Notre-Dame*. Les statuts de l'association furent approuvés par Mgr de Beni, évêque de Carpentras ; mais, hélas ! ils ne devaient pas être longtemps en vigueur.

Cependant, en 1791, N. D. de Santé manifesta une fois encore sa protection sur la ville, en la délivrant d'une bande de pillards venus pour en faire le siège. Un orage imprévu, accompagné de grêle et de neige, dispersa ces vagabonds armés, qui, dans leur précipitation, abandonnèrent leur artillerie. La municipalité en témoigna sa reconnaissance par une délibération des premiers jours de 1792, dans laquelle la ville se met à nouveau sous la protection de la Mère de Dieu.

Honneur à Carpentras ! Bien peu de municipalités prenaient alors des délibérations de ce genre.

Même aux plus mauvais jours de la Terreur, la statue de Notre-Dame continua d'être exposée à la vénération publique ; mais, en 1795, des impies pénétrèrent jusqu'à elle et la mutilèrent. Un prêtre put recueillir les débris, et, de ces fragments, un sculpteur reforma la statue que l'on vénère aujourd'hui.

Dans le même temps, la chapelle fut achetée par mademoiselle de Saint-Véran. Lorsque M. Justiniany fut, en 1802, réintégré dans sa cure de Saint-Siffrein, il ouvrit au culte la chapelle ; et, le 10 juillet, la statue y fut à son tour solennellement reportée.

Depuis cette époque, la dévotion à N. D. de Santé s'est soutenue et développée. Tous les ans, le 10 juillet est encore une fête très chère aux habitants de Carpentras, et qui se prolonge pendant toute l'octave.

Digitized by Google

NOTRE-DAME D'AUBUNE, à Baumes. Dans une histoire abrégée de Baumes, M. l'abbé Allègre consacre un intéressant chapitre à N. D. d'Aubune. Nous y puisons les détails qui vont suivre. Il semble avéré, écrit M. Faillon, que le fondateur de cette chapelle fut Hildebrand, frère de Charles Martel, en reconnaissance d'une victoire remportée en ce lieu sur les Barbares. M. l'abbé Bernard, supérieur du petit séminaire de Sainte-Garde, ne partage pas cet avis, quand il dit en strophes provençales :

« A temps passa, lou grand rei Charlemagno,
Que se batiè contre li Sarrazin,
Lis escrachè sus aquesti mountagno,
Just pareissiè l'estello doù matin.

... En souveni d'une caûso tant bello,
Et per prouva si pious sentimen,
Lou Rei dignè de basti 'no capello,
Que d'aquelù jour sariè lou mounumen. »

Quel que soit son fondateur, la chapelle, sauf dans sa dernière travée, porte les caractères d'une construction du huitième au neuvième siècle. Pendant tout le moyen âge, la piété y attira de nombreux pèlerins. Parmi ceux qui s'y trouvèrent au mois de septembre 1613, on cite mademoiselle de Demande, de La Palud. Elle vint de Marseille, accompagnée de sa famille, pour demander la délivrance d'une maladie bizarre qui déconcertait la science des médecins. Pendant huit jours, le Père Billet, Doctrinaire d'Aix, son confesseur, fit sur la malade les prières de l'Église. A chaque fois, elle rendit par les narines et par la bouche les objets les plus extraordinaires : cheveux humains, pelotons de fil de diverses couleurs, etc. La malade s'en retourna guérie.

L'évêque d'Orange obtint, vers cette époque, de nombreuses et de riches indulgences. Quand la peste, en 1628, ravagea la contrée, l'ermitage et la chapelle servirent de refuge aux pestiférés. Le gardien du sanctuaire, Frère Pons, fut même victime de son dévouement; mais une procession générale de Baumes à N. D. d'Aubune marqua subitement la cessation du fléau.

A l'époque de la Révolution, la chapelle semblait si bien la propriété de tous, que la mise en vente ne tenta personne. Deux habitants, Pierre-Marc Plagnac et Jean-Joseph Roux, au nom de la paroisse, l'achetèrent le 1er pluviôse an VIII. Le pèlerinage cependant ne reprit son essor qu'en 1873, grâce au zèle de M. l'abbé Arnavon, curé de Baumes.

« La ville de Pernes, écrit M. l'abbé Fer (*Semaine religieuse* d'Avignon, n° du 3 nov. 1888), possédait à elle seule quatre chapelles dédiées à la Sainte

Digitized by Google

Vierge, placées en sentinelles à chacune de ses portes. C'étaient *N. D. de Grâce, N. D. de la Rose, N. D. des Abcès* et *N. D. du Salut*. Les trois premières existent toujours ; seule, N. D. du Salut a été convertie en habitation, malgré son importance. Elle avait été érigée en 1628.

« N. D. de Grâce, bâtie sur un des éperons du vieux pont romain, est une gracieuse construction. »

NOTRE-DAME DES PLANS, à Mondragon. N. D. des Plans, *de Planis*, est ainsi nommée de la riche plaine dont elle occupe le centre, sur la rive gauche du Rhône, au canton de Bollène. M. l'abbé Fer est encore l'historien de ce pèlerinage, confié, depuis la première année du treizième siècle, à des Bénédictines. La Vierge qu'on y vénère est noire, signe de sa haute antiquité, et fut trouvée dans un buisson. La chapelle primitive, bâtie au lieu même de la découverte, fut agrandie en 1474, et mise en rapport avec la célébrité du pèlerinage. Les paroisses du voisinage s'y rendaient en procession. Pendant la peste de 1720, les populations recoururent à N. D. des Plans et s'engagèrent par vœu à y revenir tous les ans, le second dimanche d'octobre, auquel on substitua plus tard le 8 septembre.

Pendant la Révolution, la statue miraculeuse fut portée à Orange, pour y être brûlée sur la place publique ; mais un habitant de Mondragon fut assez heureux pour la soustraire à la profanation et la cacha. Bien que la chapelle fût fermée pendant la Terreur et privée de son antique image, les fidèles s'y rendaient encore en cachette et même publiquement, les lundis de Pâques et les jours des Rogations.

Le choléra de 1854 fit de nouveau éclater la confiance des habitants. La statue fut portée sur divers points de la paroisse de Mondragon. Depuis le 15 août jusqu'au 8 septembre, des fidèles furent nuit et jour agenouillés à ses pieds. Tant de prières et de larmes, et plus encore des conversions sans nombre, fléchirent le Ciel, et la main de Marie écarta le fléau.

La fête du 8 septembre y est encore pieusement célébrée.

NOTRE-DAME DES ANGES, à l'Isle. Comme à Mondragon, nous retrouvons ici une église très ancienne, et les souvenirs de la confiance de tout un peuple menacé, mais préservé de la peste, en 1634 et en 1720. L'église de l'Isle fut d'abord affectée aux chanoines d'une collégiale, que le pape Innocent III y avait établie en 1212.

La Vierge qui y est principalement honorée tire son nom du magnifique retable où elle est représentée, environnée des anges. Dans une chapelle voisine est *N. D. de Salut*, ainsi appelée en souvenir de la cessation subite

Digitized by Google

de la peste, le 21 novembre 1638, après une procession générale de la ville. Une inscription latine rappelle cette grâce, au bas d'un tableau commémoratif, devant lequel, en 1720, la ville obtint la préservation du fléau qui désolait Marseille et la Provence.

NOTRE-DAME DE L'ASSOMPTION et **DE LA GARDE**, à Apt. Apt fut évangélisé dès l'an 77, par saint Auspice, disciple de saint Clément. Sa première église fut dédiée à Marie, sous le vocable de l'Assomption. En 1720, l'évêque d'Apt, imitateur de Belsunce, gravit, nu-pieds et la corde au cou, la colline qui s'élève en face de la ville. Se tournant vers la cité, il la consacra à la Vierge Marie et fit vœu, au nom de tous les habitants, de bâtir une chapelle sous le titre de N. D. de la Garde, et d'y venir en procession pendant un siècle. Ratifiée par tout un peuple en larmes, interrompue seulement pendant quelques années, la procession se fait encore aujourd'hui.

NOTRE-DAME LA BRUNE, NOTRE-DAME DE PARELOUP, NOTRE-DAME DE BON-REMÈDE, à Mazan. Sous ces trois noms, la Sainte Vierge est honorée sur trois points différents de la même paroisse. Ici encore, nous retrouvons la plume infatigable de M. l'abbé Fer, qui, dans la *Semaine religieuse* d'Avignon, a publié sur ces pèlerinages des notes intéressantes (janvier-avril 1888).

La statue de N. D. la Brune est l'ornement de la chapelle d'un lazaret, autrefois bâti pour les lépreux, sous le vocable de saint Lazare. Elle fut trouvée dans un champ par des sarcleuses :

« Dites-nous, timides sarcleuses,
Quel frisson parcourut vos sens,
Quand des tiges miraculeuses
Les épis penchaient frémissants.

Tout à coup la moisson s'entr'ouvre
En berceau vert et gracieux,
Et votre œil ébloui découvre
Près de vous la Reine des Cieux.

On l'emporte; Dieu la rappelle
Dans le champ qui fut son séjour;
Et c'est là que dans sa chapelle
Elle règne depuis ce jour.

Depuis lors, elle nous protège;
Et depuis lors, reconnaissant,
Tout Mazan se rend en cortège
A son trône resplendissant. »

Ainsi chante le cantique composé pour le centenaire par M. l'abbé Bernard.

Digitized by Google

La chapelle fut agrandie en 1730, avec l'agrément de Mgr Abbati, évêque de Carpentras.

Le 11 thermidor an IV, Calixte Bournand l'acheta moyennant trente-quatre francs trente-six centimes. Les héritiers du pieux acquéreur la cédèrent à la fabrique de Mazan, en 1842; elle fut en même temps érigée en chapelle de secours.

Quant à la statue, son nom lui vient de la couleur que le temps lui a faite ou du bois qui la compose.

Pendant la Révolution, elle fut jetée dans le feu par un salpêtrier; mais à peine la flamme a-t-elle commencé à la mordre que la chaudière éclate. Une femme se précipite, saisit la pieuse image et, la plongeant dans l'eau, l'emporte secrètement.

Chaque année, depuis qu'elle a repris sa place séculaire, elle est portée en triomphe de sa chapelle à Mazan, en exécution du vœu fait par la ville le 13 avril 1788.

Le dimanche 22 avril 1888 ramenait le premier centenaire du vœu. La *Semaine religieuse* a rendu compte de cette fête (p. 231), à laquelle rien n'a manqué qu'un peu de soleil. Mais une assistance nombreuse, un grand recueillement, beaucoup de prêtres, la présence de la municipalité, les musiques de Mazan et de Monteux, les cloches, le canon, des arcs de triomphe, une belle procession, d'éloquents discours, l'illumination de la ville, etc., ont contribué à faire de ce centenaire une fête très solennelle.

NOTRE-DAME DU PUY, appelée ensuite **NOTRE-DAME DE PARE-LOUP**, tire son premier nom de sa position au sommet d'un mamelon. Le nom de *Pareloup* fut donné à cette chapelle parce que les loups venaient des bois voisins inquiéter les habitants de Mazan avant la construction du pieux sanctuaire.

Les enfants peureux sont recommandés par les mères à N. D. de Pareloup. Elle est au milieu du cimetière.

Le style accuse au moins le dixième siècle. Elle paraît avoir été la première église paroissiale de Mazan, tandis que l'église actuelle était autrefois une chapelle de Templiers.

La chapelle de N. D. de Pareloup est le siège de la Congrégation des hommes de Mazan.

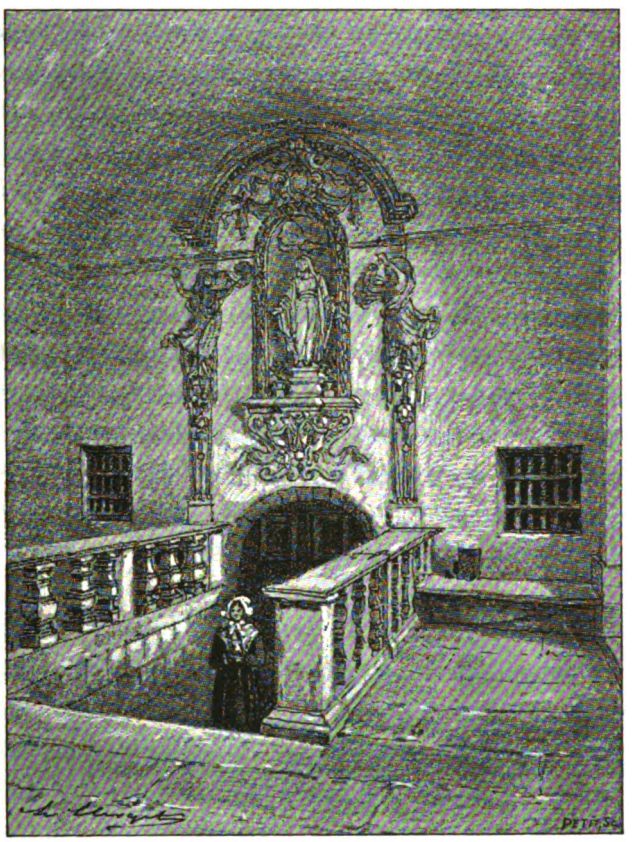
Elle fut érigée en 1705, par Mgr Vignoli, évêque de Carpentras, sous le titre de l'Assomption, dans le but d'entretenir la piété parmi les hommes de la Confrérie du Saint-Sacrement. Cette dernière institution

Digitized by Google

datait de 1534, époque à laquelle le pape Paul III l'avait, en la fondant, enrichie de faveurs spirituelles.

La statue de la Vierge, attribuée à Bernus, est en pierre ; elle n'a pas été respectée en 1793.

Un porche élégant, restauré par mademoiselle Moyne, abrite les douze marches de l'escalier par lequel on descend dans la chapelle souterraine.



NOTRE-DAME DE PARELOUP.

Le sanctuaire de NOTRE-DAME DE BON-REMÈDE s'élève au nord-est de Mazan, au quartier du *Rouret,* ainsi appelé d'un bois de chênes qui en occupait une grande partie. On l'appelle aussi, pour le même motif, le quartier de *Brancaï.*

Toutes les terres qui l'environnent étaient autrefois du domaine de l'illustre famille des Berton, marquis de Crillon, dont le dernier représentant, en 1829, vendit la chapelle à la famille Bagnol, de Mazan, à la condition de conserver dans la chapelle un banc pour le vendeur et sa

Digitized by Google

famille. Ce banc s'y trouve encore, ainsi que les armes des Crillon, sur un écusson de pierre.

Quant à l'origine de la chapelle, le Père Laudun, Dominicain, la raconte ainsi dans un manuscrit de la bibliothèque d'Avignon :

« *Par une froide journée d'hiver, un prieur de Mazan, qui s'appelait de Nicou, s'en allait à la chasse et s'était dirigé vers une solitude ombragée de grands chênes; au détour d'un sentier, il aperçut devant lui un homme de haute taille, vêtu d'une longue chemise, blanche comme la neige qui ce jour-là couvrait le sol de la forêt. Le prieur avait l'humeur joviale. Sans éprouver la moindre frayeur, il se mit à railler le personnage ainsi légèrement vêtu. Ses propos plaisants furent accueillis par le silence. Le prieur entendit alors un bûcheron qui près de là fendait du bois, et s'en approcha : — Sais-tu quel est cet enchemisé? — Par ma foi, non, je ne l'avais pas même vu. Retournant du côté de l'apparition, le prieur se hasarda à questionner l'enchemisé lui-même : — Mon ami, qui es-tu? D'une voix creuse, le fantôme répondit : — Je suis Louis de Berton, jadis mestre de camp du Roi, qui, devant de mourir, obligeai mes héritiers, par mon testament, à bâtir une chapelle en ce désert, en l'honneur de la Sainte Vierge; on n'en a rien fait. Dites-leur que s'ils ne le font pas, leurs affaires iront mal. Et le fantôme disparut. Le prieur remplit sa mission, et les héritiers de Louis de Berton firent bâtir au lieu même de l'apparition une chapelle et un logement pour trois ou quatre ermites. Les miracles qui s'y produisirent* (en faveur des malades) *lui firent donner le surnom de Bon-Remède.* »

La fête principale se célèbre le deuxième dimanche d'octobre, et les pèlerins y arrivent nombreux de Mazan et de Carpentras. Pie VI a accordé une indulgence plénière à tous ceux qui visitent la chapelle du Bon-Remède, les jours de l'Assomption, de la Nativité, ainsi que le second dimanche d'octobre.

Outre ces trois sanctuaires, Mazan possédait encore, jusqu'en 1830, une chapelle dite *N. D. de Pied-Faucon.*

Tous les dimanches, il s'y faisait autrefois un service régulier. Les chasseurs du voisinage s'y donnaient rendez-vous pour une messe matinale. Le tronc de l'ormeau qui ombrageait le préau de la chapelle disparaissait sous les fusils nombreux auxquels il servait d'appui pendant le saint sacrifice. La chapelle a été convertie par les propriétaires nouveaux en grenier à foin.

La Sainte Vierge y était honorée sous le titre de N. D. de Pitié, et la statue existe encore.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE VIE, à Vénasque. Vénasque, antique cité épiscopale qui a donné son nom au comtat Venaissin, réduite aujourd'hui aux proportions d'une simple bourgade, n'a gardé de ses grandeurs évanouies que son sanctuaire à N. D. de Vie (*olim in vico*).

M. l'abbé Fer cite ce passage, extrait des archives d'Avignon, et qui montre sa grande célébrité : « Cette mesme église de *Notre-Dame de Vie* est en telle vénération, que feu Monseigneur Capponius, evesque de Carpentras, pour davantage embellir la chapelle ancienne, bastie, comme dict est, du temps de sainct Siffrain, et à la forme d'une petite vouste (dôme) entourée de pilliers de pierres façonnées, ledict seigneur evesque, laissant ce qu'estait de l'antiquité à la forme première, en augmentast trois fois davantage. 1600. » (Barbier, *Mss.*, page 155.)

Des religieux Minimes avaient un couvent tout proche et la desservirent pendant de longs siècles.

NOTRE-DAME DE LA TOUR, ainsi désignée à cause de sa position sur une éminence, était une chapelle de pèlerinage autour de laquelle se groupa le village connu sous le nom de Mont-Olivet. Ruinée par les Sarrasins et par les huguenots, elle fut successivement desservie par les fils de Saint-François et de Saint-Dominique. La Révolution lui porta un coup dont elle ne s'est pas relevée.

La statue seule fut sauvée; on la vénère aujourd'hui dans l'église de Sault.

NOTRE-DAME DE SENANQUE était, dans le diocèse de Cavaillon, une abbaye cistercienne, fondée, en 1148, par saint Bernard lui-même. C'est assez dire que la Sainte Vierge y fut toujours en grand honneur. Elle a repris quelque chose de sa gloire passée, depuis que les enfants de Cîteaux s'y sont reconstitués. L'église, le cloître, la salle capitulaire sont les plus beaux monuments de l'architecture romane dans le diocèse d'Avignon.

NOTRE-DAME DE NAZARETH, à Orange, est vénérée dans l'ancienne cathédrale, où saint Césaire d'Arles présida, en 529, un célèbre concile. Les prêtres missionnaires de la Congrégation de N. D. de Sainte-Garde sont aujourd'hui chargés du pèlerinage et de la paroisse de ce nom.

NOTRE-DAME DU PIBOU-SAN, à Sarrians. *Pibou-San* signifie, en provençal, peuplier saint. Ce nom rappelle qu'au château du Mylord ou de

Digitized by Google

Bellevue, à Sarrians, entre Carpentras et Orange, survint, dit la légende, un événement singulier. Le propriétaire du château avait donné l'ordre d'abattre des peupliers rabougris plantés sur une terre ingrate. Un seul de ces arbres semblait vigoureux; il fut cependant renversé comme les autres. L'étonnement diminua quand on eut découvert sous son écorce une statuette de la Sainte Vierge. Transportée dans une niche, la statue fut, par deux ou trois fois, retrouvée au lieu où se dresse encore la chapelle de *N. D. du Pibon-San.*

N. D. du Grozeau, près de Malaucène; *N. D. de Prébayon,* entre Malaucène et Vaison, étaient jadis très renommées.

Citons encore *N. D. la Brune,* au Barroux et à Malaucène; *N. D. des Anges,* à Mormoiron; *N. D. de Lourdes,* à Rognonas, etc.

Le diocèse d'Avignon professe une dévotion particulière à la mère de Marie, sainte Anne, dont le corps, apporté par saint Lazare et remis à saint Auspice, premier évêque d'Apt, fut par celui-ci renfermé dans une crypte de la cathédrale et retrouvé vers la fin du huitième siècle. Mais il n'entre pas dans notre cadre d'en parler.

NOTRE-DAME DE PARELOUP.

Digitized by Google

VELAY, VIVARAIS
GÉVAUDAN ET AUVERGNE

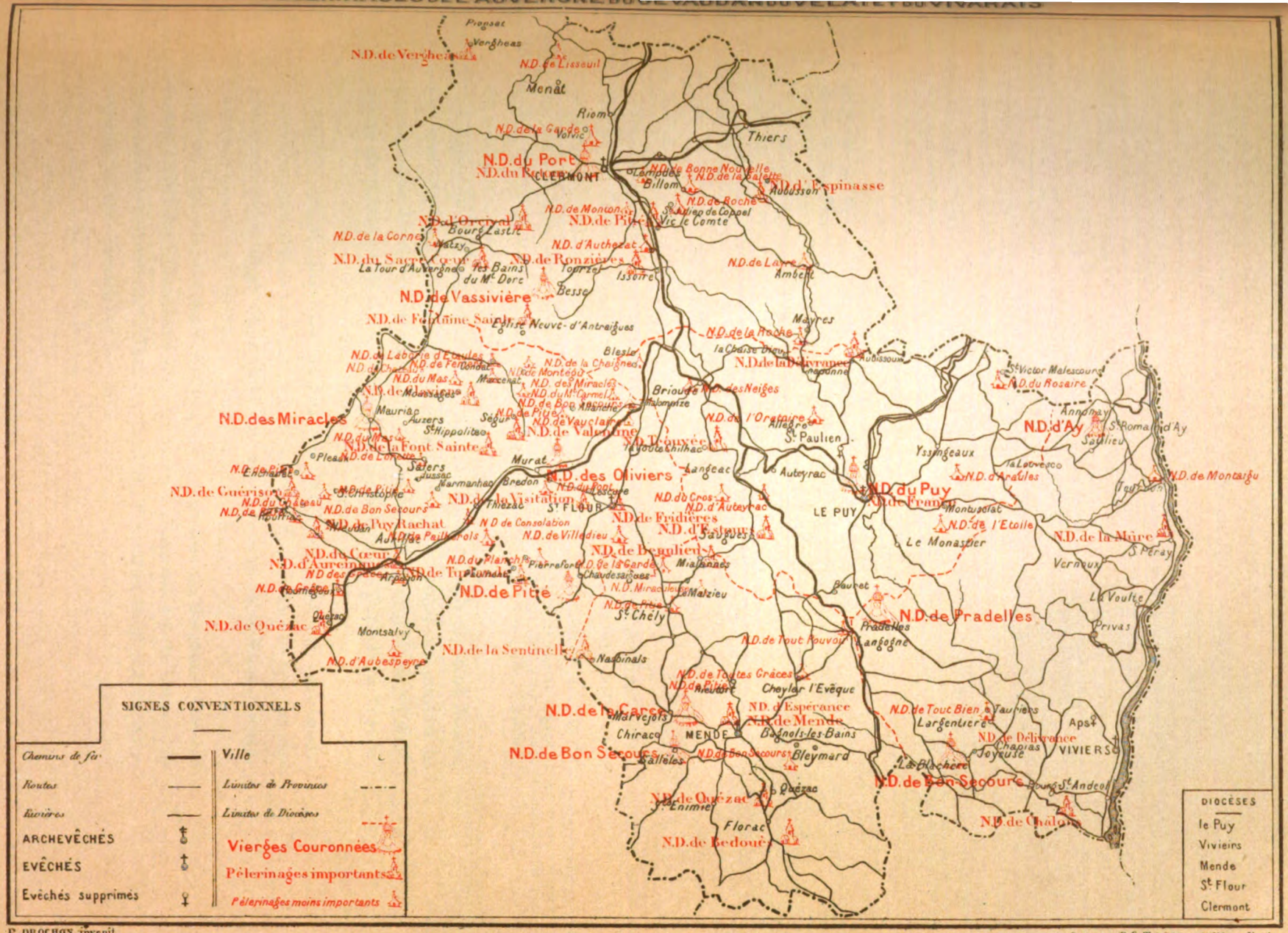
DIOCÈSES :

LE PUY — VIVIERS

MENDE — SAINT-FLOUR — CLERMONT

Digitized by Google

Digitized by Google



P. DROCHON, invenit

Gravé par E. Guillot, 28, rue d'Alésia, Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

VELAY

DIOCÈSE DU PUY

- ⛴ N. D. du Puy ou N. D. de France.
- ⛴ N. D. de Pradelles.
- N. D. d'Aubissoux, a Craponne.
- N. D. d'Auteyrac, a Sorlhac.
- N. D. Trouvée, a la Voute-Chilhac.
- N. D. de la Chaigne, a Blesle.
- N. D. de l'Oratoire, a Allègre.
- N. D. d'Araules.
- N. D. des Neiges, a Brioude.
- N. D. d'Estours, a Champels.
- N. D. du Rosaire, a Saint-Victor-Malescours.
- N. D. de l'Étoile, a Montusclat.
- N. D. de la Salette, id.

Le Velay, dont le Puy était la capitale, se rattachait au Languedoc. Malgré la distance qui l'en sépare, ce diocèse a toujours fait partie de la province ecclésiastique de Bourges. Le Concordat a sensiblement modifié ses limites, qui sont, aujourd'hui, celles du département de la Haute-Loire. Outre le Velay, elles comprennent quelques portions du Vivarais, du Gévaudan, du Forez et de l'Auvergne.

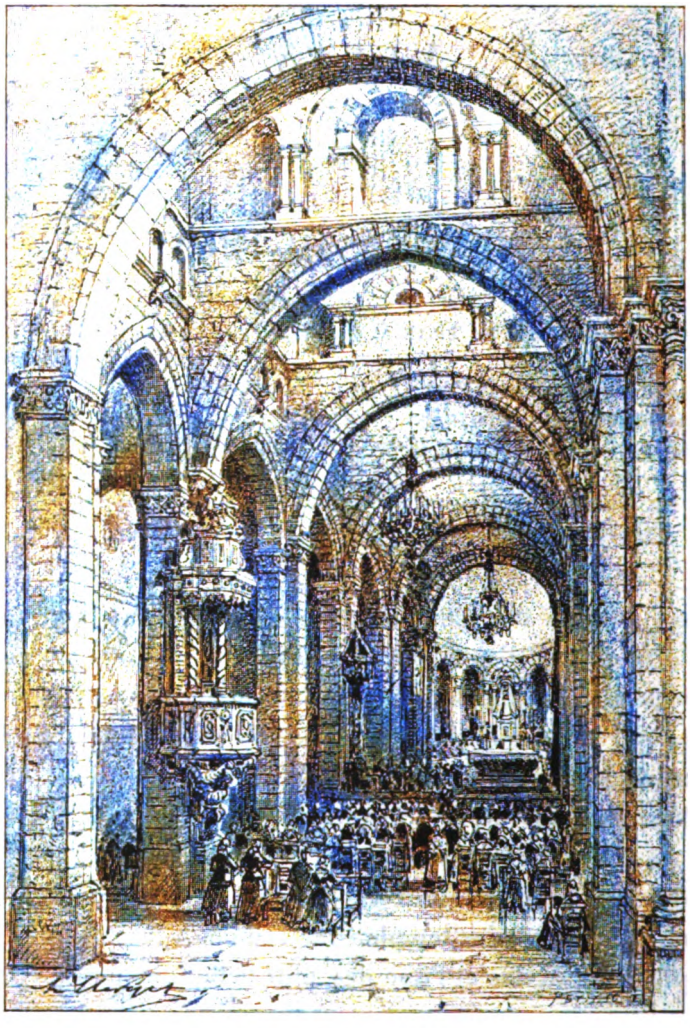
L'église du Puy fait remonter à saint Georges, disciple de saint Pierre, l'époque de son évangélisation et attribue aux anges eux-mêmes la consécration de son premier temple, que remplaça la cathédrale actuelle, œuvre de plusieurs siècles et l'une des plus belles que possède la France.

NOTRE-DAME DU PUY ou **NOTRE-DAME DE FRANCE** (⛴ 1853). Avec Chartres et Roc-Amadour, N. D. du Puy fut, au moyen âge, un des principaux pèlerinages de la chrétienté en l'honneur de la Sainte Vierge. Dans nos temps, sa célébrité ne s'est pas amoindrie.

Divers auteurs ont écrit son histoire : Théodose de Bergame, Odo de Gissey, Théodore Bouchard de Champigny, et, parmi les modernes, le Père Branche, Montlezun, Nampon, Caillau, Peyron et vingt autres. Nous n'avons ici que l'embarras du choix.

Digitized by Google

« Il y a quelques siècles, dit l'un d'eux, N. D. du Puy en Velay, pour la France, l'Espagne et l'Italie, était N. D. de France. Des fêtes splendides, de magnifiques privilèges, les visites périodiques des papes, des empereurs



NOTRE-DAME DU PUY.

et des rois, étaient comme un apanage naturel pour la cité, dont les difficiles chemins étaient connus de tous. Dans son sein s'assemblaient de nombreux conciles. Les dauphins de France y prenaient l'aumusse et chantaient au chœur, s'honorant du titre de chanoines du Puy. Les chanoines portaient la mitre et la crosse : l'évêque du Puy relevait directement du Saint-Siège ; et plus d'un pape venait au Puy, pour officier aux fêtes célèbres

Digitized by Google

de l'Assomption et de la Sainte-Croix. Les jubilés particuliers du Puy remuaient le monde entier. »

Ce mouvement qui portait les foules vers la Vierge du Puy remonte jusqu'au berceau de cette église. Et voici ce que rapporte la tradition : La Mère de Dieu apparut dès le premier siècle sur le mont Anis et révéla à saint Georges, apôtre des Vellaves, qu'elle voulait être honorée en ce lieu.

Au troisième siècle, saint Vosy, successeur de saint Georges, transporta de *Ruessium,* aujourd'hui Saint-Paulien, son siège épiscopal au mont Anis, où s'éleva, en l'honneur de Marie, une église que les anges consacrèrent. De temps immémorial, l'église du Puy célèbre, le 11 juillet, cette miraculeuse dédicace, et c'est pour cela qu'elle porte le nom d'église angélique. Nous avons vu qu'Avignon revendique pour N. D. des Doms une consécration plus haute encore, celle de Notre-Seigneur lui même, et, en Suisse, N. D. d'Ensieldeln se glorifie d'un semblable privilège.

Dès le sixième siècle, un hôpital, qui existe encore au Puy, était fondé pour recevoir les pèlerins. Par deux fois, Charlemagne visita N. D. du Puy : la première, en se rendant à Rome; la seconde, quand il en revint, le front orné de la couronne impériale, que lui avait donnée le pape Adrien.

D'après la volonté du grand Empereur, le Puy fut un des trois points de son royaume où l'on acquittait le denier de saint Pierre, et, par une singulière coïncidence, il voulut que Lourdes et son château devinssent un fief de N. D. du Puy. (Rocher, *Tablettes du Velay,* t. III et IV, et suppl., p. 46.)

Louis le Débonnaire, Eudes, Lothaire et tous les princes de la dynastie carlovingienne rivalisèrent avec Charlemagne de générosité envers ce sanctuaire. La voix du pape saint Léon IX résume la tradition tout entière, quand il proclame, dans une Bulle de 1051, que « dans cette église du mont Anis, appelé encore le Puy en Velay, le Puy-Sainte-Marie, *plus que dans aucun autre des sanctuaires qui lui sont dédiés,* la Mère de Dieu reçoit un culte plus filial d'amour, de respect et de vénération, de tous les peuples qui habitent la France ».

Est-il en Italie et dans le monde entier un lieu de pèlerinage que les papes aient autant visité? Pour ne pas donner ici une nomenclature fastidieuse par sa longueur, contentons-nous de dire que sept papes y sont venus en pèlerins, à travers les chemins si laborieux d'autrefois; dix-huit rois de France ont vingt-cinq fois affronté les mêmes obstacles. Les saints qu'on y a vus en prière sont difficiles à compter : ce sont saint Eudes, premier abbé du Monastier, saint Dominique, saint Louis, saint Vincent Ferrier,

Digitized by Google

saint Antoine de Padoue, saint Hugues, saint Mayeul, saint Odon, saint Robert, saint Étienne de Grammont, saint Pierre le Vénérable, qui s'y rendit par deux fois ; sainte Colette, saint François Régis, saint Benoît Labre, etc...

Quand le bienheureux pontife Urbain II allait à Clermont pour y prêcher la Croisade, c'est du Puy, le jour de l'Assomption, qu'il data la Bulle de convocation adressée aux princes de l'Europe. Le représentant du Pape, à cette première expédition, fut Adhémar de Monteil, le pieux évêque du Puy, auquel la tradition attribue le *Salve, Regina*. En 1380, c'est le brave Duguesclin qui, venu en pèlerinage à N. D. du Puy, meurt au mois de juillet de cette année, devant la petite ville de Châteauneuf-Randon, occupée par les Anglais et repaire habituel des pillards qui insultaient les pèlerins.

Quelques années plus tard, en 1429, c'est Jeanne d'Arc qui, avant d'accomplir sa mission, et ne pouvant y venir elle-même, envoie sa mère, Isabeau Romée, au pardon de N. D. du Puy.

Un jour, en 1254, un très noble pèlerin gravissait la montagne d'Anis. Il venait d'Orient et apportait un présent d'inestimable valeur. Saint Louis, après la prise de Damiette, avait lui-même été fait prisonnier et conduit au Caire. Quand le prix de la rançon fut réglé, le soudan, plein d'estime pour ce roi de France, aussi grand dans les fers qu'admirable sur les champs de bataille, lui offrit de choisir dans son trésor l'objet qui lui serait le plus agréable.

Saint Louis eut bientôt fixé son choix sur une statue de la Sainte Vierge en bois de cèdre, d'ébène ou de sétim, peinte et arrangée à la façon des momies d'Égypte. Le soudan attachait un grand prix à cette statue ; car, à la cour, c'était une tradition qu'elle avait été sculptée par le prophète Jérémie. On sait que ce prophète, poursuivi par la haine des siens, se retira en Égypte, où il annonça que les idoles seraient un jour renversées par un Dieu qui naîtrait d'une Vierge, et il sculpta, dit-on, l'image future de Marie, tenant l'Enfant Jésus.

Cette statue était noire, haute de deux pieds trois pouces. Elle représentait la Sainte Vierge assise sur une sorte de tabouret et tenant sur ses genoux son divin Fils. Le tout était enveloppé de bandelettes serrées qui entouraient les visages, les pieds et les mains. Les draperies étaient grossières et sans plis. L'habillement se composait d'une robe jetée sur une tunique intérieure, dont les manches ne dépassaient pas les coudes et étaient peintes en rouge. Une sorte de diadème en cuivre doré, affectant la forme d'un casque antique, était orné de camées très curieux, représentant des

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE FRANCE, AU PUY.

Digitized by Google

Digitized by Google

scènes du paganisme. Nous dirons plus tard ce que devint cette statue, qui réunissait dans un heureux mélange une rare noblesse à une grande originalité.

Quand le saint Roi apporta au Puy ce riche présent, sa femme, Marguerite de Provence, l'accompagnait. En entrant dans l'église, la princesse se dirigea vers l'autel, et, ôtant sa couronne, elle la déposa, en signe d'hommage, aux pieds de la Reine du Ciel. Saint Louis offrit alors la statue noire, qui remplaça celle qu'on vénérait précédemment. Cette image primitive était aussi représentée assise, mais elle tenait un sceptre, et sur le bras gauche son Fils, qui de la main droite bénissait le monde.

NOTRE-DAME DU PUY.

Les sceaux du Chapitre du Puy, antérieurs au treizième siècle, la portaient gravée dans leur écu. Était-ce la statuette que saint Vosy avait apportée de *Ruessium*? Était-ce une image offerte par Dagobert Ier, Clovis ou Charlemagne? L'histoire est muette sur ce point.

Outre les indulgences considérables accordées à ce sanctuaire par les Souverains Pontifes, un privilège spécial lui fut octroyé, sous forme de jubilé, à toutes les fois que la fête de l'Annonciation coïnciderait avec le vendredi saint. Ce jubilé ou *Grand Pardon* fut célébré la première fois en l'année 992. A cette occasion et aussi en prévision de l'an 1000 qui approchait, des foules immenses se pressèrent sur le mont Anis.

Depuis son institution, le jubilé de Notre-Dame a été célébré vingt-six fois en neuf siècles.

Le dixième eut lieu en 1407, sous l'épiscopat d'Élie de L'Estrange. Or, à cette époque, la faveur si enviée du jubilé ne durait qu'un seul jour. Des confesseurs étaient placés non seulement dans les églises, mais à tous les coins de rue, sur les places et autour des remparts.

Heureux temps où les places publiques elles-mêmes étaient transformées en tribunaux de la miséricorde!

Le nombre des pèlerins s'éleva au chiffre fabuleux de deux cent

Digitized by Google

mille! La statue fut portée en triomphe; tous voulaient la voir de près; on se poussait, et malgré toutes les précautions, on s'étouffa.

Deux cents personnes périrent écrasées par la foule.

Au jubilé suivant, en 1418, on redoubla les mesures de prudence, et cependant les flots du peuple étaient si serrés que trente personnes furent encore étouffées. En 1429, à la demande du roi Charles VII, le Pape prorogea l'indulgence jusqu'au dimanche de *Quasimodo,* et il n'y eut pas d'accident.

Il n'en fut pas de même en 1502 ; ce quatorzième jubilé suivant de très près le jubilé universel, l'évêque, Mgr de Pompadour, ne comptait pas sur une aussi grande affluence ; mais, contre son attente, il y eut, dès le dimanche des Rameaux, un concours si énorme, qu'à défaut des chemins qui ne suffisaient plus, les pèlerins se frayèrent des routes au travers des blés et des vignes. Il sembla, dit un auteur, que la France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre avaient envoyé tous leurs habitants en pèlerinage.

La chaleur dont souffraient les pèlerins, même en plein air, était telle, qu'ils suppliaient les habitants, debout à leurs fenêtres, de leur verser de l'eau sur la tête pour les rafraîchir; ce que la charité s'empressait de faire, en y joignant quelques fruits. Les trois mille confesseurs dont l'évêque s'était pourvu ne pouvant suffire, il fallut en adjoindre un autre millier. Dans une telle foule, les accidents étaient inévitables. Quatre-vingt-quinze personnes périrent étouffées à la porte Saint-Robert, et dix-sept écrasées sous les ruines d'un mur à la porte de Vienne.

En 1513 et 1524, l'affluence fut encore très grande; les chroniques affirment qu' « il vint grand et indicible nombre de peuple... tant et tant que je ne sçais comment plus en fussent venus, ou si plus en eust pu tenir ».

En 1622, on évalua à trois cent mille le chiffre des pèlerins.

En 1701, au vingtième jubilé, l'Europe entière sembla s'être ébranlée. Il fallut, pour empêcher le peuple de s'étouffer, mettre deux soldats à chaque confessional, et pendant l'octave, on distribuait la sainte communion depuis le point du jour jusqu'au soir après vêpres et même jusqu'à l'entrée de la nuit.

Le dernier *Grand Pardon,* avant la tourmente révolutionnaire, eut lieu en 1785 et ne fut pas moins consolant que ses devanciers.

Voici venir la date lugubre. A chaque page de ce livre, nous la retrouvons sanglante et couverte d'horreur. Avec une rage satanique, 93 porta la main sur la statue de Celle qui a vaincu toutes les hérésies doctrinales et sociales. La Vierge du Puy, dit un de ses historiens, M. l'abbé Peyron,

Digitized by Google

voulut en quelque sorte s'associer aux glorieux tourments des martyrs immolés alors en haine de la foi. Elle permit que son image, apportée par saint Louis, vénérée pendant plus de cinq siècles par des millions de pèlerins, fût traînée au bûcher par le même bourreau qui conduisait à la mort les fidèles et les prêtres du Velay. Arrachée du maître-autel, où la déesse Raison devait prendre sa place, dépouillée par la main de prêtres jureurs, reléguée pour un temps aux archives de la cathédrale, puis jetée sur la charrette aux ordures, elle fut conduite par le maire Guyardin et quelques Prussiens, membres du Directoire, escortés d'un piquet de soldats, jusqu'à l'hôtel de ville.

NOTRE-DAME DU PUY.

Arrivée là, sa douloureuse passion se continua. Un coup de sabre lui abattit le nez. Dans l'espoir de la sauver, M. Bertrand-Morel proposa de la porter au Musée ; on ne l'écouta point. Traînée jusqu'à la place du Martouret, elle fut brutalement jetée dans les flammes, avec des christs, des tableaux précieux et les bustes argentés des six premiers évêques du Puy. Pendant qu'elle flambait, quelques misérables dansaient autour et criaient : « Vive la République! » C'était presque à l'anniversaire de la mort de Louis XVI, le 30 nivôse an II, 19 janvier 1794.

Détournons nos yeux. Ces souvenirs sont humiliants pour des cœurs français. Afin de les reposer, racontons les triomphes de N. D. du Puy en ce siècle.

Déjà, en l'année 1796, qui ramenait le Grand Pardon, Mgr de Galard-Tarraube, exilé en Suisse, avait obtenu de Pie VI que l'indulgence jubilaire pût être gagnée sur tous les points du diocèse. M. de Rachat, curé de Tence, caché dans le pays, fut chargé de faire parvenir à la connaissance des fidèles ce pardon, alors si nécessaire.

Les jubilés de 1842 et de 1853 renouvelèrent les spectacles dont nous avons parlé. A cette dernière date, précédée de deux autres jubilés universels, les calculs portèrent à trois cent mille le nombre des pèlerins.

Le vingt-sixième et dernier jubilé eut lieu en 1864, au milieu des mêmes affluences et des mêmes faveurs.

Digitized by Google

Si vous vivez encore en 1910, chers lecteurs, puissions-nous nous retrouver aux pieds de N. D. du Puy, car ce sera son prochain Grand Pardon !

Aucune église en France n'avait plus de droits à faire valoir auprès du Pape, pour décerner à une statue vénérée les honneurs du couronnement. Mgr de Morlhon n'eut pas de peine à obtenir cette faveur. Une statue nouvelle, en tout semblable à celle que la Révolution avait détruite, résidait sur le même autel purifié.

Le grande place du Breuil fut choisie pour la cérémonie. Pour s'y rendre, la procession passa sur la place du Martouret.

En signe de repentir et d'amende honorable, les représentants de l'autorité civile offrirent à la Reine du Puy un cierge de vingt-cinq livres. Puis, la procession se déroula par les rues de la ville. Arrivé sur la place du Breuil, le cortège s'arrêta ; le Père Nampon prononça l'éloge de la Patronne du Velay et de la France. Mgr de Morlhon, assisté des évêques de Valence, de Mende et de Saint-Flour, bénit les deux couronnes d'or, offertes par la générosité de tout le peuple, et couronna la Vierge, à laquelle il consacra ensuite sa personne et son diocèse.

Le soir, la ville entière s'illumina.

L'antique cité du Puy a vu une fête plus solennelle encore. En face d'elle se dresse un rocher presque à pic. Haut de 700 mètres, il semblait le piédestal posé par le Créateur lui-même, et destiné à recevoir quelque jour l'image de la Reine de la terre et des cieux.

Le premier qui semble avoir eu la pensée de l'y mettre fut le Père de Ravignan. Étant à Vals, en 1846, il s'en ouvrit à Mgr d'Arcimoles ; mais, absorbé par d'autres soins, le prélat ne donna pas suite au projet.

M. l'abbé Combalot revint à la charge, en 1850. Confiée d'abord au clergé, puis à la foule, l'idée fit un rapide chemin. Une commission se forma ; le projet d'une statue colossale est mis au concours.

Des cinquante-trois artistes qui y prennent part, M. Bonassieux l'emporte et promet un chef-d'œuvre. Une souscription nationale est ouverte ; les trois cent mille enfants élevés par les Frères promettent le socle ; Mgr de Morlhon offre dix mille francs ; l'Empereur imite cet exemple : la France entière apporte trois cent mille francs.

Mais le métal, qui le fournira ? « Demandez des canons à l'Empereur, nous les prendrons ! » écrit le maréchal Pélissier, devant Sébastopol.

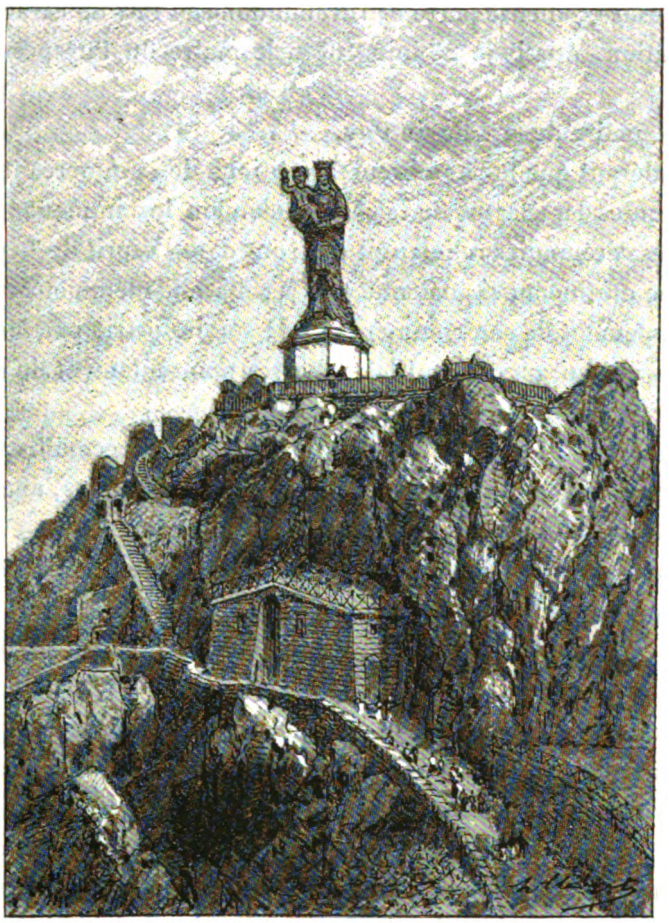
On était au 5 septembre 1855. Le 8, fête de la Nativité, Sébastopol est emporté par la valeur française ; ses arsenaux tombent au pouvoir de nos soldats : le 30 mars 1856, la paix est signée, et l'Empereur fait remettre

Digitized by Google

à Mgr du Puy deux cent treize canons, représentant cent cinquante mille kilogrammes de fonte.

La Russie schismatique était forcée de fournir à la Sainte Vierge le métal de la statue qui portera le nom de N. D. de France.

La statue fut coulée à Givors. Elle a seize mètres de haut. L'Enfant



NOTRE-DAME DE FRANCE, AU PUY.

Jésus, sur le bras de sa Mère, étend sur le Puy et la France une main chargée de bénédictions. L'inauguration de cette statue eut lieu le 12 septembre 1860. Douze archevêques ou évêques, cent vingt mille pèlerins y prirent part, et quand les prélats réunirent leurs mains pour bénir la gigantesque image, posée sur un socle de sept mètres, une immense acclamation retentit : « Vive à jamais N. D. de France!!! »

Un dernier mot : nous l'empruntons au beau livre du Père Ayroles (*Jeanne*

Digitized by Google

d'Arc sur les autels, p. 431). « L'impiété est parricide. La ville du Puy n'existe que pour être un terme de pèlerinage, le trône de N. D. de France. Grâce à ce choix purement gratuit, le Puy a une place à part dans les annales de la France chrétienne. Dénué de son sanctuaire, il est sans passé. Et cependant, à l'heure qu'il est, les processions sont interdites dans une ville qui n'existe que pour les recevoir. »

Cette mesure, odieuse partout, revêtait donc au Puy un caractère spécial de persécution. Aussi, le 23 juin 1888, le maire du Puy prenait l'arrêté suivant :

« Nous, maire de la ville du Puy,

« Considérant que les nombreuses pétitions de commerçants et d'habitants de toutes les classes de la ville réclament instamment le rétablissement de ces cérémonies religieuses qui sont dans l'esprit de la population, qui ont une origine aussi ancienne que la ville elle-même et ont contribué au développement de son commerce et de son industrie par les nombreux pèlerinages qui lui apportaient les richesses non seulement de la France et de ses rois, mais de toutes les nations de l'Europe ;

« Considérant que de tous les renseignements recueillis, il n'y a à craindre, dans le rétablissement du permis des processions, aucun trouble, aucune manifestation dangereuse pour l'ordre public,

« Arrêtons : *Article premier.* — L'arrêté du 14 septembre 1881, interdisant les processions dans la commune du Puy, est rapporté.

« *Signé :* Verd-Delandine, maire. »

Cette mesure, si désirée par la population, ne fut pas du goût de l'autorité préfectorale qui, le 24 juillet suivant, annula l'arrêté, et les processions demeurèrent interdites.

Nous ne pouvons clore ce chapitre sans dire un mot de ce petit clerc de N. D. du Puy, mis à male mort, au lendemain de Noël 1320.

« Un des enfants qu'on élevait alors autour des cathédrales avait été, en haine du nom chrétien, assassiné par un Juif et enterré secrètement. Or, il arriva que le gentil enfant de chœur, qui avait tant de fois chanté les louanges de N. D. du Puy, fut par elle ressuscité le dimanche de Pasques fleuries ou des Rameaux, et apparut soudain aux yeux de son meurtrier qu'il accusa devant toute la foule. Le peuple s'indigne, et le Juif est lapidé. »

Charles le Bel, roi de France, en pèlerinage au Puy, en 1325, revisa le procès qui avait suivi cet événement. Il rendit une ordonnance qui chassait du Puy tous les Juifs. Il y ajouta, dit Collin de Plancy (*Légendes des saintes images,* p. 221), un de ces actes qui donnent un si vif cachet au

Digitized by Google

moyen âge. C'était un diplôme qui accordait aux enfants de chœur de N. D. du Puy le droit de juger les Juifs en rupture de ban. Les jeunes juges exercèrent ce droit, en 1373, contre deux Israélites, Aliot et Sara, qui ne furent délivrés de prison qu'après avoir payé cent florins d'or.

Hélas! il y en a d'autres que les Juifs, aujourd'hui, qui assassinent moralement les enfants du peuple.

NOTRE-DAME DE PRADELLES (⛪ 1869). Pradelles, dans l'ancien Vivarais, et près des sources de l'Allier, passe pour être la ville la plus élevée de la France. Elle fut de tout temps très dévote à la Sainte Vierge, « et jamais l'hérésie n'y a prins racine », dit le Père Geyman, prieur du couvent des Dominicains de cette ville et son historien. « L'an 1512, ajoute le naïf auteur, celuy qui avoit le soing du petit hospital du faux-bourg de Pradelles, voulant relever une muraille, fossoyoit pour y faire un fondement plus profond, quand il sentit soudain la terre qui trembloit soubs ses pieds, et entendit un grand cliquetis, dont il fut si espouvanté que la besche lui tomba des mains. Tous les voisins s'assemblèrent, et quelqu'un prit la besche qui étoit tombée des mains de l'hospitalier; il creuse, et on trouve un coffre, lequel, tiré de cette spélonque (caverne), et estant ouvert, on croyoit y trouver des thrésors d'argent; mais ce fut une image, ou statue de bois, dont on fait plus de cas que de tout l'or du monde, et avec raison.

« On porta avec respect cette sainte image en la chapelle de l'hospital; les sieurs curé et prestres y vinrent et voulurent l'emporter à l'église; mais l'hospitalier et les voisins s'y estant opposés, on en laissa la possession audit hospital, là où la Sainte Vierge a toujours esté honorée et fait des miracles de temps en temps, qui n'ont pas été couchés par escript, par la négligence des directeurs dudit hospital. »

L'auteur dont nous citons le récit le tenait de ceux qui l'avaient appris des témoins eux-mêmes. Cachée sans doute par la peur des Sarrasins, la statue devint le *palladium* de la ville de Pradelles. Cinquante ans après sa découverte, pendant qu'Albert, seigneur de Saint-Alban, et Blacons, dignes lieutenants du baron des Adrets, ravageaient Annonay, Mende et Quésac, Pradelles, visiblement protégée, n'eut rien à souffrir.

En 1588, le capitaine Chambaud revint à la tête d'une bande de pillards huguenots : « *Ville prise !* » s'écrie-t-il. — « *Pas incaro* », répond en son patois une femme, nommée la Verdette, qui priait devant une image de la Sainte Vierge. Elle avait aperçu le vainqueur, et, lui lançant un pavé sur la tête, elle l'étend raide mort. Les soldats se débandent, et la ville est sauvée.

Digitized by Google

Une procession, qui se fait encore le 10 mars, rappelle ce glorieux souvenir. L'année 1888 a vu célébrer le troisième centenaire de cette délivrance.

En 1608, le pèlerinage fut confié aux Dominicains, et, peu après, une magnifique église remplaça le modeste oratoire. Le pèlerinage devint alors très florissant. « Non seulement les paroisses voisines, mais encore celles de trois, quatre, cinq et six lieues, dit le Père Geyman, y vont pour l'ordinaire une fois l'année en procession; non seulement celles du diocèse de Viviers, mais de Mende et du Puy, comme de Luc, de Bauret, de Saint-Ahond et d'Aleyras, et vous verrez cy-après que la Sainte Vierge a fait plusieurs miracles en leur faveur. »

Jetée au milieu d'un bûcher pendant les jours de la Terreur, la sainte image allait disparaître; mais un révolutionnaire, pris de remords, la retira des flammes. Quant à la chapelle, transformée en salpêtrière, elle fut préservée de la destruction. La statue fut, en 1802, reportée à la chapelle de l'hospice, l'ancienne église des Dominicains, et c'est là qu'on la vénère encore.

En 1833, l'église paroissiale voulut posséder ce trésor; mais l'évêque du Puy, Mgr de Bonald, confirma la chapelle de l'hospice dans sa possession séculaire. En 1857, un incendie détruisit l'hospice, mais le feu s'arrêta devant le sanctuaire où Marie répand ses bienfaits.

Témoin de la piété de son peuple pour la Sainte Vierge, Mgr Lebreton sollicita de Rome les honneurs du couronnement pour N. D. de Pradelles. Le 18 juillet 1869, assisté des évêques de Mende, de Viviers et de Toronto, en présence de vingt-cinq mille pèlerins, le prélat couronnait, au nom de Pie IX, la vénérable statue. (M. DE LA FAYETTE, *N. D. de Pradelles et son couronnement.*)

De toutes les guérisons rapportées par les historiens de ce sanctuaire, l'une des plus frappantes est celle de mademoiselle Rivier, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Présentation. Cette enfant, native de Montpezat, diocèse de Viviers, n'avait que seize mois quand, au commencement d'avril 1770, elle fit une chute qui la rendit infirme. Elle grandit toute contrefaite. Dès l'âge de six ans, on la portait devant la statue, et, dans sa naïve confiance, elle lui disait : « Sainte Vierge, guéris-moi, je t'apporterai des bouquets et je te ferai donner une belle robe par maman. »

La Vierge exauça cette prière enfantine. Le jour de la Nativité, 1774, Marie Rivier put marcher avec des béquilles. Trois ans plus tard, l'enfant se cassa une jambe, mais elle fut de nouveau et radicalement guérie par l'huile de la lampe qui brûlait devant une image de la Sainte Vierge.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE, au village d'Aubissoux, est l'ornement de la paroisse de Craponne, au nord du diocèse et célèbre par ses dentelles.

Bâtie en 1547, par suite d'un vœu que firent deux jeunes gens surpris par un orage au milieu des monts d'Auvergne, elle est comme un trait d'union entre les diocèses du Puy, de Lyon et de Clermont. On y accourt de l'Auvergne et du Forez, principalement à l'Assomption.

Un tableau placé au dessus de l'autel représente Marie vêtue en reine et présentant son divin Fils, orné de même des insignes de la royauté. A droite et à gauche, on remarque des chaînes brisées et de nombreux *ex-voto*.

NOTRE-DAME D'AUTEYRAC avait autrefois sa chapelle très fréquentée ; il s'y faisait tant de miracles, dit le Père Branche dans les *Vies des saints d'Auvergne*, « qu'on ne croit pas devoir se mettre en peine de les écrire ». La chapelle fut détruite en 93, et la statue portée dans la nouvelle église de Sorlhac, où on la vénère encore.

NOTRE-DAME TROUVÉE, à la Voûte-Chilhac. Deux enfants s'amusaient avec des cailloux ; l'une de ces pierres, en se brisant, met à nu une statue de la Sainte Vierge tenant un petit Enfant Jésus, peinte or et azur. L'image fut portée à l'église ; plusieurs malades furent guéris devant elle ; deux enfants mort-nés recouvrèrent la vie, un aveugle la vue. Un grand concours de pèlerins s'établit et se voit encore tous les ans, le 2 juillet.

NOTRE-DAME DE LA CHAIGNE, à Blesle, est une Vierge gravée en creux dans une pierre, et que l'on honore au faubourg de la ville.

Allègre a *N. D. de l'Oratoire*.

Araules aime à prier Notre-Dame dans une chapelle en grande vénération.

Brioude possède *N. D. des Neiges*.

La Chaise-Dieu garde les souvenirs de sa royale abbaye.

Champels réunit, le dimanche dans l'octave de la Nativité, aux pieds de *N. D. d'Estours*, les paroisses de Saugues, de Venteuges, de Cubelles, de Prades, de Saint-Berain, de Chanteuges et de Monistrol d'Allier.

Digitized by Google

Saint-Victor-Malescours se glorifie de *N. D. du Rosaire,* fondée, en 1617, par un Capucin, le Père Théodoze, et rétablie, en 1827, par Mgr de Bonald, évêque du Puy.

Enfin, Montusclat, au canton de Saint-Julien-Chapteuil, possède sur la montagne dite de l'*Étoile* une chapelle où s'accomplit depuis près d'un siècle une procession votive d'actions de grâces, le premier dimanche du mois d'août.

M. l'abbé Charre, curé de la paroisse, inaugura près d'elle, en 1886, une statue de *N. D. de la Salette.*

Sept croix, placées de distance en distance, relient le bourg à la montagne ; une statue de saint Joseph indique le chemin, et le 23 septembre 1888, une autre croix, haute de vingt-cinq pieds, se dressait au sommet de l'Étoile, enrichie des reliques apportées de Terre Sainte par M. le curé de Saint-Julien-Chapteuil.

Digitized by Google

VIVARAIS

DIOCÈSE DE VIVIERS

- ⛴ N. D. d'Ay, a Saint-Romain d'Ay.
- N. D. de Chalons, a Bourg-Saint-Andéol.
- N. D. de la Mure, a Saint-Péray.
- N. D. de Montaigu, a Tournon.
- ⛴ N. D. de Bon-Secours, a la Blachère.
- N. D. de Tout-Bien, a Tauriers.
- N. D. de Délivrance, a Chapias.

Le diocèse de Viviers, suffragant d'Avignon et enfermé dans les mêmes limites que le département de l'Ardèche, formait autrefois le Vivarais et dépendait de la province du Languedoc. Le bourg actuel d'Aps, jadis Alba Augusta, fut le premier siège de l'évêché, fondé par saint Andéol, sous-diacre de l'église de Smyrne et disciple de saint Polycarpe. Quand Albe fut détruite par Crocus, en 420, le siège fut transféré à Viviers.

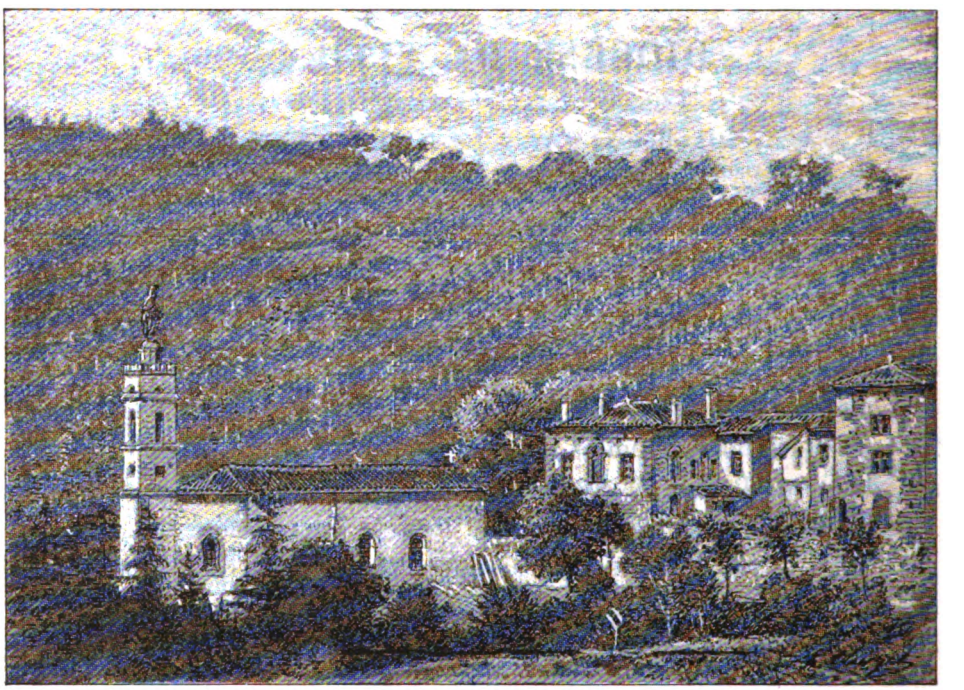
Ce diocèse fut l'un des plus éprouvés par les guerres religieuses du seizième siècle; et les ravages des protestants expliquent, dans un pays si chrétien, la pénurie relative ou plutôt la disparition des lieux de pèlerinage.

NOTRE-DAME D'AY, à Saint-Romain d'Ay, (⛴ 1890). Entre Satilieu et Annonay, sous de grands ombrages et le long d'un ruisseau, règne doucement N. D. d'Ay. L'historien de la famille de Tournon fait dériver ce mot d'Argus ou d'Aygus, roi des Allobroges, fondateur du château d'Ay. Cette origine paraît bien savante. Le languedocien, dit M. l'abbé Poujet, mélange harmonieux de latin et de gallique, nous présente *aïg* ou *aigue, aqua, eau.* La proximité de la rivière rend cette seconde étymologie plus vraisemblable.

Ici encore, la légende, gracieuse et naïve, étale sa petite fleur. Une bergère courait après ses brebis; son pied glisse; elle tombe : *Aye!* dit-elle. en invoquant Marie. Et Marie lui tend la main et la sauve. L'enfant, par reconnaissance, bâtit sur le rocher voisin un rustique autel à sa bienfaitrice; et ce fut l'autel d'*Aye,* d'*Ayde* ou du *Secours.*

Digitized by Google

Le fait semble contemporain des croisades, comme la Vierge noire qui décore l'autel. La Mère de Dieu est représentée assise, portant sur ses genoux l'Enfant Jésus, dont une des mains bénit et l'autre porte le monde. L'exécution en est très remarquable, et sur le socle sont peintes les armes de la maison de Tournon. La terre d'Ay passa en effet dans cette famille, après avoir appartenu à celle de Roussillon. A la mort du dernier des Tournon, en 1644, la propriété passa aux Montmorency, et au commencement de ce siècle, à madame de La Rochette, qui se fit honneur de restaurer



NOTRE-DAME D'AY.

la chapelle, dont elle confia la garde aux fils de Saint-Ignace. « Pour veiller auprès d'une si noble dame, dira bientôt Mgr Bourret, ne fallait-il pas de vaillants chevaliers? Où en chercher de meilleurs, où en trouver qui portassent à la main un plus glorieux étendard! »

N. D. d'Ay existait au douzième siècle, puisque, en 1184, Frédéric Barberousse déclara prendre sous sa protection la chapelle d'Ay et l'église de Saint-Romain, dont elle ornait déjà le territoire. Son histoire est enveloppée de mystère; la tradition locale elle-même ignore comment la vénérable image put échapper aux protestants et aux impies de 1793.

De tout temps, elle fut en grand renom parmi les habitants de la contrée;

Digitized by Google

mais, en 1834, la fête de la Nativité fut pour elle un jour de triomphe. Dans la chapelle reconstruite et agrandie, la vénérable statue fut solennellement portée par tout le peuple.

Depuis un demi-siècle la dévotion, loin de diminuer, s'affirme. Les mères, aujourd'hui comme autrefois, lui apportent à bénir ce qu'elles ont de plus cher, leurs enfants; car c'est principalement sur l'enfance que N. D. d'Ay exerce son bienfaisant empire. Les archives, et à leur défaut la mémoire du peuple, ont gardé le souvenir de plusieurs résurrections d'enfants mort-nés, de la cessation de sécheresses désespérantes et de pestes cruelles. Le 17 juin 1888, la ville d'Annonay faisait à N. D. d'Ay son pèlerinage annuel : elle apprit et le diocèse apprendra de même avec joie le désir de Mgr l'évêque de couronner bientôt la Vierge miraculeuse.

Parmi les pèlerins qui viennent chaque année, au nombre de cent mille, à la Louvesc, prier au tombeau de saint François Régis, un grand nombre franchissent avec joie la distance de trois lieues et ne rentrent qu'après avoir salué N. D. d'Ay.

Pendant que nous tirions cette feuille, l'annonce du couronnement si désiré nous est parvenue. N. D. d'Ay sera la dernière, avant l'apparition de notre livre, que Léon XIII aura couronnée au nom de l'Église.

La fête a eu lieu le 20 juillet 1890, en présence des évêques de Nimes, de Saint-Claude, de Nice, de Valence, de Montpellier, de Marseille, de Rodez, et de Mgr l'archevêque d'Avignon.

Vingt mille pèlerins écoutèrent, ravis, le magistral discours de Mgr de Rodez, enfant du Vivarais, redisant les gloires de sa Mère. Puis l'évêque diocésain, Mgr Bonnet, déposa sur le front de Marie une couronne d'or ornée de plus de cent pierres précieuses, offertes en grande partie par les dames de la ville d'Annonay, « don précieux prélevé sur le luxe par la piété. »

NOTRE-DAME DE CHALONS, à Bourg-Saint-Andéol. C'est une chapelle rustique, bâtie au douzième siècle, dans la clairière de la forêt de Laws, sur la rive droite du Rhône. Les chanoines de Saint-Ruf la desservirent pendant de longs siècles. Toutes les paroisses de la vallée du Rhône prirent et conservent l'habitude d'y venir prier.

Le mois de septembre et surtout la fête de la Nativité sont l'époque des principales affluences. De nombreux pèlerins passent la nuit qui précède la fête, soit dans la chapelle à prier ou à purifier leur conscience, soit à dormir sous les arbres ou dans les voitures qui les ont amenés; ils attendent ainsi les messes matinales et les offices de la journée.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA MURE, près Saint-Péray. L'abbaye de ce nom, illustre dès le dixième siècle et riche de grands biens sur les bords du Rhône, était plus riche encore par sa dévotion envers la Sainte Vierge. Ses religieux avaient si bien inspiré cette dévotion aux populations d'alentour, que jusqu'à la Révolution toutes les paroisses, depuis Tournon jusqu'à Vernoux et à la Voulte, s'y rendaient tous les ans. La Révolution ferma l'église, qui, faute d'entretien, finit par crouler.

La statue fut sauvée et ne cessa jamais d'être l'objet de la vénération.

Le culte qu'on lui rendait était si profond, que le projet de lui rebâtir sa chapelle germa sans peine dans tous les cœurs. En 1854, l'oratoire se releva en effet, grâce aux offrandes des pauvres et des riches, et le pèlerinage à la « Vierge Noire » est encore en honneur.

NOTRE-DAME DE MONTAIGU, à Tournon. En 1628, le Père Albert, Capucin, avait apporté de Belgique une statuette taillée dans le chêne miraculeux de Montaigu. La ville de Tournon ressentit aussitôt les effets de sa confiance en Marie.

Lorsque cette statue y fut apportée, la peste noire avait déjà emporté les deux tiers des habitants, et le fléau ne semblait point vouloir discontinuer ses ravages. Des prières ardentes, de ces prières comme on les fait dans les grands malheurs, étaient adressées au ciel autour de la sainte image. La ville fit un vœu, par la bouche de ses consuls; aussitôt le mal diminua; au mois d'août 1629, il avait disparu. Dans l'élan de sa reconnaissance, le peuple appela sa protectrice N. D. de Bon-Secours; mais celui de Montaigu, son lieu d'origine, a prévalu.

Pendant ses missions en Auvergne, M. Ollier fut guéri devant cette statue d'une tumeur au genou, qui menaçait de le rendre pour toujours boiteux.

Sauvée pendant la Terreur, la statuette miraculeuse est encore aujourd'hui honorée dans l'église de Saint-Julien, tandis que l'église et le couvent des Capucins ont été impitoyablement rasés.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à la Blachère (⛪ 1880). Par une nuit très sombre, surpris dans une sorte de désert, un cavalier, pris de frayeur, excitait sa monture; mais la bête n'avançait pas, et la peur redoublait : « Sainte Vierge, dit-il, si vous me tirez d'embarras, je vous bâtirai ici même une chapelle. » Exaucé sur-le-champ, le voyageur regagne son logis; mais l'ingrat, le péril passé, oublie sa promesse.

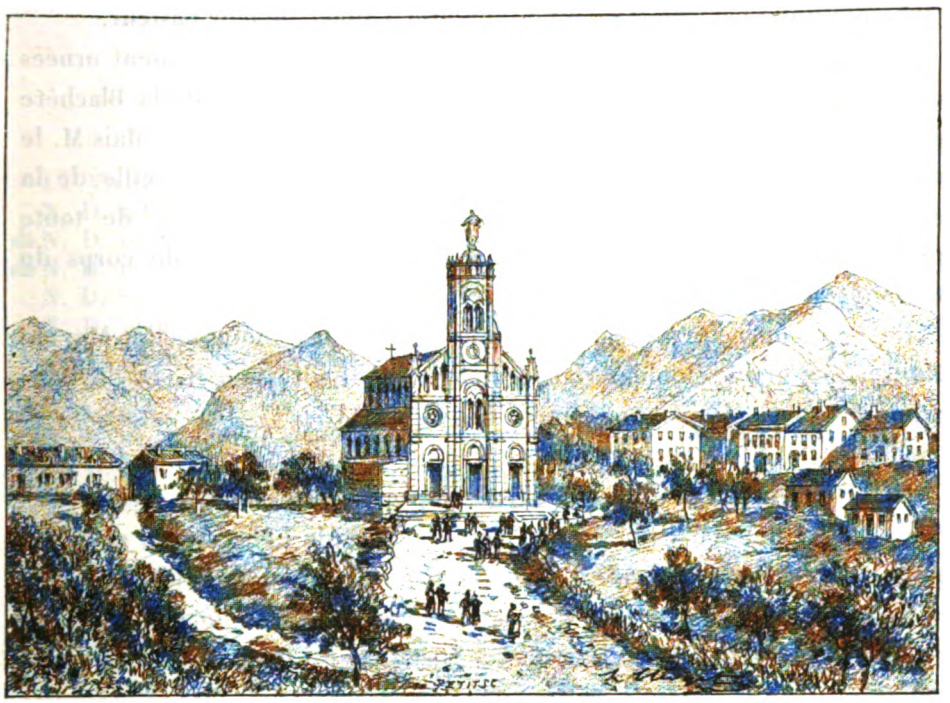
Or, l'année suivante, au même lieu, le même accident lui arrive, et

Digitized by Google

il n'en sort qu'en renouvelant son vœu. Cette fois, il y fut fidèle, et en 1680 l'oratoire était construit et son avenir assuré.

Quelque cent ans plus tard, un prêtre du voisinage, M. Richard, quitta son bénéfice pour s'en constituer le gardien. Les pèlerins accoururent alors si nombreux, que le digne prêtre résolut de consacrer son patrimoine à reconstruire la chapelle, en l'agrandissant, tandis qu'autour d'elle s'élevaient des abris pour les visiteurs.

La Révolution interrompit les travaux, ferma la chapelle, exila le cha-



NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, A LA BLACHÈRE.

pelain ; mais celui-ci revint, reprit sa tâche avec amour, et le pèlerinage refleurit.

M. Richard associa à son zèle un autre prêtre, M. Buisson, et ces deux hommes de Dieu se dépensèrent tout entiers. Le premier mourut en 1830, le second en 1835 ; mais leur œuvre était de celles qui ne périssent pas. M. l'abbé Deschanels hérita de leur dévouement, rebâtit la chapelle, menacée d'une ruine prochaine. En 1837, Mgr l'évêque de Viviers la bénit solennellement, et, en 1846, la confia aux Oblats de Marseille.

L'église fut encore agrandie en 1855, et consacrée par les évêques de Viviers et de Marseille. Tous les ans, deux retraites préparatoires aux fêtes

Digitized by Google

de l'Assomption et de la Nativité disposent les pèlerins à recevoir les grâces et indulgences accordées par Pie IX à ce sanctuaire.

Enfin, le 28 août 1880, N. D. de Bon-Secours reçut un suprême hommage, dont le *Patriote de l'Ardèche* rendait compte en termes émus, dans son numéro du 27 août.

Mgr Bonnet, évêque de Viviers, avait obtenu pour elle, de Léon XIII, les honneurs du couronnement. L'ancien évêque de Viviers, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, présida cette fête, entouré des évêques de Périgueux, de Valence, de Marseille, de Montpellier et de Nice. Quarante mille pèlerins avaient répondu à l'appel de leur pasteur.

D'immenses préparatifs avaient été faits, toutes les rues étaient ornées de guirlandes de fleurs et de feuillage. Le trajet de l'église de la Blachère à la chapelle de N. D. de Bon-Secours devait être un triomphe. Mais M. le maire en avait décidé autrement. Il notifia subitement, la veille de la cérémonie, « l'interdiction sur le territoire de la commune de toute procession, cortège, retraite aux flambeaux, promenades de corps de musique, feux d'artifice... »

En dépit de cette mesure, la fête ne fut pas moins belle, Mgr de Montpellier moins éloquent dans les éloges qu'il adressa à N. D. de Bon-Secours, et les pèlerins moins recueillis.

NOTRE-DAME DE TOUT-BIEN, à Tauriers. Sous ce titre, qu'elle réalise à merveille, Marie possède, à Tauriers, près de Largentière, une chapelle nouvellement restaurée et que Pie IX a spécialement bénite : « *Divinam majestatem enixe adprecamur, ut pium hujuscemodi opus propitia respiciat...* » Des grâces diverses et des guérisons lui attirent de nombreux pèlerins.

NOTRE-DAME DE DÉLIVRANCE, à Chapias, au canton de Joyeuse, est le but d'un pèlerinage considérable, le 8 septembre. La chapelle est elle-même l'*ex-voto* de deux prêtres, providentiellement sauvés, pendant la Terreur, par leur confiance en Marie. Ils allaient être percés à coups de baïonnette, quand un vœu de bâtir cette chapelle fut leur *délivrance*.

Digitized by Google

GÉVAUDAN

DIOCÈSE DE MENDE

La Vierge Noire de Mende.
N. D. d'Espérance, a Mende.
N. D. de la Carce, a Marvejols.
N. D. de Bon-Secours, aux Sallèles.
N. D. de Quézac.
N. D. de Beaulieu, a Mialannes.
N. D. Miraculeuse, au Malzieu.
N. D. de la Sentinelle, a Nasbinals.
N. D. de Bédouès.
N. D. de Tout-Pouvoir, a Langogne.
N. D. de Pitié, a Rieutort.
Id., a Saint-Chély.
N. D. de Bon-Secours, a Bagnols-les-Bains.
N. D. de Toutes-Graces, a Chaylar-l'Évêque.
N. D. de Toute-Grace, a Mercoire.
N. D. de la Victoire, au Val-Franc.
N. D. de la Garde, a Albaret-Sainte-Marie.

L'évêché de Mende, évangélisé par saint Martial, évêque de Limoges, comprend le département de la Lozère, et s'est formé du Gévaudan et d'une partie des Cévennes; il dépendait du Languedoc et relevait d'Alby, dont il est encore suffragant. Les grands pèlerinages de ce diocèse sont ceux de saint Privat, patron du diocèse, de sainte Énimie, vierge, fille de Clotaire II, et de saint Eutrope, évêque.

LA VIERGE NOIRE DE MENDE. La ville épiscopale, bien qu'elle n'ait plus, à proprement parler, de pèlerinage à la Mère de Dieu, honore depuis des siècles, dans sa cathédrale, une Vierge noire, dont la couleur indique l'antiquité. Quand, en 1579, les calvinistes, maîtres du pays, détruisirent la basilique, achevée par François et Clément de la Rovère, évêques de cette ville et neveux du pape Jules II, la statue fut jetée dans les flammes; mais une pieuse femme la saisit et la sauva au péril de ses jours. Cette statue, autrefois vénérée au maître-autel, fut, au rétablissement du culte, reléguée dans une chapelle latérale.

Digitized by Google

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, à Mende. Au sommet de ce pic appelé le mont Mimat, et qui semble le berceau aérien de la ville de Mende, la Sainte Vierge, sous le titre de N. D. d'Espérance, contemple et bénit la capitale du Gévaudan.

La chapelle était presque en ruine au milieu de ce siècle : la piété des habitants y pourvut. En 1850, elle fut solennellement consacrée par Mgr Foulquier.

Cinq ans plus tard, ce même évêque manifestait à la fois sa piété et celle de son peuple en consacrant son diocèse entier au Cœur immaculé de Marie. Cette consécration se renouvelle tous les ans dans chaque paroisse et affirme ainsi la dévotion de tous.

Quant à N. D. d'Espérance, les habitants de Mende, malgré les difficultés de l'ascension, aiment à venir, collectivement ou à part, l'invoquer dans son sanctuaire aérien.

NOTRE-DAME DE LA CARCE (⛪ 1875), à Marvejols. *Carce,* du latin *carcer,* prison, indique dans son nom son origine. On l'attribue à un roi d'Aragon, que la protection de Marie aurait délivré de la captivité. Marvejols et son territoire appartinrent, en effet, depuis 1120, aux comtes de Barcelone, qui les transmirent par succession aux rois d'Aragon. Les armes de ces derniers, gravées sur l'ancienne église et replacées à la troisième travée, justifient cette assertion. La clef de voûte de la quatrième représente, touchant symbole! la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus, debout à la porte d'une prison, dont elle ouvre la porte.

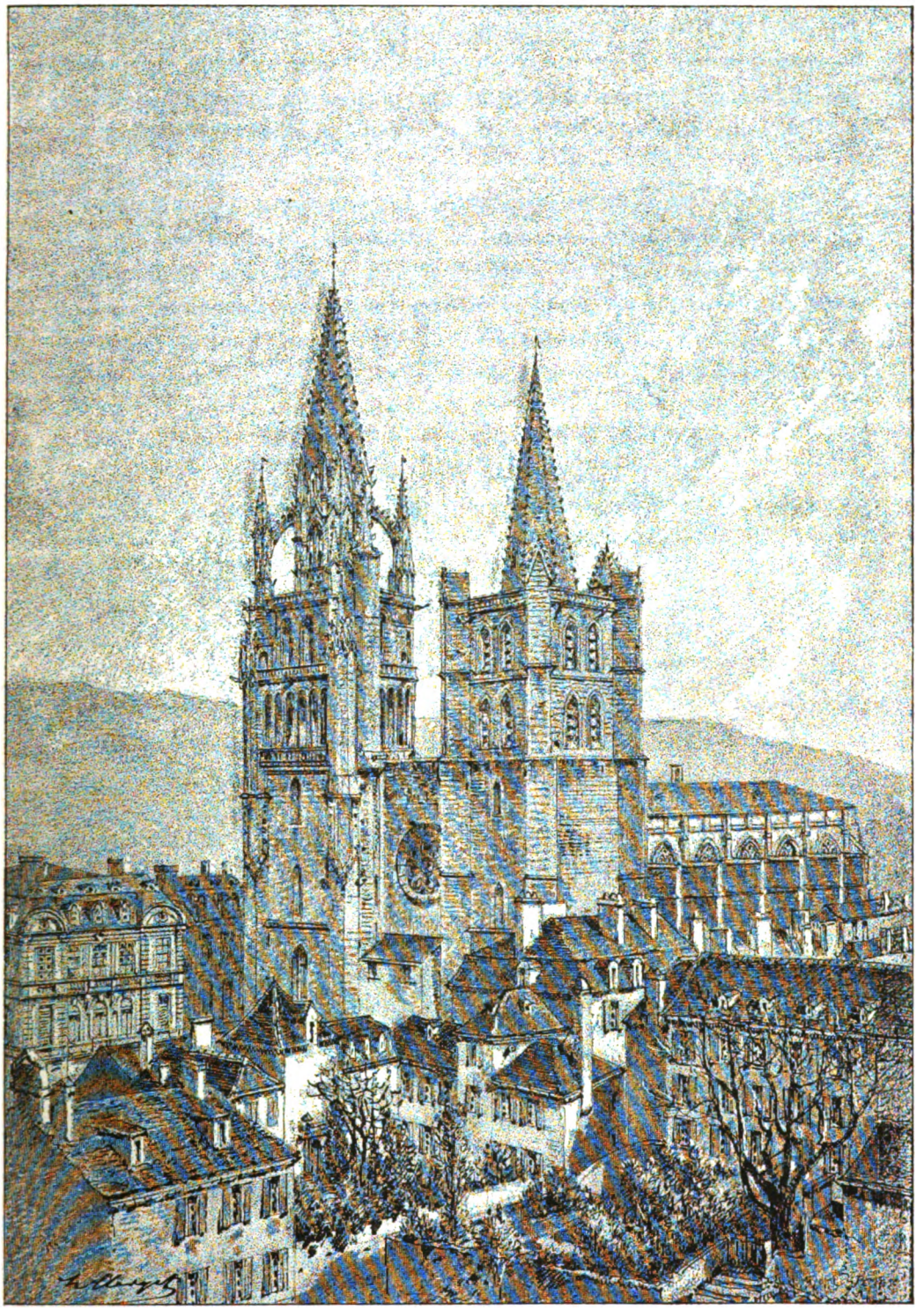
NOTRE-DAME DE LA CARCE.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le roi d'Aragon auquel il faut attribuer la fondation de N. D. de la Carce. Les uns indiquent Alphonse II d'Aragon, qui régna de 1152 à 1196; d'autres, Jacques Ier, dit le Conquérant, né à Montpellier en 1206; d'autres enfin remontent jusqu'à Alphonse II, dit le Chaste, roi des Asturies de 866 à 916, que les grands de son royaume tinrent prisonnier dans un monastère.

Quel qu'il soit, le prince qui bâtit cette église ne fit que remplacer une chapelle déjà existante, où des bergers avaient placé une statue de la Sainte Vierge découverte par eux près d'une fontaine.

Le concours des pèlerins autour de cette chapelle forma d'abord le bourg,

Digitized by Google



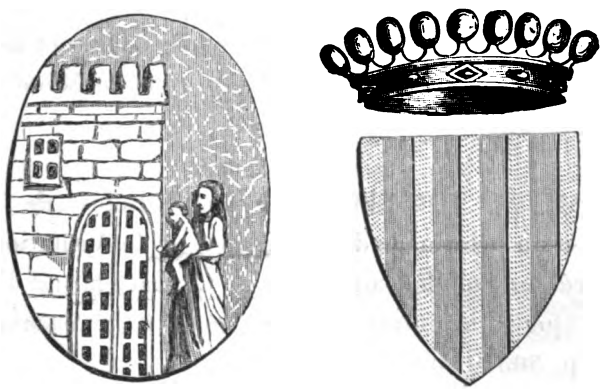
NOTRE-DAME DE MENDE.

Digitized by Google

Digitized by Google

puis la ville de Marvejols. Au quatorzième siècle, sa prospérité fut telle, que l'évêque de Mende l'érigea en collégiale, composée de quinze prêtres ou chanoines. Indépendamment de cette institution, Marvejols possédait déjà une maison de Frères Prêcheurs, fondée en 1278, et une autre de Cordeliers, vers 1360.

Lorsque le protestantisme eut envahi cette contrée, Marvejols fut pris, et N. D. de la Carce, dépouillée et incendiée, fut à demi détruite. La reprise de la ville par le duc de Joyeuse, en 1586, mit le comble au désastre, et la basilique fut de nouveau la proie des flammes. Au milieu des débris de leurs propres maisons, les habitants de Marvejols regrettaient surtout la destruction du temple de leur Reine. La foi réveilla l'en-



ÉCUSSONS PROVENANT DE L'ANCIENNE ÉGLISE RENVERSÉE.

thousiasme : des dons volontaires furent faits, des subsides votés par les États du Gévaudan et du Languedoc, et Mgr Sylvestre de Crugy de Marcillac put rebâtir N. D. de la Carce. La collégiale revit ses chanoines, et les monastères leurs religieux.

Marie ne se contenta point de rappeler à elle ses enfants demeurés fidèles, elle ramenait par ses bienfaits ceux que l'erreur avait séduits. C'est ainsi que les deux enfants d'un protestant farouche, Gabriel Dides, furent guéris subitement de cécité, à la suite d'une neuvaine faite par leur mère, qui était catholique. A la vue de ce grand miracle, Dides abjura ses erreurs.

La Révolution renouvela les dévastations commises par les protestants.

Les chanoines furent emprisonnés et guillotinés, l'église dépouillée de tout ce qu'elle contenait de précieux. La statue, jetée à bas de son trône, devait être brûlée à la Poudrière, quand un gardien, nommé Louis Chaper, parvint à la cacher. M. de Prades lui offrit asile, et, le

Digitized by Google

2 février 1802, M. Chardonnet, ancien curé de la paroisse, la remit sur l'autel.

Juste un demi-siècle plus tard, Mgr l'évêque de Mende consacrait l'église qui abrite la vénérable image. Quand les inondations la menacent, quand l'épidémie est à ses portes, quand la sécheresse désole ses campagnes, la ville de Marvejols recourt à sa bienfaitrice séculaire, et ce n'est jamais en vain.

Tous ces bienfaits eurent un jour leur consécration. N. D. de la Carce fut solennellement couronnée, au nom de Pie IX, par Mgr Lyonnet, archevêque d'Alby.

Ce fut le 15 août 1875. Mgr Saivet était alors évêque de Mende, mais sa santé allait l'obliger bientôt à s'en éloigner pour trouver à Perpignan un climat plus doux... et la mort. Les évêques de Cahors et de Rodez assistèrent à la fête du couronnement, dont la ville de Mende continue de célébrer l'anniversaire.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, aux Sallèles (⛵ 1877).

A l'occasion d'un pèlerinage du pensionnat de la Visitation, de Marvejols, M. le curé des Sallèles, au canton de Chanac, faisait l'historique de ce sanctuaire, que nous empruntons en partie à la *Semaine religieuse* de Mende (1887, p. 505 et suiv.).

« La statue que nous vénérons ici fut prêtée à nos pères par les Bénédictins de Chirac.

« Après un certain temps, les religieux voulurent reprendre ce riche trésor. Mais, arrivés sur les limites de la paroisse, la statue devint tout à coup si lourde, que l'on se hâta de la rapporter dans cette église, qu'elle s'était elle-même choisie.

« A partir de ce jour, la statue fut vénérée par les fidèles de toutes les paroisses voisines, et de nombreux miracles y furent obtenus.

« Parmi les plus récents, on compte la guérison d'un membre de la famille de Retz et celle d'une femme qui, aveugle depuis plusieurs années, recouvra subitement la vue un jour de l'Assomption, pendant qu'elle récitait ici son chapelet.

« On parle également d'un père de famille qui, privé tout à coup de ses sens avant d'avoir pu mettre ordre aux affaires de sa conscience, revint pleinement à lui, après une prière adressée dans ce but par ses enfants à N. D. de Bon-Secours des Sallèles.

« De 1720 à 1723, la peste fit des ravages affreux dans une partie du diocèse de Mende, notamment dans la paroisse de Salmon, voisine des

Digitized by Google

Sallèles ; mais le terrible fléau ne pénétra point ici, et cette protection fut attribuée aux prières ferventes que nos aïeux firent monter à Dieu par leur bonne Mère. »

Pie IX accorda à Mgr Costes, évêque de Mende, l'honneur de couronner à sa place l'image de N. D. de Bon-Secours. Cette cérémonie eut lieu le 19 août 1877. De riches indulgences avaient été accordées aux pèlerins, cinq ans plus tôt, par le Pontife, non seulement dans la fête de l'Assomption, mais le premier dimanche de chaque mois, janvier excepté.

« Daigne notre commune Mère, nous écrit le digne curé de cette paroisse, M. Touzéry, bénir le travail que vous entreprenez à sa gloire, et inspirer aux âmes généreuses de m'aider à rendre la demeure de Jésus et de Marie un peu moins indigne de leur grandeur et de leurs bontés. »

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, AUX SALLÈLES.

NOTRE-DAME DE QUÉZAC. Quézac est un petit village, assis sur la rive gauche du Tarn, dont les eaux bruyantes saluent en passant le sanctuaire de Marie. Quézac, au fond d'une vallée, en occupait autrefois le sommet, sous le nom de Jobillet. Vers le milieu du onzième siècle, à la suite d'un merveilleux événement, l'église et le village changèrent à la fois de place et de nom. M. l'abbé Buisson, curé de Quézac, a résumé la tradition locale dans une brochure, approuvée par Mgr l'évêque de Mende, en 1857.

Un jour, Jacques Deleuze labourait dans le vallon. Arrivés à un certain point de son champ, ses bœufs s'arrêtèrent : en vain les excita-t-il de la voix et de l'aiguillon, les animaux, s'agenouillant, refusaient de passer outre. La chose, comme nous l'avons vu ailleurs, se renouvela, et Jacques Deleuze avertit le curé de Jobillet, qui vint avec quelques seigneurs du voisinage. En leur présence, nouvelle tentative, nouvelle résistance : « Creusons ici, dirent les témoins, car quelque chose de merveilleux s'y cache. » Ils creusèrent, et bientôt apparut une statue de la Sainte Vierge.

Ici encore, nous retrouvons la légende si fréquente dans nos pèlerinages : deux fois portée à l'église paroissiale, deux fois elle en revient et se retrouve au lieu de ses préférences. Aussitôt on se mit à l'œuvre. Au milieu du

Digitized by Google

champ une chapelle s'éleva, et, vers 1052, Aldebert Ier de Peyre, évêque de Mende, en fit la consécration, ouvrant, avec son clergé, la longue série des pèlerinages.

De nombreux et éclatants miracles firent bientôt connaître et bénir N. D. de Quézac. Le pape Urbain V, la gloire du Gévaudan, né dans le château voisin de Florac, avait pour elle une grande dévotion. De son humble chapelle, il fit une collégiale, par une Bulle du 28 avril 1365. Les chanoines de Quézac avaient une règle commune qu'ils observèrent jusqu'en 1635, époque où ils furent sécularisés. Pendant plus de trois siècles, ils firent fleurir, à Quézac, le culte de Marie et son pèlerinage, et, quand vinrent les honteuses apostasies du protestantisme, presque seule au milieu du naufrage de la foi, cette paroisse demeura fidèle à Dieu.

Lorsque l'hérésie fit dans la contrée ses premières et très tristes conquêtes, les chanoines de Quézac, pour conjurer le fléau, organisèrent une procession avec les religieux d'Ispagnac. Toute la population fidèle les suivit; on porta solennellement la statue miraculeuse, qui fut laissée dans l'église d'Ispagnac; mais le lendemain, la statue fut retrouvée à Quézac, sur son autel. Quelques jours après, le farouche Mathieu de Merle tombait à l'improviste sur le village de Quézac, massacrait une partie des habitants, sans obtenir une apostasie. Quand les misérables s'éloignèrent, il ne restait de l'église que des murs noircis et croulants.

Hélas! l'antique statue avait disparu.

Sur le même modèle, une autre para bientôt l'autel restauré de N. D. de Quézac. La foi produisit cette résurrection, et obtint que Marie renouât tout aussitôt la chaine de ses bienfaits. La ville de Mende, atteinte par la peste, en 1630, en eut les prémices. Sous la conduite de son évêque, Mgr Crugy de Marcillac, de ses consuls et de ses échevins, le peuple de la ville vint, à pied, implorer le secours de Marie. Tous entrèrent pieds nus dans le village. La cité fut épargnée, et offrit en reconnaissance un calice d'or et de riches ornements.

En 1721, nouvelle peste, plus effroyable encore. De tous les villages de la vallée du Tarn, trois seulement ne sont pas envahis : Quézac, Montbrun et Blajoux, ses annexes. La population avait fait un vœu dont on possède encore la minute, avec les signatures. Tous les ans, le peuple s'engagea à faire une procession, le dimanche qui suit la fête de la Nativité. C'est à peine si la Révolution interrompit cet usage, qui se pratique encore aujourd'hui. A cette lamentable époque, la chapelle fut dépouillée, et les *ex-voto*, qui remplissaient jusqu'à la sacristie, furent brûlés sur la place publique de Florac.

Digitized by Google

Après les mauvais jours, le culte de Marie reparut à Quézac, quoique avec un moindre éclat. M. l'abbé Buisson fut le restaurateur du pèlerinage. Depuis le milieu de ce siècle, mais particulièrement depuis 1873, le concours des pèlerins s'accroit chaque année. D'Ispagnac, de Molines, de Florac, de Sainte-Énimie, les paroisses s'y rendent dans l'octave de la Nativité. C. P.

NOTRE-DAME DE BEAULIEU, à Mialannes. La statue vénérée sous ce titre dans l'église de Mialannes était autrefois le principal attrait d'une chapelle privée, où, pendant des siècles, les populations lui rendirent hommage. Aujourd'hui encore une douzaine de paroisses la visitent solennellement le jour de l'Assomption.

Au Malzieu, chef-lieu du même canton, une antique statue, justement appelée miraculeuse, est ornée avec zèle, dit M. Hamon, par les *bailesses* de Notre-Dame. « Le soin de l'autel de Marie est réputé un si grand honneur, qu'il faut se faire inscrire trois ou quatre ans d'avance avant de l'obtenir. On n'a cette charge que pour trois mois : on fait pour l'entretien de la chapelle une offrande d'au moins dix francs, et de simples ouvrières y ont employé, sur leurs épargnes, jusqu'à quinze cents francs. »

NOTRE-DAME DE LA SENTINELLE, à Nasbinals. Sur un pic de quatorze cents mètres, et qui protège la petite ville contre le vent du nord, M. le curé de Nasbinals a placé récemment, sur un bloc de granit octogone, haut lui-même de trois mètres, une belle statue de la Sainte Vierge. D'accord avec l'Église, le peuple l'a baptisée d'un nom nouveau ; il la nomme N. D. de la Sentinelle. L'une de ses mains, élevée vers le ciel, semble y puiser la grâce, que l'autre, étendue sur la vallée, y répand sans mesure.

Bien qu'elle soit née en 1885, cette dévotion répond si bien au sentiment populaire, que le jour de la Pentecôte 1887, disait la *Semaine religieuse* de Mende (p. 361), deux mille cinq cents pèlerins s'y trouvaient réunis, venus des trois diocèses de Mende, de Saint-Flour et de Rodez. « Les paroisses de Saint-Remy, de Chaudesaigues, de Chauchailles, de Grandval, de la Fage-Montivernoux, de Fournels, de Marchastel, de Noalhac, de Prinsuéjols et de Rieutort, y étaient représentées, Les quatre cent dix pèlerins de Saint-Urcize, ceux de Brion, de Recoules-d'Aubrac et de Nasbinals, marchaient à la suite de la croix, guidés par leurs prêtres. »

Le 9 mai 1888, Mgr Costes, évêque de Mende, présidait le pèlerinage, et bénit un grand Christ, dressé sur ces sommets, auprès de la statue de N. D. de la Sentinelle.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE BÉDOUÈS. Cette chapelle fut bâtie par un pape. Urbain V, fils du baron du Roure, Guillaume de Grimoald, et d'Amphélise de Sabran, sœur de saint Elzéar, était né dans le voisinage, au château de Grizac, en 1362. Afin d'honorer la Sainte Vierge, il lui éleva, au bourg de Bédouès, une chapelle qu'il dota, et dans laquelle il établit une collégiale de dix chanoines.

Cette chapelle devint aussitôt un but de pèlerinage pour toute la contrée, et une protection pour ses habitants. La Sainte Vierge les préserva de l'hérésie, tandis que Florac devenait un des foyers de l'erreur nouvelle. Les calvinistes parvinrent toutefois à s'en emparer, massacrèrent le clergé, et emportèrent de l'église la valeur de quatre cent mille livres. Rebâtie par la piété des fidèles, elle fut encore ravagée, en 1702, par les Camisards, et vendue, en 1793, par la Révolution. Elle a été, vers le milieu de ce siècle, rachetée, embellie et rendue au culte.

Parmi les pèlerinages de moindre importance ou plus récents, citons encore *N. D. de Tout-Pouvoir*, à Langogne.

N. D. de Pitié, à Rieutort et à Saint-Chély.

N. D. de Bon-Secours, à Bagnols-les-Bains, petite chapelle entre les deux arches d'un pont que les inondations du Lot ont toujours respectée.

N. D. de Toutes-Grâces, à Chaylar-l'Évêque, est un joli sanctuaire élevé à l'entrée d'une belle vallée, au moyen de quêtes et de souscriptions offertes en argent et en nature. Mgr l'évêque de Mende le bénit en 1867. Le pèlerinage a lieu au mois de juillet.

N. D. de Toute-Grâce, à Mercoire.

N. D. de la Victoire, au Val-Franc, rappelle le glorieux souvenir de Roland, neveu de Charlemagne.

N. D. de la Garde, à Albaret-Sainte-Marie, canton de Saint-Chély.
Sur le fronton de la chapelle, on lit :

« Si le nom de Marie en ton cœur est gravé,
En passant, souviens-toi de lui dire un *Ave*. »

Digitized by Google

AUVERGNE

DIOCÈSE DE SAINT-FLOUR

- N. D. des Miracles, a Mauriac.
- N. D. de Claviers, a Moussages.
- N. D. de la Font-Sainte, a Saint-Hippolyte.
- N. D. de Guérison, a Enchanet.
- N. D. du Mas, a Auzers.
- N. D. de Lorette, a Salers.
- N. D. du Chateau, a Saint-Christophe et a Saignes.
- N. D. du Cœur, a Aurillac.
- N. D. d'Aureinques, id.
- N. D. de Quézac.
- N. D. de Grace ou de Bourgnoux, a Roumegoux.
- N. D. de Bon-Secours ou de Roquenatou, a Marmanhac.
- N. D. d'Aubespeyre.
- N. D. du Puy-Rachat, a Nieudan.
- N. D. des Graces, a Arpajon.
- N. D. de Pitié, a Jussac, a Pleaux et a Rouffiac.
- N. D. de Consolation, a Thiézac.
- N. D. de Pailherols.
- N. D. des Oliviers, a Murat.
- N. D. de Valentines, a Segur.
- N. D. de Feniers, a Condat.
- N. D. de Laborie ou du Pont d'Estaules, a Condat.
- N. D. du Pont, a Bredon.
- N. D. de Pitié, a Maillargues.
- N. D. de Montaigu, a Marcenat.
- N. D. des Miracles, id.
- N. D. de Turlande, a Paulheng.
- N. D. de Pitié, a Chaudesaigues.
- N. D. de Fridières, a Saint-Flour.
- N. D. de la Visitation, a Lescure.
- N. D. du Mont-Carmel, a Laurie.
- N. D. de Vauclaire, a Molompize.
- N. D. de Bon-Secours, id.
- N. D. de Villedieu.
- N. D. de Planchis, a Pierrefort.

Le diocèse de Saint-Flour, érigé par Jean XXII, en 1317, comprend le département du Cantal, c'est-à-dire la haute Auvergne. Abrité dans ses montagnes, le peuple a gardé plus intactes ses traditions, plus pures ses mœurs et plus nombreux ses pèlerinages en l'honneur de Marie.

Grâce à un savant travail récemment publié par M. l'abbé Chabau, notre marche dans ce diocèse est singulièrement éclairée. Nous empruntons la plupart des renseignements qui vont suivre aux *Pèlerinages et sanctuaires de la Sainte Vierge dans le diocèse de Saint-Flour*, ouvrage qui ne compte

Digitized by Google

pas moins de trente-six chapitres sur autant de pèlerinages. Parlons des principaux sanctuaires, en suivant, avec l'auteur, l'ordre des archiprêtrés.

NOTRE-DAME DES MIRACLES (⛪ 1855), à Mauriac. Sainte Théodechilde, fille de Clovis et de sainte Clotilde, avait reçu de son père de grands domaines en Auvergne et en Limousin. Elle y vint vers l'an 507. Une nuit qu'elle était au château de Montsélis, elle aperçut une grande clarté qui éclairait au loin la forêt; cette vision se renouvela la nuit suivante. Bientôt après, sur le lieu même, la princesse élevait à la Reine des Anges une chapelle, dont elle emprunta les matériaux à un temple en ruine, jadis consacré à Mercure.

En souvenir de la lumière qu'elle avait aperçue, Théodechilde ordonna d'allumer devant l'image de Marie un cierge qui ne s'éteignit qu'à la Révolution. Complétant son œuvre, la princesse bâtit, auprès de la chapelle, un monastère. Elle témoignait ainsi sa reconnaissance d'avoir échappé au danger qu'elle avait couru dans la forêt, en tombant dans une fosse.

Devant l'image de Marie, placée dans la chapelle, Dieu se plut à répandre tant de grâces, de si nombreux prodiges, qu'on y accourait de toute l'Auvergne et des provinces voisines. Bientôt le peuple ne la désigna plus que sous le titre de N. D. des Miracles.

De toutes les merveilles rapportées par les anciens historiens, la plus éclatante fut la délivrance de deux captifs qu'on trouva un jour, à la porte de la chapelle, dormant et couverts de chaines. Ils racontèrent s'être endormis la veille dans le cachot des infidèles, avoir invoqué N. D. de Mauriac, et semblaient aussi surpris que la foule de se trouver à ses pieds. Ces fers existent encore; on les porte en procession devant la statue, et un office, approuvé par les évêques de Clermont, en l'honneur de N. D. des Miracles, en fait spécialement mention.

Cependant, l'invasion des Sarrasins, sans détruire le pèlerinage, avait endommagé la chapelle et renversé le monastère. Jérémie, archevêque de Sens, le releva, à la prière de Frotbert, abbé de Saint-Pierre le Vif, en 824. La chapelle continuait d'être très visitée. Autour d'elle s'étaient successivement groupées des habitations, qui formèrent le bourg, puis la ville de Mauriac. Insuffisante à contenir les flots de pèlerins, la chapelle fut remplacée par une vaste et belle église.

Un obstacle se présenta. Un prêtre possédait une maison et un jardin attenants au sanctuaire. Quelque proposition d'achat ou d'échange de son terrain qu'on lui fit, il ne voulut rien entendre : il prit même ses mesures avec des maçons pour agrandir sa propre demeure; mais le matin où

Digitized by Google

devait se commencer le travail, il fut trouvé mort dans son lit, et deux des ouvriers entrés pour prendre ses ordres furent aussi frappés de mort subite, tandis que le troisième s'évanouissait de frayeur. Ce trait de la justice divine, rappelé tout au long dans l'office de N. D. des Miracles, se voit, gravé en bas-relief, sur le retable de l'autel. L'obstacle levé par la mort du prêtre, on put bâtir l'église, qui fut commencée, au onzième siècle, dans le style roman de transition; c'est l'un des plus beaux édifices de la haute Auvergne.

Parmi les pèlerins plus illustres qui se mêlaient à la foule, on compte Guy de Bourgogne, d'abord archevêque de Vienne, devenu pape sous le nom de Calixte II. Il y vint le 24 mai 1119. Moins d'un siècle plus tard, saint Dominique séjourna deux jours à Mauriac, aux pieds de N. D. des Miracles. Un de ses fils spirituels, Guy de La Tour du Pin, évêque de Clermont, vint, en 1250, consacrer la nouvelle église du monastère.

A l'un des *Grands Pardons* du Puy, dont nous avons parlé précédemment, une caravane partit de Mauriac pour prendre part aux fêtes, et rapporta du célèbre pèlerinage une statue de la Sainte Vierge : l'évêque de Clermont la bénit, et on la plaça au grand portail de l'église de Mauriac.

On l'appelait *N. D. de Grâces*. Or, un jour de Pâques, un vieillard aveugle y vint pour communier. On lui parla de la beauté de la statue récemment installée au portail : « Ah ! dit-il, plût à Dieu que je la puisse voir! » Au même instant, ses yeux, fermés depuis quinze ans, s'ouvrent à la lumière. La foule, témoin du prodige, organise une procession d'actions de grâces, tandis que les cloches annoncent à la ville le miracle nouveau. Cette statue fut volée un demi-siècle plus tard par une bande de pillards venus du Périgord.

Ce premier attentat était comme l'avant-coureur de plus grandes tristesses. Le 16 avril 1574, les huguenots s'emparent par surprise de Mauriac et, pendant trois mois, la pillent sans merci. A l'exception des deux qu'ils ne purent desceller, ils arrachent les fers des captifs suspendus aux murailles, et ce fut à grand'peine que l'on parvint à soustraire à leur rage la statue vénérée.

Les horreurs par eux commises laissèrent un tel souvenir, qu'à leur départ, arrivé le 29 juillet, le peuple proposa d'en célébrer l'anniversaire par une fête solennelle. Une procession générale fut établie et se fait encore aujourd'hui.

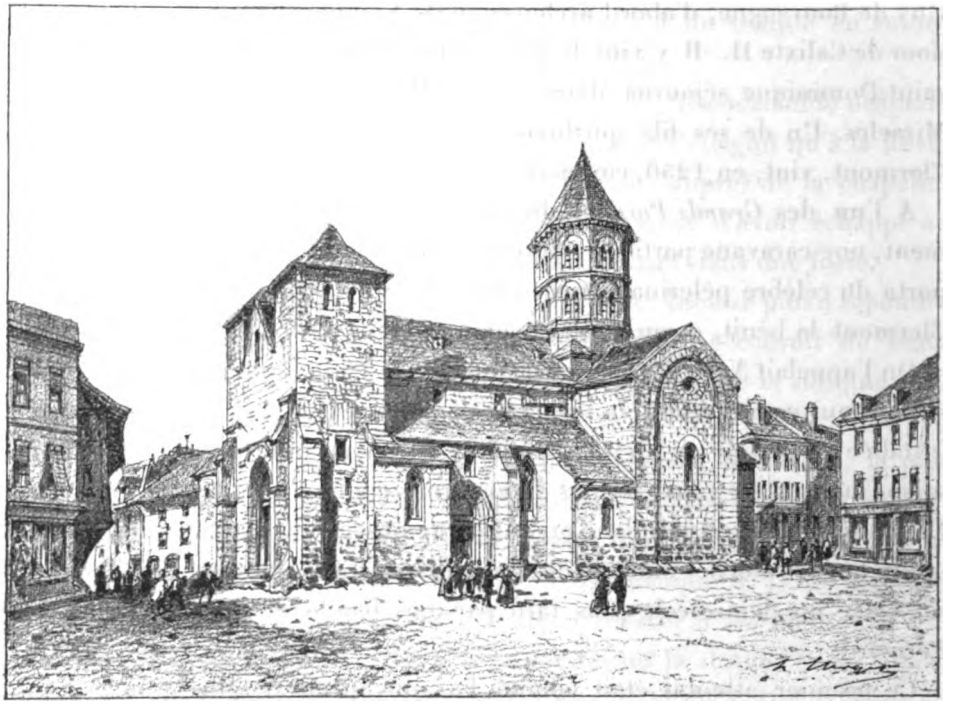
La prospérité du pèlerinage de Mauriac fit fleurir autour de N. D. des Miracles de nombreuses institutions. Dès 1563, Guillaume Duprat, évêque de Clermont, y fonda un collège, qu'il confia aux Jésuites. Après le départ

Digitized by Google

des huguenots, en 1569, Mgr François de La Rochefoucauld approuvait et faisait confirmer par Urbain VIII la confrérie des pénitents de *N. D. du Gonfanon,* disparue, hélas! au milieu de ce siècle.

En 1645, Mgr Joachim d'Estaing autorisait une association ou congrégation de filles, sous le titre de *Sœurs de N. D. des Miracles*. Ces religieuses, sorte de Tertiaires, subsistent encore.

Des Dominicaines s'établirent à Mauriac, en 1652. Deux siècles plus tard, Mgr de Marguerye les transforma en religieuses de Notre-Dame.



NOTRE-DAME DES MIRACLES, A MAURIAC.

Enfin, presque tous les pèlerins se faisaient inscrire dans une confrérie dite de N. D. des Miracles, gouvernée par des *bailesses* et enrichie d'indulgences.

La Révolution arriva, qui fit à Mauriac son œuvre accoutumée; elle pénétra dans le temple et le profana. Lamouroux, le chef des bandits qui terrorisaient la ville, s'attaqua à la vénérable statue. Monté sur l'autel, il la précipite sur le pavé : « On dit que tu es si puissante; eh bien! montre-le maintenant! » dit-il avec colère.

La Vierge, que nous avons vue si souvent déjà faire prompte justice, pardonna ce blasphème. Des mains pieuses purent emporter les débris,

Digitized by Google

et François Isac, d'Ussel, sculpteur à Mauriac, la cacha pour la restaurer plus tard. Elle fut, en 1801, replacée sur son autel par M. Bonnat, ancien curé, revenu lui-même de l'exil.

En 1816, N. D. des Miracles renouait la chaine de ses bienfaits en faisant cesser des pluies persistantes. La foule qui se pressait autour d'elle, le 7 août, était si considérable, que la cloche devait annoncer aux fidèles, massés sur la place de l'église et dans les rues adjacentes, les diverses parties de la messe. Le jour même, le beau temps revint.

En 1832, la ville attribuait à sa protectrice sa préservation du choléra.

Le temps était venu où l'Église allait, comme officiellement, consacrer le culte rendu depuis plus de douze cents ans à N. D. des Miracles. En 1854, Mgr Lyonnet obtint de Pie IX le privilège de couronner la vénérable statue. En même temps, le Pape octroyait une indulgence plénière aux pèlerins qui visitent l'église le jour de sa fête ou dans l'octave.

La cérémonie eut lieu le 13 mai 1855. Assisté des évêques de Tulle et de Nevers, Mgr Lyonnet mit au front de Notre-Dame la couronne qu'il n'avait voulu laisser à personne l'honneur de lui offrir. Les évêques de Saint-Flour lui rendent, en arrivant dans leur diocèse, une de leurs premières visites, et souvent leur présence a rehaussé l'éclat de la fête annuelle de N. D. des Miracles, qui se célèbre le dimanche après le 9 mai.

NOTRE-DAME DE CLAVIERS, à Moussages. Une légende gracieuse, gracieusement racontée par M. l'abbé Chabau, fait remonter la découverte de la statue qu'on honore à Claviers à un enfant endormi au bord d'une fontaine. Portée par le berger à l'humble logis de ses parents, la statue retourna d'elle-même à son berceau de mousse. On y éleva une petite chapelle, dont la construction révèle le onzième ou le douzième siècle.

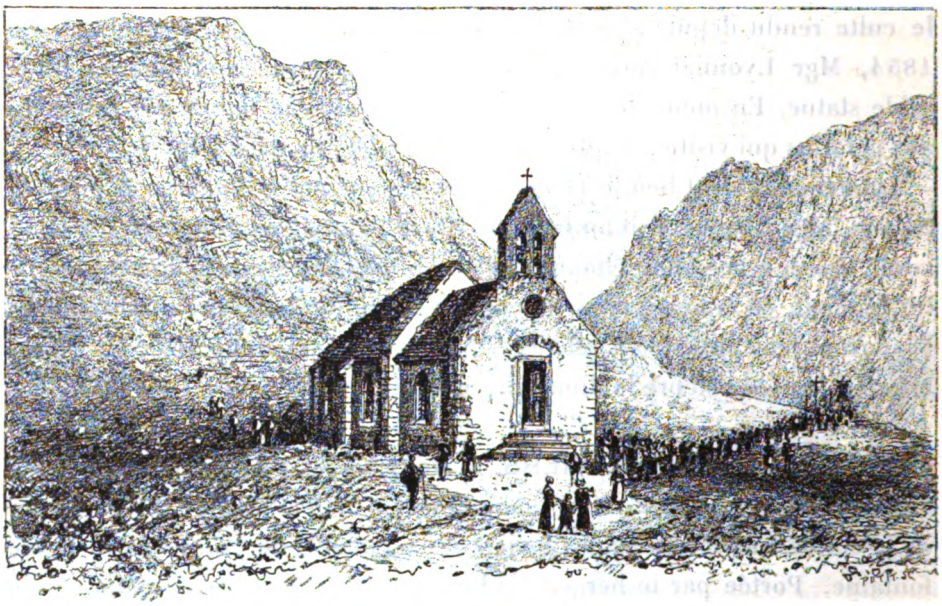
La statue elle-même indique cette époque. Elle est en bois; la Vierge est représentée assise, tenant en son giron l'Enfant Jésus. Haute de quatre-vingts centimètres seulement, son visage est empreint d'un grand air de noblesse; la robe rouge a de larges manches, aux plis symétriques, sur laquelle est jeté un manteau bleu ou *peplum*.

Le nom qu'elle porte lui vient du château voisin, dont les ruines elles-mêmes ont disparu, comme la famille qui l'habita. Par une exception que nous rencontrons rarement, la Révolution passa sans toucher la chapelle, non plus que sa Madone. Mais, faut-il le dire? ce que l'impiété n'avait pas osé faire, l'indifférence était à la veille de le réaliser. La chapelle de Claviers, négligée, presque abandonnée, ne voyait plus, au milieu de ce siècle, ses pèlerins d'autrefois. La Sainte Vierge se choisit alors un serviteur

Digitized by Google

fidèle, François Lesmarie, plus connu sous le nom de « *Saint de Jaillac* ». Guéri à deux reprises d'un cancer au visage, par les prières de M. le curé d'Ars, ce jeune homme se consacra par reconnaissance à la restauration du culte et de la chapelle de N. D. de Claviers.

En 1873, grâce aux économies réalisées sur son travail, à ses quêtes et aux dons qui lui étaient faits, le « Saint de Jaillac » plaçait au sommet du rocher où était jadis le château de Claviers, et sur un socle en pierre de taille haut de quatre mètres, une belle statue en fonte représentant la Reine du ciel et de la terre. Sur le flanc du coteau, il avait, de ses mains,



NOTRE-DAME DE CLAVIERS, A MOUSSAGES.

tracé une route, où il échelonna les quatorze stations du Chemin de la croix.

Enfin, une fontaine qui jaillit du rocher fut, par ses soins, déblayée et rendue d'un accès plus facile. Le saint homme mourut en 1876, mais il avait en mourant la consolation d'avoir ravivé à Moussages et dans les alentours la dévotion à N. D. de Claviers.

Le 24 mai et le 8 septembre sont, tous les ans, les jours des principaux pèlerinages.

NOTRE-DAME DE LA FONT-SAINTE, à Saint-Hippolyte. Un groupe honoré à Font-Sainte, et représentant la Visitation, en a remplacé un autre, contemporain des Croisades, et qui semblait dater la chapelle

Digitized by Google

elle-même. Quant au pèlerinage, il est sans doute plus ancien et serait, en Auvergne, le témoignage du culte païen rendu aux fontaines et plus tard sanctifié par le catholicisme. N. D. de la Font-Sainte distribue ses faveurs tantôt dans sa chapelle, tantôt dans l'église de Saint-Hippolyte.

Inaccessible pendant toute la saison des neiges, la montagne qui l'abrite la cède à la vallée pendant les longs hivers. Il se passe ici ce que nous verrons bientôt à Vassivière et dans quelques autres pèlerinages. Le 2 juillet, la statue miraculeuse regagne ses sommets, au milieu d'un cortège grossi de toutes les populations d'alentour. Dès lors, commencent les pèlerinages collectifs ou individuels. Tous les dimanches, mais principalement aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité, le jour de Sainte-Anne (26 juillet), on remarque de grandes affluences. Enfin, vers le milieu d'octobre, la vénérable statue est rapportée à Saint-Hippolyte, ce qui est l'occasion d'une nouvelle et touchante manifestation.

La chapelle fut renversée par les protestants, mais reconstruite en 1744, à la suite d'apparitions de la Sainte Vierge à une humble villageoise, nommée Marie Gravain. Un nouvel oratoire a été bâti près de la fontaine, et bénit, en 1837, par Mgr de Gualy.

Le pèlerinage de N. D. de la Font-Sainte est l'un des plus populaires et des plus fréquentés du diocèse. On y vénère un morceau d'un voile de la Sainte Vierge, donné par le pape Grégoire XVI, et plusieurs autres reliques. Une nouvelle église, dont la première pierre a été bénite le 8 septembre 1886, s'achève à l'heure où nous écrivons.

NOTRE-DAME DE GUÉRISON, à Enchanet. Le pèlerinage de N. D. de Guérison est d'origine récente. En 1726, un voyageur, traversant le bois d'Enchanet, petit village de la paroisse de Pleaux, remarqua, dans l'anfractuosité d'une roche, une statue de la Sainte Vierge, devant laquelle s'établit rapidement un grand concours de dévotion. Un aveugle y avait recouvré la vue. Un paralytique et plusieurs enfants qui ne marchaient pas à six ans, en étaient revenus soudainement guéris. Massillon, évêque de Clermont, ordonna une enquête sur ces faits, et les trouvant véritables, approuva la dévotion nouvelle et prescrivit de transporter à l'église de Pleaux la statue, dont nul ne connaissait la provenance.

Quand la procession, quittant le rocher, fut arrivée à Enchanet, il survint un tel orage, qu'on ne put aller plus loin, et le curé de Pleaux, cédant au vœu de tout le peuple et aux avertissements que le ciel semblait lui donner, laissa la statue au village. On bâtit aussitôt une chapelle. Massillon voulut la bénir lui-même, sous le vocable de N. D. de Guérison.

Digitized by Google

De nombreuses indulgences y ont été attachées, et l'évêque de Saint-Flour, détachant de Pleaux le hameau d'Enchanet, l'érigea en paroisse distincte.

L'église de Pleaux possède elle-même, sous le titre de *N. D. de Pitié*, un autre pèlerinage, mais tout local.

NOTRE-DAME DU MAS, à Auzers. C'est l'acte de reconnaissance pour la cessation de l'épidémie appelée la peste noire, et l'accomplissement d'un vœu de la population. La statue paraît remonter au douzième siècle, bien que la chapelle porte les caractères du quinzième. Elle ne fut pas vendue pendant la Révolution. Elle a été restaurée dans ce siècle par madame la baronne d'Auzers, née de Caissac, sous l'inspiration d'un saint prêtre, M. l'abbé Magne, curé d'Auzers.

NOTRE-DAME DE LORETTE, à Salers. On célèbre la fête le dimanche de la Trinité. On l'invoque surtout dans les intempéries des saisons, et toujours avec succès. L'antique statue, apportée d'Italie et peut-être d'Orient, ayant été brûlée en 1793, celle qu'on honore fut bénite, en 1813, par le cardinal Gabrielli.

C'est aux pieds de N. D. de Lorette que Mgr Pagis fut pris pour aller gouverner les Églises de Tarentaise et de Verdun. Afin de ne pas quitter entièrement celle qu'il avait tant aimée et dont il avait restauré le culte et le pèlerinage, le nouveau prélat emporta dans ses armes la Vierge de Lorette et ses montagnes d'Auvergne.

Le 12 septembre 1886, la vieille statue, portée par lui, prenait possession d'une nouvelle église, achevée par M. l'abbé Chaumeil, et consacrée, l'année suivante, par Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour.

Sous le titre de *N. D. du Château,* les paroisses de Saignes et de Saint-Christophe honorent, depuis le temps des Croisades, la Très Sainte Vierge : la première, le jour de la Nativité ; la seconde, le jour de la Nativité et de l'Assomption.

NOTRE-DAME DU CŒUR, à Aurillac. Aurillac, la cité la plus populeuse et le chef-lieu du Cantal, possède une basilique célèbre sous le nom de Saint-Gérault. Elle a, selon les temps, porté diverses appellations. Au dixième siècle, c'était N. D. du Monastère d'Aurillac : *Beata Maria monasterii Aurilaci;* du douzième au dix-septième, *N. D. du Chœur,* parce que la statue était au chœur des moines. Pour la première fois, le

Digitized by Google

8 août 1634, on trouve *N. D. du Cœur;* et ce titre, relativement récent, n'empêche pas, dit M. l'abbé Chabau, que cet autel ne soit très probablement le premier au monde où l'on ait rendu un culte au Cœur immaculé de Marie.

Ce nom fut un attrait. Les pèlerins accoururent non seulement de l'Auvergne et des provinces voisines, mais de toute la France, de l'Espagne et de l'Italie. Comme au Puy, il s'y rencontra parfois de telles multitudes, qu'il fallut prendre de grandes précautions pour prévenir les accidents.

L'église qui abritait la statue dut être plusieurs fois agrandie, d'abord en 972, et quand elle fut achevée, le pape Urbain II la consacra lui-même. Renversée en 1569, par les protestants, elle fut de nouveau rebâtie par la piété des fidèles. On y travailla pendant soixante-quatorze ans. En 1643, le manque d'argent suspendit les travaux, et la Révolution, la trouvant inachevée, ne la renversa point. De récents travaux l'ont rendue digne de son ancienne renommée; mais le concours des pèlerins n'est plus ce qu'il était.

NOTRE-DAME DU CŒUR.

Quant à la statue, elle périt, dit Mgr Bouange, pendant la Terreur. Un misérable, nommé Marcenac, lui coupa le nez, puis la tête, et la jeta dans les flammes. Quelques jours après, ce scélérat expira sur un fumier, le nez d'abord, puis le visage entier dévoré par les vers.

Ce même Mgr Bouange, enfant d'Aurillac, puis évêque de Langres, pressa, en 1862, Mgr de Pompignac d'obtenir de Pie IX les honneurs du couronnement pour l'antique statue. Diverses causes ont, jusqu'ici, retardé cette cérémonie.

NOTRE-DAME D'AUREINQUES, à Aurillac. La chapelle de N. D. d'Aureinques fut bâtie, en 1581, par la reconnaissance publique. Dans la nuit du 4 au 5 août, quand l'Église célébrait déjà la fête de N. D. des Neiges, les huguenots, bien qu'on fût en pleine paix, essayèrent de s'emparer de la ville par la tour Seyrac, à laquelle aboutissait la rue dite d'Aureinques. Ils allaient réussir, quand, protégés par la Sainte Vierge, les catholiques parvinrent à les repousser.

Fruit d'un vœu, cette chapelle vient d'être récemment restaurée. Elle est très visitée, surtout au mois d'août. Elle se trouve sur la paroisse de Saint-François, dont saint Antoine de Padoue jeta les fondements, en

Digitized by Google

1225. C'était autrefois l'église des Cordeliers, et elle n'a pris le nom de *N. D. aux Neiges* qu'en devenant paroissiale, en 1802.

NOTRE-DAME DE QUÉZAC. Ce pèlerinage, dans le canton de Maurs, aux confins des diocèses de Cahors et de Rodez, est, en dépit de son éloignement des grands chemins, l'un des plus fréquentés de la région. Fondé bien avant le quatorzième siècle, le courant de dévotion que détermina l'érection de ce sanctuaire s'accrut par les nombreux prodiges accomplis dans tous les temps. Quelques feuilles des archives, échappées aux flammes, nous en ont gardé le souvenir. Ce mouvement était encore très vivace quand la Révolution survint. A cette époque, il se commit à Quézac d'épouvantables scènes, suivies de terribles châtiments. Nous laissons parler le *Bulletin mensuel* de N. D. de Quézac (mai 1887).

« Il survint, un jour, une bande de terroristes. — Ils entrent dans l'église, et leur chef, le citoyen Milhaud, plus impie encore que ses compagnons, s'avance jusqu'à l'autel, ouvre le tabernacle, et, armé d'un bâton, il frappe à coups redoublés, en disant : « *S'il y a un Dieu, qu'il se fasse « voir.* » — Cet acte horrible ne suffit pas à sa fureur, il monte sur l'autel et pousse l'impiété jusqu'à souiller le saint tabernacle !

« Le Dieu qu'il sommait de se faire voir va lui faire sentir sa puissance. Ce malheureux est frappé à l'instant même d'une infirmité humiliante. — Dès ce jour jusqu'au moment de sa mort, il ne s'asseyait jamais sans laisser des traces honteuses d'un châtiment trop justement mérité. La justice divine le poursuivit jusque dans sa postérité : son fils, après avoir vendu un bien assez considérable, est mort dans un hôpital, à la suite d'une maladie cruelle qui avait dévoré ses chairs.

« Pendant que Milhaud blasphémait, ses compagnons renversaient les autels et mutilaient les belles sculptures des retables. Cependant, la population indignée s'arme de pierres, chasse ces impies de l'église et les poursuit jusqu'au delà des limites de la paroisse. Grâce à cette répression, ou plutôt grâce à la puissante protection de Marie, on n'eut pas d'autres profanations à déplorer. »

M. de Chaudesaigues, curé de Quézac, caché dans le voisinage pendant la Terreur, fit les premières restaurations à l'église, dont il n'avait pas voulu s'éloigner. Son successeur, M. Soulhac, acheva son œuvre, en 1811.

L'église de Quézac possède de nombreuses reliques : un fragment de la vraie croix, une parcelle du manteau de la Sainte Vierge et de la Crèche ; des reliques de saint Roch, de saint François de Sales, etc.

Pendant la belle saison, les pèlerinages à Quézac sont ininterrompus.

Digitized by Google

Plusieurs retraites y sont données tous les ans et préparent aux principales fêtes. A l'Assomption et à la Nativité, le nombre des pèlerins exige que la messe soit célébrée en plein air. Chaque année, des prodiges nouveaux, d'éclatantes guérisons viennent encore augmenter la confiance.

Assisté de Mgr Lacarrière, ancien évêque de la Basse-Terre, l'évêque de Saint-Flour, Mgr Baduel, a consacré l'église de Quézac, le 3 septembre 1887. L'année suivante, au mois de septembre, Mgr Bray, vicaire apostolique du Kiang-si oriental, présidait les fêtes de septembre. Quatorze prêtres, écrivait M. l'abbé Salesse, dans un rapport à Mgr l'évêque, avaient passé la nuit au confessionnal, et la vaste chapelle s'était, par trois fois, remplie des flots des pèlerins, venus de l'Aveyron, du Lot et du Cantal.

NOTRE-DAME DE GRACE ou de **BOURGNOUX**, à Roumegoux, fut relevée, en 1690, près d'une fontaine miraculeusement jaillie au dixième siècle, quand le corps de saint Géraud, rapporté du Quercy à Aurillac, se reposa dans ce lieu. Achetée pendant la Révolution par M. Bézairie, elle fut par lui gratuitement offerte à la fabrique et rendue au culte, en 1807, par Mgr de Belmont, évêque de Saint-Flour.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS ou de **ROQUENATOU**, à Marmanhac. Ici encore, un château fort, qui la protégeait autrefois, a été rasé, mais l'humble chapelle, bâtie en 1277, a survécu à son puissant voisin, habité longtemps par la famille d'où sortit saint Géraud. Les deux fêtes de l'Assomption et de la Nativité y virent de tout temps de nombreux pèlerins. Renversée en partie par la Révolution, elle fut, en 1808, rebâtie par mademoiselle Pauline Béral de Sédaiges, que son mausolée désigne sous le titre de « Mère des pauvres ».

NOTRE-DAME D'AUBESPEYRE est l'honneur du canton de Montsalvy. Ce n'était autrefois qu'une humble chapelle isolée, bâtie par un vieux prêtre, nommé Chausy. En grande renommée avant la Révolution, la statue fut alors soustraite par un pieux fidèle qui ne la rendit point ; quant à la chapelle, elle fut convertie en étable.

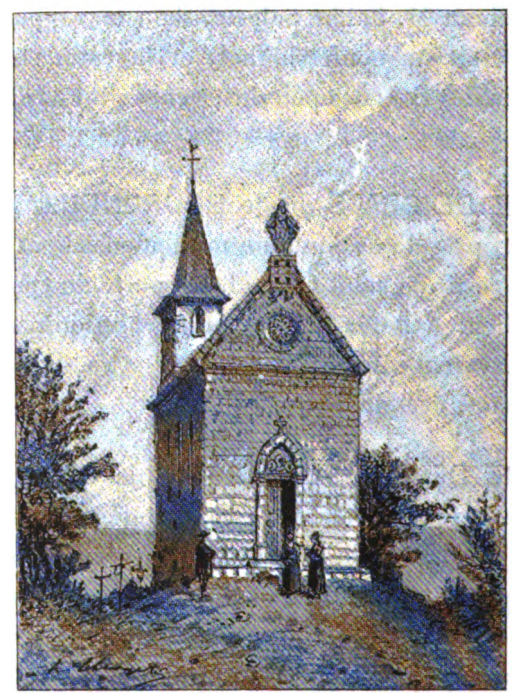
Vers 1850, M. l'abbé Ichier, curé d'Aubespeyre, en commença la reconstruction : son successeur, M. l'abbé Ouvrier, l'acheva. Les pèlerins y viennent plus nombreux le 2 juillet, fête de la Visitation.

NOTRE-DAME DE PUY-RACHAT, à Nieudan. Nieudan, au canton de Laroquebrou, rappellerait dans son étymologie (*novum damnum*, nouvel

Digitized by Google

échec) une défaite éprouvée par les troupes romaines, sur son territoire, de la part des Arvernes. Nous trouvons au village de Puy-Rachat une chapelle bâtie par des jeunes gens de ce pays. Captifs chez les Maures d'Espagne, ils firent vœu, s'ils recouvraient la liberté, de donner cette preuve de leur reconnaissance envers Marie qui avait préparé leur rançon : d'où, sans doute, N. D. de Puy-Rachat.

Une pieuse femme sauva la statue pendant la Terreur. Quant à la cha-



NOTRE-DAME DE PUY-RACHAT, A NIEUDAN.

pelle, elle fut vendue, mais rachetée par Jean Vabret, de Nieudan. Sa fille Françoise la donna à la fabrique, en 1811. Elle fut restaurée par les soins de M. l'abbé Soulhié et bénite, le 2 août 1865, par Mgr de Pompignac, évêque de Saint-Flour.

NOTRE-DAME DES GRACES, à Arpajon, nous ramène près d'Aurillac. En 1857, l'ancienne église romane qui abritait la statue menaçait ruine. Elle fut rajeunie, et Mgr de Pompignac la consacra. Quant à la statue, bien que vermoulue et sans art, elle a été préférée à toute autre par la population. Elle est surtout visitée le 8 septembre.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Pleaux, à Jussac et à Rouffiac.

Pleaux était un prieuré relevant autrefois de l'abbaye de Charroux, au diocèse de Poitiers. En 1638, les Carmes mitigés s'y établirent. La dévotion à N. D. de Pitié les y avait précédés et semble remonter au quinzième siècle. Elle eut d'abord son siège dans l'église Saint-Jean; mais celle-ci ayant été démolie au commencement de ce siècle, l'antique statue fut portée à l'église Saint-Sauveur.

A Jussac, N. D. de Pitié porte aussi le nom de N. D. de Sous-Terre, à cause de la crypte où elle est vénérée depuis le quinzième siècle; de même qu'à Rouffiac, on désigne encore sa chapelle sous le nom de la *Capelotte de Sansac*.

Thiézac honore Marie sous le titre de *N. D. de Consolation*, que visita la mère de Louis XIV.

Pailherols possède une chapelle dans laquelle on honore une statue trouvée sur un arbre par un marchand forain, en 1527. Divers miracles rapportés par le Père Branche y attiraient autrefois de nombreux pèlerins. La statue ne mesure que trente-huit centimètres.

NOTRE-DAME DES OLIVIERS, à Murat (✠ 1878). Ce vocable est sans doute unique dans l'Église. Vient-il à la Vierge qu'on honore à Murat, de l'olivier dans lequel elle fut taillée, de l'huile d'olive que la lampe consume devant elle, de la couleur que lui a laissée l'incendie de 1493, ou de quelque souvenir d'Orient? Nous n'en savons rien. Une tradition raconte qu'elle fut apportée par saint Louis, mais cette légende est très contestée. Voici ce qu'une plume exercée écrivait naguère, résumant assez bien les gloires passées et présentes de ce pèlerinage :

« Une particularité propre à l'église de Murat, c'est que toutes les chapelles, sauf une seule, sont dédiées à la Sainte Vierge, sous des titres divers : N. D. de Bon-Secours, N. D. du Mont-Carmel, N. D. des Anges, N. D. du Rosaire, N. D. des Sept-Douleurs, N. D. des Victoires et N. D. des Neiges.

« L'Église, par l'organe de son Chef infaillible, a sanctionné plusieurs fois le culte séculaire de N. D. des Oliviers. Déjà, Grégoire XVI avait accordé une indulgence plénière à tous les fidèles qui communient dans l'octave de sa fête. Pie IX, son successeur, approuva un office spécial qui fut inséré dans le propre de Saint-Flour; et enfin, Léon XIII, à peine élevé

Digitized by Google

au souverain pontificat, accorda les honneurs du couronnement à la Vierge des Oliviers, par bref en date du 10 mai 1878.

« Cette cérémonie eut lieu, le 18 juin suivant, avec un éclat et un enthousiasme indescriptibles, au milieu d'une foule immense, en présence de six évêques, et fut présidée par Mgr le prince de La Tour d'Auvergne, archevêque métropolitain de Bourges.

« Le même jour fut inaugurée et bénite une colossale statue de la Vierge élevée sur le rocher de Bonne-Vie et sur l'emplacement de l'ancien château féodal des vicomtes de Murat. Marie elle-même daigna témoigner combien ces honneurs lui étaient agréables par la guérison miraculeuse d'une jeune fille de Marmanhac, dont les parents étaient venus demander cette grâce en assistant à la fête. »

Sauvée du terrible incendie qui détruisit, en 1493, les boiseries de l'église, la statue de N. D. des Oliviers, à son tour, sauva la ville de Murat de l'épidémie qui, deux siècles plus tard, ravageait la haute Auvergne, en août 1693.

Enfin, au troisième centenaire, quand la France gémissait sous le régime de la Terreur, aucun homme né dans la ville ne périt. « L'olivier de la paix avait protégé la cité. »

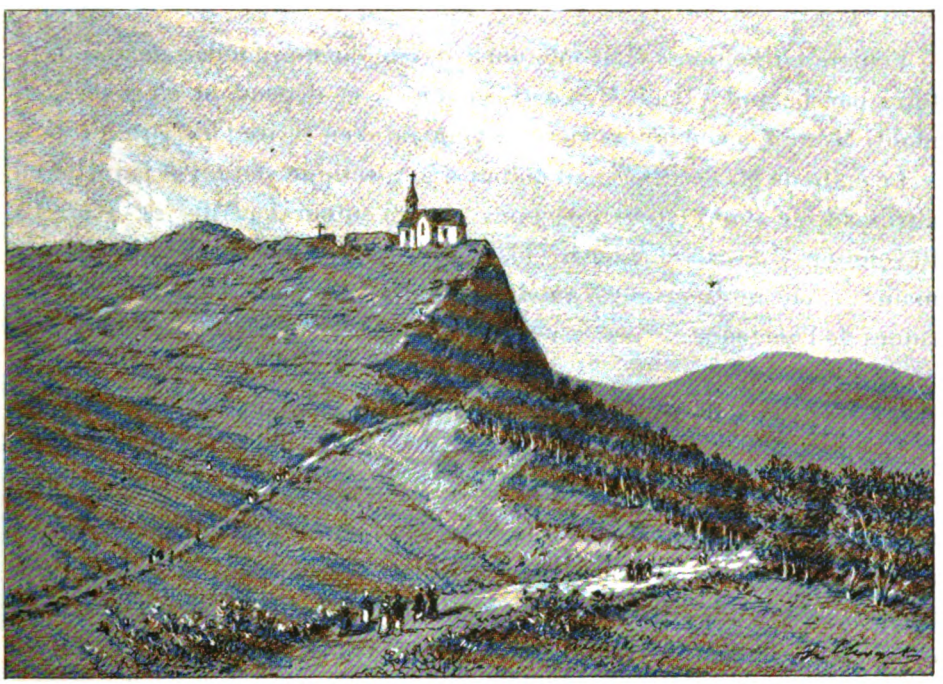
Cependant, la peur d'une profanation possible fit alors transporter la sainte image dans une cave voisine de l'église. Mais, à l'occasion d'un incendie qui menaçait de s'étendre, elle en fut tirée momentanément et portée sur le lieu du sinistre : à son apparition, la flamme dévastatrice arrêta ses ravages.

Depuis l'incendie de la collégiale, le tonnerre n'est point tombé dans l'enceinte de Murat. Une tradition rapporte même qu'une promesse aurait été faite, en révélation, par N. D. des Oliviers, que dorénavant elle en préserverait la ville. Ce qui est certain, c'est que de temps immémorial la foudre n'a point éclaté dans la cité, quoique les orages y soient nombreux et violents.

Une dernière gloire était réservée à N. D. des Oliviers. Le 4 septembre 1889, une des deux croix rapportées de Jérusalem par les pèlerins de la Pénitence fut solennellement plantée au sommet du rocher volcanique de Bonne-Vie. Cette cérémonie donna lieu à une manifestation imposante, présidée par Mgr Baduel, qu'assistaient deux prélats orientaux, Mgr Thomas, archevêque de Perse, et Mgr Petkoff, évêque de Thrace. Le Rév. Père Bailly, qui dirige depuis huit ans ces pacifiques croisades, était là aussi, avec le Père Edmond, redisant aux foules que la croix est la *paix* et la *lumière* du monde.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE VALENTINES, à Ségur. Ségur, que tant de vertus, abritées sous ce nom, ont rendu si illustre, est une paroisse entre Murat et Condat, au pied du mont Cézalier, haut de quatorze cent cinquante-deux mètres. A quelque distance du bourg s'élève une chapelle de pèlerinage en grande vénération. Fondée en 1262, par Robert Ier, baron de Mercœur, cette chapelle a toujours eu à soutenir de rudes assauts contre le temps et les hommes, contre les vents et les terribles orages de ces montagnes, mais surtout contre la foudre.



NOTRE-DAME DE VALENTINES, A SÉGUR.

Naturellement, la Révolution avait ajouté à toutes ces causes de ruine. Le zèle de M. l'abbé Chanson, curé de Ségur, avait tout réparé, et la nouvelle chapelle fut bénite le 6 août 1854. Aidé par la Providence, par la générosité des pèlerins, il était parvenu à construire un édifice remarquable, où les fidèles se rendaient en foule.

Mais voici que le dimanche 6 novembre 1887, un formidable orage s'est déchaîné sur les collines, et le feu du ciel, tombant sur le clocher de la chapelle, l'a renversé, causant à tout l'édifice de très grands dommages. C'est par une protection visible de N. D. de Valentines qu'il n'y a pas eu d'accidents de personnes.

Digitized by Google

« Comment, en effet, expliquer, disait la *Semaine religieuse*, sans cette miraculeuse protection, que trois hommes, précipités du haut du toit sur des monceaux de pierres, par une avalanche formidable de tuiles qui a broyé l'échelle sur laquelle ils se trouvaient, se soient relevés avec quelques contusions sans gravité ? »

NOTRE-DAME DE FENIERS, NOTRE-DAME DE LABORIE, ou DU PONT D'ESTAULES, à Condat. Condat, au nord-est du diocèse, confinant à celui de Clermont, possède deux sanctuaires célèbres.

Feniers ou Fenières était une abbaye cistercienne, fondée sur son territoire par Béraud VII de Mercœur, en 1173, et dépendant alors de Clermont. M. de Rochemonteix vient récemment d'en écrire l'histoire.

Le culte de Marie y florissait autour d'une antique statue, à laquelle on attribuait de nombreuses guérisons, et qu'entouraient des *ex-voto*. La Révolution renversa l'abbaye; mais la statue, sauvée par de pieuses mains, a été replacée sur l'autel d'une chapelle bâtie en 1830, sur les ruines de l'ancienne.

N. D. du Pont d'Estaules est encore plus renommée. Entre Condat et Besse, le long d'une route semée de précipices effrayants, ce sanctuaire ne fut d'abord marqué que par une statue de la Sainte Vierge, placée dans un chêne. Un oratoire remplaça le chêne, et l'oratoire lui-même fit place à une vaste chapelle, réclamée par l'affluence des pèlerins, en 1737. L'Assomption est la fête principale et le jour des grandes affluences. On y vient de Condat, de Saint-Amandin, de Montgreleix, de Chanterelle, de Montboudif et de Marcenat.

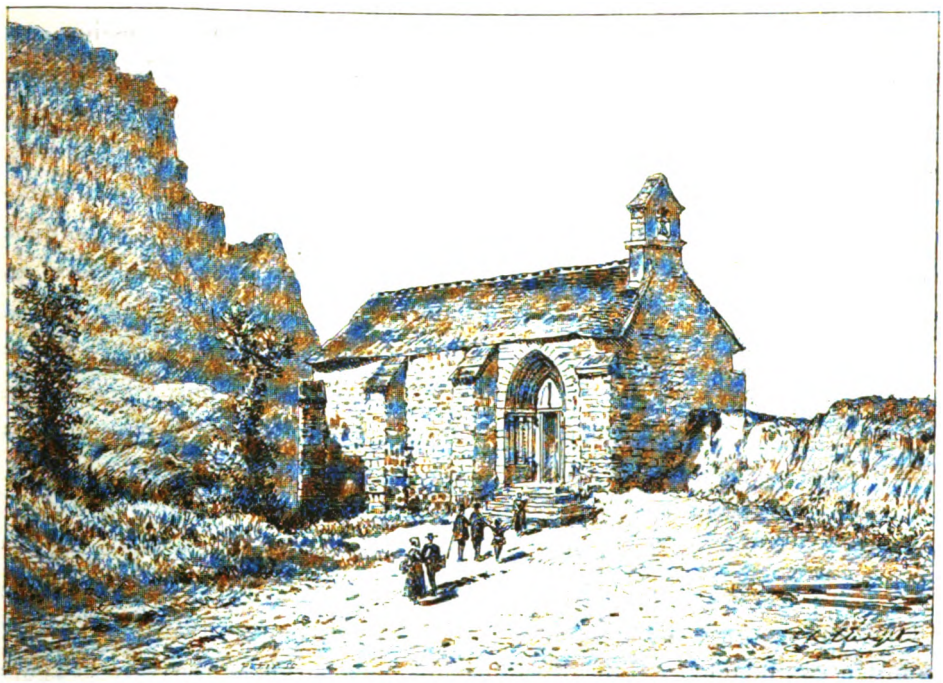
N. D. du Pont, à Bredon, était, comme son nom l'indique, une chapelle bâtie au bord de l'Alagnon, et que la Révolution a détruite.

Le village de Maillargues, paroisse d'Allanche, possède *N. D. de Pitié*, honorée d'abord au château de Mercœur. La chapelle, restaurée en 1859, par M. l'abbé Costerousse, est sur la route de Peyrusse, non loin de l'emplacement de l'ancienne.

Enfin, Marcenat se glorifie de *N. D. de Montaigu* et de *N. D. des Miracles*. La première rappelle la Vierge célèbre de Brabant, la seconde a sa fête le 8 septembre.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE TURLANDE, à Paulhenc. Cette chapelle possédait autrefois une relique précieuse : c'était un fragment de la robe de l'auguste Mère de Dieu, et de plus un morceau de la pierre sur laquelle elle s'était reposée dans sa fuite en Égypte. Les sires de Turlande ou Tourlande avaient près de là leur château féodal ; le château a disparu, mais la chapelle demeure, toujours chère aux habitants. La statue, œuvre du douzième siècle, a été habilement restaurée en 1884.



NOTRE-DAME DE TURLANDE, A PAULHENC.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Chaudesaigues (⛪ 1879). Le *Pèlerin* publiait en 1874 (p. 226) l'historique de ce pèlerinage, placé à l'extrémité méridionale du diocèse et à trente-trois kilomètres de Saint-Flour. Chaudesaigues s'assied au fond d'une gorge, au point de jonction des diocèses de Saint-Flour, de Mende et de Rodez. Sa notoriété, si grande qu'elle soit, est loin d'égaler son ancienneté ; mais, plus encore que de ses eaux thermales, dont il tire son nom, Chaudesaigues se glorifie de son pèlerinage à N. D. de Pitié. L'origine en est assez obscure. Voici ce qu'en rapporte la tradition. Des bergers, qui gardaient leurs troupeaux sur le versant opposé à la chapelle, et appelé le Four des Angles ou des Anglais, virent souvent, dans une grotte, une Dame qui semblait lire ou travailler. L'endroit était presque inaccessible : ils y parvinrent cependant, mais ne trou-

Digitized by Google

vèrent que la statue que l'on vénère encore. Portée à l'église, elle revint d'elle-même plusieurs fois à son rocher, où l'on bâtit le premier oratoire.

Quand le pape Jean XXII établit une collégiale à Chaudesaigues, en 1314, le pèlerinage avait déjà une assez grande importance, puisque deux des chanoines furent chargés d'en assurer le service. Les protestants, sans cependant pouvoir atteindre la statue, détruisirent la chapelle; mais les fidèles s'empressèrent de la relever. En 1667, jugée insuffisante pour le grand nombre des pèlerins, elle fut considérablement agrandie. Toutes les paroisses du voisinage prirent l'habitude d'y venir en procession.

Il est un usage touchant qui s'est toujours conservé. Quand les pèlerins, en caravanes ou isolés, quand les voyageurs aperçoivent la chapelle au tournant du chemin, ils se mettent à genoux, et l'endroit en a pris le nom de *Tournant du Pater.* C'est là encore que les enfants de ces pauvres montagnes, quand ils partent au loin pour chercher fortune, s'agenouillent une dernière fois et reçoivent la suprême bénédiction de leur mère. On en a vu baisant cette terre, dont ils prenaient une pincée, et l'emportaient comme une parcelle de la patrie absente.

En 1793, la statue fut condamnée au feu; mais la nuit qui précéda l'exécution, un nommé Amat et Jean Gastal l'emportèrent, la plaçant dans un grenier, où elle reçut en secret de bien touchants hommages. Un prêtre, au commencement du siècle, parvint à racheter la chapelle, qui reçut, dès 1802, la précieuse statue. Dès lors, le pèlerinage fleurit comme par le passé. En 1859, on y fit d'importantes réparations. On rapporte ce fait d'une charrette qui avait amené des matériaux et dont l'attelage partit sans le conducteur. A l'un des tournants, le chariot se renverse et roule jusqu'au bas d'un précipice, à cent cinquante pieds de profondeur. A part de très légères avaries au véhicule, tout parvint au fond sans accident. « Ah! il travaillait pour la Sainte Vierge », disaient les bonnes gens; « quoi d'étonnant qu'il ne lui soit rien arrivé? »

Témoin de l'amour de son peuple pour N. D. de Pitié, Mgr Baduel sollicita pour elle les honneurs du couronnement. Ce fut une fête non seulement pour le diocèse de Saint-Flour, mais pour ceux de Mende et de Rodez.

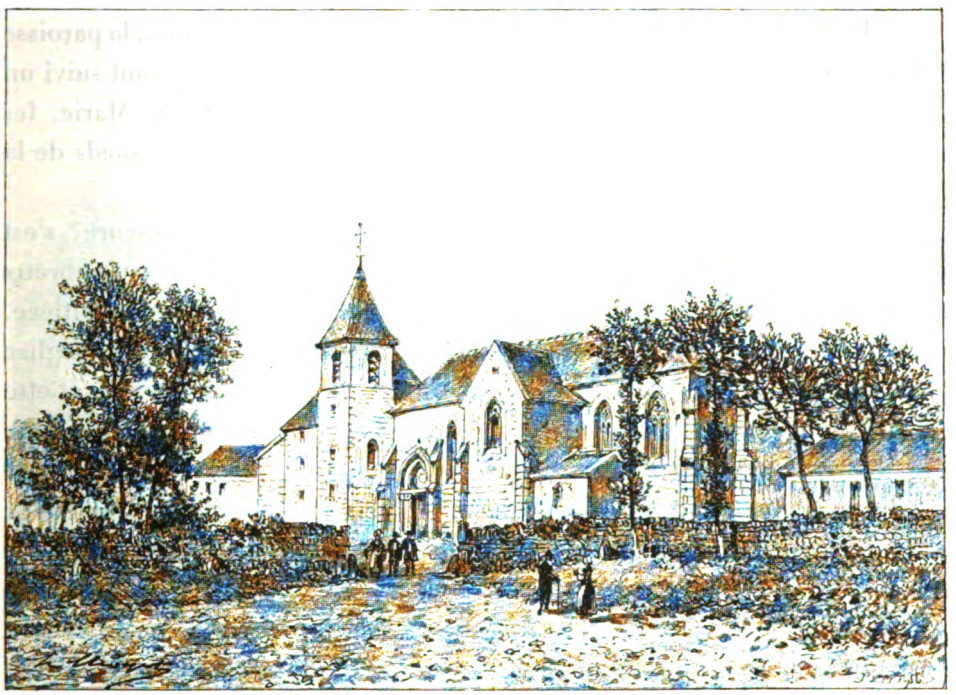
Le 8 septembre 1879 vit cette imposante cérémonie, présidée par quatre évêques, et sur laquelle nous ne reviendrons pas, ayant eu si souvent déjà l'occasion de la décrire.

NOTRE-DAME DE FRIDIÈRES, à Saint-Flour. De tous les sanctuaires que la ville épiscopale avait autrefois érigés en l'honneur de Marie, le

Digitized by Google

plus renommé est encore aujourd'hui N. D. de Fridières. Il remonte au onzième siècle, et de grands prodiges le rendirent célèbre. Le Père Branche en rapporte plusieurs, arrivés de son temps. En 1628, c'est un aveugle de Faverolles qui recouvre subitement la vue; en 1645, deux muets de naissance, originaires, l'un de Saint-Flour et l'autre de Peyre, commencent à parler dans la chapelle.

Cette chapelle, témoin de tant de faveurs, fut vendue par la Révolution; mais la statue, sauvée par un habitant du pays, nommé Rodier,



NOTRE-DAME DE LA VISITATION, A LESCURE.

fut, en 1847, transportée à l'église de Sainte-Christine, où elle continue de recevoir les hommages des fidèles.

NOTRE-DAME DE LA VISITATION, à Lescure. M. l'abbé Pautard, enfant de Lescure et curé de Paulhac, a publié, en 1885, et avec l'approbation de Mgr l'évêque, l'histoire de ce sanctuaire.

Voici ce qu'écrivait récemment la *Semaine religieuse* de Saint-Flour (1887, p. 430) : « A Lescure, on invoque Marie sous le nom de N. D. de la Visitation. C'est une terre privilégiée. En 1717, la Vierge Mère, comme naguère à Lourdes, dit à un jeune berger, Jean Paillet : « Je veux ici un « sanctuaire, des pèlerins, et je les bénirai. » Depuis, les miracles ont été

Digitized by Google

nombreux, un sanctuaire s'est élevé, digne de Marie; les pèlerins sont venus en grand nombre recueillir des promesses qui ne pouvaient être trompeuses. »

Toutefois, ce pèlerinage a pris, depuis 1888, un caractère qui jusqu'ici lui avait fait défaut. Divers curés du voisinage ont dit à leurs paroissiens : « Vous allez à Lescure à des jours différents. Pourquoi n'irions-nous pas tous ensemble? Ensemble nous nous prosternerions devant l'autel de Marie; ensemble nous l'invoquerions, et les prières des uns suppléant à l'insuffisance de celles des autres, nous serions tous exaucés. »

« La voix des pasteurs a été écoutée. Déjà, dès le mois de mai, la paroisse d'Anglards accomplissait un pèlerinage; depuis, bien d'autres ont suivi un si bel exemple. Dimanche dernier, fête du Très Pur Cœur de Marie, les paroisses de Celles et de Montchamp se trouvaient réunies aux pieds de la Vierge de Lescure. » (Lettre de M. le curé.)

Et c'est ainsi que, grâce au zèle de M. Crozat, curé de Lescure, s'est renouée la tradition des pèlerinages qui venaient autrefois très nombreux de Saint-Flour, de Ruines, de Vic, de Pierrefort et de l'Auvergne entière.

Vendue à la Révolution, dégradée et privée de son clocher, l'église fut rachetée par les sacrifices des habitants et ceux des pèlerins. Cette église, que l'on disait devoir être grande, alors que l'on en jetait les fondements, est maintenant trop petite.

C'est encore un des pèlerinages les plus fréquentés du diocèse. En 1888, Mgr l'évêque présidait la fête du 2 juillet, précédée d'un triduum.

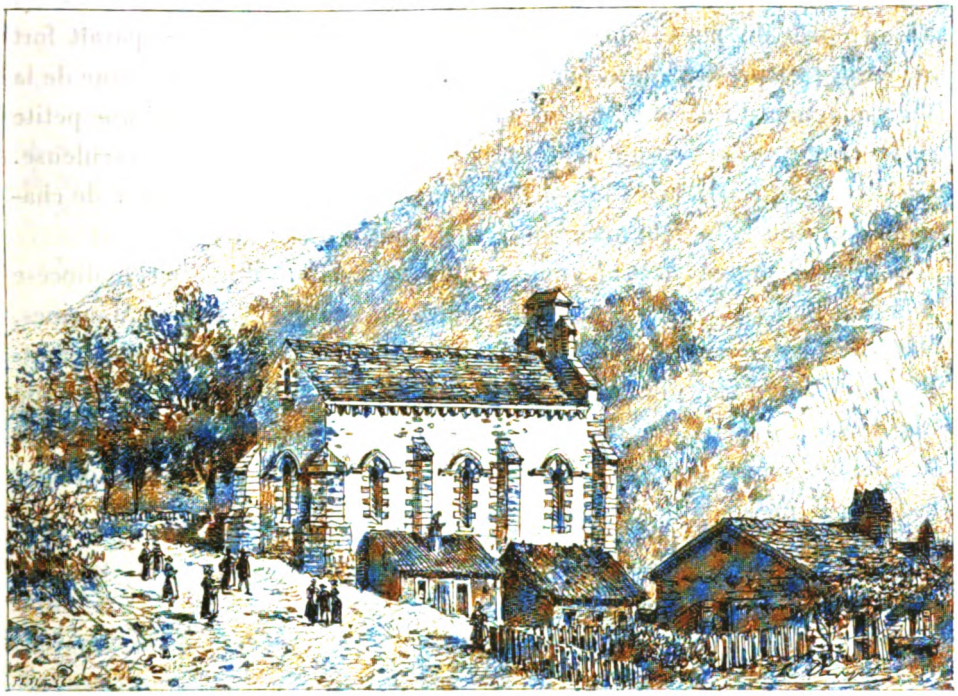
NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, à Laurie. La statue qu'on vénère à Laurie était noire jusqu'en 1833. S'inspirant du mauvais goût qui régnait à cette époque, le curé fit peindre, couleur chair, cette antique image, que la ville de Blesle, dès 1318, faisait vœu de venir visiter tous les ans, quelque temps qu'il pût faire. Pendant près de cinq cents ans, la reconnaissance d'avoir été sauvés de la peste ramena les paroissiens de Blesle aux pieds de N. D. du Mont-Carmel. Cet usage, grâce au zèle de M. l'abbé Pau, missionnaire, et de M. l'abbé Durif, curé de Laurie, vient d'être heureusement repris.

Tous les ans, depuis 1884, le pèlerinage a lieu le lundi de la Pentecôte, qui est encore, avec la fête du Mont-Carmel (16 juillet), le jour où la chapelle est le plus visitée.

NOTRE-DAME DE VAUCLAIRE et **NOTRE-DAME DE BON-SECOURS**, à Molompize. Dans le canton de Massiac, qui confine au Forez, la paroisse

Digitized by Google

de Molompize est riche de deux sanctuaires assez renommés. N. D. de Vauclaire (*vallis clara*) est une Vierge noire, dont la couleur et l'attitude révèlent l'antiquité. La Sainte Vierge est représentée assise, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. La confiance y conduit surtout les aveugles, et les archives ont gardé le souvenir de la guérison de plusieurs d'entre



NOTRE-DAME DE VAUCLAIRE, A MOLOMPIZE.

eux. On y vient de préférence le 8 septembre, depuis 1838, époque où la chapelle fut rendue au culte.

C'est, au contraire, le 2 juillet, fête de la Visitation, que la paroisse de Molompize rend ses hommages à N. D. de Bon-Secours. Cette chapelle est moins ancienne, moins vaste et moins célèbre que la précédente.

NOTRE-DAME DE VILLEDIEU. Trouvée dans un buisson, vers la fin du onzième siècle, la statue qu'on vénère à Villedieu nous présente identiquement le même phénomène que nous avons rencontré tant de fois déjà. Après sa découverte, elle est portée à Saint-Flour; mais, d'elle-même et plusieurs fois, elle revient au lieu qu'elle avait choisi. L'évêque du diocèse transfère le titre paroissial de Villedieu à la chapelle bâtie au lieu de la découverte.

Le concours qui s'établit autour d'elle, après quelques guérisons,

Digitized by Google

nécessita la présence de six chanoines. Si, de nos jours, l'affluence des pèlerins est moindre, à cause de quelques abus, la fête de la Nativité en voit encore accourir un grand nombre.

NOTRE-DAME DE PLANCHIS, à Pierrefort. Cette chapelle est ainsi nommée de la planche ou passerelle qui servait à franchir le ruisseau du Vezou, près du petit sanctuaire. La statue qu'on y vénère paraît fort ancienne, et présente une particularité assez rare. Dans la poitrine de la Vierge, tenant l'Enfant Jésus sur le bras gauche, on a pratiqué une petite niche vitrée, où se voit une statuette que l'on dit être l'image miraculeuse. Un décret impérial, du 14 juin 1853, a donné à cet oratoire le titre de chapelle de secours. La fête principale est la Purification.

Indépendamment des sanctuaires dont nous venons de parler, le diocèse de Saint-Flour a érigé en plein air plusieurs statues à Marie. Maurines, Vabres, Chalvignac, Riom, Thiézac, Chaliers, Alleuze, Claviers, Saint-Martin-Valmeroux, Fontanges, Saint-Hippolyte, Leinhac et Laroquebrou ont dressé, sous des noms divers, soit dans l'enceinte des villes, soit dans les champs ou sur les rochers, une statue à Celle qu'on aime à nommer là-bas la Reine de la haute Auvergne.

NOTRE-DAME DE VAUCLAIRE. (XIIe SIÈCLE.)

Digitized by Google

DIOCÈSE DE CLERMONT

⛴ N. D. du Port, a Clermont.
⛴ N. D. de Vassivière, a Besse.
N. D. d'Orcival ou des Fers.
N. D. du Retour, a Clermont.
N. D. de Bonne-Nouvelle, a Lempdes.
N. D. de Pitié, a Vic-le-Comte.
N. D. de la Corne, a Bourg-Lastic.
N. D. du Sacré-Cœur, a Natzy.
N. D. de Lisseul, près Menat.
N. D. de Vergheas.
N. D. d'Espinasse, a Aubusson.
N. D. de Layre, a Ambert.
N. D. de la Roche, a Mayres.
N. D. d'Authezat.
N. D. de Ronzières, a Tourzel.
N. D. de Roche, a Saint-Julien de Coppel.
N. D. de la Salette, a Billom.
N. D. de la Garde, a Volvic.
N. D. de Monton.

Comme celui que nous venons de parcourir, le diocèse que nous abordons se signale par le nombre et l'importance de ses pèlerinages à la Sainte Vierge. Créé au troisième siècle et s'étendant alors sur presque toute l'Auvergne, démembré par Jean XXII et par le Concordat, l'évêché de Clermont se renferme aujourd'hui dans les mêmes limites que le département du Puy-de-Dôme et relève de Bourges. Il comprend la Limagne et quelques lambeaux du Bourbonnais et du Forez.

NOTRE-DAME DU PORT, à Clermont (⛴ 1875). La Vierge que l'Auvergne honore, à Clermont, depuis des siècles, est noire, comme l'Enfant Jésus qu'elle porte sur son bras. Elle est assise, et c'est la même devant laquelle priait saint Avit, évêque de Clermont (571-594). « Après avoir bâti l'église de Thiers, dit un auteur ancien, Avit fit élever dans la ville d'Arverne (nom primitif de Clermont), dans un lieu que l'on appelait anciennement le Port, une église en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie. »

Le 15 mai 1887, Mgr Boyer, évêque de Clermont, avait invité à célébrer avec lui les fêtes de N. D. du Port le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, les évêques de Cahors, d'Hiéropolis et de Thaumacum, au Nouveau-Mexique. Mgr Besson, évêque de Nîmes, prononça, à cette occasion, un magnifique discours, d'où nous sommes heureux de tirer, avec le pané-

Digitized by Google

gyrique de N. D. du Port, l'histoire abrégée de ses gloires et de ses bienfaits.

Écoutons ce noble langage adressé aux fils des anciens Arvernes :

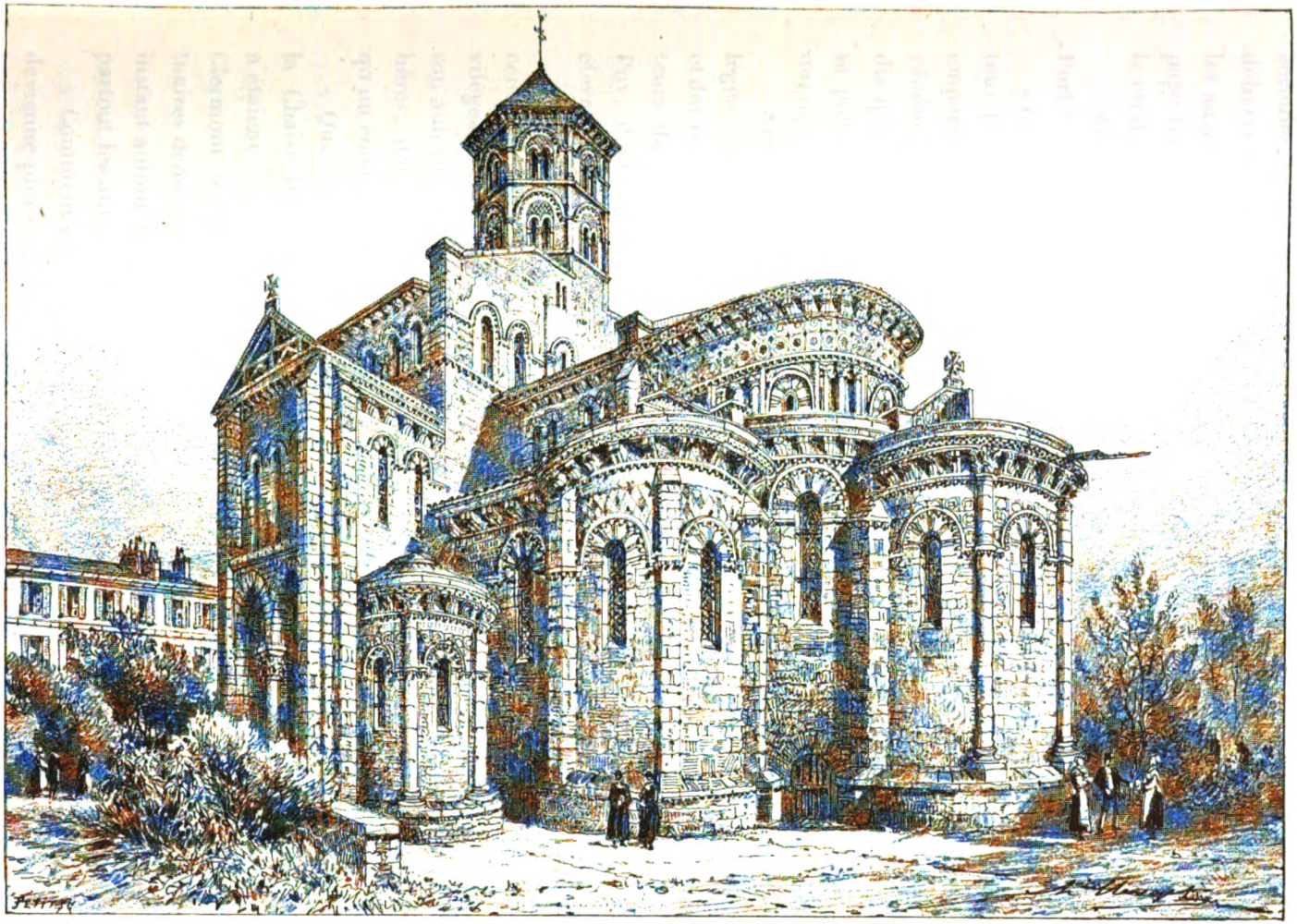
« Les descendants de Vercingétorix avaient reçu le baptême, et la religion chrétienne trouvait en eux d'intrépides champions. Les saints et les héros peuplent pendant quatre siècles les pages de vos annales. A leur tête est l'antique famille des Avitus, qui donnait des Césars à l'Empire, des évêques aux sièges les plus illustres, des sénateurs à Rome, des proconsuls dans les provinces... Après les Sidoine Apollinaire à Clermont, et les Avitus à Vienne, c'est un autre évêque, un autre Avitus, qui soutient sur ce siège la dignité de sa maison, l'autorité de son ministère et l'indépendance de toute l'Auvergne. Il eut le double bonheur de bâtir une église, qui, seule de toutes les églises des Gaules, est encore debout, d'y asseoir le trône de la Bienheureuse Vierge Marie et d'y placer son image vénérée, la seule de toutes vos Madones miraculeuses qui date sans contestation d'une si haute antiquité. Le trône de Marie sera à tout jamais établi chez les Arvernes, rien n'en ébranlera les sacrés fondements, et on arracherait plutôt vos montagnes à leur base qu'on arracherait de vos cœurs le culte de la Mère de Dieu.

« On viendra de siècle en siècle visiter le sanctuaire de N. D. du Port. On y admirera le type unique de cette architecture primitive, qui atteste le génie des Arvernes, et qui révèle dans sa masse solide le caractère de la nation. L'église de Saint-Avit subsiste encore, et les âges n'ont fait qu'en varier la forme, sans en altérer la grandeur.

« Cherchez dans ce sanctuaire la trace des ans et des Barbares; vous verrez comment on l'assaille, comment on le préserve, comment il succombe et comment on le rebâtit. Les musulmans portent jusque dans Clermont le fer et la flamme, mais la Vierge qui les vaincra à Lépante les arrête au seuil de ses tabernacles. Plus tard, c'est Vaïffre aux prises avec Pépin. Clermont se désole, mais N. D. du Port est encore épargnée. Voici les Normands, plus terribles que tous les autres. Il ne reste, des rives de l'Océan aux montagnes d'Auvergne, pas un coin de terre, pas un bourg, pas une ville qui ait échappé à ces barbares. N. D. du Port subit presque la destinée commune, mais je ne sais quel respect paralyse à moitié ces bras destructeurs, et quand le torrent a passé, deux ans suffisent à saint Sigon pour restaurer la basilique. Les comtes d'Auvergne disputent aux évêques le soin de l'orner, de l'enrichir, et de doter le chapitre régulier qui la desservait.

« Quand l'Occident est à l'abandon sous les faibles héritiers de Charle-

Digitized by Google



NOTRE-DAME DU PORT, A CLERMONT.

Digitized by Google

Digitized by Google

magne, Marie, qui vous défend, garde son trône au milieu des trônes écroulés. Quand tous les yeux se tournent vers l'Orient, que la pensée de délivrer Jérusalem s'empare de tous les esprits, c'est à Clermont, c'est sous les auspices de N. D. du Port que la chrétienté s'assemble, qu'un grand pape harangue cent mille soldats, qu'il jette dans la langue des Francs le cri de vaillance et de foi : Dieu le veut! Dieu le veut!

« Après ces scènes grandioses, qui ne sera pas le pèlerin de N. D. du Port ?

« Les successeurs d'Urbain II : Pascal, Calixte, Innocent, Alexandre III, tous les papes éprouvés dans le douzième siècle par les persécutions des empereurs d'Allemagne, viennent implorer ici le secours de la Madone vénérée. Saint Bernard chante ici les gloires de Marie. Ponte, l'un de ses disciples, devenu évêque de Clermont, met ses soins, son éloquence, sa piété à restaurer la basilique, et l'Europe entière s'intéresse à cet ouvrage.

« Saint Louis invoque N. D. du Port, Innocent IV la comble de privilèges, Clément VI les confirme, le B. Urbain V la prend sous sa protection, et devant le pape Boniface IX, Pierre de Barrière, un des plus grands orateurs du quatorzième siècle, célébrant les pèlerinages de Chartres, du Puy, de Fourvières et de Roc-Amadour, les plus fameux de la France, élevait encore au-dessus de tous les autres le pèlerinage de N. D. du Port.

« Les évêques, les rois, les papes du seizième siècle parlent comme ceux des âges précédents. Les d'Amboise et les Du Prat défendent les privilèges de N. D. du Port, François Ier les confirme, Léon X les couvre de son autorité suprême. Il n'y a parmi les autorités ecclésiastiques ou séculières, dans l'État comme dans l'Église, qu'un bras pour la défendre, qu'un cœur pour l'aimer, qu'une voix pour la bénir.

« Que dirai-je de la Réforme?... Issoire, Aurillac, Brioude, Ambert, la Chaise-Dieu, victimes de toutes les violences du seizième siècle, n'étaient plus que des ruines pendantes ou des cités démantelées. Mais Clermont n'a presque rien à souffrir des guerres religieuses, vos sanctuaires demeurent inviolables, la prière publique n'est pas suspendue un instant autour de ce trône de miséricorde, et le siècle qui a vu dépouiller partout les autels de Marie ne fait qu'enrichir N. D. du Port.

« Comment s'étonner qu'après de si grands services, la Madone vénérée devienne plus chère encore à la ville de Clermont? Les pèlerinages se multiplient, et toutes les confréries de la province les entreprennent. Tout justifie cette dévotion, car les calamités qui désolent le pays cessent, comme par miracle, dès qu'on chante les louanges de votre Patronne et qu'on

Digitized by Google

visite son église. La flamme recule devant son image; le ciel, s'il est devenu d'airain, s'ouvre et laisse tomber une pluie d'or sur les champs desséchés; si la Limagne déborde, l'inondation s'arrête aussitôt qu'on a imploré Celle qui demande à son Fils de calmer les vents et les flots.

« Après vous avoir préservés de la Réforme, N. D. du Port vous préserve du jansénisme, cette hérésie plus dangereuse encore que la première, parce qu'elle prenait le masque de l'austérité. Un orateur sacré, le dernier du grand siècle, Massillon, monte sur ce siège épiscopal; il vous fait sentir qu'il fait bon vivre sous la crosse, à l'ombre des autels de N. D. du Port, dans la communion complète de Notre Saint Père le Pape, vicaire infaillible de Jésus-Christ.

« La Révolution approche; mais qui s'en douterait aux pieds de N. D. du Port? Ni la noblesse antique et sans tache qui peuple vos montagnes, ni votre Parlement, le plus renommé de toute la France, n'ont laissé pénétrer dans leurs rangs les maximes de l'impiété. C'est de la bouche d'un de vos orateurs qu'est sortie la plus éloquente protestation contre les lois qui persécutaient l'Église. Il disait, en parlant des évêques réduits à quitter leur siège : « Vous les chasserez de leur palais, ils se réfugieront dans la cabane du pauvre qu'ils ont souvent nourri et consolé; vous leur ôterez leur croix d'or, ils prendront une croix de bois; et c'est la croix de bois qui a sauvé le monde! »

« Ce que disait Montlosier, votre évêque François de Bonald l'a fait avec une héroïque fermeté. Il est descendu de la tribune française, armé de cette croix de bois que ni les menaces ni les insultes ne pouvaient lui ravir; il l'a emportée dans l'exil, et il est mort en l'embrassant, les yeux tournés vers cette image miraculeuse de N. D. du Port dont il ignorait les destinées.

« O saint pontife, vous pouvez mourir, la statue a échappé aux mains de la Révolution. Deux femmes, deux héroïnes ont entrepris de la sauver. Elles l'emportent, elles la cachent, une maison pieuse la recèle, et là, pendant toute la Terreur, elle reçoit les hommages discrets des fidèles qui se succèdent pendant dix ans à ses pieds, sans que la moindre indiscrétion ait révélé leur démarche et compromis leur cher trésor.

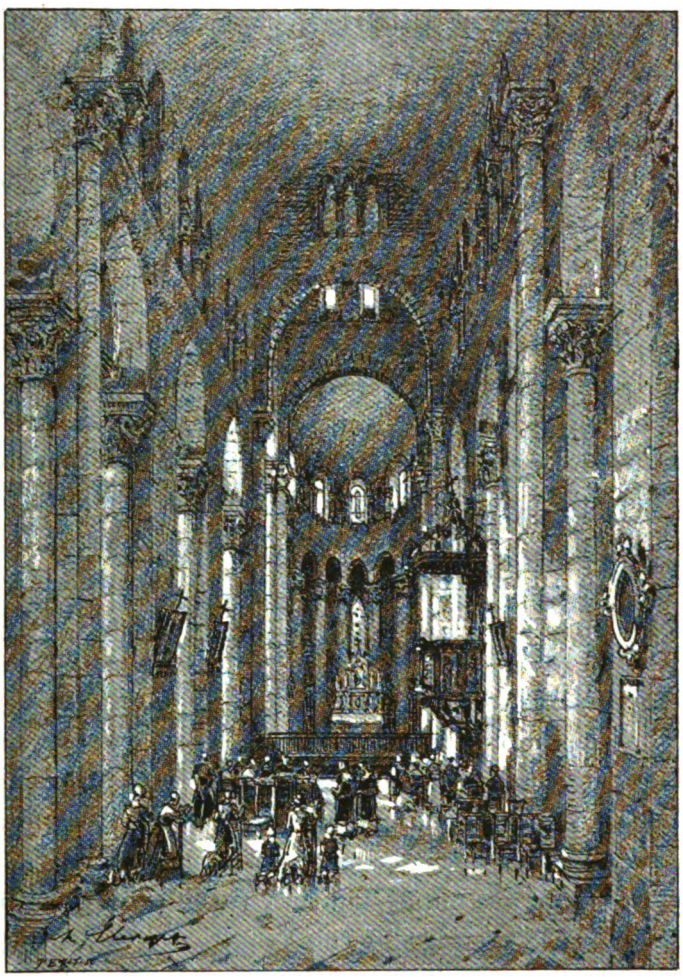
« Le jour de Pâques de l'an 1803, l'église souterraine est rendue à votre vieille Madone, qui remonte sur son trône, et le dix-neuvième siècle n'a cessé, en implorant N. D. du Port, d'obtenir le secours opportun.

« Le trait que je vais vous rappeler date d'hier, mais il appartient à l'histoire, et l'histoire le transmettra à la postérité la plus reculée.

« Un jour, une affreuse nouvelle se répand dans la cité et y jette la

Digitized by Google

consternation. La chapelle souterraine a été violée; la miraculeuse image a disparu, avec la couronne et les joyaux qui la parent. Neuf ans se passent en recherches inutiles, en larmes, en prières, en regrets; les dames de la cité ont pris le deuil, comme si elles avaient perdu leur mère. Rassurez-vous!



NOTRE-DAME DU PORT, A CLERMONT.

Marie fera un miracle pour retourner sur ses autels. Après huit ans, ce vol sacrilège ne pesait pas à la conscience du coupable. Mais un jour qu'il regardait la sainte image, sans se repentir de son larcin, voilà qu'elle se met à pleurer, comme pour se plaindre d'avoir été arrachée de son trône.

« O sacrilège! qu'allez-vous faire? Il regarde de près, il constate les larmes, il en voit la trace humide, et son cœur, comme celui du bon larron, finit par s'émouvoir à l'aspect du prodige. O Marie, pardonnez-lui comme

Digitized by Google

votre Fils a pardonné au bon larron ! Mais ici, tout demeurera secret, jusqu'au nom du coupable. C'est assez qu'il se repente, et on reconnaîtra encore à ce trait la discrétion d'une mère.

« N. D. du Port, remise aux mains du vénérable évêque par une main inconnue, reprend le chemin de son sanctuaire, au milieu des acclamations de toute la contrée. Le crime de 1864 est effacé par la réparation de 1873 ; et deux ans après, le pape Pie IX couronne, dans son siège antique, cette miraculeuse Madone, parée d'une gloire nouvelle.

« Ce n'est pas assez encore. Pie IX a couronné N. D. du Port en allant se coucher dans sa gloire. Léon XIII, en se levant comme le lion de Juda, se tourne vers votre église et la déclare basilique. Les deux grands papes de notre siècle ont laissé leur nom à vos annales..... »

Un seul mot pour finir. L'histoire de l'enlèvement et de la restitution de la statue, à la suite du prodige, est racontée dans les plus minutieux détails par M. le chanoine Chaix, *Histoire de Notre-Dame du Port* (liv. VIII).

La cérémonie du couronnement fut présidée par Mgr de La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, et quatre autres évêques, entourés de cent mille témoins. Le 20 mai 1888, Mgr l'évêque de Clermont réunissait, autour de N. D. du Port, tout son peuple dans une immense procession. Mgr Besson était là aussi, mais ce fut Mgr Freppel qui, dans un discours magistral, chanta, à son tour, les gloires de N. D. du Port.

NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE (⛪ 1881). Vassivière est une haute montagne, presque au centre de l'Auvergne. Les étrangers qu'attire le mont Dore la visitent tous les ans dans la belle saison. « Son nom », dit un ancien historien, le Père Jacques Branche, Augustin, « lui vient de ce qu'on avoit accoustumé de dire anciennement, au ramage du païs, à ceux qui ne vouloient pas croire aux miracles qu'on y voyoit arriver : « Per y creire, « vas-y veire. » (Pour y croire, vas-y voir.) »

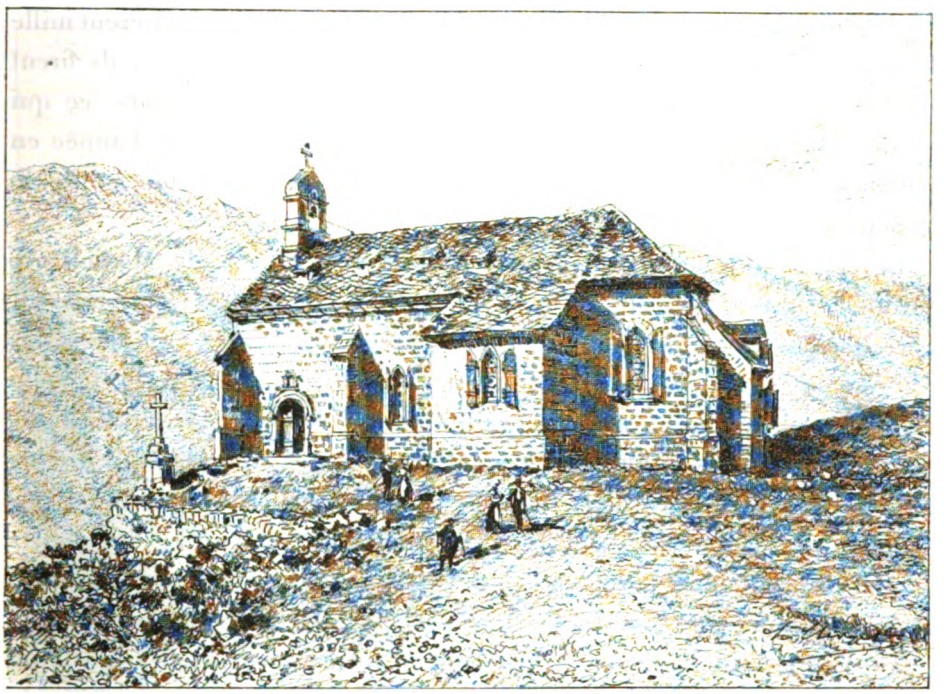
L'auteur que nous venons de citer, le Père Cladière, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1687 ; plus récemment, M. le chanoine Chaix, curé de la cathédrale, en ont écrit l'histoire.

Quelle est l'origine de la dévotion à Marie sur cette montagne ? Écoutons le naïf récit du Père Branche : « On ne peut rapporter au vray en quel temps cette dévotion commença ; néanmoins, les vieilles mazures qu'on y voit éparses font voir que c'étoit jadis quelque bourg, voyre une paroisse qui, probablement, fut ruynée par les Anglois qui ravageoient l'Auvergne, environ l'an 1347 du règne de Charles le Sage, et du temps de Révérend Jehan de Meillou, soixante-treizième évesque de Clermont : si bien que

Digitized by Google

rien ne resta dans toute ceste plaine qu'une vieille muraille, avec une fenestre en forme de niche, dans laquelle une image noire de la Sainte Vierge, tenant son petit Jésus au giron, semblable à celles du Puy et de Chartres, fut miraculeusement conservée. »

Le Père Cladière ajoute : « En l'an 1547, qui fut le temps auquel la Mère de Dieu y vouloit donner des marques de sa présence spéciale, il ne restoit plus qu'une croix et l'image de couleur noire, comme celles que la tradition



NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE.

assure avoir été faites par saint Luc, conservée dans cette masure, sans que la rigueur des hivers et l'abondance des neiges qui couvrent la montagne, près de six mois de l'année, l'aient tant soit peu gastée. Cette merveille et le soulagement que plusieurs affligés en recevoient, portoient tous les passants et voyageurs à la regarder comme miraculeuse et digne des plus grands respects. »

Un jour cependant, un voyageur se départit de ce respect, et voici ce qui advint : « En 1557, au mois de juin, des marchands de la ville de Besse alloient à celle de la Tour ; c'estoient Guillaume de Chalus, Pierre Gef, dit *Sipolis*, et quelques autres. Arrivés qu'ils furent devant la saincte image, ils se mettent les genoux en terre et offrent leurs prières, cependant que Gef,

Digitized by Google

au mépris de cette dévotion, s'avance jusqu'au ruisseau, où estant arrivé : « Hé, Dieu ! qu'ay-je faict ? O Vierge Marie, secourez-moi ! » A ces cris, ses compaignons accourent, et le trouvent privé de la veüe, le consolent tout doucement et le ramènent à la main devant la saincte image. Le pauvre aveugle faict mille vacarmes contre son impiété, faict vœu, s'il plaist à Dieu lui rendre la veüe, par l'intercession de sa Saincte Mère, qu'il sera le premier roy de dévotion à sa prochaine feste de la Visitation, et qu'il donnera cinq livres de cire pour le service de l'église de Besse.

« Ceste promesse faicte, la veüe lui fut rendue, dont tous donnèrent mille louanges à Dieu ; et, estant de retour dans la ville de Besse, ils firent déclaration authentique de ceste merveille devant les magistrats, ce qui donna subject aux habitants de résoudre qu'on iroit deux fois l'année en procession à Vassivière, à sçavoir le jour de l'Annonciation et de la Visitation de Nostre-Dame. »

Le comté de Clermont appartenait alors à Catherine de Médicis ; le cardinal Duprat gouvernait le diocèse. L'un et l'autre approuvèrent l'érection d'une chapelle. L'année 1555 la vit achevée et consacrée par Antoine de Sennetaire, évêque de Clermont. On accourut à cette chapelle de tout le pays, et les miracles s'y multiplièrent si éclatants, si authentiques, que le scepticisme le plus obstiné dut y voir la puissance divine. Divers aveugles ou muets de naissance, des paralytiques, des possédés, des malades désespérés sont guéris, des protestants convertis ; des morts mêmes ressuscitent, et la renommée de la Vierge miraculeuse de Vassivière fit de cette montagne l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés.

Ainsi que nous l'avons vu déjà pour d'autres sanctuaires, la statue n'habitait pas toujours sa montagne. Comme les neiges en rendaient l'accès difficile, N. D. de Vassivière avait donc, outre sa campagne, dans la belle saison, sa résidence d'hiver. Aujourd'hui encore, quand l'automne ramène les brouillards, quand les fêtes de la Nativité et de leur octave sont finies, au milieu d'une pompe touchante, N. D. de Vassivière descend de ses sommets et vient dans l'église de Besse, où elle séjourne jusqu'au 2 juillet, fête de la Visitation. Cette double procession est, tous les ans, l'occasion de fêtes solennelles et de démonstrations d'un amour qui ne se lasse jamais.

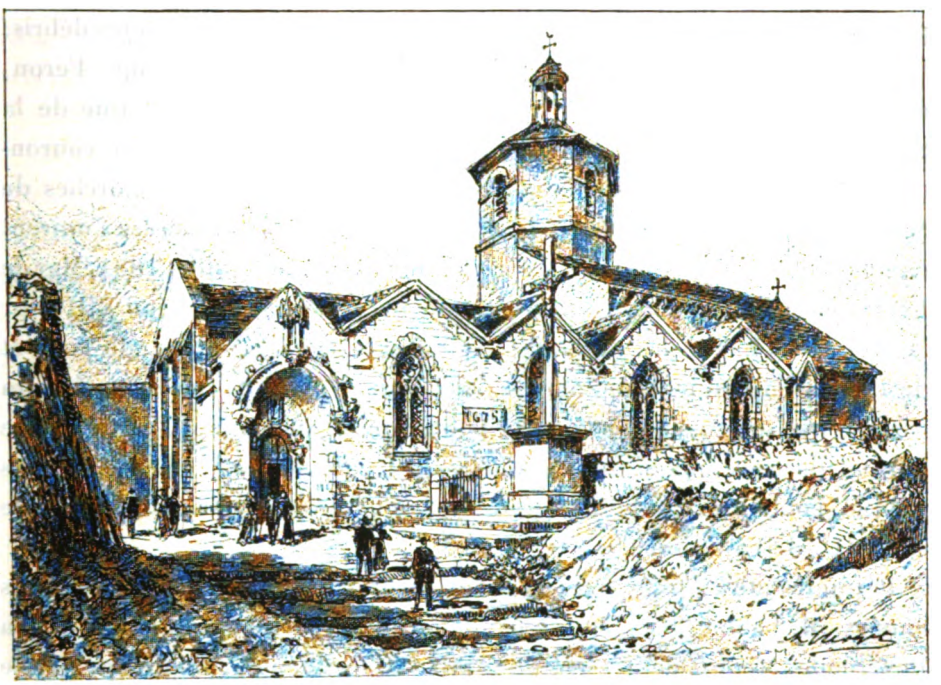
Dans toutes les calamités publiques N. D. de Vassivière est la première invoquée. « Aux excessives froidures, aux sécheresses extrêmes et autres accidents qui nuisent aux fruits de la terre, l'on n'a jamais, dit le Père Branche, porté la sainte image en procession, que l'air ne se soit modéré et rendu propice ; et jamais on ne l'a sortie de l'église de Besse, où elle est dès

Digitized by Google

longtemps, quand sont arrivés des embrasements à la ville, que le feu ne se soit arrêté à sa seule vue; ce que les bastiments relevés en cire, pendus derrière l'autel, témoignent fort clairement. »

A côté de la chapelle de Vassivière, coule, comme un cristal, une fontaine, dont les eaux ne s'épuisent jamais, symbole des grâces qui y débordent sans cesse. C'est là que les pèlerins viennent boire, c'est là qu'ils baignent leurs membres malades; c'est là souvent qu'ils sont exaucés et guéris.

Les perturbations religieuses du seizième siècle n'eurent, en Auvergne,



ÉGLISE DE BESSE,
OU RÉSIDE PENDANT L'HIVER NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE.

qu'un écho amoindri. N. D. de Vassivière écarta cet orage qui ensanglantait le reste de la France, et là, les pèlerins pouvaient encore prier. Ils continuèrent d'y venir sans interruption, pendant les deux siècles qui suivirent.

Les villes du voisinage y envoyaient des députations : la Tour, Issoire, Sauxillanges, Allanches s'y faisaient représenter. Louis et Joachim d'Estaing, évêques de Clermont, ne faisaient que suivre les traditions de leur famille, en couvrant de leur protection la chapelle de Vassivière. Le comte de Coligny déclarait devoir la santé et la vie à la Sainte Vierge, qu'il y avait invoquée. Bref, ce fut autour d'elle, jusqu'en 93, un concert de louanges, que ravivait sans cesse quelque bienfait nouveau.

Digitized by Google

Ce que le protestantisme n'avait pas osé, la Révolution l'exécuta sans pudeur. Non seulement la chapelle fut dépouillée, puis vendue, mais la statue de Notre-Dame fut elle-même mise en pièces et brûlée. Pendant neuf ans, un voile de tristesse enveloppa Vassivière; plus de prières, plus de chants, plus de pèlerinages, mais des larmes et le deuil.

A la première éclaircie après ce long orage, M. Séronte, curé de Besse, mit tout en œuvre pour relever le culte de N. D. de Vassivière. Aidé par mademoiselle Marie Admirat, qui racheta la chapelle, l'oratoire et la fontaine, il fit sculpter une statue nouvelle sur le modèle exact de celle que l'impiété avait anéantie, mais dont on avait toutefois conservé quelques débris. Insensiblement le pèlerinage reprit sa splendeur. En 1841, Mgr Féron, évêque de Clermont, présida les fêtes, portant lui-même la statue de la Sainte Vierge. Son successeur, Mgr Boyer, obtint les honneurs du couronnement pour la vénérable statue. Sa propre dévotion, les démarches de M. l'abbé Roche, curé de Besse, les supplications de tout le diocèse s'unirent en vue d'obtenir ce résultat. La cérémonie eut lieu le 3 juillet 1881. Mgr de Bonnechose, cardinal archevêque de Rouen, fut délégué par Léon XIII pour la présider. Les évêques de Bourges, de Rodez, de Saint-Flour, de Tulle et de Delcon entouraient Mgr Boyer, et faisaient à N. D. de Vassivière un cortège qui se grossit de plus de quarante mille pèlerins. « C'est le chiffre normal de ceux qui visitent annuellement ce pèlerinage célèbre », nous écrit M. l'abbé Raynal, vicaire de Besse, lequel prépare une notice nouvelle sur N. D. de Vassivière.

Parmi les miracles les plus frappants opérés par Marie en ces dernières années, M. l'abbé Chaix cite, avec détails, la guérison instantanée de la Révérende Mère Dumas, en 1842. Paralysée depuis longtemps, cette religieuse trouva, comme tant d'autres, sa guérison auprès de Celle que l'Église appelle le *Salut des infirmes*.

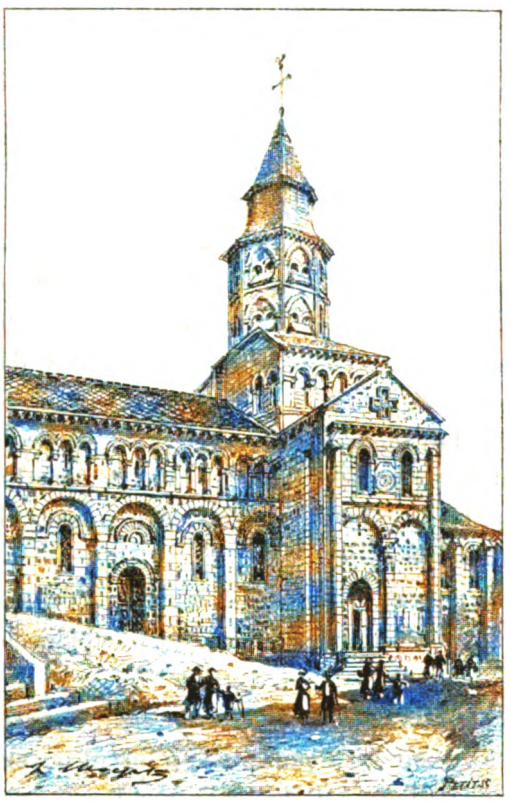
NOTRE-DAME D'ORCIVAL ou DES FERS. Placée entre le Puy-de-Dôme et le mont Dore, N. D. d'Orcival est une des plus belles églises d'Auvergne et dans le même style que N. D. du Port; sa renommée égale celle de Vassivière. « Son nom lui vient, dit Jacques Branche, ou des ours qui peuplaient autrefois sa vallée, Orsival, *Ursorum vallis*, ou bien d'Orcus, ou de Pluton, roi des enfers, *Orci vallis;* mais ce n'est plus aujourd'hui un Orcival, conclut-il, une vallée d'enfer; mais un *Cœlival* ou paradis abondant de grâces et de bénédictions.

« On l'appelle aussi *N. D. des Fers,* à cause des nombreux prisonniers, esclaves et captifs, qui ont été miraculeusement délivrés par son inter-

Digitized by Google

cession et dont on voit les fers, les carcans et les chaines pendus à son frontispice. Au bas de l'église sort une belle fontaine qu'on tient estre miraculeuse. »

Les premiers habitants de cette gorge sauvage furent des moines, venus de la Chaise-Dieu. En 1242, les libéralités des comtes d'Auvergne avaient fondé à Orcival une collégiale de prêtres séculiers et nobles, qui



NOTRE-DAME D'ORCIVAL.

compta jusqu'à vingt-quatre chanoines. Les évêques de Clermont s'en montrèrent toujours les bienfaiteurs. Parmi ces prélats fut Pierre de Cros, ami de saint Thomas d'Aquin, que le Docteur angélique chargea de terminer sa Somme de théologie.

Les grands seigneurs d'Auvergne, les Montpensier, les Murat de Cros, les Chalus, les Saint-Priest, les Chabannes, les d'Aligre, les Grangier, les Féligonde, les Ventadour n'étaient pas moins zélés que les évêques pour l'honneur de N. D. d'Orcival et la protection de ses gardiens.

La statue qu'on y vénère encore est ainsi décrite par le Père Branche :

Digitized by Google

« Ce pourtraict, nonobstant son antiquité, n'est aucunement corrompu ni carié : il est beau à ravir, ne montre pas qu'il soit peint à la face, qui est un peu brune et plus longue que large; le reste du corps est argenté; la Vierge est assise sur une chaise et tient son petit Jésus sur le giron. On le sort une seule fois l'an en procession, escorté de quatre soldats armés, et porté par quatre prêtres à pié-nuds [1], suivy du Chapitre et de plus de trois ou quatre mille personnes, venues des provinces voisines, du Berry, du Limosin, du Bourbonnois, du Poictou, etc. On le sort encore aux grandes nécessités, comme il arriva la veille de N. D. de Septembre, en 1641, le feu s'étant épris à un endroit du bourg, avec une telle violence, qu'on se craignoit d'un embrasement universel, jusques à ce qu'ayant sorty la saincte image, le feu ne passa pas plus avant, quoyque le vent se fût levé contraire et poussât les flammes avecque violence. »

Parmi les usages particuliers à ce sanctuaire, il était un genre de dévotion fort usité. Ceux qui reconnaissaient avoir échappé à la mort par la protection de N. D. d'Orcival lui apportaient, en signe de reconnaissance, le suaire qui était destiné à être leur unique trésor dans leur dernière demeure. Au dire de l'historien, le nombre de ceux qui présentaient cette singulière offrande était incroyable.

Bien qu'elle eût été dépouillée sous Louis XIV, par les exigences et la pénurie du Trésor, l'église d'Orcival était encore assez riche pour exciter la cupidité des hommes de 93.

Tout fut dispersé et vendu. L'église elle-même n'échappa que par la difficulté qu'entrevirent les vandales de trouver l'emplacement pour déposer les matériaux.

Ne pouvant tout détruire, la Révolution s'en vengea sur le gracieux clocher qui tomba et sur les sépultures qui furent ouvertes. L'une d'elles contenait le corps de Catherine de Bourbon-Vendôme, épouse de Gilbert de Chabannes, morte en odeur de sainteté, près de trois siècles auparavant. Ce corps fut retrouvé intact, flexible, exempt de corruption. Il n'en fut pas moins brûlé sur la place publique!

La statue, cachée dans un des murs de l'église, échappa. Dès 1800, elle reprenait sa place sur l'autel, et les pèlerins revinrent. En 1806, la résurrection d'un enfant renoua la chaine des antiques bontés de N. D. d'Orcival : la même faveur était accordée à un autre en 1834. Tous les ans, la fête de l'Ascension voit accourir à Orcival dix à douze mille pèlerins. Vingt-deux paroisses y viennent en procession.

[1] De temps immémorial, MM. les curés d'Olby, de Saint-Bonnet, de Saulzet-le-Froid et de Vernines ont le privilège de porter la statue.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU RETOUR, placée en 1512, par Jacques d'Amboise, évêque de Clermont, sur un des clochers de sa cathédrale, s'appelait aussi *N. D. de Tout-Bien*. Pour aller jusqu'à elle, les chrétiens montaient à genoux les escaliers de la haute tour, son piédestal. Dans la personne de quelques bandits, la Révolution gravit un jour ces marches et précipita sur le pavé la statue de Marie. Mais la céleste sentinelle a repris sa place, en 1872, et veille encore sur Clermont et sur l'Auvergne.

NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE, à Lempdes, est une Vierge noire, fort ancienne, qui recevait autrefois de nombreux pèlerins. La chapelle fut saccagée en 1793 et démolie en 1830. Une croix en désigne l'emplacement. La statue fut portée à l'église de Lempdes, et la fête principale se célèbre le 2 juillet, depuis la cessation d'une épidémie, en 1818.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Vic-le-Comte, ne date que de 1702. Son sanctuaire se nomme la Sainte-Chapelle, et, bien qu'agrandi, il est toujours trop étroit à la Nativité, qui est la fête principale.

NOTRE-DAME DE LA CORNE, auprès de Bourg-Lastic, est enrichie d'*ex-voto*, témoignages de grâces nombreuses.

NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR, à Natzy, est un pèlerinage récent que visitent, le premier dimanche du mois d'août, les paroisses des deux cantons de Tauves et de la Tour d'Auvergne, celles de Saint-Pardoux, de Bagnols, de Cros et de Trémouille, auxquelles se joignent souvent les baigneurs du mont Dore et de la Bourboule. De brillantes illuminations, éclairant les montagnes, terminent chaque année la fête.

NOTRE-DAME DE LISSEUL, canton de Menat, fut autrefois une abbaye importante et un pèlerinage renommé. Plusieurs paroisses y viennent encore en procession, le jour de la Nativité et pendant l'octave.

NOTRE-DAME DE VERGHEAS, canton de Pionsat, est une statue assez semblable à celles d'Orcival et du Puy. Elle est l'objet d'une grande vénération, non seulement pour les paroisses des cantons de Pionsat, Saint-Gervais et Pontaumer, mais pour les populations riveraines des diocèses de Moulins et de Tulle. Le jour de l'Assomption et le dimanche dans l'octave, il y a foule aux pieds de la *Bonne Dame* de Vergheas, dont toute l'assistance vient respectueusement baiser les pieds. Entre la messe

Digitized by Google

et les vêpres, la statue est portée en procession par quatre hommes, revêtus d'aubes et marchant pieds nus.

Le 19 août 1888, six mille pèlerins se pressaient autour de N. D. de Vergheas, pour la fête annuelle que présidait Mgr l'évêque de Clermont.

NOTRE-DAME D'ESPINASSE, sur la paroisse d'Aubusson, reprend d'année en année son ancienne célébrité. Sa chapelle est trop étroite le jour de l'Assomption pour recevoir tous les pèlerins des cantons de Courpière et de Courtessère.

NOTRE-DAME DE LAYRE, à Ambert, fut cachée dans un mur, par crainte des huguenots. En 1660, le mur, miné par les grandes eaux, s'écroula, entraînant la statue; mais celle-ci surnagea sur le torrent, sans en suivre le cours. Une chapelle fut bâtie près du lieu du prodige.

Beaucoup d'autres miracles confirmèrent le premier et valurent à cette chapelle un grand renom pendant tout le dernier siècle. La statue orne l'un des autels de l'église paroissiale, depuis la destruction de la chapelle par la Révolution.

NOTRE-DAME DE LA ROCHE, à Mayres, est très visitée par les populations du canton d'Arlanc et celles du Forez. La statue, noire et très belle, qu'on y vénère, surtout le 8 septembre, fut sauvée, en 93, par de pieuses femmes.

NOTRE-DAME D'AUTHEZAT est encore une Vierge noire en grande vénération dans le canton de Veyre. On la descend de son trône tous les ans le vendredi saint, pour satisfaire aux empressements de la foule.

NOTRE-DAME DE RONZIÈRES, à Tourzel, tire son nom du lieu de la découverte de la statue noire, parmi les ronces et dans le creux d'un rocher. Le mugissement d'un bœuf, obstinément arrêté dans l'endroit, en révéla l'existence à des bergers, vers le onzième siècle. La chapelle est de cette époque. Elle possède encore, de son ancien mobilier, une cloche, donnée, en 1607, par Henri de Bourbon.

Cette cloche se fêla en 1887. Et cette année vit, au reste, des malheurs plus grands encore. Par deux fois différentes, des voleurs se sont introduits dans la chapelle et ont dérobé les vases sacrés.

« La fête patronale est la Nativité, nous écrit M. l'abbé Vauris, curé de Tourzel-Ronzières, et se célèbre à trois fois. Le jour de la Nativité, douze à

Digitized by Google

quinze cents personnes s'y rendent; le dimanche dans l'octave, le chiffre grossit jusqu'à quatre mille; on vient du Velay, du Mont-Dore, de la Corrèze. Les prêtres du voisinage amènent leurs processions. Enfin, le dimanche après l'octave est une fête plus intime, et surtout pour la paroisse. »

NOTRE-DAME DE ROCHE, à Saint-Julien de Coppel, est un pèlerinage qui réunit dans le mois de mai toutes les paroisses du canton de Billom.

Le 27 mai 1888, M. l'abbé Chardon, vicaire général, présidait sur les sommets de la Roche la fête annuelle, au nom de Mgr l'évêque.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE, à Billom. C'est également au sommet d'une montagne, appelée Turluron, que la paroisse de Billom honore la Vierge qui pleura sur les Alpes. Tous les ans, le dimanche le plus voisin du 19 septembre est l'occasion d'une imposante manifestation religieuse.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, à Volvic. Une statue de Marie, gigantesque en ses proportions, taillée dans la lave des cratères éteints et souriante au sommet d'une pyramide, telle est N. D. de la Garde. Tous les ans, le 24 mai ou le dimanche qui précède, depuis le mois de juillet 1861, époque de l'inauguration, la messe s'y célèbre en plein air. Un bloc de granit sert d'autel, et les populations voisines, de Riom, de Clermont et de tout le voisinage, s'y donnent rendez-vous. A la sollicitation de M. Attais, curé de Volvic, une confrérie, riche d'indulgences, y fut établie par Mgr Féron, le 25 avril 1868.

NOTRE-DAME DE MONTON est une statue colossale, élevée sur une colline de la paroisse de ce nom.

Tous les ans, le dimanche dans l'octave de l'Assomption, une longue procession se dirige de l'église paroissiale vers la chapelle. On y célèbre la messe, à moins que l'affluence n'oblige à la dire en plein air.

Digitized by Google

Digitized by Google

LYONNAIS, FOREZ,

BEAUJOLAIS ET BOURGOGNE

DIOCÈSES

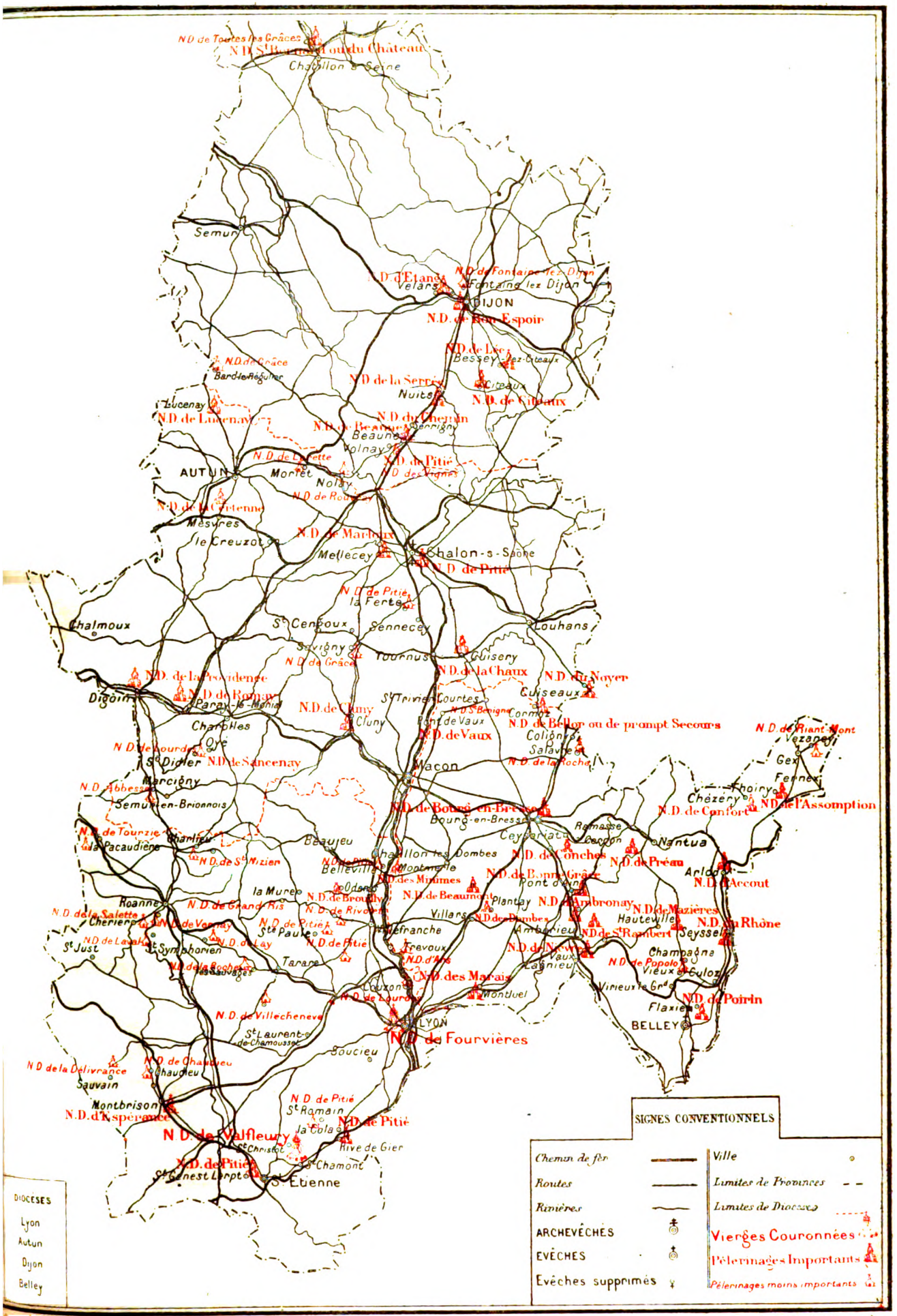
DE

LYON — BELLEY — DIJON — AUTUN

Digitized by Google

Digitized by Google

PÈLERINAGES DU LYONNAIS ET DE LA BOURGOGNE



Gravé par E. Guillot 28 rue d'Alesia Paris

P. DROCHON inventt

Digitized by Google

Digitized by Google

LYONNAIS ET FOREZ

DIOCÈSE DE LYON

- N. D. de Fourvières, a Lyon.
- N. D. de Valfleury, près Saint-Christot en Jarrest.
- N. D. de Pitié, a Saint-Genest-Lerpt.
- N. D. de Pitié, a la Cula.
- Id., a Saint-Romain.
- Id., a Belleville.
- Id., a Sainte-Paule.
- N. D. d'Espérance, a Montbrison.
- N. D. de Chaudieu.
- N. D. de Vernay, près Roanne.
- N. D. de Laval, id.
- N. D. de Lay, près Saint-Symphorien.
- N. D. de Tourzie, a la Pacaudière.
- N. D. de Brouilly.
- N. D. de Saint-Nizier-sous-Charlieu.
- N. D. du Grand-Ris, près Villefranche.
- N. D. de Rivolet, près de la Mure.
- N. D. de Villechenève, près de Saint-Laurent.
- N. D. de La Roche, près Tarare.
- N. D. de Couzon, près Neuville.
- N. D. de Lourdes, a Couzon.
- N. D. de la Salette, a Chèreri.

Cette province comprenait autrefois, outre le Lyonnais proprement dit, le Forez avec Montbrison pour capitale, et le Beaujolais, confinant au Bourbonnais et à la Bourgogne.

L'Église de Lyon est célèbre parmi toutes les Églises. Saint Pothin et saint Irénée, ses premiers évêques, ont jeté sur elle un incomparable éclat. En parlant d'elle, saint Bernard pouvait dire : « Aucune Église de France n'a plus d'autorité, aucune n'a une antiquité plus vénérable. »

Deux conciles généraux ont ajouté à sa gloire. Au siège de Lyon est attaché le titre de Primat des Gaules. Bien qu'ils fussent purement honorifiques, les droits découlant de ce titre s'étendaient sur les anciennes provinces ecclésiastiques de Tours, de Rouen, de Sens et de Paris.

Le diocèse de Lyon comprend encore aujourd'hui les départements du Rhône et de la Loire, Saint-Étienne n'ayant pas de siège épiscopal.

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES. Redire les grandeurs de N. D. de Fourvières, c'est raconter l'histoire de la seconde ville de France, depuis son berceau jusqu'à nous. Divers écrivains l'ont déjà fait.

Digitized by Google

Parmi eux nous choisissons pour guide le Rév. Père Chrysostome, qui a écrit le *Manuel du pèlerin à N. D. de Fourvières,* livre approuvé par Mgr de Bonald. Bien qu'il ait déjà plus de vingt ans de date, ce pieux et savant opuscule, qui résumait les études précédentes, n'a point été surpassé.

Fourvières, qu'on en fasse dériver le nom de *Forum Veneris,* ou plus probablement de *Forum vetus,* est le berceau du *Lugdunum* converti à la foi. Trajan y avait tracé le *Forum,* qui portait son nom et qui couronnait la colline; mais dans ce *Forum* saint Pothin avait confessé la foi de Jésus-Christ. C'est de là que le sang de vingt mille martyrs descendit jusqu'à la Saône, et Fourvières devint le Montmartre de Lyon.

Cette Église, déjà florissante au premier siècle, avait failli être étouffée dans son berceau; mais le sang chrétien n'est pas un sang qui suffoque. Lors même qu'il est répandu à flots, il fait vivre, tant il est fécond. Lyon avait d'ailleurs un autre principe de vie. Rattachée directement à Marie par saint Pothin, saint Polycarpe et saint Jean, l'Église de Lyon professait dès l'origine pour la Mère de Dieu un culte que les siècles ne devaient que fortifier.

Son premier apôtre avait apporté d'Asie une image de la Vierge. Il plaça dans une grotte, en face d'un temple d'Auguste, qui se dressait au confluent du Rhône et de la Saône, la statue de la Vierge puissante.

Et ceci devait tuer cela.

La grotte agrandie est aujourd'hui la crypte de l'église de Saint-Nizier.

Les révolutions emporteront le temple d'Auguste; les Barbares nettoieront le *Forum* de Trajan. Anges de Dieu, laissez-les faire! Ne savez-vous pas qu'ils disposent la colline à devenir le trône de Marie? Que dis-je? C'est avec les pierres de ce *Forum* ruiné, rougies du sang des martyrs, que l'on construira, au neuvième siècle, la petite chapelle qui existe encore sous le clocher. La statuette apportée par saint Pothin un jour sortira de sa grotte; elle gravira la montagne, et on la verra s'élever et grandir jusqu'à ce qu'elle devienne cette statue colossale de bronze doré qui surmonte le dôme, rayonne à tous les yeux et regarde Lyon à ses pieds.

« Le *Forum,* dit le Père Chrysostome, avait subsisté sept cents ans; il y en a mille que la chapelle est debout. C'est ainsi que Dieu se plaît à terrasser l'orgueil du monde par la folie de l'humilité. »

Cependant, la chapelle de Fourvières, d'un accès difficile, ne vit point d'abord, à beaucoup près, les pèlerins nombreux qui la visitent aujourd'hui. Les fidèles de Lyon avaient à leur portée divers sanctuaires où leur dévotion à Marie pouvait s'affirmer sans obstacle. La crypte de Saint-Nizier, l'autel de N. D. de Grâces, à l'île Barbe, plus tard l'abbaye d'Ai-

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES, A LYON.

Digitized by Google

Digitized by Google

nay, dont un autel à l'Immaculée-Conception fut, dit-on, consacré par le pape Pascal II; enfin, l'église de N. D. de la Platière, étaient autant de sanctuaires qui facilitaient, dans la ville même, la piété des Lyonnais.

Le pèlerinage à Fourvières était, toutefois, assez suivi pour que, dès 1168, Olivier de Chavannes, doyen des chanoines de Saint-Jean, crût nécessaire d'agrandir la chapelle. C'est alors que fut construite, toujours avec les débris du *Forum*, la partie désignée sous le nom de nef de Saint-Thomas.

Tandis que la construction s'élevait à Fourvières, on creusait dans la ville les fondations de la cathédrale. Or, sur la place Saint-Jean, Thomas Becket causait avec Guichard, archevêque de Lyon : « Seigneur, lui demanda-t-il, en lui montrant la nouvelle nef de Fourvières, à quel saint comptez-vous dédier cette chapelle? — Au premier, reprit l'archevêque de Lyon, qui versera son sang pour l'Église. » Puis, comme par une inspiration subite : « Ce sera vous, si Dieu vous accorde cette grâce. »

Deux ans après (1170), Thomas Becket expirait sur les marches de l'autel de sa cathédrale, à Cantorbéry; et, dès 1173, Alexandre III l'inscrivait au rang des martyrs.

Le successeur de Guichard sur le siège de Lyon, Jean de Bellesmes, établit, en 1192, le chapitre de Fourvières, composé de quatre chanoines; ce nombre, en raison de la dévotion croissante, fut porté jusqu'à dix par Philippe de Savoie, archevêque de Lyon, en 1263.

Innocent IV, fuyant la persécution de Frédéric, vint demander asile à la cité lyonnaise, en 1244. L'année suivante, il ouvrait le concile général, destiné à remédier aux grands maux dont souffrait l'Église. A cette occasion, il établit, en présence de cent quarante évêques, de l'empereur de Constantinople, des comtes de Toulouse et de Provence, la fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

Quand, par la mort de Frédéric, la persécution cessa, Innocent retourna à Rome; mais avant de quitter la ville hospitalière, il voulut la bénir solennellement, du haut de la colline de Fourvières.

En outre, il accorda au prévôt du chapitre l'exemption de toute juridiction autre que celle du Pontife romain.

Peu après, Marie fut officiellement déclarée gardienne de la cité. Ses magistrats ou consuls, créés sous Philippe le Bel, déposèrent entre les mains du chapitre les clefs de l'une des portes; la tour, dite de la *Guyette* ou du Guet, adossée à l'église, reçut une sentinelle qui, nuit et jour, veillait et donnait l'alarme.

Digitized by Google

Louis XI, que nous avons vu agenouillé devant tant de Madones de son royaume, ne manqua point de venir à N. D. de Fourvières. Il professait pour elle une dévotion spéciale. Plus d'une fois, dans ses luttes avec Charles le Téméraire, il avait ressenti les effets de cette protection. Il était à Lyon en 1476.

C'est à cette occasion qu'il dicta la charte curieuse dans laquelle il établit N. D. de Fourvières Dame de Charlieu et suzeraine de vingt-quatre villages autour de Roanne qui lui devaient foi et hommage : « Nous avons eu dès notre bas asge, disait le Roi, grande affection pour la glorieuse Vierge Marie en sa chapelle de Fourvières ; nous ne souffrirons pas que si belle Dame loge en si humble demeure... » Louis XI monta à Fourvières le 1er juin, qui était un samedi; lecture de la charte fut faite en sa présence, et trois semaines après, les Suisses, à Morat, infligeaient une terrible défaite aux troupes de Charles le Téméraire, dont la mort assurait l'unité de la monarchie française.

La dévotion à N. D. de Fourvières était dans toute sa prospérité quand éclata la prétendue Réforme. Lyon, à cause de son importance et de sa situation, était pour les protestants de Genève l'objet d'ardentes convoitises. Protégé par Marie, le peuple de la ville était demeuré réfractaire aux idées nouvelles, qui, du reste, ne comptaient que de rares adhérents dans la classe noble ou bourgeoise.

N'ayant pu s'en emparer par la force, les protestants, sous la conduite du baron des Adrets, se rendirent maitres de Lyon par la trahison de son gouverneur, le comte de Sault. Le 30 avril 1560, ils y entrèrent. La plupart des églises furent saccagées et détruites, les prêtres et les religieuses massacrés et jetés dans la Saône ou exilés, en sorte qu'il n'en demeura pas un seul dans la ville.

Au milieu de tous ces ravages, que devenait Fourvières? Pillée, puis livrée aux flammes, il n'en resta debout que les quatre murailles, assez épaisses pour résister au feu. La maison des chanoines, les archives, les *ex-voto,* tout fut détruit. L'édit d'Amboise, 19 mars 1568, rendit la paix ; mais que de ruines!

Les chanoines de Fourvières, impuissants à les relever, demandèrent inutilement secours au chapitre de Saint-Jean, qui avait toujours gardé sur Fourvières un droit de suzeraineté. Ils furent sur le point de confier aux Capucins le service de leur chapelle ; mais ce projet n'ayant pas réussi, les chanoines revinrent à la charge, et en 1580 seulement le chapitre de Saint-Jean procéda aux premières réparations. Elles étaient achevées le 21 août 1586, et l'évêque de Damas, Jacques Maistrel, coadjuteur de

Digitized by Google

Lyon, la bénit, sous le vocable de l'Assomption. Elle avait été jusqu'alors connue sous celui de N. D. de Bon-Conseil.

Lyon, la ville populeuse et souvent couverte de brouillards, ne pouvait pas échapper au fléau qui ravagea si souvent la France aux dix-septième et dix-huitième siècles. La peste parut à Lyon en 1628 ; ses ravages furent tels, que les hôpitaux anciens, et ceux que la charité créa, regorgèrent de malades.

Tous les yeux se tournèrent vers Marie; la ville envoya une députation au Puy, une autre à Lorette, et la peste continuait toujours.

Avec des intermittences, elle épouvanta la ville pendant quinze années, emportant soixante-dix mille victimes. Enfin, en 1643, les consuls, interprètes du vœu général, prirent une solennelle délibération. Ils s'engagèrent, si le fléau disparaissait, à bâtir un oratoire à la Sainte Vierge sur le Pont-au-Change, aujourd'hui de Nemours, et à monter tous les ans à pied jusqu'à Fourvières, porteurs des présents de la ville. Ces présents consistaient, « en forme d'hommage et de reconnaissance, en la quantité de sept livres de cire blanche en cierges et flambeaux, et un écu d'or au soleil ; et ce, pour disposer ladite Vierge à recevoir en sa protection ladite ville de Lyon ».

Ce traité d'alliance conclu entre Lyon et Marie établit entre elles et pour toujours les liens les plus étroits. Pendant cent cinquante ans, le 8 septembre, les magistrats de la ville accomplirent fidèlement le vœu émis par leurs devanciers.

Plus humble, mais inspiré par le même sentiment de reconnaissance, il est un autre vœu que Lyon voit encore s'accomplir depuis deux siècles et demi, pendant le mois de mai. C'est celui des enfants et des pauvres de l'hospice de la Charité. En 1638, ils avaient été atteints d'un mal que les médecins nommaient bien le scorbut, mais qu'ils étaient impuissants à guérir. Les malades se rendirent à Fourvières, et le soulagement ne se fit pas attendre.

La piété des Lyonnais pour leur bienfaitrice passa dès lors dans les mœurs et devint un fait social. Claude Ferrier, chanoine de Fourvières, donna l'autel de N. D. de Grâces, que l'on voit encore contre la muraille du midi; il obtint de reposer, après sa mort, sous l'autel de Celle qu'il avait honorée pendant trente-quatre ans.

Les papes, de leur côté, n'avaient cessé d'encourager ces élans. Innocent XI rétablit, en 1681, et enrichit d'indulgences l'antique confrérie de Fourvières, anéantie par les huguenots.

Le concours augmentant sans cesse, on dut, en 1740, agrandir la cha-

Digitized by Google

pelle. Les consuls posèrent la première pierre, le cardinal de Tencin prescrivit une quête, que la charité fit abondante, et l'édifice fut achevé en 1751.

Mais voici venir la Révolution, dont, plus qu'aucune autre ville, Lyon eut tant à souffrir. L'inventaire des richesses de la chapelle de Fourvières commença dès le mois de juin 1790 : le pillage devait suivre de près. Les chanoines refusèrent le serment schismatique et furent remplacés quelque temps par des prêtres intrus. Enfin, en 1793, la chapelle fut fermée, et sans un miracle les boulets, la mitraille et l'incendie l'eussent dix fois détruite.

Mais Marie veillait sur son sanctuaire, que de fervents chrétiens visitaient encore en secret. Le 11 juillet, la chapelle fut vendue, comme bien national, moyennant 29,880 francs. L'acquéreur était une femme qui l'ouvrit aux prêtres assermentés.

Quand le calme se rétablit, le cardinal Fesch, devenu archevêque de Lyon, fit, malgré les murmures, fermer la chapelle, et interrompit les profanations. Peu après, quatre Carmélites la rachetaient, espérant bâtir sur la sainte colline un monastère de leur Ordre. Elles la revendirent à MM. les abbés Caille, pour le compte du cardinal Fesch, tandis qu'un jardinier rapportait l'antique statue qu'il avait cachée pendant la Terreur.

Quelques jours après, Pie VII entrait à Lyon, revenant de Paris, où il avait sacré celui qui devait être son persécuteur. Le 19 juin 1805, le vénérable Pontife montait à Fourvières, réconciliait la chapelle et y offrait le saint Sacrifice. Puis, du haut de la terrasse de la maison d'Albon (aujourd'hui la Providence Caille), le vieux Pape étendit ses mains sur la ville, bénissant plus de cent mille spectateurs à genoux, tandis que toutes les cloches des églises et que la voix de quarante-deux canons répondaient à cette bénédiction solennelle.

Quand Pie VII descendit à pied de la montagne jusqu'à l'Antiquaille, où saint Pothin avait été renfermé, l'enthousiasme du peuple ne connut plus de bornes : les uns se précipitaient pour le voir de près ; d'autres se jetaient à ses pieds pour embrasser le bord de sa soutane blanche, et le doux vieillard, ému jusqu'aux larmes, ne pouvait se lasser de dire : « Oh! que c'est beau! que c'est beau! Il y a encore bien de la foi en France! »

Aux indulgences précédemment accordées, et qu'il confirma, Pie VII en ajouta deux nouvelles : l'une quotidienne, aux pèlerins qui visitent la célèbre chapelle, et une autre, pareille à celle de l'*Angelus* et en faveur des défunts, pour ceux qui récitent le *De profundis,* trois *Pater* et trois *Ave,* au son de la cloche annonçant tous les soirs cette prière pour les morts.

L'inauguration du pèlerinage de Fourvières par le Vicaire de Jésus-

Digitized by Google

Christ ouvrit une ère de nouvelle prospérité. Ce siècle, en vérité, a dépassé tous les autres dans ses témoignages de dévouement à la Sainte Vierge ; Lyon, dans ce concert, a une place à part. Lyon est bien la cité de Marie.

Nous ne pouvons plus désormais que mentionner quelques dates, où nous verrons s'affirmer, avec une énergie croissante, l'alliance séculaire qui unit Lyon à sa protectrice.

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES.

En 1815, ce sont deux mille dames de Lyon qui, dans l'espoir que le retour des Bourbons ramènera pour l'Église et la France une paix définitive, accomplissent un vœu à N. D. de Fourvières. Elles sont vêtues de blanc. L'archevêque, le clergé, les magistrats, la garde nationale les accompagnent. Elles laissent en *ex-voto,* aux pieds de N. D. de Fourvières, une bannière que 1830 enlèvera.

Cette même année voit à l'autel de Marie un enfant de Lyon, Suchet, que la victoire a fait duc d'Albuféra, et qui, après avoir protégé, à Saragosse, le sanctuaire de *N. D. del Pilar,* venait déposer son hommage aux pieds de N. D. de Fourvières.

Digitized by Google

Les années 1831 et 1834 furent pour les ouvriers de Lyon des époques de souffrance et de révolution. Retranchés sur la colline de Fourvières, ils respectent la chapelle. Le gouvernement de Juillet la respecta de même; et, tandis qu'il couronnait de forts les hauteurs de Saint-Irénée, de Saint-Just, de Loyasse, de Pierre-Scize, les pétitions de la ville lui firent comprendre que la chapelle de Fourvières, avec la protection de Celle que l'Église nomme la *Tour d'ivoire* et la *Tour de David,* valait mieux pour la garde de la cité que toutes les forteresses.

La Vierge le fit bien voir en 1832 et 1835, en 1849, 1854 et 1865, lorsque le choléra passa tout autour de Lyon, sans avoir la permission d'y entrer.

Puissante contre les épidémies, N. D. de Fourvières ne l'est pas moins à l'heure des inondations. Quand, en 1840, les eaux réunies du Rhône et de la Saône ont submergé, jusqu'au premier étage, les maisons des bas quartiers qui s'écroulent, c'est à peine si, dans ce grand désastre, on eut à déplorer deux ou trois morts.

Mgr de Bonald rétablit, en 1843, les processions votives. Comme les précédentes, la révolution de 1848 menaça Fourvières; mais les menaces furent vaines : « Tant que cette Montagnarde sera là-haut, s'écria un jour un ouvrier brandissant le poing contre le clocher, nous ne pourrons rien faire! » Cette parole brutale, dit le Père Chrysostome, exprimait la persuasion de tous.

Le 8 décembre 1852 fut témoin de l'érection, au sommet du clocher restauré de Fourvières, de cette magnifique statue, haute de cinq mètres soixante centimètres, œuvre de M. Fabisch, un Lyonnais, et que bénit Mgr de Bonald.

La chapelle elle-même, de plus en plus insuffisante, va être agrandie. Une véritable basilique s'achève près de l'antique sanctuaire.

Vingt prêtres suffisent à peine à l'empressement des pèlerins. Près de vingt mille messes y sont célébrées tous les ans, et trois cent mille communions distribuées. Toutes les paroisses de la ville et cinquante du voisinage s'y rendent annuellement.

Tous les évêques du monde qui viennent à Lyon solliciter pour leurs missions lointaines les aumônes de la *Propagation de la foi,* visitent N. D. de Fourvières. Depuis vingt-sept ans, la Reine des Lyonnais a son journal hebdomadaire : l'*Écho de Fourvières,* qui va partout, portant, chaque samedi, le récit des gloires et des nouveaux bienfaits de Marie.

NOTRE-DAME DE VALFLEURY (⛵ 1860). Comme le nom l'indique, ce pèlerinage se cache dans une riante vallée, au sommet d'un triangle,

Digitized by Google

dont les villes de Saint-Étienne, Saint-Chamond et Rive-de-Gier forment la base. M. l'abbé Salesse vient récemment d'en écrire l'histoire.

Depuis quelle époque les habitants des monts lyonnais viennent-ils à ce sanctuaire? Depuis dix siècles, répond la légende. C'était à la fin du huitième, la veille de Noël. Tous les coteaux étaient couverts de neige : des bergers avec leurs troupeaux se rendaient à une fontaine. Soudain, leurs regards éblouis aperçoivent un genêt tout en fleur, et sur ce genêt une statue de la Vierge Marie. Portée par messire Rimaud, curé de Saint-Christot en Jarrest, à l'église paroissiale, la statue revint à son genêt fleuri, et les peuples lui bâtirent un modeste oratoire.

Telle est cette légende gracieuse que nous retrouvons sans cesse avec quelques variantes.

Messire Rimaud avait bâti la chapelle avec plus de zèle que de science, sans doute. Élevée sur un terrain mouvant, elle se renversa peu après, un jour de Noël; mais la Dame de Valfleury ne voulut pas que l'inauguration de son culte fût un deuil pour personne, et l'accident survint le soir, quand les fidèles avaient quitté le saint lieu.

Dom Turpin, successeur de Rimaud, releva la chapelle en 980, grâce aux largesses d'Émile Claperon, seigneur de Saint-Christot, et du roi de France lui-même, Henri Ier. Deux chapelains étaient dès lors attachés au service du pèlerinage; ils furent remplacés, en 1052, par les Bénédictins de la Chaise-Dieu.

Comme partout ailleurs, les fils de Saint-Benoît transformèrent la solitude de Valfleury; un bourg se forma pour recevoir les pèlerins. Les anciens terriers de l'abbaye mentionnent trente-huit boutiques érigées autour de la chapelle. Ce nombre seul indique l'affluence des fidèles, avides de gagner les indulgences dont les Papes avaient comblé ce sanctuaire.

Cette grande prospérité était due en partie au zèle des Bénédictins. Elle allait diminuer et finir avec eux. Vers 1400, ces religieux s'adjoignirent au prieuré de Savigneu, près de Montbrison, et en 1466 leur prieuré tombait en commende. C'était alors le plus grand malheur qui pût atteindre un monastère. Diminués dans leur nombre, privés d'élire leur prieur, paralysés dans leur action, n'ayant plus de quoi vivre, les Bénédictins durent s'éloigner de Valfleury, et leur départ fut le signal d'une profonde décadence.

Pendant un siècle et demi, il ne vint plus à Valfleury que quelques pèlerins isolés, et cependant la Sainte Vierge continuait d'y manifester sa puissance. C'est ainsi que, en 1620, la vénérable Agnès de Langeac y reçut

Digitized by Google

la sainte communion de la main d'un ange, faute d'un prêtre qui pût la lui donner. Trois ans auparavant, mademoiselle Catherine de Monery, apportée presque mourante à la chapelle, y avait été subitement guérie.

Ces prodiges ravivèrent un peu le pèlerinage; mais la peste qui survint en 1629 y ramena toutes les populations d'alentour. Saint-Chamond, cruellement éprouvé, donna l'exemple. Malgré le dévouement des prêtres et des religieux Capucins, dont plusieurs moururent victimes volontaires du fléau, le mal continuait ses ravages et ne cessa qu'à la suite du vœu que firent les habitants d'aller tous les ans en procession à Valfleury.

Cinquante-deux paroisses imitèrent cet exemple.

Ces processions périodiques entretenaient la dévotion. Afin de la favoriser, M. Manis, chanoine de Saint-Paul, à Lyon, et abbé commendataire de Savigneu, ne pouvant rétablir à Valfleury les Bénédictins, y manda les fils de Saint-Vincent de Paul. Sous la direction de l'un d'eux, messire François Hébert, plus tard évêque d'Agen, trois Lazaristes prirent possession du prieuré de Valfleury, le 22 novembre 1687. Pendant plus d'un siècle, leur zèle et l'édification d'une sainte vie rendirent au pèlerinage toute sa vogue et sa ferveur.

Quand survinrent les jours d'épreuves, ces dignes ouvriers payèrent de leur vie leur fidélité à leurs devoirs et leur attachement à N. D. de Valfleury. Dès les premières annonces des attentats de la Révolution, les habitants s'empressèrent de cacher la statue, les vases sacrés, les reliquaires précieux et les cloches, et lorsque les *sans-culottes* se présentèrent, il ne se trouva personne, pas même un enfant, qui, par peur ou cupidité, trahît le secret.

Trompés dans leur attente, les hommes de 93 s'acharnèrent sur l'église et le couvent, dont il firent un monceau de ruines; les registres des miracles, les *ex-voto,* les tableaux de la chapelle furent brûlés sur la place.

Vendue comme bien national, l'église avait été acquise par M. le docteur Baron, qui se hâta de la rendre aux prêtres de la Mission, dès 1802. Sa petite-fille, mademoiselle Octavie Baron, Sœur de Saint-Vincent de Paul, ajouta à cette générosité, et transforma la maison paternelle en un orphelinat.

Quant au couvent, il fut également racheté par les Lazaristes.

Dès 1802, la dévotion reprit son cours, et, en 1809, le cardinal Fesch, détachant Valfleury de Saint-Christot, l'érigeait en paroisse distincte.

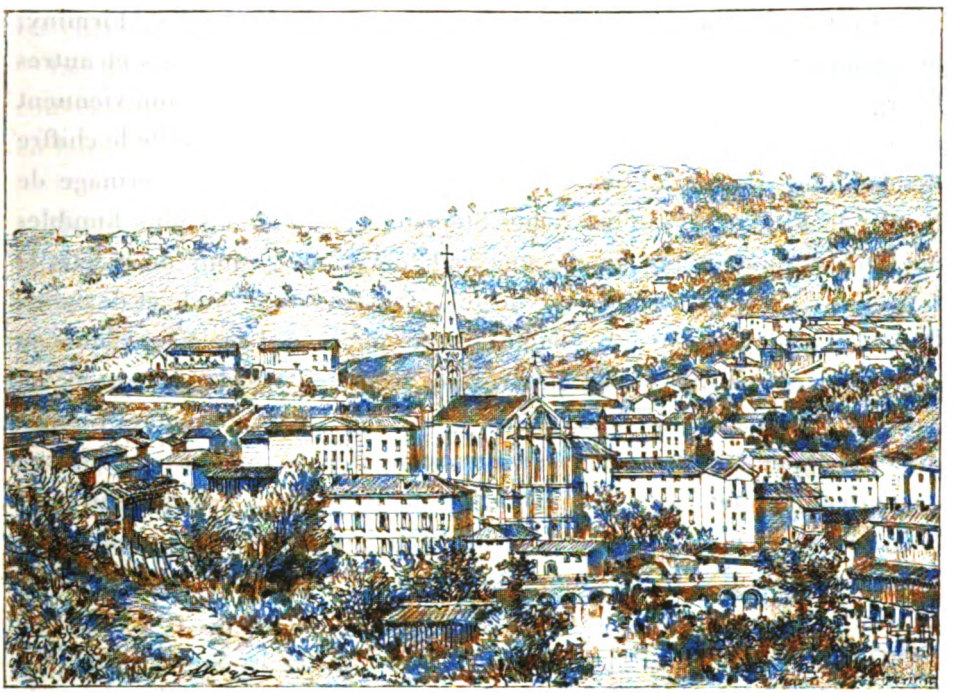
Des hommes éminents se sont succédé dans la direction de la paroisse et du pèlerinage, s'appliquant à relever les ruines matérielles et morales causées par la Révolution. De 1814 à 1816, la colère de Napoléon punit les

Digitized by Google

Lazaristes de leur attachement à Pie VII, en les éloignant de Valfleury; mais ils y revinrent, prêts à toutes les œuvres que Dieu demandait à leur zèle.

L'une des principales était la reconstruction de l'église. M. Lugan, nommé supérieur en 1840, se dévoua à cette entreprise. L'édifice ne fut toutefois achevé qu'en 1866. Mgr de Bonald le consacra lui-même, assisté des évêques de Toronto, d'Autun et de Genève.

La dévotion de ses gardiens et des peuples du voisinage n'avait pas



NOTRE-DAME DE VALFLEURY.

attendu cette consécration pour solliciter de Pie IX le couronnement de l'antique statue. La cérémonie eut lieu le 31 mai 1860, au milieu d'un immense concours. Le cardinal de Bonald, empêché, avait subdélégué à sa place Mgr Lyonnet, alors évêque de Valence, et qu'assistaient Mgr Fransoni, archevêque de Turin, et Mgr de Marguerie, évêque d'Autun.

Comme en plusieurs autres chapelles de pèlerinages célèbres, assis sur les montagnes, Valfleury a son chemin de croix monumental, dont le cardinal Caverot a solennellement béni les quatorze stations. Tous les ans, les paroisses voisines ont repris l'habitude de se rendre en procession à N. D. de Valfleury.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Saint-Genest-Lerpt. La *Revue hebdomadaire* du diocèse de Lyon (1887, p. 502) donnait sur ce pèlerinage les renseignements suivants :

« Mercredi, 14 septembre, a eu lieu, à Saint-Genest-Lerpt, près de Saint-Étienne, le pèlerinage annuel à N. D. de Pitié. Sous le règne de Louis XIII, une épidémie avait désolé cette contrée, et un vœu fait à la Sainte Vierge, en reconnaissance de la disparition miraculeuse du fléau, amène tous les ans, depuis cette époque, une affluence de pèlerins à Saint-Genest-Lerpt.

« De tous les villages voisins on accourt : Roche-la-Molière, Firminy, le Chambon, Saint-Victor, Saint-Héand, la Fouillouse, Villars et autres bourgs sont représentés à la fête. Mais ce sont les Stéphanois qui viennent surtout en très grand nombre. On peut évaluer à plus de six mille le chiffre des habitants de Saint-Étienne qui ont fait cette année le pèlerinage de N. D. de Pitié, car les plus riches Stéphanois comme les plus humbles ouvriers ou mineurs ont en elle une égale dévotion. Le jour de la fête, le travail s'arrête dans les puits et dans les mines de Côte-Chaude et de Saint-Genest. La foule est pieuse, malgré son animation, et mêle ses chants au son joyeux des cloches et aux fanfares qui accompagnent la procession.

« Les pèlerins se succèdent dans la petite chapelle, pour vénérer l'image de Notre-Dame, entourée d'*ex-voto* nombreux. On prie et l'on se prosterne devant l'autel pour baiser les pieds et les mains de Notre-Seigneur au tombeau. D'autres pèlerins, et ce sont de beaucoup les plus nombreux, font leurs dévotions à N. D. de Pitié, et retournent à leur travail. »

NOTRE-DAME DE PITIÉ. Sous ce même titre, la Sainte Vierge est honorée dans plusieurs pèlerinages du diocèse de Lyon. Dans le canton de Rive-de-Gier, la paroisse de la Cula vénère, depuis le treizième siècle, une statue noire et très belle que les vandales de 93 brûlèrent, mais dont la copie exacte a été replacée dans la chapelle restaurée en 1859.

Saint-Romain en Jarrest possède aussi un sanctuaire érigé en 1524 et très visité au mois de septembre.

Belleville, sur la Saône, a une chapelle bâtie par Humbert III de Beaujeu, en 1168.

Enfin, à Sainte-Paule, canton de Bois d'Oingt, on vénère Marie sous le vocable de N. D. de Pitié.

Digitized by Google

NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, à Montbrison. Sous ce titre plus joyeux, la Sainte Vierge protège Montbrison. La chapelle, centre du pèlerinage, fut bâtie en 1212, par Guy IV, comte de Forez, et la première pierre posée par la main innocente de son tout jeune fils, Guy V, comme le représente un vitrail. Une statue de la Mère de Dieu, que les sires de Forez conservaient dans leur château, orna le maître-autel. Sur le piédestal était gravé le mot *Espérance,* d'où le pèlerinage a pris son nom.

François Ier la visita, mais, hélas! le terrible baron des Adrets la visita aussi, pour la détruire avec sa chapelle. Du haut du donjon, il précipita les chanoines, ses gardiens.

La Révolution renouvela ces mêmes scènes, convertit en caserne le couvent et la chapelle; mais la piété ne s'est pas lassée et l'a relevée pour en faire une église paroissiale.

NOTRE-DAME DE CHAUDIEU. Chaudieu, au nord de Montbrison, possède une statuette de la Sainte Vierge, haute de quinze centimètres, dont le travail et le fini accusent le douzième ou le treizième siècle. Vénérée longtemps dans l'église voisine de Sauvain, elle attire tous les ans de nombreux pèlerins pour la fête de la Nativité.

NOTRE-DAME DE VERNAY et **NOTRE-DAME DE LAVAL**, près Roanne, étaient deux sanctuaires jadis très fréquentés. Le premier abrite une statue qui a dû remplacer, à la fin du seizième siècle, celle que les huguenots avaient détruite. Elle est noire et voit encore à ses pieds quelques pèlerins, particulièrement le 8 septembre.

Dans le second, on vénéra jusqu'à la Révolution une statue que l'on prétendait avoir été apportée d'Orient par saint Louis. Les comtes d'Urfé étaient les bienfaiteurs de cette chapelle, comme l'attestent leurs armes, gravées aux clefs de voûte.

NOTRE-DAME DE LAY, au canton de Saint-Symphorien, est un pèlerinage à part, dont la solennité ne revient que tous les cinq ans. Elle se célèbre par une procession magnifique, grossie de toutes les populations d'alentour.

NOTRE-DAME DE TOURZIE, à la Pacaudière. C'est une Vierge sculptée en pierre inconnue. Elle est noire, haute de cinquante centimètres, trouvée, dit-on, avant le onzième siècle et invoquée sous le titre de Salut des infirmes.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE BROUILLY, dans le Beaujolais, est une chapelle récente dont l'érection répond à des besoins nouveaux. Les vignobles de cette riche contrée étaient ravagés par l'oïdium et le phylloxera. Les habitants recoururent à la Sainte Vierge et lui bâtirent sur un coteau une jolie chapelle, qui fut bénite le 8 septembre 1857. La Vierge sculptée sur la façade présente à son divin Fils, qu'elle tient sur son bras, une grappe de raisin, et, en la lui montrant, son regard est toute une prière.

Tous les ans, la fête de la Nativité réunit quatre ou cinq mille vignerons ou pèlerins.

Dans la paroisse de Saint-Nizier-sous-Charlieu, la même pensée de confiance en la Vierge plaidant à Cana, près de son Fils, en faveur de ceux qui n'avaient plus de vin, s'est traduite sous une forme un peu différente. Sur une des collines qui séparent le Forez du Brionnais, se dresse une statue de Marie, en pierre, haute de deux mètres et debout sur un piédestal de six mètres. La statue a été inaugurée le 22 septembre 1888.

NOTRE-DAME DE GRAND-RIS et **NOTRE-DAME DE RIVOLET** sont deux sanctuaires en grande vénération dans les cantons de Villefranche et de la Mure : on y vient en procession dans les calamités publiques. Dans le premier, on sollicite surtout le beau temps; dans le second, la pluie, selon que l'un ou l'autre, par leur continuité, menacent les biens de la terre. Admirable confiance des peuples, qui n'a jamais été trompée et qui fait de Marie, comme elle est en effet dans le plan divin, la distributrice de toutes les grâces !

NOTRE-DAME DE VILLECHENÈVE, au canton de Saint-Laurent de Chamousset, était une humble chapelle dont la construction remontait au neuvième siècle et qui s'est rajeunie. L'antique statue, détruite par la Révolution, a de même été remplacée par une autre qui passe pour un chef-d'œuvre.

NOTRE-DAME DE LA ROCHE, aux Sauvages, près de Tarare, est un pèlerinage d'origine récente. Une enfant gardait les brebis dans la montagne. Poussée par sa piété naïve, elle plaça dans le rocher une statuette de Marie : « *Tu es petite,* lui dit-elle, *mais tu grandiras un jour.* » La statue ne grandit pas; mais un pèlerinage s'établit et prit très vite de grands accroissements.

Le 18 août 1867, une chapelle, sollicitée par l'enfant, fut solennellement

Digitized by Google

bénite devant plus de dix mille pèlerins. M. Bassan, l'architecte de Fourvières, a aussi élevé cette gracieuse chapelle.

NOTRE-DAME DE COUZON, sur la paroisse de ce nom, au canton de Neuville, est une statue de N. D. de Lourdes, récemment élevée sur le sommet d'une montagne qui domine la rive droite de la Saône.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE a aussi son autel et sa chapelle sur un coteau de la paroisse de Chérier, au canton de Saint-Just en Chevalet. Tous les ans, depuis bientôt un quart de siècle, les populations du Roannais s'y trouvent réunies le dimanche le plus voisin du 19 septembre, et, la chapelle étant trop étroite, on célèbre en plein air le Saint Sacrifice.

Digitized by Google

Digitized by Google

BOURGOGNE

DIOCÈSE DE BELLEY

N. D. de Saint-Rambert.
N. D. d'Ambronay.
N. D. de Nièvre, a Vaux.
N. D. de Poirin, a Flaxieu.
N. D. de Mazières, a Hauteville.
N. D. de Popolo, a Vieux.
N. D. de Bourg.
N. D. de Pont-de-Vaux.
N. D. des Conches, a la Ramasse.
N. D. de Bonne-Grace, a Pont-d'Ain.
N. D. de Prompt-Secours ou de Bellor, a Cormoz.
N. D. de la Roche, a Salavre.
N. D. des Minimes, a Montmerle.
N. D. de Beaumont.
N. D. des Dombes, au Plantay.
N. D. des Marais, a Montluel.
N. D. d'Accout, près Bellegarde.
N. D. du Préau, a Cerdon.
N. D. de Confort, a Chézéry.
N. D. de l'Assomption, a Allemogne.
N. D. de Riant-Mont, a Vésancy.
N. D. d'Ars.

L'ancien duché de Bourgogne comprenait le Dijonnais et l'Auxois, qui ont formé le département de la Côte-d'Or, avec l'Autunois et le Chalonnais, qui composent la partie septentrionale du département de Saône-et-Loire. En dépendaient aussi le Mâconnais, le Charolais, l'Auxerrois, réunis au Sénonais pour former le département de l'Yonne; et enfin, la Bresse, le Bugey, la principauté des Dombes et le pays de Gex, englobés aujourd'hui dans le département de l'Ain.

Cette province, l'une des plus riches de la France, est aussi l'une des plus attachées au culte de la Sainte Vierge.

Le diocèse de Belley, formé au cinquième siècle, est suffragant de Besançon et s'étend sur les anciennes provinces du Bugey, de la Bresse et de la principauté des Dombes, auxquelles le traité de Lyon, en 1601, adjoignit le pays de Gex, détaché de la Savoie : ce qui compose aujourd'hui le département de l'Ain. Ce diocèse compte de nombreux pèlerinages d'importance moyenne. Nous y suivrons l'ordre des archiprêtrés.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE SAINT-RAMBERT. Au nord-ouest de la ville épiscopale, Saint-Rambert possède, dit-on, le plus ancien pèlerinage du diocèse. On en attribue la fondation à un noble Romain, du nom de Domitien, qui, dans le premier quart du cinquième siècle, fuyant la persécution des ariens, se réfugia dans cette solitude. Il y bâtit une chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge. Un monastère se forma, et autour se groupa la petite ville de Saint-Rambert. La Révolution détruisit le monastère, chassa les Bénédictins, mais n'a pas réussi à enlever à ces populations leur dévotion à la Mère de Dieu.

NOTRE-DAME D'AMBRONAY, plus récente que N. D. de Saint-Rambert, remonte cependant à la fin du septième siècle. Elle fut ruinée par les Sarrasins au siècle suivant; mais Bernard, riche propriétaire de Lyon, en échangea l'emplacement avec l'abbé de Luxeuil contre quelques autres domaines. Bernard l'ayant ainsi achetée la répara, ainsi que le monastère, dont il devint abbé, puis archevêque de Vienne.

L'église fut rebâtie et augmentée au milieu du treizième siècle, et, bien que 93 y ait laissé les traces de son passage, c'est encore un édifice remarquable. Le pèlerinage n'a plus son importance d'autrefois; une foire très fréquentée en est le principal souvenir.

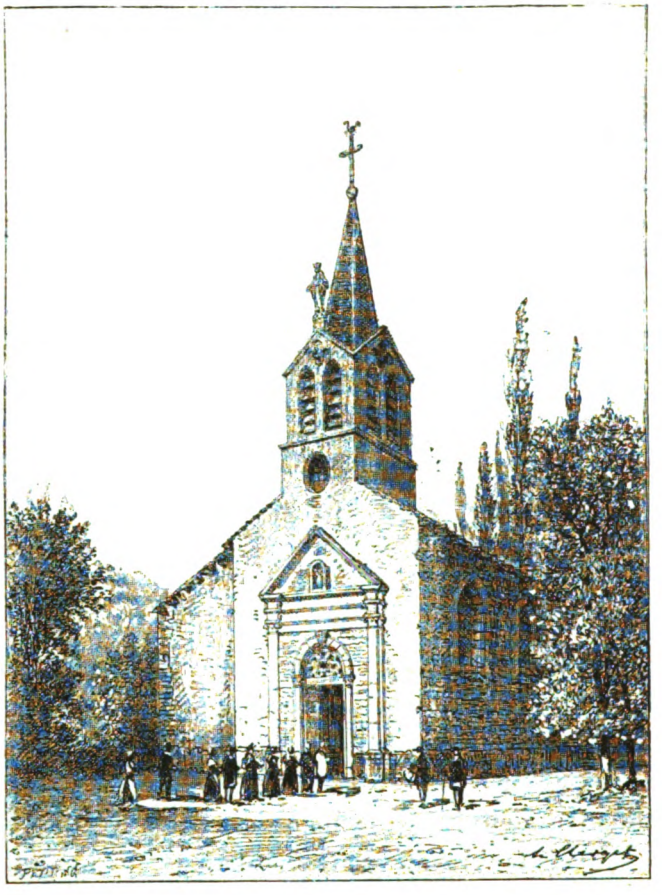
NOTRE-DAME DE NIÈVRE, à Vaux. Nous empruntons au *Pèlerin* (1874, p. 64) l'historique abrégé de ce pèlerinage, mieux conservé et plus suivi que les deux précédents. A deux kilomètres d'Ambérieu, en descendant vers la vallée du Rhône, se trouve, sur la paroisse de Vaux, la chapelle de N. D. de Nièvre, qui est, depuis huit siècles, le rendez-vous des pèlerins de la Bresse et du Dauphiné. L'archevêque de Lyon, Mgr Camille de Neuville, la visitant, en 1655, la trouva desservie par un Dominicain. Elle fut ensuite confiée aux chanoines de Lyon; puis, à partir du dix-huitième siècle, le curé de Vaux en fut chargé. C'est ce qui existe encore.

On rapporte à l'année 1760 un miracle éclatant arrivé dans cette chapelle. Un enfant était venu au monde mort-né. Son père, Joseph Rigolet, du village de Montferrant, paroisse de Torcieu, l'apporte à N. D. de Nièvre et le dépose sur l'autel. Sa prière ne parut pas exaucée, et le soir, l'enfant fut enterré derrière la chapelle. Un peu plus tard, Étienne Prévôt, priant devant l'image de la Sainte Vierge, entendit des cris d'enfant, mais n'y prit pas garde. Deux jours après, le 6 avril, qui était un jour de Pâques, Benoit Dupert, âgé de seize ans, se rendait de grand matin à la chapelle pour y faire ses stations, et pendant sa prière il entendit distinctement la

Digitized by Google

voix d'un enfant. D'autres personnes arrivèrent ; on déterra le petit cadavre, que l'on porta de nouveau sur l'autel. La chapelle fut bientôt remplie, et le soir, vers les quatre heures, l'enfant ouvrit l'œil gauche, remua les doigts devant plus de cent témoins, reçut le saint baptême et s'endormit pour toujours.

Le pèlerinage n'a jamais été complètement interrompu ; mais depuis



NOTRE-DAME DE NIÈVRE, A VAUX.

1873, plusieurs paroisses du voisinage : Lagnieu, Saint-Denys, Saint-Jean-le-Vieux, Bettant, Ambutrix, Leyment, Château-Gaillard, Arandaz, le petit séminaire de Meximieux, le pensionnat de Saint-Joseph de Bourg, etc., ont repris l'habitude d'y venir tous les ans, pendant les mois d'août et de septembre.

NOTRE-DAME DE POIRIN, à Flaxieu. Dans le onzième siècle, la paroisse de Flaxieu, au canton de Virieu-le-Grand, possédait un monastère

Digitized by Google

de Bernardines dont la chapelle était un foyer de dévotion à Marie. Les religieuses quittèrent cette solitude, mais la chapelle conserva ses traditions, et les paroisses du voisinage continuèrent d'y venir prier.

La Révolution renversa l'oratoire; mais telle était la piété des habitants, qu'on les voyait, à toutes les fêtes de la Sainte Vierge, agenouillés sur les décombres, chantant des cantiques, et plantant sur les arbustes voisins les cierges qu'ils ne pouvaient plus déposer aux pieds de la Madone.

Témoin d'une dévotion si persévérante, un prêtre, M. Cellier, releva la chapelle. Toute la contrée voulut, malgré sa pauvreté, contribuer à cette restauration. La statue qui décorait autrefois une des portes de la ville de Belley fut placée sur l'autel et devint N. D. de Poirin.

Tous les ans, près de deux mille pèlerins s'y trouvent réunis pour l'Assomption.

NOTRE-DAME DE MAZIÈRES, près Hauteville. Ce sanctuaire est l'honneur du canton d'Hauteville. On y arrive aujourd'hui par une belle route plantée de sapins, qui a remplacé les rudes sentiers d'autrefois.

De temps immémorial, on se rend à Mazières des cinq ou six cantons voisins.

La fête principale se célèbre le 2 juillet, au milieu d'une foule considérable.

NOTRE-DAME DE POPOLO, sur la paroisse de Vieux, au canton de Champagne, était une chapelle bâtie près d'un précipice, où les voyageurs, obligés de le franchir, se recommandaient avec confiance à la Sainte Vierge.

La Révolution a détruit le sanctuaire sans interrompre la dévotion. Elle a repris son cours vers une nouvelle Madone, qu'un curé de Vieux a établie dans cette solitude, sous un joli monument en pierre de taille. L'affluence des pèlerins y est énorme, le 8 décembre.

NOTRE-DAME DE BOURG. M. Jules Baux, archiviste du département de l'Ain, a publié, il y a quinze ans, une intéressante notice sur ce sanctuaire.

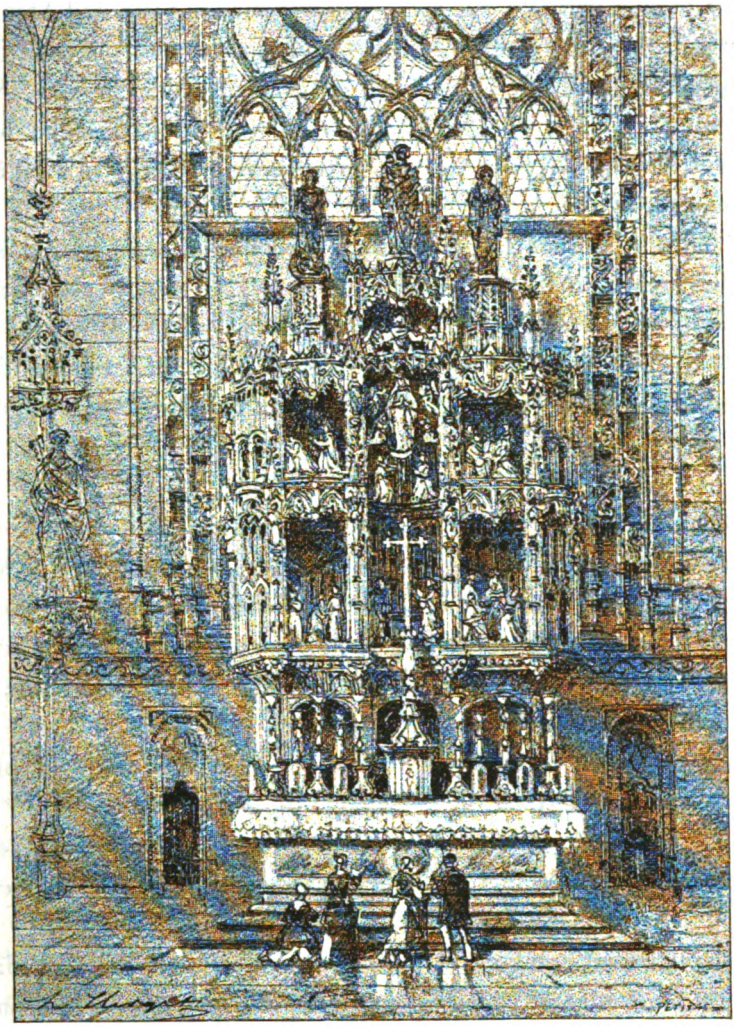
La statue qu'on honore à Bourg fut trouvée, dit la tradition, dans un saule par un berger.

Sauvée comme par miracle, pendant que les impies de 93 dévastaient l'église, une partie du tableau sculpté qui contenait la vénérable image est

Digitized by Google

encore aujourd'hui exposée à la vénération des fidèles aux fêtes de la Sainte Vierge.

Cette sculpture accuse le treizième siècle, et c'est aussi l'époque attribuée par la tradition à sa découverte.



NOTRE-DAME DE BOURG.

Dès 1342, Aymon, comte de Savoie, gravement malade, s'y était rendu en pèlerinage.

« Il étoit allé, dit une ancienne chronique, de son chastel de Chambéry, en grande humilité et dévotion, au benoist corps sainct de monsieur sainct Claude, en Comté... Mais, voyant non estre guéry, s'en retourna de rechief au temple et esglise de la ville de Bourg en Bresse, la veille de

Digitized by Google

l'Assomption Nostre-Dame, et va offrir à l'honneur de Dieu et de Nostre-Dame deux cierges, ardants perpétuellement, jour et nuit, en l'esglise et devant l'image de la très haute et glorieuse Mère de Dieu, dédiquée (dédiée) et fondée en ladicte ville ; et après avoir faict son offrande de dévotion, ledict comte Aymon fut guéry et sain de tous points ; et donna dix florins pour estre dicte une messe solemnelle à la feste de l'Assomption, et iceluy jour estre faict sermon des grandes grâces qui se trouvent envers la glorieuse Vierge, et que ledict sermon fust faict par le prestre, le visaige tourné contre l'image de ladicte glorieuse Vierge. Et lorsque le comte Aymon eut garison et paix en son pays, mercia Dieu et se prist à mener bonne vie et saincte. »

La Révolution voulait tout détruire. Dieu ne lui laissa le temps que de démolir le clocher ; mais les habitants de Bourg ont réparé ces désastres... « Cependant, ajoute le *Messager du dimanche* (22 avril 1888), la procession si solennelle d'autrefois se fait à huis clos dans l'église, et les autorités municipales, malgré la présence de Mgr l'évêque à cette fête, ont garde d'y assister. »

NOTRE-DAME DE PONT-DE-VAUX. A l'extrémité nord-ouest du diocèse, au milieu d'une forêt, une statue de la Très Sainte Vierge avait été découverte, et la joie fut si grande, que plusieurs personnes du voisinage lui bâtirent une chapelle et vinrent fixer près d'elle leur habitation. Une partie de la forêt se défricha, et la petite ville de Pont-de-Vaux, ou des Vallées, se forma tout autour.

Dès l'année 1386, la chapelle avait de nombreux autels et plusieurs cloches, ce qui indique déjà un pèlerinage important.

Léon X, en 1515, l'érigeait en collégiale, et le cardinal évêque de Maurienne, Louis de Gaverod, lui fit par testament des legs considérables.

La statue disparut pendant la Révolution. M. l'abbé Renoud, dans une lettre qu'il nous adresse, semble croire qu'elle est aujourd'hui dans une niche, au château de Vernay, à Reyssouze, chez M. le colonel Desmary.

Pont-de-Vaux possédait autrefois une autre chapelle où la Sainte Vierge était honorée sous le titre de *N. D. des Champs*.

Enfin, à Pajot, paroisse de Saint-Bénigne, dans le canton de Pont-de-Vaux, une autre chapelle était un but de pèlerinage, dont la famille Guèpe garde encore l'antique statue.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DES CONCHES, à la Ramasse. Au commencement du dix-septième siècle, le village de Saint-Julien périt tout entier dans un de ces cataclysmes assez fréquents dans les montagnes.

Au milieu des ruines, on trouva une statue de Marie, à laquelle on éleva un oratoire sur la colline des Conches, paroisse de la Ramasse, au canton de Ceyzériat.

Ce fut bientôt pour le pays un lieu de pèlerinage très populaire; mais la Révolution rasa la chapelle, dont il ne resta que des débris épars.

Un jour, de pieuses femmes priaient sur ces débris. Soudain, au milieu des pierres en désordre, elles aperçoivent intacte l'ancienne statue, qu'elles emportent, pleines de joie, dans leur maison, et un peu plus tard à l'église paroissiale.

Mais tel était l'attachement du peuple à l'ancien lieu de pèlerinage, qu'on ne recula devant aucun sacrifice pour rétablir la chapelle. En 1839, Mgr l'évêque de Belley la bénissait et y rapportait lui-même l'antique statue, que plus de deux mille pèlerins visitent tous les ans, le jour de la Nativité.

NOTRE-DAME DE BONNE-GRACE, à Pont-d'Ain, est un sanctuaire de date récente, fondé par Mgr Devie, qui établit près de là des missionnaires.

De nombreux *ex-voto* témoignent déjà de la confiance des peuples et des grâces obtenues dans cette chapelle, aussi charmante que son nom.

NOTRE-DAME DE PROMPT-SECOURS ou **DE BELLOR**, à Cormoz. Sur la paroisse de Cormoz, au canton de Saint-Trivier de Courtes, N. D. de Bellor ou de Bel-Or est une chapelle bâtie au dix-septième siècle par un gentilhomme, reconnaissant ainsi le prompt secours qu'il avait reçu de la Sainte Vierge.

Son cheval l'emportait furieux à travers la forêt, quand tout à coup l'animal s'arrête devant une statue de Marie, suspendue aux branches d'un arbre.

Le cavalier met pied à terre, fixe lui-même au tronc de l'arbre la statuette, qu'il abrita bientôt sous une chapelle. Le lieu s'appelait Bellor, la chapelle en prit le nom.

C'est à N. D. de Prompt-Secours que s'adressent dans leurs calamités les populations voisines.

En 1854, la Sainte Vierge protégea visiblement la contrée contre le choléra qui ravageait tous les environs.

Digitized by Google

Trois mille pèlerins s'y pressent le dimanche qui suit la fête de l'Assomption. Une nouvelle chapelle a été bénite le 19 novembre 1874.

NOTRE-DAME DE LA ROCHE, à Salavre, est le pèlerinage du canton de Coligny. Comme son nom l'indique, N. D. de la Roche habite un endroit sauvage, entouré de rochers.

NOTRE-DAME DES MINIMES, à Montmerle, était desservie par un chapelain dès 1347. A défaut d'Augustins qui devaient le remplacer, les Minimes s'y établirent à la fin du quatorzième siècle, et y séjournèrent jusqu'à la Révolution.

La chapelle fut alors vendue; mais, rachetée plus tard, elle a été rendue à sa première destination par Mgr Devie. La fête principale est la Nativité, et, pendant toute l'octave, les paroisses du voisinage y viennent tour à tour.

NOTRE-DAME DE BEAUMONT n'était autrefois qu'une simple chapelle; c'est aujourd'hui une église paroissiale et un pèlerinage très suivi par les populations du canton de Châtillon-les-Dombes.

La restauration récente de cette église est due au zèle de M. le curé de Beaumont, qui, sauvé d'une mort affreuse sous la glace d'un étang, employa toutes ses ressources et son activité à payer ainsi sa dette de reconnaissance.

Le lundi de Pâques et le mardi de la Pentecôte, on y voit souvent jusqu'à trois et quatre mille pèlerins.

NOTRE-DAME DES DOMBES, au Plantay, et **NOTRE-DAME DES MARAIS**, à Montluel, partagent avec la précédente la dévotion des habitants des cantons de Montluel, Meximieux et Chalamont. La première a refleuri sous la bénédiction de Mgr de Langalerie, évêque de Belley, qui y rappela les Trappistes.

La seconde jouit d'une moindre célébrité que par le passé; mais on y vient encore en pèlerinage le 8 septembre.

NOTRE-DAME D'ACCOUT est à vingt minutes de Bellegarde et d'Arlod en Michaille, et tout proche de Culoz. Le pays de Gex et la Savoie s'y réunissent aux pieds de la Sainte Vierge avec les habitants du Val-Romey ou vallée de Nantua.

Digitized by Google

Pendant tout le mois de septembre, des retraites sont prêchées avant et après la fête de la Nativité et attirent de nombreux pèlerins. La chapelle, entourée d'arbres séculaires, est sur une colline, d'où l'on découvre toute la vallée du Rhône.

NOTRE-DAME DU PRÉAU, à Cerdon, canton de Poncin, célèbre aussi sa fête principale au mois de septembre.

La chapelle, enrichie d'*ex-voto* de toutes sortes, est une des plus belles du diocèse.

On y invoque surtout la Sainte Vierge en faveur des enfants sujets à des frayeurs subites. Ce sanctuaire semble remonter jusqu'au douzième siècle et serait l'œuvre des Chartreux établis à Mérignat.

NOTRE-DAME DE CONFORT, à Chézéry, est un souvenir des religieux Cisterciens, qui sanctifièrent le pays de Gex. Saint Roland, riche seigneur anglais, fonda, dans les dernières années du douzième siècle, une chapelle à N. D. des Sept-Douleurs, près du monastère de Chézéry, dont il était l'abbé.

Ce pèlerinage, autrefois très célèbre, fut tiré de l'éclipse momentanée que lui infligea la Révolution, par le zèle et les offrandes de Sœur Rosalie. Cette illustre amie des pauvres de la capitale, morte à Paris en 1856, était née à Confort.

Sous le regard de N. D. des Sept-Douleurs, elle avait appris à compatir aux afflictions des malheureux et à les soulager, en se dépensant sans mesure. La chapelle, agrandie par ses soins, est devenue l'église paroissiale.

Le pape Léon XII a accordé à ce pèlerinage de nombreuses indulgences, et les pèlerins s'y pressent à toutes les fêtes de la Sainte Vierge.

NOTRE-DAME DE L'ASSOMPTION, à Allemogne, près Thoiry, fut bâtie, en 1445, par le seigneur de Livron. Les Bernois la renversèrent en 1540, mais le marquis d'Allemogne la releva plus magnifique, quarante ans plus tard.

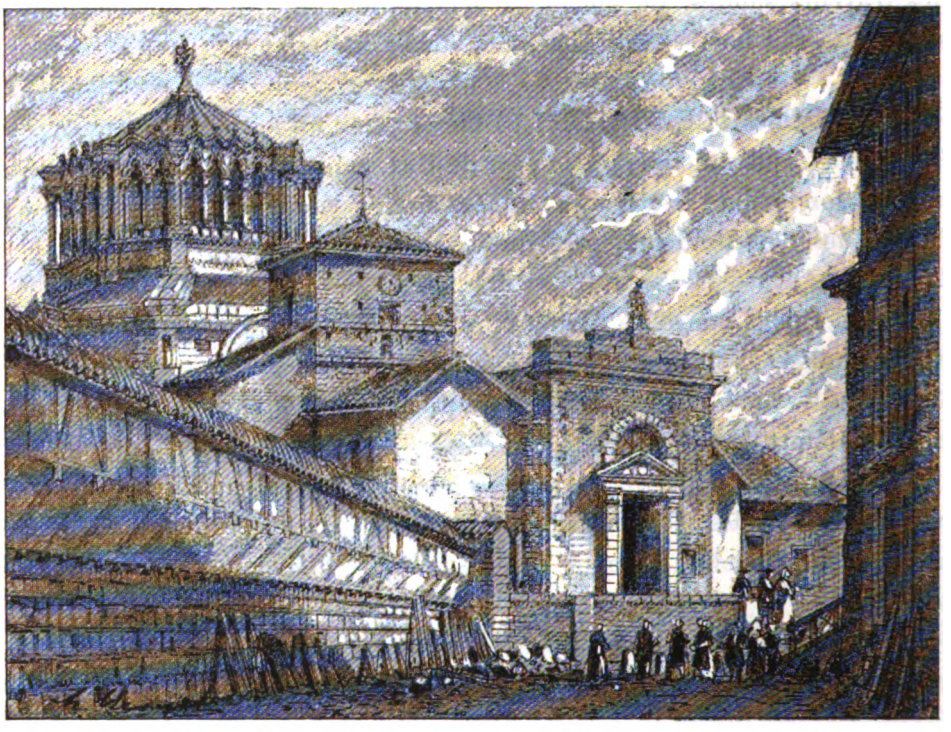
C'est aux pieds de N. D. de l'Assomption que la contrée abjura tout entière, en 1680, les erreurs protestantes.

La Révolution renversa de nouveau la chapelle; mais la piété, qui ne se lasse jamais de réparer, la reconstruisit en 1816, et chaque année, avant l'Assomption, une neuvaine prépare les pèlerins aux grâces que Marie leur distribue.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE RIANT-MONT, à Vesancy, est, avec les deux sanctuaires qui précèdent, très chère aux habitants du pays de Gex. Six mille pèlerins y étaient réunis le 25 mai 1873; ils venaient de la contrée voisine, de la Savoie et même de Genève. Tous les ans, le mois de Marie voit la même affluence.

Enfin, le canton de Trévoux possède à Ars une des églises de France où, grâce au zèle et à la sainteté du vénérable Vianney, la Mère de Dieu a reçu dans ce siècle les plus sincères hommages.



NOTRE-DAME D'ARS, PRÈS TRÉVOUX.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE DIJON

N. D. de Bon-Espoir, a Dijon.
N. D. d'Étang, a Vélars.
N. D. de Toutes-les-Graces, a Chatillon-sur-Seine.
N. D. Saint-Bernard, a Fontaine.
N. D. de Pitié, a Volnay.
N. D. des Vignes, id.
N. D. du Chemin, a Serrigny.
N. D. de Beaune.
N. D. de Citeaux.
N. D. de Lée, a Bessey-lez-Citeaux.
N. D. de la Serrée, a Nuits.
N. D. de Bon-Secours ou de Rouvray, a Jours en Vaux.
N. D. de Grace, a Bard-le-Régulier.

Dijon, capitale du duché de Bourgogne, dépendait autrefois du diocèse de Langres et ne fut érigé en évêché qu'en 1731, par Clément XII. Ce diocèse et le département de la Côte-d'Or confondent aujourd'hui leurs limites.

NOTRE-DAME DE BON-ESPOIR, à Dijon. Dès le milieu du onzième siècle, on vénérait dans un faubourg de Dijon une statue de la Sainte Vierge assez grossièrement sculptée, en bois et de couleur noire. Près de la chapelle qui l'abritait, un hôpital se fonda pour recevoir les pèlerins.

La dévotion croissant, il fallut doubler le nombre des chapelains et agrandir la chapelle. On se mit à l'œuvre en 1252, et cette merveille de l'art gothique ne fut achevée que quatre-vingt-deux ans plus tard. « Ce n'est pas une exagération, dit l'abbé Gaudrillet (*Histoire de N. D. de Bon-Espoir*, imprimée en 1733), d'assurer qu'il n'y a pas dans le royaume une église plus distinguée sous le rapport de la délicatesse. »

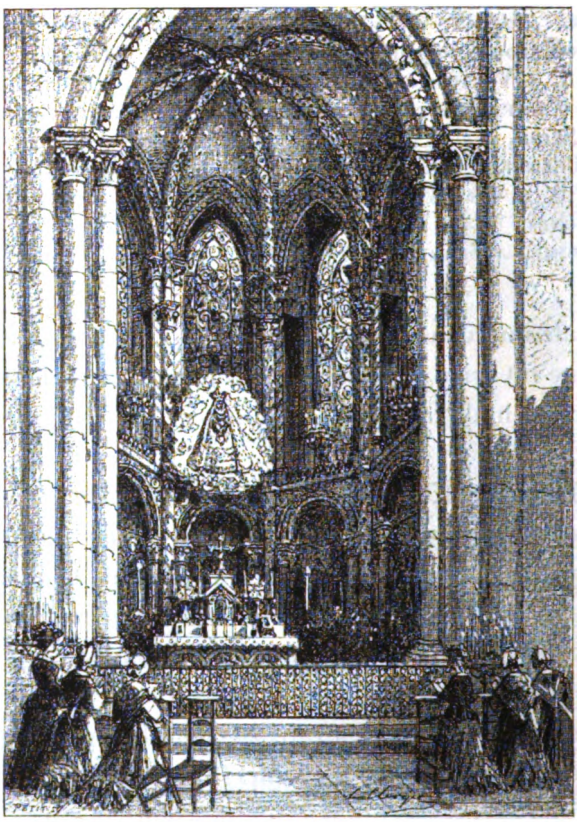
Bâtie tout entière par les offrandes des pèlerins, la belle église de Notre-Dame possédait une chapelle spéciale, merveilleusement décorée, où l'on transporta en 1334 la vénérable image, que l'on nomma jusqu'au seizième siècle N. D. de Bon-Rapport, et depuis N. D. de Bon-Espoir.

Les ducs de Bourgogne, aussi bien que leurs sujets, l'entouraient de leur vénération. L'un d'eux, Philippe le Bon, voulut, en 1462, y fonder à perpétuité le chant du *Salve, Regina*. Son chambellan et fidèle conseiller, Pierre de Beauffremont, seigneur de Charny, avait offert, dès l'an 1443, en l'honneur de N. D. de Bon-Espoir, une sorte de tournoi ou « passe d'armes », pour lequel il envoya un défi aux chevaliers d'Espagne, d'Italie,

Digitized by Google

d'Angleterre et de toute l'Europe chrétienne. Ce « pas » devait durer quarante jours; mais il fut interrompu, vers le milieu, par les mauvaises nouvelles qu'on reçut d'Allemagne.

Philippe Pot, seigneur de la Roche-Nolay, filleul et favori du même duc Philippe le Bon, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus de N. D. de Bon-Espoir, l'avait choisie pour sa Dame. Sur son épée, il avait



NOTRE-DAME DE BON-ESPOIR, A DIJON.

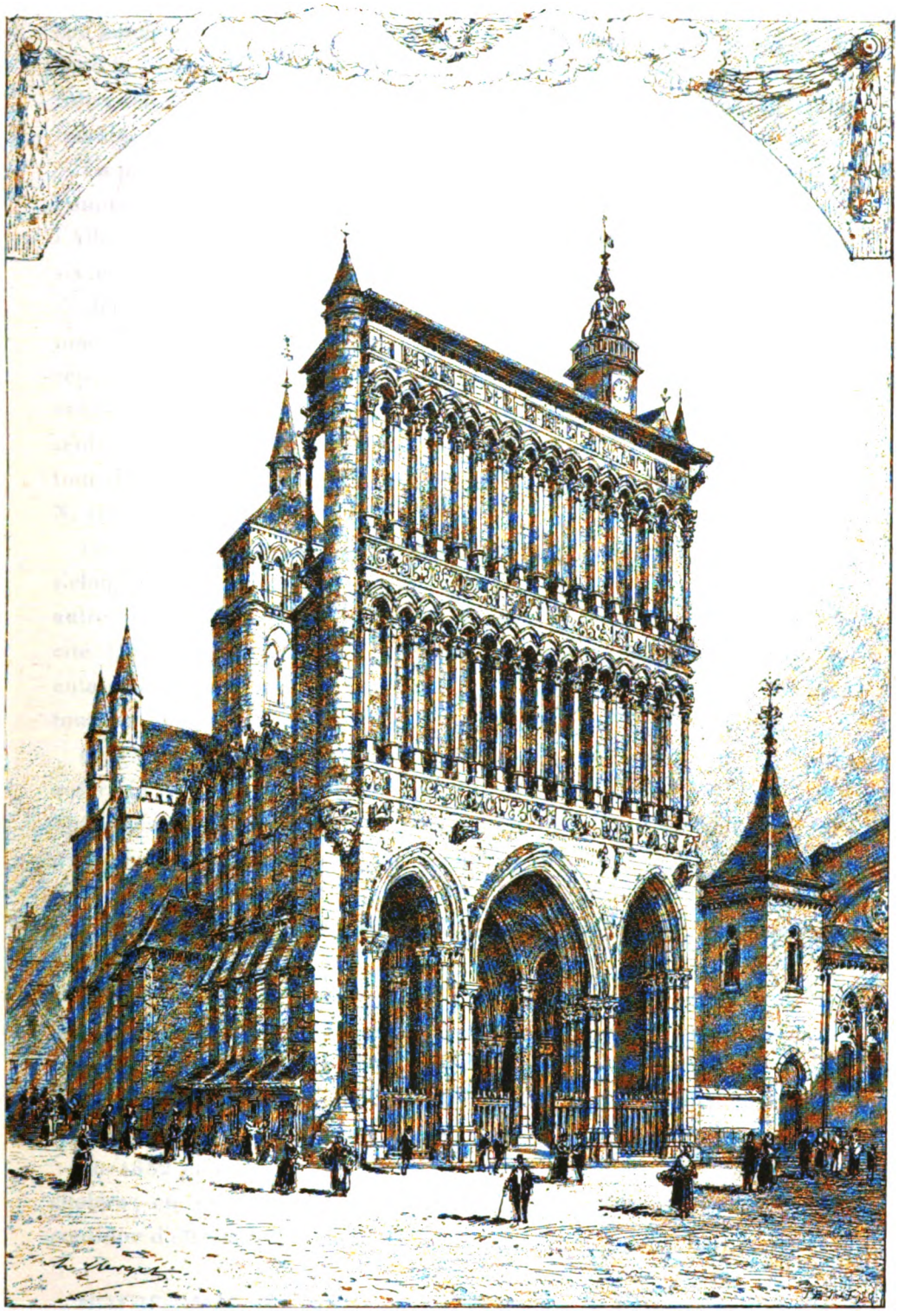
fait graver pour devise : « TANT L VAUT. » Fait prisonnier au siège de Constantinople, Mahomet II lui promet la liberté s'il se défend contre l'adversaire qu'il lui destine. Philippe, qui n'avait guère, au reste, la facilité d'un refus, accepte, confiant en la Vierge, sa Dame.

L'adversaire était un lion!

Mis en face d'un tel ennemi, Philippe regarde son épée, s'adresse en son cœur à N. D. de Bon-Espoir : « TANT L VAUT! » s'écrie-t-il, et d'un premier coup il coupe les deux pieds du lion; un second lui perce le cœur.

Mahomet, frappé d'un tel courage, descend dans le cirque, détache

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE BON-ESPOIR, A DIJON.

Digitized by Google

Digitized by Google

son baudrier : « Portez-le, sire chevalier, en mémoire de moi! » Et il lui rend la liberté. Un tableau rappelant ce fait d'armes se voyait encore à Notre-Dame au siècle dernier; un religieux de Cîteaux, qui en avait été le témoin, en fit le récit authentique.

La protection de la Sainte Vierge sur Dijon se montra visiblement en l'année 1513. La ville, assiégée par vingt-sept mille Suisses, payés par l'Allemagne, l'Espagne et l'Angleterre, n'avait pour toute garnison que six mille hommes, sous la conduite de La Trémoïlle. Dans l'impossibilité de défendre une place démantelée, La Trémoïlle entame des pourparlers; mais les exigences de l'ennemi sont si exagérées que le vieux capitaine répond par un coup de canon. L'attaque recommence, furieuse. De nouvelles négociations obtiennent, le 12 septembre, une trêve, mais d'un jour seulement. Ce jour fut tout entier donné à la prière. Une procession fit le tour de la ville. La cour, l'armée, tout le peuple suivent et acclament N. D. de Bon-Espoir.

Le lendemain, l'ennemi, devenu soudain plus traitable, consentait à s'éloigner moyennant quatre cent mille écus. Et après son départ, une autre procession, celle-ci d'actions de grâces, parcourt de nouveau la cité. On ramasse, çà et là, des boulets lancés pendant le siège, et on les entasse en *ex-voto* autour de l'autel de Marie. On décide, en outre, que tous les ans la ville fêtera l'anniversaire de la levée de ce siège.

Ce grand événement amena le rétablissement de l'antique confrérie autorisée dès 1361 par Guillaume de Poitiers, évêque de Langres, en l'honneur de N. D. de Bon-Espoir. La Sainte Vierge y répondit par de nouvelles faveurs. Dans les sécheresses prolongées, dans les pluies trop abondantes, N. D. de Bon-Espoir réalisait son nom et rendait en bienfaits aux vignerons et aux laboureurs ce qu'ils lui apportaient d'amour et de confiance.

La Révolution ne retrouva plus la Vierge dans sa chapelle. Prétextant des craintes au sujet de la solidité des voûtes, qui disparaissaient sous les *ex-voto,* on avait, en 1698, détruit la chapelle et porté la statue où la piété la replaça après la tourmente. Hélas! elle était alors bien mutilée et n'avait échappé au bûcher que par le courage d'une humble femme.

En 1832 et en 1854, N. D. de Bon-Espoir protégea la ville contre le choléra; en 1870, elle rendit l'espérance à bien des cœurs blessés. Elle continue d'être la Reine de la cité.

NOTRE-DAME D'ÉTANG. Vélars, à trois lieues à l'ouest de Dijon, est une humble paroisse qui possède un des pèlerinages les plus fréquentés

Digitized by Google

de la Bourgogne. Son premier historien, le Père Dejoux, Provincial des Minimes de cette province, écrivait, en 1721, d'après les manuscrits de la célèbre abbaye de Saint-Bénigne, dont l'église sert aujourd'hui de cathédrale.

Outre ces manuscrits originaux, le chroniqueur pouvait lire sur les

NOTRE-DAME D'ÉTANG, A VÉLARS.

fresques de N. D. d'Étang toute la suite de sa merveilleuse histoire, et, d'ailleurs, la tradition lui fournissait encore des données très certaines. Fresques et manuscrits ont disparu ; il ne nous reste que la légende recueillie dans un petit volume par M. l'abbé Javelle, curé de Vélars : *Histoire de N. D. d'Étang*. Voici ce qu'elle nous apprend :

Le 2 juillet 1435, des bergers creusèrent le sol sur un point de la mon-

Digitized by Google

tagne toujours couvert d'une herbe plus verdoyante, près de laquelle un de leurs bœufs aimait à s'attarder. Creusant ainsi, ils découvrirent une statue en pierre représentant la Sainte Vierge assise et tenant son Fils sur ses genoux. Ils la portèrent chez le maître du bœuf, et l'on rapporte que, priant devant cette image, un enfant de douze ans, natif d'Urcy, aveugle de naissance, ouvrit ses yeux à la lumière.

Mais l'abbé de Saint-Bénigne, propriétaire de la montagne, revendiqua la sainte image comme ayant été découverte en son domaine. Le fermier de l'abbaye, dépositaire du trésor, la porta à Dijon, où les religieux la reçurent avec de grands honneurs. Placée sur l'autel, elle fut transportée par une main invisible à la montagne qu'elle avait choisie. L'abbé alors se décida à bâtir une chapelle au lieu même de la découverte, et une habitation pour un ermite chargé de la garder.

Pendant près de cent ans, la Vierge reçut sur la montagne les hommages des populations. En 1526, pour une cause qui ne nous est pas connue, les religieux de Saint-Bénigne bâtirent une autre chapelle au bas du rocher et y descendirent la statue; trois ans après, Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléhem, consacra la nouvelle église, sous le titre de l'Assomption.

Le pèlerinage était très florissant; mais, pour y assurer un service plus régulier, Mgr Sébastien Zameth, évêque de Langres, y appela les Minimes en 1633.

On y voyait sans cesse d'illustres pèlerins : saint François de Sales, prêchant le carême à Dijon en 1604, était venu plus d'une fois s'agenouiller devant l'image de N. D. d'Étang. C'est là que, pressentant sans doute le futur directeur de son âme, sainte Chantal, née à Dijon et baptisée sous les yeux de N. D. de Bon-Espoir, « fit vœu de perpétuelle chasteté et d'obéissance à Mgr de Genève ». Louis XIV et sa mère, Bossuet, Étienne Le Camus, évêque de Grenoble, François de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres, le prince de Condé, prièrent aux pieds de N. D. d'Étang.

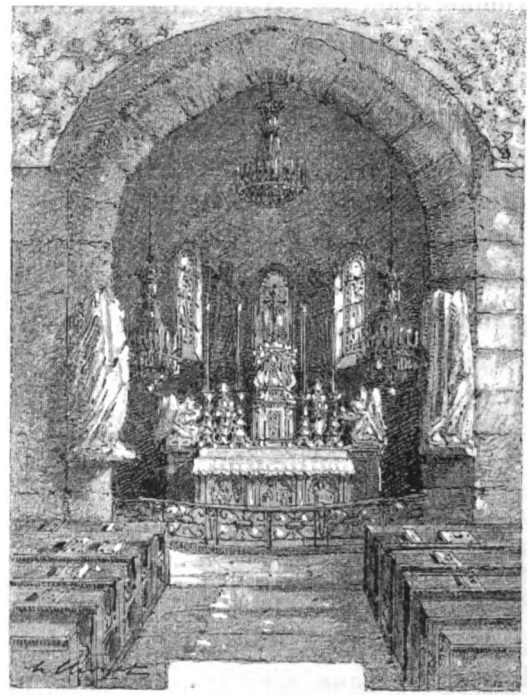
Ce dernier s'en fit le « tapissier », comme le maréchal de Luxembourg l'était de N. D. de Paris. Il y apporta les drapeaux de Rocroi, de Fribourg, de Lens et de Nordlingue.

Pierre Mathon de La Brosse restaura la chapelle du pèlerinage, tandis qu'un autre habitant de Dijon relevait les ruines du sanctuaire primitif, au sommet de la montagne. Les États de Bourgogne votèrent trois cents livres, témoignant ainsi de l'intérêt que prenait la province à la conservation du vénérable sanctuaire que le pape Urbain VIII avait enrichi d'indulgences.

Digitized by Google

Le peuple aimait et invoquait N. D. d'Étang, et celle-ci, en retour, le couvrait d'une continuelle protection. En 1636, elle le protégea contre les armées de Ferdinand II, prêtes à envahir la Bourgogne ; en 1645 et 1658, elle fit cesser de longues sécheresses. Elle était, en un mot, son appui dans toutes les calamités.

Tant de bienfaits ne purent la défendre contre les audaces de la Révo-



NOTRE-DAME D'ÉTANG.

lution. La statue échappa à grand'peine. Plombières et Vélars s'en disputèrent la possession ; mais Vélars l'emporta. Quant à la chapelle, vendue à un particulier, elle n'offrait plus aux pèlerins qu'un abri précaire et sans cesse menacé.

« Cette situation vient de changer, écrivait le *Pèlerin* en 1874 (p. 993). Ce sanctuaire, si cher à la piété publique, vient de rentrer dans le domaine de l'Église. Grâce à la généreuse initiative de M. l'abbé Javelle, curé de Vélars, il est devenu la propriété de la fabrique de cette paroisse. Environ deux hectares sont joints à la chapelle. L'autorité religieuse ne sera plus gênée pour organiser la fête du 2 juillet, qu'elle célébrera désormais sur son propre terrain... La fête de la Visitation réunira cette année, comme l'an passé, un grand nombre de pèlerins. »

Digitized by Google

L'année 1873 marqua, en effet, la résurrection de cet antique pèlerinage. Mgr Rivet, évêque de Dijon, s'y trouvait, entouré de deux cent cinquante prêtres et de quinze mille fidèles, que M. l'abbé Besson, le futur évêque de Nimes, ravissait par le charme de sa parole. Le 2 juillet 1877, Mgr Rivet bénissait la première pierre du nouvel édifice, qui s'achève grâce au zèle infatigable de M. le curé de Vélars et à la générosité de toute la Bourgogne reconnaissante.

La vieille estampe que nous reproduisons ici, avec son orthographe [1], rappelle une bien touchante histoire. Napoléon Ier succombait sous le poids de ses fautes; les revers succédaient aux défaites. La campagne de Russie s'achevait à peine, Waterloo approchait. Au fond de la Bourgogne, une pieuse femme pleurait, préparant le vêtement de son fils, appelé avant l'heure aux hasards des combats. En face d'elle, sur le mur, s'étalait une image de N. D. d'Étent. La prendre, la baiser et la coudre dans la doublure de l'habit du jeune soldat, qui ne reconnait là l'inspiration d'une mère? « O Marie! disait-elle, gardez-le! Je vous le confie! »

L'enfant partit. Quelques jours après, il était à Waterloo. Au plus fort du combat, pendant que ses camarades tombaient, il ne fut pas même atteint. N. D. d'Étent écartait-elle de lui les balles?... Les larmes et les prières de sa mère lui servaient-elles de bouclier? Qui le dira?...

Fait prisonnier sur le champ de bataille, et emmené à Portsmouth, il y resta deux ans sur les pontons anglais.

Quand il revint, l'heureuse mère s'empressa de découdre la tunique. N. D. d'Étent s'y trouvait toujours!...

Et M. Hubert Clerget, notre dessinateur (car ce protégé de N. D. d'Étent était son père), garde comme un trésor la vieille estampe, qu'il transmettra à ses enfants comme un bijou de famille.

NOTRE-DAME DE TOUTES-LES-GRACES, NOTRE-DAME SAINT-BERNARD, à Châtillon-sur-Seine. Entre la Très Sainte Vierge et saint Bernard, il y eut des liens si étroits que l'union de ces deux noms ne sau-

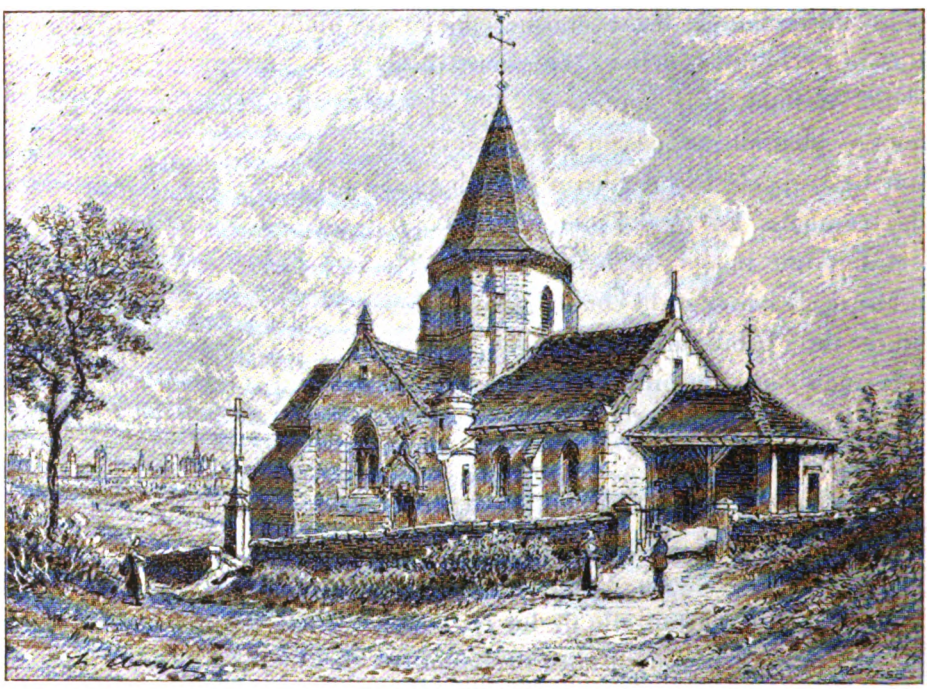
[1] Ne serait-ce point la vraie?... Il n'y a point d'étang aux environs, mais l'œil y découvre une immense *étendue*.

Digitized by Google

rait nous surprendre. Mais avant de suivre ce grand serviteur de Marie à Châtillon-sur-Seine, visitons tout d'abord son berceau à Fontaine-lez-Dijon.

Le château de Fontaine est au nord-ouest de Dijon, à une distance d'une demi-lieue. C'est là que naquit Bernard, en 1091, de Tescelin Le Roux, seigneur de Fontaine, et de la pieuse Aleth de Montbard.

Veuf de tous ses habitants, qui l'avaient abandonné pour le cloître de Clairvaux, le château de Fontaine fut, pendant trois siècles, le séjour de



NOTRE-DAME DE FONTAINE-LEZ-DIJON.

parents assez éloignés. L'un d'eux, Bernard de Marey, le céda en partie à l'abbaye de Cîteaux, le 20 février 1462. Plus tard, les Feuillants, famille cistercienne réformée, s'y établirent, transformant en chapelle la chambre où était né saint Bernard. Cette chapelle fut dédiée partie à Marie, sous le titre de N. D. de Toutes-les-Grâces, et partie à saint Bernard lui-même.

Par saint Bernard, cette colline possédait ainsi un nouveau sanctuaire très fréquenté des pèlerins. La Révolution y entassa les ruines. Le cloître disparut, la chapelle devint une forge, le sanctuaire un cellier et la travée du nord une écurie. Ces profanations durèrent cinquante ans.

En 1840, M. l'abbé Renault, ancien vicaire général de Dijon, acquit et

Digitized by Google

restaura ces ruines. Dès l'année suivante, les pèlerins revenaient prier saint Bernard et N. D. de Toutes-les-Grâces.

Enfin, en 1879, M. l'abbé Christian de Bretenières, frère de Just, le jeune martyr de Corée, et supérieur des missionnaires diocésains, y était installé par Mgr Rivet.

A leur retour de Rome, Christian de Bretenières et M. l'abbé Poiblanc s'unirent pour rétablir le culte de la Sainte Vierge où elle avait été si glorifiée. Ils se disposent à célébrer bientôt, par des fêtes solennelles, le huitième centenaire de la naissance de saint Bernard.

De Fontaine, suivons maintenant le jeune Bernard à Châtillon, où sa mère l'avait placé tout enfant. « Le très doux saint Bernard, dit saint François de Sales, étant encore jeune garçon à Châtillon-sur-Seine, attendait dans l'église qu'on commençât l'office. En cette attente, le pauvre enfant s'endormit d'un sommeil fort léger, dans lequel (Dieu! quelle douceur!) il vit en esprit, mais d'une vision fort distincte, comme le Fils de Dieu ayant épousé la nature humaine, et s'étant rendu dans les entrailles très pures de sa Mère, naissait virginalement de son sein; vision qui combla tellement le cœur du petit Bernard d'aise, de jubilation et de délices spirituelles, qu'il en eut toute sa vie des ressentiments extrêmes. »

Dans cette même chapelle, dite N. D. Saint-Bernard ou N. D. du Château, à l'église Saint-Vorles de Châtillon, le jeune saint était un jour en prière. C'était le 13 mai.

Avec sa ferveur habituelle, il récitait l'*Ave, maris stella,* quand, arrivé à ces paroles : *Monstra te esse matrem,* il vit l'image détacher miraculeusement une de ses mains qui soutenait l'Enfant Jésus, et la portant à son sein, elle fit distiller trois gouttes de lait sur les lèvres de Bernard. Puis, elle lui présenta son Fils, en disant : « *Suscipe, Bernarde, Filium meum, totius mundi Redemptorem* », que traduisaient ainsi trois vers placés sous une ancienne estampe :

Bernard, molt amé chapelein,
Prenez, recevez de ma main
Le doux Jésus, Sauveur du monde.

L'ordre de Cîteaux fêtait chaque année l'anniversaire de ce miracle, que les auteurs de la *Gallia christiana* rapportent comme un fait incontesté. Autrefois, les peintures de la crypte en gardaient le souvenir. Mais la Révolution en fit bon marché; la crypte fut vendue avec l'église et livrée à des usages profanes.

A l'abbaye de Clairmarais, près Saint-Omer en Artois, que saint Bernard

Digitized by Google

lui-même fonda en 1140, et qu'habitent, depuis quinze ans, de pieux alumnistes, destinés au sacerdoce, une fresque, sous le porche de l'église, rappelait ce même événement.

On y lisait les vers suivants, dont le dernier est *rétrograde,* et que nous empruntons à M. H. de Laplane (*Les abbés de Clairmarais,* t. Ier, p. 19) :

Cum tibi in æternum Bernardus, Virgo, salutem
Ferret, materni munus amoris habet.
Hinc tua divinum distillat mamma liquorem,
Arida cui cupido cessat in ore sitis.
Virgo, tuum sitio, quem fundis ab ubere, rorem ;
Mitis, ave refero, rore fer, Eva, sitim.

Ce qui veut dire : O Vierge, quand Bernard vous offrait ce salut qu'il devait répéter sans cesse, il reçut un présent de votre amour maternel. Votre sein versa sur ses lèvres la liqueur divine qui éteint les ardeurs du désir et de la soif. O Vierge, moi aussi, j'ai soif! J'ai soif de cette rosée qui tombe de votre sein. O Ève, pleine de douceur, je vous salue; que cette rosée vienne étancher ma soif!

Le choléra de 1854 fut le moyen dont Dieu se servit pour sortir de l'oubli ce vénérable sanctuaire. Afin d'échapper au fléau, qui les avait décimés en 1832, les habitants s'engagèrent à restaurer N. D. du Château, et le choléra disparut. Le 15 septembre 1856, Mgr Rivet bénit la chapelle ainsi qu'une statue de la Vierge, offerte en *ex-voto* par la sœur d'un officier de zouaves, qui, blessé au front, à l'assaut de la tour de Malakoff, et laissé pour mort, avait été providentiellement sauvé.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Volnay. A quelques kilomètres au sud-ouest de Beaune, au milieu de ces riches vignobles, naguère encore la gloire de la Côte-d'Or, Volnay possède une chapelle où la Sainte Vierge, sous le titre de N. D. de Pitié, est honorée depuis le treizième siècle au moins. A l'heure où le protestantisme, envahissant la France, allait détruire tant d'églises et de chapelles de Marie, les habitants de Volnay rebâtirent la leur et en firent le bel édifice qui existe encore. Au-dessus de la porte d'entrée, on lit cette inscription :

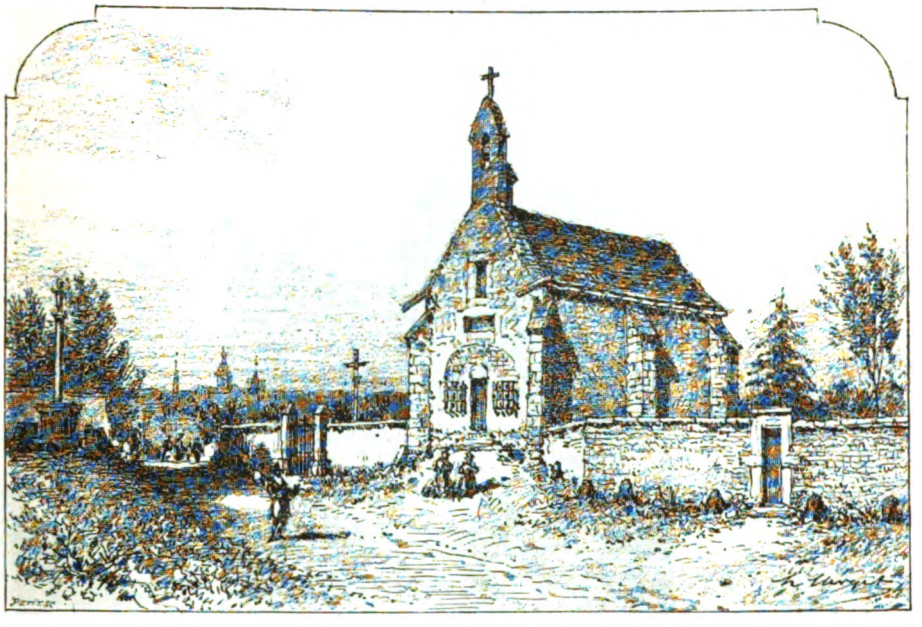
« Les habitants de ce lieu de Voulenay ont faict édifier ceste noble chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge Marie, Nostre-Dame de Pitié, laquelle a faict plusieurs miracles... Et fut fondée le 25e de juin de l'an mil cinq cent quarante. »

Cette chapelle, aux élégantes proportions et d'une sonorité exceptionnelle, vit, pendant deux siècles et demi, les pèlerins se presser autour de

Digitized by Google

Celle qui, ayant connu toutes les douleurs, sait compatir aux nôtres et les soulager. Les ducs de Bourgogne, en résidence à leur château de Volnay, s'y mêlaient à leurs vassaux pendant la belle saison, et quand vinrent les jours d'épreuves, la piété n'avait pas cessé autour d'elle.

La municipalité de Volnay donna de son attachement pour cette chapelle un témoignage éclatant, dans la requête adressée au directoire de Beaune : « Messieurs, disait-elle, la chapelle de N. D. de Pitié a été bâtie



NOTRE-DAME DE PITIÉ, A VOLNAY.

par la communauté de Volnay, qui a fourni les cloches et tout ce qui y est; vous la conserverez aux habitants telle qu'elle est, pour y exercer leurs dévotions ordinaires. Il faut ajouter que la Notre-Dame de Pitié qui y est a plusieurs fois opéré des miracles. »

La réponse du directoire fut le pillage légal de la chapelle. Peu après, une bande de scélérats acheva le désastre, brisa la statue et mit le feu à l'édifice.

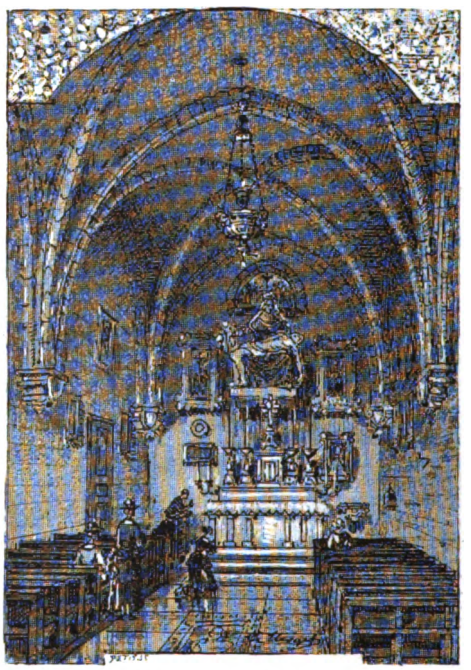
Sitôt que la paix reparut, les ruines se relevèrent au souffle de la piété; une statue nouvelle souriait sur l'autel, et les pèlerins revinrent.

En 1848, dit M. Hamon, un inconnu, furieux des honneurs rendus à Marie, dans sa chapelle de Volnay, tira par la fenêtre sur la statue; mais le plomb lui revint en plein visage, et il s'enfuit la tête ensanglantée.

Digitized by Google

Tandis que la Bourgogne était ravagée par le choléra, jamais, grâce à la protection de N. D. de Pitié, le fléau ne pénétra sur le territoire de Volnay.

La fête de la Compassion, le vendredi avant les Rameaux et le troisième dimanche de septembre, les fêtes de l'Assomption et de la Nativité, les dimanches du mois de mai, sont autant de jours où les pèlerins se pressent autour de N. D. de Pitié.



NOTRE-DAME DE PITIÉ.

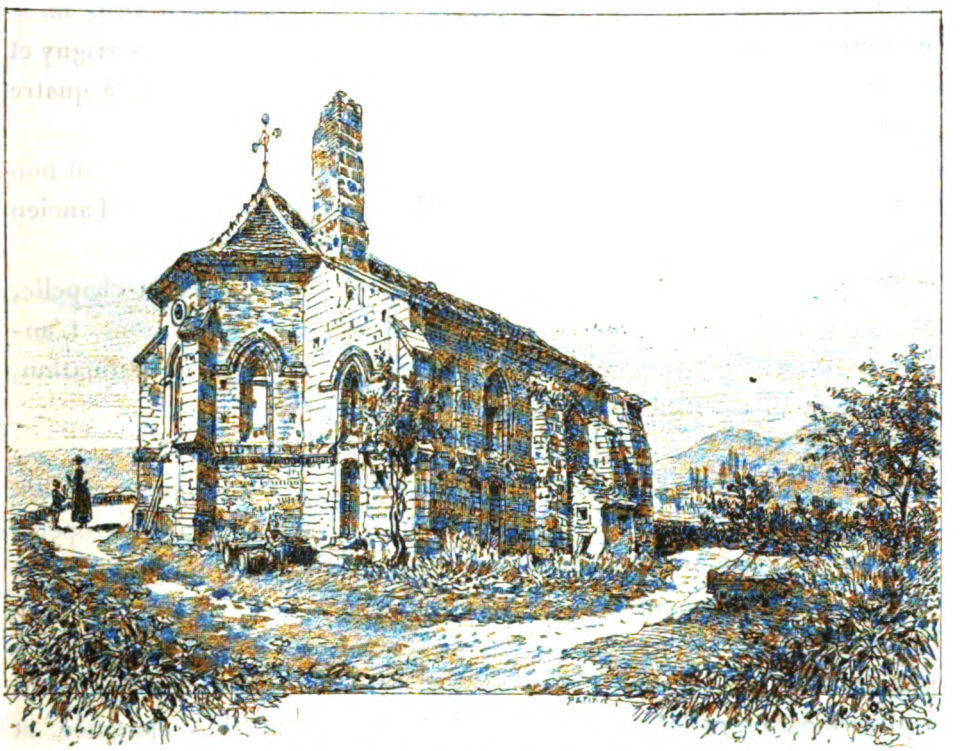
N. D. des Vignes, à Volnay, est un acte de dévotion inspiré à un enfant de Volnay, qui semble s'être chargé d'acquitter envers Marie la dette de la reconnaissance de tous. M. l'abbé Pillot, vicaire général de Dijon, ne s'est pas contenté d'honorer par sa plume la Mère de Dieu, il lui a élevé sur une colline verdoyante, au milieu des riches vignobles de Volnay, une statue de bronze, sous le titre naturellement indiqué de N. D. des Vignes. Mgr Rivet daigna lui-même venir à Volnay et bénit la statue, le 17 septembre 1871. Une indulgence de quarante jours est accordée à tous ceux qui, de près ou de loin, invoqueront la Sainte Vierge en apercevant son image.

Tous les ans, à l'anniversaire de cette inauguration, M. l'abbé Bavard, curé de Volnay, réunit ses paroissiens autour de N. D. des Vignes. Un

Digitized by Google

cantique spécial invoque Marie, afin qu'elle garde pendant les quatre saisons de l'année l'espoir des vignerons qui devient la joie de tant d'autres!...

NOTRE-DAME DU CHEMIN, à Serrigny. Comme son nom l'indique, ce sanctuaire, planté sur une éminence, domine et protège la route qui va de Beaune à Nuits. Une fontaine coule près de là, symbole des faveurs



NOTRE-DAME DU CHEMIN, A SERRIGNY.

que les pèlerins viennent y chercher, depuis plus de huit cents ans. La Vierge, dit la légende, y apparut souvent, et un jour un voiturier passant près de la chapelle devait être broyé sous une roue de sa charrette; mais, grâce à la protection de Marie, qu'il invoqua en tombant, il n'eut aucun mal. L'affluence des pèlerins amena par trois fois l'agrandissement de la chapelle.

La partie la plus ancienne remonte au onzième siècle, et le reste est de 1434. Les armes des ducs de Bourgogne, sculptées aux clefs de voûte, témoignaient de leur dévotion à N. D. du Chemin.

Philippe le Bon avait offert une lampe d'or et cent vingt-deux écus pour

Digitized by Google

en assurer l'entretien. Les Bénédictins de Saint-Seine y entretenaient de leur côté un chapelain.

Clefs de voûte, lampe d'or, chapelain, tout disparut à la date fatidique de 93. Divisée en divers lots, pour être plus facilement vendue, la chapelle fut acquise, puis habitée par quelques familles du pays.

Quant à la statue noire qu'on y vénérait, elle fut, dit-on, portée à l'église de Serrigny.

En 1872, son culte a refleuri parmi les populations bourguignonnes. Le *Pèlerin* de 1874 (p. 224) annonçait cette résurrection. « Trois mille personnes, disait-il, se pressaient, le 17 août, dans l'église de Serrigny et sur la place qui l'entoure; le soir, le chiffre des pèlerins s'élevait à quatre mille.

« Les processions de Beaune, Savigny, Corgoloin, s'effectuèrent en bon ordre; celle de Nuits ne voulut point s'éloigner sans avoir visité l'ancien sanctuaire. »

M. l'abbé Frémont, curé de Corgoloin, nous écrit que la chapelle, encore intacte à l'extérieur, est toujours convertie en habitations. L'ancien curé, M. Garnier, désireux de la rendre à sa première destination, avait dû reculer devant les exigences des propriétaires.

NOTRE-DAME DE BEAUNE est aussi une Vierge noire; elle est célèbre, depuis le douzième siècle, par les nombreux miracles opérés par son intercession, et rapportés par Pierre de Marcilly, doyen du chapitre de Beaune et témoin oculaire.

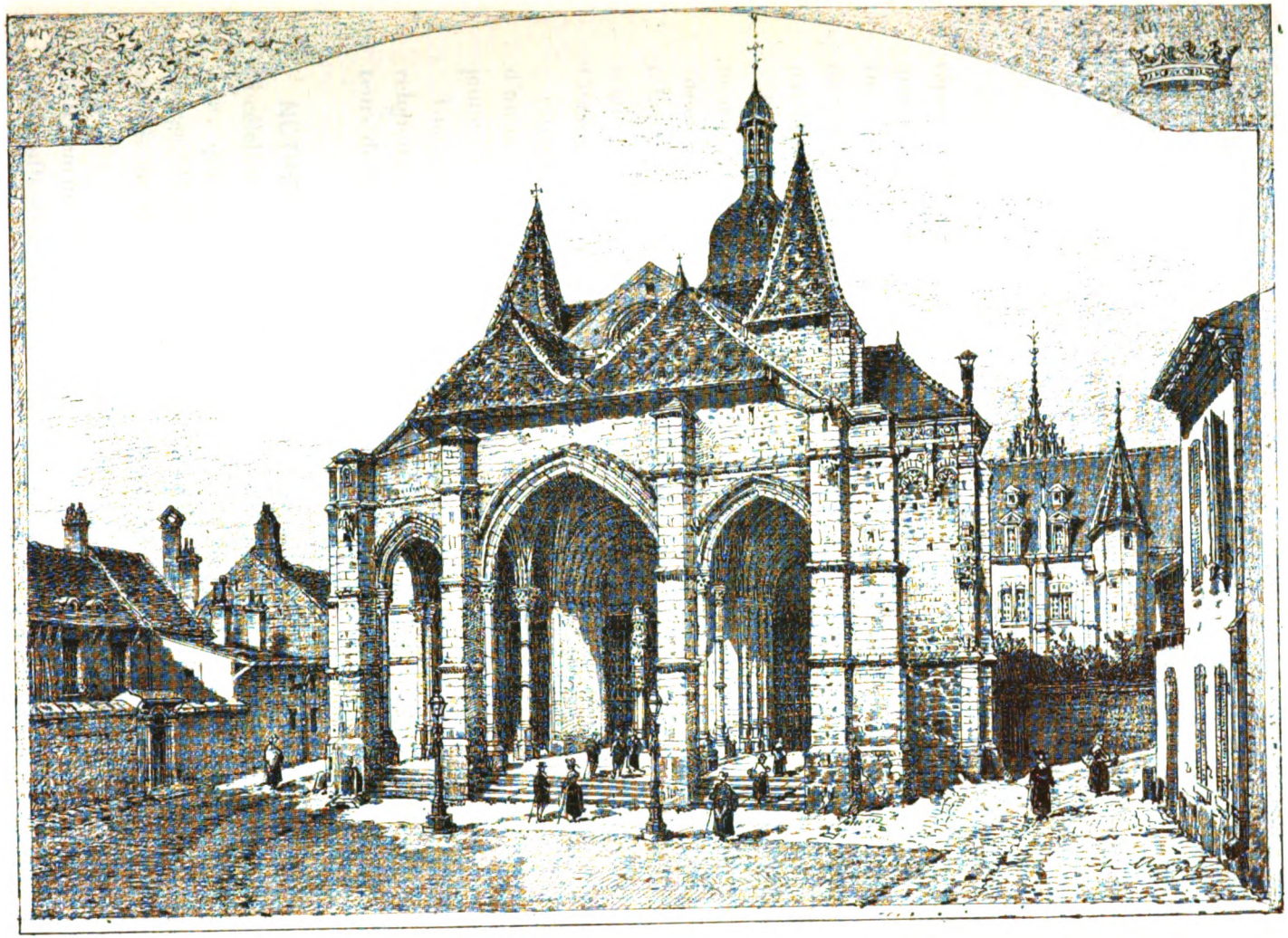
La statue, sauvée pendant la Révolution par une pieuse institutrice, a été replacée sur son autel. On l'invoqua avec ferveur, quand le choléra vint visiter la contrée, en 1832 et 1854. Beaune fut alors épargnée, et chaque dimanche on répète à ses pieds la prière qui se déroule sur une tapisserie donnée par le cardinal Briçonnet, en 1501 : « O Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, gardez-nous contre l'ennemi, recevez-nous à l'heure de la mort, et intercédez pour nos défunts ! »

Une archiconfrérie est établie à N. D. de Beaune pour la conversion des pécheurs. Grégoire XVI et Pie IX l'ont enrichie de plusieurs indulgences.

On ne peut parler de N. D. de Beaune sans évoquer le souvenir d'un saint prêtre, M. l'abbé Étienne Clerc, dont le zèle a tant fait pour restaurer cette église.

De 1852 à 1870, époque de sa sainte mort, il s'employa tout entier et dépensa une partie de sa grande fortune à embellir N. D. de Beaune.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE BEAUNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE CITEAUX. Citeaux! Dans ce nom, quelle gloire et que de souvenirs!

Sur la porte de l'église abbatiale consacrée à la Mère de Dieu, une statue de grandeur naturelle laissait lire un distique qui rappelle la dévotion exceptionnelle que cet Ordre professa de tout temps pour la Vierge Marie :

« Hoc caput et Mater Cistercii est Ordinis ædes,
Quæ devota manet, Virgo Maria, tibi. »

C'est là que saint Bernard vint apprendre ce qu'il a si merveilleusement répété. C'est là que se formèrent deux papes : Eugène III et Benoit XII, quarante cardinaux, un nombre presque infini d'archevêques et d'évêques. Dès la fin du treizième siècle, l'ordre de Citeaux comptait six mille monastères de l'un et l'autre sexe, et tous avaient la Sainte Vierge pour patronne.

Les religieux de Citeaux, d'abord vêtus de noir, acceptèrent au commencement du douzième siècle des vêtements blancs, à la suite d'une apparition de la Sainte Vierge. Sur les traces des rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Jérusalem, des empereurs d'Allemagne et de Constantinople et des ducs de Bourgogne, d'innombrables pèlerins affluaient à Citeaux.

Citeaux, dévasté par la Révolution, s'était relevé de ses ruines par le zèle d'un saint prêtre, M. l'abbé Rey, qui y établit, en 1846, une colonie de jeunes détenus.

Une œuvre si chrétienne devait soulever les colères des ennemis de la religion. La campagne entreprise récemment par eux contre les directeurs de la colonie a abouti à la décision que l'on sait.

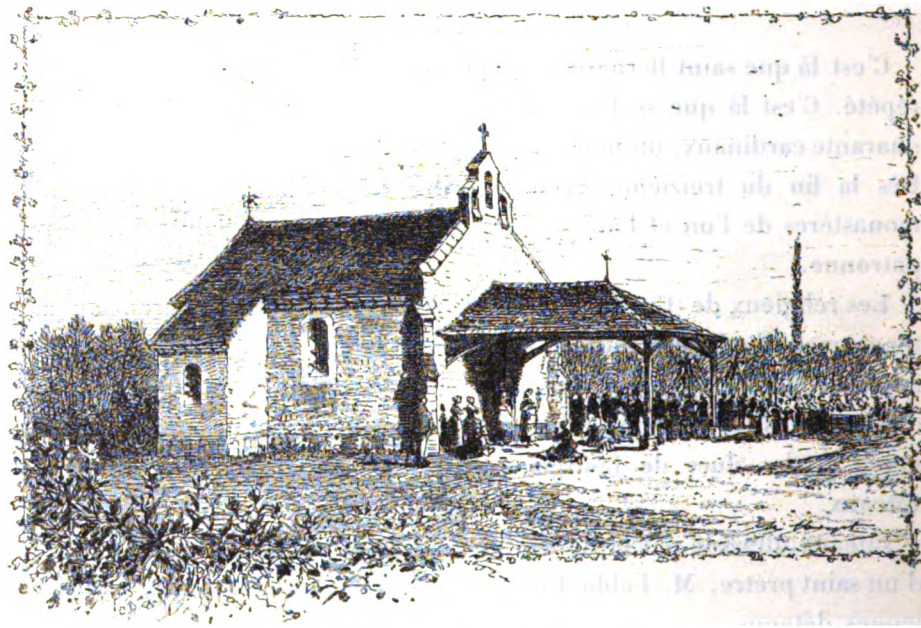
NOTRE-DAME DE LÉE, à Bessey-lez-Citeaux. Dans le voisinage de la célèbre abbaye, sur la lisière des grands bois, sous le titre de N. D. de Lée, qui justement signifie bois, on vénérait une statue de la Sainte Vierge. M. l'abbé Forthey, curé de Selongey, dans deux discours prononcés en 1882, a raconté l'origine et les développements de cette dévotion.

Ici encore, la légende d'un berger qui, au bord de la forêt, creuse sous une touffe d'herbe fleurie et découvre une statue de la Sainte Vierge. La statue est en bois et de dimensions médiocres; mais quand il s'apprête à la soulever, ce poids, soudainement centuplé, la rend immobile. A cette même place, une chapelle fut bâtie, et, de siècle en siècle, un ermite s'en

Digitized by Google

constitua le gardien. Le dernier fut Claude Bailly, qui mourut à soixante-sept ans, vers le milieu du siècle dernier.

A quelle époque remontent la statue et sa découverte? M. l'abbé Forthey et un artiste chrétien, de Nuits, M. E. Méray, qui l'ont étudiée, s'accordent à lui donner une origine antérieure à la fondation de Citeaux par saint Robert, au onzième siècle. Elle aurait donc assisté au développement mer-



NOTRE-DAME DE LÉE, A BESSEY-LEZ-CITEAUX.

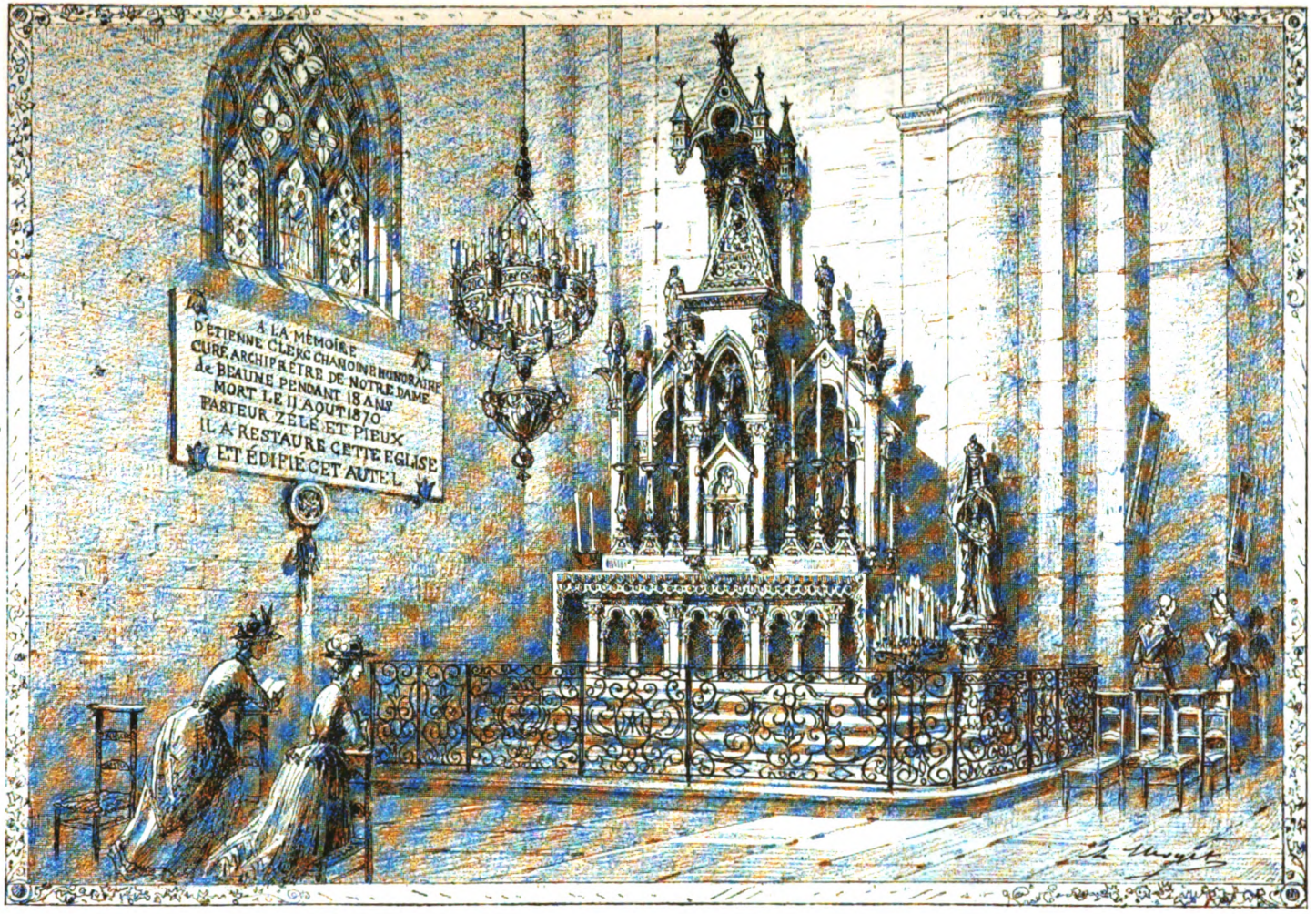
veilleux de ce grand Ordre, et béni cette succession de moines et de saints qui la visitèrent souvent.

Quand vint la Révolution, les hommes de Bessey défendirent la chapelle et sauvèrent la statue, et, le 15 août 1801, ils la reportaient en triomphe sur son autel relevé.

En 1820, N. D. de Lée affirmait sa puissance en faveur d'un épileptique de Bonnencontre. Des bâtons et des béquilles sans nombre, suspendus aux murailles, attestent encore qu'on ne recourt point vainement à sa protection. Malgré ces bienfaits anciens et récents, l'impiété fit insensiblement le vide autour de N. D. de Lée.

Les années 1870 et 1871 elles-mêmes, avec leurs cortèges de fléaux et de leçons, n'avaient pas ranimé la ferveur; mais, en 1876, un nouveau prodige fut opéré en faveur d'une jeune fille de Longecourt. Infirme depuis

Digitized by Google

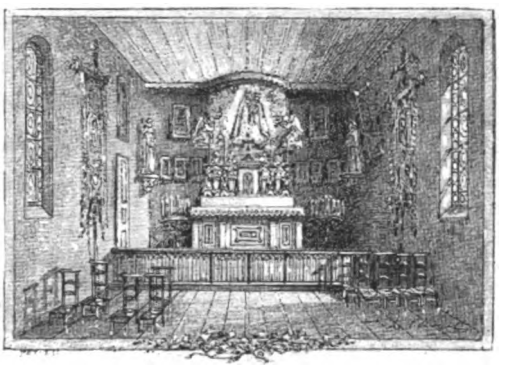


NOTRE-DAME DE BEAUNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

quatorze ans, elle guérit soudainement le jour de Pâques, et ce que la crainte et le châtiment n'avaient pas fait, la reconnaissance l'effectua. La chapelle fut restaurée, et près d'elle, sur un socle de pierre, une statue nouvelle se dresse comme un monument de gratitude.



NOTRE-DAME DE LÉE.

Dans son numéro du 15 juin 1890, la *Croix* donnait cette triste nouvelle : « Des gredins sacrilèges ont, ces jours derniers, exercé leur rage contre la chapelle de N. D. de Lée.

« Ils ont mis en pièces la statue de la Sainte Vierge, vénérée par les pèlerins, et celle de saint Bernard. Ils ont tordu les chandeliers, enlevé les *ex-voto*..... »

Toujours les haines de l'enfer, impuissantes d'ailleurs contre Celle qui écrasa la tête du serpent!

NOTRE-DAME DE LA SERRÉE, à Nuits.

Autrefois.	*Aujourd'hui.*
La Vierge qu'on y vénérait	Au lieu de la sainte chapelle,
Reçut le nom de la contrée,	Sans ornements et sans clocher,
Et le pèlerin l'appelait	On voit, en avant du rocher,
Notre-Dame de la Serrée.	Une façade de dentelle.

En 1856, M. l'abbé Moigno, fondateur du *Cosmos*, racontait dans une petite notice la cérémonie de la bénédiction d'une chapelle restaurée par la famille de Mayol de Lupé, cérémonie présidée par Mgr Rivet, et dans laquelle on avait entendu la parole du Rév. Père Félix. C'est assez dire que ce jour-là N. D. de la Serrée avait réuni à ses pieds les représentants de la science prêts à s'incliner devant les splendeurs de la foi, de la noblesse prenant au sérieux son rôle social, de la majesté tempérée par la douceur et de l'éloquence dans ce qu'elle a de plus élevé.

A deux kilomètres de Nuits, dans une vallée profonde, appelée pour cela la *Serrée,* un gentilhomme bourguignon, Guy de Villers, se livrait au passe-temps de la chasse. C'était en 1261. Tout à coup son cheval, glissant sur une roche, l'entraîne dans sa chute. Il va périr : « Sainte Vierge, sauvez-moi! » s'écrie-t-il, plein de confiance. Aussitôt, sous son pied, une

Digitized by Google

racine se rencontre et l'arrête. Sur le lieu même, Guy de Villers, reconnaissant, fit bâtir une chapelle à N. D. des Sept-Douleurs.

Dans son *Historique de la ville de Nuits,* M. Henri Vienne peint ainsi l'aspect de ce monument, avant 89 : « Cent degrés de pierres taillées permettaient d'approcher de l'oratoire, qui consistait en une demi-coupole. Dans l'intérieur, dont l'entrée était défendue par une grille, s'élevait un autel surmonté d'une statue de la Mère du Sauveur. »

Cette statue n'était plus celle qu'avait placée Guy de Villers, car les protestants étaient passés, et la statue de marbre avait péri sous leurs marteaux. Après ce désastre, les pèlerinages avaient refleuri autour d'une autre image en bois, assez grossièrement sculptée, que la Révolution s'apprêtait à son tour à détruire. Elle comptait sans l'attachement des populations et surtout sans le courage d'un papetier du voisinage, nommé François Raille. Ce brave chrétien vint la nuit, avec un domestique, et creusant une fosse près de son moulin, il y cacha la vénérable statue. Claude, fils de François Raille, l'emporta plus tard dans sa maison, et pendant près d'un demi-siècle elle fut la protectrice de la famille.

NOTRE-DAME DE LA SERRÉE, A NUITS.

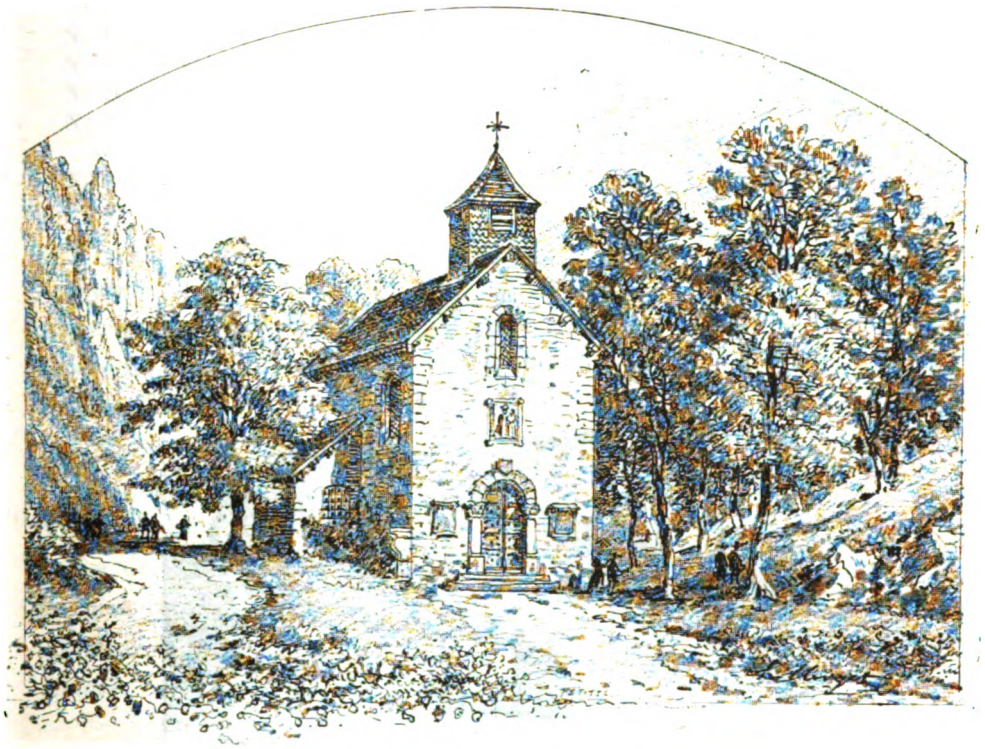
Quant à la chapelle, dégradée, sans toiture, abandonnée, elle allait disparaître, quand M. Janniard, l'un des hommes les plus vénérés de Nuits, conçut la pensée de la reconstruire. La mort l'empêcha de réaliser ce dessein; mais son petit-fils, M. le comte Octave de Mayol de Lupé, l'accomplit. A la place de la pauvre chapelle ruinée, un gracieux édifice couronna bientôt la roche. M. le comte de Chambord voulut bien, par procuration, en poser la première pierre.

Claude Raille consentit à rendre la statue. Huit vieillards, qui l'avaient autrefois visitée dans son ancienne chapelle, la reconnurent et la suivaient en pleurant. Mgr Rivet, le 2 septembre 1856, entouré de la famille de Lupé, des habitants de Nuits et de cinq ou six mille pèlerins, la replaça lui-même dans la nouvelle chapelle.

Digitized by Google

Tous les ans, depuis lors, de pieuses caravanes se rencontrent, le lundi de Pâques, aux pieds de N. D. de la Serrée.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS ou **DE ROUVRAY,** à Jours en Vaux. Le zélé restaurateur de ce pèlerinage, M. l'abbé Sermange, curé de Jours en Vaux, en a publié l'historique, dans un numéro des *Sanctuaires de France,* qu'il veut bien nous adresser. Nous y retrouvons la légende de la



NOTRE-DAME DE ROUVRAY, A JOURS EN VAUX.

découverte au village de Rouvray d'une statue de la Sainte Vierge, sur les indications réitérées d'un bœuf; le transport à la chapelle d'un seigneur voisin, puis à l'église paroissiale, et son retour sur le lieu où la châtelaine de Rouvray éleva l'oratoire.

Le fait se passait au commencement du quinzième siècle, et tel était le respect des peuples envers ce petit sanctuaire, que les guerres de religion, si désastreuses en Bourgogne, n'osèrent y toucher.

Il n'en fut pas de même pendant la Révolution. Quatre misérables du pays, trois hommes et une femme, s'acharnèrent sur la statue, qu'ils réduisirent en morceaux informes : « Si tu es si puissante, hurlaient-ils, montre-

Digitized by Google

le maintenant ! » Répondant à leurs insultes, la statue répandit du sang par toutes ses blessures, et d'épouvantables maladies, correspondant aux mutilations commises, s'appesantirent sur les quatre profanateurs.

En 1878, M. l'abbé Sermange retrouva sous l'autel le tronc mutilé, dont les débris se transformèrent, sous le ciseau de M. Bourgeois, en la

NOTRE-DAME DE GRACE, A BARD-LE-RÉGULIER.

statuette qu'on vénère aujourd'hui et que bénit, le 8 septembre 1879, M. le vicaire général de Dijon.

Depuis lors, à cette même date, les pèlerins se pressent autour de N. D. de Rouvray.

N. D. de Grâce, à Bard-le-Régulier, au canton de Liernais, indique, par son nom même, son attache dans le passé à quelque monastère. Nous n'avons pu recueillir aucun document historique sur ce pèlerinage.

Digitized by Google

DIOCÈSE D'AUTUN

N. D. de la Certenne, a Mesvres.
N. D. de Lucenay.
N. D. de Pitié, a Chalon-sur-Saone.
N. D. de Marloux, a Mellecey.
N. D. de Sancenay, a Oyé.
N. D. de Romay, près Paray-le-Monial.
N. D. de la Providence, a Digoin.
N. D. de Grace, a Savigny.
N. D. du Noyer, a Cuiseaux.
N. D. de la Chaux, a Cuisery.
N. D. de Cluny.
N. D. Abbesse, a Marcigny.
N. D. de Pitié, a la Ferté.
N. D. de Lourdes, a Saint-Didier en Brionnais.
N. D. de Lorette, a Morlet.

Autun, l'antique Bibracte, embellie par Auguste, qui lui donna son nom, passait pour l'émule de Rome dans les Gaules. La foi, qu'elle reçut dès la fin du premier siècle, chassa insensiblement le culte de Janus et de Minerve. Autun, résidence de Constance Chlore et de Constantin, eut pour premier évêque saint Amator. Le pape saint Grégoire le Grand, en raison de l'importance de ce siège, accorda aux évêques d'Autun, en 599, le privilège de porter le pallium.

Le Concordat a sensiblement modifié ce diocèse, en lui donnant les mêmes limites qu'au département de Saône-et-Loire. Il l'a cependant agrandi des territoires des évêchés supprimés de Mâcon et de Chalon-sur-Saône.

NOTRE-DAME DE LA CERTENNE, à Mesvres. A Autun, le culte de la Sainte Vierge remplaça celui des divinités druidiques ou païennes. Il en fut de même au sommet d'une montagne, appelée la Certenne ou l'Essertène, sur le territoire de Mesvres, au midi de la ville épiscopale. Les habitants y adoraient les trois Parques, auxquelles l'Église substitua peu à peu le culte de la Mère de Jésus-Christ.

Cette transformation ne s'accomplit pas sans peine; plusieurs fois, les évêques d'Autun durent interdire la chapelle, où la superstition avait survécu sous des formes diverses. Depuis longtemps, les populations, plus éclairées, viennent en caravanes nombreuses le jour de la Pentecôte. Il n'est pas un pèlerin qui ne s'éloigne de ces sommets bénis sans avoir bu à la fontaine, dont on emporte de l'eau pour les malades.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LUCENAY. Lucenay tire son nom de la déesse Lucine, que les païens disaient présider aux accouchements laborieux. Ici encore, le christianisme, sans heurter de front les superstitions locales, lui donna un but plus noble et consacra l'église à la Sainte Vierge, sous le titre de sa Nativité. Les évêques d'Autun, par la munificence de nos rois, étaient seigneurs temporels de Lucenay. L'église fut même primitivement la chapelle du château et placée dans l'intérieur de la forteresse. Afin d'en faciliter l'accès, l'évêque d'Autun la rebâtit en 1298. La Sainte Vierge y est aujourd'hui honorée sous le vocable de N. D. de Pitié.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Chalon. Sous ce même titre, l'antique cité épiscopale de Chalon-sur-Saône possède, depuis le milieu du quinzième siècle, une chapelle en grand renom. La *Semaine religieuse* en a donné, en avril 1887, un complet historique que nous suivrons.

« En 1442, le célèbre Jehan Germain, évêque de Chalon, fit connaître aux chanoines de son église cathédrale de Saint-Vincent l'intention où il était « de bastir et de fonder dans cette église une chapelle sous le nom « de N. D. de Pitié ». Cette proposition, appuyée par l'archevêque de Besançon et l'évêque de Verdun, conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fut accueillie avec d'unanimes actions de grâces; et dès l'année 1450, l'évêque de Chalon signait, dans son château de Champforgeuil, la charte de fondation. Il choisit pour l'érection du nouveau sanctuaire la partie de sa cathédrale la plus rapprochée du cloître Saint-Vincent. »

L'exemple du pieux prélat fut bientôt imité dans tout son diocèse; et il n'y avait presque plus d'église dans toute la Bourgogne, dit un chroniqueur du temps, qui n'eût sa Vierge de Pitié.

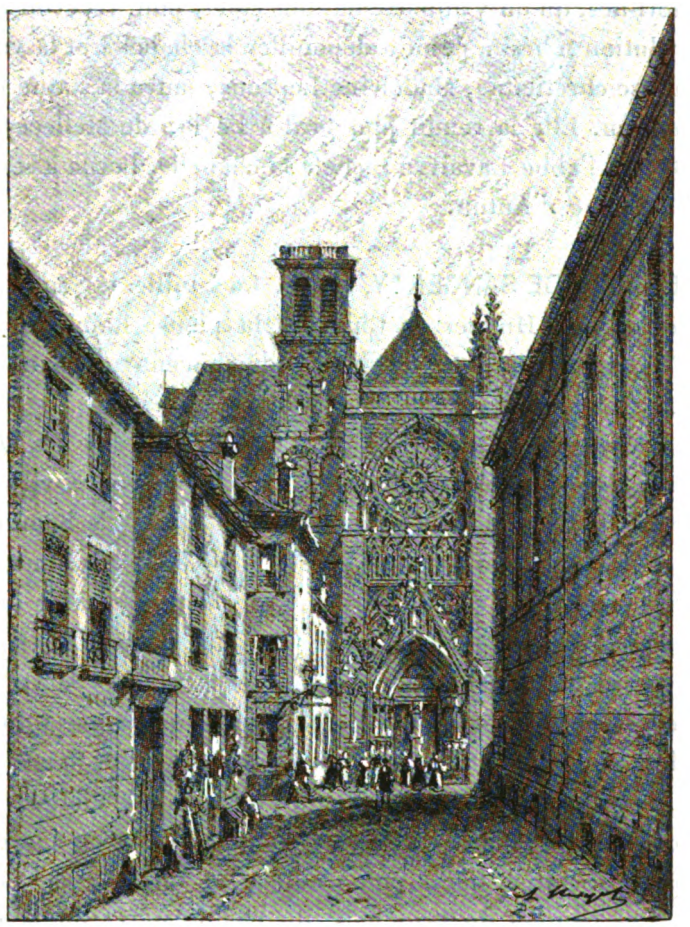
De Bourgogne cette dévotion passa dans la Flandre, par l'intermédiaire de Marie, fille de Charles le Téméraire et épouse de Maximilien. Les registres mentionnent de nombreux et éclatants miracles opérés devant la sainte image donnée par Jehan Germain.

Dans sa pieuse fondation, l'évêque de Chalon n'avait pas oublié les pauvres. Tous les ans, le jour de la Saint-André, fête de l'Ordre de la Toison d'or, dont il était le chancelier, on distribuait vingt robes, vingt paires de chausses et vingt paires de souliers. Girard Régnault, son neveu, ajouta trente robes, autant de paires de chausses et de souliers pour quatre-vingt-dix autres pauvres, et de plus la dot de trois filles sages et pieuses. Les deux chapelains étaient chargés de cette distribution.

Il ne fallut rien moins que la Révolution pour interrompre les témoignages d'amour qu'on rendait à N. D. de Pitié.

Digitized by Google

M. Bauzon, curé de Saint-Vincent et supérieur du nouveau Carmel de Chalon, fit don à cette communauté de l'ancienne statue en pierre, devant laquelle tant de générations sont venues prier. Enfin, le retable de la chapelle de N. D. de Pitié, à Saint-Vincent, contient une image de la Mère des douleurs non moins touchante que l'ancienne, mais de proportions



NOTRE-DAME DE PITIÉ, A CHALON-SUR-SAONE.

plus heureuses et d'un fini plus parfait. C'est le rendez-vous de tous ceux qui prient, qui souffrent, qui espèrent.

NOTRE-DAME DE MARLOUX, à Mellecey. Dans le voisinage de Chalon, sur la paroisse de Mellecey, on vénère, à Marloux, une statue qui orne l'antique chapelle d'une léproserie. Les auteurs bourguignons nous représentent Marloux comme un lieu de pèlerinage très ancien,

Digitized by Google

remontant jusqu'au temps de Charlemagne et au delà. Un hôpital avait été fondé pour héberger les pèlerins. L'église, restaurée en 1492 par le chevalier de Germaulle, fut dévastée par les bandes calvinistes; mais la piété du peuple ne tarda pas à la relever.

En 1671, Mgr de Maupeou, évêque de Chalon, constate dans un procès-verbal « le grand concours de peuple qui se fait à Marloux, au sujet des enfants mort-nés, qu'on y apporte de tous côtés, pour recevoir la vie ».

La Révolution n'hésita point à dépouiller la chapelle et la vendit; mais une généreuse chrétienne, Madeleine Leproux, sauva la statue et la garda dans sa maison. Elle la rendit plus tard à l'église de Mellecey.

En 1863, M. l'abbé Lavaivre racheta la chapelle, l'orna à ses frais et la donna à l'évêché d'Autun.

NOTRE-DAME DE SANCENAY, à Oyé. La famille de Semur, à laquelle appartenaient saint Hugues de Cluny et la pieuse Raingarde, mère de Pierre le Vénérable, possédait le château de Sancenay, et dans ce château une chapelle dédiée à Marie.

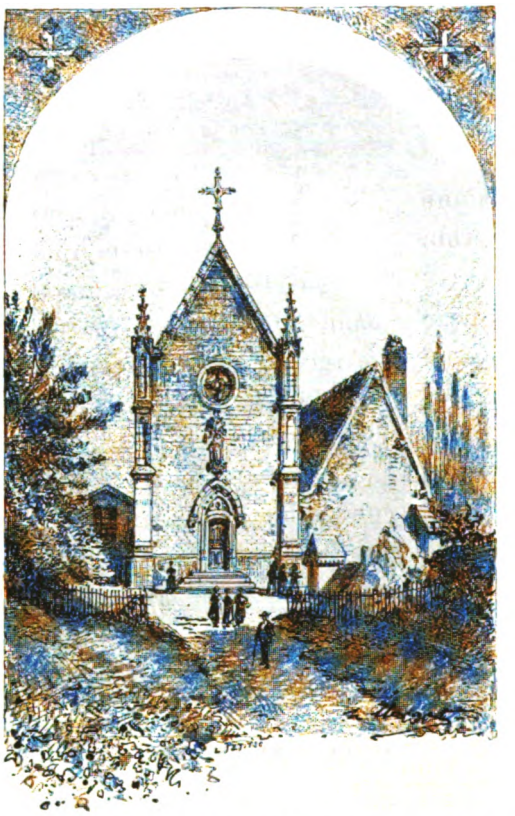
Au quinzième siècle, dit M. l'abbé Cucherat (*Extrait des Mémoires de l'Académie de Mâcon*), une guerre éclata, et Claude de Semur vit son château pris et brûlé; la chapelle eut le même sort. Jean II de Semur répara le désastre, et une chapelle nouvelle était bénite en 1510, tout proche du château restauré. La dévotion des peuples s'y manifesta de nouveau par les pèlerinages. Quand mourut le dernier des Semur, la seigneurie de Sancenay passa aux marquis de Tenay, seigneurs de Saint-Christophe; ceux-ci décorèrent la chapelle de sculptures symboliques, dont le sujet est tiré des saintes Écritures, et qui racontaient dans leurs cent vingt panneaux de chêne l'histoire et les bontés de la Sainte Vierge.

Par exception, la chapelle de Sancenay n'eut pas trop à souffrir de la Révolution. La statue fut à peine déplacée; elle est en bois et très ancienne. Les peuples du Brionnais, du Beaujolais et de la portion du Mâconnais qui l'avoisine, ont pour elle une grande dévotion et se donnent rendez-vous à ses pieds, surtout à l'Assomption et à la Nativité. De nombreux prodiges et des guérisons récentes ont encore ravivé la confiance.

NOTRE-DAME DE ROMAY, près Paray-le-Monial. A deux kilomètres de Paray-le-Monial, qui est en vérité le principal pèlerinage du diocèse d'Autun, mais que son but exclut de notre cadre, existe le sanctuaire le plus célèbre de tous ceux que le Charolais éleva à Marie. C'est N. D. de Romay.

Digitized by Google

« N. D. de Romay, dit M. l'abbé Cucherat, est au Charolais ce que Fourvières est au Lyonnais. » Cette seule comparaison suffit à sa gloire et se justifie par l'affluence des pèlerins à toutes les fêtes de la Sainte Vierge. Une paroisse, celle de Chalmoux, au canton de Bourbon-Lancy, franchit tous les ans la distance de neuf lieues, et accomplit, depuis plusieurs siècles, le vœu des ancêtres. Avant l'exécution du chemin de fer, on marchait



NOTRE-DAME DE ROMAY, PRÈS PARAY-LE-MONIAL.

toute la nuit; les hommes, les femmes et les enfants qui pouvaient suivre, accompagnaient leur curé et assistaient à la messe. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer, le trajet est devenu plus facile.

N. D. de Romay était en grand renom, quand survinrent les guerres religieuses du seizième siècle. Pour la soustraire aux profanations des huguenots, un habitant de Romay cacha la statue dans la prairie voisine de la chapelle; il mourut sans avoir fait connaître son secret. Or, à Romay, se produisit le prodige que nous avons admiré en tant d'autres lieux. Des bœufs, qui paissaient dans la prairie, se réunissaient sans cesse au même

Digitized by Google

endroit, frappant du pied et poussant des beuglements inusités. On creuse, et bientôt se montre, intacte et sans altération, l'antique image en pierre de la chapelle de Romay.

Elle est assez grossièrement taillée, la vénérable statue, mais qu'elle était chère à tous les habitants de Romay! Ils le firent bien voir à l'heure des grandes épreuves de la fin du siècle dernier. Au risque de leur vie, deux jeunes gens, le frère et la sœur, la sauvèrent en 1793.

NOTRE-DAME DE ROMAY.

Ils la cachèrent d'abord dans le lit du ruisseau, l'attachant à une racine, puis dans une fosse de tannerie; mais, craignant pour leur trésor, ils la transportent dans leur propre maison, et là, Catherine Rouiller, par son adresse, la sauve une seconde fois des perquisitions des méchants. Au retour de la paix, la récompense de l'intrépide enfant fut de rapporter la sainte image à la chapelle de Romay, vendue, mais rachetée par mademoiselle Éléonore de Sermaise.

Des protestants qui abjurent aux pieds de Notre-Dame, des mort-nés qui revivent assez pour recevoir le baptême, des grâces diverses, comme la préservation du choléra en 1854, ont établi et entretenu la confiance des peuples.

Digitized by Google

Terminons par un trait raconté par M. l'abbé Cucherat, et l'objet d'un rapport officiel envoyé par un médecin à l'Académie de Mâcon.

Le 19 novembre 1807, François Lecué, couvreur à Paray-le-Monial, revenait de sa journée, en compagnie de deux camarades. Passant près de la chapelle, les trois hommes aperçurent une lumière resplendissante. Plus impressionné encore que ses compagnons, Lecué retourne sur ses pas, et soudain, sortant de la chapelle, une voix très distincte lui crie : « Presse-toi de mettre ordre à ta conscience, car demain soir, à sept heures, tu mourras ! » Lecué s'en revient chez lui très ému, comme on pense. Il raconte à sa famille la fatale nouvelle; le lendemain, il se confesse et communie, se réconcilie publiquement avec un ennemi. Le soir venu, il fait ses adieux à sa femme et à ses enfants, et à sept heures précises, il tombe mort au pied de son lit...

NOTRE-DAME DE LA PROVIDENCE, à Digoin, est une magnifique église, bâtie par M. l'abbé Lapalus sur les fonds inépuisables de la charité et de cette Providence dont elle porte le nom. Une lettre apportant le conseil de faire le vœu de consacrer la future église sous ce vocable nouveau, détermina l'entreprise. Pie IX la bénit et y autorisa l'érection d'une confrérie, en 1872.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Savigny. En 1453, le seigneur de Savigny se livrait aux plaisirs de la chasse. Dans le tronc d'un arbre de ses forêts, il aperçut une statuette de la Sainte Vierge, placée là par une main inconnue. Mû par sa dévotion, ce seigneur bâtit une chapelle à la place de l'arbre, et l'évêque de Mâcon, pour encourager ce zèle, invita tous ses diocésains à s'y rendre. C'en fut assez pour déterminer un vrai pèlerinage.

La Sainte Vierge répondit par des faveurs multipliées. Les seigneurs de Savigny, les La Rochefoucauld, les Rohan et les Rohan-Chabot, témoins de l'empressement des foules vers ce pèlerinage, y entretinrent un certain nombre de religieux; mais, en 1567, des malfaiteurs y ayant commis d'affreux sacrilèges, le curé de Savigny crut devoir soustraire la statue miraculeuse à de nouvelles profanations, et la transporta à son église, près de laquelle il lui bâtit un nouvel oratoire.

Comme les arbres trop vieux qu'on transplante, le pèlerinage n'eut pas dans son nouveau sanctuaire la même célébrité, puisqu'un seul religieux suffit, jusqu'à la Révolution, à recevoir les pèlerins.

La statue, à cette époque, fut tout d'abord sauvée, puis découverte et brûlée sur la place publique de Saint-Gengoux.

Digitized by Google

Il serait digne des grandes familles qui protégèrent dans le passé N. D. de Grâce, et qui en reçurent assistance, de restaurer cette dévotion.

NOTRE-DAME DU NOYER, à Cuiseaux. La Vierge qu'on vénère à Cuiseaux tire son nom du noyer où elle s'abrita jusqu'au jour où l'arbre fut remplacé par une chapelle : c'était en 1249. Elle y reçut, pendant cinq cents ans, les hommages de la contrée, et quand, en 1775, la chapelle tomba de vétusté, la piété des fidèles la releva plus belle. Pendant la Révolution, la statue fut successivement portée à l'église paroissiale et dans une maison chrétienne qui la rendit quand la paix fut venue. La chapelle, vendue pendant la Terreur, a été transformée en maison d'habitation et n'a pas été rétablie.

NOTRE-DAME DE LA CHAUX, à Cuisery. Cachée, non pas dans un noyer, mais dans le creux d'un saule, la statue honorée à Cuisery est antérieure au treizième siècle. Un prieuré de religieuses fut chargé, dès cette époque, de veiller sur elle et de la prier. L'irruption des armées allemandes dans la Bourgogne, en 1477, plus tard les ravages commis par les protestants, sous la conduite de Traves de Saint-Léger, firent passer la pieuse chapelle de la Chaux par de cruelles épreuves. Les religieuses durent s'éloigner.

En l'année 1660, le monastère de Lancharre vendit la seigneurie de la Chaux, avec la chapelle et le prieuré, à Nicolas de Ruffin du Ponthet, conseiller du Roi. Celui-ci confia le service de la chapelle et du pèlerinage aux chanoines de Cuisery, qui s'en acquittèrent jusqu'en 1725. Les religieuses de Lancharre rentrèrent à cette époque dans leur ancien domaine, et s'y maintinrent jusqu'à la Révolution.

La chapelle fut alors vendue et rachetée par M. Py, géomètre de Cuisery, dont le fils, prêtre de l'Oratoire, puis curé en Auvergne, en demeura propriétaire jusqu'à sa mort. Ses héritiers n'eurent pas le même zèle pour N. D. de la Chaux, et la chapelle tombait en ruine en 1846.

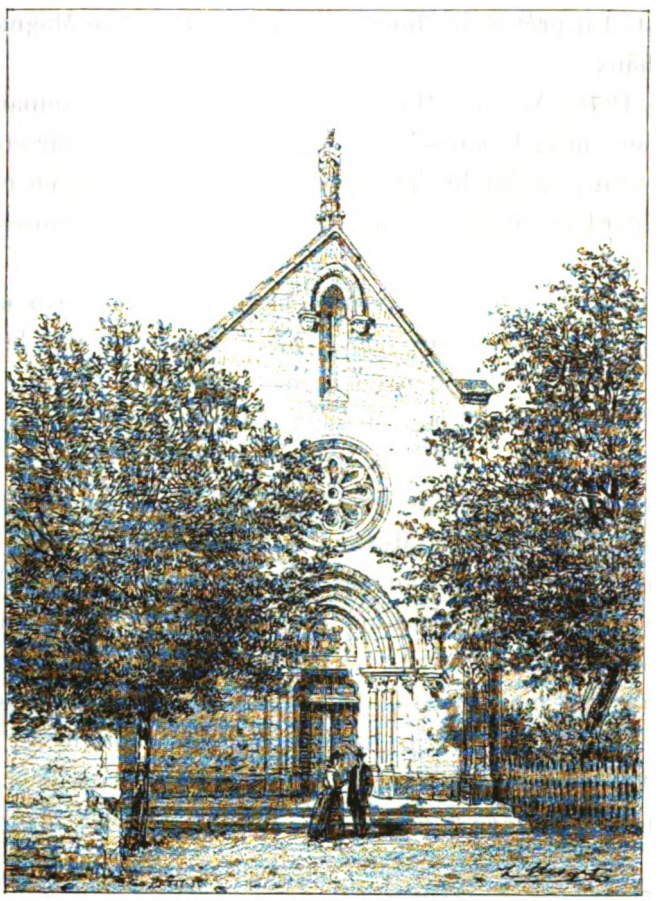
Mgr d'Héricourt, évêque d'Autun, s'émut de cet état, et songea à lui donner pour gardiens les prêtres de son diocèse que l'âge ou les maladies obligent au repos ; mais la mort surprit le prélat avant qu'il eût pu réaliser son dessein.

Un des premiers soins de son successeur, Mgr de Marguerye, fut d'assurer l'avenir d'une chapelle que les pèlerins visitaient toujours. Une souscription fut ouverte, la chapelle rachetée par la famille Tupinier, et généreusement mise à la disposition de l'évêque d'Autun. M. le curé de

Digitized by Google

Cuisery fut d'abord chargé d'en assurer le service; mais, en 1854, un prêtre du diocèse, M. l'abbé Bonin, quittant sa paroisse, et bénit par son évêque, vint se constituer le gardien de N. D. de la Chaux.

Ici, nous commençons à suivre une intéressante notice manuscrite, écrite par M. l'abbé Tristant, à la prière du Rév. Père Ange Ferroni, supérieur des



NOTRE-DAME DE LA CHAUX, A CUISERY.

Clercs de Saint-Camille. De 1854 à 1860, M. l'abbé Bonin vécut à la Chaux, comme un ermite.

Mgr de Marguerye vint bénir la chapelle en 1860.

Il était accompagné d'un Prémontré de l'abbaye de Frigolet. La présence de ce religieux fut pour le pieux ermite un trait de lumière et décida sa vocation. Peu de jours après, il partait pour Frigolet, et l'année suivante, revêtu de l'habit monastique, il revint, sous le nom de Père Benoît.

La persécution, ce sceau obligé des œuvres divines, ne tarda pas

Digitized by Google

à s'imprimer sur une institution dont l'enfer entrevoyait l'avenir et les fruits. Une nuit, la pauvre cellule du Père Benoît est incendiée par une main criminelle. Le religieux n'échappe que par miracle à une mort affreuse, ainsi que ses deux compagnons. La chapelle elle-même eut une de ses fenêtres calcinées, mais les flammes n'y pénétrèrent pas. Peu après, la santé ébranlée du Père Benoît obligea les supérieurs à le rappeler à Frigolet, où il mourut. Un prêtre du diocèse d'Autun, M. l'abbé Magnan, le remplaça à la Chaux.

Enfin, en 1870, Mgr de Marguerye fit, à Rome, la connaissance des Clercs réguliers, ministres des infirmes, fondés, en 1584, par saint Camille de Lellis. Il leur proposa de s'établir dans son diocèse, d'en recevoir les prêtres usés par l'âge ou les infirmités, et d'être en même temps les gardiens de N. D. de la Chaux.

Les Camilliens consentirent. A côté de la chapelle s'éleva une maison inachevée, hélas! destinée aux missionnaires nouveaux et à leur noviciat de France. L'année 1880 arriva avec ses décrets et ses expulsions : la congrégation fut dissoute, les religieux dispersés et la chapelle fermée brutalement.

Elle s'ouvrit peu après, car les scellés furent brisés par l'indignation publique. Réapposés en 1881, ils tombèrent enfin en 1887, et la foule qui, dans ces années de deuil, n'avait pas cessé de venir prier sur le parvis et autour de la chapelle, s'y précipita joyeuse, le jour de la Nativité et les dimanches suivants.

L'intolérance a malheureusement réussi de nouveau à faire fermer la chapelle, et, depuis le 19 mars 1888, les huit vieillards retirés près de N. D. de la Chaux sont réduits à célébrer la messe dans leur réfectoire. C'est ainsi que se pratique la liberté.

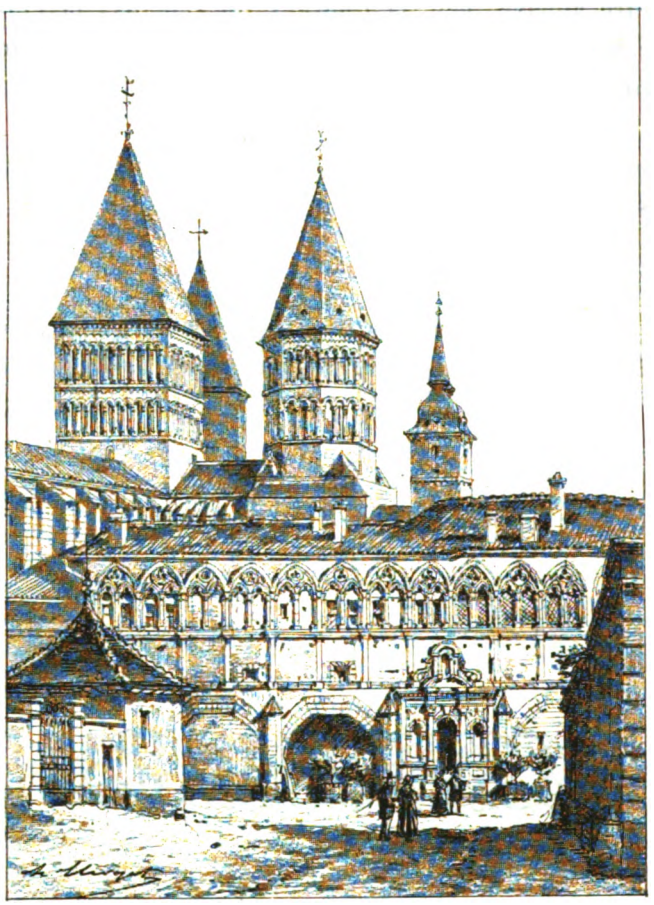
NOTRE-DAME DE CLUNY. Le cœur se serre en écrivant ce nom, écho de tant de gloires évanouies. Saint Odon, saint Mayeul, saint Hugues, saint Odilon, Pierre le Vénérable..., quelle dévotion pour Marie rappellent ces noms illustres! La basilique de Cluny, consacrée par Innocent II, sous le vocable de Notre-Dame, fut un des plus grands foyers de la dévotion à Marie.

Elle possédait deux statues de la Sainte Vierge, les plus riches de l'univers : l'une, en argent massif, couverte de pierres précieuses, était assise sur un escabeau, aussi d'argent, supporté par trois lions de même métal; l'autre, d'or, tenait un cierge d'argent, couvert de rubis. Celle-ci portait l'Enfant Jésus, aussi en or, couronné d'or et d'émeraudes. Les protestants

Digitized by Google

pillèrent tous les trésors de l'abbaye et de la basilique, tandis que les abbés commendataires en préparaient la ruine, sous une autre forme.

1793 consomma toutes ces désolations. La basilique, achetée par la ville de Cluny, fut offerte, comme une carrière, à tous les bâtisseurs de maisons, de granges ou d'écuries. Ah! nous comprenons la parole de Napoléon Ier



NOTRE-DAME DE CLUNY.

à la municipalité de Cluny, l'invitant à visiter leur ville : « Allez! vous êtes des vandales ! » (Lorrain, *Abbaye de Cluny*.)

Nous voudrions pouvoir nous consoler de ces tristesses, en parlant, avant de quitter ce diocèse, de *N. D. Abbesse,* à Marcigny. Saint Hugues, abbé de Cluny, avait fondé à Marcigny un couvent de quatre-vingt-dix-neuf religieuses. La centième devait être la Sainte Vierge elle-même, qui avait

Digitized by Google

le nom, l'habit, les droits et la charge d'abbesse. Elle présidait au chœur, était servie au réfectoire, et sa part distribuée à un pauvre. Hélas! de N. D. Abbesse on ne sauva que la crosse, qui est aujourd'hui à la chapelle de l'évêché d'Autun, et le voile, que se sont partagé Marcigny, Semur et Saint-Christophe.

D'une autre abbaye, celle-ci relevant de Citeaux, la Ferté, dans la paroisse de Saint-Ambreuil, près de Sennecey-le-Grand, il ne reste plus qu'une statue de *N. D. de Pitié*.

Le 16 septembre 1888, la paroisse de Saint-Didier en Brionnais, au canton de Semur, inaugurait une grotte sur le modèle de celle de *N. D. de Lourdes*.

Morlet, près d'Épinac, possède *N. D. de Lorette*, bâtie, au quatorzième siècle, par le seigneur de Loges, en souvenir de sa délivrance des Turcs.

Digitized by Google

FRANCHE-COMTÉ

DIOCÈSES

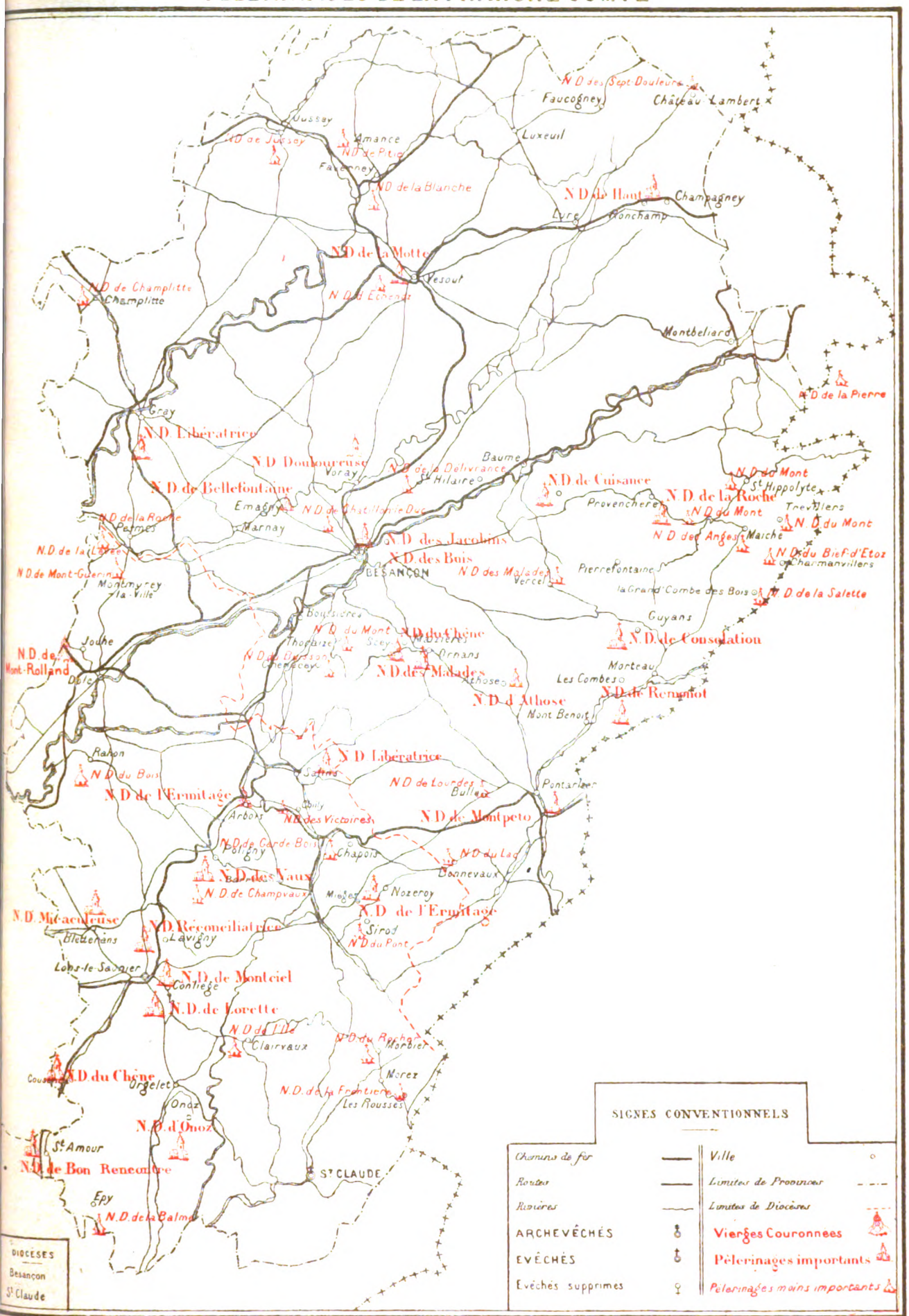
DE

BESANÇON — SAINT-CLAUDE

Digitized by Google

Digitized by Google

PÈLERINAGES DE LA FRANCHE-COMTÉ



BESANÇON Imprimerie

Gravé par E. Guillot 28 rue d'Alesia Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCHE-COMTÉ

Cette province, avec Besançon pour capitale, était jadis la *Grande Séquanaise*. De ses tronçons on a formé les départements du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône. La principauté de Montbéliard, enclavée dans son territoire, ne fut réunie à la France qu'en 1792.

Cette contrée est très dévouée à la Sainte Vierge. « Il est peu de pays où elle ait un si grand règne dans un si petit comté », dit Dom Gody (*Hist. de N. D. de Mont-Roland*).

DIOCÈSE DE BESANÇON

N. D. des Jacobins, a Besançon.
N. D. des Buis, près Besançon.
N. D. du Chêne, a Scey, près d'Ornans.
N. D. des Malades, a Ornans.
N. D. de Consolation, a Guyans.
N. D. de Remonot, aux Combes.
N. D. de Cuisance, près Baume-les-Dames.
N. D. de la Délivrance, a Saint-Hilaire.
N. D. de la Roche, a Provenchère.
N. D. du Mont, a Thoraize.
Id., a Saint-Hippolyte.
Id., a Trévillers.
N. D. des Anges, a Maiche.
N. D. du Bief d'Étoz, a Charmauvillers.
N. D. du Lac, a Bonnevaux.
N. D. de Montpetot, a Saint-Pierre-la-Cluse.
N. D. d'Athoze.
N. D. du Buisson, près de Chenecey.
N. D. de Belle-Fontaine, près d'Émagny.
N. D. des Malades, a Vercel.
N. D. de la Motte, a Vesoul.
N. D. d'Échenoz.
N. D. Libératrice, a Gray.
N. D. du Haut, a Ronchamp.
N. D. Douloureuse, a Voray.
N. D. la Blanche, a Faverney.
N. D. de Jussey.
N. D. de la Levée, a Pesmes.
N. D. de la Roche, id.
N. D. de Champlitte.
N. D. des Sept-Douleurs ou des Neiges, a Chateau-Lambert.
N. D. de la Salette, a la Grand'-Combe des Bois.
N. D. de Chatillon-le-Duc.
N. D. de Lourdes, a Bulle.
N. D. de la Pierre. (Jura bernois.)

Cet évêché, créé vers la fin du second siècle, puis érigé en métropole au quatrième, est, avec Lyon, Limoges, Bourges et Poitiers, un de ceux qui

Digitized by Google

comprennent deux départements : le Doubs et la Haute-Saône. Le territoire de Belfort lui a encore été adjoint, quand l'Alsace, en 1871, dut être si douloureusement séparée de la France. Saint Lin, l'un des soixante-dix disciples, passe pour le premier apôtre de Besançon. Les saints martyrs Ferréol et Ferjus y prêchèrent aussi l'Évangile ; mais le premier évêque fut saint Maximin, sacré par le pape saint Caïus, à la fin du troisième siècle.

NOTRE-DAME DES JACOBINS, à Besançon. M. l'abbé Vitot a publié, en 1873, un manuscrit du milieu du dix-septième siècle, contenant l'*Hystoire de l'Image miraculeuse de la Sainte Vierge qui est dans l'église des RR. PP. Jacobins de Besançon.* Un peu plus tard, en 1879, et avec l'autorité qui s'attache à son nom, M. le chanoine Suchet, alors archiprêtre de la cathédrale, en a donné, sous le titre de N. D. du Rosaire, une nouvelle et intéressante notice que nous allons résumer.

Dès l'année 1223, les fils de Saint-Dominique, désignés à Paris d'abord, puis dans la France entière, sous le nom de Jacobins, à cause de leur grand couvent de la rue Saint-Jacques, s'étaient établis à Besançon. Dans leur église florissait le culte de Marie, sous le titre de N. D. du Rosaire. Un tableau apporté de Rome, en 1632, par un prêtre franc-comtois, Claude Ménestrier, vint ajouter à cette dévotion un lustre nouveau.

Le tableau, peint par Domenico Passignano, artiste florentin, était, de tous les trésors qu'apportait Ménestrier, celui qu'il estimait le plus. Ce fut aussi le seul qu'il put sauver. A quelques lieues de Marseille, le navire fit naufrage ; les passagers n'eurent que le temps de se jeter dans une barque : tous leurs bagages périrent avec le vaisseau. Or, il advint que les vagues, engloutissant tout le reste, apportèrent au rivage, sans accident et sans souillure, l'image de Marie, le précieux tableau. En le revoyant, Claude fut consolé de la perte de tout le reste. Il l'apporta à Besançon ; mais, obligé de retourner à Rome en 1633, il chargea Jean-Antoine Alviset, curé de Saint-Pierre, d'offrir, en son nom, la sainte image à l'autel du Rosaire.

Placée sur ce trône digne d'elle, l'image de Marie commença dès lors à attirer de nombreux pèlerins. « A leur tête, il faut placer la ville de Besançon. Dans tous les périls qui la menacent, disait, en 1873, M. l'abbé Besson, le futur évêque de Nimes, ses quatorze cogouverneurs faisaient leur cour à Marie avec une assiduité touchante. Quand la peste était sur le point d'envahir la contrée, quand la vigne n'offrait plus qu'un pampre stérile, quand on redoutait la guerre, à la veille d'une bataille ou au lendemain d'une victoire, dans la prospérité comme dans les revers, la

Digitized by Google

sainte image voyait à ses pieds tous les citoyens... Les princes de la maison de Lorraine y précédèrent les rois de France... Les humbles, les petits, les mendiants, formaient aussi votre cour. C'est dans cette foule inconnue qu'est venu le Bienheureux Benoit Labre... »

La célébrité de N. D. des Jacobins fut bientôt si grande dans la ville et dans le diocèse, que le Saint-Siège, à la demande des archevêques de Besançon, l'enrichit d'indulgences, et autorisa une fête spéciale en son honneur. La vieille estampe que nous reproduisons en est une preuve.

Si audacieuse que se montrât la Révolution dans la ville de Besançon,

ORAISON A LA REYNE DE PAIX.

Ie uous ſaluë tres Auguſte Reyne de Paix, tres Sainte Mere de Dieu: et uous prie par le cœur ſacré de Ieſus Chriſt uoſtre Fils Prince de paix d'appaiſer ſon ire, et de nous obtenir paix tant deſirée: Souuenez-uous tres pitoyable Vierge qu'il ne fut iamais dit ny ouy que perſõne ait eſté delaiſſé, qui en ſon affliction a eu recours à uoſtre ayde: en cette confiance ie m'adreſſe a uous S.te Mere, receuez mes prieres & exaucez mes uœux

ORAISON

Ie uous ſaluë Fille du Pere Eternel
Ie uous ſaluë Mere du Fils
Ie uous ſaluë Eſpouſe du S. Eſprit
Ie uous ſalue Temple de la S. Trinité
Pater & Aue Maria

INDVLGENCES.

Antoine Pierre de Grammon par la grace de Dieu & du S. Siege Apoſtolique Archeueſ. de Beſançon Prince du S. Empire &c. Scauoir faiſons a tous que nous accordons quarante iours d'indulgence a toutes perſõnes, a chaque fois qu'elles reciteront les deux ſuſdites Oraiſons, ou au moins le Pater & l'Aue.

Donné aud. Beſançon en noſtre palais Archiep. ce 22. Iuillet 1664. Signé,

ANTONE PIERRE Archeueſque de Beſançon.

A Beſançon ché Pierre de Loiſy.

PRIÈRE A NOTRE-DAME DES JACOBINS.

toutes ses fureurs semblèrent s'arrêter aux pieds de N. D. des Jacobins. La sainte image, portée, en 1793, de l'église des Dominicains à celle de Saint-Jean, y passa les jours de la Terreur entourée des mêmes hommages que dans le passé. Comme si tout près d'elle l'impiété, brisant toutes ses digues, n'eût pas brûlé les reliques des saints et installé le culte de la déesse Raison, N. D. des Jacobins nous offre le spectacle unique dans une grande ville d'un culte ininterrompu.

En 1794, les cierges continuent de brûler devant le tableau de la Vierge, tandis que l'église qui l'abrite n'offre plus qu'un spectacle de désolation. « Continuez de brûler devant Notre-Dame, humble luminaire que la foi achète à grand prix... C'est à cet autel de Marie que l'on ira rallumer la lampe du sanctuaire; c'est Marie qui viendra au-devant de son Fils, pour le recevoir à la porte de ce temple et lui rendre la clef de sa maison. » (M. l'abbé Besson.)

Digitized by Google

Quand l'irréligion fut lasse de ses propres excès, la Vierge, objet d'un amour si persévérant, ouvrit en effet les portes de la cathédrale. M. l'abbé Constant, curé de Saint-Jean, obtint, en 1804, que la confrérie fût transférée à la cathédrale, et le peuple qui l'avait visitée pendant les mauvais jours, acclama sa Madone. En 1839, le cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon, restaura la chapelle, et, par testament, lui légua sa langue et ses yeux. Les *ex-voto* suspendus aux voûtes et tapissant les murailles proclament que la piété des habitants de Besançon n'a pas cessé autour de Marie, et que sa bonté est bien toujours la même envers son peuple.

NOTRE-DAME DES BUIS, près Besançon. Sur les coteaux qui dominent Besançon et que couronna jadis un temple de Mercure, s'élève aujourd'hui une blanche chapelle, bâtie en 1860 par M. le curé de Morre, M. l'abbé Ballot. La récompense de son zèle fut d'être nommé le gardien du sanctuaire élevé par ses soins. Non content de loger dignement l'image de N. D. des Buis, M. l'abbé Ballot a voulu abriter aussi les pèlerins, et voici qu'il élève un vaste hangar sous lequel les fidèles ne craindront plus le soleil ni la pluie.

La chapelle, rebâtie en 1860, en remplaçait une autre beaucoup plus ancienne. La légende raconte qu'un seigneur chassait un jour sur ces sommets, quand ses chiens, lancés à la poursuite du gibier, s'arrêtent subitement, entourant une touffe d'arbustes.

Le chasseur s'approche et recueille avec respect une statuette de Marie. Le métal brillait au milieu des buis dont la montagne est couverte, et la chapelle prit le nom de N. D. des Buis. En 1301, Philippe le Bel signait près d'elle, avec les seigneurs comtois, une paix qui, par malheur, ne dura guère. Ce fut aussi près de ses murs, restaurés après le passage des protestants, que Louis XIV reçut, en 1678, les clefs de la ville de Besançon, en vertu du traité de Nimègue.

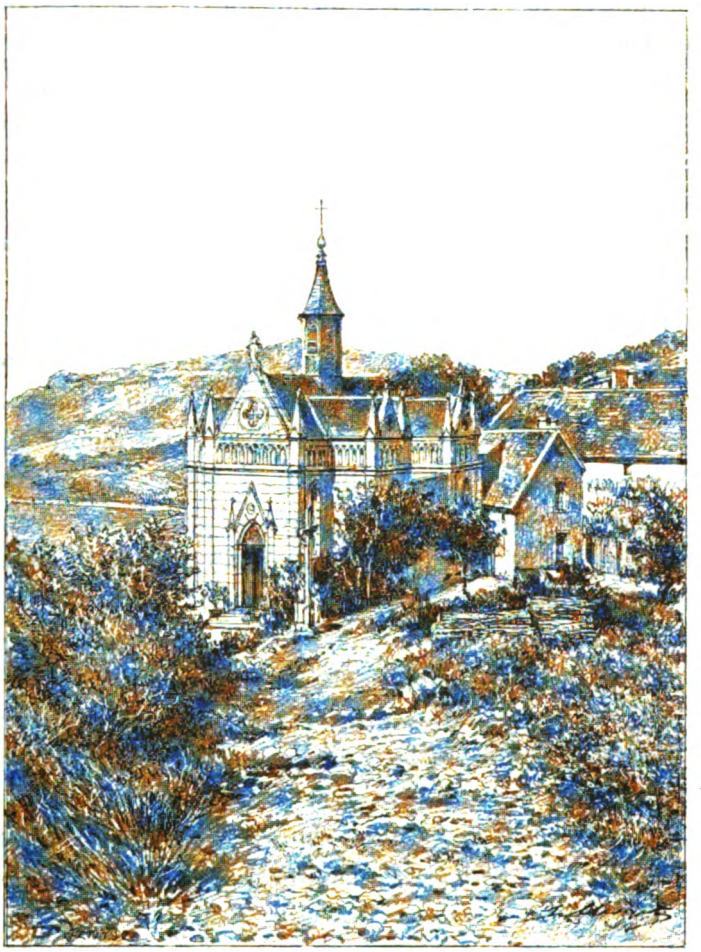
La Révolution l'ayant mise en vente, la chapelle de N. D. des Buis fut achetée par un vigneron du voisinage, nommé Jeannin. Or, il arriva qu'en 1798, un loup enragé avait mordu vingt-sept personnes, y compris Jeannin et sa fille Denise. Dans une lutte héroïque, le vigneron, pour sauver son enfant, s'était précipité sur l'animal furieux, en invoquant N. D. des Buis. Sa confiance ne fut pas vaine. Bien qu'ils fussent atteints de morsures profondes et couverts de bave, Jeannin et sa fille furent, des vingt-sept victimes, les deux seules qui ne périrent pas.

La chapelle, bénite en 1860, par le cardinal Mathieu, archevêque de

Digitized by Google

Besançon, est continuellement visitée dans la belle saison ; mais la fête principale se célèbre le jeudi après la Visitation (2 juillet).

Les pèlerins font, en gravissant la colline, le chemin de la croix. Devant les quatorze croix et les quinze stations du Rosaire, échelonnées sur le



NOTRE-DAME DES BUIS, PRÈS BESANÇON.

flanc du coteau, ils se disposent à recevoir les grâces plus abondantes qui les attendent au sommet.

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Scey, près d'Ornans. Nous empruntons à un rapport de M. l'abbé A. Blanchet, chapelain de N. D. du Chêne, l'histoire de ce pèlerinage.

Le dimanche des Rameaux, 3 avril 1803, Cécile Mille, fille de

Digitized by Google

Pierre-Antoine Mille, fermier à la Malcôte, se rendait joyeuse, avec sa sœur Marguerite, à l'église de Scey en Varais. C'était le jour où, grâce au Concordat, récemment promulgué, la paroisse allait revoir enfin les cérémonies touchantes d'une première communion solennelle. Cécile était du nombre des enfants admis à la table sainte.

Sur le chemin des deux sœurs se trouvait un vieux chêne, dans le tronc duquel une main pieuse avait autrefois placé une statuette de la *Vierge au Raisin*, et qu'on appelait le *Chêne de Notre-Dame*. Par un accroissement successif, l'arbre avait fini par couvrir entièrement de son écorce la niche où reposait la sainte image. Cependant, il n'avait pas cessé d'être respecté. Pendant la Révolution, il fut même épargné dans une coupe générale de la forêt, tandis qu'un des chênes voisins, où l'aïeul de Cécile avait aussi placé une Vierge, attira les regards de l'impiété et fut abattu.

Comme les enfants approchaient du chêne vénéré, notre première communiante, à l'exclusion de sa compagne, aperçut la Sainte Vierge, sous la forme d'une grande dame aux longs vêtements blancs. Elle était escortée de quatre anges, qui semblaient être des jeunes filles, aussi vêtues de blanc, portant chacune un flambeau allumé. L'apparition s'avançait vers le chêne. A l'approche des enfants, le groupe mystérieux s'éleva majestueusement vers le ciel, et Cécile aussitôt vit jaillir une lumière éclatante à la naissance des principales branches du chêne.

La frayeur de Cécile se communiquant à Marguerite, l'une et l'autre se mirent à courir jusqu'à la première maison du village de Maizières, chez M. Verny. Elles s'y arrêtèrent un instant pour se remettre de leur émotion, puis gagnèrent l'église paroissiale. Au retour, Cécile ne manqua pas de s'agenouiller devant le vieux chêne, et la Sainte Vierge lui apparut de nouveau, mais sous la forme d'une statuette entourée de lumières et à la place même où avait jailli l'éblouissante clarté de la première vision.

Comme le matin, Marguerite ne partagea point la faveur de sa jeune sœur.

Arrivée dans sa famille, la voyante se hâta de tout révéler. Entendant ce récit, le père ne mit point en doute ce que racontait l'enfant, mais descendit avec elle au chêne. Une troisième apparition eut lieu, mais toujours pour Cécile seulement.

Aux reproches qui se multipliaient, Cécile, sans se laisser ébranler, répondait dans son patois : « *Oui ! çou qui est vra, quement l'est vra que lou chau beille !* » — « Oui, cela est vrai comme il est vrai que le soleil nous éclaire. » Jamais elle ne se démentit, et cependant sa mère la conduisit

Digitized by Google

un jour à M. le curé de Scey, pour lui faire avouer ce que cette femme appelait *ses mensonges*.

Dieu veillait sur son œuvre. Cette même année, le jour de l'Assomption, Pierre-Antoine Mille, avec ses trois filles : Cécile, Simone et Marguerite, et un fabricant de paniers, nommé Louis Seurre, se rendaient à l'église de Scey, où ils devaient communier ensemble.

Il était environ sept heures, quand ils arrivèrent au vieux chêne. Déjà le soleil dardait sur le chemin ses rayons brûlants : « Voilà, dit Marguerite, où Cécile prétend avoir vu une Notre-Dame. » Instinctivement, tous levèrent les yeux : « Oh! regardez donc! s'écrièrent-ils; voyez, qu'est-ce que cela? C'est ce que tu as vu, pauvre Cécile. Mon Dieu! quel miracle! » Deux globes lumineux brillaient sur l'arbre et y faisaient pâlir la lumière du soleil. Ravis, les cinq voyageurs ne se lassaient pas d'admirer. Mais l'heure de la messe était proche. Il fallait s'éloigner. Ils partirent.

Au sortir de l'église, les deux hommes racontent ce qu'ils ont vu à Grandchamp. La paroisse s'ébranle; on court au lieu de l'apparition. Les lumières avaient disparu; mais à la place où elles s'étaient montrées, Louis Seurre, muni d'une échelle et d'une hache, enlève l'écorce et met à découvert la cavité où reposait l'ancienne statuette de Notre-Dame. M. l'abbé Dupuy, curé de Scey, monte à son tour, prend avec respect l'image de la Mère de Dieu et l'offre à la vénération de la foule émue et empressée.

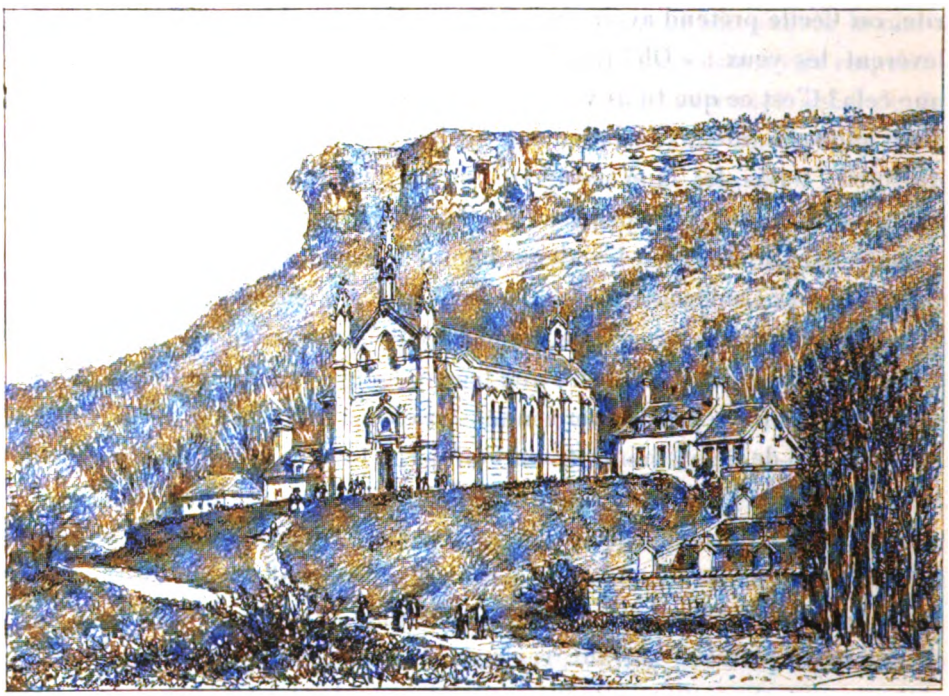
Confiée provisoirement au fermier de la Malcôte, le père de Cécile, puis transportée à Maizières, chez la pieuse veuve Jacquin, où les exercices de la conférence se faisaient pendant la Terreur, la statue miraculeuse fut, au mois de septembre suivant, replacée solennellement dans le chêne. La niche venait d'en être embellie, agrandie et plus tard encore recouverte d'une grille.

Après avoir été une jeune fille modeste et pieuse, puis épouse et mère chrétienne, Cécile Mille mourut aux granges de Cléron, le 13 juillet 1835. Elle fut inhumée dans le cimetière de la paroisse. Une plaque de marbre, placée dans l'église par la générosité de madame la marquise de Loray, rappelle le souvenir de cette privilégiée de Marie ; le sanctuaire de N. D. du Chêne conserve son chapelet.

La statue vénérée resta dans le chêne jusqu'en 1839. A cette époque, les agents voyers trouvèrent que le vieux chêne empiétait sur le chemin. Toutes les protestations furent vaines. L'arbre tomba : les bonnes gens du pays le pleurèrent; mais qu'importe! le cordeau était satisfait. Le chêne fut remplacé par une grande croix, sur laquelle la piété des fidèles posa une niche en fer. La Vierge y fut abritée du 25 mai 1840 à l'automne de 1843.

Digitized by Google

Il fallait à la Mère de Dieu un sanctuaire plus digne d'elle et de ses manifestations dans la vallée de la Loue. M. Gros, curé de Scey, et M. Grosjean, aumônier de la Visitation d'Ornans, se mirent à l'œuvre. Tout d'abord, pour soustraire la précieuse statue aux dangers qu'elle courait dans sa solitude, M. Gros la remit momentanément à la pieuse famille de Pirey, de Maizières, qui la conserva jusqu'en septembre 1844. Elle fut alors déposée au monastère de la Visitation d'Ornans, où son culte prit



NOTRE-DAME DU CHÊNE, A SCEY.

une grande extension ; enfin, à l'église paroissiale de Scey, de 1847 à 1863. Partout elle répondait à la prière et à l'amour par des faveurs nouvelles.

Une enquête canonique, ordonnée en mai 1844 par le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, recueillit les dépositions de plus de quarante témoins. Convaincu de la réalité de ces merveilles, le prélat désigna dès lors *le lieu de l'apparition miraculeuse* pour l'emplacement de la future chapelle et autorisa des quêtes dans tout le diocèse. Non content d'envoyer son offrande pour les premiers travaux et de faire bénir la première pierre du sanctuaire par un de ses vicaires généraux (12 juillet 1863), ce prince de l'Église voulut présider lui-même la translation et l'inauguration de

Digitized by Google

N. D. du Chêne dans le nouveau sanctuaire. Il nomma pour chapelain M. Grosjean, précédemment aumônier de la Visitation. Un enfant de la paroisse de Scey, M. l'abbé Boilloz, alors missionnaire diocésain et depuis vicaire général, fut le prédicateur de cette grande solennité (3 août 1869).

M. Bossan, l'architecte de Fourvières, le fut aussi de N. D. du Chêne, qu'il rebâtit dans le style dit de transition. Sur le portail, un bas-relief en bronze doré représente la scène de l'apparition. Mgr Bastide, aumônier des armées française et pontificale à Rome, demanda, par son testament, à être inhumé « aux pieds de N. D. du Chêne, qui est la porte du Ciel ». Depuis, cette faveur fut également accordée à M. l'abbé Grosjean; personne ne l'avait mieux méritée.

La statue signalée par tant de miracles est en terre cuite; elle mesure dix-neuf centimètres. Le front de la Vierge est orné d'un diadème; sur son bras gauche repose l'Enfant Jésus, qui d'une main tient le globe du monde, et de l'autre, conjointement avec sa Mère, un raisin. M. Gauthier, archiviste du Doubs, l'attribue au siècle de Louis XIV, d'après le style, le lieu et le mode de fabrication. Quelques personnes ont cru voir une fleur ou un cœur dans le raisin que tient le saint Enfant Jésus. Mais Mgr Foulon, aujourd'hui archevêque de Lyon, a reconnu l'erreur, en comparant la statue avec une autre Vierge sortie des mêmes moules.

Dans sa lettre pastorale du 16 septembre 1883, le prélat écrivait : « Il y a quatre-vingts ans, la Très Sainte Vierge daignait inaugurer, dans le diocèse de Besançon, les miraculeuses manifestations qu'il lui a plu de multiplier de nos jours sur d'autres points de la France, à la Salette, à Lourdes et à Pontmain. »

Le grand pèlerinage a lieu, chaque année, le mercredi après l'Assomption. Un indult de Pie IX accorde pour ce jour-là aux pèlerins une indulgence plénière.

NOTRE-DAME DES MALADES, à Ornans. Si, malgré les prodiges que nous avons racontés, et beaucoup d'autres qu'il nous a fallu passer sous silence, N. D. du Chêne fut si longtemps privée de sa chapelle, N. D. des Malades, sa voisine, est plus négligée encore, puisqu'elle attend, depuis cent ans bientôt, la reconstruction du sanctuaire où les siècles l'ont honorée, et que le dix-huitième renversa.

M. le chanoine Suchet en a écrit l'histoire; il nous apprend que cette chapelle fut, à l'origine, l'oratoire d'une maladrerie, d'abord exclusivement réservée aux lépreux, puis, au seizième siècle, transformée en hôpital pour tous les malades : d'où lui vint son nom. La Franche-Comté

Digitized by Google

appartenait alors à l'Espagne, et, pendant le siège de Besançon par Henri IV, en 1595, un détachement de Français attaqua Ornans, mais sans aucun résultat. En souvenir de cette délivrance, attribuée à N. D. des Malades, on fonda une procession annuelle qui se célébrait le 1er août. De son côté, le cardinal de Granvelle y avait fait une fondation importante.

Une circonstance vint encore développer la dévotion et accroître le nombre des pèlerins. De temps immémorial, on vénérait dans la chapelle une statue de la Sainte Vierge, en pierre, près de laquelle deux anges étaient en adoration devant l'Enfant Jésus. Une autre statue fut apportée de Belgique, taillée dans le chêne célèbre de Montaigu. Comme la chapelle était isolée et voisine d'un grand bois assez mal famé, la ville d'Ornans confia la garde du sanctuaire, des deux statues et des *ex-voto* à la vigilance d'un ermite.

Mais, hélas! séduit par l'appât des richesses, l'ermite abusa de la confiance qu'il avait inspirée. Nouveau Judas, il trahit Celle dont il partageait l'abri. En 1620, un soir d'hiver, huit cavaliers armés se présentèrent pour enlever les caisses où le triste ermite avait enfermé les trésors de la chapelle. Malgré la résistance des voisins, accourus pour défendre *N. D. de la Maladière,* le misérable s'enfuit avec les brigands, ses complices.

Parmi les objets dérobés était la statuette apportée de Montaigu. D'actives recherches la firent retrouver avec le reste du butin et les voleurs eux-mêmes, réfugiés à Besançon. Le retour de la Vierge miraculeuse fut un triomphe. Un vicaire d'Ornans fut dès lors préposé à la garde de la chapelle, et ces événements, loin de nuire au concours des pèlerins, ne firent que l'accroître.

L'année 1636 les vit plus nombreux que jamais, car la peste faisait ses ravages à Ornans et dans le voisinage. Mais déjà la statue miraculeuse n'était plus dans sa chapelle. Les armées de Richelieu avaient envahi la Franche-Comté. Pour soustraire l'image de N. D. des Malades aux surprises, et peut-être aux insultes des soldats de Condé et surtout de leurs alliés les Suédois, elle avait été portée au château de Scey, puis à Châteauvieux.

En 1642, elle en fut solennellement rapportée; une procession fut faite en reconnaissance de ce que la ville d'Ornans était par elle préservée de deux fléaux : de la peste et (faut-il le dire?) des Français. (SUCHET, ch. III.)

Lors de la seconde invasion des armées françaises en Franche-Comté (février 1668), N. D. des Malades dut encore chercher un refuge à

Digitized by Google

Besançon. Quand le traité d'Aix-la-Chapelle eut ramené la paix, la statue revint encore à son sanctuaire d'Ornans.

La conquête de cette province par Louis XIV n'altéra point le culte des populations envers N. D. des Malades, et jusqu'à la Révolution, nous voyons le même zèle d'une part et les mêmes grâces de l'autre. A cette douloureuse époque, la chapelle fut vendue et démolie : la statuette, sauvée par un sculpteur, Pierre Beaumont, fut plus tard déposée à l'église de Saint-Laurent d'Ornans, dans une châsse en bois sculpté, aussi semblable que possible à la châsse d'argent offerte, en 1619, par Christophe de Rye, et volée par la Révolution. M. Guyot de Vercia a de nouveau enchâssé la miraculeuse statue dans un reliquaire en argent, témoignage de sa piété et de sa reconnaissance.

« Trois ou quatre fois par an, nous écrit M. l'abbé Favrot, curé-doyen d'Ornans, on expose la statue miraculeuse dans son magnifique reliquaire, et c'est devant elle que se font les exercices du mois de Marie. Le troisième dimanche de septembre, une procession se dirige vers l'emplacement de l'ancienne chapelle, et l'on y porte l'image vénérée. »

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Guyans. Entre Morteau et Pierrefontaine, dans une vallée, au pied du mont de Laval, nous allons retrouver, presque identique, la légende de N. D. de Liesse, racontée par le Père Rotheval, et plus récemment par M. l'abbé Sonnet. A la place du seigneur d'Eppes, c'est ici François de La Palud, sire de Varambon, prisonnier du soudan d'Égypte, avec James de Lusignan, roi de Chypre, en 1426. Lusignan se racheta moyennant une forte rançon; quant à François de La Palud, il resta dix ans captif, et, ne pouvant payer au soudan la somme exigée, celui-ci le condamna à être décapité.

Varambon allait donc périr loin de sa patrie et de sa jeune femme qui le croyait déjà mort. La sentence devait être exécutée le lendemain. François tourne alors ses regards vers la France, et de son cœur jaillit une prière ardente : « O Notre-Dame de Consolation, vous dont l'image fut trouvée sur un tilleul dans mes terres, si vous me délivrez à cette heure, je vous bâtirai, à la place de l'oratoire qui vous abrite, une magnifique chapelle ! »

Ce vœu formulé, le sire de Varambon s'endormit, et, pendant son sommeil, « nouvel Habacuc, il fut miraculeusement transporté sur les terres de Chastel-Neuf, avec les fers et la tunique d'esclave ».

Le lieu où se retrouva le lendemain François de Varambon est sur les confins de la paroisse de Guyans-Vennes : « Où suis-je? » demanda-t-il

Digitized by Google

à un paysan, effrayé lui-même en voyant cette face amaigrie par de longues privations. — « Vous êtes sur les terres de Chastel-Neuf, dont la dame pleure son époux. Bien venu serait au logis celui qui donnerait nouvelle du bon sire. — C'est moi-même, dit-il, en tombant à genoux, et merci soit à Notre-Dame ! »

Fidèle à son vœu, François de La Palud rebâtit le petit oratoire de N. D. de Consolation. Près de l'autel, il suspendit les chaînes de sa captivité, et un tableau qui le représentait aux pieds de sa libératrice fut attaché à

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, A GUYANS.

la muraille. François vécut encore longtemps. Conseiller du duc de Bourgogne, il prend part, en 1436, au siège de Calais, puis à celui de Pontoise, où il combat contre Talbot, sous les bannières du duc Philippe le Bon.

Un ermite, puis un chapelain-prêtre furent successivement chargés de garder la chapelle agrandie. Vers 1650, Marie de Cusance, princesse d'Aremberg et veuve de François de Rye, marquis de Varambon, y appela les Minimes, qui firent fleurir le pèlerinage jusqu'à la Révolution.

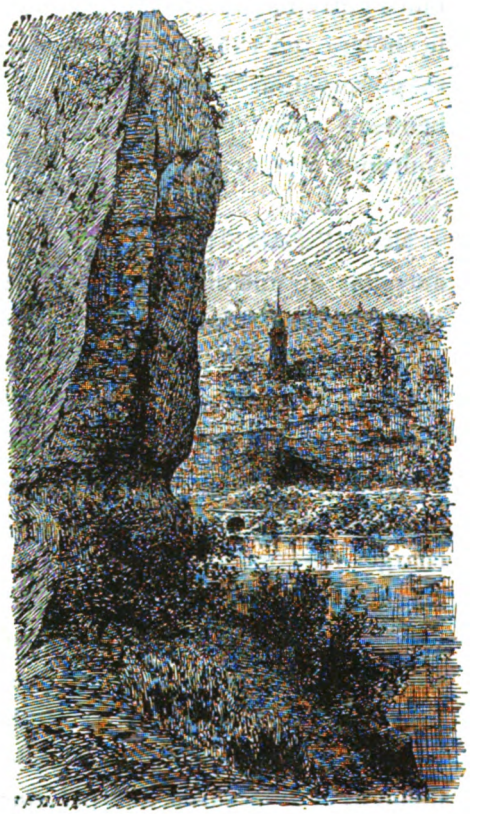
En 1791, les Religieux durent quitter leur ermitage. M. Clerc, curé de Guyans, et M. Robert, son vicaire, obtinrent de la municipalité le tableau célèbre de N. D. de Consolation, qu'on porta à l'église paroissiale. La chapelle et le monastère furent vendus. Un étranger les acheta, et quand

Digitized by Google

un misérable eut abattu la croix qui surmontait l'édifice, cette croix, en tombant, lui fit une blessure dont il mourut.

Le lieu de consolation devint dès lors une désolation profonde. En 1829, Mgr de Rohan-Chabot visitait cette contrée; il eut pitié de ces ruines, les acheta, et, peu après, son successeur, Mgr Dubourg, achevait son œuvre, établissant dans cette solitude le Petit Séminaire. Le tableau est toujours, dans l'église de Guyans, l'objet d'une pieuse curiosité, en attendant qu'il reprenne sa place à N. D. de Consolation.

NOTRE-DAME DE REMONOT, aux Combes. Au canton de Morteau, l'immense paroisse des Combes possède, à Remonot, l'un de ses sectionnements, un pèlerinage très ancien et toujours très suivi. Une grotte dans un rocher d'un accès difficile servit pendant six cents ans d'église à la contrée; près d'elle une fontaine, toujours vénérée, a peut-être autrefois servi au culte druidique. Un titre de 1162 mentionne ce lieu sous le nom de *Gésumbrenne,* ou *Fontaine de l'Ange*. Une statue en bois de cèdre, aux formes raides et archaïques, est vénérée dans ce rustique oratoire par toutes les populations d'alentour.



NOTRE-DAME DE REMONOT.

Jusqu'à la Révolution, un ermite-prêtre gardait cette chapelle, qui fut, en 1833, délaissée pour une autre église bâtie sur le coteau où la statue fut alors transportée. Pendant trente ans, on vit la grotte et le pèlerinage abandonnés; l'ancien sanctuaire fut même converti en une sorte de grange; mais, à la satisfaction de toute la contrée, le 17 septembre 1863, le cardinal Mathieu consacrait de nouveau la célèbre grotte, et tous les ans, depuis cette époque, grâce au zèle de M. l'abbé Denizet, le pèlerinage attire plus de six mille pèlerins pendant le seul mois de septembre.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE CUISANCE, près Baume-les-Dames. Cuisance ou Cusance, au canton de Baume-les-Dames, honore aussi particulièrement, pendant le mois de septembre, une très ancienne statue de la Sainte Vierge, apportée d'un monastère voisin. Saint Ermenfroy, après avoir brillé à la cour de Clotaire II, s'était d'abord retiré à Luxeuil, puis à Cuisance, où il avait fondé une abbaye qui se distingua longtemps par sa dévotion à la Reine du Ciel. Quand la Révolution détruisit l'abbaye, la statue fut portée à l'église paroissiale, et son culte s'est conservé, s'est accru parmi les populations du beau vallon du Cuisancin.

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE, à Saint-Hilaire. A égale distance entre Baume et Besançon, la paroisse de Saint-Hilaire, menacée par le choléra, en 1854, s'engagea par vœu à bâtir une chapelle pour obtenir sa préservation. Elle fut exaucée, et, le 7 octobre 1856, Mgr Mathieu bénissait cette chapelle, sous le titre de N. D. de la Délivrance. Elle couronne un coteau d'où la vue embrasse toute la contrée.

NOTRE-DAME DE LA ROCHE, à Provenchère. Cette chapelle n'était autrefois qu'une simple grotte ornée d'une statue de la Sainte Vierge. M. l'abbé Verdot, vicaire général de Besançon, en a recherché les origines, qu'il fait remonter à une époque indécise, mais antérieure au treizième siècle. Elle était déjà célèbre dans cette contrée, si entamée par le protestantisme, quand, en 1670, une jeune fille, venant de Pézeux à Provenchère, échappa à la poursuite d'une bande de soldats huguenots en se réfugiant dans l'humble chapelle. Par reconnaissance, Marie Socier se chargea désormais d'entretenir l'autel de sa libératrice. La chapelle elle-même fut reconstruite et agrandie par un protestant converti.

Tous les ans, depuis le 3 mai jusqu'au 14 septembre, deux familles de Provenchère députaient alternativement chaque jour un de leurs membres pour aller demander à N. D. de la Roche un temps favorable aux biens de la terre. Les paroisses d'alentour s'y rendaient aussi en procession. Clément XIII accorda aux pèlerins une indulgence plénière, et, de nos jours, comme autrefois, le mois de septembre, mais principalement la fête de la Nativité, amène une grande affluence aux pieds de N. D. de la Roche.

NOTRE-DAME DU MONT. Le diocèse de Besançon honore la Mère de Dieu sous ce titre dans trois sanctuaires différents. Le premier et le plus célèbre est dans la paroisse de Thoraize. Fondée en 1590 par la famille d'Achey, la chapelle de N. D. du Mont fut consacrée en 1615, et le

Digitized by Google

Père Poiré, dans sa *Triple Couronne,* l'indique comme un des pèlerinages les plus suivis de la Franche-Comté. Sous le titre de N. D. du Mont, une confrérie fut fondée par Claude d'Achey, archevêque de Besançon. Innocent XI, à la prière d'Antoine-Pierre de Grammont, surnommé le Borromée de la Franche-Comté, l'enrichit des indulgences de l'Église.

C'est aux pieds de N. D. du Mont que Anne Biget, plus connue sous le nom de Sœur Marthe, s'était formée à tous les héroïsmes de la charité. La Révolution vendit la chapelle, et la statue, vieille de cinq siècles, fut portée à l'église de Serres-les-Sapins. Mais, en 1855, M. le curé de Thoraize racheta les ruines et rebâtit la chapelle.

Quant à la confrérie, elle a été rétablie à École, chez les Missionnaires diocésains.

Le second est à Saint-Hippolyte; c'est une chapelle bâtie au seizième siècle, comme un rempart contre le protestantisme, et restée le centre d'une dévotion très vive envers la Sainte Vierge.

Le troisième est à Trévillers, canton de Maiche, bâti sur la lisière d'une forêt. Avant 1793, l'avenue qui y conduisait était ornée de quatorze croix. Les croix ont été abattues, mais le pèlerinage existe toujours.

Signalons à Maiche *N. D. des Anges,* et à Charmauvillers, au même canton, *N. D. du Bief d'Étoz,* située dans la vallée qui sépare la France du Jura bernois. En 1358, un tremblement de terre ébranla la montagne et fit crouler des roches énormes. Au milieu de ce chaos, qui obstruait le passage du Doubs, le meunier, par reconnaissance, éleva à la Sainte Vierge un oratoire qui existe encore.

NOTRE-DAME DU LAC, au canton du Mouthe, tire son nom du lac de Bonnevaux dont elle est l'ornement. La statue est très ancienne; la chapelle a été restaurée au milieu de ce siècle.

NOTRE-DAME DE MONTPETOT, à Saint-Pierre-la-Cluse, domine un immense plateau, près de Pontarlier et en face du fort de Joux. La Vierge qu'on y honore fut, dit-on, apportée de Terre Sainte par un prisonnier, miraculeusement délivré des mains des musulmans. Sa reconnaissance bâtit la chapelle, et des fers encore suspendus aux murailles en sont un autre témoignage.

Pendant la Révolution, des mains pieuses emportèrent en Suisse la

Digitized by Google

vénérable statue, et l'on remarqua, disait M. l'abbé Besson en 1873, qu'un arbre trois fois séculaire, qui couvrait de son ombre la chapelle de Montpetot demeura cette année même sans bourgeons et sans feuilles, comme s'il eût pris le deuil de la Madone absente et de Louis XVI guillotiné. M. l'abbé Gerrier, curé de Saint-Pierre-la-Cluse, a mis tout son zèle à restaurer la chapelle et à rétablir le pèlerinage.

NOTRE-DAME D'ATHOZE. Athoze, nous écrit M. l'abbé Pagnier, curé de cette paroisse, possède une église neuve et un pèlerinage ancien. Il en est fait mention dès le treizième siècle; la chapelle fut même consacrée en 1301; mais la statue qui s'y trouve accuse, au dire des connaisseurs, le dixième ou le onzième siècle. Elle habita quelque temps une grotte du voisinage; les pèlerins ne manquaient pas de la visiter, ainsi qu'une fontaine adjacente, qu'on appelle la fontaine de la Vierge. Toutes les grâces spirituelles et temporelles sont attribuées, dans la contrée, à N. D. d'Athoze. C'est à elle que l'on recourt dans toutes les calamités.

Il y avait même autrefois autour de cette statue un touchant usage. Un orage, comme il s'en forme si souvent dans cette vallée de la Loue, menaçait-il à l'horizon, on descendait la statue et on la portait sur le seuil de la chapelle. « Là, disent et répètent les anciens, on vit souvent la statue suer et la nuée se fondre. »

Oh! qui nous rendra la foi naïve de nos ancêtres?

Si la chapelle fut fermée pendant la Révolution, personne n'osa toucher la statue, témoignage évident du respect qui l'entourait. Depuis 1874, le pèlerinage se célèbre le lundi après la Nativité, au milieu d'un grand concours et d'un recueillement profond.

Si du département du Doubs nous passons dans la Haute-Saône, nous trouvons :

N. D. du Buisson, près de Chenecey, sur les bords de la Loue, conserve le souvenir de saint Bernard et de l'abbaye fondée d'après son conseil par le B. Burchard.

N. D. de Belle-Fontaine, près d'Émagny, sur la lisière des deux départements, était un prieuré fameux dont la chapelle avait été fondée en 1139 pour des Augustins.

Par suite des dévastations des huguenots, ou par l'incurie des abbés commendataires, le pèlerinage de Belle-Fontaine, la chapelle même, étaient, en 1628, dans le plus triste abandon. Mais Éléonor de Chassagne,

Digitized by Google

nouveau prieur, y ramena la prospérité, en remplaçant l'ancienne statue par une petite, apportée, comme celle de Gray, de Montaigu en Brabant.

Chifflet, dans l'*Histoire du prieuré de Belle-Fontaine,* rapporte à l'année suivante le vœu des habitants de Pin et d'Émagny, préservés de la peste par leur recours à N. D. de Belle-Fontaine.

« Le prieuré, nous écrit M. l'abbé Poisse, curé de Pin-l'Émagny, fut

NOTRE-DAME DES MALADES, A VERCEL.

vendu par la Révolution ; mais la chapelle, avec sa statuette miraculeuse, resta ouverte à la dévotion. En 1854, elle fut la protectrice de cette contrée contre le choléra. Dix ans après, les propriétaires ont dévasté la chapelle, et un Capucin de Besançon vint pieusement chercher la statue, qui fut portée au couvent de Besançon, où elle est en grande vénération ; mais la paroisse de Pin-l'Émagny est en instance pour recouvrer ce précieux trésor, qui semble, en effet, appartenir à son lieu d'origine. »

Il ne nous appartient pas de nous prononcer sur ce procès, que le cardinal Mathieu n'a pas eu le temps de terminer.

N. D. des Malades, à Vercel, était une chapelle de léproserie, récemment restaurée et remise en honneur.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA MOTTE, à Vesoul. Comme Lyon et Marseille aux pieds de N. D. de Fourvières et de la Garde, Vesoul repose sous le regard de N. D. de la Motte.

La Motte était le point culminant du mont, couronné jadis par un château fort.

La chapelle et la statue portèrent pour cette raison le nom de N. D. du Château.

La forteresse disparut comme les choses qui ne sont pas immortelles : la chapelle survit toujours. Louis XI, que les nécessités de sa politique avaient décidé à raser la ville et son château, en 1479, commanda expressément que la chapelle fût respectée. Ses ordres furent obéis, et le pèlerinage continua. Mais des voleurs se cachèrent dans les ruines du château et devinrent une menace pour les pèlerins. En 1480, la Madone, n'étant plus elle-même en sûreté sur la montagne, fut portée au prieuré de Saint-Nicolas de Vesoul, et l'on croit, dit M. l'abbé Morey, que c'est N. D. d'Échenoz.

Pendant plus de trois siècles et demi, une simple croix, plantée sur la colline, rappelait N. D. de la Motte. La présence du choléra dans le voisinage de Vesoul marqua l'heure de cette résurrection.

Le 30 juillet 1854, le fléau, étendant ses ravages, avait déjà fait plus de dix mille victimes dans le département. M. l'abbé Boilloz, dont nous avons déjà vu les œuvres à N. D. du Chêne, était curé de Vesoul; il annonce une procession à N. D. d'Échenoz. Cinq mille personnes répondent à cet appel.

Là, une même pensée germe dans tous les cœurs : M. l'abbé Boilloz n'en transmet que l'écho, quand, du haut de la chaire, il annonce la résolution de relever la chapelle de N. D. de la Motte, si le fléau n'entre pas à Vesoul.

Le choléra, qui avait décimé les populations de Gray, de Pesmes, de Saint-Loup, de Vauvillers, de Saulx et de Villersexel, ne fit pas une victime dans la ville la plus populeuse du département.

La chapelle fut bâtie avec enthousiasme; la municipalité offrit le terrain.

Le 12 août 1855, le cardinal Mathieu bénissait la première pierre de l'édifice et les quatorze stations du Chemin de la croix échelonnées sur le flanc de la montagne.

Deux ans plus tard, le même pontife inaugurait la chapelle, accompagné de Mgr Gousset, cardinal archevêque de Reims, et entouré de plus de quinze mille étrangers.

Digitized by Google

NOTRE-DAME D'ÉCHENOZ porta longtemps le nom de N. D. de Solborde. Une notice imprimée en 1877 et approuvée par l'Ordinaire nous apprend que la statue vénérée aujourd'hui à Échenoz-la-Meline et précédemment à Solborde provenait du château de la Motte à Vesoul et daterait du dixième siècle. Quand, en 1479, le château fut détruit par Charles d'Amboise, le prieuré de Marteroy offrit à la noble Exilée un abri qu'elle dut quitter en 1595 pour l'église de Saint-Martin de Pont.

Mais ses pérégrinations n'étaient pas terminées. En 1636, la guerre éclatait entre la France et Charles de Lorraine. L'antique statue fut cachée, cette fois, loin des hommes. Des mains pieuses l'apportèrent en secret vers les rochers de Solborde, couverts d'épais buissons. Pendant trente ans elle y demeura inconnue. Ce ne fut qu'en 1663 que des habitants d'Échenoz, l'ayant trouvée par hasard, lui bâtirent une chapelle au lieu même de la découverte. Mgr de Grammont la pourvut d'un chapelain, et dès lors le pèlerinage devint célèbre pour la Franche-Comté et les provinces voisines. Innocent XI accordait en 1679 une indulgence plénière aux pèlerins.

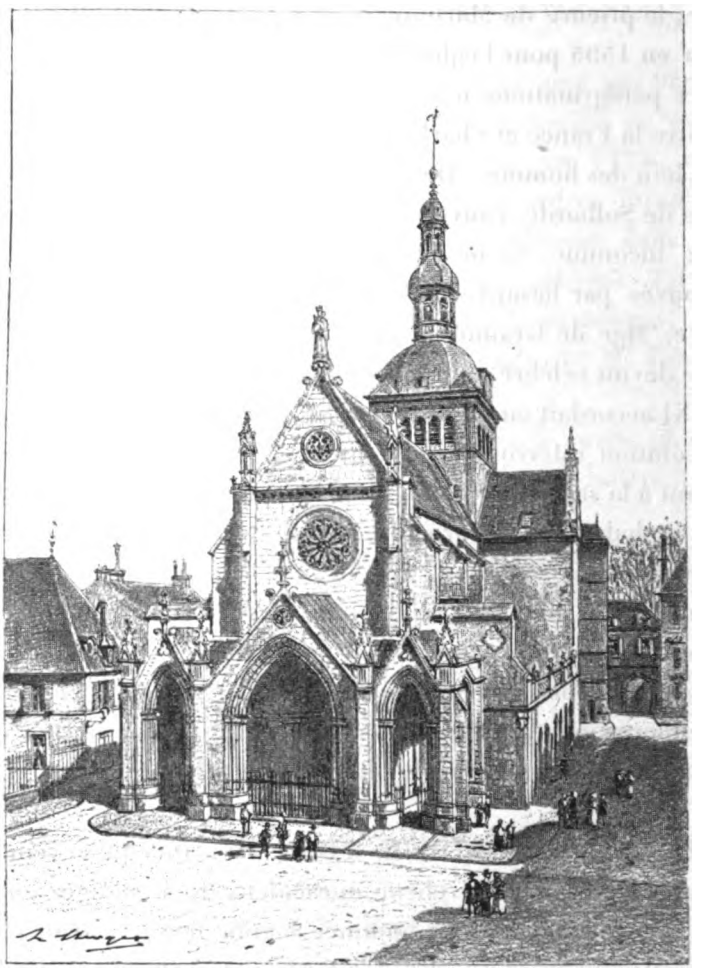
La Révolution interrompit ce courant de dévotion; elle vendit la chapelle. Quant à la statue, les habitants d'Échenoz l'ayant réclamée, l'emportèrent triomphalement à leur église paroissiale. Dès que la tourmente fut passée, les pèlerins revinrent. La ville de Vesoul prit l'habitude de s'y rendre tous les ans pour la Trinité, mais depuis 1854 elle porte ses vœux à N. D. de la Motte, plus voisine. « Aujourd'hui, conclut M. Grenier, curé d'Échenoz, la chapelle de Salborde est une grange. Les pèlerins, les chants, le mouvement, la vie, tout a fui!... La fontaine miraculeuse coule encore, mais tout autour règne le plus complet silence. »

NOTRE-DAME LIBÉRATRICE, à Gray. La statue qu'on vénère sous ce nom a été sculptée dans le chêne miraculeux de Montaigu, en Belgique. En 1613, une veuve de Salins, nommée Jeanne Bonnet, avait fait le pèlerinage de Montaigu, d'où elle avait rapporté un fragment du chêne fameux. « En passant à Vitry-le-François, elle montra, toute joyeuse, à des voyageurs ce qu'elle considérait comme un trésor; mais ceux-ci n'opposèrent que l'incrédulité et la raillerie aux récits de l'humble femme. L'un d'eux poussa même le mépris jusqu'à jeter au feu le bois qu'elle leur montrait. Dieu permettait cette insulte pour mieux affirmer le miracle, car le morceau de chêne fut retrouvé intact parmi les cendres du foyer. » (VILLEREY, *Essais sur le pèlerinage de N. D. de Gray.*)

Jeanne Bonnet fit sculpter à Saint-Claude, dans ce morceau de bois, une statuette de la Sainte Vierge, haute de onze centimètres seulement, et sur

Digitized by Google

le modèle de celle de Montaigu; elle l'offrit à madame de Beauffremont, épouse du gouverneur de Gray, Jérôme d'Achey. Celle-ci la plaça dans sa chapelle, mais s'en dessaisit en 1617, sur les instances du Père Gabriel d'Apremont, gardien des Capucins de Gray, qui lui réservait une place



NOTRE-DAME LIBÉRATRICE, A GRAY.

d'honneur dans l'église du couvent. Entourée d'hommages, la petite statue ne tarda point à montrer la puissance de Celle qu'elle représentait.

Le 17 février 1620, un pauvre enfant, nommé Voisin, fils d'un soldat de la garnison, fut subitement guéri devant elle d'une maladie de langueur qui ne laissait plus d'espérance.

Un tableau, conservé jusqu'à nos jours, rappelle ce premier miracle,

Digitized by Google

qui fut bientôt suivi d'une foule d'autres. Leur nombre et leur éclat furent tels, que le Père Poiré pouvait dire en 1634 : « Quant à N. D. de Gray, il s'y est fait un tel abord, depuis huit à neuf ans qu'elle commença de faire miracle, que c'est aujourd'hui l'un des lieux les plus fréquentés qui soient en la chrétienté... ; et des miracles dont on a pu tenir compte, il y en a déjà plus de deux mille cinq cents. »

De la Bourgogne, de la Lorraine, de la Champagne, de l'Alsace, les populations se rendaient à Gray; les malades s'y donnaient rendez-vous, et un grand nombre d'aveugles, de muets, de paralysés, etc., s'en retournaient guéris.

Un jour, une religieuse Ursuline, Béatrix Hugon, fille du gouverneur de Gray, y fut apportée demi-morte; à peine la statuette eut-elle touché le front de la malade, que celle-ci se releva guérie. L'archevêque de Besançon en dressa lui-même le procès-verbal, qu'on peut lire aux archives de Gray. Une inscription fut placée, aux frais de la ville, à l'entrée de la chapelle, et une procession générale fut faite le 5 septembre. Quand, en 1674, la ville de Gray passa sous la domination française, le pèlerinage grandit encore en éclat et en renommée jusqu'à la Révolution.

Les démarches tentées, à cette époque, par la municipalité de Gray, pour conserver les Capucins, demeurèrent inutiles; le couvent et la chapelle, témoins de tant de prodiges, furent vendus et démolis. Personne n'osait toucher à la statue miraculeuse.

Un homme du peuple se présente, plus audacieux, et la porte en blasphémant jusqu'à l'hôtel de ville. Quelques années après, grossissant le nombre des coupables que nous avons vus déjà si souvent punis, il expirait dans un accès de désespoir.

Par une attention de la Providence, la statuette oubliée au fond d'une caisse échappa à la vente et à la destruction.

La famille Rousset la retrouva et la rendit à l'église paroissiale.

Fixée dans une châsse d'argent, rehaussée elle-même de pierreries, la statuette est toujours l'objet de la vénération publique. De magnifiques processions ont eu lieu en son honneur en 1823 et en 1836.

La ville de Gray fut éprouvée par le choléra, mais, comme l'écrivait Mgr Mathieu, « notre bonne Mère n'avait permis l'entrée du fléau à Gray qu'afin qu'il fût bien constaté que le mal était venu auprès d'elle et s'était brisé à ses pieds ».

La ville reconnaissante offrit en *ex-voto* une statue en vermeil, que le cardinal voulut présenter lui-même, le 4 mai 1851.

Enfin, en 1863, une statue colossale a été placée au sommet du portail de

Digitized by Google

l'église, annonçant à tous les étrangers l'amour de la ville de Gray pour N. D. Libératrice.

NOTRE-DAME DU HAUT, à Ronchamp. Nous voici dans l'un des plus vénérables sanctuaires de cette contrée, qui en est si riche. M. l'abbé Verdot en a écrit l'histoire. N. D. du Haut, disait, en 1873, le *Pèlerin,* entre la Franche-Comté, l'Alsace et la Lorraine, a toujours été regardée comme la patronne commune des trois provinces voisines et amies. La chapelle couronne ce plateau des Vosges, d'où le regard mesure la distance qui sépare le Saint-Bernard de la colline où s'assied la ville de Langres.

La tradition locale prétend que la chapelle du Haut remplaça primitivement un temple d'idoles.

La chapelle actuelle porte le millésime de 1308 et fut, de tout temps, le centre d'un pèlerinage très fréquenté. Elle servit même d'église à la paroisse de Ronchamp, lorsque les Suédois, en 1632, eurent détruit cette dernière, qui ne fut relevée qu'en 1751. Comme nous l'avons vu pour quelques rares sanctuaires, la chapelle du Haut ne fut ni dépouillée ni même fermée, pendant toute la période révolutionnaire. Si, à la vérité, elle fut vendue à un citoyen de Luxeuil, les habitants de Ronchamp se hâtèrent de la racheter, grâce à des cotisations volontaires, et la messe y fut célébrée sans interruption.

En 1843, la chapelle avait besoin d'une restauration complète. Un saint prêtre l'entreprit, encouragé par Mgr Mathieu.

Au moyen d'offrandes recueillies dans les trois provinces, M. l'abbé Vauchot parvint à ajouter à l'ancien édifice une chapelle de vingt mètres de long sur quinze de large. Quatre flèches s'élancent dans les airs, supportant quatre séraphins. Au milieu, toute brillante d'or et couronnée d'étoiles, se dresse la statue de Marie, dominant de cent pieds le plateau de la montagne.

La bénédiction en fut faite au mois de mai 1857, et la première messe y fut célébrée près du corps, à peine refroidi, de M. l'abbé Vauchot. La Sainte Vierge semblait lui donner sa première récompense.

Le Comité des Pèlerinages n'eut garde d'oublier, en 1873, ce sanctuaire si célèbre, qui vit, le 8 septembre, une des plus belles fêtes de ses annales.

Mgr Legain, évêque de Montauban, invité par le cardinal archevêque de Besançon, célébra la messe en plein air, devant trente mille pèlerins. Le soir, aux vêpres, la foule écouta ravie les gloires anciennes et récentes de N. D. du Haut, que le futur évêque de Nîmes, M. l'abbé Besson, lui raconta dans un magnifique langage. Tous les ans, pendant les mois de

Digitized by Google

mai, d'août et de septembre, douze et quinze mille pèlerins vont prier N. D. du Haut.

NOTRE-DAME DOULOUREUSE, à Voray. Jusqu'en 1623, un simple calvaire, appelé la Croix des Grandes-Épines, marquait la place de la chapelle de N. D. de Pitié, plus connue sous le titre de N. D. Douloureuse. Un prêtre, nommé Jean Maillard, éleva alors la chapelle qu'un événement rendit presque aussitôt très célèbre. Un prisonnier, sans doute injustement condamné, était conduit, chargé de chaines, de Vesoul à Besançon. Il demanda, passant près de N. D. Douloureuse, la faveur de s'arrêter et de la prier un instant. Pendant sa prière, ses chaines tombèrent d'elles-mêmes; on les suspendit à un arbre voisin, et ce prodige détermina sa délivrance.

La statue fut sauvée pendant la Révolution, mais l'oratoire vendu et dévasté resta dans l'abandon jusqu'en 1842. C'est aujourd'hui une très élégante chapelle, bénite en 1846, enrichie par Pie IX d'indulgences plénières, et comme le trait d'union entre les deux départements qui composent le diocèse de Besançon.

Souvent les élèves du petit séminaire de Marnay viennent prier N. D. Douloureuse et se recommander à sa protection.

NOTRE-DAME LA BLANCHE, à Faverney. Faverney, au nord de Vesoul, n'est pas seulement célèbre par l'hostie miraculeuse conservée depuis l'incendie du 26 mai 1608, mais aussi par sa dévotion à la Sainte Vierge.

Dom Grappin, historien de cette abbaye, rapporte que, de 1569 à 1593 seulement, dom Maximilien de Gevigney enregistra la résurrection de quatre cent quatre-vingt-neuf enfants, rendus à la vie devant cette image de la Mère de Dieu. (Archives de Vesoul, série II, 518.)

M. l'abbé Morey, curé de Baudoncourt, dans son intéressante *Notice historique sur Faverney*, assigne au huitième siècle l'origine du pèlerinage à N. D. la Blanche, ainsi nommée par une allusion naïve à sa pureté immaculée.

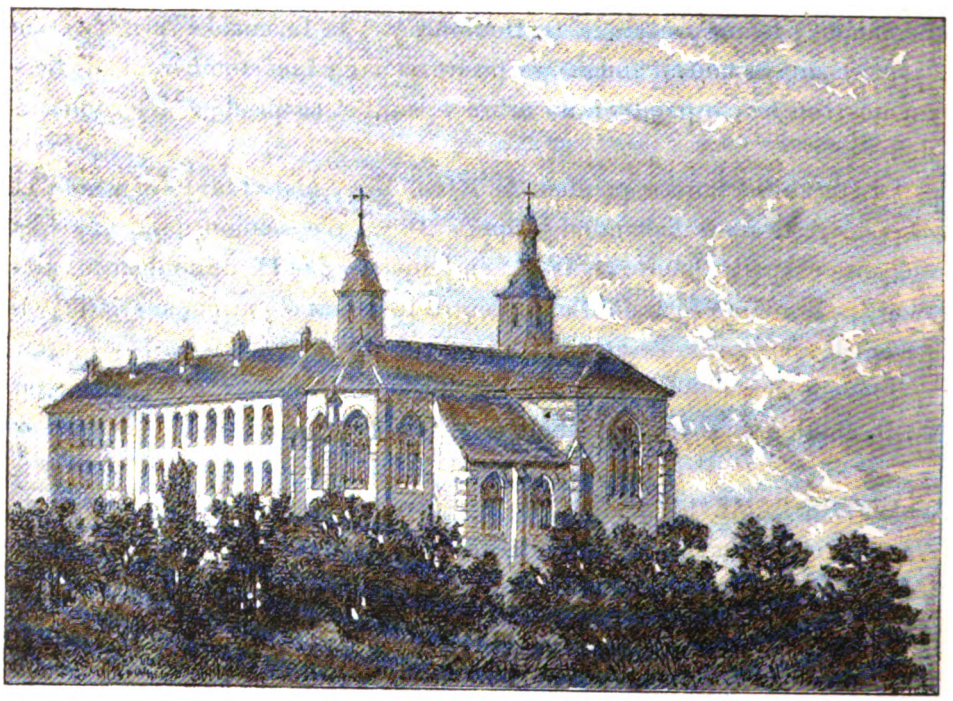
L'auteur ajoute :

« En février 1595, la ville de Faverney ayant été prise d'assaut par les soldats d'Aussonville, lieutenant de Tremblecourt, fut livrée au pillage. Les vieillards et les femmes s'étaient réfugiés dans l'église, au pied de l'image de N. D. la Blanche. Les vainqueurs y arrivent bientôt pour la dévaster; un soldat plus impie que les autres, voyant l'objet vénéré par la

Digitized by Google

foule en détresse, monte à l'autel, renverse la statue, et d'un coup de hache lui abat le bras droit, au milieu des cris de désolation poussés par les vaincus.

« A peine a-t-il consommé le sacrilège, qu'un violent tremblement saisit ce forcené; il regarde avec épouvante la statue gisant sur les marches de l'autel, et s'écriant d'une voix terrible : *Je suis maudit!* il tombe raide mort à côté de l'antique et vénérable image. Ses compagnons effrayés suspendent le pillage, sortent de l'église, quittent bientôt la ville, et vont se



NOTRE-DAME LA BLANCHE, A FAVERNEY.

faire battre à Vesoul, pour terminer cette campagne digne d'une horde de brigands. »

Ce fait est relaté dans un mémoire signé des principaux bourgeois de Faverney.

Pour empêcher le retour d'une pareille profanation, la statue fut placée dans le sanctuaire à une grande hauteur, où elle resta jusqu'à la Révolution.

N. D. de Jussey possède une statuette sculptée dans le chêne de Montaigu et entourée des mêmes hommages que celle de Gray.

Digitized by Google

La ville de Pesmes aime à visiter dans son voisinage la chapelle de *N. D. de la Levée,* fondée en 1464, comme chapelle de maladrerie.

Vendu pendant la Révolution, cet oratoire a été remplacé par un autre, bâti au pied de l'ancien château de Pesmes et qu'on appelle *N. D. de la Roche.*

Champlitte honore, depuis plusieurs siècles, dans l'église de Saint-Christophe, une statue de la Sainte Vierge enchâssée dans un reliquaire doré, et qui, sauvée de la profanation en 1793, est encore très visitée.

N. D. des Sept-Douleurs, à Château-Lambert, s'appelle aussi N. D. des Neiges.

Elle fut replacée solennellement sur les sommets qu'elle protège, par Mgr Mathieu, vers 1866.

Enfin, parmi les pèlerinages récents, mais assez suivis, mentionnons *N. D. de la Salette,* à la Grand'Combe des Bois.

La chapelle fut bénite, en 1867, par M. l'abbé Rousselot, grand vicaire de Grenoble, et tous les ans l'anniversaire de l'apparition du 19 septembre s'y célèbre solennellement.

N. D. de Châtillon-le-Duc est une statue colossale que le zèle de M. l'abbé Denizet, le talent de M. Ducat, architecte, et la reconnaissance de tout un peuple élevèrent sur la colline, en souvenir des combats des 22 et 23 octobre 1870. La bénédiction en fut faite très solennellement par Mgr le cardinal de Besançon, le 14 novembre 1872. M. l'abbé Besson, l'orateur obligé de toutes les fêtes franc-comtoises, y fit entendre des paroles vibrantes de patriotisme et de foi. M. le général Crouzat parla à son tour, montrant, dans un langage très chrétien, la tombe des héros qui reposent aux pieds de la statue.

Bulle, au canton de Levier, a érigé, par les mains de son pasteur si zélé, une magnifique statue à *N. D. de Lourdes.* Le 8 septembre 1888, M. l'abbé Denizet revenait du pèlerinage national, rapportant une image de la Vierge célèbre.

Sa réception fut un vrai triomphe; la paroisse vint au-devant d'elle; la nuit suivante, les jeunes filles de la paroisse lui firent une garde d'honneur, « toute pleine, disait la *Semaine religieuse,* de lumières, de rosaires et de chants ».

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA PIERRE est un pèlerinage français par ses origines et ses visiteurs, bien qu'il soit en dehors de nos frontières. Il est situé dans le canton de Berne, sur la limite orientale du diocèse de Besançon, au pays de Porentruy ou des Franches-Montagnes. Cette région s'étend depuis la Chaux-de-Fonds jusqu'à Délémont, entre le Doubs et la montagne qui relie le canton de Neufchâtel à celui de Bâle, et fut donnée à la Suisse par le traité de 1815.

Ce traité garantissait aux populations leurs droits et leurs usages en tout ce qu'ils n'avaient pas de contraire à la Constitution suisse et détachait encore plusieurs paroisses du pays de Gex et de la Haute-Savoie, qu'il donnait au canton de Genève.

Mais, en dépit des divisions arbitraires de territoire, ces quarante mille Jurassiens donnés à la Suisse sont demeurés fidèles à la langue et aux traditions de leurs aïeux. C'est pourquoi nous mentionnons ici N. D. de la Pierre, visitée tous les ans par plus de trente mille pèlerins de la Franche-Comté et de l'Alsace.

NOTRE-DAME DE LA PIERRE.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE

- ⛵ N. D. de Mont-Roland, a Jouhe.
- N. D. de Montciel, a Lons-le-Saunier.
- N. D. de Lorette, a Conliège.
- N. D. de Bon-Rencontre, a Nanc.
- N. D. du Chêne, a Cousance.
- N. D. d'Onoz.
- N. D. Miraculeuse, a Bletterans.
- N. D. de la Balme, a Épy.
- N. D. Réconciliatrice de la Salette, a Lavigny.
- N. D. de la Frontière, aux Rousses.
- N. D. du Rocher, a Morbier.
- N. D. de l'Ile, a Clairvaux.
- N. D. de l'Ermitage, a Mièges.
- N. D. de Garde-Bois, a Chapois.
- N. D. Libératrice, a Salins.
- N. D. de l'Ermitage, a Arbois.
- N. D. du Pont, a Sirod.
- N. D. des Vaux, près Poligny.
- N. D. de Champvaux, a Barretaine.
- N. D. de Mont-Guérin, a Montmirey-la-Ville.
- N. D. du Bois, a Rahon.
- N. D. des Victoires, a Chilly-sur-Salins.

L'évêché de Saint-Claude, renfermé dans les mêmes limites que le département du Jura, est de création récente. Érigé en 1742, par une Bulle de Benoît XIV, Saint-Claude, qui porta primitivement le nom de Condat, prit pour cathédrale l'église d'un monastère bénédictin sécularisé, et devint suffragant de Lyon. C'est, avec le précédent, l'un des plus riches en pèlerinages à la Sainte Vierge.

Un prêtre du diocèse a écrit récemment l'histoire de chacun d'eux.

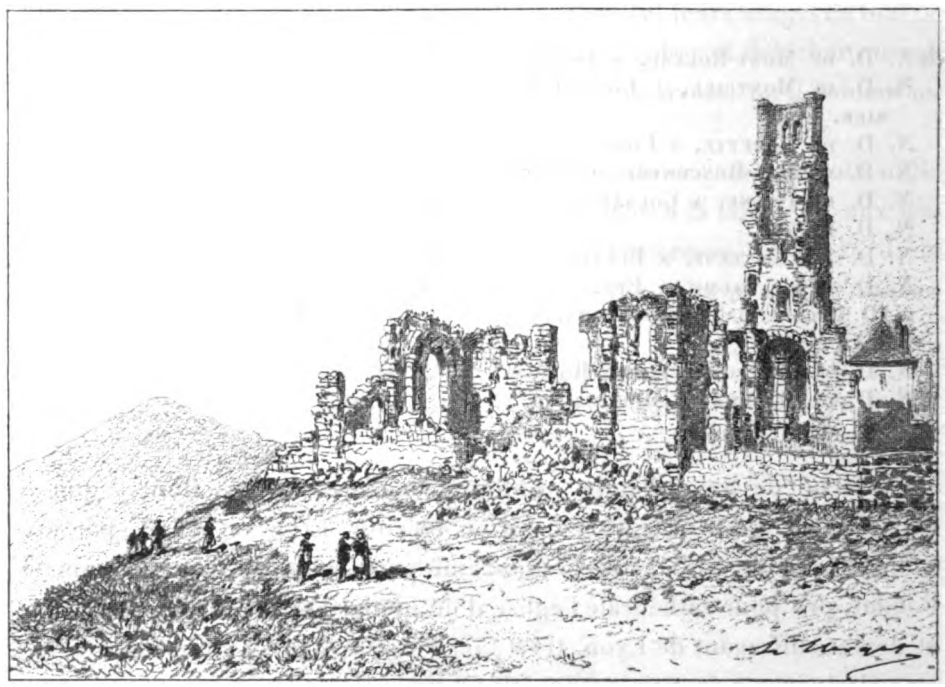
NOTRE-DAME DE MONT-ROLAND, à Jouhe (⛵ 1872). Le Mont-Roland, dit l'abbé Poujet, ne mérite ce nom que parce qu'il domine de quelques mètres les vastes plaines qui l'entourent. Sa chapelle semble avoir remplacé quelque temple païen. On en attribue la fondation à saint Lin, envoyé par saint Pierre; et saint Martin passe pour avoir consacré un des autels en l'an 430.

Un prieuré de Bénédictins s'y fonda de bonne heure, pour honorer la Sainte Vierge, dont la statue avait une telle réputation, que Roland, neveu de Charlemagne, se rendant d'Aix-la-Chapelle en Espagne, en 778, s'arrêta pour la vénérer. C'est pour cela, ajoute dom Gody, historien du pèlerinage, que le mont prit le nom du célèbre paladin.

« Cette image saincte, dit le même auteur, n'a de hauteur qu'environ

Digitized by Google

deux bons pieds. Elle est assise sur un trône, portant sur le giron son petit Enfant. La matière est de bois solide, mais extrêmement moulu et consumé de vieillesse. C'est pourquoi il a fallu suppléer, avec du carton, la caducité et le déchet du bois en quelques endroits, et couvrir le tout avec une toile plastrée et imprimée de diverses couleurs. Le visage est longuet, d'une beauté comme champêtre et négligée, qui respire



RUINES DE MONT-ROLAND.

néanmoins la dévotion... On a retouché l'image plus d'une fois, afin de la conserver. »

Cette statue est aujourd'hui ce qu'elle était il y a plus de deux siècles; « mais, conclut l'auteur que nous aimons à citer, si deux siècles n'ont produit sur elle aucune altération sensible, que de siècles n'a-t-il pas fallu pour réduire le bois dans l'état de vétusté où elle était quand le Bénédictin en retraçait l'histoire en 1651? Vraisemblablement, c'est devant elle que pria le fier vaincu de Roncevaux, auquel, en souvenir de sa visite, les Bénédictins élevèrent une statue colossale posée sur la porte de la sacristie. »

Les religieux, fixés sur le sommet du mamelon, éprouvèrent plus tard quelque peine à y vivre, et sollicitèrent de l'impératrice Béatrix de Bour-

Digitized by Google

gogne, femme de Frédéric Barberousse, l'autorisation de se réunir à ceux du prieuré de Jouhe, pour ne former qu'une seule communauté.

Cette union eut lieu vers 1156, et, dès lors, il ne resta plus au Mont-Roland que deux religieux, dont l'un avait le titre de gardien. Cet état de choses dura jusqu'en 1629. A cette date, le monastère de Jouhe, tombé, hélas! en commende depuis le milieu du quinzième siècle, puis réuni au collège des Jésuites de Dôle, se rallia à la Réforme de la Congrégation de Saint-Vannes. Le Mont-Roland fut alors repeuplé, et le pèlerinage, qui, en dépit de ces tiraillements, n'avait jamais cessé d'être très fréquenté, reprit un nouvel éclat.

Des anciens bâtiments du monastère il ne restait presque plus de traces. Il fallut construire à nouveau tous les lieux réguliers que les prieurs commendataires avaient laissés tomber. Il n'en était pas de même de l'église. Les murs disparaissaient sous les *ex-voto ;* aux voûtes on voyait suspendus des drapeaux de guerre, des boucliers et des armes de toutes sortes : « Là, dit M. Rousset (*Dictionnaire historique*), on voyait de grandes statues de cire, des bougies longues comme les enceintes des villes qui les avaient offertes, telles que Dôle, Auxonne, Dijon, Seurre, Bellegarde, Saint-Jean de Losne; ailleurs, des chaînes de prisonniers, des tableaux, des robes de drap d'or, offrandes des rois de France, des ducs de Bourgogne et de tout le peuple. Les vases du sacrifice, les parements du tabernacle, les vêtements des prêtres, tout respirait la reconnaissance et la générosité envers N. D. de Mont-Roland ; maladies incurables guéries, renaissances d'enfants mort-nés, protection sur les villes menacées de la peste, etc., formaient des registres volumineux, véritable livre d'or du pèlerinage franc-comtois. »

La guerre sanglante qui éclata, en 1636, entre la France et l'Espagne et qui dura dix ans, eut un terrible contre-coup sur la colline de Mont-Roland.

Il faut bien le dire, les Suédois, nos tristes alliés, y commirent d'affreuses profanations, que Condé ne put empêcher. C'est à grand'peine qu'il put sauver la vénérable statue que déjà ces hérétiques avaient indignement souillée. Elle fut, par ses ordres, portée à Auxonne, au couvent des Capucins.

Quant au monastère, il fut livré au pillage; les autels renversés, les tableaux brûlés ou mis en pièces, et les *ex-voto* emportés ou détruits.

Tous ces désastres furent bientôt réparés; mais le sanctuaire, veuf de la sainte image, ne voyait plus les foules d'autrefois. Les habitants de Mont-Roland et ceux de Dôle la réclamèrent à Auxonne; mais cette ville

Digitized by Google

tenait à son trésor. En vain on fit intervenir Louis XIII, le gouvernement de Bourgogne, Philippe II, roi d'Espagne et souverain du comté, Auxonne résista. Ce ne fut qu'après treize ans de prières et de négociations inutiles, qu'un ordre précis de Louis XIV, ou plutôt de sa mère, signifié au gouverneur de Bourgogne, fit rendre à sa chapelle la statue de Mont-Roland.

L'ordre s'exécuta le 28 septembre 1649. Dom Gody, témoin oculaire, raconte ainsi la translation de la « divine Exilée » : « La sortie (d'Auxonne) fut retardée de quelques heures par la dévotion de la bourgeoisie et des religieuses, qui demandèrent la faveur de baiser la sainte image. Sur les dix heures, elle paroit, portée par deux Pères Capucins, accompagnée de M. le curé Vyard, de M. le lieutenant de la ville, de deux ou trois cents officiers ou bourgeois et quantité de filles vêtues de blanc. On eût dit que les vents avoient conspiré de ne faire aucune course pendant ce jour-là, de peur que la sainte image ne fût pas accompagnée de flambeaux... Deux religieux Bénédictins, revêtus de tuniques, portèrent la statue au pied de la croix.

« Là, on la dépouille des habillements qu'elle portoit, de la pauvreté desquels il étoit aisé de voir qu'elle venoit de pays étrange, où elle avoit demeuré chez de bons amis voirement, mais qui font gloire de la mendicité.

« On la pare richement de robbes et de voiles nouveaux, et pour la petite couronne de fleurs d'hyver qu'elle portoit, on lui en pose une belle d'argent; et si la réjouissance de ceux du comté fut grande, certes les messieurs, et surtout le sexe dévot d'Auxonne, ne témoigna pas de petits ressentiments de tristesse par les larmes qui furent versées sur cette séparation. »

Craignant quelque conflit entre les Bourguignons et les Francs-Comtois, le gouverneur de Dôle fit fermer les portes de la ville et ne les ouvrit qu'après le départ des Auxonnois. Mais, sitôt que les portes furent ouvertes, tout le peuple se porta à Mont-Roland, et des fêtes qui durèrent plusieurs jours montrèrent la joie de ce retour. De nouveaux prodiges, constatés par une commission canonique, furent la réponse de Marie aux enthousiasmes de son peuple. Les dons des pèlerins furent bientôt si abondants que les Bénédictins songèrent à rebâtir l'église, le dôme, le clocher et le cloître. Toutes ces constructions, commencées en 1717, étaient achevées en 1723.

La Révolution chassa les Bénédictins, mit en vente l'église et le monastère. Les habitants de Jouhe, bénéficiant de la loi qui permettait alors aux municipalités de réunir, dans les églises paroissiales, le mobilier

Digitized by Google

des chapelles supprimées, vinrent un soir à Mont-Roland. Malgré les oppositions que firent les gens du village et ceux de Monnières, Roch Robin descendit la vénérable statue. On l'emporta en triomphe, et craignant qu'on ne vint la leur ravir, les hommes montèrent toute la nuit la garde autour d'elle.

Toujours inquiets au sujet de leur trésor, et peut-être sur l'origine de la propriété, on les vit, en 1854, pousser plus loin encore leurs ombrageuses précautions.

Le fait mérite d'être cité. Il a été raconté par M. Jeannez, dans ses *Notes historiques*.

« Déjà Mont-Roland s'était relevé de ses ruines. En 1843, les Jésuites de Dôle les avaient heureusement achetées. L'église était reconstruite. Diverses tentatives avaient été faites, près des habitants de Jouhe, afin que l'antique statue reprit possession de son autel relevé. Rien n'avait pu les décider, et ils gardaient toujours leur trésor.

« Or, en 1854, le choléra décimait la ville de Dôle. Comme un vrai pasteur, Mgr Mabille accourut de Saint-Claude pour consoler les douleurs et relever les courages. Il ordonna qu'une procession serait faite par les rues et qu'on y porterait la statue miraculeuse. Un vicaire de la cathédrale est député à Jouhe; mais, à la première annonce d'une telle proposition, le curé, le maire et les conseillers municipaux engagent le vicaire à reprendre, sans rien dire, le chemin de Dôle, s'il veut éviter un mauvais parti. Le bruit de sa démarche ne tarda pas à se répandre. Le lendemain, l'effervescence était générale : « C'est une conspiration », disait-on dans toutes les familles; « on veut, par surprise, nous ravir « notre statue, pour la remettre à Mont-Roland! »

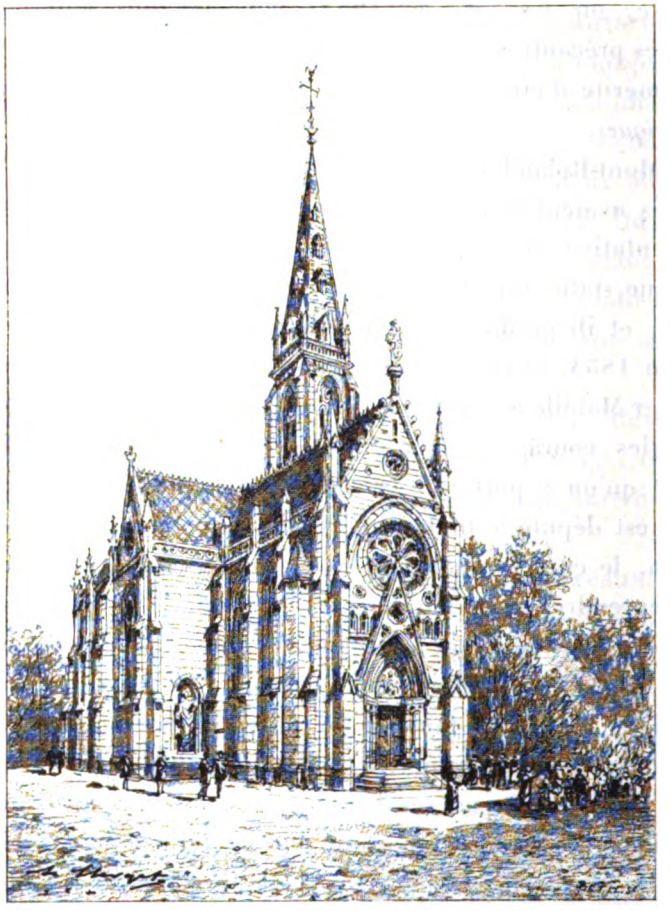
« Averti, l'évêque envoie ses deux vicaires généraux avec une promesse écrite et signée de sa main, portant que la statue ne resterait que trois jours à Dôle, et que le troisième jour, elle serait rendue. Grand émoi au village. Connaissant l'attachement de ses paroissiens pour la statue, M. le curé veut que le peuple entier soit consulté. La cloche tinte, les paroissiens, croyant qu'on vient ravir de force leur trésor, arrivent armés de bâtons, de fourches et de vieux sabres. Les vicaires généraux ont beaucoup de peine à ramener le calme.

« Quand, après de longs pourparlers, on se fut enfin expliqué et compris, les habitants de Jouhe ne voulurent laisser à personne l'honneur de porter la sainte image. Tous lui firent cortège jusqu'à la ville. Les magistrats de Dôle, l'évêque lui-même vinrent la recevoir. La procession se fit. Mais, à demi rassurés, vingt-cinq hommes de Jouhe veillèrent nuit et jour

Digitized by Google

auprès d'elle. A l'heure dite, le troisième jour, toute la paroisse de Jouhe en procession vint chercher son trésor. A partir du moment de l'entrée de Notre-Dame à Dôle, et pour la première fois depuis trois semaines, aucun prêtre ne fut appelé auprès des malades. »

Cependant, la chapelle de Mont-Roland continuait de recevoir de nom-



NOTRE-DAME DE MONT-ROLAND, A JOUHE.

breux pèlerins. En 1872, Mgr Nogret obtint de Pie IX la permission de couronner solennellement la statue. La cérémonie eut lieu le 2 août, au milieu d'une assistance nombreuse et grossie des députations des villes de Dôle, de Dijon, de Besançon et de Lons-le-Saunier. Le 11 novembre de cette même année, plus de quinze mille pèlerins se pressaient autour de la Vierge couronnée. Les années suivantes virent encore ces foules s'augmenter, puis vint l'exécution des fameux décrets. La chapelle fut fermée en 1880. Voici ce qu'écrivait, en 1887, le journal *la Franche-Comté :*

Digitized by Google

« Une très belle cérémonie a eu lieu à Mont-Roland. Bien que l'église soit toujours fermée, les pèlerins continuent à affluer, chaque année, le 2 août, jour de la fête du pèlerinage, sur cette montagne si admirablement située entre les premières ondulations du Jura et les vastes plaines de la Bourgogne.

« La présence de Mgr Marpot, évêque de Saint-Claude, a contribué, cette année, à rendre cette fête plus belle. Une messe a été célébrée par Sa Grandeur, en plein air, sur un autel improvisé, devant un auditoire qu'on peut évaluer de deux à trois mille personnes. »

NOTRE-DAME DE MONTCIEL, à Lons-le-Saunier. Montciel est le nom d'une montagne qui domine Lons-le-Saunier. Un Jésuite, le Père Montial, dans son histoire de ce pèlerinage, en veut faire le *Mont Cœlius* de l'antique cité, nommée *Ledo* (Lons) par les Romains. Quoi qu'il en soit, il semble que ce mont, jadis témoin des cérémonies païennes, vit de bonne heure fleurir le culte de la Bienheureuse Vierge Marie. Saint Désiré, évêque de Besançon, était né à Lons-le-Saunier, vers la fin du quatrième siècle. On lui attribue la fondation d'une communauté de clercs, chargés de desservir une église qu'il avait bâtie, et qui passa plus tard à l'abbaye de Baume.

Vers la fin du onzième siècle, un prieuré s'y fonda, et l'un des religieux, attiré vers la solitude, vint se fixer dans une grotte, près de l'antique oratoire de N. D. de Mièges. Au dix-septième siècle, un jeune homme de Lons-le-Saunier, nommé Germain Ryol, vint prendre sa place. Il avait failli perdre la vie en cet endroit, et son maître, Étienne Domet, l'aida à se bâtir une cellule près de l'oratoire. Ryol, devenu prêtre, en fut le premier chapelain.

En 1610, la chapelle, déjà célèbre, acquit une nouvelle renommée, grâce à une statuette apportée de Belgique et taillée dans le chêne de Montaigu. Les pèlerinages s'établirent régulièrement, et des prêtres pieux s'y succédèrent jusqu'à la Révolution, développant la confrérie des Pénitents blancs, approuvée, en 1669, par l'archevêque de Besançon.

M. Guillaume, curé de Montmorot, se rendit acquéreur de la chapelle et de l'ermitage en 1792; quant à la statue, elle fut portée dans l'église de Saint-Désiré. Elle ne regagna le sommet de la montagne qu'après un exil de plus de quarante ans.

Mais, en 1839, M. l'abbé de Malfroy fonda, près de la chapelle, un orphelinat que ferma la révolution de 1848. Les Jésuites s'y établirent peu après, et quand vint le choléra, en 1854, ce fut vers N. D. de Montciel

Digitized by Google

que tous les regards se tournèrent dans la ville de Lons-le-Saunier. L'espérance ne fut pas vaine, car le fléau disparut presque aussitôt.

Pie IX a enrichi ce sanctuaire de très nombreuses indulgences.

NOTRE-DAME DE LORETTE, à Conliège. Vers le commencement du dix-septième siècle, un enfant gardait les troupeaux dans la vallée de Conliège, au pied du mont Jura. Dans un trou de rocher, il trouva une statuette de la Sainte Vierge, haute de vingt centimètres à peine. Portée à l'église et déposée sur l'autel, par trois fois la sainte image retourna à sa vallée, où, trois matins de suite, quelque précaution que l'on prit, elle fut retrouvée suspendue à un arbre. Un oratoire, bâti sur le lieu, fut bientôt trop étroit; on le remplaça par un autre, en 1653. Une confrérie, sous le titre de N. D. de Lorette, y prit naissance en ce même temps; quatre chapelains la desservirent.

Par exception, N. D. de Lorette, à Conliège, n'eut pas trop à souffrir des excès de la Révolution; celle-ci se contenta de substituer un reliquaire en buis à celui d'argent qui protégeait la statuette. Dès l'année 1797, la confrérie revit ses fêtes, et la chapelle ses pèlerins.

Cependant, en 1854, la dévotion prit un nouvel essor. M. l'abbé Louiset, curé de Conliège, fit sculpter une châsse nouvelle, dont l'inauguration fut présidée par Mgr Fillion, évêque de Saint-Claude. Depuis cette époque, les pèlerinages à N. D. de Lorette sont tous les ans plus édifiants et plus nombreux. Ils ont lieu pour l'Assomption.

NOTRE-DAME DE BON-RENCONTRE, à Nanc. C'est encore une bien petite statue que celle de Bon-Rencontre, jadis vénérée à Mont-Orient, paroisse de Nanc, au canton de Saint-Amour. Elle est en buis et n'a que vingt-cinq centimètres, y compris le socle. Mais qu'on ne mesure pas sa puissance à sa petite taille. Placée sous les branches d'un tilleul à une époque indéterminée, mais lointaine, elle frappa un jour le regard d'un cavalier qu'une affaire importante appelait à Lons-le-Saunier : « Oh! le bon rencontre! s'écrie-t-il; si je gagne mon procès, Madame, je vous promets de vous loger mieux que vous ne l'êtes ici! »

Le procès gagné, il bâtit un oratoire, fait sculpter une statue plus grande, mais semblable à celle du tilleul, et grave au-dessous ces mots : *N. D. de Bon-Rencontre.*

La chapelle devint célèbre par les résurrections d'enfants mort-nés, et l'affluence des pèlerins nécessita l'agrandissement de l'oratoire. Mais, ici encore, la Révolution marqua son passage. A son approche, les deux

Digitized by Google

statues, soustraites par un groupe de seize personnes de Nanc, furent portées à l'église paroissiale, tandis que la pauvre chapelle, livrée au pillage, puis vendue, fut rasée jusqu'en ses fondements. Thévenin, le sacristain de Nanc, avait, par prudence, dissimulé sous un crépissage de l'église les deux statues de Bon-Rencontre.

Quand la paix fut venue, il découvrit leur cachette, et les fidèles des cantons de Saint-Amour et de Coligny revinrent. Ils étaient si nombreux, que le *Pèlerin*, le 28 septembre 1873, en put compter neuf mille, auxquels le futur évêque de Nîmes redit les titres de N. D. de Bon-Rencontre à la confiance de ses enfants.

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Cousance. Vers 1774, saint Benoît Labre, se rendant à Rome, passait par Cousance. Un jeune homme de la paroisse obtint, comme une faveur, de l'accompagner dans la Ville éternelle; il en revint, apportant une statuette bénite par Clément XIV. Il la plaça pieusement dans la fente d'un chêne; mais il arriva comme à celui de Scey; l'arbre, en grossissant, renferma la statuette qui, oubliée, ne sortit de sa prison que lorsque l'arbre tomba. Un chêne voisin reçut, en 1830, une autre statue; puis, à côté, fleurit une chapelle, qui vit à son tour fleurir autour d'elle un pèlerinage.

Déjà des *ex-voto* tapissent les murailles, et des béquilles se balancent autour de l'autel.

NOTRE-DAME D'ONOZ. A l'époque où Louis XIV fit la conquête de la Franche-Comté, le pèlerinage d'Onoz, dit M. l'abbé Dalod, son historien, était déjà en grande réputation, puisque six mille pèlerins s'y rendaient annuellement; mais le dix-huitième siècle accrut encore sa gloire. Le Père Arsène Odoardy avait apporté de Rome un tableau de la Madone vénérée sous le titre de *N. D. de Campitelli*. Le baron d'Ornans accueillit avec joie la sainte image qui, déjà, s'était acquis une grande renommée par les miracles opérés dans les divers voyages du Père Arsène. Établi dans la chapelle d'Onoz, le célèbre tableau, peint sur une planchette de cyprès, attira des pèlerins de toute la Franche-Comté et de la Bourgogne. Les miracles se multiplièrent.

Hélas! non contente de piller la chapelle, la Révolution brûla le tableau sur la place d'Orgelet.

« Notre pèlerinage, nous écrit M. Labet, curé d'Onoz, s'est de nouveau enrichi du *fac-simile* de la Madone de *Campitelli,* envoyée par les Clercs Réguliers qui desservent cet illustre sanctuaire. Dans ces derniers quinze

Digitized by Google

ans, le pèlerinage, un peu délaissé depuis 1830, a refleuri comme autrefois. Chaque année, les trois cantons d'Orgelet, de Moirans et d'Arinthod s'y rencontrent au mois de septembre. Mgr l'évêque de Saint-Claude préside souvent les cérémonies du 8 septembre, au milieu d'un très grand concours. »

NOTRE-DAME MIRACULEUSE, à Bletterans. La statue que Bletterans honore sous ce titre fut trouvée, en 1490, par la charrue d'un laboureur, et portée à l'église paroissiale, où elle demeura juste cent ans. En 1590, elle fut transférée à la chapelle de l'hôpital, puis à Dôle, quand le duc de Longueville vint, en 1636, assiéger Bletterans, qui capitula l'année suivante.

De Dôle la pieuse image, continuant son exode, vint à Salins, puis à Desnes, et enfin à Bletterans, où elle fut reçue avec des transports de joie.

Partout elle mérita son nom de Miraculeuse. Un volume de ses bienfaits anciens fut caché, en 1636, à Villevieux, et s'y trouvait encore en 1848, quand un impie le livra aux flammes. Sauvée pendant la Révolution par la famille Boudard, la statue de N. D. Miraculeuse n'a pas cessé, depuis le commencement de ce siècle, d'être entourée d'hommages. En 1854, Bletterans lui attribua sa préservation du choléra. Le 15 août 1873, six mille pèlerins, accourus de tout le voisinage, se pressaient autour d'elle, et le concours continue tous les ans.

NOTRE-DAME DE LA BALME, à Épy. La Balme est une annexe de la paroisse d'Épy, au canton de Saint-Julien. Au fond d'une grotte, d'où s'échappe une source, appelée la *Sainte Fontaine*, une statue de la Mère de Dieu, haute de trente-cinq centimètres, reçoit, depuis des siècles, les hommages de tout le pays.

En 1868, M. l'abbé Duparchy, curé d'Épy, et M. le maire de la Balme se firent quêteurs, et des dons qu'ils recueillirent s'éleva, en avant de la grotte, une petite chapelle qui garde le souvenir de trois prêtres réfugiés dans ces antres aux jours de la Terreur.

NOTRE-DAME RÉCONCILIATRICE DE LA SALETTE, à Lavigny. Ce pèlerinage ne date que de 1862. M. l'abbé Cordier, curé actuel de Lavigny, en a conçu et réalisé le dessein. Frappé, dès son arrivée dans cette paroisse, de la beauté du site qu'offre le mont Ronay, d'où la vue embrasse une partie de la Bourgogne et la moitié de la Franche-Comté, il résolut de

Digitized by Google

bâtir une chapelle à la Vierge de la Salette. Mettant lui-même la main à l'œuvre, il vit son zèle secondé par la meilleure partie de la population. Les uns par leur travail ou les charrois gratuits, d'autres par leurs offrandes, l'aidèrent à tracer un chemin au flanc de la montagne, puis à élever le gracieux oratoire, dont la façade est ornée d'une statue encadrée de deux flèchetons. La chapelle n'était pas encore achevée, que Mgr Fillion auto-

NOTRE-DAME RÉCONCILIATRICE DE LA SALETTE, A LAVIGNY.

risait M. l'abbé Cordier à y établir une archiconfrérie. Le 16 juillet 1862, Mgr Nogret bénissait la chapelle et inaugurait les pèlerinages, dont la ferveur et le nombre s'accentuent toujours davantage.

Une petite brochure, concernant ce sanctuaire, rapporte (p. 17) le récit suivant : « Un ouvrier piémontais travaillait à l'extraction de la pierre destinée à la chapelle. Une mine avait été chargée, et, comme la détonation tardait à se faire entendre, l'imprudent s'approche, croyant la mèche éteinte. Soudain, la mine éclate sous ses pieds et le projette en l'air par-dessus les murailles au milieu des blocs de pierre. On le croit mort ;

Digitized by Google

mais il avait invoqué la Sainte Vierge, et on le retrouva déposé, sans aucun mal, sur un échafaudage. Par suite d'un vœu, l'ouvrier revint, plusieurs années, remercier sa bienfaitrice. Un tableau dans la chapelle rappelle cet événement. »

NOTRE-DAME DE LA FRONTIÈRE, aux Rousses. Les Rousses, dont le territoire sépare la France de la Suisse, possèdent, à leurs extrêmes limites, un petit sanctuaire qui emprunte son nom à sa position même. Cette chapelle, élevée en 1778 par M. l'abbé Dalloz, fut totalement détruite en 1793 ; la statue n'échappa que par le dévouement de la famille Bonnefoy. En 1837, M. l'abbé Brenet la rendit à sa chapelle qu'il venait de rebâtir, et tous les ans, depuis un demi-siècle, la fête de l'Assomption réunit de nombreux pèlerins des cantons voisins et même de la Suisse.

NOTRE-DAME DU ROCHER, à Morbier. Dans le même canton, le mont des Buclets est orné d'un piédestal qui supporte, à quinze pieds de hauteur, une statue de Marie, haute elle-même de trois mètres. Inaugurée en 1863, elle est le but d'un pèlerinage assez suivi, et qui, le 17 août 1873, groupait jusqu'à cinq mille fidèles, sous la présidence de M. l'abbé Carette, vicaire général de Saint-Claude.

NOTRE-DAME DE L'ILE, à Clairvaux. Il ne s'agit point ici du Clairvaux auquel se rattache l'impérissable souvenir de saint Bernard, mais du chef-lieu de canton qui relie les deux archiprêtrés de Saint-Claude et de Lons-le-Saunier.

Non loin de l'église paroissiale se trouve N. D. de l'Ile, objet d'un pèlerinage local et que visitent aussi quelques paroisses du canton, pendant le mois d'août.

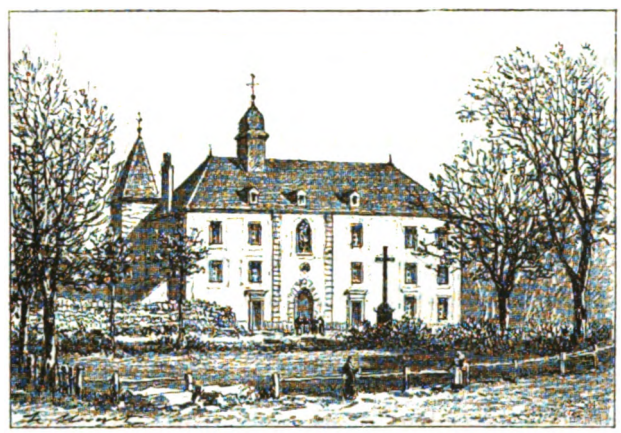
NOTRE-DAME DE L'ERMITAGE, à Mièges. Nous voici dans un des pèlerinages les plus fréquentés de tout le diocèse. Cette chapelle, placée dans une solitude du canton de Nozeroy, sur la paroisse de Mièges, possède, depuis 1602, une statuette haute de treize centimètres, et taillée dans une branche du chêne de Montaigu. La présence de cette sainte image ne fit qu'accroître, dans ce sanctuaire, une célébrité déjà considérable. Il paraît, en effet, que le culte de Marie avait, là encore, remplacé celui des divinités païennes.

Diverses légendes, toutes gracieuses, flottent autour du berceau de cet antique pèlerinage.

Digitized by Google

Dès l'année 1482, un seigneur de Châtel-Guyon y faisait une fondation pieuse; mais le passage des protestants, sans doute, ruina la chapelle, qui se relevait à peine, quand la statuette apportée de Belgique vint lui rendre un nouvel éclat. A cette même époque, un prêtre, du nom de François Carlier, et Jean Masson, habitant de Nozeroy, restaurèrent la chapelle, où les foules se précipitèrent à l'envi. La Sainte Vierge y multipliait les prodiges.

Une enquête canonique nous montre, en 1628, la guérison subite d'un enfant de trois ans, François Dumont, qui s'était broyé dans une chute; d'une dame de Nozeroy, madame Pouhat, guérie de la cataracte;



NOTRE-DAME DE L'ERMITAGE, A MIÈGES.

enfin, de Claude Abry, dont un coup de pied de cheval avait brisé le crâne.

Ces miracles éclatants, et beaucoup d'autres, amenèrent l'agrandissement de la chapelle de l'Ermitage; mais, hélas! les travaux étaient à peine achevés, que le prince de Saxe-Weimar et ses Suédois l'incendièrent. Dix ans plus tard, l'oratoire sortait de ses ruines; et enfin, en 1682, il s'agrandissait de nouveau sur le plan de N. D. de Fourvières. Sa popularité se soutint sans éclipse jusqu'à la Révolution; mais alors la chapelle fut mise en vente, après avoir été dépouillée. Quelques habitants de Mièges s'entendirent pour l'acheter, et parvinrent à sauver, sinon une statue d'argent massif, au moins la statuette miraculeuse, véritable trésor de l'Ermitage.

Elle fut replacée sur son autel, d'où elle continua le cours de ses bienfaits.

Parmi les plus signalés, mentionnons la guérison subite, en 1815, de la

Digitized by Google

femme d'un avocat de Besançon, native de Salins; la préservation d'un jeune homme qui, en 1837, tombant du toit de la chapelle, d'une hauteur de quarante mètres, ne se fit aucun mal.

En 1873, le *Pèlerin* rendait compte d'une fête magnifique qui avait amené aux pieds de N. D. de Mièges quinze mille fidèles des cantons de Nozeroy, de Champagnole, des Planches et de Saint-Laurent; de Pontarlier, de Levier et de Mouthe : ces derniers du diocèse de Besançon. Ce pèlerinage eut lieu le 21 août, présidé par M. l'abbé Carette, vicaire général.

Des réparations importantes ont été faites à la chapelle en 1858. A cette même époque, on bâtit un logement pour le chapelain.

NOTRE-DAME DE GARDE-BOIS, à Chapois. Ce pèlerinage a pour berceau une antique chapelle desservie dès le treizième siècle par les Antonins, Ordre approuvé par Urbain II, en 1095, et incorporé à celui de Malte, en 1777. Elle est située sur la lisière de la forêt de Lesmes, entre Nozeroy et Salins.

Ruinée pendant la guerre avec les Impériaux, elle fut restaurée en 1676, et vendue pendant la Révolution. La famille Colombet, qui en était propriétaire, y laissa toujours un libre accès à la dévotion publique; mais, au mois de septembre 1872, il y fut fait d'importantes réparations, et les pèlerinages s'y succèdent régulièrement chaque année.

La *Semaine religieuse* de Saint-Claude rendait compte de la belle cérémonie qui eut lieu le 19 septembre 1887. Plus de deux mille pèlerins s'y pressaient pour entendre la parole de M. le curé de Nozeroy, un intrépide pèlerin de Jérusalem.

NOTRE-DAME LIBÉRATRICE, à Salins. Salins, « le plus joli joyau de l'écrin des comtes de Bourgogne », venait à peine, par la protection de la Sainte Vierge, d'échapper à la destruction dont les sinistres projets du duc de Saxe-Weimar l'avaient menacée, quand, en 1639, deux autres fléaux, la famine et la peste, y apportèrent la désolation. Déjà ces sombres ministres de la justice de Dieu avaient multiplié le nombre des victimes. Dans toutes les maisons, la fuite ou la mort avaient fait bien des vides; le désespoir était grand. Tous les moyens humains reconnus impuissants, les cœurs se tournèrent vers le Trône de la miséricorde.

Un jour, tout le peuple, ayant à sa tête ses représentants officiels, se porta à l'église de Saint-Anatoile; le Saint Sacrement était exposé sur l'autel. Le maire, suivi des échevins, traversa lentement la foule et vint s'age-

Digitized by Google

nouiller sur les degrés. D'une voix émue, il promit à Dieu, si le fléau s'éloignait, d'élever, aux frais de la ville, une église dédiée à la Sainte Vierge, sous le titre de N. D. Libératrice. Les sanglots de l'assistance exprimèrent assez combien le peuple ratifiait les engagements de ses magistrats.

La formule du vœu fut approuvée par l'archevêque de Besançon, et le 10 août 1639 un oratoire était provisoirement élevé dans un jardin appartenant à la ville.

NOTRE-DAME LIBÉRATRICE, A SALINS.

Sitôt qu'il fut prêt, le clergé, les magistrats, la garnison et le peuple se réunirent si nombreux, que la place d'armes pouvait à peine contenir la foule, et, chose remarquable! à dater de ce moment, la peste et les dangers de siège cessèrent pour ne plus reparaître.

La ville de Salins se mit incontinent à l'œuvre, et tous les citoyens rivalisèrent de générosité. Ceux-ci offrent leurs peines, ceux-là des sommes considérables; l'un abandonne sa vigne, l'entrepreneur ses honoraires. La ville cède des droits importants, les États de la province allouent trois cents livres, la Chambre des finances des Pays-Bas, trois mille. Enfin, cette église, si chère à la population, s'achève en 1662, et l'archevêque de Besan-

Digitized by Google

çon la consacra au milieu d'un immense concours. De riches fondations en assurent l'avenir.

Qu'il est beau de voir un peuple manifester ainsi sa reconnaissance !

Dans toutes ses luttes pour sa liberté, Salins n'eut d'autre recours que vers N. D Libératrice. Toutes les villes et bourgs du voisinage imitant cet exemple, des pèlerinages réguliers s'établissent; les murs se couvrent d'*ex-voto*.

La Révolution elle-même, partout si acharnée contre les sanctuaires de Marie, n'osa point, à Salins, essayer ses sacrilèges ordinaires. C'est une des rares occasions où nous la voyons reculer devant un crime. Honneur à la population de Salins! C'est grâce à son attitude que, même au mois de mars 1793, elle put célébrer la fête annuelle de N. D. Libératrice. Chose probablement unique! pendant les trois mois qui suivirent, le conseil de ville demanda, pour tous les soirs, la bénédiction dans la chapelle, maintenue ouverte et respectée, afin d'obtenir la cessation du froid. Si, au mois de juillet de l'année suivante, les exercices religieux y cessèrent pour quelque temps, sitôt que la tourmente fut passée, on reprit le chemin de N. D. Libératrice. (*Extrait abrégé d'un rapport de M. l'abbé Robin.*)

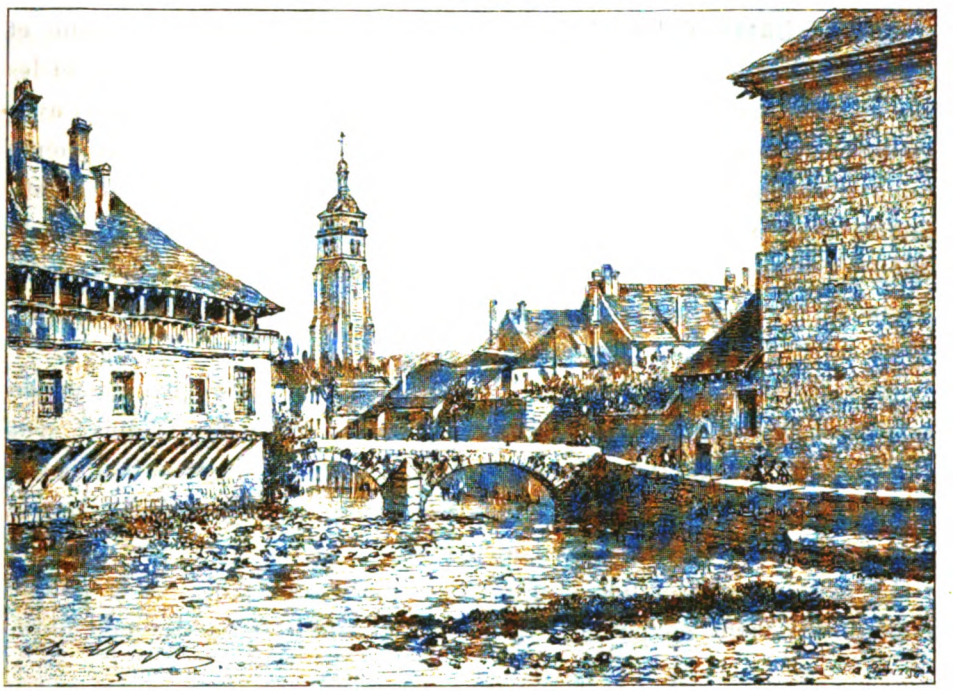
En 1822, cette église fut érigée en chapelle vicariale. L'année 1839 ramenait le second centenaire du vœu de la ville. Ce fut l'occasion de fêtes solennelles, mais que laissèrent bien loin les pèlerinages accomplis en 1873. Le 28 septembre, deux cents prêtres, les fidèles de sept ou huit cantons, présidés par M. l'archiprêtre de Dôle, étaient là, au nombre de douze mille; la ville de Salins n'avait sans doute jamais vu pareille affluence.

NOTRE-DAME DE L'ERMITAGE, à Arbois. Vers la fin du quinzième siècle, un petit oratoire fut élevé sur une colline, tout près d'Arbois, en reconnaissance d'un succès remporté sur les troupes de Charles VIII. On aurait pu l'appeler N. D. de la Victoire; on préféra le nommer N. D. de Mont-Serrat, en souvenir de la célèbre chapelle de la Catalogne. Cent ans plus tard, un religieux, appelé Polycarpe, se bâtit une cellule auprès de l'oratoire.

Cet humble ermitage, détruit par les guerres, n'était plus qu'un amas de ruines, quand, dans les premières années du dix-septième siècle, un vieux soldat, Pierre Denys, fut choisi par Dieu pour rendre à ces lieux un nouvel éclat. Il avait rapporté de Montaigu une statuette sculptée dans le chêne miraculeux. Mgr de Rye, archevêque de Besançon, bénit l'ermite et son projet, et enfin la chapelle, en 1606. L'affluence des pèlerins rendit bientôt insuffisants la chapelle et l'ermitage.

Digitized by Google

La ville d'Arbois fut des premières à invoquer N. D. de l'Ermitage et à sentir sa protection. En 1638, la ville s'engagea par vœu à s'y rendre tous les ans en pèlerinage, le 2 juillet. Toutes les paroisses du voisinage : la Châtelaine, Mesnay, les Planches, Montigny, Villette, Vadans, Pupillin, suivirent cet exemple. Ni le temps ni les révolutions n'ont interrompu cette pieuse coutume. A ce premier vœu, Arbois, comme Salins, en ajouta un second, celui de bâtir une chapelle à N. D. Libératrice. Les Carmélites se chargèrent peu après d'accomplir ce second vœu, et, sitôt que



NOTRE-DAME DE L'ERMITAGE, A ARBOIS.

la chapelle fut bâtie, c'est-à-dire vers 1644, le corps de ville, suivi du peuple d'Arbois, se rendait tous les ans, le jeudi avant les Rameaux, chez les Carmélites pour y célébrer la fête de N. D. Libératrice.

La Révolution vola le reliquaire d'argent doré qui abritait la statuette de l'ermitage; mais l'ermite obtint de garder celle-ci, l'ayant présentée comme un objet sans valeur. A la mort de l'ermite, nommé Modeste, la petite statue passa en diverses mains; on en perdit même si bien la trace qu'une autre, en argent, la remplaçait en 1854, après la préservation du choléra accordée à la ville par l'intercession de la Sainte Vierge. Mais, par un concours providentiel de circonstances, la statuette fut retrouvée en 1856 par M. l'abbé Vandel.

Digitized by Google

Elle fut minutieusement examinée, et, après enquête, reconnue véritable par Mgr Mabille, évêque de Saint-Claude. Cette découverte causa dans Arbois une joie universelle. Il semblait que chacun eût retrouvé sa mère. Une procession composée de plus de deux mille personnes, présidée par M. l'abbé Gréa, fit cortège à la vénérable image et gravit la montagne de l'ermitage. Elle fut laissée à la garde, non plus d'un ermite, mais des religieuses du couvent d'Arbois, qui, sous le regard de Marie, donnent leurs soins, leur dévouement et leur vie aux orphelines de la paroisse.

NOTRE-DAME DU PONT, à Sirod, est un souvenir de bataille et remonte à l'année 1482. Elle fut fondée par Bernard de Chauvirey et les familles de Joux et de Bauffremont. Mais ici encore nous retrouvons, avec l'année 1639, les mêmes désastres, causés par les Suédois. Dans ce même temps, la chapelle du Pont s'enrichit d'une statuette, haute de dix centimètres seulement. A l'exemple de ses sœurs de Gray, de Salins et de Mièges, pour ne parler que de celles du diocèse de Saint-Claude, elle devint pour Sirod un centre de pèlerinage et une source de bénédictions.

NOTRE-DAME DES VAUX. A deux kilomètres de Poligny, un ancien prieuré de Bénédictins, fondé en 1020, possédait une église célèbre, sous le titre de N. D. des Vaux ou des Vallées. Si l'église disparut pendant la Révolution, il n'en fut pas de même de la statue, qu'on a replacée dans la chapelle bâtie sur les ruines de l'ancienne.

Le petit séminaire diocésain y est aujourd'hui établi, et le peuple d'alentour y vient en pèlerinage, surtout durant le mois de septembre.

Dans le voisinage, on vénère aussi *N. D. de Champvaux*, sur la paroisse de Barretaine. C'est à la fois un pèlerinage à la Sainte Vierge et un souvenir du martyre subi, en Chine, par une religieuse originaire de cette paroisse.

N. D. de Mont-Guérin, à Montmirey-la-Ville, est voisine de N. D. de Mont-Roland. Si elle n'a pas la même renommée, les populations du canton de Montmirey se plaisent cependant à venir prier devant elle, surtout pendant le mois de septembre. Elle est invoquée sous le titre de N. D. des Sept-Douleurs. La statue fut sauvée pendant la Révolution.

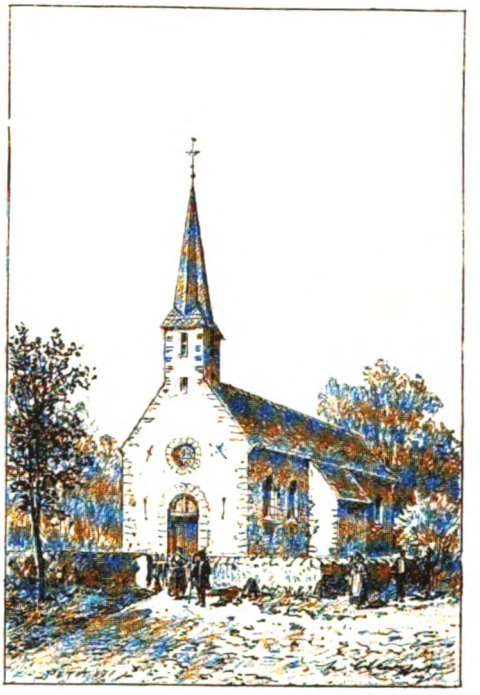
N. D. du Bois, à Rahon. C'est le rendez-vous des populations du canton de Chaussin. Elles s'y rendent de temps immémorial sitôt qu'un péril les

Digitized by Google

menace ou qu'une affliction les atteint. D'après la tradition, la statue qu'on y vénère, haute d'environ cinquante centimètres, aurait été trouvée dans un chêne, que la chapelle actuelle aurait remplacé.

Les paroisses de Chaussin, d'Asnans, de Saint-Baraing, de Névy, de Pleure, etc., s'y rendent tous les ans, au mois de septembre.

A Chilly-sur-Salins, *N. D. des Victoires,* fille spirituelle de la patronne des Parisiens, a répandu assez de bienfaits pour justifier la confiance qu'on a mise en elle. Son image y est en grand honneur, et partage avec une croix apportée de Jérusalem en 1886 la piété des habitants.



NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A CHILLY-SUR-SALINS.

Digitized by Google

Digitized by Google

ALSACE ET LORRAINE

DIOCÈSES

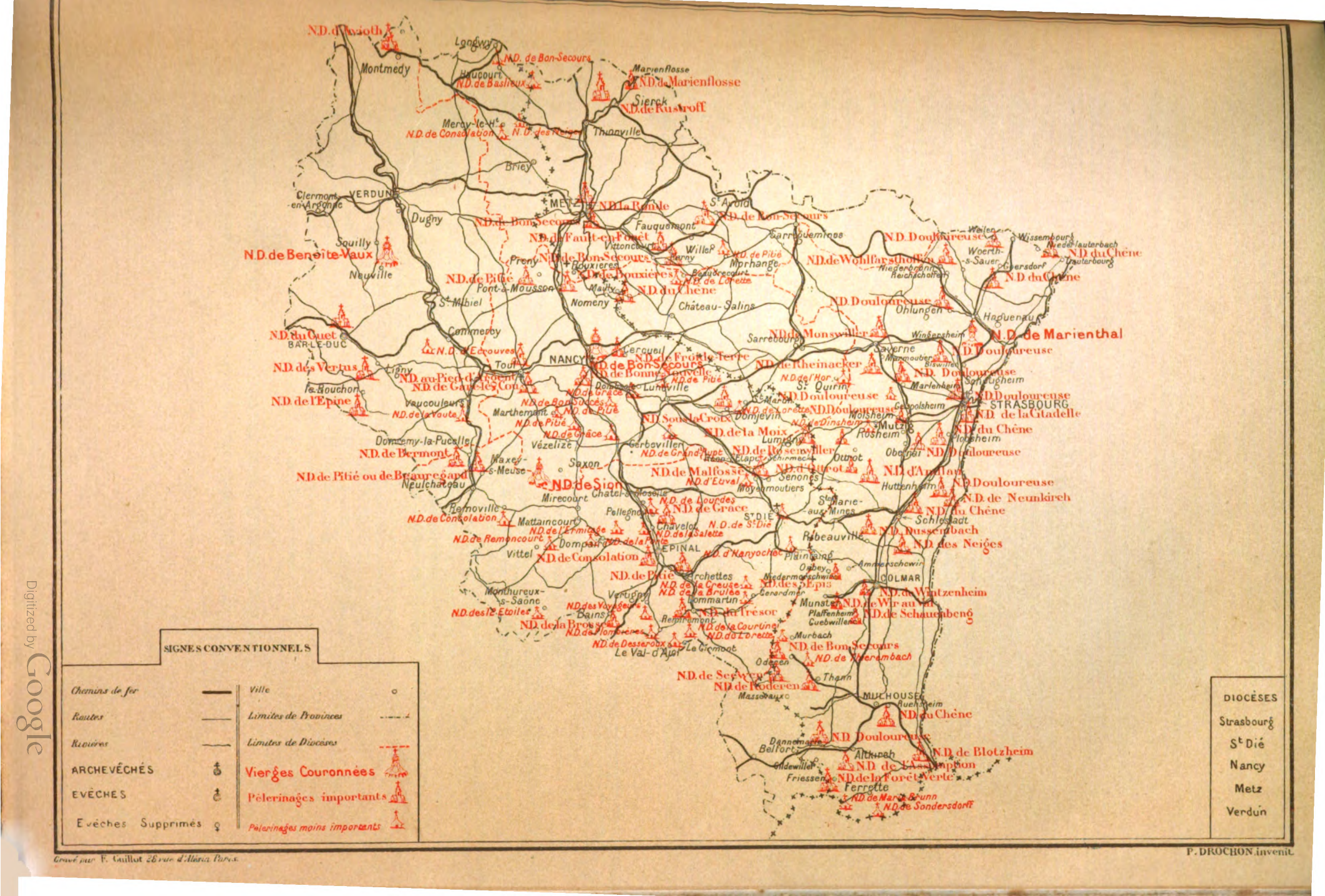
DE

STRASBOURG — SAINT-DIÉ — NANCY

METZ — VERDUN

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

ALSACE ET LORRAINE

Le nom de ces deux provinces si chrétiennes ne vient pas sous notre plume sans exciter une douloureuse émotion. Tant de souvenirs terribles et touchants s'y rattachent, tant de foi robuste y survit, que nous avons voulu dans ce travail les associer à l'œuvre que nous élevons à la gloire de la Reine du Ciel. A défaut d'autres titres, leur dévotion à la Très Sainte Vierge, leurs nombreux pèlerinages n'auraient-ils pas suffi à leur assurer ici une place de choix?

DIOCÈSE DE STRASBOURG

N. D. de Strasbourg.
N. D. de Saint-Louis, a Strasbourg.
N. D. de la Citadelle, id.
N. D. de Marienthal.
N. D. Douloureuse, a Marlenheim.
Id., a Geispolsheim.
Id., a Hermolsheim.
Id., a Weiler.
Id., a Ohlungen.
Id., a Hohatzenheim.
Id., a Obernai.
Id., a Huttenheim.
Id., a Bischemberg.
Id., a Gildwiller.
Id., a Dussembach.
N. D. du Chêne, a Plobsheim.
Id., a Niederlauterbach.
N. D. du Chêne, a Goersdorf.
Id., a Schlestadt.
Id., a Ruelisheim.
N. D. de Dinsheim, près Molsheim.
N. D. de Niederhaslach.
N. D. de Wohlfartshofen.
N. D. de Monswiler, a Saverne.
N. D. de Rheinacken, près Marmoutier.
N. D. de Rosenwiller, près Rosheim.
N. D. des Neiges, a Schlestadt.
N. D. d'Ottrot-le-Bas.
N. D. d'Andlau.
N. D. de Neunkirch.
N. D. de Trois-Épis, a Ammerschwihr.
N. D. de Bon-Secours, près d'Oderen.
N. D. de Colmar.
N. D. de Roderen.
N. D. de Bon-Secours, a Wintzenheim.
N. D. de Schauanberg.
N. D. de Sewen.
N. D. de l'Assomption, a Altkirch.
N. D. de la Forêt-Verte, près de Friessen.
N. D. de Blotzheim, près Huningue.
N. D. de Wihr-au-Val.
N. D. de Lorette, a Murbach.
N. D. de Maria-Brunn.
N. D. de Sondersdorff.
N. D. de Thierembach.

Pour mieux affirmer sa piété filiale envers Marie, la ville de Strasbourg a pour armes une Vierge assise sous un dais et portant sur ses genoux

Digitized by Google

l'Enfant Jésus. Strasbourg, anciennement *Argentoratum,* capitale de la première Germanie, reçut la foi par saint Materne, que la tradition nous montre comme un des disciples de saint Pierre et le fils ressuscité de la veuve de Naïm. On lui attribue la fondation de l'église de Ell, près de Benfeld, et celle de Saint-Pierre le Vieux, à Strasbourg même.

L'évêché eut authentiquement pour premier évêque saint Amand; il s'étendait sur les deux rives du Rhin, comprenant la haute et basse Alsace, l'Ortenau et une partie du Brisgau. Plus tard, ces dernières provinces furent réunies à Bâle et à Spire. Le Concordat de 1801 modifia encore ces limites, qui étaient celles des deux départements du Haut et du Bas-Rhin. Enfin, le traité de 1871 en détacha Belfort, qu'il unit à Besançon.

M. le vicomte de Bussière a retracé, dans un très remarquable travail, l'histoire des pèlerinages de l'Alsace. Il n'en compte guère moins de soixante-dix. Nous allons résumer ces pages éloquentes, écrites en 1862, au château de Reichshofen, dont le nom, au milieu des tristesses de l'invasion, devait rappeler tant d'héroïsmes et de si glorieux souvenirs.

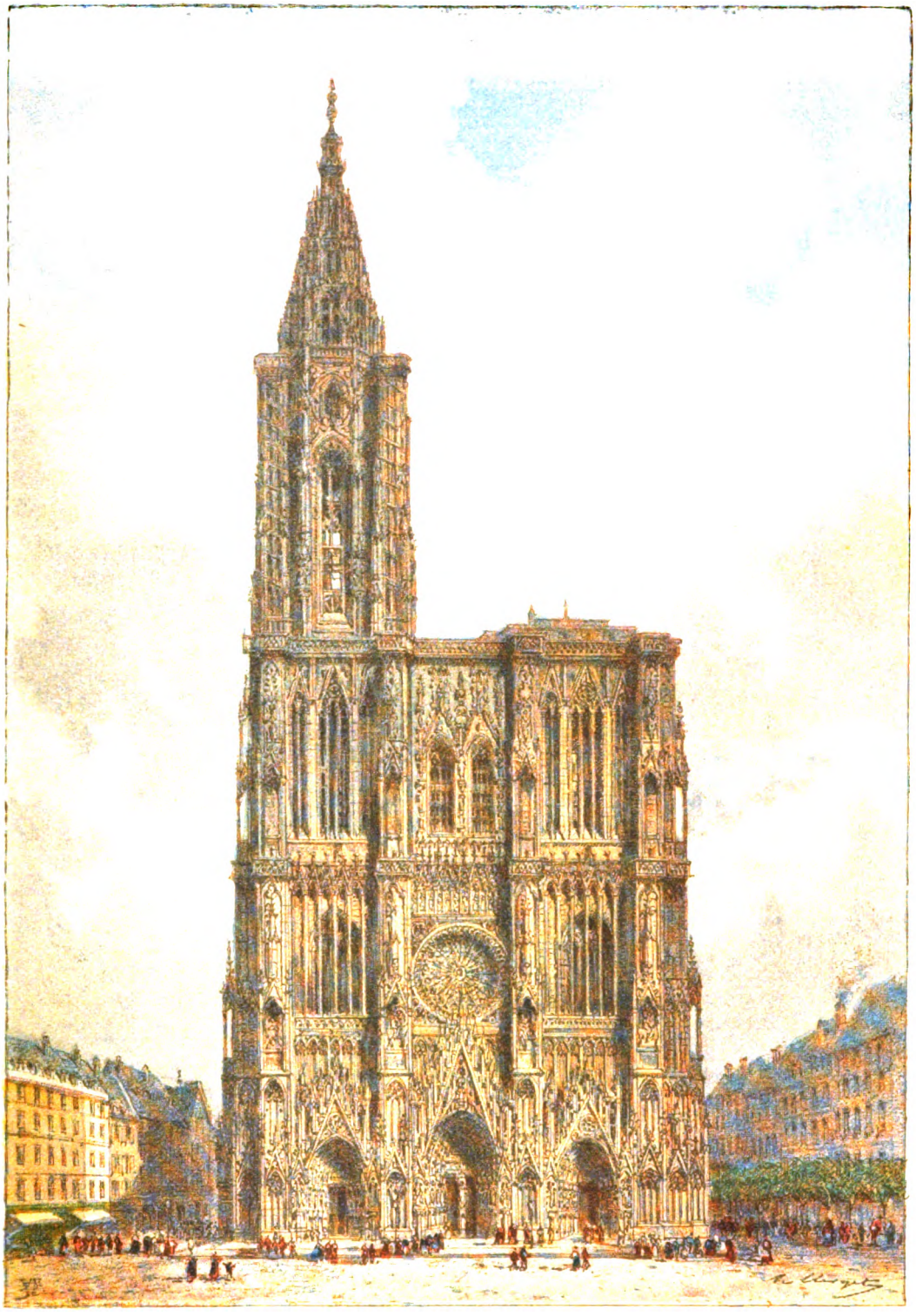
NOTRE-DAME DE STRASBOURG. Nous voici devant un des plus merveilleux monuments de la terre. La cathédrale de Strasbourg, dont la flèche porte à cent quarante-deux mètres dans les airs la statue de Marie, occupe la place d'un temple de Mercure.

Au même lieu, Clovis construisit, en 504, une église en bois, sous le titre de l'Assomption. Elle fut successivement rebâtie par Dagobert II et par Pépin le Bref. Enfin, en dépit d'obstacles divers, s'éleva, après cent soixante-douze ans de travail, la basilique avec sa tour appelée la huitième merveille du monde.

La cathédrale de Strasbourg possède une très ancienne statue, célèbre sous le vocable de **NOTRE-DAME DOULOUREUSE.** Honorée primitivement au couvent des religieuses de Sainte-Marguerite, cette sainte image jouissait dans la ville d'un immense crédit, à cause des miracles opérés par elle, et dont le souvenir se traduisait sur les murs par mille *ex-voto*.

Lorsque la ville de Strasbourg, jadis si fière d'être sous le patronage de Marie, se disposait à apostasier, on vit, à plusieurs reprises, la statue répandre des larmes. Quand le Sénat, déjà gagné aux erreurs nouvelles, eut ordonné la destruction des statues, les religieuses déposèrent la leur au fond de leur cave, et là, pendant de longues années d'épreuves, les fidèles se réunissaient en secret. « Pendant ce temps, dit un chroniqueur contemporain, Sébald Buheler, l'église de la Vierge ressemblait à une

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE STRASBOURG.

Digitized by Google

Digitized by Google

étable de porcs, où les ivrognes se retiraient pour dormir et y déposer leurs immondices. »

Après cent soixante ans de persécutions, le traité de 1681 ramena Strasbourg au culte de Marie, que les orgies de la Révolution ne firent qu'interrompre. La statue de N. D. Douloureuse fut encore sauvée pendant la Terreur, et le couvent des religieuses de Sainte-Marguerite ne s'étant pas rétabli, ces saintes filles firent hommage à la basilique du plus précieux de leurs biens.

C'est aux pieds de la sainte image que la dévotion des Strasbourgeois se manifeste encore et que fleurissent plusieurs congrégations. Près d'elle, on priait avec ferveur, il y a vingt ans, quand les boulets menaçaient de tout détruire. Près d'elle, on prie encore!...

NOTRE-DAME DE SAINT-LOUIS, à Strasbourg. Dans l'ancienne église de Saint-Louis, sous ce même titre de N. D. Douloureuse, existait un pèlerinage très fréquenté par la population strasbourgeoise, autour d'une statue de la Sainte Vierge. Cette statue échappa aux recherches révolutionnaires, mais un incendie la dévora, ainsi que l'église, au commencement de ce siècle.

Une autre, semblable à la première, fut replacée sur un autel de l'église rebâtie, et N. D. Douloureuse continue d'être un foyer de dévotion.

NOTRE-DAME DE LA CITADELLE, à Strasbourg, est une statue qui provient de l'église des Grands-Augustins, supprimée par la Révolution. Malgré les efforts tentés pour l'emporter et la soustraire à la profanation, il fut impossible de la soulever, et l'on dut l'abriter sur place par une cloison en planches. Quand la paix fut venue, on la descendit sans difficulté. Elle fut portée à l'autel, où la piété l'entoure de ses hommages.

NOTRE-DAME DE MARIENTHAL (⛵⛵ 1859, 1871). C'est encore sous le titre de N. D. Douloureuse que la Mère du Fils de Dieu est honorée dans le célèbre sanctuaire de Marienthal, entre Haguenau et Bischwiller. C'est le pèlerinage le plus suivi de toute cette région; mais, par un contraste assez rare, la Vierge des Douleurs y est aussi vénérée sous le titre de N. D. de Liesse.

Nous empruntons à une petite brochure publiée en 1889 par le Rév. Père Wernert, supérieur des missionnaires de Marienthal, avec l'approbation de Mgr Stumpf, évêque de Strasbourg, la plupart des détails qui vont suivre.

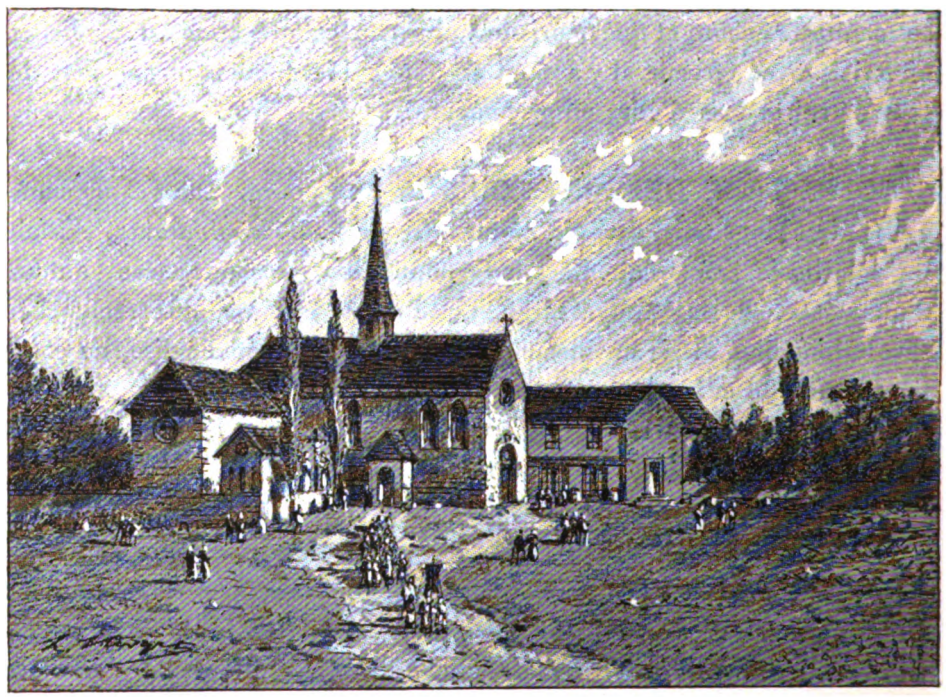
Marienthal, ou *vallée de Marie,* existe au moins depuis 1213. La forêt de

Digitized by Google

Haguenau, qui entoure la chapelle, portait primitivement le nom de *Heiligen Vorst* ou forêt sainte, à cause des pieux solitaires qui l'habitaient et sanctifiaient la contrée.

Le plus célèbre de ces ermites fut, avec saint Déodat, saint Arbogast, que sa sainteté fit élire évêque de Strasbourg, dans la seconde moitié du septième siècle.

Plus tard, au commencement du treizième, le chevalier Albert de



NOTRE-DAME DE MARIENTHAL (ANCIENNE CHAPELLE).

Haguenau, de la puissante famille de Wangen, s'y retira pour y vivre dans les exercices de la prière et de la mortification. Il honorait une statue de N. D. des Douleurs, comme en fait foi une inscription latine gravée à droite du portail de l'église actuelle : « *Pium hunc locum perdolenti Deiparæ sacrum initiavit nobilis vir Albertus a Wangen ex Hagenoa,* 1225. »

Peu après, un autre seigneur de la même maison, Bourcard de Wangen, et Igna ou Ita de Finstingen, son épouse, firent construire une chapelle, puis un monastère où ils appelèrent les Guillelmites. On lit sur leur tombe : « *Anno Christi* 1225, *Burchardus, Dominus et Miles in Wangen, et Ita, Domina in Vinstingen, conjuges, templum Marienthal prope Hagenoam singu-*

Digitized by Google

lari in virginem Deiparam zelo erexerunt. Orate pro illis. » Le pèlerinage était dès lors fondé, et les populations des deux rives du Rhin s'y rendaient en foule. Dès l'année 1395, il fallut agrandir l'église.

La chapelle était à peine établie, que le pape Innocent IV s'en déclarait le protecteur, « en considération des grâces nombreuses obtenues en ce lieu ». En 1402, Boniface IX accordait une indulgence plénière aux pèlerins de Marienthal.

Et en effet, d'innombrables miracles s'opéraient journellement à Marienthal. Deux statues de la Sainte Vierge y étaient l'objet de la confiance : l'une, sculpture très fine du quatorzième siècle, représente Marie debout avec l'Enfant Jésus. C'est N. D. de Liesse, couronnée en 1871. L'autre, une *Mater dolorosa,* est beaucoup plus ancienne. La tradition la fait remonter jusqu'au douzième siècle. C'est la statue couronnée en 1859.

On prétend que cette image, avant d'être transportée à Marienthal, aurait été honorée à Wahlenheim (nom qui dériverait du mot allemand *wallfahrt,* pèlerinage); et lorsque la chapelle de Wahlenheim eut été détruite, les habitants cachèrent la statue dans le lit d'un ruisseau, d'où elle fut transférée à son sanctuaire actuel.

Le concours y fut bientôt si considérable, que les portes restaient ouvertes jour et nuit. On raconte qu'un voleur, s'y trouvant un jour seul avant l'aurore, voulut dérober un riche ornement déposé sur l'autel; mais, tandis qu'il étendait le bras, une force surnaturelle le retint immobile jusqu'à l'arrivée des gardiens, qui le livrèrent aux juges de Haguenau. A l'époque des guerres religieuses, les statues furent transportées à Haguenau. Un acte contemporain rapporte que, pendant le trajet, la Vierge Douloureuse répandit des larmes abondantes, à la vue de tous les assistants. Rapportées à leur autel après la première guerre, les deux statues virent successivement s'éclaircir les rangs de leurs gardiens et de leurs pèlerins accoutumés.

Le protestantisme avait glacé bien des âmes, et les catholiques ne venaient eux-mêmes qu'en tremblant, poursuivis par les menaces et les insultes. Il devenait urgent de sauver encore la statue. Hélas! faut-il le dire? les gardiens eux-mêmes furent infidèles à leur mission. Le prieur des Guillelmites apostasia publiquement, et, dernier survivant de son monastère, il le céda en 1543, moyennant une rente, à la ville de Haguenau.

« Une femme, nommée Hochstætter, raconte la chronique, se rendit au sanctuaire, monta sur l'autel placé au milieu du chœur, enleva la statue de la Mère Douloureuse, la chargea sur ses épaules et se mit en marche.

Digitized by Google

Mais la digne chrétienne avait plus consulté son zèle que ses forces, lorsqu'elle s'était proposé de franchir la distance d'une lieue, en portant un groupe à peu près aussi grand que nature. Ses genoux fléchirent, et elle tomba sur le chemin. Obéissant alors à une inspiration soudaine, elle s'agenouilla à côté de la statue et s'adressa à Marie avec une humble confiance : « O ma Mère, lui dit-elle, demandez à votre divin Fils de « doubler mes forces ou de diminuer le poids de ce précieux fardeau, afin « que je puisse le déposer en lieu sûr. » Après avoir prononcé cette prière, elle reprit l'image et l'emporta sans peine. »

L'autre statue fut également sauvée, mais la chapelle, désormais privée de son trésor, resta bientôt dans le plus complet abandon. Cette situation se prolongea jusqu'aux dernières années du seizième siècle. Quelques Jésuites, fixés à Molsheim, furent chargés par Paul V de faire revivre le couvent des Guillelmites de Haguenau et le pèlerinage de Marienthal. Ce ne fut pas sans une opposition très vive de la part des administrateurs protestants de la ville ; mais la patience et le zèle des fils de saint Ignace réussirent à ramener à la foi catholique la population tout entière.

La guerre de Trente ans fit renaître les heures d'épreuve ; Marienthal eut beaucoup à souffrir des troupes du fanatique Mansfeld. Le traité de Westphalie, qui scellait l'Alsace à la France, fut le commencement d'une ère de prospérité nouvelle.

Le baron de Wangen, à l'exemple de ses ancêtres, se montra le généreux protecteur de Marienthal. Ce fut au milieu d'un enthousiasme partagé, dit-on, par les protestants eux-mêmes, que la statue miraculeuse fut rapportée à son sanctuaire, en 1652. Les huguenots, le long de la route, offraient à boire aux pèlerins. Il est vrai que, l'année précédente, ils avaient au contraire fermé leurs puits, et qu'une grêle épouvantable les avait punis de ce manque de charité.

Stanislas Leczinski, roi détrôné de Pologne, vint, en 1720, se réfugier en Alsace avec sa famille. Ce prince avait une dévotion particulière pour Marienthal, et souvent il fit à pied les huit lieues qui le séparaient du sanctuaire. Il allait demander des jours meilleurs à Celle qui avait dû subir également les rigueurs de l'exil, pour soustraire son Fils à la rage d'Hérode.

Lorsque, cinq ans plus tard, Louis XV demanda la main de Marie Leczinska, Stanislas et sa fille firent un pèlerinage d'actions de grâces à Marienthal.

La Révolution y renouvela les scènes de dévastation. Déjà, d'ailleurs, depuis quelques années, les Jésuites, succombant sous la calomnie et les

Digitized by Google

persécutions de l'impiété, avaient cessé de veiller sur le sanctuaire. Mgr de Rohan-Guéménée les y remplaça par quelques chapelains, auxquels Brendel, évêque intrus du Bas-Rhin, substitua à son tour quelques prêtres apostats.

C'en fut assez pour faire le vide autour de la chapelle. Mais en 1793, quand des commissaires de la Convention se présentèrent pour la dévaliser, ils se trouvèrent en face de quatre mille Alsaciens catholiques, venus là pour défendre leur Mère.

Honneur à ces braves! Ils n'eurent pas alors assez d'imitateurs. L'audace révolutionnaire eût partout reculé si elle eût rencontré ailleurs moins de lâches et moins d'apostats. Cependant, pour les soustraire à de nouvelles attaques, ces mêmes catholiques transportèrent à Otterswiller, de l'autre côté du Rhin, les deux statues et les ornements de la chapelle.

En 1803, la ville de Haguenau alla en procession au-devant de la statue. Les premiers magistrats se firent honneur de la porter, et l'évêque, Mgr Pierre Saurine, institua une fête qui se célèbre encore le dernier dimanche de juillet. L'évêché acheta peu à peu les anciens bâtiments. Enfin, en 1822, Mgr Maximilien, prince de Croy et évêque de Strasbourg, posa la première pierre pour l'agrandissement de la maison destinée aux prêtres âgés.

Chaque année de ce siècle a vu croître la dévotion publique envers N. D. de Marienthal. L'année 1825 ramenait le sixième centenaire de la fondation du pèlerinage. Cette solennité eut lieu le 8 septembre, au milieu d'un immense concours.

En 1857 et 1858, plus de deux cent mille pèlerins sont venus à ses pieds, mais le 19 septembre de l'année suivante fut le triomphe incomparable de la Reine de l'Alsace. De la Lorraine, du Palatinat, du grand-duché de Bade, les foules, invitées et conduites par leurs évêques, assistaient au couronnement.

Le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, présidait la cérémonie au nom de Pie IX, ayant à ses côtés le vénérable évêque de Strasbourg, l'archevêque de Bourges, les évêques de Nancy, de Metz et de Spire.

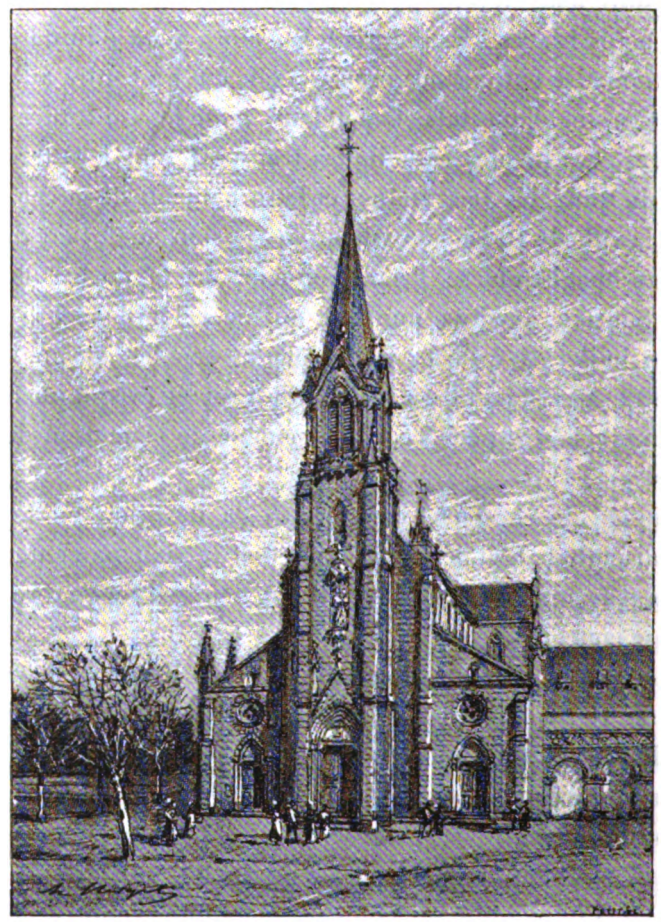
Pendant la guerre de 1870-1871, que de prières et que de vœux ne reçut pas N. D. de Marienthal! Depuis nos grands deuils, que de larmes n'a-t-elle pas essuyées!... quelle ardente prière s'élève vers elle du cœur des fidèles!

Une dernière fête, moins solennelle en raison des récents et douloureux souvenirs, a eu lieu le 25 septembre 1871. C'était le couronnement de l'autre statue que possède le célèbre sanctuaire sous le titre de N. D. de Liesse. Les couronnes d'or jadis données à cette image par la pieuse Marie

Digitized by Google

Leczinska avaient disparu dans la tourmente. Elles furent alors remplacées, et le sanctuaire de Marienthal est ainsi le seul, à notre connaissance, possédant deux statues officiellement couronnées par le Pape.

« L'ancien sanctuaire, délabré et trop étroit, nous écrit le Rév. Père Wernert, supérieur des missionnaires de Marienthal, ne pouvait satisfaire la



NOTRE-DAME DE MARIENTHAL.

piété des pèlerins. En 1863, on commença la nouvelle église gothique. Trois ans plus tard, le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, notre ancien métropolitain, la consacrait au milieu d'une foule immense accourue de toute la région annexée, de la France, de la Bavière et du grand-duché de Bade. Nous avons dépensé plus de trois cent mille francs, et aucun sacrifice ne semblait trop lourd à nos chers Alsaciens pour agrandir et orner l'habitation de leur Reine. »

Digitized by Google

NOTRE-DAME DOULOUREUSE. C'est encore, et en Alsace surtout, c'est souvent sous ce titre de ses douleurs qu'on invoque la Très Sainte Vierge. Ce peuple est-il plus qu'un autre porté à la mélancolie? Nous serions tenté de le croire. Il semble que la piété elle-même se présente aux Alsaciens sous son côté le plus sérieux et même austère.

Groupons sous ce même titre les pèlerinages qui se trouvent dans les deux départements :

1° A *Marlenheim*, près de Wasselonne.

Marilegium, plus tard *Marley*, aujourd'hui Marlenheim, était une résidence des rois mérovingiens, et les peuples, de temps immémorial, venaient visiter, dans une grotte voisine, l'image de la Mère de Dieu. Au quinzième siècle, trois frères, échappés à un naufrage, remplacèrent la grotte par une chapelle qui fut agrandie en 1772, comme le prouve l'inscription gravée sur le linteau de la porte. La statue, enlevée par de pieuses mains en 1793, fut le lendemain retrouvée sur son autel et y demeura pendant la Terreur.

Les quatorze stations du Chemin de la Croix s'échelonnent sur le flanc de la colline; la plupart des pèlerins, qui s'y rendent de préférence les vendredis et aux fêtes de la Croix, se disposent, par ces pieux exercices, aux grâces que leur réserve N. D. Douloureuse.

2° A *Geispolsheim*. Une chapelle, détruite par un incendie en 1833, existait à deux kilomètres de cette ville, depuis plus de quatre siècles. Les habitants la rebâtirent, et, comme la précédente, ils la visitent surtout le vendredi, aux fêtes de la Croix et à celles de la Sainte Vierge, de sainte Apollonie et de saint Wendelin.

3° A *Hermolsheim*, près de Mutzig. « Placée, comme un nid d'oiseau, au milieu des rochers et de quelques bouquets d'arbres, cette chapelle semble avoir été érigée pour couvrir de sa protection la vallée de la Brusche. Elle est visitée par les populations de Mutzig, petite ville autrefois épiscopale, Molsheim, Bischheim, Gresswiller, Still, etc., qui tous les ans s'y rendent en procession. » (De Bussière, p. 164.)

C'était d'abord une simple niche, qu'un protestant de Strasbourg transforma en chapelle. Atteint d'une paralysie générale, il s'y était fait transporter et recouvra l'usage de ses jambes. C'est, paraît-il, la seule chapelle à la Sainte Vierge qu'ait bâtie un protestant.

Au bas de la même colline, se trouve une imitation de la *Santa Casa* de

Digitized by Google

Lorette, qu'un évêque de Tripoli, Gabriel Hang, éleva en 1666. Elle est aussi très visitée.

4° A *Weiler,* au canton de Wissembourg, existait, dès le treizième siècle, un pèlerinage très renommé, sous le vocable de N. D. des Sept-Douleurs.

La chapelle avait été bâtie, par les abbés de Wissembourg, au bord d'une forêt. Le pèlerinage suivit la fortune de l'abbaye qui l'avait fondé. Prospère avec elle, avec elle aussi il connut les phases de la décadence et de l'abandon. En 1525, les *Rustauds* firent de la chapelle un monceau de ruines.

Quand Stanislas Leczinski vint, en 1719, chercher à Wissembourg un abri que lui refusait la Pologne, le pieux Roi conçut aussitôt le dessein de relever ce sanctuaire. Une inscription garde le souvenir de cette restauration. Le pèlerinage refleurit à ce point qu'il fallut, en 1774, agrandir la chapelle. C'est encore aujourd'hui un sanctuaire très fréquenté.

La statue, échappée à la Révolution, paraît très ancienne.

5° A *Ohlungen.* Non loin de Marienthal, dans le canton de Haguenau, une chapelle, dont les archives périrent en 1793, existait depuis l'année 1213.

Détruite en 1526 par les protestants, elle fut rebâtie huit ans après. La statue qu'on y vénère est de cette époque. Elle échappa au bûcher allumé dans la prairie voisine par les soldats français, en 1793. L'un d'eux la portait dans ses bras pour la jeter dans le brasier qui consumait le reste du mobilier de la chapelle, quand un boulet l'étendit raide mort. Un autre soldat la reporta sur l'autel, la coiffa d'un shako, et elle resta ainsi un an dans la chapelle transformée en écurie.

L'année suivante, un commissaire voulut, à son tour, brûler la *Mariette,* mais les jeunes filles de la paroisse lui substituèrent une pièce de bois, attifée de quelques oripeaux. M. Schneider, d'Ohlungen, rebâtit la chapelle en 1817. C'est un pèlerinage très suivi.

6° A *Hohatzenheim,* annexe de Wingersheim, canton de Hochfelden. Dès le onzième siècle, on voit Mgr Hetzel, évêque de Strasbourg, venir souvent vénérer l'image de N. D. Douloureuse. Elle échappa, en 1555, à la dévastation de sa chapelle par le comte de Hanau. Transportée à Strasbourg, pendant la tourmente révolutionnaire, elle a repris sa place dans la chapelle, qui dut être agrandie en 1758 et 1852.

Digitized by Google

7° A *Obernai,* patrie de sainte Odile, on garde dans un reliquaire en cristal le bras de l'ancienne statue de N. D. Douloureuse, que le Robespierre de l'Alsace, Euloge Schneider, fit brûler pendant la Terreur. On l'y honorait depuis les premières années du seizième siècle.

8° A *Huttenheim,* près de Benfeld. Une statue de la Vierge des Douleurs est honorée depuis le quatorzième siècle et peut-être au delà. Elle est haute d'un mètre et taillée sur le modèle de celle de Marienthal. Tous les titres se rapportant à ce pèlerinage, encore très fréquenté, ont péri à la Révolution. La statue n'est pas dans la chapelle gothique qui l'avoisine, mais dans un très modeste édifice. La tradition locale affirme qu'on ne serait jamais parvenu à lui faire quitter sa place primitive.

9° A *Bischemberg,* près de Boersch. A trois kilomètres de Rosheim, un pèlerinage sur une montagne nommée Bischemberg s'établit à une époque dont l'histoire n'a pas gardé la date; mais on sait que, en 1590, l'évêque de Strasbourg en releva la chapelle, et qu'un grand nombre de pèlerins s'y rendaient. En 1663, les Franciscains s'y établirent et placèrent le long de la colline un Chemin de croix monumental. Les Liguoriens, fixés à Bischemberg depuis 1825, ont restauré la chapelle et fait refleurir le pèlerinage.

10° A *Gildwiller,* au canton de Dannemarie. Ce serait le plus ancien pèlerinage de l'Alsace. (De Bussière, p. 365.) Si l'on prouve que cette chapelle fut fondée par le comte Éberhard, en 728, sous le titre de N. D. des Sept-Douleurs, ce seul fait rapproché de celui de Marienthal détruirait le système de cette école qui prétend que la dévotion à la Sainte Vierge sous ce vocable ne se retrouve pas avant le douzième siècle et ne se généralisa qu'au quatorzième.

Les lieux que nous venons de parcourir, et plusieurs autres que nous sommes obligé d'omettre en Alsace, semblent déjà donner un premier démenti à cette opinion.

Ici, comme à Chartres et à Longpont, les druides auraient rendu un culte à la Vierge qui devait enfanter. Saint Hugues de Cluny visita souvent N. D. Douloureuse de Gildwiller. L'église actuelle, bâtie en 1832, succède à un sanctuaire élevé au quinzième siècle, et ce dernier occupait lui-même la place d'une église infiniment plus ancienne, détruite en 1375. Tous les vendredis, on voit à Gildwiller un bon nombre de pèlerins; mais l'affluence principale est pour la fête de la Compassion.

Digitized by Google

11° A *Dussembach*. Bien qu'il ait été détruit par la Révolution, nous n'avons garde d'oublier le sanctuaire de N. D. de Dussembach, près de Ribeauvillé. Il existait déjà au dixième siècle et fut fondé par la famille de Ribeaupierre, comme but d'un pèlerinage à la Sainte Vierge. La fête principale était le 8 septembre. On y bâtit jusqu'à trois églises à la fois ; mais, en 1484, Maximin II de Ribeaupierre, ayant fait le pèlerinage de Jérusalem, voulut reproduire, à Dussembach, les lieux les plus illustres qu'il avait visités.

Il remplaça donc par une Vierge Douloureuse une autre statue qu'un de ses aïeux avait aussi rapportée d'Orient. Cette statue existe encore dans l'église de Ribeauvillé ; c'est une des plus belles que nous ait léguées le quinzième siècle. Elle fut sauvée pendant la Révolution. Quant aux églises, vendues à la condition d'être démolies, il n'en reste plus que des ruines.

Vers le milieu de ce siècle, le Père Hiss, Dominicain, les avait achetées. Pendant un temps, on espéra une restauration, mais le projet n'eut pas de suite.

« A mesure que le culte de la Sainte Vierge disparait de ces lieux, jadis si célèbres, ils redeviennent de plus en plus sauvages. Les ronces et les broussailles, nous écrit M. l'abbé Vrieffer, curé de Ribeauvillé, envahissent continuellement ces ruines et les feront bientôt disparaître... »

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Plobsheim. Dans la forêt de Thumenau, un pèlerinage à la Sainte Vierge jouissait déjà d'une assez grande réputation sous les rois de la seconde race. Les fidèles se réunissaient sous l'ombrage d'un grand chêne qui portait l'image de Marie, après avoir porté sans doute celle de quelque divinité païenne. En 1147, une chapelle, bâtie par la famille de Zorn, enferma le chêne dans ses murailles.

Malgré les guerres, en dépit de l'apostasie de ses seigneurs et d'une partie de leurs vassaux au seizième siècle, la chapelle n'a jamais cessé d'être fréquentée par la partie catholique de la population. Fermée pendant la Terreur, cette chapelle, qui contient toujours le chêne plusieurs fois séculaire, a été restaurée, agrandie, et elle est encore très visitée.

Sous ce même titre de NOTRE-DAME DU CHÊNE, Niederlauterbach et Goersdorf honorent aussi Marie de temps immémorial. La première, au canton de Lauterbourg, reconstruisit sa chapelle en 1757 sur l'emplacement d'un oratoire très ancien. La seconde, au canton de Woerth, porte le millésime de 1383.

Digitized by Google

En 1518, le comte des Deux-Ponts-Bitsche, paralysé de tous ses membres, y fut porté et s'en retourna guéri. Il rebâtit à neuf la chapelle, qu'un de ses successeurs, protestant farouche, démolit à la fin du siècle.

Il employa les matériaux à la construction d'un temple. La statue, trouvée par un berger dans un chêne (d'où lui vient son nom), fut jetée dans les flammes sans être entamée. Au lieu d'être convertis par le prodige, ces furieux enfouirent la statue près des ruines de sa chapelle. Mais, du tombeau qu'ils lui creusèrent, une source jaillit qui coule encore. Une paysanne déterra la sainte image et la porta au couvent de Biblisheim, dans la forêt de Haguenau. Les religieuses la gardèrent jusqu'en 1717, et, pendant la Révolution, M. le curé de Goersdorf, réfugié dans le duché de Bade, l'emporta pour consoler son exil. Il la plaça d'abord dans son église paroissiale; mais, dans ces dernières années, N. D. du Chêne a pu reprendre possession de son ancien autel.

Un autre pèlerinage à **NOTRE-DAME DU CHÊNE** existe encore près de Schlestadt. Un chêne, d'une extrême vieillesse, abrite, depuis le quinzième siècle, une statue de la Très Sainte Vierge. A la hauteur de trois mètres et demi du sol, on a construit une toiture de plomb qui fait le tour de l'arbre et repose sur douze pieux; le chêne est lui-même protégé par une clôture.

Voici la gracieuse légende de la statue : Vers la fin du quinzième siècle, un pêcheur et sa femme jetaient leurs filets dans la rivière de l'Ill, quand ils virent, flottant sur l'eau, une petite statue qu'accompagnait une harmonie céleste. Le pêcheur saisit l'image et la déposa dans le creux d'un chêne voisin, et la barque, que nul effort n'avait pu faire dépasser l'arbre, s'en alla doucement quand son conducteur y eut reposé la sainte épave.

Enfin un pèlerinage à **NOTRE-DAME DU CHÊNE** se trouve dans le Haut-Rhin, à Ruelisheim, canton de Habsheim; la fondation en est plus récente, et le concours commença en 1667. Une simple statue fut mise, par la reconnaissance, dans un chêne.

Le chêne fut, en 1704, remplacé par une chapelle que la Révolution pilla et détruisit; mais la piété la releva en 1808, l'agrandit en 1839 et la remplit à toutes les fêtes de Marie.

NOTRE-DAME DE DINSHEIM, près Molsheim. Dinsheim est un beau et grand village, sur la Brusche, entre Strasbourg et Schirmeck. Une chapelle y fut bâtie par une dame qui se croyait redevable à la Mère

Digitized by Google

de Dieu de la grâce d'une heureuse délivrance. Les femmes enceintes s'y rendent encore en grand nombre.

NOTRE-DAME DE NIEDERHASLACH, dans le même canton de Molsheim, est moins fréquentée que la chapelle de saint Florent, le protecteur et le patron de toute la contrée; mais cependant *Marx-Kapelle*, ou la chapelle des Marx, comme on la nomme, à cause de ses fondateurs, est encore en grande vénération. Ce sanctuaire, dévasté par la Révolution, fut restauré, en 1804, par un protestant converti.

NOTRE-DAME DE WOHLFARTSHOFEN. Ce pèlerinage est voisin de Reichshofen; la Vierge y protégea nos cuirassiers dans leur charge héroïque et sourit à ces morts illustres. D'après la tradition, la chapelle, qui domine la vallée de Jægerthal, fut bâtie, vers la fin du treizième siècle, en l'honneur de la Sainte Vierge et de saint Loup. Les fêtes de N. D. Auxiliatrice (24 mai) et de saint Loup (31 octobre) attirent un concours considérable de pèlerins. La chapelle a été restaurée en 1851.

NOTRE-DAME DE MONSWILER, à Saverne. Ce pèlerinage est à une demi-lieue au nord de Saverne. Deux documents pontificaux font mention, dès 1496, de confréries établies dans la chapelle. C'est au cri de : Vive N. D. de Monswiler! que les habitants de Saverne repoussèrent le farouche Mansfeld. Pour se venger de leur échec, les troupes de ce brigand se ruèrent sur la chapelle dont ils firent un monceau de ruines; mais, par une providence visible, au milieu des débris calcinés, la statue de Marie fut retrouvée intacte. Le peuple de Saverne, témoin du miracle, rebâtit aussitôt la chapelle, et les pèlerins s'y rendent encore si nombreux, qu'après Marienthal, Monswiler est un des pèlerinages les plus fréquentés de l'Alsace.

C'est à peine si 1793 en interrompit le courant. La statue, sauvée de l'incendie des huguenots, échappa de même aux recherches des iconoclastes de la Révolution : d'innombrables *ex-voto* l'entourent, et toutes les fêtes de la Sainte Vierge y attirent de très nombreux pèlerins.

NOTRE-DAME DE RHEINACKEN, près Marmoutier, remonte, d'après certains historiens, jusqu'au neuvième siècle, puisque, vers l'an 926, les Hongrois la renversèrent. Relevée presque aussitôt, elle fut agrandie et restaurée, au quatorzième siècle, par une comtesse allemande, reconnaissante à Marie de lui avoir rendu son fils. Quatre prêtres, plus

Digitized by Google

tard remplacés par les Bénédictins de Marmoutier, desservaient la chapelle.

Une confrérie du Scapulaire y fleurit depuis le dix-septième siècle, et les populations de l'Alsace, de la Lorraine et du Brisgau n'ont jamais cessé de visiter ce sanctuaire.

NOTRE-DAME DE ROSENWILLER, près de Rosheim. Pendant la guerre de Trente ans, les Suédois, maîtres de la contrée, mirent le feu à la chapelle qui abritait la statue de Marie : « Qu'allons-nous faire de cette idole? » se dirent-ils entre eux. — « Brisons-la! » dirent les uns. — « Non, faisons-la danser! » hurlèrent quelques autres. Et autour de la sainte image, une ronde infernale tournoya. Soudain l'un des danseurs s'arrête, et, tirant son sabre, en décharge un coup sur le bras de la Vierge; mais voilà qu'il chancelle et pâlit.

Il tombe; il était mort!

La danse s'arrêta, le silence se fit, les blasphèmes se turent, et les danseurs s'enfuirent épouvantés.

La statue qui venait d'opérer ce prodige est une œuvre d'art, logée, depuis 1216, dans une très jolie chapelle. Les fidèles l'enfouirent, pour la sauver, et, longtemps après, quand on voulut la replacer dans sa chapelle rebâtie, on ne sut où la prendre; mais une source jaillit subitement près d'elle, décelant sa cachette, et l'image fut reportée en triomphe.

Avant la Révolution, sa renommée était si grande, que cent paroisses y venaient en procession. Les prêtres persécutés trouvèrent abri près d'elle pendant la Terreur, et, pour être un peu moins fréquenté, Rosenwiller est encore un des grands pèlerinages de la contrée.

NOTRE-DAME DES NEIGES. A deux kilomètres de Schlestadt, un charretier, empêché par les neiges, se voyait dans l'impossibilité de faire avancer son attelage. Il fit un vœu, et peu après s'élevait, près de la route, une chapelle qu'il nommait, en souvenir, N. D. des Neiges. C'était au quinzième siècle.

Dès lors, ce pèlerinage devint le foyer de la ferveur pour Schlestadt. Si cette contrée fut préservée du protestantisme, elle l'attribua à la protection de N. D. des Neiges. Les calamités publiques ou privées ramenaient sans cesse à ses pieds cette population chrétienne. Il fallut, en 1730, agrandir son enceinte; deux ans plus tard, Clément XII accordait une indulgence plénière aux pèlerins, et les Dominicains s'installaient près d'elle pour les y recevoir.

Digitized by Google

Vendue par la Révolution, la chapelle du pauvre charretier ne fut rendue au culte qu'en 1854, et, depuis lors, le concours va toujours s'augmentant.

NOTRE-DAME D'OTTROT-LE-BAS est une statue en bois, datant de la seconde moitié du treizième siècle. La Vierge offre un livre presque fermé à l'Enfant Jésus, debout sur les genoux de sa Mère, et qui tient dans sa main gauche un oiseau.

NOTRE-DAME D'ANDLAU. Richarde, parente de sainte Odile et épouse de Charles le Gros, indignement calomniée et contrainte de quitter la cour, vint, en 887, à Andlau, se consoler près de Marie. Elle fit bâtir une crypte et, au-dessus, une église en l'honneur de la Reine du Ciel; puis, à côté, un couvent, qu'elle peupla de Bénédictines. Au milieu de ses religieuses, Richarde retrouva la paix si peu connue dans le palais des grands.

Elle chanta elle-même son bonheur dans des vers que Ruys, chanoine de Saint-Dié, traduisait en 1625 :

« Je me retrouve au port, nonobstant la tempeste
Du monde vicieux. Desjà mon cœur s'appreste
A jouir franchement d'une félicité
Qu'on ne rencontre guère en la mondanité.
Au plus luysant soleil s'opposent les nuages :
Mais de leur ombre épaisse il n'est point obscurcy.
Le sort me suscita de grands désavantages,
Mais tout à mon honneur est enfin réussy. »

Richarde mourut, vers 894, devant l'image de la Sainte Vierge. Léon IX l'ayant mise au nombre des saintes, son tombeau partagea dès lors les honneurs qu'on rendait à Marie dans la crypte d'Andlau. Cette crypte possède deux statues de la Mère de Dieu : l'une, avec le petit Enfant Jésus, appartient au seizième siècle; l'autre, une *Mater Dolorosa*, remonte à une très grande antiquité.

Ces deux statues furent sauvées pendant la Révolution par Kreyder, sacristain de l'abbaye, et par ses enfants. « Plusieurs témoins dignes de foi, dit M. de Bussière, ont attesté, par serment, avoir vu, à une époque récente, les yeux de la Vierge et de l'Enfant Jésus répandre des larmes abondantes. »

NOTRE-DAME DE NEUNKIRCH. Neunkirch signifie neuf églises, et ce nom rappelle que par neuf fois différentes une statue de la Sainte

Digitized by Google

Vierge, découverte dans une grosse pierre par un berger de Friesenheim, et portée à l'église paroissiale, revint neuf fois au lieu choisi par elle sur la lisière de la forêt. Telle est, ici encore, la tradition que nous avons déjà si souvent rencontrée.

Une dame alsacienne, encouragée par l'évêque de Strasbourg, bâtit une chapelle, et le concours des pèlerins commença, pour ne plus s'arrêter. L'église actuelle date de 1455 ; mais elle en remplace une plus ancienne. La statue, haute de dix centimètres, semble d'ivoire et accuse le treizième siècle.

Le pèlerinage devint la propriété des Jésuites de Molsheim, qui le desservirent jusqu'à l'époque de leur dispersion. Pendant la Révolution, M. l'abbé Hürstel se réfugia près de N. D. de Neunkirch et parvint à la sauver.

En 1794, des envoyés du tribunal révolutionnaire vinrent pour la prendre; mais n'ayant pu réussir dans leur dessein, ils se vengèrent sur l'église, qu'ils pillèrent; ils emportèrent la chère statue. M. Hürstel n'avait que cinq cents francs : « Allez, dit-il à un chrétien fidèle, et rapportez à tout prix l'image de notre protectrice! » Les cavaliers s'étaient arrêtés à Entzheim, et la mère d'un des bandits remit la statuette. La paix venue, M. l'abbé Hürstel fut nommé curé de Neunkirch, où il mourut en 1826. La statue et la chapelle continuent d'être l'objet d'une grande vénération.

Le Haut-Rhin, indépendamment de ceux que nous avons déjà mentionnés, compte aussi plusieurs pèlerinages importants.

NOTRE-DAME DE TROIS-ÉPIS, à Ammerschwihr. En 1491, un faucheur suivait un sentier au sommet d'une montagne, quand, passant près d'un chêne, il fut piqué par un serpent et mourut peu après. Sa veuve plaça dans le chêne une statue de N. D. de Compassion, invitant ainsi les voyageurs à prier pour le défunt.

Le 14 septembre de la même année, un forgeron d'Orbey, nommé Thierry Schoere, se rendait à Niedermorschwihr. Il s'arrêta sous le chêne pour prier. Soudain, une clarté l'environne; la Sainte Vierge lui apparaît et lui dit : « Les habitants de cette contrée ont allumé la colère de Dieu par leurs péchés... De grands fléaux les menacent; la glace que tu vois dans ma main est un symbole de la grêle et des autres châtiments qui sont près de fondre sur eux, s'ils ne se repentent. Cette tige de froment, ornée de trois épis, représente, au contraire, la fertilité et la bénédiction qui

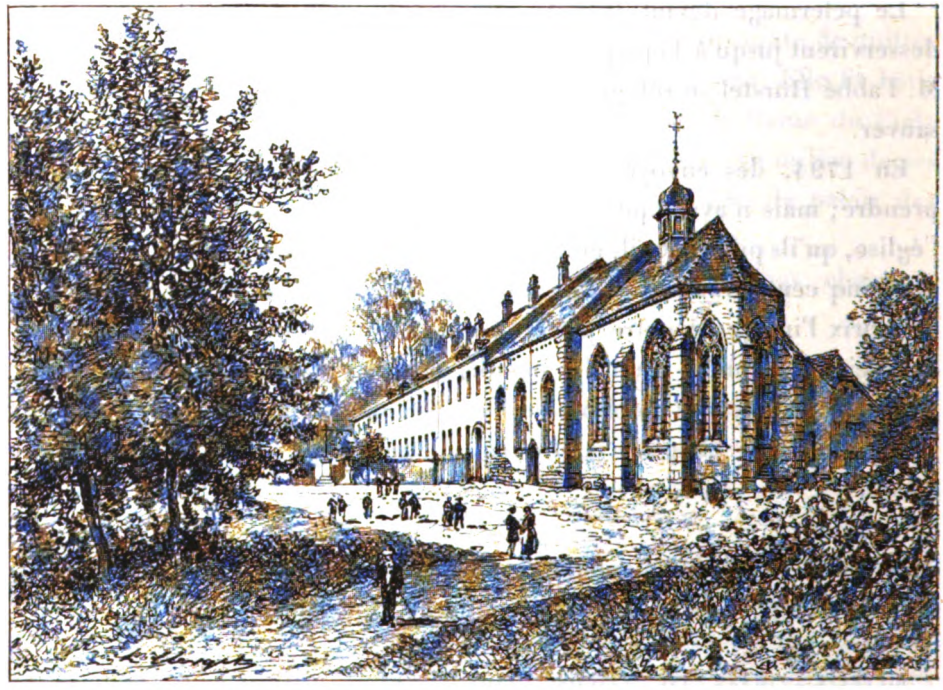
Digitized by Google

suivra, si l'on se convertit. Lève-toi, va à Morschwihr, et annonce aux habitants ce que tu as vu et entendu.

— Mais ils ne me croiront pas.

— Ils te croiront pour la plupart », dit la Vierge, qui disparut.

Schoere partit fort ému. Il hésitait entre l'obéissance et la crainte de passer pour visionnaire. La crainte l'emporta. Quand il eut acheté son blé, il allait l'emporter sans rien dire; mais, comme autrefois Jonas, un nouveau prodige le contraignit à remplir sa mission. Ses efforts, unis



NOTRE-DAME DE TROIS-ÉPIS, A AMMERSCHWIHR.

à ceux des voisins, ne parvinrent pas à soulever le sac de blé. Alors, Schoere se décida à obéir. Les magistrats et les prêtres de la ville crurent à sa parole, les populations firent pénitence, et, en souvenir, à la place du chêne, s'éleva une chapelle qui reçut le nom de N. D. de Trois-Épis.

Tous pourtant ne se convertirent pas. Un misérable, peu après, avait reçu, pour la profaner, une hostie consacrée dans l'église de Nieder-morschwihr. Passant près de la chapelle, il jeta loin de lui la sainte hostie.

Trois épis sur une même tige se dressaient près de la chapelle; l'hostie y demeura suspendue, mais aussitôt des abeilles s'empressèrent de former autour des trois épis un élégant ostensoir en cire, tandis qu'une céleste

Digitized by Google

harmonie se faisait entendre. Le curé de la paroisse, averti, vint recueillir la sainte hostie, qu'il emporta dans le tabernacle.

Le moyen âge ne nous a guère légué de légende plus gracieuse, attestée par des preuves plus authentiques. Le pèlerinage à N. D. de Trois-Épis devint, dès lors, un des plus fréquentés de l'Alsace. Le passage des Suédois, en 1636, en ralentit le cours. Ces hérétiques brûlèrent la chapelle; mais on retrouva intactes, dans les décombres, les deux statues de la Sainte Vierge : l'une en terre cuite, et l'autre en bois.

La première est N. D. Douloureuse, placée primitivement dans le chêne, et que l'on possède encore. En 1656, un chanoine de Saint-Dié, nommé du Lys, et de la famille de Jeanne d'Arc, restaura la chapelle et le pèlerinage. Il en devint même le directeur, après s'être réuni aux Antonistes d'Issenheim.

Après sa mort, les Capucins de Colmar le remplacèrent jusqu'à la Révolution. Les deux statues furent alors transportées à l'église paroissiale, et les habitants d'Ammerschwihr achetèrent la chapelle et le couvent pour en empêcher la destruction.

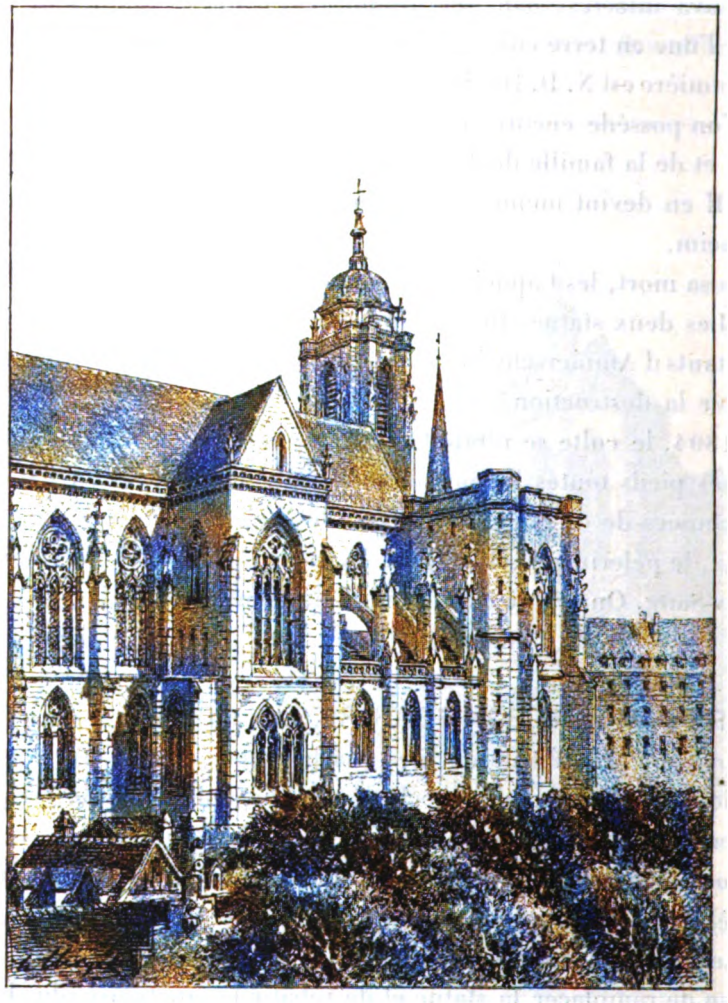
Dès 1804, le culte se rétablit sur la montagne, et N. D. de Trois-Épis revit à ses pieds toutes les populations d'alentour. Desservi dans les premières années de ce siècle tantôt par des prêtres séculiers, tantôt par ses religieux, le pèlerinage est, depuis 1842, dirigé par les missionnaires du Précieux-Sang. On évalue à trente mille le nombre des pèlerins qui visitent tous les ans N. D. de Trois-Épis.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, près d'Oderen. Dans la vallée de Saint-Amarin, près d'Oderen, des charbonniers trouvèrent, il y a plus de six siècles, dans le creux d'un rocher, une image de la Sainte Vierge, qu'ils se prirent à invoquer sous le nom de N. D. de Bon-Secours. Longtemps sur le rocher même, puis dans une jolie chapelle, la statue devint le but d'un pèlerinage important. Bien que l'impiété révolutionnaire ait brisé la sainte image et détruit la chapelle, la dévotion des peuples a trouvé le moyen de remplacer la statue et de rebâtir le sanctuaire plus beau qu'il n'était.

NOTRE-DAME DE COLMAR. Colmar (*Columbaria*), jadis capitale de la haute Alsace, nous offre, dans l'église de Saint-Martin, une statue de la Sainte Vierge, chef-d'œuvre de l'école allemande au seizième siècle. Autour d'elle existe un pèlerinage florissant. Quand, plus tardivement qu'à Strasbourg, le protestantisme envahit Colmar, la chapelle qui l'abritait

Digitized by Google

devint le refuge des catholiques persécutés et trahis. Bien que la Révolution eût fermé une chapelle si vénérée, elle n'osa toucher ni à la statue miraculeuse, ni à un tableau célèbre, dit de la *Vierge aux Oiseaux*, donné par le peintre lui-même, Martin Schœr, qui voulut ainsi honorer l'église où il avait été baptisé.



NOTRE-DAME DE COLMAR.

En 1816, l'église fut restaurée avec le mauvais goût qui caractérisait cette époque; mais, en 1860, M. l'abbé Meyer, s'inspirant de traditions meilleures, répara les dégâts de cette fausse restauration, et fit polychromer la statue. Cette statue fait l'admiration de tous les artistes et continue d'être la protectrice de Colmar.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE RODEREN est un pèlerinage qui a refleuri en 1843, après un oubli de cinquante ans. La chapelle avait été bâtie en 1716, pour abriter une statue de la Sainte Vierge, érigée sur le sommet d'une colline contre les orages qui ravageaient la contrée, « et depuis lors, ajoute la tradition, Roderen n'a pas eu à souffrir de la grêle qui avait si longtemps causé d'épouvantables dégâts ». Tout le canton de Thann y vient en procession.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Wintzenheim. Cette chapelle, dans la haute Alsace, porte le millésime de 1627. Ce fut d'abord une simple niche, abritant une statue au pied d'un arbre; mais un miracle, survenu au milieu du siècle dernier, la mit en grand renom. Jean Endenger, aveugle de naissance, avait subitement recouvré la vue devant la sainte image.

Accomplissant le vœu qu'il en avait fait, l'aveugle se mit en devoir de remplacer la niche rustique de sa bienfaitrice par une grande chapelle. Jean Endenger se fit quêteur et recueillit assez d'aumônes pour réaliser sa promesse.

La chapelle subsista jusqu'en 1828. Elle avait été vendue pendant la Révolution, mais rachetée peu après, au moyen des cotisations des principaux habitants de Wintzenheim. Jugée trop étroite, elle fut reconstruite en 1829 sur un plan beaucoup plus vaste. Elle est encore insuffisante, vu la grande affluence des pèlerins.

NOTRE-DAME DE SCHAUANBERG. En l'an 1400, les habitants de la plaine qui s'étend du versant occidental des Vosges, à douze kilomètres au sud-ouest de Colmar, virent avec effroi la forêt tout en feu. Mais le colossal incendie ayant graduellement disparu, il se trouva que la forêt n'était pas consumée. Le sommet, qui jusque-là s'était appelé Hohenbourg, reçut le nom de *Schau-an-Berg* (Regarde à la montagne). Un ermite du nom d'Uldaric s'y bâtit une cabane et une petite chapelle.

Peu après, en 1446, la femme du landgrave de Hesse fut atteinte d'une maladie déclarée incurable. S'étant évanouie, il lui sembla entendre une voix qui disait : « *Fais transporter à Schauanberg l'image que tu chéris, et tu seras guérie.* »

La princesse fit porter à l'ermite Uldaric une statue de la Sainte Vierge, avec une offrande. Or, à l'heure même où la statue était déposée dans l'humble chapelle, la landgrave était complètement guérie.

En 1683, la petite chapelle fut remplacée par une magnifique église que

Digitized by Google

les Franciscains de Rouffach desservirent jusqu'à la Révolution. Trois bourgeois, qui l'avaient alors achetée, la donnèrent à la fabrique de Pfaffenheim. Celle-ci la restaura, et, en 1811, on reportait solennellement la statue sauvée des mains de l'impiété.

« Cette translation du 3 octobre 1811, disait, en 1887, la *Semaine religieuse* de Strasbourg, fut signalée par un événement que je ne puis passer sous silence. Une jeune enfant, grimpée tout en haut des rochers à pic qui dominent la cour intérieure des pèlerins, tomba au milieu de la foule épouvantée. On s'empressa de la relever. O prodige! l'enfant n'avait aucun mal.

« Voyant dans ce fait une marque visible de l'intervention de Marie, la foule enthousiasmée fit vœu de célébrer à perpétuité, à la date du 3 octobre, jour anniversaire de la translation de l'image miraculeuse, une procession solennelle.

« Et c'est cette procession qui, lundi prochain, amènera à Schauanberg, de tous les points de la haute Alsace, des foules recueillies, recueillies comme on sait l'être sur cette terre d'Alsace demeurée si profondément chrétienne. »

NOTRE-DAME DE SEWEN. Dans la vallée de Massevaux, au centre d'un triangle formé par Giromagny, Massevaux et Saint-Amarin, la Sainte Vierge est honorée, à Sewen, depuis le cinquième siècle. Ce lieu, presque inaccessible, servit de refuge aux chrétiens persécutés.

C'est un des lieux de pèlerinages les plus anciens et les plus fréquentés de l'Alsace. On vit, pendant les guerres de la Réforme, les femmes catholiques de la contrée imiter les premiers chrétiens et chercher un abri près de N. D. de Sewen.

Les miracles, comme les indulgences accordées à ce lieu célèbre, sont presque innombrables. L'Ascension est chaque année l'occasion du principal concours.

NOTRE-DAME DE L'ASSOMPTION, à Altkirch. Altkirch, dont le nom signifie *vieille église,* possédait, dès le milieu du treizième siècle, une confrérie célèbre, fondée dans la chapelle de N. D. de l'Assomption. Une apparition de la Sainte Vierge à quarante mille aventuriers, connus dans l'histoire sous le nom de *Malandrins,* et rapportée par les Bollandistes, sauva la ville d'Altkirch et mit en grand renom ce pèlerinage.

L'église, renversée en 1444 par les Armagnacs, fut relevée peu après par un bourgeois d'Altkirch, Jean Wild, miraculeusement guéri par l'invo-

Digitized by Google

cation de Marie. Moins d'un siècle après, les protestants y renouvelèrent les mêmes désolations.

Les Jésuites, aidés par l'archiduc Léopold, rebâtirent la chapelle au lieu même où saint Morand, moine de Cluny et apôtre de cette contrée, était mort en 1115. Cinquante paroisses s'y rendaient en procession le 3 juin de chaque année; le nombre des pèlerins est encore aujourd'hui très considérable.

NOTRE-DAME DE LA FORÊT-VERTE, près de Friessen, était dans un bois aujourd'hui en partie défriché, et dépendait, au quinzième siècle, des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. L'un des commandeurs, sauvé en 1565 avec tout son équipage, par suite d'un vœu à N. D. de la Forêt-Verte, rebâtit la chapelle, que l'Ordre de Malte agrandit encore en 1705. Mise en vente pendant la Révolution, la chapelle fut achetée par les habitants. La statue fut transportée en Suisse et replacée solennellement en 1803.

NOTRE-DAME DE BLOTZHEIM. Blotzheim, près de Huningue, possède, depuis le quatorzième siècle, un pèlerinage connu sous le nom de *Maria zur Eich,* en latin *Maria ad robur,* ou N. D. du Chêne. Le sanctuaire fut enrichi d'indulgences par l'évêque de Coire, en 1486. Sa célébrité fut telle au siècle dernier, que les Capucins se bâtirent un couvent tout proche pour le desservir. Le couvent a disparu, mais la chapelle est toujours en grand honneur.

NOTRE-DAME DE WIHR-AU-VAL. Cette chapelle, à l'entrée de la belle vallée de Munster, fut d'abord dédiée à la Croix par un voleur converti. Le jeune comte de Wallstein, ravi à ses parents par une bande de brigands, avait été, un jour, subitement ramené au bien par les remords de sa conscience, au moment où, dévalisant une église avec ses compagnons, il portait une main sacrilège sur le tabernacle lui-même. Repentant de ses crimes, il reçut du Pape, en pénitence, l'ordre de faire le pèlerinage de Terre Sainte ou de passer sept ans dans quelque solitude. Le comte de Wallstein préféra ce dernier parti, et bâtit une chapelle en l'honneur de la Croix.

Rasée en 1793, elle fut rebâtie par les catholiques de Wihr, sous le titre de N. D. Douloureuse. La statue est ancienne et remarquable. Les fêtes principales sont la Purification de la Sainte Vierge, l'Invention et l'Exaltation de la Sainte Croix.

Digitized by Google

Mentionnons encore *N. D. de Lorette,* à Murbach, construite à la fin du dix-septième siècle sur le plan de la *Santa Casa*.

N. D. de Maria-Brunn (fontaine de Marie), au canton de Ferrette, restaurée dans ces dernières années, après un long deuil.

N. D. de Sondersdorff, au même canton, célèbre pèlerinage dans une église qui fut consacrée par le pape saint Léon IX, en l'honneur de la Sainte Vierge et de saint Hippolyte.

N. D. de Thierembach, canton de Soultz, chapelle fondée au huitième siècle par les Bénédictins de Murbach, et dont la réputation se prouve par les innombrables *ex-voto* qu'elle possède, etc., etc.

NOTRE-DAME DE COLMAR.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ

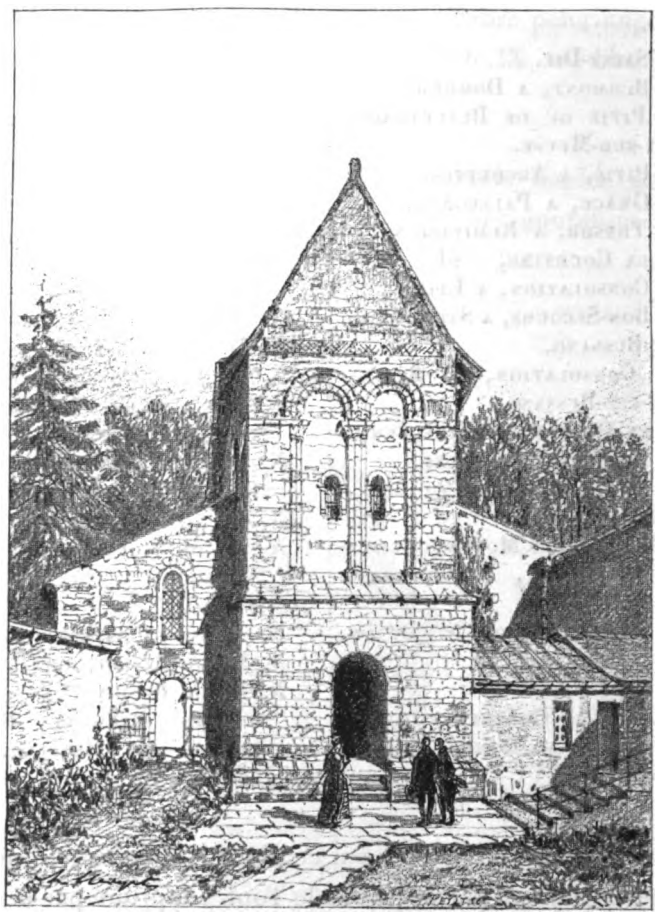
N. D. de Saint-Dié.
N. D. de Bermont, a Domrémy.
N. D. de Pitié ou de Beauregard, a Maxey-sur-Meuse.
N. D. de Pitié, a Archettes.
N. D. de Grace, a Pallegney.
N. D. du Trésor, a Remiremont.
N. D. de la Courtine, id.
N. D. de Consolation, a Épinal.
N. D. de Bon-Secours, a Saint-Maurice-lez-Bussang.
N. D. de Consolation, a Saint-Maurice-lez-Bussang.
N. D. de la Oultre, a Mirecourt.
N. D. de la Brosse, a Bains.
N. D. de la Maix ou de la Mer, a Luvigny.
N. D. de Malfosse, a Moyenmoutier.
N. D. de Desseroux, au Girmont-Val d'Ajol.
N. D. de la Porte ou N. D. de Grace, a Dompaire.
N. D. de Plombières.
N. D. de Pitié, a Contrexéville.
N. D. du Mai, a Dommartin-lez-Remiremont.
N. D. des Douze-Étoiles, a Monthureux-sur-Saone.
N. D. de la Creuse, près Gérardmer.
N. D. de l'Ermitage, a la Vieville.
N. D. de la Brulée, au Beillard.
N. D. des Voyageurs, a Bellefontaine.
N. D. d'Hanyochet, a Plainfaing.
N. D. de Chatillon, a Norroy.
N. D. de Consolation, de Bon-Repos et de la Force, a Removille.
N. D. de Thiélouze, a Uzemain-la-Rue.
N. D. d'Estival.
N. D. de Lourdes, a Chatel-sur-Moselle, a Ville-sur-Illon, a Saint-Dié.
N. D. de la Salette, a Chavelot.
N. D. de Remoncourt, près Vittel.
N. D. de Benoite-Vaux, a Rambervillers, Blamont, Badonviller, Chatel-sur-Moselle, Mattaincourt, etc.

Nous entrons dans la Lorraine par ce diocèse, de création récente. Son territoire appartenait en partie à celui de Toul, supprimé par le Concordat, et à celui de Metz. Il comprend le département des Vosges. Ancienne abbaye, fondée au septième siècle par le saint évêque de Nevers, qui lui a donné son nom, l'église de Saint-Dié fut érigée en évêché, en 1776, par Pie VI : il est suffragant de Besançon.

Plus heureux que M. Hamon, dont l'appel, comme il le dit lui-même, resta sans écho, nous aurons ici pour guides M. l'abbé L'Hôte, historiographe du diocèse, et M. l'abbé Noël, professeur au grand séminaire de Saint-Dié. Outre les monographies de divers sanctuaires, publiées par eux dans la *Semaine religieuse,* ces messieurs ont bien voulu nous communiquer des notes savantes que nous ne ferons guère qu'abréger.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE SAINT-DIÉ. Le très curieux sanctuaire qu'on appelle à Saint-Dié la *Petite-Église* fut fondé, au septième siècle, par le saint évêque Déodat lui-même. Un de ses disciples avait été favorisé d'une vision de la Bienheureuse Vierge Marie, lui désignant le lieu où elle voulait être honorée. Bien que retouchée au commencement du onzième siècle, après



LA « PETITE-ÉGLISE », A SAINT-DIÉ.

un incendie, cette église conserve encore tous les caractères de l'architecture carlovingienne.

Depuis cette lointaine époque jusqu'à nos jours, la Petite-Église n'a cessé d'être un lieu de pèlerinage, où de nombreux miracles ont entretenu la confiance des peuples. Un manuscrit du treizième siècle, conservé à la bibliothèque de la ville, en relate un grand nombre.

Le chanoine Jean Ruyr, auteur des *Sainctes Antiquitez de la Vosge,* disait expressément, au dix-septième siècle : « On voit un grand nombre de

Digitized by Google

chaînes, colliers, menottes et ceps de fer, que plusieurs captifs, surpris aux rencontres des Turcs, Sarrasins et autres mécréants, et délivrés par le mérite de la Très Sainte Vierge, ont ici attachés en signe de trophée et de leur admirable délivrance. Il me souvient d'en avoir vu oster une grande partie, lorsqu'il fut besoin de rebastir l'église de Saint-Diez; mais il fallait, à mon advis, les replacer, pour n'en perdre la mémoire. »

Desservie par les chanoines de Saint-Dié et d'autres chapelains, la Petite-Église fut, sur leur demande, enrichie de nombreuses indulgences.

Elle fut mise en vente par la Révolution; mais un paysan de Sauceray, Michel-Antoine Lallemand, l'acheta au district d'Épinal, moyennant 35,100 francs. En 1805, il en remit la propriété à la commune de Saint-Dié, qui en a fait cession à la fabrique.

Aujourd'hui, c'est aux pieds de la statue de la Petite-Église que fleurit le patronage dit N. D. de Galilée. Autrefois, une fondation entretenait, toujours allumé, un cierge devant l'image de N. D. de Saint-Dié; aujourd'hui, la piété se charge de remplacer le cierge par une lampe qui ne s'éteint jamais, non plus que l'amour des habitants pour leur sainte protectrice.

NOTRE-DAME DE BERMONT. Bermont, sur le territoire de Domrémy, conserve un des plus grands souvenirs de la Lorraine et de la France. « Je suis venue au roi de France, de par Dieu, de par la Vierge Marie, tous les benoits saints et saintes du Paradis, et de leur commandement », disait la Pucelle à ses juges. « La Bienheureuse Vierge Marie, ajoute le Rév. Père Ayrolles (*Jeanne d'Arc sur les autels*, p. 79), prépara la libératrice de la France dans le sanctuaire rustique de Bermont. C'est le lieu de délices de Jeannette; là, et non sous le *beau mai*, se trouve la véritable fée qui ravit le cœur de la jeune fille. Elle se rend à l'ermitage, tandis que ses compagnes folâtrent sous l'arbre touffu; parfois, elle quitte les champs, et, à la dérobée, elle court à Bermont; chaque samedi, Domrémy voit l'adolescente, escortée de sa sœur et des compagnes qu'elle a pu recruter, prendre le chemin de l'oratoire...

« On y prie, on y chante probablement, sûrement on y fait brûler des cierges, ainsi que l'attestent de nombreux témoins. »

C'est donc dans cette chapelle de Bermont que se sont débattus les conditions et les moyens du relèvement de la France entre Marie, saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite et les anges d'une part, et l'humble enfant que le Ciel avait choisie pour être l'instrument le plus invraisem-

Digitized by Google

blable de si grandes merveilles. Tandis que la mère de Jeanne s'en allait au grand pardon du Puy, afin de la recommander à N. D. de France, la Pucelle de Vaucouleurs recevait ses dernières instructions de sa Mère du Ciel.

Cette chapelle, rachetée et restaurée par M. Saincère, est encore un lieu de pèlerinage pour les populations des Vosges et pour tous les Français qui gardent le culte des grands souvenirs.

NOTRE-DAME DE PITIÉ ou DE BEAUREGARD, à Maxey-sur-Meuse. Ce pèlerinage s'honore aussi d'avoir vu Jeanne d'Arc, priant aux pieds de N. D. des Sept-Douleurs. Le site remarquable que couronne la chapelle, assise à l'ombre d'un ormeau séculaire, lui a fait indifféremment donner le nom de N. D. de Pitié ou de Beauregard. Du haut de cette éminence, le pèlerin, en effet, contemple la riche vallée qui s'étend de Neufchâteau à Vaucouleurs.

Cette antique chapelle vient récemment de sortir de ses ruines, par les soins de M. l'abbé Premier. La restauration a été continuée par M. l'abbé Vouillaume, curé actuel de Maxey. Une jolie flèche désigne maintenant la chapelle de N. D. de Pitié aux regards des pèlerins, qui, tous les ans, au mois de septembre, accourent des cantons de Neufchâteau, de Coussey et de Gondrecourt.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Archettes. Archettes est dans le canton d'Épinal. Ici encore, et sous le même titre qu'à Maxey, une ancienne chapelle a été dernièrement restaurée.

« Ce pèlerinage, nous écrit M. l'abbé Billet, curé d'Archettes, existe au moins depuis le seizième siècle, et n'a pas toujours porté le même nom. Dans les premières années du dix-septième siècle, Élisabeth de Ranfaing la vénérait sous le titre de *N. D. de Consolation*, et j'ignore la date de la transformation de ce vocable en celui de N. D. de Pitié.

« La statue, d'ailleurs, n'est pas une *Pieta*, mais une Vierge Mère, assez grossièrement sculptée, et que les archéologues assignent au seizième siècle. D'après la tradition locale, cette statue, conduite vers un lieu qu'on ne précise pas, serait restée à l'endroit où s'élève la chapelle, les bœufs qui la traînaient ayant résisté à toutes les excitations. »

NOTRE-DAME DE GRACE, à Pallegney. « Pallegney, dit M. l'abbé L'Hôte, ne fut longtemps qu'un village de la vallée de Durbion, au pied du Zincourt, et sous la protection des Templiers qui l'habitaient. »

Digitized by Google

N. D. de Grâce pourrait aussi porter le nom de N. D. du Chêne, car la tradition populaire raconte que la statue fut trouvée dans la forêt voisine sur un arbre, connu jusqu'à ces derniers temps sous le nom de *Chêne de la Vierge*. Grâce à son pèlerinage, la vallée de Pallegney acquit assez d'importance pour que l'évêque de Metz, dont relevait alors ce quartier, élevât l'oratoire de N. D. de Grâce en chapelle vicariale de la paroisse de Vaxoncourt. En 1706, un avocat, du nom de François Jacquet, y assurait une fondation d'une lampe toujours allumée.

Devenue trop étroite, la chapelle fut agrandie en 1821, et, de l'ancienne, on n'a gardé que le chœur. Hélas! faut-il le dire? elle est aujourd'hui trop grande; car, excepté aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte, il s'en faut de beaucoup qu'on y voie le nombre des pèlerins qui s'y rendaient encore il y a vingt ans.

NOTRE-DAME DU TRÉSOR, à Remiremont. Cette Vierge célèbre portait aussi le nom de N. D. du *Secrey*, parce qu'elle n'était pas, comme aujourd'hui, exposée en pleine église, mais cachée dans le secret des archives. Quel était donc ce trésor que les chanoinesses de Remiremont gardaient avec un soin si jaloux? C'était une statue en bois de cèdre, renfermant des cheveux de la Sainte Vierge, et que les religieuses, fondées par saint Romaric et saint Amé, possédaient depuis deux siècles déjà sur le Saint-Mont, quand, vers la fin du neuvième, elles en descendirent pour habiter la plaine et la rive gauche de la Moselle. C'est dans ce même lieu que, depuis mille ans, les peuples de la Lorraine viennent prier N. D. du Trésor.

Cette précieuse statue avait jadis, dit-on, été offerte au monastère par Charlemagne lui-même. « Autour de la sainte image, dit M. l'abbé Didelot, il s'opéra différents miracles qui augmentèrent singulièrement la dévotion du peuple. Les abbesses de Remiremont, les dames d'Anglure, de la Rochetaillée, de Stainville, de Rouxel, de Médari, et Catherine de Lorraine, l'enrichirent de joyaux et lui léguèrent leurs patenostres d'or et de pierres précieuses. »

Quand Turenne assiégea Remiremont, en 1638, c'est aux pieds de N. D. du Trésor que la ville porta ses supplications et ses vœux. Marie fut encore son secours en 1682, lorsqu'un tremblement de terre prolongé mettait en péril les églises, les maisons et leurs habitants. La ville fit alors un vœu, qu'elle exécute encore tous les ans, le dimanche le plus rapproché du 12 mai.

La Révolution ne détruisit point la statue. L'avarice l'emportant sur

Digitized by Google

l'impiété, elle la vendit à madame Thouvenel, qui s'empressa de la rendre à l'église paroissiale. Une couronne de pierres précieuses, estimée huit mille livres, échappa de même par les soins de M. le chanoine Gremillet. Ce diadème orne encore le front de N. D. du Trésor à ses fêtes solennelles.

Il est une perte bien sensible à la piété des habitants de Remirement : un cœur d'or, suspendu sur la poitrine de la statue, gardait encore, au milieu de ce siècle, un cheveu de la Sainte Vierge ; cette précieuse relique disparut, et l'on soupçonna un étranger, baigneur à Plombières, de l'avoir dérobée.

« Aujourd'hui encore, N. D. du Trésor est considérée comme le *palladium* de la cité. Pendant les plus mauvais jours de la guerre de 1870-71, elle fut exposée solennellement, et si Remiremont n'eut pas à souffrir davantage de la présence de l'ennemi, c'est à sa puissante protection qu'elle en est redevable. Aussi, comme on y aime sa sainte image !

« Lors de l'incendie de l'abbaye et de l'église, en 1871, puis durant la nuit du 7 au 8 juillet 1886, alors que la foudre avait mis en flammes le chœur de cette même église, un cri se fit chaque fois entendre, cri d'angoisse et de prière poussé par tous : « Avant tout, sauvez *Notre-Dame du « Trésor !* » Et, chaque fois, ce fut la bonne *Dame du Trésor* qui, avant tout, fut mise en sûreté. » (*Semaine religieuse* de Saint-Dié, 1888.)

NOTRE-DAME DE LA COURTINE, à Remiremont. En 1669, le roi Louis XIV, victorieux, démantelait les places fortes de la Lorraine. Or, en déblayant une brèche de la Courtine, les ouvriers découvrirent une petite statue de la Sainte Vierge. A l'endroit même on dressa un petit autel en bois, qu'abrita bientôt un oratoire en planches. Un brasseur de la ville, Mathieu Hermann, obtint de Mgr André du Saussey, évêque de Toul, la permission de transformer ce trop modeste oratoire en une belle chapelle, que ses deux filles dotèrent richement.

Ni la chapelle ni la statue n'échappèrent à la Révolution. La première fut vendue et démolie ; la seconde disparut on ne sait comment. Un prêtre intrus, nommé George, l'avait transportée, au milieu des baïonnettes, de la chapelle de la Courtine à l'église que le malheureux souillait de sa présence.

« Les archives de Remiremont, dit M. Didelot, ont conservé comme un écho des protestations populaires, au sujet de l'enlèvement de la Vierge de la Courtine. Le 12 février 1792, une brave chrétienne, qui avait manifesté trop ouvertement sa légitime indignation, Marie-Anne Deny, femme

Digitized by Google

Voirin, fut condamnée par la municipalité à quarante-huit heures de prison et aux frais de jugement, réglés à dix sols. »

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Épinal. Sur les coteaux boisés qui bordent la Moselle, en amont d'Épinal, des bûcherons entendirent, un jour, une céleste mélodie. Attirés par cette musique, dont la douceur les ravissait, ils se dirigent vers la forêt. Ils aperçoivent, enchâssée dans un chêne, une statuette de Marie, haute de dix centimètres à peine : « Ce sont les anges qui chantent leur Reine », se dirent-ils, et prenant avec respect la petite statue, ils la portèrent aux prêtres d'Épinal.

Quelques jours après, même concert dans la forêt et sur le même arbre. La statuette, qui avait quitté l'église, rayonnait doucement : « C'est ici que nous allons l'honorer », dirent ensemble les bûcherons ; et quelques branches entrelacées formèrent le premier oratoire.

Ce n'est pas une légende du moyen âge que nous rapportons ici, après M. l'abbé L'Hôte. Ce fait se passait au milieu du dix-septième siècle. La ville d'Épinal, voisine de la forêt de Jenneson, ne resta pas indifférente à la découverte. Enveloppant le chêne dans une grande chapelle, dont elle fit les frais, elle bâtit tout près un monastère, car l'affluence des pèlerins était déjà considérable, et, dans la semaine de Pâques 1660, elle y appelait les Minimes, établis à Épinal depuis un demi-siècle.

On sortait alors de la guerre de Trente ans, si désastreuse pour la Lorraine et la Franche-Comté. Or, aux pieds de N. D. du Chêne, qui fut le premier vocable de la Vierge de la forêt, les malades et les affligés reçurent tant de grâces, que la voix populaire la baptisa N. D. de Consolation.

Des miracles, dont la *Semaine religieuse* de Saint-Dié a publié récemment les très intéressants récits, furent la réponse de la Sainte Vierge à la dévotion des habitants d'Épinal et de toute la contrée.

Citons la guérison de Barbe Drouot, de Rambervillers, canoniquement examinée par Mgr Bégon, évêque et comte de Toul, en 1729. Barbe Drouot avait vingt-cinq ans, et depuis sa neuvième année elle avait complètement perdu l'usage de la parole. Or, le 12 août 1728, elle se rendit à N. D. de Consolation : elle y assista à la messe, priant avec ferveur. Soudain, elle s'écrie : « Jésus, Maria! je parle. » Les assistants crient au miracle ; l'évêque ordonne une enquête, après laquelle le *Te Deum* fut chanté à la chapelle de N. D. de Consolation et dans l'église de Rambervillers, au mois d'août de l'année suivante, car la guérison ne s'était pas démentie.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Saint-Maurice-lez-Bussang, canton du Thillot, est une chapelle d'origine récente. En 1857, on élargissait la route qui serpente au versant de la montagne du *Rouge-Gazon*. Un énorme rocher barrait le passage; mais la poudre en eut vite raison. Dans la place qu'il occupait la route passa, et du surplus on fit une chapelle. Bientôt ce petit édifice, bâti à la hâte, parut insuffisant à la piété des pèlerins, dont les offrandes l'agrandirent en 1874 et qui le visitent sans cesse.

Sur la même paroisse, **NOTRE-DAME DE CONSOLATION** décore un monticule qui se dresse en face des rochers de Morteville, suspendus aux flancs du « Ballon d'Alsace ». La chapelle est le témoignage spontané de la reconnaissance. Les habitants de cette section de la paroisse l'ont bâtie tout entière, en 1861, de leurs deniers et de leurs mains.

NOTRE-DAME DE LA OULTRE, à Mirecourt. Cette chapelle est très ancienne, et remonte, dit-on, au neuvième siècle. Ce nom de la Oultre, *ultra, au delà,* indique sa situation au delà de la rivière du Madon.

La statue qu'on y vénère est aussi fort ancienne. Pendant la tourmente révolutionnaire douze membres du club furent envoyés pour la détruire, ainsi que son autel. Le commissaire, suivi d'une voiture qui devait rapporter les débris, les accompagnait. Mais si pressants que fussent les ordres, si ardente que se montrât la haine, elle échoua. Les forces réunies de ces douze hommes furent impuissantes contre la statue de pierre.

Il n'en fut pas ainsi de la bonne volonté des deux ouvriers chrétiens de Mirecourt, qui parvinrent à eux seuls à transporter la statue massive dans l'intérieur de la chapelle. Soustraite ainsi comme par miracle à la profanation, la vieille statue sauva la chapelle hospitalière, tandis que presque toutes les autres églises de la ville étaient alors profanées ou détruites.

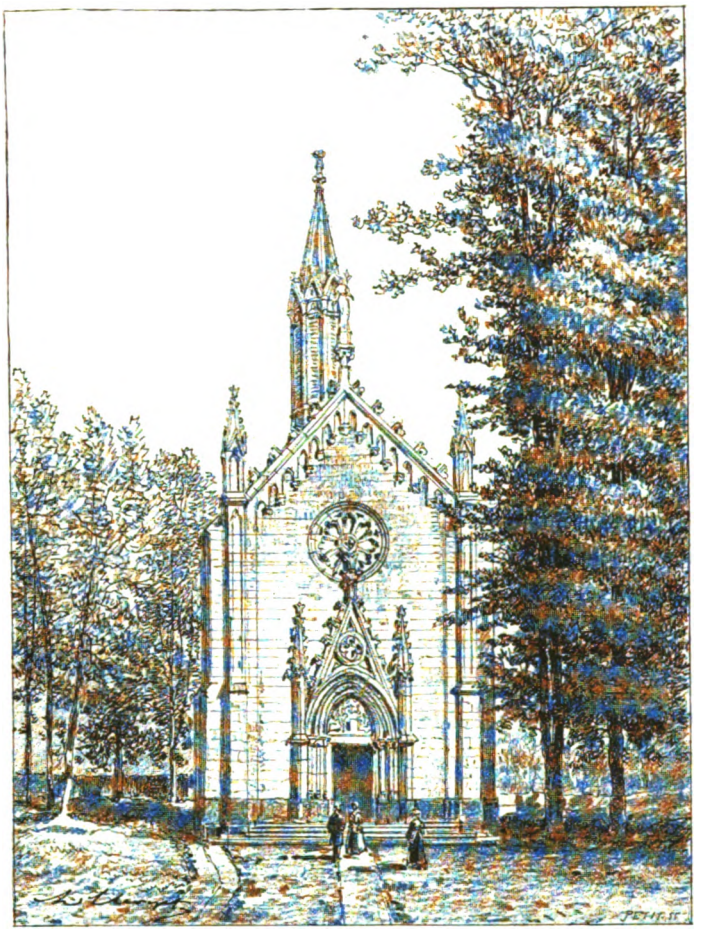
C'est durant son séjour à l'église de la Oultre, raconte M. l'abbé L'Hôte, que la vénérable image laissa tomber de ses yeux de pierre des larmes qu'un des témoins essuya pieusement.

NOTRE-DAME DE LA BROSSE, à Bains. *Brosse* ou *brousse* signifiait en patois bruyères et épines, d'où nous avons fait broussailles. A la porte de Bains, une statue fut trouvée dans une brousse, dont elle garda le nom, bien qu'elle eût été transportée sur un chêne voisin, puis dans une chapelle, bâtie au lieu même de la découverte. Sur le chêne, comme sur son autel, Marie reçut bientôt les hommages de toute la contrée. Des guérisons, des prodiges établirent sa renommée et déterminèrent jusqu'à la Révo-

Digitized by Google

lution un pèlerinage considérable. Même aux plus mauvais jours de la Terreur on y venait prier, et l'antique statue fut ainsi sauvée par la vénération publique.

Dès 1800, ce fut encore par les aumônes de tout le peuple que la cha-



NOTRE-DAME DE LA BROSSE, A BAINS.

pelle fut restaurée et embellie. Elle fut le premier souci de M. l'abbé de Bonnay de Beausicamp, dit madame Desmousseaux de Givré, dans une petite notice que nous adresse M. l'abbé Margaine, curé de Bains. Les Humbert-Bassaujon contribuèrent largement à la dépense.

Mais, se ressentant d'une construction trop hâtive, vers le milieu de ce siècle la petite chapelle annonçait, par d'inquiétantes lézardes, une chute prochaine. M. l'abbé Bernardin, curé de Bains, en entreprit la reconstruc-

Digitized by Google

tion, et, au mois de septembre 1860, Mgr Caverot, alors évêque de Saint-Dié, vint la bénir, entouré d'une foule immense.

Après nos grands revers, hélas! trop mérités, la France et particulièrement la Lorraine se sont tournées vers Marie. Déjà en 1872 et 1873, un mouvement extraordinaire avait poussé les âmes vers les lieux de pèlerinages. N. D. de la Brosse eut son tour. En 1874, M. l'abbé Margaine fit précéder la fête de la Nativité d'un *triduum* de prières, et, le jour de la fête, il eut la joie de voir quinze mille pèlerins accourir de toute la contrée. Saint-Loup, Vauvillers, Rioz, Bétoncourt, Fontenoy, Corbenay, Bouligney, Mailleroncourt, Ambievillers, etc., s'étaient donné rendez-vous aux pieds de N. D. de la Brosse; et tous les ans, depuis cette époque, le pèlerinage continue d'attirer les fidèles, et Marie, d'y répandre ses bienfaits.

NOTRE-DAME DE LA MAIX, à Luvigny. Il y a quelque trente ans, l'administration forestière restaura, sur un sommet des Vosges et au bord du petit lac de la Maix, canton de Schirmeck (annexé, hélas! depuis cette époque), une chapelle, près d'un ermitage, également en ruine. Cette chapelle avait jadis possédé une statue noire et en grand renom, qu'on vénère aujourd'hui dans l'église de Luvigny.

L'origine de l'ermitage de la Maix nous est rapportée par les historiens de l'abbaye de Senones. Jean Ruyr (*Sainctes Antiquitez de la Vosge*) la résume à peu près en ces termes : « L'an 1070, advint une grande et diverse affliction sur le territoire du Vosge : car les corps humains furent pour la plupart travaillés d'une tumeur exulcérée et brûlante, en sorte qu'il fallut couper à plusieurs les parties du corps ainsi perdues et infectées.

« De plus, survint une déplorable disette. Ce qu'ayant considéré, un bon religieux de Senones, nommé Regnier, et réputant que Dieu permettoit tous ces malheurs en haine des péchés des hommes, demanda à Bercher, son abbé, la permission de se retirer dans le district des montagnes dépendantes du val de Senones. Il choisit donc un désert voisin d'un petit lac, qui depuis a retenu le nom de la Mer ou la Maix, et y bâtit une cellule avec un petit oratoire, dédié, à sa diligence, par l'évêque de Toul, Pibon, à la Très Sainte Trinité et à la glorieuse Vierge Marie, le 7 de mai de l'an de notre salut 1090.

« Auquel lieu, ajoute Jean Ruyr, encore de ce temps (c'est-à-dire vers 1634), plusieurs peuples, tant dudit val de Senones que de Saint-Dié et des lieux circonvoisins, ne manquent de se transporter, nonobstant l'âpreté du chemin, à tel jour qu'échoit la fête de la Sainte Trinité. » (*Note de M. l'abbé L'Hôte,* qui ajoute : « Quelques abus ont fait cesser les pèlerinages

Digitized by Google

collectifs, mais, soit à Luvigny, soit dans la chapelle neuve de la Maix, les pèlerins viennent encore assez nombreux. »)

NOTRE-DAME DE MALFOSSE, à Moyenmoutier. Malfosse ou Mauvaise-Fosse est au fond d'une gorge sauvage, située dans la vallée de la Ravine, à une lieue au nord de Moyenmoutier. Dom Belhomme émet l'opinion que Malfosse pourrait bien être une des cellules occupées au septième siècle par les disciples de saint Hidulphe, fondateur de Moyenmoutier. On y invoquait de préférence la Sainte Vierge en faveur des enfants mort-nés. Les archives de Moyenmoutier possèdent le procès-verbal de plusieurs baptêmes donnés à des enfants apportés morts sur l'autel de Malfosse. La statue miraculeuse n'y est plus depuis la Révolution; elle fut alors portée à l'église paroissiale, et la dévotion populaire, demeurée très vivace, s'adresse aujourd'hui à la chapelle de Malfosse ou à l'église de Moyenmoutier.

NOTRE-DAME DE DESSEROUX, au Girmont-Val d'Ajol.

Un pauvre homme, du nom de Fresse, perclus des deux jambes, habitait, au milieu du siècle dernier, le village de Desseroux, à l'extrême limite qui sépare le canton de Plombières de celui de Luxeuil. Un jour, il découvrit dans un sapin une statue de Marie, devant laquelle il vint prier, plein de confiance. Au bout de six mois, il y laissait une de ses béquilles, et la seconde six mois plus tard. Le bruit s'en étant répandu, M. le curé de Corravillers, canton de Faucogney, proposa à ses paroissiens d'aller chercher, pour en orner leur église, la statue miraculeuse; mais Fresse, averti, la cacha, lui bâtit dans son village une petite chapelle, qui est encore en honneur, moins cependant qu'au siècle passé.

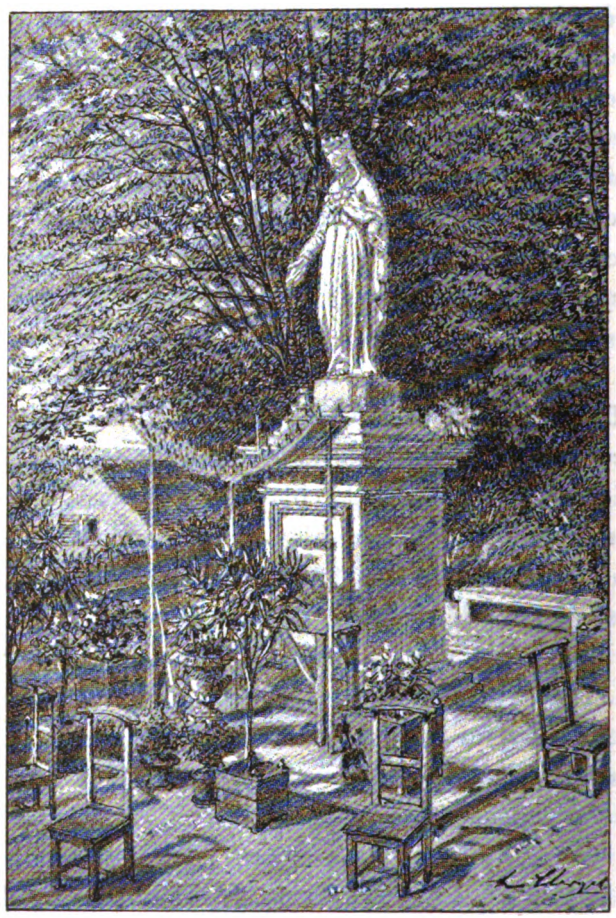
NOTRE-DAME DE LA PORTE ou **NOTRE-DAME DE GRACE**, à Dompaire. La statue qu'on honore à Dompaire sous ce double nom ornait autrefois une des portes de la ville. Quand Charles le Téméraire s'empara de Dompaire, en 1475, les habitants voulurent transporter dans leur église leur antique protectrice; mais la tradition rapporte que les bœufs qui devaient l'y conduire refusèrent d'avancer, et on lui érigea un abri dans une des tourelles épargnées par l'incendie; peu après, en 1478, une chapelle s'élevait en face de la porte.

A quatre siècles de distance, M. Albert, géomètre, avec le concours des habitants de Dompaire, a restauré l'antique chapelle, où, depuis 1873, les pèlerins se rendent plus nombreux.

Digitized by Google

N. D. de Plombières est moins un pèlerinage qu'un acte de reconnaissance publique. En 1854, Plombières fut préservée du choléra, et M. Balland, alors curé de cette paroisse, proposa d'ériger sur un sommet qui domine toute la ville une statue à la *Gardienne de la cité*.

Contrexéville possède sous la tour romane de son église *N. D. de Pitié*.



NOTRE-DAME DE PLOMBIÈRES.

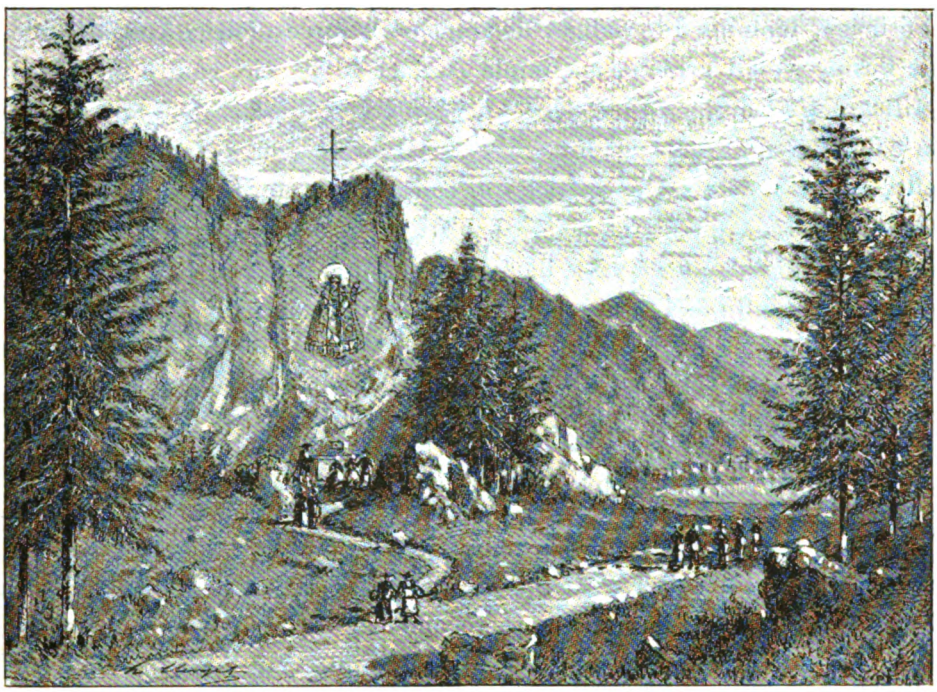
N. D. du Mai, à Dommartin-lez-Remiremont, est, comme la précédente, une statue érigée sur la montagne du Cuchot, en 1870. On croit qu'elle provient du Saint-Mont, et qu'elle avait été sculptée par les religieux. On célébrait sa fête le premier dimanche de mai, d'où lui vient son nom.

NOTRE-DAME DES DOUZE-ÉTOILES, à Monthureux-sur-Saône. C'est un tableau très vénéré autrefois à Orchamps, diocèse de Besançon, et donné aux Tiercelins de Monthureux par la baronne de Vernier, en 1684.

Digitized by Google

De la chapelle des religieux le tableau passa à l'église paroissiale; dans l'un et l'autre endroit, entouré de la vénération, il a été l'instrument de plusieurs grâces et guérisons.

NOTRE-DAME DE LA CREUSE, à un kilomètre de Gérardmer, est une grande image peinte sur un rocher à pic, que domine une haute croix. Vers 1740, un nommé Morel fit construire au pied du rocher, pour abriter les pèlerins, une petite chapelle, qu'il eut la douleur de voir



NOTRE-DAME DE LA CREUSE, PRÈS GÉRARDMER.

renverser par la Révolution. Dans ces dernières années, des peintres ont rafraîchi les couleurs de N. D. de la Creuse, un peu effacées par le temps.

NOTRE-DAME DE L'ERMITAGE, à la Vieville, était, dès le dix-septième siècle, un pèlerinage où l'on honorait à la fois la Sainte Vierge et saint Ferréol, sous le nom de saint Forgeot. Pendant la Révolution, l'ermitage et la chapelle furent achetés par la famille Grandvallet, qui les a restaurés, il y a environ vingt ans.

NOTRE-DAME DE LA BRULÉE, au Beillard, près Gérardmer.

Écoutons ici le témoignage de M. X. Thiriat : « L'histoire nous a été

Digitized by Google

racontée comme il suit, par plusieurs témoins oculaires de l'événement. Vers 1850, le « sagar[1] » de la scierie du Bas du Beillard, étant un jour dans son usine à débiter en planches un sapin coupé en cette forêt, vit tout à coup la scie arrêtée par une cause inconnue. L'eau continuait à tomber sur les auges de la roue, le mécanisme était en bon état; rien ne marchait et rien ne se brisait.

« De mémoire de *sagar*, pareil fait ne s'était produit. Après avoir fureté, examiné, grondé, juré, l'ouvrier, fort intrigué, se décida à scier le tronc en travers, vis-à-vis de l'obstacle. Il fut tout étonné, ainsi que les habitants du voisinage, témoins du prodige, de voir que la force motrice considérable de l'usine s'était arrêtée, au simple contact de la scie, contre un mince grillage en fil de fer, protégeant dans l'intérieur du bois une statuette de la Sainte Vierge. Cette Madone fut extraite du bois qui s'était refermé sur elle, et après diverses péripéties qui continuaient à affirmer un pouvoir surnaturel, la statuette fut placée par M. l'abbé Jacquel, curé de Liézey, assisté des habitants du pays, dans le sapin où nous la voyons, et dans le même bois touffu où l'avait placée autrefois une main inconnue. »

NOTRE-DAME DES VOYAGEURS, à Bellefontaine. Ce n'est pas encore un pèlerinage, mais un acte de reconnaissance.

A trois kilomètres de Plombières, sur la route escarpée qui conduit à Xertigny, soudain le voyageur voit sur sa gauche une statue de la Sainte Vierge. A ses pieds se lit l'inscription suivante : « O Marie, protectrice des voyageurs! Préservé en ce lieu d'un danger imminent, Ch. Menne, de Langres, a élevé ce monument de reconnaissance à la Bonne Vierge. »

M. Ch. Menne, de Langres, n'avait encore que vingt ans, quand, seul sur cette route, il fut surpris par une avalanche de neige. Se recommandant à la Très Sainte Vierge, il échappait à un premier danger.

C'était vers 1849. Deux ans après, passant au même endroit, ce grand chrétien suivait à pied sa voiture et récitait son chapelet. Tout à coup son cheval fait un faux pas, les harnais se brisent; cheval et voiture roulent jusqu'au fond d'un précipice. Et voilà pourquoi, se croyant redevable de la vie à Celle qu'il invoquait, le fondateur de cette belle œuvre, dite des *Vieux-Papiers*, élevait, en 1869, ce témoignage de sa gratitude.

NOTRE-DAME D'HANYOCHET, à Plainfaing. Près du col du « Bonhomme », sur la route de Saint-Dié à Colmar, se dresse, dans une forêt,

[1] Le *sagar* (de l'allemand *sagen*, en latin *secare*, couper, scier) est l'ouvrier employé dans une scierie pour diriger le travail.

Digitized by Google

un énorme rocher. Dans une de ses anfractuosités, une antique statue, remplacée récemment par une autre en pierre, est entourée d'*ex-voto*, de béquilles et de bâtons qui disent assez la puissance de Marie.

NOTRE-DAME DE CHATILLON, à Norroy, est une toute petite chapelle, au nord-ouest de Vittel, qui n'a pas d'histoire et pas même de nom. L'édifice, haut de deux mètres et demi, long de six seulement, n'a qu'une porte, si basse qu'on ne peut entrer qu'en se baissant. Cette chapelle couronne le sommet d'une montagne appelée Châtillon, nom qui semble indiquer dans le passé une destination militaire ou un point stratégique. Au

NOTRE-DAME DE CHATILLON, A NORROY.

pied du grand chêne qui l'ombrage et qu'un artiste ami, de passage à Vittel, est allé photographier pour nous, se déroule un immense panorama.

Les pâtres de la montagne fréquentent seuls cette rustique chapelle, dont les murs sont tapissés d'humbles *ex-voto* et de bas-reliefs qui se sont effrités sous l'action du temps.

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Removille, au canton de Châtenois, est une ancienne chapelle, récemment restaurée par le propriétaire et très fréquentée. Il y a partout tant d'âmes à consoler!...

Removille possède encore deux autres lieux de pèlerinage. La chapelle de **BON-REPOS** est située sur le revers oriental de la côte de Remo-

Digitized by Google

ville, en face d'Aouze. Une inscription placée à l'intérieur porte la date de 1160, et mentionne comme fondateur la famille de Bassompierre. Le seigneur de Removille, dit la légende, aurait brisé contre une cheminée la tête de son enfant qu'il berçait dans ses bras. Sa douleur ne s'apaisa qu'après avoir accompli le vœu de bâtir une chapelle sur le lieu où son désespoir était venu chercher du *repos,* au milieu de la forêt.

Depuis trente ans, des abus ont fait supprimer les pèlerinages.

NOTRE-DAME DE LA FORCE est de date plus récente. C'est le témoignage de la reconnaissance de madame la duchesse de la Force, née Georgina de Smithe. Cette dame, quoique protestante, avait promis d'ériger un monument, au choix de son intendant, M. Frédéric Pottier, si son mari revenait sain et sauf de la guerre d'Italie, en 1859. Le 28 juillet 1861, un dôme gracieux recevait la statue de la Sainte Vierge. Une rente de vingt-cinq francs est affectée à l'entretien du bosquet qui l'entoure.

NOTRE-DAME DE THIÉLOUZE, à Uzemain-la-Rue, est la gloire du canton de Xertigny. Au milieu du dix-septième siècle, Innocent X enrichit le sanctuaire de privilèges confirmés par Pie IX. La chapelle eut beaucoup à souffrir des guerres de Lorraine ; mais elle fut restaurée par les soins d'un saint prêtre, M. Alexandre Colin, curé de Girancourt.

Mis en vente par la Révolution, la chapelle et l'ermitage furent achetés par six chrétiens de la paroisse. Le choléra de 1854 rappela les populations autour de leur antique patronne. Les habitants d'Harol donnèrent les premiers l'exemple de la confiance. Après une procession, le fléau cessa ses ravages. La chapelle a été reconstruite par la reconnaissance, et le Saint Sacrifice y est célébré tous les dimanches.

Estival possède un pèlerinage, seul souvenir de son antique abbaye.

Nous mentionnons pour mémoire *N. D. de Lourdes*, près Châtel-sur-Moselle, à Ville-sur-Illon et au grand séminaire de Saint-Dié.

N. D. de la Salette, à Chavelot : le nom seul indique la récente origine, mais c'est déjà un pèlerinage fréquenté et plein d'avenir.

N. D. de Remoncourt, canton de Vittel ; et enfin diverses chapelles en l'honneur de *N. D. de Benoîte-Vaux,* à Rambervillers, Blamont, Badonviller, Châtel-sur-Moselle, Mattaincourt, etc., etc.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE NANCY

⛴ N. D. de Bon-Secours, a Nancy.
N. D. de Bonne-Nouvelle, id.
⛴ N. D. de Sion-Vaudemont, a Saxon.
N. D. de Froide-Terre, a Cercueil.
N. D. de Grace, a Dombasle.
Id., a Crévechamps.
N. D. de Bouxières-sous-Froidmont.
N. D. de Pitié, a Preny.
N. D. de Recouvrance, a Marthemont.
N. D. des Sept-Douleurs, a Crévic.
N. D. de Pitié, a Pulligny.
N. D. au Pied d'argent, a Toul.
N. D. du Chêne, a Mailly.
N. D. de Gare-le-Cou, a Toul.
N. D. Sous-la-Croix, ou de Bonne-Fontaine, a Domjevin.
N. D. d'Ècrouves.
N. D. de Lorette, a Baudrecourt.
Id., a Saint-Martin.
N. D. de Bon-Succès, a Frocourt.
N. D. de Grand-Rupt, a Gerbéviller.
N. D. de l'Hor, a Saint-Quirin.
N. D. de Montaigu, a Nancy.

Le diocèse de Nancy, comme celui de Saint-Dié, est formé d'un démembrement du célèbre évêché de Toul. Il n'existait que depuis un quart de siècle, quand le Concordat, supprimant celui-ci, donna au diocèse de Nancy les mêmes limites qu'au département de la Meurthe. Le traité de 1871 est venu depuis apporter des modifications, dont nous n'avons pas ici à nous occuper. Nancy est suffragant de Besançon.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Nancy (⛴ 1865). La magnifique église qui porte à Nancy ce doux nom remplace depuis 1738 la chapelle que René II d'Anjou, en 1476, y avait bâtie, en souvenir de sa victoire sur Charles le Téméraire. Elle est le témoignage de la piété du roi de Pologne Stanislas Leczinski. La statue qu'on y honore représente une Vierge Auxiliatrice, entourée de deux groupes : celui de droite personnifie l'Ordre ecclésiastique, depuis le Pape jusqu'aux simples clercs; celui de gauche, l'Ordre laïque, depuis les princes jusqu'au dernier de leurs sujets, s'abritant sous le même manteau. Elle fut sculptée par Mansuy Gauvin, « *imaigier-menuisier* » de René d'Anjou.

La chapelle fut d'abord desservie par un ermite, mais le concours croissant des pèlerins exigea bientôt un plus grand nombre de prêtres. Henri II, duc de Lorraine, y établit les Minimes, en 1609, et vingt ans plus tard, il fallut agrandir l'église. Le duc Charles IV donna l'autorisation, en la moti-

Digitized by Google

vant sur « les grands, fréquents et admirables miracles qui se font presque journellement en la chapelle de N. D. de Bon-Secours, par l'intercession de la Sainte Vierge, dont nous lui devons reconnaissance... Les étrangers y accourent chaque jour plus nombreux, en telle multitude, que la chapelle est trop petite, et la plupart d'iceux, n'y pouvant entrer, demeurent hors la porte... En suite de quoi, nous, par la dévotion fervente qu'avons à la Très Sainte Mère de Dieu, avons approuvé ledit agrandissement. »

Quels sont les peuples modernes qui reçoivent de leurs princes de semblables encouragements?... Charles IV ajouta une somme de mille livres à son approbation, et les Minimes se mirent à l'œuvre. Le même duc et ses descendants, Charles V et Charles-François de Lorraine, se chargèrent d'être les *tapissiers* de cette chapelle, en y suspendant les drapeaux pris sur les ennemis du nom chrétien.

Les faveurs spirituelles par lesquelles Marie répondait à l'amour des Lorrains devinrent si nombreuses, que, de peur que la mémoire n'en fût perdue, le Provincial des Minimes, le Père Nicolas Jullet, en composa un volume, sous le titre de : *Miracles et grâces de N. D. de Bon-Secours.* Ce livre, imprimé en 1638, réédité en 1734, raconte une quantité de guérisons et de miracles canoniquement contrôlés par l'évêque de Toul.

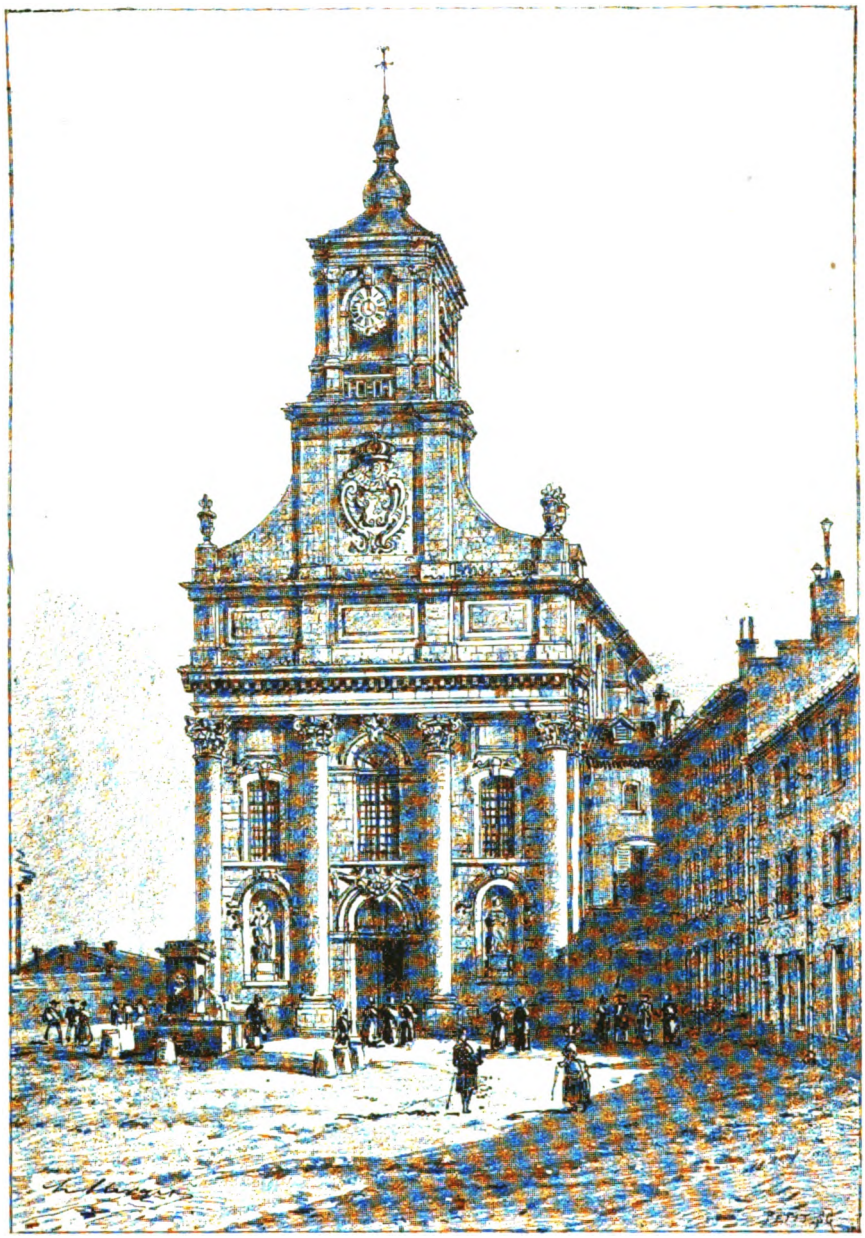
C'est surtout dans ce livre qu'a puisé M. l'abbé Guillaume (*Histoire du culte de la Sainte Vierge en Lorraine*), quand il parle de N. D. de Bon-Secours.

Lorsque Stanislas Leczinski descendit, non sans dignité, du trône de Pologne et redevint simple duc de Lorraine, la vieille église et le couvent de Bon-Secours tombaient de vétusté. Le 14 août 1738, le duc posa la première pierre d'un splendide édifice qui s'acheva et fut consacré en 1741.

Quand on transporta la statue dans son nouveau sanctuaire, Stanislas l'accompagna, suivi de toute sa cour; à ses pieds, il déposa le sceptre et la couronne avec lesquels il avait lui-même été sacré roi de Pologne. Quatre ans plus tard, à ses pieds encore, il apportait la dépouille mortelle de Marie Opalinska, son épouse. Il y vint lui-même, en 1766, dormir son sommeil, sous les yeux de Celle qui avait consolé ses douleurs ; et la reine de France, Marie Leczinska, demanda, par testament, que son cœur y fût apporté près de son père et de sa mère.

Tel était l'attachement des habitants de Nancy pour leur sainte patronne, que, au milieu même de la Terreur, tandis que toutes les églises se fermaient, l'impiété, qui déjà avait vendu celle-ci, dut annuler son marché devant l'indignation publique. Ah! si partout, même alors, ce même

Digitized by Google

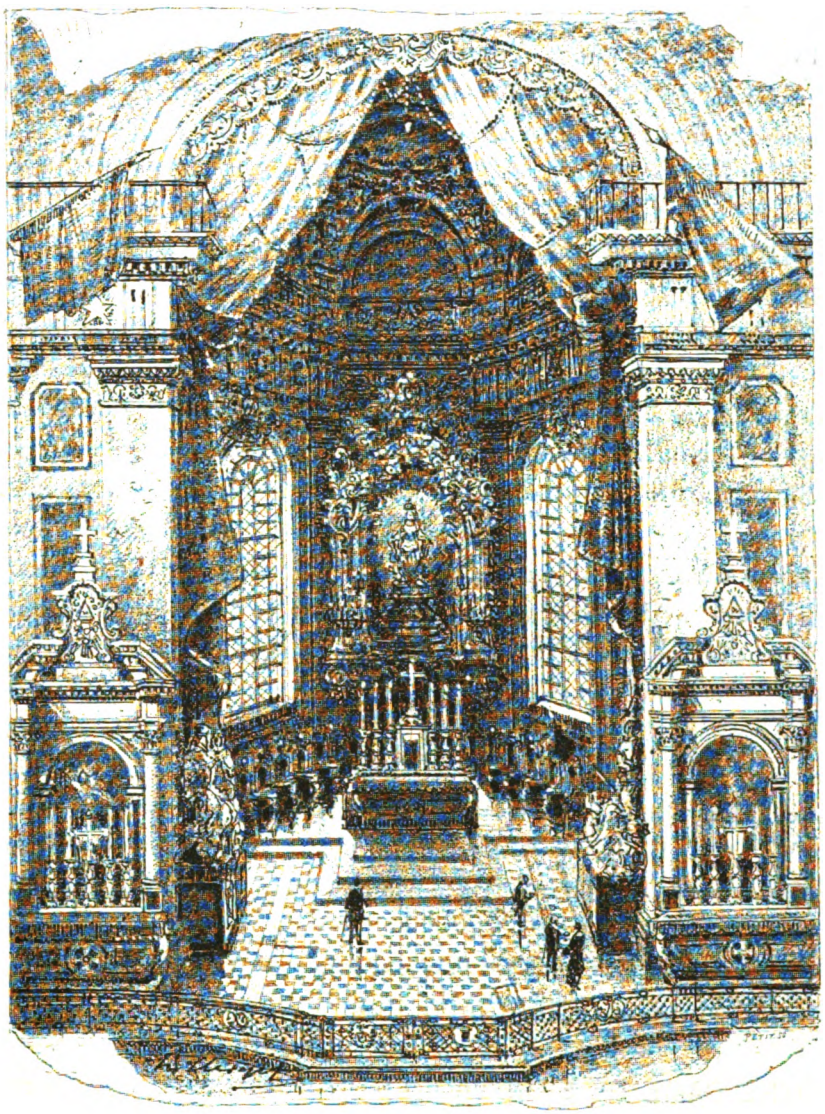


NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, A NANCY.

Digitized by Google

Digitized by Google

sentiment eût eu conscience de sa force et se fût affirmé sans faiblesse, que de crimes eussent été épargnés! Un soulèvement populaire sauva donc l'église de N. D. de Bon-Secours, dont on se contenta de fermer les



NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

portes. Quel transport parmi le peuple de Nancy, quand il les vit s'ouvrir, dès 1801!

Sans perdre son caractère de lieu de pèlerinage, N. D. de Bon-Secours possède aujourd'hui le titre d'église paroissiale, à laquelle un chapitre de chanoines, composé des vétérans du sacerdoce, fut attaché en 1841

Digitized by Google

par Mgr Menjaud. Il est doux pour ces vieillards, usés au service de l'Église, d'attendre leur récompense auprès de la Vierge qui est la Porte du Ciel.

En 1865, le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, entouré des évêques du voisinage et de la Lorraine entière, couronna, au nom de Pie IX, la Reine de Nancy. Depuis lors, en 1870-71, pendant les douleurs de l'invasion, en 1873, au réveil des pèlerinages, N. D. de Bon-Secours a vu successivement à ses pieds bien des cœurs en deuil ou dans les élans de l'action de grâces.

NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE, à Nancy. Dans la collégiale de Saint-Georges, fondée par les ducs de Lorraine, au quatorzième siècle, une statue partageait avec N. D. de Bon-Secours la confiance des habitants de Nancy. Un jour, c'était en 1525, le duc Antoine défendait la Lorraine contre les envahissements du protestantisme. Tandis que ses troupes tenaient la campagne, incertaines de l'issue des combats, une humble enfant priait devant la statue. Elle était sourde-muette. Soudain, elle entendit une voix : « Va, lui dit doucement Marie; avertis la duchesse que son vaillant époux aura la victoire. » Surprise, l'enfant accomplit l'ordre reçu : « Ah! c'est une bonne nouvelle! » dit la duchesse en recevant l'heureux message. Il fut, en effet, victorieux, et la Vierge demeura baptisée de ce nom de bon augure.

Le pèlerinage fleurit à ce point, et les miracles y furent si éclatants et si nombreux, que les fidèles s'y succédaient le jour et la nuit. Une commission fut nommée pour vérifier les miracles qui s'y produisaient souvent. En 1742, l'église de Saint-Georges ayant été démolie et son chapitre réuni à celui de la cathédrale, on porta dans cette dernière église la statue miraculeuse.

C'est là qu'elle est encore l'objet de la vénération, car des mains pieuses la sauvèrent pendant la Terreur.

NOTRE-DAME DE SION-VAUDEMONT (⛵ 1873). Ces deux noms réunis nous apportent comme un parfum de la Terre Sainte et des Croisades. Le mont Sion de Lorraine porta d'abord le nom modeste de la *Sente* ou du *Sentier*. Les Romains y avaient élevé une forteresse, dont on retrouve les débris. Au dixième siècle, saint Gérard, évêque de Toul, bâtit sur les ruines un oratoire, que les princes de Vaudemont transforment, agrandissent et réparent; et si les révolutions le renversent, la piété des peuples, qui ne se rebute jamais, le relèvera pour en faire cette chapelle magnifique,

Digitized by Google

dont la tour, à la fois élégante et massive, porte, à cent cinquante-neuf pieds, la statue de N. D. de Sion.

Plusieurs historiens ont écrit les gloires de ce sanctuaire. Le Père Vincent, au dix-septième siècle; plus tard, les Pères Trouillot et Soullier; de nos jours, MM. Guillaume, Digot, Le Page, Grandeury, madame la comtesse de Collmar; plus récemment, les Oblats de Marie Immaculée, ses gardiens, ont redit les grandeurs de N. D. de Sion. Nous résumons ces divers travaux.

C'était vers l'an 994 que saint Gérard posait sur la montagne la statue de Marie, haute d'environ quatre pieds; elle représentait la Vierge-Mère allaitant son Fils, afin de rappeler que de sa maternité divine Marie tire sa principale gloire. Elle devint aussitôt le but d'un pèlerinage fréquenté.

L'illustre maison de Vaudemont, dont la renommée devait franchir les mers, vint près de là abriter son berceau. Gérard Ier de Vaudemont déclara, par un acte authentique, préférer à tous ses autres titres celui de vassal de N. D. de Sion. Ses successeurs, pour la plupart, imitèrent son exemple, et Henri III, huitième comte de Vaudemont, agrandit la chapelle que les pèlerins visitaient toujours plus nombreux.

Quand la première branche des comtes, protecteurs de N. D. de Sion, s'éteignit, en 1394, dans la personne de Henri V, comte de Vaudemont et de Joinville, lequel ne laissait qu'une fille, nommée Marguerite, le comté passa à la puissante maison des ducs de Lorraine. Celle-ci ne fut pas moins zélée. Ferry Ier, époux de Marguerite de Vaudemont, institua, le 26 décembre 1393, en son honneur, un Ordre de chevalerie qui se recrutait parmi les membres de la plus haute noblesse.

Les chevaliers s'engageaient à célébrer chaque année, sur la montagne de Sion, la fête de l'Assomption de Notre-Dame, et à porter ostensiblement sur leurs habits une image de la Vierge, d'argent ou en broderie, huit jours avant et huit jours après cette fête, sous peine d'amende. Quatorze seigneurs, dont les sceaux pendaient à l'original de la fondation, s'engagèrent dans cet Ordre nouveau. L'un d'eux, Geoffroy de Fontenoy, fondait dans cette même chapelle de Sion et à l'autel de Monseigneur Saint Georges une chapellenie, qu'il dota d'une rente de vingt-cinq florins.

Henri II de Lorraine, surnommé le *Bon duc,* désireux de favoriser parmi son peuple la dévotion à cette chapelle, détermina par une fondation les Minimes de Vézelise à envoyer, aux quatre fêtes principales de l'année, deux de leurs religieux, pour y célébrer les offices et confesser les pèlerins.

Un laboureur du voisinage, Nicolas Millot, de Saxon, y fit aussi, en 1620, une fondation de huit messes. A ces actes de générosité, la Sainte Vierge

Digitized by Google

répondait par des grâces et des miracles, écrits non pas dans les livres, mais dans le cœur des habitants et sur les murs de la chapelle, tapissés d'*ex-voto*. Toutefois ces premières fondations n'étaient que le prélude d'institutions plus en harmonie avec les nécessités croissantes du pèlerinage.

En 1626, François II et Charles IV, son fils, ducs de Lorraine, posaient la première pierre d'un couvent à proximité de la chapelle et destiné aux religieux du Tiers Ordre de Saint-François. La présence des Tiercelins, comme on les appelait, augmenta encore la prospérité du pèlerinage.

Lorsque les princes de Lorraine, dépossédés par la France, durent s'éloigner de leur duché pour aller régner sur la Toscane, puis sur l'Autriche, ils quittèrent à regret N. D. de Sion et la confièrent à la sollicitude de Stanislas Leczinski, leur successeur. Ce prince vint, en 1741, visiter N. D. de Sion. Les religieux l'invitèrent à poser la première pierre d'une église plus vaste, car l'ancienne avait souffert d'un incendie récent, et le nombre des pèlerins la rendait trop étroite.

Hélas! elle fut bientôt trop grande, et la Révolution y fit le vide.

Chassant d'abord les gardiens de N. D. de Sion, elle fit main basse sur les richesses. Le christ d'argent donné par Charles IV, les lampes du même métal, *ex-voto* de la ville de Nancy et de divers pèlerins, les bénitiers et encensoirs d'argent furent envoyés à Metz.

Puis 93 arriva, traînant son inévitable suite d'horreurs et de sacrilèges. L'antique statue donnée par saint Gérard fut d'abord apportée à Saxon et cachée chez un certain Roger, qui, par peur, la trahit. Un misérable de Vézelise, nommé Petitjean, féroce destructeur de saints, arrive à Saxon pour la brûler : « Enterrons-la plutôt », dirent ses compagnons, mus par un reste de respect. « Non, dit-il, qu'elle soit brisée, et périsse avec elle la superstition ! »

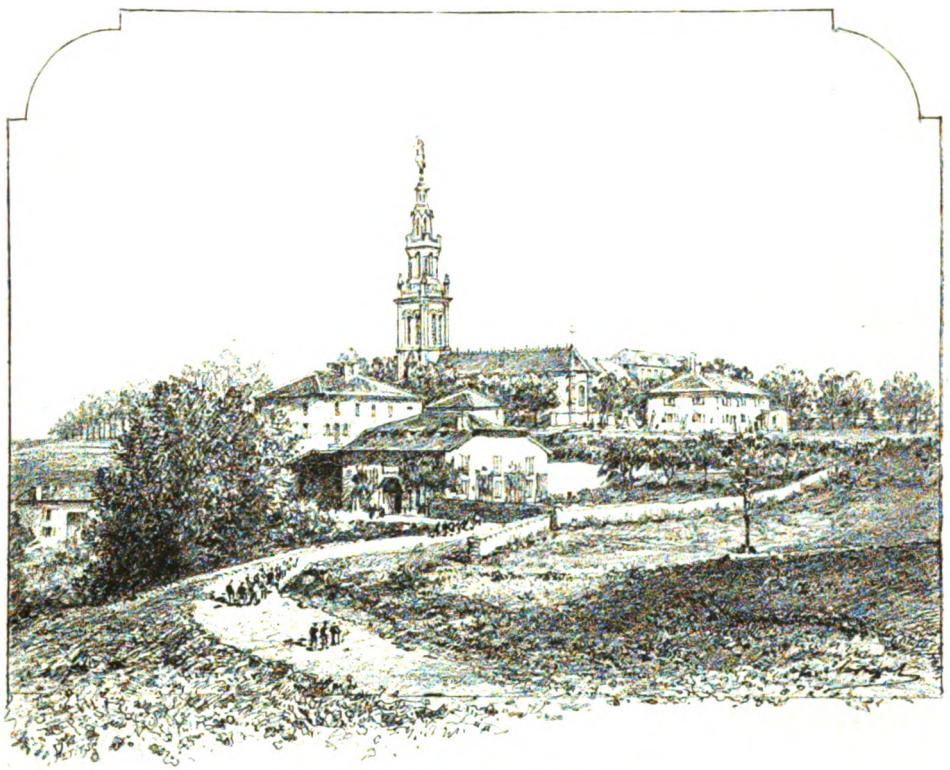
Ces forcenés chargent la statue sur une charrette attelée de six chevaux et la conduisent sur le chemin de Vézelise, dans le bois de Villars. Soudain, les chevaux s'arrêtent. Petitjean les frappe, crie et blasphème. Mais il tombe sous les roues qu'il veut faire tourner, et les chevaux, partant à l'improviste, lui écrasent la tête. Ce châtiment n'arrêta pas deux gendarmes qui, un peu plus loin, décapitèrent la statue et la réduisirent en morceaux.

La famille Coutal a depuis acheté le bois de Villars. Une chapelle expiatoire s'élève au lieu où fut commis l'attentat.

Le couvent des Tiercelins fut mis en lot et vendu. La chapelle, profanée et vide, fut fermée jusqu'au Concordat. Quand on put la rouvrir, le premier

Digitized by Google

soin de M. le curé de Saxon fut de remplacer par une autre statue, moins haute que la première, celle que l'impiété avait détruite. Le pèlerinage recommença aussitôt. Quant au couvent, racheté par trois frères, au moyen d'aumônes recueillies dans toute la contrée, il eut le malheur d'abriter quelques années ces prêtres schismatiques qui, sous le nom



NOTRE-DAME DE SION, PRÈS NANCY.

d'Illuminés ou Dissidents, étaient en révolte contre l'Église et refusaient le Concordat.

Ce scandale ne cessa que par l'intervention de Mgr Menjaud, qui appelait à Sion, en 1850, les Oblats de Marie Immaculée. S'inspirant à la fois de leur nom et de leur piété, voulant garder le grand souvenir du dogme récemment promulgué, les nouveaux gardiens secondèrent l'évêque de Nancy et lancèrent au sommet de leur montagne une tour de quarante-cinq mètres, gigantesque piédestal à la statue de fonte argentée qui représente l'Immaculée-Conception. C'était une pensée hardie et magnifique. La réalisation rencontra plus d'une difficulté, mais le Rév. Père Michaux n'était pas de ceux que les obstacles déconcertent. Com-

Digitized by Google

mencée en 1856 par Mgr Menjaud, l'œuvre ne s'acheva qu'en 1869 et fut bénite par Mgr Foulon.

Ce même prélat, l'année suivante, profita de son séjour à Rome pour obtenir de Pie IX le couronnement de N. D. de Sion. Le Bref fut expédié le 20 mai 1870; mais survint la guerre, dont la Lorraine devait, plus que d'autres provinces, ressentir les douleurs. Ce ne fut que le 10 septembre 1873, quand le territoire fut définitivement évacué, qu'eut lieu la cérémonie.

Un patriotique mandement convoquait à cette fête la Lorraine, l'Alsace et la France entière. Ce mandement, lu en chaire dans tout le diocèse, même dans les paroisses annexées, donna lieu à un procès retentissant.

Des prêtres furent poursuivis, et l'évêque lui-même, cité devant le tribunal de Saverne, fut condamné par défaut à deux mois de forteresse.

Les fêtes du couronnement furent très solennelles. On y vit un émouvant spectacle : ce fut le défilé de vingt-six bannières. Aux vêpres, on entendit la voix magistrale du futur évêque de Nîmes, qui célébra N. D. de Sion, comme il avait exalté déjà tant d'illustres madones. Les évêques de Nancy, de Belley, de Verdun, de Saint-Dié, de Saint-Albert, au Canada, les vénérables évêques de Metz et de Strasbourg, entourés d'une foule immense, faisaient cortège au cardinal Mathieu, représentant de Pie IX, et qui couronna la Vierge de Sion.

« Depuis cette époque, le pèlerinage va grandissant, nous écrit le Rév. Père Brulé, curé de N. D. de Sion. Chaque année, pendant le mois de mai, les paroisses du voisinage gravissent la montagne, au jour de leur choix; elles y viennent nombreuses le lundi de la Pentecôte, aux fêtes de N. D. du Carmel, de la Visitation et de l'Assomption; mais à la Nativité et pendant l'octave, l'affluence est si grande, que c'est en plein air qu'il faut célébrer les saints Mystères, devant d'innombrables pèlerins. »

Le quinzième anniversaire du couronnement a été célébré très solennellement le 11 septembre 1888. Huit mille pèlerins s'étaient rendus à l'invitation de Mgr Turinaz, qui revenait de Lourdes à la tête de ses diocésains et se rendait à Benoite-Vaux pour la plantation de la croix de Jérusalem.

NOTRE-DAME DE FROIDE-TERRE, à Cercueil. Malgré ce qu'ils présentent de lugubre, ces deux noms sont fort aimés dans le canton de Saint-Nicolas du Port. L'eau d'une fontaine qui coule près de N. D. de

Digitized by Google

Froide-Terre a été l'instrument de fréquentes guérisons, et la petite chapelle, placée à l'entrée d'une forêt, est encore très visitée aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité.

NOTRE-DAME DE GRACE, à Dombasle et à Crèvechamps. Le même canton de Saint-Nicolas possède, à Dombasle, un pèlerinage dont la chapelle ne remonte qu'à 1855. Elle fut, après le passage du choléra, un acte de reconnaissance publique. Pie IX y attacha, dès l'année suivante, de nombreuses indulgences.

Sous ce même titre et dans une chapelle très ancienne, la paroisse de Crèvechamps, canton d'Haroué, honore aussi N. D. de Grâce. Une fontaine, dont les eaux ont la réputation d'éteindre les ardeurs de la fièvre, coule près de l'oratoire. L'antique statue est aujourd'hui dans l'église paroissiale et très entourée, le jour de la Visitation (2 juillet).

NOTRE-DAME DE BOUXIÈRES-SOUS-FROIDMONT. Au nord-est de Pont-à-Mousson, la paroisse de Bouxières garde, depuis 1635, une statue de la Sainte Vierge que les Bénédictins de Sainte-Marie du Mont leur confièrent par la crainte des Suédois. Cette abbaye, fondée au dixième siècle par Gauzlin, évêque de Toul, professait pour la Reine du Ciel une singulière vénération. Elle en fut récompensée par la guérison d'un sourd-muet devant la sainte image. En souvenir de ce miracle, les religieuses entretinrent toujours depuis un sourd-muet dans leur couvent. En 1858, Pie IX accordait à ce pèlerinage plusieurs indulgences plénières.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Prény, à Marthemont, à Crévic et à Pulligny. Prény, au nord de Pont-à-Mousson, honore, de temps immémorial, la Vierge Marie sous le double vocable de N. D. de Pitié et de Consolation. Il est fait mention de l'une et de l'autre dans une charte de 1115, et l'un des chemins qui conduisent à l'église porte le nom de sentier des pèlerins.

La statue de N. D. de Pitié fut enfouie dans le cimetière pendant la Révolution; elle en fut tirée et remise en honneur dans la chapelle de N. D. de Consolation, restaurée au commencement de ce siècle. Diverses guérisons, mais surtout la préservation des habitants de Prény pendant le choléra de 1854, ont donné à N. D. de Pitié un regain de popularité immense, et le pèlerinage est aujourd'hui aussi suivi que jamais.

Moins nombreux qu'autrefois sont les pèlerins à Marthemont, au canton de Vézelise, qui honorait aussi la Sainte Vierge sous le titre de *N. D. de*

Digitized by Google

Recouvrance. Aucun effort humain, dit M. Hamon, ne parvint, en 93, à enlever la statue de N. D. de Pitié, qui demeura où on la vénère encore.

Crévic, canton de Lunéville, possède, depuis la Révolution, une statue de *N. D. des Sept-Douleurs,* que les peuples vénéraient, depuis 1504, dans une chapelle bâtie par une femme sauvée d'une mort certaine, en s'adressant à Marie.

Pendant la Terreur, des misérables scièrent la vénérable statue; mais les deux tronçons, réunis et restaurés, sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique. Bien qu'on ait voulu lui en substituer une plus belle, dans la chapelle agrandie en 1857, c'est encore l'antique image qui reçoit les assiduités des pèlerins.

Enfin Pulligny, au nord du canton de Vézelise, avait, de temps immémorial, un oratoire dédié à N. D. de Pitié. La statue porte la date de 1621; elle est très remarquable, et elle fut sauvée quand la Révolution rasa la chapelle. En 1868, M. l'abbé Clément, un saint prêtre, en entreprit la reconstitution, et, le 24 juin 1878, Mgr Foulon la bénit solennellement.

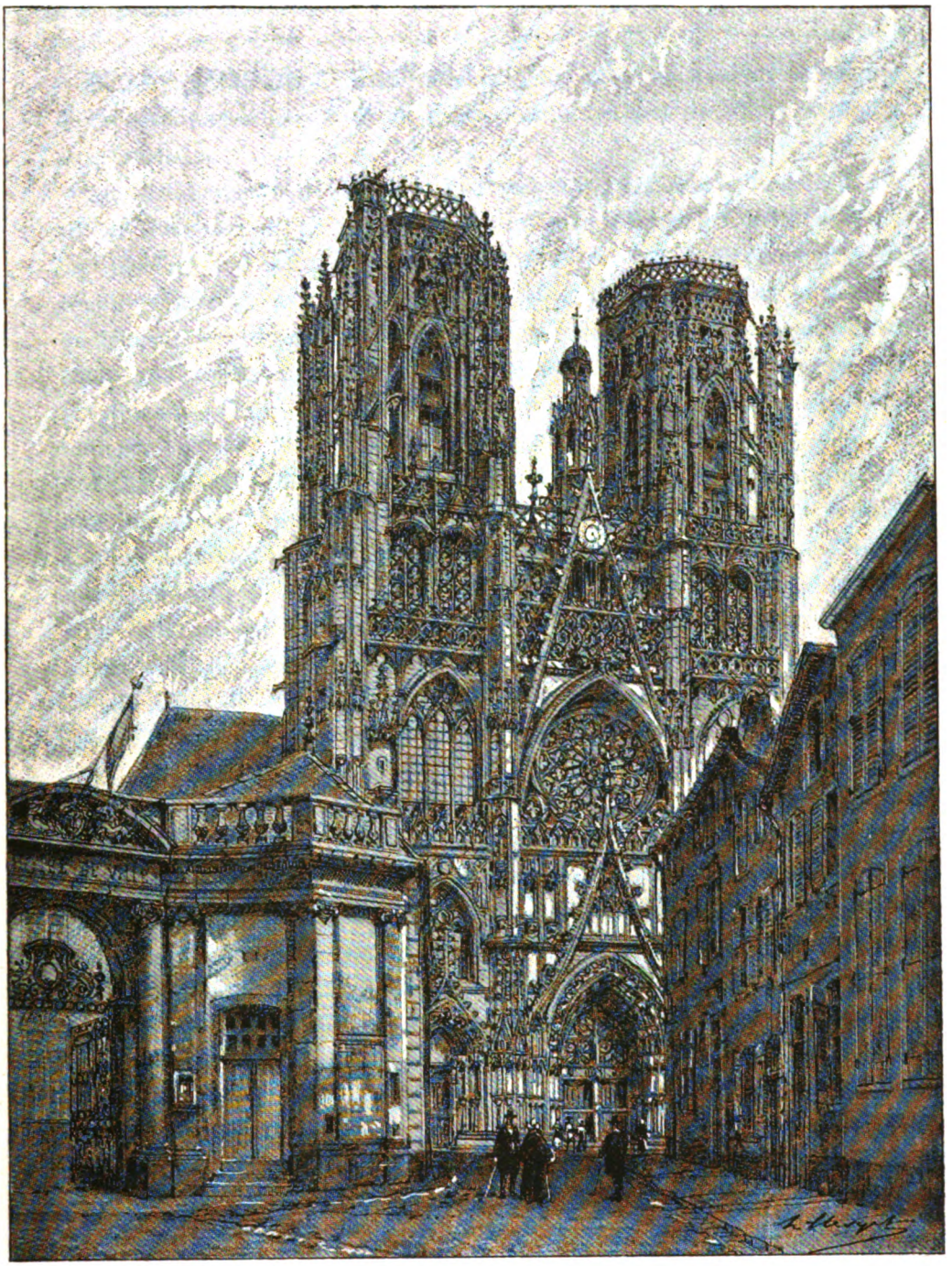
NOTRE-DAME AU PIED D'ARGENT, à Toul. Toul, l'ancienne cité épiscopale, témoignait sa dévotion à la Sainte Vierge sous différentes appellations. La plus célèbre était N. D. au Pied d'argent. Un jour, c'était en 1284, un homme, nommé Lambert, priait devant cette statue; une femme était près de lui. Soudain les lèvres de la Vierge s'entr'ouvrent : « Prenez garde, dit-elle, l'ennemi approche et va surprendre la ville, et, en témoignage de vérité, invitez les passants à entrer; devant vous tous j'avancerai le pied droit. » Une patrouille passait à la porte de l'église et fut témoin du prodige.

Réunissant aussitôt quelques autres soldats, le petit bataillon se dissimule, tombe sur l'ennemi et sauve la ville. Un tableau contemporain, avec une légende explicative, gardait dans la cathédrale le souvenir de ce miracle et de cette heureuse délivrance. Par reconnaissance, la ville chaussa d'argent le pied de la Sainte Vierge, orna son front d'une couronne de diamants et son bras d'un sceptre d'or.

Elle fut dès lors considérée comme la reine de Toul et sa protectrice dans toutes les calamités. Tous ces titres ne suffirent pas à la protéger, au jour où l'enfer déchaîné prenait sa revanche. Elle fut brisée par deux misérables qu'une triste mort châtia peu après.

Au commencement de ce siècle, on la remplaça par une autre; mais

Digitized by Google



NOTRE-DAME AU PIED D'ARGENT, A TOUL.

Digitized by Google

Digitized by Google

on regrette le concours des pèlerins qui ne lui apportent plus leurs hommages comme autrefois.

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Mailly, au canton de Nomény. L'origine de ce pèlerinage, nous écrit M. l'abbé Franiatte, curé de Mailly, remonte aux croisades.

Ancelin, seigneur de Mailly, avait accompagné Louis le Jeune. A son retour d'outre-mer, la Sainte Vierge lui aurait apparu : « Hâtez-vous, lui dit-elle, sire chevalier, car votre épouse se meurt et voudrait vous revoir! » Ancelin se relève, et, quittant le chêne d'où partait la voix et qu'éclairait une douce lumière, il courut recevoir le dernier soupir de sa compagne. Après cette séparation, le sire de Mailly bâtit à Chenevé, sur ses domaines, un prieuré de l'Ordre de Saint-Norbert, où il mourut saintement.

Sur le chêne, témoin de l'apparition, Ancelin avait eu soin de mettre une image de Notre-Dame. Près de là une cellule abritait un ermite, dont le dernier périt assassiné vers la fin du dix-septième siècle. Même quand elle fut privée de son gardien, la Vierge du Chêne continua de recevoir les hommages de la contrée. En 1849, le choléra fit affluer toutes les paroisses d'alentour.

Cependant, l'arbre six fois séculaire, dont le tronc creux et vermoulu mesurait trois mètres de tour, succomba en 1869, le soir de l'Assomption, sous l'effort de la tempête. Était-ce un présage funeste? Les habitants le pensèrent. L'arbre tomba du côté de Mailly, se brisant à la hauteur de la statue.

Le vieux tronc fut dépecé l'année suivante, et toutes les familles s'en partagèrent les débris. A sa place, une colonne surmontée d'une statue en bronze fut bénite le 15 mai 1870.

C'était le jour du plébiscite.

Hélas! deux mois plus tard la guerre éclatait. Et quand la paix fut signée, ce fut précisément la colonne de la Vierge qui devint la limite frontière du nouvel Empire allemand.

La statue regardait Mailly, mais, ô confiance et dévotion touchantes! malgré les scellements de la statue dans la pierre, les Lorrains annexés sont parvenus à la faire tourner vers eux.

NOTRE-DAME DE GARE-LE-COU. Ce titre singulier ne fut pas dans le principe le vocable de cette chapelle, sise à deux kilomètres de Toul. Elle s'appelait N. D. des Misères.

Digitized by Google

En 1251, dit M. Hamon, Ralbert-Constant, prince de Saint-Brieuc, revenait de la croisade. Il s'était endormi, avec quelques-uns de ses hommes d'armes, près de la chapelle : « Gare le cou ! » cria soudain une voix qui leur sembla sortir de la statue. Réveillés en sursaut, les chevaliers n'eurent que le temps de saisir leurs épées et de s'en servir contre une bande de brigands prêts à les assassiner.

Ralbert, délivré d'un tel danger, fit vœu sur-le-champ de revenir en pèlerinage, dans le cours de l'année, à cette chapelle, et d'en bâtir une autre, sous le titre de : *Gare-le-Cou*. L'évêque de Toul approuvant ce projet, la chapelle devint le but d'un pèlerinage, que la Révolution elle-même n'a pas interrompu. On s'y rend encore aujourd'hui, et la grande affluence a lieu le 25 mars.

NOTRE-DAME SOUS-LA-CROIX ou **DE BONNE-FONTAINE**, à Domjevin. Domjevin, au canton de Blamont, honore de temps immémorial la Sainte Vierge, près d'une fontaine, et sous le titre de N. D. Sous-la-Croix. C'est toujours N. D. de Pitié ou N. D. Douloureuse.

La Révolution fit d'inutiles efforts pour comprimer l'élan populaire autour de cette chapelle.

Le bruit d'apparitions de la Sainte Vierge, pendant la période révolutionnaire, y attira de si grandes foules, que les autorités du district s'en émurent et placèrent une garnison de vingt-cinq cavaliers autour de la fontaine.

Les pèlerins continuèrent d'affluer. Ordre fut alors donné de remplir la fontaine d'immondices. Mais la municipalité de Domjevin éluda ces ordres stupides, en couvrant la fontaine de planches chargées de fumier. Quand la tyrannie eut cessé, le pèlerinage reprit son cours. « Une chapelle s'y éleva en 1851, et à toutes les fêtes de la Sainte Vierge on y célèbre les offices. Mais c'est le lundi de la Pentecôte, nous écrit M. l'abbé Charrier, curé de Domjevin, que l'affluence des pèlerins étrangers est plus considérable. Toutefois, conclut modestement la lettre, nous n'avons pas ici un sanctuaire de haut parage; il est seulement humble et pieux, et son isolement l'a parfois exposé aux tentatives sacrilèges des voleurs. »

NOTRE-DAME D'ÉCROUVES, au nord de Toul, est célèbre dans la contrée depuis de longs siècles.

Elle fut invoquée avec succès, au temps de saint Gérard, lorsqu'une peste ravageait le pays. Elle protégea à Sébastopol le général Vergé, lors de la prise du Mamelon-Vert, le 7 juin 1855.

Digitized by Google

La reconnaissance inspirait le lendemain quelques vers à ce brave dont la main, plus habituée à tenir l'épée que la plume, adressait à un ami ces belles pensées :

« Sainte Mère de Dieu, que je n'ai vainement
Jamais, dans le péril, à mon aide appelée,
Ma confiance en toi ne peut être égalée
Que par ma gratitude et mon amour ardent.
J'ai hâte d'accomplir le vœu qu'en t'implorant
J'ai fait, lorsque j'allais courir dans la mêlée.
De ta Conception divine, immaculée,
Je confessai le dogme avec un cœur fervent.
Oui, c'est bien toi qui m'as guidé dans la bataille,
Qui, des globes de feu, du plomb, de la mitraille,
As préservé mon front, d'où l'effroi fut banni;
Et je te dois, de plus, une illustre victoire;
Mais à toi seule, aussi, j'en rapporte la gloire.
Sainte Mère de Dieu, que ton nom soit béni! »

Mentionnons encore, au même canton, *N. D. de Lorette,* à Saint-Martin. En vain la Révolution la détruisit, la piété l'a relevée, et continue de la visiter.

N. D. de Bon-Succès, à Frocourt, paroisse de Fléville, qui dépendait autrefois de l'abbaye de Sénones. Elle a été rendue au culte en 1833.

N. D. de Grand-Rupt, sur la paroisse de Gerbéviller, dont la chapelle remonte à l'année 1508. A cette époque, un ermite découvrit sous un groseillier la statue qu'on vénère encore aujourd'hui.

N. D. de Lorette, à Baudrecourt, bâtie en 1578, et très visitée de nos jours.

N. D. de l'Hor, à Saint-Quirin. C'est encore N. D. des Sept-Douleurs. Bien que la chapelle ait été vendue pendant la Révolution, le pèlerinage n'y a jamais cessé, grâce à la bonne volonté des propriétaires, et c'est un des plus fréquentés de l'archiprêtré de Sarrebourg.

NOTRE-DAME DE MONTAIGU nous ramène à la ville épiscopale. Le nom de cette madone, autrefois célèbre à Nancy, rappelle la Vierge de Belgique, mais son souvenir est presque effacé. Les nombreux prodiges opérées par son intercession, pendant deux siècles, lui méritaient en vérité un meilleur sort.

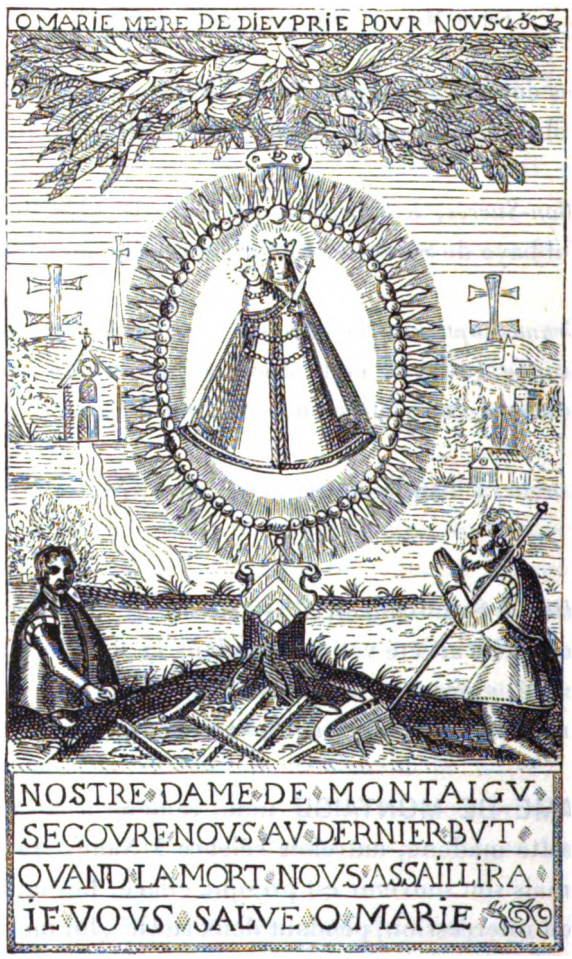
Henri LE PAGE (*Communes de la Meurthe,* t. II, p. 51), cité par M. Hamon, raconte que la statuette fut en 1608 confiée à la garde d'un ermite que les Augustins remplacèrent en 1629. Ces religieux, au nombre de quatre,

Digitized by Google

ne séjournèrent en paix que huit ans auprès du petit sanctuaire et durent s'enfuir devant les menaces et les horreurs de la guerre.

La paix les ramena de nouveau en 1641, et pendant un siècle et demi ils furent les témoins des prodiges que la Vierge multipliait en faveur des malades.

La Révolution détruisit la chapelle, dispersa ou fit mourir les gardiens. Il ne resta plus que la façade de l'édifice et la gravure ancienne que nous reproduisons ici.



Digitized by Google

DIOCÈSE DE METZ

N. D. de Bon-Secours, ou N. D. la Tierce, a Metz.
N. D. la Ronde, a Metz.
N. D. de Pitié, a Rustroff.
N. D. de Liesse, a Marienfloss, près Sierck.
N. D. de Pitié, a Willer.
N. D. de Bon-Secours, a Sentey.
N. D. de Bon-Secours, a Haucourt.
Id., a Saint-Avold.
N. D. de Fault-en-Forêt, a Vittoncourt.
N. D. de Consolation, a Boudresy.
N. D. de Baslieux.
N. D. des Neiges, a Neufchef.

L'Église de Metz fait remonter son origine à saint Clément, que quelques-uns disent envoyé de Rome par saint Pierre. D'autres lui assignent le troisième siècle pour berceau.

Longtemps suffragant de l'archevêché de Trèves, le diocèse de Metz fut, en 1790, enfermé dans les mêmes limites que le département de la Moselle et rattaché à la métropole de Besançon. La guerre de 1870 a de nouveau détruit ces liens.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS ou NOTRE-DAME LA TIERCE, à Metz. La statue qu'on honorait sous ce double titre était autrefois dans la cathédrale de Metz, et partageait avec N. D. la Ronde les hommages de la ville. A ses pieds, les magistrats prêtaient serment et les évêques aimaient à reposer. Adhémar de Montel, l'illustre évêque de Metz, en parle comme d'une chapelle où il se faisait de nombreux miracles. En 1486, Jacques d'Insming, archidiacre de la cathédrale, employa sa fortune à la rebâtir.

Bien qu'elle ait été dépouillée de ses richesses par la Révolution, N. D. la Tierce n'en est pas moins chère, dit M. Hamon, à la piété des habitants. Avec quelle ferveur ils la prièrent aux heures douloureuses, quand les épreuves de toute nature vinrent s'abattre sur la vaillante et fière cité!

La Vierge de Bon-Secours qui consolait alors les Messins, reçoit encore aujourd'hui les hommages et les vœux des fidèles lorrains.

Digitized by Google

NOTRE-DAME LA RONDE, à Metz. N. D. la Ronde, dont le nom accuse suffisamment la forme, sinon l'antiquité, fut construite près d'un temple de Diane, selon toute apparence, par saint Clément lui-même. Rebâtie au douzième siècle sur un plan très vaste, elle eut l'honneur d'être consacrée par le pape Eugène III, se rendant, en 1150, de Trèves au concile de Reims. Au siècle suivant, elle fut enclavée dans la cathédrale de Metz, dont elle devint une chapelle latérale. Cette réunion ne nuisit en rien à la vénération dont elle jouissait, elle continua d'être un foyer de dévotion pour les Messins.

Dans ses épreuves comme dans ses joies, la ville apportait aux pieds de N. D. la Ronde ses prières et sa reconnaissance. Des *ex-voto* de toutes sortes pendaient aux murailles. Thiébaud de Vic y attachait, en 1427, son harnais de joutes et tournois ; des captifs délivrés des cachots de Nancy, la serrure de leur prison ; Philippe de Vigneules, le chroniqueur messin, un gros cierge, en souvenir de sa délivrance.

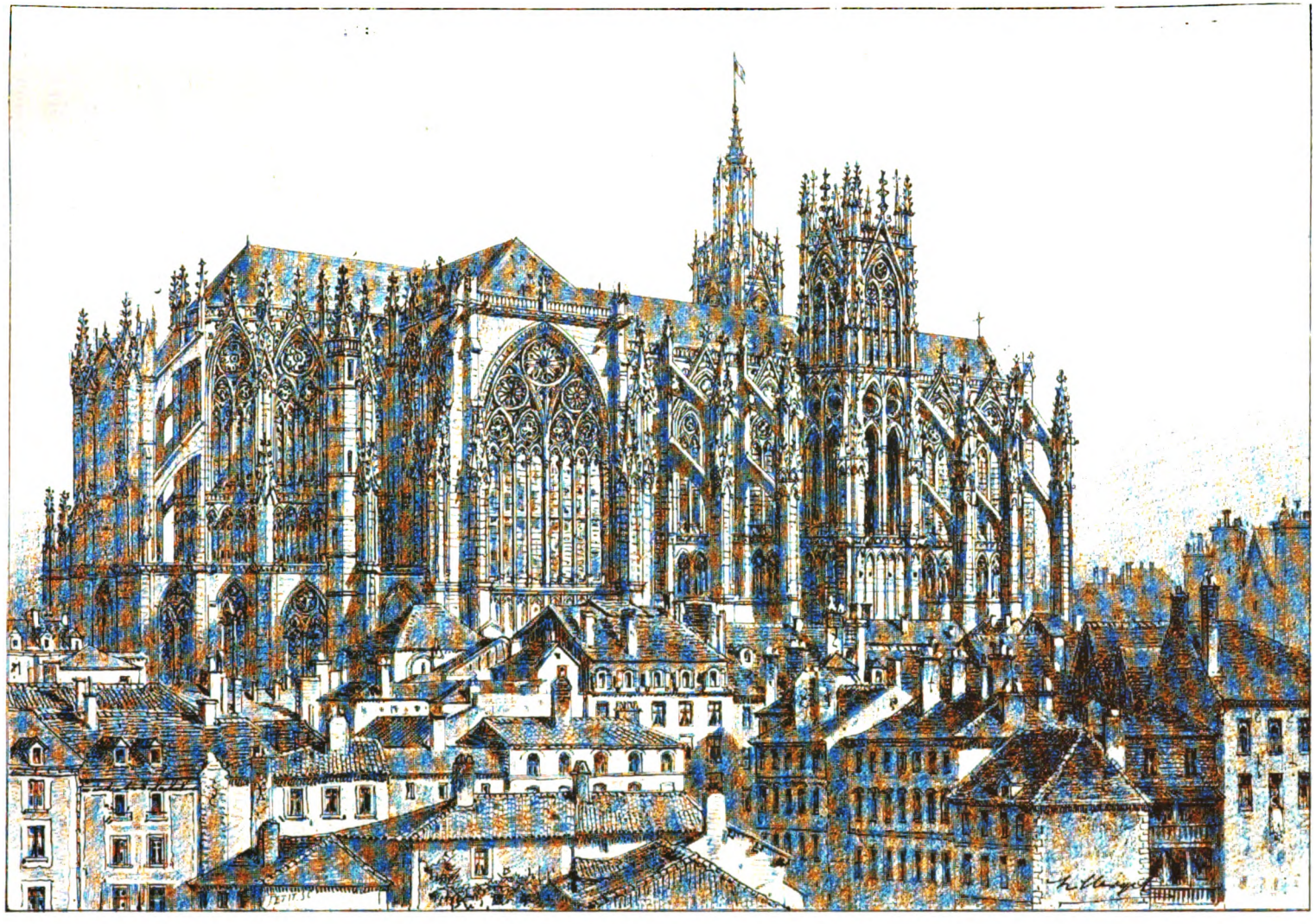
En 1741, l'évêque de Metz supprima la collégiale et employa les biens à la fondation de son séminaire. N. D. la Ronde perdit dès lors de son importance. Siège de la confrérie du Rosaire, elle n'est plus aujourd'hui connue que sous le nom de N. D. du Carmel.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Rustroff. Vers le milieu du quinzième siècle, un villageois, nommé Eberhardt, professait envers Marie une piété extraordinaire. Non loin de sa maison, à l'embranchement des routes de Cologne, de Mayence et de Trèves, il éleva une colonne et y plaça une statue de N. D. des Douleurs. Peu après, toujours poussé par sa dévotion, Eberhardt vendit le peu qu'il possédait et bâtit un oratoire pour abriter la statue et sa colonne. Dieu récompensa cette foi admirable par la guérison d'un paralytique. Le concours des pèlerins devint aussitôt si considérable, qu'Eberhardt, devenu gardien de l'oratoire, dut songer à lui donner de plus vastes proportions.

C'était en 1445. Les aumônes affluèrent, et les ouvriers vinrent d'eux-mêmes offrir gratuitement leur travail, à la condition d'être seulement nourris. Un jour pourtant, ils murmurèrent et menacèrent de quitter l'entreprise, car le tonneau de vin qui les avait jusque-là fortifiés et réjouis était à sec.

Eberhardt va se jeter aux pieds de Marie : « O ma servante bien-aimée (c'est ainsi qu'il l'appelait dans sa naïve confiance), j'ai fait ce que j'ai pu ; c'est à vous d'agir. » Sa prière achevée, il retourne au tonneau. Il était plein, et les ouvriers, témoins du prodige, achevèrent la chapelle. Deux

Digitized by Google



NOTRE-DAME LA RONDE, A METZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

ans après, elle était trouvée de beaucoup insuffisante, et Jacques de Sierck, archevêque de Trèves, en surveilla l'agrandissement et la consacra en 1449.

Eberhardt mourut en 1451, et la chapelle fut confiée aux chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ceux-ci, à leur tour, reconnaissant l'insuffisance de la chapelle pour le grand nombre des pèlerins, la transformèrent

NOTRE-DAME DE PITIÉ, A RUSTROFF.

en basilique, et, conservant l'ancienne construction, ils en firent une nef latérale.

De la Lorraine, du Luxembourg et de l'Allemagne, les pèlerins, attirés par les miracles, se rendaient en foule à cette chapelle et rapportaient chez eux une copie de l'image de N. D. de Pitié. De ce nombre fut un habitant de Rustroff, qui revint avec une statue ; il la plaça d'abord dans l'église paroissiale, puis bientôt dans une chapelle, que René et Isabelle d'Anjou, seigneurs de Rustroff, bâtirent tout exprès.

Le nouveau sanctuaire ne tarda pas à participer aux grâces et à la célébrité de celui d'Eberhardt. Des religieuses du Tiers Ordre de Saint-François en eurent la garde. La Vierge, de son côté, garda le pays de l'invasion du protestantisme, et, tandis que plus de six cents églises étaient, dans

Digitized by Google

le voisinage, détruites par les sectaires, N. D. de Rustroff échappa à leur fureur.

Le souvenir de ce bienfait et de tant d'autres qui suivirent s'effaça dans les cœurs, et, vers 1750, le pèlerinage était tombé dans un tel oubli, que l'évêque crut, pour un temps, devoir interdire la chapelle. Dieu lui-même sembla se charger de punir les ingrats. Le 16 juillet de cette même année, un orage sans exemple fit déborder le ruisseau voisin ; les eaux, amoncelées à plus de dix mètres autour des murailles de Sierck, finirent par les emporter jusqu'à la Moselle, avec les maisons, les ponts, les habitants et les récoltes.

A ce premier avertissement, qui ne suffit pas, succéda la peste. En face de ce nouveau fléau, les sentiments de foi se réveillèrent, et, en 1786, la chapelle fut réparée. Mais, hélas! 93 survint. On parvint à soustraire la statue miraculeuse, tandis que la chapelle était transformée en étable. Cependant, les pieds du premier animal qu'on y introduisit s'attachèrent si bien au sol, qu'il fut impossible de le faire remuer, et il fallut l'abattre sur place.

Sitôt la paix venue, la chapelle se rouvrit, au milieu d'un immense concours. Toutes les paroisses du voisinage reprirent l'habitude d'y venir annuellement en procession, le 25 mars, les lundis de Pâques et de la Pentecôte et surtout le dimanche le plus rapproché du 2 juillet. Les Sœurs de Sainte-Chrétienne, dit M. Hamon, remplacent près de N. D. de Rustroff les Tertiaires de Saint-François.

NOTRE-DAME DE LIESSE, à Marienfloss, près Sierck. Une plume savante, mais si modeste que nos instances n'ont pu soulever l'anonyme dont elle s'enveloppe, nous fournit sur ce pèlerinage de précieux renseignements.

Sur les bords de la Moselle, dépendant de la paroisse de Sierck, « cette petite ville, sentinelle isolée aux confins des pays de Trèves et du Luxembourg, prédestinée à tant d'épreuves », le sanctuaire de N. D. de Marienfloss fut fondé, vers 1238, par le duc de Lorraine Mathieu II et Catherine de Limbourg, son épouse.

Le voisinage d'un ruisseau, chantant à sa manière, parmi les éclats de roches de son lit, les louanges de Marie, contribua à former le nom gracieux de la chapelle. On l'appela *N. D. du Ruisseau,* Marienfloss, en allemand du pays.

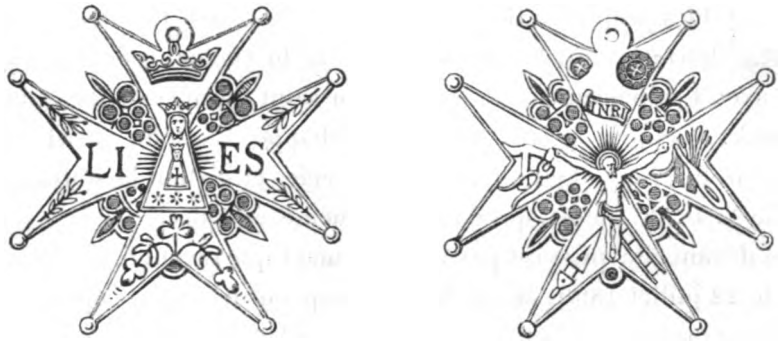
Près de la chapelle, bâtie en l'honneur de N. D. de Liesse, un monastère s'éleva et fut confié par les pieux fondateurs aux Cisterciennes, filles

Digitized by Google

de Saint-Bernard et qui portaient son nom. Déjà, un siècle auparavant, ce grand thaumaturge du moyen âge avait affirmé sa puissance surnaturelle en guérissant cinq malades, tandis qu'il fondait, à une demi-lieue de Sierck, l'abbaye de Saint-Sixte de Rethel.

Cependant, deux siècles plus tard, les Bernardines de Marienfloss, qui avaient fait fleurir le culte de la Mère de Dieu, durent quitter leur monastère. Hélas! il tombait en ruine, soit par la pénurie de ses habitantes, soit par le malheur des guerres que subissait la Lorraine. Sur la prière du duc Charles II et de la Bienheureuse Marguerite de Bavière[1], son épouse, des Chartreux vinrent de Trèves, en 1415, continuer à Marienfloss l'œuvre des filles de Saint-Bernard.

Les Chartreux n'eurent que le temps de remplacer l'oratoire à demi



CROIX PECTORALE DES CHANOINES DE LA COLLÉGIALE. (*Face et revers.*)

ruiné par une magnifique église à trois nefs, flanquées de deux chapelles latérales, dont il ne reste plus, hélas! que celle du côté de l'évangile, qui est le sanctuaire actuel.

Après seize ans de séjour à Marienfloss, les fils de Saint-Bruno durent, à leur tour, quitter cette douce solitude. La Bienheureuse Marguerite de Bavière les appelait à relever l'abbaye de Saint-Sixte de Rethel, fondée par Charlemagne et sa sœur, où il ne restait plus que trois des Bénédictins préposés à sa garde. Les guerres et les calamités de tous genres avaient dispersé le reste des religieux.

Qu'allait devenir Marienfloss privée de ses gardiens? Arnoult, seigneur de Sierck, et Jacques, son fils, archevêque-électeur de Trèves, l'avaient en trop grande estime pour la laisser périr. S'adressant à René d'Anjou, duc de Lorraine, et à Isabelle, son épouse, ils obtinrent une bulle d'Eu-

[1] Voir sur cette Bienheureuse, les *Petits Bollandistes*, t. X, p. 254 et suiv.

Digitized by Google

gène IV, datée de Florence, en 1443, qui chargeait l'évêque de Trèves lui-même d'ériger le monastère de N. D. du Ruisseau en église collégiale, à desservir par neuf chanoines séculiers.

Le musée de Metz et celui de Cluny, à Paris, conservent l'un et l'autre la croix pectorale des chanoines de Marienfloss que nous reproduisons.

La guerre de Trente ans sema de nouvelles ruines à Marienfloss. Le pèlerinage, sans être interrompu, connut des heures d'éclipse, tandis que ses gardiens subissaient de cruelles angoisses. En 1636, réduits à trois seulement, incapables de vivre dans un pays ravagé par la peste et la famine, ils durent résigner leur église entre les mains de Charles IV, duc de Lorraine. Une bulle d'Urbain VIII (6 octobre 1639) unit la collégiale de Marienfloss à l'abbaye de Rethel, à la charge par celle-ci d'entretenir la chapelle et de subvenir aux besoins du pèlerinage.

Cet état dura jusqu'à la Révolution. La belle église fut alors vendue et en partie détruite, sauf la chapelle latérale du chœur, redevenue aujourd'hui, avec l'emplacement de tout le lieu saint, propriété de la fabrique de Sierck. Quelques épaves ont seules échappé. C'est un christ de grandeur naturelle, remontant au quinzième siècle, et surtout la statue miraculeuse de N. D. de Liesse, qui date de la même époque.

C'est devant elle que s'est passé l'événement que racontait le *Lorrain*, de Metz, le 22 juillet 1890, et que la *Croix* répétait trois jours après :

« Une famille protestante avait l'avant-dernier de ses cinq enfants mourant. La mère éplorée, sur le conseil d'une autre femme, fervente catholique, fit une neuvaine dans la chapelle de Marienfloss, en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Dès le second jour de prière, l'enfant se trouva hors de danger.

« Mais avec cette guérison, une grâce incomparablement plus précieuse fut accordée à cette brave famille, en retour de sa confiance. Le père et la mère, persuadés que la guérison inopinée de leur petit malade était due à la Très Sainte Vierge, vinrent demander spontanément à M. l'abbé Krémer, archiprêtre de Sierck, à être initiés dans la foi catholique dont ils avaient éprouvé si merveilleusement les consolations.

« La cérémonie de l'abjuration des parents a eu lieu hier dimanche, 20 de ce mois, dans l'église de Sierck, et a été immédiatement suivie du baptême sous condition du père, de la mère et de leurs cinq enfants.

« La première communion aura lieu dimanche. »

« Puisse cette grâce nouvelle, ajoute notre correspondant, rendre plus vive la confiance en N. D. de Liesse, aider à relever ses murs vénérables et ramener pour nous des jours meilleurs! »

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Willer. Sous ce même titre, Willer, au canton de Morhange, possède une chapelle assez fréquentée, bâtie en 1734 par la reconnaissance de tout le peuple de Willer, délivré d'une épidémie qui ravageait le pays.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS. Sous ce titre, Marie est très honorée dans le diocèse de Metz :

1° *A Sentey,* annexe de Herny, au canton de Faulquemont. C'est un pèlerinage qui ne compte encore qu'un demi-siècle, mais il est déjà très fréquenté.

2° *A Haucourt,* canton de Longwy. Une chapelle fut fondée, en 1745, par un groupe de paroissiens reconnaissants. La fête principale est l'Assomption, et les paroisses du voisinage continuent d'y venir en procession pour cette fête.

3° *A Saint-Avold.* Ce sanctuaire porte aussi le nom de N. D. d'Entre-trois-Montagnes, et fut élevé, au quinzième siècle, par les Bénédictins; puis rebâti, sur un plan nouveau, par les ingénieurs envoyés à Sarrelouis par Louis XIV. Si la Révolution le renversa, la piété l'a relevé au commencement de ce siècle, tel qu'il était auparavant. L'antique statue, soustraite aux profanations, y fut reportée en grande pompe et continue de recevoir de nombreux pèlerins. Les murs sont tapissés d'*ex-voto*.

NOTRE-DAME DE FAULT EN FORÊT, à Vittoncourt, est un des plus anciens pèlerinages de la contrée. Dès l'année 1126, un religieux de l'abbaye de Saint-Arnould s'étant retiré dans la forêt de Remilly, y bâtit un oratoire à la Sainte Vierge.

L'évêque, Étienne de Bar, donna aux religieux l'emplacement et une ferme, qui devint le prieuré de Fault en Forêt. Un pèlerinage suivi s'y établit aussitôt. L'affluence des pèlerins était surtout considérable pour la fête de l'Annonciation, ce qui donna lieu à une foire importante. En 1635, les Suédois ruinèrent le prieuré, et la chapelle elle-même eut beaucoup à souffrir. Les pèlerins s'y rendent encore, comme autrefois, pour la fête du 25 mars.

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, à Boudresy. Boudresy, annexe de Mercy-le-Haut, se bâtit, en 1737, une chapelle, ornée d'une statue sur le

Digitized by Google

modèle de N. D. de Luxembourg, très populaire dans l'archiprêtré de Briey. Landres, Bouvillers, Boulange et Mercy-le-Haut possèdent, en effet, des sanctuaires semblables. On s'y rend en foule, comme à N. D. de Luxembourg, le cinquième dimanche après Pâques.

NOTRE-DAME DE BASLIEUX était ordinairement dans un rocher, au milieu de stalactites, et sous la garde de deux ermites qui habitaient la même grotte. C'était leur privilège de porter à Baslieux la statue séculaire, quand elle allait, pendant huit jours, recevoir les hommages des fidèles dans l'église paroissiale.

Cette cérémonie se faisait le quatrième dimanche après Pâques, et, comme pour N. D. de Luxembourg, dont elle était une copie, la statue regagnait son ermitage le dimanche suivant. Depuis la Révolution les usages se sont modifiés, mais le pèlerinage a toujours lieu le cinquième dimanche après Pâques.

N. D. des Neiges, à Neufchef, canton de Serrouville, est un pèlerinage local; les mères y viennent apporter leurs enfants qu'elles baignent dans une fontaine voisine de la chapelle.

SCEAU DE NOTRE-DAME DE MARIENFLOSS.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE VERDUN

⛴ N. D. de Benoite-Vaux.
N. D. des Vertus, a Ligny en Barrois.
N. D. d'Avioth.
N. D. du Guet, a Bar-le-Duc.
N. D. de l'Épine, au Bouchon.
N. D. de la Voute, a Vaucouleurs.

Fondé au cinquième siècle par saint Pulchronius, ce diocèse avait reçu la foi bien avant cette époque. On attribue l'introduction du christianisme sur son territoire à saint Saintin, que Dom Calmet fait disciple de saint Denys. Le diocèse releva longtemps de la métropole de Trèves. Supprimé par le Concordat, il ne fut rétabli qu'en 1821, et rattaché à Besançon. Il possède le même territoire que le département de la Meuse.

NOTRE-DAME DE BENOITE-VAUX (⛴ 1875). Benoite-Vaux, ou la *Vallée bénite*, est à la Lorraine ce que Roc-Amadour est au Quercy, Liesse au Soissonnais, la Délivrande au pays normand, Lourdes à la France entière. Cette vallée bénite n'était autrefois qu'un vallon sauvage; mais la Très Sainte Vierge, l'ayant choisie, en a fait un des pèlerinages les plus intéressants. L'histoire en a été écrite bien des fois depuis deux siècles et demi. De tous ces récits, anciens et nouveaux, nous suivrons de préférence le livre du Père Chevreux, édité en 1863, et l'*Histoire populaire* publiée en 1886 par le Rév. Père Bouchon, l'un des gardiens du sanctuaire, histoires approuvées par Mgr l'évêque de Verdun.

Ici, comme dans maint autre lieu déjà visité, la légende précède l'histoire; et voici ce qu'elle raconte. A une époque lointaine, la vallée de la Meuse, connue sous le nom de *Martin-Han*, ou maison de Martin, n'était guère visitée que par les bûcherons. Un soir qu'ils se disposaient à prendre leur repas, ils entendirent soudain une musique délicieuse. Attirés par ce concert, ils ne trouvent, au lieu d'où partait le bruit, qu'un arbre renversé, dont les racines portaient une image de la Sainte Vierge avec son divin Fils.

Un pieux concours s'établit insensiblement autour d'elle, et l'oratoire qu'on lui avait élevé, au lieu même de la découverte, était déjà renommé

Digitized by Google

quand Albéron, évêque de Verdun et comte de Chiny, en confia la direction aux fils de Saint-Norbert, dont il était l'ami.

C'était vers 1140. Les Prémontrés, déjà fixés au monastère de l'Étanche, furent confirmés dans leur nouvelle propriété de Benoite-Vaux par les papes Alexandre III, Célestin III et quelques autres. La présence des Religieux à Benoite-Vaux ne fit que développer la dévotion envers la Sainte Vierge. Elle ne reçut plus seulement les hommages des bûcherons et des bergers; mais ici comme à Bethléhem, les petits tracèrent la route aux grands de ce monde.

C'est ainsi que l'on vit successivement aux pieds de N. D. de Benoite-Vaux René II, roi de Sicile et duc de Lorraine, suivi de sa famille et de sa cour. « Or, conclut un ancien chroniqueur du pèlerinage, quand vous entendez que les princes frayent le chemin aux autres et font ici leur pèlerinage, pourriez-vous douter que la noblesse et le peuple suivissent leurs exemples?» Les villes du voisinage lui envoyèrent aussi leurs députations. En 1475, c'était Nancy qui organisait vers l'humble vallée une procession solennelle.

Au milieu du seizième siècle, quand le protestantisme provoquait dans les autres provinces tant d'apostasies, la Lorraine, préservée par N. D. de Benoite-Vaux, opposait à l'erreur une ligne infranchissable. Le pèlerinage connut cependant des heures douloureuses. La guerre, dont la Lorraine fut le théâtre et l'enjeu, à partir de 1630, y amena bien des désastres causés par les Vaudois, par la famine et par la peste. Le monastère fut alors dévasté et la chapelle convertie en étable. Madame de Saint-Balmon eut le courage de soustraire la vénérable statue à toutes les profanations, et la transporta dans la chapelle de son château de Neuville, le 29 juin 1638.

Lorsque les troubles furent un peu apaisés, les populations de la vallée réclamèrent instamment le retour à Benoite-Vaux de leur antique Patronne. Ce retour fut un triomphe; il eut lieu le 25 mars 1641 : ce fut le point de départ d'une prospérité plus grande que jamais. L'élan fut tel et la joie causée par ce retour si universelle, que, du mois d'avril à la fin de septembre de cette seule année 1641, cent quatre-vingt-neuf paroisses y vinrent en procession : Verdun, Saint-Mihiel, Clermont, Pont-à-Mousson, Stenay, Briey, Mirecourt, Nancy, Bar-le-Duc, Metz, Neufchâteau, Commercy, etc., s'y succédèrent cette année et les années suivantes.

Comme nous voyons aujourd'hui se multiplier les sanctuaires à N. D. de la Salette ou de Lourdes, de même les pèlerins de la Lorraine, de la Franche-Comté et de la Champagne établirent dans leurs diocèses respectifs des chapelles à N. D. de Benoite-Vaux.

Digitized by Google

D'éclatants miracles répondaient aux enthousiasmes des foules et les entretenaient. En 1644, parmi tous ceux qui lui furent déclarés, l'évêque de Toul en approuvait trente-six et l'évêque de Verdun vingt-sept. En 1659, on en compta jusqu'à quarante-trois, canoniquement reconnus. « Des sourds et des aveugles, des malades désespérés, des goutteux et paralytiques, des enfants mort-nés, recouvrant la santé ou la vie, voilà, dit un auteur contemporain, ce que nous voyons journellement à Benoite-Vaux. »

L'antique chapelle, témoin de tant de grâces, fut reconstruite, en 1698, grâce aux largesses d'Antoine de L'Escale, seigneur de Longchamp, et de son épouse, Marguerite de Condé, qui y furent l'un et l'autre enterrés. Un peu plus tard, en 1709, les armées de Louis XIV ayant envahi la Lorraine, les gardiens de N. D. de Benoite-Vaux jugèrent prudent de mettre à l'abri, dans le monastère d'Étanche, la miraculeuse image. Elle en fut rapportée par Mgr de Béthune, qui la plaça derrière le maître-autel, dans une niche élevée à ses frais.

Les miracles éclatants continuaient d'affirmer la puissance de Marie. En 1730, une enfant de sept ans, mademoiselle Herbillon de Rosne, paralysée d'un bras et impotente des deux jambes, fut apportée à Benoite-Vaux. Au retour, sa mère qui la portait s'arrête fatiguée au pied d'un arbre. Une Dame s'approche soudain et lui dit : « Vous vous lassez à porter cette enfant : mettez-la par terre, elle marchera seule! » La mère obéit, et l'enfant, qui n'avait jamais parlé ni marché, se met à courir, en appelant : « Maman, maman! » Folle de joie, la mère tomba évanouie, et, quand elle revint à elle, la Dame avait disparu, laissant la fillette guérie.

Ce miracle et tant d'autres n'arrêtèrent pas la fureur de la Révolution. En 1793, la chapelle fut envahie par une bande hideuse conduite par Viller et Baudot, commissaires de la nation. Déjà, hélas! la vénérable statue avait vu l'un de ses gardiens, devenu curé constitutionnel, mentir à ses serments.

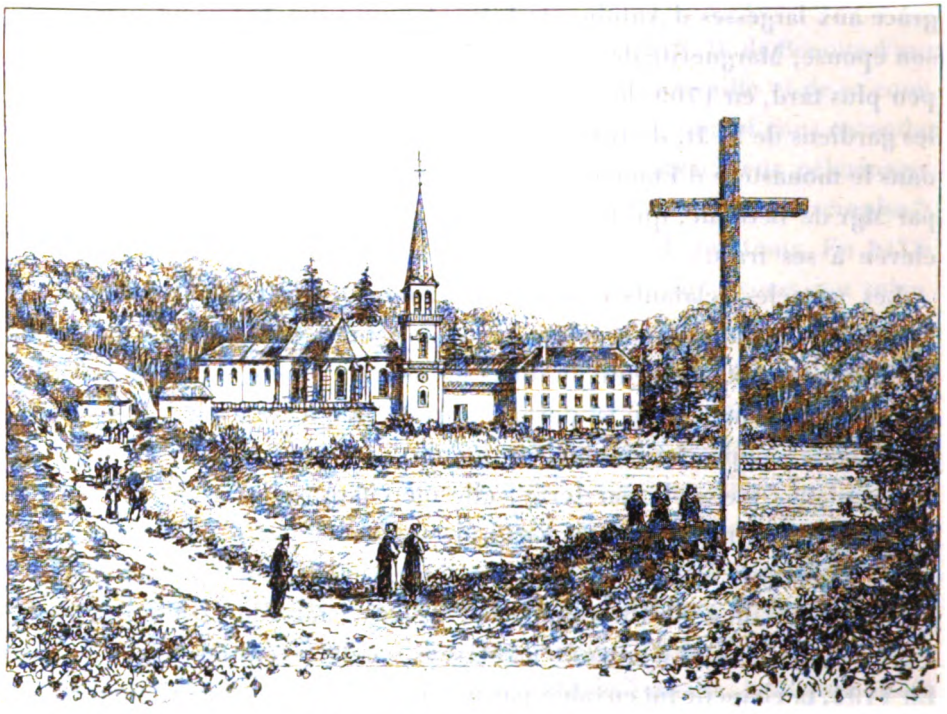
Découverte par Baudot dans la boulangerie, elle fut indignement frappée comme Jésus pendant sa passion ; puis, au milieu des confessionnaux brisés, des *ex-voto* accumulés par les siècles, la Sainte Vierge fut brûlée devant l'église. Détachée par un coup de sabre et pieusement recueillie par Marguerite Lardenois, une main de la statue est tout ce qui en reste. Elle fut plus tard réunie à une autre statue, placée dès 1643 sur la fontaine, et sauvée par Jean Thomas, de Benoite-Vaux. C'est cette dernière que la piété populaire entoure aujourd'hui.

Quant aux auteurs des épouvantables sacrilèges que nous avons racontés, ils périrent tous d'une manière tragique, Dieu ne permettant que rarement à sa justice de ne pas venger l'honneur de sa Mère. C'est ainsi, dit

Digitized by Google

le Père Chevreux, que Baudot, qui s'était vanté de *casser les reins à la Vierge,* eut les reins littéralement broyés sous les roues d'une charrette. Un second fut brûlé vif en tombant dans une chaudière. Un autre se pendit, un autre devint fou, et le garde national de Thillombois fut mangé vivant par les loups, en allant à Saint-Hubert. On ne retrouva du malheureux que les plus gros ossements, épars dans la plaine.

Viller, le moins coupable, fit pénitence et, en signe de repentir, éleva une



NOTRE-DAME DE BENOITE-VAUX.

croix dont on voit encore les débris au bord de la forêt, entre Thillombois et Benoite-Vaux.

L'amour de la Sainte Vierge était trop profond dans les âmes pour laisser longtemps dans l'oubli son vénérable sanctuaire.

Les curés de Rambluzin en furent chargés pendant les premières années de ce siècle. M. Thierry, curé de 1810 à 1830, mérite pour son zèle une mention à part; il répara les ruines les plus apparentes; M. Rollet, curé de N. D. de Bar-le-Duc, fit sculpter, en 1822, une statue en pierre semblable à celle que Baudot avait détruite.

Après le rétablissement de l'évêché de Verdun, les premiers évêques, sollicités par tant d'autres institutions à relever, ne purent s'occuper active-

Digitized by Google

ment de Benoîte-Vaux ; mais, en 1837, Mgr Letourneur, avant de s'asseoir sur le siège laissé vacant par la démission de Mgr Valayer, vint directement de la capitale à Benoîte-Vaux, pour mettre son ministère sous la protection de la Vierge célèbre.

Une ère de prospérité nouvelle s'ouvrit ; le pèlerinage, sous la direction de deux prêtres zélés, MM. Didelot et Vautrot, que remplacèrent peu après les religieux de la congrégation de Saint-Sauveur, refleurit comme autrefois.

Le 8 septembre 1846, Mgr Rossat bénissait, au milieu d'un nombreux clergé et de six mille pèlerins, le monument de la fontaine dû à la générosité et au dévouement de Joseph Sauce, domestique de M. le comte de Nettancourt.

Depuis lors, chaque année amena une fête nouvelle ; mais aucune n'égala celle du couronnement. Le 8 septembre 1875, Mgr Hacquart, assisté des évêques de Nancy et de Châlons, entouré de quatre cents prêtres et de quinze mille pèlerins, couronnait, au nom de Pie IX, N. D. de Benoîte-Vaux. La Reine du vallon béni répondit le jour même par un double miracle : une paralytique de Châlons et une épileptique de Sivry furent guéries.

Mgr Gonindard, évêque de Verdun, puis coadjuteur de Rennes, Mgr Pagis, son successeur, ont hérité de la dévotion de leurs prédécesseurs pour N. D. de Benoîte-Vaux. Sous la présidence de ce dernier, une fête solennelle eut lieu les 13 et 14 septembre 1888. Une des croix portées à Jérusalem par les pèlerins de la Pénitence avait grandi dans le voisinage, sur les terres d'Hanoncelles, appartenant à M. Léon Tardif de Moidrey. Pèlerin lui-même et propagateur ardent de toute œuvre entreprise pour la gloire de Dieu, M. de Moidrey avait offert cette croix, sanctifiée par son voyage d'outre-mer. Sur la colline qui s'étend au flanc des grands bois et en face de la chapelle, elle sanctifie à son tour et bénit le village de Benoîte-Vaux et toute la Lorraine.

Nous avons eu la joie d'assister à cette fête, qui avait réuni presque tout le clergé du diocèse de Verdun, une partie de celui de Nancy et dix mille pèlerins ; tous étaient avides d'entendre le savant discours de M. l'abbé Didiot, les paroles vibrantes de Mgr Turinaz, les allocutions toutes paternelles de Mgr Pagis, et les entretiens plus familiers, mais toujours piquants, du promoteur de toutes ces manifestations, le Rév. Père Bailly, « le Moine », qui se repose du travail de la *Croix*, qu'il a fondée, en conduisant, depuis neuf ans, à Jérusalem les pèlerins de la Pénitence.

Un chemin de croix monumental s'élève en ce moment, entre la fon-

Digitized by Google

taine et le nouveau calvaire. Les quatorze stations formeront autant d'oratoires, dont les personnages vont être sculptés par un artiste de talent.

NOTRE-DAME DES VERTUS, à Ligny en Barrois. Ce qui, depuis cinq siècles, attire le Barrois à Ligny, est un tableau sur fond d'or, com-

NOTRE-DAME DES VERTUS, A LIGNY EN BARROIS.

prenant quatre personnages. La Mère de Dieu en occupe le centre et fixe sur son divin Fils, étendu sur ses genoux, un regard d'une inexprimable tendresse. A droite et à gauche, deux anges jouent dans des instruments de musique. C'est une copie du tableau de Sainte-Marie Majeure, attribué au pinceau de saint Luc et reproduit au dixième siècle par un certain *Lucas il Santo,* peintre florentin.

Digitized by Google

La similitude du nom ne doit pas donner le change, dit M. l'abbé Simon, curé de Boncourt, dont la petite notice, publiée en 1875, nous servira de guide.

Voici l'histoire des voyages de cette sainte image.

Un évêque de Verdun, Jacques Pantaléon, élevé sur le trône de saint Pierre sous le titre d'Urbain IV, avait appelé à son aide le frère de saint Louis, Charles d'Anjou. Le successeur de ce pontife, Clément IV, reconnaissant les services du prince français, le sacra roi de Naples et lui offrit, en 1265, le tableau de la Vierge, qui déjà avait été l'instrument de nombreux miracles.

Jeanne Ire, la petite-fille du roi de Naples, le donna à un couvent de Chartreux, fondé par elle dans l'île de Capri. Ces religieux gardèrent la sainte image jusqu'en 1435. A cette époque, Antoine de La Salle, envoyé en Sicile par le duc René d'Anjou, jeté par la tempête sur les côtes de Capri, obtint des Chartreux le précieux tableau. Une autre tempête assaillit le vaisseau qui portait Antoine de La Salle; mais, sur son invitation, les matelots prosternés devant l'image miraculeuse obtinrent que la mer se calmât, et le vaisseau aborda heureusement en Provence.

Le manuscrit qui rapporte ce fait ajoute : « N'eussent été les prières faictes par eux tous à cette saincte relique et imaige de Nostre-Dame, sans aucun espoir, tous eussent été périllés et morts. »

Placé en grande révérence par Antoine de La Salle dans son château de Sadaron, le tableau ne tarda pas à manifester le pouvoir de Marie. Une grande sécheresse désolait alors la Provence. On fit une procession, sous un soleil brûlant, avec l'image de N. D. des Vertus, et au retour « le temps se mit en pluie, et pareillement très grande abondance de pluie dura longuement; et ainsy souvent est advenu ».

En 1459, Antoine de La Salle passa au service de Louis de Luxembourg, connétable de France, et devint gouverneur des enfants de ce prince. Pourvu de ce titre, il vint habiter le château de Ligny, apportant avec lui le tableau de N. D. des Vertus, qu'il plaça dans la chapelle de la collégiale.

De nombreux miracles signalèrent bientôt sa présence.

C'est là que, jeune encore, Bayard vint, au nom de Charles VIII, faire une neuvaine à N. D. des Vertus. Pendant son séjour, le brave chevalier fut parrain d'une cloche, qu'on appelait *la Bayarde* et que la Révolution a fondue.

Lorsque les troupes de Charles-Quint s'emparèrent de Ligny, en 1544, l'un des officiers emporta le tableau jusqu'au village du Bouchon. Obligé de s'enfuir à l'improviste, le capitaine allemand oublia la pieuse image,

Digitized by Google

et son hôte, Jean Lelièvre, la rendit, en 1581, à la prière de Marguerite de Savoie, comtesse douairière de Ligny.

Pendant deux siècles, N. D. des Vertus fut pour le Barrois et la Lorraine une source de bénédictions. Les pèlerinages s'y succédaient sans cesse, entretenus par de nouveaux prodiges. Un arrêté du 11 décembre 1790 supprima la collégiale, dont l'église fut vendue et démolie l'année suivante. Le tableau de N. D. des Vertus fut porté à l'église paroissiale ; il y demeura jusqu'en 1793, entouré des mêmes hommages.

L'image, alors détachée de son encadrement, fut cachée dans un missel et portée à l'hôtel de ville. Dès le mois de juin 1795, sur les instances de tout le peuple, on la reporta en triomphe à l'église paroissiale. Peu de villes en France eurent alors de semblables fêtes, et, disons le mot, le même courage que les habitants de Ligny.

L'année suivante (1er mai 1796), une cérémonie pompeuse réunissait aux pieds de N. D. des Vertus non seulement les fidèles de Ligny, mais ceux de toute la contrée.

Notre temps ne le cède en rien au passé, dans ses témoignages d'amour pour N. D. des Vertus, qui, de son côté, se montre toujours puissante et généreuse. En 1873, à l'heure où les pèlerinages commençaient à sillonner la France, le 18 mai, un enfant, du nom d'Alexandre Cheminon, de Narcy, près Saint-Dizier, fut subitement guéri et laissa devant la foule les deux béquilles qu'il traînait depuis trois mois.

Au mois de septembre de cette même année, un pèlerinage d'actions de grâces eut lieu de Saint-Dizier. De Vassy, de Châlons, de Vitry, de Bar-le-Duc, une foule de pèlerins se donnèrent rendez-vous à Ligny ; et tous les ans, le cinquième dimanche après Pâques les voit nombreux autour de N. D. des Vertus. Les fêtes commencent même dès le vendredi pour ne finir que le lundi suivant. Le dimanche, a lieu la procession générale dans la ville de Ligny.

NOTRE-DAME D'AVIOTH. Divers auteurs, depuis trente ans, ont écrit sur Avioth.

Le Père Chevreux, MM. Ottman et Jeantin, M. l'abbé Jacquemin se sont tous plus ou moins inspirés d'un manuscrit laissé par M. Delhôtel, curé d'Avioth, en 1668, manuscrit dont la copie authentique nous a été obligeamment envoyée par le Rév. Père Oury, curé actuel d'Avioth.

Avioth aurait-il pour étymologie *a via, a vita,* de la *voie* ou de la *vie,* comme nous avons déjà vu pour d'autres lieux où la Sainte Vierge est honorée sous ce titre? ou *avia, sans route?* Est-il préférable d'y voir,

Digitized by Google

d'après un sceau de 1587, l'abréviation plus ingénieuse que vraisemblable des mots latins et grecs *Ave, o Theotocos Virgo?* Les auteurs n'osent pas se prononcer.

Imitons leur prudence et écoutons M. Delhôtel : « Convient, dit-il, que premièrement nous parlions de Saint-Brice, distant d'une demie-heure du lieu d'Avioth, esglise matrice dudit Avioth, présentement rédhuite en hermitage. La transférence du titre de Saint-Brice à Avioth a esté faite immédiatement après l'invention de l'image titulée N. D. d'Avioth. Ce lieu estoit une petite coline espineuse où fut apparue ceste sainte image, trouvée sur un arbre d'espine, où elle est encore reposante pour ce jourd'huy, au costé gauche de l'autel, séante dans un siège antique, tenant l'Enfant Jésus entre ses bras, un sceptre en l'une de ses mains, couronnée d'une couronne d'argent et le petit Jésus aussy. Quant à sa couleur, elle tire sur le noir ou le bruine. Et quant à la confection de ceste image, j'ay tousjours ouy dire et appris de nos ancestres que leurs ancestres l'avoient ainsi ouy et appris qu'elle avoit esté bastie des anges, envoyés du ciel, et treuvée en ce dit lieu.

« Quant au temps qu'elle peut avoir esté treuvée sur ceste espine, l'on n'en peut asseurer, à moing de date d'icelle esglise ou d'autres tittres, et en cela ce fault conformer aux chartes, fondation du villaige dudit Avioth et anciennes sépultures dans la dite esglise... J'ay appris de nos ancestres et devanciers que la dite esglise at esté bastie par les moyens des aumosnes des bonnes gens, et aussi tout ce qu'elle possède aujourd'huy provient d'aumosnage... Des questes estoient instituées avec recepveur, à ce commis, à chacune province et évesché. »

De cette citation, que nous abrégeons, les historiens ont conclu que, antérieurement au dixième siècle, le village de Saint-Brice possédait une statue vénérée de la Mère de Dieu; que cette image, soit qu'on voulût la soustraire à des profanations, soit que les anges, selon la légende, l'aient eux-mêmes transportée, fut trouvée sur une colline inculte, nommée Avioth; que les habitants de Saint-Brice, aidés par les aumônes de tout le voisinage, commencèrent, au milieu du treizième siècle, un superbe monument, pour abriter l'image miraculeuse. Certes, il n'y a dans ces déductions rien que de vraisemblable, rien qui soit contredit par les archives, la tradition locale, l'étude du monument, et par ce que nous avons vu d'analogue dans tant d'autres lieux. Le gros de la population, délaissant la vallée, gravit peu à peu la montagne et forma un village important. Ruiné par les guerres, il fut rebâti, en 1223, par le comte de Chiny.

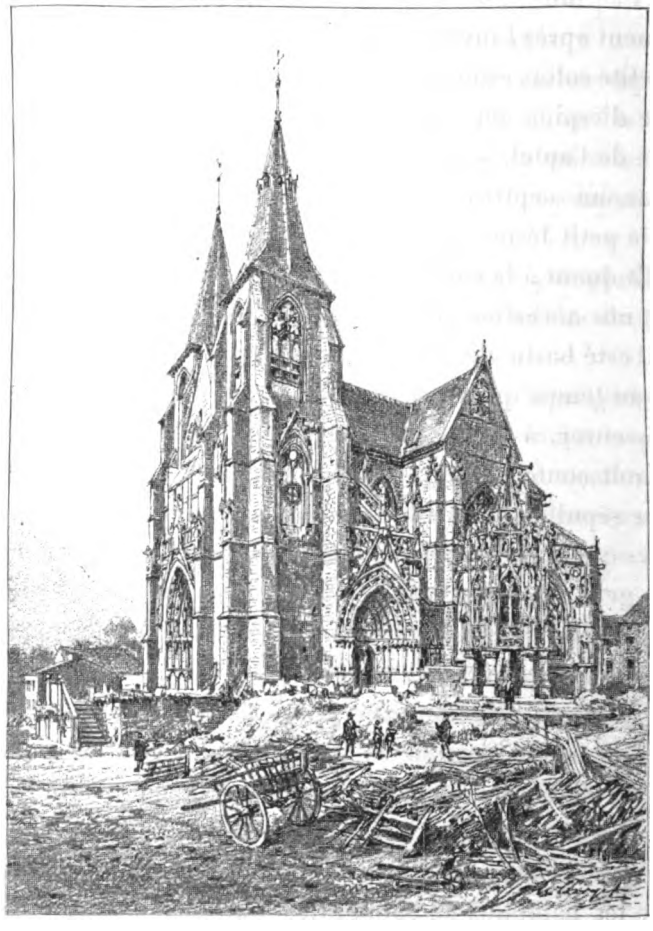
Un peu plus tard, on jeta les fondements de l'édifice dont la hauteur,

Digitized by Google

les harmonieuses proportions et les richesses artistiques font une petite cathédrale.

Commencée au quatorzième siècle, elle ne fut achevée qu'au siècle suivant et « *fondée seulement d'aulmosnaiges* ».

La Vierge miraculeuse est posée sur un trône, composé d'une colonne



NOTRE-DAME D'AVIOTH.

polygone, en face du tabernacle le plus magnifique. « Disposition heureuse, dit M. Hamon, qui rapproche ainsi les deux plus chers objets du culte chrétien, l'Eucharistie et la Sainte Vierge. »

Ainsi fondée, l'église d'Avioth fut desservie par cinq prêtres, vivant ensemble et suffisant à peine aux empressements de la foule. Les faveurs spirituelles dont ce sanctuaire était enrichi, les nombreux miracles, mais surtout la résurrection de plusieurs enfants, entretenaient à Avioth un

Digitized by Google

immense courant de dévotion. C'est à peine si l'invasion protestante l'interrompit quelque temps. L'église d'Avioth n'échappa point cependant aux bandes conduites par le duc de Bouillon.

Un jour, un des capitaines huguenots poussa l'impiété jusqu'à y faire entrer avec lui son cheval, auquel il fit manger l'avoine sur l'autel; « mais ceste action, plus que diabolique, fut sur-le-champ punie, car le cheval tomba roide mort, avec grande honte, perdition et confusion de ce malapris hérétique, qui, par après, mourut lui aussi misérablement ».

Il est croyable que la statue de la Vierge dut sa conservation à ce châtiment exemplaire.

Elle demeura sur son piédestal, tandis que plusieurs objets d'art et l'église elle-même étaient, hélas! détruits ou mutilés; mais la piété « des pauvres et bonnes gens » eut bientôt réparé le désastre. Si riche que la générosité du peuple l'eût fait auparavant, l'édifice alors se transfigura : des verrières, à toutes les fenêtres, racontèrent la gloire et les bontés de N. D. d'Avioth; cinq cloches y appelaient les fidèles, et la chapelle de Saint-Jean l'Évangéliste agrandit encore l'enceinte.

Ces restaurations étaient à peine achevées que de nouveaux périls surgirent. En 1596, les Hollandais; quarante ans plus tard, les Hongrois et les Français, envahirent la Lorraine, ravageant les villes et pillant les églises. Préoccupés avant tout de sauver leur chère statue, les habitants d'Avioth cherchèrent pour elle l'abri de la forteresse de Montmédy, et, l'orage passé, l'aimable Souveraine revint chaque fois au milieu des bénédictions de tout son peuple.

M. Delhôtel, témoin oculaire, raconte que, en 1657, lorsque les armées françaises allaient de nouveau porter la désolation dans la Lorraine, la statue de N. D. d'Avioth reflèta sur son visage par des rougeurs inaccoutumées et un air de tristesse sa profonde compassion.

La Révolution dispersa ses chapelains, mutila les statues et bas-reliefs, guillotina la Vierge colossale, dite la *Receveresse,* et laissa l'édifice dans un lamentable état.

Ces désolations durèrent jusqu'en 1824. A défaut de la piété, dont les ressources étaient insuffisantes, la beauté architecturale du monument le sauva de l'oubli. Les deux portails et le bijou qu'on appelle la *Receveresse* (parce que là on recevait les offrandes des pèlerins) furent classés parmi les monuments historiques, les toitures réparées, et N. D. d'Avioth érigée en succursale.

En 1845, on a restauré la *Receveresse* avec un rare talent. On y voit encore attaché au mur un bout de chaîne placé là, dit-on, au milieu

Digitized by Google

de plusieurs autres, par un noble Castillan miraculeusement délivré de la captivité des Turcs.

« En ce moment, nous écrit le Rév. Père Oury, des fouilles se poursuivent autour de N. D. d'Avioth, qui, mettant à jour des ruines romaines du second siècle, laissent entrevoir les lointaines origines de notre pèlerinage. »

NOTRE-DAME DU GUET, à Bar-le-Duc. Comme l'indique son nom, N. D. du Guet était la sentinelle placée sur la porte principale du château fort des comtes de Bar.

En 1130, fidèle à sa consigne, la Vierge faisait le guet et sauva la cité. Renaud de Bar assiégeait Verdun, quand une bande de pillards, dissimulant sa marche, vint inopinément se jeter sur la ville de Bar. Ils se croyaient sûrs du succès, car personne ne les avait aperçus; mais soudain, de la niche où reposait la sainte image, une voix a retenti : « *Au guet,* la ville est prise! » — « Ah! tu nous dénonces! » crie un soldat furieux, et, prenant une pierre, il la lance contre la statue en ajoutant : « Prends garde à toi! » Mais il tombe raide mort.

Cependant, la garnison du château se précipite; les assiégeants s'enfuient, effrayés par la mort de leur camarade, et dès lors la dévotion du peuple redouble envers N. D. du Guet, qu'on appelait aussi N. D. de la Paix. Un concours considérable s'établit autour d'elle; les paroisses voisines s'y rendaient en procession.

Dom Calmet rapporte que de fréquents miracles y maintenaient la confiance des peuples.

Quand Louis XIV fit raser les forts de la Lorraine et par suite la Porte-au-Bois, où depuis cinq siècles N. D. du Guet recevait les hommages des fidèles, la statue fut portée près de là, sur la tour de l'horloge. Mais bientôt, jugeant indigne cet abri provisoire, la piété des habitants éleva à son antique protectrice une chapelle sur l'emplacement des remparts; les Barrois purent dire : « Nos murailles sont rasées, mais notre citadelle nous reste, puisque nous avons N. D. du Guet! »

Hélas! ils ne surent pas la garder jusqu'à la fin des mauvais jours : 93 n'avait pas osé renverser la chapelle, tandis qu'on détruisait les autres églises; mais bientôt après l'impiété fit son œuvre, brisa la statue, dont la tête et quelques débris, alors sauvés par une courageuse famille, servirent à la reconstituer.

A l'ouverture des églises, elle fut placée à Saint-Étienne. Le choléra de 1854 rappela son souvenir, et l'année suivante, par l'initiative de

Digitized by Google

M. Gouget, curé de la paroisse, une fête solennelle, présidée par Mgr Rossat, rappela nombreux autour de N. D. du Guet les habitants de Bar et de tout le voisinage.

« S'il n'y a pas accroissement dans la dévotion pour elle, nous écrit M. l'abbé Toussaint, curé de Saint-Étienne, il y a du moins persévérance. La fête principale a lieu le 2 février, et chaque samedi une messe de fondation se célèbre à son autel. »

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE, au Bouchon. Dans le canton de Montiers-sur-Saulx, une Vierge taillée dans un tronc d'épine (d'où son nom) est, depuis de longs siècles, l'honneur de la paroisse du Bouchon. Sous la protection de Marie, ce village jouissait d'une paix profonde, quand, en 1544, les armées de Charles-Quint le détruisirent entièrement.

L'église échappa presque seule, avec le trésor qu'elle abritait. Pendant plus de cent ans elle resta sous la garde d'un ermite, et les survivants rebâtirent, à quelque distance, leurs pauvres demeures détruites par l'incendie.

Le sanctuaire de N. D. de l'Épine, grâce à sa solitude et plus encore au respect dont il était l'objet, fut épargné par la Révolution. En 1796, quand déjà la Terreur avait tout détruit, N. D. de l'Épine restait intacte; mais, hélas! à cette époque, elle fut vendue et rasée par le propriétaire, malgré l'indignation de tout un peuple.

La statue, transportée à l'église paroissiale, y reçut aussitôt les mêmes hommages qu'autrefois.

La fête principale, qui se célébrait dans le passé le jour de l'Annonciation, fut transférée au deuxième dimanche après Pâques, et si les réunions très nombreuses qu'elle provoquait amenèrent parfois quelques désordres, si le diable voulut y avoir sa part, depuis longtemps le zèle des pasteurs chargés de ce pèlerinage lui a rendu son caractère de recueillement et de piété.

L'église a été rebâtie; de simple annexe, le Bouchon a été érigé en paroisse, et chaque année, pendant huit jours, les populations lorraines se pressent autour de la *bonne Notre-Dame*.

Mgr Gonindard présidait la fête en 1886, et Mgr Pagis deux ans plus tard.

« Sur l'emplacement de l'ancienne chapelle, à cinq cents mètres du village, j'ai fait élever, nous écrit M. l'abbé J. Clément, curé du Bouchon, une colonne où repose une statue.

« Bientôt, je l'espère, un orphelinat de jeunes filles, dirigé par les Sœurs

Digitized by Google

de Sainte-Marthe, de Romans, formera la garde d'honneur de N. D. de l'Épine. »

N. D. de la Voûte, à Vaucouleurs, nous rappelle le souvenir de Jeanne d'Arc, qui vint se prosterner devant cette antique statue, conservée sous une voûte du château, puis dans l'église de Vaucouleurs. En 1858, dit M. Hamon, on dressa près de cette statue un autel, et derrière l'autel un vitrail qui raconte la visite et les principales scènes de la vie admirable de la Pucelle.

Digitized by Google

CHAMPAGNE

DIOCÈSES

DE

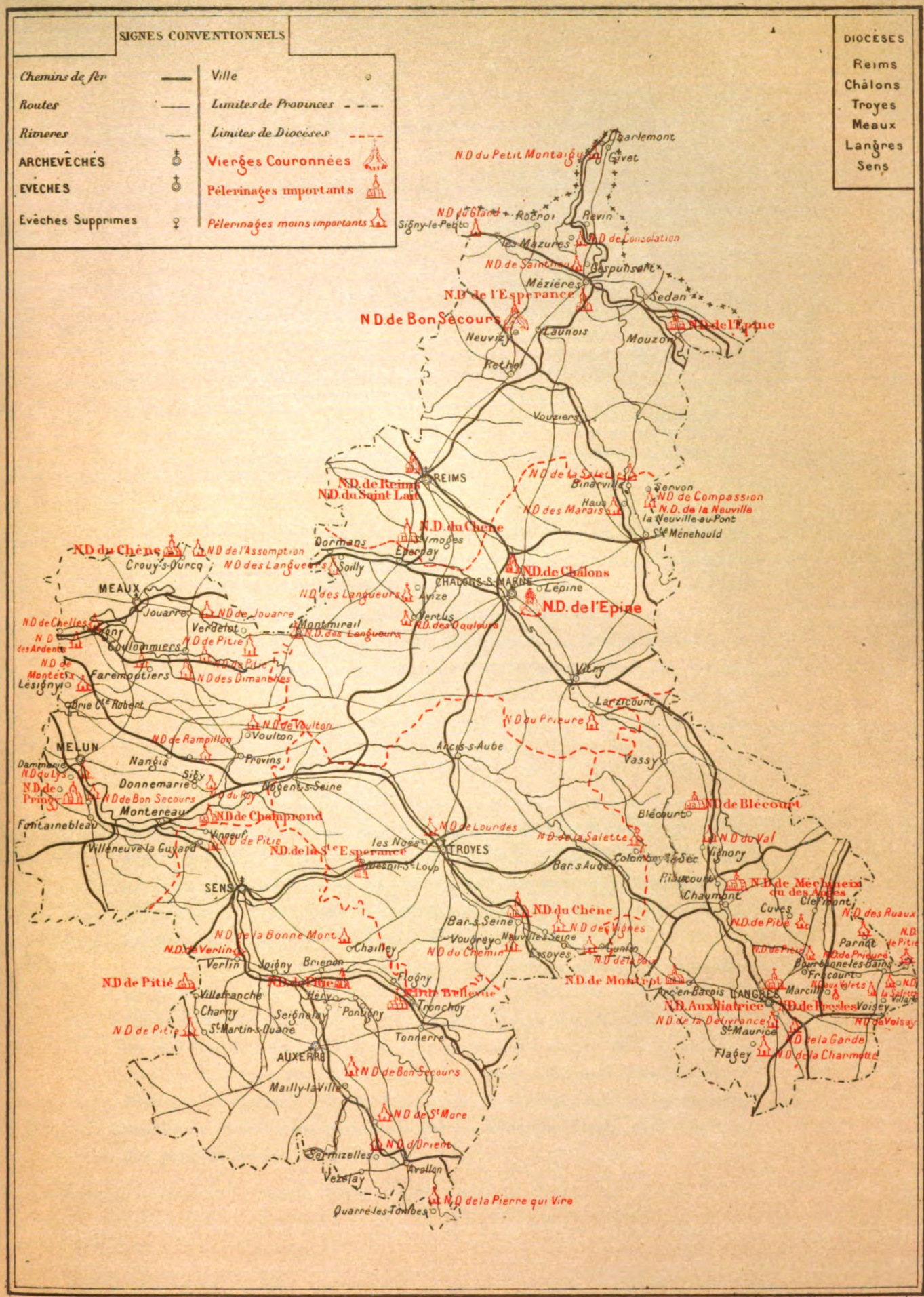
REIMS — CHALONS — LANGRES — TROYES

SENS — MEAUX

Digitized by Google

Digitized by Google

PÈLERINAGES DE LA CHAMPAGNE



Gravé par E. Guillot 28 rue d'Alesia Paris.

P. DROCHON invenit.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE REIMS

N. D. de Reims.
N. D. du Saint-Lait, a Reims.
N. D. du Chêne, a Saint-Imoges.
N. D. de Bon-Secours, a Neuvizy.
N. D. de l'Espérance, a Mézières.
N. D. de Consolation, aux Mazures.
N. D. de Saint-Lieu, a Gespunsart.
N. D. de l'Épine, a Mouzon.
N. D. du Petit-Montaigu, a Charlemont.
N. D. de Gland, près Signy-le-Petit.
N. D. de l'Usine et de l'Atelier, au Val des Bois et a Reims.

Cette riche province, avec ses subdivisions du Sénonais, du Rémois, de la Brie, du Perthois, de la principauté de Sedan et d'une partie du Bassigny, de l'Argonne et du Vallage, comprenait jadis comme aujourd'hui six évêchés, dont deux sièges métropolitains, Sens et Reims.

Le diocèse de Reims, qui s'étend aujourd'hui sur le département des Ardennes, empruntant à la Marne l'arrondissement même de Reims, faisait autrefois partie de la Champagne, de la Picardie et du Hainaut français. Cette contrée, selon Flodoard, son historien, fut évangélisée, dès le milieu du premier siècle, par saint Sixte, disciple de saint Pierre.

NOTRE-DAME DE REIMS. Depuis l'an 401, la cité métropolitaine possède un édifice authentiquement consacré à la Très Sainte Vierge. C'est avec la Daurade de Toulouse une des premières églises dédiées à la Mère de Dieu dans les Gaules, dit M. l'abbé Tourneur, résumant dans sa *Description de N. D. de Reims* l'importante monographie en deux volumes du même monument par M. l'abbé Cerf.

Arrosée du sang de son fondateur, saint Nicaise, rebâtie par Hincmar au neuvième siècle, et au treizième par Albéric de Humbert, cette merveilleuse basilique a été mêlée à toutes nos gloires nationales. Témoin du baptême de Clovis, elle a vu plus de quarante de nos rois, agenouillés sous ses voûtes, y recevoir la couronne, pour continuer « les gestes de Dieu par les Francs ». Flodoard rapporte, en témoin oculaire, les miracles nombreux opérés dans cette basilique par la Sainte Vierge, et le concours des peuples autour de son image.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU SAINT-LAIT. Dans l'immense cathédrale, « un des plus beaux poèmes que le moyen âge ait élevés à la gloire de Marie », une chapelle avait plus que les autres le privilège d'attirer les fidèles. Une statue d'or donnée par Blanche de Champagne, nièce de saint Louis, contenait dans son buste de précieuses reliques : une sandale de Notre-Seigneur, un fragment du saint suaire et de la robe de la Vierge, et enfin quelques gouttes de son lait virginal. Les rois de France, les archevêques de Reims et les peuples de la Champagne rivalisèrent entre eux pour orner la chapelle qui abritait ces trésors.

N. D. du Saint-Lait était le refuge naturel du peuple rémois dans ses calamités; on s'y rendait en procession, et de riches fondations se firent en son honneur. Hélas! des fondations, de la sainte relique, la Révolution n'eut d'autre souci que de s'en emparer. C'est à peine si l'on put sauver quelques débris de ce don précieux, envoyé par Adrien IV, archidiacre de Reims avant d'être pape.

La statue d'or avait été vendue, sous François Ier, pour racheter les enfants de France, prisonniers de Charles-Quint.

Celle qu'on y vénère aujourd'hui est en pierre et signée Ladate; c'est une œuvre vraiment artistique, qui porte le millésime de 1741.

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Saint-Imoges. Non loin d'Épernay, la paroisse de Saint-Imoges, canton d'Ay, possède de temps immémorial une statue de la Vierge Mère, placée dans un chêne de la forêt. Pour ce motif, la forêt elle-même s'appelle la forêt de Notre-Dame. Quand le chêne mourait, victime des pèlerins, qui par dévotion lui dérobaient son écorce, on portait la statuette sur un arbre voisin, que menaçait dès lors une fin prochaine; mais la forêt était vaste, et à la place d'un chêne mort il en poussait tant d'autres!

La sainte image restait ainsi au même point; mais vers le milieu du siècle dernier, saint Jacques, patron de la paroisse, fut dépossédé par Notre-Dame, et longtemps auparavant la paroisse elle-même avait dû son vocable de Saint-Imoges à la corruption du mot image.

En 1880, Mgr Langénieux bénissait un nouveau chêne, l'entourait d'une grille pour le défendre, et la fabrique de la cathédrale de Reims offrait de son côté la statue nouvelle, car l'ancienne, « la Sainte Image », soigneusement recueillie dans un reliquaire en chêne sculpté, fut portée à l'église paroissiale.

On l'expose à la vénération des fidèles le lundi après la Nativité, jour du grand pèlerinage annuel.

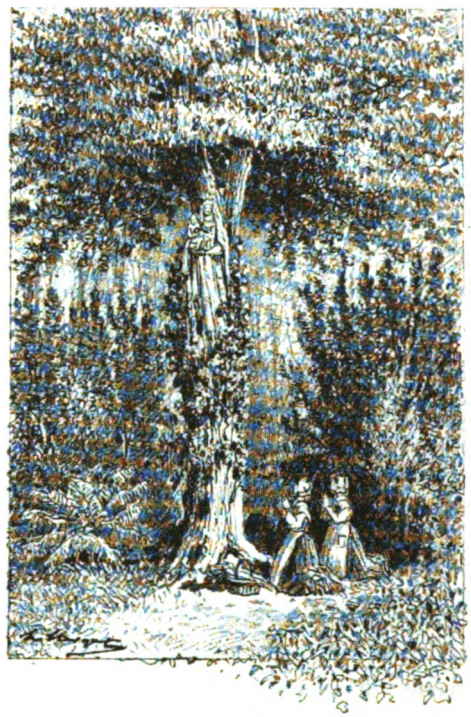
Digitized by Google

NOTRE-DAME DE REIMS.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, à Neuvizy (⛪ 1886). Une petite brochure écrite en 1868 par M. Valentin, curé de Neuvizy, et tout récemment rééditée, avec l'approbation de l'ordinaire, raconte ainsi l'origine de ce pèlerinage, le plus célèbre du diocèse de Reims. Le 30 avril 1752, huit enfants, dont l'âge s'échelonnait de douze à seize ans, se rendaient de Neuvizy au catéchisme de Villers-le-Tourneur. Arrivés près d'une fontaine, nos écoliers, peu pressés comme tous leurs pareils, s'assirent pour se reposer sur l'herbe. A peine étaient-ils assis, que sur le tronc d'un chêne ils aper-



NOTRE-DAME DE NEUVIZY.

çurent, suspendue à la hauteur d'environ trois mètres, une statue de la Sainte Vierge. Des branches de lierre formaient tout autour une guirlande.

Devant cette manifestation soudaine d'une statue qu'ils n'avaient jamais vue en cet endroit, et que rien ne semblait soutenir en l'air, les enfants instinctivement tombèrent à genoux et récitèrent ensemble les litanies de la Sainte Vierge et le *Salve, Regina*. Ils se rendirent ensuite à Villers et racontèrent ce qu'ils avaient vu. Là, comme à Neuvizy, leur récit, écouté d'abord avec défiance, fut bientôt reçu comme l'annonce d'une intervention miraculeuse. Le Ciel se chargea de le confirmer par des miracles nombreux et éclatants.

Digitized by Google

Une enquête ordonnée par Mgr de Rohan, archevêque de Reims, dissipa les dernières incertitudes, et, le 12 octobre de cette même année 1752, la statue fut solennellement transférée à l'église de Neuvizy. Un immense courant se forma vers elle, et des grâces de tout genre répondirent à la confiance des peuples. Trente ans s'étaient à peine écoulés, et déjà l'auteur d'un petit écrit publié en 1782, avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique, pouvait dire : « Ici, les boiteux ont marché droit, les muets ont recouvré la parole, les sourds l'ouïe, les possédés ont été délivrés, plusieurs aveugles ont été favorisés par l'intercession de N. D. de Bon-Secours. »

Le pèlerinage était en pleine prospérité, quand éclata la Révolution. Un habitant du village, M. Duhal, maréchal-ferrant et voisin de l'église, averti de ce que l'impiété osait contre les choses saintes, enleva pieusement la statue miraculeuse et, la dissimulant sous son tablier de travail, la cacha dans sa boutique pendant les mauvais jours. Il la rendit quand la paix fut donnée aux églises.

Dès 1817, la guérison inespérée du fils d'un officier russe, en garnison à Rethel, et après une neuvaine à N. D. de Bon-Secours, fit refleurir le pèlerinage. L'année suivante, le premier curé de Neuvizy relevait et bénissait, dans la forêt, la croix qui avait marqué le lieu de l'apparition.

Dans les rangs de la foule présente à cette fête, on remarquait un vieillard, Charles Piot, qui, soixante-six ans auparavant, avait été l'un des huit privilégiés, et qui semblait réservé par la Providence pour redire à une autre génération les merveilles de l'origine du pèlerinage.

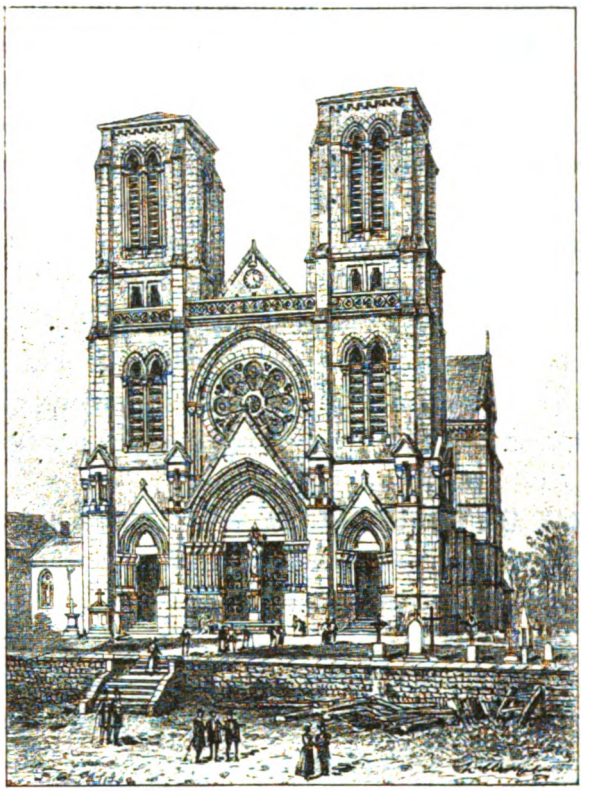
En 1836, Mgr de Latil, et en 1843, Mgr Gousset, approuvèrent les processions et la neuvaine d'exercices religieux établis à Neuvizy pendant l'octave de la Nativité. Une confrérie érigée en 1853 par le même cardinal Gousset, et enrichie par Pie IX de nombreuses indulgences partielles et plénières, donna au pèlerinage un nouvel essor. En même temps s'imposait à tous la nécessité de bâtir une église plus en rapport avec le nombre toujours croissant des pèlerins. C'est le beau monument dont nous reproduisons ici la façade avec ses tours jumelles.

Le savant cardinal en bénit la première pierre en 1865, et son successeur, Mgr Landriot, le consacra.

N. D. de Bon-Secours répondait par d'incessants bienfaits. Nous ne pouvons que les signaler en passant. En 1820, Célestine Fay de Guignicourt est amenée par ses parents et laisse, en témoignage de sa guérison, les deux béquilles jusque-là indispensables à son infirmité. En 1825, un enfant de dix ans qui n'avait pas encore parlé sentit soudain sa langue se

Digitized by Google

délier devant la miraculeuse image. En 1839, un habitant de la Savoie, Claude Falgère, conduisait, près de Neuvizy, une lourde charrette dont la roue lui passa sur tout le corps. Il devait infailliblement en être écrasé, mais, par la protection de N. D. de Bon-Secours, à laquelle il se recommanda en tombant, il fut préservé. Deux fois, en 1846 et en 1863, on le



NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, A NEUVIZY.

vit venir de Paris remercier sa bienfaitrice. Enfin, en 1862, Élina Bonnaire, de Séry, fut complètement guérie d'une luxation au bras, si grave, que l'amputation avait été jugée indispensable.

Tant de bienfaits, et, sans les mentionner tous, nous ne parlons que des grâces extérieures, ont eu leur consécration dans le couronnement de la vénérable statue. Le 2 mai 1886, Mgr Langénieux déposait, au nom de Léon XIII, une riche couronne sur le front de N. D. de Bon-Secours. « La statue miraculeuse, nous écrit M. l'abbé Robert, curé actuel de Neuvizy, est comme la violette dont la présence ne se révèle que par son parfum; elle mesure dix centimètres seulement. Sous le rapport artistique, ce n'est

Digitized by Google

pas un chef-d'œuvre, mais c'est l'image miraculeusement apportée. Le métal dont elle se compose semble un alliage de cuivre et d'étain, recouvert d'une feuille d'or. »

NOTRE-DAME DE L'ESPÉRANCE, à Mézières. La Vierge connue sous ce nom est noire et fort ancienne. Elle fut trouvée dans les fondations de l'ancienne enceinte, et, dès le commencement du dixième siècle, elle était en grand honneur dans la ville de Mézières. Déposée d'abord, dit M. Hamon, dans une chapelle de l'arsenal, puis à Saint-Pierre, elle fut ensuite confiée à l'église paroissiale. Telle était la confiance des habitants, que le seul jour de la Trinité, plus de huit mille pèlerins la visitaient ; et quelques-uns venaient de douze, de quinze et de vingt lieues. Dès le quinzième siècle, une confrérie existait en son honneur. Clément XI en étendit les privilèges et confirma les indulgences.

En 1815, quand les alliés bombardaient Mézières, N. D. de l'Espérance étendit visiblement sa protection sur la ville. De nos jours encore, bien que le concours des pèlerins soit moindre autour d'elle, la vénérable statue est le refuge toujours ouvert aux douleurs privées ou publiques.

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, aux Mazures. C'est aussi le jour de la Sainte Trinité que les habitants des Mazures, canton de Renwez, voient principalement accourir et se mêler à leurs rangs des pèlerins nombreux qui visitent N. D. de Consolation. La chapelle où l'on vénère Marie sous ce titre plein d'attraits s'élève sur les ruines de l'église d'un ancien couvent renversé par les guerres. De récents prodiges y ont ravivé la confiance et le concours des pèlerins.

Non loin de là, à Gespunsart, dans le canton de Charleroi, s'élève une chapelle sous le titre de *Saint-Lieu*. C'est là qu'une misérable femme jeta les saintes hosties dérobées avec les vases sacrés au tabernacle de la paroisse. C'était au mois de janvier 1716. Pendant vingt-quatre jours, en dépit de la neige et de la pluie, les saintes espèces furent trouvées intactes. Une chapelle, qu'on aurait pu dédier sous le titre de N. D. de Réparation, fut bâtie sur le lieu même : c'est un but de pèlerinage. Il sembla que la Mère dût aider, par les prières qu'elle inspirait aux fidèles, à réparer les outrages prodigués à son Fils.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE, à Mouzon. C'est une reproduction du célèbre pèlerinage que nous étudierons bientôt au diocèse de Châlons. La

Digitized by Google

Vierge qu'on y vénérait n'était elle-même qu'une copie en bois, sur une branche d'épine en pierre artistement sculptée, de la statue châlonnaise. En 1485, nous écrit M. l'abbé Frézet, vicaire de Mouzon, Pierre Havet, abbé du monastère bénédictin de Mouzon, fonda la chapelle, et l'un de ses successeurs, Jacques des Ayvelles, quarante-sixième abbé, y établit chaque samedi le chant de l'*Inviolata*.

Dans les réparations qui furent faites en 1872 à la magnifique église paroissiale, autrefois abbatiale, de Mouzon, l'architecte eut la fâcheuse inspiration de ne pas conserver la chapelle de N. D. de l'Épine. « Elle n'est pas dans le style, disait-il, ayant été bâtie deux siècles plus tard que le reste de l'édifice. » Il ne reste plus que le retable de l'autel, avec ses colonnettes et ses clochetons merveilleusement fouillés. La statue elle-même, qui n'était plus l'image primitive, a été reportée dans l'église. Elle continue d'y recevoir les hommages des Mouzonnais et des pèlerins du voisinage.

Charlemont, au canton de Givet, avait *N. D. du Petit-Montaigu,* souvenir évident du célèbre pèlerinage de la Belgique. Louis XIV renversa la chapelle pour le besoin de ses travaux militaires, mais la statue fut transférée à l'église paroissiale, ainsi que la confrérie du Rosaire, établie dès 1618.

Dans le canton de Signy-le-Petit, une modeste chapelle, sous le titre de *N. D. de Gland,* gardait le souvenir de la protection de Marie sur les voyageurs aventurés dans la forêt. Détruite au commencement du dix-huitième siècle, il n'en reste plus qu'une statuette de la Sainte Vierge suspendue à un chêne. Les pèlerins n'en ont pourtant pas désappris le chemin.

NOTRE-DAME DE L'USINE ET DE L'ATELIER, au Val des Bois et à Reims. L'archiconfrérie qui porte ce titre nous ramène à la ville épiscopale. Comme N. D. des Enfants à Châteauneuf en Berry, comme N. D. des Champs à Séez, N. D. de l'Usine et de l'Atelier est moins un pèlerinage qu'une vaste association de prières. Elle a pour but le salut de l'ouvrier par tous les moyens qui peuvent améliorer sa condition morale et matérielle.

Plusieurs œuvres secondaires fleurissent à son ombre. L'une d'elles, sous le titre générique de *Secrétariat du peuple,* subvient dans les divers quartiers de la ville épiscopale à tous les besoins de la classe des travailleurs, sans distinction de religion ou de partis politiques.

Digitized by Google

Cette œuvre a pris naissance dans le cœur d'un grand chrétien, M. Léon Harmel, du Val des Bois. Elle a grandi comme les choses de Dieu : de simple association elle devint, il y a quelque vingt ans, une confrérie prospère que des Lettres Apostoliques érigèrent en archiconfrérie le 27 mai 1879. A la demande de plusieurs évêques d'Europe et d'Amérique, un bref de Léon XIII, du 6 juin 1882, en étendit l'action à l'univers entier.

Le président de l'œuvre est, à perpétuité, M. le curé de Saint-Remy de Reims. Une des chapelles de l'insigne basilique est le siège de l'archi-confrérie, et la fête principale est fixée au dimanche qui suit l'Assomption.

NOTRE-DAME DE L'USINE ET DE L'ATELIER.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE CHALONS

N. D. DE CHALONS.
N. D. DE L'ÉPINE, PRÈS CHALONS.
N. D. DES MARAIS, A HANS.
N. D. DE LA NEUVILLE-AU-PONT, PRÈS SAINTE-MENEHOULD.
N. D. DE COMPASSION, A SERVON.
N. D. DES LANGUEURS, A AVIZE.
Id., A MONTMIRAIL.
Id., A SOILLY.
N. D. DES DOULEURS, A VERTUS.
N. D. DE LA SALETTE, A BINARVILLE.
N. D. DU PRIEURÉ, A LARZICOURT.

Cet évêché fut érigé, dès le premier siècle, par saint Memmius, envoyé par saint Pierre. Ses limites ont subi de nombreuses modifications; aujourd'hui, sauf l'archiprêtré de Reims, elles sont les mêmes que celles du département de la Marne.

NOTRE-DAME DE CHALONS. La magnifique église connue à Châlons sous le nom de Notre-Dame, ce chef-d'œuvre des douzième et treizième siècles, eut pour berceau une chapelle plusieurs fois agrandie, mais consacrée, dit-on, même avant l'origine du christianisme, à la Vierge qui devait enfanter. Ici, Memmius, comme Savinien à Chartres, aurait trouvé le culte de Marie déjà établi dans la vallée de la Marne. Sur l'emplacement du temple païen, l'apôtre n'aurait eu qu'à déclarer la venue de ce Fils que la Vierge avait enfanté. Ce temple transformé prit et garda le nom de N. D. des Vaux ou de la Vallée, et devint à la fois un lieu de pèlerinage et le centre de la dévotion à la Sainte Vierge, pour les habitants de cette partie de la Champagne.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE (⛴ 1890). A huit kilomètres à l'est de Châlons, sur la route qui conduit à Sainte-Menehould, un petit village, mentionné dès le douzième siècle sous le titre d'église de l'Épine, possède le plus célèbre pèlerinage de tout le diocèse. En voici l'origine, rapportée d'après une tradition constante par M. l'abbé Barat, historien de ce sanctuaire, et que confirme solennellement la lettre pastorale de Mgr l'évêque de Châlons, annonçant à ses diocésains le couronnement de l'antique statue :

Digitized by Google

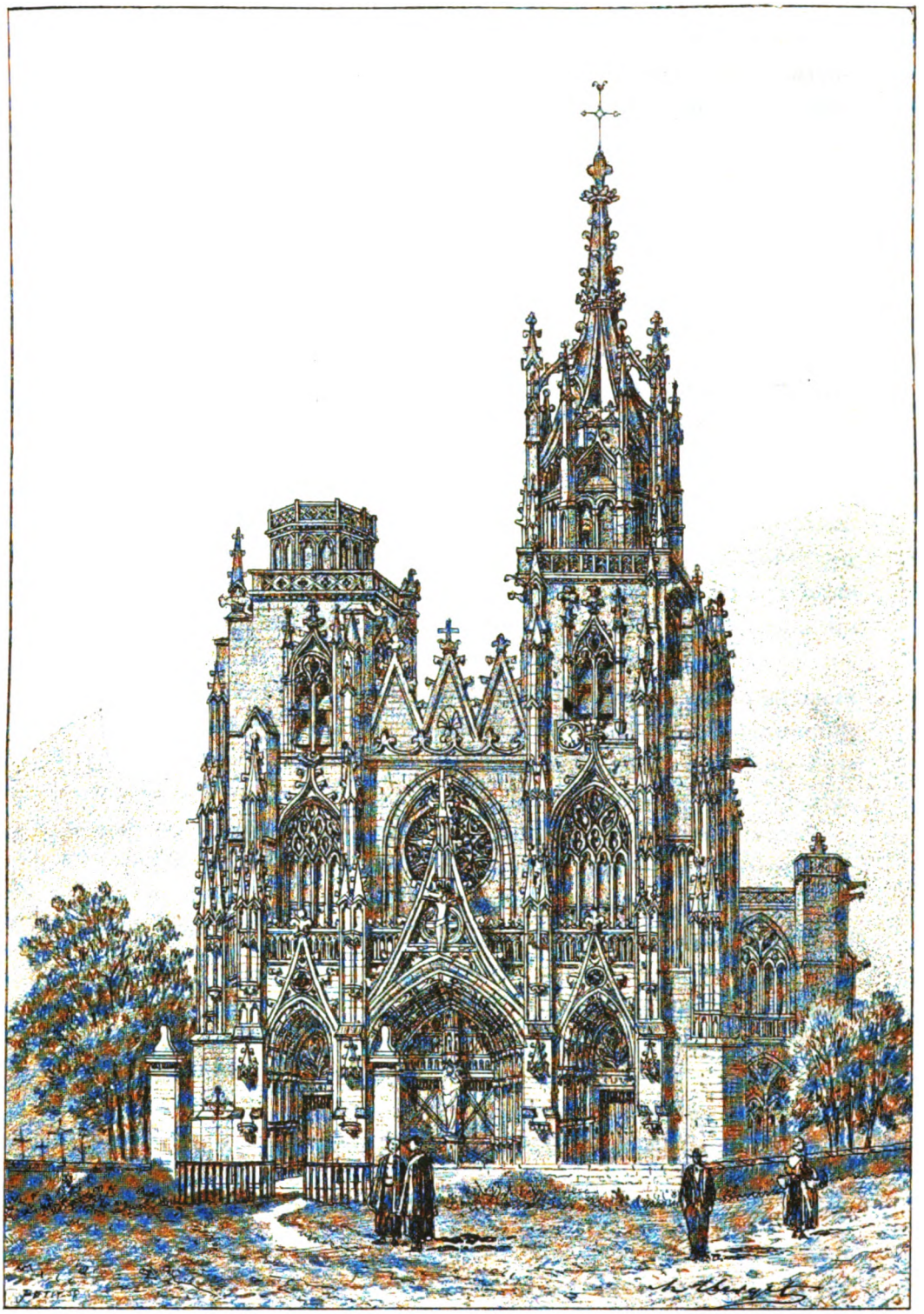
« Le 24 mars 1400, veille de l'Annonciation, deux bergers gardaient ensemble leurs troupeaux, quand soudain, vers le soir, une si éblouissante lumière enveloppa un buisson d'épines que les troupeaux effrayés prirent la fuite. Les bergers eux-mêmes, comme autrefois Moïse sur le mont Horeb, furent saisis d'une telle épouvante qu'ils tombèrent évanouis. Quand ils reprirent leurs sens, la lumière brillait toujours, et au milieu se détachait une statue de la Sainte Vierge. Elle était haute de cinquante centimètres environ, sculptée dans une pierre jaune et très fine. Tandis qu'ils admirent en priant, voici que des villages voisins de Courtisols, de Melette et de la Croisette, les habitants arrivent par tous les chemins, attirés par la lumière. Elle brilla toute la nuit et le jour suivant. Elle fut aperçue, dit la chronique, à plus de dix lieues tout autour, car ce point domine la contrée. Le bruit de cet événement fut immense. Charles de Poitiers, évêque de Châlons, suivi de son chapitre et d'une foule innombrable, se rendit processionnellement à la colline. Bien qu'on fût encore au mois de mars, le buisson qui avait paru tout en feu se couvrit de feuillage, comme en été, et l'évêque, retirant avec respect la statue de son buisson, la porta dans une chapelle voisine consacrée à saint Jean-Baptiste. »

Des paroisses d'alentour, de la Champagne entière, il s'établit dès lors vers ce lieu un immense concours. Avec les pèlerins affluèrent les aumônes. Charles VI, par lettres patentes de 1419, en autorisa l'emploi pour une magnifique église au lieu de l'apparition. La Champagne, hélas! était encore au pouvoir des Anglais, et ce fut un architecte de cette nation qui conçut le plan de l'édifice. Dix ans plus tard, quand Charles VII, conduit par la Pucelle, venait de Troyes à Châlons et se rendait à Reims, l'architecte Patrice avait déjà bâti le portail et les deux premières travées; mais, fuyant devant les armes françaises victorieuses, l'Anglais avait emporté l'argent destiné à la continuation de l'entreprise.

Charles VII répara royalement ce désastre, et l'architecte français perpétua le souvenir de cette munificence, en fleurdelisant la couronne de pierre qui ceignait la flèche de l'une des tours.

La Champagne et la Lorraine rivalisèrent de générosité envers N. D. de l'Épine; la ville de Châlons offrit les verrières qui racontaient l'apparition; Verdun l'enrichit de reliques; Louis XI y vint à pied et laissa sur l'autel douze cents écus d'or, en témoignage de sa dévotion. Un peu plus tard, le duc de Lorraine peupla les tours de six cloches sonores; enfin, M. le curé de Molette demanda et obtint que le titre paroissial fût porté à N. D. de l'Épine, ce qui fut confirmé par l'autorité du pape Pie II.

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE L'ÉPINE, PRÈS CHALONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les peuples d'alentour étaient fiers de ce bijou d'architecture ogivale. Quand les Anglais tentèrent, en 1431, un retour offensif en Champagne, et se présentèrent au nombre de huit mille, l'église fut à la hâte entourée de palissades, derrière lesquelles les habitants repoussèrent tous les assauts.

Il en fut de même, un siècle et demi plus tard, lorsque les protestants, conduits par les Coligny, se rendaient en Allemagne. Ces ennemis du culte de Marie eussent fait de N. D. de l'Épine ce qu'ils faisaient alors de tant de sanctuaires, mais le seigneur de l'Épine, Antoine de Clément, arme tous ses vassaux, dresse une sorte de rempart autour de la chapelle, et, sous le regard de Celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille, il se défend contre les bandes calvinistes. Dans leur impuissante et stupide fureur, ces dernières firent une décharge de leurs arquebuses qui détruisit une partie des verrières.

Le souvenir de cette héroïque défense survécut jusqu'à la Révolution. Tous les ans, le jour de l'Assomption, deux épées étaient bénites sur l'autel et offertes au seigneur de la paroisse. Une course s'organisait ensuite parmi les jeunes gens, et les deux épées devenaient la récompense des vainqueurs.

Hélas ! ce qui avait échappé aux convoitises des Anglais et aux attaques des huguenots ne put être soustrait à la Révolution. En 1793, les portails furent dépouillés de leurs statues, dont les débris allèrent s'enfouir dans les fondations d'une maison de Courtisols. La Vierge miraculeuse fut sauvée du désastre par le courage de M. Bertin, curé de la paroisse en 1793.

Une dégradation plus inepte, mais légale et bien digne du Directoire, eut lieu en 1798. On ne trouva rien de mieux pour utiliser l'une des tours que de lui enlever sa flèche élégante et fleurie, et d'en faire, ainsi mutilée, un poste de télégraphe aérien !...

En 1812, Napoléon traversait le village de l'Épine. Frappé de la beauté de l'édifice et de son délabrement, il promit des secours, dont les revers de cette même année suspendirent l'envoi.

Abandonnée aux infiltrations, visitée par la foudre, la superbe chapelle était menacée d'une ruine prochaine, quand, en 1822, le préfet de la Marne, M. le vicomte de Jessaint, obtint de Louis XVIII des subsides qui la sauvèrent. Charles X la visitait en 1827, et, l'année suivante, Ferdinand, le futur roi de Naples, admirait à son tour ce qu'il appela « le charmant bijou de la Champagne ».

Les évêques de Châlons et les peuples du voisinage n'avaient pas attendu ces nobles exemples pour reprendre le chemin du pèlerinage. Déjà

Digitized by Google

Mgr de Prilly avait contribué par son exemple à le remettre en honneur : il avait rétabli la confrérie et obtenu de Grégoire XVI la confirmation des indulgences anciennement accordées et la concession de plusieurs nouvelles.

Léon XIII, ajoutant à ces faveurs, concéda, sur la prière de Mgr Meignan, aujourd'hui archevêque de Tours, un office spécial en l'honneur de N. D. de l'Épine, qui se célèbre le cinquième dimanche après Pâques. Les leçons du second nocturne rappellent tous les détails de l'apparition.

Outre les fêtes de l'Assomption et de la Nativité, qui sont annuellement pour le pèlerinage des dates importantes, il y a encore, à l'Épine, la fête des petits enfants. Chaque année, on les voit, vers la Pentecôte, au nombre de trois ou quatre cents, joyeux et épanouis, se réunir autour de N. D. de l'Épine.

Parmi les grâces les plus éclatantes obtenues dans ce sanctuaire, nous rappellerons, avec Mgr Sourrieu, « la résurrection d'un enfant mort-né et rendu à la vie, le 15 août 1641 ; la guérison d'une paralytique, le 9 mai 1642 ; celle d'une aveugle de Mairy-sur-Marne, qui recouvra la vue aux pieds de N. D. de l'Épine, le 15 août 1661; enfin, la résurrection d'un enfant de Vanault-le-Châtel, mort avant le baptême, porté à l'Épine en septembre 1738, ressuscité et baptisé aussitôt.

« Notre siècle a eu sa part dans les miracles de l'Épine. Je cite seulement deux traits. En 1852, un jeune homme affligé d'une lèpre que la science avait combattue vainement, partit de Verdun, vint implorer sa guérison et fut soudainement délivré de son horrible mal. Seize ans après, il attestait qu'il n'en avait ressenti jamais plus les atteintes. Le 12 mai 1873, une autre guérison, reconnue surnaturelle, nous avertit que la Providence voulait continuer l'exercice de ses miséricordes dans ce lieu béni. » (*Lettre pastorale du 23 janvier* 1890.)

Mentionnons enfin la guérison instantanée et complète d'Aline Bourgeois, de Châlons, atteinte de catalepsie et totalement paralysée du côté gauche. Transportée à grand'peine au sanctuaire, où une vision lui avait fait espérer d'être guérie, elle fut en effet subitement rendue à la santé. M. le chanoine Boitel rendait compte de ce prodige dans le journal *le Monde,* le 9 juillet 1872.

Tous ces bienfaits viennent d'avoir leur consécration officielle dans l'imposante cérémonie du couronnement, le 3 juin 1890. La *Croix,* dès le lendemain, en rendait compte en ces termes : « Les fêtes ont eu lieu hier mardi, après une neuvaine préparatoire ordonnée dans tout le diocèse. Elles ont été très belles. Quatorze évêques y assistaient : le cardinal Lan-

Digitized by Google

génieux, archevêque de Reims, délégué du Souverain Pontife ; NN. SS. les archevêques de Tours et de Bagdad, et les évêques de Châlons, Angers, Troyes, Nevers, Meaux, Amiens, Verdun, Beauvais, Langres, Dijon et Soissons.

Le concours des fidèles était immense.

« La messe pontificale a été célébrée par Mgr Meignan, archevêque de Tours et ancien évêque de Châlons ; Mgr Freppel a prononcé le discours du couronnement, puis S. Ém. le cardinal Langénieux a couronné la statue au nom de Léon XIII, et Mgr Sourrieu a consacré son diocèse à Notre-Dame de l'Épine. »

Concluons ce chapitre par l'oraison de l'office mentionné plus haut : « O Dieu, qui avez fait resplendir au milieu des épines l'Image de la très illustre Mère de votre Fils, accordez-nous, par l'intercession de cette Très Sainte Vierge, d'être heureusement délivrés des épines de ce siècle et d'arriver à la glorieuse patrie. Ainsi soit-il ! »

Indépendamment du sanctuaire de N. D. de l'Épine, le diocèse possède encore, dans le voisinage de la ville épiscopale, le pèlerinage de saint Memmie, premier évêque de Châlons, dont nous ne parlons pas ici, et quelques autres lieux de pèlerinage à la Sainte Vierge, mais de moindre importance, tels que :

N. D. des Marais, dans la paroisse de Hans et sur le bord d'une fontaine.

N. D. de La Neuville-au-Pont, près Sainte-Menehould, qui voit accourir, le lundi de la Pentecôte, de nombreux pèlerins. Placée sur un sommet, la chapelle est accessible par un long escalier de fonte, dont chaque marche porte gravée une invocation des litanies de la Sainte Vierge.

N. D. de Compassion, à Servon, est un pèlerinage très fréquenté, surtout le troisième dimanche de septembre.

Sous le titre de *N. D. des Langueurs,* Avize, Montmirail et Soilly honorent aussi la très sainte Mère de Dieu et l'invoquent dans les maladies du corps et de l'âme.

N. D. des Douleurs, à Vertus, est une statue qui provient d'une abbaye voisine, pillée par les huguenots.

Digitized by Google

N. D. de la Salette, à Binarville. Ce titre seul indique une origine plus récente, mais les pèlerins s'y rendent nombreux, le 19 septembre, à l'anniversaire de l'apparition.

Larzicourt, au sud de Vitry, honore *N. D. du Prieuré,* vénérable débris d'une statue brisée par l'impiété révolutionnaire. Cette statue, comme son nom le rappelle, appartenait autrefois à un prieuré voisin, desservi par les chanoines de Saint-Augustin, et dont saint Bernard fait mention dans une lettre adressée par lui, en 1127, à Thibault de Champagne.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE LANGRES

N. D. Auxiliatrice, a Langres.
N. D. de Délivrance, près Langres.
N. D. de la Garde, a Saint-Maurice.
N. D. du Chêne, a Dampierre.
N. D. de la Charmotte, a Flagey.
N. D. de Montrot, a Arc en Barrois.
N. D. de Presles, a Marcilly.
N. D. de Méchineix ou des Anges, a Riaucourt.
N. D. de la Reconnaissance, a Laneuvelle.
N. D. de Blécourt.
N. D. du Val, a Vignory.
N. D. du Prieuré, a Bourbonne-les-Bains.
N. D. aux Volets, id.
N. D. de Pitié, a Fresnes.
Id., a Frécourt.
Id., a Cuves.
N. D. des Ruaux, a Parnot.
N. D. de la Salette, a Villars.
N. D. de Voisey.

Le diocèse de Langres, suffragant de Lyon et en grande partie composé du Bassigny, du Barrois, du Perthois, du Vallage et d'un lambeau de la Bourgogne, est aujourd'hui renfermé dans les mêmes limites que le département de la Haute-Marne. Bien qu'il ne possède pas de pèlerinage très important, il se trouve cependant çà et là sur son territoire quelques sanctuaires assez visités, au moins par les populations d'alentour.

NOTRE-DAME AUXILIATRICE, à Langres. Outre N. D. la Blanche, ainsi nommée d'une statue de marbre blanc donnée, en 1336, par Guy Baudet, évêque de Langres, la cathédrale offre à la vénération des fidèles N. D. Auxiliatrice ou de Bon-Secours, placée près de la chapelle des fonts baptismaux. Cette statue était autrefois dans le couvent des Dominicains et vint chercher un abri sous les voûtes de la cathédrale, quand les couvents furent pillés. La confiance du peuple de Langres l'a suivie et se manifeste en toute occasion. Les *ex-voto* et les béquilles suspendus près de la miraculeuse image attestent que cette confiance est fondée.

NOTRE-DAME DE DÉLIVRANCE, près Langres. Dans le gracieux monument que nous reproduisons ici, Langres, menacé et merveilleusement préservé pendant la guerre franco-allemande, a éternisé sa recon-

Digitized by Google

naissance. Place forte et ville importante, sur la route de Paris, tout semblait devoir attirer sur elle les attaques de l'envahisseur, en 1870.

Déjà les revers commençaient ; nos troupes, refoulées par les masses allemandes, repassaient en désordre sous les murs de Langres. On pouvait prévoir un prochain investissement. Les horreurs d'un siège, une capitulation humiliante et onéreuse, la destruction peut-être, passaient dans les esprits comme de lugubres visions. Le 16 août 1870, une même

NOTRE-DAME DE DÉLIVRANCE, PRÈS LANGRES.

pensée jaillit de toutes les âmes. Tournant son regard et ses espérances vers Marie, Langres, par la bouche de son évêque, s'écria : « O Mère ! si vous me préservez d'un siège qui me menace, j'élèverai aux yeux de tous le témoignage de ma reconnaissance ! »

Ce vœu de tout un peuple fut entendu. En vain, le 16 novembre, le 16 décembre et le 16 janvier, l'ennemi s'assemble autour des remparts, trois fois des contre-ordres l'éloignent et le dispersent, et la ville est sauvée.

Digitized by Google

Sur un mamelon voisin des murailles, jadis souillé par un culte idolâtrique et dont le moyen âge, sous le nom significatif des « Fourches », avait fait le théâtre des exécutions capitales, l'image de la très pure Vierge va rayonner au loin. Il n'avait été question tout d'abord que d'une statue élevée sur un piédestal, mais les souscriptions arrivèrent si abondantes et si nombreuses, que l'on put couronner le mamelon d'une chapelle et d'une statue monumentale. Le peuple la baptisa N. D. de Délivrance.

M. l'abbé Flocard, curé-archiprêtre de la cathédrale, dirigea le travail, et le 25 mai 1873 tout était achevé. Une fête solennelle marqua l'inauguration. Douze mille fidèles s'étaient donné rendez-vous dans la cathédrale. Dans un langage vibrant de patriotisme, M. l'abbé Hutinel, vicaire général, rappela à la foule les motifs de sa reconnaissance, puis une procession immense se déroula jusqu'au sommet du coteau. Malgré ses quatre-vingts ans, Mgr Ravinel suivait à pied et voulut inaugurer lui-même la chapelle et la statue qu'il avait promises par vœu, au nom de son peuple.

A côté de ce monument matériel de la reconnaissance, une confrérie fut instituée, dans le but d'en perpétuer le témoignage sous une autre forme. Les membres, déjà nombreux, se réunissent chaque jeudi à la cathédrale. Un des articles du règlement porte que si la fête patronale de la confrérie, qui est N. D. Auxiliatrice, coïncide avec un dimanche, il y aura une procession générale. Cette coïncidence eut lieu pour la première fois le 24 mai 1885, et fut l'occasion d'une manifestation très solennelle. M. l'abbé Vallée, curé de N. D. de Clignancourt, à Paris, retraça fort éloquemment les gloires de N. D. de Délivrance.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, à Saint-Maurice. Dans le même temps, poussées par les mêmes craintes et la même confiance, trois petites paroisses voisines, auxquelles suffit le zèle d'un seul prêtre, émettaient le même vœu. Le 22 août 1870, M. l'abbé L. Andrieux, curé de Saint-Vallier, de Châtenay-Mâcheron et de Saint-Maurice, agenouillé devant l'autel de cette dernière paroisse, s'engageait à élever à Marie un monument de la reconnaissance de tous, si son territoire était épargné. Or, malgré la triple menace dont nous avons parlé plus haut, pas un Prussien ne foula le sol de Saint-Maurice.

Le danger passé, M. le curé choisit la colline du Charmoy, dominant les trois communes dont il est le père ; il y dressa un socle élégant, haut de trois mètres et demi, que couronne aujourd'hui une statue de la Sainte Vierge dans l'attitude de la prière. Cette statue a deux mètres, elle est sculptée dans un seul bloc de pierre et fut bénite le 27 août 1871

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Dampierre, est un pèlerinage ancien, rajeuni par le zèle du même prêtre qui a fondé le précédent.

NOTRE-DAME DE LA CHARMOTTE, à Flagey. Nous recevons de M. l'abbé Moliard, curé de Flagey, les renseignements suivants sur ce qu'il appelle le joyau de sa paroisse. La chapelle de la Charmotte, distante du bourg d'environ cinq cents pas, se recommande à la fois par son élégance et son antiquité. Une croix de pierre, placée sur l'édifice, porte le millésime de 1099. Bâtie sur le plateau de Langres, au sommet d'un petit bois, elle fut longtemps desservie par les chevaliers du Temple. Une croix de Malte décore le tympan de la porte principale. La statue qu'on y vénère représente N. D. de Pitié.

En 1772, Guillaume de La Luzerne, évêque de Langres, autorisait le curé de Flagey à célébrer la messe dans cette chapelle, « les jours institués à la dévotion des paroissiens et des pèlerins étrangers ». Cet usage survécut à la Révolution; mais, à partir de 1832, les curés de Flagey furent les premiers à laisser tomber l'habitude de la célébration de la messe, parce que la chapelle avait cessé d'être entretenue décemment et que le pèlerinage était loin d'avoir gardé son caractère exclusivement religieux.

Il y eut donc une sorte d'éclipse qui dura près de quarante ans. Après la guerre de 1870, le nouveau pasteur, n'ayant plus à craindre les inconvénients du passé, s'empressa de restaurer la chapelle. Mgr Guérin, évêque de Langres, renouvelait en 1874 les indulgences et les autorisations accordées un siècle plus tôt par son prédécesseur. Pendant les années qui suivirent, une fête réunissait, le troisième dimanche de septembre, à la chapelle de la Charmotte, les paroisses de Flagey, d'Orcevaux, de Longeau, de Bourg, de Brennes, de Prangey, de Baissey, d'Aprey, de Perrogney et de Villegusien.

« C'était beau; mais, hélas! cela n'a pas duré... Les habitants de Flagey et d'Orcevaux ont quitté les premiers, et leur défection a entraîné le voisinage. Enfin, nous avons cessé, en attendant des jours meilleurs... » C'est sur cette phrase découragée que nous quitte notre correspondant. Nous lui crions : « Confiance et espoir! En France, le culte de Marie ne saurait périr! »

NOTRE-DAME DE MONTROT, à Arc en Barrois. La *Semaine religieuse* de Langres (pages 566 et suivantes) publiait en 1887 sur ce pèlerinage un historique que nous abrégeons. On y verra la légende que nous avons déjà si souvent rencontrée.

Digitized by Google

« En 1608, un laboureur, Jean Lebon, ayant remarqué qu'un de ses bœufs s'attardait toujours à une certaine touffe d'herbe, eut la curiosité de creuser la terre en cet endroit ; il y trouva une statuette de la Sainte Vierge, dont sa pioche endommagea légèrement la tête. Le coup de pioche est encore visible. Bien qu'on ait cherché à la réparer un peu, on a eu le bon esprit de laisser telle qu'elle fut trouvée l'image de la Vierge et de son divin Fils. C'est une statue en pierre, haute de trente-trois centimètres. Par trois fois le paysan la transporta dans son humble logis, par trois fois il la retrouva sous l'humble touffe d'herbe : « Eh bien, dit-il, ma bonne « Mère, vous serez honorée ici! Donnez-nous seulement le temps et les « moyens de vous y construire une petite chapelle! » Et de nouveau, déterrant la miraculeuse image, il voit sourdre, au même endroit, une fontaine qui depuis a toujours coulé. »

D'où venait cette statue? Sans doute du prieuré voisin de Montrot; les religieux, obligés de s'enfuir, l'auraient ainsi cachée aux protestants.

Quoi qu'il en soit, messire Pierre Labelle, curé d'Arc en Barrois, informé de la découverte, érigea sur le lieu même une croix, dans laquelle il enferma la statue. La croix fut peu après remplacée par une chapelle, que bâtit un marchand d'Arc en Barrois, Claude Bordet, reconnaissant d'une guérison miraculeuse opérée en sa faveur par N. D. de Montrot.

Dès lors, la chapelle, ombragée de tilleuls, devint le but d'un pèlerinage fréquenté.

On voue spécialement à la *Bonne Vierge de Montrot* les enfants malades, infirmes ou estropiés. On aurait pu constater entre autres guérisons celle d'un enfant de six à sept ans, que sa mère apporta dans son tablier, les jambes repliées, n'ayant que du cartilage. Avec cette foi qui obtient les miracles, la mère dépose son fardeau et prie devant la Madone, reprend son enfant et lui plonge les jambes dans la fontaine. Un instant après, elle le pose à terre, et le pauvre petit, que ses jambes sans os n'avaient jamais porté, se soutient, marche et court... Il était guéri.

A cette chapelle de Montrot fut apportée une enfant de quelques mois, presque mourante, qui devint plus tard la Mère *Marie de Jésus, fondatrice des Religieuses du Cœur Immaculé, à Saint-Loup-sur-Aujon*. Cette digne fondatrice garda toute sa vie la plus tendre dévotion à la Vierge de Montrot.

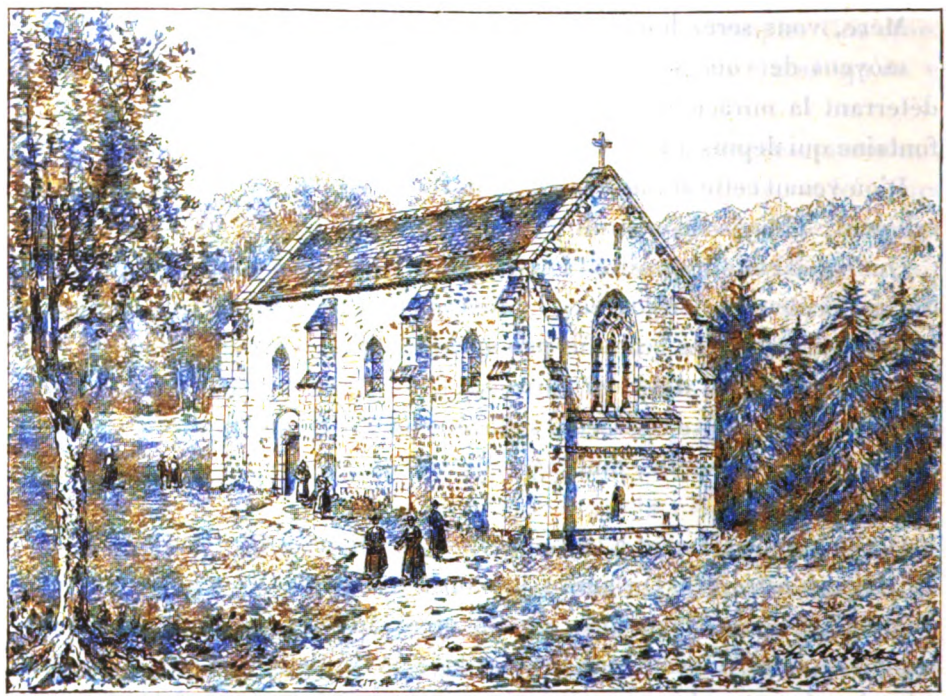
Depuis 1727, on célébrait la sainte messe de temps en temps à la chapelle, pour satisfaire la dévotion des pèlerins. Cette pieuse pratique, interrompue depuis la Révolution, a été renouvelée par M. Horiot, curé-doyen d'Arc en Barrois, qui, vers 1850, fit restaurer la chapelle et obtint de Mgr Parisis l'autorisation d'y célébrer comme autrefois. M. Simon,

Digitized by Google

son successeur, acheta la propriété attenante à la chapelle, la fit planter d'arbres qui procurent aujourd'hui un ombrage agréable aux pèlerins.

Les pèlerinages les plus nombreux à N. D. de Montrot sont le lundi de Pâques, à l'Assomption, mais surtout à la Nativité.

NOTRE-DAME DE PRESLES, à Marcilly. La *prêle* est une sorte de fougère qu'on trouve abondamment sur les premiers contreforts des Vosges. Elle a donné son nom au sanctuaire dont nous venons d'inscrire le titre et



NOTRE-DAME DE PRESLES, A MARCILLY.

dont l'origine s'enveloppe d'une profonde obscurité. A son berceau, nous retrouvons la légende de la touffe d'herbe repoussant plus verte chaque nuit, et sous laquelle le pâtre, observateur des visites assidues d'un de ses bœufs, découvre une statue de Marie.

Si la légende avait souci des dates et des détails, elle nous dirait en quel siècle la statue fut trouvée, en quel temps la source qui jaillit au fond de la fosse commença de couler pour ne plus s'interrompre, comment la statue, portée à Marcilly, revint par trois fois à la place indiquée par le bœuf, à quelle époque enfin s'éleva, pour l'abriter, le modeste oratoire qui tombait en ruine au milieu du treizième siècle.

Digitized by Google

— Au milieu du treizième siècle!... — Eh! oui, n'en déplaise aux contradicteurs. Les fresques remarquables qu'on a dernièrement dépouillées de leur linceul de chaux, et que M. l'abbé Godard a décrites, en 1855, dans le *Bulletin monumental* de M. de Caumont, les fenêtres à lancettes, les murs enfin, tout en pierres de taille, dénoncent cette époque.

C'était au nombre de trente mille, dit M. l'abbé Mathieu, que les pèlerins de la Champagne et de la Lorraine visitaient tous les ans N. D. de Presles, quand venait sa fête patronale, le 25 mars.

Le Père Poiré ajoute : « En Bassigny, l'on parle de N. D. de Presles, qui est à la fois un pèlerinage renommé et un ermitage. »

La Révolution s'empara de la chapelle et de ses propriétés. Tout fut vendu, mais la chapelle, respectée par l'acquéreur, fut laissée ouverte aux fidèles. Quant à la statue miraculeuse et qui était en bois, portée à l'église de Marcilly, en 1820, elle y périt, hélas! dans l'incendie qui dévora l'édifice et presque tout le village. Veuve de son trésor, l'antique chapelle ne tarda pas à perdre son caractère et fut transformée en grange et en écurie.

L'heure de la résurrection se fit attendre jusqu'en 1855. Mgr Victor Viard, prélat romain et frère du propriétaire de la chapelle, arrivait alors de la Salette. Sur ces sommets visités naguère par Marie, dans le sanctuaire nouveau, la pensée de Mgr Viard se reporta vers la chapelle ancienne et profanée de N. D. de Presles : — « J'en ferai une autre Salette », se dit tout bas le pèlerin. Et comme l'antique statue avait péri dans les flammes, une Vierge nouvelle, sous les traits de celle qui s'était montrée à Maximin et à Mélanie, fut inaugurée dans le sanctuaire rajeuni et réconcilié.

Dès 1855, Mgr l'évêque de Langres encourageait le projet, les pèlerins reparurent, et Pie IX, par un Bref du 8 janvier 1877, accordait aux visiteurs une indulgence plénière, pour un jour de chaque mois.

N. D. de Presles s'est donc renouvelée sous le vocable de N. D. de la Salette : sa fête aussi s'est déplacée du 25 mars au 19 septembre.

Bénis soient les pieux restaurateurs à qui nous sommes redevables de cette résurrection et des détails qui précèdent!

NOTRE-DAME DE MÉCHINEIX ou **DES ANGES**, à Riaucourt. Mgr Fèvre, protonotaire apostolique, enfant de Riaucourt et auteur de tant d'ouvrages connus, a reposé sa plume en écrivant, en 1880, l'histoire de N. D. de Méchineix. Méchineix, dit-il, à deux lieues de Chaumont, au point de jonction des paroisses de Darmannes, Treix et Riaucourt, n'était rien moins qu'un lieu de prières, dans son passé le plus lointain. L'Église le lava de ses souillures, en y plantant la croix qu'une chapelle à la plus

Digitized by Google

pure des Vierges devait remplacer. En 1202, Milon de Chaumont l'agrandit par ses largesses et donne « à Frère Étienne et à tous ceux qui après lui demeureront à Méchineix tout ce qu'il pourra cultiver dans la forêt ».

C'était déjà un pèlerinage suivi. En 1212, Guillaume de Joinville, évêque de Langres, concédait la chapelle et l'ermitage de Méchineix à Saint-Remy de Reims, sous la direction du prieur et des Bénédictins de Condes. Pendant près de cinq siècles, ces religieux desservirent N. D. de Méchineix, reçurent les pèlerins et y firent fleurir la dévotion.

Les miracles et guérisons y étaient alors fréquents. En 1622, Marguerite Buseray, de Chaumont, Nicolas Bonnet, de Marnay, une jeune fille de Saint-Didier-lez-Joinville, un certain Bidalard, Lorrain, « si sourd, qu'il n'entendoit ni cloches ni tambour, ni aulcun bruit ni tintamar », furent guéris de leurs infirmités dans la chapelle de Méchineix, et en buvant de l'eau d'une fontaine « qui sourdoit de dessoubs l'autel ».

Les guerres qui ravagèrent la Lorraine sous Louis XIII causèrent un grand préjudice à la chapelle de Méchineix, mais les religieux, ses gardiens, l'ayant réparée, la cédèrent en 1658 aux Minimes de Bracancourt. Pendant un siècle ces derniers desservirent à leur tour N. D. de Méchineix, mais, mal défendus contre les envahissements du jansénisme, les Minimes laissèrent la piété se refroidir, et en 1770 ils vendaient une partie des biens dépendant de l'ermitage.

La chapelle à demi ruinée n'était plus gardée que par un ermite, vivant d'aumônes, quand éclata la Révolution.

Un nommé Ducastel démolit la chapelle, dont les débris servirent à la reconstruction de l'église de Riaucourt. Deux frères, Joseph et Louis Guillot, renversèrent la maison conventuelle. La fontaine disparut sous les ruines. La religion avait fait fleurir ce désert, l'impiété y ramena la désolation. « L'enclos n'est plus qu'un mauvais champ, le voisinage est en friche, et l'on peut acheter pour six francs ce qu'un lièvre entoure en courant une semaine! »

Chassée de sa chapelle six fois séculaire, la statue de N. D. de Méchineix trouva un refuge à Riaucourt. La Providence ne permit pas qu'elle abandonnât une contrée où elle avait semé tant de bienfaits. La tradition locale et unanime rapporte que le chariot des Minimes, emportant à Bracancourt, en 1780, la miraculeuse image, dut stationner au pont de Riaucourt, arrêté par une force invisible. Dès lors, le pèlerinage de Méchineix s'établit à Riaucourt, modeste, il est vrai, dans la première moitié de ce siècle, mais ininterrompu et si populaire que, en 1827, M. l'abbé Bogey, ayant voulu transférer la fête patronale du 8 septembre au dimanche

Digitized by Google

suivant, la population tout entière manifesta sa volonté de maintenir la tradition et de chômer cette fête comme un dimanche.

Le successeur de M. Bogey, M. l'abbé André, avisa, non loin du bourg, un mamelon, connu sous le nom de Châtelôt. Vers 1860, il le couronnait d'un piédestal, surmonté d'une Vierge en fonte. Au mois de juillet 1873, le socle avec sa statue avait fait place à une chapelle gothique, qu'habita désormais l'antique statue de Méchineix. Mgr l'évêque de Langres l'appela N. D. des Anges, et tous les ans, depuis cette époque, le pèlerinage réunit le clergé et les paroisses d'alentour.

« Toutefois, nous écrit M. l'abbé Mongirard, curé actuel de Riaucourt, si le pèlerinage continue d'avoir lieu le 8 septembre, l'affluence est moindre aujourd'hui que dans les années qui ont suivi la construction. »

Il n'est pas sans inconvénient de transplanter les vieux arbres.

NOTRE-DAME DE LA RECONNAISSANCE, à Laneuvelle. Au mois d'août 1854, nous écrit M. l'abbé Ignard, curé de Laneuvelle, le choléra ravageait Langres et son voisinage : le jour où le fléau se déclarait ici, emportant en quelques heures deux de mes paroissiens, mon prédécesseur, M. Mochot, fit vœu de bâtir une chapelle à Marie sur une montagne voisine.

A peine ce vœu fut-il émis, que le fléau cessa à Laneuvelle, tandis qu'il continuait de sévir dans les environs.

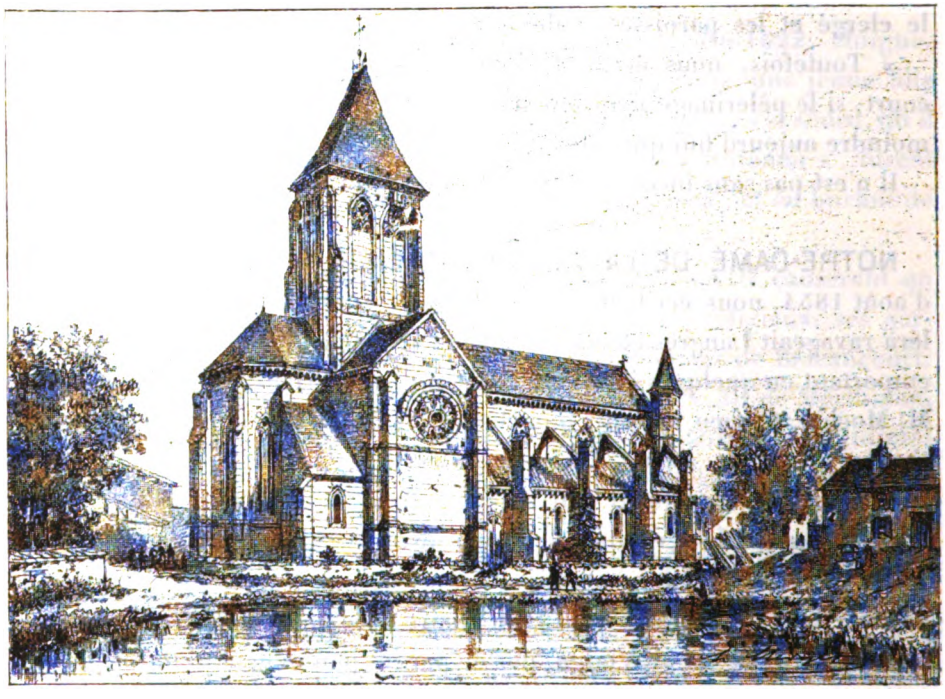
Le 1er octobre, une procession, autorisée par Mgr Guérin, partait de l'église. Toute la paroisse était là, le maire avec son conseil. Tous suivaient une statue de la Sainte Vierge, portée par les jeunes gens. Elle prit solennellement possession de ce sommet. L'année suivante, une jolie chapelle y était bâtie aux frais de tous. Mgr Guérin voulut offrir lui-même la statue qui rayonne aujourd'hui derrière le tabernacle.

En 1858, par une délibération spéciale, et de concert avec M. le curé, le conseil municipal réglait que la fête annuelle de N. D. de la Reconnaissance aurait lieu à perpétuité le dernier mardi du mois d'août. Depuis cette époque, ce jour-là est pour tout un peuple un jour de fête et de grande joie. Vingt ou trente prêtres, de nombreux fidèles du voisinage y prennent part. De locale qu'elle était au début, cette dévotion est devenue régionale. Souvent même, de Bourbonne-les-Bains, les étrangers présents aux eaux thermales se joignent aux habitants du pays, prenant leur part des indulgences plénières accordées par Pie IX en 1877.

Une fresque garnit le fond du sanctuaire et représente le vœu de 1854.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE BLÉCOURT. La paroisse de Blécourt, au canton de Joinville, possède un pèlerinage très ancien dont Mgr Fèvre a écrit l'histoire. Suivant les *Mémoires historiques* de Baugier et le *Recueil des historiens des Gaules,* il existait dès le septième siècle à Blécourt une chapelle, que Dagobert Ier érigea en église. Déjà renommée dans les temps mérovingiens, N. D. de Blécourt continua d'attirer de nombreux pèlerins. Parmi eux un jour se trouva le Pape lui-même. Saint Léon IX, transféré du siège



NOTRE-DAME DE BLÉCOURT.

de Toul à celui de Rome, revenait présider le concile de Reims : il s'arrêta à « Bléhécourt, faire sa prière à la Bienheureuse Mère du Sauveur ».

C'était en 1049. Deux siècles plus tard, le sire de Joinville allait partir pour la croisade. Assemblant ses vassaux, il leur dit : « Seigneurs, je m'envai outre-mer et je ne sai si je revenrai. Or, venez avant; si je vous ai de riens mesfait, je vous le desferai l'un après l'autre... J'envoyai quérir l'abbé de Cheminon, pour me réconcilier à lui; il me bailla et ceignit mon bourdon à la main. Et je men allai d'abord à de saints pèlerinages, à Blé-hecourt et Saint-Urban, à piés deschaux; et onques ne retournai mes yex vers Joinville, pour ce que li cuers ne me attendrisit dou biau chastel que je lessoie et de mes dous enfans. »

Digitized by Google

Comme *ex-voto* de son pèlerinage, Joinville enrichit l'église de Blécourt « d'un beau vitrage », et, de retour, il fit peindre sur un autre vitrail un miracle dont il avait été témoin pendant la traversée. C'était un matelot tombé dans la mer et soutenu sur les eaux par la Sainte Vierge. Nous avons raconté cet épisode en parlant de N. D. de Vauvert, p. 718.

La statue de N. D. de Blécourt est en bois et richement drapée; elle porte sur le bras droit son divin Fils et dans la main gauche un lis symbolique. Bien qu'elle soit assise, la statue mesure un mètre quarante centimètres de hauteur. La fête patronale se célèbre le 25 mars.

Quant à l'église qui l'abrite, c'est un édifice remarquable. Rebâtie vers 1223, elle fut consacrée, en 1272, par les évêques de Toul, de Châlons et de Langres, assistés par les abbés de Saint-Urbain, de Jovilliers et de Montiérender. Elle a été réparée, en 1878, par la commune de Blécourt, par les offrandes volontaires auxquelles se joignirent les secours du ministère des beaux-arts.

NOTRE-DAME DU VAL, à Vignory. Près de Vignory, dans une forêt, une petite chapelle avait été bâtie, cinquante ans à peine avant la Révolution.

Par la plume de M. Henri Guillaumot, le *Pèlerin*, en 1874, racontait à son sujet une singulière anecdote.

Depuis l'érection de cette chapelle, il n'a jamais été possible de trouver dans l'intérieur une seule toile d'araignée, si petite qu'elle pût être. Le fait est de notoriété publique. Or, un charretier, ancien soldat, passait par là, il y a quinze ans, avec trois compagnons; il s'entretenait de ce fait singulier. Mais, esprit fort et très impie, le charretier lance contre la Vierge du Val un blasphème qu'il n'a pas le temps d'achever. Il reste la bouche grande ouverte et la langue pendante, jusqu'à ce que ses compagnons, tombant à genoux, implorent son pardon. Le charretier lui-même les imite. Après un assez long temps, sa bouche se referme : « Pardon, mes amis, dit-il, je vais me confesser! » Cet homme, ses trois témoins et le prêtre qui reçut la confession, vivaient encore en 1875. (V. le *Pèlerin* de 1874, p. 476.)

NOTRE-DAME DU PRIEURÉ et **NOTRE-DAME AUX VOLETS**, à Bourbonne-les-Bains. Bourbonne-les-Bains, célèbre par ses eaux thermales, possède deux Vierges renommées, et jadis le but de pèlerinages fréquents. L'une, comme son nom l'indique, provient d'un ancien prieuré et se vénère aujourd'hui à l'église paroissiale; la seconde est une image enfermée

Digitized by Google

en un tableau à volets mobiles, que les flammes d'un incendie respectèrent, en 1717.

La rue où elle était exposée prit, à cette occasion, le nom de rue de la Vierge. Quant au tableau miraculeusement préservé, on l'enferma dans un étui de plomb, que l'on déposa dans le socle d'une statue monumentale. La Révolution renversa la statue, sans toucher au socle ni à son trésor, et, en 1850, une statue nouvelle fut inaugurée, gardienne de tous les anciens souvenirs.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Fresnes, à Frécourt et à Cuves. Sous ce titre plusieurs paroisses du diocèse de Langres vénèrent la Très Sainte Vierge.

Fresnes, au canton de Bourbonne-les-Bains, avait, avant 93, une chapelle très visitée sur un tertre voisin du bourg. Rasé à cette triste époque, le sanctuaire fut relevé en 1854, par la reconnaissance des habitants délivrés du choléra. La statue, qui avait échappé à l'impiété, fut alors dorée tout entière et reprit possession de la chapelle gothique, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne.

La paroisse de Frécourt, canton de Neuilly-l'Évêque, visite, depuis plus de cinq cents ans, dans sa chapelle, N. D. de Pitié. Pendant les mois de mai et de septembre, les pèlerins du voisinage se pressent aussi autour de la Vierge des Douleurs.

Cuves, au canton de Clefmont, garde le souvenir de plusieurs enfants mort-nés et ressuscités sur l'autel de N. D. des Sept-Douleurs. Tout récemment encore, Virginie Bauleret, réputée incurable, y recouvrait le parfait usage de ses jambes. Les pèlerins s'y rendent nombreux les dimanches qui précèdent ou qui suivent la fête de Pâques.

NOTRE-DAME DES RUAUX, sur la paroisse de Parnot, canton de Bourbonne, est une chapelle fort ancienne, adossée à un rocher, où fut trouvée la statue qu'on y vénère. Une fontaine coule près de là, et plusieurs guérisons y ont été obtenues.

Villars, au même canton, a **NOTRE-DAME DE LA SALETTE**, et Voisey a pu sauver de la fureur des protestants et des révolutionnaires deux statues de Marie, l'une du douzième et l'autre du treizième siècle, toutes deux l'objet d'une grande vénération.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE TROYES

N. D. du Chêne, a Bar-sur-Seine.
N. D. de la Sainte-Espérance, a Mesnil-Saint-Loup.
N. D. des Vignes, a Neuville-sur-Seine.
N. D. de la Paix, a Cunfin.
N. D. du Chemin, a Vougrey.
N. D. de la Salette, a Colombey-le-Sec.
N. D. de Lourdes, aux Noës.

Le diocèse de Troyes occupe le centre de la Champagne. Suffragant de Sens, cet évêché, érigé au quatrième siècle, empruntait autrefois à la Bourgogne la portion de son territoire qui avoisine celui de la métropole. Il suit aujourd'hui les mêmes frontières que le département de l'Aube.

M. l'abbé Poupelier a réuni dans un petit volume, paru en 1865, l'histoire des principaux pèlerinages à la Sainte Vierge dans ce diocèse.

NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Bar-sur-Seine. Au sommet de la colline boisée qui domine Bar, du nord au midi, se trouve une chapelle, dont l'origine pourrait bien être druidique. Là, sous un titre que nous avons déjà retrouvé bien souvent, la Très Sainte Vierge est honorée de temps immémorial.

Le pèlerinage y était déjà en grand honneur, quand saint Bernard et sa sœur, la vénérable Humbline, s'y rendaient pour prier. Ici encore, dit la légende, une statue de Marie fut trouvée dans le creux d'un chêne par un pâtre. En vain il la transporte, joyeux, dans sa demeure ; par trois fois la statuette revient, et après elle les foules s'y précipitent de plus de vingt lieues à la ronde. Des grâces nombreuses répondent à ces empressements et les consacrent ; mais à tant de pèlerins, aux malades surtout, il fallait un abri ; la piété l'éleva près de l'autel rustique qui renfermait le chêne et sa statue.

Le pèlerinage prospéra dès lors sans éclipse. « La dévotion à N. D. du Chêne est plus forte que toutes les révolutions qui se font autour d'elle. Elle ne plie ni sous l'invasion des Anglais, au quatorzième siècle, ni sous les arguments des réformés, au seizième. Le scepticisme de la dernière époque, la sensuelle indifférence du temps présent ne lui font pas lâcher

Digitized by Google

prise. La dévotion à N. D. du Chêne a la solidité du rocher qui lui sert de piédestal, comme elle a la grâce des fleurs qui croissent alentour. »

Cependant, l'antique oratoire tombait de vétusté, sans voir diminuer le concours des fidèles. Vers le milieu du dix-septième siècle, les échevins de la ville de Bar s'en émurent. Témoins de la dévotion publique, des guérisons obtenues par de nombreux malades, ils adressèrent, le 28 mai 1669, une

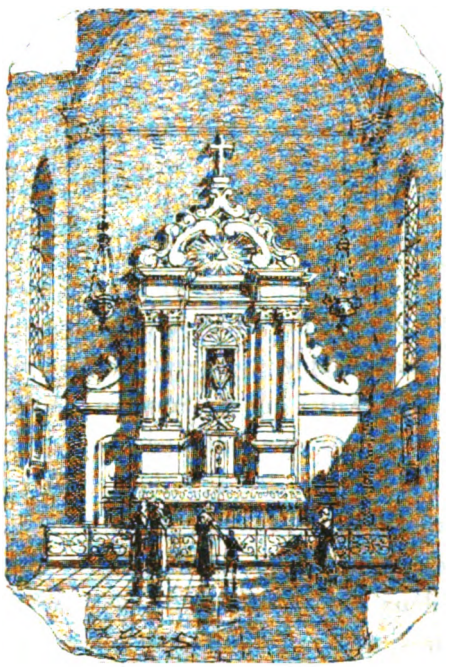
NOTRE-DAME DU CHÊNE, A BAR-SUR-SEINE.

supplique à madame de Montpensier, fille du duc d'Orléans. A titre de douairière du comté de Bar, la *Grande Demoiselle,* comme on l'appelait, possédait la forêt Notre-Dame et le chêne miraculeux. Elle s'empressa d'accueillir la demande des habitants. Une nouvelle chapelle s'éleva comme par enchantement. Les travaux furent si vite menés que trois mois plus tard, le 8 septembre, une première messe y fut célébrée, en présence de plus de six mille assistants de la ville et du voisinage.

Dans toutes les calamités, la Bourgogne et la Champagne se donnaient rendez-vous aux pieds de N. D. du Chêne. Les archives de la paroisse rapportent, à la date du 26 juillet 1758, le fait suivant : « Il pleuvait

Digitized by Google

depuis six semaines ; les blés germaient sur pied ; on proposa d'aller en procession à la chapelle. Le bailliage en robes, la maîtrise, la mairie, l'élection, tous les corps de métiers et les habitants partirent de l'église ; la pluie tombait abondamment, et quand on arriva à la chapelle, tout le monde était mouillé jusqu'à la peau. M. le chanoine Autrand monta sur l'autel pour descendre la Vierge. Au même instant, les nuages qui étaient sur nous se séparèrent comme l'on ouvre deux rideaux, sans vent; l'air, au contraire, était fort tranquille, ce qui est contre nature. Alors tout le monde s'écria : Miracle!



NOTRE-DAME DU CHÊNE.

La Vierge fut portée sous un dais à la paroisse de Bar, où elle resta douze jours. Des larmes coulaient des yeux de près de deux mille témoins, et le temps est ensuite resté constamment beau.

« Je ne suis pas fanatique, je ne crois pas facilement, mais j'ai vu et j'en crois mes yeux, et je certifie le fait être véritable.

« Il y a un procès-verbal signé de tout le monde.

« *Signé :* LEFRANÇOIS l'aîné. »

La Révolution elle-même arrêta ses audaces devant la vénération publique qui entourait N. D. du Chêne. Le pèlerinage ne fut jamais interrompu et reprit avec ferveur dès que l'orage fut un peu apaisé. En 1815,

Digitized by Google

quand les alliés faisaient expier à la France, dans les amertumes de l'invasion, leurs défaites de vingt ans, l'empereur d'Autriche, François II, vint s'agenouiller devant N. D. du Chêne.

Pendant tout le mois de mai, le dimanche du Bon-Pasteur, à l'Assomption et à la Nativité, la vieille chapelle était trop étroite pour la foule des pèlerins. Aussi, en 1866, un projet hardi fut conçu par M. l'abbé Prud, curé de Bar, et mené à bonne fin. Dès 1869, la ville de Bar et la Champagne entière s'enorgueillissaient de ce monument gothique qui se dresse sur le coteau, au-dessus des grands bois, et qui porte jusque dans les airs l'image de la bonne N. D. du Chêne.

« Tous les ans, nous écrit M. l'abbé Norié, secrétaire de l'évêché, Mgr l'évêque préside le pèlerinage diocésain de N. D. du Chêne, le mardi dans l'octave de la Nativité. Le chiffre des pèlerins varie entre quatre et six mille, et la messe se célèbre en plein air, au milieu du plus grand recueillement. »

« Tout cela, conclut dans une lettre M. Éliot, le vénérable archiprêtre de Bar-sur-Seine, tout cela indépendamment des pèlerinages isolés qui ont lieu pendant la belle saison. En hiver, la chapelle, située au milieu d'une forêt, est à peu près inabordable ; mais rien d'attrayant comme notre sainte montagne pendant l'été. Aussi que de familles, de communautés, de pensionnats de la ville de Troyes viennent y passer des journées entières !

« Notre statuette est une N. D. de Pitié ; elle est placée dans le tronc d'un vieux chêne, entouré d'un petit édicule en bois à claire-voie. Le maître-autel est appliqué contre le chêne. La chapelle renferme, à l'extrémité de ses nefs latérales, deux autres autels, dédiés à saint Joseph et à sainte Anne, bien nécessaires, à certains jours, pour la célébration des messes. »

NOTRE-DAME DE LA SAINTE-ESPÉRANCE, à Mesnil-Saint-Loup. Si le pèlerinage à N. D. du Chêne est d'une origine ancienne et indéterminée, celui que nous venons d'inscrire, après Pie IX, sous ce titre si doux de l'Espérance, n'a commencé qu'en 1852. A cette date, M. l'abbé André, curé de Mesnil-Saint-Loup, canton de Marcilly-le-Hayer, était reçu en audience par l'immortel Pontife qui a tant exalté la Sainte Vierge. Pie IX approuva l'institution d'une fête particulière en l'honneur de Marie, invoquée sous le titre de N. D. de la Sainte-Espérance, et accorda une indulgence plénière aux fidèles qui, le quatrième dimanche d'octobre, jour assigné à cette fête, communieraient dans l'église de Mesnil-Saint-Loup.

Une association naquit de cette bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ; moins de dix ans suffirent à lui recruter plus de cent mille adhérents,

Digitized by Google

répartis dans toutes les parties du monde. Un *Bulletin* mensuel, rédigé par les Pères Bénédictins établis à Mesnil-Saint-Loup, porte, depuis 1877, à tous les associés, les nouvelles de l'œuvre de N. D. de la Sainte-Espérance et de la « prière perpétuelle ».

En 1858 et 1859, le concours des pèlerins fut si considérable que tous comprirent la nécessité de construire une église plus vaste; d'ailleurs, l'ancienne, ouvrage des Templiers au treizième siècle, menaçait d'une ruine prochaine. Le projet, béni par Mgr Ravinet, s'est exécuté sur un plan magnifique. Plus de cent mille francs ont été offerts par la générosité des pèlerins et des fidèles d'alentour.

Depuis 1866, époque de la première messe célébrée dans l'église nouvelle, deux familles religieuses prospèrent à son ombre. En 1864, des Bénédictins de la Congrégation de N. D. de Mont-Olivet, un peu plus tard des religieuses du même Ordre, venaient s'abriter à l'ombre de N. D. de la Sainte-Espérance et développer son culte.

Tous ces détails, et d'autres que nous sommes obligés d'omettre, nous sont fournis par la première année du *Bulletin* de l'œuvre et par une lettre de dom Emmanuel, prieur de Mesnil-Saint-Loup.

N. D. de la Sainte-Espérance, convertissez-nous !

NOTRE-DAME DES VIGNES, à Neuville-sur-Seine ; **NOTRE-DAME DE LA PAIX**, à Cunfin, et **NOTRE-DAME DU CHEMIN**, à Vougrey.

Nous inscrivons sous le même titre ces trois monuments, qui sont moins des pèlerinages que des témoignages publics de la dévotion ou de la reconnaissance.

Le premier s'élève sur le plateau, dit de Champbouton, qui domine la paroisse de Neuville-sur-Seine, au canton de Mussy, entre Bar-sur-Seine et Châtillon. M. l'abbé Poupelier, curé de la paroisse, en conçut le projet pendant un voyage qu'il fit à Rome, en 1862, lors de la canonisation des martyrs japonais. Une souscription réunit une somme assez importante pour élever, au milieu des vignes, une haute statue qui en prit le nom.

L'inauguration eut lieu le 19 septembre 1864, sous la présidence de Mgr Ravinet, entouré de quinze mille pèlerins qui chantaient :

« J'aime à te voir debout sur ta colonne :
Sous ton pied la montagne abaisse sa fierté ;
Le pavillon du Ciel de ses feux te couronne ;
De pampres verdoyants la Terre t'environne.
Tout en ces lieux connait ta royauté. »

Comme il convenait, la Vierge colossale établie à Champbouton pour bénir et protéger les vignes tient dans une main un raisin, symbole d'une

Digitized by Google

des principales richesses de la Champagne ; de l'autre, elle montre le ciel. De là, le vigneron doit attendre le couronnement de ses efforts ; là, se trouve le but final de tous ses travaux.

N. D. de la Paix, à Cunfin, est un monument plus modeste, assis sur une colline moins haute. L'inauguration eut lieu le 30 octobre 1864, sous la présidence de M. l'abbé Langevin, vicaire général de Troyes. Trois mille fidèles y assistèrent, félicitant M. l'abbé Robert, curé de Cunfin, à qui revient l'honneur de l'entreprise.

N. D. du Chemin, due à l'initiative de M. l'abbé Guyot, curé de Vougrey, fut bénite le 9 juin 1862, en souvenir de plusieurs grâces demandées et obtenues. L'une d'elles fut l'érection de Vougrey en succursale, et une autre le classement inespéré d'une route. De là, le nom de N. D. du Chemin, que les pèlerins et les voyageurs saluent et visitent avec amour.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE, à Colombey-le-Sec, et NOTRE-DAME DE LOURDES, sur la paroisse des Noës, sont des pèlerinages récents. La proximité de la ville de Bar-sur-Seine pour la première, le voisinage de la ville épiscopale pour la seconde, donnent à certains jours une très grande animation à ces nouveaux sanctuaires.

Digitized by Google

DIOCÈSE DE SENS

N. D. de Pitié, a Héry.
Id., a Saint-Martin-sur-Ouane.
N. D. de Pitié, a Villefranche.
Id., a Villeneuve-la-Guyard.
N. D. de Belle-Vue, a Tronchoy.
N. D. des Écharlis, a Villefranche-Saint-Phal.
N. D. de Verlin.
N. D. de Champrond, a Vinneuf.
N. D. de la Bonne-Mort, a Chailley.
N. D. de Mailly-la-Ville.
N. D. de Saint-Moré.
N. D. de la Pierre-qui-vire.
N. D. d'Orient, a Sermizelles.

Ce diocèse, dans lequel s'est fondue une autre Église non moins illustre, celle d'Auxerre, a été profondément bouleversé par le Concordat. Fondée dès le premier siècle par saint Savinien, la métropole de Sens exerça une sorte de primauté sur les Gaules, depuis le règne de Charles le Chauve jusque vers l'an 1000. De là, pour les archevêques, le titre de primat des Gaules et de la Germanie. Avec Auxerre, Troyes et Nevers, Paris en relevait autrefois, mais l'élévation de ce dernier siège au rang d'archevêché, en 1622, porta à la métropole de Sens un coup sensible.

Le Sénonais, une partie du Gâtinais et l'Auxerrois, subdivisions des gouvernements de Bourgogne et de Champagne, ont formé ce diocèse, aujourd'hui renfermé dans les mêmes limites que le département de l'Yonne.

Parmi les cent douze évêques qui l'ont gouvernée, l'Église de Sens en honore dix-neuf comme saints, et celle d'Auxerre vingt-sept ; cependant, malgré ces grandes illustrations et les nombreuses abbayes semées sur son territoire, nous n'y rencontrons que très peu de pèlerinages à la Sainte Vierge. Le principal est celui de Saint-Edme, à Pontigny, près d'Auxerre, où se conserve, dans la magnifique église abbatiale, le corps du saint archevêque de Cantorbéry, mort en 1242. Mais notre cadre ne nous permet pas d'en parler ici.

NOTRE-DAME DE PITIÉ, à Héry, à Saint-Martin-sur-Ouane, à Villefranche et à Villeneuve-la-Guyard.

Digitized by Google

Sur quatre points du diocèse on honore la Vierge des Douleurs.

1° A *Héry*.

« Comme un frais archipel dans une mer immense,
Au sein de la prairie et du guéret riant
Qui finit seulement où la vigne commence,
Héry montre ses toits, brillants à l'orient...
Héry, que vous voyez s'allonger dans la plaine,
A l'occident, était une villa romaine...
Marthe, qui possédait ce gracieux séjour,
Embrassa, jeune encor, le culte du Calvaire :
Comme lieu de prière
Elle offrit son domaine au peuple d'alentour... »

Ainsi parlait, en 1887, un poète qu'inspiraient la vue et les souvenirs d'Héry. Mais revenons à la prose et à l'histoire, en résumant une savante notice que nous envoie M. Richard, d'Auxerre.

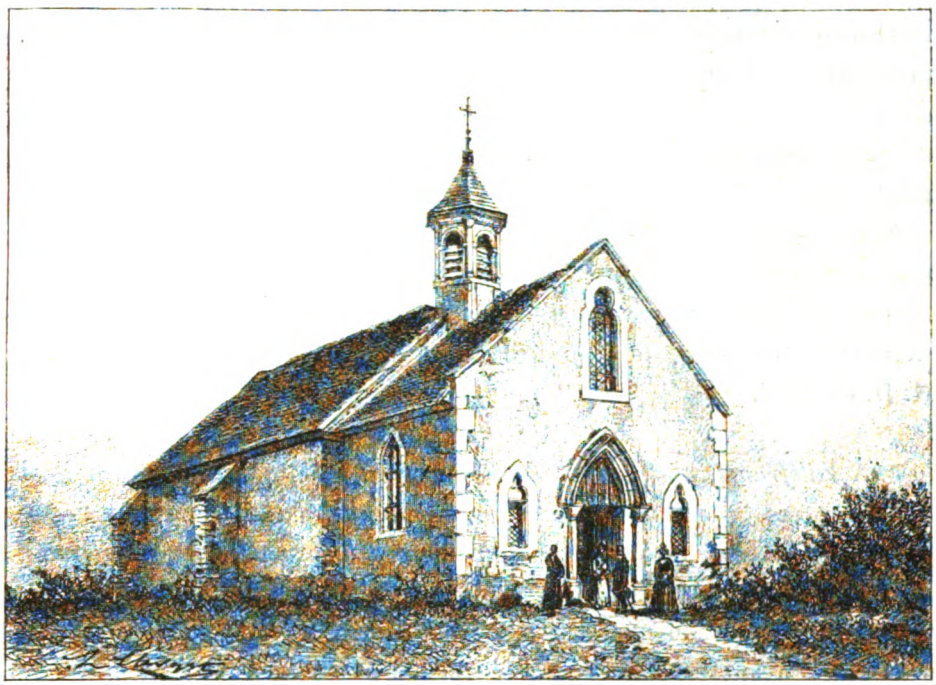
Héry est un gros bourg du canton de Seignelay. Le sanctuaire de N. D. de Pitié, qui se dresse au nord-est, couronne une colline appelée le Tartre ou le Tertre, et semble entaché à son origine des souillures du culte de Vénus. La tradition rapporte même qu'à l'époque de la conquête romaine, les druides, sur ces sommets, adoraient les faux dieux. Près de là, une fontaine, accompagnement obligé des cérémonies druidiques, coulait et coule encore, mais aujourd'hui purifiée par sa consécration à la Sainte Vierge. Au versant de la colline, une villa romaine s'allongeait au soleil couchant. C'est Héry.

Marthe, qui l'habitait, était fille d'un patricien de la ville de Langres. Convertie de bonne heure à la religion chrétienne, elle s'était séparée de son époux qui devint évêque d'Auxerre, et, suivie de quelques compagnes, elle se retira sur le Tartre, s'y construisit une habitation et une chapelle qu'elle dédia à la Vierge des Douleurs. Retouchée, restaurée, agrandie, l'humble chapelle a résisté à tous les orages politiques. Les invasions des barbares, le protestantisme, la Révolution ont passé et l'ont laissée debout.

Cette dernière, pourtant, la vendit, après l'avoir dépouillée de ses *ex-voto*. M. Germain Perrignon l'acheta pour la sauver ; mais ses héritiers, moins pieux sans doute, la tinrent fermée pendant plus de quarante ans. Alors les pèlerins, autrefois si nombreux, en désapprirent le chemin. Bien que tardive, l'heure de la résurrection sonna. En 1844, M. l'abbé Pélissier devint curé d'Héry ; il obtint de la famille Bernard les sacrifices nécessaires à l'acquisition de la chapelle, dont l'usage fut définitivement rendu à la population. Pour la restaurer et faire refleurir le pèlerinage, tout fut mis en œuvre par le zèle du pasteur.

Digitized by Google

Une souscription, dont le détail est sous nos yeux, s'ouvrit pour la paroisse. Toutes les familles tinrent à honneur d'y figurer. L'un promet une journée de maçon ou de menuisier; cet autre, un charroi gratuit; la famille Bernard et M. le comte de Vergennes, son héritier, offrent la garniture de l'autel; M. Richard, libraire à Auxerre, un missel romain; madame Duplessis, le tabernacle; madame la marquise de Biencourt, M. Malpas-Duchez, madame la comtesse de Brissac et madame la comtesse



NOTRE-DAME DE PITIÉ, A HÉRY.

de La Châtre, madame la supérieure générale des Sœurs de la Charité de Nevers, Sœur Philippine, née Angèle de Lamiraudie, souscrivent pour des sommes diverses. Grâce à ces cadeaux, la chapelle fut bientôt en bon état et reçut de nouveaux pèlerins.

En 1887, M. l'abbé Magne, successeur de M. Pélissier et héritier de son dévouement pour N. D. de Pitié, jetait dans les airs le clocher hexagone qui couronne le vieil édifice et remplace la flèche en pierre détruite par la Révolution. Son zèle médite encore de nouveaux agrandissements.

Que la Vierge Marie et les âmes dévouées lui viennent en aide!

2° A *Saint-Martin-sur-Ouane.* Distante d'environ cent mètres de l'église paroissiale, la *chapelle de Pitié,* à Saint-Martin, date du quinzième

Digitized by Google

siècle, mais ses soubassements semblent reposer sur des fondations plus anciennes. Elle était, avant la Révolution, le centre d'un pèlerinage très suivi : « *On y venait comme à Sainte-Reine* », disent les vieillards. Même à l'époque de la Terreur, elle fut respectée. Ce siècle, cependant, vit décroître la ferveur et le nombre des pèlerins.

En 1886, délabrée et presque oubliée, elle était menacée de disparaître, quand la guérison de mademoiselle Cécile Séguier, demandée à N. D. de Pitié, et obtenue contre tout espoir humain, marqua l'heure de la restauration. Dans leur reconnaissance, M. le baron Séguier, ancien préfet du Nord, son épouse et tous les membres de cette illustre famille rivalisèrent de générosité. La chapelle fut magnifiquement reconstruite, et, le 26 septembre, elle était bénite, au nom de Mgr le cardinal de Sens, par le Rév. Père Boyer, vicaire général et supérieur de Pontigny.

Nous empruntons ces détails à une petite brochure publiée en 1887; mais une autre nous est annoncée plus complète. La plume de M. l'abbé Arsène Bureau, nouveau curé de Saint-Martin, qui a déjà donné l'intéressante étude sur N. D. de Tonnerre, fait espérer un travail plus étendu sur N. D. de Pitié.

3° A *Villefranche,* au canton de Charny, une fontaine coule près de la chapelle; ses eaux, bues respectueusement sur place par les pèlerins ou emportées pour les malades, ont plus d'une fois procuré du soulagement. La chapelle est fort ancienne. Nous ne connaissons rien de son origine, peu de chose de son histoire; mais les pèlerins s'y rendent nombreux le vendredi d'avant les Rameaux et le troisième dimanche de septembre.

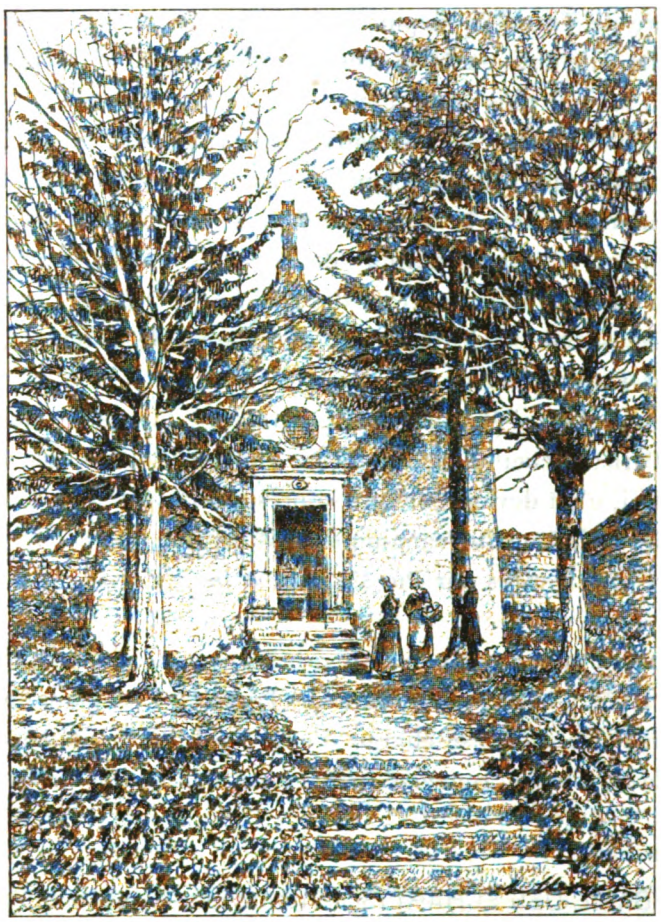
4° A *Villeneuve-la-Guyard,* dans le canton de Pont-sur-Yonne, existe, au village de Bichain, une petite chapelle bâtie en 1702 et but d'un pèlerinage assez fréquenté. La statue de N. D. de Pitié, sauvée pendant la Révolution, fut, en 1830, mutilée par deux misérables. Leur mort tragique suivit de près l'attentat et demeure comme une leçon pour les profanateurs.

NOTRE-DAME DE BELLE-VUE, à Tronchoy. M. l'abbé Nicolas, curé de la paroisse, a écrit, en 1880, l'histoire de ce pèlerinage, avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Sens. Tronchoy, lisons-nous dans cet opuscule, a pour étymologie *truncus quercus,* tronc du chêne, et s'identifie, par son nom, avec le souvenir lointain d'une statue de la Très Sainte Vierge trouvée dans un chêne. Quant au titre de Belle-Vue qui décore ce sanctuaire, il serait moins dû à la beauté du site d'où émerge la chapelle,

Digitized by Google

qu'aux miracles nombreux, et quelques-uns assez récents, opérés en faveur des infirmes et spécialement des aveugles. Sous une autre forme, plus souvent usitée en Bretagne, c'est N. D. de Clarté.

La statue, qu'abritait un vieux chêne, fut découverte par un villageois. Il l'emporta dans sa demeure, et, quelque surveillance qu'il y mit, la



NOTRE-DAME DE BELLE-VUE, A TRONCHOY.

statue revint par deux fois à son arbre préféré. Une troisième fois, la paroisse entière la transporte à l'église du village. Vaine précaution! La Madone fut le lendemain retrouvée sur le chêne. Un jour, une chapelle le remplaça, et près d'elle les habitations se groupèrent, pour former le village de Tronchoy.

Pendant de longs siècles, N. D. de Belle-Vue jouit d'une réputation immense; les malades, et surtout les aveugles, s'y succédaient et s'en revenaient guéris. Le pèlerinage était très fréquenté, quand survint la Révo-

Digitized by Google

lution. Hélas! comme partout, et malgré la résistance des habitants de Tronchoy, quelques exaltés du voisinage détruisirent la chapelle, dont il ne reste plus que le sanctuaire et la statue miraculeuse, donnée par M. de Bourdeille, receveur des finances en Dauphiné et seigneur de Tronchoy; les débris furent jetés dans les fondations d'une maison voisine.

Le deuil dura longtemps; mais, grâce au zèle de M. l'abbé Gouley, premier curé de Tronchoy depuis la Révolution, grâce à la famille Quignard, la chapelle fut, en 1856, remise en honneur, et les pèlerins commencèrent à revenir plus nombreux.

Enfin, en 1864, Mgr Mellon-Jolly, archevêque de Sens, présidait à Belle-Vue une fête magnifique. Le pèlerinage revivait. En 1873, le concours fut si considérable, que la *Semaine religieuse* en rendait compte comme d'un événement. Plusieurs milliers de fidèles étaient là, portant ostensiblement sur leur poitrine la croix des pèlerinages. Parmi eux se distinguaient le sous-préfet et le président du tribunal de Tonnerre, M. le duc de Clermont-Tonnerre et sa famille.

Depuis cette date, l'élan ne s'est pas ralenti. En 1877, mademoiselle Riant, de Paris, recueillit les débris de l'antique statue, les fit réparer, et aujourd'hui, c'est devant elle que se pressent les pèlerins. Une confrérie de N. D. de Belle-Vue fut canoniquement érigée, dès 1864, et enrichie de plusieurs indulgences par Pie IX. Elle a pour devise : « *Profer lumen cæcis.* »

« J'espère qu'un jour, et peut-être prochainement, la chapelle sera rebâtie, nous écrit M. l'abbé Prieux, curé de Tronchoy; les plans sont faits, et une personne charitable se charge d'une partie de la dépense... »

Partout la Révolution renverse, mais, sans se lasser, la Religion restaure et rebâtit!

NOTRE-DAME DES ÉCHARLIS, à Villefranche-Saint-Phal. Sainte-Marie des Écharlis, ou de Scarleis, était une abbaye de Bénédictins, fondée en 1031 par Vivier de La Ferté, sur le point de partir pour la croisade. C'est là que sainte Alpais, de Cudot, rencontrera un guide éclairé pour la conduire jusqu'aux sommets de la perfection. Située entre Pontigny et la Cour-Dieu, l'abbaye des Écharlis rivalisait d'importance et de prospérité avec ses puissantes voisines.

La dévotion à N. D. des Douleurs, dans l'église de l'abbaye, date vraisemblablement des premiers temps de la fondation. « Il me semble, nous écrit M. l'abbé Giffard, curé de Villefranche et deux fois pèlerin de Jérusalem, que les croisés avaient apporté de Palestine le culte envers

Digitized by Google

N. D. de Pitié. Aussi, Pierre de Saint-Phal, octroyant, vers cette époque, une charte d'affranchissement à ses vassaux, s'inspira de ce qu'il avait vu à la porte du saint Sépulcre et mit sous la protection de la Vierge des Douleurs les nouveaux affranchis de ses terres. »

Quoi qu'il en soit, le pèlerinage était florissant au seizième siècle, quand les huguenots, maîtres de la contrée, y semèrent la ruine. Près de l'église existe une fontaine, dite miraculeuse, et que visita Louis le Gros. Ces ruines relevées à la hâte menaçaient de nouveau, quand déjà grondait un nouvel et plus terrible orage.

En 1789, l'abbé commendataire se décidait à rebâtir l'église; les murs avaient deux mètres et demandaient à monter encore, mais les religieux durent s'enfuir à la hâte. Peu après, la Révolution était déchaînée et vendait, au mois de septembre 1790, pour vingt mille francs en assignats et sept mille en or, l'abbaye et ses dépendances.

L'acquéreur fut le menuisier du couvent, Luc Leriche, qui, pour cette somme dérisoire, devint propriétaire d'immeubles représentant aujourd'hui trois millions.

A droite de l'entrée principale de l'abbaye se trouvait une chapelle extérieure, dite chapelle des pèlerins. Elle existe encore et porte tous les caractères du style du treizième siècle. Au-dessus de l'autel, on voit un groupe en pierre. C'est N. D. de Pitié, tenant son divin Fils sur ses genoux. Bien que l'abbaye fût passée en des mains profanes, la chapelle continuait de revoir les pèlerins.

Jusqu'en 1870, une procession se formait à l'église de Villefranche, distante de dix-huit cents mètres, et se composait des fidèles de la paroisse, auxquels se joignaient de nombreux étrangers.

Hélas! faut-il le dire? Depuis nos désastres, le pèlerinage est loin de réunir la même affluence. Pour plusieurs, la dévotion consiste à tremper dans la fontaine un linge, que l'on fait bénir et qu'on porte aux malades, ou à faire réciter un évangile.

« J'ai dans mon église paroissiale, ajoute M. l'abbé Giffard, une statue en bois du quatorzième siècle, représentant la Vierge-Mère. L'Enfant Jésus tient un oiseau aux ailes épandues. On m'assure que c'est l'antique Vierge du pèlerinage des Écharlis. Quand, en 1875, je voulus orner l'église remise à neuf, je ne voulais pas y remettre cette statue, qui est loin d'être belle; mais on me dit de toutes parts : Voilà la Vierge qu'on n'a jamais invoquée en vain; gardez-vous bien de la remplacer! L'avertissement me parut bon et m'empêcha de faire une faute, en froissant un sentiment si respectable. »

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE VERLIN. Verlin, au canton de Saint-Julien du Sault, n'est plus qu'une pauvre paroisse, privée d'un pasteur résident. M. l'abbé Boisselle, curé de Cudot, qui la dessert, nous adresse quelques renseignements sur son état actuel. Quant à son origine, il ne reste aucun monument écrit; et les anciens, interrogés, ont répondu : « Le pèlerinage a toujours existé; nous avons entendu dire la même chose à nos ancêtres. »

L'église, construite au treizième siècle et retouchée au quinzième, appartenait aux Templiers. La statue de la Vierge est en pierre, haute de 1 mètre 70 centimètres; elle tient l'Enfant Jésus sur son bras. Badigeonnée, hélas! et toujours habillée, elle semble remonter au quinzième siècle.

Le pèlerinage était autrefois très fréquenté, surtout le 25 mars et le 8 septembre; mais ici encore, l'indifférence gagne sensiblement, et le gros des pèlerins se compose surtout d'étrangers.

Il y avait autrefois une confrérie de N. D. de Verlin; elle ne compte plus que quelques rares associés. M. l'abbé Boisselle fut l'heureux inventeur, en 1874, du corps de sainte Alpais, dont M. l'abbé Tridon vient d'écrire l'histoire.

NOTRE-DAME DE CHAMPROND, à Vinneuf, est la gloire du canton de Sergines, qui possède encore les ruines de la célèbre abbaye de la Pommerais, fondée, en 1164, par Thibaud de Champagne.

On raconte, nous écrit M. l'abbé Ballacey, curé de Vinneuf, que la statue fut trouvée dans l'intérieur d'un chêne, et le quartier qui s'étend au levant porte encore le nom de Beau-Chêne. Aux archives de l'Yonne, il est fait mention d'un village à Champrond dès le neuvième siècle; mais, détruit par les guerres, il n'en serait resté que la chapelle, rebâtie par la piété des habitants.

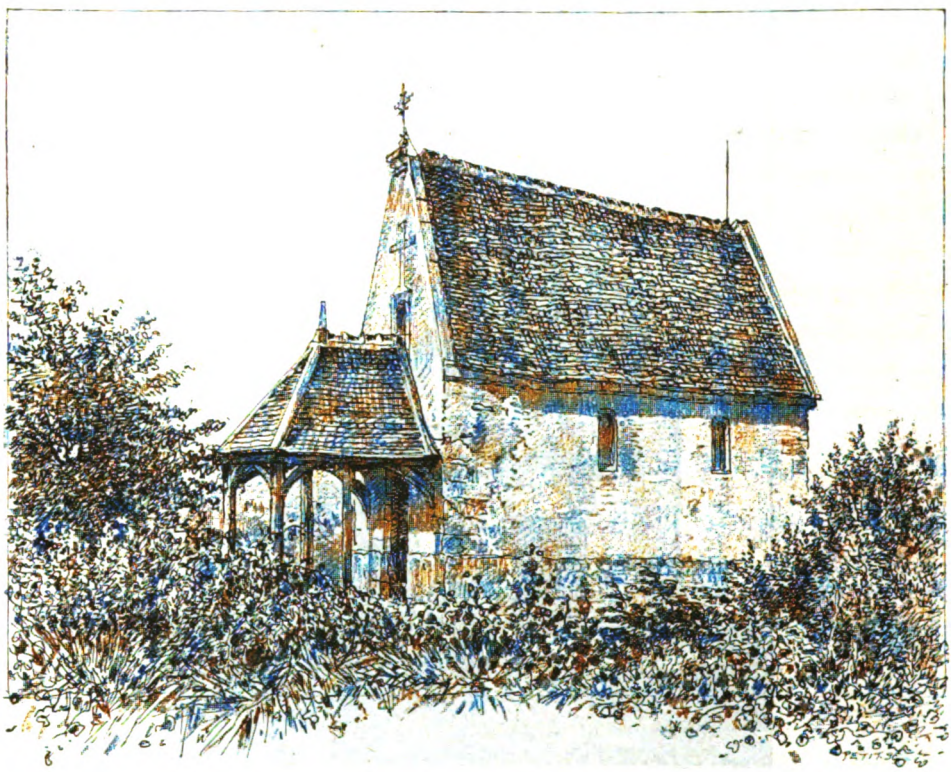
On avait recours à N. D. de Champrond en faveur des enfants mort-nés, et surtout dans les temps de fléaux publics. Ce ne fut jamais en vain, car aucune épidémie ne visita Vinneuf. Le vicaire de la paroisse, M. l'abbé Morin, répara la chapelle, en 1788, à la veille de la Révolution; trois ans plus tard elle était vendue, avec les grands bois qui l'entourent et qui appartenaient à la famille de Tilly. Le fermier de l'acquéreur convertit la chapelle en écurie, mais ce profanateur fut attaqué et mourut peu après d'une maladie extraordinaire, dans laquelle on vit autre chose qu'une coïncidence.

En 1845, M. Jacques Chereau, maire de Vinneuf, fit nettoyer et réparer la chapelle; Mgr l'archevêque de Sens vint lui-même la réconcilier, et les

Digitized by Google

paroisses de Vinneuf et de Bazoches-lez-Bray reprirent leurs pèlerinages annuels du lundi de la Pentecôte et du 8 septembre.

En 1866, la *Bande noire* qui avait acheté cette propriété, les bois et la chapelle, remit le tout en vente. Le zèle du vénérable prêtre qui nous écrit s'émeut à cette nouvelle. Aucune démarche ne lui coûte pour sauver ce sanctuaire; il vient à Paris, obtient une promesse de vente. Une souscrip-



NOTRE-DAME DE CHAMPROND, PRÈS VINNEUF.

tion, couverte de deux cent quatre-vingt-huit noms, procure en quelques jours la somme nécessaire. La chapelle appartient aujourd'hui à la fabrique de Vinneuf.

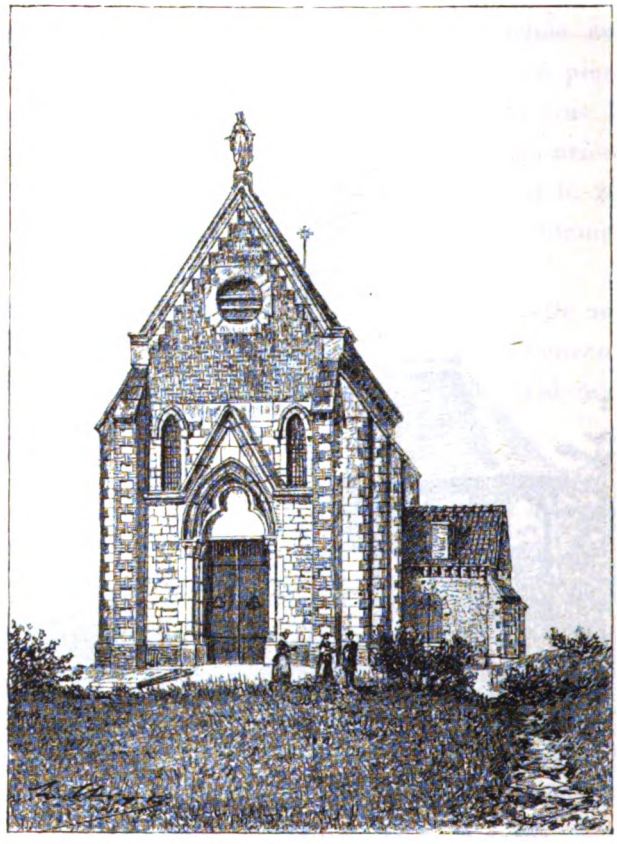
En 1870, la paroisse éprouva de nouveau la protection de Marie.

Les habitants avaient poursuivi un détachement de Prussiens auquel ils avaient fait quinze prisonniers. On s'attendait à de terribles représailles : il n'en fut rien, et tous attribuèrent cette faveur à N. D. de Champrond. « Et cependant, conclut M. l'abbé Ballacey, malgré tant de bienfaits, le pèlerinage est aujourd'hui moins fréquenté qu'il y a dix-huit ans ! »

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA BONNE-MORT, à Chailley, est d'origine récente.

« En 1864, M. l'abbé Julien, curé de Chailley, nous écrit M. Truchy, son successeur, établit dans sa paroisse une confrérie de la Bonne-Mort. Mgr l'archevêque de Sens approuva cette dévotion, et peu après l'érection, sur une montagne qui domine la paroisse, d'une chapelle, sous le vocable



NOTRE-DAME DE LA BONNE-MORT, A CHAILLEY

de N. D. de la Bonne-Mort. Ce sanctuaire, bénit le 22 septembre 1867, devint le siège de la confrérie et fut comblé de riches indulgences. Dans les premières années, alors que les processions n'étaient pas interdites, il s'y rendait pour la fête patronale, le troisième dimanche de septembre, un nombre considérable de fidèles; mais, hélas! depuis plusieurs années, à peine si quelques familles étrangères à la paroisse y assistent. »

Mailly-la-Ville, au canton de Vermenton; *Saint-Moré,* au canton de Vézelay, et *Sainte-Marie de la Pierre-qui-vire,* dans celui de Quarré-les-Tombes,

Digitized by Google

possèdent, à défaut de pèlerinages, des statues colossales élevées en l'honneur de la Sainte Vierge. La première a de plus une chapelle bénite au mois de mai 1868 par Mgr l'archevêque de Sens, sous le titre de *N. D. de Bon-Secours*. La seconde fut élevée en souvenir de la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception, et la troisième sur un rocher branlant, jadis consacré, dit-on, aux sacrifices druidiques.

Il est sanctifié aujourd'hui par la présence de la Vierge très pure et par les vertus des enfants du Père Muard, qui habitent le monastère voisin.

Enfin, sur une colline, en regard de Vézelay, M. le curé de Sermizelles éleva et bénit le 8 septembre 1857, en l'honneur de Marie, une chapelle sous le vocable de *N. D. d'Orient*.

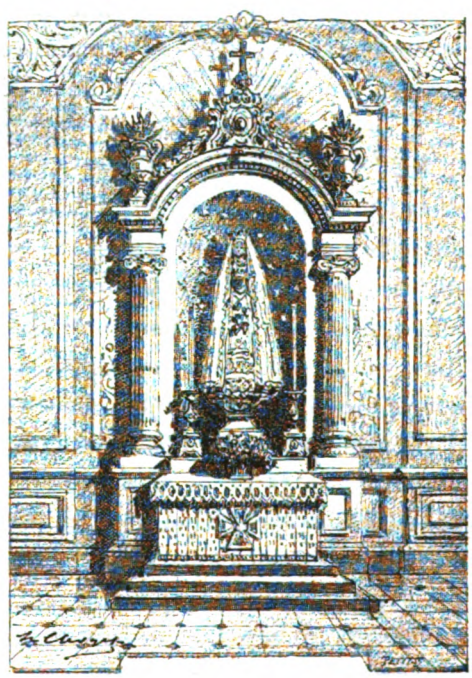
Digitized by Google

Digitized by Google

DIOCÈSE DE MEAUX

N. D. de Pringy.
N. D. du Lys, a Dammarie-les-Lys.
N. D. de Montétis, a Lésigny.
N. D. de Bon-Secours, près Fontainebleau.
N. D. de Jouarre.
N. D. de Chelles.
N. D. des Souffrances, a Chelles.
N. D. du Chêne, a Crouy-sur-Ourcq.
N. D. de l'Assomption, a Crouy-sur-Ourcq.
N. D. des Ardents, a Lagny.
N. D. de Pitié, a Coulommiers.
Id., a Verdelot.
N. D. des Dimanches, près Coulommiers.
N. D. du Puy, a Sigy.
N. D. de Voulton.
N. D. de Rampillon.

Le territoire de ce diocèse, qui est aujourd'hui celui de Seine-et-Marne, appartenait autrefois presque par moitié à l'Ile-de-France et à la Champagne, comprenant la Brie et le Gâtinais. Suffragant de Paris depuis 1622, ce diocèse, nous écrit M. l'abbé Denis, chanoine de Meaux, était autrefois semé de sanctuaires célèbres en l'honneur de Marie. Chelles, Faremoutiers, Jouarre, Fontaine-les-Nonnes, Nanteuil, Granchamp, Juilly et vingt autres abbayes, tant d'hommes que de femmes, s'honoraient du titre de Notre-Dame et florissaient sous sa protection.



NOTRE-DAME DE PRINGY.

NOTRE-DAME DE PRINGY.

A deux lieues à l'ouest de Melun, la paroisse de Pringy honore une Vierge noire dont la couleur suffit à révéler la haute antiquité.

Le pèlerinage remonte au moins au onzième siècle, et des chaînes suspendues à la muraille y attestent, depuis cette époque, la bonté de Marie envers un prisonnier accusé faussement. Devant la statue fut enterré, en 1592, messire Michel de

Digitized by Google

Castelnau, un vaillant chevalier qui choisit « ce lieu et chapelle de N. D. de Pringy, où il s'est fait plusieurs miracles », comme il est écrit sur sa tombe. L'eau d'une fontaine voisine abreuve les pèlerins, et plusieurs d'entre eux, pleins de confiance, en emportent pour les malades.

N. D. du Lys, à Dammarie-les-Lys. Dans le voisinage de Pringy, la paroisse de Dammarie, dont le nom seul est un hommage à la Reine du Ciel, possédait une abbaye célèbre. Blanche de Castille la fonda en 1244; saint Louis renchérit encore sur les générosités de sa mère et y appela les religieuses de l'Ordre de Cîteaux. La Révolution a passé, et de l'antique église, où Marie reçut tant d'hommages, il ne reste que des ruines.

Hélas! il nous faut dire la même chose de *N. D. de Montétis,* fondée à Lésigny, au nord de Brie-Comte-Robert. Cette abbaye fut fondée, en 1170, par Louis le Jeune et son épouse, Adèle de Champagne. Elle dura peu. Mais de ses biens réunis à l'abbaye voisine des Hiverneaux, il resta une petite chapelle en grande vénération dans la contrée. Les pèlerins y accouraient nombreux, surtout le 8 septembre. On y venait pour obtenir la guérison de la fièvre. Louis XII octroya une foire qui devait se tenir le lendemain et le surlendemain de la fête. C'est le seul souvenir qui survive. La chapelle fut vendue et démolie par la Révolution.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, près Fontainebleau. A quelque distance de Fontainebleau, sur la route qui conduit à Melun, une petite chapelle s'offre à la vue et porte le nom de N. D. de Bon-Secours. En 1661, un cavalier, de la compagnie du grand Condé, nommé d'Auberon, était emporté à cette place par un cheval fougueux qui le traînait sur les cailloux, un pied dans l'étrier. Dans ce péril, le gentilhomme se recommande à la Sainte Vierge; aussitôt le cheval s'arrête, et, descendant sans blessures, d'Auberon place lui-même dans un chêne une statue de sa libératrice.

Quand, en 1690, le chêne tomba, il fut remplacé par une chapelle, vers laquelle la dévotion conduisit les pèlerins. 1793 renversa l'oratoire, mais à la Restauration, Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême l'ayant relevé, Pie VII enrichit d'indulgences l'association qui s'y était rétablie.

NOTRE-DAME DE JOUARRE. Sainte Fare avait fondé l'abbaye qui de son nom devint Faremoutiers. Sainte Téchilde, sa principale disciple, fonda à son tour, avec sainte Aguilberte, N. D. de Jouarre, où devaient se former sainte Berthilde et la Bienheureuse Éthérie, abbesse de Soissons.

Digitized by Google

Admirable succession, fécondité merveilleuse qui montrait à un monde encore à demi sauvage toutes ces fleurs de sainteté écloses sous le regard de la Reine des Anges !

Après sainte Téchilde, le monastère fut gouverné par une suite de pieuses et illustres femmes, joignant ordinairement aux plus grands noms de France les plus hautes vertus.

NOTRE-DAME DE JOUARRE.

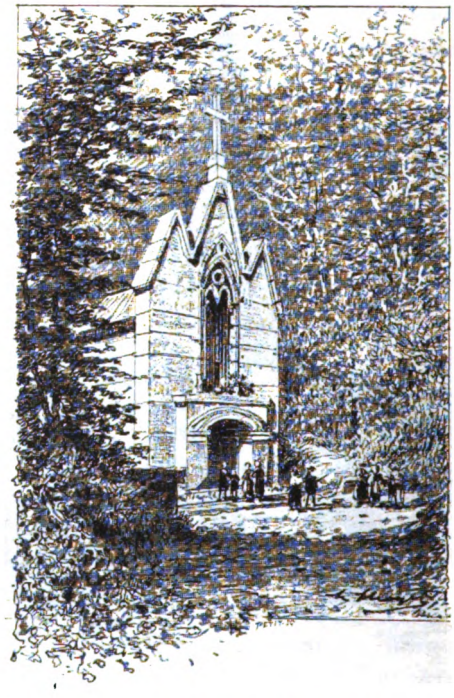
La Révolution entassa les ruines à Jouarre, mais l'Église, qui a pour mission de les relever toujours, a fait refleurir ce lieu célèbre. Depuis 1837, les Bénédictines du Saint-Cœur de Marie y redisent avec le même amour les mêmes louanges à la Mère de Dieu.

NOTRE-DAME DE CHELLES. Non moins illustre que le précédent, le monastère de Chelles fut fondé par sainte Clotilde. Sainte Bathilde, épouse de Clovis II, l'avait en particulière estime ; elle y fit venir de Jouarre sainte Berthilde, dont le corps y fut gardé longtemps. Le treizème siècle vit s'élever à Chelles une des plus belles églises du royaume ; de magni-

Digitized by Google

fiques vitraux y redisaient toutes les douleurs et les gloires de la Très Sainte Vierge. Vers 1620, le duc d'Aumale ayant envoyé à l'abbesse Marie de Lorraine, sa sœur, une statuette sculptée dans le chêne miraculeux de Montaigu, on bâtit pour la recevoir une chapelle distincte qui devint un lieu de pèlerinage.

L'abbaye possédait encore un autre oratoire où l'on vénérait une statue de *N. D. des Souffrances,* que l'on voit encore aujourd'hui dans l'église paroissiale.



NOTRE-DAME DU CHÊNE, A CROUY-SUR-OURCQ.

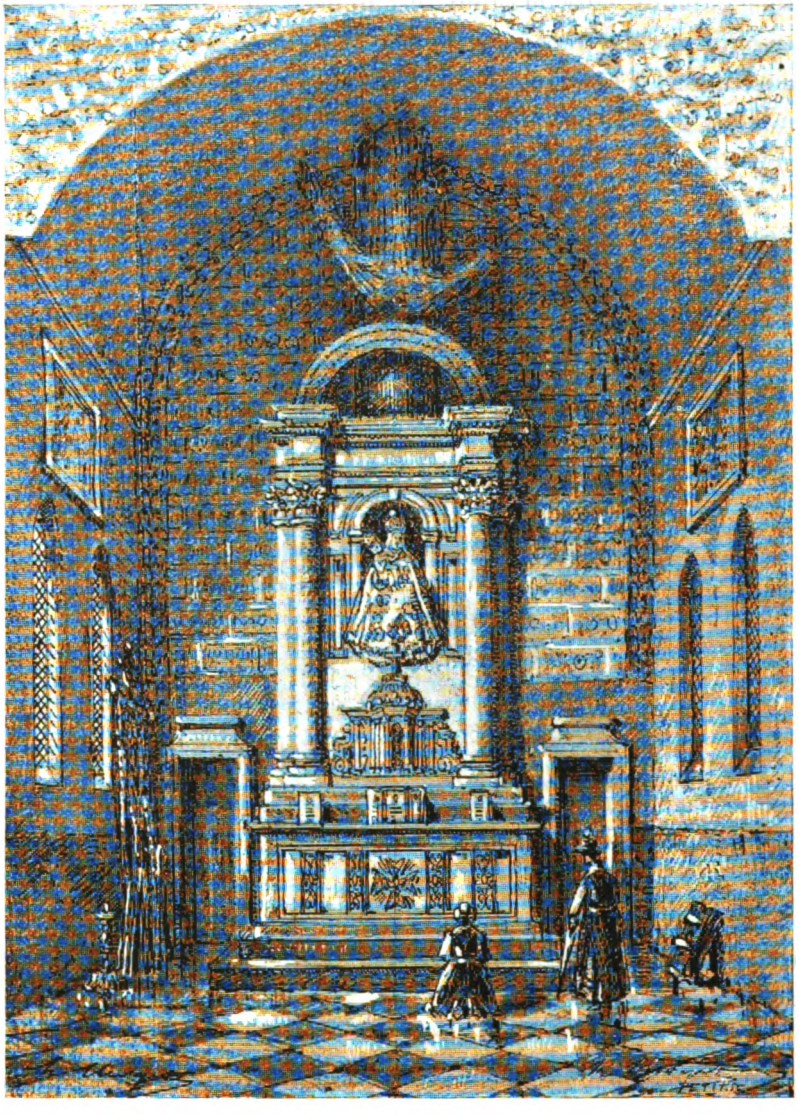
NOTRE-DAME DU CHÊNE, à Crouy-sur-Ourcq.

D'après dom Toussaint du Plessis, Bénédictin de Saint-Maur et historien de l'église de Meaux (t. Ier, p. 547), une petite statue de la Sainte Vierge, trouvée dans un chêne vers le commencement du dix-septième siècle, donna naissance à un pèlerinage, comme nous en avons déjà vu surgir tant d'autres en de semblables conditions. La piété publique abrita d'abord la statue d'un simple toit de planches qui renfermait aussi le pied du chêne.

En 1722, Bernard-François Potier, duc de Tresmes et seigneur de Crouy, fonda tout proche une maison des Pénitents du Tiers Ordre de Saint-François, de la province de France, dits de Picpus. Ceux-ci, approuvés par

Digitized by Google

lettres patentes de Louis XV, et avec le consentement du cardinal Henry de Bissy, évêque de Meaux, remplacèrent le rustique oratoire par un autre plus digne, et le pèlerinage à N. D. du Chêne devint très florissant. Près



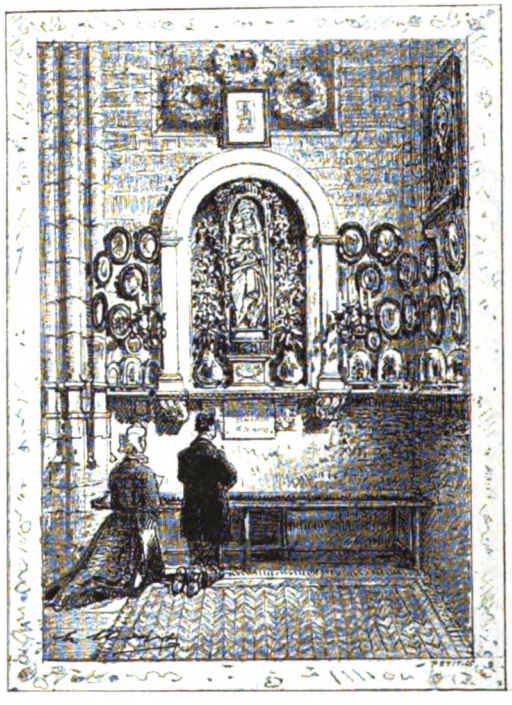
VUE DE L'ANCIENNE CHAPELLE DE NOTRE-DAME DU CHÊNE, AVANT LA RÉVOLUTION.

de là une fontaine abreuvait les pèlerins, qui en emportaient l'eau pour leurs malades. Inutile d'ajouter que la Révolution chassa les religieux et vendit la chapelle, qui fut rasée. Mais ce qu'elle ne put détruire, c'est la confiance du peuple en la Sainte Vierge.

Digitized by Google

Elle est encore là, sur le bord du chemin qui conduit de Crouy à l'Ourcq, marquant l'emplacement de la chapelle et protégée par un grillage. Devant elle encore les passants s'agenouillent et quelques pèlerins viennent prier.

« Cependant, la statue primitive, découverte dans le chêne, nous écrit M. l'abbé Cailloux, curé de Crouy, est aujourd'hui dans l'église paroissiale. La personne qui la transporta en 1792 n'est décédée qu'en 1867. Le dimanche dans l'octave de la Nativité, une procession immense se déroule



NOTRE-DAME DU CHÊNE, A CROUY-SUR-OURCQ.

encore de l'église à une grotte au milieu des bois, où se trouve la fontaine miraculeuse. »

Près de là, à Raroy, et toujours sur le territoire de Crouy, existait un monastère de l'Ordre de Grandmont. Sous le titre de *N. D. de l'Assomption*, on y vénérait une statue de la Sainte Vierge. Au commencement du dix-septième siècle, le monastère étant tombé en ruine, le duc de Tresmes le releva, et les Oratoriens s'y établirent en 1624.

NOTRE-DAME DES ARDENTS, à Lagny. En l'an 1128, la maladie cruelle appelée le mal des ardents sévissait sur l'Ile-de-France et particu-

Digitized by Google

lièrement à Lagny. Raoul, abbé de ce monastère, conseilla aux malades de recourir à la Sainte Vierge, car les moyens humains étaient impuissants. Non seulement les malades guérirent devant l'image de Marie, mais le fléau cessa, et la statue, dès lors, ne fut plus connue que sous le nom de N. D. des Ardents.

Sa renommée s'accrut encore, quand, en 1429, Jeanne d'Arc obtint, à ses pieds, la résurrection d'un enfant mort-né et qui depuis trois jours ne donnait plus signe de vie. Il paraissait noir « comme la tunique de la Pucelle, *eratque niger velut tunica ejusdem Johannæ* », dit Quicherat, d'après un rapport du temps.

Les habitants de Lagny entretinrent pendant plus de deux siècles une lampe allumée, témoignage de leur reconnaissance pour la cessation d'une épidémie et leur délivrance des Anglais. Comme beaucoup d'autres de cette contrée, le pèlerinage de Lagny n'est plus qu'un souvenir. De curieuses peintures, accusant le seizième siècle, ont été découvertes sur les murailles, en 1859; elles se rapportent aux mystères de l'Annonciation et de la Visitation.

N. D. de Pitié, à Coulommiers et à Verdelot. Dans une des salles de l'hôpital de Coulommiers, on conserve et l'on vénère, sous le titre de N. D. de Pitié, une statue à laquelle se rattache un intéressant souvenir. Quand les Filles de Saint-Vincent de Paul durent, en 1791, pour les soustraire aux profanations, transporter dans une cave les statues de leur chapelle, il arriva que celle de N. D. de Pitié, statue très pesante, perdant tout à coup de son poids, put être facilement soulevée et portée par une seule religieuse, Sœur Marguerite : « Elle ne pesait guère plus qu'une plume », disait-elle plus tard.

Le fait parut tout à fait merveilleux; et l'on peut se convaincre, en voyant ce groupe en pierre, qu'il y a là plus que le poids d'une plume.

La paroisse de Verdelot, au canton de Rebais, possède aussi, sous le titre de la *Bonne Dame de Pitié,* une Vierge renommée, haute d'un mètre douze centimètres, sculptée dans un seul bloc de noyer, avec le Christ sur ses genoux. Sauf le dos du fauteuil où elle est assise et qui a été brisé, la Révolution l'a respectée. Elle est encore en grand honneur.

En 1841, des malfaiteurs volèrent tous les *ex-voto* précieux que la dévotion avait accumulés autour d'elle. Les pèlerins y accourent avec confiance, pendant le carême et au mois de septembre.

Digitized by Google

N. D. des Dimanches. Tout près de Coulommiers, il existait autrefois, sur la montagne de Montaglaunt, un oratoire à la Sainte Vierge, que les habitants du château de ce nom ont restauré avec goût. Mais à mi-côte on a bâti, vers le milieu de ce siècle, une autre chapelle gothique, où l'on vénère une très ancienne statue de Marie, à laquelle on a donné le vocable de N. D. des Dimanches, afin de rappeler aux habitants du voisinage le respect dû au jour du Seigneur.

Pie IX a attaché une indulgence plénière à la visite de cette chapelle, en la fête de la Visitation.

N. D. du Puy, à Sigy, est, comme son nom l'indique, une reproduction de N. D. du Puy, en Auvergne. Antoine du Roux, natif de cette province, portait toujours sur lui dans ses combats une statue de cette Vierge célèbre. Son fils, devenu seigneur de Sigy, fit construire une chapelle, but d'un pèlerinage très fréquenté.

Pendant la Révolution, les habitants sauvèrent la statue, que le dernier survivant de la famille, le marquis du Roux, plaça, en 1859, dans une élégante chapelle.

L'année suivante, il obtenait de Pie IX de riches indulgences pour les pèlerins qui visitent N. D. du Puy.

N. D. de Voulton est l'ornement de la paroisse de ce nom et du canton de Villiers-Saint-Georges. C'est à la fois un édifice remarquable, réparé aux frais de l'État vers le milieu de ce siècle, et jadis un lieu de pèlerinage renommé.

L'église, fondée en 1087 par le seigneur du lieu, fut en 1164 placée directement sous la protection du Saint-Siège. Aux pieds de la sainte image qu'on y vénérait, eut lieu, en 1402, un miracle éclatant. Une enfant de quatre ans, engloutie et noyée dans une citerne, fut apportée devant l'autel et revint à la vie en présence de tout un peuple, criant au miracle.

N. D. de Rampillon. Cette paroisse, du canton de Nangis, a pour patron saint Éliphe, vulgairement saint Aloph ou Alof, né en Lorraine et frère de saint Euchaire, martyr. On célèbre sa fête le 16 octobre. Dans l'église monumentale de Rampillon, que l'État et le département restaurent à l'heure présente, ce qui attire principalement les étrangers et les artistes, c'est une statue de la Sainte Vierge, une des plus belles productions du treizième siècle

Digitized by Google

Cette statue en pierre représente la Mère de Dieu debout, magnifiquement drapée, tenant sur le bras gauche l'Enfant Jésus, et dans la main droite la tige d'un lis qu'on a brisé. La tête, couverte d'un long voile qui retombe gracieusement sur les épaules, est ornée d'une couronne de marquis à laquelle il manque un des fleurons.

NOTRE-DAME DE RAMPILLON.

Digitized by Google

O

IMMACULATA

NEC NON ET IN COELOS ASSUMPTA

DEIPARA VIRGO

MARIA

NOS

QUI POST TE

IN ODOREM UNGUENTOREM TUORUM

CUCURRIMUS

HUJUS MONUMENTI

AD GLORIAM TUAM ERECTI

EDITORES

LECTORES

AUCTOREM

SACRAMQUE ISTIUS FAMILIAM

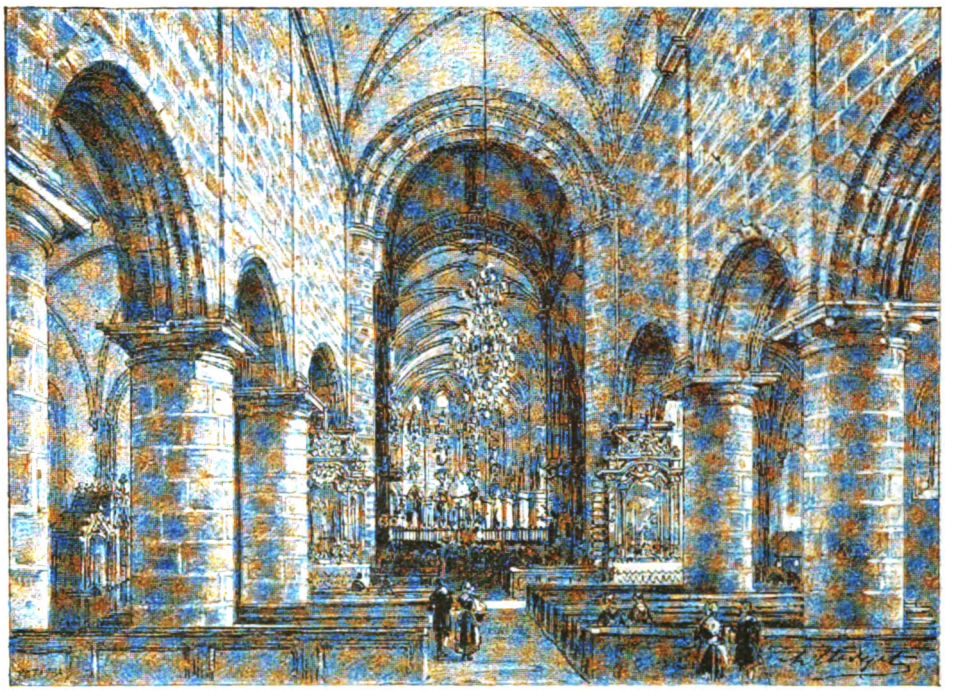
IMMACULATOS FAC IN VIA

ATQUE IN EXITU

DE TUO PRÆSIDIO

REDDE SECUROS

Digitized by Google



NOTRE-DAME DE GRANVILLE (DIOCÈSE DE COUTANCES).

TABLE ALPHABÉTIQUE

Nota. — Les pèlerinages dont les Vierges ont été couronnées sont en petites capitales.

N. D. Abbesse, à Marcigny, 1069.
N. D. des Abcès, à Pernes, 926.
N. D. des Abeilles, à Banyuls-sur-Mer, 594.
N. D. d'Abondance, près Evian, 852.
N. D. d'Accout, près Culoz, 1030.
N. D. des Affligés, à Valenciennes, 101.
N. D. D'AFRIQUE, à Alger, 794.
N. D. de l'Agenouillade, près Agde, 706.
N. D. de l'Agenouillée, à Azay-sur-Thoué, 444.
N.D des Aides, à Orléans, 351; à Beaugency, 360.
N. D. d'Aigues-Vives, à Faverolles, 333.
N. D. de l'Aile, 587.
N. D. d'Aix-les-Bains, 813.
N. D. d'Alayrac, 704.
N. D. d'Alem, à Castelsarrasin, 539.
N. D. D'ALET, à Montaigut, 655.
N. D. des Alyscamps, à Arles, 729.
N. D. d'Ambès, 493.
N. D. d'Ambronay, 1024.
N. D. de l'Amourguier, à Narbonne, 676.
N. D. d'Andlau, 1136.
N. D. des Anges, à Bruis, 879; à Clichy en Aulnois, 35; à l'Isle, 926; à Ligueil, 316; à Lurs, 772; à Maiche, 1087; à Mimet, 737; à Mollans, 913; à Mormoiron, 932; à Narbonne, 677; à Pignans, 755; à Pouvourville, 661; à Riaucourt, 1227; à Rottiers, 913; à Serres, 879; à Villenouvelle, 666.
N. D. de l'Annonciade, à Menton, 858.
N. D. de l'Aouach, au Fauga, 662.
N. D. de l'Arceau, à Maisontiers, 443.
N. D. DES ARDENTS, à Arras, 103. — N. D. des Ardents, à Conflans, 57; à Lagny, 1256.
N. D. des Ardilliers, à Saumur, 292.
N. D. d'Arfeuilles, 374.
N. D. d'Arliquet, à Aixe, 410.
N. D. d'Armieu, 904.
N. D. d'Ars, près Trévoux, 1032.
N. D. d'Aschères, 358.
N. D. d'Aslonnes, 430.
N. D. des Aspirants, à Meudon, 42.
N. D. de l'Assomption, à Allemogne, 1031; à Altkirch, 1142; à Apt, 927; à Crouy-sur-Ourcq, 1256; à Livry, 38; à Roche-Baudin, 912.
N. D. d'Athoze, 1088.
N. D. d'Aubespeyre, 975.
N. D. d'Aubune, à Baumes, 925.
N. D. d'Auch, 555.
N. D. d'Aulignac, à Bordes-sur-le-Lez, 587
N. D. d'Aulps ou des Alpes, 847.

Digitized by Google

N. D. de l'Aumosne, à Gannat, 380; à Rumilly, 840.
N. D. d'Aureinques, à Aurillac, 973.
N. D. d'Aures, 534.
N. D. d'Auteyrac, 947.
N. D. d'Authezat, 1002.
N. D. Auxiliatrice, à Grasville-Sainte-Honorine, 139; à Langres, 1221.
N. D. des Auxils, à Gruissan, 679.
N. D. d'Avesnières, près Laval, 261.
N. D. d'Avioth, 1196.
N. D. d'Ax, 587.
N. D. d'Ay, à Saint-Romain d'Ay, 949.
N. D. des Aydes, à Blois, 321.

N. D. de la Balme, à Épy, 1108.
N. D. de Banelle, 375.
N. D. du Banquet, à Mhère, 369.
N. D. de Bargemont ou de Montaigu, 763.
N. D. de Barre-y-Va, près Caudebec, 134.
N. D. de la Barrière, à Lomme, 101.
N. D. de Baslieux, 1188.
N. D. de Beauchêne, près Cerizay, 439; à Saint-Branchs, 318.
N. D. de Beaulieu, près Grignan, 912; à Mialannes, 963; à Mirabel, 914.
N. D. de Beaumont, 1030.
N. D. de Beaune, 1048.
N. D. de Beauregard, à Orgon, 738.
N. D. de Beau-Revers, près Hermillon, 829.
N. D. de Beautertre, à Mouzay, 315.
N. D. de Beauvais, près Busançais, 394.
N. D. de Beauvert, au Rousset, 912.
N. D. de Beauvoir, à Moustiers-Sainte-Marie, 777; à Saint-Bonnet, 878.
N. D. de Bécherel, 191.
N. D. de Béconne, 912.
N. D. du Becquet, à Bordeaux, 493.
N. D. de Bedeau, à Daglan, 473.
N. D. de Bedonès, 964.
N. D. de Béhuard, à Denée, 291.
N. D. de Bel-Dou ou du Beau-Don, à Saint-Jory, 666.
N. D. la Belle, à Avignonet, 659.
N. D. de Belle-Cassagne, à Moissac, 542.
N. D. de Belle-Fontaine, près Émagny, 1088.
N. D. de Bellevaux, près Annecy, 850; près Chambéry, 811.
N. D. de Belle-Vue, à Tronchoy, 1242; à Vachères, 783.
N. D. de Bellor, à Cormoz, 1029.
N. D. de Belpech, à Castelnaudary, 679.
N. D. de Belpey, près Beaumont, 474.
N. D. de Benat, près Hyères, 763.
N. D. de Benoite-Vaux, 1189. — N. D. de Benoite-Vaux, à Badonviller, à Blamont, à Chatel-sur-Moselle, à Mattaincourt, à Rambervillers, 1160.
N. D. de Bergounhous, 533.
N. D. de Bermont, 1147.
N. D. de Bessac, 587.
N. D. de Bétharam, à Lestelle, 631.
N. D. de Bethléhem, à Ferrières, 356; à Plœren, 232.
N. D. de Bétizac, près Saint-Sernin, 534.
N. D. du Bief-d'Étoz, à Charmanvillers, 1087.
N. D. des Bienheureux, à Cieuze, 503.
N. D. de Bien-Mourir, à Fontgombaud, 395.
N. D. du Bignon, à Gorron, 271.
N. D. de Biran, 537.
N. D. de la Bissière, à Lestards, 416.
N. D. de Blanc-Mesnil, à Aulnay-lez-Bondy, 56.
N. D. la Blanche, à Faverney, 1095; à Selles-sur-Cher, 332.
N. D. des Blanches, à Pontlevoy, 332.
N. D. du Blanc-Rocher, 156.
N. D. de Blécourt, 1230.
N. D. de Blotzheim, près Huningue, 1143.
N. D. de Bocage, au Reculey, 170.
N. D. du Bois, à Rahon, 1116.
N. D. des Bois, à la Suze, 255.
N. D. de Bon-Conseil, à Avignon, 919.
N. D. de Bon-Encontre, à Sainte-Radegonde, 495.
N. D. de Bon-Espoir, à Dijon, 1033.
N. D. de Bon-Garant, à Férel, 227; à Sautron, 245.
N. D. de Bonheur, à l'Espérou, 720; à Saint-Cyprien, 590.
N. D. la Bonne, à Saint-Quentin, 76.
N. D. de Bonne-Combe, à Hauterive, 913.
N. D. de Bonne-Délivrance, à Paris, 7.
N. D. de Bonne-Espérance, près Azerac, 475; à l'île d'Ouessant, 220; à Raismes, 101.
N. D. de la Bonne-Fontaine, au Bouchet, aux Crêtets, 845; à Domjevin, 1176; à Flumet, à la Roche, 845.
N. D. de Bonne-Garde, à Longpont, 48. — N. D. de Bonne-Garde, à Nantes, 237; à Rieux, 662; à Toulon, 762.
N. D. de Bonne-Grâce, à Pont-d'Ain, 1029.
N. D. de la Bonne-Mort, à Chailley, 1248.
N. D. de Bonne-Nouvelle, à la Chevalleraye, 245; à Lempdes, 1001; près Montlanquin, 503; à Nancy, 1166; près Nyons, 914; à Paimpol, 207; à Palluau, 395; à Paris, 17; près Rouen, 139; à Saint-Aubin de Rennes, 188; près Saint-Jean de Maurienne, 825; à Tuchan, 678.
N. D. de Bon-Port, à Arcachon, 488. — N. D. de Bon-Port, à Antibes, 860; à Nantes, 239.
N. D. de Bon-Remède, à Mazan, 929.
N. D. de Bon-Rencontre, à Nanc, 1106; à Vinay, 897.
N. D. de Bon-Repos, à Removille, 1159.
N. D. de Bon-Retour, à Saint-Germain en Laye, 55.
N. D. de Bon-Secours, à la Blachère, 952; à Guingamp, 196; à Nancy, 1161; à Neuvizy, 1207; aux Sallèles, 960. — N. D. de Bon-Secours, à Agnetz, 68; à Bagnols-les-Bains, 964; à Baives, 102; à Beaulieu, 380; à Bellefontaine, 301; à Blosseville, 129; à Bouret-sur-Canche, 119; au Broc, 865; à Chamant, 63; à Champagnac, 474; à Compiègne, 62; à Cormeille, 68; à Escot, 642; à Ferrières, 707; à Feuquières, 63; près Fontainebleau, 1252; à Gannes, 64; à Grémévillers, 63; à Haucourt, 1187, à l'île de Batz, 220; à Jours en Vaux, 1057; à Mailly, 1249; à Marmanhac, 975; à Saint-Maurice-lez-Bussang, 1152; à Metz, 1179; à Molompize, 984; à Nantes, 236; près d'Oderen, 1139; à Paris, 17; à Saint-Avold, 1187; à Saint-Jeoire, 847; à Sentey, 1187; à Serres, 879; à Surdoux, 406; au Verdon, 488; à Wintzenheim, 1141.
N. D. de Bon-Succès, à Frocourt, 1177.
N. D. de Bon-Voyage, à Sénas et à Salon, 728.

Digitized by Google

N. D. de Bormes, près Hyères, 763.
N. D. de la Borne, à Saint-Michel de Vaisse, 408.
N. D. del Bosco, à Bonifacio, 788.
N. D. de Boscodon, 879.
N. D. de Bouit, près Nogaro, 571.
N. D. de Boulogne, 112. — N. D. de Boulogne, près Paris, 26.
N. D. du Bouquet, à Brouzet-lez-Alais, 717.
N. D. de Bourbourg, 95.
N. D. de Bourdevaire, à Saint-Gervais, 456.
N. D. de Bourg, 1026.
N. D. de Bourgenet, à Saint-Hilaire de Talmont, 453.
N. D. de Bourisp, à Vieille-Aure, 623.
N. D. du Bout-des-Ponts, à Amboise, 319.
N. D. du Bout-du-Monde, au Conquet, 218.
N. D. du Bout-du-Pont, à Pau, 642; à Saint-Junien, 407.
N. D. du Bout-du-Puy, à Valentine, 663.
N. D. de Bouxières-sous-Froidmont, 1171.
N. D. de Brebières, à Albert, 121.
N. D. de la Brèche, à Chartres, 346.
N. D. du Breuil-Benoit, 145.
N. D. de Briançon, 832.
N. D. de la Brossardière, à la Tardière, 452.
N. D. de la Brosse, à Bains, 1152.
N. D. de Brouilly, 1020.
N. D. la Brûlée, au Beillard, 1157.
N. D. la Brune, au Barroux, à Malaucène, 932; à Mazan, 927.
N. D. de Buglose, à Pouy, 545.
N. D. des Buis, près Besançon, 1076; à Courçay, 318; à Saint-Geniez, 529.
N. D. du Buisson, près Chenecey, 1088.

N. D. de Cabanac, à Pointis-de-Rivière, 665.
N. D. de Cadérot, à Berre, 737.
N. D. de Cahern, à Caussols, 863.
N. D. de Cahuzac, près Gimont, 567.
N. D. de Caillouville, près Saint-Wandrille, 135.
N. D. de Calme, près Guillestre, 880.
N. D. de Camon, près Mirepoix, 582.
N. D. du Camp, à Pamiers, 586.
N. D. de Canabès, à Villardonnel, 678.
N. D. de Canabières, 525.
N. D. de la Capelette, près Figeac, 517.
N. D. de la Capelle, 879.
N. D. de Capelou, à Belvès, 469.
N. D. de la Capère, à Igos, 553.
N. D. de Capimont, à Lamalou-les-Bains, 707.
N. D. de la Carce, à Marvejols, 956.
N. D. du Cardonnay, près d'Aumale, 139.
N. D. du Carla, près Lagrasse, 678.
N. D. du Carme, à Caen, 172.
N. D. du Carmel, à Ajaccio et Bonifacio, 787-788; à Avignon, 920; à Charamel, 783; près Évian, 852.
N. D. des Carmes, près Lauzerte, 542.
N. D. de Carmèz, à Neuillac, 229.
N. D. de Casalibus, à la Grande-Chartreuse, 898.
N. D. del Castell, à Sorède, 594.
N. D. du Cayla, à Versols, 526.
N. D. du Cèdre, au Breuil-d'Aigonnay, 445.
N. D. de Ceignac, près Rodez, 519.
N. D. de Celles, 579; près Poitiers, 446.
N. D. de la Certenne, à Mesvres, 1059.
N. D. de la Chaigne, à Blesle, 947.
N. D. de Châlons, à Bourg-Saint-Andéol, 951; à Châlons, 1213.
N. D. de Chambéry, 812.
N. D. de Champdieu, 1019.
N. D. de Champlitte, près Besançon, 1097.
N. D. de Champrond, à Vinneuf, 1246.
N. D. des Champs, à Cugnaux, 661; à Paris, 15; à Pont-de-Vaux, 1028; à Séez, 149.
N. D. de Champvaux, à Barretaine, 1116.
N. D. de Chancelade, 473.
N. D. de la Chapelle, à Bellancourt, 125.
N. D. de Chapelle-Seguin, à L'Absie, 443.
N. D. de Chappes, 377.
N. D. du Charmaix, près Modane, 826.
N. D. de la Charmotte, à Flagey, 1224.
N. D. de Charné, près Ernée, 268.
N. D. de Chartres, 335. — N. D. de Chartres, à Terrasson, 474.
N. D. du Château, à Allauch, 753; à Argenton, 394; à Auterive, 662; à Saignes et à Saint-Christophe, 972; à Saint-Laurent du Pont, 900; à Sorède, 594; près Tarascon, 731.
N. D. de Châteaumeillant, 895.
N. D. des Châteaux, près Beaufort, 832.
N. D. de Châtel, à Hermillon, 829.
N. D. de Châtenay, près Grand-Serre, 931.
N. D. de Châtillon, à Norroy, 1159.
N. D. de Châtillon-le-Duc, 1097.
N. D. de la Chaux, à Cuisery, 1066.
N. D. de Chavannex, 846.
N. D. du Chef-du-Pont, à la Flèche, 258.
N. D. de Chelles, 1253.
N. D. du Chemin, à Serrigny, 1047; à Vougrey, 1237.
N. D. du Chêne, à Bar-sur-Seine, 1233; à Beaumont, 315; à Cousance, 1107; à Crouy-sur-Ourcq, 1254; à Dampierre, 1224; à Goersdorf, 1132; à Mailly, 1175; à Niederlauterbach, 1132; à Plobsheim, 1132; à Ruelisheim, 1133; à Saint-Imoges, 1206; à Saint-Martin de Connée, 266; à Scey, près Ornans, 1077; à Schlestadt, 1133; à Vion, 250; à Viroflay, 55.
N. D. du Chêne-Chapelle, près Yvetot, 134.
N. D. du Chevet, à Tours, 309.
N. D. de Chitenay, 332.
N. D. de la Citadelle, à Forcalquier, 783; à Strasbourg, 1123.
N. D. de la Cité, à Rennes, 185.
N. D. de Citeaux, 1051.
N. D. de Clarté, à Baud, 227; à Perros-Guirec, 205; à Querrien, 220.
N. D. de Clary, à Cessales, 658.
N. D. de Claviers, à Moussages, 969.
N. D. des Clefs, à Poitiers, 420.
N. D. de Clémence, à Remollon, 880.
N. D. de Clémencé, à Saint-Cyr la Rosière, 149.
N. D. de Cléry, 352.
N. D. de Cluny, 1068.
N. D. du Cœur, à Aurillac, 972.
N. D. del Coll, près Amélie-les-Bains, 592.
N. D. de Colmar, 1139.
N. D. des Colombiers, à Montbrun, 677.
N. D. de Commiers, 902.
N. D. de Compassion, à Degagnac, 517; à Servon, 1219; à Thonon, 853.
N. D. des Conches, à la Ramasse, 1029.
N. D. de Condat, à Libourne, 491.
N. D. de Confession, à Marseille, 741.

Digitized by Google

N. D. de Confort, à Chézéry, 1031.
N. D. de Consolation, à Arpavon, 914; près Béziers, 704; à Boudresy, 1187; à Collioure, 594; à Combret, 534; à Draveil, 57; à Épinal, 1151; à Fabrezan, 681; à Foissac, 534; à Gournay, 136; à Guyans, 1083; à Hyères, 761; à Jouques, 739; à Lille, 101; aux Masures, 1210; à Removille, 1159; à Saint-Maurice-lez-Bussang, 1152; à Tavernes, 761; à Thiézac, 977; à la Ville-aux-Dames, 319.
N. D. des Consolations, à la Balme, 897.
N. D. Consolatrice, au Perray, 54.
N. D. de Contamine-sur-Arve, 850.
N. D. du Coral, à Prats, 592.
N. D. de la Corbellière, à Moulins, 442.
N. D. du Corbiach ou du Corbeau, à Mosset, 595.
N. D. de Corme-Écluse, 463.
N. D. de la Corne, près Bourg-Lastic, 1001.
N. D. de Corte, 792.
N. D. de Coulaure, 472.
N. D. de Coupiac, 534.
N. D. de Courbefosse, à Fougerolles, 271.
N. D. de la Courtine, à Remiremont, 1150.
N. D. de la Couture, à Bernay, 142; au Mans, 258.
N. D. de Coye, 68.
N. D. de Coz-Yaudet, à Ploulech, 206.
N. D. de Crée-Lait, à Nantes, 245.
N. D. du Creisker, à Saint-Pol de Léon, 217.
N. D. de Créménan, à Ploërdut, 229.
N. D. de la Creuse, près Gérardmer, 1157.
N. D. de Croisy, près Doullens, 126.
N. D. de la Croix, à Antibes, 860; à Marciac, 569; près Verdun, 542.
N. D. des Croix, près Rives, 900.
N. D. de Croix-Gente, à Vallet, 462.
N. D. du Croq, 409.
N. D. du Cros, à Caunes, 675.
N. D. de la Crue, à Saint-Martin du Limet, 271.
N. D. de la Crypte, à Sainte-Radegonde, 309.
N. D. de Cugnolles, à Avesnes, 101.
N. D. de Cuisance, près Baume-les-Dames, 1086.
N. D. de Cusset, 378.

N. D. de la Dalbade, à Toulouse, 651.
N. D. de la Daurade, à Toulouse, 648.
N. D. de Délivrance, près Langres, 1221; à Quintin, 198; à Toulouse, 666.
N. D. de la Délivrance, à Aubissoux, 947; à Chapias, 954; à Rauville-la-Place, 181; à Saint-Hilaire, 1086.
N. D. de la Délivrande, près Douvres, 159; à Fort-Royal, 800.
N. D. de Déols, 383.
N. D. du Désert, à Saint-Rome de Tarn, 534.
N. D. de Desseroux, au Girmont-Val-d'Ajol, 1155.
N. D. des Dimanches, près Coulommiers, 1258.
N. D. de Dinsheim, près Molsheim, 1133.
N. D. de Doma-Nova, à Rodez, 596.
N. D. des Dombes, au Plantay, 1030.
N. D. des Doms, à Avignon, 916.
N. D. de Doucé, à Jublains, 270.
N. D. des Douleurs, à Vertus, 1219.
N. D. Douloureuse, à Bischemberg, 1131; à Dussembach, 1132; à Geispolsheim, 1129; à Gildwiller, 1131; à Hermolsheim, 1129; à Hohatzenheim, 1130; à Huttenheim, 1131; à Marlenheim, 1129; à Obernai, 1131; à Ohlungen, 1130; à Strasbourg, 1122; à Voray, 1095; à Weiller, 1130.
N. D. des Douze-Étoiles, à Monthureux, 1156.
N. D. du Drancy, 34.
N. D. de la Drèche, près Alby, 683.
N. D. de la Dreuille ou de Pierre-Pertuse, à Massat, 587.
N. D. des Dunes, à Dunkerque, 96; à Poitiers, 427.

N. D. des Eaux, à Aix-les-Bains, 813; à la Membrolle, 311.
N. D. d'Ebreuil, 380.
N. D. des Echarlis, à Villefranche-Saint-Phal, 1244.
N. D. d'Echenoz, 1091.
N. D. d'Ecouis, 145.
N. D. de l'Ecrignole, à Tours, 309.
N. D. d'Ecrouves, près Toul, 1176.
N. D. d'Embrun, 875.
N. D. des Enfants, à Châteauneuf-sur-Cher, 385.
N. D. de l'Epeau, 368.
N. D. d'Epeluche, à Allemans, 474.
N. D. de l'Epine, près Châlons, 1213 — N. D. de l'Epine, au Bouchon, 1201; à Mouzon, 1210; à Ressons, 68; à Saint-Briac, 191; à Téloché, 257.
N. D. de l'Epine-Sainte, à Evron, 267.
N. D. de l'Epinouse, à Vinay, 897.
N. D. de l'Ermitage, à Arbois, 1114; à Mièges, 1110; près Nyons, 914; à Saint-Guilhem du Désert, 704; à la Viéville, 1157.
N. D. des Ermites, à Montaut, 581.
N. D. de l'Ermitière, à Cléré, 318.
N. D. d'Err, 597.
N. D. d'Esclaux, à Saint-Mézard, 561.
N. D. d'Espérance, à Saint-Brieuc, 193. — N. D. d'Espérance, à Aix, 725; à Bouc-Albertas, 737; à Mende, 956; à Mézières, 1210; à Montbrison, 1019; à Saint-Hilaire de Talmont, 453; près la Salle, 880; à Toulouse, 666.
N. D. d'Espinasse, à Aubusson, 1002.
N. D. d'Estables, 525.
N. D. d'Estival, 1160.
N. D. d'Estours, à Champels, 947.
N. D. d'Etang, à Velars, 1037.
N. D. de l'Etoile, à Montusclat, 948.
N. D. des Etudiants, à Paris, 10.
N. D. d'Evaux, 409.
N. D. d'Eygurande, 413.

N. D. de la Faigne, à Pontvallain, 256.
N. D. de la Falaise, à Mers, 126.
N. D. de Faste, à Tuchan, 678.
N. D. du Faubourg, à Peyrusse, 534.
N. D. de Fault en Forêt, à Wittoncourt, 1187.
N. D. de Félines, à Castelnau, 517.
N. D. de Fenêtre, à Saint-Martin-Lantosque, 861.
N. D. de Feniers, à Condat, 980.
N. D. de la Feuillade, à Montech, 540.
N. D. du Figuier, à Jonquières, 703.
N. D. de Filly, 846.
N. D. de la Fin des Terres, à Soulac, 486.
N. D. de la Fleur, à Thorame-Haute, 782.
N. D. la Fleurie, à Figeac, 513.
N. D. des Flots, à Sainte-Adresse, 132.
N. D. de Foi, à Canchy, 125; à Gravelines, 99.

Digitized by Google

N. D. de Foigny, 77.
N. D. du Folgoët, près Lesneven, 210.
N. D. du Fondis, à Bourgueil, 318.
N. D. de la Fontaine, à Caen, 172; à Saint-Brieuc, 196.
N. D. de Fontaine-Sainte, à Lépine, 879.
N. D. Fontpeyrine, à Tursac, 471.
N. D. de Font-Romeu, à Odeillo, 597; à Toulouse, 666.
N. D. de la Font-Sainte, à Saint-Hippolyte, 970.
N. D. de Força-Réal ou du Fort-Royal, à Millas, 591.
N. D. de la Force, à Removille, 1160.
N. D. de la Forêt, à Tournehem, 118.
N. D. de la Forêt-Verte, près Friessen, 1143.
N. D. de Fournes, 100.
N. D. de Fourvières, à Lyon, 1007.
N. D. de France, au Puy, 935.
N. D. de Fréligné, à Touvois, 243.
N. D. de Frénaud, à Marsanne, 905.
N. D. de Fridières, à Saint-Flour, 982.
N. D. de Froide-Terre, à Cercueil, 1170.
N. D. de la Frontière, aux Rousses, 1110.

N. D. de Gaillan, à Puycasquier, 559.
N. D. de Garaison, à Montléon, 614.
N. D. de la Garde, à Albaret-Sainte-Marie, 964; à Antibes, 859; à Apt, 927; à Cherrueix, 191; à la Ciotat, 753; à la Guiche, 332; à Lacaune, 692; à Marseille, 743; près Périgueux, 473; à Saint-Maurice, 1223; à Séez, 158; à Volvic, 1003.
N. D. de Garde-Bois, à Chapois, 1112.
N. D. des Gardes, 289.
N. D. de Gare-le-cou, près Toul, 1175.
N. D. de Gargilesse, 389.
N. D. de Garreau, à la Chapelle-Hermier, 447.
N. D. de Gironde, à Agrès, 531.
N. D. de Gland, près Signy-le-Petit, 1211.
N. D. des Gobachons, à Bourret, 542.
N. D. de Gontaud, 504.
N. D. de la Gorge, au mont Blanc, 844.
N. D. de Goudosse, à Souprosse, 553.
N. D. de Gournier, à Corps, 903.
N. D. de Grace, à Rochefort, 709. — N. D. de Grâce, à Aix, 727; à Arles, 729; à Bailleul, 141; à Bard-le-Régulier, 1058; ou de Bourgnoux, à Roumegoux, 975; à Bruguières, 656; à Cambrai, 81; à Castres, 99; à Crèvechamps, 1171; à Dombasle, 1171; à Dompaire, 1155; à Gaudemar, 879; à Gignac, 698; à Grazac, 689; au Havre, 131; près Honfleur, 165; à Loos-lez-Lille, 90; à Maillane, 734; au Mans, 258; à Orgères, 270; à Pallegney, 1148; à Paris, 17; à Pernes, 926; à la Roche, 845; à Saint-Vincent d'Autejac, 542; à Savigny, 1065; près Sixt, 847; à Vétheuil, 53.
N. D. de Grâces, à Cotignac, 757; à Vallauris, 865.
N. D. des Grâces, à Arpajon, 976; à Evian, 851.
N. D. de las Gradas ou des Degrés, à Marcevol, 596.
N. D. la Grande, à Poitiers, 419.
N. D. du Grand-Pouvoir, à Châteauroux, 395.
N. D. de Grand-Ris, près Villefranche, 1020.
N. D. de Grand-Rupt, à Gerbeviller, 1177.
N. D. de Granville, 178.
N. D. du Grau, près Agde, 706.
N. D. de la Grave, près Gaillac, 691.
N. D. en Grève, à Amboise, 319.
N. D. des Grèves, à Dieppe, 136.
N. D. des Grottes, à Fontgombault, 395.
N. D. du Grozeau, près Malaucène, 932.
N. D. du Guéodet, à Quimper, 220.
N. D. de Guérison, à Enchanet, 971; à Russé, 298.
N. D. du Guet, à Bar-le-Duc, 1200.
N. D. de Guibray, à Falaise, 172.
N. D. du Guyaudet, 205.

N. D. de l'Habit, à Domfront, 258.
N. D. de Halle, à Ghissignies, 102.
N. D. du Hamel, 59.
N. D. d'Hanyochet, à Plainfaing, 1158.
N. D. de Haut, à Trédaniel, 204.
N. D. du Haut, à Ronchamp, 1094.
N. D. d'Haute-Combe, 814.
N. D. de Haute-Serre, à Auzits, 534.
N. D. de Héas, près Barèges, 621.
N. D. d'Hermone, 850.
N. D. de l'Hor, à Saint-Quirin, 1177.
N. D. d'Huriel, 380.

N. D. d'Ichoux, 554.
N. D. de l'Ile, à Clairvaux, 1110; à Luzech, 514; à Vienne, 902.
N. D. de l'Ile d'Oleron, 464.
N. D. de l'Ile en Arvert, 464.
N. D. de l'Immaculée-Conception, à Nantes, 239.
N. D. de l'Incarnation, près Faverges, 823.
N. D. des Infirmes, à Magri, 680.
N. D. de l'Isard, à Andressein, 584.
N. D. de l'Isle, à Goudelin, 203.
N. D. d'Issy, 42.

N. D. des Jacobins, à Besançon, 1074.
N. D. de Jarrie, 902.
N. D. des Joies, à Ennemain, 125.
N. D. de Jouarre, 1252.
N. D. de Jouy en Josas, 57.
N. D. de Juègues, à Torreilles, 590.
N. D. de Jussey, 1096.

N. D. de Kermaria-Nisquit, en Plouha, 202.
N. D. de Kernascléden, à Saint-Caradec-Trégomel, 233.
N. D. de Kernitroun, à Lanmeur, 219.

N. D. de Laborie, à Condat, 980.
N. D. du Lac, à Boutx, 664; à Bonnevaux, 1087.
N. D. de Laghet, près Nice, 855.
N. D. de Lagord, près la Rochelle, 464.
N. D. du Lait, à Cadalen, 692.
N. D. de Lamballe, 206.
N. D. de La Neuville-au-Pont, 1219.
N. D. de Langueur, à Avize, 1219; à Joué-sur-Erdre, 245; à Montmirail et Soilly, 1219.
N. D. de Larmor, en Plœmeur, 230.
N. D. du Latium, 789.
N. D. du Laus, à Saint-Étienne d'Avançon, 869.
N. D. de Laval, à Alais, 716; près Roanne, 1019.
N. D. de Lay, près Saint-Symphorien, 1019.
N. D. de Layre, à Ambert, 1002.
N. D. de Lée, à Bessey-lez-Citeaux, 1051.
N. D. de la Légion d'honneur, à Longué, 301.
N. D. de Lenne ou du Lierre, 524.

Digitized by Google

N. D. de Lépinoy, à Châteauneuf-sur-Loire, 359.
N. D. de Lescure, près Salvetat, 534.
N. D. de la Levée, à Pesmes, 1097.
N. D. de Lez, à Peyrat, 533.
N. D. Libératrice, à Gray, 1091; à Salins, 1112.
N. D. de Liberge, à Chaudron, 300.
N. D. DE LIESSE, aux Marchais, 69. — N. D. de Liesse, à Annecy, 837; à Castelsarrasin, 542; à Fleury, 679; à Marienfloss, 1184; à Maubranche, 382; à Mézel, 782; à la Raitière, 157; à Villeneuve-sur-Lot, 503.
N. D. de Lignerolles, 158.
N. D. du Lignon, à Couterne, 149.
N. D. de Limayrac, 474.
N. D. de Lisseul, près Menat, 1001.
N. D. DE LIVRON, à Caylus, 535.
N. D. de Loc-Maria, 230.
N. D. de Lorette, à Baudrecourt, 1177; à Conliège, 1106; à la Flocellière, 458; à Millau, 525; à Montrésor, 314; à Montsort, 158; à Morlet, 1070; à Murbach, 1144; à Nantes, 238; à Paris, 17; au Quillio, 200; à Saint-Martin, 1177; à Saint-Michel de la Pujade, 491; à Salers, 972; près Séverac, 533; à Tauxigny, 319.
N. D. de Lorm, à Castelferrus, 538.
N. D. DE LOURDES, à Lourdes, 603. — N. D. de Lourdes, à Aubusson, 158; à Bulle, 1097; à Châtel-sur-Moselle, 1160; à Chavagnes en Paillers, 459; à Couzon, 1021; à Huos, 666; aux Lucs, 459; à Montsecret, 158; aux Noës, 1238; à Paulmy, 317; à Rognonas, 739 et 932; à Roncey, 181; à Saint-Didier, 1070; à Saint-Dié, 1160; à Saint-Joseph de Rivière, 900; à Villers-Châtel, 120; à Ville-sur-Illon, 1160.
N. D. de Lucenay, 1060.
N. D. DE LUMIÈRES, à Goult, 920. — N. D. de Lumière, à Fours, 783; à Saint-Maurice, 879; à Uvernet, 783.
N. D. de Lure, près Saint-Étienne, 769.
N. D. du Lys, à Dammarie-les-Lys, 1252.

N. D. du Mai, à Dommartin, 1156.
N. D. de Mailly-la-Ville, près Vermanton, 1248.
N. D. de la Maix, à Luvigny, 1154.
N. D. la Major, à Arles, 731.
N. D. des Malades, à Ornans, 1081; à Vercel, 1089.
N. D. du Malaise, à Bois-Saint-Amand, 101.
N. D. de Malevaleix, près Chatelus, 409.
N. D. de Malfosse, à Moyenmoutier, 1155.
N. D. de Mantes, 57.
N. D. du Marais, à Fougères, 190.
N. D. des Marais, à Hans, 1219; à Montluel, 1030.
N. D. DE MARCEILLE, près Limoux, 668.
N. D. de Marcillac, près Moutaut, 503; près Rodez, 534.
N. D. de Marcilly, à Cervon, 367.
N. D. de Maria-Brunn, 1144.
N. D. de Maricourt, 125.
N. D. DE MARIENTHAL, 1123.
N. D. de la Mariette de Besdon, 158.
N. D. du Marillais, près Saint-Florent, 287.
N. D. des Marins, au Tréport, 139.
N. D. de la Marlière, près Tourcoing, 98.
N. D. de Marloux, à Mellecey, 1061.
N. D. de Marpent, 102.
N. D. du Marsan, à Saint-Lizier, 584.
N. D. des Martyrs, à l'île d'Aix, 465.
N. D. des Martyrs de la Vendée, 459.
N. D. du Mas, à Auzers, 972.
N. D. de Maylis, 550.
N. D. de Mazières, près Hauteville, 1026
N. D. de Méchineix, à Riaucourt, 1227.
N. D. de Médoux ou d'Asté, 625.
N. D. de Mélan, 847.
N. D. de la Melleraye, 245.
N. D. de la Mer, aux Saintes-Maries, 728.
N. D. de la Mer-Rouge, à Rosnay, 386.
N. D. de Méry, 68.
N. D. du Mesnil-Reynard, à Bonnières, 48.
N. D. de Mézage, 902.
N. D. de Miejo-Costo, près Aspet, 664.
N. D. de Mimizan, 554.
N. D. des Mines, près Alais, 717.
N. D. des Minimes, à Montmerle, 1030.
N. D. DES MIRACLES, à Mauriac, 966; à Saint-Omer, 108. — N. D. des Miracles, à Avignon, 919; à Avignonet, 659; à Douai, 93; à Marcenat, 980; à Orléans, 349; à Rennes, 186; à Saintes, 463; à Saint-Maur-les-Fossés, 24; à Tours, 307; à Utelle, 864.
N. D. Miraculeuse, à Bletterans, 1108; près Clermont-l'Hérault, 706; au Malzieu, 963.
N. D. des Misères, à Mirabel, 542.
N. D. de Miséricorde, à Ajaccio, 786; à Gœulzin, 95; à Martigues, 738; à Nantes, 235.
N. D. de Mons, à Béalcourt, 126.
N. D. de Monsweiller, à Saverne, 1134.
N. D. du Mont, à Gillonnay, 202; à Saint-Hippolyte, 1087; à Thoraize, 1086; à Trévillers, 1087.
N. D. des Montagnes, au Mayet, 380.
N. D. de Montaigu, 763; à Marcenat, 980; à Nancy, 1177; à Tournon, 952.
N. D. de Montaillou, 587.
N. D. de Montalet, à Lacaune, 691.
N. D. de Montbazon, 317.
N. D. du Mont-Carmel, à Laurie, 984.
N. D. de Montchamp, à Rac, 910.
N. D. de Montciel, à Lons-le-Saunier, 1105.
N. D. de Montétis, à Lésigny, 1252.
N. D. de Montgauzy, près Foix, 583.
N. D. de Mont-Guérin, à Montmirey-la-Ville, 1116.
N. D. de Monthabor, à Freyssinet, 880.
N. D. de Montmélian, 64.
N. D. de Montmerrey, 158.
N. D. de Montmorillon, 429.
N. D. de Monton, 1003.
N. D. de Montpetot, à Saint-Pierre-la-Cluse, 1087.
N. D. de Montredon, 517.
N. D. DE MONT-ROLAND, à Jouhe, 1099.
N. D. de Montrot, à Arc en Barrois, 1224.
N. D. DES MONTS, 519.
N. D. du Mont-Saint-André, près Hermillon, 829.
N. D. de Montuzet, près Blaye, 493.
N. D. de Montvinard, à Nouaillé, 427.
N. D. du Morvan, à Mhère, 369.
N. D. de la Motte, à Vesoul, 1090.
N. D. de Moufflières, à Bellancourt, 125.
N. D. de Moulins, 373.
N. D. de Moutiers, 831.

Digitized by Google

N. D. de Moyen-Pont, à Marquaix, 124.
N. D. de la Mure, près de Saint-Péray, 952.
N. D. de Myans, près Chambéry, 806.

N. D. de Nanteuil, près Montrichard, 329.
N. D. de Nantilly, près Saumur, 297.
N. D. de Nazareth, à Orange, 931; à Plancoët, 205; près Saint-Chinian, 707; à Saint-Marcel, 748.
N. D. de la Négrette, à Espalion, 534.
N. D. des Neiges, à Audressein, 584; à Brioude, 947; à Esparron, 901; à Gourdon, 516; à Guillaumes et à Amé, 865; près Modane, 829; à Neufchef, 1188; à Nifflon, 850; à Puy Saint-Pierre, 880; à Rieussec, 705; à Saint-Martial de Viveyrol, 474; près Schlestadt, 1135.
N. D. de Nestès, à Montoussé, 624.
N. D. de Neunkirch, 1136.
N. D. de Neuvic, 414.
N. D. de Niederhaslach, 1134.
N. D. de Nièvre, à Vaux, 1024.
N. D. de Nifflon, 850.
N. D. la Noire, à Capdrot, 474; à Saint-Guiraud, 703; à Toulouse, 654; à Vacquières, 738.
N. D. du Noyer, à Cuiseaux, 1066.

N. D. d'Obesine, à Angoulême, 467.
N. D. de l'Oder, à Ambialet, 688.
N. D. de l'Olive, à Embres, 678.
N. D. des Oliviers, à Murat, 977.
N. D. d'Onoz, 1107.
N. D. de l'Oratoire, à Allègre, 947; à Passais-la-Conception, 151.
N. D. d'Orcival ou des Fers, 998.
N. D. d'Orient, à Saint-Sernin, 522; près Vézelay, 1249.
N. D. de l'Orme, à Castelferrus, 539.
N. D. de l'Ormette, à Rieumes, 662.
N. D. d'Orsan, 395.
N. D. de l'Osier, à Vinay, 894.
N. D. d'Ottrot-le-Bas, 1136.
N. D. de la Oultre, à Mirecourt, 1152.

N. D. de Pailherols, 977.
N. D. de Paimpont, près Plélan, 190; au Rheu, 191.
N. D. de Paix, à Caen, 172; à Cunfin, 1237; à Paris, 13; à Sahurs, 131; à Ficulaine, 76.
N. D. du Palais, à Toulouse, 654.
N. D. des Palmes ou du Spasme, à la Livinière, 703.
N. D. Panetière, à Aire-sur-la-Lys, 116.
N. D. de Paradis, à Hennebont, 226.
N. D. de la Paraz, près Evian, 852.
N. D. de Pareloup, à Mazan, 928.
N. D. de Paris, 3.
N. D. des Pauvres, à Aubrac, 530.
N. D. de la Pave, 594.
N. D. de Peillonex, 847.
N. D. de la Peinière, à Saint-Didier, 186.
N. D. de Pène, près Perpignan, 591.
N. D. de Pénéty, à Persquen, 229.
N. D. du Pénity, à l'île de Batz, 220.
N. D. du Perpétuel-Secours, à Paris, 17.
N. D. de Perpignan, 589.
N. D. del Pésébré ou de la Crèche, à Corneilla, 595.
N. D. du Petit-Montaigu, à Charlement, 1211.
N. D. du Peuple, à Draguignan, 764; à Besaudun, 865.
N. D. de Peyragude, à Penne, 500.
N. D. de la Peyrouse, à La Francaise, 541.
N. D. du Pibou-San, à Sarrians, 931.
N. D. au Pied-d'Argent, à Toul, 1172.
N. D. de Pied-Faucon, à Mazan, 930.
N. D. de la Pierre (Jura bernois), 1098.
N. D. de la Pierre-qui-vire, 1248.
N. D. de Piétat, à Barbazan, 622; à Condom, 563; à Pardies, 640; à Saint-Savin de Lavedan, 621.
N. D. du Pilier, à Chartres, 338.
N. D. de Pitié, à Belpeuch, 411; à Chaudesaigues, 981; à La Chapelle-Saint-Laurent, 431. — N. D. de Pitié, à Aigurande, 390; aux Aix d'Angilon, 395; à Ajac, 474; à Archettes, 1148; à Auneuil, 67; à Bapanme, 118; à Belleville, 1018; à Bethemont, 55; à Boussac, 409; à Brais, 154; à Cahuzac, 567; à Castelnau, 533; à Chalon-sur-Saône, 1060; à Contrexéville, 1156; à Coulommiers, 1257; à Crévic, 1171; à la Cula, 1018; à Cuves, 1232; à Donzère, 912; à Douchapt, 475; à Excideuil, 474; près Figeac, 517; à Frasnay, 363; à Frécourt, 1232; à Fresnes, 1232; à la Haye, 182; à Héry, 1239; aux Infournas, 879; à Jussac, 977; à Légé, 245; à Longny, 149; à Maillargues, 980; à Marignane, 737; à Marthemont, 1171; à Massat, 587; à Maxey, 1148; à Mougères, 700; à Nonancourt, 144; à Novès, 738; à Pardies, 640; à Perrou, 153; à Plazac, 474; à Pleaux, 977; à Prény, 1171; à Pulligny, 1171; à Ranton, 425; à Reillanne, 783; à Ricutord, 964; à Rodez, 534; à Rouffiac, 977; à Rustroff, 1180; à Saint-Ambreuil, 1070; à Saint-Carré, 205; à Saint-Chély, 964; à Saint-Colomb, 503; à Sainte-Gemme, 572; à Saint-Genest-Lerpt, 1018; à Saint-Jean d'Angély, 464; à Saint-Martin d'Heuille, 365; à Saint-Martin-sur-Ouane, 1241; à à Saint-Paul-Trois-Châteaux, 912; à Sainte-Paule, 1018; à Saint-Romain en Jarrest, 1018; à Salbris, 332; à Savasse, 913; à Taugon-la-Ronde, 461; à Tauxigny, 319; à Verdelot, 1257; à Vic-le-Comte, 1001; à Villedieu, 331; à Villefranche, 1242; à Villeneuve-la-Guyard, 1242; à Volnay, 1044; à Willer, 1187.
N. D. des Places, à Crozant, 409.
N. D. de Plaisance, 426.
N. D. de Plaisir, à Avignon, 920.
N. D. de Planchis, à Pierrefort, 986.
N. D. des Plans, à Mondragon, 926
N. D. de Plombières, 1156.
N. D. de Ploubazlanec, 207.
N. D. de Poeylahun, à Arreus, 622.
N. D. de Poirin, à Flaxieu, 1025.
N. D. de Poissy, 57.
N. D. de Polignan, 663.
N. D. du Pont, à Bredon, 980; à Larroque, 587; à Sirod, 1116; à Treignac, 416.
N. D. de Pont-Aubray, à Landivy, 272.
N. D. de Pont-Chrétien, à Saint-Marcel, 394.
N. D. de Pont-d'Estaules, à Condat, 980.
N. D. du Pont-de-Vaux, 1028.
N. D. du Pont-du-Salut, à Corrèze, 416.
N. D. de Pontmain, 272.
N. D. de Pontorson, 182.

Digitized by Google

N. D. de Popolo, à Vieux, 1026.
N. D. du Port, à Clermont, 987. — N. D. du Port, à Honfleur, 170; près Agen, 503.
N. D. du Port-Bas, à Beaulieu, 416.
N. D de la Porte, à Dompaire, 1155.
N. D. du Pouech, à Oust, 585.
N. D. du Pouzet, 534.
N. D. de Pradelles, 945.
N. D. du Pré, près Brides-les-Bains, 835.
N. D. du Préau, à Cerdon, 1031.
N. D. de Prébayon, près Vaison, 932.
N. D. de Presles, à Marcilly, 1226.
N. D. du Prieuré, à Bourbonne-les-Bains, 1231; à Larzicourt, 1220.
N. D. de Prime-Combe, à Fontanès, 714.
N. D. de Pringy, 1251.
N. D. de Prompt-Secours, à Cormoz, 1029; à la Ville-aux-Dames, 319.
N. D. de Protection, à Tudet, 560.
N. D. de Prouille, près Fanjeaux, 671.
N. D. de Provens, près Annecy, 847.
N. D. de la Providence, à Digoin, 1065.
N. D. du Puy ou N. D. de France, au Puy, 935. — N. D. du Puy, à Bourganeuf, 409; à Mazan, 928; à Sigy, 1258.
N. D. du Puy-Notre-Dame, 300.
N. D. de Puy-Rachat, à Nieudan, 975.

N. D. de Quarte, à Pont-sur-Sambre, 102.
N. D. de Quelven, à Guern, 225.
N. D. de Quézac, près Florac, 961; près Maurs, 974.

N. D. de Rampillon, près Nangis, 1258.
N. D. du Rancoudray, 178.
N. D. de Razecueillé, près Aspet, 665.
N. D. la Réale, à Brain, 299.
N. D. de Réconciliation, à Esquermes, 99.
N. D. Réconciliatrice de la Salette, à Lavigny, 1108.
N. D. de la Reconnaissance, à Laneuvelle, 1229.
N. D. de Recouvrance, à Brest, 218; à Marthemont, 1171; à Orléans, 351; à Pons, 462; à Saint-Gilles-sur-Vie, 454; à Saint-Savin, 464; aux Tourailles, 155.
N. D. de Reibes, à Brantôme, 474.
N. D. de Reims, 1205.
N. D. du Remède, à Frigolet, 733; à la Palud, 754.
N. D. de Remoncourt, près Vittel, 1160.
N. D. de Remonot, aux Combes, 1085.
N. D. du Rempart, à Toulouse, 666.
N. D. du Repos, à Almenèches, 158.
N. D. du Repos de Saint-Martin, à Sainte-Radegonde, 310.
N. D. du Retour, à Clermont, 1001.
N. D. de Rheinacken, près Marmoutier, 1134.
N. D. du Rhône, à Seyssel, 842.
N. D. de Riant-Mont, à Vesancy, 1032.
N. D. la Riche, à Tours, 306.
N. D. de Rigny, à Rigny-Ussé, 312.
N. D. de Rivolet, près La Mure, 1020.
N. D. du Roc, à Castellane, 781; près Naucelle, 534; à Servières, 416.
N. D. de Roc-Amadour, 505.
N. D. du Roc-des-Marins, à Saint-Seurin d'Uzet, 464.
N. D. de la Roche, à Lévy-Saint-Nom, 46; à Mayres, 1002; à Pesmes, 1097; à Provenchère, 1086; à Saint-Julien de Coppel, 1003; à Salavre, 1030; aux Sauvages, près Tarare, 1020.
N. D. de Rochefort ou de Grace, 709.
N. D. du Rocher, à Mayronne, 516; à Morbier, 1110.
N. D. de la Rochette, à Seyssel, 842.
N. D. de Roderen, 1141.
N. D. de la Roë, 271.
N. D. de Romay, près Paray-le-Monial, 1062.
N. D. de Romette, près Salvetat, 534.
N. D. du Romigier, à Manosque, 775.
N. D. de la Ronce, à Caumont, 145.
N. D. du Ronceray, à Angers, 283.
N. D. des Ronces, à Nontron, 474.
N. D. du Roncier, à Josselin, 221. — N. D. du Roncier, à Rostrenem, 200.
N. D. la Ronde, à Metz, 1180.
N. D. de la Ronde, à Chazeuil, 379.
N. D. de Ronquerolles, 68.
N. D. de Ronzières, à Tourzel, 1002.
N. D. de la Roque, à Nyer, 596.
N. D. de la Roquebrussanne, 757.
N. D. de Roquenaton, à Marnanhac, 975.
N. D. de Roqueville, à Montgiscard, 659.
N. D. du Rosaire, à Bonifacio, 788; à Eu, 136; près Evian, 852; à Limoux, 671; à Linselles, 100; à Muret, 662; à Novella, 789; à Saint-Victor-Malescours, 948.
N. D. de la Rose, à Montélimar, 912; à Pernes, 926.
N. D. de Rosenwiller, près Rosheim, 1135.
N. D. de Roubignac, 705.
N. D. du Rouet, à Carri, 738.
N. D. de Rouquayrol, près Nosselle, 534.
N. D. de Rourebel, à Vaucluse, 879.
N. D. de Rouvray, à Jours en Vaux, 1057.
N. D. des Ruaux, à Parnot, 1232.
N. D. de Rubeaux, à Lubersac, 414.
N. D. de Rumengol, près le Faou, 209.

N. D. de Sabart, 575.
N. D. du Sacré-Coeur, à Issoudun, 398. — N. D. du Sacré-Cœur, à Natzy, 1001.
N. D. de Saint-Affrique, 526.
N. D. Saint-Bernard, à Fontaine-lez-Dijon, 1041.
N. D. de Saint-Bris, à Moustiers-sur-le-Lay, 455.
N. D. de la Sainte-Ceinture, à Loches, 312.
N. D. de la Sainte-Chapelle, au Mont-Blanc, 845.
N. D. du Saint-Cordon, à Valenciennes, 91.
N. D. de Saint-Dié, 1146.
N. D. de Sainte-Espérance, à Paris, 11. — N. D. de Sainte-Espérance, à Pontmain, 272.
N. D. de la Sainte-Espérance, à Mesnil-Saint-Loup, 1236.
N. D. de la Sainte-Famille du Chêne, à la Rabatelière, 456.
N. D. Sainte-Marie du Mont, 181.
N. D. de Saint-Germain des Fossés, 379.
N. D. de Saint-Jouan des Guérets en Plertuit, 191.
N. D. du Saint-Lait, à Reims, 1206.
N. D. du Saint-Lieu, à Gespunsart, 1210.
N. D. de Saint-Louis, à Strasbourg, 1123.
N. D. de Sainte-Marie d'En haut, 902.
N. D. de Saint-Moré, près Vézelay, 1248.
N. D. de Saint-Nizier-sous-Charlieu, 1020.
N. D. de Saint-Paul-Serge, à Narbonne, 676.
N. D. de Saint-Pierre-sur-Dives, 172.

Digitized by Google

N. D. de Saint-Quentin, 409.
N. D. de Saint-Rambert, 1024.
N. D. du Saint-Rosaire, à Toulouse, 654.
N. D. du Saint-Sang, à Boulogne, 116.
N. D. de Salcich, près Salies, 666.
N. D. de Sales, à Bourges, 381.
N. D. DE LA SALETTE, 881. — N. D. de la Salette, aux Accates, 752; aux Baraques, 120; à Billom, 1003; à Binarville, 1220; à Boisleux-Saint-Marc, 120; à Challement, 368; à Châteauneuf-d'Isère, 913; au Châtellier, 158; à Chavelot, 1160; à Cherier, 1021; à Colombey-le-Sec, 1238; à Dun-sur-Grandry, 368; à la Grand'Combe des Bois, 1097; à Hunières, 120; à Louans, 319; à Martinet, 450; à la Melleraye, 245; à Mesnil, 207; à Millau, 525; à Montsecret, 158; à Montusclat, 948; à Moulins-Engilbert, 368; à Nantes, 238; à Paris, 17; au Puy-Saint-Bonnet, 442; à la Rabatelière, 457; à Romorantin, 333; à Saint-Andelain, 368; à Sauchy-Cauchy, 120; à Saint-Hilaire-Chatain, 368; à Sermages, 368; à Soissons, 77; à Upie, 913; à Vienne, 902; à Villars, 1232; à Vindefontaine, 182.
N. D. de Salles-sur-l'Hers, à Castelnaudary, 679.
N. D. de la Salud, à Pia, 590.
N. D. de Salut, à l'Isle, 926; à Paris, VII.
N. D. du Salut, à Fécamp, 134; à Pernes, 926.
N. D. de la Salvagne, à Saint-Martin de Mauriac, 525.
N. D. de Samoëns, près Sixt, 847.
N. D. de Saucenay, à Oyé, 1062.
N. D. de Sanilhac, 475.
N. D. La Santa de Niolo, à Casamaccioli, 790.
N. D. de Santé, à Carpentras, 922; à Pontoise, 42; à la Verdière, 761.
N. D. de la Santé, à Carcassonne, 667.
N. D. de Sarrance, à Bédous, 638.
N. D. de Saubion, 554.
N. D. de Sauvagnac, à Saint-Léger-la-Montagne, 407.
N. D. du Sceptre, aux Sables, 457.
N. D. de Schauanberg, 1141.
N. D. du Secours, à Sainte-Radegonde, 310.
N. D. du Sédon, à Pavie, 557.
N. D. de la Seds, à Aix, 724.
N. D. de Séez, 147.
N. D. de Senanque, 931.
N. D. de la Sentinelle, à Nasbinals, 963.
N. D. des Séoules, 865.
N. D. des Sept-Douleurs, à Château-Lambert, 1097; à Corbara, 789; à Crévic, 1172; à Eu, 136; près Evian, 852; à Pancheraccia, 790; à Plancherine, 823.
N. D. de Sept-Fonts, près Talloires, 840.
N. D. de la Serra, à Calvi, 789.
N. D. de la Serrée, à Nuits, 1055.
N. D. de Serres, 587.
N. D. de Sewen, près Massevaux, 1142.
N. D. DE SION-VAUDEMONT, 1166.
N. D. de Sixt, 847.
N. D. de Soissons, 76.
N. D. de Sondersdorff, 1144.
N. D. des Souffrances, à Chelles, 1254; près Chelles, 57.
N. D. de Soulac, 486.
N. D. Sous-la-Croix, à Domjevin, 1176.
N. D. Sous-Terre, à Angers, 285; à Chartres, 336; à Nouaillé, 427.
N. D. du Spasme, à La Livinière, 703.
N. D. de Strasbourg, 1122.
N. D. de Staouéli, 799.
N. D. de Suanne, à Tuoux, 878.
N. D. du Suc, à Brissac, 697.
N. D. Sur l'Eau, à Domfront, 156.
N. D. SUR-VIRE, à Troisgots, 173.

N. D. DES TABLES, à Montpellier, 693.
N. D. de Talence, à Bordeaux, 479.
N. D. de Talloires, 839.
N. D. de Tamié, 818.
N. D. de Tanya, à la Roque, 595.
N. D. de Temniac, 473.
N. D. du Tertre, à Châtelaudren, 203.
N. D. de Thiclouze, à Uzemain-La-Rue, 1160.
N. D. de Thierembach, 1144.
N. D. la Tierce, à Metz, 1179.
N. D. de Tombelène, 182.
N. D. de Tongres, à Lille, 101.
N. D. de Tonnétau, près Montréal, 566.
N. D. DE TORCÉ, 253.
N. D. de la Tour, à Clermont de Beauregard, 475; à Mont-Olivet, 931.
N. D. de la Tour de Cordouan, 465.
N. D. des Tours, près Meyrargues, 738.
N. D. de Toursainte, près Marseille, 748.
N. D. de Tourzie, à la Pacaudière, 1019.
N. D. de Tous-les-Saints, à Entremont, 847.
N. D. de Tout-Bien, à Clermont, 1001; à Tauriers, 954.
N. D. de Toute-Aide, à Paris, 10.
N. D. de Toute-Bonté, à Château-Ponsat, 405.
N. D. de Toute-Grâce, à Mercoire, 964.
N. D. de Toute-Joie, à Nantes, 239.
N. D. Toute-Miséricordieuse, à Pellevoisin, 402.
N. D. de Toutes-Aides, à Saint-Remy du Plain, 258.
N. D. de Toutes-Aures, à Saint-Sauveur, 776.
N. D. DE TOUTES-AYDES, près Nantes, 240.
N. D. de Toutes-Grâces, à Chaylar-l'Évêque, 964.
N. D. de Toutes-les-Grâces, à Châtillon-sur-Seine, 1041.
N. D. de Tout-Espoir, à Saint-Genès, 503.
N. D. de Tout-Pouvoir, à Avignon, 919; à Brides-les-Bains, 835; à Langogne, 964.
N. D. de Tout-Remède, près le Faou, 209.
N. D. de Traimesaygues, 587.
N. D. de la Trappe, à Port-du-Salut, 270.
N. D. du Trédos, près Saint-Étienne d'Albagnan, 707.
N. D. DE LA TREILLE, à Lille, 86.
N. D. des Treize-Pierres, près Villefranche, 527
N. D. de Trémouilles, près Salvetat, 534.
N. D. du Trésor, à Remiremont, 1149.
N. D. de la Trinité, à Cluis, 388.
N. D. de Trois-Épis, à Ammerschwihr, 1137.
N. D. Trouvée, à la Voûte-Chilhac, 947.
N. D. de Turlande, à Paulhène, 981.

N. D. de l'Usine et de l'Atelier, à Reims, 1211; du Val des Bois, 1211.

N. D. du Val, à Vignory, 1231.
N. D. du Val-de-Grâce, à Paris, 17.

Digitized by Google

N. D. de Valcluse, à Auribeau, 863.
N. D. du Val d'Amour, à Belesta, 583.
N. D. de Valentines, à Ségur, 979.
N. D. DE VALFLEURY, 1014.
N. D. de la Vall, à Candiès, 590.
N. D. de Valle-Clause, près Séverac, 533.
N. D. de Vals, à Teillet, 582; à Varilhes, 582.
N. D. de la Vasina, près Brando, 791.
N. D. DE VASSIVIÈRE, 994.
N. D. de Vaucelles, à Céreste, 783.
N. D. de Vauclaire, à Molompize, 984.
N. D. de Vaudouan, à Briantes, 390.
N. D. de Vauvert, 717.
N. D. de Vaux, 902.
N. D. des Vaux, près Poligny, 1116.
N. D. de la Vectais, à la Cornuaille, 301.
N. D. de la Veyssière, à Saint-Jean d'Eyraud, 474.
N. D. de Verdale, à Lacamdoucet, 516.
N. D. DE VERDELAIS, 482.
N. D. du Verger en Cancale, 191.
N. D. de Vergheas, 1001.
N. D. de Verlin, 1246.
N. D. de Vernay, près Roanne, 1019.
N. D. des Vernettes, 850.
N. D. des Vertus, à Aubervilliers, 29; à la Flèche, 259; à Ligny, 1194; à Mégève, 845; à Nampty, 124; à Saint-Denis-sur-Scie, 139; à Sanilhac, 475.
N. D. de Vichy, 380.
N. D. de la Victoire, près Beauvais, 68; à Chartres, 347; à la Garnache, 450; au Val-Franc, 964.
N. D. DES VICTOIRES, à Paris, 17; à Touvent, 397. — N. D. des Victoires, à Chilly-sur-Salins, 1117; à Lorient, 231.
N. D. de Vie, près Argelès-sur-Mer, 594; à Forcalquier, 783; à Saint-Cannat, 739; à Vénasque, 931; à Vitrolles, 737.
N. D. de la Vie, à Saint-Martin de Belleville, 835.
N. D. de la Vierge-Noire, à Mende, 955.
N. D. des Vignes, à Neuville-sur-Seine, 1237; à Volnay, 1046.
N. D. de Villa-Nova, près Formiguières, 596.
N. D. de Villavard, près Montoire, 333.
N. D. de Villechenève, près Saint-Laurent de Chamousset, 1020.
N. D. de Villedieu, 985.
N. D. de Ville en Bray, 66.
N. D. de Villefranche, 691.
N. D. de Villeneuve, à Loubières, 586.
N. D. de Villethiou, 326.
N. D. de la Visitation, à Bollezeele, 97; à Guérande, 245; à Lescure, 983; à Tuoux, 878.
N. D. du Vœu, aux Aix-d'Angilon, 395; à Cherbourg, 176; à Hennebont, 226.
N. D. des Voirons-en-Boège, 848.
N. D. de Voisey, 1232.
N. D. aux Volets, à Bourbonne-les-Bains, 1231.
N. D. de Vouize, à Voiron, 900.
N. D. de Voulton, 1258.
N. D. de la Voûte, à Vaucouleurs, 1202.
N. D. des Voyageurs, à Bellefontaine, 1158.
N. D. de Wihr-au-Val, près Strasbourg, 1143.
N. D. de Wohlfarthsofen, près Reichshofen, 1134.

PLACEMENT DES GRAVURES EN COULEURS ET DES CARTES HORS TEXTE

	Face à la page.
Notre-Dame de Salut	x
Cartes de l'Ile-de-France et du diocèse de Paris	2
Carte de la Flandre, de l'Artois et de la Picardie	80
Carte de la Normandie	128
Carte de la Bretagne	184
Carte du Maine et de l'Anjou	248
Carte de la Touraine et de l'Orléanais	304
Notre-Dame de Chartres	336
Carte du Nivernais, du Bourbonnais, du Berry, de la Marche et du Limousin	362
Carte du Poitou, de la Saintonge, de l'Angoumois et du Périgord	418
Carte de la Guyenne, du Rouergue et du Quercy	478
Cartes de la Gascogne, du Roussillon et du comté de Foix	544
Carte du Bigorre et du Béarn	602
Notre-Dame de Lourdes	608
Carte du Languedoc	646
Cartes de la Provence, de la Corse, de l'Algérie et de la Martinique	722
Notre-Dame de la Garde, à Marseille	746
Notre-Dame d'Afrique, à Alger	796
Cartes de la Savoie et du comté de Nice	804
Carte du Dauphiné et du comtat Venaissin	868
Notre-Dame de la Salette	884
Carte de l'Auvergne, du Gévaudan, du Velay et du Vivarais	934
Notre-Dame de France, au Puy	938
Carte du Lyonnais et de la Bourgogne	1006
Notre-Dame de Fourvières, à Lyon	1008
Carte de la Franche-Comté	1072
Carte de l'Alsace et de la Lorraine	1120
Notre-Dame de Strasbourg	1122
Carte de la Champagne	1204
Notre-Dame de Reims	1206

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AUTORISATION I
DÉCLARATION DE L'AUTEUR II
PRÉFACE III
NOTRE-DAME DE SALUT VII

ILE-DE-FRANCE

DIOCÈSE DE PARIS 3
DIOCÈSE DE VERSAILLES 35
DIOCÈSE DE BEAUVAIS 59
DIOCÈSE DE SOISSONS 69

FLANDRE, ARTOIS, PICARDIE

DIOCÈSE DE CAMBRAI 81
DIOCÈSE D'ARRAS 103
DIOCÈSE D'AMIENS 121

NORMANDIE

DIOCÈSE DE ROUEN 129
DIOCÈSE D'EVREUX 141
DIOCÈSE DE SÉEZ 147
DIOCÈSE DE BAYEUX ET LISIEUX 159
DIOCÈSE DE COUTANCES ET D'AVRANCHES 173

BRETAGNE

DIOCÈSE DE RENNES 185
DIOCÈSE DE SAINT-BRIEUC 193
DIOCÈSE DE QUIMPER 209
DIOCÈSE DE VANNES 221
DIOCÈSE DE NANTES 235

MAINE ET ANJOU

DIOCÈSE DU MANS 249
DIOCÈSE DE LAVAL 261
DIOCÈSE D'ANGERS 283

TOURAINE ET ORLÉANAIS

DIOCÈSE DE TOURS 305
DIOCÈSE DE BLOIS 321
DIOCÈSE DE CHARTRES 335
DIOCÈSE D'ORLÉANS 349

NIVERNAIS, BOURBONNAIS, BERRY, MARCHE ET LIMOUSIN

DIOCÈSE DE NEVERS 363
DIOCÈSE DE MOULINS 373
DIOCÈSE DE BOURGES 381
DIOCÈSE DE LIMOGES 405
DIOCÈSE DE TULLE 411

Pages.

POITOU, SAINTONGE, AUNIS, ANGOUMOIS ET PÉRIGORD

DIOCÈSE DE POITIERS 419
DIOCÈSE DE LUÇON 447
DIOCÈSE DE LA ROCHELLE 461
DIOCÈSE D'ANGOULÊME 467
DIOCÈSE DE PÉRIGUEUX 469

GUYENNE, AGENAIS, QUERCY, ROUERGUE

DIOCÈSE DE BORDEAUX 479
DIOCÈSE D'AGEN 495
DIOCÈSE DE CAHORS 505
DIOCÈSE DE RODEZ 519

GASCOGNE, FOIX ET ROUSSILLON

DIOCÈSE D'AIRE 545
DIOCÈSE D'AUCH 555
DIOCÈSE DE PAMIERS 575
DIOCÈSE DE PERPIGNAN 589

BIGORRE ET BÉARN

DIOCÈSE DE TARBES 603
DIOCÈSE DE BAYONNE 631

LANGUEDOC

DIOCÈSE DE TOULOUSE 647
DIOCÈSE DE CARCASSONNE 667
DIOCÈSE D'ALBY 683
DIOCÈSE DE MONTPELLIER 693
DIOCÈSE DE NIMES 709

PROVENCE, CORSE ET ALGÉRIE

DIOCÈSE D'AIX 723
DIOCÈSE DE MARSEILLE 741
DIOCÈSE DE FRÉJUS 755
DIOCÈSE DE DIGNE 769
DIOCÈSE D'AJACCIO 785
DIOCÈSES D'ALGER, D'ORAN, DE CONSTANTINE ET DE LA MARTINIQUE 793

SAVOIE ET COMTÉ DE NICE

DIOCÈSE DE CHAMBÉRY 806
DIOCÈSE DE SAINT-JEAN DE MAURIENNE 825
DIOCÈSE DE TARENTAISE 831

Digitized by Google

	Pages.
Diocèse d'Annecy	837
Diocèse de Nice	855
DAUPHINÉ ET COMTAT VENAISSIN	
Diocèse de Gap	869
Diocèse de Grenoble	881
Diocèse de Valence	905
Diocèse d'Avignon	915
AUVERGNE, GÉVAUDAN, VELAY ET VIVARAIS	
Diocèse du Puy	935
Diocèse de Viviers	949
Diocèse de Mende	955
Diocèse de Saint-Flour	965
Diocèse de Clermont	987
LYONNAIS, FOREZ, BEAUJOLAIS, BOURGOGNE	
Diocèse de Lyon	1007
Diocèse de Belley	1023
Diocèse de Dijon	1033
Diocèse d'Autun	1059
FRANCHE-COMTÉ	
Diocèse de Besançon	1073
Diocèse de Saint-Claude	1099
ALSACE-LORRAINE	
Diocèse de Strasbourg	1121
Diocèse de Saint-Dié	1145
Diocèse de Nancy	1161
Diocèse de Metz	1179
Diocèse de Verdun	1189
CHAMPAGNE	
Diocèse de Reims	1205
Diocèse de Chalons	1213
Diocèse de Langres	1221
Diocèse de Troyes	1233
Diocèse de Sens	1239
Diocèse de Meaux	1251
TABLE ALPHABÉTIQUE	1261

NOTRE-DAME DE JOUARRE (DIOCÈSE DE MEAUX).

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google